

LE
MONDE MODERNE





Le

Monde Moderne

5e ANNÉE

Gift of Mrs C O'Bri

Le

Monde Moderne

TOME X

Juillet - Décembre 1899



PARIS

ALBERT QUANTIN, ÉDITEUR

5, Rue Saint-Benoit, 5



FIAT LUX

I

Hop! Les chevaux s'enlevèrent. Urbain Desrieux, les coudes à la portière, regardait de tous ses yeux le pays de lumière qui s'ouvrait devant lui dans les splendeurs du matin.

A droite, à gauche, des champs de roses, des bois de mimosas aux feuillages de fine dentelle, aux grappes d'il ne savait quel or épanoui en fleurs. Des orangers embaumaient, étalaient leurs fruits roux, la chair satinée et blanche de leurs pétales. Une forêt de pins vibrait, sous le vent, comme un orchestre où domineraient des harpes éoliennes. *La côte d'azur* s'étendait, s'allongeait paresseusement, engourdie de béatitude, dans le doux accablement des parfums, des rayons. Au loin, la mer s'élargissait, se perdait, finissait par toucher au firmament, lumineuse comme lui, comme lui d'un bleu invraisemblable.

Le jeune homme ne mesurait plus ni temps, ni distance. Ébloui, l'admiration en arrêt devant la grandeur de ce spectacle, il aurait été ainsi, sans s'en douter, au bout du monde.

La voiture s'était arrêtée devant une villa élégante.

— Allons! se dit le docteur. Il ne s'agit plus de rêvasser.

Il prit une allure de circonstance, sonna, se présenta lui-même, et témoigna le désir de voir aussitôt la malade.

On l'introduisit dans une sorte de jardin d'hiver où des nuées d'oiseaux voletaient en liberté, chantaient, se poursuivaient à travers les branches d'arbres exotiques.

Au bord d'une vasque de marbre, une jeune fille émiettait du pain à des poissons de diverses espèces. Soudain, elle se mit à chanter une mélodie au rythme bizarre d'une douceur infinie, quelque chose d'étrange, de non entendu. C'était plus un gazouillement qu'un chant avec des notes d'une suavité exquise, poème ou cantique sans paroles aux sons cristallins, comme, aux premiers jours de la création, devaient en moduler les *maîtres chanteurs* du paradis.

A intervalles, la jeune fille agitait les bras. Avec sa robe bleu pâle à larges manches, serrée à la taille par un cordon de même couleur, elle ressemblait à un bel oiseau essayant son vol. La gent ailée, attirée comme par un charme, s'était précipitée vers elle, se posait sur ses épaules, sur sa poitrine, sur sa tête qu'une splendide chevelure casquait d'or, faisait à son cou svelte et rond un vivant collier de pierreries, frôlait ses lèvres carminées pour boire à même de son extase.

Dans le silence religieux, la voix montait, aurait rivalisé avec la voix du rossignol sorti vainqueur de ses duels d'amour.

Lorsque, à bout de souffle, la jeune fille se tut, muets, les oiseaux écoutaient encore. Au bord de la vasque, elle continuait à jeter des miettes aux poissons qui passaient en éclairs argentés ou fauves à la surface des eaux tranquilles.

— Vous le voyez, docteur, elle n'a pas la folie mauvaise, disait à l'oreille d'Urbain Desrieux, la vieille Maud, gouvernante de miss Ellen Brigton.

Le docteur branlait la tête, examinait l'attitude de la jolie miss si différente de celle qu'elle avait en chantant, l'auseul fait du regard...

Après cet examen :

— Elle se croit oiseau, n'est-ce pas, madame? demanda-t-il à Maud.

— Oiseau? C'est, ma foi, possible. Qu'est-ce qui peut vous le faire supposer, docteur?

Urbain Desrieux n'avait pas envie de commencer un cours. Sans se préoccuper de la question :

— D'autres médecins l'ont-ils vue en pleine crise?

— Oui, docteur, et, malgré tout, elle va de mal en pire.

— Ils vous ont dit, sans doute, qu'elle est lycanthrope?

La gouvernante ouvrit de grands yeux effarés. Que signifiait ce mot barbare?

Le docteur continuait l'interrogatoire. Cette maladie était-elle héréditaire ou accidentelle?

Personne dans la famille? C'était au mieux.

Il essaya de remonter alors aux sources de ce mal mystérieux et terrible que Maud avait inutilement promené chez les célébrités médicales du monde entier.

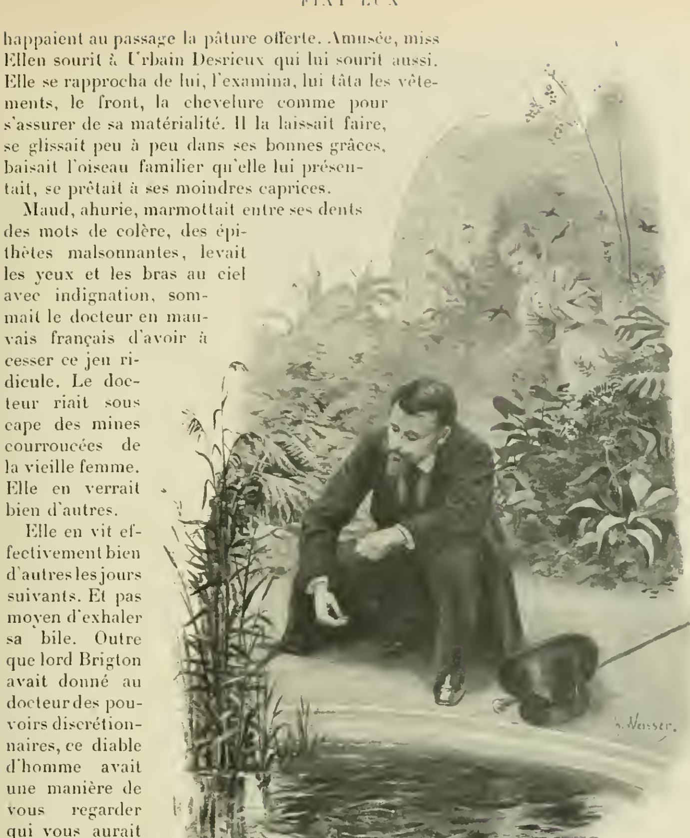
Urbain s'était rapproché de miss Ellen. Effarée à la vue de cet inconnu qui s'avançait vers elle, elle s'était levée, l'avait dévisagé un instant, puis s'était enfuie en poussant un cri qui avait mis en émoi les hôtes du jardin-volière. Elle courut se cacher derrière un massif. Quand le docteur fut sûr qu'elle ne le perdait pas de vue, il ramassa le morceau de pain qu'elle avait jeté en fuyant, et, sans plus s'occuper d'elle, il se mit, à son tour, à lancer des miettes aux poissons.

Maud, stupéfaite, fut persuadée qu'elle allait avoir à soigner deux fous.

Miss Brigton, intéressée, suivait du regard les mouvements du docteur. Bientôt, attirée par une force invincible, elle sortit de sa cachette, fit quelques pas, s'arrêta, indécise, avança encore, et finit par se placer à côté du nouveau venu qui, très indifférent en apparence, continuait à émietter du pain. Les poissons

happaient au passage la pâture offerte. Amusée, miss Ellen sourit à Urbain Desrieux qui lui sourit aussi. Elle se rapprocha de lui, l'examina, lui tâta les vêtements, le front, la chevelure comme pour s'assurer de sa matérialité. Il la laissait faire, se glissait peu à peu dans ses bonnes grâces, baisait l'oiseau familier qu'elle lui présentait, se prêtait à ses moindres caprices.

Maud, ahurie, marmottait entre ses dents des mots de colère, des épithètes malsonnantes, levait les yeux et les bras au ciel avec indignation, sommait le docteur en mauvais français d'avoir à cesser ce jeu ridicule. Le docteur riait sous cape des mines courroucées de la vieille femme. Elle en verrait bien d'autres.



Elle en vit effectivement bien d'autres les jours suivants. Et pas moyen d'exhaler sa bile. Outre que lord Brigton avait donné au docteur des pouvoirs discrétionnaires, ce diable d'homme avait une manière de vous regarder qui vous aurait fait rentrer sous terre. Il imposait et il s'imposait.

Maud bougonnait *in petto* du matin au soir, tâchait de lui faire la vie dure. Le docteur n'en tenait pas compte : Piqûre d'abeille ne tue pas, pensait-il.

Il avait conquis l'intéressante malade. Que lui importait l'humeur noire de la gouvernante et ses mesquines tracasseries ! Plus tard, elle serait la première à l'applaudir.

Elle doutait de lui, de sa science et le disait à tout venant, vantant très haut les spécialistes consultés, de vrais médecins, ceux-là, et qui savaient au moins ordonner quelque chose, tandis que celui-ci... Pas cher en remèdes, vraiment...

Urbain Desrieux riait de ces propos devinés plutôt qu'entendus, et, grave-



pait d'un ton qui n'admettait pas la réplique.

Maud, furieuse du rôle passif qu'on la condamnait à jouer et qui l'amoindrissait à ses propres yeux, se promit de surveiller étroitement l'autoritaire docteur. Malheur à lui s'il s'écartait des plus strictes convenances! Elle l'exécuterait sans merci. Un prétexte, voilà ce qu'il lui fallait.

Mais les jours succédaient aux jours, pas moyen de surprendre le docteur en défaut. Des symptômes heureux se manifestaient dans l'état de la malade. Les crises s'atténuaient, devenaient moins fréquentes, un travail se faisait en cet esprit comme sous une coulée de sève. Le docteur observait, notait, comparait; Maud se calmait, se rendait à l'évidence, commençait à partager la foi du jeune savant, à reconnaître le sérieux de sa science. Elle lui faisait l'existence plus douce, devenait presque maternelle, reconnaissait dans ses lettres à lord Brigton qu'Urbain Desrieux poursuivait cette cure avec un dévouement, un oubli de soi, une véritable ardeur apostolique dignes d'éloges.

— Il mène ici une vie de cloître qui doit être en dehors de ses habitudes et de ses goûts et surtout en dehors de son âge, écrivait-elle. Rien n'y parait : le sacrifice, si sacrifice il y a, ne semble guère lui coûter.

Il ne lui en coûtait nullement, en

ment, continuait la cure commencée, tenait lord Brigton au courant de ses espérances.

Il avait exigé pour la jeune fille une liberté apparente.

Là-dessus, observations aigres-douces de la gouvernante, leçon de convenance et de morale que le docteur interrom-

effet, d'être seul et sans distraction aucune : ce qui lui était dur, c'était de ne pouvoir se livrer, en ses heures de liberté, à sa passion musicale. Berlioz, Mozart, Beethoven lui manquaient, comme le vent du large manque au marin, comme l'autel, avec ses fumées d'encens et le chuchotement des prières, manque au prêtre. Il avait résisté jusque-là au tyrannique désir dans la peur, si elle l'entendait, d'une impression trop vive sur miss Ellen.

Un soir, n'y tenant plus, croyant la maison endormie, il descendit au jardin, le violon sous le bras, s'éloigna de la villa à pas discrets et alla se réfugier dans le petit bois de mimosas qui, d'un côté, clôturait la propriété. Il écouta? Personne. Un diapason lui donna le *la*. Son instrument accordé et le démon de la musique l'emportant, il joua avec la fougue, la chaleur d'un maître, oubliant tout, s'oubliant lui-même et s'enivrant de voluptés idéales dans ce monde irréel où l'art le transportait.

Un chant suave lui répondit bientôt, mélodie sans paroles à nulle autre comparable. Le docteur jouait toujours, accompagnait en sourdine ce chant mystique, venu il ne savait d'où et qui le faisait vibrer jusqu'aux moelles.

Un moment, il songea à miss Brigton? Il l'avait vue dans le repos d'un sommeil tranquille.

Alors qui?

Il ne se le demanda pas longtemps. Sa jouissance était trop vive pour qu'il parlementât avec la curiosité, et ce fut entre lui et le chanteur invisible un duo qu'aucune plume ne saurait noter. Cela dura des minutes, des siècles, il ne l'a jamais su.

A la fin, la voix expira, pâmée. Le docteur perçut un faible bruit : deux bras l'enlacèrent, la jolie tête de miss Brigton s'abattit sur son épaule :

— Vous m'avez appelée, me voici, murmura-t-elle.

Elle s'endormit, épuisée, confiante et chaste, et Urbain Desrieux n'entendit plus autour de lui qu'un de ces silences qui se prolongent.

Dans le bois, des gouttes de lumière tremblotaient.

Le docteur, ému, contemplait ce corps svelte et charmant en sa pose abandonnée. Le savant analysait ; l'homme admirait.

Quelle force évocatrice avait eue la musique sur la jeune fille ! Comment en avait-elle pu ouïr de si loin les sons? L'effet produit serait-il salutaire ou funeste? Plutôt salutaire, s'il en jugeait par ce qui venait de se passer.

Les leçons des maîtres lui revenaient à la mémoire, avec les observations qu'il avait faites pendant son internat à la Salpêtrière.

Il y avait deux mois à peine qu'il était près de miss Ellen, et elle le reconnaissait, avait pour lui une prédilection marquée, subissait son empire, en arrivait à vouloir ce qu'il voulait, à imiter ses gestes et jusqu'à son parler. Le souvenir de tout ce qui était mort en elle ressuscitait par élans brusques. Elle avait su le français autrefois, avant la catastrophe, — une inondation, — dans laquelle elle avait perdu sa mère et qui l'avait faite ce qu'elle était. Urbain s'exprimait en français, de préférence, pour savoir. Jusque-là, elle n'avait pas paru le comprendre. Voilà que ce soir, sous une sorte d'influence magnétique, c'est dans cette langue qu'elle lui avait dit :

— Vous m'avez appelée, me voici.

Il y avait progrès. S'il y avait progrès, il y avait espoir.

A cette pensée, de chaudes bouffées de joie montaient au cerveau du jeune homme. Il la guérirait. Maintenant, c'était en lui plus qu'un pressentiment, c'était une certitude basée sur des faits indéniables. L'hypnose lui serait encore d'un grand secours, et puis,... et puis...

Quel orgueil de rendre à lui-même cet esprit de femme !...

Chargé de son précieux fardeau, le docteur avait quitté le bois, s'était assis sur un banc. Il sentait tout contre le sien battre le cœur de miss Ellen. Il se penchait, attiré par sa beauté de vierge,

par ses lèvres pulpeuses comme un fruit mûr qui semblaient se tendre vers lui. Il allait les effleurer; il se détourna vivement. Est-ce qu'il devenait fou? Ce serait un crime.

Dans ce repos béat, la jeune fille souriait. Des visions heureuses devaient passer devant elle: sa physionomie, en fête, en était illuminée. Entre temps, elle prononçait des mots, mais si bas que la surface du silence n'en était point troublée.

Le docteur, resté un sensitif, songeait aux choses de la vie. Cette jeune fille qui dormait sur sa poitrine avec un abandon d'enfant ou d'être aimé, que lui était-elle, que lui était-il, que lui serait-il surtout? Le passant que l'on oublie? Entre eux, un abîme. Et pourtant, il était homme, elle était femme; la jeunesse appelle la jeunesse, est la couveuse de l'amour. Si l'amour ne frôlait pas encore cette âme chaste, ne courait-il pas dans ses veines, à lui, ne le conviait-il pas à des festins de paradis? Il fallait détourner la tête, repousser la coupe tendue sous peine de faillir à sa mission providentielle, de devenir infâme.

Jamais miss Ellen ne saurait le danger qu'elle avait couru, le combat qu'elle l'avait innocemment forcé à soutenir contre lui-même. Lorsqu'il aurait ravivé son intelligence, qu'il lui aurait ouvert les chemins de la vie, du bonheur, elle s'en irait au pays natal porter sa virginité et sa tendresse à un autre qu'elle ne connaissait pas, qui ne se dévouerait jamais pour elle comme il se dévouait, lui; qui mutilerait peut-être en elle l'amour et ses espérances. A quelle rude épreuve elle l'avait soumis! Oh! la tentation de ces lèvres! C'était fini, bien fini!

Il respirait largement, content de lui. Rien ne vous satisfait tant que le souvenir d'une sottise ou d'une faute que l'on a été près de commettre et que l'on a su éviter.

Miss Ellen pouvait reposer en paix. Le médecin n'avait droit qu'à une reconnaissance banale; il ne réclamerait plus rien. Il l'emporta.

II

— Bonjour, miss.

— Bonjour, docteur.

Ellen tendit au jeune homme sa main qu'il garda un long temps dans les siennes comme pour en chercher le degré de chaleur. La jeune fille devint toute rose. Ses cils bruns battirent semblables aux ailes d'une fine libellule grisée de soleil; dans ses yeux d'un bleu violâtre un éclair passa, et Urbain Desrieux sentit trembler la main mignonne.

Il y avait six mois que le docteur vivait près d'elle, voyageait avec elle, prévenait ses moindres désirs, flattait ses goûts en les transformant. La femme-oiseau de jadis était aujourd'hui une charmante jeune fille, un peu craintive, et dont la pensée restait encore tâtonnante. Elle commençait néanmoins à dire: « Du temps que j'étais malade... » et un sourire mélancolique éclairait sa physionomie où se lisait une gratitude immense, comme si elle avait eu la conscience, et pas seulement l'instinct de ce qu'elle devait au docteur.

Le miracle scientifique avait tardé à se produire. Rien n'avait rebuté Urbain Desrieux, ni amoindri sa foi. Les détails techniques de cette cure sont consignés avec documents et commentaires dans un rapport envoyé par lui à la société de médecine.

L'éveil de cet esprit fermé se produisait avec une lenteur désespérante pour tout autre que pour un savant. Urbain en suivait les différentes phases avec des joies et des terreurs de néophyte.

Jamais artiste désireux de communiquer la vie à son œuvre n'a éprouvé les angoisses, les découragements et les enthousiasmes du jeune docteur pendant ces longs mois de lutte. Miss Ellen incarnait pour lui plus que le chef-d'œuvre promis à la durée, plus que Galatée pour Pygmalion. Après Dieu,

il avait osé dire : *Fiat lux!* Et du cerveau enténébré de la malade jaillissait la lumière. Ce n'était plus, comme au début, une clarté d'aube qui va venir, c'était l'aube, c'était le jour, le soleil qui s'épandait en gerbes de rayons, colorait ce regard, réchauffait cette âme, rendait à la communion des êtres cet être qu'un mal incomparable en avait rayé.

Maud écrivait à lord Brigton :

« Je ne comprends plus rien à ce qui se passe ici. Si j'étais assez simple pour croire aux sorciers, je vous dirais que le docteur possède la science occulte. Quoi qu'il en soit, miss Ellen va de mieux en mieux. Elle parle, elle qui ne parlait plus ; ses facultés une à une s'éveillent ; elle s'intéresse à ce qu'elle voit ; c'est une résurrection. Hier, le docteur qui sait assez bien l'anglais, pourtant, a donné un mot pour un autre, elle est partie d'un éclat de rire et lui a fait gentiment la leçon.

« Soit bizarrerie ou caprice, elle cherche à s'exprimer en français le plus souvent qu'elle peut. Elle y réussit si bien que, plus d'une fois, j'ai dû réclamer, n'ayant pas fait vœu de mutisme. On jurerait qu'elle emploie cette langue de préférence par flatterie à l'adresse du docteur. Ce diable-là met toutes mes idées à l'envers. Il s'impose autant à ma volonté qu'à la volonté de votre fille. Il me force à lui obéir de la même façon qu'il la contraint à penser.

« Musicien d'élite, il n'a qu'à jouer du violon devant Ellen pour prévenir la crise ou la faire cesser. Il a un empire absolu sur elle. S'il la regarde sans qu'elle s'en doute, c'est comme un appel qu'il lui aurait fait. Elle ne se permet plus avec lui les familiarités inconscientes des premiers temps. Réservée, presque timide, elle a parfois auprès de lui le pudique embarras de son sexe... »

Plus loin, Maud entrait dans de charmants détails d'intérieur, racontait, par le menu, avec une complaisance marquée, l'existence qu'on menait à la villa, les voyages sur le littoral, les étonnements d'Ellen à chaque découverte nouvelle, la sensation de la vie qui mettait cette jeunesse en fête, lui causait de divins émois, la faisait se précipiter vers ce monde retrouvé avec des impétuosités d'alouette qui salue en chantant l'apparition du soleil et veut boire à même de sa lumière.

Lancée sur cette voie, Maud devenait lyrique, comme si elle eût, elle aussi, senti courir dans les veines une coulée de sève chargée de parfums. Elle n'oubliait pas, il est vrai, de se tailler une jolie petite part dans cette cure. Qui sait ? Elle était peut-être sincère : l'amour-propre est un si puissant télescope !

III

— Vous venez, docteur ? Mes poissons meurent de faim. Allons leur donner à manger.

Ils entrèrent dans le jardin-volière. Soit préméditation, soit hasard, miss Ellen était vêtue de bleu comme le jour de l'arrivée d'Urbain. Mais quelle femme autre elle était !

— Vous allez partir, miss, disait mélancoliquement le jeune homme. Je vous suis désormais inutile. Vous penserez à moi... quelquefois ? Vous m'écrirez ? Quand on a vécu un an d'une vie commune semblable à la nôtre, on ne saurait s'oublier de sitôt.

Elle l'examinait en dessous. C'était mieux que sa chair et son sang qu'il lui avait donnés. Après avoir été portée dans ce cerveau de savant, elle était entrée victorieusement dans ce cœur et y régnait en despote. Seule, elle aurait le pouvoir de lui communiquer le bonheur.

Elle s'était agenouillée devant la vasque, et, tout en émiettant du pain aux poissons, elle chantait une mélodie de Schumann, passionnée et fiévreuse, non plus avec son âme d'enfant, mais avec l'âme d'une femme. Et comme elle répétait :

Mon cœur, tu frémis, tu doutes,
Tu bats à te rompre, hélas !
Il m'a choisie entre toutes,
O mon cœur, tu ne le crois pas...

Il se détourna. Il sentait que s'il prononçait un mot, ce serait un mot d'adoration, et il se raidissait contre l'attrait qui le poussait vers elle. Il voulait être fort jusqu'au bout, rester maître de lui. Il savait bien qu'il n'avait qu'à ouvrir les bras pour qu'elle s'y jetât. Ne serait-ce pas lui faire payer bien cher, trop cher, le service rendu? On ne manquerait pas de dire que, pour guérir le mal d'argent dont il souffrait, il lui avait inoculé le mal d'amour. Qui sait si elle-même, plus tard... A cette pensée, sa fierté entrait en révolte, et pourtant, il ne pouvait se lasser de la regarder, comme le buveur *qui boit pour la soif advenir*.

Elle leva la tête.

— Qu'avez-vous, docteur, vous voilà tout triste?

Eh! oui! Il était triste, d'une de ces tristesses morbides qui vous déracinent de l'existence. Ellen partait le lendemain; il ne la verrait plus jamais. Cette idée de départ lui faisait passer sous l'épiderme ce qu'en langage vulgaire on appelle la petite mort... Elle s'en allait presque joyeuse, sans se douter ou se préoccuper du vide qu'elle lui laisserait. Il n'aurait plus la volupté raffinée, exquise, de se sentir palpiter en elle, d'être sa volonté, sa raison, de pouvoir à toute heure frôler des yeux ce visage animé par lui pour le plaisir et le bonheur d'un inconnu. Il haïssait d'avance cet inconnu qui plairait à la jeune fille sans motif, qui lui imposerait l'envie, le besoin d'un culte auquel elle se donnerait toute.

A cette certitude qu'un être qui n'était pas lui la ferait vibrer sous ses caresses, une colère lui venait.

— C'est stupide d'être jaloux de ce qui n'est pas, se disait-il.

Il était jaloux, en effet, de tout, de l'avenir, de la vie qu'elle allait mener, qui la lui volerait, le rayerait peu à peu de son souvenir.

Comme elle lui était chère!

C'était en lui un de ces appels suggestifs qui fit se retourner Ellen, occupée, semblait-il, avec les poissons.

— Qu'avez-vous?

— Rien.

Pour la seconde fois, elle lui posait cette question.

Il songeait.

— Si je pouvais la prendre en moi, disparaître en elle?

Cela lui était défendu. Il ne prononcerait jamais à son oreille de chaudes et tendres paroles. Il n'éprouverait pas auprès d'elle, avec elle, cette anxiété du printemps qui vient et fait saigner les sèves en un sauvage élan de vie. Ils ne liraient jamais ensemble le livre fascinateur de l'amour dans ce lieu plein de ses symboles. Une volonté de violence et d'extorsion naissait en lui; il montait à sa bouche des mots téméraires qui pouvaient ouvrir ce cœur clos et le contraindre à trembler de sa fièvre. Il se taisait...

Pourquoi l'avait-il guérie? C'était comme si le tombeau la lui enlevait. Et pourtant, elle était sienne. Ne l'avait-il pas tirée du néant, créée à nouveau? Oui, mais comme un artiste qui, pour vivre, doit livrer au public son œuvre.

Il l'examinait. Quelle intensité de lumière dans cet œil jadis mort. Il s'exhalait d'elle l'essence même de la tendresse et de la grâce, cette essence dont le parfum subtil le grisait, lui donnait des vertiges, qu'il respirait avec délices, avec le désir et la peur qu'elle respirât à son tour sa folie.

Il avait refusé de la suivre à New-York où l'opulent armateur le réclamait.

La suivre? A quoi bon! Un peu plus tôt, un peu plus tard, ne fallait-il pas la perdre?

— Accompagnez-moi, mon père voudrait tant vous connaître, lui disait-elle.

Phrases de convenance que cela! On l'avait payé en bel argent comptant. Qu'exiger de plus?...

— Si vous me donniez un concert...

Elle levait sur lui ses regards aux profondeurs d'énigme. Comme elle paraissait calme! Le docteur était irrité de la voir ainsi. Il lui semblait qu'elle



aurait dû souffrir, crier de sa souffrance, à lui, des orages de la pensée qui le hantait.

Elle riait comme si rien d'extraordinaire ne se passait, comme si elle trouvait naturelle cette séparation de toujours, son cauchemar.

Docile à son désir, il fit porter le violon et joua. Ce n'était pas le moyen d'assagir ses nerfs tendus outre mesure.

Miss Ellen l'écoutait. Elle jetait d'une main machinale des miettes aux poissons rassemblés. Une larme glissa le long des joues de la jeune fille. Était-ce de regret ou de joie ? Urbain ne la vit pas couler.

Le soir venu, tandis que Maud s'agitait au milieu des caisses, des bagages, des colis entassés, miss Ellen entraîna le docteur vers le bois de mimosas. Cette nuit-là, aussi, la lune enveloppait la terre d'un voile d'argent pâle. La jeune fille allait, poussée par elle ne savait quel sortilège. Arrivée devant le banc où Urbain l'avait tenue endormie dans les bras :

— Asseyons-nous, dit-elle.

Après un silence :

— Vous ne trouvez pas que tout, ici, a un parfum de bonheur ? Je rêve, c'est probable : il me semble que, par une nuit semblable, j'ai été à cette même place, heureuse, oh ! bien heureuse !

Elle se pressait le front. Ce n'était pas un souvenir qui se dressait devant elle, c'était plutôt la vibration prolongée de quelque chose de très doux, mi-vision, mi-songe, qui l'aurait charmée dans une existence antérieure.

Le docteur la revit abattue sur sa poitrine, si jolie dans le sommeil ! Comme

il l'aimait déjà ! Et lui qui avait cru n'avoir été tenté que par la séduction de ses lèvres pures !

Elle tremblait.

Il se rapprocha d'elle.

Qu'avait-elle ?

Elle l'ignorait. Oh ! sa tête ! sa tête ! Il y avait un trou dans sa mémoire. Comment savoir ? Elle était sûre d'une immense félicité éprouvée là.

— Docteur, parlez-moi, affirmez-moi que je ne redeviens pas folle, murmurait-elle.

Elle cherchait. Soudain :

— Je me souviens. Le violon !... Je l'ai entendu ici pour la première fois. Est-ce vrai ?

— Après ?

Elle se recueillit.

— Ah ! mon Dieu ! Je me vois dans vos bras.

— Et puis ?

L'émotion étranglait le docteur.

Est-ce que par une intuition de voyante, elle allait pénétrer ce qui s'était passé en lui ?

Elle répétait :

— Et puis, et puis.. n'avons-nous pas fait ensemble le tour du paradis, d'un paradis ?...

Le docteur ne lui répondit pas. Timide, elle ajouta :

— C'est une hallucination, peut-être.

Urbain, très grave :

— Non, miss.

— Vous avez joué ?

— Oui.

Troublée, elle garda le silence. Après une longue pause :

— Docteur.

— Miss.

— Je peux, je dois tout vous dire, n'est-ce pas ?

— Autrefois, vous deviez, en effet, tout me dire, miss; aujourd'hui, vous ne devez plus, mais vous pouvez.

Elle hésita un moment, puis, sérieuse :

— Me permettez-vous le mariage ?

Un nuage obscurcit les yeux du docteur. Il était persuadé que, s'il lui disait : non ! elle lui obéirait. Lui dire : non, n'était-ce pas la condamner, lui faire croire à un retour probable, à la transmission de la maladie dont il l'avait délivrée ?

Très ému :

— Je vous permets le mariage, miss.

Il raffermit sa voix pour articuler ces mots qui lui arrachaient les entrailles et lui tordaient le cœur.

— Merci, docteur.

Oh ! quel merci ! Dans l'élan de sa joie, elle lui prit les deux mains, les lui serra nerveusement. En lui permettant le mariage, n'était-ce pas plus pour elle qu'une promesse de vie ? Il la regarda. Une telle allégresse chantait en elle qu'elle en était transfigurée. Il fut blessé de cette joie sans en chercher ni en approfondir le sens. Ainsi donc, près de lui, elle songeait moins à la séparation qu'au mari dont rêvent tant de jeunes filles. Un flot amer lui monta aux lèvres. Il n'était, il n'avait été pour elle que le médecin que l'on paye. Elle n'était pas mauvaise, pourtant. Le poète a raison : *L'amour souffle où il veut.*

Ellen épiait ses impressions, souriait avec malice.

Ce cher docteur, comme il se torturait pour cacher ce qui sautait aux yeux.

Elle se planta résolument devant lui.

— Docteur.

— Miss.

— Vous prétendez que je peux me marier. M'épouseriez-vous, vous ?

— Oh ! miss !

— Il me faut une certitude, docteur.

— Sinon ? balbutia Urbain.

— Sinon, je ne me marierai jamais.

— Soyez satisfaite, miss, mariez-vous sans arrière-pensée.

— Ce n'est pas répondre. Oui ou non, c'est ce que je veux que le médecin me dise.

— Le médecin vous répond oui, miss.

— Enfin ! vous y avez mis du temps ! Puisque la faculté s'est prononcée, il m'est défendu de douter de moi-même.

— Je ne vous comprends pas, miss.



— N'a-t-on pas affirmé que la femme est une énigme ?

Elle allait devant lui, svelte et gracieuse, coupant des fleurs.

— Miss, vous êtes bien joyeuse et vous partez demain.

— Un reproche ?

— Une simple remarque, miss. Ce que c'est que de nous ! On se rencontre, on se sépare : adieu ! va ! Et en voilà pour toujours... Vous m'écrirez... Combien de fois ?..

— Docteur, docteur, vous êtes méchant ou malade, malade plutôt, c'est mon humble avis. Vous m'avez guérie, à mon tour, voulez-vous que j'essaye de vous guérir ?

Inquiet, il la regardait.

— Rassurez-vous, je jouis de toutes mes facultés ; il n'y a pas de félure dans l'âme neuve que vous m'avez donnée.

— Oh ! donnée !

— Donnée, rendue, refaite, le mot importe peu. Je vois, je pense, je sens, je vis, c'est l'essentiel et vos affirmations viennent de compléter la cure. Donc, vous êtes malade et je dois vous guérir. Pour commencer, m'autorisez-vous, monsieur, à fleurir votre boutonnière ?

Elle choisit dans le bouquet qu'elle avait cueilli une branche d'oranger, l'attacha sur la poitrine du jeune homme, en posa une semblable dans ses cheveux :

— Nous voilà déguisés en mariés, dit-elle avec un rire clair. Offrez-moi le bras, monsieur, que j'aille mettre le voile.

— Oh ! miss ! quelle comédie me faites-vous jouer ?

— Aucune. Je rends à César ce qui est à César. C'est le précepte de l'Évangile.

Elle le prit par la main et l'entraîna vers la villa. Elle murmurait :

« Et Dieu dit : que la lumière soit, et la lumière fut... » Vous avez fait comme Dieu, docteur. Je répète après Dieu et vous : « *Fiat lux!* » Mon latin s'arrête là.

Plus que jamais il la trouvait adorable avec son air mutin et quelque peu vainqueur. Sans plus rien demander, il la laissait dire et faire, gardait dans la sienne la petite main qui s'y était blottie. Une détente se faisait en lui, irrésistible. Une grande douceur le pénétrait, engourdissait son âpre tristesse. Dans la demi-inconscience du rêve, il suivait Ellen, la volonté abolie. Elle ne parlait plus, mais il semblait au docteur que, bien mieux qu'avec des paroles, leurs âmes échangeaient de merveilleux secrets, qu'ils vivaient tous les deux de la vraie vie dans une lente et perpétuelle caresse.

Sur le seuil de la villa :

— Maud ! Maud ! débouclez les malles : nous ne partons pas demain ! Je me marie ! cria Ellen en une fanfare de joie.

— Miss ! murmura le docteur comme un homme éveillé brusquement.

Elle continua avec un joli sourire :

— Oui, monsieur, je me marie, et avec vous, encore, ne vous déplaise. Ne m'avez-vous pas avoué que vous m'épouseriez ? Si vous aviez hésité un peu seulement, bien que j'eusse deviné que vous en mouriez d'envie sans vouloir l'avouer à vous-même, peut-être, encore moins... passons, nous réglerons cela plus tard, je m'en allais, j'entrais au couvent ; j'en avais averti mon père. Voici son consentement, et puisque j'ai le vôtre... à moins, monsieur, que mon orgueil ne m'ait aveuglée, que, par pitié, le médecin seul...

Maud qui s'était rapprochée :

— Embrassez-la donc, vous l'avez bien gagné, et soyez heureux, aveugle que vous êtes.

MAURICE GAY.



COIMBRE, VUE GÉNÉRALE

COIMBRE

ET LA LÉGENDE D'INEZ DE CASTRO

Après les prairies marécageuses d'Aveiro — un rappel de paysage hollandais par l'étendue de la plaine où la rivière s'épand en canaux — l'Orient me réapparaît lumineusement.

Des mamelons, sur lesquels se détachent des silhouettes de moulins à vent, moutonnent, fauves, brûlés, tachés de la verdure des oliviers aux sommets blanchis comme si les frimas avaient neigé sur eux. Des troupeaux de moutons courbent leur front vers la terre desséchée, et des femmes, pieds nus, en robe bleue, des gerbes de maïs sur la tête, s'en vont, sous le ciel profond d'azur, par la route épaissie de poussière, bordée de la raideur des aloès poudreux, et où déjà les ombres s'allongent.

Alors, dans ce déclin du jour, Coïmbre se dresse, les grappes de ses maisons, aux toits brunis, pendues aux flancs de son coteau ; ses cathédrales, son Université, plantées sur la Cima, la dominent de leur croyance et les rayons obliques du soleil la caressent de leur or.

Sitôt débarqués, des *muchachos* nous harcèlent; un, pris au hasard, nous guide, trottant devant nous. Soit pour s'amuser, soit pour raccourcir le chemin, il nous fait d'abord traverser le quartier des filles qui, les pauvres galantes, nous risquent timidement au passage la honte d'un appel. Puis, par le resserrement de ruelles caillouteuses, très orientales avec le travail au dehors des magasins ouverts, les marchandises exposées en plein vent : vaisselle, cuivres, cordonnerie, sellerie, objets variés de bazars, nous arrivons à l'hôtel. Sur la place se cisèle la façade gothique d'une église.

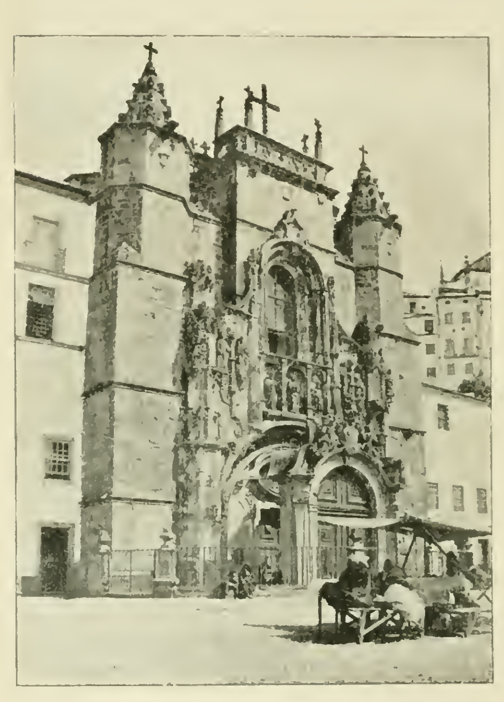
Je suis sorti le soir et m'en suis allé d'abord par la grande rue, d'aspect moderne. Mais l'intellectualité de la ville s'y dégage à première vue des affiches d'examens, des enseignes d'imprimeries, des librairies, de toutes ces choses qui constituent le milieu et la vie de l'esprit. Saison de vacances : les cours sont terminés, sauf ceux de médecine.

Dans les cafés large ouverts, aux salles basses, le plafond soutenu de grosses solives, des jeunes gens sont attablés devant des bocks, jouent aux cartes ou au billard; l'un d'eux, très correct dans sa redingote longue à la dernière mode, pousse les billes, m'ap-

portant la désillusion de ne point retrouver la tradition du costume des étudiants.

Puis je me suis enfoncé dans le noir d'autres rues cachées; j'ai aperçu des silhouettes de gens appuyés en cariatides aux murailles, ou fumant des cigarettes assis sur les marches des monuments; j'ai saisi des fantômes de tours où les chouettes hululaient dans les vieilles pierres, des imprécisions de portails romans; j'ai été pénétré de l'engourdissement de la ville somnolente. Des lambeaux de symphonie m'arrivaient avec un bercement vague d'harmonie, et la sérénité d'une nuit délicieusement douce, splendidement constellée, descendait autour de nous...

Le jour flambait déjà, quand, le matin, je sortis par la ville. Pour répondre à mon désir de curiosité, je n'eus à traverser que la place où des femmes traînaient leur marche, leur châle roulé en écharpe, leur amphore sur la tête.



SANTA-CRUZ

Santa-Cruz m'ouvrit, derrière son arc de triomphe composite, son portail ogival. Dès l'entrée, une simplicité, un peu froide peut-être, me causa l'agrément d'une surprise : le vaisseau élancé, les voûtes gothiques, les revêtements de faïence bleue, des colonnettes torses terminées par des culs-de-lampe, une chaire en pierre de la Renaissance, fouillée d'exquises finesses.

— Qu'y a-t-il d'autre à voir? demandai-je au sacristain.

— Beaucoup, seigneur.

— Quoi encore?

— Beaucoup, répéta-t-il sans préciser

Et, en effet, il y a beaucoup. C'est tout un monde recélé derrière la nef de cette église : des enfilades et des détours de couloirs, des dédales de recoins, des ascensions d'escaliers. C'est un Panthéon enfermant la relique des tombeaux, parmi lesquels les pierres sépulcrales de Dom Henrico et Dom Manoël, son fils, fondateurs du couvent. C'est la somptuosité des chapelles où les autels

retombent en cascade d'or dans la tristesse de la pénombre et le vide de l'abandon. Mais la nature et l'esprit de l'art portugais s'affirment avec éclat dans les stalles du chœur exhaussées en tribune. Chaque siège de bois est un épisode de la vie, des aventures, des conquêtes de Vasco de Gama; il n'est pas jusqu'aux chandeliers qui ne figurent des personnages. Les sculptures architecturales ne sont point, comme dans nos monuments, un livre d'imagination et de rêve, ciselant la fantaisie, la verve et la satire; elles ne sont point une prière ardente fouillant l'idée, l'extrayant de la matière : ce sont des tableaux d'histoire, la conservation des gloires nationales et — Dieu étant le dispensateur de toutes les grandeurs, les puissances, de tous les triomphes — celles de la patrie lui sont offertes en hymne de reconnaissance.



JARDIN DU CLOITRE DE SANTA-CRUZ

Le joyau de Santa-Cruz est le cloître, un cloître gothique de style déconcertant par la multiplicité des fioritures et le luxe des détails. Il y a la quiétude d'une paix immense; il y a presque de la gaieté, tant la lumière y verse de clarté, tant l'ensemble a de séduction, et il fait songer plutôt à un de ces palais féeriques de contes, à la demeure somptueuse où les kalifes déployaient leur magnificence, qu'à l'austère habitation des moines. On ne voulait point que ceux qui viendraient méditer dans cette retraite eussent à s'abimer dans une contemplation abstraite, à s'enfermer en eux-mêmes, comme dans le tombeau de leurs pensées; mais ils adoreraient le Très-Haut dans la beauté des choses extérieures; ils le verraient partout dans la majesté de son œuvre, dans la grâce de l'œuvre que les hommes lui édifieraient.

On offrit à la Divinité toute l'originalité la plus recherchée, le raffinement le plus délicat, l'extravagance la plus folle, la finesse la plus rare. Les nervures s'entre-croisèrent; les arceaux se décou-

pèrent; les colonnettes se tordirent, s'élancèrent; les mascarons se varièrent à l'infini. Les sources d'eau vive amenées chantèrent un hymne de pureté dans les vasques de marbre; les plantes, les arbustes et les fleurs poussèrent leur verdure, épanouirent leurs pétales, répandirent leur ombre et leur fraîcheur.

Et dans ce cadre qui fut un resumé du monde, dans la profondeur de ce repos, dans la jouissance de ce recueillement, les religieux vieillissaient en Dieu sous la splendeur du ciel auquel ils se préparaient.

Je quitte Santa-Cruz avec le souvenir d'une émotion très douce, pour monter au faîte de la Cima, à l'Université, l'expression même de Coïmbre et sa raison d'être, le centre vers qui convergent tous les désirs. Sous la piqûre des flèches du soleil, la route cahoteuse zigzague en lacets, contournant les flancs de la colline, parmi les terrasses des jardins, derrière la ville. Ainsi — de même que, par degrés, s'ouvre notre intelligence avec l'éveil de la vie — nous nous élevons lentement vers la lumière de la science. L'air, à mesure que nous nous approchons, me semble plus léger,



CLOITRE DE SANTA-CRUZ

plus subtil. Il y flotte, sans doute, l'âme des temps passés, les aspirations des époques futures, et je sens, dans les chauds effluves, le souffle de tous les génies éclos.

Un aqueduc déroule ses arches aux pierres ardentes; des rues étroites s'enchevêtrent dans le silence; un étudiant nous croise, son bonnet de laine noire pendant sur l'épaule, son vaste manteau flottant; au pied d'une colonne où s'enlève une palme immortelle, un lion de bronze rugit la renommée de Camoens et l'Université, rénovée par le marquis de Pombal, m'ouvre sa porte de la Renaissance. La période des cours est close; la recommandation que j'ai pour un professeur français, lui aussi parti, reste lettre morte et, ne pouvant me livrer à une étude, je dois me résigner à une impression.



LA COLONNE DE CAMOENS

Partout apparait le besoin de culture et de développement intellectuels. Dans les laboratoires, le tic tac régulier des chronomètres rythme le temps du progrès; les instruments perfectionnés appliquent les inventions les plus récentes et l'astrolabe de Vasco de Gama est pieusement conservé dans les vitrines. La bibliothèque est merveilleuse; les salles haussent leurs étages jusqu'aux plafonds historiés de peintures; les colonnettes en forme de gaine, d'un vert olive et d'un brun rouge lisérés d'un filet d'or, soutiennent les rayons où sont alignés les 145000 volumes; même les tables de lecture, en ébène, se chargent de sculptures. J'aurais voulu sans doute un luxe moins lourd dans ce temple de la pensée; mais il renferme des trésors, et je me suis complu devant ces rangées de livres, attaché à examiner ces éditions superbement illustrées, ces missels enluminés, et d'un tel coloris qu'on les eût dit éclairés par un rayon du ciel. J'ai respiré un parfum grisant et j'ai cru que de mon pauvre cerveau

transporté allait jaillir une étincelle capable d'enfanter une œuvre. Ce n'était qu'un rêve, mais il était si beau !

La chapelle gothique, revêtue de faïence, communique avec le logis des cours : communion de la foi et de l'étude puisant l'une dans l'autre leur force. J'ai parcouru les amphithéâtres où les portraits d'ancêtres veillaient sur le jeune enseignement, l'animaient de leur volonté demeurée après eux. J'ai été reporté dans ces Universités d'antan où la gloire d'apprendre était l'ambition, où le respect des maîtres, des illustrations de la patrie, des bienfaiteurs de l'humanité planait dans les salles, où les inspirations se cherchaient dans l'idéal vers qui ce palais de science s'était dressé, sur le sommet de la Cima, pour être plus près de la source des connaissances suprêmes.

D'un balcon surplombant, mon regard dominait. Les monuments, les couvents, les cathédrales saillissaient sur les croupes; sur le penchant de la côte, les toitures s'étageaient, dégringolaient les escarpements, pressées comme la carapace protectrice des traditions enfermées au sein des demeures anciennes. En bas, au pied d'un coteau, le couvent de Santa-Clara levait ses murs ainsi qu'un rideau tiré sur le drame d'Inez de Castro, et les maisons nouvelles dans une défense respectueuse de la cite aïeule s'avançaient le long du Mondego. Le fleuve filtrait, heureux de sa limpidité bleue, entre les bancs de sable mouchetés du blanc éclatant des linges étendus, des taches noires d'habitations lacustres; il tournait se perdre dans la fertilité des prairies dont la mer ondoyait de moissons, dont l'horizon se cerclait de monts touffus de verdure. Et sur cette ville, sur cette étendue de plaines, ce cirque de montagnes, le flux éblouissant du jour s'abattait en une poussière d'or, grain de la moisson future, semence fécondante de science lancée à pleine volée, comme une manne, par l'éternel semeur de Vérité.



ENTRÉE DE L'UNIVERSITÉ

Des laboratoires, des salles de clinique, des musées, des cabinets d'histoire naturelle des plus complets et des plus riches se sont multipliés encore sur

cette Cima où Coïmbra a porté la renommée de ses Facultés.

Notre promenade au jardin botanique nous fut un repos après cette visite attachante de l'Université. Le calme y était immense ; aucune rumeur n'arrivait de nulle part de la ville qu'on soupçonnait à peine derrière le rideau des grands arbres et les touffes des palmiers. Les rayons de lumière, filtrant à travers les éclaircies des frondaisons ou les extrémités des rameaux écartés, semaient des paillettes étincelantes sur l'ombre des allées et, sous ces voûtes de verdure, tandis que le jour brûlait, c'était un délassement, comme le rafraîchissement d'une eau vive.

Les ruelles ont des pentes vertigineuses, des tournants scabreux, la surprise de débouchés soudains sur l'échappée des campagnes et l'élargissement des places où se découvrent ainsi les deux cathédrales.

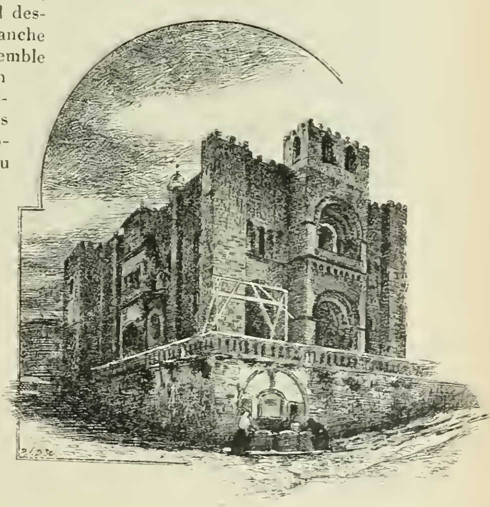
La nouvelle n'est qu'une construction à la façade impassible, pareille à une bouche close. Mais la vieille cathédrale, la *Se Velha*, but final vers lequel descend la rue de l'Espérance, se retranche dans un château fort roman. Elle semble un défi que le temps a relevé en effritant le granit, mordant les sculptures, effaçant la forme des choses qui deviennent des vestiges innomés ; les décombres s'entassent au pied des murailles, parmi les herbes hautes, et, pour le moment, la porte est fermée au culte.

Là-haut, sur la Cima, plus haute que les créneaux de cette cathédrale, l'horloge de l'Université, l'horloge au cadran blanc ponctué du noir des heures, marque l'écoulement de la vie.

Tourne, implacable aiguille d'horloge ! Tourne sur le cadran qui a été celui du passé, qui sera celui de l'avenir. Tourne : le temps n'est jamais las des âges. Les heures ne sonnent que pour l'homme leur appesantissement. Les jours éclosent sans cesse dans la même fraîcheur des matins et les aurores des années toujours nouvelles ne s'éteignent jamais aux espaces infinis...

Je sortis après le déjeuner. Je voulais aller jusqu'au couvent de Santa-Clara retrouver, avec la fontaine des Amours, au cours de laquelle la poétique Inez confiait ses épîtres pour qu'elle les portât à son amant royal, la scène du drame. Le sujet en est connu.

Inez, Castillane comme elle, était la suivante de l'infante Costanza, épouse de Dom Pedro. Sa beauté incomparable inspira l'amour du prince ; elle devint sa maîtresse ; quand l'infante mourut, donnant le jour à un fils, les deux amants s'unirent secrètement et, comme dans tous les contes, eurent des enfants. Les conseillers du roi Alfonso, père de Dom Pedro, par jalousie d'Inez et des Castillans, lui persuadèrent, en l'absence du prince, que la jeune femme méditait de sacrifier le fils de l'infante Costanza pour ouvrir aux siens le chemin de la



LA VIEILLE CATHÉDRALE

couronne. Le seul moyen de déjouer ces projets était le meurtre d'Inez. Le monarque faillit pardonner, touché par les larmes de la suppliante; mais, devant les instances de ses conseillers, il laissa s'accomplir le forfait. Plus tard, Dom Pedro, héritier du trône, poursuivit les assassins, les tortura atrocement, et couronnant Inez qu'il épousa dans la mort, fit rendre hommage par son peuple au cadavre de la souveraine. Voilà l'histoire dans la brutalité tragique des faits; mais je voulais vivre la tragédie auprès de la source ombragée de cèdres,

Dont les larmes sont l'eau et les Amours le nom,

UNE RUE

qui flue sur des cailloux à veines rouges, taches du sang de la victime que l'onde ne saurait effacer.

Sur la route, le sol brûlait; l'air étouffait comme une atmosphère de fournaise; le soleil aveuglant éclaboussait d'une pluie de feu la campagne et la ville assoupies sous l'accablement de la chaleur. Alors, écrasé par le poids de ce midi, je rentrai dans ma chambre m'étendre sur mon lit. La paix était profonde: parfois le trottinement d'une mule faisait claquer le pavé de la rue; le chant rauque d'une femme résonnait avec un déchirement, et le silence retombait épais comme les plis lourds d'une tenture. Invinciblement je m'engourdis, je fermai les yeux et je vis :

Le roi Alfonso entre à Coïmbra en compagnie de ses conseillers : Gonzalez, géant dont les yeux brillent comme des charbons dans la face noire et dont le nez se recourbe comme le bec d'un vautour; Coelho, maigre, de teint bilieux, au regard fuyant, bas et obséquieux; Pacheco, taciturne, et d'autres encore. Tout le jour le roi a chassé dans la forêt de Montemor et la fatigue sans doute a été grande, longue a été la route; car la poussière couvre les hommes, les lévriers se serrent autour des valets de chiens et les destriers caparaçonnés marchent d'un pas plus pesant. Pourquoi donc le roi se tient-il à l'écart, s'en va-t-il seul devant ses courtisans? Son front soucieux se creuse de la balafre d'un pli et il courbe vers le col de son cheval sa tête chargée de tristesse. Point il n'aurait voulu venir à Coïmbra, mais Gonzalez le perfide lui a soufflé son venin:

« Sire, allez à Coïmbra; le prince

elle accourt. Son port altier est plein de grâce et de noblesse. Ses cheveux, blonds comme les épis des plaines, flottent sur ses épaules ; ses yeux, si bleus qu'on dirait des iris des fontaines, sont voilés de larmes; elle est vêtue d'une robe toute noire, le deuil d'une femme qui voit déjà la mort présente; contre sa poitrine, ainsi qu'un bouclier d'innocence, elle serre les trois princes, ses fils.

Le roi la regarde d'abord en grande colère; elle se jette éperdue à ses pieds et l'adjure d'être clément :

« Sire, gentil sire, je demande pitié et miséricorde pour mes trois fils qui sont à vous et pour moi qui suis à votre fils. Sire, vous le chevalier des chevaliers, le protecteur des petits, le

Dom Pedro en est absent ; facilement vous tirerez justice d'Inez la Castillane, cause de tous vos soucis ; car elle protège et attire vos ennemis, en veut à votre sécurité et à votre couronne. Faites-la périr, sire; sinon elle vous fera souffrir de grands maux. Faites-la périr ; sinon plus ne serez le maître, plus jamais n'aurez la paix dans votre royaume. »

« Sire ! sire ! a repris Coelho le fourbe, laisserez-vous cette louve dévorer votre petit-fils Fernando? Savez-vous point qu'elle lui jeta un sort en le tenant sur les fonts baptismaux, qu'elle veut le tüer pour frayer la voie du trône à ses enfants ? Savez-vous point qu'elle fit mourir de langueur doña Costanza. Elle a versé un philtre au prince Dom Pedro et, pour l'arracher au charme, il faut arracher la vie à la magicienne ! »

Pacheco Judas n'ajouta rien, mais il pensait comme ses compagnons d'armes et de traîtrise. Et le roi, pénétré par ces méchants propos, a pris le chemin de la ville. Mais Inez a deviné ses projets,



TYPES DE COIMBRE

représentant sur terre du Dieu de pardon, vous qui avez nom et renommée de noblesse souveraine, ne ternissez pas d'un forfait l'éclat de vos victoires, ne portez pas sur une faible femme le poids de la lourde épée qui combattit vaillamment les Maures. Votre cœur serait-il plus dur que les pierres de la source dont les eaux recueillent les pleurs échappés de mes yeux? Quel mal ai-je fait? J'ai aimé, voilà tout. Est-ce ma faute? Et suis-je coupable? Sire, je ne demande rien que le retour de mon bien-aimé. Que n'est-il là pour me défendre! Sire, je ne veux rien que son amour, je vous le jure! Vers lui seul vont mes pensées et mes rêves; c'est lui seul que j'appelle, que je réclame aux échos des prairies et des montagnes. Protégez-moi, sire; ne me livrez point aux bourreaux, ne m'ôtez point la vie. Sire! Gentil sire! grâce, je vous en conjure! »

La bonne dame est à genoux, la voix étranglée de sanglots et de crainte, tremblant si fort que le roi est troublé, détourne les regards, fait un geste de miséricorde et s'en retourne déjà.

Hélas! les courtisans, horde barbare et implacable, reviennent à la charge, le supplient de révoquer sa sentence de grâce et, toujours muet, faible et inquiet, il incline la tête en signe d'assentiment au meurtre.

Alors les bourreaux courent au couvent de Santa-Clara, refuge d'Inez, se ruent sur elle, l'égorgent au bord de la fontaine, source, miroir, messagère de sa tendresse; le sang teint l'onde de vermeil, rosée douloureuse « dont l'Amour, tyran féroce, aime à baigner ses autels ».

Les années ont passé sur le forfait immonde; mais l'oubli n'a point altéré la mémoire et l'image de l'adorée dans l'âme de Dom Pedro. Roi à son tour, il tient sa promesse de vengeance, ravage les terres des assassins, les saisit après une chevauchée formidable à travers les provinces ensanglantées. Leurs corps sont les degrés de son trône; il prolonge les tourments de leur torture, leur arrache le cœur que ses dents déchirent et qui devient la proie des bêtes fauves. Le supplice n'est que les représailles de l'Amant rouge. La glorification de la victime doit resplendir, le Justicier parait. La terre rend le cadavre pour qu'il monte sur un trône : trône de mort, le sépulcre que le roi fait merveilleusement ériger à Alcobaça, et le sien, à côté, porté par des lions, pour, son heure venue, rester uni toujours à la bien-aimée.

La foule des seigneurs et des dames rend hommage et conduit à sa demeure de marbre sa reine couronnée dans le cercueil ouvert à la face de Dieu. Le cortège se déploie, ample comme une houle mystérieuse, non point au soleil des jours, mais dans la profondeur des ténèbres. Apothéose du martyre de l'Amour. Le long de la voie sépulcrale, les mille torches flamboyantes sont les flammes de la résurrection. La nuit drape les plis de sa gigantesque tenture de deuil, relevée par les clous d'argent des étoiles, pour la souveraine qui, dans son char funèbre, passe immobile et froide, mais la bouche souriante aux amours immortelles, et l'anneau de la lune au firmament scelle les épousailles tragiques par delà la pierre du tombeau, éternellement, dans le ciel...

A mon réveil, j'appris que la Quinta das Lagrimas d'Inez avait été brûlée et rebâtie à neuf. La trace n'était plus du lieu du crime, le souvenir même ne s'y retrouvait plus...

J'avais quitté Coïmbre depuis quelque temps déjà; le train roulait, me ramenant à Porto. Dans un brasier rutilant de pourpre, le soleil venait de se coucher. Une lueur de feu était encore, sur qui, décharné, se découpait le trait noir des pins dans la solitude vaste des sables. On entendait le grondement lointain de la mer sur laquelle une brume montait. Et, dans le saphir sombre du ciel, âmes réunies des deux amants tragiques, il y avait deux étoiles qui scintillaient doucement.

André Petitcolin.



NOTRE CONSOMMATION DE PAIN

Une modeste ration de pain de 500 grammes par jour représente en chiffres ronds 11 000 kilogrammes pour soixante ans, soit environ 16 mètres cubes. Cette masse pourrait se traduire graphiquement par un parallélipipède de 2 mètres de largeur et 2 mètres de hauteur sur 4 mètres de longueur. La figure ci-dessus, un peu plus haute, parce que moins régulière, en donne assez exactement l'idée.

CE QUE L'ON MANGE

Guy de Maupassant, dans une rapide esquisse, nous montre une théorie d'Anglais déambulant par les galeries du Louvre. L'un d'eux, apparemment touché par les proportions de l'œuvre de Géricault, évalue, avec son parapluie pour étalon, la largeur de cadre du *Naufrage de la Méduse*. C'est grand !

Et qu'est le plus souvent le statisticien, à quelque nation qu'il appartienne, sinon cet homme pratique qui mesure en yards la valeur d'un chef-d'œuvre ?

La statistique, lorsqu'elle établit sur des données rationnelles les ressources de l'État, les rapports des nations, les éléments de l'humanité, n'est pas, sans doute, dénuée d'utilité. Mais combien souvent le goût du chiffre, un louable penchant pour cette science d'observation qu'est la statistique, ne devient-il pas une manie déréglée d'évaluation qui ne connaît plus ni temps ni lieu !

Dans la carrière mouvementée que Louis Reybaud lui ménage, l'excellent Paturot ne pouvait échapper à l'un de ces statisticiens effrénés. Et bientôt Malvina elle-même, *alias* Mme Paturot, dont il compte la consommation de beurre et d'œufs, est en proie à son érudition. Paturot n'en subit pas moins la fascination du nombre. Comment hasarde-t-il, sous l'impression de tant de chiffres savants, d'arriver à pareille précision ? Et le statisticien de répondre : « Un peu d'assurance ! »

Par exemple, vous dites : Il se récolte en Espagne trois milliards cinq cents millions trois cent mille gerbes et demie de blé. — Notez cette demie, elle est essentielle : c'est la pierre de touche d'un

calcul méticuleux, et cette demie s'empare sur-le-champ du public. Voyez, dit-il, quelle exactitude ! Ces gens-là comptent jusqu'aux fractions. Et votre chiffre est désormais parole d'Évangile.

Avec votre moitié de gerbe, vous avez conquis plus de convictions qu'avec les trois milliards. C'est de la plus haute statistique !



La carotte consommée par un septuagénaire et sa grosseur par rapport à maître Aliboron.

Mais il est facile de limiter sa science à des altitudes plus modestes, de prendre pour thème un sujet plus banal.

S'il en est un d'un intérêt éminemment journalier, — le souvenir d'un Tanner ou d'un Succi, dilettanti du jeûne, ne saurait nous en dissuader, — c'est celui de notre alimentation.

Venez, jeune humain, lorsque va poindre l'aurore, vous rendre compte de ce que sont les halles centrales, point initial d'où l'armée des victuailles qu'engloutit chaque jour le ventre de Paris vient préparer ses mouvements de conversion. Contemplez l'un de ces pavillons et, tel Gulliver au banquet de Brobdingnac, dites-vous, perdu dans cet horizon de comestibles : Si Dieu me prête vie jusqu'à un âge respectable, s'il m'accorde — ce que nous vous souhaitons — un bon estomac et des rentes non moins solides, si je puis encore montrer un honnête appétit à la table de mes petits-enfants, voici la tâche que





Une pomme de terre pour soixante années de consommation. Le légume monumental qui nous assurerait pendant soixante ans une ration quotidienne de 300 grammes devrait peser 6 570 kilogrammes.



LE SEL QUE NOUS CONSOMMONS
La consommation moyenne de soixante ans permettrait de faire dix statues de sel de notre propre grandeur.

m'assigne dame Nature, et, pour en voir la fin, c'est simple affaire de temps!

Cherchons à chiffrer ensemble cette tâche gastronomique. Point n'est besoin pour cela d'éclipser feu Barème ou de porter ombrage au talent d'Inaudi.

Les physiologistes ont calculé pour nous la ration quotidienne indispensable que, par crainte sans doute de ne pas atteindre, nous dépassons, paraît-il, trop souvent. Pour ne pas être taxé d'exagération dans ce sens, prenons comme sujet d'expérience un adulte de bonne santé, mais d'appétit moyen, s'en tenant avec quelque régularité, pour éviter la goutte ou la dyspepsie, à l'un de ces menus très simples préconisés par messieurs les physiologistes et qui conviendraient mal à l'éclectisme culinaire d'un Brillat-Savarin.

500 grammes de pain pour la journée lui suffiront, adulte ; mais nous supposons qu'il s'est contenté jusqu'à dix ans de la moitié seulement de cette ration.



NOTRE CONSOMMATION DE VIANDE
Pour assurer une ration de 250 grammes de viande de bœuf par jour pendant 60 ans (5 475 kilog.), il faudrait un bœuf gros à lui seul comme une vingtaine de bœufs moyens. Le bebe placé sur le dos de l'animal et consommateur naissant de celui-ci est réduit proportionnellement à ce chiffre.

nous nous contenterons de chiffres arrondis et nous négligerons, d'ailleurs, les années bissextiles.

Accordons maintenant à notre sujet, au risque de froisser les convictions des végétariens les plus endurcis, 250 grammes de viande de bœuf à chacun des repas de midi et cent grammes de mouton, en côtelettes par exemple, à chaque repas du soir. Avec ces 350 grammes de viande par jour, nous ne lui prédisons pas une situation prédominante dans la Société des Cent-Kilos. Et cependant, si cet homme modéré était tenu de passer sa commande en venant au monde, celle-ci



NOTRE CONSOMMATION DE FRUITS

100 grammes par jour feraient au bout de soixante ans environ 2 200 kilogrammes.

soit 250 grammes; admettons même que, de soixante à soixante-dix ans, sa faim, plus modérée, se contente à nouveau de cette demi-ration. Nous nous en tiendrons, si vous le voulez bien, à cette longévité moyenne. Les soixante-dix années, ainsi rationnées, équivaudront, en somme, à soixante années à ration entière de 500 grammes et pour y suffire il faudra, à raison de 182kg,500 par année de trois cent soixante-cinq jours, une rondelette fournée d'environ 11 000 kilogrammes (15 à 16 *mètres cubes*). A l'encontre de l'ami Paturot,



NOTRE CONSOMMATION DE LIQUIDE

Un litre et demi de liquide par jour donne pour soixante ans un total de 32 850 litres.

devrait comporter vingt bœufs de belle prestance et un peu plus de 4 kilomètres de côtelettes bout à bout, soit à peu près la longueur des grands boulevards, de la Bastille à la Madeleine.

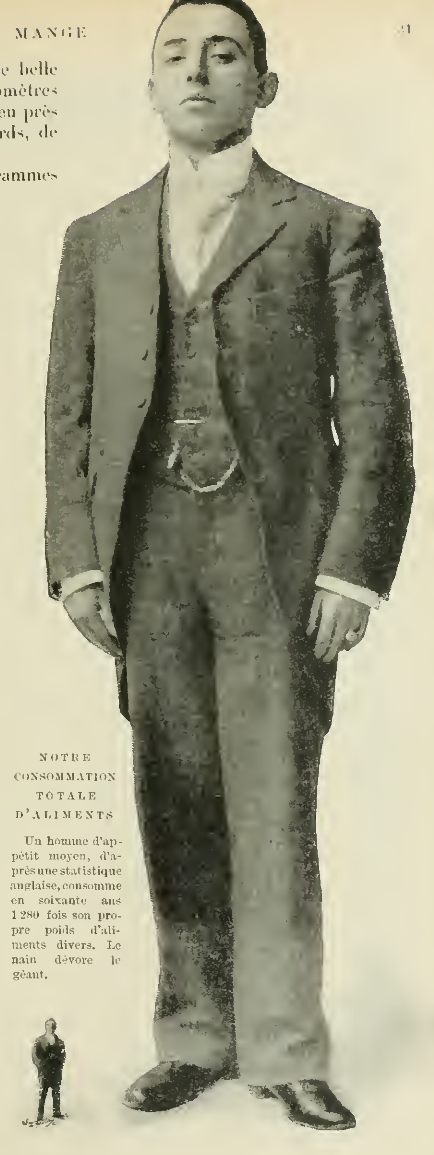
La vérification est facile : 250 grammes par jour font pour soixante ans 5 475 kilogrammes et, si nous tirons 500 à 600 livres de viande de chacun des bœufs voués au sacrifice, nous ne serons pas loin de compte. De même, 21 900 côtelettes, d'une longueur moyenne de 20 centimètres, fournissant chacune une centaine de grammes consommables, donnent très largement nos 4 kilomètres.

Un légume monumental de 6 570 kilogrammes nous assurera pendant soixante ans une ration quotidienne de 300 grammes de pommes de terre, carottes ou autres végétaux.

Un très modeste supplément de 100 grammes de fruit ou de fromage se chiffre, pour le même laps, au total, encore respectable, de 2 190 kilogrammes. Enfin dix statues de sel de la grandeur du sujet d'expérience et un tonneau de poivre figureront sa consommation pour ces deux condiments appréciables. Un litre et demi de liquide par jour, ce qui n'offre rien d'anormal, représente pour soixante ans une consommation de 32 850 litres.

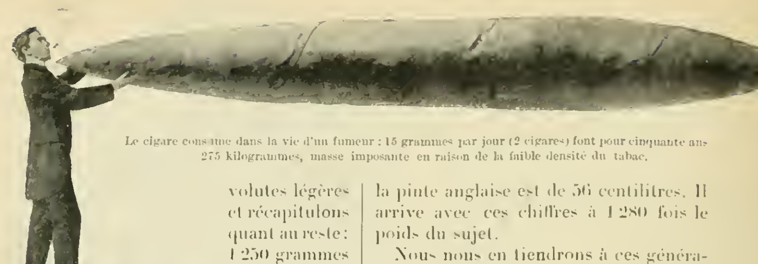
L'homme sobre, choisi par nous, a bien quelque petit défaut et, dans l'hypothèse même qu'il lui ait fallu l'enthousiasme facile des vingt ans pour prendre goût à la nicotine, une cigarette mignonne, le moindre cigare après les repas, feront aussi, pour cinquante ans, une respectable consommation de tabac.

Laissons-le se consumer en



NOTRE CONSOMMATION TOTALE D'ALIMENTS

Un homme d'appétit moyen, d'après une statistique anglaise, consomme en soixante ans 1 280 fois son propre poids d'aliments divers. Le nain dévore le géant.



Le cigare consommé dans la vie d'un fumeur : 15 grammes par jour (2 cigares) font pour cinquante ans 275 kilogrammes, masse imposante en raison de la faible densité du tabac.

volutes légères et récapitulons quant au reste : 1 250 grammes environ d'aliments solides et 1 500 de produits liquides font, pour l'adulte, une nourriture rationnelle quotidienne d'un poids de 2kg,750, soit un peu plus de 1 000 kilogrammes par an : 60 500 kilogrammes environ en soixante ans. En tablant sur un poids moyen de 70 kilogrammes, notre septuagénaire aura donc consommé 865 fois son propre poids.



La consommation de cigarettes d'un fumeur ordinaire et de longévité moyenne.

Mais nous croyons avoir été très timide dans notre évaluation. Un statisticien anglais, Mr. P. W. Everett, dont nous avons le travail sous les yeux, se montre plus large que nous. Il accorde quotidiennement à l'appétit robuste d'un Anglo-Saxon : une livre anglaise et demie de pain 1 livre avoir-du-poids = 453 gr. , une livre de viande, une demi-livre de poisson, deux livres de fruits et légumes, soit cinq livres et demie d'aliments solides, et trois pintes de produits liquides bière, thé, lait : la pinte anglaise est de 56 centilitres. Il arrive avec ces chiffres à 1 280 fois le poids du sujet.

Nous nous en tiendrons à ces généralités et nous n'aborderons pas la statistique comparée des mètres cubes de thé consommés par le *teatotaller* d'outre-Manche ou des myriamètres de macaroni suffisant à la table peu opulente du lazarone.

Les 95 000 lieues qui séparent la terre de son satellite nous mettraient facilement sur la piste de combinaisons infinies, fort goûtées de messieurs les professionnels du chiffre, mais que ne sauraient apprécier ceux de nos lecteurs qui ne sont pas de la partie. Qu'ils nous permettent de leur en faire grâce.

La statistique, en évaluant à un milliard et demi d'individus des deux sexes la population de la terre on ne saurait exiger un recensement plus précis , nous apprend que, pendant chaque heure de l'éternité, 3 730 élus se mettent en route vers le Léthé, vont prendre leur retraite dans le séjour des bienheureux. A 3 600 secondes par heure, cela fait une moyenne de 1 départ par seconde, heureusement compensé par le sourire au monde de petits bébés roses, noirs ou jaunes. Et la bonne Rhéa, déesse de la Terre, qui fait tout ce qu'elle peut pour apaiser la colossale fringale de son époux Saturne, reste indifférente à ces allées et venues. Un de perdu, deux de retrouvés ! Et notre globe continue, imperturbable, à décrire son orbe par les immensités.

Hora fugit ! Les secondes sont brèves ! Aussi, chers lecteurs, nous n'abuserons pas plus longtemps des vôtres.

O. DAMOTTE.

LE THÉATRE BRETON

Si, comme l'a dit Souvestre, « les théâtres nationaux sont les documents les plus précieux de l'histoire psychologique des peuples », le théâtre breton, qui est encore aujourd'hui ce qu'il était au XVIe siècle et sans doute fort auparavant, reste un témoignage irrécusable de la persistance, à travers les générations modernes, de la vieille âme celtique.

En Bretagne comme ailleurs, l'élément scénique des fêtes religieuses, qui s'était développé de plus en plus pendant la première partie du moyen âge, déborda bientôt l'église, et sous le porche, contre le flanc, à l'ombre du monument, éleva d'abord ses tréteaux. Les acteurs principaux ne furent plus les prêtres, mais les pieuses gens qui, tout à l'heure, dans l'enceinte sacrée, chantaient les noëls et les cantiques, et psalmodiaient les répons. Gens de métiers, presque tous, que dirigeait quelque *cloarec,* ou étudiant pauvre, aspirant à la cléricature. C'est dans cette classe qu'il faut chercher la plupart des metteurs en scène et des versificateurs des drames religieux bretons.

Mon sujet se limite strictement à ceux-ci; car si leur origine est la même que celle des « mystères » en général, la langue dans laquelle ils sont écrits, non moins que leur popularité encore si vive de nos jours, leur donnent un caractère propre et leur conservent une valeur que les autres ont depuis longtemps perdue.

* * *

La Renaissance a marqué en France la mort du « mystère ». La confrérie de la Passion, autorisée par lettres patentes de Charles VI, en 1402, se vit retirer son privilège par arrêt du Parlement, en 1548. Cet arrêt eut son contre-coup en Bretagne, mais il ne s'y fit guère sentir qu'en 1753. Il avait fallu plus de deux cents ans pour que les raisons — scrupules ou intérêts — qui avaient déterminé le Parlement de Paris arrivassent à avoir leur action sur le Parlement de Bretagne. C'est dire qu'à cette époque les mystères étaient encore en pleine vogue dans la province armoricaine. On trouverait à peu près la même différence de dates dans l'évolution de l'architecture et de la sculpture religieuses. Pour ce qui est de ce dernier art surtout, le moyen âge survit encore dans la conception et le faire de quelques-uns des derniers imagiers tailleurs de pierre bretons. C'est ce qui explique qu'on ait pu, sans trop d'incohérence et de contresens, restaurer des églises peuplées d'images de saints, et surtout des calvaires comme ceux de Trégastel-Daoulas, de Thégomec et de Guimilliau, où le drame de la Passion est fixé dans des personnages de pierre qui sont des documents précieux pour le type ethnique, le costume et certains arts et métiers.

L'arrêt de 1754, qui confirmait et étendait dans son application celui qui avait été rendu dès 1711 pour la ville de Guingamp et les paroisses circonvoisines, frappait de cinquante livres d'amende « chacun des auteurs », les personnes qui prêtent et louent « leurs maisons et leurs hardes » pour ces sortes de représentations, et les ouvriers qui travaillent à dresser le théâtre, sans préjudice de la « confiscation des bois au profit des fabriques des lieux ».

Quelques années plus tard, au lendemain d'une représentation de *la Vie de Monsieur saint Jean-Baptiste* (1763), un ordre de l'évêque de Saint-Brieuc, qui montre bien, d'ailleurs, le peu d'effet de l'arrêt du Parlement, interdit à nouveau les représentations de tragédies bretonnes dans toute l'étendue de l'évê-

ché. « Et cependant, s'écrie dans son épilogue l'auteur de cette *Vie de Monsieur saint Jean-Baptiste*, interrogez l'histoire, feuilletez les livres saints, les plus anciens du pays, vous n'y trouverez nulle part que ce soit même un péché véniel que de réciter des vies de saints.

« Non, mon Dieu, je ne puis croire que ce soit un péché exécrable; je crois, au contraire, que c'est une action méritoire et agréable à Votre Majesté divine, et que ces représentations contribuent souvent à la conversion des pauvres pécheurs. »

* * *

M. Charles Le Goffic, qui s'est fait de la restauration du théâtre populaire breton une tâche passionnée, un *labour of love,* a tracé un tableau pittoresque de l'empressement des populations à se rendre à ces jeux scéniques.

« Sur toutes les routes de Bretagne, dans la nuit qui précédait la première *journée,* c'était, sous les étoiles, un exode singulier, le fiévreux défilé de paroisses entières qu'un vent sacré, une irrésistible et magnétique haleine, semblait chasser vers la ville des quatre aires de l'horizon. Un mot d'ordre, indiquant la date et le lieu du rendez-vous, circulait de foire en foire longtemps à l'avance, et, colporté dans les veillées d'hiver par les *pillawers* et les mendiants, faisait, en quelques jours, à la muette, le tour du pays, pénétrait subrepticement dans les chaumières les plus reculées. Dès lors, aucune défense, aucun interdit, laïque ou religieux, n'eût pu arrêter le branle des imaginations et des jambes. Coûte que coûte, on se mettait en marche par familles, par tribus, hommes, femmes, enfants, l'un traînant l'autre. Un piétinement de foule, pareil à une rumeur de mer montante, emplissait les chemins creux de la Cornouaille et du Goëlo; à peine si l'on prenait le temps de s'arrêter aux fontaines quand la soif était trop grande, et beaucoup, en marchant, mordaient à même dans la miche de pain bis qu'une ménagère prudente leur avait suspendue au col. Des campagnes, l'enthousiasme gagnait les bourgades et la ville. C'était à qui, de ses deniers ou de ses soins, contribuerait à l'éclat de la représentation. Une complicité générale paralysait les mauvaises dispositions de l'autorité civile et du clergé. Les menuisiers, charpentiers, forgerons donnaient gratuitement une ou deux journées de travail; les paysans fournissaient le charroi, les aubergistes des fûts vides, les bourgeois des ornements et des planches. Il n'était pas jusqu'aux familles nobles qui ne se fissent un devoir de fouiller dans leur garde-robe et d'y emprunter « de vieilles rapières rouillées, des perruques, des habits de marquis et de marquises, des tentures à personnages, voire des costumes de gardes nationaux sous Louis-Philippe, sans doute, pour orner la scène et habiller les acteurs ». Une quête que l'on faisait au commencement et à l'issue de la représentation servait à défrayer les acteurs et à payer le banquet pantagruélique qui les réunissait sous quelque tente à la fin de la dernière journée. »

* * *

Cependant de telles solennités n'avaient lieu qu'à de longs intervalles; mais les bonnes gens des fermes et des villages n'étaient point pour cela complètement privés des émotions dramatiques qu'ils aimaient tant. Dans la plupart des familles on conservait quelque vieux manuscrit contenant tantôt le mystère de sainte Tryphine, tantôt celui de saint Guillaume, tantôt la tragédie de la Passion, ou tout autre belle histoire en dialogues versifiés; le soir, l'aïeul ou le père le tirait dévotement du bahut et, à la lueur de la chandelle de suif ou de résine, en lisait lentement les pages aux femmes et aux enfants émerveillés. Parfois un chanteur et diseur de vers ambulant, poète lui-même, vrai barde héritier des antiques légendes et de l'inspiration qui les rajeunit ou les crée, rassemblait dans une

grange tous les habitants du hameau et leur donnait l'aliment poétique du rêve, si nécessaire à leurs âmes naïves et profondes.

Ces sortes de récitations avaient, suivant le talent du diseur, un effet plus ou moins vif et durable, mais toujours très grand. Un des acteurs de la troupe de Lannion, il y a quelque quarante ans, déclamait, à la fin d'un repas de noce, au bourg de Ploulec'h, le prologue du mystère intitulé *le Jugement dernier;* une jeune fille se « mit tout à coup à crier qu'elle se voyait environnée de flammes et que des diables hideux l'entraînaient en enfer ». Son imagination surexcitée avait changé pour elle en réalités précises les visions évoquées par le poète; la fureur sacrée la possédait, elle était folle.



ANATOLE LE BRAZ CHARLES LE GOFFIC

*
* *

Interdit, persécuté pendant la majeure partie du XVIIIe siècle, le théâtre breton profita des troubles révolutionnaires pour reprendre éclat et vigueur. Il eut encore un renouveau sous Louis-Philippe. Les trois troupes renommées étaient celles de Pluzunet, de Lannion et de Morlaix. Elles se composaient de cultivateurs, de petits employés, d'artisans, parmi lesquels le cordonnier et le boulanger de campagne, ou fournier, se faisaient d'ordinaire des situations prépondérantes. C'est vers cette époque qu'un imprimeur de Lannion, Le Goffic, dont le fils sert autrement, mais avec non moins d'ardeur la littérature bretonne, édita pour la première fois la *Vie de sainte Tryphine,* la *Vie de sainte Geneviève de Brabant,* la *Vie de sainte Hélène* et le *Purgatoire de saint Patrice* ou *Vie de Louis Eunius.*

Il semble que ces facilités plus grandes d'étudier et d'apprendre des rôles, que chaque auteur était jadis obligé de copier à grand'peine, n'aient pas eu les résultats qu'on était en droit d'en attendre. Ce fut sur le vieil arbre du théâtre breton comme une floraison d'automne. Les gens « distingués », les esprits forts, les promoteurs du progrès se détournèrent de ces divertissements populaires et religieux, qui sentaient la superstition et l'ancien régime. Les représentations qui se donnaient d'abord en plein air les jours fériés ou du moins les jours de foire, sur le *forlac'h* ou place du marché, se confinèrent dans des arrière-salles de café ou de cabaret, le soir, aux quinquets, au milieu de la fumée des pipes et dans le cliquetis des bolées de cidre et des verres d'eau-de-vie. A Morlaix, on fit mieux, — je veux dire pis. Les deux *impresarii,* Auguste Le Corre et Joseph Coat, abandonnèrent la tradition, improvisèrent des

pièces tirées des romans de chevalerie, imitées de notre théâtre classique, inspirées par des poèmes étrangers ou par des événements contemporains. Le théâtre populaire breton connut ce qu'il pouvait y avoir de plus mauvais en fait de mélodrame. Il ne répondait plus dès lors à sa mission : ce n'était qu'un spectacle inartistique dont les ouvriers eux-mêmes se lassèrent bientôt. On put croire que ce théâtre n'avait traversé intact tous les siècles, avec ses quatre cycles : le cycle de l'Ancien Testament, le cycle du Nouveau Testament, le cycle des saints et le cycle des héros, que pour disparaître aux environs de 1860 au milieu de l'indifférence de tous.

*
* *

Un érudit, passionné pour les antiquités bretonnes, F.-M. Luzel, entreprit d'embaumer ce cadavre, et, s'il se pouvait, de le galvaniser.



L'ÉGLISE DE PLOUJEAN

« L'histoire du théâtre breton est encore à faire », disait-il, en 1866, dans un article de la revue *Bretagne et Vendée*. C'est une lacune qu'il n'a pas comblée, mais il a du moins amassé diligemment les éléments pour le faire. L'historien qui viendra, tôt ou tard, trouvera, outre les matériaux assemblés et dégrossis par lui (une centaine de pièces manuscrites ou imprimées qu'il a données à la Bibliothèque nationale, et qui forment, avec la collection Penguern, un fonds important), les travaux fragmentaires d'Emile Souvestre, fantaisistes et superficiels, mais antérieurs à ceux de Luzel, ceux d'Anatole Le Braz, de Charles Le Goffic, d'autres encore, qui déjà posent les bases et dessinent le plan de l'édifice.

Archiviste du Finistère, F.-M. Luzel a passé des années à recueillir les manuscrits poudreux, graisseux, cornés,

déchirés, qui se cachaient au fond des armoires et des coffres des paysans du Trégorrois et du Léon. Il eut naturellement le désir de prouver aux autres qu'il ne faisait pas œuvre vaine, que sous les cendres de ce passé qu'il remuait, couvaient encore des tisons brûlants, d'où le moindre contact avec l'air extérieur ferait jaillir des flammes; et il nous donna, sinon l'analyse de quelques-unes de ces tragédies bretonnes, comme Souvestre l'a voulu faire, des sortes de comptes rendus vivants, où les citations viennent, nombreuses et frappantes, comme autant de preuves à l'appui.


LES SONNEURS — BOMBARDE ET BINIOU

Écoutez ce qu'il rapporte de ses conversations avec Yves Le Pezron, le vieux tailleur qui avait été le chef de la troupe lannionnaise, sur le mystère du *Purgatoire de saint Patrice*. « Ah! Louis Eunius, s'écrie Le Pezron, quel homme, monsieur! Quel brigand sans âme et sans cœur! Quel rôle, et que j'avais du plaisir à le jouer! Imaginez-vous que l'on joue aux boules sur le théâtre, et aux dés, et aux cartes! Je perds à tous les jeux, et comme je n'ai plus le sou, j'assomme à coups de bouteille les joueurs qui m'ont gagné mon argent; puis je les vole, je les dépouille de tout ce qu'ils ont sur eux et les laisse à demi morts sur place. Puis je me fais brigand sur les grands chemins, je détrousse les marchands, je pille les châteaux, etc. — Puis, tout change tout à coup : autant j'ai été méchant et cruel, autant je deviens repentant et je mène une vie exemplaire. Pour racheter ma vie de désordre et de crimes, je fais le vœu d'entreprendre le redoutable voyage de Saint-Patrice, en Irlande. Il fallait me voir, revenu du gouffre, pâle et triste comme la mort, racontant les tourments et les supplices de ce lieu d'expiation. Tout le monde pleurait à grosses larmes... »

Et il récitait un de ses passages favoris, lorsque Eunius, arrivé dans le purgatoire, est en butte aux attaques des démons qui le disputent au paradis. « Je crois, dit-il, que je suis enfin parvenu au terme de mes épreuves; le jour va poindre. (*Arrivent Lucifer et Astaroth.*)

LUCIFER. — Holà ! arrête, tison de l'enfer! tu croyais sans doute être arrivé dans la *gloire;* mais tu ne fais encore que de commencer ton voyage, comme tu le verras bientôt; tu croyais avoir évité l'enfer noir et maudit, et ton erreur est grande. Ainsi, vois si tu veux retourner sur tes pas, pendant qu'il en est temps encore, à moins que tu ne préfères avoir la tête cassée et tous les membres rompus, sans pitié ni merci. Réponds vite, ou nous allons te précipiter dans les abimes de l'enfer, qui est ici près. — Voyez-le donc, le fils de ribaude, comme il ferme les yeux pour ne pas nous voir; battons-le. (*Ils le battent.*) Reçois ces coups, et encore ceux-ci, misérable ravisseur de religieuses! Ah ! tu n'es plus ici à voler sur les grands chemins, armé d'un mousquet et d'un *pennbaz* (gourdin.) — Voyons, retourneras-tu sur la terre, vieux libertin ? ou allons-nous te casser la tête et en finir avec toi!

LOUIS. — O ennemis impitoyables de la nature, déchirez-moi la chair jusqu'aux os, faites de mon corps ce qu'il vous plaira, je ne renoncerai jamais à mon Dieu.

ASTAROTH. — Holà ! c'en est assez! précipitons-le à l'instant dans le gouffre.

LOUIS. — Que le nom saint et adorable de Jésus, Fils de Dieu le Père, soit toujours gravé dans mon cœur, pour me protéger contre les tentations. Et vous, Vierge sainte, reine des cieux, présentez à votre divin Fils vos deux seins pour qu'il me regarde d'un œil de compassion. (*Les diables se retirent en hurlant. — Louis se trouve alors dans un beau jardin.*) Mon âme, arrêtons-nous dans ce lieu de délices; c'est une place sainte : une odeur agréable et douce arrive jusqu'à moi, et me pénètre et me ravit. Ah! j'arrive enfin au ciel!...

LES QUATRE DIABLES, ACCOURANT ENSEMBLE. — Malheur ! malheur ! Accourez tous, officiers de l'enfer, et dites-nous qui a laissé le diable pénétrer dans le paradis ?

BEELZEBUD. — Maitre, votre ami Beelzebud vous dira que l'enfer est *purifié* par le départ de ce misérable ; on n'entendait sortir de sa bouche que les noms de Jésus et de Marie : il nous a bien fallu le laisser partir.

Beelzebud ne manque pas d'esprit, n'est-il pas vrai ?

Cette idée dantesque des tourments de l'enfer atteint une singulière énergie d'expression dans la *Passion et Résurrection de Notre Sauveur*. Voici Jésus chez Marthe et Marie-Madeleine. Leur frère Lazare, tout récemment rappelé à la vie, est sommé par Jésus de faire ses révélations d'outre-tombe :

Lève-toi, Lazare, lève-toi, et raconte les tourments et les supplices que tu as vus aux enfers, parmi les réprouvés, les diables de l'abime. Lazare, je le veux, annonce-les au peuple, car ce sont choses importantes et qui ne doivent pas rester ignorées. Applique-toi à faire bien comprendre aux intelligences vulgaires, aux gens durs de cerveau et enracinés dans le vice, ce qui les attend au delà de la tombe...

LAZARE. — J'ai remarqué, dans une grande plaine, un lieu de torture et de supplice, puant, ténébreux et rempli de puits infernaux. Au milieu est un puits différent des autres, merveilleusement profond et rempli de flammes, de soufre et de plomb fondu, et qui alimente les gouffres qui l'environnent de feu et de fumée. Ce puits pénètre jusqu'au fond de l'enfer, et c'est de là qu'il tire ses rigueurs et ses supplices, de la demeure, du palais, du lit, de la salle effroyable de Lucifer, qui est retenu, enchainé pour tourmenter les âmes damnées. Ames viles et puantes, âmes cruelles et méchantes pendant votre vie mortelle, âmes des luxurieux, c'est dans ce puits épouvantable que je viens de nommer, que vous êtes brûlées et tourmentées par un diable hideux, appelé le barbare Asmodée. Une armée de démons impitoyables, ses valets, travaillent sous ses ordres, et ne cessent ni jour ni nuit, sans se reposer un seul instant, de harceler les âmes et de les *tisonner* dans les feux. Et elles poussent des cris et des hurlements si effroyables que l'on dirait que toutes les rigueurs et tous les supplices de l'enfer sont concentrés sur elles. Aucun animal connu ne pourrait donner une idée de ces cris de rage et de désespoir...

Et Lazare conclut avec un grand bon sens : « Celui qui garde sa pureté est sage ! »

Tout n'est pas dans cette note lugubre. Les sentiments tendres sont aussi familiers aux poètes bretons que les visions d'au delà de la mort. Dans le mystère de *sainte Tryphine*, le roi Ar-

thur, qui a cru sa femme coupable et l'a chassée, la retrouve lorsqu'il est devenu sûr de son innocence. Il s'écrie :

La voilà ! Maintenant je suis content ! Voilà Tryphine, reine de la Basse-Bretagne. Pardonnez-moi de vous avoir causé de la douleur, madame ! Oh ! j'ai bien souffert pour vous, croyez-moi !

Tryphine. — Arthur, j'ai enduré bien des peines; mais je ne m'en plains pas, puisque Dieu le voulait et que je suis toujours votre plus aimée. Arthur, regardez-moi ! Oui, je suis bien la jeune fille d'Hibernie que vous avez conduite chez vous avec la couronne royale au front. Voilà un voile d'or que j'ai conservé. Regardez-le, Arthur ! je le portais le jour où nous nous promîmes l'un à l'autre de vivre ensemble avec bonheur.

Arthur. — Cela est vrai. Voilà nos noms brodés là, en or pur... Tryphine, oh ! croyez-moi, je ne livrerai plus mon oreille aux faux rapports, je ne croirai plus que mes propres yeux. Viens avec moi, femme choisie, et, avec la grâce de l'Esprit-Saint, nous vivrons encore heureux, malgré les méchants qui voudraient troubler notre joie...

Tryphine. — Venez, Arthur, mon roi ; venez et je serai votre reine fidèle.

C'est le ton des scènes familières de l'*Odyssée*. Les hommes primitifs se rencontrent dans l'expression des sentiments éternels.

UNE RÉPÉTITION



Luzel ne se contenta pas de recueillir les cendres encore chaudes ; il voulut, nous l'avons dit, en raviver la flamme et l'éclat. Il y fut moins heureux que dans sa tâche d'érudit. La représentation du mystère de *sainte Tryphine,* qu'il organisa à Morlaix en 1888, et à laquelle il convia la presse parisienne, fut un sujet de moquerie. La troupe qu'il avait chargée de relever le théâtre breton aux yeux du grand public était composée de paysans réunis nouvellement, à

Plouaret, par un tailleur nommé Mainguy. Les acteurs valaient ce qu'ils valaient; ils avaient toujours, à défaut de talent, la simplicité d'âme et la foi qui donne de l'ampleur au geste et à la

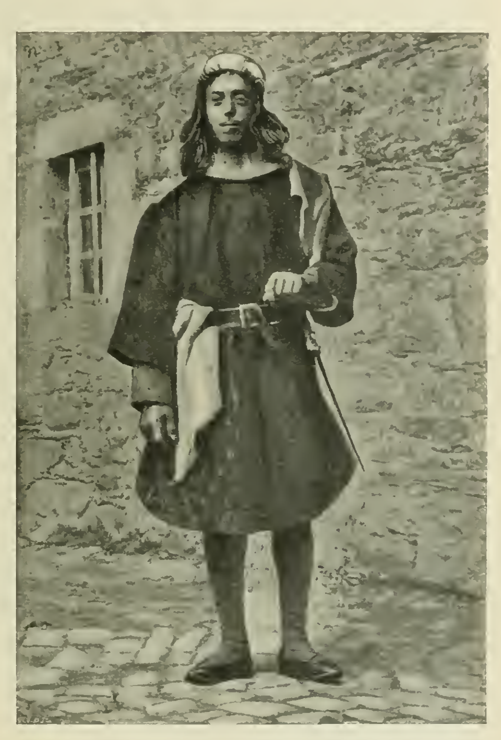


SAINT GWENNOLÉ

voix de l'accent. Mais le reste était lamentable. Au lieu du plein air et du grand soleil, avec, pour décors, la silhouette de l'église, les arbres de la place, l'encadrement des vieilles maisons aux toits couverts de spectateurs attentifs, on avait dressé le théâtre dans un sous-sol, à la lueur des chandelles, et les acteurs avaient eu, pour se costumer, la somme de cinquante francs à se partager entre dix-sept. Les malheureux avaient dû louer au rabais les rebuts de la friperie morlaisienne : les débardeurs et les pierrots y dominaient ; le roi d'Hibernie ramenait autour de sa majesté les plis d'un peignoir blanc ; le traître se coiffait d'un bonnet à grelots; un messager venu d'Angleterre se sanglait dans une tunique de dragon, et des comparses faisaient figure en costume de soldats du train ; enfin, la fidèle et infortunée Tryphine avait un petit chapeau de marchande à la toilette sur une coiffure à la chien. Ajoutez que les jeux de scène n'avaient point été réglés d'avance, que les acteurs savaient mal leurs rôles, et que la salle était remplie de commis de magasin et de clercs de notaire ou d'huissier, esprits forts, venus pour bafouer ces témoignages surannés de nos vieilles superstitions.

Les critiques dramatiques et les « reporters » des journaux de Paris se crurent mystifiés; ils le dirent bien haut. Un journaliste, alors fort connu au *Figaro,* se plaignit qu'on eût osé le convier à un spectacle où des tirades monotones étaient débitées en un langage inintelligible par des valets de ferme et des ouvrières de village à peine revêtus de *hordes* guenilles. Le *h* de ordes, respecté par un correcteur distrait ou malin, était sûrement plus pittoresque à lui seul que tous les costumes du mystère.

Depuis, le théâtre populaire breton n'avait plus jamais fait parler de lui, sinon comme chose du passé. Les seuls vestiges qui en subsistassent se cachaient dans une petite salle de Troudoustain, faubourg de Morlaix, où des paysans du bourg de Ploujean, encouragés par leur maire, M. Cloarec, avoué à la ville, représentaient, le dimanche soir, des réductions des vieilles « tragédies », et plus particulièrement *la Vie des Quatre Fils Aymon*. Quant aux représentations vraiment publiques, en plein air, à l'antique mode, capables d'attirer l'attention des lettrés et des curieux de Paris sur le drame et sur les acteurs, l'idée seule en paraissait folle. L'échec de Luzel, dans sa tentative modeste, était un enseignement. La question paraissait désormais vidée. Le théâtre populaire breton, en tant que manifestation d'art, était bien définitivement mort. Personne ne voudrait se donner désormais le ridicule d'un vain effort pour le ressusciter.



UN ACTEUR — ALAIN GUIVARC'H

***

L'effort a été fait, et non en vain. Avant que le temps eût scellé sur ce nouveau Lazare la pierre du tombeau, il en est, au souffle de deux hommes de vaillance et de foi, sorti vivant, vigoureux et sain. Deux Bretons, deux poètes pour qui le culte de la petite patrie est une des formes de leur dévouement à la grande, MM. Anatole Le Braz et Charles Le Goffic, ont bravé le préjugé, défié la raillerie, résisté aux prophéties des sceptiques et aux avertissements des amis sages, vrais amis, sans doute, mais bien trop sages pour ne pas, dans la prévision d'un échec, refuser leur concours. Les initiateurs s'en sont passés.

Ils ont su communiquer leur confiance, exciter des curiosités, allumer des enthousiasmes. La Bretagne du passé et la Bretagne de l'avenir, des personnalités de tous les partis, des représentants de tous les régimes, la réaction et le progrès, la religion rigoureusement orthodoxe et la

libre pensée se groupèrent autour d'eux, sur un terrain où tous pouvaient se rencontrer sans compromission aucune, en un élan de commune sympathie. Il s'agissait de manifester la pérennité de la vie celtique dans le domaine de l'art populaire. Tous les Celtes s'en émurent. Ceux d'Irlande, du Pays de Galles et des Hautes-Terres d'Écosse saisirent l'occasion d'affirmer solennellement, dans une adresse confiée à un délégué spécial, leur solidarité avec ceux de la Bretagne armoricaine. Des celtisants ou des philologues comme Gaston Pâris, Michel Bréal, Louis Havet, encouragèrent de leur adhésion, de leur présence, de leur parole, ce mouvement de rénovation.

Pour que cet heureux courant, qui entraînait dans une même direction tant d'esprits divers, ne se perdît pas dans les sables d'un oubli prochain, c'est alors que fut fondée l'Union régionaliste bretonne, qui, en dehors de toute préoccupation politique ou religieuse, a pour programme « de développer, par le réveil du sentiment breton, toutes les formes de l'activité bretonne ». Mais je ne peux indiquer ceci qu'en passant.

MM. Le Braz et Le Goffic arrachèrent donc la troupe de Ploujean à la salle basse du faubourg de Troudoustain et l'établirent dans son cadre naturel, parmi les grands arbres de la place de Ploujean, sur un théâtre construit en planches, à la vieille mode, avec coulisse mi-circulaire derrière la scène et un réduit y attenant pour servir de loge commune aux acteurs. Le peintre nantais Maufra brossa un décor large et vibrant, capable de supporter la lumière crue du plein air. Les anciens Celtes de la Cornouaille anglaise avaient, pour des occasions semblables, de vastes amphithéâtres en terre, avec plusieurs rangs de gradins, au milieu desquels s'élevait la scène proprement dite, et qui pouvaient contenir jusqu'à deux mille spectateurs. On les appelait *plan ar guare*, « lieu du jeu ». Mais ils n'ont jamais eu le décor improvisé par Maufra : une place, entre un château gothique et des arbres; au fond, la mer écumante, et en haut le ciel bleu chargé d'un gros nuage blanc. On sent que les éléments joueront un rôle décisif dans l'action, que l'orage et les flots auront quelque mission vengeresse à remplir au dénouement.

Et, en effet, le mystère choisi par les organisateurs, surtout parce qu'il est le seul, ou à peu près, qui ne comporte qu'une « journée », *la Vie de saint Gwennolé,* a pour épisode culminant l'engloutissement de la ville d'Is. Dans cette « tragédie », comme dans tous les ouvrages du même genre et de la même époque, en Bretagne ou ailleurs, ni la vérité, ni la vraisemblance historique, ni la chronologie, ni la géographie ne sont respectées. Un roi, célèbre encore aujourd'hui dans toute la Bretagne bretonnante, dont les vents, les pluies et les vagues ont sculpté le portrait fantastique, couronné d'une tiare de tours, à l'extrémité d'un promontoire rocheux, au delà de Trégastel, Grallon, roi des deux Bretagnes (en fait, il ne régna jamais que sur la Cornouaille armoricaine), a pour lieutenant de l'autre côté de la mer son neveu Fragan, que la peste et les révoltes chassent de la grande île avec sa femme Gwen ou Alba, sa fille et ses deux jeunes fils. Au moment du départ un ange lui annonce la naissance d'un autre fils, qui s'appellera Gwennolé, c'est-à-dire « tout blanc », et qui « sera rempli de toutes les grâces ». Grandissant en quelques minutes et, si l'on peut dire, à vue d'œil, d'une scène à l'autre, Gwennolé devient le disciple du saint moine Budoc, dans l'île Lavrec ou des Lauriers, qui, comme le dit Luzel, « n'est séparée de l'île de Bréhat que par une grève étroite, laquelle découvre à marée basse ». Il se consacre à Dieu, reçoit le don des miracles et se fait ordonner prêtre par l'évêque de Quimper, Corentin, l'autre grand saint de la Bretagne. Une invasion de Sarrasins — lisez Saxons —



PENDANT LA REPRÉSENTATION

menace le royaume de son oncle; mais, grâce à son intercession, les envahisseurs sont détruits par son père, Fragan. Cependant Grallon, tenté du diable, retourne au culte des idoles et laisse les pires passions se déchaîner librement dans son royaume. Survient alors Gwennolé, qui obtient le repentir et la conversion du vieux roi. Celui-ci, fatigué du pouvoir, cède à Fragan tous ses Etats, à l'exception de la grande et riche ville d'Is, où il réside. Mais Is est aussi corrompue que Sodome ou Gomorrhe, et l'heure est venue du châtiment divin. Averti par Gwennolé, Grallon, suivi d'un prêtre fidèle, Ismé-

néo, s'enfuit à cheval devant la mer qui monte et envahit la ville coupable. Isménéo n'a pas la foi aveugle; il est curieux, et malgré les recommandations du saint il se retourne pour mesurer ses chances de salut. Aussitôt il est changé en statue de sel, peut-être pour compléter la ressemblance avec la femme de Loth; mais l'histoire ne le dit pas. Grallon lui-même est atteint par le tourbillon des eaux et va périr, lorsque Gwennolé apparaît et le met en sûreté sur un promontoire, et l'oncle promet à son saint neveu de rester désormais « près de lui pour vivre dans la religion ».

Tel est, avec quelques scènes comiques dont un vieux paysan riche et une servante maîtresse font les frais, le résumé des cinq premiers actes. Il y en a un sixième, consacré aux miracles et à la mort du saint, mais plutôt hagiographique que dramatique. On l'avait supprimé pour la représentation de Ploujean, ainsi que des intermèdes de diablerie qui font longueur et dont certains détails sont à la fois trop libres et trop naïfs.

La représentation dura trois heures, coupée d'airs bretons que jouaient brillamment, l'un sur la bombarde, sorte de hautbois breton, et l'autre sur le biniou, deux célèbres sonneurs de Châteaulin.

*
* *

Devant un public composé de membres de la presse, de fonctionnaires, de Parisiens sceptiques, volontiers gouailleurs, de touristes de passage et de gens du pays endimanchés dont plusieurs avaient juste assez bu pour être bruyants, cette représentation s'est déroulée au milieu de l'attention, conquise tout d'abord et maintenue jusqu'au bout par la gravité, la foi, l'imperturbable assurance des acteurs. Ces bonnes gens, dont le chef, Thomas Parc, dit Parkie, exerce en temps ordinaire les multiples métiers de cultivateur, de fournier ou boulanger, d'aubergiste et de barbier, et parmi lesquels on comptait un employé à la sous-préfecture de Morlaix, un employé de commerce, un clerc d'avoué, un cantonnier, deux charretiers, un forgeron et quatre cultivateurs, revêtus de beaux costumes, dessinés et exécutés exprès, ont « déclamé » leurs rôles avec une sûreté de mémoire, une netteté de diction, une ferveur admirables. On peut dire qu'ils officiaient. Leur âme simple était vraiment transportée dans le monde légendaire et surnaturel où vivent les héros et les saints de l'Armorique. Ce sentiment rayonnait d'eux sur l'auditoire et le pénétrait. Le rythme de cantilène sur lequel ils débitaient les alexandrins du mystère, entrecoupés de couplets religieux chantés sur un mode grégorien, leur belle tenue, leurs voix d'hommes des champs, gutturales et profondes, mais portant loin sans fatigue, leurs gestes, parfois un peu secs et gauches, mais le plus souvent d'une grande noblesse de ligne dans leur simplicité primitive, donnaient à l'ensemble un caractère hiératique grandiose, d'une majesté si naturelle et si imposante que nulle idée de moquerie ne sollicita un seul instant au rire irrespectueux et démolisseur aucun des groupes de cette masse hétérogène d'assistants.

Est-ce à dire que la *Vie de saint Gwennolé* et les autres « tragédies » bretonnes soient des chefs-d'œuvre ? Loin de là. Ce sont des œuvres sincères jusque dans leurs défauts, et c'est ce qu'on en peut dire de plus flatteur. L'action, qu'il ne faut pas confondre avec la multiplicité et l'enchevêtrement des incidents, le plus souvent y languit. Les scènes, Émile Souvestre l'avait remarqué, ne sont guère d'ordinaire que les chapitres d'une légende dialoguée qui « se suivent pour la pensée, presque jamais pour l'action ». Les beautés n'y manquent point pourtant. Comme le dit encore l'auteur des *Derniers Bretons*, le langage y est « plus résigné qu'impétueux », les élans « plus attendrissants qu'emportés ». L'accent dramatique y

« vient du dedans »; il « nous fait monter les larmes du cœur aux paupières, mais sans crisper les nerfs ».

Il n'en faut pas tant pour avoir une prise durable sur le cœur et sur l'imagination des hommes.

***

En fait, le théâtre populaire breton est entré dans une nouvelle période de vigueur et d'activité. Après la représentation de Ploujean, il y en a eu d'autres en divers lieux, notamment à Tréguier, un des centres intellectuels de la Bretagne du Nord. La troupe de Thomas Parc, ou Parkic, est définitivement constituée. On lui a laissé le libre usage des costumes, des accessoires, des décors. Non seulement elle parcourra notre Bretagne, mais elle médite une tournée dans la Cornouaille anglaise et le Pays de Galles où on l'invite et où elle est sûre de la sympathie des populations. Le succès de celle-ci en fait naître d'autres. Déjà un ancien acteur de la troupe lannionnaise dont il restait encore des débris en 1872, le couvreur Drillet, dit Licoq, piqué d'émulation, s'est mis en campagne pour former une troupe nouvelle. Il ne s'agit pas, d'ailleurs, d'une exhumation des choses du passé. Ces choses, qui paraissent au premier abord n'avoir guère qu'un intérêt de dilettantisme érudit et archéologique, si elles sont du passé pour tout le monde, sont encore du présent pour la grande majorité des Bretons. Ils y retrouvent leurs croyances, leurs traditions, leurs coutumes séculaires, leur manière de comprendre le devoir et de rêver l'idéal, leur langage et leurs sentiments. Rien de tout cela n'est mauvais, et ceux qui, sous prétexte de progrès et d'idées modernes, travaillent, dans leur propre pays, à détruire tout cela, sans avoir de quoi combler le vide qu'ils font dans les âmes, sont des ouvriers de malheur pour leur race et d'appauvrissement pour la France.



DEVANT L'ÉGLISE
LES ACTEURS ET LES ORGANISATEURS

Mais les promoteurs de cette reconstitution du théâtre populaire ne songent pas à se cantonner dans le passé. Ils ne doutent point que le génie breton ne soit encore capable de produire. Aussi l'Union régionaliste bretonne a-t-elle

fait appel aux poètes des trois grands dialectes celtiques armoricains, le trégorrois, le léonnais et le vannetais. Un prix de 500 francs est institué pour cette année, et sera décerné à l'auteur du meilleur ouvrage dramatique, tragique ou comique, écrit en l'un quelconque des trois dialectes bas-bretons. Le lauréat aura, en outre, l'honneur d'une représentation solennelle et publique sur le théâtre de Parkie.

En somme, à côté des brillantes fêtes artistiques du midi de la France, des cours d'amour, des spectacles ensoleillés et glorieux du félibrige, des voyages et des récitations poétiques des Cadets de Gascogne, il se produit sur plusieurs points de la France un réveil intellectuel moins bruyant, plus intime, presque invisible au grand public dont l'attention ne va qu'au tapage et à la réclame, mais non moins réel, non moins efficacement actif. C'est dans les Vosges, à Bussang, le théâtre du peuple, fondé et dirigé par M. Maurice Pottecher, qui a été des premiers à saluer le rajeunissement du théâtre breton de ses félicitations et de ses vœux fraternels. C'est dans le Poitou une série de tentatives heureuses, à Ligugé, avec le mystère de saint Martin, qu'un dominicain, dom Chauvin, a écrit tout exprès; — à Salbart, sur la Sèvre niortaise, à la Mothe-Saint-Heraye et dans ses environs pittoresques, avec les pièces en vers dont quelques-unes d'un ton fort élevé, composées par deux poètes du cru, M. P. Corneille, docteur-médecin, romancier, occultiste et décentralisateur ardent, qui vient de fonder une jolie revue, *le Mercure poitevin*, et par son aide zélé, M. Louis Giraudias. A Paris même, les lectures populaires, organisées avec tant de succès dans les quartiers ouvriers par M. Maurice Bouchor, répondent à des préoccupations du même ordre. On constaterait des efforts analogues dans le Béarn et dans le Pays basque, ailleurs encore, partout, on peut le dire, où la Société ethnographique étend sa sphère d'influence dont on ne saurait trop désirer l'accroissement, car cette Société, que je ne peux pas ne pas mentionner ici, n'a pas seulement pour but de recueillir et de classer les reliques et les témoignages de l'ancien temps; ce qu'elle veut surtout, c'est conserver et raviver les manières d'être caractéristiques, mentales et morales, des populations de nos pays de France, et maintenir sûrement ainsi, sans déviation ni corruption, le vrai génie de la patrie, fait de l'harmonieux assemblage de tous ces génies particuliers.

La Bretagne, pour son compte, y apporte une originalité puissante et tenace, qui a jusqu'ici résisté, par la langue et par les mœurs, à l'envahissement de l'uniformité banale et terne dont un régime de centralisation excessive tend sans cesse à envelopper tout ce qui lui est soumis. C'est encore la vieille terre celtique où les légendes naissent des landes, des rochers et de la mer; où les bonnes gens se les racontent le soir, en remplissent leur mémoire, en nourrissent et en charment leurs rêves, où le mendiant paye le morceau que lui coupe la ménagère par le chant du *sône* qu'il vient de composer sur le chemin. Elle a donc, plus encore que d'autres provinces, une grosse succession à préserver et à faire valoir. Voilà qu'elle a pris conscience de ce devoir et qu'elle se met à le remplir, non plus instinctivement et à l'aveugle, mais d'après un plan et de propos délibéré.

« Gardez vos arts traditionnels et votre musique, ainsi que nous l'avons fait en Irlande, disait naguère, à Morlaix, le délégué de la Ligue gaëlique dans l'adresse dont j'ai déjà parlé. Et surtout préservez votre vieille langue. Car la langue, c'est l'âme de la nation. »

C'est ce qu'a su faire jusqu'ici, malgré bien des traverses et des empêchements, la nation bretonne, ce membre vivace et vaillant de la patrie française. C'est à quoi, dans l'avenir, la rénovation du théâtre populaire breton l'aidera puissamment.

B.-H. Gausseron.



LE BOIS DE BOULOGNE

Paris est, de l'aveu de tous les peuples, la plus belle ville du monde — et le Bois de Boulogne est une promenade digne de Paris dont on ne retrouve pas ailleurs la pareille !

Ni le vaste Hyde-Park de Londres, aux pelouses foulées par la fière indépendance du promeneur anglais, ni le Buen-Retiro de Madrid, à l'ombre si précieuse, ni le superbe Prater de Vienne, ni même les jardins de Buitenzorg, à Java, ne peuvent se comparer au Bois de Boulogne !

Le *Bois,* comme on l'appelle aussi par une abréviation familière, est plus et mieux qu'une promenade : c'est un lieu de repos, de plaisirs et de santé où Paris vient détendre ses nerfs, calmer sa fièvre, se rafraîchir et s'égayer... C'est un éden où la nature et l'art se marient, où les élégances trop raffinées, le luxe trop brutal de la ville semblent s'humaniser et devenir plus gracieux et plus doux dans un cadre agreste et riant.

L'enceinte qui l'enclôt n'a pas cent portes, comme Thèbes; mais elle en a quinze très espacées.

Si l'on évaluait à mille hectares l'espace enfermé dans cette enceinte, on n'exagérerait pas d'un sixième.

Et dans cette étendue, quelle variété d'aspects ! quels sites charmants ! quels horizons enchantés !

Lorsqu'au Rond des Cascades, tournant le dos à la vaste nappe verte du Lac Supérieur, vous vous arrêtez sur la berge élevée qui domine le grand lac, vous avez sous les yeux un paysage incomparable.

Deux îles boisées, aux frais gazons, égayées de corbeilles de fleurs, animées de chalets pittoresques perdus sous la feuillée épaisse, — reliées entre elles par un pont rustique d'où pendent des lianes, — surgissent du milieu des eaux. Et vous voyez, de chaque côté, ces eaux brillantes, sillonnées de légers canots blancs et d'oiseaux aquatiques, s'allonger devant vous, suivant les capricieux méandres de leurs rives vertes, au sol accidenté, tantôt surplombant en ravins ou s'élevant en pentes douces, tantôt s'abaissant au niveau du lac. De grands chênes, de longs peupliers, des bouquets d'ormes, de sapins, de marronniers, de tilleuls, de bouleaux, de hautes futaies de pins, se succédant dans la perspective sur l'un et l'autre bord, vous donnent l'illusion de lointains infinis... tandis qu'à vos pieds bon-

dissent sur leurs roches les cascades écumantes.

C'est une véritable fête des yeux! On ne s'en lasserait jamais. Et bien des Parisiens viennent en jouir tous les jours, restant fidèles à leur *tour du lac*, et à l'étranger jusqu'aux pays les plus lointains...

Cette allée de Longchamp est la plus importante; on peut dire que c'est par elle que le Bois a commencé : c'est la première qui ait servi de promenade aux



PORTE DAUPHINE — LA GRANDE ENTRÉE DU BOIS

quoique ce soit plutôt aujourd'hui à *l'allée de Longchamp*, appelée aussi *l'allée des Acacias*, que le « Tout Paris » se rencontre.

C'est dans les promenades des grands jours de Longchamp que depuis près de deux siècles la mode se décrète.

Le vendredi saint, les plus jolies femmes du monde y paraissent dans les toilettes qui vont faire loi, — donnant leur valeur, par la tournure et la grâce qui n'appartiennent qu'à la Parisienne, aux inventions nouvelles que les artistes parisiens seuls, couturiers et couturières, ont pu trouver — et qui vont s'imposer à Paris, à la province

Parisiens et les ait attirés de ce côté, les conduisant alors à un pèlerinage.

A cette époque, c'était la grande forêt de Rouvray qui couvrait de ses chênes druidiques toute la boucle de la Seine et s'étendait au loin, par delà Montmartre et Saint-Ouen.

Nos premiers rois mérovingiens y avaient établi leur résidence, en plein bois, à Clichy-la-Garenne, palais royal rustique d'où ils poussaient, tout autour, leurs chasses sanglantes aux buffles, aux bisons, aux aurochs, — et qui avait été pourtant, au VIIe siècle, le lieu de réunion de trois conciles. — Dagobert y avait fait bâtir la basilique de Saint-

Denis. Saint-Louis y fondait, pour sa sœur Isabelle, l'Abbaye de Longchamp; et le tombeau de cette première abbesse morte en odeur de sainteté était devenu un but de pèlerinage très suivi.

Ce fut un pèlerinage encore qui valut à cette partie de la forêt de Rouvray son nouveau nom, qui vient bien de Boulogne-sur-Mer. — Des bourgeois des Menus-Saint-Cloud, de retour de cette ville dont ils étaient allés visiter l'église, Notre-Dame de Boulogne, alors en grande vénération, en firent construire chez eux une reproduction exacte, qui prit le nom de Notre-Dame de Boulogne-sur-Seine (ce nom devint bientôt celui du village des Menus) et s'étendit enfin au Bois qu'on traversait pour aller à cette nouvelle Notre-Dame de Boulogne, qui à son tour attirait de nombreux pèlerins.

La forêt de Rouvray, aux XIVe et XVe siècles, offrait aussi peu de sécurité qu'aujourd'hui celles du centre de l'Afrique. Longchamp portait aussi le nom expressif de « Coupe-gueule »! Arnould de Catelan, le troubadour chéri de Béatrice, comtesse de Provence, y fut assassiné en venant à la Cour de Philippe le Bel, pour laquelle il avait eu le tort d'abandonner la Cour d'Amour de sa souveraine...



L'ALLÉE DE LONGCHAMP ET L'ALLÉE DE LA REINE MARGUERITE

Les Anglais et les Jacques s'embusquèrent plus d'une fois dans la forêt, même lorsqu'elle était déjà devenue le Bois de Boulogne. — Il fallut l'implacable rigueur de Louis XI pour mettre fin à ce brigandage.

Mais les somptuosités du Bois ne commencèrent qu'avec François Ier, qui, au retour de sa captivité dans la capitale d'Espagne, le fit enclore et s'y fit construire le beau château de *Madrid*.

C'est de ce château que la reine Margot, qui en avait hérité, aimait à aller se promener. avec Vincent de Paul,



LE PARC AUX DAIMS

Vue prise de la porte de la Muette. — Fontaine Wallace et tuyau d'arrosage au premier plan : le mont Valérien dans le fond.

jusqu'à l'abbaye de Longchamp. Et c'est ainsi qu'elle a donné son nom à la seconde grande allée du bois : *l'Allée de la reine Marguerite*.

Les nonnes de l'abbaye, devenues déjà très mondaines, devaient finir par attirer à leur couvent « la Cour et la Ville » en faisant chanter en musique l'office des ténèbres, avec le concours des chœurs de l'Opéra, dont une des plus célèbres artistes, Mlle Le Maure, prit le voile à Longchamp en 1727. Et ce fut là l'origine des élégantes promenades des jours saints, qui se continuent encore.

A cette époque, le Bois s'était bien réduit : *Clichy*, *Chaillot*, *Neuilly*, *Montmartre*, *Saint-Ouen*, et du côté opposé, *Passy*, *Auteuil*, *Billancourt*, *Boulogne*, d'abord simples clairières ou humbles hameaux de bûcherons, étaient devenus de vastes villages. Des habitations magnifiques s'élevaient autour du Bois, après le château de Madrid. Charles IX fit construire à l'endroit où François Ier tenait sa meute un pavillon d'où Louis XIII vint souvent faire la chasse au loup, et que Louis XV transforma en *Château de la Meute* ou de la *Muette*. Mlle de Charolais, petite-fille du grand Condé, se fit bâtir dans un lieu retiré, entre Madrid et Longchamp, — mais point du tout pour y vivre en recluse ! — la petite maison de *Bagatelle*, *parva sed apta*, qui devint pour le frère de Louis XVI la *Folie d'Artois*, transformée en deux mois en un superbe château ! On avait construit encore le Château de Boulogne, avec son parc princier, aujourd'hui aux Rothschild, les châteaux de Neuilly, de Madrid-Maurepas, de Saint-James, — enfin le *Ranelagh*, sorte de casino de Passy, devenu une station d'eaux thermales très courue.

La Révolution passa comme un cyclone sur tout ce qui avait été la forêt de Rouvray. Partout les *Remises du roi*, belles futaies qui s'étendaient encore de Saint-Denis à la colline de Montmartre, et ailleurs, furent abattues, les châteaux démolis ou dévastés, le Bois de Boulogne saccagé, l'abbaye de Longchamp rasée...

Mais ce fut surtout l'invasion de 1814 et 1815 qui sembla devoir être la fin du Bois! Napoléon Ier, qui le traversait pour aller à Saint-Cloud, l'avait expurgé des vagabonds et des voleurs qui s'y étaient réinstallés et y avait établi des gardes; mais lorsque les alliés, dont les derniers coups de canon tirés du pont de Neuilly avaient clos la fulgurante épopée napoléonienne, et qui avaient campé au Bois, se furent retirés, il ne restait plus de la promenade favorite des Parisiens qu'une lande sablonneuse, parsemée de buissons et d'énormes souches de troncs abattus.

Heureusement qu'on se mit aussitôt à la reboiser d'essences précieuses ou pittoresques. Charles X put y chasser de nouveau, non le loup, comme Louis XIII, mais les lièvres et les perdrix.

Le Bois de Boulogne, propriété nationale depuis la Révolution, rentré dans le domaine de la couronne en 1830 et redevenu propriété de l'État en 1848, fut enfin cédé à la ville de Paris, six cents ans après la fondation de l'Abbaye de Longchamp, le 2 juin 1852, « à condition que la ville conserverait leur destination aux terrains concédés.



LE GRAND LAC — LES ILES

qu'elle y ferait, en quatre années, pour deux millions d'embellissements, et qu'elle subviendrait à ses dépenses d'entretien », qui s'élèvent aujourd'hui à 640 000 francs, mais sont couvertes, à 50 000 francs près, par le rapport de ses locations.

C'est alors que le Bois a pris ses



LE PONT

ENTRE LES DEUX ILES

limites définitives : perdant Madrid, Saint-James, Sablonville, le parc des Princes, qui forment aujourd'hui des villages, — la villa Montmorency, le Ranelagh, la Muette et le quartier de l'Avenue du Bois, qui ont été englobés dans Paris par les limites des fortifications, — et gagnant l'emplacement du hameau de Longchamp, qui a disparu.

Ce ne sont pas deux, mais seize millions qui ont été employés à la transformation du Bois de 1853 à 1858!

L'idée géniale des restaurateurs du nouveau parc — les mêmes que les reconstructeurs de Paris sous le second Empire — a été surtout d'amener dans cette contrée, autrefois sèche et aride, des eaux abondantes, qui y ont répandu la vie, la fraîcheur et la gaieté, — qui permettent d'irriguer par 1 800 bouches d'eau ses vastes *pelouses de Madrid, de Longchamp, de Saint-Cloud, de Boulogne, d'Auteuil, de la Croix-Catelan, du Parc-aux-Daims*, d'une étendue égale à la moitié de la partie boisée. Mais se doute-t-on que le sol cache près de 80 kilomètres de tuyaux et conduites de toutes sortes!

Lorsqu'on descend de la *Butte-Mortemart* que couronne le grand cèdre et qu'on passe entre le Lac Supérieur, aux bords herbeux où nichent les cygnes,

et le *Champ de courses d'Auteuil* où se courent les grands *steeple-chase*, on arrive au *Rond des Cascades* qui se jettent dans le Grand Lac et dont la plus importante donne une eau sulfureuse et thermale qui rappelle les eaux curatives de Passy.

A l'autre extrémité de ces rives, au *Bout du Lac,* nous trouvons un de ces cafés restaurants, nombreux au Bois, qui rivalisent d'élégance et de pittoresque dans leur construction et leur aménagement. Quelques-uns offrent tout le confort recherché par le Paris « qui fait la fête » et qui y a répandu des torrents de vin de Champagne!

sent, de leurs méandres aux nombreux îlots, toute la partie nord-est du Bois.

La rivière de Longchamp se dirige vers l'ouest, pénétrant tout de suite sous le couvert profond, et traverse, sous des ponts rustiques, le Pré-Catelan, un des enclos du Bois, qui en occupe la partie la plus centrale.

Le *Pré-Catelan*, un parc admirable, avec des massifs de chênes géants et une pelouse circulaire aux belles corbeilles de fleurs, aux bouquets de plantes rares, d'arbustes et d'arbres aux curieux feuillages, entourée de jolies constructions de l'aspect le plus varié, devait être un lieu de fête permanente, avec éclairage disposé pour des fêtes de nuit...

LE TIR AUX PIGEONS

Ce sont les *restaurants de Madrid, de la Grande Cascade, de la Porte Maillot;* le *Pavillon d'Armenonville*, le *Pavillon chinois,* le *Chalet des Iles,* avec ses bateaux de promenade, le *Chalet du Rond Royal,* les *Chalets du Cycle* et bien d'autres!

Du Bout du Lac part la *Rivière de Longchamp,* d'où se détachent d'abord les *Ruisseaux d'Armenonville* et *de Neuilly :* le premier, courant vers l'est pour alimenter la mare du même nom et remonter ensuite, au nord, jusqu'à la mare de Saint-James; le second, allant droit au nord-est se jeter dans le Lac de Madrid. A eux deux, ces ruisseaux arro-

Les portes du Pré-Catelan sont aujourd'hui ouvertes à tout venant, piétons, cyclistes, cavaliers et voitures. La plupart de ses constructions restent inutilisées. Il a pourtant son *café restaurant*, son *chalet à gaufres* et surtout sa *vacherie* et sa *laiterie*. Les Parisiens qui, sans s'éloigner, veulent passer la belle saison « à la campagne » peuvent même trouver à s'y loger.

Le Pré-Catelan tire son nom de la *Croix Catelan*, qui marque la place ou le Troubadour provençal tomba sous les coups de ses assassins ; mais la croix a été laïcisée et est devenue une pyramide, qui n'était peut-être que le piédestal d'une croix de fer, qu'on voyait encore au XVIIe siècle.



LE PAVILLON D'ARMENONVILLE

De là, la Rivière de Longchamp envoie un *ruisseau* alimenter les pièces d'eau de *Bagatelle*. Les Anglais ne s'embusquent plus dans le Bois comme au XIVe siècle, mais ils en tiennent tranquillement un bon morceau !

Le *Château de Bagatelle*, avec son beau parc, après avoir été occupé par le comte d'Artois, Mme de Beauharnais, Mme Tallien, Napoléon Ier, Louis XVIII, les ducs de Berry et de Bordeaux, fut cédé, en toute propriété, en 1832, à lord d'Hereford, pair d'Angleterre, et appartient encore à ses successeurs.

Lorsque aucun autre propriétaire, même français, ne peut posséder un pouce carré de cet inaliénable domaine de notre capitale, Bagatelle aux Anglais, c'est le Gibraltar du Bois de Boulogne !

La Rivière de Longchamp franchit l'Allée de la reine Marguerite et tombe en cascade dans la *Mare aux Biches*, au fond d'un délicieux petit vallon ombreux, plein de fraîcheur et de mystère, qui semble fait pour l'inspiration des poètes... et elle va se jeter enfin dans le Lac de Longchamp, aux nombreuses îles, qui sert de réservoir à la *Grande Cascade*.

Ici le site est imposant.

Entre des roches gigantesques, — venues pourtant de Fontainebleau, mais

qui semblent si bien être un accident du lieu ! — une masse d'eau sort d'une grotte en large nappe écumante et forme une chute superbe.

Du haut de la grande cascade, on a sous les yeux un merveilleux panorama :

En bas, la vaste plaine verte de Longchamp partout gazonnée, bordée par la Seine, dont on aperçoit, à travers les bouquets de grands arbres qui se dressent sur ses rives, l'eau large et brillante.

En face, isolé, bien détaché sur l'horizon, le mont Valérien, défriché par des ermites avant la fondation de l'abbaye qu'il dominait, devenu plus tard « le Calvaire », aujourd'hui couronné par son fort, gardien vigilant de Paris !

Et, en allant à gauche, vers le sud, le cirque des coteaux de Suresnes, Saint-Cloud, Ville-d'Avray, Bellevue et Meudon, si frais, si coquets, avec leurs clochers et leurs villas jaillissant partout du milieu de la plus abondante verdure !

Dans la plaine basse s'étendent l'*Hippodrome* dont l'emplacement et le cadre sont incomparables, et, au delà, en revenant à droite, le *Champ d'Entraînement*, continuant à longer le fleuve qu'il sépare de Bagatelle, où est installé le *Cercle du Polo* et où fut provisoirement le *Champ de Manœuvres* de l'armée de Paris.



LE BOUT DU LAC

Embarcadère des bateaux à gauche dans la futaie de pins.

Entre l'hippodrome et le champ d'entraînement, la *Villa de Longchamp* qui fut, sous le second Empire, la maison de campagne des préfets de la Seine, et dont le parc occupe exactement la place de l'ancienne abbaye. On aperçoit les derniers vestiges de ses ruines, *la tour*, près de la villa, et à côté, *le moulin* pittoresque, aux murs tapissés de lierre, dont le pied qui borde la pelouse forme une terrasse surélevée au champ de courses.

De grandes constructions se dressent au delà de la piste : ce sont les tribunes où des spectateurs aussi nombreux que

ceux des grands cirques romains peuvent trouver place.

C'est là que se donnent les deux grandes fêtes annuelles du Bois auxquelles assiste le Chef de l'État.



LA CROIX-CATELAN

L'une, toute de plaisir, les *Courses du Grand Prix de Paris*, le premier dimanche de juin, qui marque la fin de « la saison », l'époque où il est fashionable de quitter la ville pour la campagne.

Ce jour-là se déploie le grand luxe des toilettes et des équipages. Tout ce qu'il y a à Paris de calèches, de landaus, de phaétons et de beaux chevaux est dehors! A certaines heures, de la place de la Concorde, les Champs-Élysées, l'Avenue du Bois, le Bout du Lac et l'Allée de Longchamp, jusqu'à la Cascade, et surtout au retour, sur le même parcours en sens inverse, le flot des voitures coule si pressé que, malgré l'ampleur des chaussées, elles sont roue à roue, forcées d'aller au pas.

C'est là qu'on venait admirer, sous l'Empire, les superbes chevaux de la Cour, si correctement attelés à la Daumont.

Pour ceux qui ne saisissent pas la beauté morale, toute philosophique de la simplicité républicaine, la Cour apparaissait comme la dernière expression de l'élégance artistique de Paris, la ville essentiellement artiste et élégante. — Qu'elle soit royale, impériale ou présidentielle, il semble que, plus qu'aucune autre capitale, Paris ait besoin d'une Cour, dont l'absence la laisse comme décapitée, elle qui ne s'est pas déshabituée de donner au monde le ton des grandes manières et des modes luxueuses et de haut goût. Cela est si bien dans le sentiment intime des Parisiens, qu'après le Président Grévy, qui exagérait volontairement les formes bourgeoises, il suffit, à cette fête du Grand Prix, du chapeau gris et de la Daumont du Président Carnot, pour provoquer dans la foule une acclamation approbative et sympathique, pour ce léger retour à des formes moins austères.

La seconde fête annuelle de Longchamp est la *Grande Revue*, fête officielle celle-là, qui a lieu le 14 juillet.

Les tribunes sont occupées comme au jour du Grand Prix; mais le Président de la République y arrive précédé et suivi d'une escorte de cuirassiers, et le champ de courses offre un coup d'œil bien différent!

Au lieu de la foule grouillante qui s'agite sur la pelouse bordée de voitures de toutes formes, que dominent les hauts mail-coaches où des hommes et des femmes en claires toilettes sablent joyeusement le champagne, au lieu des cavaliers qui galopent çà et là pour se porter sur les points de la piste où va passer en coup de vent le peloton des chevaux lancés par le starter, et dont on voit briller au soleil les satins vivement colorés, toques et casaques des jockeys couchés sur leurs encolures, le vaste pré dont les barrières de pistes ont été enlevées, présente le spectacle imposant des uniformes de vingt mille hommes sous les armes, infanterie, cavalerie et artillerie... Le ministre de la guerre à cheval, après être passé avec son brillant état-major sur le front des troupes, s'est placé au pied de la tribune présidentielle, et le défilé commence par Polytechnique et Saint-Cyr, le premier bataillon de France !...



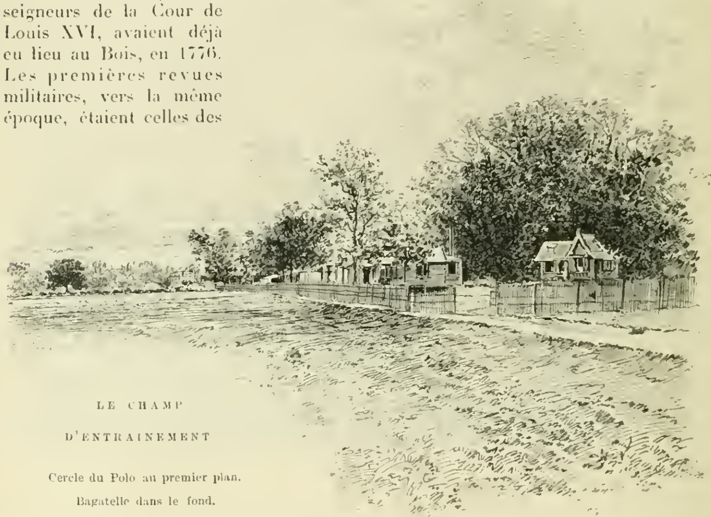
LE PRÉ-CATELAN

Ces deux grandes fêtes du Bois, les seules vraies fêtes qui restent aux Parisiens, sont devenues également populaires. Et c'est bien, au fond, le même sentiment qui y pousse le public. Il vient chercher dans ce Longchamp, création de la vieille abbaye qui s'appelait le « Monastère de l'Humilité », des satisfactions d'orgueil national. Il vient à la Revue voir cette belle et vaillante armée, dont il attend toujours de la gloire, et il vient au Grand Prix dans l'espoir d'apprendre une victoire française ; car l'amélioration de la race chevaline l'inquiète peu, et la question qui se pose partout dans la foule anxieuse quand le numéro de l'heureux cheval gagnant se dresse au loin sur le tableau qui surmonte le poteau d'arrivée est de savoir « si c'est le Français ou l'Anglais qui a gagné » !

C'est à Longchamp, pour citer aussi un fait d'histoire contemporaine, qu'a commencé la popularité du général Bou-

langer, alors ministre de la guerre, acclamé « en revenant de la Revue », sur son cheval noir!...

Une curieuse observation enfin, c'est que ce n'est pas au nouveau Bois, mais dans l'ancien Bois de Boulogne, avant la Révolution, qu'ont été inaugurées les courses et les revues, aussi bien que les élégantes promenades de la semaine sainte. Les premières courses de chevaux, organisées par des seigneurs de la Cour de Louis XVI, avaient déjà eu lieu au Bois, en 1776. Les premières revues militaires, vers la même époque, étaient celles des Gardes Françaises solennellement passées par le roi en personne, dans le somptueux appareil de l'ancienne étiquette royale.



LE CHAMP D'ENTRAINEMENT

Cercle du Polo au premier plan.

Bagatelle dans le fond.

Les fêtes du Bois aujourd'hui se sont démocratisées. Sans doute, elles ont perdu quelque chose de leur grand luxe. On ne voit plus à la promenade de Longchamp des carrosses d'argent, incrustés de pierres précieuses, comme celui qu'y produisit en 1785 un fastueux Anglais. Il y a peut-être plus de voitures de remises et de fiacres que de beaux équipages de maîtres, beaucoup de voitures de bons commerçants aussi, qui y promènent leurs familles, plus de cyclistes enfin que d'amazones, et déjà des automobiles, hélas! qui menacent de tout déborder! Mais ne faut-il pas se réjouir de voir le Bois devenu le parc fréquenté des pauvres gens qui manquent, chez eux, même d'air respirable!

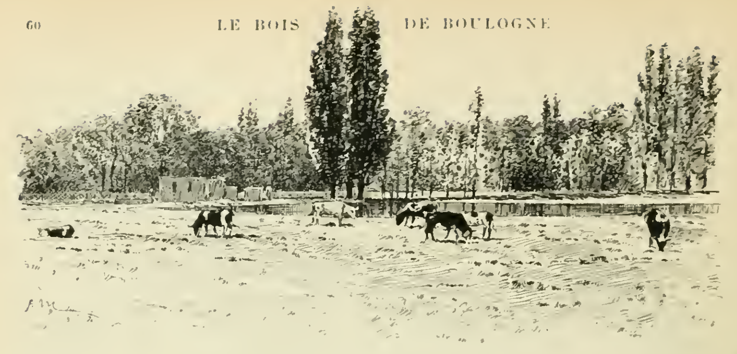
Le petit boutiquier qui a passé sa semaine derrière son étroit comptoir du faubourg Saint-Denis, l'employé de la rue Montmartre viennent, le dimanche, à la saine odeur des pins et des chênes, y dilater leurs poumons. L'ouvrier s'y repose sur le gazon des fatigues de ses jours de travail. A la belle saison, les grandes pelouses du Bois sont ce jour-là émaillées d'hommes et de femmes munis de grands paniers, qui déjeunent ou dînent joyeusement sur l'herbe, pendant

que les enfants gambadent autour d'eux, et ils font provision de forces et de courage pour reprendre le lendemain leur semaine laborieuse.

Si le Bois peut offrir tous les plaisirs aux promeneurs favorisés de la fortune, qui ont leurs chevaux et leurs voitures, s'il est sillonné en tous sens de 100 kilomètres de routes, dont un quart environ d'allées cavalières percées sous des voûtes feuillées et ombreuses, et les trois quarts de belles chaussées carrossables, empierrées et unies; s'il a de loin en loin ses hauts kiosques à toits de chaume où les belles amazones peuvent entrer, sans quitter la selle, pour se garantir d'un orage, et des abris plus confortables où coulent d'abondantes sources de Porto, de Madère et d'apéritifs variés, il a aussi ses 60 kilomètres de sentiers tracés avec art pour les modestes piétons, qui y trouvent de nombreuses fontaines Wallace pour se désaltérer et peuvent s'y reposer sur un demi-millier de bancs répar-



LA GRANDE CASCADE



CERCLE DES PATINEURS

tis dans les sites les plus agréables...

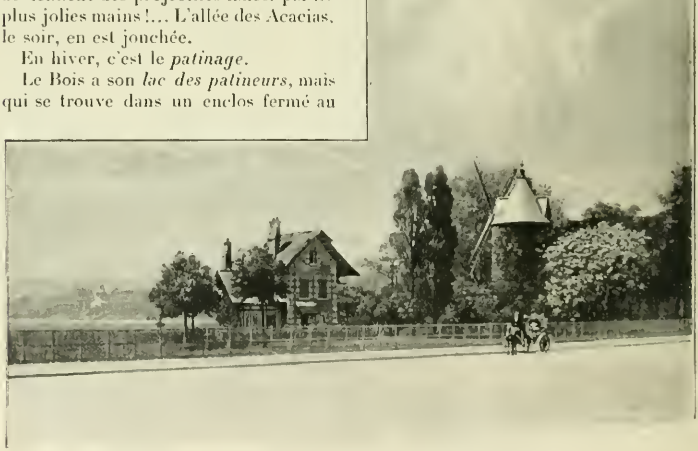
Chaque saison fournit au Bois ses attractions particulières.

Au mois de mai ou de juin, c'est la *Fête des fleurs*, fête de charité, où s'exhibent aussi les toilettes printanières dans une profusion de roses, d'œillets, de pivoines, d'iris, de coquelicots, de bluets... qui forment aux voitures un ornement si attrayant aux yeux, et si gai lorsque toutes ces fleurs deviennent des projectiles lancés par les plus jolies mains !... L'allée des Acacias, le soir, en est jonchée.

En hiver, c'est le *patinage*.

Le Bois a son *lac des patineurs*, mais qui se trouve dans un enclos fermé au public, comme Bagatelle : c'est le *Tir au pigeon*, loué à un cercle et où les membres du cercle seuls sont admis, ce qui est, n'en déplaise à ces heureux privilégiés, un empiétement regrettable, une dérogation fâcheuse à la destination définitive du Bois de Boulogne, qui appartient au public parisien.

Dans les hivers rigoureux pourtant,



PAVILLON DE GARDE   MOULIN DE LONGCHAMP

le Grand Lac et surtout le Lac Supérieur sont livrés à tous les amateurs du patinage et il s'y donne parfois de belles fêtes de nuit. Les *glacières* du Bois à ces moments font bien leurs affaires, car le Bois a aussi ses glacières qui se louent un prix élevé. Le Bois a même



LONGCHAMP
Le Pari mutuel dans l'enceinte du pesage.

ses *pêches*, qui doivent donner une certaine quantité de poissons, puisqu'elles trouvent des fermiers qui payent encore annuellement plusieurs milliers de francs. Quant à ses *chasses*, elles se réduisent à des battues de lapin qu'on fait, de temps en temps, pour empêcher ces rongeurs de s'y multiplier par trop. Il y a encore des lièvres pourtant, et on en a vu dans le Champ de Courses, le jour du Grand Prix, se faire prendre à la main par la foule si nombreuse que le malheureux gibier étourdiment égaré ne pouvait lui échapper.

Il y a surtout, dans ses buissons et ses futaies, tous les oiseaux chanteurs qui peuvent les égayer : les rossignols et les mésanges, les pinsons, les linottes, les chardonnerets, les loriots, les merles et les grives, des geais aussi et des pies, et jusqu'au coucou solitaire, au chant mélancolique.

On peut même y trouver les bêtes les plus exotiques ! Il suffit pour les voir d'entrer dans le dernier enclos, au nord, près de la porte de Neuilly, qui est la création la plus récente et la merveille de cette merveille qu'est le Bois !

Nous avons nommé le *Jardin d'Acclimatation*.

On a peut-être maintenant une idée de ce qu'est le Bois de Boulogne.

Avant de le quitter, nous retournerons à notre point de départ, la Butte Mortemart, pour descendre de là vers l'extrémité sud, à la *Mare d'Auteuil*, près de la *Pépinière d'études*. On pense bien qu'un parc de cette dimension doit avoir ses pépinières, et il en a en effet quinze hectares; la plus grande est ce que l'on appelle le *Fleuriste d'Auteuil*.



UNE ALLÉE CAVALIÈRE

La Mare où nous sommes arrivés est dans un des coins en même temps les plus voisins des fortifications et les plus tranquilles du Bois, où les gens qui ont une affaire sérieuse peuvent se rendre sans perte de temps et sans crainte d'être dérangés, et là se sont réglées plus d'une fois des affaires dites d'honneur.

Si le Bois, en effet, n'a plus aujourd'hui de brigands, si l'on y jouit d'une sécurité au moins aussi grande que sur les boulevards extérieurs, il n'en est pas moins parfois le théâtre de dramatiques événements, comme tous les quartiers de Paris. Les passions qui bouillonnent dans l'immense ville y ont jeté plus d'une victime. Des vaincus de la vie, des désespérés ou des fous ont été attirés par ses solitudes pour y réaliser leurs sombres projets de suicide. Plus d'une fois on a trouvé un pendu se balançant à une branche d'arbre, un corps, la poitrine ou la tête trouée d'une balle, affaissé dans un buisson. Les bords de la Mare d'Auteuil ont surtout été ensanglantés

par les duellistes, lorsqu'il était encore d'usage de se battre au Bois. La mode est plutôt aujourd'hui à l'île de la Grande-Jatte...

Le Bois contient enfin assez loin de là, mais toujours près de sa limite sud, entre l'Hippodrome et la porte qui en a pris le nom, un petit carré rempli de tombes, planté de croix, et qui pourrait lui donner une note triste. C'est l'ancien cimetière de Boulogne; mais il est caché, perdu dans les massifs d'arbres, et il est certainement bien peu de promeneurs qui se doutent de son existence.



PORTE DE SURESNES
Le mont Valérien dans le fond.

Ni ce modeste champ de repos, ni les drames, assez rares d'ailleurs, dont nous venons de parler, et dont l'émotion à Paris est si passagère, ne peuvent assombrir le Bois, qui resplendit aujourd'hui dans la beauté de ses paysages, dans la vigueur de sa végétation, dans l'éclat de sa verdure, dans la pureté de l'air embaumé de senteurs vivifiantes dont est baignée la vaste étendue de ses futaies, de ses pelouses et de ses lacs, — et qui est bien, encore une fois, le repos, la santé, la gaieté, la parure et l'orgueil de Paris!

B. DE SAINT-POL LIAS.

P.-S. — Aux amateurs de statistique.

SUPERFICIES EN HECTARES :

Étendue totale, exactement : $847^{h}88^{a}12^{c}$.

Forêt (en chiffres ronds)	360 hect.
Pelouses	178 —
Concessions et maisons louées	135 —
Routes, allées et sentiers	129 —
Pièces d'eau	24 —
Rivières	5 hect.
Pépinières	16 —

Les 7 enclos du Bois occupent environ 156 hect., savoir :

Les 2 champs de courses (68 et 42)	119 hect.
Le Jardin d'Acclimatation	19 —
Les cercles des Patineurs et du Polo	17 —
Le Pré-Catelan	8 —
Le Racing-Club	3 —

LONGUEURS KILOMÉTRIQUES :

Routes carrossables, empierrées	75	kilom.
Allées cavalières	25	—
Sentiers de piétons	65	—
Rivières qui arrosent le bois	12	—
Conduites d'eau souterraines	80	—

IL Y A AU BOIS :

2 casernes et 25 pavillons de gardes; — 6 kiosques-abris pour cavaliers; — 4 chalets de nécessité; — 450 bancs de repos; — 45 fontaines Wallace; — 30 ponts; — 8 cascades; — 12 lacs, étangs ou mares; — 1 800 bouches d'arrosage.

PRINCIPAUX CHAPITRES DU BUDGET :

Les RECETTES s'élèvent à 583 900 fr., savoir :

Hippodrome de Longchamp	200 000 fr.
Hippodrome d'Auteuil	150 000
Cercle des patineurs	20 000
Cercle du Polo	12 000
Maisons, cafés, restaurants loués	174 900
Glacières (compris les dégâts)	22 000
Pêche affermée	3 100 fr.
Vente de canards, d'œufs, etc.	1 900

Les principaux restaurants sont loués :

Le pavillon Chinois	16 900 fr.
Le restaurant de la Cascade	16 000
Le pavillon d'Armenonville	12 600
Le pré Catelan et fauchage des foins	16 100
Le chalet des Iles et location de canots	9 200

Les DÉPENSES sont de 640 000 fr., savoir :

En salaires :

Administration, jardinage, pépinières, etc	146 500 fr.
Entretien des routes et arrosage	305 000
Travaux d'architecture	19 000

En fournitures :

Pour les travaux ci-dessus	118 500 fr.
Entretien des grilles et bâtiments	40 000
Habill^t et équip^t des gardes	10 000
Nourriture des bêtes aquatiques	2 000

St-P. L.



LE 14 JUILLET AU BOIS PENDANT LA REVUE

LES SALONS DE 1899



TATTEGRAIN. — *Le Sac de Saint-Quentin* (1557). — Médaille d'honneur.

On a retrouvé l'installation de la galerie des Machines avec le même plaisir cette année que l'an dernier, car l'endroit est vraiment plaisant. On a retrouvé aussi, comme il fallait s'y attendre, les deux sociétés divisées et l'on s'est demandé une fois de plus la raison de leur séparation. Pourquoi deux? Si c'est une manifestation d'écoles, ce n'est pas deux, mais vingt, mais cent écoles qui pourraient revendiquer chacune son exposition particulière. École est ici synonyme de coterie, car il n'y a qu'une école dans l'art : celle de la nature et de la vie.

Au moins les sociétaires rivaux devraient-ils être logiques et en appeler au jugement du public. Comme pour les rameurs d'Oxford et de Cambridge, telle année les uns porteraient des rubans victorieux et telle année viendrait le tour des autres.

La première impression sur chaque salon nouveau est généralement qu'il est inférieur au précédent. Comme l'art contemporain ne suit pas une marche descendante, cette impression est modifiée le plus souvent par des visites successives, mais elle persiste cette année. Tout au moins peut-on dire que 1899 n'aura apporté aucune note nouvelle, aucune manifestation importante. Les artistes se réservent sans doute pour l'an prochain.

Aussi n'est-il point facile de distinguer ce qui ne s'impose pas, et c'est affaire de nuances. Les maîtres connus exposent des œuvres dans leur manière



GUILLONNET. — *Une partie de foot-ball.*

habituelle ; c'est un numéro de plus pour leur catalogue ; addition le plus souvent honorable, mais sans plus, et qu'il est inutile de signaler. Ici c'est un modèle connu présenté simplement dans une pose différente ; là le même décor de nature n'est varié que par son orientation ; un peu partout se rencontre le « déjà vu ».

Sans souci de la signature, qu'elle soit célèbre ou nouvelle, nous parlerons simplement de quelques œuvres qui nous ont paru belles ou agréables.

Si nous devions faire état des mauvaises toiles, celles sur lesquelles le blâme se met d'accord, on en trouverait certainement un grand nombre parmi les H. C. Ces Hors Concours sont, comme on sait, œuvres d'artistes médaillés antérieurement et ainsi exemptés de l'examen du jury d'admission.

Les plus grands se trouvent parmi eux, cela est entendu, mais ils n'ont besoin d'aucune estampille. S'y trouvent aussi des peintres médaillés il y a longtemps et par encouragement, qui n'ont rien appris depuis et qui n'ont fait aucun progrès. La pancarte H. C. est l'excuse du jury, qui a eu la main forcée ; mais le grand public ignore et ne comprend pas ; il croit voir, au contraire, dans cette décoration du cadre, un brevet de supériorité. C'est le danger d'une mesure qui ne serait autrement qu'un enfantillage.

On peut se demander d'ailleurs l'avantage des médailles. La Société nationale des Beaux-Arts ne l'a pas admise et c'est la meilleure excuse de son schisme. Les médailles ont-elles jamais porté à la notoriété un artiste sans talent et le talent a-t-il jamais été arrêté par l'absence de médaille ?

Les bourses de voyage et les acquisitions sont d'une autre utilité. Mais l'État est parcimonieux. La Société des artistes français est riche ; elle supprimerait les récompenses honorifiques et consacrerait une bonne partie de ses recettes à des bourses et à des acquisitions qu'elle ferait certainement œuvre utile. Ce n'est pas une société exclusivement de secours mutuels et beaucoup voudraient savoir quel plaisir elle éprouve à thésauriser.

Mais revenons à nos tableaux, qu'ils soient médaillés ou non.

La médaille d'honneur a été justement décernée à M. Tattegrain. Saint-Quentin a été pris d'assaut par les Espagnols ; pendant deux jours ils ont incendié, pillé et tué ; pris d'une pitié tardive, et après qu'elles ont été mises à nu, Philippe II ordonne de chasser de



Décoration pour le lycée Lakanal.

la ville un troupeau hurlant de 3000 à 4000 femmes. C'est le moment choisi par le peintre, quand elles entraînent leurs enfants et franchissent les cadavres. Ces atrocités se sont vues et ce n'est pas de la légende. Celles-ci sont de 1557, à moins de 350 ans de nous, c'est-à-dire à une distance de cinq à six vies d'hommes et il y en a eu de plus récentes en Europe. M. Tattegrain a peint cette lamentable foule avec une conscience qui n'escamote aucun détail;



MAILLART. — *Jeanne d'Arc.*



Du Mond. — *Le théâtre de Néron.*

M. Maillart a travaillé dans un autre esprit et son œuvre est symbolique. Jeanne d'Arc a été inspirée par les voix; mais, comme elle l'a déclaré dans son procès, elle a aussi été troublée et poussée en avant « à cause de la grande pitié au royaume de France ». C'est cette pitié, incendies et meurtres de la guerre, maladies dans les camps et les masures, famine des champs ravagés, que le peintre met en mouvement dans un terrifiant cortège qui escorte la libératrice et tend vers elle ses mains suppliantes. La couleur est celle qui convient à ces scènes de vision, l'arrangement est dramatique, le dessin est précis, car ces misères étaient des réalités, et l'œuvre est d'une grande allure.

Les décorations pour monuments publics sont moins nombreuses cette année que d'habitude. Le plafond de Jean-Paul Laurens, destiné à la galerie des Illustres, à Toulouse, ne peut être passé sous silence, car le maître s'y est montré moins rude qu'à l'habitude; l'agneau toulousain transperce le lion de Montfort de sa lance et sa victoire n'est point dénuée de grâce. M. Boutet de Monvel présente une Jeanne d'Arc à Chinon, destinée à la décoration de la basilique de Domrémy; cette peinture oppose aux

il lui a donné le mouvement qu'elle a eu, il l'a placée dans le décor réel dont il reste des témoignages, il a composé avec un art documenté, mais il n'a rien poussé à l'outrance, peut-être même pourrait-on lui reprocher des chairs trop roses après de pareilles angoisses. Un salutaire enseignement se dégage de ces tableaux d'histoire.



RONDEL. — *Prière à la Vierge.* (Vision de Fra Angelico.)



PUVIS DE CHAVANNES. — *Mme Puvis de Chavannes.*

tons violents des étoffes rehaussées d'or et d'argent en relief, des visages d'une extrême pâleur traités suivant la manière propre de l'artiste. Elle présente dans son ensemble un curieux aspect de papier peint.



Le Dru. — *Hoche à Frœschwiller.*

La décoration de M. Guillonnet, commandée par l'État pour le lycée Lakanal, est du plus heureux effet. Le mouvement des joueurs y est rendu avec toute sa furie, dans un sentiment de force non dépourvue d'élégance, au milieu d'un cadre à souhait pour le plaisir des yeux. C'est une représentation bien moderne d'un sport violent sans grossièreté et les heureux élèves de nos lycées doivent ressentir quelque fierté à voir ainsi glorifiées leurs distractions athlétiques.

Nos jeux à *l'ours*, à *l'anguille* et même *aux barres* d'autrefois étaient moins nobles; aussi n'ont-ils pas eu l'honneur de la peinture!

Malgré notre éloignement pour les toiles démesurées, nous reproduisons le tableau de M. du Mond, car il est plein de vie. C'est un coin de l'immense cirque de Néron : des flaques de sang rougissent le sol; un éléphant affolé s'enrage contre des tigres; plus cruels que les animaux, des Romains allongent au-dessus du parapet leurs bestiales têtes; une fille sourit; l'ivresse sanguinaire s'échauffe sous la crudité du soleil, et c'est une œuvre d'artistique brutalité.

Le triptyque de M. Rondel est très intéressant. La partie centrale représente Fra Angelico aux pieds de la Sainte Mère. Elle n'est point telle qu'elle lui apparaissait dans ses visions artistiques et qu'il la représentait si souvent. Le peintre de Fiesole, qui déroulait sur les murs le paradis qu'il portait en lui, avait une facture plus nette. Son ardente foi la précisait. Les deux panneaux du triptyque représentent sans doute, suivant l'ancienne coutume italienne et flamande, les membres de la famille qui ont commandé ce tableau, les donateurs comme on disait autrefois. Leurs têtes sont expressives, vigoureusement peintes, et procurent, malgré la modernité des coiffures et des habillements, une bonne impression de retour dans le passé.

Ces deux panneaux, supérieurs au



SERGENT. — *Retraite de Moreau en 1796.*

motif central, sont fort beaux, et le tableau, dans son ensemble, est une des œuvres les plus dignes de remarque du Salon.

Pour certaines personnes le noble talent de M. Puvis de Chavannes n'allait pas sans laisser quelques inquiétudes. Était-ce une couleur de tonalités peu



Roll. — *Pose de la première pierre du pont Alexandre III.*

habituelles, un dessin dont les lignes semblaient parfois vagues, ou simplement l'épaisseur de l'encens de ses thuriféraires, mais on se défendait encore contre une admiration complète. Les dernières résistances tomberont devant son portrait de Mme Puvis de Chavannes, née princesse Cantacuzène. C'est



Mlle Beaury-Saurel. — *Le président Ballot-Beaupré.*

une œuvre d'intimité, exécutée il y a déjà quelques années et qui n'était point destinée aux expositions ; mais le musée de Lyon a rempli un pieux devoir en la présentant au public comme un suprême hommage à la mémoire du maître regretté. Pour léger que soit ce public du vernissage, il ne pouvait s'arrêter sans émotion devant cette petite toile. Avec une simplicité touchante, rien n'y est dissimulé des tares de l'âge, rien n'y est recherché que l'expression de la vérité. Les signes extérieurs de la beauté ont disparu, la dignité a remplacé l'élégance ; la tendresse, le dévouement, toutes les fleurs de l'âme se sont concentrées à l'intérieur, sans souci d'apparaître au passant, se réservant pour l'intimité. Et leur charme intime était si puissant que le maître n'a pu survivre à leur perte.



LASZLO. — *Le prince de Hohenlohe, chancelier d'Allemagne.*

Peint avec le cœur, pour soi, sans vouloir plaire aux autres, chef-d'œuvre hautain dans l'humilité de sa forme, ce tableau demeurera une des expressions les plus hautes de l'art français.

Les tableaux militaires sont souvent passables, l'uniforme prêtant à la couleur et les mouvements au pittoresque; mais ils sont rarement supérieurs. Plusieurs sont bons, cette année. M. Le Dru maintient la situation qu'il s'est faite et qui grandira, car il est à la fois brillant et solide. Il nous donne, cette année, Hoche à la bataille de Frœschwiller au moment où il met aux enchères les canons de l'ennemi. Le geste est d'un joli mouvement, volontiers dédaigneux et sans fanfaronnade. C'est un général sûr



PAUL MATHEY. — *Portrait.*

couvrir dans les défilés des Alpes. Ce sont « ceux qui restent », ceux qui vont sans doute mourir pour sauver les autres. Ils s'y préparent simplement, tranquilles, insouciants et gouailleurs. Ils vendront chèrement leur vie et ils attendent. La scène est d'une belle grandeur, très philosophiquement exprimée, d'un excellent dessin et d'une bonne peinture.

Napoléon continue à jouir du renouveau que lui valent la remise à la mode du style Empire, et, plus sérieusement, les admirables volumes d'Henry Houssaye. Mais dans les nombreux tableaux qui lui sont consacrés, son visage semble être défiguré à plaisir. Son masque est cependant assez fixé, aux diverses époques de sa vie, pour éviter de pareilles erreurs, à moins que les peintres ne prétendent aussi avoir le droit, comme les sculpteurs pour Balzac, de le représenter non comme il était, mais comme ils estiment qu'il aurait dû être.

Cette question de ressemblance semble, d'ailleurs, être aujourd'hui laissée, comme l'orthographe au XVIII[e] siècle, à la fantaisie des artistes. Dans sa très belle composition de la pose de la première pierre du pont Alexandre III, M. Roll donne

de lui, qui sait inspirer la confiance. On sait que Hoche, si les destins n'avaient point interrompu sa carrière, aurait pu être Bonaparte.

M. Sergent a pris son sujet dans la même époque si fertile en inspirations. Moreau, au temps de sa gloire qu'il devait ternir plus tard, accomplit sa célèbre retraite sur le Rhin; des pelotons demeurent en arrière, échelonnés pour la

au Tsar une figure volontiers quelconque et à l'impératrice de Russie un visage absolument différent de celui qui était apparu aux Parisiens. Comment peut-on valeur de cette belle composition, d'une si gracieuse ordonnance et d'un effet si décoratif.

Cette ressemblance est heureusement



M[lle] KLUMPKE. — *Portrait de Rosa Bonheur.*

discuter que ce soit là une erreur? Ces tableaux, destinés à fixer des pages d'histoire, doivent serrer d'aussi près que possible la réalité des personnages. M. Roll l'avait compris ainsi dans nombre de ses toiles précédentes, et, d'ailleurs, cette critique n'enlève que peu de chose à la serrée de plus près dans les portraits et nous reproduisons trois portraits d'hommes, de facture bien différente, mais également remarquables. M[lle] Beaury-Saurel avait sans doute commencé son portrait du président Ballot-Beaupré avant qu'il fût nommé rapporteur de la Cour



GERVEX. — *Portrait de Mme G***.*

lant s'enfoncer dans l'ombre d'où émerge seule sa tête inquiète, tel apparaît, dans le tableau du peintre hongrois Laszlo, le prince de Hohenlohe, chancelier d'Allemagne. Tel on dit qu'il est dans la réalité : peinture d'une extrême finesse et d'un pénétrant effet.

M. Mathey nous présente un artiste arrêté devant l'idée qu'il poursuit, aux tempes découvertes du penseur, dans un portrait qui doit être de ressemblance absolue et qui est certainement, dans sa sobriété, un très beau morceau de solide peinture.

Rosa Bonheur, dans son costume original, a été peinte avec beaucoup de soin par Mlle Klumpke, élève de beaucoup de maîtres et pas de Rosa Bonheur, qui ne donna sans doute pas de leçons. La tête expressive de la vaillante artiste fait songer à celle du petit père Corot et tous deux ont le même regard, plus ami de la nature que des hommes. Rosa Bonheur a exposé elle-même des taureaux d'Auvergne, solidement plantés dans une atmosphère lumineuse. Il avait été question de lui décerner la médaille d'honneur et elle a écrit une lettre de protestation, disant que cette récompense serait ridicule, appliquée à

de cassation dans le procès de revision. C'est une toile éclatante de peinture et de vérité : le modèle s'y affirme avec une vie intense. Si le visage est le miroir de l'âme, — et comment ne le serait-il pas? — le président s'y montre au plus haut degré homme de réflexion avisée, d'esprit trempé d'humanité et de raison équilibrée. *Mens sana in corpore sano.*

Fatigué de la vie et désillusionné des grandeurs, comme attristé de l'impuissance relative des plus puissants, vou-



HUMBERT. — *Portrait.*

son petit tableau. Mais la médaille d'honneur n'est point pour déclarer une œuvre la meilleure du Salon. Elle est pour rendre, à l'occasion d'une œuvre, hommage à un artiste, et personne n'était plus digne d'un pareil hommage que cette noble femme, qui, loin de toute coterie, a uniquement consacré sa vie au culte de l'art. Elle est aujourd'hui entrée dans la gloire qu'on ne dispute plus aux morts.

Dans le portrait de Mme G..., M. Gervex a déployé une habileté étourdissante. Peut-être l'intimité du modèle est-elle un peu violée par ce tissu transparent laissant voir ces chairs où la vie circule avec l'illusion de la réalité. Mais ce n'est point au spectateur de se plaindre d'un



HENRY TENRÉ. — *Un Entr'acte au théâtre de Valençay* (1806).



BOQUET. — *Intérieur picard.*

aussi galant spectacle, et il doit au contraire savoir gré de la grâce qui lui est faite ainsi par la toute-puissance de l'art.

M. Humbert nous présente un délicieux portrait d'une femme charmante, bien habillée, bien posée, au regard prenant, sans qu'il vous regarde, savoureux morceau d'un art accompli.

Le *Théâtre de Valençay*, de M. Henry Tenré, est un sujet d'actualité au moment où les meubles et les objets d'art du seigneurial domaine ont été dispersés au vent des enchères. Nous y sommes trans-



René Prinet. — *La Partie de trictrac.*

portés aux plus beaux jours de l'Empire. Entre deux campagnes, Talleyrand a pu faire venir à soixante lieues de Paris la fleur de la cour, ces officiers généraux qui étaient de tout jeunes hommes, ces femmes qui n'avaient que de rares moments pour aimer et être aimées. Le tableau est brillant et animé comme cette société, d'une peinture un peu fragile comme la durée de son bonheur.

Loin du bruit, loin des fêtes, dans un coin d'intimité solitaire, se joue la *Partie de trictrac* de M. René Prinet. Ce tableau de genre est charmant et il tire tout son charme, non du décor



Armand Berton. — *Intermède.*

cessé, les familières occupations qui lui donneront la tranquillité et le bonheur.

La toile de M. Armand Berton, qu'il intitule *Intermède*, est d'une jolie intimité, avec des poses à la fois élégantes et naturelles : il s'en dégage un parfum discret d'art délicat.

Il ne faut pas ménager les éloges à M. Joseph Bail, qui s'élève tous les ans d'un degré et dont le tableau de cette année est une merveille.

Ce n'est plus ces cuivres étincelants, aux reflets de soleil dus à un tour de main prestigieux mais volontiers mécanique, ou plutôt ces jolis effets existent encore, mais le personnage est entré dans la toile avec une maîtrise supérieure. La *Servante à la fontaine* est peinte dans une pâte savoureuse qui se joue des difficultés, moelleux des étoffes, légèreté des tulles, transparence de l'eau. Les couleurs les plus vives, jaune du cuivre, blanc du costume, rouge du rideau, sont baignées et fondues dans une lumière amenée avec une franchise sûre d'elle-même. Mais il y a mieux, car la tête de la servante, pensive et réfléchie, donne à ce beau tableau la vie et la consécration de l'art.

Les pêcheurs et les paysans ont de

absent, ni de la peinture plutôt sobre, mais des pensées que l'on devine au père et à la fille, assez peu à leur partie.

Bien simple, l'*Intérieur picard* de M. Jules Boquet, mais bien naturelle et vraie la pose de sa petite paysanne. Ces mains croisées sur les bras ont été prises sur le vif et c'est l'attitude coutumière. Contes de fées ou récits d'histoire, le livre lu d'une attention si soutenue transporte l'enfant loin de sa modeste demeure, mais pour un instant seulement. Il ne la troublera point et elle reprendra, quand le temps de lire aura

tout temps fourni des modèles aux peintres, saisis surtout par le côté pittoresque de leurs costumes. Depuis quelques années, leur physionomie a été étudiée de plus près; on leur a découvert une intelligence et des pensées et il s'est trouvé que leur âme, reposée et profonde, est apparue avec une saisissante expression.



JOSEPH BAIL. — *La Servante.*

Infidèle à ses motifs habituels, et d'une infidélité heureuse, M. Émile Adam nous montre des *Bretonnes en adoration devant un reliquaire*. La foi naïve et la résignation sont empreintes sur la figure de ces femmes simples, bien posées, naturelles de mouvement et groupées dans un parfait ensemble.

L'étude est poussée aux dernières limites par M. Eugène Buland, et les visages de ses *Picards en procession* semblent appartenir à des têtes vivantes fixées sur la toile. Ce tableau est coupé court sur les quatre côtés comme s'il était le développement d'une plaque photographique. Il n'y a pas d'air autour des personnages, pas de recul ni de perspective; c'est l'effet voulu d'un instantané. Cette conception est une erreur, car elle produit au premier abord une impression d'étonnement et d'inquiétude.

Ce premier mouvement surmonté, l'intensité des expressions vous pénètre comme si ces personnages immobiles allaient sortir du cadre et se mettre à vous parler. Longtemps on peut lire dans leurs yeux qui brillent les pensées qui les animent, deviner sur leurs lèvres les paroles prêtes à sortir, encore qu'elles



ÉMILE ADAN. — *Le Reliquaire.*

EUGÈNE BULAND. — *Procession.*

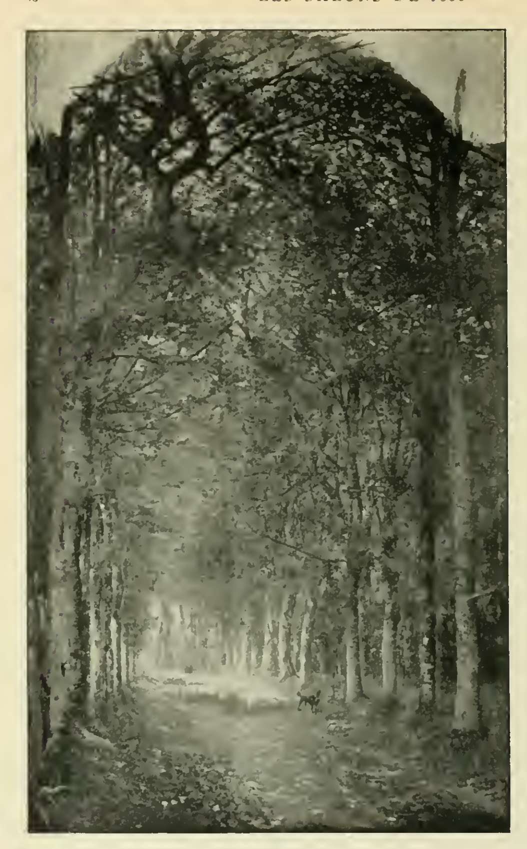


MUENIER. — *La Halte.*

seraient mesurées et lentes suivant la coutume de ces gens ; longtemps on pourrait soutenir une causerie silencieuse avec ces modèles animés que l'artiste a saisis et qu'il nous présente tout vifs avec une extraordinaire virtuosité de peinture.

Ce réalisme est un excès, malgré son attirance. Que M. Buland donne à ses toiles plus d'air ambiant, que ses personnages soient moins figés et il pourra produire des œuvres de premier ordre.

L'école française a toujours été maîtresse en paysage ; cette année de nom-



De Dramard. — *Avenue en Calvados.*

M. Muenier, comme l'an dernier, expose plusieurs tableaux surprenants, où des parties d'une vérité admirable voisinent avec d'autres plutôt inquiétantes. Ce peintre, d'une puissance originale, a une vision particulière de la nature. Tout au moins choisit-il des moments où le soleil et les ombres font d'étranges oppositions. Ces moments sont peut-être vrais, mais ils sont bien fugitifs pour pouvoir être saisis dans leur réalité. M. Muenier excelle dans les personnages qu'il place au milieu de cette nature qui apparaît alors en décor. Le voyageur de sa *Halte* est d'un réalisme idéaliste tout à fait particulier.

M. de Dramard, qui préside avec tant de courtoisie et d'autorité la Société française des amis des arts, est un amoureux de la nature normande qu'il peut à son aise saisir sur le vif dans sa propriété de Dives. Son allée de château

breux tableaux de Nature sont fort bons. Cazin expose une salle entière de dessins et de nombreuses toiles où, comme toujours, les aspects les plus simples, volontiers vulgaires, prennent sous son pinceau une enveloppe de poésie infinie. Harpignies est toujours robuste comme ses chênes, et bien d'autres maintiennent leur renom justement acquis.

est un morceau de grande allure, où s'épanouit la splendeur des arbres. Sauf quelques moutons, la scène est vide; et elle est pleine de pensées comme tous les beaux paysages évocateurs.

M. Eugène Dumas a rempli d'une jolie lumière le vaste horizon qui s'enfuit derrière ses chercheuses de champignons dans les Ardennes. L'air circule

à flots dans cette toile sans prétentions, grande cependant dans sa simplicité.

C'est aussi un effet d'horizon qui est obtenu par M. Paul Vayson. Sans doute ses taureaux de Camargue qui traversent le Rhône forment, au premier plan, un groupe d'un pittoresque effet et d'un joli arrangement ; mais l'œil aime à les suivre dans le fleuve, vaste comme une mer, vers l'autre rive où l'espace s'étend illimité.

Les tableaux de M. Iwill sont nombreux et charmants. L'artiste se plaît surtout à Venise et il y a découvert une ampleur à laquelle nous n'étions pas habitués. Ce n'est plus une évocation des Doges et des palais surchargés d'art, des lagunes étroites encombrées de gondoles ; c'est le vaste horizon de la mer, la douceur délicate des ciels de printemps, la poésie d'une nature faite pour le rêve et l'amour, où l'âme est calmée par le calme des choses. Toiles de lumière diffuse, bienfaisantes clartés pour nos appartements sombres.

Du midi nous passons au nord avec M. Willaert, et le soleil se tamise dans l'air mouillé des Flandres. L'artiste ne sort guère de Gand et se complaît dans l'intimité de ses quais, de ses canaux et de ses maisons silencieuses. Il faudrait encore Rodenbach pour donner une voix à ces murs, dont les briques effritées ont été témoins des prospérités passées et qui semblent aujourd'hui enveloppées de sommeil, à ces eaux maintenant mortes et qui frémissaient jadis sous d'innombrables bateaux. *Sunt tristia rerum* et le peintre a parfaitement rendu cette poétique impression de la mélancolie des choses.



EUGÈNE DUMAS. — *A la recherche des champignons* (Ardennes).



Paul Vayson. — *Traversée du Rhône par des taureaux camarguais.*



M. J. Iwill. — *Venise, la Giudecca.*



WILLAERT. — *La Lys à Gand.*

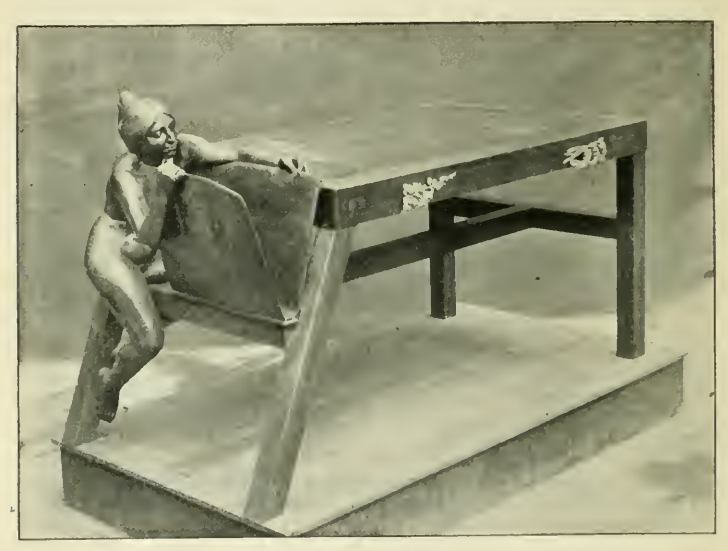
Il semble que les artistes étrangers soient moins nombreux qu'autrefois dans nos Salons. Leur abstention serait regrettable à tous les points de vue. Ils apportaient généralement une note nouvelle, ils nous mettaient au courant de l'art à l'Étranger et présentaient souvent des formules originales.

Sans doute ils se réservent pour l'année prochaine et nous les retrouverons à l'Exposition. Ils y seront les bienvenus.

Ce serait peut-être demander beaucoup au désintéressement de nos deux sociétés que de les prier d'organiser, en dehors des expositions universelles, des concours où les artistes étrangers seraient particulièrement conviés. Il y aurait aussi une difficulté du fait des expositions spéciales à chaque pays, qui sont parfois aux mêmes dates.

Si nous avons beaucoup d'expositions au printemps, il y en a peu à l'automne et il y a encore de belles lumières dans les courtes journées de novembre. Tous les deux ans, une réunion à cette date des artistes de l'Étranger aurait certainement un vif succès et tout le monde y puiserait des enseignements de toute nature.

Le style anglais fait invasion à Paris, des magasins somptueux s'y installent, le snobisme s'y donne rendez-vous et c'est matière à conversations nouvelles. Le style *Cheppendale*, né en France, a été modifié par la Hollande; l'*Adams* procède directement du Directoire, le *Sheraton* de l'Empire. Le style *Élisabeth* est plus national, mais tous sont remarquables par la netteté des formes, l'intelligence du confortable et la perfection de l'exécution matérielle. Ces meubles, malgré la gracilité de beaucoup d'entre eux, donnent une impression de solidité et de durée. On voit rarement le point faible par où s'écroulera l'édifice, et les bois employés, pleins et luisants, semblent défier les vers destructeurs.



FR. CARABIN. — *Table de travail.*

Il faut reconnaître ces qualités et avouer que nos fabricants français semblent ignorer la transformation qui s'opère dans les mobiliers des autres peuples. Chez nous, le plaqué est encore roi et il étale ses horreurs au milieu du faux des ors et du clinquant du simili-Boule; ces meubles, de formes surannées, ne tiennent pas; ils se décollent et se ternissent. Les imitations du style anglo-saxon sont encore moins rassurantes pour leur durée; les lignes en sont gauches, la peinture est mal laquée, les bois feraient croire qu'il n'y a pas de forêts dans nos colonies et affirment tout au moins que nous ne savons pas les exploiter. Sans doute il y a d'honorables exceptions, mais la généralité de notre industrie du meuble semble mourir de la plaie actuelle, le bon marché. Nous croyons que la crise s'aggrave de la

division extrême du travail qui fait d'un meuble un assemblage de pièces exécutées par un trop grand nombre de mains et ajustées après coup. C'est un ensemble dépourvu d'harmonie et d'où apparaît absent le sentiment d'art d'une unité directrice. Il ne faut point s'en prendre à l'ouvrier français qui reste habile et dont les prétentions ne sont pas plus élevées que celles de ses confrères anglo-saxons. Il ne faut pas s'en prendre davantage à nos artistes qui ont conservé les dons d'invention, d'originalité et de grâce du génie français. La faute en est aux patrons qui ne savent pas s'entendre, peut-être dans cette industrie moins que dans les autres, alors que la centralisation à Paris eût rendu l'entente facile. Des hommes courageux, encore trop rares, réagissent pour rendre au mobilier français la suprématie qu'il avait autrefois, et ils réussiront sans doute mieux que l'Union centrale des Arts décoratifs, dont les rapports annuels semblent être ceux d'une Société financière uniquement satisfaite d'augmenter son encaisse inutile.

Le style moderne, après avoir cherché sa formule et sans l'avoir encore définitivement trouvée, veut faire concourir la nature à la décoration du mobilier. Dans cette voie heureuse, nos artistes apportent leur indépendance d'esprit et ne s'asservissent point à certaines lignes, en quelque sorte devenues classiques, comme on le fait volontiers en Angleterre. A voir les nombreux objets exposés au Salon, encore qu'il n'y en ait pas de particulièrement remarquables cette année, la variété de leurs conceptions, l'élégance générale de leurs formes, le sentiment français qui s'y maintient, on reprend assurance pour l'avenir de notre art décoratif.

Pour celui-là comme pour les autres, puisque des distinctions sont admises dans le domaine de l'Art, nous verrons l'an prochain ce qu'il en est des destinées de la France. L'épreuve sera solennelle. Aussi est-il à souhaiter que tout se passe dans l'enceinte de l'Expo-



Louis Majorelle et Camille Gauthier
La Cascade, meuble.

sition. Un Salon à part, deux même, si les deux Sociétés persistent, demanderaient à l'attention publique, sollicitée de tant de côtés, un effort dont elle ne serait peut-être pas capable. Les artistes auraient à se méfier des méchantes langues qui les accuseraient d'établir une concurrence de boutiquiers ou simplement un Salon des refusés.

Nous reproduisons ici seulement trois objets : un lit de milieu, une armoire-étagère et une table de travail pour artiste. La figure de cette dernière est un peu lourde, mais l'idée est originale. Ce portefeuille ouvert à côté de la table où le graveur burinera ses planches est d'un effet inattendu et heureux.

L'armoire-étagère de MM. Louis Majorelle et Camille Gauthier est un travail de marqueterie de bois très poussé et d'une intention un peu compliquée. L'inspiration japonaise est évidente, mais les artistes ont conservé leur originalité. Cela n'est comparable à aucune des formes du passé, et il y a certainement dans ces conceptions, dont on trouverait maintenant de fréquentes expressions, une note nouvelle et assez nettement formulée pour constituer un style.

Le lit de milieu de M. Paul Selmersheim est tout à fait réussi. Il est à la fois élégant, confortable et solide. L'hygiène proscrit avec raison ces rideaux, nids à microbes, qui demeurent encore la terreur des voyageurs dans nos vieux hôtels; ce lit indique bien nettement qu'il ne devra jamais en être entouré. Ces étagères ménagées pour les livres de chevet, les petits bibelots de nuit et quelques objets d'art, sont aussi pratiques que décoratives. C'est bien un lit, mais on conçoit que ce puisse être au besoin une chaise longue pour le jour; c'est un vrai meuble confortable et de jolies lignes.



PAUL SELMERSHEIM. — *Lit de milieu.*

Les statuaires ont produit des œuvres nombreuses et importantes. A voir ce peuple de statues, ces groupes la plupart en marbre, qui remplissent le vaste jardin de la Société des artistes français, on se sent pris de respect devant un effort aussi considérable. Ce ne serait que justice de reproduire la majorité de ces œuvres, ne serait-ce que pour reconnaître d'un peu de publicité ces actes de foi artistique. Tant de peines, tant de dépenses, sont souvent payées d'un regard distrait, encore que le public semble de jour en jour plus attentif à la sculpture des Salons. Si la foule préfère souvent les couleurs chatoyantes d'une toile à la sévérité d'un marbre, elle se rend compte cependant que les tableaux restent enfermés dans les musées où il faut aller les trouver pour en jouir, tandis que les statues, sur les monuments ou dans les jardins publics, donnent généreusement aux passants ce petit frisson du beau et cette joie artiste qui relève et console, alors même qu'elle n'est que fugitive.

Balzac n'a décidément pas de chance auprès des artistes. Il avait d'ailleurs à leur égard une tendresse relative, sans doute par pressentiment. Que fera la Société des gens de lettres vis-à-vis de Falguière? Il n'est cependant pas possible d'ériger cette statue sur la place du Palais-Royal. De profil à droite, cela va encore; de face, c'est médiocre; de dos, c'est grotesque. Et quelles proportions démesurées, à moins de donner au socle la hauteur du Louvre. De la façon dont la question est engagée, un



FALGUIÈRE. — *Statue de Balzac* (plâtre).

statuaire ne pourra plus faire simple; il voudra éclabousser les confrères de son génie, et les coups de génie ne viennent pas sur commande. On n'en sortira pas.

J'avoue avoir été surpris, en écoutant les observations, d'entendre la grande majorité du public se demander, cette année comme l'an dernier, le pourquoi de la robe de chambre. Mon Dieu! le grand public ne sait pas que Balzac avait coutume de travailler en robe monacale, il le saura de moins en moins et on ne peut l'expliquer sur le piédestal. D'ailleurs, il n'en portait pas toujours. Je revoyais, ces jours derniers, la petite chambre — combien modeste! — du château de Saché où M. de Margonne l'abritait paternellement, et la tradition du pays veut qu'il y fût vêtu comme tout le monde.

Balzac était de corps disgracieux, j'entends encore ma grand'mère, qu'il voyait à Tours, me l'affirmer avec une passion négative. On n'y changera rien. Le visage lui-même était vulgaire et ses yeux seuls reflétaient son âme, par une lumière qui échappe au marbre.

Au lieu de la statue de Balzac, pourquoi ne pas ériger le monument à Balzac? Un buste suffirait et sur son pié-



RODIN. — *Tête de femme.*

(Frontispice réduit du volume de M. Léon Maillard.)



RODIN. — *Ève.*

destal se déroulerait la *Comédie humaine* aux cent actes divers. Jamais sujet n'aurait été aussi riche. Nos artistes sont passés maîtres aujourd'hui dans le haut et le bas-relief, plusieurs pourraient s'y employer : Rodin, Falguière, d'autres encore; et l'œuvre serait ainsi digne de ce rare génie qu'on ne saurait trop glorifier.

M. Rodin, qui a spirituellement pétri le buste de son ami Falguière, serait vengé s'il était accessible à l'envie, mais il ne faudrait pas qu'il s'en prît au bon public, comme il le fait avec son *Ève!*

Sortant de terre comme un champignon vénéneux, sans socle pour avertir, une triste femme noire, vilainement nue, cache sa tête sous son bras par honte de sa laideur. Sa peau rugueuse est couverte de callosités, ses pieds informes la maintiennent en instable équilibre, ses traits inachevés pleurent l'opprobre, elle semble avoir honte de vivre.

Qu'est cela ? L'esclavage, la misère, la douleur, quelque chose d'infiniment triste, traité d'un pouce assurément habile et cruel...

Non. C'est la première vie humaine, la source d'amour et de maternité, la femme consolatrice du paradis perdu... c'est *Ève* !

Eh bien, monsieur Rodin, vous avez le droit de faire cette statue, et elle n'est pas banale. Mais vous n'avez pas le droit de l'appeler *Ève*. Taillez donc dans la glaise une maritorne et appelez-la Jeanne d'Arc, coulez en bronze une méchante fille et dites donc que c'est la Vierge. Pourquoi pas, pendant que vous y êtes !



CARLÈS. — *Junon* (marbre).

En vérité qui ne serait en colère de vous voir traiter ainsi notre commune grand'mère et quelle plaisanterie est-ce là ?

Il ne faut pas prétendre que c'est une affirmation de nos origines simiesques,

car la note de transition n'y est aucunement.

Dans un très beau livre qu'il vient de consacrer, chez Floury, à Auguste Rodin, M. Léon Maillard est loin de partager notre opinion. A propos d'une première épreuve d'*Ève*, déjà exposée, il prétend que son indéniable séduction a fini par être ressentie de tous. Il dit auparavant, il est vrai, que des critiques comme Albert Wolff n'y avaient rien compris. On peut continuer à ne pas comprendre tout en professant une grande admiration pour le talent de Rodin. L'ouvrage de M. Maillard est une chaude démonstration, appuyée de belles gravures, du génie du maître, car son talent a essentiellement un caractère génial.



BOUCHER. — *Un Soir* (marbre).

On est en cela d'accord avec l'auteur, mais il faut ajouter que Rodin pousse tout à l'outrance, avec des beautés tout à fait supérieures, avec des erreurs aussi. Ce n'est pas lui qui engendrera l'ennui par l'uniformité de la perfection. Il charme, il émeut, il transporte ; il heurte aussi avec violence.

Il s'en réjouit sans doute. Et cependant M. Maillard, voulant choisir, pour la couverture et le frontispice de son volume, une œuvre entre toutes, a-t-il été bien inspiré de prendre cette tête de femme dont nous donnons une reproduction réduite. C'est que tout y est réuni : la forme et l'idée, la grâce et la force, l'art et la vie. Malgré le bloc non dégrossi, opposition dont l'artiste se sert trop souvent, point n'est besoin de discuter pour reconnaître une œuvre de maîtrise.

Cette nommée *Ève* n'est qu'une œuvre de fantaisie, pour ne pas se servir d'une autre expression.

lendemain, heureux et reconnaissants de leur amour. C'est un beau marbre évocateur.

Impérieuse dans sa beauté fière, la *Junon* de Carlès ne se soucie pas qu'on l'admire. Pâris a pu choisir Vénus, elle n'en demeure pas moins l'épouse de Jupiter. Dans nos temps peu mythologiques, c'est encore la femme-reine qui ne regarde même pas les pauvres hommes écrasés sous son piédestal. Orgueilleuse figure d'une grande allure, que l'artiste a parachevée avec amour, et dont le corps est d'une beauté un peu froide pour vouloir être impeccable.



AIMÉ OCTOBRE. — *Le Remords* (marbre).

Le groupe de M. Jean Boucher est, au contraire, d'une grande humanité. Ce n'est pas *le soir* de la vie, c'est *un soir* d'été, où deux êtres qui s'aiment regardent les étoiles. Leur beauté est plus morale que plastique et la vie n'a pas été sans causer quelques fatigues à leurs corps encore jeunes. La femme est tendrement appuyée sur l'époux plus recueillie qu'abandonnée. S'ils ont souffert, ils espèrent. Ce sont des courageux de la vie, lassés de la journée, mais prêts pour le

Quelle oraison funèbre vaut un monument commémoratif des belles actions? Pour les soldats français morts à Schinznach, en Suisse, pendant l'année terrible, M. Bartholdi a soutenu par une légère pyramide une poétique figure qui semble



BARTHOLDI. — *Monument de Schinznach.*

PAUL DUBOIS. — *Souvenir* (cire).

ainsi s'envoler. C'est l'âme de ceux qui sont morts pour la patrie, la prière de ceux qui les suivent, la gloire qui les attend, c'est tout ce qui porte des ailes pour voler de la terre aux cieux.

Et quelle protestation parlée peut avoir la permanence de la forme qui subsiste? M. Paul Dubois, dont les moindres œuvres sont d'un si grand caractère, prépare un monument, dont il expose un groupe en cire. C'est le *Souvenir*, et le costume des femmes dit assez duquel il s'agit. S'il faut y penser toujours et n'en jamais parler, jamais silence ne fut plus éloquent que celui de ces deux nobles figures.

M. Fromental a abordé courageusement un sujet quelque peu démodé et n'a pas craint d'habiller son poète de l'affreux costume moderne. C'est d'un romantisme dont on plaisantera, encore que la figure de la

muse soit d'un modernisme immédiat et la bouche de l'égout, bien que symbolique sans doute, fera penser à Gérard de Nerval. L'œuvre n'en est pas moins d'une originale ordonnance, réaliste et idéale à la fois, d'une jolie virtuosité et d'une sentimentalité élevée.

L'Adieu au mousse, de M. Barbaroux, procède de cette école d'humanité, soucieuse du sentiment plus que des règles académiques. Il est difficile de donner à la matière inanimée une vie plus intense et une émotion plus communicative. Ils vont mourir tous les deux et le mousse est bien jeune. Le marin oublie qu'il est lui-même dans la force de l'âge et n'a de pitié que pour l'enfant. Ce groupe nerveux est fort beau.

Un beau marbre encore, d'un style plus académique, mais d'un effet puissant, *le Remords* de M. Aimé Octobre. L'artiste n'a sans doute pas été sans penser au mouvement de la Justice poursuivant le Crime de Prud'hon, mais ici l'image est plus saisissante encore. Le Remords est sur les épaules même du misérable et il l'opprime de tout son poids. Il se fait lourd pour lui crier son crime. Le Caïn, meurtrier d'Abel, bouche en vain ses oreilles et précipite ses pas. De belles allégories aussi noblement exprimées permettent de répéter que l'art est plus moralisateur que tous les discours.



FROMENTAL. — *La Mort du poète* (plâtre).

M. Ernest Dubois a obtenu la première médaille d'honneur de la sculpture avec son *Pardon*. Ce beau groupe de marbre est d'une pondération parfaite. Malgré le réalisme des corps et la violence même de leurs attitudes, il n'y est point oublié que la beauté doit tout



BARBAROUX. — *L'Adieu au mousse* (plâtre).

point diminué pour cela ; bien au contraire, il frappe de façon plus durable.

Que l'on imagine deux modèles, si beaux soient-ils, placés dans les attitudes voulues et moulés sur le vif. Le plâtre coulé dans ce moule donnerait, sans doute, la représentation absolument exacte de la nature. Ce serait cependant une œuvre affreuse, insupportable à regarder.

Il n'y manquerait point la vérité, puisque ce serait la réalité elle-même, ni le mouvement contenu, puisqu'il aurait été en quelque sorte figé au moment de son action, ni la vie enfin puisqu'elle aurait été surprise. Il y manquerait ce que l'artiste met dans son œuvre, sa pensée qui conduit ses doigts en même temps qu'il copie les contours du modèle, son âme même qui se communique à son œuvre. Pygmalion eut repoussé du pied un moulage sur le vif, et son

ennoblir et que le grand art consiste à transfigurer la vérité. L'effet n'en est

amour naquit de la vie subtile dont son art avait animé le marbre.

C'est l'art et non la copie servile de la nature qui rendra immortelles toutes les œuvres de marbre qui se comptent chez nos sculpteurs contemporains en aussi grand nombre qu'aux plus belles époques de la statuaire.



DUBOIS. — *Le Pardon* (marbre)

L'an prochain, les salles des Palais consacrés aux expositions des beaux-arts contiendront en foule des œuvres de premier ordre. En plus d'elles, en dehors de tout concours, que ne peut-on peupler les parcs de l'Exposition de groupes et de statues ! Il en existe tant dans les musées, dans les jardins publics, chez quelques amateurs, dans les ateliers encore, et qui ne seront pas exposés. Combien il serait facile d'en réunir plusieurs centaines qui feraient l'émerveillement des visiteurs, qui relèveraient cette foire du monde d'une haute note d'art et qui feraient éclater la gloire de la statuaire française pendant la dernière partie de ce siècle !

La dépense serait minime et l'effet considérable. Nous devons cela à nos sculpteurs, qui combattent si courageusement pour le Beau, et qui ont si rarement l'occasion qu'on leur fasse justice.

A. QUANTIN.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Le nouveau livre de Pierre Loti porte un titre entaché de prétention : *Reflets sur la sombre route* (chez C. Lévy). Cela ne rappelle-t-il pas la chanson :

Qu'est-ce que ce nom-là?
Peut donc pas s'appeler comme tout l'monde?

Au total, c'est le recueil d'une vingtaine d'articles ou méditations : réflexions sur Michelet, notes sur l'île de Pâques, sur le pays basque, sur la guerre hispano-américaine, sur l'Égypte, sur les chiens, sur les chats, sur un dimanche, sur une nuit. C'est une sonate pathétique en andante, faite des soupirs d'une âme sensible. Nous connaissions cette note qui a déjà fait résonner délicieusement, et même mieux, le violon pleureur de ce virtuose.

L'originalité nous paraît s'atténuer, soit à cause des effets précédents qui vont de plus en plus escompter les effets à venir, soit que ce genre ne soit pas inépuisable, soit qu'il y ait, au fond de cette inspiration spéciale, deux éléments de sécheresse : l'égoïsme et le lieu commun.

L'égoïsme : car c'est le fond même de toute la littérature sensible, qui ramène l'univers à certaines impressions, à certaines sensations notées par le sujet sur lui-même. Il vibre, il sait comment, et il nous dit comment ; c'est à lui qu'il veut nous intéresser, plutôt qu'à l'objet de sa peine. La compassion est alors un détour de la vanité.

Le lieu commun? car il traite après tant d'autres des thèmes quelquefois usés, les étoiles, le silence effrayant de ces espaces devant lequel Pascal a frémi avec une émotion autrement concentrée, puissante et communicative, la pitié pour la pauvre bûcheronne toute couverte de ramée, cousine sous-germaine du bûcheron de La Fontaine, etc.

Il gémit, et ce gémissement ressemble à des plaintes de tous temps entendues. C'est ainsi que toute une partie de ce volume a un aspect de pastiche des petits livres de la seconde moitié du XVIIIe siècle. M. Pierre Loti est tout à fait Louis XVI.

Il y a, dans ces feuillets humides de larmes, toute la sensibilité des Diderot, des Sedaine, des Florian ; c'est un renouveau de cette littérature qu'on appela une littérature de mouchoirs, qui intéresse les glandes lacrymales, qui agit par la pitié, qui s'exprime en sanglots, qui s'apitoie avec des pleurs dans son encre et demande son inspiration à une muse vêtue de noir, les yeux rougis, la gorge gonflée de hoquets, le cœur fendu devant la bête ou la femme qui pâtit, et qui devait conduire à cette immense commisération de la littérature d'il y a cent ans, attendrie sur le sort des poitrinaires, sur les maux du jeune malade à pas lents, et à la gravure en lithographie du pauvre petit chien suivant tout seul le convoi du pauvre.

Est-ce un reproche? Ce ne pourrait en être un que si tout n'avait pas été dit déjà avant La Bruyère, et s'il n'était pas légitime de repasser par les sentiers des ancêtres. L'originalité n'est pas dans l'invention, elle est dans l'expression.

Ici, celle-ci est agréable et constate une certaine élégance de plume, ce qu'il faut et ce qu'on ne peut voir que par des exemples.

Ouvrons le livre. Les premières pages s'appellent *Nocturne*. C'est la méditation du poète devant les étoiles, et, si ce n'est pas la millième du genre, c'est que c'en est la deux-millième. C'est la banalité même, que d'être ému à l'aspect de ces mondes, et on ne la peut plus excuser que par des élégances de forme, qui sont ici réelles :

Et je regarde, au-dessus du noir de la terre qui m'entoure, scintiller les mondes. Alors, peu à peu, me reprend ce sentiment particulier qui est l'épouvantable sidérale, le vertige de l'infini. Je l'ai connu pour la première fois, ce sentiment-là, lorsque vers mes dix-huit ans il fallut me plonger dans les calculs d'astronomie et les observations d'étoiles, pendant les nuits de la mer. En général, les gens du monde ne songent jamais à tout cela, n'ont même, pour la plupart, sur les abîmes cosmiques, aucune notion un peu approchée, — et c'est fâcheux vraiment, car, en bien des cas, cela arrêterait par la conscience du ridicule, leurs agitations lilliputiennes... La connaissance et la quasi terreur des durées astrales sont bien apaisantes aussi, et, à propos des petits événements humains, quel calme dédaigneux cela procure de se dire : Mon Dieu, qu'importera dans vingt-cinq mille ans, quand l'axe terrestre aura accompli son tour? ou bien dans deux ou trois cent mille?

Cela, vous l'avez dit cent fois, mais autrement, et peut-être moins bien. Il est vrai aussi que l'univers visible n'est pas tout, que notre monde solaire n'est qu'un atome dans un système beaucoup plus vaste, lequel n'est peut-être à son tour qu'une parcelle d'un autre système, et, comme disait Pascal, l'imagination se lasserait de fournir. Si Dieu n'a à régir que le monde visible, son royaume est tout

petit; mais la religion ne dit pas que tous les autres mondes qui peuplent par delà nos regards et le champ de nos instruments, les espaces infinis, ne sont pas de son domaine; ce qui rendrait inutile la cosmogonie d'ailleurs ingénieuse de notre marin.

Affirmer que les gens du monde « ne songent jamais à tout cela », c'est se décerner un peu vite un brevet d'originalité en l'espèce trop facile. Ce qui me gâte un peu la page, c'est cette prétention de découvrir une émotion qui est assez commune et de croire qu'il est rare et supérieur de rêver devant l'infini :

Non, vous la connaissiez, cette amère pensée
Qui fait frissonner l'homme en voyant l'infini.

Mais oubliez ce petit grain de présomption et regardez l'œuvre comme vous regarderiez au Salon de peinture une belle Judith, une Madeleine, une de ces pages cent fois faites et toujours à refaire, et vous y verrez de belles choses, consolantes et philosophiques dans leur ancienneté.

Autres lieux communs. Combien de fois avez-vous dit ou entendu dire :

— Les courses de taureaux seraient peut-être supportables sans l'épisode ignoble des chevaux.

Ou encore :

— On est pour le taureau contre l'homme, car la lutte est inégale.

Nous aimons à retrouver nos pensées usuelles bien déduites et élégamment exprimées; c'est cette considération qui fait le charme de ces pages intitulées *Vieux Cheval* :



Cl. Dornac.

M. PIERRE LOTI, auteur de *Reflets sur la sombre route.*

Ses maigres flancs tremblent de souffrance et de peur... Où chercher le salut, de quel côté s'enfuir ?... Une minute d'indécision, — et voici qu'il se jette tout confiant, l'œil très doux, vers un homme qui est là et qui tend les mains pour le prendre par la bride : un de ces valets immondes, voués aux basses besognes du cirque; un de ceux qui, dans les entr'actes, bouchent avec du son les trous des cornes dans le ventre des chevaux, ou bien leur repoussent les entrailles dans le ventre et recousent avec de la ficelle afin qu'ils puissent reparaître et courir encore...

Quand la toilette fut réparée et le cavalier remonté à son poste, le drôle, avec un sourire farceur à l'adresse du public voisin, attacha un bandeau sur l'œil du cheval pour le faire plus sûrement courir à la mort, tout en lui disant quelque chose comme ceci : « Attends, mon vieux, attends... Tu vas voir ce

qui va t'arriver, n'aie pas peur... » — Oh! la joie, s'il n'y avait pas les gendarmes, la bonne joie d'écraser d'un coup de gourdin le sourire, et toute la tête aussi, de l'ignoble drôle!...

Et le coup de grâce au cheval! Dame! c'est bien cela! C'est vu! Il y a là un art particulier de conserver le détail affreux qui fera crier nos nerfs et révolter notre compassion. C'est très bien fait.

Quelques récits rendent un son nouveau, assez rare dans les œuvres de Loti, qu'on ne voit pas souvent humoristique et comique. Il l'est ici, dans un chapitre où il passe des lieux communs de tout à l'heure au paradoxe, tâchant à dénigrer les chiens, pour exalter les chats, et à donner à ceux-ci pour piédestal la honte de la race canine. L'amour des chats est un paradoxe qui fut cher à Baudelaire, à Théophile Gautier, à tous les excentriques. Ce sont vilaines bêtes inintelligentes et indociles, sans attachement, ni sympathie; quand les chats sont petits, ils sont délicieusement drôles, et ils semblent nés pour donner à l'homme l'illusion de jouer avec les tigres. Mais la vieillesse les perd et les ridiculise en Raminagrobis fourrés et en chattemites. Le chien, au contraire, est l'ami de l'homme, et même il est ce qu'il y a de meilleur dans son maître, par l'affection qu'il porte et qu'il reçoit. Comment peut-on ne pas aimer les chiens? Loti nous dit pourquoi, et il faut entendre le plaidoyer :

Les chats ont des petites âmes ombrageuses, des petites âmes de câlinerie, de fierté et de caprice, difficilement pénétrables, ne se révélant qu'à certains privilégiés, et que rebute le moindre outrage, ou quelquefois la déception la plus légère.

Leur intelligence égale au moins celle des chiens, dont ils n'ont jamais d'ailleurs les obséquieuses soumissions, non plus que la ridicule importance, ni la révoltante grossièreté. Ce sont des bêtes élégantes et patriciennes; les chiens, au contraire, quelle que soit leur condition sociale, gardent des malpropretés de parvenus et demeurent irrémédiablement communs.

La raison est faible, car si c'est un reproche à faire aux chiens de n'être pas gens très bien élevés — encore tout dépend-il de l'éducation qu'ils ont reçue — il tombe aussi sur les chats, dont les ordures sont répugnantes et rendent leur société intolérable, et dont la luxure fait des cris affreux dans les gouttières des vieux toits poudreux, nid ordinaire de leurs amours.

Mais la bonté, le dévouement, l'esprit des chiens sont à l'abri de tant d'attaques, et ils n'ont rien à redouter des sarcasmes de leurs mauvais juges; aussi les savons-nous indemnes et supérieurs aux brocards, que nous reproduisons ici pour regarder Pierre Loti dans un nouvel avatar — Loti comique :

Un affreux roquet, de mine sale et commune, aux prises avec les inéluctables exigences de son animalité, avait, pour y satisfaire, choisi le centre d'une place, les abords les plus en vue d'un kiosque à musique; les chiens, nul n'en ignore, se complaisent à faire pompeusement ces choses, qui leur semblent de tout premier ordre, et ils s'y intéressent passionnément entre eux.

Mais, par suite d'on ne sait quel incident pathologique, l'acte commencé ne s'achevait point. Et il restait là, cet imbécile, au beau milieu de cette place, dans sa pose à la fois gênée et pontifiante, attendant la suite de l'inspiration les yeux levés au ciel!...

Un autre chien de plus grosse taille passait bon train dans une rue voisine, comme se rendant à quelque urgente affaire; il aperçut le premier, et, soudainement captivé par la situation, changea de route, s'approcha de lui avec hâte et importance, examina en connaisseur, du flair autant que du regard, ce cas insoluble; puis, dédaigneux à la réflexion, avec un air de dire : « L'intérêt languit et demeure vraiment trop en suspens! » leva la patte contre son camarade, l'arrosa rapidement et reprit sa course, avec la même dignité, de l'allure de quelqu'un qui a conscience d'avoir accompli un grave devoir social.

Je n'ai pas la prétention que cette petite histoire soit inattaquable au point de vue de l'élégance de l'intrigue; mais je la trouve tout à fait chien, tout à fait cela. Elle est même d'une haute psychologie, parce que, malgré sa simplicité d'action, elle suffit à mettre en lumière les deux traits principaux de l'âme canine : une importance bouffonne jointe à des goûts d'une irrémédiable bassesse.

Quel jugement barbare! Quelle erreur judiciaire! Ce procès est à reviser, l'ami chien est à réhabiliter; c'est de la diffamation, et le public tout entier sera la Cour de cassation dans cette canine et féline affaire.

D'autres fragments, plus loin, présentent un intérêt délicat de miscellanées, quelques bonnes réflexions devant le sphinx, des détails intéressants de l'île de Pâques, où s'est conservée une sorte d'écriture que M. Pierre Loti croit à tort unique à cette place; de très nombreux documents anciens témoignent que ce fut une des premières manifestations de l'écriture à sa naissance, et l'antiquité grecque nous a laissé beaucoup d'inscriptions de ce genre. On l'appelle l'écriture Boustrophedon, ou qui tourne comme le bœuf à la charrue, parce que la main, arrivée au bout de la ligne, au lieu de revenir à la gauche de la page pour refaire une ligne de gauche à droite, écrit la seconde ligne à rebours, de droite à gauche, de façon à ne jamais interrompre sa marche. C'est l'écriture

aller et retour, en spirale, avec une ligne à l'envers sur deux. Les inscriptions boustrophédones ne sont pas rares. Nous faisons souvent du boustrophédonisme sans le savoir; ainsi Noël, c'est *Léon* boustrophédoné. A Rapa Nui, dans l'île de Pâques, il y a des bois gravés de la sorte. C'est un document curieux pour les origines de l'écriture et des races, puisque les Polynésiens ont ainsi les mêmes antiquités que l'Egypte et la Grèce. Un officier de marine qui est poète rapporte certes de belles impressions personnelles ; mais quels services rendrait à la science un officier de marine qui serait archéologue ! Ou bien pourquoi la flotte n'aurait-elle pas ses archéologues attachés au bord, et ses reporters, et ses naturalistes et ses savants : quelles annales du monde ces missionnaires rapporteraient ? L'idée ne peut être ridicule, puisqu'elle appartient en commun à Napoléon Ier et à Alexandre.

* * *

M. Alexandre Parodi, le glorieux poète de la tragédie moderne, vient de publier chez HENNUYER, *Le Pape*, drame historique en cinq actes et huit tableaux, en vers. Bien que ce soit du théâtre, nous en parlerons, par la raison que notre voisin, Maurice Lefèvre, n'aura pas l'occasion de le mentionner dans sa chronique théâtrale : il ne sera pas joué, et il reste, du moins quant à présent, un livre de lecture.

Ce drame, c'est l'apothéose rayonnante du grand pape Grégoire VII, le héros de Canossa, et l'on ne saurait imaginer sujet plus grandiose. L'auteur nous confie :

Je crois qu'il ne vient pas uniquement du passé et que ce sont deux contemporains différemment célèbres, tous deux vivants quand je l'écrivais, qui m'ont fait songer à ce grand mort, Grégoire VII. L'un est son successeur universellement vénéré et digne de l'être, Léon XIII; l'autre, ce barbare de génie, qui, plagiant Brennus, a osé dire que « la force prime le droit ». Mot terrible et vrai qui résume l'histoire des siècles, mais qui a été démenti au moins une fois, il y a plus de huit cents ans, dans l'enceinte de Canossa.

Entrons dans le drame. Il est beau et de superbe allure. Il se passe entre les années 1075 et 1077, dans cette période de stupeur qui suivit l'an Mil. Martin Storace dit :

L'an mil étant passé sans tout anéantir,
Le siècle survivant s'est mis à s'abêtir.
Le diable est accouru qui l'a pris et, bien aise,
Sur sa croupe, au galop, l'emmène en sa fournaise.
Aussi que de fléaux ! Vois : le mal des ardents
Brûle les corps qu'il ronge avec ses rouges dents ;
Et, triple monstre errant, peste, lèpre, famine,
En les souillant, les broie et les fond en vermine.

La scène voyage de Rome à Spire, puis à Worms, à Soana et à Canossa.

Acte I. Grégoire VII. — Le pape lutte contre Henri IV, roi des Germains, qui veut unir à son pouvoir temporel le spirituel. C'est le commencement de la guerre des Investitures qui allait durer quarante-neuf ans, user six papes et deux empereurs, jusqu'à la paix de Worms de 1122.


M. ALEXANDRE PARODI, auteur de *Le Pape*.

On apprend qu'un coup de force est préparé pour enlever le pape. Celui-ci, confiant en Dieu, sort cependant pour la messe de Noël.

Acte II. La Force. — Hugues, le Cardinal Blanc, Cencio, Gottfried et autres bandits, gîtés dans une vieille tour, ont enlevé le pape et vont le tuer. Il est délivré par une jeune femme, Mathilde, comtesse de Toscane, qui s'est armée de la lance du Christ et qui a soulevé les Romains.

Acte III. Henri IV. — Henri IV, roi des Germains, délaisse sa femme Bertha pour une courtisane Ulrica, qui le pousse à la rébellion contre la papauté. Il chasse le

légat de Grégoire VII et résiste aux prières de sa cousine Mathilde.

Acte IV. La Foi. — Dans l'Église Constantinienne, le pape, devant le conclave des cardinaux, reçoit et lit le message insultant d'Henri IV. Il y répond en prononçant contre l'empereur révolté l'anathème. La scène est capitale :

(Plus d'un prélat de la suite de Gottfried, vaincu par la solennité et l'accent de Grégoire, se laisse glisser à genoux.)

Aussi, plein de ta force et de la part de Dieu,
Père, Fils, Saint-Esprit, pour l'honneur de l'Eglise,
Par ton autorité que ton choix m'a transmise :
Au fils de l'empereur, Henri, roi, dont l'orgueil
Contre ta barque osa se dresser en écueil,
J'interdis dès ce jour le sceptre, et je délie
Ses sujets d'Allemagne ainsi que d'Italie
De tout serment, hommage ou promesse de foi;
Je défends aux chrétiens de le servir en roi.
Lui qui voulait ternir la gloire de ton siège,
Il est juste qu'il soit de tout honneur privé ;
Et parce qu'il s'est cru l'odieux privilège
De pouvoir mépriser le Christ qui l'a sauvé,
Et qu'aux clers réprouvés tendant sa main propice,
Il protège leur schisme et qu'il vit leur complice :
Je le lie en ton nom du mystique lien
De l'anathème, afin que le monde chrétien
Sache et ne doute plus que Pierre est bien la pierre
Sur qui du Dieu vivant le fils mort pour la terre
A fondé son église, et que toujours l'enfer
Doit venir se briser contre ses murs de fer !

(Gottfried et les prélats de son parti, qui étaient restés debout jusqu'alors, tombent ici à genoux, comme si une main invisible les avait fait plier. Grégoire, d'une voix encore plus terrible, reprend et s'écrie :)

Que dès ce jour, déchu des droits du diadème,
Ce roi soit anathème !

TOUS LES ASSISTANTS.

Anathème ! Anathème !

(Les douze prêtres qui entourent le pape jettent à terre les cierges allumés qu'ils tiennent à la main et les éteignent sous leurs pieds en disant : Anathème !)

Au tableau suivant, nous voyons les effets de l'excommunication : le désert se fait autour d'Henri IV, qui se perd dans le vice, à Worms. La Diète, convoquée, ne peut avoir lieu, les princes ayant refusé de venir ; le clergé ferme les églises. L'empereur sent les premiers remords.

Il chasse sa maîtresse Ulrica et rappelle sa mère, sa femme, son fils Conrad.

Acte V. La Croix et le Sceptre. — D'abord à Soana, dans un décor pittoresque.

C'est la cabane natale de Grégoire VII, dont la figure grandit par le contraste avec ses humbles débuts. Au premier acte, il disait à un pauvre :

Vieillard, ne suis-je pas l'un de vous ? J'eus pour mère
Une humble paysanne, un ouvrier pour père ;
Et l'on peut voir encore, au bourg de Soana,
L'atelier où l'honnête et brave homme peina.

Il y est revenu pour méditer dans le couvent qui a été fondé là par Mathilde. Ulrica et Gottfried tentent vainement un dernier complot ; ils sont démasqués.

Puis, c'est Canossa. En chemise, pieds nus dans la neige, le roi Henri IV vient faire amende honorable, le 28 janvier 1077, et le pape l'absout. La croix a vaincu le sceptre.

Il y a de la grandeur et de la poésie dans ce beau sujet magistralement traité, en vers harmonieux, comme cette méditation du roi menacé devant le soleil couchant :

Disparu !... Vois, là-bas, entre ces deux tourelles
Qui surgissent du bois sombre, blanches et grêles,
Une bande de pourpre est tout ce qu'après soi
Laisse, de tant d'éclat, l'astre des astres roi !
Comment est-il tombé de sa haute carrière ?
Où s'est-il abîmé, le monstre de lumière ?
Dans ce rouge linceul à l'horizon flottant
Qui roule tous les jours le soleil éclatant ?
Une angoisse m'étreint à le voir disparaître ;
Et parfois j'ai cru voir, pâle, à cette fenêtre,
Là-bas entre ces tours, à l'horizon que teint
Mon propre sang, rouler mon diadème éteint.

Un élément particulier à noter, dont nous n'avons pas eu à parler dans notre analyse, c'est le merveilleux chrétien qui se manifeste en plus d'un endroit à travers le récit historique : on voit passer Ahasvérus et le pape renvoie à sa marche éternelle le pauvre Juif errant ; une voix d'outre-tombe parle à Grégoire dans la cabane natale ; ce sont des fables qui donnent un caractère de superstition et de crédulité à cette époque pieuse, et l'effet en est bon.

La documentation est solide et minutieuse, et fait de ce drame un tableau historique, vrai et édifiant. Les lettres de Grégoire, le Dante, la vie de saint Anselme, Benried, Tosti, Jaffé, ont été consultés et compulsés, fournissant des mots, des traits, comme ce jugement de Dieu rapporté par Lambertus, le pape Grégoire divisant l'hostie en deux et proposant à Henri IV de communier chacun avec une moitié, quitte à tomber raide mort en cas de parjure. Henri IV n'osa pas.

Voilà, au total, une belle œuvre, non écrite pour la foule, mais pour la minorité intellectuelle éprise de sobre et puissante beauté, et qui fait songer aux paroles par lesquelles Sully-Prudhomme remerciait l'Académie française de l'avoir appelé :

Le plus généreux bienfait de votre institution est de rassurer l'écrivain qui ne s'adresse pas à la foule dans sa poursuite d'un idéal austère et discret. Vos arrêts imposent à tous l'estime de ce qui n'est goûté que du petit nombre.

L'Académie française a sous la main une nouvelle occasion de s'attirer cet éloge.

LÉO CLARETIE.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Nous avons signalé au moment où elle s'est faite, il y a deux ans, la première expérience de télégraphie électrique sans fil conducteur, et nous avons exposé sommairement le principe de l'expérience. Aujourd'hui la question travaillée de toutes parts a fait des progrès importants, et on est arrivé, au mois de mars dernier, à transmettre des messages d'Angleterre en France à une distance d'environ 50 kilomètres : l'un des postes était à Douvres, l'autre près de Boulogne-sur-Mer. Rappelons que le principe de la télégraphie électrique sans fil repose sur l'emploi d'ondes électriques produites à la station transmettrice par des décharges sous formes d'étincelles et reçues à l'autre station par un appareil très simple, appelé radioconducteur. Si la première expérience pratique a été faite par un jeune savant italien, M. Marconi, il est juste de dire que les éléments lui ont été fournis par des savants de toutes les nationalités, ce qui est une considération heureuse pour une invention qui permet de lancer des messages par-dessus les frontières, sans autorisation.

En 1864, un Anglais, Maxwell, émet la théorie des ondes électriques ; en 1887, un Allemand, Hertz, donne un corps à ces théories et imagine l'oscillateur qui permet de créer ces ondes et de les étudier ; un Américain, Tesla, le suit dans cette voie ; en 1890, un Français, M. Branly, découvre l'action des ondulations électriques sur les limailles métalliques ; en 1895, un Russe, M. Popoff, utilise déjà les découvertes précédentes pour faire des signaux à distance ; en 1896, un Italien, M. Marconi, arrive à obtenir des appareils réellement pratiques fonctionnant à plusieurs kilomètres. Aujourd'hui, plusieurs constructeurs ont étudié et perfectionné les appareils et, en France, M. Ducretet, s'est tout spécialement consacré à cette question et a créé des postes portatifs très ingénieux et très pratiques qui sont déjà en service d'essai sur différents points.

Les ondulations ou radiations électriques sont produites au poste transmetteur par l'*oscillateur* de Hertz, plus ou moins modifié de sa forme primitive. Il se compose (fig. 1) d'une bobine d'induction B dont le gros fil (fil inducteur) est réuni à une batterie de piles ou d'accumulateurs en passant par l'interrupteur I et le manipulateur M ; le fil fin fil induit de cette bobine est réuni à deux petites sphères

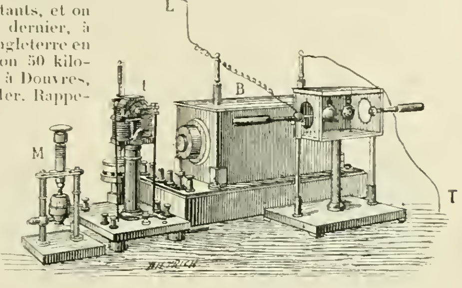


Fig. 1. — Appareil transmetteur pour la télégraphie sans fil.

M, manipulation qui permet d'envoyer le courant de la pile dans la bobine de Ruhmkorf B, en passant par l'interrupteur I ; A et B, sphères métalliques isolées où se produisent les étincelles et d'où partent les ondes électriques ; T, fil relié à la terre ; L, fil relié à un mât élevé, point d'émission des ondes dans l'espace.

placées en regard de deux autres plus grosses A et B isolées électriquement ; c'est là que se produisent les étincelles qui donnent naissance aux ondulations, radiations ou oscillations dont la fréquence atteint 250 à 300 millions par seconde. Leur nombre et leur amplitude varient suivant les éléments qui constituent la bobine, la distance et la grosseur des sphères, la marche de l'interrupteur, etc. ; en sorte qu'on peut accorder un oscillateur comme on accorde un instrument de musique. Une corde de violon produit un son à cause de ses oscillations et on sait que de leur longueur et de leur fréquence dépendent la valeur et la hauteur de la note rendue ; on sait aussi que lorsqu'une corde ou un diapason sont en vibration, une autre corde ou un autre diapason identiques, placés à distance se mettent à vibrer spontanément par influence ; souvent dans une pièce où l'on joue du piano on constate que l'une des bobèches d'un candélabre de la cheminée ou du lustre vibrent quand on attaque une certaine note ; c'est que cette bobèche se trouve précisément accordée pour recevoir les vibrations correspondant à cette note. Si nous insistons un peu là-dessus c'est que cela nous permet par analogie de répondre à l'une des principales objections

faites à la télégraphie électrique sans fil : à savoir que les télégrammes pourraient être reçus en même temps par divers appareils situés autour du point d'émission; cela est vrai, mais seulement s'ils ont été accordés pour cela. Il y a encore un autre moyen d'assurer une direction unique au message, nous en parlerons tout à l'heure.

Le récepteur, qui est influencé par les ondes émises au transmetteur, comprend comme pièce essentielle le radioconducteur de Branly. C'est un petit tube de verre B (fig. 2) dans lequel on a mis des limailles métalliques légèrement comprimées par deux tiges à vis qui pénètrent à chaque bout du tube. Chose très curieuse, les limailles ainsi disposées et intercalées dans le circuit d'une pile, deviennent conductrices du courant produit par cette pile dès qu'elles ont été influencées à distance par une ondulation provenant d'une source d'électricité à haute tension : étincelle d'une bobine d'induction, d'une machine à plateau, ou d'une décharge atmosphérique. Cette conductibilité persiste ensuite; mais si on frappe, même très légèrement sur le tube, elle cesse aussitôt; les limailles ne laissent plus passer le courant de la pile jusqu'à ce qu'elles se soient trouvées de nouveau influencées par les ondulations.

On a donc tiré parti de cette remarquable propriété des limailles, découverte par notre compatriote Branly; mais chaque expérimentateur a apporté dans la composition du radioconducteur des modifications qui ont pour but de le régler et de lui donner une sensibilité plus ou moins grande. La pile dont le courant traverse le radioconducteur met en fonction un électro-aimant ou relai R (fig. 2) qui n'a d'autre but que de fermer ou d'ouvrir le circuit d'une pile locale, aussi puissante qu'il est nécessaire, destinée à actionner des appareils enregistreurs, sonneries, etc. Un petit marteau mû par l'électro-aimant S vient frapper le tube B pour détruire la conductibilité après chaque réception d'ondes.

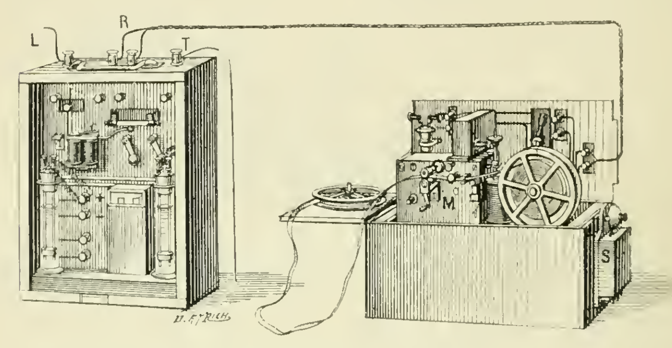


Fig. 2. — Appareil récepteur pour la télégraphie sans fil.

B, tube radioconducteur de Branly, qui devient conducteur sur l'influence des ondes électriques; S, marteau frappant sur le tube pour détruire sa conductibilité; R, relais de la pile locale fournissant le courant à la sonnerie et à l'enregistreur automatique M, pour les signaux Morse; T, fil relié à la terre; L. fil relié à un mât élevé, point de réception des ondes.

Dans les appareils construits par M. Ducretet, un enregistreur Morse M est disposé de façon à se mettre en marche et à s'arrêter automatiquement, ce qui permet de supprimer la présence d'un surveillant. Cela a son importance parce que, comme nous l'avons dit plus haut, le radioconducteur est sensible aux décharges atmosphériques, il en résulte que, par un temps d'orage, il produit des signaux, qui n'ont aucun sens, il est vrai, mais qui forceraient quand même le surveillant à venir à l'appareil. Avec le système automatique on laisse celui-ci livré à lui-même, il enregistre toutes les décharges qui se produisent et lorsqu'on fait plus tard la lecture de la bande, on se rend facilement compte des signaux qui se sont produits en dehors de ceux envoyés par le poste transmetteur; on a compté par temps orageux jusqu'à 300 décharges par heure qui viennent s'inscrire sur la bande. Le poste transmetteur envoie, suivant les règles de l'alphabet Morse, le courant dans la bo-

bine d'induction au moyen du manipulateur M (fig. 1), et aussitôt les ondulations se produisent pendant un temps plus ou moins long, suivant qu'il s'agit de tracer des traits ou des points sur la bande de l'enregistreur. Ces ondulations ne sont pas arrêtées par le brouillard, d'où supériorité de la télégraphie électrique sans fil sur la télégraphie optique. Il y a entre les ondes lumineuses et les ondes électriques une telle analogie qu'il est fort probable que ce sont les mêmes; par les effets différents qu'elles produisent, suivant les conditions où on les fait naître, nous les qualifions électriques ou lumineuses, mais quand nous les aurons mieux étudiées, nous reconnaîtrons leur complète identité d'origine.

De même qu'on dirige au moyen de réflecteurs un faisceau lumineux, on peut diriger aussi les ondulations électriques; si elles ne sont pas arrêtées par le brouillard, elles le sont par les corps opaques, qui peuvent même les réfléchir, et on a utilisé cette propriété pour assurer leur transmission dans une direction déterminée : celle du récepteur qu'on veut influencer. C'est parce que les corps opaques (les murs, les montagnes) arrêtent ces radiations qu'on dispose à chaque station de longs mâts, en haut desquels se trouve leur point de départ et d'arrivée; pour cette même raison, la distance maxima entre deux stations se trouvera forcément limitée par la courbure de la terre. Là où la distance est illimitée, parce qu'elle peut se propager indéfiniment en ligne droite, c'est entre les astres; et qui sait si un jour nous ne pourrons pas recevoir, grâce au tube de Branly, les messages de nos frères de Mars..... ou d'une autre planète.

*
* *

Nous avons lu dernièrement dans un journal quotidien, plus politique que scientifique, il est vrai, que le physicien américain Tesla avait trouvé un procédé permettant d'obtenir l'électricité à peu près pour rien. Voilà qui serait vraiment une découverte de nature à rendre de bien grands services à l'humanité, car avec l'électricité on a la lumière, la force motrice, la chaleur, etc., etc.

Nous voudrions bien avoir quelques détails sur cette fameuse découverte; les Américains nous ont si souvent lancé des nouvelles à sensation (qualifiées canards) que nous sommes en droit d'être méfiants. Récemment, l'un des hommes de ce pays, qui fit les plus grandes plaisanteries scientifico-industrielles, est mort. C'était un nommé Keely; il inventait des machines extraordinaires : des appareils qui, sous la simple vibration de la parole, produisaient une force motrice de plusieurs chevaux; d'autres qui fonctionnaient si économiquement que c'en était presque le mouvement perpétuel. Il montait des sociétés pour exploiter ses inventions, et il trouvait des actionnaires qui, eux, étaient toujours exploités. Quant aux inventions, elles ne l'étaient jamais. On a eu la curiosité, après sa mort, de visiter la maison où il faisait ses démonstrations, et on a eu l'explication de son succès dans les émissions. Les bons gogos venaient voir fonctionner les appareils et sortaient convaincus, car ils ne savaient pas que sous les planchers, dans l'épaisseur des murs, étaient dissimulés des réservoirs d'air comprimé et des tuyaux qui l'amenaient aux machines, présentées comme fonctionnant par tout autre moyen. Nous sommes très éloignés de dire que l'invention attribuée à M. Tesla peut avoir quelque rapport avec les supercheries de Keely; M. Tesla est un véritable savant qui a à son actif de très belles découvertes, notamment en électricité; mais nous devons mettre le public en garde contre les lanceurs d'affaires américaines, où l'imagination joue parfois un plus grand rôle que la réalité. Edison lui-même a été très surfait par ses compatriotes, qui voudraient nous faire croire qu'il a tout inventé. En réalité, comme il disposait de beaucoup d'argent et d'un personnel nombreux de mécaniciens et d'ingénieurs, il a perfectionné beaucoup d'appareils. Bien des personnes lui attribuent à tort le téléphone, qui est dû à son compatriote Bell. Il a été le premier à réaliser l'enregistrement et la reproduction de la parole, et il peut être considéré comme le véritable inventeur du phonographe. Il y a vingt et un ans que cet appareil a été présenté pour la première fois à Paris; il était alors fort imparfait, et il est resté longtemps sans subir de perfectionnements importants.

Il n'a, du reste, pas reçu d'application bien pratique et est toujours resté un objet de curiosité. On avait pensé un moment à l'employer pour remplacer la correspondance écrite; on dictait devant l'embouchure de l'appareil et on envoyait par la poste à son correspondant le cylindre où était enregistrée la parole. Celui-là le plaçait alors sur un appareil identique et écoutait; mais ce procédé de correspondance ne s'est pas répandu. En principe, le phonographe est très simple; il est basé sur l'enregistrement des vibrations d'une membrane bien tendue devant laquelle on parle. Au centre de celle-ci est fixé un petit stylet qui vient effleurer la surface d'un cylindre en matière plastique, telle que de la cire, animé d'un mouvement de rotation. A chaque vibra-

tion, le stylet s'enfonce plus ou moins dans la cire, où il trace un sillon plus ou moins profond. Pour reproduire ensuite la parole, on remplace le stylet effilé par un autre émoussé, et on lui fait suivre le sillon tracé.

Il est clair que pour utiliser toute la surface du cylindre on a eu soin de monter la plaque vibrante et le stylet qu'elle porte sur un arbre portant un pas de vis, afin de lui donner un mouvement de translation régulier parallèlement à l'axe du cylindre, de sorte que le sillon tracé est une hélice occupant toute la surface de celui-ci. Voilà le principe; mais la réalisation était délicate, et les premiers appareils d'Edison étaient fort imparfaits, au moins en ce qui concernait l'articulation de la parole; on ne comprenait bien ce que disait l'appareil que quand on savait de quoi il s'agissait. Dans les premiers modèles, on avait eu soin d'employer des cylindres d'assez grand diamètre; mais on y avait renoncé, et on en arriva à adopter universellement le petit diamètre de 5 centimètres.

MM. Pathé frères ont démontré récemment qu'il y avait un très grand intérêt à augmenter ce diamètre, afin d'augmenter la vitesse avec laquelle chaque point de la surface passe sous le stylet, sans pour cela augmenter la vitesse de rotation du cylindre. On se rend compte, en effet, que si deux poulies de diamètre différent sont montées sur un même axe, le chemin parcouru par un point situé à la circonférence de la petite sera moindre que le chemin parcouru dans le même temps par un point situé symétriquement à la circonférence de la grande. Ils ont construit, en conséquence, le « Stentor », qui ne diffère de la forme habituelle que par le diamètre du cylindre enregistreur S (fig. 3), qui est de 12 centimètres au lieu de 5, comme celui qui est employé dans les autres appareils. Un mouvement d'horlogerie M, renfermé dans le socle, donne, au moyen de la poulie R, la rotation de l'axe sur lequel se montent les cylindres de matière plastique; il actionne aussi l'arbre muni d'un pas de vis, qui porte et fait transgresser la membrane P et son stylet.

La nature de la matière qui constitue la membrane, la façon dont elle transmet les vibrations au stylet, la forme de celui-ci, etc., etc., sont autant de questions de détail qui, bien étudiées par MM. Pathé, leur ont permis de réaliser un appareil à peu près parfait. Comme intensité de son et netteté d'articulation, il dépasse tout ce que nous avons entendu jusqu'ici. Des expériences très intéressantes ont été faites avec des acteurs connus, chanteurs ou diseurs de monologues, et on se demande, à certains moments, si c'est l'acteur ou l'appareil qui parle.

Fig. 3. — Le Stentor, phonographe haut parleur.

C, cylindre des appareils ordinaires; S, cylindre du haut parleur; l'augmentation du diamètre a une influence notable sur l'intensité et la netteté de la reproduction; M, mouvement d'horlogerie qui, par la poulie R, met en rotation le cylindre et fait transgresser la membrane P portant le stylet.

Dans une certaine mesure, il ne serait pas impossible de satisfaire maintenant à peu de frais le vœu de la province, qui se plaint de contribuer pour une large part à la subvention de nos théâtres sans en profiter.

⁂

Dans les pays du Nord les ports sont fermés par la banquise pendant l'hiver; les navires de commerce et les vaisseaux de guerre sont au repos forcé; sur les lacs comme le Baïkal, véritable mer inté-

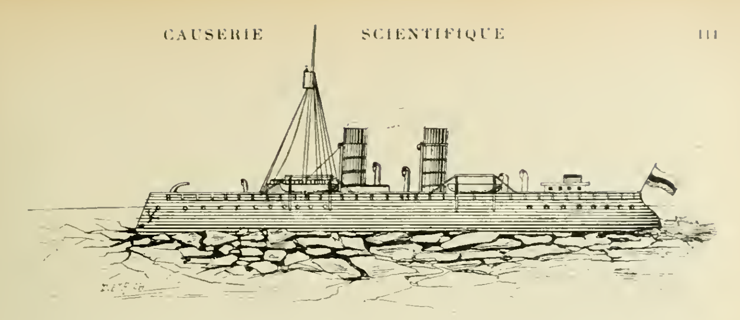


Fig. 4. — L'*Ermack*, bateau brise-glaces de la marine russe, pouvant traverser des banquises d'un mètre d'épaisseur.

rieure, la durée d'inaction est encore plus grande. La marine russe plus que toute autre éprouvait depuis longtemps le besoin d'avoir un outillage suffisant pour pouvoir pratiquer rapidement un chenal dans des glaces d'un mètre d'épaisseur et plus. L'amiral Makaroff, qui s'est consacré à l'étude de cette importante question, vient de faire construire un navire brise-glaces, l'*Ermack* (fig. 4), d'une puissance de beaucoup supérieure à celle des engins analogues construits jusqu'alors, et les essais faits dans la Baltique ont donné des résultats surprenants. La longueur du navire est de 92 mètres, sa largeur de 21 mètres, il a 13 mètres de creux. Il est à double paroi et porte une cuirasse en acier de trois centimètres d'épaisseur; en outre quarante-huit compartiments étanches assurent son insubmersibilité. Au milieu du navire, dans un compartiment aussi complètement que possible à l'abri des avaries, se trouvent les pompes dont la principale débite 10 000 litres d'eau à la minute. Sur les côtés, ainsi qu'à l'avant et à l'arrière, sont des réservoirs où on peut envoyer ou retirer l'eau à volonté, de façon à changer l'équilibre du navire et son tirant d'eau; on peut, par exemple, en le chargeant à l'arrière, l'amener à peser de l'avant sur la banquise qu'il brise par son énorme poids; l'étrave est du reste inclinée sous un angle de 70 degrés pour faciliter cette manœuvre. La forme de la coque et sa résistance sont calculées de façon à ce que si l'*Ermack* était emprisonné de toutes parts par les glaces, il serait soulevé sans se briser jusqu'à être expulsé de la banquise comme le noyau d'une cerise. Il y a trois hélices à l'arrière et une à l'avant; elles sont mises en mouvement par quatre machines à vapeur indépendantes développant chacune 3 000 chevaux; l'hélice de l'avant sert principalement à agiter l'eau et à diviser les débris de la banquise à mesure qu'elle se rompt sous l'action de l'étrave. Dans la Baltique, le navire traversa sans difficulté, à la vitesse de 9 nœuds, les glaces en dérive et se fraya un chemin dans la banquise de la rade de Cronstadt, qui avait environ un mètre d'épaisseur, pour entrer dans le port, marchant encore à la vitesse de 6 nœuds et gouvernant avec facilité.

Depuis son entrée dans la Baltique, au mois de mars dernier, jusqu'à la fin de l'hiver, l'*Ermack* a frayé la route et délivré des glaces qui les emprisonnaient plus de cent navires à vapeur. C'est un merveilleux auxiliaire de la marine marchande, sans compter les services qu'il peut rendre à la marine militaire et aux expéditions scientifiques dans les régions boréales.

* * *

La civilité puérile et honnête nous prescrit de nous laver les mains avant de nous mettre à table, elle ne défend pas de les laver un peu plus souvent; en faisant cette petite opération on satisfait non seulement à la civilité, mais aussi à l'hygiène, car on se sert de savon, et il est reconnu que celui-ci est microbicide, même quand il n'est pas vendu comme tel, un peu plus cher, en passant par la pharmacie. Le savon ordinaire, le simple savon blanc qui, depuis près de dix siècles, se fabrique à Marseille, est très suffisant; le microbe n'aime pas les alcalis qui en forment la base. Nous n'irons pas jusqu'à dire qu'avec lui il n'est pas besoin d'autre antiseptique; mais il est suffisant pour bien des usages, surtout si on l'emploie à l'état de solution dans l'eau chaude.

G. Mareschal.

Les renseignements de cet article sont donnés au point de vue scientifique et en dehors de toute réclame. Aussi il ne sera pas répondu aux demandes d'adresses ou de renseignements commerciaux

CHRONIQUE THÉATRALE

Théatre Sarah Bernhardt. — *La Tragique histoire d'Hamlet, prince de Danemark*, drame en douze tableaux de William Shakespeare. Traduction en prose de MM. Eugène Morand et Marcel Schwob, musique de scène de M. Gabriel Pierné.

« Un grand seigneur vient de reparaître parmi nous. C'est le seigneur *Hamlet*, prince de Danemark, fils préféré de l'esprit de Shakespeare, créature faite de réalité et de rêve. Le livre où sont enfermées les vingt scènes du magnifique drame est bien de ceux qui restent à notre portée et qui sont sans cesse lus et relus; les dialogues qui le composent, capricieusement subtils, étrangement fleuris, ou terriblement simples et nus, ont gardé une éternelle saveur d'inattendu, troublent et réconfortent par le sens profond, la leçon d'existence cachés sous leurs mots. »

C'est en ces nobles termes que M. Gustave Geffroy salue la reprise à la scène de ce grand drame humain, de ce stupéfiant chef-d'œuvre que Mme Sarah Bernhardt vient d'offrir, suivant sa coutume, comme un régal d'art merveilleux... De ces lignes je retiens, avant tout, une expression juste et heureuse : « Leçon d'existence... »

Oui, tel nous apparaît ce drame. C'est bien, en effet, la leçon cruelle, impitoyable de la Vie. L'âme du jeune prince, c'est l'âme humaine non encore déformée par les vilenies et se heurtant douloureusement à toutes les abjections et à tous les crimes; c'est la torture atroce de la vertu, de la pureté, de l'honneur souillés, roués, piétinés par les instincts pervers, les vices et les basses flatteries... Et comme il nous apparaît filial et impollué, cet enfant royal, comme dans sa faiblesse physique nous séduit et nous subjugue cette force morale invincible de la vérité et de la justice que rien ne peut abattre et dont le triomphe est inévitable! Il n'est point de figure plus grandiose dans le théâtre de tous les temps, et jamais le génie de Shakespeare ne s'éleva, comme en ce chef-d'œuvre, à de plus sublimes hauteurs...

Mais c'est ici que je m'arrête et je crains bien que M. Geffroy ne se trompe étrangement quand il estime que le livre « est resté à notre portée... »

Oh! qu'il est dangereux de toucher aux chefs-d'œuvre et comme le public est peu préparé à en goûter la saveur!...

Je suis allé deux fois entendre *Hamlet*. La première j'ai concentré mon attention sur sa merveilleuse interprète. Tout à elle, suivant avec joie les manifestations de son âme, j'ai admiré « comme une brute » suivant l'énergique expression d'Hugo. Ce furent là d'inoubliables jouissances. Pour la première fois en France, j'ai eu l'impression absolue, exacte — que mon imagination m'avait donnée à la lecture — de ce caractère hésitant, plein de doutes, de contradictions, de colères subites et de désenchantements... L'idéal que je m'étais forgé et que déjà une fois, à New-York (j'en ai déjà parlé ici même), M. Berboom-Tree avait presque atteint, a été complètement réalisé, dépassé, même, car il serait téméraire de supposer qu'on pût rêver perfection semblable... Que le public s'emballât au même point que moi, que son admiration fut d'accord sur tous les points avec la mienne, en vérité, je ne m'en souciais guère. Mon bonheur était égoïste et, suspendu aux lèvres de l'artiste, j'ai partagé douloureusement — douleur d'âpre jouissance — ses angoisses et ses désespoirs... Mon cœur s'est soulevé de dégoût en contemplant l'avilissement de la reine incestueuse et la hideur du roi assassin; j'ai pleuré avec Hamlet sur la triste fin d'Ophélie, avec lui je me suis penché sur l'abîme et j'ai sondé l'avenir et l'au delà; les mystères de l'éternel « dormir » se sont révélés à moi; j'ai médité sur les insolubles problèmes, et j'ai admiré, admiré, admiré...

Puis, j'ai voulu étudier le public, et je suis revenu une seconde fois!

— C'est l'absinthe! l'absinthe!

Ce cri de joie d'*Hamlet* pendant la scène du meurtre de Gonzague qui arrache au criminel l'aveu de son forfait, me chantait aux oreilles...

Oh! les bonnes âmes placides et résignées que celles qui, sous formes humaines, bayaient candides et inaccessibles aux tragiques émotions.

« A notre portée? » Que non pas! Très loin de nous, ces vingt scènes du magnifique drame, très au-dessus de notre esthétique courante, je vous jure... Pas un

applaudissement n'aurait éclaté sans un signal convenu... Tout ce qui se passait là était lettre morte pour la majorité des spectateurs... Leurs bons yeux ronds regardaient défiler les scènes comme s'il se fût agi d'un simple mélo et l'on s'accordait à trouver que le prince Hamlet monologuait beaucoup trop, en langage le plus souvent incompréhensible. Etre ou ne pas être ? Voilà la question que bien peu se posaient et dont un moins grand nombre encore comprenait l'opportunité... Et n'est-il pas vrai, madame ma voisine, que je ne connais pas, que ce gamin est bien ridicule de renifler les relents d'une tête de mort en décomposition et de parler à propos de ce pauvre Yorick, hélas ! qui n'a rien de commun avec l'action même du drame, d'Alexandre, de vieux mur et d'argile bouchant un tonneau pourri ; et ce fossoyeur, avec ses chansons et ses calembours, est-il assez inutile, et ces allusions au lit incestueux de Gertrude (ce nom même est ridicule) sont-elles assez choquantes ?... Ah ! cependant, une scène dans ce tableau du cimetière vous intéressa : c'est le moment où Hamlet — profanation qui vous fit cependant tressaillir — fait d'un coup de pied rouler un crâne comme une boule. Dame, à ce moment vous fûtes sérieusement émue et vous vous levâtes avec anxiété de votre fauteuil pour voir jusqu'où la tête irait en roulant. Quel scandale, n'est-il pas vrai, si elle eût sauté par-dessus la rampe et fût tombée dans l'orchestre !... On a beau savoir que c'est un cartonnage de théâtre, un simple accessoire en somme, on est quand même impressionné par la forme extérieure et vos mignonnes mains eussent reculé d'effroi s'il vous eût fallu ramasser cette face grimaçante... Quant à la chanson d'Ophélie, n'en parlons pas, n'est-ce pas? Cette chanson sans queue ni tête est aussi sans rime ni raison et l'on se demande pourquoi cette jeune personne a perdu la tramontane. Est-ce l'abandon d'Hamlet ? Est-ce la mort de son père qui l'ont mise en ce triste état ? Ce n'est pas vous, certes, qui vous matagraboliseriez la cervelle pour découvrir le mot de l'énigme. Et comme vous avez raison ! Vous ne venez pas au théâtre pour expliquer des devinettes. Vous aviez gaiement dîné, vous aviez revêtu votre plus jolie toilette, et vous vous étiez promis de passer une bonne soirée à écouter Sarah. Car on vous avait dit qu'elle était superbe et très jolie en travesti. Aussi vous regardiez ses jambes fines et nerveuses, vous vous penchiez avec curiosité pour demander le nom du magistral artiste qui lui avait fait sa perruque, vous écoutiez les « mots » qu'elle disait, en constatant, non sans surprise, que sa diction célèbre était moins martelée que jadis et que les imitateurs feraient bien à l'avenir de modifier leur formule !.. Des mots ! des mots ! des mots ! Voilà tout ce que vous entendiez, voilà tout ce que vous avez retenu... Au fond, avouez-le, vous avez été déçue et votre ennui s'est manifesté par un départ précipité après cet acte lugubre du cimetière... Si jamais on vous y repince !... La semaine prochaine vous prendrez votre revanche aux Ambassadeurs ou aux Folies-Bergère... Et pourtant vous n'aviez l'air ni futile ni sotte... Votre œil était clair, votre sourire malin, vous aviez, dans le regard, la finesse charmante de la Parisienne qui est le contraire d'une niaise ; vous devez être amoureuse, car pendant les entr'actes vous ne vous égariez pas dans le débinage des toilettes de vos contemporaines et votre main pressait discrètement la main de votre compagnon... Sans doute, aussi, êtes-vous fille respectueuse et aimante ; mais quoi ! toute cette histoire de mère remariée, d'amante trahie, tout cet amas de philosophie indigeste, de mission à remplir, de père à venger, vous indiffère en somme... Vous vous dites que des aventures pareilles n'arrivent jamais et qu'elles sont bien ennuyeuses à entendre quand on est venu au théâtre pour s'amuser !...

Hors de notre portée ! décidément. Très loin de nous et de l'âme moderne cette tragique aventure du prince Hamlet... Spectacle réservé à quelques-uns qui s'y complaisent par tempérament d'artiste, auquel la foule accourt par snobisme, parce qu'il est de mode d'y paraître, mais qui laisse la majorité du public — en dépit des recettes qui ne prouvent que la puissance de la réclame — dans une sereine indifférence. Et cependant je vous admirais, vous, noble artiste, qui jetiez votre âme en pâture, qui rugissiez, qui pleuriez de vraies larmes, et qui jamais peut-être ne fûtes plus noble et plus grande. Je vous admirais plus encore que le premier soir où vous m'aviez fait si complètement oublier l'interprète pour ne me faire songer qu'au rôle qui s'incarnait en vous. J'admirais le superbe isolement dans lequel vous vous mainteniez... Nul bruit de la salle ne vous marquait que vos efforts étaient compris et appréciés. Vous jouiez toute seule, perdue dans votre rêve, vivant la vie de torture de l'enfant royal, sans vous soucier de l'opinion de tous ces gens qui ne se souciaient que de vous, et d'un cœur plein de reconnaissance, je vous envoyais mon hommage fidèle, à vous qui, depuis toujours, en dépit de l'envie basse, des railleries et des calomnies, n'avez jamais eu qu'un souci, celui d'atteindre par l'Art et pour l'Art un suprême idéal de beauté.

***

HENRI BECQUE

La mort fauche sans relâche. Voici qu'il nous faut ajouter à la liste des auteurs dramatiques disparus celui de Henri Becque... le célèbre auteur des *Corbeaux* et de la *Parisienne*.

Figure curieuse, étrange même, que celle de ce sévère observateur des vilenies de notre temps, de ce maître, pénible ouvrier, dont tout le bagage se réduit à deux pièces qui suffiront à préserver son nom de l'oubli. Henri Becque fut incontestablement un des chefs de la nouvelle école dramatique, et les jeunes d'aujourd'hui l'avaient depuis longtemps salué de ce titre, non seulement parce que l'âpreté forte de son talent le désignait pour occuper ce rang, mais peut-être aussi parce que sa difficulté à produire n'inquiétait pas la concurrence. D'aucuns raillent agréablement cette infécondité sans réfléchir à ceci, que Beaumarchais, à part le *Barbier*, qui est un bijou exquis, et le *Mariage de Figaro*, un pur chef-d'œuvre, n'a rien produit de transcendant. Et cependant, Beaumarchais existe, existera toujours. Il donna, lui aussi, le signal d'une révolution, non seulement politique — ce qui n'était pas sa faute, en somme, les événements l'ayant servi à souhait — mais surtout littéraire et dramatique. Il fut original et sa manière fit école. Becque, de même, apporta sur la scène une forme nouvelle en laquelle la jeune école voulut voir une formule et dont elle s'inspira...



Cl. Bary Benque

HENRI BECQUE

Était-ce vraiment une forme toute nouvelle...? On a souvent — et le parallèle était un éloge — évoqué à son sujet le grand nom de Molière... C'est peut-être aller vite en besogne; mais il est évident que l'auteur de *la Parisienne* avait beaucoup étudié *le Misanthrope*, tellement même qu'il n'était peut-être pas éloigné de jouer les Alceste à la ville... Il y a, dans cette comédie, un souci très grand de l'écriture ferme, du style concis du dialogue, une vivacité dans les reparties dégagées de tout cabotinage; le mot jaillit spontanément et ce mot est toujours le truchement d'une pensée forte ou satirique; quant à la pièce, à l'intrigue, il semble que l'auteur s'en soit médiocrement préoccupé. C'est un canevas, un prétexte, pas plus. Et, cependant cela existe, tant les personnages sont d'aplomb, tant leurs caractères sont solidement dessinés. La femme coquette, méchante, à la façon des chats, câline comme eux, spirituelle et dépourvue de tout sens moral, sensible à ses heures et susceptible de s'attendrir, n'est pas le portrait de *la* Parisienne, prise comme type général, mais c'est assurément le portrait d'*une* Parisienne dont il existe de très nombreux exemplaires...

Quant aux *Corbeaux*, ils apparaissent comme une eau-forte peu séduisante, mais d'une puissance de trait, d'une vérité d'observation cruelle devant lesquelles il faut s'incliner... C'est une page à la manière

noire dont l'amertume, le pessimisme, la fatalité font songer... L'intrigue en est plus touffue, quoique restant de construction simple. Les caractères y sont gravés profondément et défient le temps. On y retrouve — bien que les deux talents ne soient guère similaires — beaucoup de la manière de Dickens, de ce grand philosophe si mal connu en France. C'est la même ironie amère, le même désenchantement que dans certaines pages d'*Oliver Twist* ou de *Little Dorrit*. Mais là s'arrête le parallèle, car Becque, à l'encontre d'Alphonse Daudet, dont *le Petit Jack* semble une heureuse adaptation de *David Copperfield*, est toujours demeuré lui-même... Ce « lui-même » était, du reste, plein de contrastes. Les uns tenaient l'homme privé pour un égoïste féroce, les autres pour un tendre aigri par les déboires. Tous ont peut-être raison, et les deux opinions sont défendables... Je l'ai vu, moi, dans telles circonstances que je sais, d'une bonté, d'une serviabilité touchantes; j'ai quelquefois surpris en lui des élans de cœur qui m'ont fait aimer l'homme autant que jusqu'alors je m'étais contenté d'admirer l'écrivain et le penseur... Alceste, vous dis-je!... Impitoyable pour les sonnets d'Oronte et plein de mépris pour l'opportunisme de Philinte... Avec l'âge, cette fierté avait peut-être tourné à la sauvagerie, mais qui sait si ce sincère sut toujours se défendre contre la flatterie. Chef d'école, il le fut, sans nul doute. Mais on avait fini par le lui faire croire encore davantage et cet encens le grisait... Il avait érigé en principe une maladresse inconcevable et se glorifiait de ce manque absolu de « savoir faire ». Il aimait ce rôle de bourru, de paysan du Danube où son orgueil et sa timidité trouvaient leur compte... Car voilà le fond même de son âme. Becque était un timide orgueilleux... La plume à la main, il prenait sa revanche de ses gaucheries. Mais jusqu'à la fin, il fut victime de ces deux qualités qui, chez lui poussées à l'extrême, étaient devenues deux défauts...

Il n'est plus, mais ses deux œuvres demeureront. On lira encore peut-être *Michel Pauper*, que je n'aime guère, ainsi que *les Honnêtes femmes* et *la Navette*, deux actes, intéressants à coup sûr, mais qui n'ajoutent que peu de chose à sa gloire et que tout homme de talent, quel qu'il fût, pouvait écrire. Quant à la *Parisienne* et aux *Corbeaux*, on les jouera, on les rejouera longtemps encore, alors que bien des ouvrages d'un éclat plus vif et d'une notoriété plus grande seront retombés dans l'oubli.

MAURICE LEFEVRE.

LA MUSIQUE

OPÉRA. — Premier acte de *Briséïs* (œuvre posthume inachevée), drame en trois actes de MM. Ephraïm Mikhaël et Catulle Mendès, musique d'Emmanuel Chabrier (1842-1894). — *Joseph*, opéra en trois actes, paroles d'Alexandre Duval, musique de Méhul (1763-1817). Adapté pour la scène de l'Opéra par MM. Armand Silvestre pour la poésie, et Bourgault-Ducoudray pour la musique.

Voulant honorer la mémoire du bel artiste que fut Emmanuel Chabrier, la direction de l'Opéra n'a pas hésité à monter une œuvre inachevée. Je suis certain que nulles félicitations ne lui seront aussi agréables que l'intime et pure satisfaction du devoir accompli. C'est un credo artistique qui répond victorieusement à bien de mesquines attaques. C'est même un bel acte de désintéressement.
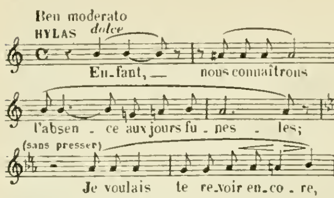
L'action se passe à Corinthe, au temps de l'empereur Adrien. Dans la composition d'une œuvre musicale l'ouverture étant le dernier travail auquel un auteur se livre (cette forme symphonique doit résumer toute l'œuvre qu'elle précède); il n'y en a pas, bien entendu, dans Briséïs.

Le rideau se lève sur un très joli décor nous montrant d'un côté la maison de Thanastô, la mère de Briséïs, et d'un autre, une falaise escarpée plongeant ses rochers dans les ondes bleues du golfe dont les flots obscurcis par la nuit bercent la nef d'Hylas (M. Vaguet) qui, avant de partir pour de lointains rivages, vient une dernière fois, et dit :

Comme un voyageur s'arrête au milieu du voyage
Pour cueillir une rose,
Je veux encore d'un adieu
Saluer le toit où repose
La vierge Briséïs, mon amour et mon vœu!

En de juvéniles rythmes débordant de tendresse et dont la chromatique de la mélodie est plus troublée d'émotion sentimentale que lascive, Hylas dépeint son

amour, l'espoir de l'Hyménée, et appelle éperdument sa chère fiancée Briséïs.
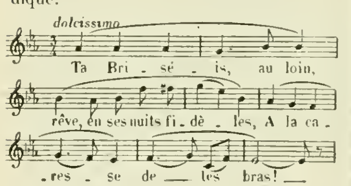


lui dit-il, puis il ajoute :

Dans Corynthe aux beaux murs, tes parents sont [fameux
Pour leurs grands biens... il doit être riche comme [eux
L'époux qu'accueillera le gynécée en fête!

De la description du voyage qu'il va entreprendre et des richesses qu'il espère rapporter, Briséïs (Mlle Berthet) ne retient que les dangers de la route, *les Tempêtes haineuses!... les Mauvaises Iles en fête, où l'Amour étranger trouble les cœurs épris.*

A un mouvement de protestation d'Hylas elle ajoute cet aveu aussi chaste qu'impudique.



A tant de tendresses, Hylas répond par un serment d'éternel amour. Ce serment, Briséïs le prononce avec ferveur.

Mais... c'est trop peu d'aimer jusqu'aux sommeils [funèbres,
Il faut aimer encor par delà leurs ténèbres!...

Et les jeunes amants, en des strophes musicales et poétiques d'une mélodie, d'un rythme et d'une allure éblouissante, jurent de s'aimer même au delà de la mort, prenant les cieux à témoin de leurs éternels et irrévocables serments.

Hylas s'est arraché des bras de Briséïs qui, restée seule, contemple le navire fuyant au loin en emportant son amour, en égrenant sur les flots les chants des matelots.

Ici se place une scène des plus charmantes qui, je l'espère, fera école et, pour la plus grande gloire de notre art musical français, portera certainement ses fruits.
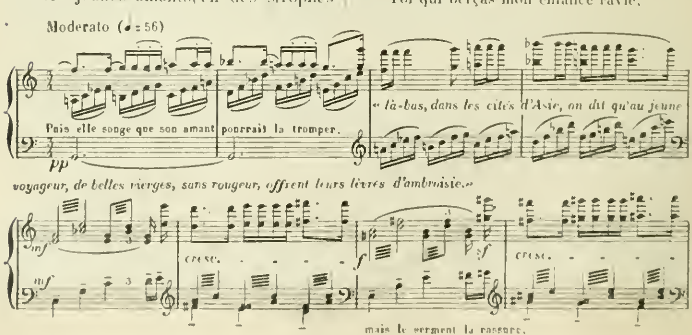
Au lieu du fastidieux récit ou de la déclamation lyrique, moyens très conventionnels et quelque peu monotones, la chanteuse, sacrifiant aux gestes et à la mimique longuement acquis le légitime orgueil et les succès relativement faciles d'un gosier généreux, se transforme en mime, laissant chanter à pleine voix l'orchestre sonore dont le registre est sans limites, qui pleure sans crier, et murmure sans jamais manquer de souffle *.

Après ces belles pages symphoniques qui révèlent, à notre esprit, les plus secrètes pensées de Briséïs, ses craintes et sa confiance; la réalité tragique nous empoigne, nous arrache de ces songes d'idéal. En proie à l'épouvante de la mort où un mal inconnu semble la précipiter, en proie à l'exaltation d'un farouche néo-christianisme dont elle est une fervente adepte, Thanastô, la mère de Briséïs, demande au Christ la vie. La vie, non pour elle-même, mais pour évangéliser.

Ainsi qu'un semeur charitable
Dans le champ du voisin sème le blé futur,
Je porterai chez les païens au cœur impur
Le dogme rédempteur et le dieu véritable.

A bout de forces, Thanastô (Mme Chrétien-Vaguet) tombe évanouie dans les bras de sa fille éplorée qui s'écrie :

Mère! O cher cœur, front vénéré,
Toi qui berças mon enfance ravie,
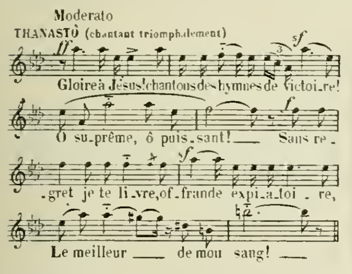


Pour te soustraire à l'Hadès abhorré,
Je suis prête à donner ma vie !...

« Tu l'as dit !... Je m'en souviendrai ! » répond à son enfant la mère. Pour apaiser les souffrances de Thanastô, autour de la statue d'Apollon, Briséïs, ses amies et ses serviteurs accomplissent les rites sacrés, et lorsque, l'invoquant dans leur hymne, ils disent : « Phoïbos, royal sauveur, apparais ! » c'est le catéchiste qui répond en tenant haute la croix : « Celui qui sauve, le voici ! » Anxieusement, Briséïs lui demande : « Ton Dieu... Sauvera-t-il ma mère ?... — Elle est guérie, si tu le veux ! » répond le catéchiste. Mais, à la joie enfantine de la jeune fille voulant offrir à ce dieu inconnu par elle l'encens, les fleurs et les offrandes, le catéchiste lui annonce :

L'offrande qu'il désire, ô vierge, c'est toi-même !
Ta mère, Thanastô, que l'esprit inspira
T'a vouée au baptême ;
Si tu me suis, elle vivra !..
Il est un saint lieu
Où des vierges, tes sœurs austères,
S'offrent, victimes volontaires,
A l'unique Dieu.

Se souvenant des serments qu'elle fit à Hylas et à sa mère, enfant soumise, mais fiancée éplorée, après de cruelles hésitations, la pauvre Briséïs suit au couvent le prêtre ; tandis que sa mère, dans son farouche fanatisme, s'écrie :
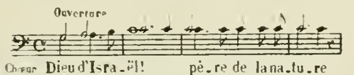


Si les cruelles et implacables défaillances de la loque charnelle n'avaient anéanti les belles manifestations intellectuelles de l'âme de Chabrier, si ce chef-d'œuvre eût été intégralement conçu et achevé, dans les deux actes suivants nous aurions pu entendre le développement musical et poétique de ce beau drame.

Après avoir été baptisée dans la mer, Briséïs rencontre Hylas lors de la cérémonie de son mariage divin. Fidèle à son serment amoureux, mais ne voulant parjurer sa promesse filiale, la vierge se poignarde. Et Hylas ne revoit de Briséïs que le fantôme, fantôme adorable, qui le convertit à la foi nouvelle et l'entraîne, lui païen, dans la terre bénie et consacrée où, attendant l'éternelle vie, les chrétiens reposent et dorment ensevelis sous les fleurs parfumées.

Inutile de dire, n'est-ce pas, que les artistes, l'orchestre et les chœurs de l'Opéra ont prodigué leurs talents. Pourtant je ne veux point terminer ces lignes sans adresser de sincères éloges à M. Bartet qui s'est taillé au pied levé dans le beau rôle du catéchiste un succès mérité.

Parlant de *Joseph*, M. A. Pougin écrivait : « C'est sur notre première scène lyrique, avec les ressources vocales et l'orchestre de l'Opéra, que le chef-d'œuvre de Méhul doit être exécuté. Il suffirait de confier la composition des récitatifs à un musicien d'un goût éprouvé. C'est le seul moyen de mettre dans tout leur jour les beautés de cette partition. » Aussi, suivant le conseil à la lettre, c'est à l'auteur de la délicieuse *Thamara*, de l'original et exotique *Rapsodie cambodgienne*, à l'éminent professeur d'histoire musicale au Conservatoire, au maître Bourgault-Ducoudray que fut confié par la direction de l'Opéra ce délicat travail.

Si l'œuvre de Méhul retrouve dans toutes ses inoubliables et classiques pages ses succès d'antan, si le thème grandiose, par sa simplicité, de l'ouverture et du chœur



du deuxième acte rappelant le huitième mode du plain-chant, dit Mode Hypomixolydien, ont eu leur légendaire succès, l'opinion professionnelle a, en général, désapprouvé les récitatifs musicaux remplaçant l'ancien dialogue impossible à l'Opéra.

Ceci prouve, une fois de plus, que le bon La Fontaine aurait pu, sans froisser personne, penser un peu à « la critique » en écrivant son immortelle et malicieuse fable, *le Meunier, son Fils et l'Ane*.

*
* *

Opéra-Comique. — *Cendrillon*, conte de fées en quatre actes et six tableaux, de M. Henri Cain, d'après Perrault, musique de M. Massenet.

Les grands succès de *Manon*, de *Werther*, de *Sapho* ont, il me semble, un peu détourné le maître Massenet et lui ont fait complètement abandonner la glorieuse route aux succès difficiles, mais durables.

Se souvenant de ces œuvres, peut-être un peu trop facilement assimilables, le

Cl. Mairet.

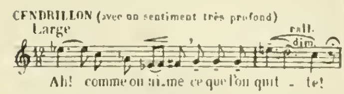
Pandolphe	Mme de la Haltière	Le Roi	Le Prince Charmant	Cendrillon	La Fée
M. Fugère.	Mme Deschamps-Jehin.	M. Dubosc.	Mlle Emelen.	Mlle Guiraudon.	Mme Bréjean-Gravière

Cendrillon, quatrième acte, sixième tableau.

Le Prince Charmant reconnaît dans Cendrillon l'inconnue qui, en s'enfuyant à minuit, avait perdu la petite pantoufle de vair.

Maître s'imite, se copie. Après la petite table de *Manon*, la lettre de *Werther* et la lampe de *Sapho*, voici venir le fauteuil de *Cendrillon*, dans lequel il me fait l'effet d'avoir écouté trop complaisamment les mièvres déclamations du chatnoiresque Delmet.

L'interprétation est de premier ordre. Mlle Guiraudon a donné une allure excessivement poétique au sympathique personnage de Cendrillon, dont elle chante le rôle avec des inflexions très petite fille qui sont du meilleur goût.



La virtuosité de Mme Bréjean-Gravière se donne libre cours dans le rôle de la fée qui semble décalqué sur celui de la Reine de la Nuit de la *Flûte enchantée*, de Mozart. Mlle Emelen prête son élégante allure au Prince Charmant, et M. Fugère, chanteur adroit, comédien émouvant, a une fois de plus le succès auquel il est légitimement habitué.

La mise en scène ?... ça ne se raconte pas, c'est une merveille qu'il faut voir !... elle absorbe tout, domine l'œuvre de son bon goût, de son luxe éblouissant ; encadre de ses féeriques splendeurs le chant et la danse, dont Mlle Chasles est la très gracieuse étoile.

Je regrette que *Cendrillon*, à l'instar d'une opérette, soit terminée par ce banal appel à l'indulgence du public :

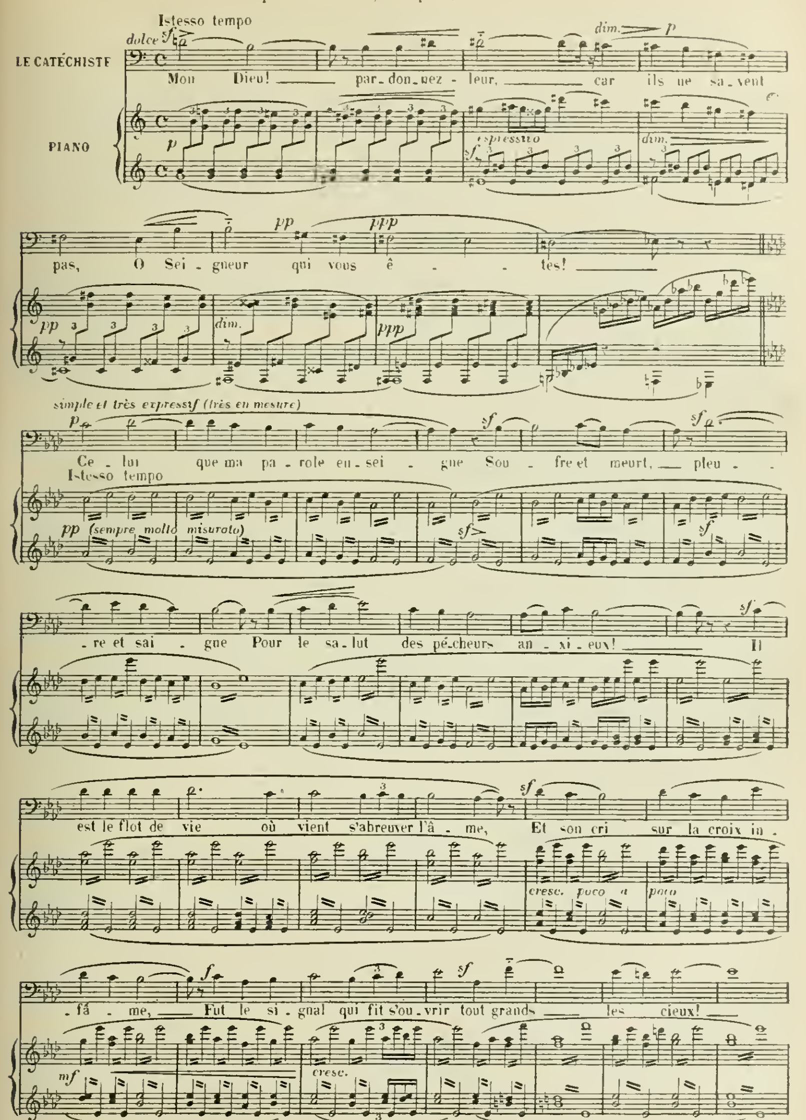
La pièce est terminée. On a fait de son mieux
Pour vous faire envoler par les beaux pays bleus.

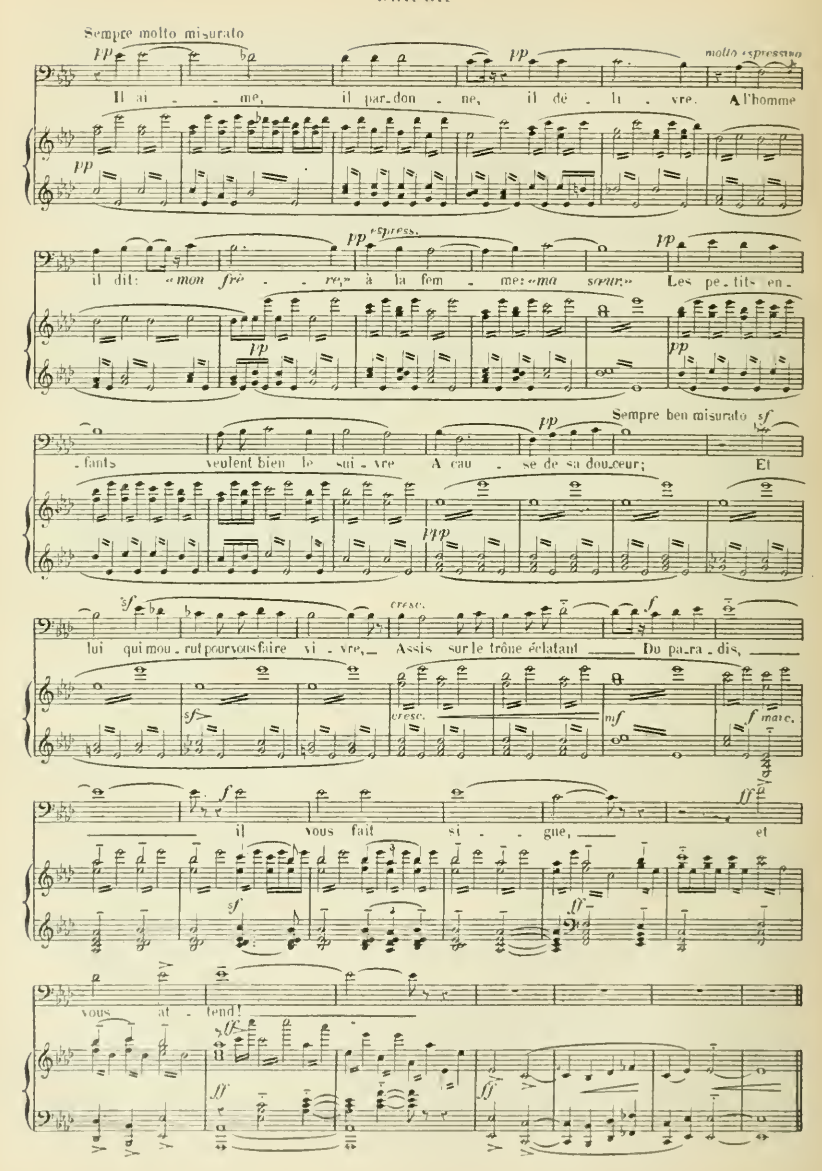
C'est presque l'excuse d'une mauvaise soirée : excuse d'autant plus superflue, qu'il s'agit d'une œuvre de Massenet.

Guillaume Danvers.

PRIÈRE DU CATÉCHISTE

Chantée par M. Ghasne lors de la première exécution de *Briséïs* aux concerts Lamoureux, le 31 janvier 1897, et par M. Bartet, à l'Opéra, le 8 mai 1899.




Sempre molto misurato
pp
Il ai - - me, il par-don - ne, il dé - li - vre. A l'homme
molto espressivo
pp
il dit: «mon frè - - re,» à la fem - me: «ma sœur.» Les pe-tits en-
espress.
-fants veulent bien le sui - vre A cau - se de sa dou-ceur;
Sempre ben misurato
ppp
sf
Et lui qui mou - rut pour vous faire vi - vre, Assis sur le trône éclatant Du pa-ra - dis,
cresc.
mf
f marc.
il vous fait si - - gue, et
ff
vous at - tend!
ff

ÉVÉNEMENTS GÉOGRAPHIQUES
ET COLONIAUX

La conférence de Bloemfontein, où se sont rencontrés M. Krüger, président de la République sud-africaine (Transvaal), et sir A. Milner, haut commissaire de la reine Victoria pour le sud de l'Afrique, a échoué.

Et l'Angleterre repart en guerre. Ou, bien plutôt, les journaux anglais ont déclaré la guerre au Transvaal. Ils déclarent souvent la guerre, ces journaux ; et cela, le plus souvent, n'a qu'une petite importance. Dans le cas présent, la surexcitation de l'opinion anglaise sert trop les projets de derrière la tête de M. Chamberlain, le ministre *impérialiste* des colonies, et de M. Cecil Rhodes, pour qu'on puisse ne pas regretter l'échec de la conférence et ne pas voir dans ce petit fait de la politique sud-africaine un événement de la politique générale. C'est qu'ici, en effet, il ne s'agit pas que des quelques milliers d'étrangers, les *uitlanders*, qui vivent au Transvaal, ni que de la question de la dynamite, ni que du Souaziland : il s'agit de l'indépendance des Républiques boers, de la mainmise de l'Angleterre sur



LE SUD AFRICAIN — LES ANGLAIS ET LES RÉPUBLIQUES BOERS

toute l'Afrique du Sud, de la poussée formidable de la marée anglaise à travers tout le continent d'Afrique, du Cap au Zambèze, du Zambèze au Nil, de l'Atlantique à la mer Rouge.

La situation, au reste, est complexe. Le fait essentiel est celui-ci : il y a antagonisme entre les intérêts transvaaliens et anglais. Cet antagonisme, deux hommes le personnifient en quelque sorte, deux hommes vraiment remarquables : le président Krüger et M. Cecil Rhodes.

Paul Krüger, l'*oncle Paul*, est l'homme

le plus populaire de l'Afrique du Sud. Il doit cette popularité à son caractère, et aussi à ce fait que sa vie résume l'histoire tout entière de ce coin du monde. Il naquit, en 1825, à Colesberg, dans la colonie anglaise du Cap, lui dont le nom est aujourd'hui un drapeau contre l'Angleterre. Tout jeune, il fit partie du grand *trek*, de cette migration de plusieurs milliers d'hommes, d'où sortirent les jeunes Républiques des deux rives du Vaal. En 1872, il fut membre du Conseil exécutif. En 1883, il fut élu président de la République, et il n'a pas cessé depuis d'occuper cette fonction. L'an dernier, il a été réélu, pour la quatrième fois, par 12 858 voix sur moins de 20 000 votants. Cet homme historique doit cette popularité à ceci, que, bien qu'il soit de descendance allemande, il est le représentant le plus typique de son peuple, au point de vue moral. Il incarne la simplicité de mœurs, le puritanisme religieux, l'amour de la vie rustique et de la liberté, qui donnent aux Boers une attitude si originale et si digne. *Oom* Paul ne boit que du café ou du lait ; il prêche lui-même, à l'occasion, dans l'église de Prétoria ; il habite une maison petite, semblable aux maisons voisines, et que désigne seulement un soldat en faction. Mais à ces goûts simples d'homme des champs, Krüger joint une habileté consommée. A lui seul, il a mis en échec et la convoitise brutale de Rhodes et les menées sourdes de l'Angleterre. Lors des derniers événements, il s'est révélé homme d'État.

M. Cecil Rhodes est un des hommes les plus remarquables de notre temps. Il est un exemple nouveau de ce que peut créer une volonté inébranlable. Fils d'un modeste pasteur anglais, il est envoyé au Cap par les médecins, comme phtisique. Il est condamné, il a dix-huit ans : désespère-t-il ? Il agit, il cherche, il va à Kimberley, aux mines de diamants ; il y commence sa fortune. Déjà, il fait son avenir : il sera un grand financier et aussi un grand politique. Mais son instruction, il le sent, est inégale à son ambition. Il revient en Angleterre, se remet à l'étude, prend ses grades à Oxford. Rentré au Cap, il commence son incroyable carrière. D'une part, il est le financier, l'âme de toutes les grandes entreprises du sud africain, le fondateur de sociétés, le jongleur de millions. De l'autre, il devient ministre dès 1884, premier ministre dès 1890. Depuis, il est, dans la colonie du Cap, le chef du parti progressiste ; mais il est surtout le conquérant qui a forgé de toutes pièces la *British*

DANS LE SUD AFRICAIN — LA RECHERCHE DE L'OR

South africa Chartered Company, sa chose, l'instrument avec lequel il a grandi indéfiniment vers le Nord la colonie du Cap. Conquérant du Machonaland, du Matabéléland, il a atteint le lac Tanganyka, il rêve de donner la main à ses compatriotes de l'Ouganda, du Soudan. C'est dans l'accomplissement de cette œuvre qu'il s'est heurté, nous le verrons, au Transvaal ; le duel s'est engagé entre Rhodes, personnification de la suprématie anglaise, et Krüger, personnification de la résistance hollandaise. Quel sera le vainqueur? *Rhodes*, disent les Anglais, *is the only man who can stand up to Paul Krüger :* Rhodes est le seul homme qui puisse tenir tête à Krüger.

Tels sont les lutteurs. Quelle est la cause du conflit?

Ce conflit est séculaire. Il naquit, durant les guerres de la Révolution, lorsque, la France ayant conquis la Hollande, l'Angleterre conquit la colonie hollandaise du Cap. Or cette colonie était habitée par des gens très fiers et jaloux de leur indépendance, lesquels, un beau jour, tirèrent leur révérence à leurs maîtres et partirent vers l'Est. Les Boers s'arrêtèrent au Natal, luttèrent contre les Zoulous, s'organisèrent en république. Les Anglais, cependant, arrivaient. Les Boers remontèrent sur leurs chariots, franchirent — c'était en 1843 — le Drakenberg, gagnèrent les vastes plaines herbeuses qu'arrose le Vaal. Là, ils fondèrent une nouvelle République : l'Etat libre d'Orange. Les Anglais les avaient suivis. A Bloomplatz, les Boers furent battus, leur Etat annexé à la colonie du Cap. Les Boers repartirent. Ils franchirent le Vaal, ils fondèrent une troisième république : le *Zuid Afrikaan Republick*, la République sud-africaine, ou Transvaal. Les Anglais arrivèrent peu après. Ils voulurent de nouveau annexer la terre des Boers ; ceux-ci, outrés de cette poursuite sans trêve, prirent les armes, et l'Angleterre dut reconnaître l'autonomie des deux Républiques (1854). Mais le Transvaal, sans cesse en lutte contre les indigènes Basoutos, sans argent et sans crédit, travaillé par un parti anglais, accepta, en 1877, le protectorat de la reine. Trois ans après, Krüger, Joubert et Prétorius soulevaient leurs concitoyens et, profitant des embarras des Anglais, aux prises avec le chef zoulou, Cettiwayo, anéantissaient à Majuba-Hill un détachement anglais de 800 hommes, soutenu par deux batteries d'artillerie (1881). La convention de Londres du 27 février 1884 reconnaissait à nouveau l'indépendance du Transvaal ;



DANS LE SUD AFRICAIN — LA TOMBE DU PRINCE IMPÉRIAL

une seule réserve était stipulée (art. 4), la voici :

Le Transvaal accepte de ne conclure aucun traité ou engagement avec aucun Etat ou nation autre que l'Etat libre d'Orange, ou aucune tribu indigène située à l'est ou à l'ouest de la République, jusqu'à ce que les traités ou engagements aient été approuvés par Sa Majesté la reine, étant entendu que cette approbation sera considérée comme accordée si, dans un délai de six mois comptés à partir du jour où aura été reçue copie du traité ou engagement proposé, le gouvernement de Sa Majesté Britannique n'a pas notifié au gouvernement transvaalien que ledit traité ou engagement est en conflit avec les intérêts de la Grande-Bretagne ou quelqu'une de ses possessions de l'Afrique du Sud.

Ainsi, dans l'histoire de ses origines, la République boer ne trouvait aucun motif de chérir la colonie du Cap et les Anglais ; et l'Angleterre devait éprouver une sympathie modérée pour une jeune nation, dont elle avait tout fait pour empêcher la naissance.

Ces sentiments de méfiance hostile allaient être développés par de nouveaux événements.

Il y a dix ans, les possessions anglaises de l'Afrique du Sud avaient pour limite septentrionale le Bechouanaland. Plus au Nord, sur un immense territoire, régnait un chef puissant, Lo-Bengula, chef des Matabélés et des Machonas. Le 30 octobre 1898, il concédait l'exploitation des richesses minières de son royaume à un syndicat que dirigeait M. Cécil Rhodes. Celui-ci entre alors en scène. Tout se précipite. Une Société d'études est constituée : la *Central Search Association* ; puis, dès le 29 octobre 1889, une Compagnie à charte : la *British South Africa Chartered Company*, la fameuse *Chartered*. En un an, 1889-90, M. Rhodes construit 200 kilomètres de chemins de fer, entre Kimberley et Vryburg. En trois mois, il construit, en plein Machonaland, grâce à une escorte de 500 hommes, munis de canons Maxim, 650 kilomètres de route, par Tuli, Victoria, Fort-Charter, Salisbury, jusqu'au nord du pays, à Hampden-Hill. Chacun de ces points est muni d'un poste fortifié : le Machonaland était conquis. M. Cecil Rhodes pousse plus loin encore. Il signe une convention avec Lewanika, chef des Barotsé, au nord du Zambèze, et fonde un poste, Fort-Abercorn, sur le Tanganyka.



DANS LE SUD AFRICAIN — UN VILLAGE (Collection G. T. Ferneyhough.)

Mais il restait à soumettre Lo-Bengula et à occuper le Matabélélaud. M. Cecil Rhodes attendait l'occasion de la lutte. En 1893, les Matabélés envahissent la ville de Victoria. La *Chartered* entre aussitôt en campagne, bat et tue Lo-Bengula. L'ancien kraal du roi nègre, Boulouwayo, devient la capitale des possessions de la Compagnie, de la *Rhodesia*, appellation officielle depuis le 3 mai 1895. Dans le même temps, le chemin de fer était poussé de Vryburg à Mafeking. Désormais, les Républiques boers formaient enclave au milieu des possessions britanniques ; M. Cecil Rhodes songea à les réduire, comme il avait réduit le chef indigène Lo-Bengula.

Il fut aidé dans cette tâche par des auxiliaires puissants.

Une grande calamité avait frappé les Boers du Transvaal : l'or avait été découvert sur leur territoire. Dès que la nouvelle en fut connue, une nuée d'étrangers, venus surtout des possessions anglaises, s'abattit sur le Witwatersrand, le grand district minier ; ils étaient

30 000 en 1891, 150 000 en 1896. Une ville naquit de toutes pièces, Johannesburg; en dix ans, elle compta 180 000 habitants. Ce fut la capitale des nouveaux venus, des étrangers, les *uitlanders*, la rivale de la capitale boer, toute voisine, Pretoria. Les uitlanders, qui représentèrent bientôt des intérêts énormes, réclamèrent des garanties, des droits politiques; ils formèrent, dès 1891, l'*Union nationale du Transvaal* et entrèrent en conflit avec le *Volksraad*, l'Assemblée transvaalienne, et avec le Président Krüger. On pense si M. Cecil Rhodes fut heureux de ces événements! Il voyait le Transvaal devenir ainsi une proie des plus riches, et, pensait-il, des plus aisées à prendre. C'est que la richesse aurifère que renferme le sol de la République est estimée à une trentaine de... milliards! En une année — 1895 — le Rand seul a produit plus de 71 000 kilogrammes d'or... Et M. Cecil Rhodes lia partie avec les uitlanders. On sait ce qui suivit : le meilleur agent de Rhodes, le Dr Jameson, envahit le Transvaal; il fut cerné et vaincu par les Boers à Krügersdorf, à 30 kilomètres à peine de Johannesburg, le 2 janvier 1896.

L'action des Boers avait été si rapide, que les uitlanders, surpris, n'avaient pu bouger.

L'Angleterre fut obligée, devant la clameur qui s'éleva de partout contre cet acte de piraterie internationale, de désavouer Jameson; mais son ressentiment contre le Transvaal s'accrut encore de cette blessure faite à son amour-propre. Depuis deux ans, le malentendu entre son gouvernement et celui du Transvaal n'a fait que s'aggraver. Ce dernier a proposé un arbitrage; mais voici que l'Angleterre a découvert que l'article 4 de la Convention du 27 février 1884 — cité plus haut — lui donne un certain droit de protectorat sur le Transvaal, et elle se refuse à admettre l'arbitrage d'un tiers entre elle et son protégé. Le Transvaal répond, en affirmant son indépendance; on ne pouvait guère s'entendre sur ces bases!

On l'a essayé cependant. Sur l'initiative de M. Steijn, président de l'Etat d'Orange, une entrevue a été décidée entre le président Krüger et sir A. Milner, haut commissaire anglais. Elle a eu lieu à Bloemfontein, capitale de l'Etat libre, le 2 juin dernier. Elle n'a pas eu de résultats. M. Krüger a proposé d'adopter le principe de l'arbitrage pour toutes les contestations qui s'élèveraient entre les deux pays; il a consenti à donner, dans une certaine mesure, le droit de vote aux uitlanders, mais en faisant de l'acceptation par l'Angleterre du principe de l'arbitrage une condition *sine qua non* de tout accord. Sir A. Milner n'a pas cru pouvoir adhérer à ces propositions; il a quitté Bloemfontein, et M. Krüger est revenu à Prétoria.

Le conflit est plus grave que jamais. M. Cecil Rhodes et M. Chamberlain, le ministre anglais des colonies, se sont montrés menaçants; des bruits de guerre ont couru. Cependant, l'attitude du gouvernement du Cap, favorable à l'élément boer depuis que M. Rhodes n'est plus à sa tête, et les sympathies que s'est attirées par son esprit conciliant et modéré le gouvernement du Transvaal permettent de croire que l'Angleterre réfléchira encore avant d'imposer à un plus faible par la force sa volonté.

*
* *

Marchand est revenu.

Il n'avait plus rien à faire en Afrique. Le Bahr-el-Ghazal qu'il occupa, Fachoda qu'il avait atteint au milieu des difficultés qu'on sait, et qu'il était décidé à garder contre tous, Fachoda, le Bahr-el-Ghazal, sa conquête, nous avons tout cédé en bloc. Il fallait désormais que Marchand se fît Anglais ou qu'il revînt. Il est revenu.

Le 11 décembre 1898, à huit heures du matin, le drapeau français, qui flottait sur Fachoda depuis le 10 juillet, fut amené. Les troupes anglo-égyptiennes, rangées le long du Nil, rendirent les honneurs au *Faidherbe*, qui démarra immédiatement et prit la route du Sud. Du Nil, on passa dans le Sobat, du Sobat dans le Baro. Le 11 janvier, la rivière était impraticable; on confia au chef indigène la canonnière et les chalands. Ce fut désormais à pied que la mission s'achemina vers les hauteurs abyssines. Le 24, elle rencontrait à Bouré les docteurs de Couvalette et Chabaneix, envoyés vers elle par notre ministre en Abyssinie, M. Lagarde. A Goré, le premier centre important abyssin, commença la série des réceptions triomphales qui devaient se succéder jusqu'à Paris. Le 10 mars, on était à Addis-Ababa, la capitale de l'Abyssinie. La mission y arriva au complet. Le capitaine Mangin, envoyé le 11 novembre en exploration chez les Beni-Chougouls, vassaux de l'empereur Ménélik, et le lieutenant Fouque, parti le 10 décembre à sa recherche, avec mission de lui transmettre l'ordre d'évacuation, avaient rejoint Marchand sur les hauts plateaux. Leur double voyage augmentera les données restreintes que nous possédons sur ces régions de l'Abyssinie orientale. A Addis-Ababa, à Harrar, sur l'ordre de Ménélik, les plus grands honneurs furent prodigués aux officiers français, « aux blancs qui marchaient depuis trois ans ». Enfin, le 19 mai, ceux-ci montaient, en



Cl. Paul Boyer.

LE COMMANDANT MARCHAND

rade de Djibouti, sur le croiseur le *D'Assas*, en route pour la France.

La traversée d'Afrique était terminée. Elle avait duré exactement trois ans. Rappelons ici ses grandes dates.

1896. — 25 avril, 10 mai et 25 mai, départ de France de la mission. — 25 juin, départ de Marchand. — 20 juillet, arrivée à Libreville. — Août à décembre, pacification du Bas-Congo.

1897. — 10 mars, départ de Brazzaville. — Octobre, arrivée à Kodjalé. — Novembre, installation du quartier général à Fort-Desaix.

1898. — Fin juin, départ pour le Nil. — 10 juillet, arrivée à Fachoda. — 25 août, attaque par les Derviches. — 3 septembre, prise de Khartoum par lord Kitchener. — 19 septembre, rencontre de Kitchener et de Marchand. — 24 octobre, arrivée du capitaine Baratier à Paris. — 4 novembre, décision prise par le Gouvernement français d'évacuer Fachoda. — 11 novembre, évacuation de Fachoda.

1899. — 11 mars, arrivée à Addis-Ababa. — 19 mai, arrivée à Djibouti.

Onze officiers faisaient partie de la mission Marchand. Deux sont morts; ce sont :

Le lieutenant *Gouly;* engagé militaire; élève de Saint-Maixent, mort le 12 mars 1898, à M'Bia, près de Tamboura.

Le lieutenant *Simon;* rentré malade en 1897, mort depuis à Alger.

Les neuf officiers qui ont accompli la route jusqu'au bout sont :

Le commandant Marchand, né à Thoissey (Ain) le 22 novembre 1863; engagé volontaire dans l'infanterie de marine (1883); élève à Saint-Maixent (1886); sous-lieutenant aux tirailleurs sénégalais (1887); lieutenant à l'état-major hors cadres au Sénégal (1890); capitaine (1892); commandant, le 1er octobre 1898. Le capitaine *Baratier;* né à Belfort le 11 juillet 1864. Le capitaine d'artillerie de marine *Germain;* né à Maurs (Cantal) le 19 mars 1865. Le capitaine *Mangin;* né à Sarrebourg le 6 juillet 1866. Le capitaine *Largeau*, né à Irun (Espagne), de parents français, le 11 juin 1867. Le lieutenant *Fouque*, né à Grenoble, le 4 août 1869. L'enseigne *Dyé*, né le 25 septembre 1874. Le médecin de première classe *Emily*. L'interprète *Landeroin*.

La France, à Toulon, à Paris, a fait à Marchand et à ses compagnons un accueil enthousiaste. Le peuple s'est pressé sur leurs pas, et, dans des acclamations unanimes, il les a remerciés de lui avoir donné un peu de gloire. Oui, il faut les remercier, ces vaillants; il faut les consoler aussi.

« — Tant que nous avons marché de l'avant, nous disait l'un d'eux, nous étions contents. Privations, fatigues, on s'en moquait! Mais le retour fut terrible; nous ne demandions plus qu'une chose, que *cela* finît bientôt. »

Gaston Bouvier.

LE MONDE ET LES SPORTS

LES COURSES A LONGCHAMP

Bien qu'il ne soit pas nouveau, le spectacle de l'exode en foule vers le Bois les journées de grandes courses est toujours intéressant; les voitures filent au grand trot dans les allées principales, et rien n'arrête leur vitesse; elles sont si bien serrées les unes contre les autres, que leur ensemble paraît une mer compacte, un immense flot se mouvant sous une même poussée, dans une même direction; il y a de tout dans cette marée qui

AVANT LA COURSE

monte, le riche et le pauvre y coudoient leurs plaisirs et leurs ambitions, et celles-ci sont toujours les plus fortes; sur cent personnes qui se dirigent vers le champ de courses, on n'en rencontrerait sûrement pas deux qui aient l'âme tranquille et qui soient sorties ce jour-là pour le simple plaisir de voir un beau spectacle, d'assister aux exploits du champion national, ou de vivre en plein air une belle journée d'été.

Dans cette foule, il y a bien des fortunés, mais que de malheureux qui vont chercher à remonter leur fortune avec la dernière pièce de 20 francs! L'espoir du joueur est si grand qu'il s'imagine toujours retrouver le filon de la chance perdu, et il ne se décourage pour de bon que le jour où il se sent acculé dans ses derniers retranchements et quand il est obligé de se convaincre de l'inanité de ses calculs devant le néant de son porte-monnaie.

Il est regrettable que le jeu soit le mobile principal des courses — il en est même plus que le mobile, il en est l'âme: sans paris, il n'y aurait plus de courses. — En effet, les soucis et les émotions empêchent la plupart des personnes qui vont aux courses de profiter d'un des plus beaux spectacles qu'on puisse admirer. Rien n'est joli comme ce grand tapis vert de Longchamp, si bien entouré des hauteurs de Saint-Cloud et de Bellevue, et ce cadre au milieu duquel des milliers



UNE SORTIE DIFFICILE

d'êtres se meuvent dans toutes les directions a dû inspirer bien des artistes. Au moment de la représentation, c'est-à-dire de la course elle-même, l'intérêt est des plus vifs et des plus palpitants : sans parler du plaisir sportif que les spécialistes apprécient avant tous les autres, on ne peut compter pour rien ces impressions de couleurs qui marquent le gazon de points mobiles et qui papillotent sous le soleil.

Ce tableau, qui charmera toujours une âme d'artiste, n'a pourtant pas toute l'appréciation qu'il mérite. Le succès se porte généralement ailleurs.

Si les courses sont devenues à la mode et si aujourd'hui on ne s'occupe guère que



LE PROGRAMME A L'ENTRÉE

de la forme et non du fond, c'est à tort, car la raison d'être des courses en France et la cause première de l'existence des Sociétés qui s'en occupent sont des plus louables : l'amélioration de la race du cheval.

La Société d'encouragement, qui régit actuellement les hippodromes du Bois de Boulogne et de Chantilly, date de 1833; elle fut fondée dans le but de réagir contre l'apathie où l'on était en France sur la question des chevaux. En Angleterre, l'élevage se faisait depuis longtemps dans des conditions parfaites; aussi les produits qu'on possédait sur les plaines de New-market étaient-ils d'une supériorité incontestable sur les nôtres, les pur sang anglais avaient des qualités de vitesse et de résistance qui rendaient impossible toute lutte entre les chevaux des deux pays.

La Société se composait à l'origine de quatorze membres : le duc d'Orléans, le duc de Nemours, MM. le comte Maxime Caccia, le comte de Cambis, Casimir Delamarre, le comte Anatole Demidoff, Fasquel, Ch. Laffitte, Ernest Le Roy, le chevalier de Machado, le prince de la Moskova, de Normandie, Rieussec et lord Henry Seymour. Le but de la Société, complètement désintéressé, était de chercher tous les moyens possibles de provoquer, sinon une race française, du moins des produits nationaux pouvant lutter avec avantage contre les anglais et destinés à alimenter les haras d'étalons capables d'engendrer soit d'autres pur sang, soit des demi-sang. Comme on le voit, le programme des organisateurs primitifs était des plus larges, puisque les bienfaits qu'ils espéraient retirer de leur institution devaient se répandre sur tous les chevaux français, y compris ceux de l'armée.



QUELQUES COINS DU PESAGE

Le moyen d'arriver au but était de suggérer aux éleveurs le désir d'avoir des produits d'une lignée sans tare; il fallut établir à cet effet un état civil des chevaux et dresser un *stud-book*, sorte d'archives officielles où l'on retrouve toute la parenté des chevaux de pur sang. Toutefois l'élevage, entendu de cette façon, exigeait des soins particuliers et fort dispendieux; il fallait pouvoir encourager les propriétaires qui, à cette époque, étaient tous éleveurs; c'est ainsi qu'on en vint à créer des prix élevés pour les courses qu'on faisait faire aux jeunes chevaux.

Les luttes entre chevaux n'avaient pas pour unique but de délivrer des prix aux éleveurs et de les indemniser autant que possible de leurs sacrifices; elles avaient aussi pour destination de découvrir les sujets de choix, supérieurs à leurs congénères et de les recommander particulièrement comme étalons après leur carrière de courses.

Petit à petit toutes les personnes qui s'occupaient de chevaux vinrent se ranger

auprès des organisateurs de la première heure, les achats de bêtes devinrent de plus en plus nombreux et les prix augmentèrent de jour en jour; l'on vit bientôt surgir des propriétaires de chevaux qui ne s'occupaient pas d'élevage. Ce système profite par ricochet à ceux qui se sont occupés de la naissance et des premiers soins aux poulains, puisque forcément celui qui achète des chevaux doit s'adresser à eux pour monter son écurie; d'autre part, les prix des produits seront d'autant plus élevés que la naissance est plus illustre, mais par le fait de voir des propriétaires non éleveurs augmenter comme nombre, les intentions de la Société d'encouragement se trouvaient en partie déviées par ce que le résultat de la course n'avait aucune action directe sur l'éleveur qui, une fois son cheval vendu, s'en désintéressait complètement. Aussi la Société a-t-elle été bien inspirée, il y a quelques années, en réformant son règlement et en attribuant 10 pour 100 du prix au propriétaire de la mère du gagnant au moment de la naissance du cheval, à condition toutefois que cette naissance ait eu lieu en France.

Un des articles des statuts de la Société exige que toutes les courses qu'elle fera courir sur ses hippodromes seront destinées aux chevaux français, partant que les prix distribués reviendront uniquement aux propriétaires installés en France. Il n'y a qu'une dérogation à cette règle, elle a lieu pour le Grand Prix; on peut même dire que les statuts n'ont pas été violés par ce fait, car on sait que la ville de Paris donne une allocation de 50 000 fr., ce qui revient à considérer la Ville comme faisant courir le Grand Prix sur les terrains de la Société et sous son règlement. Si la Ville venait à supprimer ce chapitre de son budget, la Société serait assez riche pour parfaire la différence, puisqu'elle n'a pas hésité, il y a quatre ans, à ajouter de ses deniers 100 000 francs à l'ancienne attribution du prix, mais elle se verrait obligée de fermer le Grand Prix aux chevaux étrangers; ce changement causerait un grand préjudice au succès de cette course, la Ville elle-même serait la première à en supporter le mal.

Le Grand Prix fut institué en 1863 par le duc de Morny. Ce dernier, qui avait d'autres soucis que ceux du sport et d'autres gloires que celles du turf, ne chercha point, comme lord Derby, à donner son nom à la principale épreuve hippique de son pays. Il fut bien inspiré, car, en mettant la course sous les auspices de la Ville de Paris, il ouvrait le champ aux étrangers et en assurait le succès.



LE PADDOCK

Dans le commencement, on n'eut pas pour le duc de Morny toute la recon-

naissance qu'il méritait ; on lui reprocha de donner asile à la concurrence étrangère et, dès les premiers temps, les événements semblèrent donner raison à ses



LA RENTRÉE DU VAINQUEUR

détracteurs. *Dollar*, réputé comme un des meilleurs produits français, fut battu à Chantilly, dans le prix du Jockey-Club, après une lutte restée célèbre, par *La Touques*, à M. de Montgommery. Cette victoire donnait à *La Touques* une valeur inestimable ; malgré cela elle fut battue par *The Ranger*, le jour du Grand Prix. C'était une déception pour les partisans français, et l'on se demandait presque si les efforts faits depuis trente ans ne devaient pas être stériles, puisque le meilleur champion français s'était vu si facilement distancé par le cheval anglais.

Les années suivantes furent des revanches pour la production de notre pays. *Fille de l'Air*, *Vermout*, *Gladiateur* furent des victoires pour les couleurs des propriétaires français. *Gladiateur*, dont le nom est resté fastueux, battit même, sur leur propre champ, à Epsom, les meilleurs chevaux anglais dont on avait eu si peur en France quelques années auparavant. La victoire de *Vermout* fut l'occasion d'une rentrée triomphale ; on ne s'attendait guère à son succès, le cheval avait été complètement sacrifié à *Bois-Roussel*, son compagnon d'écurie, et lorsqu'on vit le favori français battu et ne pouvant plus supporter la lutte, ce fut un mouvement d'angoisse pour tous les spectateurs, mais cette inquiétude ne dura pas longtemps, car *Vermout* survint et sauva l'honneur.

Vermout est resté célèbre comme étalon et ses produits s'illustrèrent toujours ; il fut le père de *Boïard* qui gagna le Grand Prix en 1873 et dont le sang fut si recherché dans la suite par tous les grands propriétaires.

Les Anglais remportèrent quelques Grands Prix à Longchamp. *The Earl*, *Cremorne*, *Trent*, *Kisber*, *Bruce*, *Paradox*, *Minting* furent les héros des couleurs anglaises, mais depuis quinze ans les propriétaires français ont toujours gagné. Faut-il en conclure à la supériorité de la race française et dire qu'aujourd'hui la France, après avoir été tributaire de l'Angleterre pour l'achat des chevaux, pourrait voir l'interversion des rôles ? Non, assurément, et, de l'avis unanime, la moyenne anglaise est supérieure à la nôtre. Il ne faut pas oublier que les chevaux français ne gagnent jamais non plus quand ils vont en Angleterre. Toutefois ces courses internationales ne prouvent pas grand'chose, elles sont toujours sujettes à caution : une bête qui arrive dans un pays qui n'est pas le sien et qu'on fait courir quelques jours après son voyage ne peut assurément se trouver dans la plénitude de son action ; tout est contre elle : la nourriture qu'elle prend, l'air qu'elle respire et jusqu'au brouhaha de la foule qui n'est plus la même, peuvent avoir sur elle des influences fâcheuses.

Le principal élément qui assure le succès du Grand Prix, c'est le beau temps ; en 1886, la journée fut des plus mauvaises, une pluie intense ne cessa de tomber, les résultats furent des plus piteux, la Société enregistra un nombre d'entrées tellement inférieur à celui de la moyenne qu'elle calcula sa perte à 100 000 francs ; les fiacres cherchaient des clients ! Les directeurs des cafés-concerts durent congédier leurs chanteurs pour ne pas jouer devant des banquettes vides, et jusqu'au Jardin de Paris, où l'on constate toujours 10000 entrées le jour du Grand Prix, il n'y eut que 56 amateurs ! Cette pluie fut un malheur national !

Il faut aussi de la tranquillité dans la politique ; mais cette tranquillité relative du champ de courses est-elle une garantie pour le favori ?... Toujours est-il que *Perth*, le gagnant de cette année, était bien le cheval sur lequel on comptait ; c'est la première fois que cet événement se produit depuis douze ans.

Le Grand Prix est comme le dernier acte de la grande comédie parisienne. Au lendemain de cette fête, Paris commence à se vider ; à partir de ce jour, il est de bon ton de ne plus se montrer. C'est un tort qui, tout en faisant du mal au commerce de la capitale puisqu'il le prive de ses meilleurs clients, est préjudiciable aux personnes mêmes qui s'exilent ; Paris et ses environs sont à leur plus beau moment pendant ces derniers jours de printemps, et seuls ceux qui restent ici encore quelques semaines, avant l'inévitable exode à la mer, savent ce que perdent ceux que la campagne rappelle trop tôt.

A. DA CUNHA.

MEMENTO ENCYCLOPÉDIQUE

Événements de Mai 1899

1. — La journée du **1er mai** se passe dans le plus grand calme. Peu de chômage. Dans la soirée, quelques réunions et banquets à Paris et dans les centres ouvriers de province. — Mort du **Dr Le Sourd,** qui, pendant trente ans, dirigea la *Gazette des hôpitaux.* — Mort du général en retraite comte Théobald **Dalmas de Lapérouse,** le plus ancien des généraux de cavalerie. — Le baron Van Eetvelde, secrétaire d'Etat, chef du gouvernement central de l'**Etat du Congo,** prend sa retraite. Il est remplacé par **M. de Smet de Naeyer.** — Mort, à Darmstadt, du professeur **Louis Buchner,** auteur de *Force et matière.* — Le président de la **République Argentine,** dans un message, dit que le gouvernement va se consacrer au développement du pays, à la colonisation de la Patagonie, à la réalisation d'économies et a la préparation de la conversion du papier-monnaie.

2. — M. Le Menuet, secrétaire général de la **Ligue des Patriotes,** est condamné à 16 francs d'amende, avec application de la loi Bérenger, pour infraction à la loi sur les associations. — La **reine Victoria** quitte Cimiez, retournant en Angleterre. — Dans une circulaire aux procureurs généraux, le garde des sceaux recommande de s'inspirer de sentiments libéraux et humains dans la **répression du vagabondage** et de la mendicité. — Par suite de **la sécheresse** persistante, les récoltes sont compromises dans une grande partie de l'Espagne. — Mort de **Mgr Azarian,** patriarche de Cilicie du rite arménien catholique. — A Brunn (Autriche), 12 000 ouvriers des fabriques de tissus se mettent **en grève.** Ils réclament la journée de dix heures.

3. — Les **docteurs Doyon,** d'Uriage, et **Pamard,** d'Avignon, sont élus membres associés nationaux de l'Académie de médecine. — Le comité de fêtes de **Balzac** adresse aux Chambres une pétition demandant le transfert au Panthéon des restes d'Honoré de Balzac. — M. Loubet reçoit **M. Crisanto Medina,** qui lui remet ses lettres de créance comme ministre de la République du Nicaragua. — Mort du **général Loizillon,** ancien ministre de la guerre. — Mort de **M. Saba,** député de l'Aude. — Mort de **M. Vauthier-Galle,** statuaire et graveur en médailles, premier grand prix de Rome en 1839. — Les **souverains allemands** arrivent à Strasbourg. — Le **ministère italien,** présumant qu'il n'aurait pas la majorité à la Chambre dans la discussion sur l'affaire de la baie de San-Moun, donne sa démission.

4. — Ouverture du **congrès des Chambres syndicales** patronales industrielles de France. — Le **port de Nankin** (Chine) est ouvert au commerce étranger. — **Aux Philippines,** les Américains, continuant à repousser les insurgés, s'emparent de San-Fernando. — A Venise, ouverture du **6e congrès international de l'enseignement commercial.** — Ouverture des **Chambres de Roumanie.** M. Cantacuzène, président du conseil, lit un message du roi prononçant la dissolution du parlement. — Avant son départ pour un voyage d'exploration **au Pôle Nord,** le duc des Abruzzes est salué par le roi d'Italie. Le duc estime que son voyage durera deux ans et il espère retrouver les traces d'Andrée.

5. — Les nouvelles de la **mission Fourneau-Fondéré** disent qu'elle a quitté les rives du N'Goko, se dirigeant vers l'ouest. Elle pense être à Libreville en



NOUVELLE STATUE DE JEANNE D'ARC A ORLÉANS

Inaugurée le 8 mai.

juin. — A la Chambre, le ministre de la guerre, qui est questionné au sujet de la suspension du **cours de M. Georges Duruy,** professeur à l'Ecole polytechnique, est fréquemment et violemment interrompu par l'extrême gauche. Il descend de la tribune sans terminer son discours. — La **reine Victoria,** dont le départ a été retardé par suite du mauvais temps, s'embarque à Cherbourg pour l'Angleterre. — **Ibrahim-Ali,** envoyé en mission par lord Kitchener auprès de son oncle le sultan du Darfour, constata que son oncle avait été détrôné par Ali-Dinar. Ibrahim, avec son escorte, composée de 150 hommes, fut forcé de livrer bataille à Dinar. Celui-ci lui tua 120 hommes. Ibrahim, mis en déroute, rentra à Omdurman avec les trente survivants. — **A Samoa,** Mataafa consent à un armistice en attendant l'arrivée de la commission mixte. — M. Loret, directeur du service des antiquités en Egypte, découvre à Thèbes, dans la vallée des rois, la **tombe de Thoutmès Ier.**

6. — A Tours, ouverture des fêtes pour la célébration du **centenaire de Balzac,** et au Théâtre Français cérémonie du couronnement du buste du grand romancier. — A la suite des incidents qui se sont produits à la Chambre dans la séance du 5, **M. de Freycinet donne sa démission** de ministre de la guerre. Il est remplacé par M. Krantz, ministre des travaux publics, qui est remplacé lui-même par M. Monestier, sénateur.

— Le **général Galliéni,** avant de quitter Madagascar pour rentrer en France, inaugure le premier chemin de fer de l'île, entre Tamatave et Ivondro. — Mort du **cardinal Krementz,** archevêche de Cologne.

7. — Au cimetière de Sainte-Adresse, au Havre, remise

à l'Etat du mausolée elevé sur **l'ossuaire militaire** renfermant les restes du colonel Welter et des soldats morts en activité de service dans les arrondissements du Havre et d'Yvetot en 1870-1871. — Au musée social de Paris, assemblée générale de la Société des **Habitations à bon marché.** — A Tours, remise d'un **médaillon de Balzac** au conseil général, dans les jardins de la Préfecture. — A Romilly, à l'occasion de la délivrance d'Orléans par **Jeanne d'Arc,** service religieux. Au banquet offert à l'Hôtel de Ville, M. Cavaignac prononce un discours politique. — Les élections générales pour **la Sobranié** de Bulgarie donnent la majorité au gouvernement. — On annonce d'Amérique la première application, avec succès, du **télédiagraphe** pour la transmission des images à grandes distances. L'inventeur est M. Ern. Hummell.

8. — Au service célébré à la cathédrale d'Orléans à l'occasion de **la délivrance d'Orléans,** l'archevêque américain, Mgr Ireland, prononce le panégyrique de Jeanne d'Arc. Inauguration de la statue équestre de Jeanne d'Arc, œuvre de M. Lévell. — **M. Prilleux** est élu membre titulaire de l'Académie des sciences. — Des scènes tumultueuses se produisent à la Chambre à l'occasion d'une interpellation sur la **démission de M. de Freycinet.** M. Lasies est censuré. L'ordre du jour pur et simple, demandé par le gouvernement, est adopté par 144 voix contre 67. — Mort de l'aide de camp général russe **Possiet,** ancien ministre des voies et communications. — **La loi sur l'immigration,** en vigueur aux Etats-Unis, est appliquée à Cuba.

9. — M. Loubet assiste à la cérémonie de la remise au préfet de la Seine des nouveaux bâtiments de **l'Ecole Braille** pour les jeunes aveugles. — **M. Voinot,** maire d'Alger, est condamné à vingt jours de prison pour refus d'obéissance aux agents de l'autorité. — **L'empereur d'Allemagne** assiste à l'inauguration du nouveau fort de Saint-Blaise, en Alsace. — La Société royale de géographie d'Angleterre confère des médailles d'or au **capitaine Binger** et à **M. Foureau.** — Les négociations engagées entre les Etats-Unis et l'Angleterre au sujet des **affaires canadiennes** sont rompues.

10. — M. Loubet assiste à la fête donnée à la Grande Roue par **la presse parisienne** au profit de sa caisse de secours. — M. Loubet offre un grand dîner en l'honneur des **ambassadeurs et ministres étrangers.** — Soirée à l'Hôtel de Ville. — Le **général Jacquemin,** commandant le 13e corps, passe dans le cadre de réserve. — Mgr Lorenzelli, nonce à Munich, est nommé **nonce a Paris.** — L'empereur Nicolas II de Russie autorise l'édification d'une **église catholique** française à Saint-Pétersbourg. — La Chambre des communes d'Angleterre repousse par 310 voix contre 156 le projet de loi tendant à renforcer **la discipline de l'Eglise,** mais adopte un amendement disant qu'une nouvelle législation sera nécessaire si les efforts des archevêques et évêques de l'Eglise du royaume ne suffisent pas pour assurer l'obéissance du clergé.

11. — Exécution, dans la cathédrale de Reims, du **Baptême de Clovis,** oratorio de Th. Dubois, sur l'ode de Léon XIII à la France. — Ouverture du **4e Congrès** des préposés aux manufactures de tabacs. — Des vols de **sauterelles** s'abattent sur la province d'Alger et causent d'importants dégâts. — Des **troubles antisémitiques** se produisent dans la province de Nicolaïef (Russie), 50 juifs et 12 soldats sont tués. — Dans une circulaire aux puissances, la **Porte proteste** contre la coutume suivie par les sujets étrangers d'arborer des drapeaux les jours de fêtes. Elle déclare que seuls les corps diplomatiques et consulaires possèdent ce droit. — A Ballina (Irlande), inauguration du monument élevé à la mémoire des soldats de l'expédition française qui, sous les ordres du général Humbert, soutinrent en 1798 **l'insurrection irlandaise.**



LE CHATEAU DU BOIS, A LA HAYE
OU SE TIENT LA CONFÉRENCE DE LA PAIX

— La Chambre des magnats de Hongrie adopte un projet de loi contre les **abus électoraux**. — Promulgation de la bulle pour le **jubilé universel** de 1900. — **L'empereur Guillaume** passe une grande revue des troupes à Frascati. — Retour en Suède du **roi Oscar II,** venant de Berlin.

12. — Le **commandant Cuignet** est mis en non-activité par retrait d'emploi pour avoir communiqué à la presse des lettres échangées entre les ministres de la guerre et des affaires étrangères. — Le général de division Boyssnn est nommé au **commandement du 13 corps,** en remplacement du général Jacquemin. — A la Chambre, discussion d'interpellations sur **la démission de M. de Freycinet** et la mise en non-activité du commandant Cuignet. L'ordre du jour de confiance est adopté. — Mort de l'auteur dramatique **Henri Becque. — Aux Philippines,** un Français, M. Dumarais, venu au camp des insurgés pour traiter de la libération des Espagnols prisonniers, est assassiné.

13. — **Un incendie** se déclare dans la bibliothèque de la Chambre de commerce de Paris. 40 000 volumes sont détruits. — A Valladolid (Espagne), une rixe sanglante se produit entre **cadets de l'Ecole de cavalerie et étudiants.** Plusieurs blessés. L'état de siège est proclamé. — La commission mixte arrive **a Samoa**. Elle demande aux deux partis de licencier leurs troupes.

14. — Au Père-Lachaise, inauguration du monument élevé sur la tombe de **Charles Floquet**. Des discours sont prononcés par M. Ch. Dupuy, Fallières et Léon Bourgeois. — A Montdidier, M. Legrand, sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur, préside la cérémonie d'inauguration de **l'hôtel de ville**. — Le **nouveau ministère italien** est ainsi constitué : MM. le général Pelloux, présidence et intérieur ; Visconti-Venosta, affaires étrangères ; sénateur Bonasi, justice ; député



LE PALAIS DU BOIS A LA HAYE — INTÉRIEUR

Carmine, finances : député Boselli, trésor ; général Mirri, guerre ; amiral Bettolo, marine ; Baccelli, instruction ; Lacava, travaux publics ; député Salandra, agriculture ; député di Sangioliano, postes et télégraphes. — **Aux Philippines,** Aguinaldo donne l'ordre d'expulser tous les étrangers du territoire philippin. Les Américains s'emparent de San-Ildefonso et de San-Miguel. — Le Tsar visite la section française de **l'exposition franco-russe à Saint-Pétersbourg.**

15. — **M. Bizarelli,** élu sénateur, donne sa démission de député. — **M. de Freycinet** est nommé associé étranger de l'Académie hongroise des sciences. — La Cour suprême de New-York donne ordre de rendre



MONUMENT
A LA MÉMOIRE DU PRÉSIDENT CARNOT
Inauguré à Dijon le 22 mai 1899.

à ses propriétaires le paquebot **Olinde Rodrigue,** capturé pendant la guerre de Cuba. — Des arrestations **d'anarchistes** sont opérées à Buenos-Ayres à la suite de l'explosion d'une bombe au théâtre Saint-Martin, le 1er mai. L'enquête a révélé l'existence d'un plan tendant à faire sauter plusieurs édifices, entre autres les consulats d'Angleterre, d'Allemagne et de France. Un décret de l'empereur de Chine, renfermant un règlement en cinq articles, reconnaît **la religion catholique** dans tout l'empire et accorde un grade officiel à tous les missionnaires assimilés aux mandarins. Le protectorat français est également reconnu avec tous ses privilèges. Le souverain pontife est désigné dans le décret sous le nom de Kiao Hoang, empereur de la religion.

16. — **La mission Marchand,** ayant traversé l'Afrique de l'Atlantique à la mer Rouge, arrive à Djibouti. Dans sa traversée de l'Éthiopie, la mission Marchand a été accueillie avec un empressement cordial, particulièrement à Addis Ababa, où elle a été reçue par l'empereur Ménélik. — Mort de M. Francisque Sarcey, professeur, journaliste, critique et conférencier (*Voir l'article sur Francisque Sarcey, dans le numéro de février 1899 du* **Monde Moderne**). — Des désordres ayant éclaté dans la banlieue de **Hong-Kong** (Chine), des troupes anglaises débarquent pour rétablir l'ordre, s'emparent de Kao-Loung et de Sam-Chung. — Sept anciens officiers anglais sont arrêtés **à Johannesburg** sous l'inculpation de haute trahison. — **En Russie,** ouverture du Congrès international d'aviculture. — La grève des **mineurs du Borinage** est terminée. Dix mille ouvriers ont chômé pendant trois semaines.

17. — M. Loubet reçoit la visite du **grand-duc Michel** de Russie. — Dans des notes identiques, les ambassadeurs des puissances demandent à la Porte une prompte réponse à leurs réclamations concernant la question des **quais de Constantinople.** — En Sardaigne, la police arrête **300 brigands** ou complices, parmi lesquels plusieurs notabilités, 6 maires, 3 secrétaires communaux, plusieurs propriétaires, etc. — La reine d'Angleterre pose la première pierre du nouveau **Musée Victoria and Albert,** dans South-Kensington. — A Wiesbaden, **l'empereur Guillaume** assiste à la première représentation d'un drame dont il a donné le sujet à l'auteur.

18. — **M. Paul Deschanel** est élu membre de l'Académie française par 20 voix, au second tour, en remplacement de M. Ed. Hervé, décédé (*Voir l'article sur M. Paul Deschanel, dans le numéro de mai 1899 du* **Monde Moderne**). — Les obsèques de **M. Francisque Sarcey** ont lieu au cimetière Montmartre. Un grand nombre de notabilités de la politique, des lettres et du théâtre y assistent. Des discours sont prononcés par MM. Leygues, Larroumet et Claretie. — A la Comédie-Française, pour célébrer le centenaire de la mort de **Beaumarchais,** représentation du *Mariage de Figaro,* avec le concours des chefs d'emploi. — La cour d'assises de l'Isère acquitte **MM. Max Régis et Filippi,** condamnés précédemment par défaut, pour apologie du meurtre, du pillage et de l'incendie. Dans la soirée, des manifestations se produisent devant le cercle militaire de Grenoble. — A Paris, les **facteurs des postes,** à la suite de non-adoption par le Sénat d'un amendement portant augmentation de leur traitement, se mettent en grève. Le Gouvernement fait assurer le service de distribution des lettres par des soldats. — Mort de **M. Allègre,** sénateur de la Martinique. — Mort de **M. le comte Henri Delaborde,** membre de l'Institut, secrétaire de l'Académie des beaux-arts. — Au Palais du Bois, à la Haye, ouverture de la **Conférence internationale de la paix.** M. de Beaufort prononce le discours d'ouverture. M. de Staal, représentant de la Russie, est nommé président de la Conférence. Les plénipotentiaires sont au nombre de 24. — A l'occasion de son 80e anniversaire, **la reine d'Angleterre** fait don du palais de Kensington à la nation.

19. — Ouverture de la 26e **Exposition canine.** — **La grève des facteurs** est terminée. — M. Loubet adresse un **télégramme au Tsar** à l'occasion de son anniversaire. Le Tsar répond en lui renouvelant l'expression de son inaltérable amitié. — Dans une réunion, les délégués à la **Conférence de la Haye** décident la nomination de trois commissions : commission de désarmement, commission des lois de guerre, commission de médiation et d'arbitrage.

20. — A Dijon, congrès de l'**Union des Sociétés de gymnastique** de France. — A Lille, congrès des **percepteurs de France.** — A Côme, le roi Humbert inaugure l'**Exposition internationale d'électricité** et l'Exposition nationale de l'industrie de la soie, organisées à l'occasion du centenaire de Volta. — **Aux Philippines,** sept délégués d'Aguinaldo viennent à Manille pour traiter des conditions de la paix avec les Américains. — Le **Gouvernement de Crète** est définitivement constitué. Il est divisé en cinq départements : Intérieur, Finances, Justice, Instruction, Cultes et sûreté publique. Les titulaires sont : Marcousso Coundouros, Constantin Fournis, Eleftérios Venizelos, Nicolas Giarmalaki. — **La reine Wilhelmine,** dans un télégramme aux membres de la conférence, leur souhaite la bienvenue et désire que le congrès réalise la pensée généreuse du Tsar. — Départ de Stockholm du vapeur *Antartic* avec l'expédition, dirigée par le professeur Nathorst, qui se rend à la côte orientale du Groenland, **à la recherche d'Andrée.**

21. — **M. Loubet** va à Dijon présider l'inauguration du monument élevé à la mémoire du président Carnot. Plusieurs ministres l'accompagnent. A la cérémonie, M. Dupuy prononce un discours dans lequel il retrace les vertus civiques et privées de Carnot. M. Loubet annonce que, par décret, il autorise la ville de Dijon à faire figurer la croix de la Légion d'honneur

dans ses armoiries. — A Arles, inauguration du **Musée arlésien,** sous la présidence de Mistral. — Arrivée à Paris de **M. José Uriburu,** ancien président de la République Argentine. — Mort de **M. Jannetaz,** professeur à la Faculté des sciences de Paris. — Inauguration, à Vienne, sur la terrasse du palais Albertina, du monument élevé par l'armée austro-hongroise à la mémoire du maréchal-**archiduc Albert.**

22. — A Belley, inauguration de la **statue de Lamartine** adolescent. M. André Theuriet prononce un discours au nom de l'Académie. — M. Loubet inaugure la **Bourse du commerce de Dijon.** Il visite l'hôpital et le lycée. Dans la journée il préside la distribution des récompenses de la fête fédérale de gymnastique. — A Toulouse, congrès des **greffiers de justices de paix** et des tribunaux de simple police. — A Bruxelles, ouverture du **Congrès international des mineurs,** à la Maison du Peuple. — Les représentants de la Turquie à Paris et à Londres ont reçu l'ordre de protester contre **la convention anglo-française,** récemment conclue, relativement au Soudan. La Turquie base sa protestation sur la convention du Congo de 1890, qui reconnaissait comme appartenant à la Turquie l'hinterland de Tripoli jusqu'au lac Tchad.

23. — A Lyon, ouverture du Congrès catholique pour la **liberté de l'enseignement,** sous la présidence de M. de Mun. — A l'École des beaux-arts, ouverture du 23e **Congrès des Sociétés des beaux-arts.** — Une épidémie de **fièvre jaune** sévit à Grand-Bassam, qui est évacué. — En Angleterre, cérémonie du centenaire de la fondation de la chapelle de **Saint-Louis-de-France.** — La **peste** sévit à Hong-Kong. 70 décès en une semaine. — Mort de **M. Moïse Vautier,** président du Conseil d'Etat de Genève.

24. — Inauguration de l'**Exposition d'horticulture,** aux Tuileries. M. et Mme Loubet visitent l'exposition. — Course d'**automobiles** Paris-Bordeaux, 565 kilomètres. 1er Charron, 2e de Kniff, 3e Girardot. Les deux premiers effectuent le parcours en moins de douze heures. — La Chambre vote le projet instituant une médaille d'honneur pour les **sapeurs-pompiers** ayant trente ans de services. — A Berlin, l'impératrice préside la séance d'ouverture du congrès international pour les mesures à prendre **contre la tuberculose.** Célébration du 80e anniversaire de la naissance de la **reine Victoria** dans toute l'Angleterre. — La reine des Pays-Bas reçoit les délégués à la **conférence de la paix.**

25. — Ouverture du congrès pour le **droit d'association.** — Arrivée à Marseille du paquebot *Djemnah*, ayant à bord le **général Galliéni,** gouverneur de Madagascar, qui est reçu par M. Binger, au nom du ministre des colonies. — La Chambre adopte une proposition tendant à accorder une récompense nationale aux compagnons du **commandant Marchand.** — Mort de **M. Castelar,** président de la République espagnole en 1873, orateur et écrivain. — Mme Selenka présente à M. de Staal, président de la **conférence de la paix,** un album contenant le texte des résolutions de nombreux meetings en faveur de la paix et une adresse à la conférence de la paix. — La conférence entre les délégués des **Philippins et les Américains** échoue. En conséquence, la guerre continue.

26. — Mort de Mlle **Rosa Bonheur.** — Arrivée à Paris du **général Galliéni.** — Le Sénat adopte l'ensemble du **budget de 1899.**

27. — M. Guillain, ministre des colonies, préside l'inauguration de la maison de convalescence de Sèvres pour les **militaires coloniaux.** — Le **général Galliéni** est promu divisionnaire. Il est reçu par M. Loubet et par M. Lockroy. — Départ de la grande **course cycliste** de Bordeaux-Paris. — **M. Guiffrey,** directeur des Gobelins, est élu membre libre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement de M. G. Duplessis. — **Aucun soldat cubain** ne se présente pour rendre les armes et toucher la prime de 75 dollars offerte par les Américains. — Le prince de Bulgarie préside la séance d'**ouverture de la Sobranié.**

28 — **Election sénatoriale** de la Seine. M. Thuillier, radical, président du Conseil général de la Seine, est élu par 547 voix, en remplacement de M. Krantz, inamovible, décédé. — **Election législative** à Avesnes. M. Pasqual, républicain, est élu par 7 318 voix, en remplacement de M. Guillemin, décédé. — A Chantilly, **prix du Jockey-Club.** *Perth*, de l'écurie Caillault, arrive premier. — Dans la **course cycliste** de Bordeaux-Paris, Huret arrive premier, ayant couvert la distance de 594 kilomètres en 16 heures 35 minutes. — Manifestation au Père-Lachaise à l'occasion de l'anniversaire de la **semaine sanglante.** Des bagarres se produisent. — Les souverains allemands reçoivent les membres du **congrès de la tuberculose** au palais impérial. — A Rome, premier concile plénier de l'**Amérique latine.** — A Madrid, une foule considérable défile devant le cercueil de **M. Castelar.**

29. — A la Cour de cassation, première audience publique consacrée à l'examen de la demande en revision du **procès Dreyfus.** M. Ballot-Beaupré commence la lecture de son rapport. — A la cour d'assises de la Seine, première audience consacrée au procès **Déroulède-Habert,** poursuivis pour provocation directe à un attentat ayant pour but de changer la forme du gouvernement. — M. Loubet assiste aux **courses de Vincennes,** où se court le prix du Président de la République. — Mort du **docteur Charpentier,** membre de l'Académie de médecine. — A la Chambre, vote de l'ensemble du **budget de 1899.** — A Madrid, obsèques de **M. Castelar** au milieu d'un immense concours de population.

30. — A la **Cour de cassation,** continuation de la lecture du rapport de M. Ballot-Beaupré, qui conclut à la revision et au renvoi de Dreyfus devant un nouveau conseil de guerre. M. Manau, procureur général, développe ses conclusions. — Arrivée à Toulon du *D'Assas*, ramenant le **commandant Marchand** et ses compagnons. Il leur est fait une réception enthousiaste. Le vice-amiral de La Jaille souhaite la bienvenue au commandant, passe la revue des troupes de l'expédition et remet au commandant Marchand la croix de commandeur de la Légion d'honneur. — Les ouvriers des usines du Creusot déclarent **la grève** générale. — Le Tsong-li-Yamen de Chine autorise la création d'une **école d'interprètes** russes à Pékin. — Mort du général de division comte **de Ganay,** commandant la division d'Oran. — **M. Piettre** est nommé président du conseil général de la Seine, en remplacement de M. Thuillier, élu sénateur.

31. — A la **Cour de cassation,** fin du réquisitoire de M. Manau, qui conclut dans le même sens que M. Ballot-Beaupré. — A la cour d'assises, le jury ayant rapporté un verdict négatif, **MM. Déroulède et Habert** sont acquittés. — Le vice-amiral Fournier offre un déjeuner à bord du *Brennus* en l'honneur des officiers de la **mission Marchand,** qui part dans la soirée pour Paris. — La **Chambre italienne,** après avoir entendu M. Visconti-Venosta, qui déclare qu'il ne convient pas que l'Italie entreprenne une politique d'expansion et d'occupation territoriales, vote un ordre du jour de confiance au gouvernement. — A Côme, ouverture du **congrès des télégraphistes** et inauguration de la plaque commémorative sur le monument élevé à la mémoire de Volta. — Il est question en Russie de remplacer le **calendrier Julien,** en usage dans les Etats orthodoxes, par le **calendrier Grégorien,** qui est en vigueur dans tous les pays catholiques et protestants.

LA MODE DU MOIS

De plus en plus, la mode est à la robe fourreau, très collante sur les hanches, et à longue traîne.

On porte beaucoup de barège, de foulard, de voile, de satin Liberty; et, dès que le temps le permettra, le linon et la batiste viendront s'ajouter au cortège des tissus souples et transparents qui s'imposent cette année.





Notre modèle n° 1 est en foulard fond crème à fleurettes de couleur. La première jupe, un peu longue, est recouverte par une seconde jupe, genre peplum, boutonnée de côté, et emprisonnée à la taille sous une ceinture drapée en velours turquoise. Le corsage boléro est ouvert et décolleté sur une guimpe montante en mousseline de soie blanche bouillonnée. Un petit rinceau de broderie au plumetis en contourne les devants fermés en haut par deux boutons seulement. Le même ornement borde les manches, s'allongeant sur les mains. Le chapeau, en paille amour crème, est empanaché de plumes noires éclairées dans le milieu par un chou en velours bleu turquoise. Aigrette par derrière au-dessus des plumes.

En barège rouge incrusté de dentelle noire est notre modèle n° 2. Tunique et corsage, style princesse, s'appuient sur une première jupe et une guimpe en satin Liberty mais couvert de dessins noirs imprimés. Le corsage, absolument collant, est carrément décolleté. La ceinture est noire, en satin souple, et fermée par une boucle ancienne. Les manches sont toujours très longues sur les mains. Quant au chapeau, en paille rouge, il est orné de gros pavots noirs à cœurs jaunes, et d'une longue plume noire.

Pour ces deux costumes, souliers en cuir de Russie et bas noirs ou assortis à la nuance de la robe, en fil d'Écosse. Gants suède de couleur claire.

Très habillée est la toilette n° 3. En voile ivoire, sur fond de soie rose Chine, formant transparent, elle est incrustée sur la jupe, de deux longues quilles en guipure ancienne, semblable à celle qui forme la guimpe, et que contourne sur le corsage et en haut des manches, en guise de jockeys, trois plis lingerie. Ombrelle rose, voilée de mousseline de soie crème. Ceinture ronde, drapée, en velours miroir rose Chine; boucle en joaillerie de fantaisie, à la fermeture. Chapeau Paméla en paille de riz crème, empanaché de plumes roses teintées; aigrette blanche dans le milieu avec pied dissimulé sous un agrément en strass ancien. Gants blancs en chevreau glacé. Souliers de daim gris et bas de soie crème bordés de rose.





Quant au costume tailleur n° 4, il est en mohair mat gris argent orné sur la jupe, derriere de quatre petits biais posés en rouleautés, en taffetas écossais noir et blanc. De petits boutons en passementerie noire ornent le tablier de chaque côté et ferment la jupe à gauche. Sur la veste-boléro qui sert de corsage, contournee par un biais semblable à ceux qui ornent la jupe, des boutons pareils servent d'ornement. Intérieur et col en guipure noire sur fond de soie blanche, ou bien en fantaisie. Toque de paille grise chiffonnée. Piquet de fleurs de saison posé en avant à côté de deux plumes fantaisie noires, mouchetées de blanc. Gants de fil blancs. Bas et souliers noirs, les premiers en fil, les seconds en chevreau mat; des souliers de daim gris, assortissant à la nuance de la robe, seraient encore plus élegants. En-cas gris, noir ou écossais, noir et blanc, ou bien encore composé d'un grand foulard noir et blanc croisé sur un fond de soie gris clair. Manche rustique ornée de glands.

BERTHE DE PRÉSILLY.

TABLEAUX DE STATISTIQUE

Production des vins.

	1898	1897
	Hectolitres.	Hectolitres.
France	32.282.300	32.350.700
Italie	31.500.000	25.958.500
Espagne	24 750.000	18.900.000
Algérie	5.221.700	4.367.758
Roumanie	3.900.000	3·200.000
Russie	3.120.000	2.500.000
Bulgarie	2.600.000	1.090.000
Chili	2 500.000	2.800.000
Portugal	2.100.000	2.500.000
Autriche	1.900.000	1.800.000
Allemagne	1.800.000	2.100.000
Turquie et Chypre	1.600.000	1.800.000
République Argentine	1.600.000	1 440.000
Pérou	1.500.000	»
Etats-Unis	1.300.000	1.147.000
Suisse	1.100.000	1.250.000
Grèce et Iles	1.100.000	1.200.000
Hongrie	900.000	1.200.000
Serbie	800.000	920.000
Brésil	450.000	390.000
Açores, Canaries et Madère	235.000	250.000
Cap de Bonne-Espérance	185 000	195.000
Uruguay	160.000	»
Tunisie	120.000	90.000
Australie	95.000	91.000
Mexique	70 000	60.000
Perse	45.000	25.000
Bolivie	35.000	»

Les fonctionnaires en France

Nous avons donné déjà la part contributive de chaque habitant dans les dépenses des divers ministères. Voici, également d'après M. Turquan, le nombre des fonctionnaires des divers services, le total de leurs traitements, et la quote-part par habitant.

	Nombre des employés et fonctionnaires.	Traitements totaux.	Par habitant.
			fr. c.
Finances	80.833	143.600.313	3 77
Justice	15.184	34.406.190	0 91
Affaires étrangères	1.239	9.302.900	0 25
Intérieur	17.121	35.245.297	0 93
Guerre	17 159	24 738.460	0 65
Marine	21.381	34.451.465	0 91
Instruction publique	125.332	161.476 452	4 25
Beaux-arts	963	2.173.235	0 06
Cultes	42.956	43.517.145	1 14
Commerce, industrie	1.644	4 263.279	0 11
Postes et télégraphes	69 906	95.918 134	2 52
Agriculture	2.640	5.536.819	0 14
Forêts	4.786	5.074.365	0 13
Travaux publics	10.138	19.207.043	0 50
Colonies	4.389	8.539.556	0 23
Totaux	415 671	627.350.653	16 50

Les dettes des villes de France.

D'après la statistique publiée par le Ministère de l'Intérieur, 10 villes, au 31 mars 1897, avaient une dette égale ou supérieure à 200 francs par habitant.

	Dette totale.	Par habitant.
Paris	2 189.822 928	863
Dunkerque	27.855 791	701
Rouen	41.623.824	367
Le Havre	33.962 863	284
Agen	5.818 762	256
Grenoble	15.857.001	247
Béziers	11.346 700	236
Cette	7.381 816	225
Marseille	94.921 054	214
Orléans	13.370.607	200

Les grands ports du monde.

Les chiffres ci-après donnent le tonnage net des navires *entrés* dans les ports mentionnés en 1887 et 1895; les chiffres se rapportant aux ports français n'ont malheureusement pas besoin de commentaires.

	1887	1895
Londres	12 307 166	14 991.294
Constantinople	8 666 012	13.067.503
Liverpool	7.940.788	8.675.019
Hongkong	6 550.000	7 826 398
New-York	6.087.110	6 911 782
Newcastle	6.002.475	8 095 671
Canal de Suez	5 903.024	8.148 383
Cardiff	5.341 126	7 891.223
Marseille	4 820 370	4 479.015
Hambourg	3.920.234	6 254.493
Anvers	3.717.738	5 860 824
Malte	3 301.987	3 430 202
Gênes	2.953.894	3.968 200
Sunderland	2.837.152	2.531.159
Glasgow	2 713.698	3.138 871
Le Havre	2.485.357	2.551.617
Rotterdam	2.448 284	4.214 940
Buenos-Ayres	2 400.000	4.925.333
Newport	2 299.254	2.169.971
Hull	2.223 857	2.624.554
Bombay	2.135.385	1.291 847
Lisbonne	2.041.966	3.454.719
Bordeaux	1.928.446	1.646.405
Naples	1.729.069	2 535.762
Valence	1.665 884	969.037
Alexandrie	1.618.036	2.216.667
Calcutta	1 553.575	1 937.835
Barcelone	1.515.250	1.661.148
Brême	1 441.683	2.183.274
Smyrne	1.420.668	1.836 258
Trieste	1 384 877	1.760 055
Livourne	1.355.602	1.566 400
Canton	1.333.134	1 816 300
Philadelphie	1.290.762	1.421.081
Boston	1.282.159	1.607 200
Palerme	1.259.511	1 587 174
Dunkerque	1.128 716	1.343.045
Messine	1 080 479	1.976 595
Cette	1 041.752	1 004 071
Venise	998.563	1.203 500
San-Francisco	965.054	1.221 136
Amsterdam	913.647	1.760.515
Rouen	823 912	882 378

Mortalité dans les grandes villes du monde.

	Population.	Nombre de décès.	Mortalité pour 100.
Londres	4.463 169	80 913	1 82
Paris	2.511.629	46 988	1 82
New-York	1.963 782	38 311	1 96
Berlin	1 724 534	31 619	1 85
Chicago	1 619.226	21.809	1.35
Vienne	1.512.294	33 090	1 96
Saint-Pétersbourg	1.267.023	26.070	2 08
Philadelphie	1 112 562	22.696	2. »
Brooklyn	1.110.000	20 667	1 82
Moscou	988 610	28 379	2 91
Bombay	821 764	47 652	5.55
Rio de Janeiro	728 697	13.922	1.92
Buenos-Ayres	715 052	14.716	2 08

G. FRANÇOIS.

QUESTIONS FINANCIÈRES

En mon dernier article, j'analysais la hausse des valeurs industrielles, et m'efforçais de démontrer combien elle était normale et combien régulière. Les petites valeurs de consommation d'abord; puis les valeurs industrielles exigeant un débours plus important; puis les valeurs métallurgiques poussées par la production industrielle en général. Et je terminais en disant que le moment était venu de faire attention aux valeurs de charbonnages, qui ne pouvaient pas manquer d'avoir leur tour.

Cela, tout naturellement. La consommation des produits industriels a, nécessairement, provoqué un accroissement très énergique, très soutenu de la production. Or, quel que soit le produit envisagé, quelle que soit l'industrie examinée, une chose est absolument claire, absolument certaine : c'est que la matière première indispensable, c'est la houille, sans quoi il n'est d'usine d'aucune sorte, de fabrique d'aucun genre. Plus le mouvement industriel se développe, plus la production s'accroît, plus la consommation grandit, — et plus la houille devient nécessaire.

Tout ceci constitue une vérité évidente, même en théorie. Que si nous passons de la théorie à la pratique, nous y trouvons une confirmation effective de la proposition que nous venons de formuler. Le mois dernier, j'indiquais que toutes les valeurs houillères étaient en avance. Qu'est-ce à dire? Cela signifie-t-il que la spéculation s'est avisée d'escompter l'augmentation de consommation dont nous parlons?

La vérité, dans l'affaire des valeurs houillères, c'est que leur hausse est le résultat pur et simple de la hausse des prix de la houille elle-même. Depuis un peu plus d'un an, la consommation et, par conséquent, la production ont augmenté de 20 % pour le moins; et, par le simple jeu de la loi de l'offre et de la demande, le prix de la denrée s'est accru dans dans des proportions presque identiques. Il découle de là que, même si la production ne s'était pas accrue, les actions devaient monter, puisque les Sociétés vendaient leurs produits avec un surcroît de bénéfices considérable. Or, nous venons de voir que la production a grossi, en sorte que les bénéfices provenant de cet excédent viennent s'ajouter à ceux de la hausse des prix.

Malheureusement, dans la plupart des cas, les cours ont été tellement poussés, que les titres ne se capitalisent plus qu'à des taux très bas. Nous avons cherché, dans le nombre des titres charbonniers, une valeur qui n'eût pas encore commencé son évolution vers la hausse. Nous l'avons trouvée, croyons-nous; et il s'agit des Mines d'Annezin, que vous trouverez à la cote officielle des agents de change, où elle figure au cours de 390 à 392 francs; elle était aux environs de 375 à 380 francs il y a huit ou dix jours.

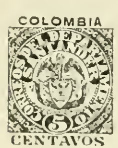
La concession d'Annezin, qui est perpétuelle, est située en plein bassin houiller du Pas-de-Calais, dont la richesse est trop notoire pour qu'il soit besoin d'y insister. Jusqu'à présent, les actions n'ont pas donné de dividende; les bénéfices ont été consacrés au service des obligations, aux réserves et au développement des installations industrielles et d'exploitation. Mais il faut remarquer que la constitution en société ne remonte qu'à cinq ans, et que les actions sont presque toutes restées en la possession d'un petit groupe dont le chef, propriétaire-fondateur du charbonnage, longtemps malade, — il est mort depuis, — n'a pas pu pousser l'affaire avec toute l'énergie nécessaire. Les choses ont changé depuis lors; et si les anciens prix des charbons ont permis à la Compagnie d'Annezin de payer l'intérêt et l'amortissement de ses obligations, de mettre aux réserves et de perfectionner son outillage, on voit tout de suite quels seront les bénéfices avec les prix actuels. Le calcul est, du reste, facile à faire. M. Evrard, un des plus connus et des plus habiles de nos ingénieurs des mines, a établi, dans un rapport, que la concession pouvait facilement fournir 150 000 à 200 000 tonnes par an. On produit actuellement 100 000 tonnes, qui coûtent en frais 10 fr. 25. Des marchés sont conclus ou en négociation sur les prix actuels de 16 francs et même un peu plus; et ils vont aussi loin qu'en 1901. Il y a donc un bénéfice de 5 fr. 75 par tonne, soit de 575 000 francs pour la production actuelle. Or il y a en tout et pour tout 3 500 actions. En évaluant à 30 ou 35 francs les dividendes, on n'absorbe que le tiers du bénéfice annoncé, les deux autres tiers étant réservés pour les amortissements, provisions, etc. Etant donné que la concession est perpétuelle, comme nous le disions plus haut; que la Compagnie est, dès maintenant, affranchie des tâtonnements et des installations du début; que le prix des charbons montent régulièrement, et que, d'ailleurs, des marchés à longue échéance sont assurés aux prix actuels qui assurent un gros bénéfice, — on est tout naturellement amené à conclure qu'il s'agit ici d'un placement de tout premier ordre.

E. Benoist,
Directeur du *Moniteur économique et financier*,
17, rue du Pont-Neuf.

LES TIMBRES-POSTE DU MOIS

Les timbres de Finlande vont disparaître, l'unification postale russe sera complète; on se rappelle que peu à peu ils avaient été amenés à ne différer des timbres russes que par l'adjonction de petits ronds autour des écussons.

En Asie, les modifications de couleurs, en raison du Congrès de Washington, servent de prétexte à continuer de surcharger provisoirement des timbres anciens, en attendant les nouveaux; il en est ainsi, à Ceylan, pour le 6 cents : le timbre définitif serait annoncé comme devant être bleu, ce qui nécessitera encore un changement pour arriver au rouge qu'il serait bien plus simple d'adopter dès à présent!

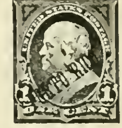


COLOMBIE



SEYCHELLES


FINLANDE


PORTO-RICO


NICARAGUA

A Malacca, le timbre provisoire de 4 cents, surchargé sur le 5, brun, est tiré en rose, ce qui fournit l'occasion de faire paraître le 3 en brun; nous avons donné ce type au mois d'avril.

Negri-Sembilan, Pahang fabriquent aussi des 4 cents par le même procédé.

Les Seychelles émettent la valeur d'une rupee, semblable aux timbres existants.

L'Espagne continue à chercher à compenser le nombre des timbres de ses colonies perdues; ainsi la petite île de Fernando-Po, à qui, dans l'origine, un seul timbre suffisait largement, en reçoit une série de vingt, avec le portrait du jeune roi et semblables aux derniers de Cuba et Porto-Rico.

Le Brésil célébrera, l'an prochain, son cinquième centenaire par une émission de timbres.



GUYANE

En Colombie, nous voyons peu à peu une nouvelle série : à la suite du 1 cent., rouge sur jaune, paraît un 5 cent., brun sur chamois.

Dans la même région, l'État de Santander modifiait encore une fois son type de 5 centavos, en noir sur rose; il est probable que ces changements fréquents sont causés par des falsifications que la mauvaise fabrication et la gravure imparfaite des timbres de ce pays rendent faciles.

Nicaragua reprend ses timbres de 1894, par économie sans doute, en mettant le millésime 1899, changeant les couleurs et modifiant quelques valeurs : 1 c. vert gris, 2 bistre, 4 carmin, 5 bleu, 10 brun, 15 roux, 20 vert, 50 carmin, 1 p. orange et 2 violet. La même série est surchargée *Franqueo oficial*.

Les Américains ont adapté quelques-uns de leurs timbres pour le service de Porto-Rico, de la même manière que pour Cuba, en faisant, toutefois, pour les mieux distinguer, une différence dans la façon de les frapper : nous avons vu les 1, 2, 5 et 10 cents avec *Porto-Rico* en oblique.

La Guyane anglaise, n'ayant pas réussi à écouler ses timbres à paysage de 1898 (bien qu'ils portent la date de 1897), saisit l'occasion de la diminution de taxe avec la métropole et transforme les plus fortes valeurs en 2 cents.

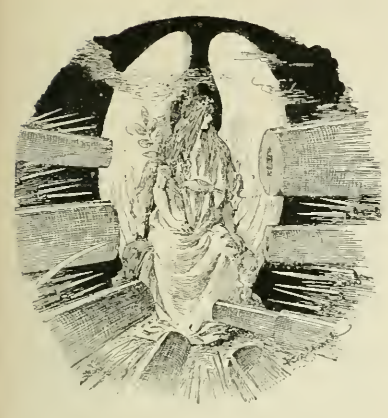
Nous donnons le 15 cents sans surcharge pour que l'on puisse mieux voir la gravure assez fine; la surcharge étant la même pour les deux timbres, rappelons que ce sont les deux seuls types différents de l'émission; ils sont seulement tirés en deux teintes et variés de couleur.

Le Mexique se serait décidé à renoncer aux horribles timbres qu'il a depuis nombre d'années et aurait commandé, en Angleterre, une fort belle série.

Au Queensland, on cherche à se conformer par à peu près aux prescriptions de l'Union postale en imprimant sur papier bleu le dernier timbre de 2 1/2 pence, qui était de couleur rouge pâle.

On fait, en Indo-Chine, une campagne pour obtenir l'autonomie postale au point de vue des timbres, afin de remplacer l'affreux timbre *omnibus* par un type spécial offrant une certaine couleur locale et surtout portant la valeur en piastres et cents, ce qui a une grande importance au point de vue du change; souhaitons à tous égards la réussite de ce projet.

JEAN REPAIRE.



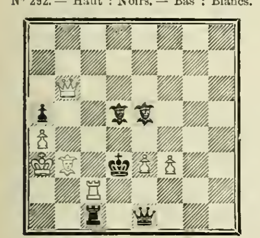
LA DÉESSE DE LA PAIX A LA HAYE
(D'après *Life*, New-York.)



DIVISION DU TRAVAIL (D'après *Puck*, New-York.)
La France (à la Russie). — Je lui arracherai bien la queue si vous vous chargez de lui couper la tête.

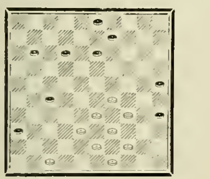
Jeux et Récréations, par M. G. Beudin

N° 292. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs ou les noirs avec le trait jouent et font mat en 3 coups.

N° 293. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et gagnent.

N° 294. — Énigme.

Par A. ELLIVEDPAC.

Je suis certain petit cadeau
Offert par la galanterie.
Et puis encore un grand cours d'eau
Qui se trouve dans la Russie.

N° 295. — Métagramme.

Par UN LECTEUR.

Mettez par devant
Un département
Dix fois une lettre
Et vous ferez naître :
Ce qu'on prend dans l'eau ;
Faux frère au couteau
Frappant sans justice ;
Profit, bénéfice ;
Le bout de ton bras ;
Un Lapon bien bas ;
La boulangerie ;
Homme plein de vie ;
Derrière un miroir
Ce qu'on pourra voir ;
Certaine épithète ;
Des pieds à la tête
Le cheval tout bai
Ou tout noir que j'ai.

N° 296. — Rébus graphique

Par G. B.

G. H. T. $\frac{\text{lies}}{\text{des}}$ 9, 13 et 3.

SOLUTIONS

N° 286. — 1. T 2 F R à 3 F R. 1. R pr. P.
2. T 1 T R. 2. R pr. T ou P 6 T R.
3. T 1 F R échec et mat.

N° 287. — $\frac{40\ 34}{30\ 39}$ $\frac{29\ 24}{19\ 30}$ $\frac{50\ 44}{39\ 50}$ $\frac{23\ 19}{14\ 23}$ $\frac{28\ 19}{50\ 17}$ $\frac{37\ 31}{36\ 27}$ $\frac{32\ 3}{43\ 14}$ $\frac{3\ 1}{}$ gagne facilement.

N° 288. — Faon ; tome. — Fantôme.

N° 289.

```
      M
    P A T
  P A R I S
M A R T E A U
  T I E N S
    S A S
      U
```

N° 290. — Saint-Sabas.

N° 291. — Les deux enfants passent d'abord les premiers. Le plus jeune reste sur la rive, pendant que son frère aîné retourne avec la planche vers ses parents. Le père alors monte seul et se rend sur l'autre rive. Le second revient alors sur la planche rejoindre sa mère et son frère aîné. Les deux enfants reviennent rejoindre leur père. Le plus jeune débarque et l'aîné va rejoindre sa mère. Cette dernière part seule pour rejoindre son mari. Le plus jeune enfant ramène la planche vers son frère aîné et tous deux reviennent ensemble auprès de leurs parents.

Adresser les communications pour les jeux à M. G. Beudin, à Billancourt (Seine), avec timbre pour réponse.

Soles frites. — Dans les trois quarts des communications des abonnées, j'ai toujours à répondre aux mêmes plaintes : « Pourquoi mangeons-nous au restaurant des soles frites, raides et fermes, et à la maison, malgré tous nos soins, sont-elles molles? » La réponse est facile : au restaurant la friture est abondante, le feu bien conduit et la friture est servie de suite. Suivez, mesdames, cette indication et vous réussirez aussi bien que les professionnels les plus expérimentés. Prenez en outre les précautions suivantes : enlevez la peau brune des soles, ratissez la peau blanche, coupez les nageoires et très peu de la queue, faites une incision sur le côté écorché de la tête à la queue sur l'arête, ouvrez le ventre pour enlever les œufs et le sang coagulé, coupez la tête en biais, passez la sole dans un peu de lait et roulez-la dans la farine. La friture doit être presque fumante et abondante, je le répète à dessein; ne mettez que deux soles moyennes à la fois, trois si elles sont petites, laissez remonter la chaleur de la friture quelques minutes et retirez à côté du feu. Les soles doivent être plongées en les tenant par la queue et le côté de la peau blanche mis en dessous. Il faut 10 minutes pour deux soles de 300 gr. chacune, 8 pour les plus petites. Les égoutter sur un linge, les saler et servir sur un plat long, chaud, frire un peu de persil dépourvu de pédicelle une demi-minute, le mettre à côté des têtes et un citron divisé en quatre parties.

Poulet sauté au kari. — Formule. — 1 poulet de grain, demi litre de bouillon, 1 quart de litre de vin blanc, 1 carotte, 6 petits oignons, 15 grammes de sel, 2 grammes de kari en poudre, 100 grammes de riz caroline, 50 grammes de beurre.

Opération. — Laver à plusieurs eaux le riz et le faire tremper une couple d'heures, couper le rouge des carottes en petits cubes, monder les oignons ébouillantés une minute, découper le poulet en 12 morceaux ainsi qu'il suit : les cuisses en 4, les ailes et ailerons en 4, la carcasse et le blanc en 2. Blondir avec le beurre les carottes et les oignons, les retirer sur une assiette, sauter les morceaux de poulet ainsi qu'un ragoût ; les retirer et tenir au chaud entre deux assiettes. Versez dans la casserole les deux liquides et les légumes, faites cuire 30 minutes à très petit feu, ajoutez le riz et le poulet, couvrez, mettez au four 25 minutes; saupoudrez avec la poudre de kari, versez dans un légumier chaud et servez.

Tournedos aux concombres. — Coupez dans la partie la plus étroite du filet de bœuf des tranches de 3 à 4 centimètres, préparez autant de croûtons en pain de mie un peu plus petits et hauts de moitié. Mettez dans un petit sautoir moitié huile et beurre pour dorer les croûtons, sautez les tournedos 3 minutes de chaque côté et posez-les sur le plat de service, les croûtons dessus et non dessous. Déglacez le sautoir avec un verre de madère et peu de jus, laissez mijoter à côté du feu. Faites blanchir des morceaux de concombre, coupés comme des bouchons à champagne d'abord, puis par le milieu. Egouttez et sautez-les au beurre pour les dorer 3 minutes de chaque côté, mettez au four 15 minutes. Faites-les mijoter dans le jus des tournedos un moment, dressez autour des tournedos et mettez un morceau sur chaque croûton.

Les pommes soufflées en rubans. — Ces pommes, bien réussies, ont un cachet incomparable, c'est un vrai plaisir de les faire et de les servir. Prenez de la pomme dite royale de Hollande, choisissez-les un peu grosses et bien rondes, mondez-les sans les déformer, coupez des ronds de 25 à 30 millimètres, avec un tout petit couteau, levez des rubans de l'épaisseur d'une pièce de 2 francs aussi longs que possible. Ayez de la friture en abondance et pas trop chaude, jetez les pommes et poussez le feu un peu vigoureusement. Dès que les rubans surnagent la cuisson s'avance, assurez-vous que la pomme est cuite en écrasant un morceau entre les doigts, pêchez-les avec une écumoire sans les briser et posez-les dans une grande passoire. Chauffez la graisse, qu'elle fume, retirez à côté du feu et plongez les rubans, vous les verrez souffler instantanément ; dorez-les bien pour les sécher, égouttez, salez et servez.

Duchesses aux framboises. — Réunissez dans une casserole, 1 décilitre d'eau, 50 grammes de beurre, un peu de sel et faites bouillir, retirez du feu et ajoutez 80 grammes de farine tamisée; desséchez sur le feu quelques instants, incorporez 3 œufs un par un; beurrez légèrement une plaque de tôle et saupoudrez-la de farine, avec une cuiller à bouche dressez des choux plutôt longs que ronds, sucrez dessus avec du sucre cristallisé, cuisez à four doux de 30 à 40 minutes; les gâteaux doivent être secs et dorés. Laissez refroidir sur plaque, montez au fouet un quart de litre de crème douce épaisse, légèrement sucrée, passez au tamis de crin 100 grammes de framboises ou moitié fraises et framboises sucrées une heure d'avance, mélangez à la crème; avec des ciseaux, fendez les duchesses sur un côté, en haut, ouvrez ainsi qu'une tabatière de la main gauche, remplissez avec une cuiller à bouche de crème framboisée, saupoudrez de sucre en poudre vanillé.

A. Colombié.

Mélange des couleurs. — Voici quelques indications utiles pour le mélange des couleurs :

Rouge et violet	donnent	Pourpre.
Rouge et bleu indigo	—	Rose foncé.
Rouge et bleu cyanique	—	Rose blanchâtre.
Rouge et vert bleu	—	Blanc.
Rouge et vert	—	Jaune.
Rouge et jaune vert	—	Jaune vert.
Rouge et jaune	—	Orange.
Orangé et violet	—	Rose foncé.
Orangé et bleu indigo	—	Rose blanchâtre.
Orangé et bleu cyanique	—	Blanc.
Orange et vert blanc	—	Jaune blanchâtre.
Orange et vert	—	Jaune.
Orangé et jaune vert	—	Jaune.
Jaune et violet	—	Rose blanchâtre.
Jaune et bleu indigo	—	Blanc.
Jaune et bleu cyanique	—	Vert blanchâtre.
Jaune et vert bleu	—	Vert blanchâtre.
Jaune et vert	—	Jaune vert.
Jaune vert et violet	—	Blanc.
Jaune vert et bleu indigo	—	Vert blanchâtre.
Jaune vert et bleu cyanique	—	Vert blanchâtre.
Jaune vert et vert bleu	—	Vert.
Vert et violet	—	Bleu blanchâtre.
Vert et bleu indigo	—	Bleu d'eau.
Vert et bleu cyanique	—	Vert bleu.
Vert bleu et violet	—	Bleu d'eau.
Vert bleu et violet indigo	—	Bleu d'eau.
Bleu cyanique et violet	—	Bleu indigo.

Moyen de blanchir la paille. — Les dames s'amusent souvent à confectionner de petits objets avec de la paille, mais, dans le commerce, elles ne trouvent pas toujours des brins bien blancs. Nous allons leur indiquer, d'après la *Science en famille*, le moyen d'en obtenir.

Pour blanchir la paille, on choisit d'abord la paille la plus propre et on la coupe de la longueur des travaux à exécuter. Dans un tonneau percé aux deux bouts, et intérieurement à 30 centimètres du bord, on enfonce plusieurs clous allongés qu'on laisse fortement déborder; les clous servent à porter un cercle sur lequel est tendu un filet. Ce cercle étant placé sur un filet, on dispose les poignées de paille, en les croisant en tout sens. La paille, ainsi disposée, on ferme hermétiquement le haut du tonneau par un couvercle et une couverture de laine. Un réchaud plein de braise, par-dessus lequel on place un vase plein de tôle couvert de soufre en poudre, est disposé sous la partie inférieure du tonneau et sous le filet. La chaleur fait dégager les vapeurs de soufre, et, au bout de trois heures environ, les pailles sont blanches.

Vin de Madère. — Voici une recette que donne l'*Apiculteur* pour la fabrication d'une liqueur qui rappelle absolument, paraît-il, le meilleur vin de Madère. Ayez du cidre très nouveau, mélangez-le avec du miel en quantité suffisante pour que le nouveau liquide puisse maintenir un œuf à la surface, sans qu'il s'enfonce. Placez alors cidre et miel dans une bassine étamée, mettez-le dans un baril où vous le laisserez cinq ou six mois, avant de le mettre en bouteilles, vous aurez alors un excellent madère, qui gagnera en vieillissant, tout comme s'il venait, en droite ligne, des crus renommés de Madère. Quantité pour six litres : mettez 2k500 de miel pur; pesez; le liquide 20 à 21, au pèse-sirops.

Victor de Clèves.

BIBLIOGRAPHIE

Les ouvrages de science sociale ont été nombreux ces derniers temps. C'est d'abord l'**Année sociale**, publiée par M. Paul Fesch, chez Lecoffre, résumé de tout ce qui s'est passé en France et à l'étranger, au point de vue social. Orateurs ou industriels, écrivains ou commerçants, ouvriers ou patrons, trouveront dans cet ouvrage une foule de documents et de renseignements disséminés un peu partout et d'une recherche difficile et longue.

L'histoire des partis sociaux en France et à l'étranger, depuis leur origine jusqu'en 1898, leurs progrès en 1898, les congrès de toutes sortes avec leurs discussions et leurs vœux y sont fidèlement reproduits ou résumés.

A côté des statistiques relatives à la situation commerciale et ouvrière des différents pays, l'auteur nous apporte l'état exact des œuvres d'assistance, de charité, de prévoyance ; une étude comparative des diverses lois sur les *Accidents du travail*, chez les sept nations où elles existent ; un chapitre très documenté sur le *Commerce allemand*. si menaçant pour la France, et mille autres renseignements précieux. C'est une encyclopédie éclairée par des tables bien comprises.

En matière sociale, les paroles ne valent que par les actions qu'elles provoquent ; les actes sont ici exposés avec impartialité. On ne peut plus échapper à ces préoccupations vitales, et cet ouvrage montre, d'ailleurs, que ceux qu'elles passionnent sont légion. Si nous sommes moutons de Panurge, à voir sauter les autres, les retardataires sauteront aussi, et cet ouvrage, n'aurait-il que ce résultat, doit être classé parmi les plus utiles.

Et ces actions sociales sont le seul moyen de répondre à la question que pose Gabriel Bonvalot, chez Flammarion, dans son dernier volume. **Sommes-nous en décadence ?** demande-t-il. Hélas, oui. Tout au moins sommes-nous débordés par les progrès de nos voisins. Paresseux habitants du « plus beau royaume sous le ciel », nous nous sommes endormis. Bonvalot est de ceux qui ont tenu et qui tiennent la trompette du réveil. Sa courageuse bonne humeur est contagieuse et c'est un apôtre de la vérité.

Apôtre aussi, et d'une sainte cause, M. Ch. Richet dans **les Guerres et la Paix**, volume de l'encyclopédie populaire Schleicher, illustré de gravures philosophiquement choisies. « La guerre, c'est la violence », ce n'est que la violence, ce n'est jamais la justice. « Parlez, dit encore M. Richet aux peuples, parlez et n'attendez votre libération que de vous-mêmes. » Et cette libération viendra. L'humanité, étonnée de tant de siècles d'erreurs, sera reconnaissante aux précurseurs, que l'on accuse encore d'utopie.

Dans la même collection le volume du Dr de Fontenelle, **les Microbes et la Mort**, résume les découvertes qui ont si profondément modifié les sciences médicales. Chaque jour amène une conquête nouvelle. Sans doute la mort ne sera jamais vaincue, mais il est permis d'espérer qu'elle apportera dans l'humanité des troubles de moins en moins subits et que le cycle de la vie se déroulera d'une façon plus normale.

Sous ce titre : **Notre devoir social**, M. l'abbé Naudet, directeur de la *Justice sociale*, professeur au collège libre des sciences sociales, vient de faire paraître un très intéressant volume où, mettant les principes du devoir en face des difficultés présentes, il montre comment on peut appliquer ces principes aux réalités de chaque jour, dans les relations diverses engendrées forcément par la vie en société.

Dans ce curieux volume, l'auteur traite la plupart des questions que pose la vie pratique dans nos rapports sociaux et fait comme un manuel de ces cas de conscience à l'usage des diverses conditions, C'est une tentative originale, faite par un théologien particulièrement qualifié pour étudier ce sujet délicat et qui soulèvera, croyons-nous, bien des discussions.

Octave Uzanne (La Cagoule), de *l'Écho de Paris*, a réuni, chez Floury, ses **Visions de notre heure, Choses et Gens qui passent,** notations d'art, de littérature et de vie pittoresque. Ce n'est pas un recueil d'articles d'actualité, c'est un journal d'artiste littérateur sur les choses et les hommes de son temps, à côté de portraits hardiment silhouettés, tels ceux de Félicien Rops, de Rodenbach, de J. de Tinan, de J.-K. Huysmans, de James Whestler, de Charles Buet, de Louise Michel, de Aubrey-Beardsley, de Félix Buhot. On y trouve des souvenirs personnels précieux, des critiques d'art originales, de remarquables pages de vision pittoresque de villes et bourgades de Hollande et des aperçus de vie anglaise : plaisirs hippiques, dîners, revues, spectacles, qui sont d'une rare vigueur d'exactitude, d'expression et de vie.

Ce livre sera conservé dans les bibliothèques comme un album d'instantanés d'art qu'on aimera à ouvrir fréquemment ; la vie de tous ces tableaux, grâce au style si personnel et à la virtuosité descriptive qui les anime, gardera son intérêt. Il est de plus, comme tous les ouvrages d'Octave Uzanne, parfaitement présenté, avec une couverture de Dillon, qui rappelle, dans une donnée plus moderne, les rondes fantastiques de Raffet.

Dans le même ordre d'idées, les **Quotidiennes** de 1898, par Alexandre Hepp, ont été réunies en un volume et elles constituent un document vivant de tous les faits importants sur lesquels la curiosité publique s'est exercée pendant l'année.

C'est comme un bréviaire historique composé par un écrivain de haut goût dont la morale est à la fois fine et élevée, humaine et courageuse.

Aux nombreuses œuvres historiques qu'il a publiées depuis vingt ans, M. Ernest Daudet vient d'en ajouter, chez Plon, une d'une importance capitale.

C'est, sous ce titre : **Louis XVIII et le duc Decazes,** le tableau le plus vivant et le mieux documenté qui ait été jamais tracé des premières années de la Restauration, ces années qui vont de 1815 à 1820, si pleines d'événements émouvants et tragiques que vient couronner l'assassinat du duc de Berry.

Pour écrire ces pages où revit avec une intensité saisissante un passé trop vite oublié, M. Ernest Daudet a eu à sa disposition les archives du premier duc Decazes, ministre et favori de Louis XVIII, les fragments manuscrits de ses mémoires inachevés, le journal intime de la duchesse, deux mille lettres du roi, les correspondances inédites de Richelieu, de Pasquier, de Molé, de Wellington et de tout ce qui a marqué dans ce temps, les volumineux dossiers de la police d'alors, les rapports secrets des ambassadeurs, en un mot, une mine inépuisable qui donne à ce livre unique en son genre tous les caractères d'une révélation.

Il s'achève au moment où le duc de Berry vient de périr et où Decazes est obligé de quitter le pouvoir. Un second volume racontera ultérieurement la fin du favori, qui fut un grand patriote et usa de sa faveur surtout au profit de son pays.

L'Éditeur-Gérant : A. QUANTIN.

Principaux établissements où le " Monde Moderne " se trouve en lecture

PARIS

Hôtel d'Antin, 18, rue d'Antin.
Hôtel des Capucines, 37, boul. des Capucines.
Hôtel de Malte, 63, rue de Richelieu.
Hôtel Montaigne, 30, rue Montaigne.
Hôtel Scribe, 1, rue Scribe.
Brasserie-Restaurant Gangloff, 68, av. Bosquet.

DÉPARTEMENTS

Ajaccio. — Hôtel de France.
— Hôtel Schweizerhof.
Alençon. — Hôtel de France.
Annecy. — Grand hôtel Verdun (Bruchon).
Arcachon. — Hôtel d'Angleterre (Graner).
Argenton-sur-Creuse. — Café de l'Univers.
Autun. — Nouvel Hôtel.
Avignon. — Grand hôtel d'Avignon.
— Cafés de Paris et de Février.
Bagneres-de-Bigorre. — Hôtel de Londres.
Beauvais. — Café du Chalet.
Bellegarde. — Hôtel de la Poste.
Besançon. — Hôtel du Nord.
Biarritz. — Hôtel d'Angleterre.
Blérancourt. — Hôtel de la Tête Noire.
Bordeaux. — Hôtel de France (Grand hôtel).
— Café des Arts.
Brive. — Hôtel de Bordeaux.
Cannes. — Hôtel des Pins.
— Splendide hôtel.
Castres. — Grand hôtel Béchard.
Chambéry. — Grand Café.
Chamonix. — Hôtel Cachat et Mont-Blanc.
— Hôtel Impérial et Métropole.
Chantilly. — Hôtel du Grand-Condé.
Châteauroux. Hôtel de France.
Chef-Boutonne. — Café Français.
Clermont-Ferr^d. — Grand hôtel de la Poste.
Dijon. — Grand hôtel de Bourgogne.
Draguignan. — Café des Négociants.
Épinal. — Hôtel de la Poste.
Fontainebleau. — Hôtel du Cadran Bleu.
Forges-les-Eaux. — Hôtel Continental.
Gacé. — Café de la Renaissance.
Gap. — Hôtel des Négociants.
Grenoble. — Hôtel Monnet.
Hauteville. — Hôtel Charvet.
Hyeres. — Grand hôtel des Palmiers.
Larmor. — Hôtel de Larmor.
Laval. — Hôtel de Paris.
Le Havre. — Hôtel Continental.
Limoges. — Hôtel de la Boule-d'Or.
Hôtel Caillaud.
Loches. — Café du Commerce.
Lons-le Saunier. — Hôtel de l'Europe.
Lorient. — Grand hôtel de Bretagne.
Lyon. — Grand hôtel des Beaux-Arts.
— Grand hôtel du Globe.
— Grand hôtel de l'Univers.
Marseille. — Grand hôtel du Louvre et de la Paix.
— Grand hôtel de la Poste.
Mauriac. — Café Central.
Menton. — Grand hôtel des Iles-Britanniques.
Mont-Dore. — Nouvel hôtel.
Montpellier. — Grand hôtel Benes.
— Grand hôtel du Midi.
Morez-du-Jura. — Café Morezien.
Narbonne. — Café Continental.
Nevers. — Hôtel de la Paix.
Nice. — Hôtel Grimaldi.
Nimes. — Grand café Français.
Nogent-sur-Seine. — Café de Bellevue.
Oyonnax. — Hôtel Varin.
Pau. — Hôtel Gassion (A. Meillon).
Périgueux. — Hôtel de l'Univers.
Perpignan. — Grand Café de la Loge.
Pierrefonds. — Grand hôtel des Bains.
Plombieres. — Hôtel de la Tête-d'Or.
Poitiers. — Hôtel de France.
Rennes. — Hôtel de Bretagne.
— Hôtel de France.
Roanne. — Grand hôtel de la Poste.
Rouen. — Hôtel Victoria.
— Brasserie Moderne.
Salies-de-Béarn. — Hôtel du Parc et de l'Établissement.
Saint-Étienne. — Hôtel de l'Univers.
— Café du Forez (Chosson).
— Café de France.
St-Georges-en-Couzan. — Hôtel Murat.
Saint-Malo. — Hôtel de France.
Saint-Nazaire. — Hôtel de Bretagne.
Sathonay. — Hôtel de la Gare.
Toulon. — Grand café Continental.
Toulouse. — Café des Américains.
— Café de la Comédie.
— Café de la Paix.
Tours. — Hôtel de Bordeaux.
— Hôtel du Croissant.
— Hôtel du Faisan.
Valenciennes. — Grand café de la Paix.
Vichy. — Hôtel de Paris.
— Royal-Hôtel.
Vittel. — Grand hôtel Continental.

ALGÉRIE, TUNISIE

Bougie. — Café Richelieu.
Tlemcen. — Cafe-glacier Albaran.
Tunis. — Grand hôtel de Paris.

Alexandrie. — Grand hôtel Abbat.
— Grand hôtel Khédivial.
Amsterdam. — Hôtel des Pays-Bas.
Arosa. — Grand Hôtel.
Bâle. — Hôtel Victoria.
Bologne. — Grand hôtel Italia-Baglioni.
Bordighera. — Hotel Royal.
Bruges. — Grand hôtel du Sablon.
Budapest. — Grand hôtel Hungaria.
Caire. — Shepheard's hôtel.
Carlsbad. — Hôtel du Bouclier d'Or (Roscher's).
Christiania. — Grand Hôtel.
Constance. — Insel-Hôtel.
Diekirch. — Hôtel des Ardennes.
Hôtel de la Maison-Rouge.
Dresde. — Hôtel Bellevue.
Feydey. — Grand Hôtel.
Halle. — Hôtel z. Stadt Hamburg.
Hanovre. — Hôtel Rheinischer Hof.
Interlaken. — Schweizerhof. — Hôtel Suisse.
Jerusalem. — Hôtel Howard.
Kharkov. — Grand hôtel Prosper.
Kiev. — Hôtel de France.
Krementschoug. — Hôtel d'Italia.
Liege. — Hôtel d'Angleterre.
— Hôtel Dounen.
Londres. — Charing-Cross hôtel.
Lucerne. — Hôtel de l'Europe.
— Hôtel du Rigi.
Metz. — Hôtel de l'Europe.
Monaco. — Hôtel Bristol.
— Hôtel Monégasque.
Moscou. — Hôtel Continental (Pintscher).
Namur. — Hôtel de Hollande.
Naples. — Hôtel Continental.
— Grand Hôtel (Hauser).
Pontresina. — Hôtel Enderlin.
Prague. — Hôtel de Saxe.
Rome. — Grand hôtel Continental.
— Grand hôtel d'Europe.
Rotterdam. — Hôtel de France.
Saint-Pétersbourg. — Grand-Hôtel.
Grand Hôtel de Paris
Schaffhouse. — Hôtel Müller.
Schœnbrunn. — Établissements Hegglin F^{re}
Schwarzburg. - Zum weissen Hirsch (Hoehne).
Spa. — Hôtel de Flandre.
Strasbourg. — Hôtel d'Angleterre.
— Hôtel National.
Tilburg. — Hôtel Brox.
Trieste. — Hôtel de la Ville.
Vilna. — Hôtel Continental (Natanson).
Wiesbaden. — Hôtel du Parc et Bristol.
Würzbourg. — Hôtel Kronprinz.
Zermatt. — Grand hôtel Terminus.
Zurich. — Hôtel Baur-en-Ville.
— Hôtel de l'Épée (Schwert).

11087. L.-Imp. réunies, Motteroz, D^r, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

Le

Monde Moderne

Août 1899

SOUVENIR D'AFRIQUE

Après avoir obéi au violent désir qui m'avait irrésistiblement entraîné à visiter durant de longs mois les oasis du Sud, clairsemées dans le grand désert, j'étais revenu dans le Tell et goûtais enfin un repos bien gagné dans la fertile Kabylie. Mes yeux, habitués à la stérilité des sables, retrouvaient avec ivresse la tendre verdure des champs cultivés et celle plus argentée des oliviers; au lieu des horizons rigides, pareils à la ligne immuable d'une haute mer, j'avais devant moi un paysage mouvementé, quoique sévère, en la très particulière demeure d'El Kharrouba retrouvée.

Bien curieuse, en effet, cette maison : moitié château fort, avec son bastion, moitié ferme, avec ses bâtiments; le soir, sitôt que les lueurs pourprées avaient disparu dans le ciel du côté du couchant, les portes, pareilles à celles d'une citadelle, se refermaient mystérieusement pour abriter ses habitants contre un coup de main hardi des Arabes, et dès le jour s'ouvraient pour laisser passer les troupeaux qui gagnaient les herbages en bêlant de plaisir; de hautes murailles, percées de meurtrières, faisaient une ceinture de pierre à ce logis bizarre.

Combien d'heureux jours y ai-je passé ! et que de nuits j'ai dormi sous le toit de la chambre d'hôtes, soit par le calme serein de la nature, alors que la lune éclaire comme en plein jour le paysage qui se repose et trouve en la fraîcheur nocturne une force nouvelle pour le lendemain, soit par les tempêtes de vents qui se déchaînent sur ce plateau dénudé où aucun obstacle n'arrête la marche des aquilons. Alors, non sans émotion, je perçois réellement le bruit exact des deux arbres (camerinas d'Australie), dont les branches pendantes râclaient les tuiles sinistrement, et encore le cri du hibou perché sur la cheminée, ou les you! you! plaintifs des chacals.

A mon réveil, de la petite fenêtre de cette chambre ai-je assez contemplé sans lasse la chaîne puissante du Djurdjura, étalant sa série de sommets, dont les plus élevés portaient une neige aux tons rosés; le plus proche, la Dent du Lion, d'une forme sculpturale, se profilait nettement, avec beaucoup de détails, sur un ciel tendre, délicat, en des violets ineffables; puis après, le Tamgout, Lalla Kadidja, et, au fond, le Bonnet de Police, couvert de sombres cèdres. Ces montagnes dégringolent en pentes abruptes jusque dans la vallée, au centre de laquelle serpente, pareille à une ceinture de femme jetée hâtivement sur le sol en un moment de tendresse, le clair, le doux oued Eddous, rempli de barbillons. Alors, le ravin remonte à pic, brusquement, laissant pleurer à mi-côte la fraîche source Tellila (de la Nuit).

Cette demeure révélait des goûts peu ordinaires chez son propriétaire, un officier retraité, mon oncle paternel, qui avait su joindre l'agrément des yeux à l'utilité de l'exploitation des biens de la terre. En effet, un jardin fleuriste était né par ses soins sur ce plateau surnommé par les Arabes Dra el Atach (de la Soif); les essences les plus rares s'y côtoyaient et croissaient là vigoureusement; car, en véritable artiste, le vieux capitaine prodiguait plus de soins à ses boutures exotiques qu'à ses champs d'orge ou de blé, faisant monter chaque jour de la fontaine Tellila l'eau suffisante pour désaltérer ses fleurs.

C'est dans ce séjour enchanteur que je connus la jeune Messaouda, non pas une princesse, comme son nom pourrait le faire supposer, mais une enfant de ce pays d'Afrique; son origine était vulgaire. Elle se souvenait à peine que son père, divorcé depuis sa tendre enfance, s'appelait Saïd ben Yaya, avait été laboureur dans la tribu des Beni Yala Chenya; sa mère était Nachla, remariée bien des

fois et divorcée aussi, avec laquelle elle habitait le petit village d'El Kharrouba (une trentaine de huttes), situé à deux cents mètres de notre habitation.

Elle ne connaissait de sa mère que les coups, n'ayant jamais goûté, dans ses bras, les caresses chères aux petits. Aussi n'avait-elle vécu, presque abandonnée, que parce que sa constitution y avait mis une grande bonne volonté : à peine vêtue de cotonnade, par les hivers elle allait grelottant ; mais, l'été, retrouvait, avec la chaleur, ses gambades de jeune singe et sa gaieté.

Elle avait alors douze ans, — une femme déjà pour les hommes de son peuple, — cependant ses formes étaient bien fluettes ; à ses bras maigres, des bracelets de corne pendaient, ne trouvant pas assez de chair pour se loger ; néanmoins, dans son allure, il se trouvait quelque chose de félin, une façon de marcher, de se cambrer, rappelant les fauves, qui n'était pas sans charme.

De beauté, elle n'en avait point, — plutôt laide même quand on analysait ses traits, — mais des yeux très noirs, pareils à des pierreries, retenaient l'attention.

Elle était presque de la maison, sans cependant en faire partie ; mais elle savait se glisser partout comme un reptile le fait, sans bruit, tolérée, aimée même elle était ; cela venait sans doute que la plus jeune des filles du capitaine était de son âge, qu'elles se comprenaient, jouaient ensemble des mêmes jeux ; aussi jargonnait-elle quelques phrases de français, suffisamment pour se faire comprendre. C'était déjà quelque chose, et parmi sa tribu elle prenait des airs importants, se glorifiant de sa science.

Messaouda devint bien vite mon amie, me rendant mille services, toujours très zélée à mon égard, et surtout, — chose appréciable, au milieu d'une peuplade ignorante de choses d'art et réfractaire à tout progrès, — elle me servait de modèle pour un tableau que j'avais entrepris, restant en place avec assez de tranquillité pour me permettre de la peindre. Je lui savais un gré infini de cela, car il est presque impossible de faire poser un Arabe.

Malgré qu'elle ne comprenait pas ce que je faisais, ni le but que je me proposais d'atteindre dans cette toile, elle était néanmoins flattée de voir qu'elle était bonne à quelque chose.

Et, les jours où je ne travaillais pas, nous allions ensemble au village kabyle, dans les maisons duquel elle m'introduisait, me montrant les moindres détails qui avaient l'air de m'intéresser, me servant d'interprète auprès de sa population pauvre de travailleurs. Dans ces promenades, elle mettait ses plus riches toilettes : un foulard rouge en cotonnade cachait ses longs cheveux noirs tressés en natte, et que, pour allonger encore, elle alliait à de fausses tresses en laine qui tombaient jusqu'à ses talons, lui faisant un costume des plus pittoresque ; une pièce de cotonnade blanche attachée aux épaules par de grandes épingles d'argent et retenue à la taille par une ceinture, donnait à la jupe des plis verticaux comme on en rencontre dans les statues grecques de la belle époque, et, pour terminer, son suprême luxe, des babouches en cuir rouge, sans talons, rehaussées de dessins bleus.

Ainsi fagottée, Messaouda ressemblait à une idole bariolée. Surtout elle avait pris soin de s'agrandir encore les yeux par la masse sombre du koheul, et les petites croix bleues, tatouées sur son front, sur chacune de ses joues, y aidaient davantage.

D'autres fois, lorsque je partais au loin pour peindre un de ces sites sauvages, qui sont à l'infini dans cette contrée, elle tenait par la bride la petite mule chargée de mes accessoires de peintre et, avec un instinct merveilleux, me servait mieux que le plus adroit rapin, plantant devant moi mon chevalet de campagne, abritant ma tête du large parasol blanc, et, une fois l'étude faite, sortait, des paniers préparés, la collation.

Alors assise à mes pieds, plutôt même

accroupie, Messaouda regardait tous mes gestes, la façon dont je mangeais, comme chose nouvelle pour elle. Dans ces moments, elle me rappelait un chien que j'avais eu, qui, pendant mes repas, se tenait toujours auprès de ma chaise, guettant un bon morceau, et quelquefois cherchant les miettes à terre.

Comme d'habitude, sitôt levé, j'ouvrais toute grande la fenêtre de ma chambre pour humer l'air frais et embaumé du matin, lorsque j'aperçus un bouquet de fleurs, fraîchement coupées, à portée de ma main, sur le rebord extérieur de la pierre.



LA MÈRE DE MESSAOUDA

Intrigué, je respirais leur parfum, tâchant de découvrir la main qui me les avait apportées, et, ne pouvant trouver, je les mis en un vase sur ma table de travail.

Le lendemain, à la même heure, nouveau bouquet à la même place que la veille. Quel était ce mystère? Il fallait une personne assez bien en pied dans la maison pour se permettre de cueillir, de ravager les plates-bandes du capitaine. Un instant je crus, non sans émotion, que c'était sa fille qui m'avait fait ce présent, la belle Henriette, chérie plus tendrement qu'une cousine ordinaire.

Avait-elle deviné que, lorsque je la regardais, elle faisait battre mon cœur? C'est qu'avec ses fins cheveux blonds crespelés, son teint si frais, si rosé, elle me rappelait un riant paysage rempli d'amandiers en fleurs, se mirant dans les eaux profondes de ses yeux.

Ah! que d'années ont passé depuis, et cependant son souvenir est toujours aussi cher, aussi précis à ma mémoire, pareil à un lac qui reflète fidèlement l'image de ses rives; mais, contrairement aux eaux qui, sous le moindre vent, plissent leur surface et dérobent dans un chaos le paysage, j'ai toujours gardé religieusement ses traits; même sous les plus violentes rafales, sous les averses multiples de ma vie, qui ont fait du paisible étang de mon cœur une mer aux vagues toujours mouvementées, son cher visage, aux couleurs printanières, n'a rien perdu de son reflet, aussi net qu'au premier jour.

Mais ce n'était pas elle la coupable, car son père, ayant vu le ravage commis en son jardin, demandait à chacun de nous qui les avait cueillies, et personne ne disait mot à son interrogation. Henriette, la première, ne sourcillait pas. Cependant, durant toute la semaine, je trouvais chaque jour un bouquet.

Afin d'éclaircir mon doute, bien avant le jour, je sortis un matin, et me cachai derrière un massif épineux de figues de Barbarie. Sitôt que des bandes d'un or pâle strièrent le ciel du côté de l'Orient, annonçant le lever de l'aurore, je vis une forme, dont je ne pouvais encore distinguer les traits, s'approcher de ma fenêtre, doucement, doucement, comme un spectre, tenant à sa main les fleurs énigmatiques.

Elle s'approcha, cherchant à percer le voile léger des rideaux de mousseline et, après avoir mis un baiser sur les fleurs, les déposa et s'en fut, de son même pas tranquille.

Mon doute était dissipé; ce n'était pas une Européenne qui me faisait ce présent, j'avais reconnu le costume des Arabes et, plus nettement encore, ma jeune amie Messaouda!

Quel mobile poussait cette enfant à me faire chaque matin ce présent. Il est vrai que, sous le soleil d'Afrique, les plantes comme les humains poussent plus vite, plus vigoureusement que sous nos ciels brumeux de France, et qu'à l'âge où nos jeunes filles prennent un époux, les jeunes Arabes sont déjà mères plusieurs fois. L'amour avait donc germé dans son cœur.

C'est sans doute ce sentiment qui la faisait me regarder de façon si étrange, s'attacher à mes pas comme mon ombre, être à mon entière dévotion. Ne m'avait-elle pas dit, les jours passés, dans son jargon inimitable : « Moi, moussu Jean, partir avec toi, quand toi t'en va dans ton pays. » Et j'avais répondu oui, sans penser, en riant de cette saillie, et, une chose dont je me rappelle, c'est la lueur qui illumina ses yeux noirs, à ma réponse. . . . .
. . . .

Le jour de mon départ était arrivé, la voiture, prête, attendait pour nous conduire à la station voisine, où je prendrais le train pour Alger. Je partais le cœur triste. Ah! les adieux ont toujours été choses terribles pour moi, c'est un déchirement de tout l'être; mais, hélas! à chacun sa voie est tracée par les destins, et il nous faut la suivre, malgré les pierres qui nous blessent les pieds.

J'avais fait mes adieux aux braves Arabes dont je n'avais eu qu'à me louer pendant mon séjour à El Kharrouba, et je cherchais des yeux ma petite amie Messaouda pour lui remettre une robe neuve et deux lourds bracelets de pieds,

afin qu'elle s'en pare les jours de gala.

Quand enfin je l'aperçus, elle tenait sous son bras un paquet, un grand mouchoir de couleur voyante, noué aux quatre coins, comme quelqu'un qui va faire un voyage.

Et je compris; la pauvre petite avait « Adieu, ma petite Aouda, je reviendrai plus tard et t'emmènerai alors si telle est ton idée. »

Elle ne dit rien à cela, mais, dans ses yeux brillants, sa peine se voyait, et sur ma main tendue, elle se jeta, y appliquant plusieurs baisers précipités...



AMOUR ET MESSAOUDA

fait sa « malle » pour me suivre. Un instant, je fus tenté de la faire monter à mes côtés, de dire à sa mère : « Sois tranquille, Nachla, je prendrai soin de ta fille. » Mais à quoi bon, de quel droit, dans ma vie si bohémienne, remorquer derrière moi cette enfant d'Afrique, prendre souci de cette jeune existence, quand, moi, je me trouve déjà comme une goélette désemparée au merci du moindre vent; non, l'humanité me conseille de la laisser à son sol natal.

Et de loin elle regarda, le long de l'allée d'oliviers qui s'enfonçait vers le plateau de chasse, la tache que faisait la voiture devenir de plus en plus petite, puis disparaître. Alors seulement elle pleura; les sanglots qui l'étouffaient se firent jour abondamment et coulèrent sur ses joues bronzées.

* * *

Les Arabes regardent la naissance d'un enfant du sexe féminin comme un

châtiment du ciel. Aucune réjouissance n'a lieu pour un bébé fille, tandis qu'au contraire, pour la venue d'un fils, les parents, les amis se réjouissent, suivant leur position, leur fortune. C'est surtout un fait authentique pour la classe pauvre, où les pères tâchent de marier leur fille, qu'ils considèrent comme bouche inutile, le plus tôt possible.

C'est ce qui arriva pour la pauvre Messaouda.

Peu après mon départ, un Arabe, de passage en Kabylie, s'arrêta au village d'El Kharrouba. Il se nommait Amour; il fit la connaissance de la vieille Nachla, qui, flairant un gendre, lui présenta sa fille, en vantant ses qualités nombreuses.

Et, après quelques jours, comme cela, aussi aisément, le mariage fut arrangé. On ne demanda même pas son avis à Messaouda, sa mère avait dit oui pour elle.

Amour acheta sa femme le prix suivant : à sa belle-mère, il donna une broche en argent pour attacher son voile de tête, — c'était un de ces bijoux curieux, façonné par un adroit bijoutier de l'Oued-Rir, — plus, en espèces résonnantes, 20 douros (100 fr.), et il apporta un mouton vivant et quelques poulets qu'on mangerait le jour de la noce.

Et, après avoir accompli les formalités d'usage chez le cadi et festoyé quelques jours, Messaouda, avec son mari, partait pour les régions sahariennes où il habitait. C'était à Temacin, près l'ancienne ville de Touggourt.

Les adieux entre la mère et la fille furent très froids, malgré que Nachla faisait semblant de pleurer pour la galerie, en voyant Messaouda, son maigre bagage à la main, suivre tristement à pied Amour, qui, lui, chevauchait gaillardement une mule. En une journée, ils franchirent les quarante kilomètres les séparant d'Aumale, la dernière ville européenne.

Là, Amour acheta un maigre bidet qu'il chargea de sacs de grains et, par les pentes abruptes de la montagne Dira, ils pénétrèrent dans le désert par Sidi-Aïssa, couchant, le soir, à la belle étoile sur la dure, ou dans un caravansérail quand ils en rencontraient un.

Messaouda trouvait un réel changement dans sa vie de jeune mariée. Presque habituée aux coutumes françaises, où la femme est très considérée par les hommes, elle avait cru un instant qu'un sort pareil lui serait réservé; mais, hélas! la triste réalité se montrait à elle, et, sitôt les premiers rayons de soleil, il fallait reprendre cette monotone route dans les sables arides, parsemés seulement de distance en distance par les touffes d'alfa, et cela avec la charge sur le dos, comme un bourriquot.

Son mari était pressé d'arriver. Sitôt à Bou-Saâda, la première oasis, dans laquelle il avait un parent, il prit, pour seconde épouse, sa fille Fatouma : son commerce allant bien, il pouvait se permettre ce luxe.

Massaouda en fut très heureuse, car c'était une compagne pour elle; elles allaient ensemble laver leurs robes rouges et bleues dans la très pittoresque rivière, parsemée de lauriers-roses et, à elles deux, sur les rochers, tordaient les longues étoffes, qu'ensuite elles étendaient au soleil.

Et le voyage reprit, cette fois moins durement, sur un chameau entouré d'un palanquin.

De loin, la nuit surtout, quand un voyageur rencontrait la petite caravane, flanquée d'un cavalier, au visage miparti voilé, précédé de son bassour, on aurait dit, en voyant cette machine ronde surmontée de minces cornes longues, avec quelque chose de chevelu à leurs extrémités, les antennes d'une bête prodigieuse glissant doucement dans les ténèbres, avec des oscillations de navire en mer. Et, couchées toutes deux, Fatouma et Messaouda, sur des tapis, psalmodiaient de longs refrains arabes pour charmer les ennuis de la route.

Des jours, des nuits, ils marchèrent ainsi, durant toute une lune, et enfin arrivèrent dans leur demeure. C'était

une maison construite en toub (terre), à côté de la principale mosquée, avec quelques fenêtres très étroites pour abriter les chambres du soleil, et plusieurs arpents de terre l'entouraient, plantés de hauts palmiers aux dattes savoureuses. Sous les feuilles rigides,



... ELLES ALLAIENT ENSEMBLE LAVER LEURS ROBES...

poussaient dans le jardin, irrigué chaque jour par la fraîche aiguia, la vigne aux festons en guirlandes, le grenadier aux

fleurs cramoisies, le citronnier odorant, et quelques arbres fruitiers, puis le piment, l'orge et la luzerne.

Amour installa ses deux femmes dans un appartement à elles réservé, et, entre Fatouma, la plus jolie, celle qu'il chérissait le plus, et Messaouda, il coulait des jours heureux. Son commerce florissait, il gagnait de l'argent et économisait. Souvent il s'absentait pour quelques jours, allant dans les pays voisins traiter d'affaires avec les Mozabites. Messaouda atteignit ainsi ses vingt ans, mère de trois enfants, et, en somme, pas plus malheureuse qu'une autre femme de sa condition ; elle avait peu de distractions, il est vrai : la seule qui lui était permise était d'aller voir danser, mais sans être vue des hommes, quelques femmes des Ouled-Naïls, et c'était toujours pour elle une grande réjouissance.

Au son du tam-tam, de la rudimentaire flûte arabe, roseau creux, dont les notes cristallines s'égrènent si plaintivement, parfois comme des sanglots, des larmes, puis si allègrement, comme des cris de joie, que jamais on ne peut les oublier, elle voyait la danseuse rythmer sa cadence sur la mesure des musiciens, et peu à peu l'accélérer pour terminer en une bacchanale enivrante, au point que quelquefois elle tombe épuisée, à bout de forces. Et elle se rappelait son enfance à El Kharrouba, quand il y avait fête entre les tribus, que, les danseuses venant, elle se glissait, se mêlait inaperçue à leur groupe. Mais aujourd'hui, mariée à un homme considéré, elle ne pouvait sortir que voilée, et un regret lui venait à ce souvenir...

Or une fois, en une des absences d'Amour, une poignée de Touaregs coureurs, les pillards du désert, razzièrent l'oasis; ils enlevèrent trois cents chameaux, la récolte entière des dattes et une trentaine de femmes qui, affolées, poussaient des cris de détresse à la vue de ces démons, la figure cachée de noir, et montés sur d'agiles et maigres meharis.

Fatouma et Messaouda étaient avec leurs enfants parmi les captives; leurs ravisseurs les attachèrent sur les chameaux, et, à marches forcées, pour échapper aux cavaliers qu'ils sentaient derrière eux, allaient nuit et jour droit devant eux.

A son retour, la douleur d'Amour fut intense. C'était un homme juste, aimant ses femmes, ses enfants; il aurait préféré la ruine de ses affaires — et cependant il était intéressé — à la perte de sa famille.

Il se joignit aux autres hommes de sa tribu qui, derrière le goum des spahis, donna la poursuite aux ravisseurs. Mais comment, dans une telle chasse, trouver un gibier trop prudent, trop rusé pour ne pas mettre de suite une distance énorme entre eux et les chasseurs.

Les Arabes sont fatalistes, ils croient que ce qui arrive est écrit, comme ils le disent en leur langage naïf. Amour se résigna, mais l'ennui le prit, il commença à tousser, et un jour on l'emporta, les pieds en avant, dans le petit cimetière de sable...

* * *

Bien longtemps après, quelque dix ans, je revins à El Kharrouba. Ma vie avait pris un tout autre chemin que je pensais, — un mariage avec une jeune fille aux cheveux d'ébène, au teint blanc, avec qui nous parcourûmes le monde. Sitôt nos noces, une maladie consomptive l'avait saisie, et, si son visage gardait l'apparence de la santé, un mal implacable, qui devait peu à peu la conduire au tombeau, minait sa constitution.

Elle laissa dans ma vie solitaire un vide que je ne pouvais combler, et je traînais mes jours, mes nuits avec un invincible ennui, quand, sur les sollicitations pressantes des miens, je me décidai à reprendre le chemin d'Afrique.

C'était toujours la même demeure si particulière ; mais ses habitants avaient subi aussi les atteintes du temps. Le capitaine était maintenant un septuagénaire, encore vaillant, il est vrai, mais

sa taille, naguère si droite, se voûtait irrésistiblement.

chère cousine, celle qu'en silence mes lèvres appelaient d'un nom plus doux.



LE VOYAGE DANS LE DÉSERT

Quant à ses filles, la nature les avait faites des femmes aux formes pleines et sveltes tout à la fois. Je retrouvais ma avec toujours les mêmes cheveux blonds crespelés et les fleurs roses de son visage.

Elle ne me paraissait plus un paysage

d'avril, mais un site riant du tendre mois de mai, au milieu de la pleine floraison odorante des rosiers pourprés, qui envahissent la végétation et apportent à l'âme le parfum balsamique et enivrant.

Et je recouchai dans la chambre des hôtes, avec ses deux arbres, au tronc grossi démesurément. . . . .

. . . .

Le soir de mon retour, alors que le crépuscule descendait sur le plateau de la « Soif », comme je rentrais à El Kharrouba d'une promenade à cheval faite solitairement, les yeux distraits, tout à mes pensées, ne remarquant rien du chemin tracé dans les sombres lentisques que je suivais, tout à coup j'aperçus une forme blanche à la tête de ma monture, qui fit un écart à cette subite apparition.

Elle s'aprocha de moi. C'était une femme arabe, mais sous quelle chétive apparence! Elle portait sur son dos, comme un paquet, un bébé dont la tête ensommeillée ballottait dans la marche. On ne distinguait dans sa figure, qu'on devinait cependant pâle, très émaciée par la misère ou la souffrance, qu'un regard brillant, deux yeux de fièvre.

Et je m'apprêtais à lui donner quelques sous, quand elle se jeta sur ma main, m'embrassant.

Cela ne me surprenait qu'à moitié, cette façon de politesse étant coutumière en Afrique vis-à-vis des Européens.

Mais elle parla et dit :

— Bonsoir, moussu Jean, toi va toujours bien.

Où donc avais-je déjà entendu ce timbre de voix, cette intonation? Certes, je la connaissais.

Et en moins d'une seconde ma mémoire me reporta aux jours d'antan, si éloignés déjà.

— Est-ce possible? Est-ce toi, ma petite Messaouda? Je te croyais mariée, partie dans les pays du Sud : comment se fait-il que tu sois revenue ici?...

— Parce que je voulais mourir dans mon pays, parce que je m'ennuyais dans le grand désert stérile.

— Mourir, toi, Messaouda, à un âge si tendre, quand ta vie s'ouvre à peine! Laisse cela à ceux qui ont souffert, qui traînent misérablement leur souvenir derrière soi, comme un forçat attaché à sa chaîne.

Nous arrivions à la maison, et sous la lumière je pus alors contempler les traits de mon ancienne petite amie.

Les ravages étaient grands, et cette jeune femme de vingt-deux ans en paraissait bien quarante : de nombreuses et profondes rides sillonnaient sa face blêmie, fiévreuse; elle grelottait, ses dents s'entre-choquaient malgré la chaleur de cette belle soirée, et son regard seul conservait une étincelle de vie.

Je souffrais si visiblement à cet examen, que la pauvre petite, avant de regagner son village, me dit ces mots :

— Tu vois, moussu Jean, toi aurais mieux fait de me laisser suivre en France, moi serais pas malade

Peu de jours après, dans un gourbi de paille du village d'El Kharrouba, sur des branches sèches qui lui servaient de lit, la pauvre Messaouda s'éteignait entourée de ses trois enfants.

Peut-être, sans doute même, était-ce sa petite âme africaine qui, sous la forme de cette étoile, prenait son vol vers le paradis de Mohammed. *In shah Allah!* . . . .

. . . .

On avait enterré, la veille, ma pauvre petite Messaouda. Elle était parée de sa robe de fête. A ses bras, des bracelets, et quand, sur son pauvre corps, sans cercueil, on eût rejeté quelques poignées de terre, plusieurs pierres plates furent mises sur elle en guise de tombeau pour reconnaître sa sépulture. Sa mère déposa même un vieux pot ébréché rempli d'eau, afin que, le jour de la résurrection arrivé, l'ange qui vient réveiller les morts, fatigué de sa besogne, pût trouver de quoi se rafraîchir.

Par une matinée radieuse, alors que le soleil verse à pleins rayons sa lumière

fécondante sur la terre, je pris le chemin du cimetière, éloigné si peu de ma chambre. Je portais à la main un bouquet de fleurs semblables à celles que, dix ans plus tôt, l'enfant était venue m'apporter. A mon tour, je lui restituais ses fleurs.

De loin je voyais la tache plus sombre appât du lucre. Mais non, puisque à cette main qui sort crispée de terre brille encore une bague; et je me penchai, les bracelets étaient bien à leur place, au bras, mais plus haut, quelle horreur! du sang, la gorge ouverte, la tête horriblement mutilée, baignait dans une fange pourpre, attestant sans



LES DANSEUSES OULED-NAÏLS

du sol nouvellement remué qui la recouvrait, et à pas lents je m'approchais.

Mais quelle profanation! la tombe bousculée, entr'ouverte, décelait le misérable voleur qui, cette nuit, était venu interrompre la petite de dormir son dernier sommeil tranquillement dans ce grand pays; sans doute le vol avait guidé le maudit dans son sacrilége, sa pauvre bijouterie d'argent dont elle était parée avait dû éveiller cet doute le travail du fauve qui, de ses griffes aussi, va lâchement, en glapissant au clair de lune, manger, se repaître de la chair des trépassés, et je reconnus facilement le travail nocturne de l'affreuse, la répugnante hyène, au poil hérissé... Alors, de mes mains, pieusement, je recouvris les pauvres restes de ma petite amie Messaouda.

Texte et dessins par E. GIRARDIN.

LE PALAIS-ROYAL

Tous les ans, et spécialement à l'époque où le chômage des événements internationaux coïncide avec la pénurie du fait-divers parisien, les journaux rajeunissent la « question du Palais-Royal ». Le Palais-Royal se meurt,... le Palais-Royal est mort, constatent-ils. Et chacun, après enquêtes et interviews multipliées, propose son remède ou son procédé de résurrection. Jusqu'à présent, il ne semble pas que ces dissertations aient abouti à quoi que ce soit, encore que la proximité de l'Exposition fin de siècle invite à passer de la parole aux actes. La décadence du Palais-Royal ne saurait être considérée comme irrémédiable, puisqu'elle n'est pas une conséquence du ralentissement de la vie dans cette partie de la capitale où le monument est situé. Jamais, au contraire, le mouvement et l'animation n'ont été plus intenses dans les rues et places avoisinantes. « C'est même une sensation délicieuse, écrivait récemment notre confrère Georges Clément, que de passer brusquement de la cohue tumultueuse et affairée au calme profond d'une oasis dont rien ne vient troubler le charme mélancolique. Là le silence est complet et n'est même pas interrompu par le chant des oiseaux. Oui, et c'est là un fait bien curieux, les moineaux eux-mêmes ont déserté le jardin du Palais-Royal, soit qu'ils ne trouvent plus une pitance suffisante dans les miettes tombées des tables dégarnies des restaurants, soit qu'eux aussi ne se plaisent qu'au milieu de la foule et du fracas des voitures. Toujours est-il que ce départ de l'ingrat moineau est un symptôme de très mauvais augure. »

Nous aurons à exposer, à la fin de cet article, quelques-uns des projets les plus pratiques qui aient été conçus pour repeupler l'oasis. Mais rappelons tout d'abord les principaux souvenirs qui se rattachent au Palais-Royal.

Sa construction fut commencée en 1629, sur les dessins de Le Mercier, pour donner satisfaction aux désirs de Richelieu, qui, alors dans tout l'éclat de sa puissance, rêvait de posséder une demeure qui égalât en luxe et en somptuosité celle d'un roi. Mais l'histoire nous conte que le célèbre cardinal, en même temps que fastueux, était légèrement avare, et sa manière d'agir, lors de la construction de son palais, n'est pas faite pour atténuer cette tradition.

Ce fut sur les débris et dépendances des vieux hôtels d'Armagnac et de Rambouillet qu'il décida de créer sa propriété, et certes il y avait, dans cette étendue, de quoi tailler magistralement; mais, à peine la décision prise, il voulut, pour obéir à des intérêts mesquins, conserver un grand nombre d'éléments incohérents et disparates qui s'opposèrent à l'unité et à la grandeur de l'œuvre. Il lui fallait, afin de compléter son terrain, reculer l'enceinte de la ville et combler ses fossés, ce qui n'était qu'un jeu pour un ministre tout-puissant; mais il lui fallait aussi s'annexer des parcelles indépendantes des deux hôtels mentionnés, ce qui nécessitait l'achat d'autres propriétés dont il revendit au détail l'excédent à des acquéreurs qui eurent le droit d'y bâtir à volonté, sans ordonnance et sans symétrie, des maisons de toutes grandeurs, avec vues et sorties sur le jardin qu'on dessinait.

En même temps qu'il se créait des servitudes de voisinage, le cardinal lési-

naît sur la construction de l'immeuble lui-même. La chapelle dont il l'orna n'avait pas plus de dix-huit pieds dans sa plus grande étendue et la « salle d'opéra » n'excédait pas trente-six pieds de large.

Toutefois, si le plan gravé par La Boissière, en 1679, nous montre certaines incohérences d'architecture, il nous prouve que la superficie totale du domaine s'étendait sensiblement plus loin que ses limites actuelles. Les jardins touchaient, en effet, d'un côté à la nouvelle rue de Richelieu, qu'on venait seulement de tracer, d'un autre à la rue des Petits-Champs et d'un troisième à celle des Bons-Enfants. Nous verrons tout à l'heure à quelle occasion ce périmètre fut rétréci plus tard.

Louis XIII, après avoir accepté la donation du palais que son ministre mourant lui avait légué, ne put l'habiter, puisque six mois plus tard il suivait Richelieu au tombeau. Ce n'est que cinq mois après le décès de ce monarque que la reine-régente, Anne d'Autriche, et le jeune roi, son fils, Louis XIV, vinrent s'établir au Palais-Cardinal, lequel, à cette occasion, fut débaptisé et commença à s'appeler Palais-Royal.

La résidence d'Anne d'Autriche dura neuf ans et fut interrompue par de fréquentes absences. Il est à présumer qu'elle ne conserva pas un bien agréable souvenir de son séjour : car ce fut là, en effet, qu'elle eut à subir les orages de la Fronde.

Aussi quand, les troubles définitivement apaisés, la cour revint à Paris, le 21 octobre 1652, le roi abandonna le Palais où s'étaient passés les plus mauvais jours de son enfance et alla se loger au Louvre et à Vincennes.

Le Palais-Royal devint alors la demeure de la reine Henriette-Marie, fille de Henri IV, femme de Charles I[er], laquelle s'y établit en cette même année 1652 et l'habita assez longtemps. Ce fut là que, le 31 mars 1661, Philippe, duc d'Orléans, *Monsieur*, frère unique de Louis XIV, épousa la fille de cette reine, la princesse Henriette d'Angleterre, et c'est de cette époque que doit dater la possession réelle du Palais-Royal par la maison d'Orléans, quoique l'acte qui l'a incorporé à son apanage ne soit que du mois de février 1692. Cet acte réserve au roi la propriété des terrains situés en avant du Palais-Royal, qui forment la place actuelle et ceux s'étendant jusqu'à la Seine, destinés, dès cette époque, à la réunion du Louvre aux Tuileries, qui ne put s'effectuer que sous Napoléon III.

Monsieur, devenu maître et seigneur du Palais, y fit des améliorations importantes et en augmenta les constructions. Il ajouta une galerie, bâtie par Mansard, créa toute une aile du côté de la rue de Richelieu et confia à Coypel le soin de décorer les salles nouvelles. C'est dans ce décor, devenu somptueux, qu'il tint sa cour brillante, présidée d'abord par sa première femme, Henriette d'Angleterre ; puis, quand celle-ci fut morte dans les circonstances tragiques immortalisées par Bossuet, par sa seconde épouse, Élisabeth-Charlotte de Bavière, qui fut mère du régent. Monsieur meurt en 1701. Son fils, le régent, Philippe d'Orléans, passa toute sa vie, jusqu'en 1723, dans le Palais restauré par son père et, à son tour, l'enrichit et l'orna. Il y assembla notamment de magnifiques collections d'objets d'art, mais il ne l'augmenta pas de constructions nouvelles, si ce n'est du château d'eau édifié sur la place d'entrée et qu'on y vit jusqu'à la première moitié de ce siècle.

Louis d'Orléans, fils du régent, tombé en dévotion et devenu moine, ne trouva rien de mieux, pour se sanctifier, que de brûler les tableaux amassés à si grands frais par son père. Sa mort, survenue en 1752, mit fin aux autodafés.

Son premier-né, Louis-Philippe, était, heureusement pour le Palais, moins austère. Il y restaura une cour brillante, dont Henriette de Bourbon, princesse de Conti, était le plus bel ornement ; mais ce prince, devenu veuf en 1759, se serait

désintéressé de son domaine, si, le 6 avril 1763, l'incendie de la salle où l'on jouait l'opéra n'eût consumé une aile entière, ainsi qu'une grande partie du corps principal de l'édifice. La nécessité de rebâtir s'imposait et on en profita pour tracer des plans de reconstruction générale.

La salle de spectacle du cardinal



LE PALAIS-CARDINAL

dans laquelle, malgré son exiguïté, on avait applaudi successivement Corneille, Molière, Racine, Quinault, Lulli, Rameau, servait à cette époque aux représentations de l'Opéra, dont le privilège avait été cédé, depuis 1749, par le duc d'Orléans à la ville de Paris, lorsqu'elle devint la proie des flammes.

Le duc, qui avait droit à des indemnités, exigea du prévôt des marchands et des échevins, lesquels composaient alors le corps communal, que la salle et tous les bâtiments brûlés fussent rebâtis aux frais de la ville, et, pour que la nouvelle salle se trouvât en dehors de l'aile dans laquelle avait figuré l'ancienne, il acheta cinq maisons qui, avec trois autres acquises par les échevins, fournirent, par leur démolition, l'emplacement nécessaire.

Mais la ville, mise en cause, comme nous venons de le voir, avait pensé pouvoir faire choix de l'architecte qui lui conviendrait. Le duc avait des préférences pour un autre, et de là naquit un conflit singulier au cours duquel Moreau, pour le compte du corps communal, construisit la salle et la façade du côté de la rue Saint-Honoré, tandis que Contant d'Ivry, pour le compte du duc, créait les vestibules et le grand escalier d'honneur. Au dire des contemporains, Contant d'Ivry réussit mieux dans sa tâche que son rival; mais son habileté ne put aller jusqu'à effacer l'incohérence qui résultait forcément du manque d'ensemble dans les plans.

En 1766, le duc d'Orléans abandonna le Palais-Royal pour aller vivre dans une maison particulière de la rue de Provence avec M[me] de Montesson, qu'il avait épousée secrètement. Il transmit à cette occasion, par voie de donation

entre vifs, le domaine à son fils, Louis-Philippe-Joseph, alors duc de Chartres, lequel se disposait à faire exécuter les modifications projetées quand un second incendie de l'Opéra, en 1781, à l'issue d'une représentation d'*Orphée*, vint faciliter la tâche de l'architecte futur en faisant table rase. Du coup l'Opéra fut retiré du Palais-Royal et transporté au boulevard. Mais le duc de Chartres, qui ne pouvait se résigner à cette désaffectation et espérait ramener un jour, par un procédé quelconque, le temple de la musique dans l'enceinte de sa propriété, ordonna à son architecte de comprendre dans ses projets une salle de spectacle plus vaste et mieux aménagée que les deux précédentes. Ce fut le célèbre Louis qui se trouva chargé de tous ces travaux et c'est à lui qu'on doit le plan du Palais-Royal actuel.



FORTIFICATIONS ÉLEVÉES VERS 1780 DANS LE JARDIN

La forme désagréable, l'irrégularité des habitations qui bordaient le jardin en trois sens firent naître l'idée d'isoler la promenade et de l'entourer de portiques au-dessus desquels on élèverait des bâtiments qui s'harmoniseraient avec la façade du Palais. Cette disposition privait les voisins de la vue et de l'entrée du jardin jadis consenties par Richelieu et diminuait sensiblement l'étendue des parterres. Le public critiqua, les voisins se rebiffèrent et ne craignirent point d'entamer des procès pour la défense de leurs droits d'usage. Mais les procès furent perdus et le duc, qui n'était pas encore Philippe-Égalité, fut autorisé par lettres patentes du roi à s'annexer les terrains nécessaires à ses plans, à raison de vingt sous par toise.

Pour désarmer l'opinion, le duc de Chartres pensa à embellir le jardin et imagina la construction du fameux cirque à demi souterrain qu'on se mit en devoir de creuser au beau milieu de la promenade. On devait y donner les spectacles équestres les plus magnifiques; mais, dans la suite, ce cirque servit à tout, excepté à remplir sa destination primitive : il s'y tint des assemblées révolutionnaires, on y vit des bals et des jeux divers; de chevaux, jamais.

Pendant ce temps, l'architecte Louis bâtissait la salle commandée, qui est actuellement celle du Théâtre-Français, sur le terrain du jardin réservé des Princes. Elle fut inaugurée par les comédiens des Variétés amusantes qui y firent d'assez bonnes affaires.

Tout à l'autre extrémité du Palais existait un second théâtre, de proportions sensiblement plus restreintes et qu'on appelait théâtre des Petits-Comédiens du comte de Beaujolais. Les acteurs y furent successivement des marionnettes, puis des enfants. C'est la salle actuelle du théâtre du Palais-Royal.

Le plan des constructions dont nous venons de parler était gigantesque. On sait que Philippe-Égalité ne put le mener à bien.

La construction de l'aile en colonnade entre le jardin et la cour fut arrêtée à peine sortie de terre et pour garantir ces fondations contre les intempéries, autorisation fut donnée d'élever au-dessus des hangars de bois qui durèrent jusqu'en 1828 pour faire enfin place à la galerie d'Orléans.

Les galeries de bois, nommées au début le « Camp des Tartares », devaient servir de promenoir et de lieu de rendez-vous à la galanterie dévergondée qui trôna si longuement au Palais-Royal. Elles symbolisaient pour nos grands-pères la débauche la plus éhontée et il



LE COUP DE CANON DE MIDI (CARICATURE DU TEMPS)

convient d'observer qu'elles avaient fait le nécessaire pour justifier amplement leur réputation. Mais n'anticipons pas.

La salle du nouveau théâtre fut finie en 1790. A ce moment le duc, criblé de dettes, se vit obligé de céder à ses créanciers ceux de ses biens dont l'aliénation pouvait lui fournir le moyen de les faire patienter. Le Palais-Royal s'y trouva compris pour la partie des ailes où l'on venait de créer les arcades et les boutiques. Le Palais lui-même faillit être vendu avec le reste.

Ici nous sommes en pleine période révolutionnaire et le Palais-Royal a vu tour à tour les manifestations de Camille

Desmoulins, de Mme Roland, de Théroigne de Méricourt.

Au 13 vendémiaire, les troupes des sections parisiennes, armées contre la représentation nationale, tirèrent le canon contre le Palais et les colonnes du péristyle de la Comédie française en portèrent longtemps les marques. Bonaparte, à son retour d'Égypte, installa colonnades au Louvre et aux Tuileries, et de le réserver comme logement aux rois qui lui rendaient ou lui rendraient visite. Les soucis de la guerre ne permirent pas le plus petit commencement de réalisation de la pensée impériale.

En 1814, le Palais-Royal était restitué aux d'Orléans. Durant les Cent jours, Lucien Bonaparte y séjourna, et après



LES JOURNÉES RÉVOLUTIONNAIRES AU PALAIS-ROYAL

dans l'édifice témoin de tant d'événements et de troubles la salle du Tribunat (1802).

Après la dissolution du Tribunat, le Palais-Royal fut réuni au domaine extraordinaire de la couronne, dont il fit partie jusqu'en 1814. Dès lors les projets d'affectation pleuvent. On veut y placer la *Bourse,* qui se tenait dans l'église des Petits-Pères, aujourd'hui Notre-Dame-des-Victoires, avant d'être dans ses meubles ; puis le *Tribunal de commerce,* puis l'*État-major de la place de Paris,* puis le *Palais des Beaux-Arts.* Enfin Napoléon projeta de le réunir par un système d'arcs, de galeries et de Waterloo, la famille d'Orléans y rentra définitivement jusqu'au jour où la révolution de Juillet triomphante vint y chercher celui qu'elle couronna roi des Français sous le nom de Louis-Philippe Ier. Une curieuse estampe du temps, dont nous donnons la reproduction, représente ce fait historique qui fut l'événement le plus notable, la conclusion des Trois Glorieuses. On y voit le duc à cheval acclamé par une foule en délire en route pour l'Hôtel de Ville, tandis qu'au premier plan les vainqueurs fraternisent.

A partir de 1830, nous devenons les contemporains du Palais-Royal et pas

n'est besoin d'en retracer les fastes. Sauf l'incendie de la Commune, il n'est plus, d'ailleurs, le théâtre d'aucun événement historique.

Sans doute il a été l'objet de tant de vicissitudes qu'il faut savoir se borner et choisir le tableau le plus typique. Or le point culminant de sa splendeur semble pouvoir se placer aux premières années du règne de Louis XVI, alors que l'horizon n'était pas encore assombri par l'orage révolutionnaire et que les vastes projets du duc de Chartres commençaient à entrer dans la voie de la réalisation.

Précisément nous avons un document très curieux datant de cette époque, une brochure anonyme publiée à Londres, où le Palais, ses habitués, ses lieux d'affaires ou de plaisirs sont décrits avec la minutie la plus détaillée et, semble-t-il, sans parti pris, ni idée préconçue. Par ce temps de pamphlets, l'impartialité est rare chez un narrateur.

L'auteur se suppose petit gentilhomme breton arrivant à sa vingt et unième année, la tête farcie des récits qu'il entendait faire autour de lui, depuis sa plus tendre enfance, sur les délices du Palais-Royal.

« Tu verras, me disait mon père, le jardin de ce palais ; c'est un endroit délicieux. C'est le rendez-vous de toutes les nations ; du fond de l'Amérique, on sait que l'on rencontrera au Palais-Royal tel ou tel autre négociant à qui l'on a donné parole. Le jour est fixé ou à peu près ; à midi, l'on se trouve, la promenade est charmante à cette heure-là : le Hollandais, le Suisse, le Français, le Turc, le Japonais, tout se trouve réuni ; il semble que ce soit un seul peuple. Les femmes les plus aimables viennent embellir ce séjour. La beauté s'y montre



LOUIS-PHILIPPE SORTANT DU PALAIS-ROYAL — JUILLET 1848



ASPECT ACTUEL DU JARDIN

sous vingt formes différentes. Une grande allée de marronniers épais ne laisse aucun passage aux rayons du soleil; on respire un air frais sous cet agréable ombrage pendant la plus grande chaleur du jour. On voit des deux côtés plusieurs rangées de chaises occupées par le robin, les financiers, le militaire, les abbés, les femmes de qualité, les petits-maitres, les courtisanes, les commis. Cette bigarrure offre à l'œil un spectacle agréable et varié.

« Les politiques se rassemblent autour du fameux arbre de Cracovie : c'est là qu'ils jugent en souverains des événements. A deux heures, on se quitte; chacun prend le parti d'aller dîner: le Palais-Royal reste désert jusqu'à les sept heures du soir. Alors les oisifs, les gens de difficile digestion, les intrigants, les filles viennent s'y promener, non dans la grande allée comme à midi, mais dans celles qui l'avoisinent...

« Les logements, au pourtour du jardin, sont fort chers, et cela parce qu'ils y communiquent. Les rues de Richelieu, des Petits-Champs et des Bons-Enfants sont composées de beaux hôtels, la plupart garnis. Un premier étage se loue cinquante louis par mois; cette somme est exorbitante, mais l'étranger ne regrette pas cette dépense par l'agrément dont il jouit.

« Le bruit effroyable des rues de Richelieu et des Petits-Champs est capable de détraquer la tête la mieux organisée et il est bien agréable de pouvoir s'en éloigner sans presque sortir de chez soi. En descendant une vingtaine de degrés on se trouve à la campagne.

« L'hiver, on ne se promène point dans la grande allée, celle qui est en face du bassin est la préférée, et l'on a raison; on y jouit du soleil depuis midi jusqu'à deux heures. Le méridien de la rue des Bons-Enfants est estimé le meilleur de tout Paris, on le voit du Palais-Royal; tous les gens *à montre* sont réunis dans le coin du jardin d'où on peut l'apercevoir. On tient sa montre de la main gauche, les yeux sont fixés sur le méridien, personne ne se parle plus, on est immobile. Le moment arrive, on prend le midi juste, et l'on s'en

retourne à la promenade, enchanté d'emporter dans son gousset une raison suffisante pour prouver qu'il était midi à midi au Palais-Royal.

« Les filous remarquent les personnes, examinent les montres sans que le propriétaire s'en aperçoive et souvent, à la sortie du Palais, par l'escalier obscur et sale qui est en face de la rue Vivienne, l'adroit escroc a fait passer le bijou dans sa poche. »

La description de toutes ces merveilles enflamme l'imagination du jeune provincial qui obtient enfin de son père l'autorisation d'aller vérifier *de visu* l'exactitude des récits que celui-ci lui a faits. Il part avec cinquante louis dans sa poche, une lettre de change de deux mille livres et vient se loger à l'hôtel Radziwill, rue des Bons-Enfants. Là, il constate tout d'abord que l'hôtel n'a plus accès direct au jardin. Depuis 1782, on a élevé un quadrilatère de bâtiments qui a doublé la ceinture des rues en la rétrécissant. Les riverains ont plaidé, comme nous l'avons dit plus haut, contre Mgr le duc de Chartres; mais ils ont perdu leur procès. Néanmoins comme le prince a eu soin de ne pas faire construire à une trop petite distance des anciennes façades, et qu'il reste, somme toute, des rues assez larges, on commence à prendre parti de son mal.

Le visiteur a tôt fait de trouver l'entrée de la nouvelle enceinte et, dès le premier pas, il est frappé d'une admiration qui s'exhale en dithyrambes.

« Je me crus transporté dans un palais de fées! De longs bâtiments de forme rectangulaire s'offrent à mes regards; cet édifice, décoré d'un ordre composé en pilastres cannelés, s'élève jusqu'au-dessus de l'entablement à environ quarante-deux pieds. Une balustrade ornée de vases règne tout autour, et, en cachant une partie des mansardes, termine avec élégance l'ordre qui le supporte. Une magnifique galerie couverte, percée par cent quatre-vingts arcades, aboutit de deux côtés parallèles à deux larges et spacieux vestibules. Chacune de ces arcades est éclairée par un réverbère. Ce genre d'architecture a un caractère de grandeur et de noblesse qui n'est pas ordinaire à des bâtiments uniformes. »

La partie du décor ainsi décrite n'a guère changé, et, si elle nous émerveille moins, est-ce peut-être que nous sommes plus rassasiés de beautés qu'un jeune hobereau de 1788. Celui-ci, en ce qui le concerne, ne prend que le temps, pour cette fois, de jeter un coup d'œil sur le jardin et se retire, comprenant que toutes ces splendeurs ne peuvent être vraiment savourées qu'à petite dose.

Son exploration commence les jours suivants par les cafés. Il les passe tous en revue; six à droite, ceux du *Caveau*, de *Conti ou de Chartres*, de la *Grotte flamande*, de *Foy*, *café Italien* et *café Polonais;* deux à gauche, le *café de Beaujolais* et le *Café mécanique*. Il note la clientèle particulière de chacun d'eux, mais le Café mécanique exalte tout particulièrement son enthousiasme. Les tables de marbre y sont supportées par des tronçons de colonnes creuses, lesquelles répondent aux caves situées sous l'établissement. La limonadière a, dans son comptoir, un porte-voix dont elle se sert pour avertir les garçons qui travaillent dans le sous-sol. A peine le consommateur a-t-il fait sa commande qu'une petite porte de fer, qui est au niveau de la table, s'ouvre avec bruit, et il y monte, par la colonne, un service « à peu près de dix-huit pouces de haut » dans lequel se trouve ce qu'on y a demandé.

Ce mode de service faisait fureur. Néanmoins il n'empêche pas notre provincial de noter avec aigreur qu'au Palais-Royal on fait payer le café six sols, et un verre d'eau-de-vie six sols, lorsque tout près de son hôtel, on lui avait versé du café très bon pour cinq sols et de l'eau-de-vie parfaite à quatre sols le petit verre.

L'anonyme se rend ensuite chez les restaurateurs. Le terme était nouveau et paraissait une expression pleine de

snobisme pour désigner des commerçants qu'on s'était contenté jusque-là de nommer des traiteurs.

« Tous les hommes à prétentions vont chez le restaurateur, et l'on regarderait d'un mauvais œil celui qui dirait qu'il a très bien dîné chez le traiteur. »

Nous apprenons que ce sont les restaurateurs qui ont inventé la carte.



FAÇADE ACTUELLE SUR LA PLACE DU PALAIS-ROYAL

« C'est une feuille de papier encadré sur laquelle vous trouvez tout ce qui peut flatter votre goût; les prix sont au bout de chaque article, de manière que vous pouvez être sûr de votre dépense : ce qui est assez bien vu, car on vend tout à un prix si exorbitant que l'on pourrait fort mal dîner avec six francs... »

Indignation vertueuse et qui nous envoie, à plus d'un siècle d'intervalle, une bouffée d'ingénuité rafraîchissante! Qu'aurait dit le gentilhomme s'il eût vu, en songe, danser les chiffres de certaines « additions » modernes, encore qu'un écu de six livres valût de son temps plus du double que ne valent six francs de nos jours. On regrette que l'explorateur n'ait pas poussé plus loin ses notes sur ce chapitre et transcrit intégralement un menu complet, avec les prix en regard, en même temps qu'il nous eût copié le détail d'une facture. On aurait pu voir si les restaurateurs, en inventant la note, avaient déjà trouvé le truc d'additionner au total le numéro du cabinet particulier.

Après le dîner, le spectacle. Au Palais-Royal, il n'y a que l'embarras du choix. Les bourgeois en famille iront volontiers aux *Ombres chinoises,* dont tout l'orchestre est constitué par un unique clavecin, mais qui donnent leurs séances de six heures à huit heures du soir, ce qui permet de rentrer de bonne heure, et qui ne coûtent que vingt-quatre sous la place.

D'autres préféreront les *Petits comédiens,* auxquels nous avons déjà fait allusion. C'étaient d'abord des marion-

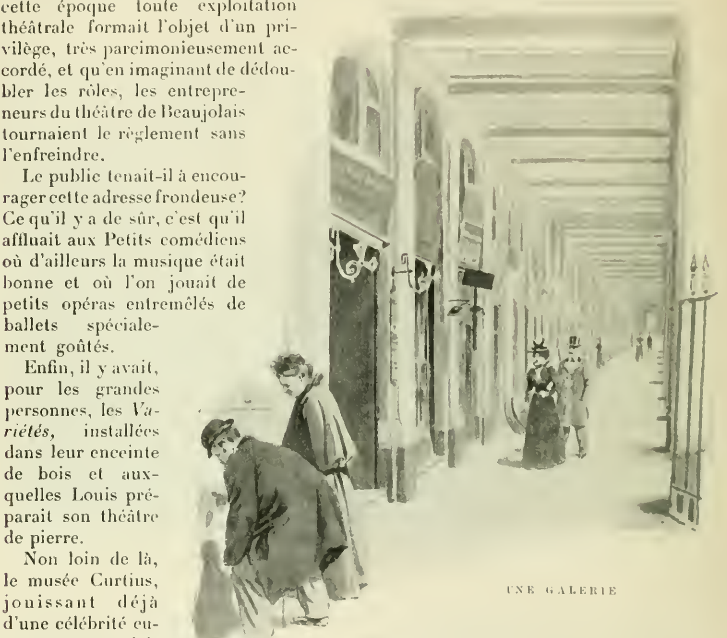
nettes, hautes de trois pieds, auxquelles on substitua des enfants aussi muets que les pantins, et qui se bornaient à mimer des scènes, tandis que le chanteur ou le parleur se faisait entendre de la coulisse. Si les petits acteurs étaient ainsi réduits au silence, c'est qu'à cette époque toute exploitation théâtrale formait l'objet d'un privilège, très parcimonieusement accordé, et qu'en imaginant de dédoubler les rôles, les entrepreneurs du théâtre de Beaujolais tournaient le règlement sans l'enfreindre.

Le public tenait-il à encourager cette adresse frondeuse? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il affluait aux Petits comédiens où d'ailleurs la musique était bonne et où l'on jouait de petits opéras entremêlés de ballets spécialement goûtés.

Enfin, il y avait, pour les grandes personnes, les *Variétés,* installées dans leur enceinte de bois et auxquelles Louis préparait son théâtre de pierre.

Non loin de là, le musée Curtius, jouissant déjà d'une célébrité européenne, conviait le passant à l'admiration de ses figures de cire. Curtius possédait deux cabinets : l'un, aux boulevards où l'on exhibait les voleurs et les criminels; l'autre, au Palais-Royal, réservé aux « héros historiques ». Les mannequins passaient de l'un à l'autre cabinet avec une facilité déplorable après avoir changé d'yeux, de couleur de barbe et d'habits. Il y avait notamment un certain Tamerlan, habitué à faire la navette et à devenir Mandrin, ou *vice versa*. Cela n'empêchait pas Curtius de faire fortune et d'avoir foule. L'entrée de ses musées ne coûtait que deux sous.

Une exhibition du même genre, mais plus artistique, occupait une boutique voisine. C'était la belle Zuléma, figure de femme nue, couverte d'une peau peinte en couleur de chair. On la donnait pour une momie de deux cents ans conservée intacte, et, moyennant deux sous de plus, les visiteurs avaient droit à un spectacle « visible pour les hommes seulement ».



UNE GALERIE

Ce qu'il y a d'amusant, c'est que cette poupée pornographique, chef-d'œuvre d'un certain sieur Mignot, avait valu, à son auteur, non pas d'aller passer six mois en prison, comme on serait tenté de le supposer, mais... d'être reçu à l'Académie.

***

Depuis cette époque de splendeur, le Palais-Royal n'a fait que décliner pour arriver à l'état désertique où nous le voyons aujourd'hui, et ce ne sont point, cependant, les combinaisons qui ont manqué pour lui rendre son ancien éclat.

Un projet fut naguère sur le point de réussir. La Banque de France, à l'étroit dans ses bâtiments actuels, sollicitait du préfet de la Seine la cession du sol de la rue Radziwill et de ses maisons, ce qui lui eût permis de s'étendre jusqu'à la rue de Valois. Une combinaison financière très avantageuse, déclare M. de Ménorval, facilitait à la ville la démolition des deux îlots, situés entre la rue des Petits-Champs et la rue de Beaujolais, c'est-à-dire la disparition du fossé infect qui longe le Palais-Royal, vis-à-vis de la rue Vivienne. M. Alphand s'était épris d'un grand enthousiasme pour cette opération qui flattait ses goûts décoratifs, et il voyait déjà ce cloaque transformé d'un coup de sa baguette magique : le Palais, son théâtre, la Bibliothèque nationale dégagés ; les rues avoisinantes élargies ; leur différence de niveau n'était plus qu'un accident pittoresque, un motif d'ornementation racheté par des pentes douces pour les voitures et des degrés de marbre pour les piétons qui arrivaient du boulevard Montmartre par la rue Vivienne devant une façade rajeunie.



UN COIN DU JARDIN ACTUEL

C'était le salut et ce ne fut qu'un rêve très court : le Conseil municipal montra des exigences que la Banque n'accepta pas ; elle transféra ses annexes à l'ancienne salle Ventadour.

Depuis, les combinaisons ont afflué. Les commerçants se sont réunis en meeting pour voter la transformation du jardin en un vaste hippodrome pouvant contenir 6 000 personnes et bien indiqué pour la période de la prochaine Exposition. Quelqu'un a dit :

— Oui, mais après l'Exposition, qui viendra fournir le contingent nécessaire des 6 000 spectateurs? Le désert réapparaîtra plus lamentable.

M. Calvinhac, député de Toulouse, a proposé un autre clou, planté au même endroit pour la même époque :

« Pourquoi, a-t-il dit dans une interview, ne transformerait-on pas cette promenade d'été en une promenade d'hiver? Il s'agirait de lancer entre les galeries, à hauteur des corniches, une couverture vitrée. Quel superbe jardin d'hiver on aurait ainsi, en plein cœur de Paris, précieux avantage pour nos enfants, qu'on n'ose guère laisser sortir pendant la mauvaise saison quand menacent la pluie et la neige! Je rêve d'accumuler là toutes les merveilles de la flore tropicale. Voyez-vous d'ici ce coup d'œil! Figurez-vous toutes ces plantes si merveilleusement nuancées, découpées et fleuries, ces lianes aux enroulements d'une si capricieuse diversité, ces feuillages infiniment variés et formant de prestigieux arceaux, ces palmiers, ces rhododendrons, ces cocotiers même ; bref, toute cette flore exotique au milieu de laquelle voltigeraient des oiseaux des contrées lointaines. N'y aurait-il pas dans tout cela d'incomparables sources d'inspiration pour notre art décoratif, encore bien imparfait, malgré les efforts soutenus des temps nouveaux ?... »

En traçant le tableau, ce tableau prestigieux enfanté par son imagination, le député de Toulouse ne faisait, lui aussi, que du vieux-neuf. Dans un livre, publié en 1844 et intitulé : *les Promenades de Paris*, l'auteur, Frédéric de Courcy, proposait déjà d'installer, au Palais-Royal, « un vitrage immense, soutenu par des milliers de colonnettes de fer et couvrant toute la surface du jardin, à partir de la hauteur qui règne tout autour. Des calorifères souterrains répandraient dans les allées et sous les galeries la douce haleine du printemps :

— Pourquoi, demande l'écrivain, ne nous donnerions-nous pas une petite douceur à l'instar de Saint-Pétersbourg? Tivoli, Bauzon, Frascati ne sont plus. Nous n'avons plus de jardin d'été; ayons au moins un jardin d'hiver. »

Et il ajoute :

« Si les marchands du Palais-Royal entendaient un peu leurs intérêts, ils se cotiseraient à l'instant pour faire les frais de mon idée; ce serait le seul moyen décent de rendre à ce point central du globe tout son mouvement et tout son éclat. »

Hélas! ni M. Calvinhac, ni M. Frédéric de Courcy n'ont songé aux droits des locataires des maisons du Palais, qui consentiraient moins aisément encore à se laisser mettre en cage que leurs aïeux à se laisser priver, par le duc de Chartres, de la vue des arbres.

Si nous avions voix au chapitre, nous-mêmes proposerions aussi notre panacée. Elle n'a pas non plus sans doute le mérite de la nouveauté, mais elle a celui de la simplicité et de l'urgence. Puisque la rue de Richelieu est notoirement insuffisante pour la circulation, il s'agirait tout bonnement de la doubler en prolongeant la rue Vivienne à travers le Palais, percé de part en part jusqu'à la place du Louvre. On serait sûr, du jour au lendemain, de voir la voie nouvelle sillonnée de milliers de voitures, et les trottoirs encombrés d'une armée de piétons, parmi lesquels bon nombre sans doute consentiraient alors à s'arrêter devant les vitrines des magasins.

Mais que ce projet ou un autre ait le don de plaire, l'important est qu'on fasse quelque chose. Le Palais-Royal tient trop de place dans notre histoire pour qu'au moment où Paris songe à faire étinceler ses parures, il se désintéresse de celle dont il tira jadis le plus d'orgueil.

Guy Tomel.

LES CHANSONS D'ENLÈVEMENT

Chez les primitifs il n'est plus simple façon, ni plus habituelle, de se procurer une ou plusieurs femmes, quel que soit du reste le régime matrimonial en usage, que la capture ou rapt.

Soit qu'à la suite d'observations physiologiques on ait cherché à s'abstenir de l'alliance entre consanguins et qu'on ait préféré, dans l'intérêt de la race, un sang étranger; soit que, comme chez les anciens Arabes, pour parer à la famine toujours menaçante, on ait cru devoir se débarrasser des nouveau-nés jugés superflus, en premier lieu des filles; ou, peut-être, pour ces deux raisons ensemble : le moment vint que l'homme se vit obligé d'aller quérir une compagne chez les peuplades voisines.

Or, la femme n'étant, à ces époques-là, considérée que comme une marchandise, un animal faisant en quelque sorte partie du troupeau des nomades : le premier moyen de se l'approprier, c'est de la voler. L'Australien qui désire enlever une femme appartenant à une autre tribu rôde traîtreusement autour du campement. Vient-il à en découvrir une qui soit un peu isolée, il se jette sur elle, l'étourdit d'un coup de massue (douak), la saisit par son épaisse chevelure, la traîne ainsi dans le bois voisin; puis, quand elle a repris ses sens, il l'oblige à le suivre au milieu des siens où il fait d'elle sa propriété, son animal domestique.

En général, la femme ne se révolte guère : esclave toujours, peu lui importe son maître! Du reste, serait-elle capable d'un sentiment, ce ne saurait être que de l'admiration pour l'homme qui, par la ruse ou la force, au péril de sa vie, a su s'emparer d'elle.

Car il va sans dire que ces enlèvements ont leurs dangers.

Un jeune Mordve s'est, comme l'Australien, approché sans bruit du village où demeure sa mie : il a réussi à s'emparer d'elle, à l'entraîner jusqu'à l'endroit où ses amis l'attendent, cachés; puis, lui jetant un voile sur la tête, au galop de ses chevaux il l'emmène vers son village... Cependant, les parents de la jeune fille se sont aperçus de son absence. L'alarme est donnée. Tous les hommes se réunissent et la poursuite commence. Quelquefois, s'ils s'y sont pris trop tard, force leur est de revenir les mains vides; mais, quand ils parviennent à rejoindre les « enleveurs » : alors il y a lutte et souvent lutte terrible, d'où les adversaires reviennent les membres brisés et la tête meurtrie.

Pourtant ce n'est là qu'un enlèvement pour rire : les deux amoureux s'étaient préalablement donné le mot. Ce faisant, ils n'ont qu'obéi à la coutume. Tout au plus, le moyen est-il encore bon pour forcer la main aux parents et en obtenir des conditions plus douces.

Mais les vieilles ballades suédoises nous chantent qu'autrefois l'aventure était sérieuse.

Le roi Wallemo sella son gris destrier. — *En secret!* — Si tard il chevauche vers le « gaard » de la belle demoiselle. — *Car cela avait été promis ainsi dans notre jeunesse!*

Elle lui demande ce qui l'amène à une heure si avancée de la nuit. La promesse qu'elle lui fit jadis? — Certes, elle ne demanderait pas mieux que de la tenir : mais il y a tant de gens qui la surveillent!

— Sur moi veille mon père, sur moi veille ma mère; — Sur moi veillent mes sœurs, sur moi veillent mes frères.

Sur moi veille aussi mon petit bon ami : — ce que je crains surtout, je le crains de lui.

Le roi Wallemo, lui, ne craint rien, ni personne.

Il la déguise, lui met sur les épaules son manteau bleu et lui attache son épée au côté : alors, la montant en selle, ils sortent du gaard. — D'aucuns assurent que, pour plus de précaution, il avait entouré de vieux linge les sabots de leurs chevaux.

Au milieu du bois, ils croisent le père et la mère de la jeune fille.

— Bonjour, bonjour, mon cher jeune homme! — Où donc avez-vous pris ce petit page?
— Je l'ai pris chez sa mère hier : — il en a versé tant de larmes amères!

Un peu plus loin, ce sont les sept frères qu'ils rencontrent. Même question, même réponse.

Et quand ils arrivèrent au pré fleuri, — y trouvèrent le bon ami de la demoiselle.
— Bonjour, bonjour, mon cher jeune homme! — Où avez-vous donc pris ce petit page?
— Je l'ai pris chez sa mère hier : — il en a versé tant de larmes amères!
— Je connais bien ces joues roses-là, — mais je ne connais point ce harnois.
Si ce n'était de ce brocart rouge, — pour sûr je dirais que c'est ma petite fiancée!

Ils vont toujours, sans faire de bruit : traversant les villages sans que les chiens aboient; les villes, sans que les veilleurs les remarquent.

Mais quand ils arrivèrent au bois des roses, — l'envie vint au roi Wallemo de se reposer un moment.

Il prend son manteau, l'étend ; la jeune fille s'assied dessus et lui-même s'endort : la tête posée sur les genoux de l'aimée, son sommeil était si doux!

— Roi Wallemo, roi Wallemo, ne dormez pas davantage! — J'entends les chevaux de mon père dans les verts prés.
J'entends le « lour » doré de mon père : — nul n'en a sonné depuis que ma mère s'est mariée.

Wallemo se lève, il presse la jeune fille dans ses bras : *Aujourd'hui*, lui dit-il, *tu ne prononceras pas mon nom!*

Et il s'élance au devant de ses assaillants. D'abord il tue les sept frères de la demoiselle; puis, douze mille chevaliers et, enfin, il frappe aussi son père.

— Roi Wallemo, roi Wallemo, arrêtez votre épée! — Mon père ne méritait pas cette mort.
A peine eut-elle prononcé ces mots, — déjà le roi Wallemo avait reçu une blessure mortelle.
Le roi Wallemo essuie son épée sanglante : — Si tu n'étais ma fiancée, voici ce que tu mériterais!

Il la tuerait aussi, elle qui, enfreignant la défense magique, est cause de sa mort.

— Et maintenant veux-tu suivre un moribond — ou t'en retourner chez ton père?
— J'aime bien mieux suivre un moribond — que de m'en retourner chez mon père!

Ils repartent. Ils font douze lieues à travers bois, sans que Wallemo dise une seule parole.

— Écoutez, roi Wallemo, ce que je veux vous dire : — Pourquoi chevauchez-vous si



sombre? Pourquoi êtes-vous abattu ainsi? — Pourquoi ne chevaucherais-je pas si sombre? — Pourquoi ne serais-je pas abattu ainsi? — A mon côté gauche le sang coule de mon cœur.

Ils arrivent au « gaard ». Sa mère est à la barrière. Pourquoi donc, lui demande-t-elle tout de suite, sa fiancée est-elle si pâle? — Elle en a bien le motif : car aujourd'hui elle a vu ses sept frères étendus morts et elle a marché dans le sang de son père!

— O mon frère chéri, aide-moi à descendre de cheval! — Et toi, ô mère chérie, va me chercher un prêtre!
Et toi, ma sœur chérie, prépare-moi mon lit! — Jamais plus je ne m'en relèverai.

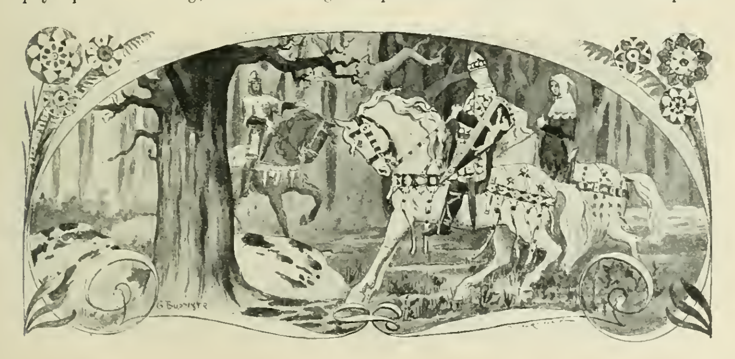
Tous cherchent à le consoler; tous l'encouragent : en vain. Il sent sa dernière heure venue et il lègue sa fiancée à son frère. Mais,

Le lendemain matin, au point du jour, — il y avait trois cadavres au « gaard » du roi Wallemo.
L'un était celui du roi Wallemo, l'autre de sa fiancée : — *En secret!* — Le troisième était celui de sa mère, qui de chagrin était morte. — *Car cela avait été promis ainsi dans notre jeunesse!*

S'il est incontestable qu'à l'origine il n'y eut, en ce combat, que l'alternative de tuer ou d'être tué : peu à peu les mœurs s'adoucirent ou devinrent plus pratiques, et ce qui jusque-là ne s'était payé qu'avec le sang, bientôt se régla, comme tout le reste, à prix d'argent. S'il se sentait le plus faible, le ravisseur offrait une somme déterminée, afin de garder ce qu'il se trouvait incapable de s'attribuer pour rien. Même on finit par tenir compte de la femme : on consulta son inclination. D'après les anciennes lois germaniques, en effet, non seulement l'homme devait payer une composition, mais, dans certains cas, on l'obligeait de rendre la jeune fille qu'il avait enlevée. Celle-ci était alors laissée libre de décider de son sort : au bout de trois jours, on la conduisait sur la place publique où l'on enfonçait deux bâtons dans la terre. Autour de l'un se rangeaient ses parents; son ravisseur se tenait debout auprès de l'autre : allait-elle à celui-ci, on ne pouvait plus le condamner; au contraire, courait-elle aux siens, il devait double amende.

Cette pratique de l'enlèvement se retrouve par toute la terre.

Ce que font encore aujourd'hui les Papous de la Nouvelle-Guinée et les nègres de l'Afrique, les Indiens des bords de l'Amazone ou de l'Orénoque et les indigènes de la Terre-de-Feu, des témoignages écrits nous confirment que les grands peuples de l'antiquité le faisaient de même. La Bible rapporte plusieurs faits de ce genre : ainsi les Benjaminites enlevèrent des femmes pendant une fête, près de Béthel. Le plus souvent, c'était aux fontaines qu'on



allait les surprendre, ou à la danse. Telle était la coutume des Grecs : les enlèvements d'Io, d'Europe, de Médée, d'Hélène ne permettent pas d'en douter ; telle aussi celle des anciens Romains, chez qui, dans la suite, s'en était conservé ce curieux symbole : la fiancée devant chercher un refuge dans les bras de sa mère, d'où il fallait l'arracher de force pour l'emmener à son nouveau domicile.

En Europe, jusqu'en ce siècle, non seulement le mariage par capture était d'usage, par exemple, chez les Serbes et les Monténégrins, en Bosnie et dans l'Herzégovine, chez les Cosaques de la petite Russie et de l'Ukraine : la tradition témoigne que partout il a précédé la pacifique union conjugale. Partout, en effet, le rapt simulé y est resté, ou y était, il y a quelques années à peine, une partie essentielle des cérémonies du mariage. Ainsi dans nos provinces de France. Dans la haute Bretagne, le jour de la noce, la fiancée va se cacher avec la fille d'honneur, dès qu'elle voit arriver le futur accompagné de ses amis. Longtemps fermée, sa porte s'ouvre après de longs pourparlers, mais point de fiancée. Le jeune homme furette dans la chambre et la trouve, car il va sans dire qu'elle serait bien fâchée qu'on ne la découvrît pas. On part alors pour l'église et, pendant toute la route, elle doit être surveillée scrupuleusement. Quelquefois, elle réussit à s'échapper, et le garçon d'honneur est obligé de la rattraper. Enfin, la cérémonie s'achève, les jeunes gens sont mariés et reviennent paisiblement au logis, quand la future s'esquive derechef à travers champs, et le pauvre garçon d'honneur de courir encore après elle. La lutte dure ainsi toute la journée, et, le soir, le jeune homme est rendu de fatigue.

Il n'y a pas que ces curieuses coutumes, dont personne ne conteste la barbare origine, qui aient conservé le souvenir de ce mode primitif du mariage. Ces enlèvements, le peuple n'a point cessé de les chanter; et ces chants, identiques quant au fond, varient, pour la forme et les détails, selon les pays. On les peut diviser en deux grandes catégories : ceux des peuples continentaux, dont la chanson du roi Wallemo peut être considérée comme un des plus beaux spécimens, et ceux des populations maritimes.

Ces derniers semblent les plus répandus ou, du moins, s'être le mieux conservés :

La belle demoiselle descend au rivage —
Marchez légèrement sur la verte pelouse! —
Voilà qu'elle aperçut un batelier qui abordait.
Ah! si la demoiselle voulait me suivre!

Et, naïve, elle s'approche et le salue : c'est un marchand ; elle lui demande ce qu'il a à vendre :



— Oh! j'ai de la soie! Oh! j'ai du vin! — Vous plait-il, belle demoiselle, de m'acheter quelque chose?

Pour lui montrer sa marchandise, il l'invite à monter sur son navire

La demoiselle, elle but du vin si doux, — tant qu'elle s'endormit sur les genoux du batelier.

La demoiselle, elle but du vin sans méfiance, — tant qu'elle s'endormit dans les bras du batelier.

Le batelier, il a dit à son pilote : — Démarrez-moi le navire bien doucement!

Et quand ils furent sur les vagues bleues, — s'y réveilla la demoiselle et regardant tout autour d'elle :

— Le Seigneur Dieu ait pitié de mes cinq fils! — J'ai fermé ma porte et les ai laissés.

Le Seigneur Dieu ait pitié de mes neuf filles! — J'ai fermé ma porte et les ai laissées.

Mais, lui, ne s'y laisse point tromper.

— Je vois bien aux seins de la belle demoiselle — que jamais elle n'a allaité un enfant!

Elle a beau se lamenter :

— Tu ne retourneras point au pays de ton père — que tu ne m'aies donné un fils qui, lui-même, puisse tenir le gouvernail!

D'après certaines variantes, la belle Scandinave, désespérée, se jette à l'eau, et, malgré la grande distance, réussit, nageuse habile, à regagner le rivage : à moins que, de même que pour la *Marivonnic* bretonne, ce ne soit un petit poisson qui l'avale et la reporte jusque sur le bord de la mer d'où elle s'en revient chez elle, ayant gardé son honneur; selon d'autres, au contraire, elle se résigne et demande alors son nom à son ravisseur : il se trouve que c'est un fils de roi.

C'est aussi le sujet d'un conte des frères Grimm, *le Fidèle Jean.*

Pour parvenir auprès de la princesse, dont le roi, son maître, est amoureux à en mourir, bien qu'il ne l'ait jamais vue qu'en portrait, il fait charger son navire des objets les plus rares et les plus précieux, et tous deux, le roi et son serviteur, habillés en marchands, s'en viennent à la ville où habite la jeune fille.

Le fidèle Jean réussit à entrer au palais : par le déploiement de ses richesses, il excite la curiosité et l'envie de la princesse. Elle l'accompagne sur le navire. Le roi l'y reçoit... et pendant qu'il lui montre, dans sa chambre, les plats et les coupes en or, les oiseaux et autres animaux merveilleux, Jean, resté sur le pont, ordonne au pilote de lever l'ancre : « Mettez toutes voiles dehors, dit-il, et que le vaisseau vole comme l'oiseau dans l'air! »

Lorsque la princesse eut tout vu et qu'elle voulut s'en retourner chez elle, ils étaient déjà en pleine mer : « Ah! s'écrie-t-elle, effrayée, j'ai été trompée, on m'enlève et je suis tombée au pouvoir d'un marchand. Je mourrai plutôt! »

Mais le roi se fit connaître. Et quand elle sut que c'était par amour qu'il avait



eu recours à la ruse, elle fut consolée et voulut bien être son épouse.

Les paysans français de nos provinces de l'Ouest connaissent plusieurs chansons absolument analogues :

A Nantes, à Nantes sont arrivés
Trois beaux bateaux chargés de blés.
La tira lon la, lon la tira, la tira lon la. lon la tira.

Trois dames sont venues les visiter et demandent au marchand ses prix ; puis, désireuses d'en vérifier la qualité, sur l'invitation qui leur en est faite, la plus jeune, qui a le pied léger :

Dedans la barque elle a sauté...
Les mariniers ont dérivé.
La tira lon la, lon la tira, la tira lon la, lon la tira.
Les mariniers ont dérivé.

Les Phéniciens, trafiquant dans la Méditerranée, n'agissaient pas autrement. Une fois, selon Hérodote, étant entrés dans le port d'Argos, ils y mirent en vente leur cargaison. Le cinquième ou le sixième jour, quand ils l'avaient presque toute déjà vendue, ils virent arriver sur le rivage nombre de femmes, et, parmi elles, la fille du roi Inachus, nommée Io. Ces femmes se rangèrent près de la poupe du navire pour faire leurs emplettes et choisir ce qui leur plairait le plus; alors les Phéniciens, s'étant donné le mot, se jetèrent sur elles. La plupart s'échappèrent, mais Io et quelques autres furent enlevées. Les Phéniciens les firent monter sur leur navire et mirent à la voile pour l'Égypte.

En Poitou, dans l'Aunis et la Saintonge, l'enlèvement a lieu dans des circonstances tout autres, et la chanson y est animée d'un souffle de poésie vraiment surprenant :

Nous étions vingt ou trente
Ou trente matelots :
Le plus jeune des trente
Eh don
La rideridon et retentire
Eh don
La rideridon !
Le plus jeune des trente
Commence une chanson...

Sur le bord de l'eau, une jeune fille est assise, qui entend le chant du marinier. Ce chant possède-t-il, comme le pense M. le comte Nigra, un pouvoir magique ? Toujours est-il qu'elle en est étrangement troublée et qu'elle voudrait le savoir :

« Montez, bell', dans la barque !
Nous vous l'apprenderons. »

Mais, dit une version des Sables-d'Olonne :

Quand la bell' fut entrée,
Vogue, vogue marinier, vogue !
Au large, il a poussé.
Vogue, beau marinier !
Au large il a poussé !

De frayeur et de tristesse, elle se met à pleurer : elle entend, dit-elle, son père



qui l'appelle pour souper. Dit le marinier, pour la consoler :

« Avec moi vous soup'rez!
— J'entends, j'entends ma mère,
Vogue, vogue, marinier, vogue,
M'appeler pour coucher,
Vogue, beau marinier!

« M'appeler pour coucher.
— Ne pleurez pas, la belle,
Vogue, vogue, marinier, vogue,
Avec moi vous couch'rez,
Vogue, beau marinier! »

Et, comme dans la chanson suédoise, elle cherche à apitoyer son ravisseur; ou peut-être espère-t-elle le tromper sur son âge et le désillusionner en se faisant passer pour une femme déjà, elle, la naïve pucelle : « Mes petits enfants vont crier! s'écrie-t-elle :

Mes petits enfants vont crier!
— Taisez-vous, la bell', vous mentez!
La tira lon la, lon la tira, la tira lon la, lon la tira.

Jamais d'enfant n'avez porté.
S'il plait à Dieu, vous en aurez.
La tira lon la, lon la tira, la tira lon la, lon la tira.

Le soir, dans la chambre, « son lacet a noué ». Pour le couper, il lui dit de prendre son épée sur la table.

La belle a pris l'épée,
Vogue, vogue, marinier, vogue!
Dans l' cœur se l'est plongée,
Vogue, beau marinier!

En France, non plus qu'aux pays scandinaves, le dénouement n'est pas toujours tragique. L'héroïne de la chanson poitevine, par exemple, se laisse consoler. Le galant :

Regard' dedans sa poche,
Cent écus lui a donné :
« Ton père aussi ta mère,
Eh don
La rideridon et retentire
Eh don
La rideridon!

T'en ont point tant donné! »

Les mariniers, même d'eau douce, ont un peu partout chanté cette aventure : en Lorraine et dans la Champagne même ; mais surtout tout le long des côtes, de la Normandie et de la Bretagne, en passant par Nantes et la Gascogne, jusques en Catalogne et dans le Piémont :

« O marinar de la marina, o cantè-me d'üna cansun!
— Muntè, Bela, sü la mia barca, la cansun mi la canterò! »

L'aventure prend, dans les îles grecques, un cachet particulièrement original :

Là-bas, sur le bord de la mer,
Là-bas, sur la côte,
Lavaient les Chiotes...

Elles lavaient, et, tout en jouant, étendaient leur linge sur le sable. Comme au large une caravelle passait :

La tramontane a soufflé
Et elle lui a relevé



Sa jupe d'argent.
Et sa jambe d'argent a paru :
La mer en a brillé,
Et toute la côte.
« Allons, enfants !
Allons, palikares !
Nous emparer
De ce qui brille devant nous !
Si c'est de l'or,
Ce sera pour nous tous ;
Si c'est du fer,
Ce sera pour notre caravelle :
Et si c'est une jeune fille,
Elle sera pour notre capitaine !

Dieu et Notre-Dame la Vierge voulurent que ce fût une jeune fille :

Et elle fut pour le capitaine !

Certaines de ces chansons portent leur date : par exemple, celle si jolie du *Rapt de la jeune fille par le roi des Vendes,* qui remonte assurément à la première moitié du XIIe siècle, alors que les pirates vendes ravageaient encore les côtes du Danemark.

Sur la verte pelouse, les demoiselles dansaient, telle Hélène dans la campagne de Sparte, et les chevaliers jouaient à la paume : quand le roi des Vendes, survenant soudain avec ses douze navires, enleva quinze jeunes filles. Mais, entre temps, la brise est tombée, et il reste là deux mois sans pouvoir remettre à la voile :

Dit alors le pilote, — il dit au roi : — « Jamais nous n'aurons brise de terre, — si vous gardez ces jouvencelles ! »

Dit le roi des Vendes, — il sourit sous son manteau : — « Soit, je permets à toutes ces demoiselles — de s'en retourner chacune chez elle ! »

Toutefois, à la condition qu'elles lui chanteront auparavant une chanson d'amour *en elskoffuens wisse !*

C'était petite Christine, — à demi elle tourna la tête : — « Catherinette, ô ma sœur, — commence la première, toi ! »

Christine et fière Catherine — entonnèrent une chanson : — « S'en réjouirent tous ceux qui étaient sur la pelouse, — aussi tous ceux qui étaient venus sur les vaisseaux ! »

Les poissons dans l'eau et les fauves au bois s'en réjouirent.

S'en réjouirent aussi les oiseaux sauvages — qui volaient autour des navires.

Mais nul n'en eut plus de plaisir que le roi lui-même ; il en riait de tout son cœur :

« Maintenant vous pouvez toutes, fières demoiselles, — vous en aller en paix : — hormis petite Christine et fière Catherine, — qui vont rester ici ! »

Petite Christine pleure et se lamente : se tordant les mains, elle maudit l'heure où elle s'est éloignée de sa mère, et les chansons qu'elle a apprises, aussi la danse :

C'était le roi des Vendes, — il caresse la demoiselle sur sa joue : — « N'ayez souci, petite Christine ! — Vous serez ma bien-aimée ! »



« Entendez bien, petite Christine! — Vous serez ma reine. — Fière Catherine, votre sœur, — sera là pour vous servir. »

C'était le roi du pays vende, — il prit petite Christine dans ses bras : — il lui donna une couronne d'or — et aussi le titre de reine.

Maintenant petite Christine — est au bout de toutes ses peines : — elle porte une couronne d'or et le titre de reine — et elle couche aux côtés du roi.

Comme les jeunes Danoises dans leurs chansons de danse, les fillettes, aux îles Féroé et en Islande, ont conservé, elles aussi, mais dans leurs jeux, le souvenir de pirates non moins redoutés, les Frisons :

Les Frisons ont mis leurs rames à l'eau, — ils veulent dériver: — la jeune fille pleure et se tord les mains : — « Je ne veux pas aller mourir au pays frison! »

Elle les prie d'attendre : son père a des châteaux; bien sûr il ne la laissera pas emmener.

« Je n'ai de châteaux que ces deux-là, — pour toi je n'en puis donner aucun : — certes, tu t'en iras mourir au pays frison! »

De nouveau elle les supplie : sa mère a de belles robes; au moins, elle, elle sait qu'elle les donnera pour racheter sa fille!

« Je n'ai de belles robes que ces deux-là : — pour toi je n'en puis donner aucune : — certes, tu t'en iras mourir au pays frison! »

Après avoir ainsi vainement imploré ses frères, ses sœurs et tous ses parents, il est quelqu'un enfin qui vient la délivrer : c'est son fiancé!

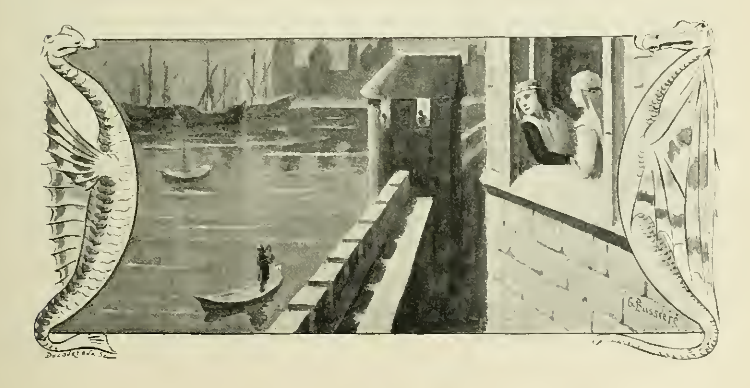
Les Frisons mirent leurs rames à l'eau, — force leur fut bien de dériver. La jeune fille riait et battait des mains : — « Je n'irai point mourir au pays frison! »

Toute la scène est mimée et dialoguée, la bande des joueurs étant partagée en deux groupes qui représentent l'un le parti des Frisons, l'autre celui de la jeune fille.

Mais si ces deux dernières chansons datent du temps des Frisons et des Vendes, pourquoi les autres ne pourraient-elles avoir une origine également lointaine?

De fait, le double motif de l'enlèvement par des marchands, véritables ou prétendus, et du pouvoir en quelque sorte magique du chant sur une jeune fille était, au moins au XII[e] siècle déjà, chanté dans les pays du Nord. Nous en avons la preuve indiscutable dans le poème allemand de *Gudrun*.

Le roi Hetel de Danemark était follement amoureux de la fille du roi Hagen d'Irlande, Hilde, et ne sachant comment l'obtenir, trois seigneurs, de ses vassaux, Frute, Horand et Wate, équipent trois navires qu'ils chargent de marchandises rares et de toute sorte d'objets précieux; puis, feignant de fuir la colère de leur roi, viennent aborder en Irlande.



Sur le rivage, Frute étale une partie de leurs richesses; Hagen, séduit par cette magnificence et aussi par le grand air de ces étrangers, leur fait le meilleur accueil.

Mais il s'agit d'arriver auprès de Hilde; et ce n'est pas là chose facile.

Un soir, Horand se mit à chanter, et sa voix résonnait si mélodieusement que tout le monde en fut charmé, surtout la reine et sa fille. Celle-ci, envahie d'une langueur inconnue, voudrait l'entendre toujours. Secrètement elle le fait mander dans la partie du palais qui lui est réservée. A sa prière, de répéter devant elle ses plus belles mélodies, Horand répond d'abord par un habile refus, et, de suite, trouve moyen d'introduire dans la conversation une allusion à son souverain... Cependant, il entonne un air qu'il a appris des Elfes et dont le pouvoir est irrésistible sur toute la nature : Hilde en est complètement fascinée et Horand peut alors s'acquitter du message d'Hetel.

Ainsi circonvenue, la jeune fille cède. Mais comment obtenir le consentement du roi Hagen? A ce moment, Horand se découvre complètement à elle : une troupe d'élite est cachée dans le vaisseau; que Hilde paraisse seulement sur le rivage et les amis d'Hetel sauront bien la conduire vers celui qui l'attend.

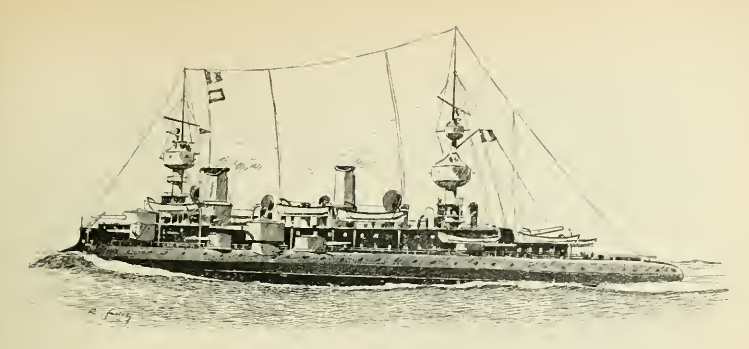
Les Danois alors font mine de vouloir repartir. Ils demandent au roi un suprême honneur : c'est de venir avec la reine et sa fille contempler les merveilles entassées dans leurs vaisseaux. Hagen y consent et l'heure est prise pour le lendemain.

Pendant la nuit, Wate, Horand et Frute préparent tout pour l'enlèvement : les marchandises sont étalées sur le rivage, en apparence, afin de les disposer pour la visite du roi; mais, en réalité, pour alléger d'autant la flotte et rendre la fuite plus rapide. Le roi arrive, suivi de toute sa cour. Tandis qu'on a détourné son attention et celle de la reine, la jeune Hilde est conduite avec ses suivantes sur le navire principal. Wate fait un signe : les chevaliers sont refoulés vers le rivage ou jetés par-dessus bord. Le roi comprend enfin le piège qu'on lui a tendu, mais il est déjà trop tard : la troupe, si longtemps tenue cachée, fait irruption sur le pont, l'ancre est levée, les voiles sont hissées et les héros d'Hegelingen disparaissent, jetant au roi comme adieu une plaisanterie ironique.

Autrefois, les Grecs, à cause d'une Lacédémonienne, jetèrent sur l'Asie une armée immense et détruisirent le royaume de Priam; ainsi l'enlèvement de Hilde fut le signal de longues et sanglantes guerres. Bien à tort. Ravir des femmes est une iniquité, sans doute; mais en tirer vengeance est une folie. Pour les sages, dit Hérodote, l'enlèvement d'une femme ne mérite pas qu'on s'en occupe; car il est évident que, si elle ne s'y était point prêtée, on ne l'eût point enlevée.

Comme le *Beowulf* et les *Nibelungen*, le poème de Gudrun repose sur des chants populaires antérieurs. Ne peut-on croire de la partie que nous venons d'en citer qu'elle soit la mise en œuvre par un arrangeur habile de chansons qui devaient singulièrement ressembler à *La belle damoiselle descend au rivage*, *A Nantes, à Nantes, trois beaux bateaux sont arrivés*, *Nous étions vingt ou trente, ou trente matelots*? Peut-être de celles-ci mêmes, et qui, telles les coutumes dont nous parlions, se seraient transmises de ces âges reculés jusqu'à nous. Et pourquoi non? Le peuple qui mettait toute son existence dans ses chants ne pouvait en avoir de plus aimés; rappelant aux vieillards les hardies chevauchées du passé, les périlleuses aventures au delà des mers et dont l'amour était le but, ils mettaient au cœur des jeunes hommes les mystérieux désirs et ouvraient à leurs espoirs des champs sans limites.

Léon Pineau.



CUIRASSÉ D'ESCADRE FRANÇAIS LE *Masséna*, DE 11 000 TONNEAUX

LE CUIRASSÉ MODERNE

Le bâtiment de guerre cuirassé est de création relativement récente, et c'est en France qu'il est apparu pour la première fois. Les trois batteries flottantes blindées, construites, en 1854, pour la guerre de Crimée, et que les boulets russes ne purent entamer, furent l'embryon des flottes cuirassées.

Quelques tentatives de cuirassement de navires avaient bien été faites antérieurement, mais elles étaient grossières et imparfaites. La frégate la *Gloire*, construite en 1859-1860, est le premier navire qui porta une sérieuse cuirasse de métal. Elle était en fer et épaisse de 110 millimètres.

L'année suivante, on construisit, sur les plans de Dupuy de Lôme, des navires auxquels on donna une cuirasse de 160 millimètres; puis, peu après, l'*Océan*, le *Marengo*, le *Friedland*, le *Suffren* furent mis à flot avec des blindages de 200 millimètres. Les marines étrangères, la marine anglaise notamment, ne tardèrent pas à suivre l'exemple donné par la France.

Les premières plaques de blindage en fer étaient formées d'un certain nombre de feuilles de tôle rivées ensemble afin d'obtenir l'épaisseur voulue, ou bien elles étaient martelées au marteau-pilon. Le premier procédé offrait moins de résistance aux projectiles, et le second devint d'une exécution difficile lorsqu'il fut nécessaire d'assembler plusieurs de ces plaques martelées à l'enclume. Leur façonnage ne pouvant se faire mathématiquement, elles ne s'adaptaient pas l'une sur l'autre avec une exactitude et une précision suffisantes. Alors on interposa entre elles des pièces ou matelas de bois qui permirent de les mieux réunir et qui, en outre, atténuèrent les vibrations se produisant dans la masse et se répercutant sur les boulons assemblant le système. Les progrès de l'artillerie, et surtout l'emploi d'obus en acier ou en fonte durcie, rendirent bientôt ces plaques vulnérables. On augmenta leur épaisseur, puis on substitua l'acier au fer; mais un nouvel inconvénient se présenta : l'acier se brisait sous le choc de l'obus. Ce ne fut que dans la suite que les usines parvinrent à fabriquer un acier dur non cassant.

L'industrie cependant progressait. En 1869, on réussit, en Angleterre, à obtenir, par le laminage, des plaques de

fer de 22 centimètres. Elles résistaient aux projectiles d'un canon de 68.

Jusqu'en 1877, on fabriqua des cuirasses : 1° en fer forgé; 2° en acier; 3° en fer forgé alternant avec des massifs de bois; 4° en fer doux alternant avec des plaques de fonte.

En 1877 apparurent les cuirasses *compound*, c'est-à-dire composées. Elles se fabriquaient à Sheffield en versant de l'acier fondu sur une plaque de fer chauffée au rouge, et en laminant le tout jusqu'à l'épaisseur voulue. Ou bien on coulait l'acier fondu entre deux plaques de fer et d'acier de façon à les souder l'une à l'autre. Ces plaques étaient de 15 à 20 pour 100 plus résistantes que toutes les précédentes, même celles très renommées du Creusot, en acier doux, et elles n'étaient pas cassantes. Elles furent, à l'époque, employées à l'exclusion de toutes les autres.

En 1881, les usines du Creusot créèrent une variété d'acier et de nickel-acier (le métal Schneider) qui résista mieux que le métal compound. L'Italie, après des essais démontrant sa supériorité, l'adopta pour la protection de ses gros cuirassés.

Mais l'acier harveyé, c'est-à-dire durci par le procédé Harvey, vint le détrôner. Ce procédé consiste en un durcissement superficiel déterminé par une cémentation progressive au moyen de laquelle la plaque se trouve amenée à une teneur en carbone régulièrement décroissante depuis la face avant jusqu'à une certaine profondeur dans la masse. On pose une plaque d'acier à plat sur un lit de sable dans une sorte de boîte en briques réfractaires installée sur la sole d'un four à chauffer. La couche de sable enveloppe latéralement la plaque, et elle est recouverte de charbon de cémentation ou de matières carburées qu'on tasse soigneusement ; on place au-dessus un lit de sable et une couche de briques réfractaires qui compriment le lit de charbon. Le four est chauffé à environ 1000 degrés, et cette température est maintenue d'autant plus longtemps qu'on désire une carburation plus profonde et plus prononcée. Le chauffage préalable du four exige quarante-huit heures, et on maintient généralement la tempé-

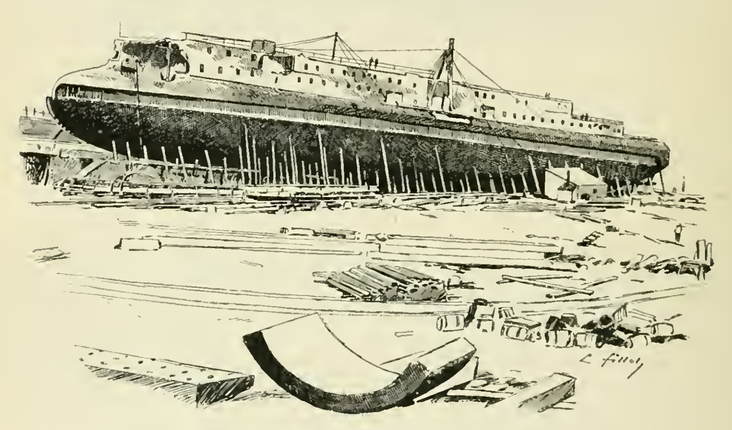


Fig. 2. — Cuirassé de premier rang, forme et plaques de la cuirasse

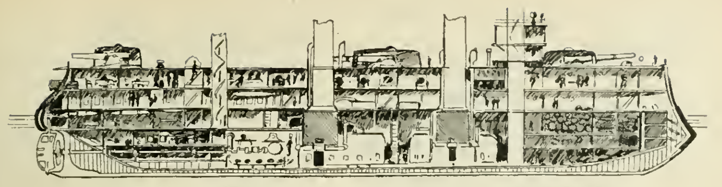


Fig. 3. — Coupe longitudinale d'un cuirassé

rature pendant cent vingt heures. Après avoir laissé tomber le feu, on attend pendant quatre ou cinq heures avant de retirer la plaque : ce temps lui permet de se refroidir jusqu'au rouge sombre. On injecte alors d'une manière continue, pendant quatre ou cinq heures, de l'eau en poussière sur la plaque, de manière à tremper par refroidissement la partie cémentée et, en outre, à l'empêcher de se recuire en empruntant de la chaleur au reste de la plaque, tant que celle-ci n'est pas complètement refroidie.

L'acier qui a subi ce traitement acquiert une dureté telle qu'il n'est plus possible d'y percer de trous sans détruire préalablement la trempe. Les trous nécessaires pour le boulonnage des plaques sur la coque du navire sont faits avant le harveyage.

En ajoutant du nickel à l'acier, on améliore beaucoup la qualité des plaques.

Aux États-Unis, on n'emploie plus que l'acier au nickel et on a remplacé le charbon de cémentation par des hydrocarbures tels que l'acétylène, le gaz d'éclairage, les vapeurs de pétrole. Après la carburation, les plaques sont soumises à une compression uniforme très puissante et forgées au-dessous pour leur donner l'épaisseur voulue. Ce forgeage durcit le métal, diminue sa tendance à casser et lui rend le grain fin qu'il avait perdu par la cristallisation opérée par la haute température développée pendant la carburation ; en outre, il bouche les trous, les fissures et supprime les gonflements qui, existant très faibles à l'origine, auraient pu s'agrandir. On a ainsi un produit final qui est dur, résistant et solide.

Il arrive parfois que les plaques harveyées se fissurent sous le choc des projectiles. Un procédé perfectionné de harveyage, qui a été trouvé aux usines Krupp, donne des plaques parfaites ne se fissurant pas. Ce procédé est exploité à Saint-Chamond.

Une plaque Krupp de 30 centimètres d'épaisseur a reçu un obus d'acier de 28 centimètres pesant 231 kilogrammes et deux obus de 21 centimètres pesant 140 kilogrammes.

Une autre plaque semblable a reçu trois obus de 305 millimètres pesant 329 kilogrammes. Elle a résisté, et sa surface durcie n'a subi que des empreintes peu importantes.

Après ces victoires de la cuirasse sur le canon, on pouvait croire au triomphe définitif de la première. Il n'en était rien. Grâce aux progrès réalisés dans la fabrication des projectiles, l'avantage a de nouveau passé à ces derniers. Une plaque d'acier harveyé de 15 centimètres d'épaisseur avait reçu deux obus de 15 centimètres, sans qu'aucun d'eux pût la pénétrer à une profondeur de plus de 6 centimètres. Deux projectiles Hadfield, de même calibre, animés d'une vitesse initiale de 580 mètres seulement, la traversèrent. Toutefois l'on peut dire qu'à la mer, où le tir ne rencontre pas des conditions aussi favorables qu'au polygone, une plaque d'acier harveyé, de 43 centimètres d'épaisseur, est impénétrable aux projectiles du plus fort calibre.

Les plaques de la *Gloire* avaient

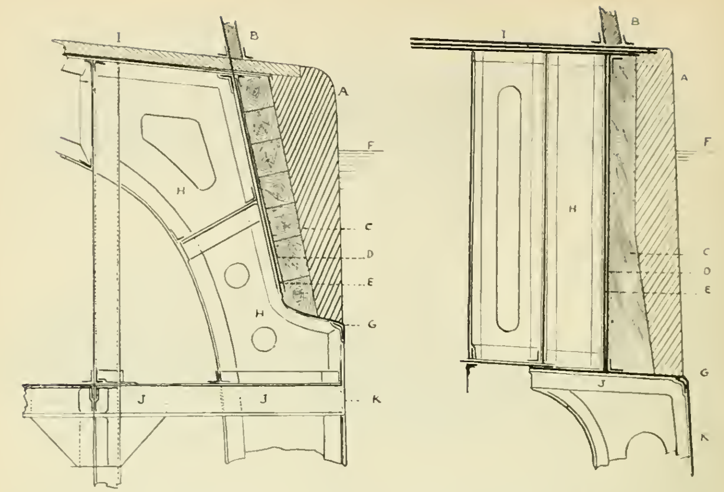


Fig. 4. — Charpente sous cuirasse usitée en France

Fig. 5. — Charpente sous cuirasse usitée en Angleterre

A. Cuirasse épaisse. — B. Cuirasse mince au-dessus de la cuirasse épaisse, couvrant presque entièrement les flancs.
C. Matelas sous cuirasse en bois de teck, destiné à amortir les chocs et à faciliter la mise en place de la cuirasse.
D. Première tôle de revêtement empêchant la projection d'éclats de bois à l'intérieur.
E. Deuxième tôle de revêtement. — F. Flottaison. — G. Chaise de la coque pour recevoir la cuirasse.
H. Membrure du navire. — I. Pont cuirassé. — J. Pont inférieur ou faux pont. — K. Carène.

110 millimètres et pesaient 1000 kilogrammes. Le poids de la cuirasse, par rapport au poids total du navire, était de 15 pour 100. On a fabriqué des plaques compound de 550 millimètres d'épaisseur et pesant 40 tonnes. Le poids de la cuirasse atteint alors 33 pour 100. Les plaques en acier harveyé, dont la résistance à la pénétration est le double de celles en fer forgé, sont moins épaisses. Les plus fortes ont 40 à 43 centimètres.

Le blindage de la ceinture est toujours doublé par un matelas de bois de teck, qui a l'avantage d'être imputrescible et que le fer n'attaque pas.

Cuirasse et matelas reposent sur une chaise ou tablette ménagée dans la coque. Un double bordé très résistant, formé par deux tôles de 12 à 15 millimètres d'épaisseur, sert à l'attache du blindage. Il empêche, en outre, que des éclats de bois en soient projetés à l'intérieur quand le projectile perfore la cuirasse. Le tout est soutenu par de fortes membrures d'assemblage (fig. 4 et 5).

Le matelas est tenu sur le platelage au moyen de forts boulons à tête plate noyée dans le bois et dont l'extrémité filetée est noyée dans le bordé ou tenue par un écrou. Il est destiné à amortir les vibrations causées par le choc du projectile et il facilite la mise en place des plaques. Sous des incidences faibles, le matelas étant plus nuisible qu'utile, on l'a supprimé pour les plaques du pont, des tourelles et des blockhaus. On l'a supprimé également sous la cuirasse légère des hauts. Il n'est employé que pour le blindage de ceinture.

Pour tenir les plaques, on emploie, non pas des boulons traversant, mais

des prisonniers ne pénétrant dans la plaque que d'une faible quantité. Chaque trou de boulon traversant crée un point faible qui peut donner naissance à des fentes rayonnantes. La tenue sur le double bordé est obtenue par un écrou serré par l'intérieur. Entre l'écrou et le double bordé, on interpose une rondelle de caoutchouc qui amortit les chocs, empêche la rupture du boulon et la projection de l'écrou à l'intérieur (fig. 6).

L'invariabilité des formes de la coque est assurée par une ossature composée de membrures transversales ou *couples* et de membrures longitudinales ou *lisses*, constituées par des assemblages plus ou moins robustes de tôles, cornières ou fers profilés.

Les couples sont réunis et maintenus à leur partie inférieure par une pièce dite quille et par une lisse centrale nommée carlingue.

C'est sur les coupes et les lisses que l'on applique la coque.

Pour empêcher que les couples ne soient déformés par les pressions extérieures, leur écartement est maintenu invariable par des *baux* ou *barrots*, poutres métalliques sensiblement rectilignes qui en réunissent les deux branches et servent à supporter les ponts (fig. 7 et 8).

Les premiers bâtiments étaient blindés sur toute leur surface et le blindage avait nécessairement peu d'épaisseur. Mais les progrès de l'artillerie obligèrent les constructeurs à augmenter progressivement cette épaisseur. Son poids alors devint énorme, et il arriva un moment où l'on fut obligé, afin que le navire pût encore conserver sa navigabilité, de restreindre dans de grandes proportions la surface occupée par la cuirasse. On ne la conserva qu'à la ligne de flottaison, là où un boulet ennemi, perçant la coque, pouvait créer une voie d'eau et faire couler le navire. On la conserva également pour protéger l'artillerie.

On alla plus loin : la ceinture cuirassée ne fit pas même le tour entier du navire ; elle ne couvrit que le centre sur les deux tiers, la moitié et quelquefois le tiers seulement de la longueur de la coque. L'avant et l'arrière restaient nus et, par conséquent, exposés aux projectiles. Un pont cuirassé, il est vrai, courait tout le long du bâtiment, au-dessous

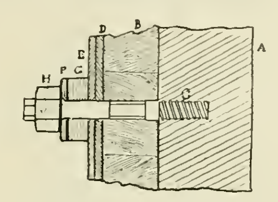


Fig. 6. — MODE D'ATTACHE DES PLAQUES DE CUIRASSE

A. Plaque de cuirasse. — B. Matelas sous cuirasse.
C. Boulon prisonnier vissé dans la cuirasse.
D. Tôle de revêtement. — E. Bordé. — F. Rondelle en tôle.
G. Rondelle en caoutchouc pour amortir les vibrations et empêcher la rupture du boulon. — H. Écrou.

de la ligne de flottaison et le protégeait jusqu'à un certain point contre les voies d'eau qui eussent pu le submerger. On put ainsi économiser du poids et l'on en profita pour mieux protéger l'artillerie. C'est ce système qui a prévalu en Angleterre, et presque tous les cuirassés de cette nation ne portent que la ceinture partielle. L'Italie, les États-Unis se sont contentés également d'une ceinture partielle pour leurs navires ; mais l'Italie semble vouloir l'abandonner, car elle donne une ceinture complète à ses deux nouveaux croiseurs cuirassés, *Carlo-Alberto* et *Emanuele Filiberto*. La Russie et l'Allemagne, au contraire, qui avaient adopté la ceinture complète pour tous leurs navires, viennent de l'abandonner et donnent une ceinture partielle à leurs nouveaux cuirassés.

En France, c'est le système de la ceinture complète qui a prévalu. On estime que la stabilité du navire et la liberté de ses mouvements seraient trop compromises par l'ouverture d'une brèche à l'avant ; nos ingénieurs de la marine ont même sur ce point des idées très arrê-

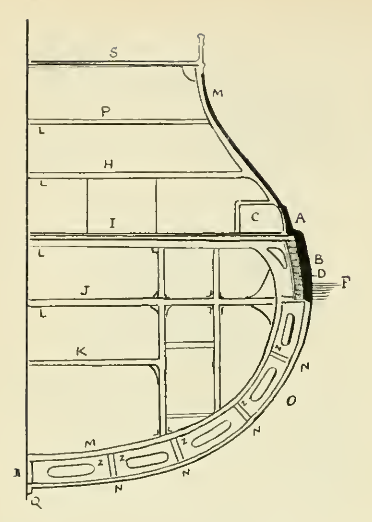


Fig. 7. — COUPE D'UN CUIRASSÉ A PONT BLINDÉ HORIZONTAL

A. Cuirasse mince au-dessus de la cuirasse épaisse.
B. Cuirasse épaisse. — C. Cofferdam.
D. Charpente sous cuirasse. — F. Flottaison.
H. Pont intermédiaire ou de batterie.
I. Pont principal blindé. — J. Faux pont.
K. Plate-forme de cale. — L. Barrots.
M. Vaigre ou coque intérieure.
N. Lisses ou membrures longitudinales.
O. Bordé ou coque extérieure. — P. Pont des gaillards.
Q. Quille. — R. Carlingue. — S. Pont léger ou du spardeck.
Z. Couple ou membrure transversale allant de la quille à la ceinture.

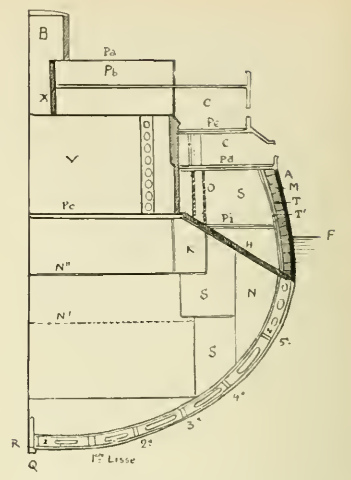


Fig. 8. — PROJECTION SUR LE PLAN TRANSVERSAL D'UN CUIRASSÉ

A. Cuirasse de la ceinture. — M. Matelas sous cuirasse.
T. Tôle de revêtement. — T' Bordé. — F. Flottaison.
Q. Quille. — R. Carlingue. — Z. Couple. — S. Soutes.
N. Compartiment des ailerons.
N' Niveau de la plate-forme.
N'' Niveau du pont inférieur. — K. Passage à munitions.
Pc. Pi. Pont milieu blindé (sauf sous la redoute).
H. Pente du pont blindé allant rejoindre le can inférieur de la cuirasse.
V. Redoute cuirassée. — O. Tube d'approvisionnement.
Pd. Pont principal. — C. Casemates.
Pe. Pont supérieur. — Pb. Pont léger ou du spardeck.
Pa. Passerelle. — B. Blockhaus.
X. Tube blindé des transmissions d'ordres.

tées, surtout depuis l'emploi de projectiles à grande capacité d'explosif, et le cuirassement de l'avant de nos nouveaux navires ne sera pas diminué (fig. 9).

Les Anglais, qui ont remarqué ce fait, s'en sont jusqu'à un certain point alarmés et ils en ont tenu compte. Leurs nouveaux cuirassés, type *Majestic*, ont reçu, sur leurs extrémités décuirassées, un plan de bois de 3m,60 de haut et de 230 millimètres d'épaisseur. Sur les cinq cuirassés, type *Canopus*, en chantier, ce doublage en bois, qui ne permet de résister qu'aux petits projectiles, sera recouvert de plaques de nickel-acier de 52 millimètres.

Des deux systèmes de cuirassement en présence, système anglais à ceinture partielle et système français à ceinture complète, une guerre seule pourra indiquer le meilleur.

Nous avons dit plus haut qu'en raison de la grande épaisseur donnée à la cuirasse, il avait fallu la restreindre à la flottaison et à l'artillerie, la plus grande partie de la coque restant nue. L'invention des canons à tir rapide de gros calibre et des projectiles à grande capacité d'explosif est venue apporter une révolution dans ce mode de cuirassement.

Aujourd'hui qu'un projectile de moyen calibre peut balayer toute une batterie,

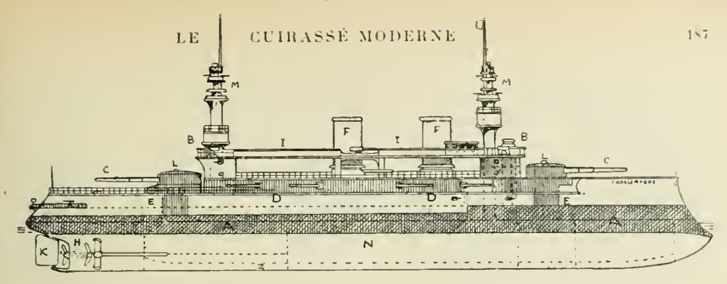


Fig. 9. — Le cuirassé français de premier rang le *Charlemagne*.

A. Ceinture complète cuirassée en acier durci, épaisse de 40 centimètres au milieu, diminuant progressivement jusqu'aux bords supérieur et inférieur, où l'épaisseur est réduite à 25 centimètres. A l'extrême avant et à l'extrême arrière l'epaisseur est également réduite à 20-10 centimètres. Elle s'élève à $1^{m},50$ au-dessus de la flottaison. Au-dessus de cette ceinture, et sur une hauteur de 92 centimètres, la coque est doublée de plaques d'acier de 75 millimètres. La protection des œuvres vives est complètée par deux ponts horizontaux en acier épais, le premier de 9 centimètres, et l'autre, situé au can inférieur de la cuirasse, de 4 centimètres.
B. Blockhaus blindé. — C. Volée des grosses pièces en tourelles. — D. Cuirasse de réduit abritant l'artillerie.
E. Blindage abritant le soubassement des tourelles et les passages de munitions. — F. Cheminées blindées à leur base.
H. Hélice. — I. Passerelles. — K. Gouvernail. — L Tourelles en acier durci, épaisses de 400 millimètres.
M. Mâts militaires avec hunes de combat blindées. — N. Carène. — Z. Double fond.

renverser une tourelle, ouvrir des brèches énormes dans le flanc, rendre le navire inhabitable, il a fallu songer à protéger sérieusement toute la coque, même en sacrifiant un peu de la protection à la flottaison. Si, en effet, on peut mettre son artillerie hors de combat, on n'a plus rien à craindre d'un ennemi qui ne disposera plus que d'un éperon endommagé, et il devient inutile de chercher à ouvrir une brèche dans sa flottaison pour le couler, — résultat, d'ailleurs, bien difficile à atteindre.

Tous les efforts des ingénieurs se sont donc portés, dans la construction des cuirassés les plus modernes, vers la protection des hauts contre les effets de l'artillerie à tir rapide et des projectiles à explosif puissant, afin de rendre le navire habitable sous le feu et d'éviter le démantèlement.

Le poids de la cuirasse ne pouvant excéder certaines limites, la surface cuirassée n'a été augmentée qu'au détriment de l'épaisseur. Il est vrai que les progrès de la métallurgie assurent aux cuirasses modernes une résistance plus grande à la pénétration des projectiles ; mais elle ne compense pas la diminution d'épaisseur lorsque celle-ci est très forte. Ainsi les nouveaux types anglais et italiens (*Majestic*, *Canopus*, *Emanuele Filiberto*) ont des cuirasses de résistance un peu inférieure à celle de types moins récents. En France, l'épaisseur de cuirasse n'a diminué qu'en proportion de l'augmentation de la résistance, la résistance totale n'a pas changé.

Et tandis que la résistance de cuirasse diminuait ou restait stationnaire, la puissance de l'artillerie augmentait au point de diminuer de beaucoup les calibres pour percer une épaisseur donnée.

Le pont blindé participe, comme la muraille verticale d'acier, quoique dans une plus faible mesure, à la protection des cuirassés. Il est en acier et épais de 6 à 10 millimètres. Sur les bâtiments à ceinture complète, il aboutit au can ou bord supérieur de la cuirasse (fig. 7 et 10), et, lorsque la ceinture est partielle, il rejoint le can supérieur de la redoute sur toute la longueur de celle-ci ; au delà, il passe au can inférieur, puis il s'étend sous l'eau jusqu'aux extrémités. Quelquefois, au lieu d'être horizontal, il est en dos de tortue, c'est-à-dire qu'on l'a baissé en abord de façon à aller rejoindre, au-dessous de la flottaison, le can inférieur de la cuirasse. Il participe ainsi à la protection des flancs dont il renforce la cuirasse, à laquelle

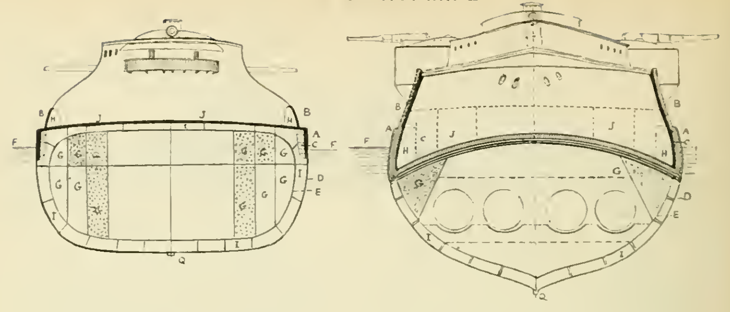


Fig. 10. — NAVIRE CUIRASSÉ A PONT BLINDÉ HORIZONTAL

Fig. 11. — NAVIRE CUIRASSÉ A PONT BLINDÉ EN DOS DE TORTUE

A. Cuirasse épaisse. — B. Cuirasse mince au-dessus de la cuirasse épaisse. — C. Matelas sous cuirasse.
D. Bordé ou coque extérieure. — E. Vaigre ou coque intérieure. — F. Flottaison.
G. Soutes à charbon et compartiments étanches. — I. Cloisonnements entre les deux coques.
J. Pont cuirassé. — H. Cofferdam. — Q. Quille.

on peut alors donner une épaisseur moindre (fig. 8 et 11). Ainsi, l'épaisseur de la muraille du *Majestic*, l'un des plus beaux cuirassés anglais modernes, n'est que de 234 millimètres et celle du *Canopus*, plus moderne encore, de 152 millimètres. Mais leur pont, comme il est dit plus haut, a été baissé en abord, de sorte que, pour faire au navire une blessure mortelle, le projectile devra percer non seulement les 234 ou les 152 millimètres de la cuirasse des flancs, mais encore les 100 millimètres d'acier du pont incliné à un angle considérable, équivalant, au point de vue de la pénétration, à 200 millimètres de cuirasse verticale.

Le pont blindé sert à protéger les organes vitaux du navire, machines, chaudières, les soutes aux munitions, contre les éclats des projectiles susceptibles de faire explosion au-dessus de lui. Dans le cas où il viendrait à être percé ou déchiré, il est doublé par un plafond pare-éclats pour arrêter les fragments projetés à l'intérieur, ou par un deuxième pont blindé qui s'étend au-dessous de la flottaison et rejoint le can inférieur de la cuirasse.

Outre la cuirasse et le pont blindé, la protection du navire contre la submersion est encore assurée par son cloisonnement, c'est-à-dire sa division en cellules ou chambres étanches, ou cofferdam, qui lui conservent sa flottabilité en cas d'avarie à la coque. Ces chambres servent le plus souvent de soutes à charbon. Leur nombre varie suivant la grandeur et le système de construction des navires. Certains navires en comptent deux ou trois cents.

Dans le système cofferdam, les chambres sont plus petites, et on les remplissait jadis de matières encombrantes, telles que le liège, la cellulose de moelle de maïs comprimée, la fibre de noix de coco, afin de prévenir l'invasion de l'eau. Elles sont placées en abord, à la flottaison.

La tranche de la flottaison et celle qui s'élève au-dessus ont un besoin d'autant plus grand d'être protégées par un cloisonnement cellulaire que la cuirasse est plus vulnérable. Les cloisons reposent toujours sur le pont blindé, et le cofferdam, en abord, est double ou triple; il s'élève à 1m,20 environ au-dessus de la flottaison. Il sert à arrêter l'eau qui entrerait par une brèche des flancs, et il protège la coque contre les coups de l'éperon et de la torpille.

La tranche cellulaire du bas, ou double fond, a pour but d'empêcher l'invasion de l'eau dans la cale en cas d'échouage.

La tranche cellulaire du haut, établie entre le pont blindé et le plafond pare-éclats ou le pont inférieur, sert à arrêter ou plutôt à restreindre l'invasion de l'eau qui pourrait passer par une déchirure du pont.

Ainsi la partie du navire qui se trouve au-dessous du pont blindé peut être considérée comme une longue caisse renfermant tous les organes vitaux et entourée en haut, en bas, comme sur les côtés, par quatre réseaux de tranches cellulaires destinées à prévenir les voies d'eau.

La cloison de choc, à l'avant, et la cloison d'arrière complètent l'enveloppe protectrice.

Un navire à cofferdam, qui lui constitue une triple coque, résisterait à une torpille chargée de 20 à 25 kilogrammes d'explosif puissant.

Les cuirassés ont tous un double fond où leur coque est double. En cas d'échouage, si la première coque est crevée, la seconde résiste généralement et conserve au navire sa flottabilité. Entre la coque extérieure, qui s'appelle le bordé, et la coque intérieure, qui se nomme le vaigre, il existe un espace vide qui est divisé en un grand nombre de petites cellules étanches, qui ajoutent encore à la protection assurée par le compartimentage intérieur du bâtiment (fig. 7, 8, 10, 11).

Toutes les portes de communication, des soutes, compartiments, chambres, logements, etc., toutes les écoutilles, toutes les ouvertures pratiquées dans le pont principal sont disposées de façon à pouvoir être hermétiquement closes au moment du combat ou quand on prévoit l'invasion de l'eau. En outre, autour des écoutilles ou ouvertures du pont, on a disposé des entourages en tôle hauts de 80 à 90 centimètres. Tout, en un mot, est prévu pour qu'il n'entre que la moindre quantité d'eau possible dans l'intérieur du navire, malgré les blessures plus ou moins sérieuses qu'il peut recevoir au cours d'un combat. Si, malgré les précautions prises, l'eau faisait invasion, un système étendu de drainage la conduirait en un point de la cale où une pompe puissante l'aspirerait et la rejetterait au dehors.

Enfin, outre la tranche cellulaire au-dessous du pont blindé, il existe sur toute la longueur de celui-ci des séparations ou barrages transversaux, étanches au pied, pour assurer la stabilité longitudinale. Si, en effet, le navire embarquait une forte quantité d'eau sur son pont, même au-dessus de la flottaison, cette eau, par les mouvements du tangage, pourrait courir tout le long du pont ou s'accumuler à l'arrière, accroissant les roulis, provoquant des changements dangereux dans la stabilité et dans l'assiette, et compromettant la sécurité du navire si elle venait à tomber dans les fonds.

Grâce aux barrages, l'eau qui pénétrerait par une brèche resterait localisée. Un ou deux barrages longitudinaux complètent ce cloisonnement du pont.

Dans cet immense coffre de fer qu'est un cuirassé, coffre presque hermétiquement clos, les sept ou huit cents hommes qui composent son équipage ne pourraient vivre, si une aération mécanique n'existait pas. De puissants ventilateurs envoient dans toutes les parties du bâtiment de l'air pur et chassent l'air vicié. Les ventilateurs servent aussi à produire le tirage forcé des foyers des chaudières, qui donne au bâtiment environ un nœud de plus de vitesse. Mais le tirage forcé, qui brûle les tubes des chaudières, tend de plus en plus à être abandonné. On se contente du tirage naturel, et, pour qu'il s'effectue dans de bonnes conditions, on donne aux cuirassés modernes de très hautes cheminées.

Des puits ayant leur ouverture sur le pont principal sont pratiqués en certains endroits du bâtiment. Ils assurent,

Fig. 12. — Tourelles mobiles avec canons couplés

en cas de danger, le sauvetage des hommes enfermés dans l'intérieur.

* * *

Si le cuirassement des flancs est utile à la sécurité du navire, la protection de son artillerie n'est pas moins indispensable à sa conservation comme élément de combat. Un navire dont l'artillerie ne serait pas protégée verrait ses pièces désemparées en quelques minutes et serait mis par conséquent hors d'état de continuer la lutte.

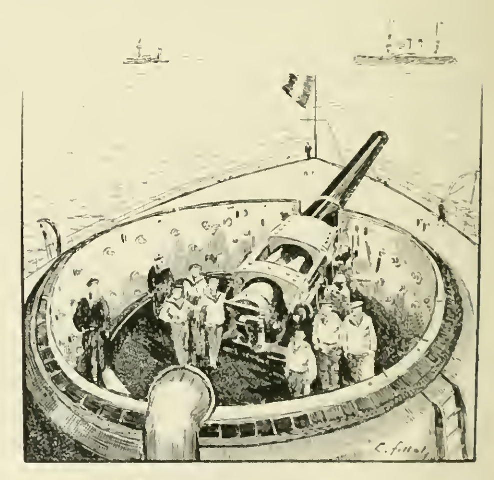


Fig. 13. — Tourelle a un seul canon avant la mise de la toiture

Sur les premiers cuirassés, les canons étaient protégés par la cuirasse qui couvrait toute la coque ; puis, pour leur assurer une protection plus efficace, on concentra les plus puissants en un point, au centre du navire, que l'on blinda fortement. Ce fut le *réduit*, ou *citadelle*, ou *fort central*.

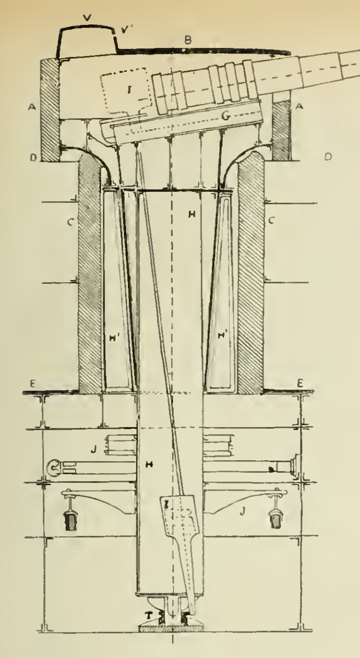


Fig. 14. — Tourelle tournante

A. Cuirasse d'acier de la tourelle, tournant avec la pièce, la plate-forme et le soubassement. — B. Plafond.
C. Partie fixe de la tourelle descendant jusqu'au pont cuirassé, abritant le soubassement.
D. Pont supérieur sur lequel est établie la tourelle.
E. Pont cuirassé. — F. Canon. — G. Affût.
H. Soubassement de la tourelle, tournant avec celle-ci dans la crapaudine T.
H'. Membrures métalliques soutenant le soubassement.
I. Monte-charge des munitions, mobile avec la pièce.
J. Mécanismes de la tour. — T. Crapaudine.
V. Abri du chef de pièce. — V'. Trou de visée.

Enfin, ne conservant que les pièces moyennes dans le réduit, on plaça les grosses pièces dans des tourelles tournantes ou des barbettes, le plus souvent disposées à l'avant et à l'arrière du bâtiment.

Les tourelles se divisent en tourelles fermées, en tourelles barbettes et en tourelles intermédiaires.

Les premières (fig. 12, 13, 14) abritent complètement la pièce et ses servants. Elles tournent avec leur soubassement, dans une crapaudine placée à leur partie inférieure. Ce soubassement est protégé jusqu'au pont cuirassé par un épais blindage et il abrite le monte-charge des munitions. L'inconvénient des tourelles fermées est leur énorme poids. Elles sont presque exclusivement employées en France sur les cuirassés modernes (fig. 15).

Les barbettes sont à parois fixes. Elles se composent, en somme, d'un simple parapet circulaire en acier au-dessus duquel passe la volée de la pièce. Ce parapet, avec un fond en tôle, est soutenu par des montants d'acier à une hauteur considérable au-dessus du pont blindé.

Un tube cuirassé protège le passage des munitions qui viennent de la cale. Ce système économise du poids de cuirasse; mais il est à craindre qu'un projectile, venant à éclater directement

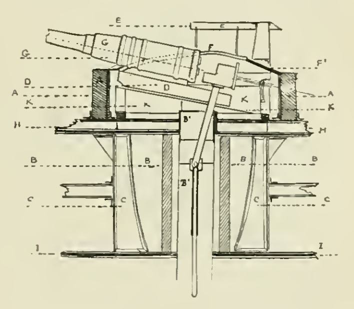


Fig. 15. — Tourelle barbette

A. Cuirasse ou parapet fixe en acier
B. Tube cuirassé également fixe, abritant le tube en tôle B' et descendant jusqu'au pont blindé.
B'. Tube en tôle pour le passage des munitions.
C. Membrures métalliques soutenant la barbette.
D. Affût de la pièce. — E. Abri du chef de pièce.
F. Bouclier (mobile avec la pièce et la plate-forme) abritant contre le tir des hunes.
F'. Trou dans le bouclier permettant au chef de pièce de découvrir l'horizon et de pointer.
G. Canon. La volée passe par-dessus le parapet fixe qui n'abrite que l'affût et la plate-forme tournante.
H. Pont supérieur. — I. Pont cuirassé.
K. Plate-forme mobile avec le canon roulant sur galets.

sous cette tourelle barbette où il n'y a pas de protection, ne l'endommage gravement ou même ne la renverse dans les fonds. Il est donc plus prudent de faire descendre la muraille cuirassée jusqu'au

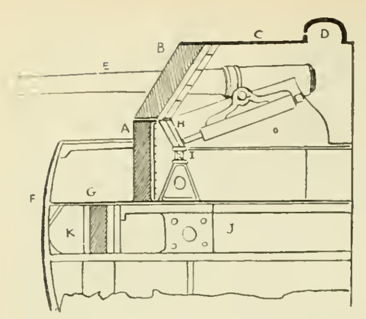


Fig. 16. — Barbette a carapace d'acier

A. Parapet fixe en acier reposant sur le pont supérieur.
B. Partie oblique de la carapace d'acier, mobile.
C. Plafond de la carapace. — D. Guérite du pointeur.
E. Volée de la pièce. — F. Coque du navire.
G. Pont supérieur.
H. Poutres métalliques soutenant la carapace mobile et reposant sur la plate-forme.
I. Galets roulant sur rail circulaire.
J. Membrures métalliques soutenant la barbette.
K. Cuirasse protégeant le dessous de la barbette.

pont blindé; mais, dans ce cas, la différence de poids entre les deux systèmes de tourelles est diminuée de beaucoup. C'est cette disposition qui a été adoptée en Angleterre sur les huit cuirassés du type *Royal-Sovereign*.

La barbette protège la plate-forme tournante et l'affût, mais elle n'abrite, contre les projectiles tirés des hunes, ni le canon, ni ses servants, ni les mécanismes de la tour.

Pour compléter la protection, on la couvre, au moyen d'un bouclier, d'une coupole cuirassée ou d'une carapace fermée, mobile avec la plate-forme. Comme il arrive fréquemment que l'épaisseur de cette carapace tournante égale celle de la cuirasse barbette, comme sur les bâtiments américains du type *Indiana*, la barbette devient un intermédiaire entre les deux genres de tourelles et peut être indifféremment désignée sous l'une ou l'autre nom. En réalité, elle est les deux à la fois (fig. 16).

L'avantage des barbettes est, outre leur légèreté relative, la possibilité qu'elles donnent de pouvoir découvrir tout l'horizon et de faciliter le pointage.

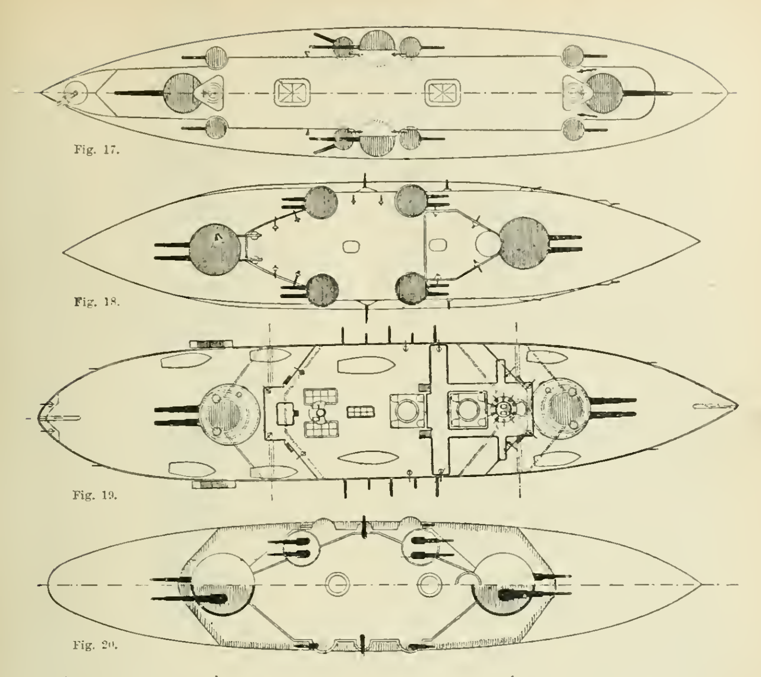
Les plaques de cuirasse des tourelles sont très épaisses. Elles atteignent 137 millimètres d'acier harveyé en Angleterre et 370 millimètres en France. Le plafond est blindé à 70-80 millimètres. Les tourelles pour les canons de moyen calibre ou à tir rapide ont 100 millimètres.

Une tourelle d'une nouvelle forme sera placée sur le type américain *Alabama*, en construction. La muraille, épaisse de 355 millimètres, verticale à l'arrière et sur les côtés, sera, à l'avant, inclinée à 12 degrés; avec une pareille inclinaison, il deviendra presque impossible à un projectile de la percer.

Lorsque l'artillerie, au lieu d'être en tourelles ou en réduit, est placée à plat pont, c'est-à-dire sans protection, les servants sont abrités par des masques en acier, mobiles avec la pièce, qui atteignent parfois des épaisseurs considérables.

La manœuvre des tourelles, des canons en barbettes, des monte-charges pour les projectiles, se fait par la vapeur, par l'eau comprimée, et, sur les navires les plus modernes, par l'électricité. Mais les appareils sont disposés de façon qu'ils puissent être manœuvrés à la main dans le cas où les systèmes mécaniques viendraient à être avariés par suite d'un accident ou au cours d'un combat.

La grosse artillerie, que l'on place dans les grosses tourelles, a un calibre variant de 24 à 43 centimètres. En France, en Angleterre, au Japon, le calibre est généralement de 305 millimètres; en Allemagne, de 24 centimètres; en Russie, de 25 centimètres; et aux États-Unis de 332 millimètres. Les gros cuirassés italiens ont des pièces de 43, pesant 110 tonnes, lançant des projectiles pesant 831 kilogrammes, susceptibles de percer près d'un mètre d'épaisseur de fer. Ces très gros calibres sont actuellement discrédités. L'Italie les remplace par des calibres de 25 centimètres.



DISPOSITION DE L'ARTILLERIE A BORD DES CUIRASSÉS DE PREMIER RANG

17. *Carnot,* français. — 18. *Iowa,* américain. — 19. *Sissoï-Velikry,* russe. — 20. *Oregon,* américain.

Fig. 17. — Tourelles en losange, une à chaque extrémité et une de chaque bord. Chaque tourelle ne contient qu'une grosse pièce. Disposition usitée sur la plupart des cuirassés français, sauf sur quelques-uns des plus modernes ou en construction. Elle permet de tirer trois pièces en chasse (vers l'avant), trois pièces en retraite (vers l'arrière) et trois pièces dans le combat par le travers.

Les pièces de chaque bord tirent par-dessus les petites tourelles abritant l'artillerie moyenne. Ces petites tourelles, au nombre de huit, peuvent tirer quatre pièces en chasse, en retraite ou par le travers.

Fig. 18, 19, 20. — Tourelles doubles d'extrémités, abritant chacune deux grosses pièces. Disposition adoptée dans la marine anglaise, dans la marine américaine pour les gros cuirassés, et dans la plupart des autres marines. Elle permet de tirer deux pièces seulement en chasse ou en retraite, mais quatre pièces dans le combat par le travers.

Dans la figure 17, les pièces moyennes sont dans des tourelles simples placées sur les côtés des grosses tourelles.

Dans la figure 18, les pièces moyennes sont par paires dans quatre petites tourelles en encorbellement aux angles du réduit, et les petits calibres sont dans le réduit.

Dans la figure 19, toute l'artillerie moyenne est en reduit ou en casemate.

Dans la figure 20, quatre pièces moyennes sont dans deux tourelles à bâbord ; les autres, de calibre inférieur, son dans des demi-tourelles ou bastions en encorbellement.

Les tourelles sont placées sur les cuirassés de différentes façons.

Elles sont au nombre de deux et dans l'axe, une à l'avant, l'autre à l'arrière, suivant le système anglais. Chacune d'elles contient alors deux canons (fig. 18, 19, 20). Elles sont au nombre de quatre sur un grand nombre de bâtiments français, et disposées en losange, une à l'avant, une à l'arrière et une au milieu

de chaque bord en encorbellement. Chacune ne contient qu'un canon (fig. 17).

L'artillerie de moyen calibre est installée, soit dans le réduit, soit dans des petites tourelles ou dans des stations séparées, dans l'intervalle des grosses pièces et autant que possible à l'aplomb des soutes à munitions. Les canons sont isolés ou par paires dans ces stations, protégés ou espacés de façon qu'un même projectile ne puisse désemparer qu'un seul groupe contenant au plus deux canons. On les dispose de manière à leur donner le plus grand champ de tir possible avec la condition d'en avoir la moitié au moins tirant en chasse, et l'autre moitié en retraite (fig. 17, 18, 19, 20).

L'artillerie de petit calibre se place de préférence, soit sur les gaillards, soit sur les superstructures. Les pièces destinées à repousser les attaques des torpilleurs doivent être peu élevées; les pièces élevées ont pour mission spéciale de battre le pont des navires ennemis.

Celles-ci sont placées généralement avec les mitrailleuses et les canons-revolver dans les hunes de combat des mâts militaires (fig. 21). Ces mâts existent au nombre de deux sur la plupart des cuirassés. Ils sont en acier avec escalier intérieur en spirale, et chacun d'eux porte deux hunes fortement blindées. En outre, ils fournissent des postes d'observation élevés et des postes de projecteurs pour découvrir l'ennemi pendant la nuit.

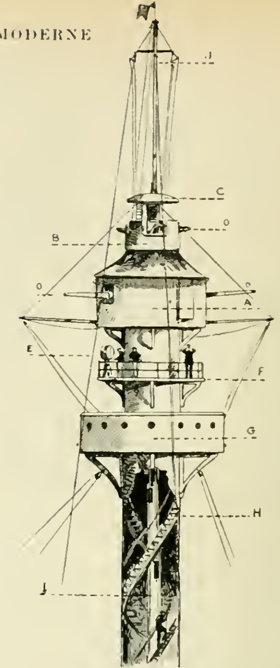


Fig. 21. — Mat militaire avec hunes de combat

A. Hune inférieure blindée, contenant les tir-rapide de faible calibre. Son parquet est à 23 mètres au-dessus de l'eau et permet un tir plongeant très efficace.
B. Hune supérieure blindée, contenant les mitrailleuses.
C. Coupole de la hune supérieure. — D. Volée des pièces.
E. Projecteur électrique.
F. Poste ou balcon du projecteur.
G. Poste d'observation. — H. Escalier double.
I. Monte-charge des projectiles. — J. Mât pour les signaux.

* * *

Les torpilles complètent, avec le canon et l'éperon, l'offensive des bâtiments de guerre.

Elles sont destinées à aller attaquer le navire ennemi à une profondeur déterminée au-dessous de la flottaison; leur immersion et leur direction doivent donc être invariables ou corrigées automatiquement en cas d'écart. Elles sont lancées par les tubes lance-torpilles, sortes de canons qui existent sur les cuirassés au nombre de quatre à sept à l'avant, à l'arrière ou sur les flancs.

Ces tubes sont de deux sortes. Le tube ordinaire, qui ne dépasse pas la paroi du navire, convient pour le tir dans l'axe (à l'avant ou à l'arrière). La torpille lancée peut alors sans inconvénient *piquer du nez* en tombant, c'est-à-dire tomber la pointe la première; elle se redresse et continue sa route en ligne droite. Le tube à cuiller (fig. 22), qui déborde la coque, est employé pour

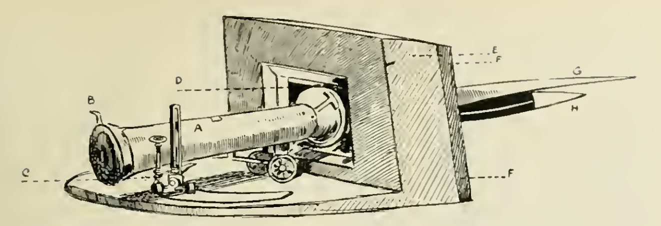


Fig. 22. — Tube lance-torpilles

A. Corps du tube. — B. Culasse du tube. — C. Appareil pour le pointage. — D. Sabord pour le passage du tube
E. Coque du navire. — F. Cuirasse. — G. Cuiller du tube, débordant la coque.
H. Torpille au moment où elle sort du tube. Un tenon en fer en T (non représenté sur le dessin), placé à sa partie supérieure, dans son centre de gravité, et qui glisse dans une rainure pratiquée dans toute la longueur de la cuiller, la maintient horizontale.

le lancement par le travers. Quand le navire est en marche, si la torpille tombait avec une certaine inclinaison, l'avant serait dévié dès les premiers instants de la chute par la résistance de l'eau, l'arrière continuant en vertu de la vitesse acquise, et la torpille s'écarterait de la direction primitive dans laquelle elle a été lancée. Elle doit tomber à plat dans l'eau. C'est le but de la cuiller, qui est un prolongement de la partie supérieure du tube; elle porte une rainure dans laquelle s'engage un tenon en forme de T fixé à peu près au centre de gravité de la torpille. Au moment où elle est lancée, elle se trouve ainsi suspendue jusqu'à une certaine distance des flancs: elle tombe horizontalement dès que le tenon est sorti de la rainure. Sa déviation est à peu près nulle, mais à la condition que le roulis ne dépasse pas 5 à 6 degrés. Les tubes sont fixes ou mobiles; les tubes mobiles permettent un meilleur pointage. Le lancement se fait par l'air comprimé ou par la poudre. Les torpilles sont généralement au nombre de deux à quatre par tube; une seule peut détruire un cuirassé.

Sur tous les cuirassés, sauf sur les plus modernes, les tubes sont au-dessus de l'eau; ils ont l'inconvénient d'être visibles, surtout par suite du débordement de la cuiller, du navire ennemi qui les crible de projectiles. C'est pourquoi on les place maintenant au-dessous de la flottaison, et le lancement est sous-marin. Une disposition particulière de la cuiller évite la déviation dans le tir par le travers. Un capot de fermeture et une vanne étanche ferment le tube quand on introduit la torpille.

La défense des bâtiments contre les torpilles consiste dans le compartimentage ou division de la coque en cellules étanches, dans l'usage des canons-revolvers, des tir-rapide et dans l'emploi du filet Bullivan. Ce filet est métallique; il entoure le cuirassé des flancs duquel il est écarté par des perches ou tangons à une distance de 7 mètres. Les filets ne se placent qu'au mouillage ou, la nuit, lorsqu'on craint une attaque de torpilleurs. Ils ont l'inconvénient de retarder la marche d'un cuirassé et de réduire sa vitesse à 4 ou 5 nœuds; ils l'empêchent d'évoluer et il est impossible de s'en servir pendant un combat d'escadre. D'ailleurs l'emploi de ces filets tend de plus en plus à être abandonné, car ils ne mettent pas complètement le navire à l'abri des chances d'explosion d'une torpille automobile, et, de plus, on fixe aujourd'hui à l'avant des torpilles une sorte de ciseaux qui, après avoir fait brèche dans le filet, tombent et permettent à la torpille de passer.

La protection d'un bâtiment ne serait

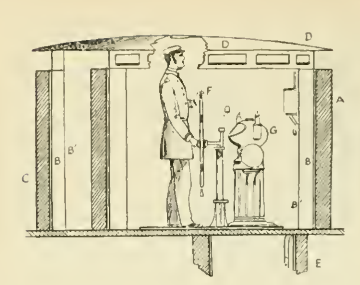


Fig. 23. — BLOCKHAUS. — POSTE DU COMMANDANT PENDANT LE COMBAT

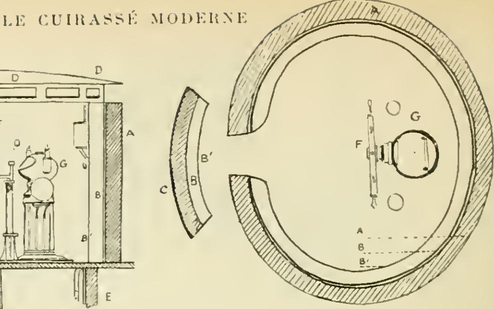


Fig. 24. — PLAN DU BLOCKHAUS LA COUPOLE SUPPOSÉE ENLEVÉE

A. Blindage épais. — B. et B'. Tôles et charpente métallique soutenant les plaques de blindage.
C. Traverse protégeant l'entrée. — D. Coupole abritant contre le tir des hunes.
E. Tube blindé pour le passage des fils et tuyaux acoustiques servant à la transmission des ordres.
F. Barre. — G. Compas et appareils pour la transmission des ordres.

pas complète si la sécurité du commandant, qui doit sans cesse rester sur le pont pour diriger le combat, n'était pas assurée — au moins autant qu'il est possible qu'elle le soit. L'abri ou blockhaus dans lequel il se tient est situé vers l'avant du navire ; il contient le manipulateur du servo-moteur, du gouvernail, le compas, les transmetteurs d'ordres communiquant avec les machines et les différents postes de combat, les porte-voix, le manipulateur électrique des feux de signaux, les appareils téléphoniques, un enregistreur électrique des mouvements de la barre, en un mot tous les organes du commandement. Jadis le blockhaus était assez faiblement blindé à l'aide de quelques tôles, mais les progrès des tir-rapide ont rendu cette protection illusoire. Aujourd'hui il porte une cuirasse d'acier qui atteint généralement 300 à 350 millimètres d'épaisseur dans la marine anglaise et 220 à 280 millimètres dans les autres marines.

Il est recouvert d'un chapeau de tôle pour garantir contre le tir des hunes, et il repose sur une charpente en tôlerie. Un tube blindé, descendant jusqu'au pont cuirassé, protège les organes de transmission des ordres. Sur certains cuirassés, un deuxième blockhaus, plus faiblement blindé, est établi à l'arrière (fig. 23, 24).

* * *

La longueur d'un cuirassé de première classe est en moyenne de 100 à 120 mètres, sa largeur est d'une vingtaine de mètres, son tirant d'eau est de 7 à 9 mètres. Certains d'entre eux mesurent 23 mètres de hauteur du fond de la cale à la passerelle du commandant. Ils pèsent onze à douze mille tonneaux ; quelques-uns, tels que les derniers cuirassés anglais et les gros cuirassés italiens, atteignent et dépassent même quinze mille tonneaux. Ils portent deux mille tonnes de houille, que l'on place dans des soutes à l'abord des machines et chaudières et qui, par leur épaisseur, forment cuirasse et ajoutent à la protection des flancs. Leur rayon d'action varie de quatre à dix mille milles. En général, les navires anglais ont un plus grand rayon d'action que ceux des autres pays. Ils coûtent, en Angleterre, 22 millions et demi. En France, où les prix de revient sont plus élevés, ils atteignent 26 à 28 millions et demi. Les cuirassés français, il est vrai, sont plus soignés, mieux finis, et ont des agence-

ments plus compliqués, ce qui leur a fait donner le nom de « châteaux maritimes » par les Anglais.

Pour mouvoir de pareils colosses, pour leur imprimer des vitesses de dix-sept à dix-huit nœuds et demi, il faut, on le comprend, des machines d'une force exceptionnelle. Elles sont généralement doubles, et à triple expansion, actionnant deux hélices. Leur force nominale, qui est de onze à douze mille chevaux en moyenne, atteint quinze mille chevaux sur les derniers modèles anglais et dix-huit mille chevaux sur *l'Italia*. La vapeur est fournie par huit chaudières divisées en quatre compartiments et chauffées par trente-deux foyers. Ces chaudières, sur les navires modernes, sont à tubes d'eau, des systèmes perfectionnés Belleville, Niclausse, etc., qui, entre autres avantages, permettent une mise en pression rapide et qui, sous un poids moindre, donnent plus de vapeur.

On a fait au cuirassé des critiques de diverses natures : il ne marche pas assez vite; son rayon d'action est trop restreint; il coûte trop cher à construire et les services qu'il est susceptible de rendre peuvent être aussi bien rendus par un croiseur cuirassé d'un prix de revient moins élevé; un torpilleur, qui coûte de deux à trois cent mille francs à construire, peut le détruire en un instant.

Ce dernier argument avait sa valeur quand l'artillerie ne possédait pas la puissance qu'elle a acquise aujourd'hui; mais, grâce aux progrès de l'armement à tir rapide, le cuirassé peut se défendre victorieusement contre une attaque de torpilleurs qu'il coulerait en une demi-minute s'ils se risquaient à l'approcher pendant le jour. Il l'a prouvé devant Santiago, où les torpilleurs espagnols ont été réduits à l'impuissance. La nuit, il se défend avec ses filets, ses projecteurs, et il se réfugie en haute mer où les torpilleurs ne sauraient le suivre sans danger.

Quelques marins, l'amiral Fournier, entre autres, ont proposé de remplacer toute notre flotte de cuirassés par une centaine de croiseurs cuirassés du type *Dupuy-de-Lôme*, dont la protection consiste en une cuirasse d'acier de 10 à 15 centimètres d'épaisseur couvrant toute la coque. Ils soutiennent qu'une escadre de ces croiseurs pourrait combattre une escadre de cuirassés actuels en utilisant sa vitesse supérieure, de façon à recevoir tous les projectiles obliquement, sans que la cuirasse ne soit perforée. D'autres, d'opinion plus radicale, prétendent que la cuirasse est inutile; la ceinture de cofferdam et le pont blindé suffiraient à la protection. Malgré cette opinion, nous avons conservé nos cuirassés et nous en construisons encore de nouveaux, et cela avec raison, car c'est un fait acquis que le seul bâtiment susceptible de lutter contre un cuirassé avec des chances de succès est un autre cuirassé.

Néanmoins il a été fait quelque chose dans l'ordre d'idées émises par l'amiral Fournier et par d'autres, avant et après lui. Il y a actuellement une tendance dans les marines à diminuer l'épaisseur de la ceinture cuirassée, afin d'alléger le navire et d'augmenter, par conséquent, soit son artillerie, soit sa vitesse ou son rayon d'action, en embarquant plus de charbon.

D'ailleurs, les grandes vitesses ne suffisent pas pour donner la victoire; elles ne peuvent pas même mettre une flotte en fuite à l'abri de la destruction, ainsi que l'a prouvé le combat naval de Santiago, qui a été le triomphe du cuirassé

Peut-être, les progrès de l'industrie aidant, arrivera-t-on, dans un avenir plus ou moins rapproché, au navire de guerre idéal réunissant, à la cuirasse invulnérable et à l'artillerie puissante, le maximum de vitesse et de rayon d'action.

Clément Casciani.

JIM ET JACK

Sur les bords d'une rivière australienne, dans les Nouvelles-Galles du Sud, s'élèvent les toits blancs de la station de Bingarella. Claires en été, les eaux coulent basses entre leurs rives déchiquetées; en hiver, sorties de leur lit, elles sont boueuses et entraînent sans cesse de gros troncs d'arbres dans leur courant et leurs tourbillons.

De chaque côté ont poussé des eucalyptus, forts de la fraîcheur dont s'humectent leurs racines. Tous grands et puissants dans leur âge avancé, ils ont vu jadis les campements des noirs s'allumer nombreux, au temps où les kanguroos erraient en maîtres dans la plaine, en compagnie des émus craintifs.

Quelques-uns de ces gommiers portaient encore la trace des haches de silex, et les années ont élargi ces blessures en les cicatrisant.

Bingarella nourrissait environ quatre-vingt mille moutons, sans compter les huit cents bœufs et chevaux qui y paissaient à demi-sauvages.

Tous les matins, dès le lever du soleil, les hommes montaient en selle et partaient dans toutes les directions, les uns pour voir l'état des barrières qui séparaient les nombreux paddocks, les autres pour ramener du bétail ou compter des moutons.

Le soir, quand le soleil au ras de la plaine dessinait des ombres de girafes devant les yeux des cavaliers fatigués après huit heures de selle, la station, déserte toute la journée, reprenait la vie. Le dîner achevé, un piano se faisait entendre au cottage du *boss* (patron), et la « prière d'une vierge » se croisait dans la nuit douce avec un refrain de *music hall*, que les hommes chantaient sous la véranda de leur hutte, en s'accompagnant de leur accordéon. Ces hommes, au nombre d'une dizaine environ, étaient pour la plupart nés aux colonies, les uns bruns et de parents irlandais, les autres blonds et de sang écossais. Tous paraissaient secs et nerveux, hâlés sous leurs feutres mous, qu'ils ne quittaient qu'au moment de se mettre au lit, et, bons cavaliers, défiant les *buck jumpers*, dont ils connaissaient les traîtres sauts de mouton et les écarts inattendus.

* * *

Jim et Jack, les plus anciens à la station, et aussi les plus rudes travailleurs, s'étaient pris depuis longtemps d'une amitié étroite (là-bas, on dit épaisse).

Depuis plusieurs semaines déjà on les voyait chaque soir remonter sur des chevaux frais dès qu'ils avaient secoué sur le plancher de la hutte le fond de leur dernier *pannikin* de thé. Oubliant les quarante ou cinquante kilomètres faits dans la journée, sous le soleil oblique et dans la plaine nue, ils s'en allaient ensemble, chevauchant dans la nuit, en route pour dire un petit bonsoir à la fille du *selector*. (Le sélecteur est l'homme qui a obtenu une concession du gouvernement.)

Les deux amis avaient un faible pour Maggie, mais leur rivalité ne leur avait pas encore paru réelle et n'avait rien altéré de leur quasi fraternité.

Le vieux Bill, qui possédait deux ou trois cents hectares sur le territoire de

Bingarella, les accueillait chaque soir avec un *hulloah!* bon enfant.

Maggie rangeait à l'intérieur, tandis que les trois hommes, la pipe aux dents, causaient sur le seuil de la hutte d'écorce.

Le *selector* rentrait quand Maggie apparaissait et se joignait à la conversation. Il n'aimait pas, disait-il, se mêler aux affaires des jeunes gens; mais, en réalité, il lui tardait de finir un roman dont la couverture crasseuse attestait le grand nombre de lecteurs qui l'avaient dévoré.

Il allumait un chiffon emprisonné dans de la graisse de mouton et reprenait son histoire au moment où le héros don José en était à son huitième Indien.

Au dehors, l'entretien durait assez tard, et quand la croix du Sud commençait à s'incliner, les deux amis sautaient en selle et regagnaient la station, secoués en cadence par l'allure de leurs bêtes.

Un soir, Maggie, assise entre Jim et Jack, bavardait comme toutes celles de son espèce; les deux hommes écoutaient, le nez en l'air.

Tout à coup une étoile décrivit une courbe dans le ciel et fila comme une grosse fusée. Sans bouger la tête, Maggie demanda :

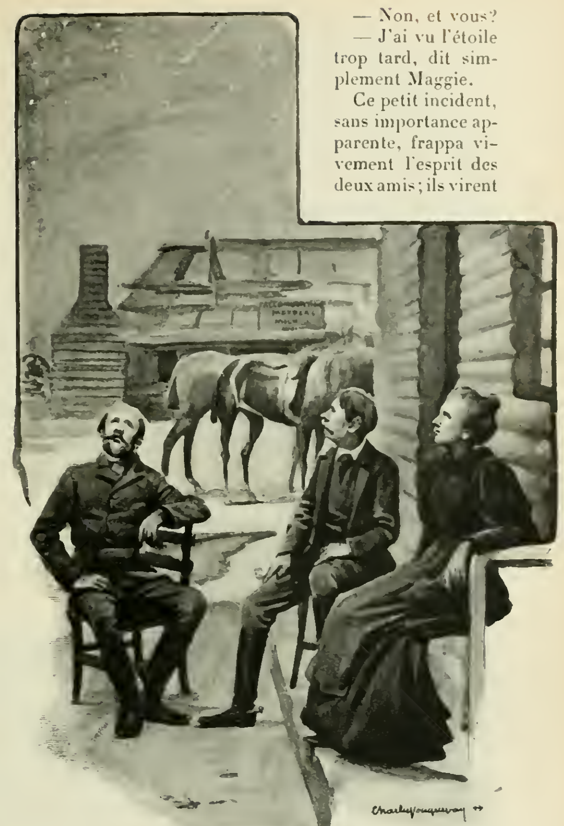
— Avez-vous fait un vœu?

Ils ne répondirent pas; elle répéta la question. Ils tournèrent la tête, se regardèrent et dirent ensemble :

— Non, et vous?

— J'ai vu l'étoile trop tard, dit simplement Maggie.

Ce petit incident, sans importance apparente, frappa vivement l'esprit des deux amis; ils virent plus nettement ce soir-là qu'ils aimaient la même femme et rentrèrent songeurs à la station.



En se disant bonsoir ils décidèrent d'un commun accord de s'ouvrir à Maggie le lendemain et de lui demander de se prononcer.

Mais le soir suivant la jeune fille leur répondit sans honte qu'elle les aimait tous les deux comme des amis, et rien de plus.

Jim et Jack ne furent point satisfaits et ne voulurent point croire aux paroles de Maggie. La situation ne leur en parut pas moins intolérable, et ils voulurent en finir, mais en finir sans cesser d'être amis.

Un matin le *boss* les appela tous deux pour leur confier un travail qu'eux seuls sauraient bien faire à la station. Il s'agissait d'abattre deux gommiers énormes connus dans le pays sous le nom de *jumeaux*. Ils avaient tous deux grandi à quelques pas l'un de l'autre, tous deux également forts et élancés comme des mâts.

* * *

Armés de leur hache américaine, Jim et Jack montèrent leurs chevaux pour aller abattre les arbres.

— Jack, dit l'autre tout à coup, je vais te proposer une chose : les jumeaux sont de taille et de grosseur égales, nous sommes de même force et nos haches sont bonnes. Nous tirerons les arbres au sort, nous commencerons ensemble, et celui qui abattra son arbre le dernier cédera la place à l'autre... Tu comprends ?



— *All right*, dit Jack, en Australien qui aime la lutte quelle qu'elle soit.

Arrivés devant les jumeaux, les hommes mirent pied à terre et laissèrent aller leurs chevaux la bride traînante, à la mode du pays. On tira au sort, chacun examina sa hache, en caressa le tranchant avec le pouce et toisa son arbre.

— Qui va donner le signal? dit Jim.

Jack regarda en l'air; sur les hautes branches d'un arbre voisin un kakatoès criard venait de se percher, dressant son aigrette jaune avec colère.

— Quand il s'envolera, dit Jack, nous commencerons.

Leurs yeux se fixèrent sur l'oiseau. Après une longue demi-minute, celui-ci prit son vol : les deux haches tombèrent ensemble sur l'écorce épaisse.

Les fers brillants s'abattaient avec un son mat, faisant voler des éclats énormes; ils se relevaient humides, couverts de la sève rouge et gluante qui paraissait du sang.

Un grand quartier était déjà enlevé sur le côté de chaque arbre, sans hachures, et aussi net que s'il avait été coupé dans un melon.

Ensemble Jim et Jack attaquèrent l'autre portion du tronc; jusqu'ici les chances étaient égales.

De nouveau les morceaux d'écorce volèrent larges comme la main, puis la plaie s'ouvrit, plus béante, et le cœur apparut d'un pourpre foncé.

Les deux hommes ruisselaient de sueur, mais leurs bras nus se relevaient

et tombaient sans relâche; Jim et Jack luttaient pour leur vie.

Le feuillage des jumeaux commençait à trembler au faîte, secoué par les chocs répétés. Une tranche mince retenait seule les arbres debout, quelques morsures de la hache allaient leur donner le coup de grâce.

Soudain l'arbre de Jack craqua, puis, se penchant, sembla hésiter un instant. Les feuilles sifflèrent dans l'air, et le géant s'abattit avec fracas, brisant dans sa chute les petits arbres d'alentour. Ses branches creuses, abri des opussums et des perruches grises, cassèrent comme du verre, et leurs tronçons s'implantèrent dans le sol.

Jim avait tout vu et devint blême. Il était en retard d'un coup de hache, il le donna. Son arbre tomba, et tandis que le gommier semblait battre l'air de ses grands bras, Jim se jeta sous le tronc qui s'affalait et disparut sous la masse inerte.

Laissant échapper un juron, Jack courut à l'endroit où gisait son ami. Les reins écrasés sous le colosse de bois, le pauvre Jim était étendu sur le ventre, les bras étirés devant lui et le nez dans l'herbe.

Jack se mit à l'œuvre pour dégager le cadavre; il lui fallut couper le tronc à deux endroits, et, après une heure de rude besogne, il put contempler la face calme du mort.

Jack avait vu le suicide, mais pour sauver la mémoire de son ami, il fit croire à un accident.

*
* *

Le même soir, au soleil couchant, le *boss* et les hommes arrivèrent à cheval de la station, avec une pelle et une pioche.

Au pied de l'arbre abattu par Jim on creusa un trou. Jack mit son cher mort dans une couverture; chacun prit un souvenir du défunt, l'un sa pipe, l'autre son couteau, et le corps fut coulé sur sa dernière couche.

Tous se rangèrent autour de la fosse béante, le chapeau à la main. Ces hommes rudes, habitués à jurer et à blasphémer, écoutèrent les yeux à terre les versets de la Bible. Les larmes se montrèrent sans honte, et la gorge serrée, quelques-uns pour la première fois peut-être, pensèrent à la mort dans toute sa laideur.

Les prières finies, les mottes de terre tombèrent silencieuses sur la couverture de laine grise, et, quand on laissa le mort en paix, un oiseau moqueur se mit à rire sur la haute branche d'un gommier, étonné sans doute de voir les jumeaux étendus à terre.

Et voilà pourquoi, à Bingarella, Maggie est restée vieille fille et Jack a perdu sa gaieté.

P. Warrego.

L'ENSEIGNEMENT COMMERCIAL

I

La chambre de commerce de Paris vient d'agrandir considérablement l'*École supérieure de commerce*. Par son transfert à l'avenue de la République, où M. Félix Faure inaugura ses vastes et somptueux locaux, la plus ancienne de nos écoles commerciales supérieures a subi une véritable métamorphose. Il faut espérer que les places nouvelles offertes ainsi aux jeunes gens voulant, avant d'entrer dans le commerce, la banque ou l'industrie, faire des études sérieuses et complètes, seront tôt occupées, car nous souffrons gravement de l'infériorité des connaissances techniques de la plupart de nos commerçants et, depuis une vingtaine d'années, nos voisins ont pris, sous ce rapport, une avance qu'il est indispensable de regagner.

Dans la lutte, chaque jour plus âpre, que se livrent les différents peuples civilisés pour la vie économique, un des éléments de succès est l'extension de l'influence extérieure.

Le niveau atteint par le chiffre d'exportation d'une grande nation, c'est-à dire la vente annuelle aux étrangers des produits de son sol ou de ses usines, présente une image plus fidèle de ses forces vives et productrices que certains autres signes apparents de prospérité, tels que sa puissance militaire ou l'étendue de son domaine colonial. Si, ayant lié avec les divers points du globe des relations d'intérêt considérables, les hommes composant cette nation réussissent, en même temps, à exercer sur leurs contemporains une action morale, ils placeront leur pays à la tête des autres peuples.

En Europe, deux nations : l'Angleterre et la France, tenaient, au milieu de ce siècle, la tête du commerce d'exportation ; mais, depuis vingt-cinq à trente ans, les conditions de presque tous les marchés internationaux se sont modifiées à leur détriment. Tels de leurs grands acheteurs, comme les États-Unis, sont devenus de consommateurs producteurs, et, non satisfaits de fermer leurs marchés, exportant à leur tour le surplus de leurs denrées, sont venus se mettre hardiment en concurrence avec l'Europe sur ses propres places.

Des peuples, jusqu'alors surtout agricoles, ont donné à leur industrie un essor prodigieux : l'empire allemand, l'Autriche-Hongrie, la Russie, la Belgique, la Suisse luttent à présent contre nous sur tous les points du globe, nous prennent notre clientèle, se substituent à nous et, parfois, nous évincent.

Nous avons essayé de rendre saisissant à l'œil ce double mouvement d'expansion commerciale des étrangers et de recul de notre exportation par un graphique résumant, d'après les statistiques officielles, le chiffre du commerce extérieur (commerce spécial) de quelques grandes nations depuis 1872 (p. 205).

Sans entrer dans toutes les considérations que peuvent susciter les courbes de notre graphique, bornons-nous à constater que, si, en 1872, la France vendait à l'étranger pour 3 *milliards 762 millions de francs* de produits de son sol et d'objets manufacturés, après s'être abaissé, en 1885, jusqu'à 3 milliards 88 millions, le chiffre de ses exportations qui, en 1897, a été de 3 milliards 675 millions, n'a pu remonter au total initial de 1872. Du deuxième rang elle est tombée au quatrième.

Pendant cette même période, l'empire allemand, par exemple, qui a débuté en 1872 par un total d'exportation de 2 milliards 900 millions de francs, a réussi à porter ses exportations aux environs du chiffre fatidique de 5 milliards, exactement à 4 milliards 892 millions de francs. Le gain de l'Autriche-Hongrie a été de 612 millions pendant ces vingt-cinq années ; celui de la Bel-

gique, de 117 millions. Les États-Unis, pendant le même laps de temps, ont pu enregistrer, sur 1872, un accroissement d'exportation de 3 milliards 213 millions de francs ; c'est-à-dire que le chiffre qui mesure les progrès accomplis par les États-Unis est très proche de celui qui totalise notre exportation actuelle.

Si nous avions besoin d'autres preuves du recul de notre puissance commerciale, nous pourrions encore comparer l'activité des diverses marines marchandes. En 1873, par exemple, l'empire allemand n'avait, pour ainsi dire, pas de flotte commerciale : il ne possédait que 163 navires à vapeur, d'un tonnage total de 82000 tonnes, et il n'entrait dans ses ports que 94700 navires, jaugeant ensemble 12296000 tonneaux, la plupart sous pavillon étranger. En 1895, il est entré dans ces mêmes ports 133794 navires, jaugeant ensemble 30500000 tonneaux. Dans ce quart de siècle, la marine allemande a vu ses vapeurs sextuplés et leur tonnage total décuplé. Elle a pu enregistrer une augmentation de trafic de 120 pour 100 avec la Russie, la Suède et la Norvège ; de 130 pour 100 avec l'Amérique du Nord ; de 175 pour 100 avec l'Amérique du Sud et l'Australie. Et ses paquebots viennent à présent chercher les voyageurs et le fret jusque dans les ports anglais et français ; les lignes hambourgeoises s'efforcent de concurrencer, par leur escale à Cherbourg, nos lignes transatlantiques subventionnées ! Dans nos ports et dans les ports anglais, ils ont augmenté leur trafic de 60 pour 100.

Cette expansion n'a rien de factice et le développement industriel de l'Allemagne le démontre aisément. Le nombre des ouvriers employés dans l'industrie a augmenté du tiers en Allemagne dans l'espace de treize années. En 1882, les divers établissements industriels occupaient 5831600 hommes et 1509200 femmes. En 1895, d'après les constatations officielles, il y avait en Allemagne 8 millions d'hommes et 2340000 femmes employés dans l'industrie, et ce nombre, en 1898, est encore supérieur de 9 pour 100.

Quelles sont donc les causes de l'essor prodigieux de nos rivaux ? Quels sont les motifs de l'arrêt de notre expansion, du recul de notre influence mercantile ?

Les raisons d'un arrêt aussi marqué dans la conquête pacifique des marchés étrangers sont multiples : nous ne pouvons songer à les exposer toutes dans un article ; mais l'une des plus sérieuses est évidemment l'infériorité de notre enseignement commercial, ou, si l'on préfère, la généralisation de l'enseignement technique et commercial chez les nations rivales.

Tout récemment, M. Yanjoul, un savant russe, à l'occasion de la publication de sa remarquable étude sur les moyens employés par les différents États européens pour développer leur commerce extérieur, disait à M. Michel Delines :

« On a trop répété que c'est le maître d'école allemand qui a développé la force brutale de l'Allemagne ; il a rendu à sa patrie un meilleur service en favorisant de tout son pouvoir l'essor de ses forces productives industrielles et commerciales. »

Méditez, disait à notre compatriote cet ami étranger, méditez à ce point de vue ce passage d'un rapport qu'un consul américain a dernièrement adressé à son gouvernement, à Washington :

« Les progrès accomplis en Allemagne pendant ces dernières vingt années — laps de temps fort court pour un pays d'une aussi ancienne culture — sont vraiment incroyables ! L'activité de ses *Export Vereine*, l'énergie de ses agents, l'INSTRUCTION ACQUISE DANS SES ÉCOLES, la ponctualité dans l'exécution des ordres commerciaux, l'habileté avec laquelle ils vont au-devant des désirs des autres nations en matière commerciale, tels sont les facteurs de ses rapides et sûrs progrès... »

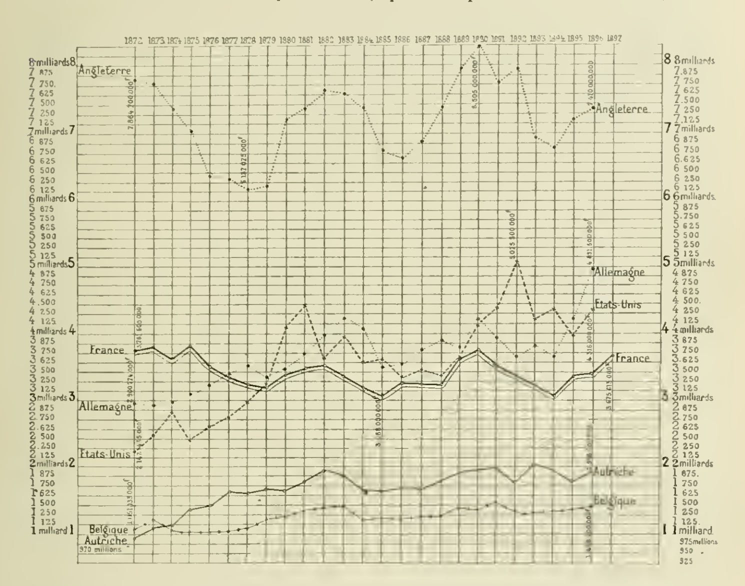
Mais ces qualités, les négociants anglais, les industriels français les possédaient presque toutes, sauf une : l'instruction technique commerciale.

C'est en France et en Angleterre, où l'enseignement commercial s'est le moins développé, que le recul est le plus sensible.

« Le temps n'est plus, vient de proclamer un de nos anciens ministres du commerce, M. Jules Roche, où négociants et industriels français pouvaient attendre tranquillement et sûrement chez eux que la fortune vînt les y chercher. Pour une foule d'objets, ils possédaient une sorte de monopole. Le monde était leur tributaire. Quiconque, sur quelque point du globe que ce fût, voulait tel tissu, tel produit, devait les demander à la France.

« Tout est transformé. La concurrence est partout. Elle nous presse de toutes parts, sur tous les marchés, jusque chez nous. Il faut poursuivre l'acheteur. C'est une lutte de vitesse à qui l'atteindra le plus tôt et le plus loin, aux meilleures conditions de vente possible.

« Il faut donc appliquer, dans l'ordre commercial, la méthode scientifique, aujourd'hui nécessaire partout et en toutes choses. Il faut que le commerçant français connaisse à fond l'échiquier économique du monde, qu'il l'étudie dans ses détails, pour en tirer les enseignements qu'il comporte ; voir où il doit, où il peut utilement porter ses efforts, afin de méditer les travaux et la marche de ses concurrents étrangers. »



C'est ce qu'ont fait, en Europe, Allemands et Austro-Hongrois, Belges et Suisses. Nos actifs concurrents ont appris à des milliers de jeunes gens ces choses indispensables. Leurs industriels, leurs commerçants, leurs banquiers, leurs armateurs, leurs employés, leurs voyageurs de commerce, sachant davantage, *parlant et écrivant plusieurs langues vivantes commerciales*, ayant des vues précises des conditions dans lesquelles se font maintenant les transac-

tions, étant, en un mot, mieux adaptés à la lutte de plus en plus savante du négoce moderne, devaient prospérer. Mieux armés, ils viennent de nous battre sur tous les points du globe. En le constatant, nous n'avons aucun motif de désespérer.

Ce qu'ils ont fait, nous pouvons aussi bien qu'eux le réaliser. Déjà des hommes dévoués ont tenté d'utiles efforts pour assurer, grâce à des écoles commerciales et professionnelles, un meilleur et plus large recrutement du commerce et de l'industrie française.

Il importe d'orienter de suite nos jeunes générations vers cet enseignement technique pour leur faire reconquérir le rang que nous assignent dans le monde notre admirable situation géographique, l'inépuisable richesse de notre sol, les qualités morales de notre race, ses sentiments esthétiques et sa proverbiale rectitude en affaires.

Nous ne poussons pas un cri de découragement. Nous adressons un appel à l'énergie et au bon sens de nos compatriotes.

II

En 1850, les divers États qui, depuis, ont formé l'empire allemand, ne possédaient que dix-sept Écoles de commerce donnant un enseignement primaire supérieur ou secondaire. Actuellement, soixante-treize écoles donnent, en Allemagne, l'enseignement commercial secondaire et *seize Écoles supérieures de commerce* confèrent aux élèves qui satisfont à leurs examens de sortie le privilège de ne faire qu'un an de service militaire.

Ces seize Écoles supérieures se répartissent sur tout le territoire de l'empire : six en *Prusse*, quatre en *Bavière*, trois en *Saxe*, une dans le *Wurtemberg*, une en *Hesse* et une dans la principauté de *Reuss*.

Huit autres établissements, n'ayant pas le titre d'Écoles supérieures de commerce, mais formant surtout, presque avec les mêmes programmes, des industriels et des commerçants sous les appellations de *gymnases*, d'*Écoles réales supérieures* et d'*Écoles techniques*, sont également admis, dans la catégorie des Écoles supérieures pouvant conférer le certificat d'aptitude au volontariat d'un an à leurs élèves. Ils répondent à nos Écoles supérieures de commerce.

A la suite de ce premier groupe, qui donne un enseignement commercial d'un ordre élevé, comparable à celui de notre École des hautes études commerciales et de l'École supérieure de commerce de Paris, nous rangerons les établissements qui, bien que n'exemptant pas partiellement leurs élèves du service militaire, sont néanmoins destinés à l'enseignement commercial secondaire : ce sont les *Écoles commerciales* et les *Écoles d'apprentis du commerce*. On peut les comparer à l'École commerciale de l'avenue Trudaine, à Paris, fondée, en 1863, par la Chambre de commerce.

L'effectif de ces deux groupes d'établissements varie entre 11 800 et 12 300 élèves. Il est dix fois supérieur à l'effectif des élèves recevant en France une culture analogue.

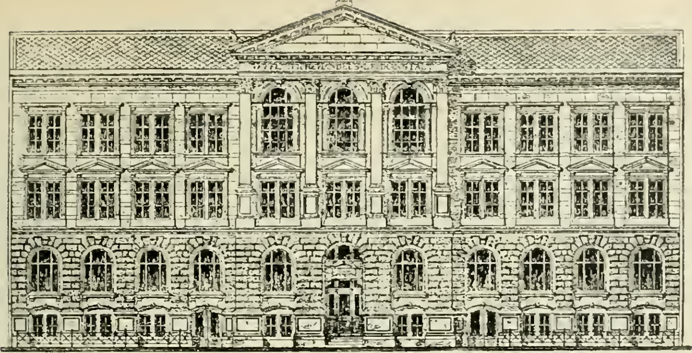
Quelques établissements sont municipaux.

A *Munich*, l'*École supérieure commerciale* est municipale. Elle compte 250 élèves et reçoit de la ville une subvention de 25 000 marks.

A *Nuremberg*, on a ajouté aux cours de l'*École supérieure commerciale* des cours préparatoires où sont reçus les enfants de neuf à douze ans. Cet établissement instruit 450 élèves, dont 275 fréquentent les cours secondaires et supérieurs et 175 les classes élémentaires.

A *Leipzig*, l'*Institut public de commerce* a été créé par l'antique corporation des marchands, qui remonte au XIVe siècle. L'État saxon lui alloue une subvention de 1 500 marks seulement, la corporation l'ayant largement doté.

C'est de là qu'est parti le grand mouvement d'enseignement supérieur com-



FAÇADE DE L'INSTITUT DE COMMERCE A LEIPZIG

mercial, dû à un Français : David Auguste Schiebe, né à Strasbourg en 1779 et mort dans cette ville en 1851.

Schiebe dirigea l'Institut de 1835 à 1850 et les élèves qu'il forma conquirent rapidement un grand prestige à l'établissement dans toute l'Allemagne. Ancien comptable et ancien négociant, D. A. Schiebe, dont les premiers ouvrages, écrits sous la Restauration en français, furent dédaignés en France, enseignait non une science commerciale morte et abstraite, mais bien ce qu'il avait expérimenté au cours de sa laborieuse carrière de commerçant.

Son successeur, Steinhaus, fut également un homme qui pratiqua longtemps le négoce avant d'en enseigner les lois. Après avoir commercé à Breslau, à Vienne, à Tampico ; voyagé en France, en Angleterre, en Amérique et aux Indes, puis terminé sa carrière de négociant à Riga, il imprima, comme directeur de l'Institut de Leipzig, une vigoureuse impulsion à l'étude des langues étrangères, et, en 1862, alla fonder l'*École de commerce de Breslau.*

C'est également de l'Institut de commerce de Leipzig que partit le docteur Oderman pour fonder l'*École de commerce de Dresde.*

L'établissement de Leipzig a exercé une influence incomparable sur la diffusion de l'enseignement commercial; en 1835, il comptait une centaine d'élèves à peine, il en possède plus de 500 aujourd'hui. Les nouveaux bâtiments qu'on édifie actuellement, en pourront recevoir le double en 1900.

L'impulsion imprimée par la Saxe à l'enseignement secondaire commercial avait coïncidé avec la réforme de l'enseignement classique gréco-latin et son remplacement, dans les *Realgymnasiums* et les *Realschulen,* par un enseignement pratique des langues vivantes et des sciences appliquées à l'industrie et au commerce.

Ainsi se formèrent par toute l'Allemagne de fortes et habiles générations de commerçants et d'industriels, de banquiers, de voyageurs de commerce et d'employés, qui rénovèrent les marchés intérieurs, puis, depuis 1870, portèrent l'exportation allemande au point de prospérité que nous constatons.

En dehors de ce sérieux état-major, le commerce allemand dispose d'un personnel subalterne instruit, formé soit par des écoles commerciales et réales semblables à nos écoles primaires supérieures, soit par les *Fortbildungs Schulen* ou Écoles de perfectionnement. Enfin l'habitude de l'apprentissage com-

mercial exerce une heureuse influence sur la masse du monde des affaires.

***

Celui qui écrit ces lignes, au cours de deux voyages de mission dans l'Europe centrale, a pu se rendre compte sur place de l'effort énorme accompli pour mettre les populations de la monarchie austro-hongroise, sous le rapport de l'enseignement commercial, au niveau de l'Allemagne.

Il y a, dans les divers pays autrichiens, pour le haut enseignement commercial, onze *Académies de commerce*. Les jeunes gens ne peuvent y être admis qu'à quatorze ans, après avoir achevé les cours de quatrième année d'un gymnase ou d'une autre école secondaire.

Si l'on excepte l'Académie de commerce et de navigation de Trieste, créée en 1744, tous ces établissements de hautes études commerciales ont été fondés de 1869 à 1885.

La décentralisation de ce haut enseignement facilite le recrutement des élèves. Il existe une Académie de commerce à Vienne, à Buda-Pesth et à Fiume, deux à Trieste, dont une spécialisée pour l'armement et la navigation, deux à Prague (une de langue tchèque et une de langue allemande), une à Linz, une à Graz et une à Chrudim. Ensemble, elles forment, au cours des trois ans d'étude que dure l'enseignement, de 3000 à 3200 élèves, dont un tiers est fourni par l'élément israélite.

J'ai eu le plaisir de visiter, en 1890, sous la conduite de M. Niclaus Teclu, professeur de chimie, la *Handels Akademie de Vienne*. C'est une institution modèle, au point de vue de l'installation matérielle et des programmes. Les effectifs se subdivisent ainsi : à l'Académie proprement dite, 775 à 800 élèves ; comme élèves des cours de perfectionnement pour les élèves des gymnases, 100 élèves environ et, comme auditeurs réguliers des cours du soir, également une centaine de jeunes gens ou d'adultes. Les élèves viennent de toutes les parties de l'empire ; quelques-uns de l'étranger, principalement de Pologne, de Roumanie, de Silésie et de Russie, notamment de Finlande.

L'*Académie de commerce de Buda-Pesth*, fondée en 1857, est organisée sur le modèle de celle de *Prague*. Les études y durent trois ans. L'effectif moyen est de 500 à 550 élèves, de seize à vingt ans. Je n'ai pu que visiter l'établissement sans assister à aucun des cours, passant à Buda-Pesth au moment des vacances ; mais les personnes les mieux qualifiées m'ont affirmé que cette école avait largement contribué au prodigieux essor économique de la Hongrie.

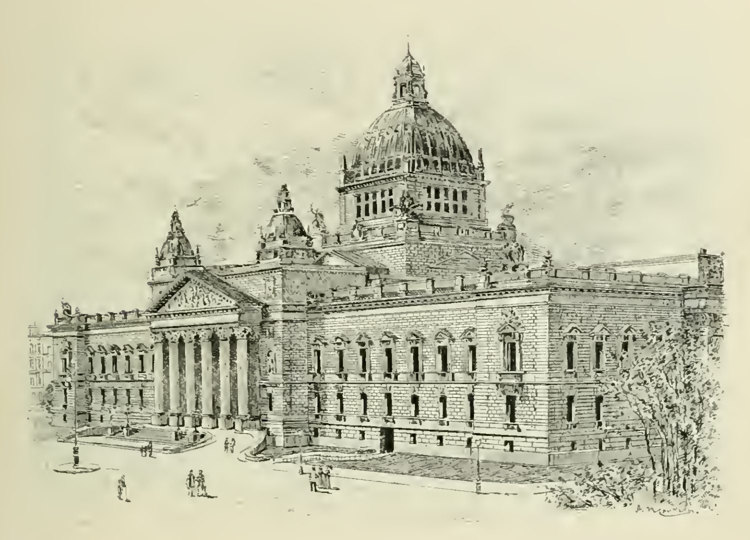
En dehors des 3200 élèves formés par les Académies de commerce, dix-huit Écoles de commerce, publiques et privées, distribuent à environ 2900 jeunes Autrichiens une instruction commerciale développée, tout à fait comparable à celle donnée à Paris dans les classes de sortie des écoles primaires supérieures municipales : École Turgot, École J.-B.-Say, École Lavoisier, etc.

En résumé, il y a, pour l'enseignement supérieur et secondaire commercial en Autriche-Hongrie, cinquante-sept écoles distribuant l'enseignement de 8200 à 8600 jeunes gens ; 246 écoles de perfectionnement suivies régulièrement par environ 38500 employés, commis et apprentis.

En Suisse, l'enseignement secondaire est donné dans le *Gymnase* et l'*École industrielle* où les élèves ne sont admis qu'après l'achèvement des études primaires. Le niveau de l'enseignement primaire est fort élevé et, dans la deuxième partie, destinée aux enfants de neuf à seize ans, outre les leçons de calcul rapide et de tenue des livres, on enseigne les langues française, allemande ou italienne, c'est-à-dire une des langues non parlées dans le canton où est l'école, et fort souvent l'anglais.

Toutes les écoles industrielles qu'il m'a été donné de voir comprenaient

une section commerciale consacrant de *seize à dix-huit heures par semaine à l'étude des langues vivantes.* La comptabilité, la correspondance commerciale, l'étude pratique des marchandises brutes et fabriquées, l'histoire du commerce et la géographie commerciale sont matières obligatoires, et le corps enseignant, que maires supérieures. Et, par surcroît, les cours de perfectionnement établis et admirablement organisés, tant par de puissantes associations comme l'*Union suisse du commerce et de l'industrie*, que par les Sociétés nombreuses d'employés et de commis, joignant leur action éducative à l'habitude de l'apprentissage com-



LE NOUVEL INSTITUT PUBLIC DE COMMERCE DE LEIPZIG
(En construction)

j'ai pu apprécier personnellement, est fort distingué.

Il existe à Berne, à Neuchâtel et à Genève des écoles commerciales, fondées depuis une quinzaine d'années, et dont les programmes sont à peu de chose près ceux de nos Écoles supérieures de commerce françaises. Leur action est d'autant plus efficace que l'enseignement primaire et secondaire tend à doter les enfants de connaissances économiques et commerciales plus nettes et surtout plus pratiques que celles généralement acquises dans nos écoles pri- mercial, tout cet ensemble contribue à élever le niveau des études des négociants, des banquiers et des employés suisses.

En Belgique, l'enseignement commercial est donné, au degré secondaire, dans les Athénées et dans l'Institut Saint-Ignace d'Anvers, qui est à proprement parler une école spéciale commerciale ; au degré supérieur par le célèbre *Institut supérieur de commerce d'Anvers.*

Cet établissement, à juste titre réputé, a été la véritable pépinière des grands

négociants, industriels, banquiers, consuls et armateurs qui ont porté la prospérité économique de leur pays au plus haut point. L'Institut supérieur de commerce a surtout pris son développement depuis 1870. Le nombre des élèves réguliers est, en moyenne, de 130 à 135, dont seulement 85 à 90 sujets belges; mais il faut noter qu'il n'y a que 5 millions et demi d'habitants en Belgique et qu'une masse de négociants allemands sont établis à Anvers.



L'ACADÉMIE DE COMMERCE DE VIENNE — FAÇADE

Aux États-Unis, où l'État a, jusqu'à cette année, échappé aux charges financières et militaires qui écrasent les nations du vieux continent, des sacrifices immenses ont été faits pour l'instruction publique. Avec le sens pratique qui le distingue, ce peuple débordant de sève a vite compris l'importance de la haute culture industrielle et commerciale, et il n'y a pas moins de deux cent soixante-quinze établissements d'enseignement commercial, secondaire ou supérieur, sur son vaste territoire. Si tous ne sont pas des modèles, quelques-uns sont de tout premier ordre.

Dès 1869, Garfield, qui fut un homme d'État animé des plus nobles sentiments, préconisait l'enseignement des *Business Colleges*, affirmant « que cet enseignement est le couronnement nécessaire des études, aussi bien pour les jeunes gens formés par les écoles publiques que pour les gradués des universités de Harward ou d'Yale, *puisque, aux uns comme aux autres, il fournit d'importantes, d'indispensables leçons avant qu'ils ne s'engagent de plain-pied dans la vie des réalités, dans la vie des affaires...* »

En 1870, il y avait aux États-Unis, vingt-six écoles commerciales comptant 3 800 élèves; en 1880, il existait cent soixante-deux écoles comptant 27 000 élèves; en 1898, il n'y a pas moins de deux cent soixante-quinze écoles commerciales instruisant ensemble plus de

52000 jeunes gens, dont 15 pour 100 reçoivent un enseignement commercial vraiment supérieur.

Dans les meilleurs *Business Colleges*, l'enseignement se rapproche autant que possible de la pratique et les élèves dirigent des comptoirs, donnent des ordres d'achat et de vente exécutés par d'autres comptoirs, passent leurs écritures, versent et retirent de la banque de l'École leurs fonds pour leurs échéances, y négocient leurs traites, etc., etc.



L'ACADÉMIE DE COMMERCE DE VIENNE — VESTIBULE

Les mœurs, les coutumes commerciales des Américains diffèrent trop des nôtres pour que nous tentions un parallèle de ces établissements avec ceux d'Europe. Nous aurions bien des choses à leur emprunter, c'est évident; mais certains sont trop des entreprises crées en vue du gain.

III

Voyons maintenant ce que la France peut opposer à cette foule d'établissements.

Comme haut enseignement commercial, nous avons deux établissements : l'*École des hautes études commerciales* de Paris, qui compte 292 élèves, et l'*École supérieure de commerce*, autrefois 102, rue Amelot — qui vient d'être considérablement agrandie par son transfert avenue de la République — et qui, au lieu de 160 élèves qu'elle avait jusqu'à présent, pourra en instruire 300. Au total, de 400 à 550 élèves recevant une culture complète en vue du négoce.

Pour l'enseignement secondaire commercial, nous avons les Écoles supérieures de commerce de Bordeaux (127 élèves), du Havre (89 élèves), de Lille (100 élèves), de Lyon (195 élèves), de Marseille (164 élèves), de Nancy et de Rouen (150 élèves), de Montpellier (70 élèves) et l'Institut commercial de Paris (190 élèves). En y joignant les 215 élèves des sections commerciales

des deux collèges municipaux de Paris, — Chaptal et Rollin, — et même les 38 auditeurs de la section commerciale de l'École des langues orientales, nous n'atteignons pas un total de 1 200 élèves recevant l'enseignement commercial élevé.

Enfin, si nous recensons les jeunes gens fréquentant les établissements d'enseignement commercial primaire supérieur, nous avons à l'École commerciale de Paris, avenue Trudaine, 200 élèves; dans les écoles pratiques de commerce ou d'industrie d'Agen, de Boulogne-sur-Mer, de Fourmies, de Limoges, du Mans, de Nancy, de Nîmes et de Reims, en chiffres ronds et au total 500 élèves; dans les divisions supérieures des écoles primaires supérieures de Paris, 320 élèves. Cela ferait un total de 1 160 élèves recevant dans des écoles publiques un véritable enseignement commercial, primaire supérieur.

Est-ce là un contingent répondant à nos besoins?

Comment une si faible armée pourrait-elle lutter avec avantage contre les foules instruites jetées chaque année dans la bataille commerciale par nos concurrents? Tant qu'il a suffi, pour répondre aux nécessités de notre activité économique, d'une élite de négociants, les écoles dont nous disposons ont pu suffire; mais l'étranger oppose des masses à cette minuscule phalange; il faut la décupler, sinon elle sera bientôt écrasée et réduite à merci.

Tout centre important, industriel ou commercial, devrait posséder une École secondaire commerciale et une École supérieure, avec le programme de l'École supérieure et de l'École des hautes études commerciales de Paris.

A Lyon, à Marseille, à Toulouse, à Bordeaux, à Nantes, au Havre ou à Rouen et à Lille devrait être donné, comme à Paris, ce haut enseignement commercial.

Pour doter les grandes villes de bonnes écoles secondaires commerciales, il suffirait, dans la plupart des cas, de transformer leurs meilleures Écoles primaires supérieures, en donnant un très grand développement à l'enseignement des langues vivantes, des sciences appliquées aux opérations de banque et de commerce, de la géographie commerciale et coloniale, des questions de transport et de provenance des matières premières et d'économie politique.

Cette transformation pourrait s'opérer presque sans frais, et, bientôt, l'exemple de la réussite des bons élèves formés par cet enseignement développé assurerait à ces écoles un recrutement satisfaisant. Au lieu de prodiguer des bourses aux études secondaires gréco-latines, l'État, afin d'aider les chambres de commerce et les municipalités qui feraient les sacrifices nécessaires pour mettre au niveau des Écoles étrangères leurs écoles transformées, pourrait les subventionner, sous forme de bourses aux élèves des cours supérieurs, car la difficulté consistera à retenir l'élève jusqu'à dix-sept et dix-huit ans.

A Paris, il y aurait peu à faire pour transformer ainsi l'enseignement de l'École Turgot et des autres écoles primaires supérieures en dirigeant leurs meilleurs élèves vers les écoles de l'avenue de la République ou du boulevard Malesherbes; mais dans tout ce groupe d'écoles ainsi transformées, il faudrait au moins consacrer de dix-sept à dix-huit heures par semaine à l'étude des langues vivantes commerciales.

Pour les hautes études commerciales, le développement, dans les collèges communaux et dans certains lycées, de l'*enseignement moderne,* constituerait la meilleure des préparations aux hautes études commerciales.

Il nous semble très important que le jeune homme destiné au négoce, après avoir fait ses études secondaires modernes, passe de dix-sept ou dix-huit ans à dix-neuf ou vingt ans par l'École supérieure de commerce de sa région. On obtiendra ainsi que les Écoles supérieures, tout en conservant une certaine uniformité de programmes, se spé-

cialisent. Par exemple, on donnerait plus de développement à Nantes, à Bordeaux, à Marseille et au Havre aux questions d'armement et à l'étude du droit maritime international qu'à Paris ou à Lille.

Il serait excellent qu'en sortant de ces Écoles supérieures, et même des écoles secondaires, l'élève sût à fond l'anglais et l'allemand ou l'espagnol, ou quelque autre langue commerciale.

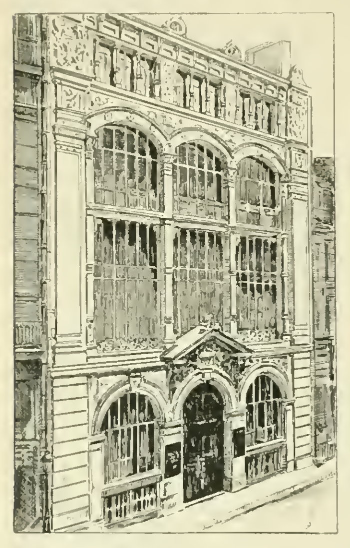
Enfin, à l'exemple de ce qui a si bien réussi en Allemagne et en Autriche, les municipalités et l'État devraient attirer, par tous les moyens en leur pouvoir, les jeunes gens n'ayant pu fréquenter que l'école primaire dans des cours de perfectionnement, du matin ou du soir. Il ne serait pas difficile de tirer meilleur parti des efforts faits pour l'enseignement des adolescents et des adultes par nos grandes Sociétés d'instruction comme la Ligue de l'enseignement, l'Union de la jeunesse, l'Association polytechnique, l'Association philotechnique, etc... En groupant mieux les cours, en revisant les programmes pour rendre plus pratique et plus utilisable l'enseignement donné, en favorisant surtout le placement avantageux des jeunes gens suivant sérieusement ces cours et y ayant appris une ou deux langues étrangères, les chambres de commerce et les grands syndicats de patrons rendraient un immense service à leur pays tout en se préparant d'utiles collaborateurs.

Les programmes de nos deux écoles d'études supérieures commerciales constituent un excellent plan idéal; mais autant il est utile, dans les écoles secondaires, d'où presque toujours le jeune homme sortira pour gagner immédiatement sa vie comme employé, de donner



LA NOUVELLE ÉCOLE SUPÉRIEURE DU COMMERCE DE PARIS

un côté utilitaire aux études en initiant pratiquement l'élève à la partie pour ainsi dire mécanique et manuelle de sa profession, autant il convient de perdre le moins de temps possible à ces exer-



L'OFFICE NATIONAL
DU COMMERCE EXTÉRIEUR, A PARIS

cices pratiques dans les hautes études. Là, ce qu'il faut inculquer, c'est l'esprit d'initiative; c'est la compréhension des multiples problèmes qui se posent au négociant quand il entreprend telle ou telle opération lointaine d'achat ou de vente. Et par-dessus tout, c'est l'énergie de la volonté qu'il faut exercer afin de ne laisser partir le jeune homme, ainsi armé pour la lutte commerciale, que pénétré du desir de se servir courageusement des armes qui lui sont données par cet enseignement complet, si bien adapté à sa future carrière qu'elle en met pour ainsi dire la réussite à sa discrétion.

Ainsi généralisée, l'habitude de l'enseignement commercial, très rapidement, entrera dans nos mœurs; et bientôt une expansion formidable de notre influence pacifique à l'extérieur remettra aux premiers rangs notre drapeau commercial.

Depuis vingt ans, des territoires immenses ont accru notre domaine colonial et de nouveaux débouchés ont été créés pour notre exportation. Les appuis s'offrent, chaque jour plus efficaces et plus nombreux, au jeune commerçant qui veut aller conquérir au loin la situation qu'il lui serait impossible de se créer en France; c'est la Société de colonisation, c'est le comité Dupleix, c'est la Société d'aide fondée par la chambre de commerce de Paris; c'est enfin, avec des moyens d'action et d'information incomparables, l'*Office national du commerce extérieur*, qui vient de s'installer rue Feydeau après entente entre le ministère du commerce et la chambre de commerce de Paris. De plus en plus, le commerçant aura, grâce à l'extension des réseaux de câbles et de lignes télégraphiques, des facilités de renseignements inconnues de ses devanciers et appropriées au prodigieux développement économique.

Pour utiliser ces éléments de lutte commerciale, il nous faut créer des phalanges nombreuses, énergiques, de jeunes hommes capables de rivaliser sur tous les marchés du globe avec leurs concurrents des deux mondes. C'est par la diffusion de l'enseignement commercial que nous formerons les cadres de cette armée pacifique, indispensable à la grandeur et à l'avenir de notre patrie.

GASTON CADOUX.



RÉFECTOIRE ET DORTOIR POUR LE PERSONNEL D'UNE DIVISION

LA CULTURE DU BLÉ AUX ÉTATS-UNIS

A l'ouest des États-Unis, dans des contrées où, il n'y a pas très longtemps, le terrain se donnait encore à qui le demandait, se trouvent des fermes de vaste étendue. Dans les Dakotas, en Californie et dans les États extrêmes du nord-ouest de l'Union, ces domaines considérables se consacrent presque exclusivement à la culture du blé. C'est surtout au sud du Manitoba canadien, dans le Dakota du Nord, que se rencontrent les types les plus remarquables de ces exploitations agricoles, désignées dans le vocabulaire local sous le nom de *bonanza farms*. A perte de vue, et cela jusqu'au Canada où l'aspect va se modifier, le voyageur du *Northern Pacific* voit se dérouler de chaque côté de la voie ferrée les vastes et monotones étendues de blé de la fertile vallée qu'arrose la rivière Rouge (*Red River of the North*). Pas un arpent n'est improductif dans la contrée et un champ inculte semblerait là tout aussi déplacé qu'un terrain vague sur nos grands boulevards parisiens. Maximum de production et minimum de travail humain, telle y est la devise, et c'est le perfectionnement de l'outil agricole qui en permet l'application.

La plupart des propriétaires habitent New-York et les villes de l'Est. Ils laissent le plus souvent la direction matérielle de l'entreprise à un directeur (*manager*) touchant des salaires que ne dédaignerait pas un directeur de compagnie de chemin de fer.

La ferme est généralement divisée en deux ou trois parties, chaque division étant sous la direction d'un *superintendent*. Les divisions ont chacune leur réfectoire et un dortoir, avec fumoir. Deux hommes par cuisine sont occupés exclusivement à la préparation des aliments. Il y a une écurie par division, avec une centaine de chevaux; nourriture et pansage sont confiés à des grooms chargés de ce service d'un bout de l'année à l'autre. Les machines servant à la division sont remisées sous un hangar contenant une dizaine de charrues à quatre chevaux, huit semoirs à quatre chevaux, une demi-douzaine de herses et autant de moissonneuses-lieuses, modèles perfectionnés. Une machine à vapeur par division, pour les battages, complète le gros outillage, les menus ustensiles étant prévus en proportion. Un forgeron et un charpentier sont employés à l'année aux menus travaux de leur compétence. Deux élévateurs pouvant contenir de 20 000 à 30 000 hectolitres chacun sont placés aux extrémités de la voie ferrée qui traverse généralement l'exploitation. Un bureau central où évoluent le comptable et le directeur est

relié par téléphone aux bureaux divisionnaires et aux autres points importants de la ferme. Une maison aménagée à la moderne est réservée au comptable, et un *home* très confortable, d'où n'est pas toujours exclue une certaine élégance, abrite le manager et sa famille.

MAISON DU « MANAGER » (Chef des travaux de la ferme)

Une trentaine de vaches fournissent du lait aux ouvriers, et une cinquantaine de porcs sont aussi engraissés à leur intention avec les produits de la ferme. Un atelier pour les réparations, un magasin pour l'épicerie et un pour les harnais neufs sont attenants au quartier central. La comptabilité est aussi soignée que celle d'une banque et, au bureau directorial, un téléphone indépendant de celui affecté au service intérieur est relié au télégraphe et met la ferme en communication avec les principaux marchés du monde.

Une opération préliminaire à la culture proprement dite consiste à brûler la vieille paille de la récolte précédente. Ce sont des blés de printemps (*spring wheat*), c'est-à-dire des blés semés au printemps, qui se cultivent surtout dans ces États du Nord, et c'est à l'entrée de l'automne précédent, à la faveur d'une journée calme, que cette vieille paille, répartie sur de vastes étendues, a été brûlée pour augmenter la fertilité du sol. Dès octobre commencent les labours. Les charrues employées creusent deux sillons à la fois et l'on attelle à chacune d'elles quatre ou cinq chevaux, suivant la nature des terrains. Quatre semaines peuvent suffire aux labours, mais, dans certaines saisons, ils peuvent prendre jusqu'à six semaines. Toutefois, quels que puissent être les loisirs que leur laissent les intempéries, les hommes en pied ne sont pas payés à la journée, mais au mois; ils reçoivent mensuellement de 20 à 30 dollars (100 à 150 francs), et ont en plus la nourriture, le logement et le blanchissage à la ferme. Ils déjeunent le matin, à cinq heures, et soupent le soir, à sept heures et demie; ils peuvent habituellement disposer d'une heure à midi. Ces travaux de labours demandent une cinquantaine d'hommes, dont une partie seulement est en pied et reste à la ferme toute l'année. On laboure par files d'une dizaine de charrues disposées en échelon, c'est-à-dire que la seconde charrue, par exemple, est placée en arrière de la première, mais de telle sorte que les sillons creusés par les deux charrues soient parallèles.

Quand le printemps s'annonce, les hommes passent en revue les machines. Ce n'est qu'en mars et même parfois en mai, si la saison est tardive, que les herses font leur apparition au champ. Avec un ciel clément, un homme peut faire de 25 à 30 hectares par jour. Il a pour cela la direction d'une herse de 7 à 8 mètres et l'hectare est vite hersé.

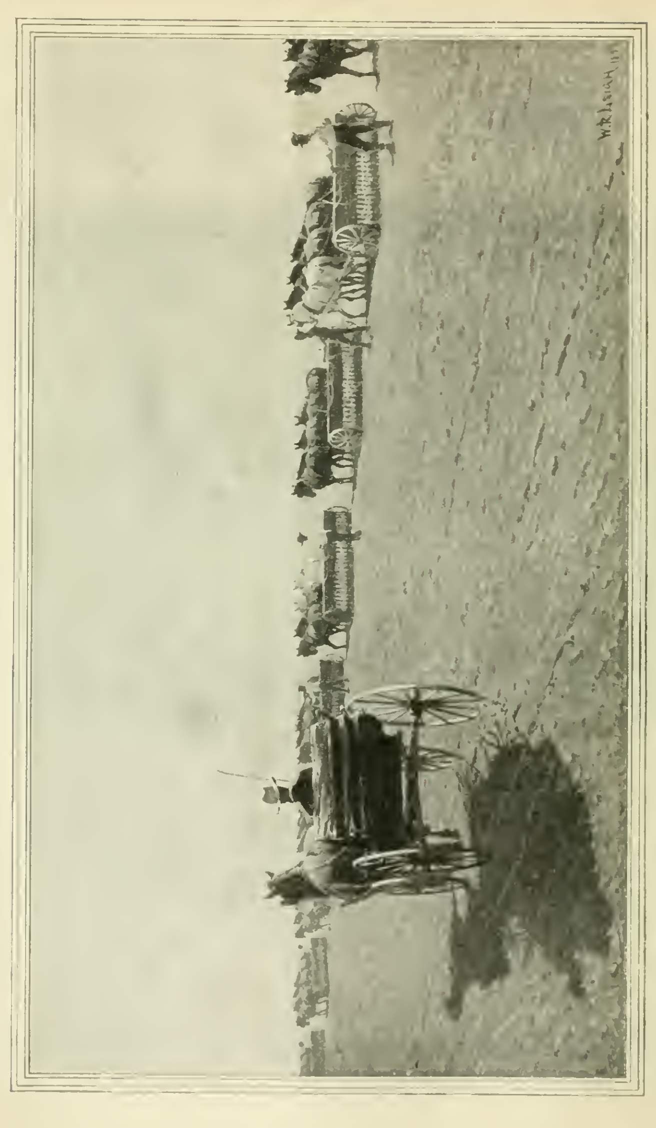
Vient ensuite l'ensemencement, qui se fait avec des semoirs à quatre chevaux

pouvant fournir sur une largeur d'environ $3^m,50$. Un hersage transversal a lieu parfois après l'ensemencement, mais ce n'est pas la règle. Un hectolitre de blé à l'hectare est le maximum requis pour l'ensemencement, et l'on prend à cet effet du blé prélevé sur la précédente récolte que l'on a, après un tri tout spécial, nettoyé et conservé jusque-là. Les fermiers trouvent plus profitable d'employer comme semence ce grain indigène qui, depuis une vingtaine d'années de culture, s'est adapté au sol et au climat. L'ouvrier qui conduit chaque semoir suit derrière, tout en dirigeant l'attelage. Il parcourt ainsi 30 et même jusqu'à 40 kilomètres dans sa journée.



COMBUSTION DE LA VIEILLE PAILLE BRULÉE COMME ENGRAIS

Après les semailles, les *extras* quittent généralement la ferme pour n'y reparaître qu'à la moisson. Quant aux employés habituels, ils s'occupent entre temps de la rentrée des maïs, des avoines et des fourrages, destinés aux animaux. A l'approche de la moisson, les rembauchages ont lieu. Les travailleurs pris en supplément sont généralement des oiseaux de passage, des chemineaux dont le visage, le plus souvent, est familier à la ferme. Ils commencent, en effet, la moisson dans le Sud, se déplacent comme la saison elle-même en continuant leur montée vers le Nord, et arrivent ainsi jusqu'aux *bonanza* de la Red River. Dans leurs étapes successives à travers le continent américain, ils se font à l'occasion cahoter sur les fourgons à bagages libres que les compagnies de chemins de fer laissent à leur disposition. Ces hommes, industrieux et rangés, aux ambitions modestes, ont le plus souvent un domicile pour les mois de chômage dans les grandes cités du Middle-West, à Saint-Louis, à Saint-Paul, à Chicago ou Milwaukee.



L'ENSEMENCEMENT



LA MOISSON

Autrefois, les hommes couchaient à la belle étoile, et la cuisine était préparée en plein champ. La maladie sévissait alors fréquemment dans les équipes au moment de la moisson, ce qui coûtait à l'employeur plus que les frais d'une installation confortable et d'une nourriture saine. Les frais de nourriture sont estimés à 1 fr. 75 en moyenne par jour et par homme. Voici un menu du mois d'août pour l'un des réfectoires d'une ferme du Dakota : bœuf de conserve, pommes de terre à l'anglaise, porc salé, haricots et navets, thé et café, lait, sucre blanc, pain chaud et froid, pickles, fromages et pâtisseries diverses.

Dans les saisons régulières, le repos dominical est réglementaire. Après six jours consécutifs de travail, les fermiers estiment ce repos nécessaire.

Une moisson ordinaire prend une dizaine de jours et commence vers la fin du mois de juillet. Les fermes de quelque importance embauchent à cette époque une centaine de moissonneurs supplémentaires et certains ouvriers habiles touchent jusqu'à 60 francs par semaine. Avec les chemineaux arrivent alors dans la vallée des trains complets de nouvelles machines. Les fermiers du Dakota en font charger par wagons. Quelques-uns d'entre eux n'ont pas même de remises ; ils estiment que l'on peut, avec l'argent des réparations, l'intérêt de cet argent et les pertes de temps résultant de l'emploi d'une machine commençant à s'user, acheter deux machines neuves.

La moisson se fait avec des moissonneuses-lieuses à trois et quatre chevaux, rejetant les gerbes à gauche, de façon à faciliter le travail de la main droite aux ouvriers chargés de la mise en tas. On ne met guère les quatre chevaux que dans des temps humides ; le plus souvent trois suffisent. Des couvertures les protègent et contre le soleil aux rayons ardents, et contre les moustiques.

On a expérimenté pour la première fois dans la vallée de San-Joaquin, en Californie, un nouveau modèle géant de moissonneuse. La partie fauchante n'a pas moins de 16 mètres. Mue par une machine à vapeur servant en même temps à la traction, cette moissonneuse coupe le blé, bat le grain et l'ensache à raison de 1 500 et 1 800 sacs par jour. C'est à ne plus oser rire de la blague classique, le porc vivant transformé en saucissons en un coup de piston, et les abracadabrantes fantaisies d'Alphonse Allais vont bientôt nous laisser impassibles.

Le dernier jour de moisson est le premier jour de battage. Une trentaine d'hommes sont employés par batteuse. L'élément temps a une importance particulière pour cette opération. La pluie pouvant, en une nuit, perdre du blé pour une somme plus considérable que celle représentée par l'achat d'une demi-douzaine de machines, le fermier a toujours deux ou trois batteuses disponibles à gros rendement là où il semble qu'une pourrait suffire. Exceptionnellement aussi, dans ces moments, les employés aux cuisines apportent les aliments chauds des réfectoires et les équipes prennent leur repas près du travail.

Le blé n'est pas mis en meules, les gerbes sont placées verticalement et réparties par tas. Il y a toujours de chaque côté de la batteuse deux camions chargés de ces gerbes et deux hommes par camion sont occupés à fournir. C'est la batteuse même qui rompt la gerbe et rejette la paille par le tablier. Une partie de cette paille sert comme combustible à l'alimentation du foyer de la machine, et quant au reste, ainsi que nous le disions, on l'utilise fréquemment comme engrais. Avec certains modèles nouveaux, la paille sort hachée de la machine et cela évite l'accumulation.

Le grain, battu et mis en voiture, est dirigé sur les élévateurs. Nous avons vu que ceux-ci, placés sur le parcours d'une voie ferrée, appartenaient aux fermiers eux-mêmes ; des conduites d'eau y aboutissent pour parer à toute éventualité d'incendie. Les voitures sont pesées automatiquement avant et après le déchargement, et, s'il faut trente hommes



GROUPE DE TRAVAILLEURS (COMPOSITION ARTISTIQUE)

dans le cercle d'action d'une batteuse, un seul suffit au service de l'élévateur. Déchargé et réparti, toujours automatiquement, par un système d'augets qui

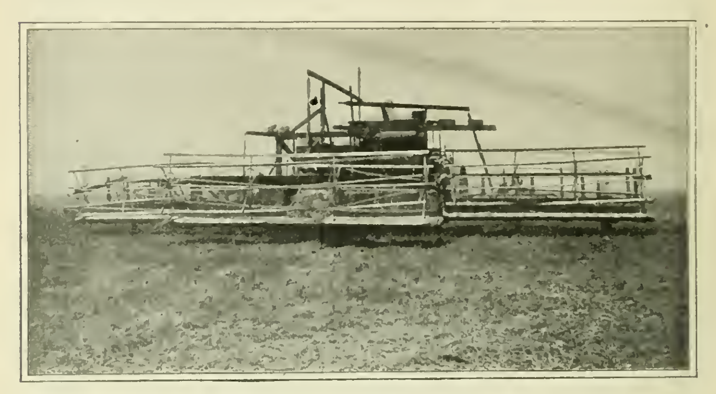
rappelle assez celui de la distribution des produits de mouture dans nos moulins modernes, le grain restera là souvent plusieurs mois, jusqu'à ce qu'une hausse favorable ait décidé le fermier à quelque grosse transaction, et c'est encore mécaniquement que seront chargés les wagons de transport.

La meilleure partie du blé du Dakota est dirigée vers Duluth, sur les bords du lac Supérieur, centre important de réexpédition par eau appartenant à l'État voisin, le Minnesota. Minneapolis, la capitale de cet État, ville fameuse pour la meunerie, consomme aussi pas mal de ce blé. Comme notre industrie meunière est suffisamment protégée contre la concurrence américaine, nos importations en farines sont nulles ou peu s'en faut, mais l'Angleterre et bien d'autres contrées sont à cet égard de bons clients pour les États-Unis, patrie classique de la mouture au cylindre.

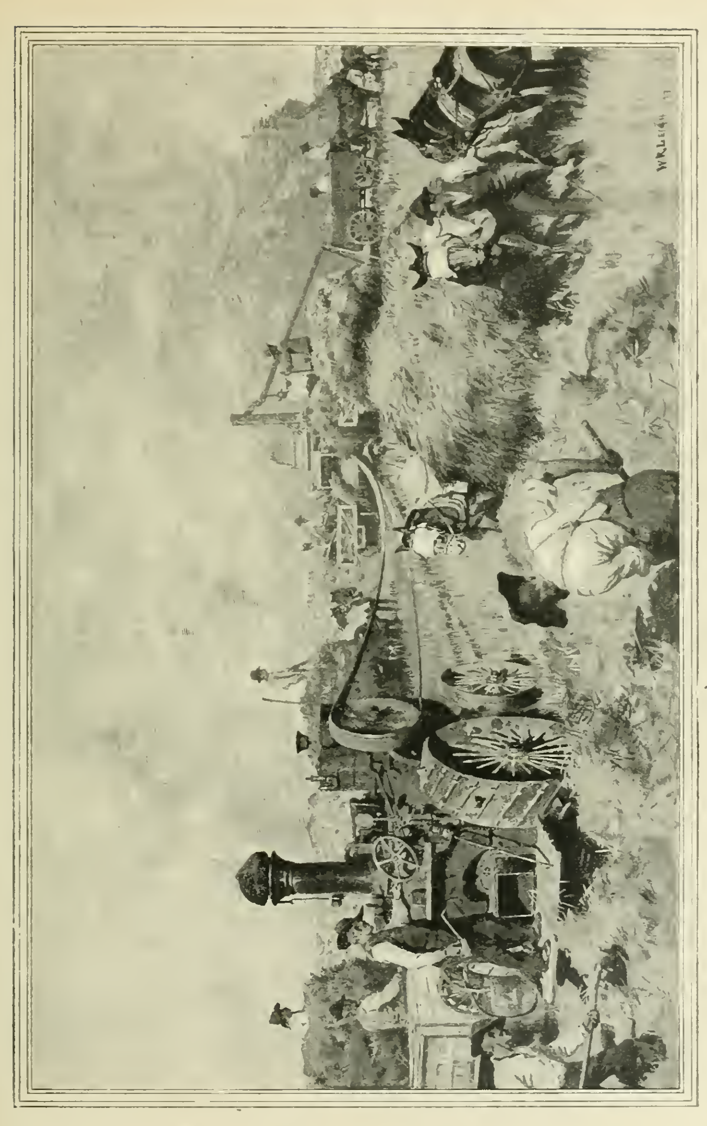
On estime que la précédente récolte, dans les seules fermes de la Red River, ne représentait pas moins de 25 millions de dollars, 125 millions de francs.

A Fargo, dans le Dakota, petite ville de constructeurs et station du Northern Pacific, l'on écoule chaque année une quinzaine de millions de francs de machines agricoles; elles trouvent en grande partie leur emploi dans ces fermes, où l'on ne lésine jamais sur l'outillage.

Il y a une vingtaine d'années que se sont développées dans la vallée de la Red River les exploitations dont nous parlons. Leurs tenanciers actuels ont le plus souvent acheté les terrains qu'ils font cultiver aux compagnies de chemin de fer, qui les avaient elles-mêmes reçus du gouvernement par concessions spéciales, comme indemnité des travaux accomplis. Les rois du blé (*wheat kings*) purent acheter ainsi de la terre à très bas prix. L'acre se paye maintenant 25 dollars (plus de 300 francs l'hectare) et cela pourrait encore paraître d'un bon marché dérisoire à nos maraîchers des environs de Paris, mais certaines fermes opèrent sur une étendue de 10 000 acres (environ 4 000 hectares), ce qui représente tout de même un capital rondelet pour la seule acquisition du terrain, 1 200 000 francs. Ajoutons même que la plus-value relativement considérable de celui-ci tente bien des gros fermiers à réduire leurs ensemencements, et des



UNE MOISSONNEUSE GÉANTE
Coupe, bat et ensache 1 800 sacs de blé par jour



LE BATTAGE

défections répétées dans ce coin de l'Union pourraient avoir des conséquences économiques appréciables sur le marché américain.

On peut se figurer ce que sont de pareilles entreprises. Une équipe d'ouvriers occupée à une extrémité de certaines fermes peut y travailler toute la saison sans se rencontrer avec l'équipe placée à l'autre extrémité. Une vingtaine de bushels à l'acre (à peu près 17 hectol. 50 à l'hectare) représentent un rendement normal, et cela fait une récolte de 70 000 hectolitres pour une seule grosse ferme de 4 000 hectares. Si nous mettons 200 hectolitres dans un wagon, il faudrait pour enlever en une fois ces 70 000 hectolitres un train n'ayant pas moins de 3 kilomètres. Et que serait-ce s'il fallait charger à dos de mule pour la porter au bon meunier d'antan cette rançon de roi ?

Pour l'exploitation d'aussi vastes terrains, le capitaliste habile peut rechercher les forts rendements. C'est la même machine faisant ici avec quatre ou cinq hommes, chef et servants, ses 150 hectares pendant la moisson, qui servira au petit fermier pour les 20 hectares d'emblavures dont il surveille la destinée. Aussi, là où son important confrère réalisera le plus souvent des bénéfices, arrivera-t-il à peine à joindre les deux bouts. Mais, pour l'un comme pour l'autre, le gain ne vient pas toujours en fin d'année ; le soleil brûle pour tous et la pluie n'a pas de préférences. Les saisons cependant sont plutôt régulières au Dakota et le gain d'une année couvrira le déficit de l'autre. Bon an, mal an, les frais de culture proprement dite, y compris l'ensemencement et l'usure des machines, ne dépassent pas en moyenne 3 dollars 75 à l'acre (40 ares). Mais il convient d'ajouter les primes d'assurance pour les récoltes sur pied et en élévateurs, les frais de réparation de ces élévateurs, la nourriture des animaux, les impôts fonciers (2 fr. 50 environ l'hectare). On arrive ainsi à 5 dollars 70 de frais de culture par acre emblavé, moyenne des bonnes terres dans de bonnes années, soit 30 cents par bushel ou 4 fr. 25 environ par hectolitre de blé récolté, si l'on prend comme base un rendement moyen de 19 bushels à l'acre (un peu moins de 17 hectolitres à l'hectare).

Pour les prix de vente, il ne faudrait pas tabler sur la campagne écoulée, exceptionnelle quant à l'élévation des cours, et, prenant la moyenne des sept dernières années, nous arriverions au prix de 7 fr. 85 l'hectolitre dont la production a coûté 4 fr. 25. Cette évaluation devrait être modifiée si l'on prenait en considération l'intérêt des capitaux engagés. Pour la région, en effet, le taux de 8 pour 100 n'a rien d'anormal et, en plus des capitaux mis en jeu pour le terrain et l'aménagement de la ferme, il faut tenir compte de l'avance des frais de culture et d'emmagasinage, car le détenteur de blé attend fréquemment un an et plus qu'un marché avantageux se présente. Tout compte fait, dans les meilleures fermes, le profit net serait généralement inférieur à 10 pour 100.

Ajoutons que des récoltes suivies pourraient, dans un avenir plus ou moins éloigné, faire baisser les rendements et changer profondément la situation. Mais, malgré vingt années de culture intensive, ces préoccupations pessimistes semblent ne pas avoir cours sur les bords de la rivière Rouge. Le sol de la riche vallée ne montre pas encore le moindre indice d'épuisement, et les câbles du continent annonçant dans nos récoltes des déficits précurseurs de hausse, la famine en Italie, la suppression temporaire des droits d'entrée chez nous, une bourrasque dans le Sud, de la pluie aux Indes, voilà ce qui là-bas occupe beaucoup plus. Dans ces vingt ans d'exploitation, la terre s'est montrée pour beaucoup si féconde, si généreuse ! Et, insouciants de l'avenir, ceux-là lui demanderont jusqu'à la dernière heure leur « maximum » de grains et de dollars.

D'après Allen White.

LE MÉTROPOLITAIN DE PARIS

Il y a un peu plus de trois ans, en mars 1896, M. Gaston Cadoux exposait à cette place l'état de la question du Métropolitain de Paris. A cette époque, le projet de ligne aérienne sur une série de viaducs était le plus en faveur.

Aujourd'hui, le Métropolitain est entré dans le domaine des réalités. Pour des raisons qui seront exposées plus loin, le tracé souterrain a été préféré.

Cet élément nouveau de l'activité de Paris qui est appelé à modifier, sinon son aspect, tout au moins les habitudes de ses habitants et de ses hôtes, mérite une étude détaillée. Avec le minimum d'explications techniques indispensables, les lecteurs du *Monde moderne* trouveront ici tout ce qu'on peut dire en ce moment de la construction actuelle et de l'exploitation ultérieure du Métropolitain.

Est-il besoin d'énumérer les raisons pour lesquelles la traction électrique a été adoptée de préférence à la traction à vapeur? Sans parler du bruit et de la fumée qui incommodent les habitants des immeubles riverains sur le parcours à ciel ouvert, les locomotives alimentées à vapeur vicient et échauffent l'air dans les souterrains; de plus, la lenteur relative des démarrages et des arrêts les empêchent d'atteindre leur vitesse entre des stations rapprochées; enfin leurs trépidations constituent un réel danger pour la solidité des maisons situées à proximité de la voie.

La voie étroite, d'abord prévue et désirée par le Conseil municipal, a finalement, sur l'avis du gouvernement, cédé la place à la voie normale, adoptée sur tout le réseau français.

Le projet d'ensemble est l'œuvre de MM. Legoüez, Lauriol, Biette et Briotet, ingénieurs du service municipal, sous la direction de M. Bienvenüe, ingénieur en chef.

Une loi, promulguée le 30 mars 1898, déclarait le Métropolitain d'utilité publique et approuvait, en même temps que le cahier des charges, la concession à la Compagnie générale de traction. Cette Compagnie s'est substitué, conformément aux stipulations annexées à la loi, une Compagnie ayant pour objet exclusif l'exploitation du réseau, la Compagnie du chemin de fer métropolitain de Paris qui a M. Rœderer pour directeur et M. Horace Weil pour ingénieur en chef.

La largeur de la voie entre les bords intérieurs des rails sera de $1^{m},44$. Le matériel roulant ne pourra excéder en largeur $2^{m},44$, toutes saillies comprises.

Il sera réservé entre les pieds-droits, ou partie verticale des parois, et les parties les plus saillantes du matériel roulant, un intervalle de $0^{m},70$ au moins sur 2 mètres de hauteur, au-dessus du niveau des rails.

Cette précaution assure la sécurité des employés et des travailleurs de la voie qui pourront se trouver sur le passage des trains. En outre, des niches de garage seront ménagées tous les 30 mètres.

Il ne fallait pas songer à livrer à la circulation en 1900 le réseau entier du Métropolitain; on s'est arrêté à ce moyen terme, assez raisonnable, d'exploiter l'année prochaine l'artère centrale traversant Paris, de la porte de Vincennes à la porte Dauphine, par le cours de Vincennes, le boulevard Diderot, la rue de Lyon, la place de la Bastille, la rue Saint-Antoine, la rue de Rivoli, la place de la Concorde, l'avenue des Champs-Élysées, la place de l'Étoile, l'avenue Victor-Hugo, l'avenue Bugeaud. Ce trajet constitue la ligne 1, il sera à peu près exclusivement souterrain.

On compte pouvoir achever dans le même laps de temps les tronçons des lignes 2 et 3, compris, d'une part, entre la place de l'Étoile et le Trocadéro; d'autre part, entre la place de l'Étoile et la porte Maillot.

L'itinéraire détaillé du Métropolitain serait fastidieux et manquerait de clarté ; contentons-nous d'indiquer à grands traits les lignes essentielles du réseau.

La ligne n° 2 suivra les boulevards extérieurs rive droite et rive gauche qui ont remplacé l'ancienne enceinte de Paris : se déroulant tantôt en souterrain, tantôt en tranchée, tantôt en viaduc, elle franchira deux fois la Seine, au point où existe actuellement la passerelle de Passy et sur un viaduc superposé au pont d'Austerlitz.

La ligne n° 3, entièrement souterraine, de la porte Maillot à Ménilmontant, traversera les quartiers les plus élégants sous la rue de Constantinople, la rue de Rome, le boulevard Haussmann, la rue Auber, la place de l'Opera, la rue du 4-Septembre, la rue Réaumur, la rue de Turbigo, la rue du Temple, la place de la République.

Également souterraine sur tout son parcours, la ligne n° 4, de la porte de Clignancourt à la porte d'Orléans, descendra de Montmartre par les boulevards Barbès, de Magenta, de Strasbourg, de Sébastopol, les rues de Turbigo, de Rambuteau, du Louvre, traversera la Seine en tunnel et reprendra la rue de Rennes, puis l'avenue d'Orléans.

Partant de la gare de l'Est ou plus exactement du carrefour des boulevards de Strasbourg et Magenta, la ligne n° 5 suivra ce dernier boulevard, longera le canal Saint-Martin en souterrain et gagnera, à ciel ouvert, le pont d'Austerlitz, son point terminus.



Place de la Nation. — Vue générale de l'installation du chantier.
A droite, monte-charge électrique.

Enfin la ligne n° 6, du cours de Vincennes à la place d'Italie, doublera la ligne circulaire en se rapprochant des fortifications par les boulevards de Charonne, Picpus, de Reuilly, de Bercy ; un viaduc superposé au pont de Bercy lui fera traverser la Seine ; elle s'engagera ensuite sous le boulevard de la Gare et la rue Jeanne-d'Arc, par des souterrains, des tranchées et des viaducs alternés.

Outre ces six lignes constituant le réseau concédé à la Compagnie générale de traction, deux autres sont à l'état de projet : la première du Palais-Royal à la place du Danube, entre les Buttes Chaumont et le boulevard Sérurier, la seconde de l'Opéra à Auteuil ; mais l'itinéraire définitif n'a pas encore été fixé.

Les courbes auront un rayon minimum de 75 mètres et deux arcs de sens con-



Place de la Bastille. — Traversée du bassin de l'Arsenal. — État des lieux avant construction de la station métropolitaine.

traire seront reliés par un alignement droit d'au moins 50 mètres de longueur ; une seule exception a été prévue, près de la station de la Bastille, où la ligne n° 1 offrira deux courbes de 50 mètres de rayon raccordées par un alignement droit de 33m,45.

Les rampes n'excèderont pas 0m,04 par mètre, et deux déclivités de sens contraire seront toujours séparées par un palier d'au moins 50 mètres de longueur.

Les croisements ne se feront jamais par des traversées de niveau, la ligne portant le numéro le plus élevé passera sous l'autre en souterrain.

La ligne n° 1 aura un parcours de		11 kil.
La ligne n° 2	—	23 —
La ligne n° 3	—	9 —
La ligne n° 4	—	11 —
La ligne n° 5	—	5 —
La ligne n° 6	—	6 —

Ce qui fait un développement total de 65 kilomètres.

Les souterrains entreront dans l'ensemble des ouvrages d'art en proportion de 70 pour 100 ; les tranchées et les viaducs figureront respectivement pour moitié dans les autres 30 pour 100.

*
* *

Sans aborder des détails d'ordre trop technique, il faut cependant noter que, la voie étant double, les souterrains représenteront une galerie à parois courbes dont la largeur intérieure, fixée à 6m,60 au niveau des rails, atteindra 7m,10 avec la double épaisseur des murs des

pieds-droits, soit 1m,50, la largeur totale de l'ouvrage sera de 8m,60.

La hauteur intérieure sur l'axe sera de 5m,20 et la hauteur totale, y compris l'épaisseur du radier et de la voûte, arrivera à 6m,29.

Un plancher métallique recouvrira les tranchées après l'achèvement des travaux sur les boulevards de Courcelles, des Batignolles, de Clichy et Roche-

Quant au passage sous la Seine, on aura recours vraisemblablement au système de deux tubes en fonte, qui a donné d'excellents résultats en Angleterre et en Amérique.

Si on divise l'évaluation de la dépense totale, soit 180 millions de francs, par 65, le nombre des kilomètres, on obtient le chiffre moyen de 2 800 000 fr. par kilomètre.



Avenue du Bois-de-Boulogne. — Vue des installations du chantier de construction de la station de la porte Dauphine. — A gauche, monte-charge à vapeur.

chouart; ailleurs elles seront munies de grilles protectrices permettant l'accès de l'air et de la lumière.

Les poutres métalliques des viaducs reposeront sur des piles de colonne; les pièces de pont seront reliées par des voûtes en brique. L'acier sera employé exclusivement dans tous les ouvrages métalliques.

La maçonnerie sera faite soit en meulière, soit en béton, soit en blocs de béton moulé et comprimé. Les enduits, chapes et revêtements seront exclusivement exécutés en ciment.

La longueur des voitures est dès à présent fixée à 9 mètres environ; chaque train ne comportera pas plus de trois ou quatre voitures.

Aux stations, le service sera assuré par deux quais parallèles de 4 mètres de largeur. Dans les souterrains, la station sera, suivant les cas, voûtée ou couverte d'un plancher métallique; en tranchée, les quais seront toujours recouverts par un plancher métallique.

La largeur totale de chaque station voûtée sera de 14m,14, la hauteur intérieure sur l'axe, de 5m,70. L'épaisseur

des parois variera de 2 mètres aux naissances de la voûte à 50 centimètres sur le point le plus bas du radier. Les stations à plancher métallique auront 64 centimètres de moins en largeur.

Quelle que soit la longueur du parcours effectué, le prix restera uniforme : 25 centimes pour la première classe et 15 centimes pour la seconde.

La Ville de Paris exécute elle-même les travaux d'infrastructure : souterrains, tranchées, viaducs, quais de voyageurs; les édicules des stations et l'infrastructure des voies de raccordement sont à la charge du concessionnaire.

Ce concessionnaire est la Compagnie spéciale du Métropolitain ; elle n'aura le droit d'exploitation que pendant trente-cinq ans; passé cette période, la Ville sera subrogée à tous ses droits sur la voie ferrée et ses dépendances, notamment les usines destinées à la production de l'énergie électrique. Elle se réserve de racheter à dire d'experts le matériel et le mobilier des stations, l'outillage des ateliers, les immeubles affectés aux bureaux ou à l'accès des stations. Mais, par une disposition qu'il est bon de signaler, elle s'est assuré en outre le droit de racheter, si bon lui semble, le réseau entier dès 1910.

La Revue technique, qui dans une étude très documentée de M. Georges Leugny réunit tout ce qui touche au Métropolitain, résume de la façon suivante le côté financier de l'entreprise :



Traversée du bassin de l'Arsenal. — Commencement des travaux de construction de la station de la place de la Bastille.

En vue de permettre à la Ville de faire face au service des emprunts contractés par elle pour les travaux d'infrastructure, il sera fait à son profit un prélèvement de 5 centimes sur les billets de deuxième classe et de 10 centimes sur les billets de première. Toutefois, lorsque le nombre des voyageurs transportés par an, en toutes classes, dépassera 140 millions, le prélèvement en faveur de la ville sera augmenté d'un dixième de centime par

billet et par dizaine de millions. A partir de 190 millions, ces prélèvements cesseront de croître et se monteront, par conséquent, aux chiffres fixes de 0 fr. 055 pour la deuxième classe et de 0 fr. 105 pour la première. Afin d'assurer l'amortissement de la dépense totale de 180 millions de francs au taux de 3,33 pour 100, il suffira d'un mouvement annuel de 126 millions de voyageurs, soit 2 millions environ par kilomètre. Or ce chiffre n'a rien d'exagéré ; il est même probable qu'il sera rapidement atteint, si l'on considère que le nombre de voyageurs transportés sur les métropolitains de Londres, de Berlin et de New-York est d'environ 3 millions par kilomètre.

* * *

Après avoir montré ce que sera dans son ensemble le Métropolitain, entrons dans les détails d'exécution de la ligne en construction de Vincennes aux portes Dauphine et Maillot et au Trocadéro, la seule qui soit promise pour l'année prochaine.



Avenue de la Grande-Armée. — Grue de descente des pièces d'un bouclier.

Pour avoir une idée des deux gares terminus il suffira d'évoquer le souvenir de l'ancienne gare de Sceaux et du cercle que les trains y décrivaient à leur arrivée, de telle sorte qu'ils étaient tout prêts à repartir sans aucune manœuvre. A la porte Maillot, les deux voies et les quais qui les desserviront s'écarteront, à l'entrée en gare, sur une longueur de 75 mètres, puis seront réunis par un arc de cercle de 30 mètres de rayon ; l'ensemble de cette disposition présente l'aspect d'une vaste raquette. Ce rayon de 30 mètres paraît un peu faible ; mais à New-York on est descendu à 27 mètres sans trop d'inconvénients.

La station de Lyon comportera quatre voies séparées par deux quais centraux de 6 mètres de largeur sur 100 mètres de longueur, elle constituera ainsi une véritable gare de dégagement.

La station des Champs-Élysées, sous le raccordement de la nouvelle avenue Alexandre III avec l'avenue des Champs-Élysées, se trouvera à proximité de la grande entrée de l'Exposition.

Enfin la station de la place de l'Etoile, au débouché de l'avenue Wagram, sera aménagée de façon à assurer le service des deux tronçons de l'Etoile à la porte Dauphine et de l'Etoile au Trocadéro, qui, eux aussi, doivent être mis en exploitation l'année prochaine.

En comptant ces trois stations importantes et les deux gares terminus, il y aura dix-huit stations de

la porte de Vincennes à la porte Maillot, plus cinq desservant les embranchements porte Dauphine et Trocadéro.

Les stations seront voûtées partout où la nappe d'eau souterraine n'empêchera pas de poser les rails à une profondeur suffisante. Dans le centre de Paris, où ces eaux sont relativement rapprochées du niveau du sol, les stations seront munies d'un plancher métallique d'une moindre élévation que la courbure de la voûte ; sur ces points les pieds-droits ou parties verticales des parois seront recouverts de briques émaillées. Les poutres du plafond, peintes d'une couleur vive, reposeront sur des sommiers en pierre de taille et seront réunies par des voûtelettes en briques de Bourgogne. La diversité des formes et l'éclat des couleurs sont jusqu'à présent l'unique moyen qu'on ait trouvé d'égayer les regards des voyageurs et d'atténuer la monotonie du stationnement dans les souterrains. Seule, la station de la place de la Bastille sera à ciel ouvert.

Cette heureuse exception a pu être obtenue grâce au canal Saint-Martin, ou plus exactement au bassin de l'Arsenal, nom que prend le canal entre la place de la Bastille et la Seine. Après la solution des problèmes délicats : obligation de placer les voies à une hauteur suffisante pour ne pas entraver la navigation ; nécessité d'établir assez bas l'entrée et la sortie pour que leurs prolongements en souterrain n'impliquent pas de graves modifications dans le profil des boulevards de la Contrescarpe et Bourdon, on a été ainsi amené à réduire autant que possible la portée du pont sur le bassin, en ne conservant dans l'axe de celui-ci qu'un passage de 20 mètres formant le prolongement du souterrain actuel du canal, sous la place de la Bastille.

La partie de ce prolongement non utilisée par la traversée de la ligne, ni par la station de la place de la Bastille, sera également couverte d'un plancher métallique : d'où cette conséquence inattendue que la place de la Bastille gagnera en avancement d'une quarantaine de mètres vers la Seine.

En tête des travaux préparatoires né-



Galerie pour la construction des naissances de la voûte du souterrain.

cessités par la construction du Métropolitain, il importe de signaler les déplacements et les modifications d'égouts et de conduites d'eau et la construction de galeries souterraines munies d'un chemin de fer à la Seine pour l'évacuation des déblais.

La ligne de Vincennes à la porte Maillot ne rencontre pas moins de six artères importantes du système des égouts ; elle entraîne inévitablement des remaniements dont le détail serait

oiseux. Notons seulement les noms de ces collecteurs : les Coteaux, Rivoli, Sébastopol, Asnières, Montaigne et Marceau. Ce remaniement dans le réseau des égouts exige à lui seul une dépense de 3 841 000 francs. Les frais résultant du déplacement des nombreuses conduites d'eau atteignent 800 000 francs.

L'énorme quantité de terre qu'il faut évacuer au fur et à mesure du percement de la galerie du Métropolitain est dirigée vers la Seine, au moyen de tombereaux pour les sections extrêmes, et pour celles du centre par quatre voies souterraines où circulent des wagonnets roulant sur des voies Decauville qui aboutissent à des estacades établies sous les quais de l'Hôtel-de-Ville, du Louvre, de la Conférence et sous le Cours-la-Reine. Les déblais sont versés dans des chalands toujours prêts à les recevoir. Ces galeries souterraines n'ont pas coûté moins de 400 000 francs; mais, outre l'évacuation des 270 000 mètres de déblais prévus, elles serviront à amener sur place 150 000 mètres cubes de matériaux, chaux, moellons, ciment, briques, etc.

Le cahier des charges impose aux entrepreneurs l'emploi du bouclier; sur chacun des onze lots fonctionne donc actuellement un de ces puissants et ingénieux appareils procédant sans relâche à l'ouverture de la voie souterraine.

L'invention du bouclier est relativement déjà ancienne et remonte à 1825, elle est due à Brunel, qui s'en servit pour l'établissement du premier tunnel sous la Tamise à Londres. Depuis lors cet appareil a été l'objet de nombreux perfectionnements et a servi à la construction d'ouvrages souterrains importants, notamment au tunnel pour le passage d'une voie ferrée sous la rivière Saint-Clair entre le lac de ce nom et la baie d'Hudson, et pour l'immense tube de 9 mètres de diamètre *the Black-Wall*, tunnel destiné à fournir aux voitures et aux piétons un passage sous la Tamise.

A M. Berlier, l'éminent ingénieur, revient l'honneur d'avoir introduit en France l'usage du bouclier dont il s'est servi pour le forage de deux galeries souterraines : 1° le siphon sous la Seine entre Asnières et Clichy à l'origine de l'aqueduc dit d'Achères, établi par le service municipal de Paris pour l'épandage des eaux d'égout de la capitale (1893-1894) ; 2° le siphon établi sous la Seine, à Paris, près du pont de la Concorde, pour soulager le siphon de l'Alma en ramenant vers la rive droite une partie des eaux du collecteur de la rive gauche (1895-1896).

En principe, le bouclier se compose d'un cylindre d'acier à section intérieure égale à celle de la galerie à ouvrir, a dit dans son ouvrage *la Construction des Égouts*, M. Jules Hervieu, le jeune et actif chef des bureaux du Métropolitain, qui va nous expliquer le mieux du monde le fonctionnement de l'appareil.

Le cylindre est formé de trois parties principales : 1° un avant-bec muni de couteaux d'acier destinés à découper et à désagréger le terrain en avant; 2° une chambre séparée de l'avant-bec par une cloison métallique à laquelle s'applique spécialement le nom de bouclier et qui est divisée en un certain nombre de compartiments pouvant être à volonté ouverts ou maintenus fermés. C'est dans cette chambre que se tiennent les ouvriers chargés de piocher le sol déjà entamé par l'avant-bec et de rejeter les déblais en arrière; 3° un arrière-bec où se tiennent les ouvriers préposés au chargement des déblais et à l'abri duquel peuvent être montés les anneaux ou la maçonnerie, selon qu'il s'agit d'un tube métallique ou d'une galerie maçonnée. Pour le Métropolitain, la maçonnerie est exclusivement employée.

Au bouclier sont fixés des verins hydrauliques dont les pistons viennent s'appuyer en arrière sur les cintres montés pour l'exécution de la maçonnerie.

Le fonctionnement de l'appareil est des plus simples. Le bouclier étant mis en place, on fait agir les presses hydrauliques; elles forcent l'avant-bec à pené-

trer dans la masse de terre qui se trouve découpée et désagrégée par les couteaux. Les ouvriers achèvent à la pioche le déblayement de la partie attaquée et rejettent en arrière les terres, qui sont chargées dans des wagonnets et emmenées hors de la galerie.

Pendant ce temps, on fait agir les vérins en sens inverse et les pistons sont alors libres pour une nouvelle course en avant égale à celle de l'avancement produit à chaque manœuvre des presses. Dans l'espace ainsi dégagé, on monte un cintre en maçonnerie. La même manœuvre se reproduit autant de fois qu'il est nécessaire.

Le grand avantage de l'emploi du bouclier est qu'il permet d'éviter les inconvénients des tranchées ouvertes, dont le moindre est d'arrêter absolument toute circulation; d'autre part, il ne présente pas les complications et les dangers de la fouille souterraine par les procédés de boisage.

Il faut dire, pour compléter la description sommaire donnée plus haut, que le bouclier se compose essentiellement de deux poutres longitudinales sur lesquelles sont montées les deux poutres maîtresses épousant la forme des souterrains à creuser. Sur ces deux dernières poutres sont fixés : 1° la carapace métallique soutenant les terrains; 2° l'avant-bec pénétrant dans les terres à l'avancement et servant de protection aux ouvriers occupés à la désagrégation des déblais; 3° l'arrière-bec à l'abri duquel se fait le montage provisoire devant servir de protection aux travailleurs jusqu'à l'achèvement de la maçonnerie; 4° les vérins hydrauliques en nombre variable suivant la section des souterrains à construire.



Vue arrière d'un bouclier en cours de montage. — En haut et à droite, vérins hydrauliques.

Comme pièces accessoires, il ne faut pas oublier : 1° le plancher inférieur; 2° la dynamo placée sur ce plancher, recevant le courant électrique produit par une usine voisine et actionnant les pompes qui distribuent l'eau sous pression aux vérins; 3° une poutre mobile

attachée aux tiges du piston des vérins et de forme elliptique comme la carcasse du bouclier; 4° les cintres métalliques mobiles qui remplissent le double but de servir à l'exécution de la maçonnerie et de présenter un point d'appui à la poussée des vérins dans la marche en avant du bouclier.



Exécution de terrassements en souterrain à l'aide du bouclier.
Au premier plan, wagonnet servant à l'enlèvement des déblais.

tôle mince soigneusement appliquée sur le terrain laissé vide en arrière du bouclier. Il est remplacé par la voûte en maçonnerie à laquelle travaillent des maçons montés sur des échafaudages volants : ceux-ci n'ont qu'à enlever une à une les plaques mobiles du blindage et à monter leur voûte à l'abri des plaques de tôle mince qui sont cloisonnées sur place entre la terre et les cintres.

Généralement la maçonnerie est terminée quarante-huit heures après l'attaque des terrains par le bouclier.

Pour la ligne en cours d'exécution de la porte de Vincennes à la porte Maillot, avec ses deux embranchements sur la porte Dauphine et sur le Trocadéro, la dépense prévue est de 36 941 000 francs, dont voici le décompte :

Chemin de fer proprement dit. — Infrastructure			30 500 000 fr.
Travaux préparatoires.	Remaniement des égouts	3 841 000	5 041 000 »
	— conduites d'eau	800 000	
	Construction de galeries de décharge	400 000	
Organisation. — Personnel et frais généraux		500 000	1 400 000 »
Dépense de personnel pour la direction et la surveillance		900 000	
		Total égal	36 941 000 fr.

Chacun de ces vérins étant muni de robinets indépendants, on peut ralentir ou activer isolément leur course suivant les nécessités du travail. La pression de l'eau qui les actionne atteint une moyenne de 50 atmosphères et peut s'élever à 100 quand le couteau rencontre un obstacle ou quand on arrive à fond de course. L'effort total moyen est de 200 tonnes.

Le blindage se compose d'une série de plaques mobiles et d'une feuille de

Soit 2 838 613 francs par kilomètre, la longueur totale étant de 13 kilomètres. Le Metropolitan Railway de Londres n'a pas coûté moins de 100 000 livres sterling, soit 10 millions par kilomètre.

L'administration comptait bien livrer à la circulation cette première fraction du Métropolitain pour l'ouverture de l'Exposition de 1900. Elle avait prévu rigoureusement les délais de treize à seize mois fixés aux entrepreneurs. Ceux-ci étaient passibles d'une amende

de 2 000 francs par jour de retard ; mais, pour stimuler leur activité, on avait stipulé en leur faveur une prime égale pour chaque jour d'avance. Par suite de difficultés hors de toute prévision, il a fallu reporter vers la fin de juin 1900 la date de l'inauguration. Quoi qu'il en soit, effectuer en dix-huit mois un souterrain de 14 kilomètres avec des obstacles rencontrés à chaque pas, et cette complication que, faute de temps, les études et les travaux doivent être menés de front, voilà qui restera comme un joli tour de force à l'actif de nos ingénieurs. Des bureaux aux chantiers, tous rivalisent de zèle.

Si, comme tout permet de l'assurer, les Parisiens et leurs hôtes peuvent, dans un an d'ici, traverser leur ville à une vitesse ignorée jusqu'à présent, ils le devront à la haute direction des travaux du Métropolitain, à M. Bienvenüe, ingénieur en chef, qui s'est assuré la collaboration de M. Biette, ingénieur adjoint, et le concours de MM. Locherer et Briotet, ingénieurs ; Pollet, inspecteur.

Une animation fiévreuse règne dans les onze chantiers, mais une mention particulière est due à celui de la place de la Nation, que le service des travaux de la ville de Paris a dû organiser lui-même, faute d'adjudicataires. Usine de production électrique, vaste et aérée, monte-charge à double cage, globes Jablochkoff projetant des flots de lumière sur les terrassiers travaillant au bouclier, sur les maçons construisant voûtes et pieds-droits, et sur les conducteurs de wagonnets, toute cette installation, qui a son centre au pied des élégantes colonnes de l'ancienne barrière du Trône, donne l'impression d'un chantier modèle.



Voie et wagonnet servant à l'enlèvement des déblais en souterrain.
A la partie supérieure, partie de voûte construite.



PLAN GÉNÉRAL DU RÉSEAU DU MÉTROPOLITAIN



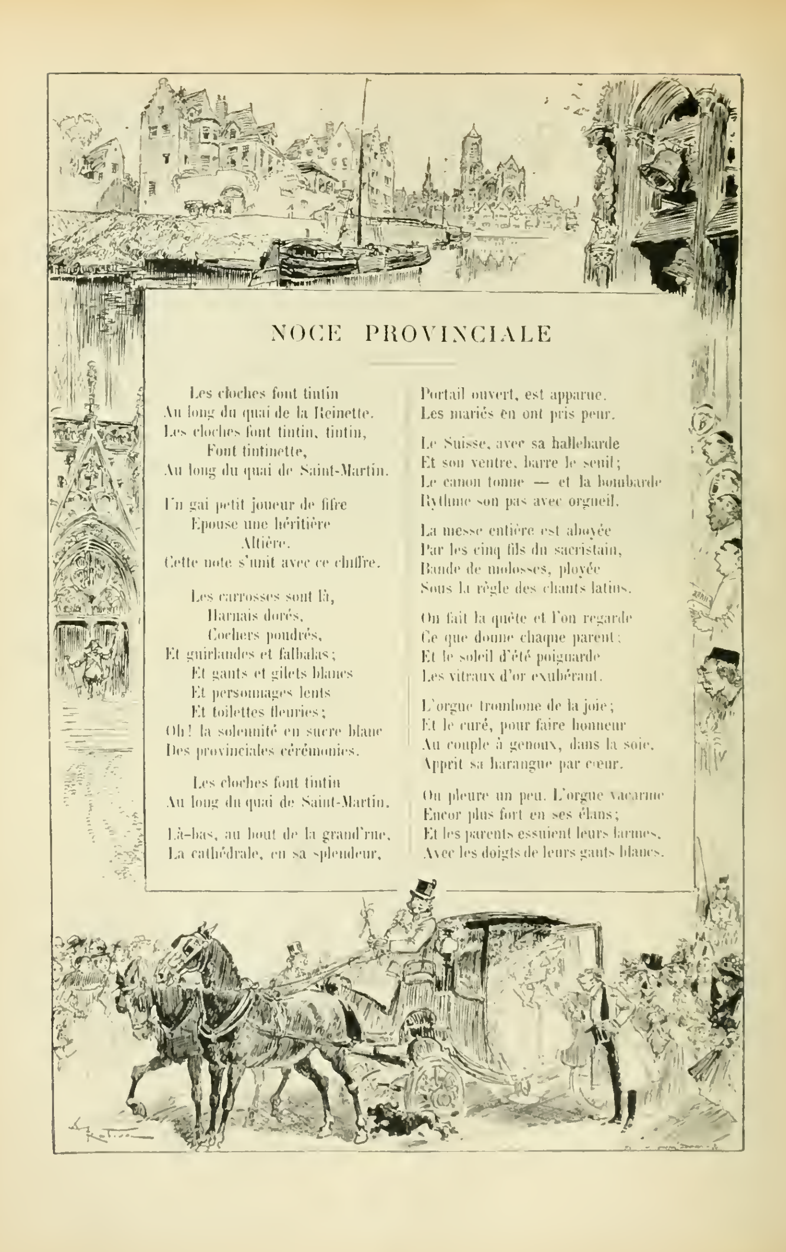
Les fondations de la tour de la Liberté de l'ancienne Bastille, mises à découvert par le tracé du Métropolitain.

Les ouvriers qui traçaient la voie souterraine du Métropolitain ont rencontré une imposante masse de maçonnerie qui a été bientôt reconnue comme la substruction d'une des tours de la Bastille. Pour s'en rendre compte, il a suffi de se reporter au tracé en grès qui figure sur le trottoir de la rue Saint-Antoine afin de perpétuer la mémoire de l'emplacement qu'occupait la fameuse forteresse. Sans nul doute, on se trouvait en présence des fondations de la tour de la Liberté. Laissons la parole aux architectes. A 5 mètres au-dessous du niveau de la rue Saint-Antoine, on voit, éclairé par l'ouverture à ciel ouvert pratiquée pour l'établissement du bouclier, une sorte de plate-forme se terminant par un bord vertical de $0^m,30$ de hauteur et supportant une première assise de $0^m,70$ de hauteur, au-dessus de laquelle est un retrait de $0^m,30$. Puis viennent une assise de $0^m,75$ et enfin une deuxième assise de $0^m,50$ de hauteur également en saillie de $0^m,30$. L'ensemble, formé de gros blocs de calcaire de Caux très dur, bien taillés jusqu'à leur surface, mesure une hauteur totale de $2^m,25$. Les joints sont très serrés. Un remplissage de gros moellons constitue la partie centrale de la fondation de la tour qui a un diamètre total de 9 mètres.

Comme elle se trouve dans l'axe du Métropolitain, il ne fallait pas songer à la conserver; mais on a soigneusement numéroté chaque pièce pour la transporter sur un point quelconque de Paris, probablement sur le quai des Célestins.

Il est difficile de ne pas être frappé par ce hasard fortuit du dernier vestige de la vieille citadelle monarchique, unanimement considérée comme le symbole de la vieille société française, se dressant au milieu de la voie du progrès et finalement emportée par lui.

C. DE NÉRONDE.



NOCE PROVINCIALE

Les cloches font tintin
Au long du quai de la Reinette.
Les cloches font tintin, tintin,
Font tintinette,
Au long du quai de Saint-Martin.

Un gai petit joueur de fifre
Épouse une héritière
Altière.
Cette note s'unit avec ce chiffre.

Les carrosses sont là,
Harnais dorés,
Cochers poudrés,
Et guirlandes et falbalas;
Et gants et gilets blancs
Et personnages lents
Et toilettes fleuries;
Oh! la solennité en sucre blanc
Des provinciales cérémonies.

Les cloches font tintin
Au long du quai de Saint-Martin.

Là-bas, au bout de la grand'rue,
La cathédrale, en sa splendeur,
Portail ouvert, est apparue.
Les mariés en ont pris peur.

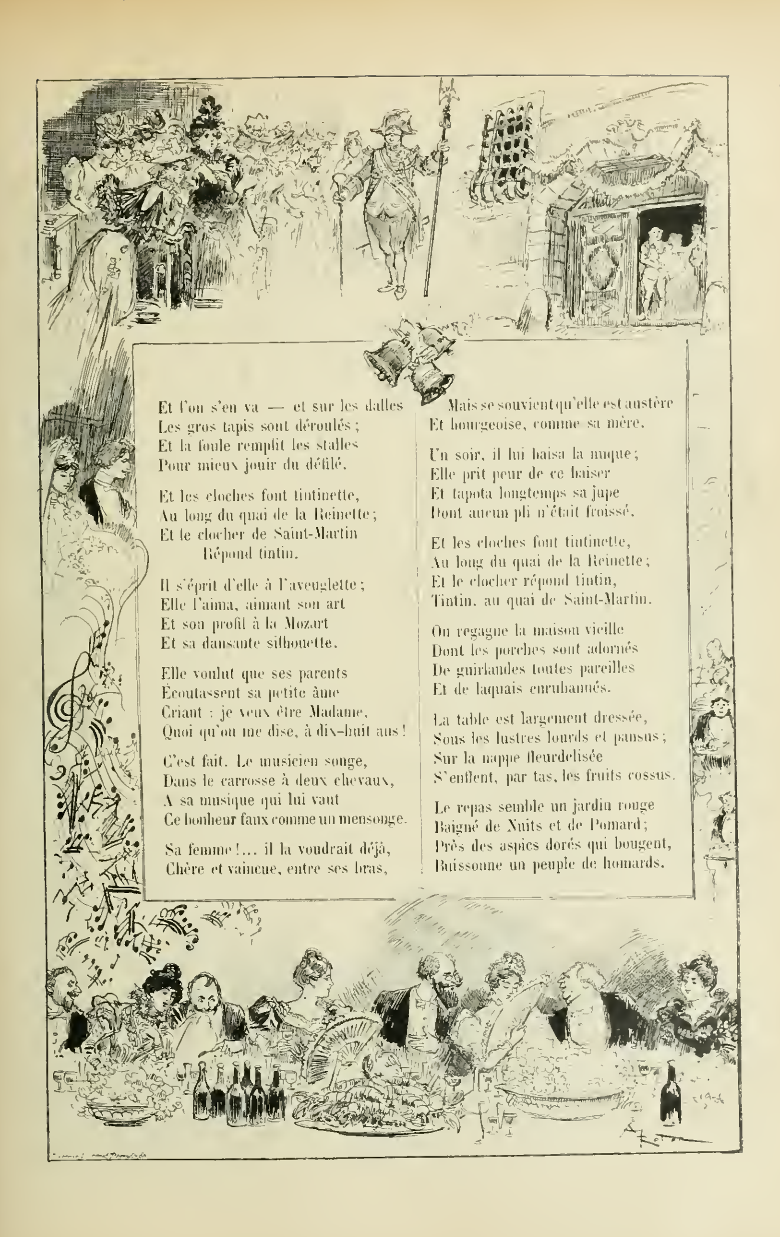
Le Suisse, avec sa hallebarde
Et son ventre, barre le seuil;
Le canon tonne — et la bombarde
Rythme son pas avec orgueil.

La messe entière est aboyée
Par les cinq fils du sacristain,
Bande de molosses, ployée
Sous la règle des chants latins.

On fait la quête et l'on regarde
Ce que donne chaque parent;
Et le soleil d'été poignarde
Les vitraux d'or exubérant.

L'orgue trombone de la joie;
Et le curé, pour faire honneur
Au couple à genoux, dans la soie,
Apprit sa harangue par cœur.

On pleure un peu. L'orgue vacarme
Encor plus fort en ses élans;
Et les parents essuient leurs larmes,
Avec les doigts de leurs gants blancs.



Et l'on s'en va — et sur les dalles
Les gros tapis sont déroulés;
Et la foule remplit les stalles
Pour mieux jouir du défilé.

Et les cloches font tintinette,
Au long du quai de la Reinette;
Et le clocher de Saint-Martin
Répond tintin.

Il s'éprit d'elle à l'aveuglette;
Elle l'aima, aimant son art
Et son profil à la Mozart
Et sa dansante silhouette.

Elle voulut que ses parents
Écoutassent sa petite âme
Criant : je veux être Madame,
Quoi qu'on me dise, à dix-huit ans!

C'est fait. Le musicien songe,
Dans le carrosse à deux chevaux,
A sa musique qui lui vaut
Ce bonheur faux comme un mensonge.

Sa femme!... il la voudrait déjà,
Chère et vaincue, entre ses bras,
Mais se souvient qu'elle est austère
Et bourgeoise, comme sa mère.

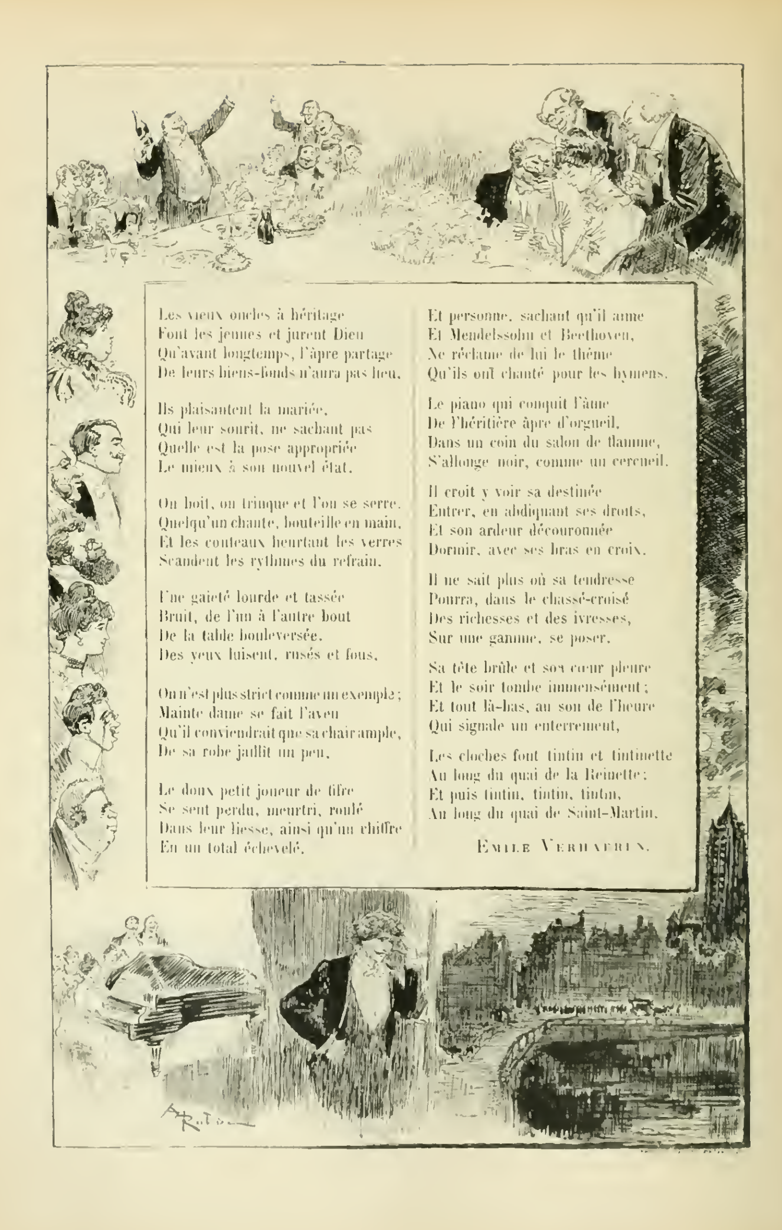
Un soir, il lui baisa la nuque;
Elle prit peur de ce baiser
Et tapota longtemps sa jupe
Dont aucun pli n'était froissé.

Et les cloches font tintinette,
Au long du quai de la Reinette;
Et le clocher répond tintin,
Tintin, au quai de Saint-Martin.

On regagne la maison vieille
Dont les porches sont adornés
De guirlandes toutes pareilles
Et de laquais enrubannés.

La table est largement dressée,
Sous les lustres lourds et pansus;
Sur la nappe fleurdelisée
S'enflent, par tas, les fruits cossus.

Le repas semble un jardin rouge
Baigné de Nuits et de Pomard;
Près des aspics dorés qui bougent,
Buissonne un peuple de homards.



Les vieux oncles à héritage
Font les jeunes et jurent Dieu
Qu'avant longtemps, l'âpre partage
De leurs biens-fonds n'aura pas lieu.

Ils plaisantent la mariée,
Qui leur sourit, ne sachant pas
Quelle est la pose appropriée
Le mieux à son nouvel état.

On boit, on trinque et l'on se serre.
Quelqu'un chante, bouteille en main,
Et les couteaux heurtant les verres
Scandent les rythmes du refrain.

Une gaieté lourde et tassée
Bruit, de l'un à l'autre bout
De la table bouleversée.
Des yeux luisent, rusés et fous.

On n'est plus strict comme un exemple ;
Mainte dame se fait l'aveu
Qu'il conviendrait que sa chair ample,
De sa robe jaillit un peu.

Le doux petit joueur de fifre
Se sent perdu, meurtri, roulé
Dans leur liesse, ainsi qu'un chiffre
En un total échevelé.

Et personne, sachant qu'il aime
Et Mendelssohn et Beethoven,
Ne réclame de lui le thème
Qu'ils ont chanté pour les hymens.

Le piano qui conquit l'âme
De l'héritière âpre d'orgueil,
Dans un coin du salon de flamme,
S'allonge noir, comme un cercueil.

Il croit y voir sa destinée
Entrer, en abdiquant ses droits,
Et son ardeur découronnée
Dormir, avec ses bras en croix.

Il ne sait plus où sa tendresse
Pourra, dans le chassé-croisé
Des richesses et des ivresses,
Sur une gamme, se poser.

Sa tête brûle et son cœur pleure
Et le soir tombe immensément ;
Et tout là-bas, au son de l'heure
Qui signale un enterrement,

Les cloches font tintin et tintinette
Au long du quai de la Reinette ;
Et puis tintin, tintin, tintin,
Au long du quai de Saint-Martin.

EMILE VERHAEREN.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

C'est un suprême hommage à la mémoire d'Alphonse Daudet que la publication des *Notes sur la vie*, qui sont ses fonds de tiroirs, ses fiches, ses maximes, jetées au jour le jour sur des chiffons de papier, comme ces notes immortelles qui sont les *Pensées* de Pascal, sous les auspices de qui ce livre s'ouvre par son épigraphe, ou encore comme ces notes sur *Montaigne* de Guillaume Guizot, que vient de publier Auguste Salles chez Hachette. Mais les notes de Guizot sont beaucoup plus poussées, plus rédigées, plus mûries que celles de Daudet, à qui la piété familiale n'a pas toujours rendu un bon office en donnant au public des menues remarques que Daudet lui aurait certainement refusées. La rançon de cette indiscrétion qui fait plutôt la pâture de la curiosité des badauds qu'elle n'ajoute à la gloire de l'écrivain est dans le mérite de quelques bonnes pages et de nombreuses remarques dignes de cet observateur qui me disait un jour :

— Mon rôle est d'être un regardeur d'humanité.

On trouvera dans ce volume des impressions pleines de tendresse sur les derniers moments d'Edmond de Goncourt à Champrosay, — pages à garder et à relire, — des récits, des impressions, *la Caravane*, *Venise*, *Londres*, et enfin des notules de ses petits cahiers, dont beaucoup valaient qu'on les imprimât. Il est intéressant de les feuilleter. Souvent, ce sont des canevas, des sujets, ce qu'on appelle au lycée des matières, que ni la vie ni la mort ne lui ont laissé le temps d'utiliser :

Télémaque. Un jeune homme envoyé par sa mère auprès d'un vieil ami pour que celui-ci devienne son mentor; mais le vieux est moins raisonnable que le jeune, et ici c'est Télémaque qui mène tout, qui tire Mentor d'un tas de mauvaises affaires, bien que l'autre se croie rempli d'expérience.

Voici une autre « matière », une jolie rognure tombée de l'établi où fut raboté Tartarin, et qui n'a pas été ramassée :

Colère du Midi, ivresse de violence.

Le père F... rentre de la chasse, harassé, bredouille, affamé, furieux ! Tempête dans la cuisine du mas; il injurie les servantes qui s'activent silencieuses, se courbent devant la flamme où bout la marmite en retard. Pendant que l'énergumène gronde et pérore, un petit poulet entré de la basse-cour fait « piou, piou », gaiement, effrontément. Fureur du bonhomme, qui envoie d'un coup de pied le petit poulet rouler sur la pierre du seuil, à moitié mort. Le chat, qui passe, se jette sur le poulet. Le père F..., de plus en plus exaspéré, s'élance : « Chat, chat ! veux-tu bien... » Et voyant que le chat se sauve sans l'entendre, le poulet aux dents, il prend son fusil laissé dans un coin, tire sur le chat, le boule et reste anéanti, dégrisé, devant les restes de ses deux bêtes favorites, tuées en une minute parce que la soupe est en retard. De l'émotion qu'il en a, le sang retourné, il ne mange pas et va se coucher avec une infusion de verveine.

Ces gens du Midi ont rempli ce cerveau, qui les a tant observés et étudiés. Tartarin se venge de lui en le hantant ; il voit Tartarin partout, même dans Victor Hugo, qui lui inspire cette amusante boutade :

A la réflexion, quelque chose de très comique dans les *Choses vues*. La parole profonde, c'est toujours lui qui l'a dite; la pensée généreuse, toujours la sienne; il a la prescience, la postscience, tout. Beaucoup de Tartarin là dedans.

Ce jugement est curieux pour l'histoire littéraire, qui peut recueillir encore dans ces feuillets d'autres appréciations, comme ce joli mot sur La Fontaine :

On me demande si je ne crois pas que la morale de La Fontaine soit pernicieuse ? Comme si vous me demandiez si la purée de lis ou la fricassée de jasmin est bonne pour l'estomac. La Fontaine est, comme le jasmin, fait pour être respiré; ça sent bon, ça ne se mange pas.

Parmi les écrivains dont il parle, il occupe lui-même une place légitime et intéressante, car il n'était pas moins observateur de lui que d'autrui; il était un *Héautonscopouménos*, assez clairvoyant :

Quelle merveilleuse machine à sentir j'ai été, surtout dans mon enfance ! A tant d'années de distance, certaines rues de Nîmes, où j'ai passé à peine quelquefois, noires, fraîches, étroites, sentant les épices, la droguerie, la maison de l'oncle David, me reviennent dans une lointaine concordance si vague d'heure, de couleur, de ciel, de sons de cloches, d'exhalaisons de boutiques.

Fallait-il que je fusse poreux et pénétrable ; des impressions, des sensations à remplir des tas de livres et toutes d'une intensité de rêve !

Jamais on ne dira sur lui quelque chose de plus vrai que ceci :

J'indique en passant le manque qu'a fait dans mon éducation l'absolue absence d'algèbre et de géométrie, mon année de philosophie tronquée et sans direction. De là, ma répugnance aux idées générales, aux abstractions, l'impossibilité où je me trouve d'avoir une formule quelconque sur toute question philosophique.

C'est se juger avec pénétration, et c'est pour cela que le roman de Daudet, c'est souvent de la chronique pittoresque.

Il était myope, et cette infirmité l'a souvent amené à l'étude, à des réflexions à propos des yeux :

Myopie. Il me faut un lorgnon, quand je perds mon lorgnon, pour le retrouver : image des recherches scientifiques.

Ce mot est joli. Et ce trait encore, sur l'importance de l'œil dans l'ensemble de la personne humaine, à propos d'un pugilat :

Un homme sortant d'une bagarre les yeux pochés, abîmés. On vise toujours à l'œil. C'est ce qu'il y a de plus vivant, de plus éloquent, de plus insolent dans la figure ; ça vit d'une vie propre, ça brille, ça attire jusqu'aux tout petits qui veulent toujours y enfoncer leurs doigts.

C'est ainsi qu'il philosophait et menait le document jusqu'aux limites de sa pensée subtile, jamais très forte, souvent mesquine, mais toujours éveillée. Cela manque un peu d'ampleur, d'envolée, d'envergure, et bien des réflexions sont un tantinet bourgeoises ; il fallait les laisser où il les avait mises et ne pas le trahir en le découvrant avec cette impitoyable nudité :

Il y a des gens qui ne voient rien, qui peuvent aller partout impunément. Le mot charmant de C..., arrivant d'Australie, et qui, interrogé sur l'aspect du pays, les mœurs, etc., en revenait toujours à vous dire : « Devinez combien les pommes de terre ? »

Ce n'est que drôle ; c'est de la nouvelle à la main ; il y a mieux chaque jour dans les feuilles publiques. Ceci pourtant est profond et juste :

Que d'êtres inhabités ! On croit voir fumer un toit, une vitre allumée, on approche : personne ; le désert.

Cette autre observation constate aussi de la perspicacité :

Double mystère de la femme étrangère : mystère de la femme, mystère du langage. Deux inconnus !

On peut ainsi grappiller de ces sentences, maximes, apophtegmes, qui continuent Théophraste en le modernisant. Il y a de l'originalité dans cet apologue ésopique :

Il y avait une fois un vieux chat très malin, qui prétendait connaître toutes les formes de souricières et la façon d'attacher le lard pour prendre les petites bêtes. Mais il y avait un fabricant de souricières plus malin que lui et qui lui faisait de bien désagréables surprises. Et ce fabricant s'appelait la Vie.

Voilà ce qu'est ce recueil ; il est intéressant par son laisser-aller, par son air d'indiscrétion ; il n'ajoutera pas à la gloire de Daudet ; il fournira quelques mots et quelques confidences à ses biographes, qui pourront puiser dans ce *Daudetiana*.

***

C'est un vivant tableau d'histoire que *Les Demi-solde*, de M. d'Esparbès (chez Ernest Flammarion). Les demi-solde, ce sont les anciens soudards de Napoléon Ier. Mais l'auteur a fait lui-même et fort bien le petit cours d'histoire nécessaire dans sa préface, *l'Agonie des aigles*. C'est l'histoire des révoltes des impériaux sous la royauté, vers 1822 :

Pour faire entendre cette révolte, il suffit d'éveiller six mois de passé. La réaction débute par des défis, des emblèmes séditieux, breloques et tabatières portées ostensiblement, des mots d'acteurs, des mutineries d'écoliers, des arrestations de demi-solde et par une série de suicides dans la foule des anciens soldats. Puis le Gouvernement, comme à plaisir, accumule les motifs de haine : on lit avec indignation l'annonce d'un monument élevé à la « gloire » de Pichegru ; la droite de la Chambre insulte « Buonaparte » et appelle Moreau le traître un « bienfaiteur ».

Les ouvriers de la rébellion, ce sont les Anciens de l'empereur qui se multiplient par toute la France, tandis que le Gouvernement, affolé, châtie dur, refuse pour le Salon des tableaux militaires d'Horace Vernet, fusille, exécute, perquisitionne, proscrit les bustes en plâtre de Buonaparte, les breloques, les tabatières, les emblèmes et traque les vieux de la vieille, que voici en pied :

Ces piliers de l'opposition constitutionnelle arrivaient sanglés, parés, facés, astiqués, les moustaches cirées en cornes ou rebroussées au peigne de fer, l'œil rond, clair comme un éclat de glace, dilaté par une habitude de méfiance, le chapeau sur l'oreille, le jarret nerveux, armés d'un jonc à pomme plombée qu'ils maniaient par une bande de cuir avec des gestes de maîtres d'armes. Ils s'asseyaient, se calaient devant des sirops. On en vit, pendant dix ans, qui lurent constamment *l'Annuaire*, y suivant sur les chemins de l'armée les succès de vieux camarades, et d'autres, à la demi-solde modeste, qui avaient, pendant des heures, le même fond de soucoupe. Ils consultaient les journaux : *le Miroir*, *l'Oracle*, *le Constitutionnel*, *la Quotidienne*, s'agitaient, s'indignaient, interpellaient les clients, les pâles garçons, la caissière ; des veines leur cordaient le cou et leurs faces d'hommes maigres se boursouflaient de fureur ! Ils prenaient pour eux le café. Tout le monde tremblait. Ceux qui ne tremblaient pas — il y en a toujours — étaient priés, par témoins, à quelque rendez-vous matinal dans les environs, et le lendemain, si quelqu'un manquait au café, ce n'était jamais le demi-solde...

N'y prenant pas garde, à tout instant de

vieux gestes de tuerie boulaient leurs reins, leurs épaules; en choquant leurs verres, ils semblaient lever d'invisibles sabres, payaient le garçon dans un élan de coup de poing, scrutaient les consommateurs de ce regard d'étain, fixe, froid, dur, qui intimidait l'ennemi, et chaque carte qu'ils donnaient faisait un deuil.

Cette brutalité cachait une grande tendresse pour celui qu'ils appelaient Lui, l'Enfonceur, la Victoire, le Tondu, le Caporal, la Violette, l'Amante, la Maman, le Monde, Dieu, l'Empereur! Et ils rêvaient de rendre au fils le trône du père. Le peuple avait assez de son roi et eût été prêt à les suivre. Cette époque de 1820 est tout à fait particulière, et je la trouve très justement caractérisée dans le livre de Parigot sur *Dumas père,* en cette page qu'il est ici de mise de relire :

Les enfants nés en France entre 1800 et 1815 n'ont pas eu froid en venant au monde. Conçus entre deux batailles, nés d'un sang tumultueux, trop jeunes pour comprendre les misères de tant de gloire, ils grandissaient sous « les soleils d'Austerlitz », le cerveau chauffé par un ciel ardent.

Nous ne respirons plus le même air. La critique historique poursuit son œuvre. A chaque fois qu'elle attaque la légende et qu'elle en entame le granit, une étincelle jaillit et s'éteint, une poussière lumineuse vole et disparaît : c'est une parcelle de l'imagination d'autrefois qui s'en va comme les vieilles lunes du poète. Mais les vieilles lunes ne peuplent plus d'étoiles notre ciel désenchanté. Depuis un temps, les Mémoires s'ajoutent aux Mémoires; une exposition de la Révolution et de l'Empire s'est ouverte, où nous avons scruté les livres de comptes domestiques de Napoléon, examiné ses chapeaux et ses sabres, et cherché avec plus de curiosité que d'enthousiasme le *fait,* non le *merveilleux*. Car nous ne concevons plus sans peine, même ceux d'entre nous qui s'efforcent à comprendre, l'état de l'âme française vers 1820.

Les Bourbons, pacifiques, ne l'occupaient pas assez. Elle s'exalta dans ce calme. Bonaparte avait fait l'histoire; les survivants de Waterloo firent la légende. Du fond du peuple monta la gloire impérissable. Ceux qui ont parcouru l'Europe avec lui tournent obstinément leurs regards vers le golfe de Juan ; ils ne peuvent croire qu'il soit mort ; et enfin, quand il est avéré qu'il ne reviendra plus, qu'il a cédé sur son rocher à l'humaine destinée, sa figure grandit encore aux yeux de ceux qui furent de ses exploits; elle apparaît comme le symbole du sentiment national ; le petit chapeau, la redingote grise où se dissimulait la main qui gagnait les batailles et signait les traités, ils revivent déjà d'une vie fabuleuse dans la tradition orale.

Byron, Hugo, Béranger, Raffet, le vieux Dumas, sont sortis de cette fournaise des esprits. Que penser alors de ceux qui avaient vécu la légende et qui lui avaient survécu?

M. d'Esparbès en a vigoureusement croqué quelques-uns de ces modestes héros, qui tuaient et se faisaient tuer pour le pâle duc de Reichstadt, se privaient de tout pour servir la cause, démolissaient les *ultras* et tassaient chaque jour leur homme. Tels furent le colonel de Montander, le silencieux capitaine Doguereau, avec son ordonnance Goglu, et aussi Fortunat, de Triaire, de Chambuque, de Touré, le chef d'escadrons Thierry, qui, bien que aveugle, se battait en duel; le major Coutillol, devenu fou et toujours occupé à préparer des contrepoisons pour le roi de Rome. Il lui envoyait des agents qui se faisaient nettement tuer. Ils étaient neuf. Une femme les trahit; ils furent exécutés. C'est un beau sujet de récits que l'histoire de ces héros si romanesques, si aventureux, si chevaleresques. L'auteur les a traités avec talent; ses pages sont colorées, vibrantes, trépidantes dans leur style heurté et souvent bizarre. Les scènes sont bien vues et demeurent dans le souvenir du regard.

M. de Breuilly a « mouchardé »; il faut le « tasser ». Il passe sur les boulevards avec sa maîtresse au bras, et il fait sale. Il crie :

— Brutes! vous ne pourriez pas faire attention! Quel est celui.....

Son choc refoulant les balayeurs, un homme trébucha. Mais à peine était-il tombé qu'un poing ferme, d'une torsion, retourna M. de Breuilly :

— Un mot, jeune homme.

— Pascal!

— Merci, dit le vieillard en se relevant; je ne puis vous voir, monsieur, car je suis aveugle; mais, sans vous, ce brutal m'eût jeté sous les voitures.

— Vous entendez... dit Doguereau.

La foule se resserrait : « Deux lapins de l'Empereur », fit un ouvrier. Doguereau étreignait toujours le jeune homme.

— C'est inconcevable, dit M. de Breuilly, devenu blême; il me faut donc croire, monsieur, que vous demandez une aventure. Un homme de votre âge, cependant...

— Recrue, tu gazouilles!

La main de Doguereau, en saisissant la redingote, avait fait sauter trois boutons. Paris, dans ces légers drames, approuve toujours le plus fort; on se mit à rire.

— Faites des excuses à la vieillesse aveugle, mon enfant, dit le capitaine, ou donnez-moi votre carte.

— Et pas celle de papa, dit l'ordonnance. As-tu compris, mon ami?

— Lâchez-moi!

— Pascal! sanglota la jeune femme.

— Des excuses, répétait Doguereau.

— Non. Voici mon adresse. Lâchez-moi.

— Je vous lâche.

Libre, il s'élançait; Goglu lui fit faire deux tours :

— Et si t'as pas compris, porte-le à ta tante.

Voici le duel. M. de Breuilly regarde

avec effroi le torse nu, balafré du vieux grognard :

Le torse de ce malade, dur comme un bloc de fonte, développait du col au ventre un tracé d'histoire, et les grands tumultes, chacun, comme sur une carte, hurlaient leurs noms par de si profondes entailles, qu'instinctivement M. de Breuilly recula d'un pas...
On reconnaissait les charges de la République lointaine dans le lacis de lignes dont s'entortillait ce vieux corps ; on en retrouvait de plus récentes, celles du Consulat, aux estafilades plus nettes, aux nombreuses criblures qui vrillaient la peau de points blancs, et sur le terrain de cette chair à bataille, s'annonçant par des coups fameux, l'Empire, enfin, commençait : les sabrées d'Austerlitz recouvraient la trame d'Arcole ; les bombes du thorax, piquetées de décharges, révélaient Iéna, et les muscles du ventre, écharpés, tirés, rempoignés en tas, puis recousus, parlaient d'Eylau funèbrement ; Essling et Wagram avaient cravaté ce cou ; mais la Moskowa, plus hardie, s'était ruée à la face ; Lutzen creusait les bras de ravines, l'herbe du poil n'y poussait plus ; Leipzig, lamentable, avait haché les épaules, et on devinait enfin Waterloo, qui, sans blessures, avait percé le cœur à mort. Ainsi, dans le soleil de la salle, apparut Dogueréau. Cet athlète aux jambes d'argile se tenait effacé, mais droit, la garde basse, sans fente, raidi le plus possible sur ses jarrets mous, et un imperceptible tremblement d'infirme agitait son pantalon gris fer. Cet arrêt, cette sorte d'éblouissement dans l'admiration de la crainte, n'avaient pris qu'un cillement d'œil à son nerveux adversaire. Une voix tranquille dit :
— Allez, messieurs.
Et, subtil comme un vol d'abeille, le « zizeyage » commença...

L'instant d'après, ce dénouement simple et sans phrases :

— Ma chemise, dit la voix de Dogueréau.
Comme ils se retournaient, deux bras se levèrent ; une lame brilla hors d'un dos, et ils entendirent une épée tomber.

Un poignant épisode est celui où le peloton d'exécution refuse de tirer sur les vieux de la garde, quand les demi-solde sont collés au mur.

L'histoire du Téniers est lestement enlevée et bien contée. C'était à la bataille, non de Waterloo, — les vieux ne prononcent jamais ce nom, qu'ils laissent aux Anglais — mais du Mont-Saint-Jean. Chouard avait recueilli un tableau de Téniers, qui est même signé *Téniers*, ce qui serait en réalité fâcheux, car ce serait la preuve de la contrefaçon. Le maître signait par un T dans un O, ce que M. d'Esparbès a oublié, en cadet de Gascogne insouciant des choses du Nord. Ce tableau, c'est une kermesse. La police veut le reprendre pour le mettre au Louvre. Mais Chouard tient au don de l'Empereur, et il consulte Dogueréau. Il en a refusé des sommes. Il faut sauver de la police le don de l'Empereur — car Napoléon lui avait consenti ce butin pour sa belle conduite. Dogueréau trouve le moyen.

Il découpe dans le tableau deux trous pour les bras, et l'autre porte sa Kermesse en gilet, sûr qu'on ne donnera pas son gilet au Louvre.

Il faut suivre ces gens au café, où ils ont une façon à eux de faire déguerpir le bourgeois ou de le provoquer pour le « tasser », afin qu'il y en ait un de moins ; car ils raisonnent tout comme des anarchistes supprimant des bourgeois.

Il faudrait aussi lire le suicide de Fortunat qui, ayant hérité du cheval de son colonel, lui consacre tout son revenu de 500 francs par an, et se nourrit des croûtes laissées par la jument. La bête perd un fer. Il n'a plus le sou pour la faire ferrer : alors il se précipite avec elle dans le fleuve devant la machine de Marly.

Toute la fin du livre est touchante : c'est la mort du roi de Rome, qui avait pleuré les Demi-solde. Le dernier de ceux-ci avait esquivé la police. En 1832, il cria : C'est LUI qui revient ! L'épilogue est ingénieux. C'est un extrait des journaux de 1897, date à laquelle la tombe du duc de Reichstadt cessa de recevoir le tribut annuel de fleurs qu'une dame voilée lui apportait ; c'était la maîtresse de Montander, celle qui a trahi et perdu les Neuf Mousquetaires, comme il faut les appeler. Elle n'est plus, rien ne demeure, et c'est seulement à présent que le roi de Rome est mort.

Tout ce roman est attachant, pittoresque, héroïquement comique, tendrement brutal, saisissant de vérité et de romanesque ; c'est toute une époque, et c'est une œuvre.

***

Voici un livre des plus curieux, *Papiers d'autrefois*, par Paul et Victor Glachant (chez HACHETTE). A vrai dire, cet autrefois n'est pas très reculé, puisqu'il nous reporte à Victor Hugo. Mais les deux frères, fils du fameux helléniste, ont gardé de l'héritage paternel une méthode scientifique, minutieuse, observatrice et perspicace qui les a servis dans ce genre particulier de travail, que peu auraient mené à bien.

La composition de ce volume comporte une bonne préface de Faguet, qui avait également préfacié en tête du *Montaigne*, de Guizot, et qui vient d'écrire un livre excellent sur *Flaubert*, à cette même librairie Hachette. Puis vient une étude fort originale sur les manuscrits de Victor Hugo qui sont à la Bibliothèque nationale et que nos deux critiques et philologues ont traités tout comme s'ils se fussent

trouvés devant Phèdre ou Lucien. Un chapitre décrit les dessins de Victor Hugo, qui sont à cette même Bibliothèque nationale. Nous lisons ensuite deux lettres inédites de Victor Hugo, une étude sur les manuscrits de Lamartine, une autre sur Dübner, et encore deux lettres inédites, l'une de Mérimée, l'autre de Beulé. C'est un nid d'autographes soutenu par la frondaison du commentaire. Et l'on n'imagine pas tout ce que l'on peut induire, déduire, conclure et affirmer du simple aspect de ces manuscrits, car leur aspect déjà instruit et informe l'histoire et la critique.

La préface de Faguet est intéressante, et je voudrais pouvoir transcrire le piquant parallèle qui y est esquissé entre les méthodes de travail de Hugo, de Lamartine, de Balzac. Lamartine travaillait à cheval ou à pied, et raturait dans son esprit ; il écrivait quand il en était au dernier état.

Hugo, au contraire, ne pouvait se juger que quand il avait extériorisé sa pensée en l'écrivant.

Ses ratures sur le manuscrit, comparées aux ratures de Balzac sur les *épreuves*, entrainent le préfacier à d'aimables conjectures :

Qui sait si le personnalisme aigu de Victor Hugo ne se retrouve pas ici? Son manuscrit, c'est lui-même. C'est écrit de sa main. C'est une partie de sa personne. C'est son moi objectivé. Il peut travailler sur cela, et sur cela en effet, il travaille de tout son cœur. Mais l'épreuve, c'est déjà quelque chose où il y a un autre que lui. Ce n'est pas chose où il retrouve sa main, son geste, son empreinte. Ce n'est pas sur ce chiffon d'atelier qu'il aime à continuer de penser et de sentir et de peindre et de se peindre. Le travail de Lamartine s'arrête au papier exclusivement, parce qu'il vit d'une vie intérieure intense; — le travail de Hugo est très actif sur le papier, parce qu'il a besoin de se projeter lui-même à l'extérieur pour se bien voir, mais s'arrête à l'épreuve exclusivement, parce qu'il n'aime plus à se voir dans un travail où autrui a eu sa part ; — le travail de Balzac enfin, homme d'action, ou qui croit l'être, homme en dehors et d'une expansion formidable, s'accommode bien de cette feuille imprimée qui est déjà chose mêlée à la vie commune, à la vie publique, à la grande agitation universelle.

Mais il est temps d'entrer à la Bibliothèque où les frères Glachant nous appellent et nous montrent déjà un curieux autographe qui leur appartient, le second feuillet de la proclamation des proscrits de Jersey ; l'écriture n'est pas encore cette belle et altière bâtarde des vieux jours.

La Bibliothèque nationale possède trente-quatre manuscrits dont ce livre nous donne la description, pour trois types caractéristiques, *les Orientales, les Châtiments, la Légende des siècles*. Le verso n'est pas moins intéressant que le recto des feuillets, car beaucoup de pièces sont écrites sur l'envers des lettres de ses amis. Tous ces gens étaient presque aussi brouillés avec l'orthographe que Voltaire ou Sévigné. Sainte-Beuve parle dans son billet d'un ami qui a peine à se *substanter;* la marraine de Hugo lui écrit : « Je *plasses* mes espérances, je *réussiré*, etc. »; Abel Hugo écrit la rue de *Vernauil*, et Victor Hugo lui-même fait ce lapsus :

Qu'il glisse, et roule, et tombe, et tombe, et se rattache
De l'ongle aux *durs* parois.

En marge, cette note : « *Paroi* est féminin, dures. » Et le vers fut refait :

De l'ongle à leurs parois !

Les notes des *Orientales* sont de son ami Ernest Fouinet, qui lui donnait, dans de longues lettres, tous les renseignements sur cet Orient que Hugo n'a jamais vu et qu'il a si bien décrit. Le poète ne recopiait même pas pour l'imprimeur; il cerclait les passages d'une accolade et mettait cette note : « N'imprimer que ce qui est entre parenthèses. » Fouinet était employé et écrivait sur du papier à en-tête : *Administration des contributions indirectes*.

Beaucoup de notes pour l'imprimeur, et beaucoup de retouches, très édifiantes pour comprendre son travail :

Malgré sa merveilleuse facilité et son incomparable souplesse, il est presque superflu de constater que sa pensée ne sort pas toujours d'une même coulée. Il ébauche, au préalable, une charpente, une réduction de tout le poème naissant. Il fixe, avec un lumineux relief, les divisions essentielles, qu'il rend, au besoin, plus saillantes à ses propres yeux à l'aide d'un vers ou d'un hémistiche imagé. — En veut-on deux exemples incontestables ? En vedette et en marge, des lions (*Légende des siècles*, I, 2, *D'Eve à Jésus*), on aperçoit une sorte de canevas en vers, sous forme de note ; c'est le germe, le *monstre* de toute la pièce :

« Un homme vêtu de blanc apparut sur le bord de la fosse... Les quatre lions s'élancèrent au bord... »

Et l'homme dit : La paix soit avec vous, lions.
. . . .
Puis il leva la main ; les lions s'arrêtèrent...
Cet homme vient à vous de la part des forêts.
Cet homme vient à vous de la part du désert.
Cet homme vient à vous de la part des nuages...

Voici les jalons posés pour *Le Jour des Rois*.

Flamme au septentrion. C'est Vich incendiée.
. . . .
Flamboiement au midi. C'est Girone qui brûle.
. . . .
Rougeur à l'orient. C'est Lumbier en feu.
. . . .
Fumée à l'occident. C'est Téruel en cendre.

Puis, la période de gestation terminée, le plan une fois établi dans ses lignes capitales, Hugo confie enfin au papier, tout d'une haleine, sous la dictée de sa mémoire fidèle, la pièce qu'il a ruminée en sa tête. Mais il y revient bientôt, d'ordinaire pour l'enrichir de puissantes digressions, de somptueux développements; car — nous le répétons — il supprime à regret. De là ces périodes qui se déroulent avec tant de nombre et d'ampleur, ces descriptions accessoires, parfois poussées à outrance, ce flux d'idées et de détails de second ordre qui arrivent — on l'a vu à propos des *Châtiments* — à doubler, voire à tripler les élucubrations primitives.

Ces manuscrits sont édifiants; leur seul aspect a la vertu de nous faire entrer dans le cabinet de travail du poète, de regarder sa plume d'oie par-dessus son épaule, il nous livre tout et semble nous dire comme à ses enfants :

Tenez, crayons, papiers, mon vieux compas sans pointe,
Mes laques et mes grès, qu'une vitre défend,
Tous ces hochets de l'homme enviés par l'enfant,
Mes gros Chinois ventrus faits comme des concombres,
Mon vieux tableau, trouvé sous d'antiques décombres,
Je vous livrerai tout; vous toucherez à tout!
Vous pourrez sur ma table être assis ou debout,
Et chanter, et traîner, sans que je me récrie,
Mon grand fauteuil de chêne et de tapisserie.

On le voit hésiter sur les épithètes, dont il aligne des provisions en marge, sur le choix des mots, dont il fait des listes, *saphirs*, *perles* ou *rubis* pour l'herbe, *gueules* ou *bouches* pour les dauphins, sur le choix même des batailles, car Wagram ou Marengo devient Austerlitz, Aboukir devient Wagram, et, pour les personnes, Brune a remplacé Hoche; il y avait Spartacus, il y aura Pauline Roland; il y avait Chrysès, il y aura Falstaff. Dans les *Châtiments*, c'est une jonglerie de noms propres. Mais il faut abréger. On voit par là le sens et l'intérêt de ce travail où la philologie éclaire la critique, et dont les auteurs concluent :

On a trop longtemps et longuement disserté sur *l'art pour l'art*. Beaucoup de lances furent rompues contre ce moulin à vent. Sans être des « hurluberlus », dignes du salut de Cyrano, Théophile Gautier et, après lui, les Parnassiens ont revendiqué le mérite d'avoir renouvelé — sinon découvert — cette formule. Que ceux d'entre eux qui marchent encore se transportent aux archives de la rue de Richelieu, et qu'ils s'inclinent, disciples déférents, devant ce qui subsiste, en ce sanctuaire, de soixante-sept années d'épiques tournois et de labeur surhumain.

Les études sur Lamartine, sur Dübner sont à lire. Mais il ne faut pas fermer ce livre sans connaître cette lettre inédite qui nous montre Hugo homme d'affaires. On a fait un livre sur les *Finances de Voltaire*. Où est le Nicolardot qui fera l'étude de Hugo au point de vue commercial? Il faudra qu'il médite ce projet draconien de traité envoyé à l'éditeur Polydore Millaud, directeur du *Petit Journal*, occupé à préparer une encyclopédie populaire : *Tout pour tous*. Voici ce poulet :

Bruxelles, 17 août 1868.

Monsieur et ancien ami,

De nos conversations avec M. Albert Millaud, votre fils, il résulte ceci :

Immédiatement après la signature du traité spécial pour le livre *Tout pour tous*, entre vous, d'une part, et M. Paul Meurice, et mes deux fils Charles et François, d'autre part, je me considérerai comme engagé :

1° A vous donner pour le livre *Tout pour tous* une préface ayant au moins l'étendue de l'introduction de *Paris-Guide*. Cette préface sera payée par vous à raison de 100 francs la page, en prenant pour type et modèle de la page, tant pour la justification que pour le nombre de lignes ou de lettres, l'édition belge princeps (1862) des *Misérables* en dix volumes. Moyennant ce prix, payé comptant à la livraison du manuscrit, vous aurez le droit d'imprimer à un nombre illimité d'exemplaires et pour un temps illimité cette préface dans le livre *Tout pour tous*, sans pouvoir l'imprimer et la vendre à part dans un autre format, l'auteur se réservant la propriété de son œuvre sous tous les autres formats que le format du livre *Tout pour tous*.

Si vous persistiez à souhaiter que je vous donnasse, outre cette préface, pour le livre *Tout pour tous*, la rédaction faite par moi de vingt-quatre mots à mon choix dans le livre *Tout pour tous*, ces vingt-quatre mots ayant pour type et modèle les quatorze esquisses-examens au chapitre : *Les génies*, du livre *William Shakespeare*, vous payeriez ensemble, la préface et les vingt-quatre mots, le prix d'un volume entier, c'est-à-dire 40 000 francs, payables comptant à la livraison du manuscrit.

Ici, nous passons toute une page de conditions et d'exigences.

Il est convenu que je ne livrerai la préface de *Tout pour tous* qu'après la publication de mon plus prochain ouvrage en un ou plusieurs volumes.

Si vous êtes d'accord avec moi sur ces divers points, soyez assez bon pour transcrire cette lettre dans votre réponse.

La remarque des frères Glachant est juste :

Notez cette précaution, qui décèle l'homme d'affaires expérimenté; à cela près que les négociants ont coutume de garder eux mêmes copie de leurs lettres de commerce. V. Hugo charge de ce soin son correspondant.

Au total, ce livre est une piquante contribution, d'un aspect neuf, à l'histoire littéraire; la tentative n'a rien que de flatteur pour le maître. C'est Hugo étudié comme s'il était déjà Homère.

Léo Claretie.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Le ciment armé est à l'ordre du jour; partout où l'on fait des constructions on en parle, et en ce moment où Paris n'est plus qu'un vaste chantier, on a de tous côtés l'occasion de le voir de près; mais bien des gens, malgré cela, ne savent pas du tout ce que c'est. On voit de légers treillis de fer indiquant vaguement l'emplacement d'un pilier, d'une console, d'un plancher, voire même d'un tuyau de conduite; puis, plus tard, on retrouve tout cela enveloppé de planches et quelques jours après celles-ci enlevées, on est tout étonné de se trouver en présence d'un travail en maçonnerie à peu près terminé. Si on s'était trouvé là au bon moment, on aurait vu les ouvriers couler du béton de ciment dans le moule en planches entourant les armatures en fer : c'est là le ciment armé. Cet alliage de deux éléments si dissemblables, le fer et le ciment, donne des résultats merveilleux en se complétant l'un par l'autre : le fer est là pour résister à la traction, le ciment pour résister à la compression. La résistance est supérieure à celle de la maçonnerie, le volume et le poids sont de beaucoup inférieurs; ainsi, une cloison en briques de 6 centimètres d'épaisseur pèserait environ 100 kilos au mètre carré, tandis qu'il peut être remplacé par un treillis de fer noyé sous une épaisseur de 3 centimètres de ciment qui ne pèsera pas plus de 70 kilos. En ce qui concerne la construction des maisons, on a, par l'emploi du ciment armé pour les planchers et cloisons intérieures, le grand avantage, en sus de la légèreté et la solidité, d'avoir une matière incombustible. Dans un incendie il se comporte très bien, beaucoup mieux que le fer dans les constructions où il est employé seul, car dans ce cas il se dilate, se tord et se fond même, tandis que, entouré de sa gaine protectrice en ciment, il reste intact. On en a eu à plusieurs reprises la preuve certaine et des expériences instituées par des compagnies d'assurance avaient, du reste, démontré l'avantage de son emploi à ce point de vue. En Allemagne, des voûtes, des escaliers en ciment armé ont supporté sans éprouver de dommage une température de mille degrés pendant une heure.

Un plancher chargé de 100 tonnes a subi pendant deux heures un feu de bois enduit de pétrole et ensuite le refroidissement brusque produit par le jet des pompes, sans s'effondrer.

On aurait pu craindre l'oxydation du fer en présence de l'eau, du sable et du ciment; mais l'expérience démontre qu'il n'en est rien : au contraire, il est désoxydé. En effet, le fer, lorsqu'on l'emploie, est toujours recouvert d'une couche plus ou moins épaisse de rouille, et dans les travaux en ciment armé qu'on a eu l'occasion de démolir, on a retiré le fer à l'état poli et brillant. Cela tient à ce que l'adhérence entre le ciment et l'armature est telle que la couche d'oxyde se détache plutôt de

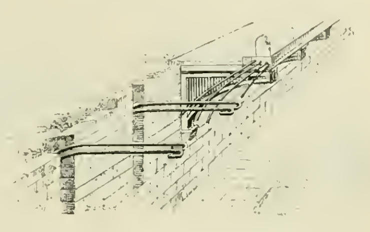


Fig. 1. — Emploi du ciment armé pour la construction des consoles soutenant un trottoir en encorbellement.

Au premier plan, armatures des consoles non encore faites et les armatures de la bordure du trottoir.

celle-ci; ou peut-être à une autre cause qu'on ne connaît pas encore, mais le fait n'en est pas moins là.

Si le principe du ciment armé est le même pour tout le monde, les procédés employés pour son application sont assez variables. On comprend, en effet, que la forme et la disposition des armatures sont assez différentes suivant le travail à effectuer et elles varient aussi avec chaque constructeur; la composition du béton de ciment a aussi une grande importance, elle n'est pas la même dans tous les cas. En principe, on commence par mettre en place l'armature; pour une console, par exemple, comme celles qui supportent les trottoirs qui surplombent un peu le chemin de fer de Ceinture, deux tiges de fer, recourbées au bout, font saillie en dehors du mur de soutènement (fig. 1). A cet endroit on établira un moule en bois ayant la forme de la console et ensuite on coulera et on tassera avec soin du béton; on laisse sécher pendant quelques jours, puis on enlève le moule et on achève l'ornementation par un enduit en ciment plus fin. Dans la construction des deux palais qui sont destinés à remplacer aux Champs-Elysées l'ancien Palais de l'Industrie, on a fait des planchers de 10 mètres de portée qui ont

été chargés sans inconvénient à raison de 1 500 kilogrammes par mètre carré.

L'emploi du ciment armé, quoique encore assez récent, a déjà amené une véritable transformation dans l'art de la construction.

* * *

Dans les rues étroites, il est fort difficile d'éclairer convenablement les locaux des étages inférieurs avec la lumière naturelle du jour. Celle-ci n'arrive aux fenêtres que sous un angle très aigu et va frapper la partie du plancher qui se trouve immédiatement voisine; il faudrait qu'en cet endroit le plancher fût parfaitement blanc pour renvoyer la lumière dans la pièce, mais ce n'est pas le cas, les planchers sont faits pour marcher dessus et sont plutôt noirs que blancs. Un moyen souvent employé consiste à disposer un réflecteur en dehors de la fenêtre, de façon à renvoyer le rayon sur le plafond qui peut être entretenu en bon état de blancheur et diffuse la lumière reçue dans la pièce; cette méthode donne de bons résultats si on entretient les réflecteurs en bon état, ce qui est fort difficile. On emploie depuis quelque temps un autre procédé qui est basé sur les propriétés du prisme.

Un rayon lumineux qui traverse une surface prismatique ne poursuit pas son chemin en ligne droite, mais il dévie dans une direction qui varie avec l'angle du prisme. Donc, si on place transversalement à la vitre d'une fenêtre une série de petits prismes parallèles (fig. 2), la lumière qui arrivera d'en haut sur cette vitre n'ira pas frapper le plancher, mais elle sera réfractée et diffusée dans toute la pièce; il y en aura une partie absorbée par le milieu traversé, mais cette quantité sera moindre que celle qui serait absorbée par le plancher. Elle dépend, du reste, de la qualité de transparence de la matière choisie qui peut être du cristal. Il serait évidemment trop coûteux de disposer des prismes sur des vitres, aussi a-t-on fabriqué sous le nom de « vitres luxfer » des carreaux de 10 centimètres de côté qui sont moulés d'une seule pièce, de façon à être d'un côté parfaitement polis et de l'autre taillés en une série de bandes prismatiques; ces carreaux s'assemblent entre eux facilement pour former des plaques de dimensions quelconques. Sur le même principe, on fait des pavés qui permettent d'avoir des plafonds lumineux entre deux étages, ou de garnir des cours dont les dessous forment alors des sous-sols bien éclairés et utilisables comme magasins.

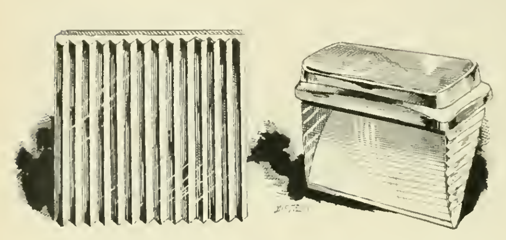


Fig. 2. — Vitres et dalles *Luxfer* avec prismes pour diffuser la lumière dans les locaux des rues étroites où le jour n'arrive aux fenêtres que sous un angle très aigu.

* * *

On mange trop en général et on mange mal; nous ne voulons pas dire qu'on a de mauvaise cuisine, au contraire, c'est souvent parce qu'elle est très bonne qu'on mange trop; mais, au point de vue de l'entretien du corps en bon état, les aliments sont mal dosés. M. le docteur Plateau a publié récemment, dans *le Bulletin de thérapeutique*, une étude très intéressante sur la ration alimentaire d'entretien. Bien que faite surtout au point de vue du traitement de la goutte et de l'obésité, cette étude peut être utile à tout le monde. La ration alimentaire d'entretien est la quantité d'albuminoïdes, hydrates de carbone, et graisse qu'il faut s'assimiler pour vivre sans gagner ni perdre de poids; les recettes de l'organisme doivent équilibrer les dépenses. On ne peut évidemment donner des proportions absolues, car le régime doit varier avec la somme de travail, l'âge, le sexe et le tempérament du sujet; les saisons et la latitude du pays qu'on habite ont aussi leur influence. Malgré cela, une donnée générale est toujours utile pour servir de guide, sauf à apporter les modifications indiquées par les circonstances.

Donc, d'après les savants qui se sont occupés de la question, la ration moyenne chez un adulte de poids moyen doit être de 100 grammes d'albumine, 56 de graisse et 400 ou 500 d'hydrates de carbone (ces derniers sont produits notamment par le pain; les pâtes telles que nouilles, macaroni; les légumes secs, etc.).

Ceci étant le régime au repos, il suffira, quand on passe au travail, d'augmenter seulement la dose d'albumine de 10 pour 100, soit 10 grammes en plus qui peuvent être représentés par 50 grammes de viande;

une petite côtelette ou un rognon de mouton, par exemple.

Tout travail produit de la chaleur ou plutôt un nombre de calories qu'on peut déterminer; en mécanique, on établit le rendement en faisant le rapport entre le nombre des calories fournies et le nombre des calories recueillies; on sait par là que 5 ou 6 pour 100 seulement des calories contenues dans le charbon sont utilisés par la machine à vapeur et que dans le moteur à gaz le rendement est bien meilleur, puisqu'il utilise environ 25 pour 100 des calories qu'on lui fournit. C'est à peu près ce dernier rendement qu'on peut adopter pour l'homme; seulement les aliments qu'on lui fournit coûtent, en général, beaucoup plus chers que ceux qui sont employés pour le moteur mécanique.

Du reste, on est forcément moins précis dans ce genre de calcul quand il s'agit de l'homme, car on se trouve alors en présence d'une machine dont les organes ne sont pas dans des rapports constants et varient avec chaque sujet à l'étude; on reste donc toujours un peu dans le vague. On a d'abord dû déterminer la relation qui doit exister normalement entre la taille et le poids. Les formules proposées sont variables, et on comprend qu'il est impossible d'en avoir une absolument générale. Celle de Mathieu paraît assez exacte pour les sujets adultes dont la taille varie de 1^{m},60 à 2 mètres : ils doivent peser autant de kilogrammes, moins 100, qu'ils ont de centimètres. Ainsi un homme de 1^{m},80 pèse normalement 180 moins 100, ou 80 kilogrammes. On peut admettre, d'autre part, que, dans des conditions moyennes de travail, il faut fournir à la machine humaine quarante calories par kilogramme; il suffirait donc, en principe, de savoir le nombre de calories que peuvent produire l'albumine, la graisse et les hydrates de carbone. Or cela est également connu : 1 gramme d'albumine produit 4,1 calories; 1 gramme de graisse, même quantité, et 1 gramme d'hydrates, 9,3 calories; on sait également combien de chacun de ces éléments entre dans les substances qui servent habituellement à notre nourriture. On a donc tous les éléments du problème : étant donné un homme de tel poids ou de telle taille, quelle doit être son alimentation? C'est là que M. le Dr Plateau a fait sur lui-même une étude intéressante. Pesant 80 kilogrammes, il doit absorber, à raison de 40 calories par kilogr., 3200 calories, et si nous appliquons à la ration alimentaire moyenne que nous donnions en commençant le nombre de calories produites par chaque élément, nous trouvons environ 2800 calories. Ce serait donc un peu faible, mais il est à remarquer que ce chiffre se rapproche sensiblement de celui donné plus loin d'après le calcul théorique. D'après diverses considérations, M. Plateau a pensé cependant qu'il fallait modifier la ration alimentaire de façon à obtenir 156 grammes d'albumine, 69 grammes de graisse, 470 grammes d'hydrates de carbone. On aurait pu procéder par synthèse et s'ingurgiter chaque élément à l'état plus ou moins pur, mais cela ne serait pas très pratique et il était préférable de procéder par analyse en se nourrissant de mets ordinaires de la cuisine courante et en s'en rapportant aux tableaux dressés par les spécialistes pour la teneur de ces mets en chacun des éléments principaux : albumine, graisse, hydrates. Pour se rendre compte de la quantité d'aliment ingérée réellement, l'assiette contenant chaque mets était pesée avant le repas et pesée de nouveau après avec les débris d'os, peau, etc., non ingérés.

Voici, par exemple, le menu d'une journée à titre de renseignement général : le matin, lait sucré et pain; à midi, œufs à la coque, côtelette de mouton, pommes de terre, fruits; le soir, soupe maigre, poulet rôti, artichaut farci, gâteaux, fruits. Le tout accompagné de pain, bien entendu. Le total des calories ainsi fournies n'est que de 2030; il y a, en tant que quantité d'éléments absorbés, 101^{gr},19 d'albumine, 76^{gr},18 de graisse et 222 grammes d'hydrates de carbone. D'après ce que nous avons dit plus haut, la graisse serait en excès, il manquerait un peu d'albumine et les hydrates de carbone seraient en quantité notablement trop faible. Dans le cas particulier de M. le Dr Plateau qui est goutteux, on ne pourrait les augmenter qu'au détriment du régime indiqué par le traitement de cette maladie; mais d'autres pourraient arriver à la dose normale en ajoutant des pâtes ou des féculents au menu. Ce que nous avons voulu indiquer surtout par l'analyse très succincte de cette étude, c'est avec quelle petite quantité d'aliments on peut arriver à atteindre le poids normal de chaque élément nécessaire à une bonne alimentation, tout en variant suffisamment le menu de chaque repas.

On rapprochera utilement de ce travail de M. le Dr Plateau le résumé que donne la *Revue technique* au sujet de la force motrice de l'homme comparée avec celle des moteurs mécaniques.

Dupin a fait ce calcul en faisant porter par un guide des Alpes un poids de 12 kilogrammes pendant dix heures, avec une élévation en hauteur de 400 mètres par heure; l'homme pesant 70 kilogrammes, soit 82 avec sa charge, le travail fourni

était donc de 82 × 400 × 10 = 310 000 kilogrammètres. D'autre part, Rühlmann a calculé le travail théorique; d'après la théorie mécanique de la chaleur, le travail moteur d'une machine quelconque est représenté par la chaleur qui se développe par la combustion ou oxydation du carbone et de l'hydrogène qu'on lui fournit. Or la combustion d'un kilogramme de carbone développe 8 080 calories et celle d'un kilogramme d'hydrogène 34 462 calories. On admet que l'homme produit en douze heures l'oxydation de $0^{kg},252$ de carbone et $0^{kg},0155$ d'hydrogène. Le nombre de calories qu'il développe est donc de 2 573 (0,252 × 8 080 + 0,0155 × 34 462). On sait que pour élever d'un degré la température d'un kilogramme d'eau il faut dépenser un travail de 425 kilogrammètres, c'est ce qu'on nomme l'équivalent mécanique de la chaleur. Nos 2 573 calories représentent donc 1 094 000 kilogrammètres (2 573 × 425).

Comme nous l'avons dit plus haut, le rendement d'une machine est le rapport entre le travail théorique, celui contenu en réalité dans l'aliment fourni à la machine, et le travail recueilli; si nous admettons le chiffre de Dupin pour ce dernier, soit 310 000 kilogrammètres, et le chiffre de Rühlmann, soit 1 094 000 pour le premier, nous avons comme rendement environ 28 pour 100 $\left(\frac{3\,100}{1\,094\,000}\right)$, et en réalité on a, d'après bien des expériences, été amené à penser que le chiffre de 25 pour 100 était parfaitement admissible. L'homme est donc un excellent moteur, au point de vue du rendement; mais, outre qu'il coûte beaucoup plus cher qu'un autre à alimenter, il a encore le grave inconvénient d'être d'une puissance très limitée par rapport à son poids.

* * *

On pourrait supposer que les navires à voiles ne sont plus susceptibles de perfectionnement et qu'ils sont destinés à être complètement remplacés par les navires à vapeur. Cependant une loi de 1893 encourage leur emploi en leur accordant, par tonneau de jauge et par 1 000 milles parcourus, une prime supérieure de 0 fr. 60 à celle accordée aux navires à vapeur. Aussi les armateurs ont-ils accru leur flotte à voiles et ils recherchent tous les moyens qui peuvent contribuer à accélérer la vitesse. En général, on pensait jusqu'alors qu'une bonne voilure neuve devait être sans trous, c'est une erreur, paraît-il : dès 1894, le capitaine italien Vassalo, dans un rapport circonstancié à l'Association maritime de Gênes, démontrait la supériorité des voiles trouées; il estime qu'on peut augmenter la vitesse d'environ 3 kilomètres et demi à l'heure par ce moyen. Depuis cette époque plusieurs armateurs ont fait trouer leurs voiles et s'en trouvent bien; tout récemment l'expérience en a été faite en grand sur un trois-mâts important (fig. 3) le *Béarn et Bretagne*, de la flottille du port de Bayonne qui arme tous les ans pour la pêche à la morue. On est arrivé facilement par bonne brise à filer 12 nœuds, soit environ 22 kilomètres à l'heure. Jusqu'à présent la théorie n'est pas complètement établie, mais on peut admettre que l'avantage du trou est de permettre à la voile de mieux utiliser le vent, parce que l'air en excès trouve un échappement normal à sa direction, au lieu d'être refoulé sur lui-même et contraint de s'échapper par les bords. On peut faire l'expérience suivante pour s'en rendre compte : si on tend au bout d'une baguette flexible un petit carré de toile sur un châssis et qu'on le place sous une chute d'eau, il sera agité dans tous les sens en décrivant des mouvements désordonnés à droite et à gauche; si on le perce d'un ou deux trous proportionnés à sa surface, il restera beaucoup plus calme, tout en faisant prendre à la baguette une flexion plus grande. Quoi qu'il en soit de la théorie, on a jusqu'à présent déterminé l'emplacement et la dimension des trous empiriquement; ils ont en moyenne de $0^{m},50$ à $0^{m},90$ de diamètre. Quand l'u-

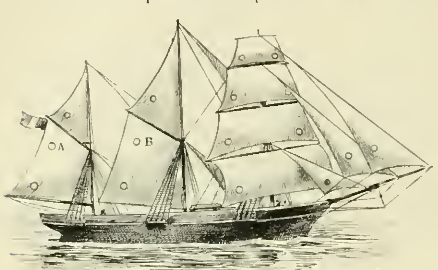


Fig. 3. — Navires à voiles trouées.

Les trous A sont percés dans chaque voile aux endroits que l'expérience et la théorie indiquent; la vitesse du navire peut être, par ce moyen, augmentée de plus de 3 kilomètres à l'heure.

sage en sera répandu davantage, on arrivera à déterminer des règles fixes qui permettront d'obtenir l'effet maximum.

* * *

L'industrie laitière est très productive, surtout aux environs des grandes villes, où l'on trouve facilement l'écoulement des produits et des sous-produits de l'étable. Une propreté minutieuse est nécessaire dans la manipulation du lait et tous les fermiers ne sont pas, sous ce rapport, à l'abri de tout reproche. Suivant les contrées, les vaches sont en plein air ou enfermées, car il n'est pas du tout nécessaire que la bête vive au grand air et paisse dans les gras pâturages pour donner du bon lait et en donner beaucoup; nous connaissons des fermes où des centaines de vaches ne sortent jamais de l'étable que pour aller boire, et cela ne les empêche pas de donner beaucoup de lait, riche en beurre; c'est une question d'alimentation. Quoi qu'il en soit, la traite prend beaucoup de temps, surtout quand les bêtes sont en plein air, disséminées un peu partout; dans ce cas, il n'y a pas de remède, il faut y consacrer le temps et le personnel voulus, et vendre le lait et le beurre en conséquence. Mais quand tout le bétail est rassemblé dans des étables, il est possible d'arriver à faire la traite mécaniquement et rapidement. On a proposé plusieurs systèmes et l'un d'eux est utilisé en Allemagne depuis quelque temps. Il consiste à disposer autour de l'étable une canalisation en tuyaux de fer, canalisation qui est fermée aux deux extrémités. Elle porte des branchements en face de la place occupée par chaque animal; au moyen de tubes souples partant de ces branchements, on relie à la tuyauterie chaque récipient placé près de l'animal et destiné à recevoir le lait; ces récipients sont hermétiquement clos par un couvercle en verre. Au moyen d'une pompe on fait une aspiration dans un réservoir d'air A (fig. 4) fixé au plafond, relié à la canalisation et muni d'un tube vertical qui plonge dans une cuve à eau; c'est la colonne d'eau qui s'élève dans ce tube qui donne l'importance de la diminution de pression ou, en d'autres termes, de l'aspiration dans la canalisation; il suffit donc, avec la pompe, de l'entretenir toujours à la même hauteur pour que l'opération soit régulière. On comprend dès lors que si, au moyen d'un raccord spécialement disposé on relie le pis de la vache au réservoir placé à côté d'elle il y aura succion et le lait s'écoulera jusqu'à épuisement.

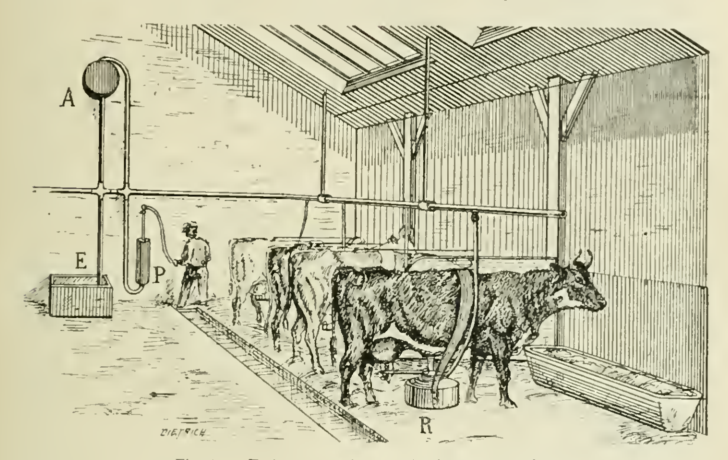


Fig. 4. — Traite automatique et simultanée des vaches.

Une tuyauterie disposée autour de l'étable est reliée à des récipients placés près de chaque animal. Le pis est également relié à ce récipient hermétiquement clos. En produisant une aspiration dans la tuyauterie au moyen de la pompe, la traite se fait sur toutes les bêtes à la fois. Un cylindre, relié à la canalisation et muni d'un tube vertical plongeant dans l'eau, régularise l'aspiration.

Au point de vue hygiénique, le système

paraît avantageux, à condition cependant qu'on lave soigneusement, entre chaque traite, le récipient à lait et surtout le tube

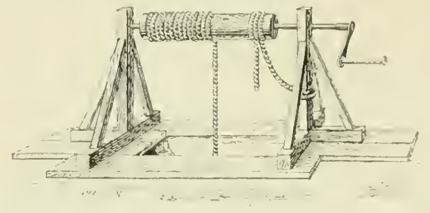


Fig. 5. — Principe du frein à collier employé depuis longtemps sur le treuil du puisatier.

Le treuil, muni de la corde de suspension de la benne, porte à une extrémité une corde faisant seulement une fois le tour du treuil et attachée à un point fixe par l'un de ses bouts. En tirant sur le bout libre, la corde se serre et arrête le treuil.

qui sert à le raccorder au pis; il est à craindre que cette condition ne soit pas toujours exactement remplie et cela doit être, de la part du maître, l'objet d'une surveillance constante et minutieuse. Au point de vue économique, on doit avoir également un avantage, car l'installation, en somme assez simple, ne peut être d'un prix bien élevé et le temps gagné permet la diminution du personnel.

*
* *

La circulation augmente tous les jours dans Paris, et, au moment de l'approche de notre Exposition universelle, il y a lieu de prendre des mesures pour éviter les accidents; la préfecture de police s'en occupe et, parmi les moyens qu'elle se propose d'imposer aux véhicules de quelque importance, se trouve au premier rang le frein instantané. Les freins à vis si employés jusqu'ici sont assez puissants, mais il faut un temps trop long pour qu'ils produisent leur effet et ils doivent être réservés pour la descente des côtes; le frein à collier, qui s'applique au moyeu et qui peut comprendre aussi un patin, produit son action instantanément. Le frein Lemoine, qui est appliqué depuis plusieurs années aux tramways et aux omnibus, est de ce genre. Le principe de ces freins est très simple et il est employé depuis longtemps par les puisatiers pour arrêter le treuil qui leur sert à descendre les matériaux; une corde (fig. 5) fixée par un bout à l'un des montants du treuil fait deux tours sur celui-ci, l'enroulement est fait en sens inverse de la rotation du treuil quand la charge descend; dans ces conditions, si l'on tire sur l'extrémité libre de la corde, le frottement tend à produire l'enroulement, mais l'autre extrémité étant attachée solidement, les spires de la corde ne peuvent que se serrer davantage en produisant un frottement de plus en plus énergique; l'effet est d'autant plus instantané qu'on tire plus fort sur l'extrémité libre. Pour appliquer ce système de freinage à une voiture ou à un vélocipède, on enroule la corde sur le moyeu de la roue, sur lequel on a ménagé un tambour à cet effet; l'extrémité libre est rattachée par un fil de fer à un levier qui se trouve près du conducteur. Pour les grosses voitures, le système est complété par l'action d'un patin venant presser fortement la jante; à cet effet (fig. 6), au lieu de fixer l'extrémité de la corde à la caisse de la voiture, on l'attache au patin F, celui-ci étant maintenu écarté de la jante par un ressort R. Il s'ensuit que, dès qu'on appuie sur la pédale P à laquelle est rattachée l'extrémité libre de la corde, celle-ci tend à s'enrouler sur le tambour G en appliquant fortement le patin contre la jante; c'est ce qui produit l'arrêt instantané, les roues se trouvant bloquées.

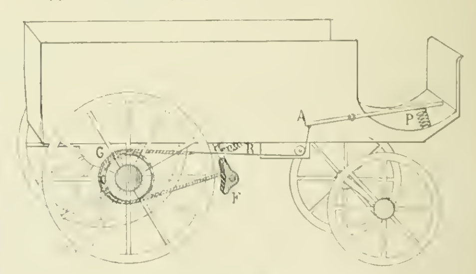


Fig. 6. — Frein à collier et à patin, employé dans les lourds véhicules.

La corde fait une fois le tour du moyeu G; l'un des bouts est attaché au patin F éloigné de la jante par un ressort R; l'autre bout est relié à la pédale P placée sous le siège du cocher. En tirant l'extrémité libre, la corde tend à s'enrouler sur le moyeu en appliquant fortement le patin contre la jante.

G. Mareschal.

Les renseignements de cet article sont donnés au point de vue scientifique et en dehors de toute réclame. Aussi il ne sera pas répondu aux demandes d'adresses ou de renseignements commerciaux.

CHRONIQUE THÉATRALE

Comédie-Française. — *Frêle et forte*, drame en un acte, de M. Veyrin. — *La Douceur de croire*, conte mystique en trois tableaux, de M. Jacques Normand.

On ferme !... L'été venu, tous les théâtres, l'un après l'autre, ont clos leurs portes, et la saison qui, l'an dernier, s'était prolongée jusqu'en août, se traîne péniblement depuis deux mois. La Comédie-Française, obligée par décret daté de Moscou de lutter quand même contre la chaleur, en profite pour liquider quelques pièces reçues et non encore présentées au public... Elle a sorti de ses cartons deux œuvres de caractère bien différent et qui jurent quelque peu d'être accouplées : c'est un drame, de M. Veyrin, *Frêle et forte*, et un conte mystique, de M. Jacques Normand, intitulé la *Douceur de croire !*

Tout d'abord quelques questions.

La Comédie-Française est au-dessus de tout soupçon de mercantilisme, et sûrement les pièces qu'elle joue ont été reçues par le comité avec le ferme propos de les monter avec soin, de leur donner une interprétation de premier ordre et de les habiller d'une mise en scène qui les mette au point le plus parfait pour assurer leur succès... De plus, les sociétaires, qui connaissent aussi bien que quiconque les goûts et les habitudes du public parisien, savent pertinemment qu'à partir d'une certaine date, il est impossible de donner une nouveauté avec la moindre chance de réussite... Il y a une somme minima de conditions dans lesquelles doit se trouver un ouvrage pour être accueilli favorablement, et les exemples de pièces représentées en pleine canicule et ayant réussi quand même sont assez rares pour, en quelque sorte, confirmer la règle générale.

Ne croit-on pas que c'est déjà jeter la défaveur sur un ouvrage que de le produire ainsi *in extremis ?*

Ne croit-on pas que le public — à tort, j'en conviens — est porté à se dire : « Oh ! pièce d'été, cela n'a aucune importance » ?

Et cette opinion n'est-elle pas confirmée, quand on voit que les ouvrages sont montés avec un minimum de frais, comme s'il était entendu que, leur rendement étant problématique, la nécessité ne s'imposait en aucune façon de les mettre dans leurs meubles ?

De deux choses l'une : ou les pièces sont jugées dignes de paraître sur la première scène du monde, et alors il faut les donner en pleine saison et avec tout le luxe de mise en scène qu'elles comportent ; ou elles ne semblent pas de nature à augmenter le trésor artistique national, et dans ce cas pourquoi les recevoir ?

Il y a pourtant mieux à faire, il me semble, pendant l'été... Quoi ?... Jouer le répertoire ! avec la jeune troupe, qui trouverait là l'occasion de s'aguerrir, de se familiariser avec la scène et de s'identifier avec les chefs-d'œuvre... Saison d'été !... Quels magnifiques programmes on pourrait établir ! La liste est longue des ouvrages que les nécessités d'une exploitation aussi compliquée que celle de la Comédie-Française réduisent à dormir dans la bibliothèque... Ils constitueraient un véritable régal et défileraient chaque quinzaine pour la joie des délicats et des lettrés qui déplorent l'état de choses actuel. Comment ! voilà que le *Chandelier* quitte la Comédie, parce qu'on n'a pu trouver le temps de le mettre au tableau depuis je ne sais combien d'années ! N'est-ce pas navrant ? Je suis sûr que tout le monde, rue de Richelieu, est désolé de voir enlever un des joyaux de la cassette ! Mais le moyen de faire autrement ! Le moyen ? le voilà : établir une saison d'été ! Œuvres légères, spectacles coupés, Banville, Musset, Marivaux, La Fontaine et cent autres dont presque jamais plus on ne s'inquiète. Cette saison commencerait au 1er juillet pour continuer jusqu'au 15 septembre. On pourrait établir des abonnements réduits encore bien que les prix de la Comédie-Française soient à un taux très raisonnable ; on renouvellerait le programme tous les quinze jours, ou du moins on établirait un roulement et une vingtaine d'ouvrages délaissés seraient ainsi mis en lumière. Ce seraient des spectacles charmants donnés devant des salles toutes fleuries, par des artistes jeunes, désireux de bien faire, et le public prendrait vite une aussi douce habitude...

Je soumets l'idée à la grande Maison que j'aime, que j'admire et que je voudrais voir à l'abri de blâmes souvent exagérés, mais pas toujours injustifiés...

*
* *

Cela dit, fermons le chapitre des réflexions et abordons l'examen des deux œuvres qui les ont suggérées.

Frêle et forte !... La vérité me force à déclarer que je ne vois aucune nécessité de représenter le fait-divers de M. Veyrin. L'ouvrage est d'une esthétique courante et par trop rudimentaire. Il ne s'en dégage rien autre chose qu'un sentiment pénible et, j'y insiste, inutilement douloureux... A prendre les choses au mieux, c'est une situation, ça n'est pas une pièce, et cette situation, qui ne conduit à rien, n'est pas même un prétexte à réflexions philosophiques d'une envolée quelconque.

M. Veyrin, en rééditant ces préceptes que la vie humaine est vraiment peu de chose, que le moment présent est fugitif et que le bonheur d'un jour est éphémère, n'a pas, que je sache, eu la prétention de rien nous apprendre de nouveau. Il nous avertit à certain endroit que la mort peut nous saisir au moment où nous nous y attendons le moins, et que le brin d'herbe que nous venons de cueillir ne sera peut-être pas encore fané que déjà la Faucheuse nous aura retranchés du nombre des vivants! Il me semble que cette vérité, d'une démonstration inutile, comme celle de tous les axiomes, avait été déjà proclamée avant lui... Je sais bien qu'il fait dire aussi à une sœur de charité : « Il faut toujours être prêt à recevoir la visite inopinée du Maître. » Mais cela aussi avait déjà été dit, et voilà des siècles que les Chartreux s'abordent avec la salutation célèbre : « Frère, il faut mourir! »

Alors que reste-t-il? La situation que voici :

Une mère a, pendant de longues nuits, veillé au chevet de sa fille malade. L'enfant est sauvée, et le médecin l'envoie achever sa convalescence au bord de la mer, à Etretat. Le père l'accompagne seul, car la maman, épuisée par cette lutte contre la mort, a été elle-même terrassée par un mal qui met ses jours en danger. Grâce aux soins éclairés du médecin, ami de la famille, cette seconde victime est sauvée, elle aussi; mais la moindre émotion violente peut la tuer... Tout à coup une voiture roule dans la cour de l'hôtel. Le père en descend, affolé! Qu'y a-t-il? La chère mignonne, espoir si doux, n'est plus. En prenant un bain, elle s'est noyée.

La maman l'ignore encore. Il faut que cet épouvantable malheur lui soit soigneusement caché... Et voilà le pauvre homme obligé de sourire, de jouer la comédie du bonheur alors qu'il a la mort dans l'âme; il écoute, dans quelles affreuses tortures! la lecture d'une lettre qui vient d'arriver et que la chérie avait mise à la poste avant d'aller prendre ce bain fatal. Dans cette lettre que la maman lit, souriante, et que le père écoute l'angoisse au cœur, l'enfant racontait gentiment l'ébauche d'un petit roman d'amour adorablement chaste avec un jeune cousin échappé de Saint-Cyr qui serait un jour le mari! Rêve d'avenir que l'affreuse réalité a brisé. C'en est trop pour l'âme atrocement meurtrie du malheureux qui laisse échapper son secret et raconte l'affreux drame dont ils sont tous deux les victimes. Mais voilà que, contrairement aux prévisions de la science, la mère, *frêle* contre la douleur physique, se révèle *forte* contre la douleur morale. Elle court vers cette chambre qu'elle vient de quitter à pas chancelants, jette sur ses épaules une mante de deuil et relevant la tête de l'époux effondré sous le poids de son désespoir, elle lui dit d'une voix pleine d'énergie : « Allons l'embrasser! »

Et c'est tout!... Encore une fois, ce n'est là qu'une situation! Elle est poignante, certes, mais cela ne suffit pas. Le théâtre est fait du heurt des passions et non, seulement, du dramatique des situations. Ce n'est même pas ce qu'on appelait il y a quelques années, une tranche de vie, c'est, je le répète, un fait divers. Tout autre est *la Joie fait peur* dont on a évoqué le souvenir à propos de ce petit drame condensé en quelques scènes violentes, et si M. Veyrin s'en est inspiré, il s'en est mal inspiré. Il y a une pièce dans *la Joie fait peur*, une vraie pièce pathétique, habilement construite, délicatement menée. Dans *Frêle et forte*, il n'y a rien de plus que ce que je viens de dire. Ce n'est pas assez.

*
* *

Bien différente est la pièce de M. Jacques Normand, Je l'aime de toute la tendresse que j'ai pour les contes. Nous sommes un grand nombre à penser qu'en notre siècle positif et de merveilleux effort scientifique, on doit à l'esprit public une somme d'idéal. Qu'il provienne d'une foi religieuse ou de tout autre, peu importe. Les siècles de croyance ont produit de grandes choses et le conte de fées est un puissant moteur... C'est par des contes bleus qu'on forme l'esprit de l'enfant, c'est par les souvenirs des histoires merveilleuses de nos grand'mères que se développent et s'enrichissent les imaginations. Il faut des sourires au début de la vie, qui se charge trop, hélas! de nous apporter les soucis et les larmes. Ne riez pas des contes de la Mère l'Oye, ne riez pas des contes de Perrault, ce sont des livres de morale, et si le bambin n'est tout d'abord séduit que par leur merveilleux, l'homme, plus tard, y puise les enseignements élevés sur le Beau et le Bien. Gardons-nous des jeunes vieillards! Fuyons comme la peste les éphèbes pratiques et trop tôt renseignés à qui « on ne peut pas la faire »! Laissons-nous le plus longtemps possible bercer par l'Illusion... C'est la grande théorie du Mensonge vital que le célèbre philosophe Enrik Ibsen a si bien exposée dans sa pièce *le Canard sauvage*, qui excita le rire de nos bons esthètes désabusés lorsque le Théâtre-Libre la représenta il y a une dizaine d'années. Oui, croire! C'est là la vraie force, croire à la vérité, parbleu, mais croire d'abord. C'est du doute, souvent stupide, que nous souffrons...

Cette théorie du mensonge vital, ou de la nécessité de l'illusion, M. Jacques Normand l'a très heureusement exposée à son tour dans son conte mystique *la Douceur de croire*, qu'il nous présente sous forme de triptyque de missel.

Dans une ville imaginaire de Hongrie, un savant, Me André, pâlit depuis des mois sur un vieux manuscrit découvert par lui au fond d'une abbaye. C'est l'histoire autobiographique de sainte Hilda, patronne de la Bohême, sorte de Jeanne d'Arc vierge et libératrice du pays, dont la fête est célébrée en grande pompe et dont l'intervention près des puissances célestes a souvent fait des miracles. Or voilà qu'en lisant le vieux grimoire écrit par la sainte elle-même, la vérité cruelle éclate aux yeux de Me André. Hilda ne mourut pas vierge, Hilda, loin de sauver, a trahi la patrie! Depuis des siècles, grâce à sa légende mensongère, elle usurpe les hommages et les bénédictions. Que faire? Me André est un fanatique de vérité. Comme Polyeucte, il ira renverser les autels et brisera l'idole! Il court au lieu de pèlerinage et là, au milieu de la foule des simples qui vénèrent la douce patronne, il proclame la déchéance de la sainte. Mais on n'arrache pas ainsi par une seule affirmation une croyance aussi enracinée. Le peuple exige des preuves. Me André promet d'en fournir d'irrécusables. Il montrera le manuscrit qu'il a réussi à déchiffrer, et tous seront convaincus. Après la cérémonie, qu'il consent à laisser s'accomplir une dernière fois, il déchirera le voile et éclairera les consciences.

Mais il n'en va pas ainsi. Me André a une fille, une pure enfant qui, elle aussi, comme tout le monde, a cru en sainte Hilda. Pour la désabuser, son père lui a confié le manuscrit et lui a ordonné de le lire. Quand il rentre chez lui, il trouve la jeune fille en larmes. Quelque chose est brisé en elle; sa foi s'en est allée, elle pleure sur ses illusions perdues. Elle implore son père. Aura-t-il le cœur d'endeuiller toutes ces âmes qui depuis si longtemps puisent dans leur foi naïve la consolation de leurs misères? Qu'il leur laisse au moins la douceur de croire, puisqu'il ne peut leur enlever, hélas! la douloureuse faculté de souffrir. Me André est inflexible. Cette sainte, il la hait, non seulement parce qu'elle est le mensonge, mais parce que jadis elle lui a ravi le cher amour de sa jeunesse, sa femme, à jamais pleurée qui, pour ses relevailles heureuses, voulut aller en pèlerinage remercier Hilda. Le vent soufflait en furie, déchaîné à travers la plaine; mais la convalescente, à peine rétablie, confiante dans la protection de la vierge patronale, ne voulut point entendre les sages conseils qui l'engageaient à demeurer au logis. Elle partit. La mort l'attendait, tapie derrière l'autel. C'est depuis ce temps que Me André a voué une haine farouche à son ennemie. L'heure de la vengeance est enfin venue... Rien ne l'empêchera d'accomplir son devoir... Mais la demeure s'illumine, et souriante, belle comme au jour de sa mort, la jeune épouse, la tendre mère paraît, et c'est elle qui, à la prière de sa fille, détourne Me André de ses projets. L'enfant avait raison; il faut laisser aux hommes la douceur de croire — fût-ce même à la fable — si cette fable ne peut nuire à personne... Me André cède à cette intervention toute-puissante, et quand le peuple, escortant la châsse gemmée qui renferme les reliques, exige la preuve promise, le savant confesse son erreur et brûle le vieux manuscrit, détruisant ainsi la Vérité désespérante au profit de la Légende consolatrice.

Tel est le gracieux sujet que M. Jacques Normand a su traiter en vers aimables. J'eusse désiré une mise en scène plus luxueuse, encore que celle-ci ne manque pas de pittoresque, et surtout il est regrettable, comme je le disais plus haut, que ce mystère soit présenté en fin de saison, à une heure aussi tardive, où il est entendu, par la routine, qu'on ne sort plus guère des cartons que les soldes sans valeur d'un débit problématique.

* * *

Voilà donc cette saison théâtrale finie. Elle n'a pas été particulièrement brillante. On dirait qu'à la veille de l'Exposition les auteurs se soient recueillis! Singulière tactique. Ils savent bien cependant que l'année prochaine sera creuse, et qu'on s'efforcera, dans les cabinets directoriaux, d'élaborer, grâce à de sensationnelles reprises, des programmes à effet, remettant à plus tard les tentatives et les essais. 1900 sera une année d'argent, elle ne peut pas être une année d'art. Ce n'est donc pas une saison seulement, ce sont deux saisons de perdues! C'est dommage!

Cependant, on nous annonce quelques régals: une pièce de M. Paul Hervieu à la Comédie; l'*Aiglon*, de Rostand, chez Sarah; une comédie d'Ambroise Janvier et Marcel Ballot, au Vaudeville. Voilà du bon pain sur la planche.

Et maintenant, lecteurs amis, nous allons rester quelques semaines sans causer ensemble. Les théâtres se reposent... Imitons-les, pour reprendre en automne la tâche qu'il m'est doux d'accomplir pour vous.

Maurice Lefevre.

Opéra-Comique. — *L'Éclair*, opéra-comique en trois actes, de MM. de Saint-Georges et Planard, musique d'Halévy (1799-1862).

A l'occasion du centenaire de Fromental Halévy, une de nos plus pures gloires musicales, l'auteur de tant de sublimes pages, *La Juive*, *Charles VI*, *La Reine de Chypre*, etc., la direction de l'Opéra-Comique a eu la bonne idée de donner une excellente reprise de *L'Éclair*. Chanteur exquis, et de voix, et de style, M. Clément a remporté un très gros succès avec la célèbre romance du troisième acte :

Quand de la nuit l'épais nuage
Couvrait mes yeux de son bandeau. .

Pour corser le spectacle, quelques fragments de l'œuvre du maître fêté avaient été joints.

Mme Bréjean-Gravière, MM. Fugère et Isnardon ont récolté les applaudissements de cet agréable petit intermède remarquablement accompagné par l'excellent orchestre que dirigeait M. A. Messager dont M. A. Carré devrait bien reprendre *Isoline* et *Madame Chrysanthème*.

Voilà deux ouvrages qui justifieraient les prodigalités de mise en scène où il est passé maître, car ils ont l'inappréciable avantage de renfermer de la bonne, de l'excellente musique.



Cl. Cautin-Berger.

M. Georges Marty, auteur du *Duc de Ferrare*.

* * *

Théâtre de la Renaissance (Théâtre lyrique). — *Le Duc de Ferrare*, drame lyrique en trois actes, de M. Paul Milliet, musique de M. Georges Marty.

Comme je le faisais pressentir dernièrement, MM. Milliaud frères abordent les œuvres inédites. Du même coup ils décrochent un succès, succès d'autant plus imprévu qu'aux concerts de l'Opéra (1895), le public n'avait pas précisément bien accueilli le deuxième acte de ce même *Duc de Ferrare* qui débute par un prélude dont la rêveuse mélodie semble nous évoquer tout le trouble poétique de l'Italie de la Renaissance.



Ici, comme à l'Opéra, Georges Marty a dirigé son œuvre. Nous savions qu'il est un éminent chef d'orchestre que nous nous étonnons de ne jamais voir monter au pupitre, nous nous doutions qu'il fût compositeur sentimental et énergique, nous en sommes certain maintenant.

Il a tiré un excellent parti du sujet de cet opéra qui, sans être très nouveau, est excessivement dramatique.

C'est *Phèdre* de Racine, *Don Carlos* de Verdi.

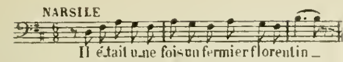
A côté des passages de tendresse aux cadences expressives, aux motifs passionnés,

ALFONSE

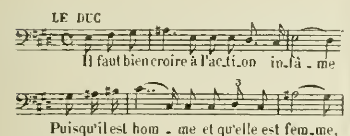
I.dé_a_la splendeur que le ciel manifeste

de spirituels couplets chantant leurs ma-

licieuses gaietés non dépourvues d'à-propos.



La note dramatique s'étale dans toute sa farouche splendeur.



Partant pour Rome où le Pape l'appelle à son secours, le duc de Ferrare (M. Seguin) commet la machiavélique imprudence de confier l'honneur de sa maison et sa nouvelle épouse, Réginella (Mme Martini) dont les poètes ont dit :

> Elle est blonde et vient d'un pays
> Où tout respire la jeunesse,
> Les baisers, les fleurs et les nids,
> Les parfums, l'amour et l'ivresse!...

à son jeune fils Alfonse (M. Cossira). La fatalité a voulu qu'avant de se connaître et de se douter même des respects et des égards qu'ils se doivent l'un envers l'autre, Réginella et Alfonse se soient aimés. Sauvée par lui d'un accident de voyage, elle lui doit la vie et lui donne l'amour! Amour qu'ils ne partagent qu'avec angoisse.

Au troisième acte, le duc revient. Prévenu par une lettre anonyme de la félonie de sa femme et de son fils, il médite une infernale ruse qui lui dévoilera la vérité. Par un garde il fait appeler son fils, par une duègne, sa femme; puis, caché derrière une tenture, il assiste à leur rencontre imprévue. Le premier mouvement de Réginella est de se jeter dans les bras de son amant.

Sachant que son père l'a fait appeler et ne le voyant pas, Alfonse pressent un piège et, bien tardivement, lui dit : *Oh! silence, madame!* puis prudemment ils se séparent inquiets, anxieux.

Comme un tigre en furie, le vieux duc entre dans la chambre de Réginella. Il la bâillonne, et, la dissimulant dans les plis d'un manteau, il appelle son fils.

Imaginant un prétendu attentat, il lui dit que le criminel est là, ligoté, dans l'ombre. Après quelques hésitations le jeune comte s'élance, l'épée en main.

Selon le désir du duc il est le meurtrier, et elle est sa victime.

Mais ce n'est pas tout! Afin de tromper le monde, le duc appelle à son secours. Et, devant les nobles, les seigneurs, les gardes et les serviteurs, il accuse son fils qui, fou de douleur, l'épée ensanglantée à la main, recule devant Réginella se traînant agonisante, d'avoir assassiné la duchesse *parce qu'elle était au misérable tout espoir de régner un jour sur Ferrare.* Sur l'ordre du père sans pitié, les gardes tirent leurs épées et les plongent dans la poitrine d'Alfonse, qui expire sur le corps de sa maîtresse.

Ce troisième acte est incontestablement une des plus belles pages de musique dramatique qu'il nous ait été donné d'entendre depuis longtemps. Elle fait honneur à M. Georges Marty et nous révèle un tempérament théâtral de premier ordre.

Pour l'interprétation, il n'y a que des éloges à décerner. Mme Martini, MM. Cossira et Seguin forment un remarquable trio qu'encadrent d'excellents artistes, comme MM. Soulacroix (Marsile) et Delaquerrière (Aliazzo). Encore une fois, tous nos compliments à MM. Milliaud frères.

*
* *

La saison théâtrale est terminée. C'est le moment de tirer quelques enseignements de la marche des événements artistiques. L'École musicale française, qui semblait, un moment, s'être reléguée au deuxième plan pour céder fanatiquement le pas à l'École allemande, paraît peu à peu se ressaisir. Après *la Cloche du Rhin*, dont je parlais ici il y a juste un an, *La Burgonde*, *Messaline*, *le Duc de Ferrare* ont indiqué et soulignent le retour de nos compositeurs vers les saines traditions de l'art français.

La scène de Bayreuth va, pour stimuler le zèle de ses fervents, se créer à Paris, sous les auspices de M. Charles Lamoureux, une succursale au Nouveau-Théâtre de la rue Blanche.

Tristan et Yseult ouvrira le feu et si, de cet ouvrage, les quelques représentations annoncées donnent un résultat, en avant pour *la Tétralogie*, pendant toute la durée de l'Exposition universelle de 1900!

A cette même époque, MM. Jean et Édouard de Reszké, les artistes si applaudis il y a quelques années à l'Opéra, ouvriront un théâtre Italien où se produiront les plus belles œuvres de l'École italienne moderne totalement inconnues du public parisien.

Tout en rendant à l'œuvre de Wagner les hommages qui lui sont dus, l'école italienne a su rester maîtresse de ses qualités personnelles et produire des œuvres dont *I pagliacci*, de Léon Cavallo, *la Bohême*, de G. Puccini, *Cavalleria Rusticana*, de Mascagni, sont les plus brillantes.

GUILLAUME DANVERS.

O quam suavis est

(INÉDIT)

A M. l'abbé A. Renaud.

GRILLOT DE GIVRY

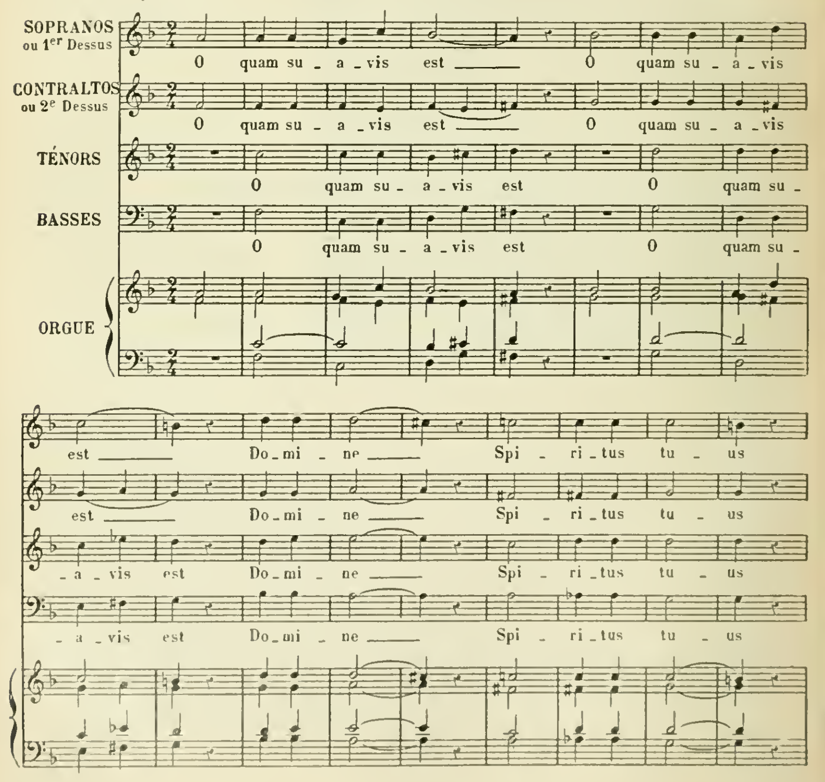
Choral à quatre voix, exécuté pour la première fois par la maîtrise de Notre-Dame de Paris, le 22 décembre 1895.

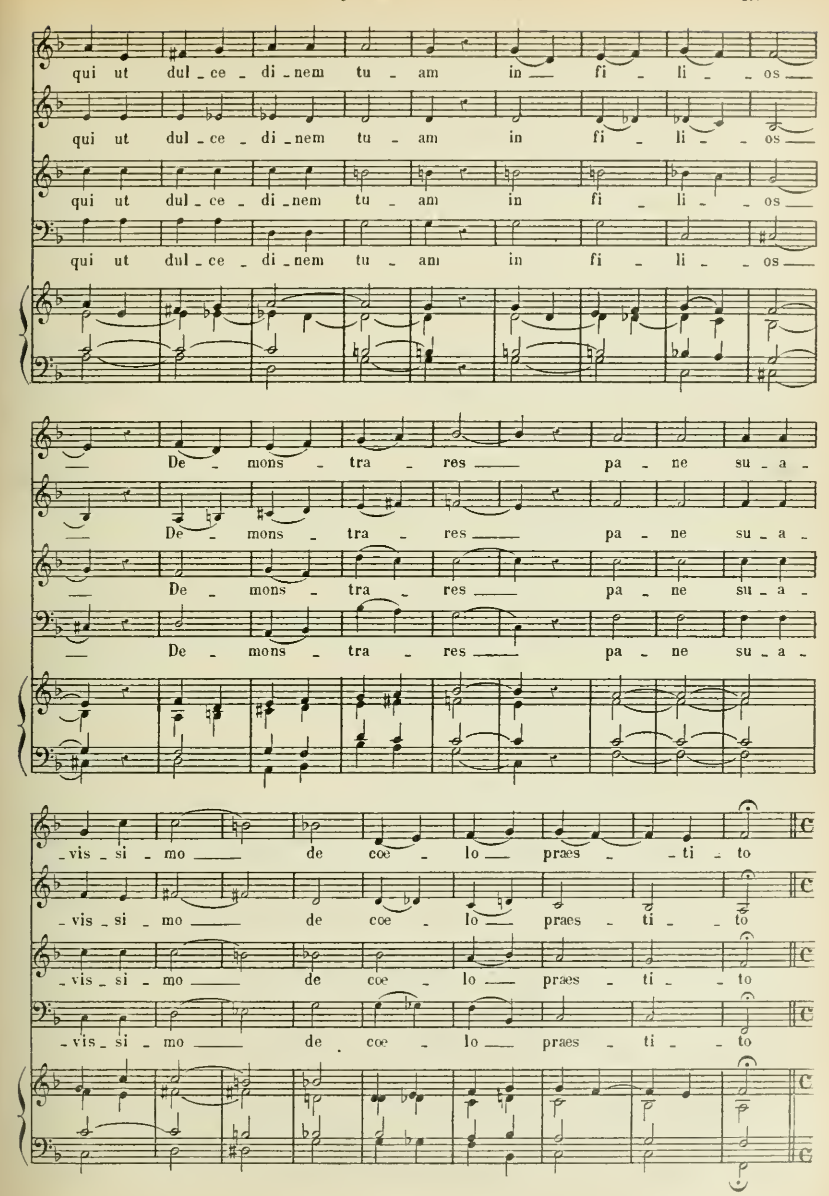
Exécutez ce quatuor vocal avec un sentiment très religieux, c'est-à-dire en évitant avec soin les oppositions vocales, fortés ou pianos exagérés. Que le rythme soit très égal. Les noires du quatre temps fugué ont la même valeur que celles du deux-quatre précédent. La reprise du motif *O quam suavis est* doit se chanter plus lentement et plus doucement que la première fois. Que l'exécution de ce finale donne bien l'impression, par le manque de nuances voulu, du sentiment extatique qu'éprouvent les fidèles dans leurs ferventes prières.

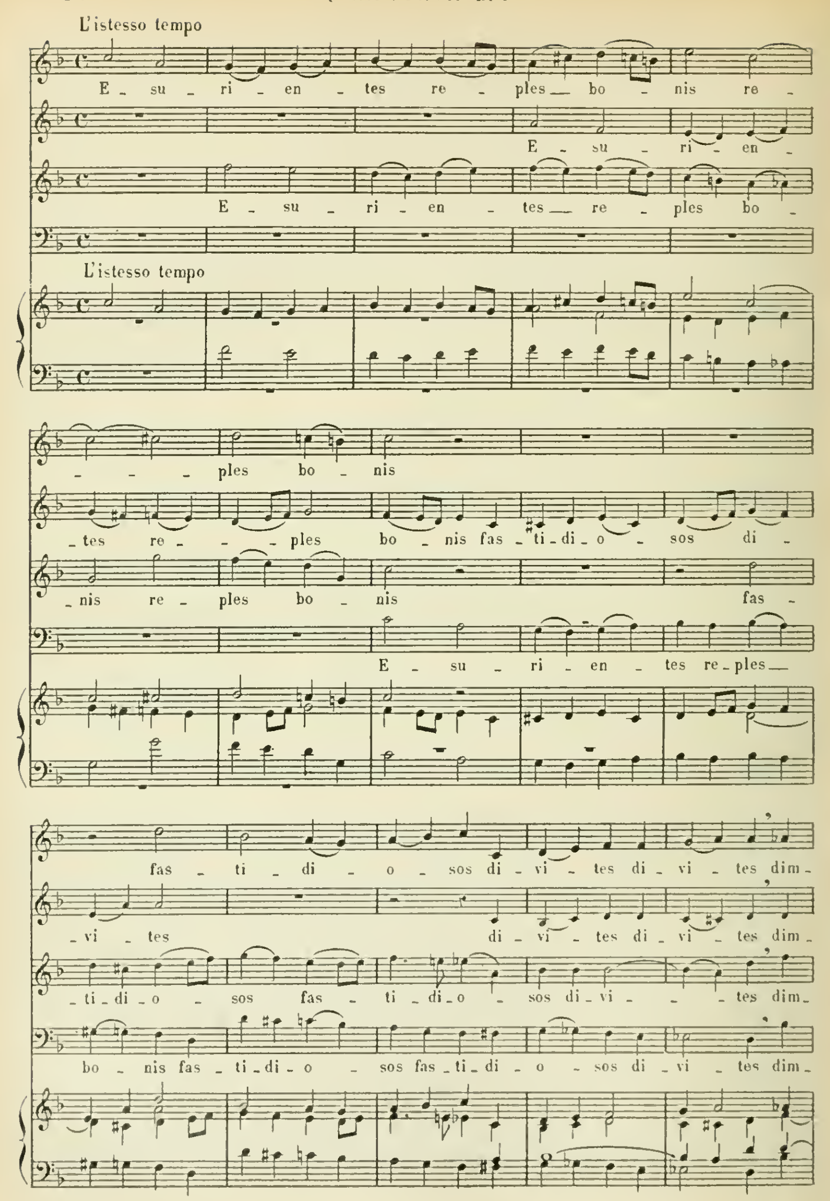
A défaut de quatuor vocal complet, on peut, à la rigueur, chanter ce choral à une seule voix : dans ce cas, suivre la partie de soprano ou premier dessus.

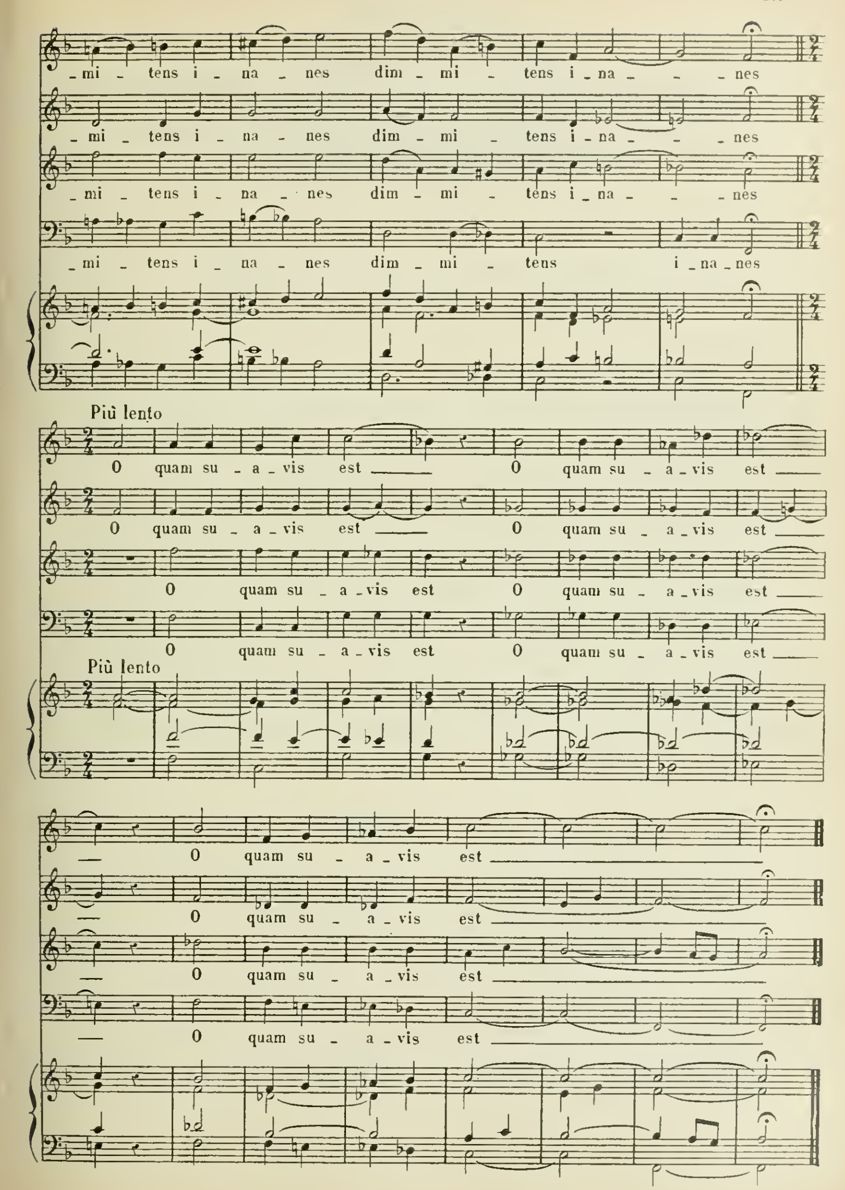
L'accompagnement d'orgue doit être très discret, très doux : il n'est destiné qu'à soutenir les voix.

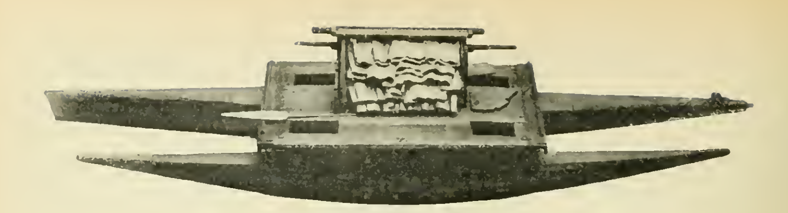
Chanté sans accompagnement, les voix étant un peu éloignées, ce choral donne une impression très intense de mysticisme.




qui ut dul - ce - di - nem tu - am in fi - li - - os
qui ut dul - ce - di - nem tu - am in fi - li - - os
qui ut dul - ce - di - nem tu - am in fi - li - - os
qui ut dul - ce - di - nem tu - am in fi - li - - os
De - mons - tra - res pa - ne su - a -
De - mons - tra - res pa - ne su - a -
De - mons - tra - res pa - ne su - a -
De - mons - tra - res pa - ne su - a -
- vis - si - mo de coe - lo praes - - ti - to
- vis - si - mo de coe - lo praes - ti - - to
- vis - si - mo de coe - lo praes - ti - - to
- vis - si - mo de coe - lo praes - ti - - to


L'istesso tempo
E - su - ri - en - tes re - ples bo - nis re -
E - su - ri - en -
E - su - ri - en - tes re - ples bo -
L'istesso tempo
- - - ples bo - nis
- tes re - - ples bo - nis fas - ti - di - o - sos di -
- nis re - ples bo - nis fas -
E - su - ri - en - tes re - ples
fas - ti - di - o - sos di - vi - tes di - vi - tes dim -
- vi - tes di - vi - tes di - vi - tes dim -
- ti - di - o - sos fas - ti - di - o - sos di - vi - - tes dim -
bo - nis fas - ti - di - o - sos fas - ti - di - o - sos di - vi - tes dim -


_mi _ tens i _ na _ nes dim _ mi _ tens i _ na _ _ nes
_mi _ tens i _ na _ nes dim _ mi _ tens i _ na _ _ nes
_mi _ tens i _ na _ nes dim _ mi _ tens i _ na _ _ nes
_mi _ tens i _ na _ nes dim _ mi _ tens i _ na _ nes
Più lento
O quam su _ a _ vis est O quam su _ a _ vis est
O quam su _ a _ vis est O quam su _ a _ vis est
O quam su _ a _ vis est O quam su _ a _ vis est
O quam su _ a _ vis est O quam su _ a _ vis est
Più lento
O quam su _ a _ vis est
O quam su _ a _ vis est
O quam su _ a _ vis est
O quam su _ a _ vis est



AUX ILES SAMOA — UN CANOT DOUBLE

ÉVÉNEMENTS GÉOGRAPHIQUES
ET COLONIAUX

Les conséquences de la dernière guerre entre l'Espagne et les États-Unis se déroulent ; longtemps encore l'histoire en enregistrera de nouvelles. Car c'est le propre d'un grand fait historique, que ses conséquences n'apparaissent jamais toutes dès l'abord ; ce n'est, au contraire, que peu à peu, par des révélations successives, et qui se succèdent souvent le long d'années nombreuses, ou même de siècles, qu'elles viennent affirmer l'importance du fait accompli. Quelle répercussion aura, dans l'histoire de l'Espagne de demain, la ruine de son empire colonial ? Quelles transformations, quelles révolutions peut-être, causeront parmi les Américains du Nord leur sortie d'Amérique, leurs victoires et leur appétit, si soudainement déclaré, de conquêtes lointaines ? L'avenir le dira, et il est possible qu'il ne le dise qu'à nos petits-enfants. Pour aujourd'hui, marquons ici une conséquence inattendue de la guerre hispano-américaine : l'accroissement de l'empire colonial *allemand*.

« Colonies allemandes » : voilà deux mots qui eussent bien étonné nos pères, et même les Allemands, leurs contemporains. Dans l'œuvre de colonisation, l'Allemagne, en effet, est la dernière venue ; et il est de ce fait une raison péremptoire : c'est que, pour qu'elle colonisât, il fallait d'abord que l'Allemagne fût ; et l'Allemagne *n'est* que depuis le 1er janvier 1871. Mais, même après sa naissance, il sembla longtemps que la nouvelle nation craignît le mal de mer. On s'y moquait des efforts des voisins, qui travaillaient à coloniser au loin ; on y pensait que nulle colonie « ne valait les os d'un grenadier poméranien » ; on espérait, au fond, que les véritables colonies de l'Allemagne seraient les nations mêmes d'Europe, et que celles-ci consommeraient toujours assez de cotonnades, de bimbeloterie, d'alcool de pommes de terre et de betterave, pour maintenir prospère l'industrie allemande. Or, vers 1883, il se produisit ceci : dans le même temps que cette industrie prenait un développement inattendu et en arrivait à une surproduction intense, les marchés européens se fermaient pour elle. Les tendances protectionnistes s'accentuaient partout. Il fallait, presque du jour au lendemain, trouver de nouveaux « débouchés » ; et c'est alors que l'Allemagne fut obligée de songer aux colonies. Cette nécessité fut telle que, malgré les goûts du chancelier de Bismarck, affirmant encore, en février 1885 : *Je ne suis pas et n'ai jamais été un homme colonial*, ce spectacle fut donné à l'Europe, de l'industrie allemande, jusque-là fixée à notre continent, passant les mers tout d'un coup, comme à un signal, et abordant sur les terres lointaines, prises *en un an*. Comme elle arrivait un peu tard, l'Allemagne n'avait guère la liberté du choix. L'Afrique et l'Océanie s'offraient seules à elle ; encore les terres libres, peu nombreuses, ne comptaient-elles pas parmi les plus riches. L'Allemagne avala tout. Le 25 février 1885, elle établit son protectorat à Cameroun ; le 17 mai, elle donne des lettres patentes à la « Société de la Nouvelle-Guinée », et, un peu plus tard, à « la Société de l'Afrique occidentale ». Le 13 août, elle annexe la côte au sud de Zanzibar, tandis qu'elle essaye, mais vainement, de ravir les Carolines à l'Espagne ; deux mois plus tard, elle se consolait de ce dernier échec en occupant les îles Marshall. Ces îles devinrent son centre d'action en Océanie, le point de départ des annexions aux Salomon, à l'archipel Bismarck, en Nouvelle-Guinée. En treize ou quatorze mois, tout ce qu'il avait été possible de prendre avait été pris.

Aujourd'hui l'empire colonial allemand

a une superficie de près de 2 500 000 kilomètres carrés (Allemagne : 540 521), et il est peuplé de 2 à 3 millions d'habitants (Allemagne : 52 250 000). Il est situé tout entier en Afrique et en Océanie. En Afrique, il comprend, sur la côte occidentale : le Togoland, entre les colonies anglaise de la Côte d'Or et française du Dahomey ; le Cameroun, qui s'étend du golfe de Guinée au lac Tchad ; le Sud-Ouest africain, où se construisent à l'heure actuelle un port, Swakopmund, et un chemin de fer ; et sur la côte orientale : l'Afrique Orientale, la plus riche de ces colonies, et dont le commerce atteint déjà une valeur de près de 20 millions de francs. Mais c'est plutôt vers l'Océanie que semble regarder aujourd'hui l'Allemagne. La guerre entre la Chine et le Japon, puis celle entre les États-Unis et l'Espagne, l'annexion des îles Hawaï par les États-Unis, la renaissance soudaine de la *question* des Samoa ont donné dans ces derniers temps à l'océan Pacifique une nouvelle importance internationale que nous étudierons plus loin. L'Allemagne, bien renseignée, bien dirigée, s'est d'abord établie, nous l'avons vu, sur les côtes de Chine, à Kiao-tcheou ; elle vient de s'établir aux Mariannes, aux Carolines, aux Palaos. Désormais, avec les Marshall, l'archipel Bismarck, les Salomon, la Terre de l'Empereur-Guillaume (Nouvelle-Guinée), elle possède, de la Chine du Nord à l'Australie, à travers le Pacifique du Nord-Ouest, une chaîne ininterrompue de possessions.



LES ÉVÉNEMENTS DU PACIFIQUE

*
* *

L'école du géographe allemand Carl Ritter aimait à distinguer dans l'histoire du monde trois périodes, déterminées par des conditions géographiques : la période *potamique*, qui tient aux rivières ; la *thalassique*, qui gravite autour des mers intérieures, et enfin l'*océanique*. La première période s'est terminée de bonne heure, puisque, dès le commencement de l'histoire écrite, nous voyons la Méditerranée être déjà un centre de commerce. La troisième a commencé avec les temps modernes, lorsque Colomb et les Portugais ont substitué comme grand chemin du commerce à la

Méditerranée l'Océan. Il conviendrait aujourd'hui de compléter cette théorie et d'ajouter à la période *océanique*, qui fut surtout celle de l'utilisation de l'océan Atlantique et de l'Indien, une période nouvelle qu'on pourrait dénommer l'*océanique pacifique*, c'est-à-dire celle de l'utilisation de l'océan Pacifique. Le XVI[e] et le XVII[e] siècle avaient vu la formation en Amérique et dans l'Inde d'empires européens; le XVIII[e] et la première partie du XIX[e] siècle ont été remplis par des luttes causées par ces empires, et aussi, pour l'Amérique, par des révolutions qui amenèrent l'indépendance de ces empires; enfin, dans notre siècle, l'Afrique a été explorée, partagée, exploitée en partie. Mais voici que, vers le milieu de ce même siècle, les questions américaines étant à peu près réglées, on a regardé au delà de l'Amérique; d'autre part, les Européens étaient arrivés, avec les Russes au nord, les Français au centre, les Anglais au sud, sur l'autre rive du Pacifique : il en est résulté aussitôt un élargissement de la politique générale et l'apparition de *questions océaniques pacifiques*. C'est véritablement une quatrième période qui commence. Sera-t-elle la dernière? L'homme, après le règlement de ces questions, arrivé aux limites de son empire possible, rencontrera-t-il la borne où seront tracés les mots fatidiques : *Tu n'iras pas plus loin?* Non, car il lui restera encore à utiliser et les régions polaires et les déserts, les *déchets* de son globe.

Voici donc quels étaient, il y a deux ans, les traits principaux de la carte politique du Pacifique.

Trois puissances en tenaient réellement les bords : le Japon au nord-ouest, l'Angleterre au sud-ouest, les Etats-Unis au nord-est. Trois autres étaient établies dans les îles : la Hollande, l'Espagne, la France.

Nous citons le Japon et non la Chine. A deux reprises, nous avons traité ici de l'état de l'empire chinois; nous en avons dit assez pour que le lecteur ait eu l'impression du rôle énorme, mais *passif* en quelque sorte, *attractif*, que joue cet empire dans la politique actuelle du globe : la Chine n'est plus qu'un champ clos où les étrangers luttent par la diplomatie aujourd'hui, demain peut-être lutteront avec les arguments extrêmes que sont les coups de canon. Mais la Chine est désormais sans action au dehors : la Chine, disons-nous, non les Chinois, et nous verrons pourquoi. Le Japon, comme un paravent entre la Chine et le Pacifique, avait, au contraire, affirmé sa volonté de prédominer politiquement et économiquement sur la partie la plus vaste possible de cet océan. Il était intervenu aux Philippines et aux des Hawaï. Il avait entamé par l'émigration les Etats-Unis : depuis 1890, la Californie avait reçu 10 000 de ses nationaux. Enfin, il avait relié ses ports de Kobé et de Yokohama aux ports américains de Seattle, de San-Francisco et de San-Diego par des lignes japonaises, munies de bâtiments rapides. Le Japon devait jouer, dans le Pacifique nord, le rôle de l'Angleterre, à laquelle il aimait à se comparer, dans l'Atlantique nord; mais les Etats-Unis, situés sur la rive opposée, ne semblaient pas plus disposés à favoriser cette prédominance, que l'Allemagne ne semblait l'être, en Europe, à favoriser la prédominance anglaise. Eux aussi ils avaient franchi le Pacifique, ils s'étaient heurtés dans les îles Hawaï aux Japonais, ils s'étaient mêlés aux intrigues européennes en Chine, ils avaient relié leurs ports par des lignes américaines aux ports de l'Asie orientale. De 1890 à 1897, le chiffre de leur importation au Japon avait quadruplé (135 millions de francs). Et la question se posait : à laquelle des deux nations irait le pouvoir sur le Pacifique nord?

Dans le Pacifique sud, l'Angleterre avait la position la plus forte. Elle possédait là un continent, l'Australie, flanqué d'îles étendues : la Tasmanie, la Nouvelle-Zélande, et prolongé jusqu'au centre de la Polynésie par les îles Fidji et de nombreux petits archipels. L'*Australasie* anglaise, prospère et riche, était défendue et par une escadre métropolitaine de dix puissants navires, et par une flotte auxiliaire de cinq croiseurs et de deux torpilleurs, en tout 300 bouches à feu. Telles étaient les trois puissances vraiment fortes dans le Pacifique.

La Hollande, elle, ne s'occupait qu'à exploiter son riche domaine des îles de la Sonde, métropole trop faible pour songer à une politique d'expansion. L'Espagne venait d'apaiser, par la force et par des promesses, l'insurrection des Philippines; déjà Cuba occupait toute son attention. La France, établie dans les îles polynésiennes (Marquises, Touamotou, Toubouai, Taïti, îles de la Société, Wallis, Futuna, Loyalty, Nouvelle-Calédonie), dont la plus grande, la Nouvelle-Calédonie, n'est grande que trois fois plus que la Corse, manquait de la base d'opérations nécessaire pour appuyer de vastes projets. Son empire indo-chinois, qui lui permet de jouer sa partie dans la Chine méridionale, était dans une position trop reculée, trop à l'écart, pour lui permettre de disputer aux trois puissances du Pacifique l'empire de cet océan. Enfin, à cette époque, la Russie, dépourvue de port libre sur la côte de l'Asie orientale, et l'Allemagne, qui ne possédait que quelques îlots et un coin presque inconnu de la Nouvelle-Guinée, pouvaient être omises

dans le tableau politique du Pacifique.

Et aujourd'hui?

Le tableau a changé. L'importance de l'Allemagne, de la Russie et des États-Unis s'est accrue dans une proportion énorme. Celle de l'Angleterre et du Japon est demeurée stationnaire, donc est décrue. Quant aux couleurs espagnoles, elles ont disparu complètement.

au Pacifique; la meilleure démonstration est fournie par le simple examen de la carte. Les îles Hawaï sont au centre de l'Océan; là, bifurquent les routes qui mènent de San-Francisco en Asie orientale et en Australasie ; et de ces îles en Asie, on rencontre l'île de Guam et les Philippines. Honolulu, la capitale des Hawaï, est la clef de la Polynésie. Manille, la



AU PACIFIQUE — UNE RÉSIDENCE EUROPÉENNE A TAITI

Les États-Unis ont acquis, l'an dernier, dans le Pacifique, les îles Hawaï, l'île de Guam et tout l'archipel des Philippines. Les îles Hawaï sont connues des lecteurs de cette Revue; quant aux Philippines, leur état est encore trop troublé pour que nous parlions déjà d'elles : nous n'exposons ici que les résultats acquis, que les *événements* accomplis. Et cependant, hélas! il serait bien facile de prophétiser ce qu'il adviendra des Philippins! Les Américains ont pour eux la force. Il faut le regretter pour leur renom, mais il ne faut point douter que leur drapeau ne demeure à Manille. Il nous est donc permis de rechercher quelle est l'influence de leurs récentes acquisitions sur leur position internationale

capitale des Philippines, est la clef de l'extrême Orient. « De Manille, écrit un officier français qui était aux Philippines lors des derniers événements, de Manille, comme centre, avec un rayon égal à cinq jours de mer, on décrit une circonférence qui enferme toutes les grandes routes du commerce, et toutes les relations du nord de l'Asie avec le sud, de l'Europe avec l'extrême Orient, et même de l'extrême Orient avec l'Australie et l'Amérique. » Manille est à égale distance de Singapore et du Japon. Le Japon se compare à l'Angleterre; on pourrait comparer, au point de vue stratégique, les Philippines, postées devant l'Asie méridionale, aux îles Açores, postées devant l'Europe du Sud. Mais les

Philippines sont des Açores, grandes comme une Italie, et dont nous dirons un jour la valeur intrinsèque. Le Japon est donc battu pacifiquement par les États-Unis; il a dû renoncer à ses projets sur les Hawaï, et, désormais, il aura à ses portes, aux Philippines, non plus une nation affaiblie et lointaine comme l'Espagne, mais un peuple jeune, victorieux, entreprenant et voisin. Le Pacifique du Nord est à l'Amérique.

Il se pourrait cependant que, dans leur domination sur cette moitié d'océan, les États-Unis rencontrassent quelques compétiteurs et d'abord la Russie.

Les Russes ont fait, dans ces deux dernières années, un pas de géant vers le Pacifique libre. Nous avons dit leur établissement à Port-Arthur, à l'entrée même du golfe de Petchili. Là, ils ont commencé sans retard l'édification d'arsenaux et l'accumulation de forces en hommes et en canons. Ils viennent d'imposer la liaison par une voie ferrée de Pékin à leur transsibérien. D'autre part, la Corée, à laquelle ils ont garanti, conjointement avec le Japon, l'indépendance, est à leur merci. Le jour prochain où la locomotive amènera leurs cosaques à Pékin, à Port-Arthur, en Corée et jusqu'aux embarcadères de leur flotte, ce jour-là les Japonais devront renoncer à leurs rêves d'ambition et les États-Unis auront trouvé, dans le Pacifique du Nord, *à qui parler*.

L'Allemagne, enfin, vient de planter dans la même partie du monde son drapeau solidement. C'est elle, on s'en souvient, qui porta le premier coup à l'énorme corps chinois, ébranlé par la victoire japonaise. En s'établissant, vers la fin de 1897, dans la péninsule de Kiao-tcheou, sur la mer Jaune, c'était le Pacifique qu'elle visait et l'établissement de la puissance allemande sur cet océan. Pour s'en douter, on n'aurait eu qu'à se rappeler les visées de l'Allemagne sur les Carolines dès 1885; il fallut l'attitude fière de l'Espagne et un jugement arbitral du pape pour la faire reculer. Pour s'en convaincre, à l'heure actuelle, il n'y a qu'à considérer cet événement tout récent et d'une importance bien plus grande qu'il n'a généralement été dit : l'acquisition des Carolines, des Mariannes (sauf l'île de Guam déjà américaine) et des Palaos par l'Allemagne. Ces îles, peu étendues, dont la plupart ne sont que des récifs madréporiques, dont quelques-unes sont d'anciens volcans, que revêt seulement du côté exposé aux alizés une végétation tropicale, dont toute la richesse consiste en noix de cocotiers, ne sont pas par elles-mêmes une proie bien tentante. Et cependant l'Allemagne, nation pratique, les achète pour 25 millions de *pesetas*, ce qui revient, ont calculé les statisticiens, à 500 ou 600 francs par tête d'indigène. Quelle est donc l'importance extrême que l'Allemagne attribue à la possession de ces îles? M. de Bülow, secrétaire d'État à l'office des affaires étrangères, a répondu devant le Reichstag, le 21 juin dernier, à cette question. Voici ses paroles.

L'acquisition que nous venons de faire était *projetée depuis longtemps*, à cause des possessions que nous avions déjà dans l'océan Pacifique. La situation des îles nouvellement acquises est très bonne... Elles pourront, avec le temps, devenir des points d'appui pour les relations commerciales avec l'Asie ou l'Amérique du Sud... *Il y a de la place pour plus d'un peuple dans l'océan Pacifique*... Enfin, ces îles sont des piliers et des contreforts pour notre nouvel édifice colonial, qui, avec la volonté de Dieu, aura un riche avenir.

L'Allemagne, de son propre avis, se prépare donc à devenir puissante sur l'océan Pacifique. Elle va coloniser — elle, riche en peuples — la province du Chan-Toung. Elle entretient sur les côtes de l'Asie orientale une escadre de premier ordre, que commande le propre frère de l'empereur, le prince Henri. Elle étend la ligne de ses possessions des mers de Chine aux mers d'Australie, en travers de la ligne américaine Philippines-Hawaï. Enfin, elle se pose discrètement en héritière de la Hollande coloniale, avec qui elle partage déjà la Nouvelle-Guinée. M. de Bülow a eu beau rassurer dans son discours Américains et Japonais; désormais, son pays va gêner dans le Pacifique nord les desseins de ces deux peuples — le Japon a d'ailleurs élevé des objections à l'achat des îles espagnoles — et aussi les desseins des Russes.

Dans le Pacifique sud, la situation est demeurée la même; l'Angleterre y domine toujours. Mais, entre les deux moitiés de cet océan, il n'y a qu'une ligne *imaginaire*, comme on dit : l'Équateur; et l'Angleterre a montré nettement, au cours du conflit hispano-américain, combien peu elle se désintéressait des événements qui se déroulaient au nord de cette ligne. — Quant à l'affaire de Samoa, qui a tenu dans les colonnes des journaux tant de place, elle n'a, en réalité, qu'une importance secondaire. Le traité de Berlin de 1889 a placé ces îles sous le protectorat commun de l'Angleterre, de l'Allemagne et des États-Unis. Importations en 1897 : États-Unis, 267 000 fr.; Allemagne, 420 000; Angleterre, 927 000. Chacun des trois États devait exercer à Apia, la capitale, les mêmes droits. Mais les Allemands, qui se vantaient d'avoir introduit les premiers aux Samoa l'exploitation des plantations

et d'y posséder les intérêts commerciaux les plus considérables, voulurent, en 1898, après la mort du roi Marietoa faire élire comme roi le chef Mataafa, qui venait de passer cinq ans aux îles Marshall et qui était acquis à leur politique. Le « chef de justice », M. William Chambers, un Américain, refusa de reconnaître l'élection. D'où des incidents tumultueux à Apia et un conflit entre l'Allemagne, d'une part, les États-Unis et l'Angleterre, de l'autre. Après de longues négociations, et le combat du 1er avril dernier, où des officiers anglais et américains furent tués par les *Mataafans*, on décida de confier la solution de ce conflit à une commission mixte dont les travaux se poursuivent à l'heure actuelle. L'affaire est donc arrangée. Désormais, l'attention est due tout entière aux événements qui se préparent plus au nord.

Pour achever le tableau sommaire de l'état politique du Pacifique, il convient en terminant de noter, à côté des bouleversements retentissants, des guerres et des annexions, les progrès lents et cachés de l'invasion non plus d'un État, mais d'une race : la race chinoise, la *race jaune*. Le péril jaune, dont on s'est ému trop tôt sur notre continent, là-bas, sur les rives du Pacifique, existe, augmente et sera demain menaçant. Américains, Russes, Allemands, Anglais préparent leurs positions, qui seront peut-être, avant même d'avoir pu servir, submergées par le flot qui monte. Il y a cinquante ans, cent mille Chinois à peine étaient établis en dehors de l'Empire. Il y a vingt-cinq ans, ils étaient deux millions; il y a neuf ans, six millions, hier ils étaient dix millions. Tous les pays qui ne résistent pas, comme l'Inde, par la densité de leur population, ou bien, comme l'Australie et la Californie, par une législation féroce, réellement prohibitive, et le Siam, et la Birmanie, et les Philippines, et Bornéo, sont envahis et conquis pacifiquement. Cette race compacte, gluante, de petits hommes qui ne demandent, pour leur travail, qu'une poignée de riz, tous les vaisseaux qui traversent le Pacifique servent à l'essaimer. C'est elle peut-être qui mettra d'accord Américains, Allemands et Russes, en inondant leurs possessions et en les exploitant jusqu'à la ruine.

GASTON ROUVIER.



AU PACIFIQUE — TYPES DE TAITI

M. Marcel Monnier, dont nous avons signalé le long voyage aux quatre coins de l'Asie, vient de faire paraître, chez Plon, la première partie de sa relation : *le Tour d'Asie : Cochinchine, Annam, Tonkin*. Ce livre, richement illustré, conte avec humour les aventures les plus intéressantes, étudie avec science les problèmes complexes du monde extrême oriental.

G. R.

(*Photographies communiquées par la Société de géographie.*)



MARÉE BASSE A TROUVILLE

LE MONDE ET LES SPORTS

LES BAINS DE MER

En notre fin de siècle, qui semble marquer l'apogée de l'activité humaine et du développement intellectuel, il se produit une sorte de réaction sur l'apathie matérielle dans laquelle on a vécu, notamment en France, pendant toutes les périodes qui ont accompagné les dernières royautés et le second Empire. Jadis, dans les temps éloignés, la force musculaire et l'habileté des mouvements étaient les seuls étalons sur lesquels s'étageait la hiérarchie des situations, la première place appartenait au plus fort, et ceux que la na-



A DIEPPE

ture n'avait pas suffisamment doués étaient relégués aux derniers rangs du pays, malgré les qualités du cœur et de l'esprit dont ils pouvaient être pourvus; cette habitude était tellement ancrée dans les mœurs que, pendant bien des règnes, l'homme le plus spirituel de la Cour était surnommé *le fou* et n'avait mieux à faire des ressources de son intelligence que de s'en servir pour amuser le roi et ses courtisans.

Après les guerres du premier Empire, c'est-à-dire après la Révolution, les castes se sont trouvées mêlées, ceux qui se tenaient en première ligne de la classe dirigeante, moins par leur valeur personnelle que par le mérite de leurs aïeux, furent contraints de s'effacer et l'on vit surgir du peuple des individualités qui ne demandaient qu'à faire valoir les dons de leur intelligence et à les mettre au service de l'industrie et de la nation. Nous n'avons pas à parler des heurts qui accompagnèrent ces premiers temps des changements de la société : ils furent naturellement l'objet de rancunes des uns et d'excès de la part des autres; toujours est-il que le pays entra résolument dans la voie du travail et de la production et, si aujourd'hui la France peut être fière des résultats accomplis, si elle peut se placer première dans l'évolution de l'industrie et des progrès scientifiques, elle le doit sûrement à la collaboration active de ces travailleurs qui ont pris le dessus et qui, dans les siècles précédents, étaient opprimés et réduits à l'impuissance.

Le résultat de cette intensité de travail intellectuel fut un manque général d'exercice physique. L'état sédentaire de tous les hommes ne leur permettait pas de se livrer aux sports, et pendant bien des

années en France on a considéré ces derniers comme une chose inutile, parce qu'ils n'étaient pas immédiatement profitables. Depuis vingt ans, pourtant, la situation a changé : devant l'exemple, les résultats salutaires que les exercices physiques ne cessaient d'apporter chez nos voisins d'Angleterre, on a changé de système. Les Anglais sont nos maitres pour tout ce qui est sport, c'est à eux qu'on doit l'invention de tous ces jeux qui n'ont qu'un but, le mouvement : le corps se développe à la suite des efforts qu'on lui demande et, par un entrainement intelligent et successif, il parvient à pouvoir produire davantage, la santé se bonifie et l'esprit, se reposant pendant les quelques heures de repos obligatoire qu'on lui impose, retourne au travail plus dispos et partant plus productif.

Les pères de famille ont imposé à leur fils l'usage des sports et, prêchant d'exemple, ils se sont mis carrément de la partie ; les industriels, voyant que les tendances se portaient aux exercices physiques, ont fabriqué des moyens nouveaux, la bicyclette, l'automobile, etc., qui, tout en procurant un plaisir réel, contribuent à développer le goût pour l'exercice en plein air.

L'été venu, aujourd'hui, chacun cherche un refuge contre les chaleurs de la capitale et c'est à la mer, de préférence, qu'on se porte. Il y a vingt-cinq ans, nos plages n'avaient pas le même succès que maintenant, on restait beaucoup plus à Paris. Pourquoi ce changement ? Sans doute que la bourgeoisie moyenne a augmenté et que les ressources sont plus grandes chez ceux qui se voyaient dans la gène auparavant ; d'autre part, les facilités des moyens de transport, l'amélioration des horaires des chemins de fer, les billets de famille, les voyages circulaires, la réfection des tarifs en 1896 ont été des causes de l'exode vers la mer pendant les mois de chaleur. Mais il y a une autre raison : c'est ce besoin de mouvement qui nous obsède tous aujourd'hui, et c'est la facilité qu'on a, sur les plages, d'être toute la journée à l'air et de pouvoir se livrer aux différents sports dans une atmosphère plus clémente.

De tous les exercices qui nous sont offerts sur les bords de la Manche ou de l'Océan, le plus salutaire est incontestablement les bains de mer. Ils agissent comme toniques par la réaction qui en résulte, ils sont un excitant merveilleux pour toutes les fonctions de notre organisme : l'énergie de leur action tient beaucoup aux principes salins et iodés qui sont contenus dans l'eau à l'état de sels dissous. La percussion produite par le choc continuel des lames produit l'effet d'une douche vigoureuse : si l'on ajoute l'exercice de la natation, l'effet tonique est augmenté par le travail des muscles, qui doivent rester en action constante, la densité de l'eau facilite la natation et la met à la portée de bien des personnes qui n'oseraient se risquer dans de l'eau douce.



L'ENTRÉE



LA SORTIE

LES BAINS

A ces qualités des bains de mer, qu'on pourrait presque dire thérapeutiques, viennent s'ajouter l'agrément et le plaisir de ce sport; toutefois cette dernière pourrait souvent tourner en défaut, car bien des personnes, trouvant du bien-être dans les bains de mer, en prolongent imprudemment la durée; le bain alors ne produit plus ses effets stimulants, il devient calmant et en bien des cas débilitant. Dix minutes semblent un maximum pour les personnes qui ne savent pas nager et vingt minutes pour les autres. Au delà, la mer, loin d'être un bienfait, peut, au contraire, être la cause des pires désordres.

Nous voyons de joyeuses envolées de jeunes gens, timides à leur entrée, qui s'enhardissent à mesure qu'ils prennent contact de la température de l'eau, ils



LES TOUT PETITS

tentent des premières brassées maladroites et piquent souvent sous l'eau sans le vouloir; ils reparaissent alors au-dessus de la surface, les cheveux collés sur les tempes, oppressés sans pouvoir respirer et faisant une mine déconcertée; mais ce premier malheur n'est qu'une escarmouche qui n'empêche pas de recommencer la bataille dont les moins hardis sortent toujours vainqueurs; après quelques bains, des timorés des premiers jours n'hésitent plus, et, de leurs brassées triomphantes, ils montrent qu'ils ont pris droit de cité et remporté la victoire sur l'élément salé!

Rien n'est charmant comme de voir les petits qu'on envoie à la mer, quelques-uns sont tout maigrichons sous leur tricot trop large; ils ont une vraie inquiétude en mettant le pied dans les premières mares du bord : « C'est trop froid!... Je ne veux pas!... Ce sera pour demain!... » et que sais-je encore? mais le père Jacques, le maître baigneur, a bien vite interrompu le discours, car de ses gros bras il a pris le petit rétif et l'a emmené à 10 mètres plus loin; là, d'un seul coup, il l'a plongé tout entier dans l'eau; alors ce sont des cris, une gymnastique de tout le corps, les petites jambes, les petits bras s'agitent follement sans que l'instinct de la conserva-



BAIN A LA CORDE

tion perde ses droits, car notre héros ne manque jamais de s'accrocher à son guide. Pendant ce temps-là, sur le sable, la maman est toute palpitante de ce premier exploit de son *Amour!* Elle le rappelle à force cris, maître Jacques le lui amène, elle l'emmitoufle dans un immense peignoir et le remporte encore tout sanglotant jusque dans la cabine où un bain de pied chaud, une bonne friction et un gâteau ont vite fait oublier les émotions de cette première journée. Le soir, notre courageux baigneur ne manque jamais de prendre un air triomphant : « Tu sais, bon papa, ce matin, j'ai pris un bain de mer.. »

Il y a d'autres scènes encore et pas des moins intéressantes. La dame qui se baigne par chic. Son costume est impeccable, il recouvre un corset qu'on refuse d'avouer... Il ne faut pas que la coiffure se défasse ; la grande difficulté pour ce genre de bain est de savoir conserver son sang-froid, n'avoir aucune émotion, ne pas abîmer l'esthétique général de la préparation et savoir choisir un moment où il y a beaucoup de monde sur la plage : tout cela sans prendre l'air de l'avoir voulu.

Le gros monsieur qui se baigne est toujours amusant : en général, celui-là n'est pas poseur, il prend son bain de mer parce que cela lui plaît et voilà tout : il a toujours un costume très serré à raies blanches et bleues et sa tête est immuablement recouverte d'un paillasson de quatre sous rabattu sur les oreilles. Arrivé au bord, il semble scruter la mer de l'œil ; puis, s'étant décidé, il se débarrasse de son peignoir qu'il laisse tomber à terre et qu'il maintient à l'aide d'une grosse pierre, puis il entre bravement dans l'eau, bien bedonnant, en balançant légèrement ses bras écartés — les doigts aussi sont écartés — dès qu'il a de la mer aux jarrets, il asperge sa poitrine d'eau froide ; un peu plus loin, il se jette résolument dans l'onde et se met immédiatement à nager. En général, le gros monsieur sait ce qu'il fait, il se baigne par hygiène, il ne restera pas dans l'eau une minute de plus que le temps nécessaire ; il se rhabille rapidement. Le gros monsieur déjeune toujours très bien quand il a pris un bain de mer ; l'après-midi, il a très chaud, alors il dort.

Chacune des plages de la Manche possède une spécialité de baigneurs. Trouville qui, de toutes, est la plus rapprochée de Paris et qui reçoit un public des plus mélangés, a des baigneurs de tous les genres, depuis le plus élégant jusqu'au moins apprêté. Les plages de sable, situées dans le prolongement de la rive gauche de la Seine, sont assurément moins appréciées des nageurs que celles qui font suite au Havre, c'est-à-dire Sainte-Adresse, Etretat, Dieppe, Saint-Valéry, etc. ; en ces endroits, les bords de la mer sont couverts de galets que le flux et le reflux disposent en étages très séparés ; l'eau est très profonde, et il n'est pas nécessaire d'aller bien loin pour perdre pied, on peut alors installer des estacades, des planches, qui avancent dans l'eau et d'où l'on peut se lancer. Quand on a une grève comme à Trouville, Houlgate, Cabourg, la mer se retire à des distances très grandes, un kilomètre quelquefois ; il faut attendre la marée pour se baigner et, de toute façon, il faut avancer assez loin dans l'eau pour pouvoir nager.

En général, les stations balnéaires en France sont très protégées, des embarcations sont toujours à l'eau au moment du bain et montées par des baigneurs expérimentés. Il ne faut pas oublier qu'un noyé doit souvent de revenir à la vie par la promptitude des secours qu'on lui donne.

A. da Cunha.





LA MISSION MARCHAND A PARIS
AU BALCON DU CERCLE MILITAIRE

MEMENTO ENCYCLOPÉDIQUE. — ÉVÉNEMENTS DE JUIN 1899

1. La **mission du Congo-Nil,** commandée par le commandant Marchand, venant de Toulon et de Marseille, arrive à Paris, où elle est l'objet de manifestations enthousiastes. A la gare de Lyon, la mission est reçue par les représentants des ministres de la marine et de la guerre, par les délégués des sociétés de géographie et des sociétés coloniales qui adressent des allocutions de bienvenue au commandant Marchand. Au moment où la mission sort de la gare, elle est accueillie par les cris de vive Marchand! vive l'armée! poussés par plusieurs milliers de manifestants. La mission est l'objet d'une nouvelle et imposante manifestation à son arrivée au ministère de la marine, où le commandant Marchand, aux côtés du ministre et entouré de ses compagnons, doit paraître au balcon. Après un déjeuner offert par M. Lockroy, le commandant Marchand accompagne le ministre chez le Président de la République. Le soir a lieu, au Cercle militaire, une réception en l'honneur de la mission. Sur la place de l'Opéra et aux environs, le commandant Marchand est acclamé par plusieurs milliers de personnes. — A la **Cour de cassation,** Me Mornard, avocat de Dreyfus, soutient la demande en revision. — La Chambre vote une **motion de félicitations** au général Gallieni et à ses collaborateurs, aux membres de la mission Liotard, à la mission Marchand, aux explorateurs, officiers, administrateurs et soldats qui ont étendu l'influence ou assuré la domination française en Afrique. — Le lieutenant colonel **du Paty de Clam,** qui joua un rôle important dans l'affaire Dreyfus, est arrêté à son domicile et écroué à la prison du Cherche-Midi sous l'inculpation de faux et usage de faux. — Mort du **pasteur Paulmier,** président du consistoire de l'Église reformée de Paris.

2. — Au ministère des colonies, réception en l'honneur de la **mission Marchand.** Le gouvernement décide que le pavillon de la mission et celui qu'elle a pris aux Derviches seront déposés au Musée de l'armée. — Le commandant Esterhazy déclare à un rédacteur du *Matin*, à Londres, qu'il est l'auteur du **bordereau** pour lequel Dreyfus a été condamné et qu'il l'a fait sur l'invitation du colonel Sandherr. — Fin de la **grève** des ouvriers du Creusot. — A l'ouverture des Cortes espagnoles, la reine régente annonce, dans le discours du trône, la signature d'une convention entre l'Espagne et l'Allemagne pour la cession à cette dernière.

moyennant 25 millions de pesetas, des **îles Carolines,** Palaos et Mariannes.

3. — La Cour de cassation prononce son arrêt dans la demande en **revision du procès Dreyfus.** La Cour annule le jugement du conseil de guerre de 1894, se basant sur deux faits nouveaux : la pièce secrète « Ce canaille de D. » qui aurait été communiquée au conseil de guerre ne s'applique pas à Dreyfus ; le bordereau n'a pas été écrit par Dreyfus. La Cour décide que Dreyfus comparaîtra devant le conseil de guerre de Rennes. — Au bois de Boulogne, **fête des fleurs,** en faveur de la Caisse des victimes du devoir. — A Madrid et à Washington, réception des ministres réciproquement accrédités et reprise de **relations diplomatiques** directes entre les gouvernements espagnol et américain, suspendues depuis la guerre. — Mort, à Vienne, du célèbre compositeur **Johann Strauss,** surnommé *le roi de la valse.*

4. — Le Président de la République assiste au grand **steeple-chase d'Auteuil.** Il y est l'objet d'une manifestation hostile. Le **baron de Christiani,** escaladant la tribune officielle, frappe M. Loubet avec sa canne. Une violente bagarre se produit entre les manifestants et la police. Quarante-trois arrestations sont opérées. M. Loubet assiste à la fin de la course et rentre à l'Elysée sans nouvel incident. — **M. Emile Zola,** qui s'était retiré depuis onze mois en Angleterre à la suite de sa condamnation par la Cour d'assises de Versailles pour sa lettre *J'accuse* adressée au Président de la République, rentre à Paris. — Dans une lettre à l'arche-



LE GRAND STEEPLE-CHASE D'AUTEUIL

AGRESSION CONTRE LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

vêque de Bourges, le **pape** renouvelle aux catholiques ses conseils d'adhésion sans réserve à la Constitution républicaine. — **M. Romana** est élu président de la République du Perou.

5. — Au conseil des ministres le gouvernement décide de relever de ses fonctions **l'avocat général Lombard** pour n'avoir pas protesté contre les dépositions injurieuses faites au cours du procès Deroulède-Habert contre le Président de la République. — Le **général de Pellieux** est soumis à une enquête sur la façon dont il dirigea l'information de l'affaire Esterhazy et sur son rôle dans l'affaire Dreyfus. — La Chambre, après une interpellation au sujet de l'agression dont a été victime le Président de la République, vote un ordre du jour flétrissant **les scandales d'Auteuil** et approuvant les déclarations du gouvernement. M. Deschanel donne lecture d'une lettre du garde des sceaux demandant à la Chambre de décider s'il y a lieu de renvoyer devant le Sénat, constitué en haute cour, **le général Mercier** qui, étant ministre de la guerre, viola la loi en communiquant au conseil de guerre qui jugea Dreyfus en 1894 la pièce « Ce canaille de D... ». La Chambre décide de laisser la question en suspens afin de respecter la complète liberté du conseil de guerre de Rennes qui va être appelé à juger Dreyfus. — La Chambre vote l'affichage de **l'arrêt de la Cour de cassation** concernant l'affaire Dreyfus.

6. — Le Sénat vote un ordre du jour « flétrissant les auteurs des **scandales d'Auteuil** et exprimant ses profondes sympathies pour son ancien président, devenu, par le libre suffrage de l'Assemblée nationale, premier magistrat de la République ». — En Russie, célébration du centenaire du poète national **Alexandre Pouschkine.** — La Société de géographie de Londres décerne la médaille de fondateur au **capitaine Binger** pour ses explorations de 1887-1889 et la médaille de patronage à **M. Foureau** pour ses explorations au Sahara. — **M. Heller** est élu président du conseil national suisse.

7. — **A Samoa,** les deux prétendants au trône, Mataafa et Malietoa, déclarent à la commission représentant les trois puissances protectrices qu'ils acceptent les décisions de la commission. Les partisans de Mataafa et de Malietoa déposent les armes. — **M. Krüger,** président de la République du Transvaal, et **M. Milner,** gouverneur du Cap, s'étaient rendus, sur l'invitation du président de l'État libre d'Orange, à Bloemfontein, pour conférer au sujet des deux questions qui menacent de provoquer un conflit armé entre l'Angleterre et le Transvaal : l'admission des uitlanders (étrangers) aux droits électoraux ; le degré d'autonomie du Transvaal dans ses relations avec les autres nations. MM. Krüger et Milner n'ayant pu se mettre d'accord sur ces deux points, la conférence a pris fin et la situation reste très tendue.

8. — La Chambre adopte le texte de loi adopté par le Sénat étendant à la **procédure devant les conseils de guerre** certaines dispositions de la loi du 8 décembre 1897 concernant l'instruction. — Lancement à Toulon du *Jeanne d'Arc*, le plus grand croiseur cuirassé de la marine française.

9. — **Dreyfus,** après cinquante-deux mois de détention à l'île du Diable, s'embarque à bord du *Sfax* qui le ramène en France. — Le lieutenant-colonel **Picquart,** après onze mois de détention, est mis en liberté en vertu d'un arrêt de la Chambre des mises en accusation. — Une **médaille d'honneur** est instituée pour les contremaîtres et ouvriers ayant participé aux travaux de l'Exposition de 1900.

10. — **La légation de la République Argentine** auprès du Saint-Siège est rétablie. M. Carlos Calvo cumulera les fonctions de ministre à Paris et auprès du Vatican.

11. — M. Loubet ayant décidé d'assister au **grand prix, à Longchamp,** les groupes républicains et socialistes de Paris organisent une **grande manifestation** en sa faveur. D'autre part, le gouvernement, en prévision des troubles qui pourraient se produire, prend des mesures de police extraordinaires. Outre les gardes municipaux, la garde républicaine et la gendarmerie, plusieurs régiments d'infanterie et de cavalerie sont échelonnés sur le parcours de l'Élysée à Longchamp. Aucun incident ne se produit au moment du passage du président, ni à l'aller ni au retour. Partout il est acclamé, particulièrement au champ de courses. Au moment du retour des manifestants une collision se produit entre eux et quelques consommateurs du pavillon d'Armenonville. Il y a plusieurs blessés et des arrestations sont opérées. Dans la soirée, des manifestations se produisent sur les boulevards, aux environs de la Bourse et de la rue Montmartre. La police les réprime énergiquement, opérant de nombreuses arrestations et maltraitant quelques manifestants et des journalistes.

12. — A la Chambre, une interpellation est adressée au gouvernement au sujet des **brutalités de la police** au cours des manifestations de la veille. Dans sa réponse, M. Dupuy, président du Conseil, revendique la responsabilité des instructions données et rend hommage à l'attitude de la police. S'il y a eu des abus, dit-il, ils seront réprimés. De nombreux ordres du jour sont déposés. Le gouvernement déclare qu'il n'accepte que celui de M. Saumande. La Chambre repousse par 253 voix contre 246 la priorité à cet ordre du jour et adopte par 296 voix contre 159 l'ordre du jour de M. Ruau, disant : La Chambre résolue à ne soutenir qu'un gouvernement décidé à défendre avec énergie les institutions républicaines, etc. A la suite de ce vote **les ministres quittent la salle des séances** et vont à l'Élysée porter leur **démission collective** au Président de la République, qui l'accepte. La séance de la Chambre est levée au milieu d'une vive agitation. Le **ministère Dupuy,** qui avait succédé au ministère Brisson, était aux affaires depuis le 1er novembre 1898, soit sept mois et douze jours. C'était le trente-huitième cabinet depuis 1870. — Le duc des Abruzzes quitte Christiania à bord de la *Stella Polare* pour son expédition au **pôle Nord.** — Première journée des **Fêtes de Paris.** — A Nice, le **général italien Gilletta de Saint-Joseph,** commandant une brigade d'infanterie à Crémone, est arrêté sous l'inculpation d'espionnage. Il est trouvé porteur de nombreux documents concernant les forts de la frontière, les routes stratégiques, etc. — Une entente s'établit entre les **gouvernements autrichien et hongrois** au sujet de la conclusion du compromis économique jusqu'en 1907. — Dans le **scrutin sur l'ordre du jour Ruau,** qui motive la démission du cabinet, la majorité de 296 voix comprend : 140 radicaux et radicaux socialistes, 59 progressistes, 45 socialistes, 29 membres de la droite ou ralliés et 23 antisémites. La minorité comprend 97 progressistes, 42 radicaux, 8 membres de la droite et 1 nationaliste.

13. — Les auteurs de la **manifestation d'Auteuil** contre le Président de la République comparaissent devant le tribunal correctionnel. Le baron **F. de Christiani,** qui frappa M. Loubet avec sa canne, est condamné à quatre ans de prison. — M. Loubet fait appeler MM. Fallières, président du Sénat ; Deschanel, président de la Chambre, et Poincaré pour s'entretenir avec eux au sujet de la **crise ministérielle.**

14. — M. Delcassé, ministre des affaires étrangères de France, et M. Michaël Herbert, ministre plénipotentiaire, gérant l'ambassade d'Angleterre, en l'absence de sir Edmund Monson, procèdent à l'échange des ratifications du Président de la République et de la reine d'Angleterre sur la convention conclue à Paris le 14 juillet 1898 pour **la délimitation des possessions françaises** de la Côte d'Ivoire, du Soudan et du Dahomey **et des colonies britanniques** de la Côte d'Or, du Lagos et d'autres possessions britanniques à l'ouest du Niger, ainsi que pour la délimitation des possessions françaises et britanniques et des sphères d'influence des deux pays à l'est du Niger et sur la déclaration additionnelle à ladite convention signée à Londres le 21 mars 1899. — La Commission de la Croix-Rouge de la **Conférence de la paix** adopte le rapport pour l'adaptation des principes de la convention de Genève de 1864 à la guerre maritime. C'est le premier résultat acquis depuis la réunion de la Conférence de La Haye. — Le roi d'Espagne et la reine régente président à l'inauguration solennelle de la **statue de Velasquez.**

15. — M. Poincaré informe M. Loubet qu'il accepte la mission de former **le cabinet.** — Le roi et la reine de Portugal offrent un dîner en l'honneur du ministre de France, des amiraux et des officiers de **l'escadre française** actuellement en rade de Lisbonne. L'amiral commandant l'escadre offre un déjeuner à la famille royale à bord du *Formidable*. Le roi porte la santé du Président de la République.

16. — M. Poincaré informe M. Loubet qu'en présence de l'opposition des radicaux il se voit obligé de renoncer à former un **cabinet.** — Mort de **Mgr Sourrieu,**

cardinal-archevêque de Rouen. — Mort de **M. Tribert,** sénateur inamovible.

17. — A Paris, à l'occasion des **Fêtes de Paris,** défilé du cortège historique représentant les anciennes corporations. — M. Loubet offre à M. Waldeck-Rousseau la mission de former **le nouveau cabinet.** — Une révolution éclate au **Pérou.** On croit que c'est l'ancien préfet Viscarra qui veut séparer le département de Loreto du gouvernement péruvien et en faire un pays indépendant. — La Chambre italienne, après une discussion qui dura pendant quinze séances, et au cours de laquelle l'extrême gauche fit une vive obstruction, adopte par 189 voix contre 113 l'article premier du projet de loi sur les **mesures politiques** accordant aux autorités administratives le droit d'interdire les réunions publiques dans l'intérêt de l'ordre.

dans laquelle **l'amiral de Cuverville** critique vivement les actes du ministère de la marine, M. Lockroy remplace l'amiral de Cuverville dans ses fonctions de chef d'état-major général de la marine. — M. Léon Devin est élu **bâtonnier de l'ordre des avocats.** — Un **violent orage** sévit sur Paris. Une pluie diluvienne cause de nombreux dégâts, particulièrement aux travaux du métropolitain. — La **Conférence de la paix** adopte définitivement, en séance plénière, les dix articles additionnels de la convention de Genève appliqués à la guerre maritime.

21. — M. Léon Bourgeois, revenant de La Haye, a deux entrevues avec M. Loubet, qui lui offre la mission de former **un cabinet.** M. Bourgeois répond qu'il est très touché de cette marque de confiance, mais que, d'une part, il ne se croyait pas indiqué pour constituer



LE GRAND PRIX DE PARIS — LA PISTE GARDÉE PAR LES TROUPES

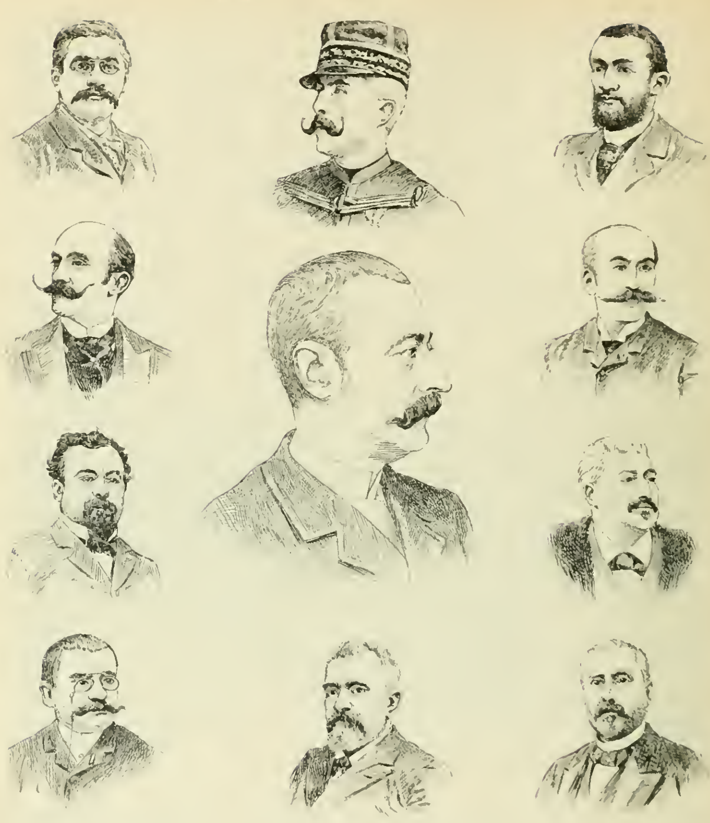
18. — Une réception enthousiaste est faite au **commandant Marchand** à Thoissey, sa ville natale. — M. Roujon, directeur des beaux-arts, préside, à La Flèche et à Saint-Germain-du-Val, à l'inauguration des monuments élevés à la mémoire du compositeur **Léo Delibes.** — Yu-Keng, membre du Tsong-li-Yamen de Chine, est nommé **ministre à Paris.**

19. — M. Waldeck-Rousseau informe M. Loubet que, n'ayant pu se mettre d'accord avec tous ceux de ses collègues au concours desquels il avait fait appel, il se voit obligé de décliner la mission qu'il avait acceptée. — Le Conseil municipal de Paris adopte une proposition tendant à la **suppression de la revue du 14 Juillet.** — Dans un **consistoire secret** le pape crée onze cardinaux, dont Mgr Mathieu, archevêque de Toulouse. Il préconise de nombreux évêques, confirme l'élection de Mgr Huayock comme patriarche des Maronites et nomme Mgr Macaire patriarche des Coptes.

20. — M. Loubet reçoit MM. Delcassé, Poincaré et Brisson, avec lesquels il s'entretient de la **crise ministérielle.** Il demande télégraphiquement à M. Bourgeois, délégué au Congrès de La Haye, de venir conférer avec lui. — A la suite de la publication d'une lettre

un cabinet et que, d'autre part, il tient à remplir jusqu'au bout ses devoirs de chef de mission à la Conférence de la paix. — Le cabinet n'étant pas constitué, **la Chambre** lève la séance et s'ajourne au 26 juin. — A Westminster-Palace, ouverture du Congrès international pour la répression de la **traite des blanches,** sous la présidence du duc de Westminster. — **Aux Philippines,** M. Dumarais, Français, régisseur des terrains de la Compagnie des tabacs de Manille, qui était allé à la tête d'une délégation auprès des insurgés pour faire une démarche en faveur de la libération des prisonniers espagnols, est assassiné par les insurgés. — La Chambre allemande ratifie le traité conclu avec l'Espagne pour **l'acquisition des Carolines.** — En Australie, la **Nouvelle-Galles du Sud** se prononce en faveur du projet de fédération australienne tel qu'il a été amendé par la conférence de Melbourne.

22. — M. Loubet offre de nouveau la mission de former un cabinet à M. Waldeck-Rousseau qui accepte et constitue **le ministère** comme suit : Présidence et intérieur, Waldeck-Rousseau ; affaires étrangères, Delcassé ; justice, Monis ; guerre, général de Galliffet ; marine, de Lanessan ; agriculture, Jean Dupuy ; com-



M. Millerand (Commerce).
M. Caillaux (Finances).
M. J. Dupuy (Agriculture).
M. Delcassé (Affaires étrangères).

Général de Galliffet (Guerre).
M. Waldeck-Rousseau
(Intérieur — Présidence du Conseil).
M. de Lanessan (Marine).

M. Baudin (Travaux publics).
M. Leygues (Instruction publique).
M. Monis (Justice).
M. Decrais (Colonies).

LE NOUVEAU MINISTÈRE

merce, Millerand; finances, Caillaux; instruction publique, Leygues; travaux publics, Pierre Baudin; colonies, Decrais; sous-secrétariat des postes, Mougeot. — Au Sénat, le sort désigne le département de **la Mayenne** pour élire un sénateur en remplacement de M. Tribert, inamovible, décédé. — **A Samoa,** l'élection de Malietoa-Tolu comme roi est reconnue et validée par la commission internationale, mais Malietoa abdique volontairement. Les commissaires nomment un gouvernement provisoire composé des trois consuls des puissances protectrices. Les décisions de ce gouvernement seront prises à la majorité dans tous les cas où l'unanimité n'est pas exigée par le traité de Berlin. Les commissaires se prononcent en faveur de l'abolition de la royauté et pour la nomination d'un gouverneur assisté d'un conseil législatif composé des représentants des trois puissances. — Dans un **consistoire secret** le pape impose le chapeau aux cardinaux récemment créés. Il nomme Mgr Pierre Avon évêque de la Guadeloupe.

23. — M. Lépine est nommé **préfet de police** en remplacement de M. Ch. Blanc, nommé conseiller d'État.

Retour à la côte de la **mission Fourneau-Fonfrède,** chargée d'étudier le tracé d'un chemin de fer de la Shangha à la mer. — Le Reichstag allemand repousse le projet de loi, présenté par le gouvernement, contre **les coalitions et les grèves.** Le Reichstag

est prorogé. — La première commission de la **Conférence de la paix** termine ses travaux. Elle adopte par 20 voix contre 2 et une abstention l'interdiction de l'emploi des balles explosibles. Elle vote à l'unanimité l'interdiction pour cinq ans de lancer des projectiles du haut des ballons ou par des moyens analogues. La question des fusils et des canons de marine est renvoyée à une conférence ultérieure. Elle vote à l'unanimité l'interdiction d'employer des projectiles ayant pour but unique de répandre des gaz asphyxiants ou délétères.

24. — A l'occasion de l'anniversaire de la mort du **président Carnot,** M. Loubet va déposer une couronne sur sa tombe au Panthéon. — Dans une **circulaire aux préfets** M. Waldeck-Rousseau dit que le ministère a assumé une œuvre de défense républicaine et leur prescrit de lui signaler tout acte intéressant le respect des institutions et le bon ordre. Il leur prescrit d'agir au besoin d'urgence sous leur responsabilité. — Dans une **circulaire aux commandants de corps d'armée** le général de Galliffet les prie de ne pas oublier que, s'il est responsable des chefs de l'armée, ceux-ci sont personnellement responsables vis-à-vis de lui de tout ce qui se passe dans l'étendue de leur commandement. Il compte sur eux comme ils peuvent compter sur lui. — De **violentes manifestations ont lieu en Espagne** contre les projets financiers du gouvernement. — En présence de l'obstruction qui se produit **à la Chambre italienne** au cours de la discussion du projet de loi de sûreté générale, le général Pelloux fait signer un décret royal sanctionnant les dispositions essentielles du projet mettant le droit de réunion et d'association sous le contrôle de la police.

25. — **Election législative,** 2ᵉ circonscription de Valence. M. Chabert, radical, est élu en remplacement de M. Bizarelli, élu sénateur. — Le **général Gallimard** est nommé commandant du 9ᵉ corps d'armée. — Mort du général de division d'infanterie de marine **Bourgey,** inspecteur général permanent de l'infanterie de marine. — **Grand Prix cycliste de Paris :** 1ᵉʳ, Tommaselli. — De grandes fêtes ont lieu à Cadix en l'honneur de **l'escadre française.**

26. — A la Chambre, M. Waldeck-Rousseau, président du conseil, donne lecture de **la déclaration ministérielle** disant que le gouvernement n'a pas d'autre ambition que de défendre les institutions républicaines et d'assurer l'ordre public. « Nous avons pensé que cette œuvre exige le concours de tous les républicains. Le gouvernement est résolu à faire accepter tous les arrêts de la justice, sans distinction. L'inviolable attachement à la discipline est la garantie essentielle de la grandeur de l'armée. Nous défendrons l'armée contre les attaques dont elle serait l'objet et contre les sollicitations qui sont des injures imméritées. Pour accomplir cette œuvre nous avons besoin du concours du Parlement. Nous vous demandons de faire trêve aux discussions irritantes, et si nos efforts ne sont pas stériles, la République reprendra bientôt son œuvre de progrès économique. » La lecture de la déclaration est hachée par de nombreuses et violentes interruptions. Au cours d'une **interpellation sur la politique générale** du gouvernement, plusieurs orateurs, parmi lesquels MM. Ernest Roche et Mirman, attaquent avec une extrême violence certains membres du cabinet. Répondant aux interpellateurs, M. Waldeck-Rousseau dit que dans sa séance du 12 juin la majorité républicaine de la Chambre a pensé que, sans exagérer les périls, il était impossible et peut-être qu'il serait coupable de les méconnaître et d'en contester la gravité. Dans son ordre du jour elle a affirmé sa volonté de défendre les institutions républicaines : « J'affirme, ajoute-t-il, à mon tour que nous n'avons pas eu d'autre préoccupation que d'obéir à cette volonté. Dans sa déclaration le gouvernement n'a pas dissimulé à la Chambre qu'il s'est formé dans le but de réunir tous les républicains pour faire face à toutes les réactions. » Nous n'avons dans l'avenir qu'un but, c'est de placer partout des hommes respectueux de la loi constitutionnelle, c'est d'exiger que, depuis l'emploi le plus haut jusqu'au plus modeste, le gouvernement et la constitution trouvent partout le même respect et le même concours. En terminant, M. Waldeck-Rousseau dit que le ministère a assumé une tâche difficile et que, quelque parti que la Chambre prenne, il aura fait son devoir. Plusieurs ordres du jour sont présentés. Le gouvernement accepte celui de M. Périllier, disant : La Chambre, approuvant les actes et déclarations du gouvernement, passe à l'ordre du jour. Cet **ordre du jour est adopté** par 262 voix contre 237. La majorité de 262 voix qui vote en faveur de **l'ordre du jour Périllier,** accepté par le gouvernement, comprend : 77 progressistes, 1 membre de la droite, 158 radicaux, 26 socialistes. La minorité de 237 voix comprend : 39 nationalistes et antisémites, 107 progressistes, 12 radicaux, 1 radical socialiste et 78 membres de la droite ou ralliés. — Le tribunal correctionnel de Nice condamne le **général italien Giletta** à cinq ans de prison et 5 000 francs d'amende pour espionnage. — Mort de M. Sellier, ancien ténor de l'Opéra. — A l'occasion des projets financiers du gouvernement, **des troubles se produisent à Madrid,** Séville, Saragosse, Valence. L'état de siège est proclamé dans ces deux dernières villes. — **L'impératrice de Russie** accouche d'une fille.

27. — A la Chambre, M. Deroulède dépose une proposition de **revision de la Constitution.** Elle est repoussée par 397 voix contre 70. — **A la Chambre belge,** la fixation de la discussion du projet de loi électoral présenté par le gouvernement donne lieu à des **scènes tumultueuses.** Des coups sont échangés. Malgré l'obstruction des socialistes, des radicaux et des libéraux, la discussion est fixée au 5 juillet.

28. — A Bruxelles, des manifestations sont organisées **contre le projet électoral** du gouvernement. Les gendarmes font usage de leurs armes. Les manifestants leur lancent des pierres. Il y a de nombreux blessés de part et d'autre. — Dans la République argentine, un meeting convoqué par la Chambre de commerce adresse au Congrès une pétition, recouverte de 30 000 signatures, demandant la **réduction des divers impôts** directs et indirects et la réforme du code commercial. Le président promet de faire une enquête sur les griefs exposés.

29. — La Chambre décide que **la Commission actuelle du budget** restera en fonctions jusqu'après le vote du budget de 1900. — De nouveaux troubles se produisent **dans les rues de Bruxelles.** — La Commission des armements de la **Conférence de la paix** décide de renvoyer les propositions des délégués russes pour la non-augmentation des effectifs militaires et maritimes à la décision ultérieure des gouvernements.

30. — La Chambre vote le projet de loi tendant à autoriser **les femmes munies du diplôme de licencié en droit** à exercer la profession d'avocat plaidant. — Le *Sfax*, ayant à bord le **capitaine Dreyfus,** arrive à Quiberon. Dreyfus est débarqué au milieu de la nuit. Un train spécial le transporte de Quiberon au passage à niveau de la Rablais, à deux kilomètres de Rennes. A cet endroit il monte dans une voiture qui, à vive allure, le conduit à la prison militaire de Rennes, où il arrive vers six heures du matin. Son arrivée ne donne lieu à aucun incident. — **A la Chambre belge,** M. Vandenpeereboom, président du conseil, déclare que le gouvernement désire rechercher des mesures destinées à amener la conciliation. Cette déclaration calme les esprits. — **A la Chambre italienne,** de violentes bagarres se produisent. Au moment du scrutin sur les décrets politiques, les socialistes envahissent l'hémicycle, frappent les membres de la majorité et renversent les urnes. Le président, impuissant à rétablir l'ordre, lève la séance. Par décret, la session parlementaire est close.

LA MODE DU MOIS

La saison des vacances dans laquelle nous entrons est en plein celle des bains de mer. Nous avons donc cru intéressant de donner aux lectrices du *Monde Moderne* ce modèle tout à fait nouveau pour costumes de bain. Il est en serge ivoire imprimée de fleurettes bleu marine. Les garnitures sont en étamine blanche lisérée de petits biais en



serge bleu marine formant rouleaux, et assortis à la ceinture fermée à gauche sous un chou.

Ce costume (nº 1) se compose d'un pantalon et d'une longue blouse à manches courtes. Il peut donc fort bien servir, non seulement de costume de bain, mais de costume de pêche. Alors, on le porte, soit avec des espadrilles, dont les cordons s'entre-croisent autour du bas de la jambe nue, soit avec des bas noirs sur lesquels les espadrilles blanches se détachent coquettement.

Le peignoir blanc est en flanelle ou tissu éponge, bordé par un rinceau de petites fleurettes bleues.

La coiffure est en foulard imperméable rouge uni, ou blanc bordé de bleu, noué, devant, en ailes de moulin.



Le modèle nº 2 peut se faire, tunique et boléro, en piqué blanc ou en drap léger, blanc ou de nuance pâle, ornés de piqûres et de boutons de fantaisie, et appuyant sur un jupon long, en soie Liberty vert d'eau entièrement plissé. La chemisette intérieure, genre matelot, dégage entièrement le cou ; elle est rayée noir et blanc, ou vert d'eau et blanc. On peut, du reste, varier jupon et chemisette à volonté, ce qui transforme toujours un peu le costume et permet, à peu de frais, sur la plage, d'avoir des apparences plus élégantes. Le chapeau canotier est orné d'un nœud de gaze blanche avec boucle en bijouterie sur le lien, et de

deux couteaux de fantaisie posés en arrière. Les plumes frisées ne peuvent se porter ni à la mer, ni à la montagne, le vent et l'humidité ne leur valant rien.

Bas blancs ajourés en fil d'Écosse, et souliers blancs ou en daim gris clair. Gants en fil d'Écosse ou en suède pâle, face-à-main en écaille blonde.

Voici une toilette habillée (n° 3). Elle est en voile crème très fin, corsage et tunique princesse unie avec manche de fantaisie. Bas de soie blanche et souliers blancs ou gris clair à boucle.

Les dessous doivent, autant que possible, être assortis à la toilette.

Enfin le costume n° 4 est composé d'une première jupe en toile de soie rouge, terminée par un volant froncé un peu long, et d'une tunique en mousseline de laine de même nuance. Tunique et corsage décolleté se terminant par des dents découpées sous un feston de fantaisie brodé en soie noire. Le corsage se ferme de côté sous le bras; il est tendu, et froncé en gerbe, à la taille allongée et enserrée sous une étroite ceinture de satin noir. Les manches et la guimpe sont en toile de soie brodée de noir.





très ouverte sur le côté, et le corsage agrafé sous le bras. La robe de dessous peut se faire en taffetas rose uni ou en taffetas imprimé sur chaîne, blanc, à fleurettes roses.

La jupe est longue, assez ample du bas, et la tunique comme le corsage, agrémentés à gauche d'un nœud chou en ruban de satin rose vif ou noir, avec fantaisie de bijouterie dans le cœur. Aucune autre garniture n'orne cette toilette d'une élégance de bon ton, que complète une toque en paille blanche ornée d'ailes blanches, de ruban noir ou rose vif, et d'une guirlande de roses ou d'églantines. Ombrelle en-cas en faille blanche

Comme chapeau, une grande capeline en paille de riz, retroussée de côté, et sans autre garniture que des fleurs de saison, ou des herbes folles, suivant la fantaisie.

Bas en fil d'Écosse noir. Souliers vernis ou en chevreau mat, genre Richelieu. Gants blancs, en fil ou en suède, suivant l'élégance.

Ce costume, quoique simple, est parfaitement portable aux eaux l'après-midi, pour une *garden-party*, une partie de campagne, et peut se répéter en toile comme en laine, sans perdre de sa grâce.

BERTHE DE PRÉSILLY.

TABLEAUX DE STATISTIQUE

Les Télégraphes.

Les chiffres suivants sont empruntés à une monographie récemment publiée par le Bureau de statistique du ministère du Trésor des États-Unis. Suivant les pays, les données se rapportent aux années 1897 et 1898.

	Bureaux.	Longueur des lignes en kilomètres.	Longueur des fils en kilomètres.	Télégrammes.
	—	—	—	—
Royaume-Uni.	10.183	66.612	450.695	79.123.556
Etats-Unis. . .	24.811	345.174	1.638.513	77.580.767
France.	11.553	93.809	317.664	44.793 860
Allemagne. . .	21.455	135.835	516.528	38.392.224
Autric.-Hong.	7.320	74.076	211.291	20.730.132
Russie	4.623	126.217	253.409	14.546.753
Japon.	1.114	18.869	60.631	10.978 153
Australie. . . .	3.063	78.540	167.879	8.002.957
Italie.	3.500	39.792	154.036	7 322.703
Belgique. . . .	1.002	6.367	62.790	6.668.117
Espagne	1.421	38.053	95.385	5.962.839
Répub. Argen.	1.237	40.805	95.086	4.953.887
Indes.	1.461	71.663	230.143	4.736.731
Hollande. . . .	533	5.697	20.239	4.583.798
Mexique. . . .	800	65.993	125.580	4.300 000
Canada.	2.556	51.093	110.966	3.945.794
Suisse.	1.866	8 843	32.164	3.182.564
Turquie	168	5.094	10.465	2.677.702
Egypte.	148	36.530	43.604	2.399 934
Roumanie . . .	503	6 842	16.341	2.373 391
Cap.	385	10.312	17.810	2.229.663
Suède.	1.385	13.334	40.491	2.177 477
Danemark . . .	172	5.391	15.093	1.911.754
Norvège. . . .	454	10.163	24.095	1.902.281
Portugal. . . .	366	6.415	14.230	1.354.827
Brésil.	289	16.330	35.316	1.283.695
Chili	205	11.213	13.411	1.159.553
Grèce.	230	8.154	9.660	941.785
Serbie	134	3 203	6.713	803.430
Guatémala. . .	155	4.797	7.245	755.687
Cuba	153	3.703	6.140	357.914
Uruguay. . . .	97	7.051	9.660	322.177
Colombie. . . .	319	11.004	11.490	320.071
Perse.	95	7.228	10.738	142.616
Pérou.	41	2.400	4.025	88 326
Paraguay. . . .	35	579	837	46.075

Production du cuivre dans le monde.

En tonnes anglaises (1 016 kilogrammes).

	1895.	1896.	1897.	1898.
	—	—	—	—
Algérie.	35	»	»	50
Rép. Argentine. .	150	100	200	125
Australie	10.000	11.000	17.000	18.000
Autriche.	1 110	1.075	1.210	1.100
Bolivie.	2 250	2.000	2 200	2 050
Canada.	4.000	4.000	5.905	8.040
Chili	22.075	23.500	21.900	24.850
Cap de B.-Espér	7 080	7.150	7.410	7 060
Angleterre.	580	555	555	550
Allemagne.	16 555	20.065	20.145	20.085
Hongrie	200	210	415	130
Italie.	2.500	3.400	3 180	3 455
Japon.	18.430	21.000	23.000	25.175
Mexico.	11.620	11.150	11.370	10.435
Terre-Neuve. . . .	1.800	1 800	1 800	2 100
Norvège.	2.685	2.500	3 450	3 615
Pérou.	450	740	1.000	3.040
Russie	5.280	5 100	6.025	6.000
Suède.	515	500	515	480
Espagne, Portug	54.950	53.325	54.060	53.225
Etats-Unis.	172 297	203.893	215.160	234.261
Totaux	334 562	373.363	397 190	424.126

Les records de la bicyclette sur piste avec entraîneurs.

Kilomètres.			Kilomètres.		
1. . . .	1' 8 3/5	Lombard.	100. .	1h 57' 19 1/5	Bouhours
2. . . .	2' 14 1/5	Tom Linton.	200. .	4h 25' 10 2/5	Cordang.
3. . . .	3' 14"	—	300. .	6h 48' 9 1/5	—
4 . . .	4' 15"	—	400. .	9h 17' 36 4/5	—
5. . . .	5' 17 2/5	—	500. .	11h 45' 1 4/5	—
10. . . .	10' 51"	Chase.	600. .	14h 14' 45 4/5	—
20. . . .	21' 54 2/5	—	700. .	16h 37' 31 4/5	—
25. . . .	27' 48 1/5	Stocks.	800. .	19h 10' 16 4/5	—
30. . . .	33' 15"	Chase.	900. .	21h 49' 16 1/5	—
40. . . .	44' 32"	—	1000. .	24h 12' 21 4/5	—
50. . . .	55' 48"	—			

La Poste en France.

Dans la *France Économique*, M. de Foville a donné à diverses époques le prix d'une lettre simple de Paris à Marseille, en indiquant en même temps le coût réel correspondant au prix nominal.

	Prix nominal.	Coût réel.		Prix réel.
	—	—		—
Avant 1627.	8 sols	1f 10	Nivôse an IV. .	10f »
1627.	6 »	» 81	Messidor an IV.	» 90
1643.	7 5	» 75	An V.	» 75
1672.	8 »	» 75	An VIII.	» 90
1676.	5 »	» 47	1827	1 10
1703.	8 »	» 64	1848	» 20
1759.	10 »	» 51	1850	» 25
1791.	15 »	» 75	1854	» 20
Nivôse an III . . .	18 »	» 18	1871	» 25
Thermidor an III.	25 »	» 04	1878	» 15

La Production du café.

(En sacs de 60 kilogrammes.)

	1895-96.	1896-97.	1897-98.
	—	—	—
Rio (Brésil). . . .	2.390.000	3.411.000	4.530.000
Santos (Brésil) .	3.135.000	4.960.000	6.050.000
Victoria (id.) .	300.000	308 000	450.000
Bahia (id.) .	425.000	290.000	440.000
Java.	672 000	705.000	772 000
Padang.	59.000	66.000	45 000
Célebes.	48.000	43.000	45.000
Ceylan	300 000	280 000	240.000
Venezuela	1.000.000	1 000.000	775 000
Costa-Rica.	190 000	290 000	295 000
Mexico.	300.000	250.000	300.000
Guatemala, San-Salvador et Nicaragua. .	900.000	800.000	850 000
Haïti.	530 000	350 000	432 000
Porto-Rico.	260.000	300.000	250 000
Jamaïque	125.000	100.000	100 000
Totaux	10 634.000	13.153.000	15 571.000

Recettes brutes des théâtres et spectacles de Paris.

1850.	8.206.818	1891.	23 599 657
1855.	13.828.123	1892.	22.533 316
1860.	14 432 944	1893.	28 132 106
1865.	15.907.006	1894.	29 257.431
1870.	8 107 285	1895.	29 661.331
1875.	20.907 391	1896.	30.071.334
1880.	22.614 018	1897.	30 742 361
1885.	25.590.077	1898.	31 140.543
1890.	23 013 459		

G. FRANÇOIS.

QUESTIONS FINANCIÈRES

Il me semble que l'on peut commencer à respirer un peu.

Une fois finies les vacances estivales, nous entamerons le dernier trimestre de l'année d'avant l'Exposition. Cela seul suffira pour imposer impérieusement une sorte de trêve ; car il est facile de s'en rendre compte, ce dont le public a le plus besoin actuellement, c'est de travailler, et il n'est pas de travail sans tranquillité.

***

... La situation ne se détend pas seulement au point de vue politique. Au point de vue financier, il en va exactement de même. Depuis plusieurs mois, la Bourse a été secouée, et très fortement, par un véritable délire de spéculation. On a vu des valeurs qui, en un nombre incroyablement limité de séances, ont été puissamment projetées en avant ; et lorsqu'une accalmie se produisait, elle ne servait qu'à stimuler à nouveau les appétits ; et on repartait alors de plus belle, avec une sorte de fureur qui ne faisait que s'accentuer de jour en jour. Le pis, c'est que ce n'étaient pas seulement les spéculateurs d'habitude qui opéraient : le public proprement dit se laissait aller lui-même à manipuler ces valeurs, dont quelques-unes n'étaient mauvaises ou dangereuses qu'à cause des excès de spéculation dont elles étaient le prétexte. Il est certain, par exemple, que le Rio-Tinto n'est pas, tant s'en faut, un titre dangereux ; mais, en capitalisant son dernier revenu à un taux normal, on arrive à lui attribuer une valeur d'un millier de francs environ ; or on a monté jusqu'à 1 300, voire au delà. La Traction non plus n'est pas une mauvaise valeur ; mais il n'y a pas beaucoup plus d'un an qu'elle a été introduite aux environs de 100 francs, et rien ne justifie l'incroyable majoration de 200 pour 100 qu'on a donnée à ses titres. Pourquoi, en moins d'un an, la Sosnovice, déjà trop chère à 1 400 francs (car le dernier dividende n'est que de 50 francs), a-t-elle doublé de prix ?

Nous pourrions multiplier ces exemples ; mais à quoi bon ? Ces trois ou quatre faits suffisent. Nous avons, quant à nous, constamment détourné nos lecteurs de ces valeurs, et le résultat, survenu plus rapidement encore que nous ne le pensions, nous donne raison. La Sosnovice a perdu près de 500 francs depuis un mois ; le Rio est à plus de 100 francs au-dessous de ses cours de fin mai, et la Traction est battue en brèche à son tour. Et il en a toujours été ainsi, et il en sera toujours ainsi avec les titres dont on établira la valeur autrement qu'en capitalisant le revenu à un taux normal.

***

Le revenu — prière de ne jamais perdre de vue cette question du revenu. Car, en vérité, je vous le dis, tout est là. Il se peut qu'en prenant certaines affaires tout à fait à l'origine, vous tombiez sur un cas extraordinaire. Mais cela arrive une fois sur mille, et nous avons des placements à faire continuellement. Il ne sied pas qu'à chaque emploi de fonds nous cherchions le titre-loterie. Avec ce système-là, on n'arrive à rien. Ce qu'il nous faut, ce sont des valeurs ayant fait leurs preuves pendant un certain nombre d'années et permettant de tabler, par des résultats acquis, sur les résultats à acquérir. En mes derniers articles, j'ai souvent appelé votre attention sur les valeurs de charbonnages. Je m'étonnais que le développement de leurs cours ne fût pas parallèle à celui des autres valeurs industrielles, et j'augurais qu'elles ne tarderaient point à se mêler à leur tour au mouvement. C'est chose faite dès maintenant. Depuis le mois dernier, quelques-unes des valeurs de charbonnages ont réalisé un progrès très sensible, que je ne serais nullement surpris de voir s'accentuer. Seulement, méfiez-vous. Comme il arrive toujours en pareil cas, on essaye de profiter de l'engouement du public pour une catégorie spéciale de titres, pour lui proposer des valeurs « à côté ». C'est ainsi que, dans certains journaux, on commence à mener une campagne en faveur de charbonnages belges. Et c'est de charbonnages *français* que je vous parle. Je n'y mets aucune idée de chauvinisme, qui serait bien ridicule dans l'espèce. Je dis seulement qu'il est bien inutile d'aller chercher au dehors ce que nous trouvons chez nous, et dans de meilleures conditions à tous les points de vue !

E. Benoist,
Directeur du *Moniteur économique et financier*,
17, rue du Pont-Neuf.

LES TIMBRES-POSTE DU MOIS



CRÈTE

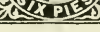
Les timbres provisoires de Crète changent de couleur, on ne sait pourquoi : le 10 devient brun et le 20, rose.

Le Japon complète la série des timbres avec chrysanthème, 5 r. gris, 1 brun rouge, 2 vert et 3 lilas qui viennent s'ajouter au 4 rose et au 10 bleu déjà annoncés.



N. SEMBILAN

Les Etats de la péninsule malaise, Pérak, Pahang, Negri-Sembilan ayant besoin de faire un timbre de 4 cents, à l'imitation de Malacca, l'obtiennent au moyen de surcharge sur le 8 c. bleu et violet.



SIRMOOR

Dans les nouveaux timbres de Sirmoor (Inde), l'effigie seule du rajah est changée sur les timbres destinés à l'extérieur; les locaux demeurent tels quels, avec une modification dans l'expression de la valeur, qui est maintenant indiquée en annas et rupees : 3 annas, vert jaune, 4 vert foncé, 8 bleu, 1 rupee carmin.

Les timbres de Perse arrivent avec une surcharge sous la forme d'une sorte d'ornement assez mal appliqué ; il y en a cinq différents : 1° pour les timbres de 1, 2 et 3 chahi ; 2° pour les 4 et 5 ch. ; 3° pour les 8, 10, 12 et 16 ch. ; 4° pour les 1, 2, 3, 4 et 5 kran, et 5° pour les 10 et 40 kran.

Zanzibar préparerait une nouvelle série avec l'effigie du sultan.

Les portraits des nombreux grands hommes de la République Argentine vont enfin disparaître et faire place à une allégorie et à des armoiries.

Nlle ZÉLANDE

Le Chili va abandonner le profil de Christophe Colomb auquel il était fidèle depuis 1852 : c'est même la découverte d'une habile contrefaçon qui motive ce changement ; ce pays est un des rares qui ne s'est pas laissé gagner par la manie des émissions ou des surcharges.

A la République Dominicaine, on prépare une série commémorative de grand format, avec des scènes historiques diverses de Christophe Colomb ; si on le perd d'un côté, il se retrouve d'un autre.



SIRMOOR

De l'Equateur on nous annonce aussi le commencement d'une série nouvelle. Si nous voyons disparaître les grands hommes de la République Argentine, ceux de l'Equateur vont les remplacer : ainsi nous voyons Torrès, Calderon et Montalvo.

Le timbre 4 cents des Etats-Unis, qui était rouge brun, parait en violet.

Le 5 milesimos provisoire d'Uruguay, que nous avons donné, de rose, est devenu violet et d'ailleurs déjà remplacé par un timbre définitif représentant la statue de Joaquin Suarez sur un piédestal analogue à celui de la série commémorative de 1896 ; il est bleu clair.

Vénézuela continue d'être fidèle à Bolivar, et voici venir un commencement d'émission analogue au type de 1882, mais d'une meilleure composition : 5 cents, bleu vert ; 10 cents, rouge, et 25, bleu.

VÉNÉZUÉLA

Les modifications de couleurs à raison du Congrès de l'union postale continuent ; ainsi Hawaï a modifié la couleur du 1 cent qui, de jaune, devient vert, du 5 c. qui passe au bleu de rose qu'il était, et enfin du 10 c. anciennement vert et que nous voyons brun ! Cela complète la série avec le 2 c. devenu rose.

HAWAÏ

Aux Philippines, les Etats-Unis, en attendant les timbres spéciaux qui tarderont peut-être, envoient leurs propres timbres surchargés à l'instar de Cuba et Porto-Rico, ce seront les 1, 2, 3, 5 et 10 cents.

Le gouvernement de la Tasmanie a commandé en Angleterre une série de vues et de paysages tout à fait semblables à ceux de la Nouvelle-Zélande.

JEAN REPAIRE.



HAWAÏ



VILLÉGIATURE (D'après *Puck*, New-York.)

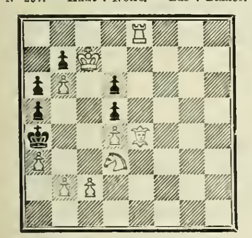
LE CLIENT. — Vous mettiez sur votre annonce : *Vue du Lac;* je n'en vois toujours pas.

L'HOTELIER. — Attendez au moins d'être arrivé et vous verrez.

L'HOTELIER. — Est-ce que vous n'apercevez pas là-bas un point qui brille, comme une glace, de l'autre côté de la montagne, à une dizaine de kilomètres?... Eh bien, c'est le lac : et sans ma maison vous ne verriez pas de lac du tout!

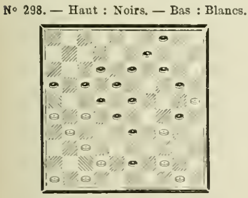
Jeux et Récréations, par M. G. Beudin

N° 297. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et font mat en 3 coups.

N° 298. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et gagnent.

N° 299. — Homonymes, Homophones.

Un insecte vivant et rampant dans l'argile. —
Puis préposition. — Vieux mot hors de saison
Du printemps la livrée — Un métal du blason. —
Et pour finir, un corps transparent et fragile.

N° 300. — Mots en losange.

On me voit en caricature. —
Poison subtil que la nature
A mis au sein d'un végétal. —
Auberge au pays oriental,
Où s'arrête la caravane. —
La plante dont la fleur émane
Un parfum doux et pénétrant.
Un long cordon mince et brillant
Passant à travers la campagne,
Qu'un second toujours accompagne,
Qui sert de guide au train qui fuit,
Rapide et sûr tant qu'il le suit.

N° 301. — Logogriphe.

Petit insecte, je fournis
Pour mainte étoffe une belle teinture. —
Enlevez-moi (ciel! j'en frémis)
Deux pieds en tête et changeant de nature
Au même instant je deviens velouté,
Ou bien un répugnant insecte. —
Coupez encor deux pieds tout à l'extrémité
Il reste une demeure infecte.— [tier
Amputez de cinq pieds le corps de mon en-
(Et ceux-là ne sont point en tête)
Vous trouverez pour mon dernier
Ce qu'on ne se met plus en quête
D'aller trouver
Pour voyager.

SOLUTIONS

N° 292. — Aux blancs à jouer.

B. 1. F4FD échec. — N. 1. R pr. T (A)
2. D3CD échec. 2. R7D
3. D3D échec et mat.

A

1. F pr. F
2. D6C échec. 2. R pr. P
3. D4R échec et mat.

Aux noirs à jouer.

N. 1. T8TD échec. — B. 1. F couvre
2. D8FD échec. 2. T pr. D (ou A)
3. T pr. F échec et mat.

A

2. D ou T couvre
3. T pr. F mat.

N° 293. — $\frac{34\ 30}{25\ 23}$ $\frac{38\ 32}{27\ 29}$ $\frac{47\ 41}{36\ 47}$ $\frac{43\ 38}{47\ 33}$ $\frac{39\ \ 6}{\ }$ gagne facilement.

N° 294. — Don.

N° 295. — Ain, Bain, Cain, Gain, Main, Nain, Pain, Sain, Tain, Vain, Zain.

N° 296. — J'ai acheté des souliers neufs très étroits.

Adresser les communications pour les jeux à M. G. Beudin, à Billancourt (Seine), avec timbre pour réponse.

Potage oriental. — Formule. — 2 kilogrammes de potiron, 150 grammes de tomates, 2 litres de bouillon, 3 cuillers à bouche de perles du Nizam, 10 grammes de sucre, 10 grammes de sel, 50 grammes de beurre. Couper le potiron et les tomates en gros dés, les réunir dans une casserole avec le beurre et l'assaisonnement. Cuire à four doux une heure. Passer la purée au tamis fin. Mouiller avec la moitié du bouillon et faire cuire en remuant cinq minutes. Faire bouillir l'autre litre de bouillon, y verser en pluie les perles, laisser mijoter vingt minutes, réunir la purée et les perles dans la soupière au moment de servir.

Timbale de homards. — La pâte. — 300 grammes de farine, 125 grammes de beurre, 5 grammes de sel, un décilitre et demi d'eau. Frôler entre les deux mains farine, beurre et sel pour obtenir une semoule régulière, mouiller avec l'eau que la pâte soit un peu ferme et lisse; laisser reposer au frais deux heures. Beurrer l'intérieur d'un moule à charlotte de 10 centimètres de diamètre, faire avec la pâte une espèce de poche que l'on applique à l'intérieur du moule aussi régulièrement que possible. Tapisser la pâte avec du papier fin, légèrement beurré, remplir avec du riz ou des lentilles et pousser au four un peu chaud. Dans trente ou quarante minutes vider la timbale et la laisser sécher et cuire.

La garniture. — 2 ou 3 petits homards, 20 grammes d'échalote, 10 grammes de persil, 5 grammes de cerfeuil, 2 grammes d'estragon, 20 grammes de sel, 100 grammes de beurre, 20 grammes d'huile, 1 gramme d'épices composées et pointe de cayenne, deux tomates épépinées et hachées, 1/4 de litre de bouillon, 1/4 de litre de vin blanc, 1/2 décilitre de cognac.

Court-bouillon. — 2 litres d'eau, 1/2 décilitre de vinaigre, 40 grammes de sel.

Opération. — Cuire les crustacés dans le court-bouillon vingt minutes, les enlever et les laisser égoutter un quart d'heure. Les décortiquer, couper les tronçons pas trop gros et égaux, chauffer dans un sautoir l'huile et 20 grammes de beurre, y sauter deux minutes les morceaux, arroser avec le cognac et mettre le feu; mouiller avec les deux liquides, assaisonner et laisser mijoter un quart d'heure. Au moment de garnir la timbale, ajouter le beurre et les herbes fines, lier en tournant hors du feu. Verser dans la timbale et servir. Les personnes qui n'ont pas de répugnance pour découper les crustacés vivants les font sauter de la même façon qu'à l'*Américaine*.

Chaufroid de poulets de grain. — Rôtir à la broche trois poulets de grain, bardés, salés à l'intérieur, vingt minutes, sans les arroser. Les laisser refroidir. Cette cuisson doit être faite la veille. Le matin, il faut découper les poulets en cinq portions : deux cuisses, deux ailes et un blanc; enlever les ailerons, le cou et les pattes, réunir le tout avec les carcasses dans une casserole, mouiller avec un litre de bouillon froid et faire cuire doucement pendant une heure. Passer le jus au tamis fin et le dégraisser. Tremper deux feuilles de gélatine fine, les essuyer et les mettre dans le jus. Fondre 30 grammes de beurre, y mélanger 20 grammes de farine, mouiller avec le jus et faire bouillir en remuant. Lier avec trois jaunes d'œufs delayés avec une cuiller à café de jus de citron et 20 grammes de beurre, remettre sur le feu et faire bouillir, passer la sauce à l'étamine dans une mousseline ou au chinois fin, la refroidir à moitié en tournant toujours, ajouter 60 ou 80 grammes de beurre, goûter pour le sel, tremper les morceaux de poulet dans la sauce, les poser sur une grille et laisser raffermir dans un endroit frais, une heure.

Pour dresser. — Mettre dans le milieu d'un plat rond une légère couche de gelée hachée, poser quatre cuisses en croix, les blancs et les deux autres cuisses par-dessus, puis quatre ailes et finalement deux, orner de manchettes et de quelques lames de truffe. Autour, des croûtons de gelée ou simplement de la gelée hachée.

Cailles rôties. — La caille se mange fraîche tuée. Elle doit être plumée et vidée avec soin, sinon elle devient huileuse et prend le goût de la main, qui l'a échauffée. Appliquer sur l'estomac une moitié de feuille de vigne et sur la feuille une mince barde de lard, les enfiler sur une brochette pas trop grosse et mettre entre chacune une tranche de pain de mie de 3 centimètres de largeur sur 5 centimètres de longueur; fixer cette brochette ou attelle sur la broche et les exposer devant un feu clair et soutenu, genêts, sarments ou gaz, douze minutes de cuisson, *pas plus*. Renverser la graisse de la lèchefrite, y verser un verre de vin blanc sec, quelques grains de sel, faire un bouillon et servir en saucière.

Soufflé de bananes. — Un quart de litre de lait, 125 grammes de sucre semoule, 30 grammes de crème de riz, 5 bananes un peu vertes, un verre à madère de rhum, un peu de jus de citron, 5 grammes de sel, 3 jaunes et 6 blancs d'œufs. Délayer le sucre avec les jaunes, ajouter la crème de riz, le lait, le sel, la purée de bananes et faire bouillir. Monter les blancs bien fermes, mélanger le tout, cuire dans une timbale en argent quinze minutes, four doux.

A. Colombié.

Soins à donner aux foudroyés et aux victimes des accidents électriques. — On transportera d'abord la victime dans un local aéré où on ne conservera qu'un petit nombre d'aides, trois ou quatre, toutes les autres personnes étant écartées. On desserrera les vêtements et on s'efforcera, le plus rapidement possible, de rétablir la respiration et la circulation. Pour rétablir la respiration, on peut avoir recours principalement aux deux moyens suivants : la traction rythmée de la langue et la respiration artificielle.

1° *Méthode de la traction rythmée de la langue.* — Ouvrir la bouche de la victime, et, si les dents sont serrées, les écarter, en forçant avec les doigts ou avec un corps résistant quelconque, morceau de bois, manche de couteau, dos de cuiller ou de fourchette, extrémité d'une canne.. Saisir solidement la partie antérieure de la langue entre le pouce et l'index de la main droite, nus ou revêtus d'un linge quelconque, d'un mouchoir de poche, par exemple (pour empêcher le glissement), et exercer sur elle de fortes tractions répétées, successives, cadencées, ou rythmées, suivies de relâchement en imitant les mouvements rythmés de la respiration elle-même au nombre d'au moins vingt par minute. Les tractions linguales doivent être pratiquées sans retard et avec persistance durant une demi-heure et plus.

2° *Méthode de la respiration artificielle.* — Coucher la victime sur le dos, les épaules légèrement soulevées, la bouche ouverte, la langue bien dégagée. Saisir les bras à la hauteur des coudes, les appuyer assez fortement sur les parois de la poitrine, puis les écarter et les porter au-dessus de la tête, en décrivant un arc de cercle; les ramener ensuite à leur position primitive, en pressant sur les parois de la poitrine. Répéter les mouvements environ vingt fois par minute, en continuant jusqu'au rétablissement de la respiration naturelle.

Il conviendra de commencer toujours par la méthode de la traction de la langue, en appliquant en même temps, s'il est possible, la méthode de la respiration artificielle. D'autre part, il conviendra concurremment de chercher à ramener la circulation en frictionnant la surface du corps; en flagellant le tronc avec les mains ou avec des serviettes mouillées; en jetant de temps en temps de l'eau froide sur la figure; en faisant respirer du vinaigre.

Pour remettre à neuf les objets nickelés. — Voici, d'après la *Science en famille*, deux moyens qu'on peut employer pour rendre aux objets nickelés le brillant et l'apparence du neuf. Dans le premier, on place les objets, pendant quelques secondes seulement, dans un bain composé de 1 partie d'acide sulfurique et 50 parties d'alcool; on les lave ensuite à l'eau froide et on les rince dans l'alcool, puis on les essuie complètement avec un linge de fil. Ce procédé est surtout employé pour nettoyer les objets en nickel et surtout les articles plaqués sur lesquels les nettoyages ordinaires causent le plus souvent de désastreux effets en coupant le plaqué et en le détachant par écailles; avec lui, le nickelage le plus noir retrouve son brillant primitif. — Dans le second, on plonge les objets en nickel qui sont tachés, ou qui sont devenus jaunes par des causes diverses, dans un bain d'esprit-de-vin à 50 parties et 1 partie d'acide sulfurique. Au bout de dix à quinze secondes, on retire les objets, on les rince soigneusement à l'eau fraîche, puis on les trempe encore un instant dans de l'esprit-de-vin rectifié; après quoi, on les essuie avec un linge mou ou avec de la sciure.

Victor de Clèves.

BIBLIOGRAPHIE

Les lecteurs du *Monde Moderne* ont pu apprécier, dans le *Vœu de Julette*, toute la délicatesse du talent de M. Vigné d'Octon. D'une note bien différente est son nouveau livre, **l'Amour et la Mort**, chez Flammarion. Il est d'une audace inouïe et d'un exotisme étrange. C'est le dangereux mal d'aimer de la terre africaine exaspéré par les odeurs du climat et les étreintes de la fièvre. Analyse cruelle où la pauvre chair humaine crie son martyre, où la volupté apparait sœur de la douleur, où le style flamboie comme le soleil du tropique. Tristes tableaux au fond, car l'âme y est vaincue par la matière, et la volonté de vivre par la mort.

A la même librairie MM. Pierre de Lano et Emmanuel Gallus continuent, par **le Serment de Simone**, leurs romans d'une facture nouvelle, drame et sentiment, événements tragiques et scènes de bon comique, qui ont obtenu un si franc succès dans le journalisme. C'est le bon feuilleton d'autrefois mis au goût du jour avec de la verve et du style. Ils amusent, intéressent et laissent un bon souvenir. Que peut-on demander de plus aux lectures destinées à distraire?

M. Daniel Riche aime à traiter les sujets de discussion, et son nouveau roman, **Stérile** (Flammarion), indique assez, par son titre, qu'il n'est pas écrit pour les ingénues. L'écrivain y met en présence, au milieu d'un récit mouvementé, la ligue néomalthusienne et celle en faveur de la repopulation, et il jette un cri de pitié en faveur de la femme.

M. Théodore Cahu nous présente aussi **Celles qui se donnent**. Elles expliquent leur pourquoi dans ces dialogues, renouvelés des anciens par les auteurs habituels de *la Vie parisienne*. Il n'y faut point chercher de morale, mais une amusette illusoire. La seule décence observée est de ne point parler du cœur, qui n'a guère à voir dans ces affaires.

Fin de siècle, le second volume des *Mémoires* de Marie Colombier, chez Flammarion, aura le même succès que *Fin d'empire*. On y trouve des vers *inédits* de François Coppée, inspiration juvénile où le talent de l'auteur du *Passant* se manifeste avec chaleur; un chapitre sensationnel sur la vie intime de Gambetta et le mystère de sa mort tragique; des pages touchantes sur la fin de la grande artiste Aimée Deselée, et de la poétique Jane Essler et de nombreuses révélations où l'auteur ne cache rien de sa vie privée.

M. D. Caldine a publié chez Vanier, **la Folle du logis**, où sa muse se livre, en effet, à des vagabondages quelque peu fous.

Que m'importent les censeurs,
Leurs discours moraux et leurs
Anathèmes!

Aussi, devant cette belle indifférence, faut-il se contenter de signaler la bonne humeur et la *furia* qui agitent ces vers originaux.

Les Récréations arithmétiques, colligées par M. Fourrey, à la libraire Nony, procureront un passe-temps agréable aux esprits curieux et à la fois réfléchis, car elles demandent une certaine compréhension de la philosophie des chiffres. Des problèmes anciens et volontiers classiques y sont expliqués. L'un d'eux fut posé par Nicole à la duchesse de Longueville, qui n'y comprit rien. Ce serait encore le cas de beaucoup de personnes, mais l'étude de ces problèmes n'est point vaine, car elle fortifie le raisonnement.

La maison Senée a commencé la publication d'une collection de dessins décoratifs, **les Modèles Godart**, qui comprendront toute une encyclopédie (broderie, passementerie, dentelle, etc.) indispensable pour la préparation au brevet supérieur, pour les écoles professionnelles et en général pour tous les artistes qui se destinent au dessin industriel. Chaque planche contient une étude de plante d'après nature, le schéma des différentes parties de cette plante indiquant le parti ornemental que l'on en peut tirer et des applications décoratives. C'est un ensemble aussi pratiquement compris qu'artistement réalisé.

Le Musée criminel, dont le premier fascicule, édité par la librairie May, vient de paraitre, est un curieux recueil de causes célèbres. MM. Henri Varennes et Edgar Troimaux y racontent par les images du temps les vieux procès d'autrefois, depuis le XIVe siècle jusqu'à nos jours. Enluminures de manuscrits, estampes populaires, gravures et tableaux anciens ont été mis à contribution par les auteurs. En manière de légendes, des récits succincts empruntés aux chroniqueurs du temps passé commentent et expliquent les gravures. Chaque fascicule contient une trentaine d'images.

La même maison vient aussi de faire paraître **la Chambre des députés (1898-1902)**, par Alphonse Bertrand, secrétaire-rédacteur du Sénat. Ce volume de 600 pages renferme les biographies des 581 députés, avec préface et documents divers, tableau des modifications survenues dans la représentation des départements, liste des ministères qui se sont succédé, etc. Plein de renseignements inédits, il donne un aperçu complet de la carrière de chaque représentant.

M. Fernand Engerand vient de publier chez Leroux un volume attendu depuis longtemps par les érudits et les curieux de l'histoire de l'art, **l'Inventaire des tableaux du Roy**, rédigé en 1709-10, par Nicolas Bailly, garde des tableaux de Versailles et des maisons royales. Ce fut Louis XIV qui créa les collections de la Couronne, car elles ne comptaient que 200 peintures à son avènement et en comprenaient 2 376 en 1710.

M. Engerand a accompagné cet inventaire de notes du plus haut intérêt: il indique aussi où se trouvent actuellement les tableaux désignés, soit intacts, soit après avoir subi les étranges *restaurations* d'autrefois, où l'on ne se privait point de diminuer ou d'agrandir une toile suivant ses successifs emplacements. Cet ouvrage d'érudition avertie et de critique fortement documentée demeurera un des documents les plus considérables et les plus certains établis pour l'histoire de l'Art.

A signaler enfin, chez Ernest Flammarion, un nouveau recueil de souvenirs napoléoniens, dû à la plume du général baron Gourgaud : **Sainte-Hélène, Journal inédit**. Dans ce journal, le compagnon d'exil du prisonnier de Sainte-Hélène rapporte des conversations les plus curieuses tenues pendant la captivité du vainqueur d'Austerlitz.

On y retrouvera l'Empereur tel qu'il s'est montré dans sa correspondance, avec tout son autoritarisme, sa brusque franchise, son honnêteté profonde qui lui faisait détester les agioteurs et les traîtres, et aussi avec son génie : ces pages ne peuvent être comparées qu'au *Mémorial* de Las Cases et au récit de Montholon. C'est qu'en effet au même titre que ces deux hommes, — puisque Bertrand n'a rien écrit — Gourgaud est un compagnon de tous les instants, un confident et un interprète de tous les espoirs et de toutes les douleurs.

L'Éditeur-Gérant : A. QUANTIN.

Le

Monde Moderne

Septembre 1899

DANS SON RÊVE

Pendant l'été de 1879, je reçus, d'un riche protecteur des arts, la commande de reproduire, dans une série de tableaux, les paysages et les types de la Moravie. Pour mieux employer mon temps et rester indépendant, je refusai l'hospitalité des châteaux qui m'était partout gracieusement offerte, et je pris mes quartiers, tant bien que mal plutôt mal, dans les auberges de villages.

Mon travail marcha vite. A la fin de septembre, toutes mes esquisses étaient prêtes, et même quelques toiles achevées. Je pouvais, très content de moi et la conscience en repos, rentrer à Vienne où m'appelait un rendez-vous... appel irrésistible!... Le matin du 30 septembre, je m'éveillai avec le coq. Toute une journée encore à dépenser avant que se levât le soleil de ce bienheureux 1[er] octobre! Je résolus, pour user mon impatience, de passer la nuit en wagon plutôt que dans mon lit, sans dormir. Dédaignant donc un train local qui m'eût conduit à la plus proche jonction de la grande ligne du Nord, je chargeai sur mon dos mon sac de touriste, pris quelques provisions et partis à pied. Je n'y trouvai pas grande jouissance, le pays étant aussi peu pittoresque qu'il est fertile. Mais la population n'est pas laide, j'eus plusieurs occasions de tirer mon album et, pendant mes courts repos, de croquer un groupe d'enfants, ou quelque svelte jeune fille.

Le soleil descendait déjà; je marchais toujours, convaincu d'être dans la bonne voie. Pour m'en assurer, j'interrogeais les passants.

Jen rovno tout droit — me disait-on d'abord, — puis : *Na levo* à gauche, *na pravo* à droite. Et plus j'allais, plus on secouait la tête, d'un air de doute, en répétant : *Daleko! daleko!* loin! loin!.

Il faisait presque nuit; depuis une heure tombait une pluie dense et froide. Mon imagination commençait à se peindre comme fort désirable une attente, même prolongée, dans la salle de la gare. La route vicinale, bien entretenue, longeait un coteau boisé, quand soudain, entre les troncs secoués par le vent, mes yeux aperçurent comme une étoile étincelante. Un peu plus bas, je crus voir une vive clarté briller à travers le fourré. Elle disparut, quand j'eus fait une centaine de mètres. J'étais hors du bois et, des deux côtés du chemin, je distinguais vaguement, dans la nuit, les maisons d'un village d'assez bonne apparence. L'auberge ne fut pas difficile à trouver. J'entrai, trempé jusqu'aux os, dans la salle empestée de tabac et d'odeur de pétrole. Quelques paysans fumaient et buvaient en jouant aux cartes. L'aubergiste et un jeune garçon en livrée suivaient leur partie. Je soulevai mon chapeau, puis, m'adressant à l'aubergiste, je lui demandai à souper et un moyen de transport à la gare de N*** qui ne pouvait être loin.

Quoique cet homme saisît fort bien le sens de mes paroles, il répondit d'un ton méprisant : *Ne rozumim* je ne comprends pas et me tourna le dos. Les paysans se regardèrent en ricanant. Au contraire, le jeune homme en livrée, qui n'avait pas cessé de m'examiner attentivement, eût un mouvement brusque et un cri de joie.

— Monsieur le professeur!

Christel Mayerchen... Varus!

— Varus... oui, c'est moi, c'est bien moi. Vous me faites trop d'honneur en me reconnaissant.

— Et j'y ai du mérite, répondis-je. Car mon ancien broyeur de couleurs, un gentil gamin que l'atelier, on ne sait pourquoi, avait surnommé Varus, s'était transformé en un superbe gaillard, méconnaissable de tout point, sauf sa serviabilité qui n'avait pas changé.

— Monsieur le professeur, vous voulez

prendre le train de nuit? C'est impossible, surtout avec des chevaux de paysan. Si vous étiez arrivé un quart d'heure plus tôt, nous vous aurions prêté les nôtres avec le plus grand plaisir.

— Les tiens?

— Ceux du château, veux-je dire; mais à présent, il n'y a plus le temps.

— Plus le temps! » — Je l'aurais volontiers battu. — « A quelle heure passe le premier train pour Vienne?

— Demain, à huit heures. A cinq, la voiture sera devant le château. Et maintenant, venez, monsieur le professeur, il faut que vous y veniez, au château!

Je l'envoyai au diable, lui et ses invitations pour le compte de ses maîtres. Il partit d'un rire jovial.

— S'il ne s'agit que de vous apporter une invitation de Mme la comtesse, et pressante encore, ça ne sera pas long.

D'un bond, il fut dehors. Il ne me restait d'autre ressource que de rassembler le peu de mots tchèques appris pendant ma tournée artistique, et d'interroger l'assistance. Qui était la comtesse? Vieille ou jeune? mariée ou veuve? bonne et aimée dans le village?

On me dit le nom... celui d'une des plus vieilles familles moraves, et je me rappelai avoir connu, à Paris, une princesse russe, une beauté célèbre et très lancée, qui appartenait à cette maison. Les autres questions demeurèrent vaines. L'aubergiste et ses hôtes prenaient des mines mystérieuses et répondaient évasivement. Mon impression fut que la châtelaine passait pour une personne généreuse un peu originale, à laquelle on pardonnait ses lubies en considération de ses bienfaits.

Christel reparut, et m'annonça d'un air important que la comtesse, avec tous ses compliments, m'attendait à dîner dans une demi-heure.

Un dîner de sept heures et demie... à la campagne! C'était bien élégant pour moi, avec mon costume souillé de boue. En vain, je protestai. Mon tyrannique protecteur s'était emparé de mon havre-sac et courait devant... Je courus après lui ou plutôt après mes esquisses.

Dehors, la tempête hurlait, nous barrant le chemin comme un mur invisible. Pour avancer, il fallait lutter à en perdre la respiration. Au sortir de la rue, nous nous trouvâmes, autant que je pus le voir, dans un parc très étendu et paraissant à l'abandon. Nous montions toujours. A un tournant brusque du chemin, j'aperçus un petit château, d'un seul étage, avec treize fenêtres de façade, et illuminé du haut en bas. C'était là cette vive clarté que j'avais vue entre les branches. Au-dessus, un monticule boisé était couronné d'une sorte de temple en marbre blanc, où je vis luire l'étoile qui avait salué mon regard la première.

— C'est l'église, là haut? demandai-je à mon conducteur.

— Le tombeau, fit-il brièvement.

Plus nous approchions, plus il devenait silencieux, tandis que ma curiosité croissait, au contraire.

— Y a-t-il beaucoup d'invités au château?

— Oh! non.

— La famille est nombreuse?

— Oh! non.

— Alors pourquoi cet éclairage?

— C'est toujours ainsi.

Nous entrâmes dans la cour, encadrée de deux ailes. Un profond silence régnait, troublé seulement par le murmure d'un jet d'eau dans un petit bassin. L'intérieur du château était également muet. A l'entrée, deux chiens, d'âge vénérable, dormaient sur un coussin. Ils levèrent la tête, leurs yeux mi-éteints me regardèrent; un d'eux se leva, vint me flairer la main, puis, comme désappointé, il se détourna, s'allongea sur le sol, et sa gueule édentée s'ouvrit pour un hurlement désolé! J'avais vu un autre chien faire de même, un chien qui, ayant perdu son maître, ne l'avait pas oublié et, après des années, s'imaginait toujours le revoir.

Christel me conduisit dans une chambre du rez-de-chaussée et m'aida à réparer le mieux possible ma toilette.



Alors, il retrouva la parole, mais à voix basse :

— Oui, monsieur le professeur, c'est à vous que je dois ma place ici. Quand M[me] la comtesse a vu le certificat que vous m'aviez donné, elle m'a pris tout de suite. Je suis bien au service du docteur, ce vilain pédant, mais la place est bonne, et quant aux gages... Dieu nous conserve notre maîtresse ! A présent, il est grand temps que j'aille m'habiller... Si monsieur le professeur veut monter seul, la quatrième porte de la galerie, à droite : il n'aura qu'à entrer, il sera reçu comme les trois rois mages.

Sur cette assurance, il me quitta. Je pensai : puisse cette réception me conduire vite à table. Mon estomac criait et j'étais surtout préoccupé de savoir si, dans cette mystérieuse maison, la cuisine était bonne.

Au sommet de l'escalier, je me trouvai dans une large galerie, bien décorée. La porte, désignée par Christel, était un chef-d'œuvre d'adorable marqueterie, ma passion spéciale. Avec quel bonheur j'en aurais détaché les deux battants pour les expédier à mon atelier de Vienne ; malheureusement il n'y avait pas moyen ! J'entrai donc dans une salle à manger, ou plutôt un paradis rococo. Les gracieuses moulures du plafond, les molles tentures, le riche mobilier, sous les rayons d'un lustre de cristal, faisaient l'impression la plus harmonieuse et la plus gaie. Les murs étaient peints de fresques admirablement conservées, où dames et gentilshommes, en costumes du siècle dernier, circulaient en traîneaux, dansaient sur la verdure, cueillaient les fruits d'un verger et chassaient le cerf. C'étaient d'agréables peintures, mais qui n'absorbèrent pas mon attention au point de me faire oublier ma faim, encore excitée par la vue d'une petite table à deux couverts. J'allais et venais, avec une impatience grandissante, sans observer que je n'étais pas seul. A l'angle de la crédence, un maître d'hôtel à cheveux blancs, en habit noir, ne quittait pas des yeux une des portes latérales. Elle s'ouvrit à deux battants, le vieux fit une révérence jusqu'à terre, et, suivie de deux valets, je vis la maîtresse de ce lieu s'avancer vers moi, d'un pas léger et rapide.

Je la vis, et mon cœur battit... mon

cœur d'artiste ! Ce que j'avais tant cherché, sans le trouver jamais, ni dans la vie ni dans l'art, je le voyais ici, réalisé avec la plus glorieuse perfection : la beauté chez une vieille femme.

Je ne puis la décrire... pas plus que mon tableau, tant admiré, peint avec tant d'amour, avec une confiance si exaltée, n'a pu rendre la douce majesté de cette apparition merveilleuse. Quand je dirais qu'elle avait des traits fins et nobles, que ses yeux noirs rayonnaient d'intelligence et de bonté, que sa taille svelte dépassait la moyenne... je n'aurai rien dit. Elle portait une robe grise, collante, un large fichu de dentelle blanche, et une coiffure des mêmes dentelles couvrait ses cheveux blancs, lissés en bandeaux plats.

Je n'osais faire un pas vers elle, et devais produire l'effet d'un véritable niais. Elle me tendit la main, posa sur moi son admirable regard de bienveillance et dit :

— Quelle joie de vous voir, professeur ; que mes enfants vont être heureux !

Sans comprendre ce qu'elle voulait dire, je murmurai une phrase inintelligible :

— Il a fallu un hasard pour vous amener ici, ajouta-t-elle avec un léger reproche ; vous n'avez jamais accepté les invitations de mon Ivan !

Je m'excusai vaguement, toujours aussi ignorant de ce que signifiaient ces paroles. Elle sourit et eut un geste aimable, qui me transporta, car il me conviait à m'asseoir à table. Le maître d'hôtel avait déjà tiré la chaise de sa maîtresse ; Christel, entré à la suite de la comtesse, tira la mienne. Nous nous assîmes, et la grande dame continua à me traiter comme un vieil ami qui vient, après une courte absence, se rasseoir à un foyer familier.

Lisant mon étonnement dans mon regard :

— Vous n'êtes point chez des étrangers, professeur, mais chez vos plus sincères et plus vifs admirateurs. Mon Ivan a l'honneur de vous connaître personnellement. — Ivan T..., — ajouta-t-elle sur mon interrogation muette.

Ce nom me rappela, après un effort de mémoire, un jeune amateur qui, plusieurs années avant, était venu me soumettre des toiles promettant beaucoup de talent, avait sollicité mes conseils et acheté mes « Abyssins » que tant de gens riches déclaraient d'un prix inabordable.

— Le prince Ivan T...? qu'est-il devenu ? travaille-t-il encore ?

— Assidûment et toujours sous votre influence. L'accueil que vous lui avez fait l'a transporté. Il est récemment allé à Londres exprès pour voir votre exposition de scènes d'Orient.

Le temps passe vite, pour la bonne dame ! pensai-je, et j'ajoutai tout haut :

— Récemment, si l'on veut ! Voilà six ans que je n'ai rien exposé à Londres.

Mes yeux rencontrèrent ceux du maître d'hôtel debout derrière sa maîtresse et dont le regard exprimait à la fois une menace et une prière. Impossible de deviner ce qu'il implorait, quel péril il voulait détourner :

— Six ans ! répéta la comtesse, incrédule ; c'est impossible !

Elle baissa la tête, soudain très grave, réfléchissant. Qui donc me rappelait-elle dans cette attitude ? Ces yeux qui regardaient sans voir,... cette expression rêveuse et douloureuse,... qui donc ?

Lentement, elle se redressa et fit de la main le geste léger dont un artiste ombre un dessin.

— Oui, j'ai désappris à compter. Dix années sont pour moi comme deux ans, et deux ans comme dix. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que mon Ivan n'a d'autre désir que de peindre comme vous... C'est une haute ambition, n'est-ce pas ?

Que répondre ? *Oui* eût été trop de sincérité, et *non* trop de fausse modestie. Je m'en tirai en demandant où se trouvait à présent le jeune prince.

— Il voyage de nouveau, mais il reviendra bientôt ; n'est-ce pas, Léonard ?

Avec un grand salut, le maître d'hôtel répondit

— Assurément, Votre Grâce.

Puis il recommença à me faire des signes que cette fois je compris. Ces signes disaient : « L'usage, chez nous, est de toujours répondre oui ; règle-toi là-dessus. »

— Matia, un grand chasseur devant le Seigneur, reprit la comtesse, l'aurait volontiers accompagné en Afrique.

— Qui? demandai-je timidement, ne sachant si, dans cette maison, une question était permise.

— Son frère aîné, fit mon interlocutrice, paisible; mais ce projet a été abandonné.... les enfants ont entrepris un autre voyage... » Elle passa la main sur son front avec une expression douloureuse. — Matia a dû aller retrouver son père en Volhynie; Ivan est seul à Marseille; il m'a envoyé de là des tableaux dont j'ai été surprise, moi qui pourtant ai grande opinion de son talent.

Elle décrivit ces tableaux avec précision ; ses réflexions dénotaient un jugement artistique très indépendant et très sérieux. Cependant, je ne lui accordais pas toute l'attention due, j'oubliais le discours aimable et sensé en contemplant la bouche qui le prononçait. La comtesse parla aussi d'une de mes œuvres, déjà ancienne, qu'elle loua avec intelligence, avec une délicate bienveillance et une modestie, vis-à-vis de moi, touchant à l'humilité. L'étrange gêne qui me paralysait depuis mon entrée dans le château se dissipa. Je devins plus causeur. Aux autres vins, qu'on m'avait d'abord servis, j'avais déjà ajouté une bouteille de cliquot. La comtesse m'encouragea à en entamer une seconde.

— C'est le vin favori de mes enfants; aussi nous en avons toujours.

Sur ma prière, et quoiqu'elle n'eût bu que de l'eau jusque-là, elle permit qu'on lui remplît son verre. Au moment où elle le portait à ses lèvres, je m'écriai :

— A la santé des princes Matia et Ivan!

Je ne devinai pas pourquoi cela déplaisait au vieux maître d'hôtel. Je sentis, sans le regarder, qu'il roulait des yeux furieux. Je m'en inquiétai d'autant moins que la comtesse accueillit gracieusement mon toast, ainsi qu'un second que je lui portai. Mon humeur devenait toujours plus gaie; cette atmosphère de grand luxe, les vins que j'avais bus, l'aménité de ma noble hôtesse me grisaient également. J'étais envahi par une douceur indicible, une vive reconnaissance et, pris de confiance, je racontai à la comtesse l'histoire de ma vie depuis A jusqu'à Z. Elle m'écouta avec sympathie, m'interrompant seulement par cette phrase : « Mes enfants auraient agi de même, » ou : « Mes enfants n'auraient pas fait cela. »

Tout en parlant et en dînant, je ne cessais d'étudier ses traits, sa physionomie mobile. Ah! pouvoir peindre son portrait! avais-je d'abord pensé. Mais, à présent, je me disais : « Tu le feras, et, si tu réussis, ce sera une œuvre hors pair. »

Rembrandt a, comme par magie, transporté sur la toile une inoubliable figure d'aïeule. D'autres maîtres ont immortalisé des vieilles femmes plus ou moins bien conservées; mais la noblesse des années de déclin, une femme belle, dans la vieillesse, d'une beauté absolue, nul encore, me semblait-il, n'avait entrepris de peindre cela, et j'espérais être le premier.

Le repas achevé, le café servi, mon Christel, qui s'était acquitté de ses fonctions avec la majesté d'un roi de théâtre, sans plus de bruit qu'une ombre, reçut l'ordre d'apporter des cigares de chez le prince Matia. Les domestiques quittèrent alors la salle, le vieux Léonard à contre-cœur. A la porte, il se retourna encore et, sans être vu de sa maîtresse, tendit ses mains jointes vers moi, puis appuya longuement le doigt sur ses lèvres.

La comtesse me poussa la boîte de cigares, dont le parfum était irrésistible :

— Si, prenez, je le veux! dit-elle, impérieuse, devant mon refus, tout de politesse. Matia serait offensé de savoir que vous avez dédaigné ses cigares. Quoi! encore des cérémonies? Il faut

donc vous donner l'exemple. — Elle prit une minuscule cigarette qu'elle alluma : Voyez quelles mauvaises habitudes je gagne près de mes enfants !

Elle fumait pour me décider, mais on voyait qu'elle n'était pas experte. Je lui tins discrètement compagnie. Mon cigare était excellent, un peu sec pour mon goût.

Après un court silence, la comtesse reprit :

— S'ils arrivaient, les enfants, et nous trouvaient ici, professeur, fumant comme deux étudiants, ce qu'ils seraient contents !...

Elle déposa sa cigarette depuis longtemps éteinte et, de nouveau, elle eut ce regard perdu, vague... Et moi, toujours mon tableau en tête, je ne cessais de la contempler, d'admirer le doux reflet d'argent de ses cheveux souples, le front un peu plus élevé que le type cher à Praxitèle, mais noble, intelligent, un front derrière lequel n'avaient jamais passé que des pensées pures. Les yeux...

Comment avais-je pu hésiter sur le souvenir qu'ils évoquaient en moi ? N'avais-je pas cent fois inutilement tenté d'en reproduire de mémoire d'autres tout semblables... mais insondables et changeants, capables, dans la même minute, de refléter un ennui mortel et une folle griserie de vivre.

Dans une joyeuse réunion d'hommes que ces yeux de flamme gouvernaient, je les avais vus un instant se perdre douloureusement dans le vide, tout à fait avec l'expression que je retrouvais dans ceux de ma vénérable hôtesse... Ravi de ma découverte, le cerveau un peu échauffé, et voyant déjà planer devant moi ce tableau qui serait ma « grande œuvre », j'oubliai que j'allais prononcer un nom indigne de l'être dans cette maison, et je m'écriai :

— La princesse T..., qui habite Paris, n'est-elle pas de votre famille ?

La comtesse baissa les yeux, un frisson la secoua toute ; elle se redressa et me parut encore plus grande. D'une voix glaciale, elle prononça :

— La princesse T... était ma fille. Elle est morte !

Sa fille ! Diable ! qu'avais-je fait ? J'avais froissé, avec ma maudite étourderie, la fibre la plus sensible du cœur de cette noble femme ! Dégrisé par mon chagrin et mon repentir, je balbutiai, stupéfait :

— Morte... la princesse ? Depuis quand ?

— Depuis de longues années ! répondit-elle, avec une fermeté qui coupait court à toute contradiction.

Or, trois jours avant, j'avais reçu une lettre d'un de mes amis, qui me parlait de la princesse comme d'une personne bien vivante.

Pourtant ! « Elle est morte ! » Ce mot vibrait encore, terrible, en moi. « Elle est morte ! » cela voulait dire : morte pour sa mère, effacée du nombre de ceux qui peuvent encore me faire souffrir. Cette vieille femme — personnification idéale de la pureté féminine — devait trouver une certaine consolation à pleurer comme morte sa fille perdue. Elle avait raison.

Longtemps avant j'avais connu la princesse, à Paris, dans le monde artiste où elle vivait, depuis que celui auquel sa naissance l'avait fait appartenir lui fermait ses portes. La voir et en devenir passionnément amoureux, ce fut, non l'œuvre d'un instant, comme on dit dans les romans d'autrefois, mais l'œuvre d'une soirée. Cette passion était violente, car elle me priva de sommeil..., aucune ne m'ayant jamais ôté l'appétit. Je ne déplaisais pas à la princesse et je me berçais des plus douces espérances, quand j'appris que sa faveur avait alors un titulaire, un jeune peintre, devenu la célébrité du jour, parce qu'il avait exposé dans son atelier, avec entrée libre, un tableau des plus indécents. Je le vis, et cela me suffit pour prendre en horreur ce barbouillage grossier, celui qui en était l'auteur et la femme capable d'être sa maîtresse.

Peu après, un de mes amis eut le malheur de voir ses hommages agréés par la princesse et de s'éprendre pour elle d'un

amour sérieux, qui fut mal récompensé. Malgré tout, il ne pouvait oublier son infidèle et demeurait furieusement jaloux

La comtesse, après s'être longuement tue, reprit enfin :

— Vous avez connu la princesse ?



de cette femme, déjà mûre, quoiqu'elle eût su étonnamment sauvegarder sa beauté. C'était lui qui m'avait récemment écrit cette lettre.

— De vue seulement, répliquai-je, embarrassé.

Elle plongea jusqu'au fond de mes yeux un regard tellement angoissé, et en

même temps si impérieux dans son interrogation muette, que le sang monta à mes joues de vieux pécheur, et je répétai, presque timidement :

— Oui, seulement de vue, mais assez pour en recevoir une impression inoubliable.

— Laquelle ?

— Celle d'une beauté merveilleuse.

— Oui, elle était belle... Enfant, elle l'était déjà, et déjà aussi... — un souvenir pénible sembla revivre en elle... — elle était l'orgueil de son père et son souci rongeur. Par bonheur pour lui, il était déjà entré dans son repos éternel, quand ses pressentiments les plus terribles se sont réalisés. Par bonheur, il n'a pas partagé mon affreux martyre, en la voyant grandir, s'épanouir, rayonner de l'éclat de la seizième année, séduisant tous ceux qui l'approchaient, faisant illusion à tous... sauf à moi...

La comtesse était devenue d'une pâleur effrayante, et son regard, attaché sur moi, avait quelque chose d'égaré. Elle se tut, puis essaya vainement de parler de choses indifférentes ; malgré elle, elle en revenait toujours à la même pensée :

— A qui donc en est la faute ? dit-elle soudain. Ses parents, ses aïeux étaient tous des hommes loyaux, des femmes pures. D'où lui venait cette tendance innée, invincible au mal ? De qui tenait-elle cet infernal héritage ?

Sa voix s'éteignait, étouffée ; elle parlait en phrases entrecoupées, comme dans un cauchemar :

— L'homme qui l'aima et la voulut pour femme :... moi, sa mère, je l'avais averti... Mais sa foi en elle était forte comme un roc... Malheureuse est-elle de l'avoir fait écrouler... ! Malheureuse !

Ce cri lugubre, échappé à sa poitrine, trahissait la torture d'une blessure profonde, brutalement remise à vif. Mais l'énergie de cette femme surpassait encore sa douleur. Avec un effort puissant, un geste qui m'imposait le silence, elle se refit le visage serein.

— Encore un verre de chartreuse, professeur. Mes enfants soutiennent qu'un dîner n'est jamais complet sans chartreuse.

Au nom de ses enfants, sa physionomie s'était éclairée et un sourire adorable se jouait sur sa bouche pâlie.

— Oh ! ces enfants, ils ont toujours été bons et tendres, loyaux et vrais. Ce que j'ai fait pour eux n'est rien ; ils m'en ont une reconnaissance infinie. Aussi je reste leur débitrice.

Ces mots appelaient une protestation : je la fis sincèrement, aussi délicate et bien tournée que je pus ; mais mon compliment reçut un accueil distrait. Et sans y répondre, la comtesse poursuivit :

— Nul ne peut s'imaginer ce que je ressentis lorsque leur père me les amena. C'était après le divorce :

— « Prenez-les ; ils sont à vous ! » me dit-il, lui dont le bonheur venait d'être détruit... et ils furent à moi ! Paul, mon gendre, resta près de nous pour veiller sur l'éducation de ses enfants. Il me disait souvent :

« — Ne soyez pas trop indulgente, chère mère. »

« Je ne l'étais pas ; j'épiais leur développement avec une muette anxiété, cherchant des vices, des germes de vices dans ces natures à l'état d'ébauche et ne découvrant rien qui pût m'inquiéter. Tous deux ont le cœur droit, et, sans se ressembler, des âmes nobles comme celle de leur père ; tous leurs efforts comme les siens tendent vers des buts élevés. Une voix qui ne trompe pas me dit qu'ils sont destinés à quelque chose de grand.

Elle me conta des traits charmants de leur enfance et de leur jeunesse. J'appris que le comte Paul passait tous les étés dans ses terres de Volhynie ; son fils aîné, Matia, l'y avait cette fois accompagné. La comtesse ne me dit pas où se trouvait le prince Ivan.

— Ils reviendront bientôt, mais je n'en saurai rien d'avance,... ils veulent me surprendre,... demain, aujourd'hui, peut-être...

Ses yeux étaient brillants et dilatés

d'espoir. Dans la galerie, un timbre sonore frappa un coup d'horloge.

— Neuf heures et demie. Avant minuit, ils peuvent être ici... Ivan, Matia et leur père, qui m'a écrit... je ne sais plus quand... Les dates, oh! les dates, oh! les dates, cher professeur! Mais j'ai sa lettre sur moi.

Elle chercha dans le ridicule suspendu à sa ceinture un petit portefeuille contenant un paquet de lettres jaunies. Sa main fine, rayée de veines délicates, les touchait comme des reliques. Elle m'en tendit une, toute ouverte :

— Lisez haut, s'il vous plait!

Je dépliai la feuille usée et je vis que la lettre datait de trois ans. Je cachai de mon mieux, c'est-à-dire fort mal, ma surprise et demandai seulement :

— Cette lettre est bien la dernière que vous ayez reçue d'un des vôtres, comtesse?

— La dernière! fit-elle vivement, avec un visible malaise. Mais lisez, je vous prie!

Je lus, et elle écouta, haletante :

« Chère mère, je viendrai bientôt. J'ai un message à vous transmettre, un dernier remerciement, une parole d'adieu. Je viendrai bientôt.... Que Dieu nous fortifie, vous et moi! Nous chercherons à porter ensemble notre grande douleur... »

— Quelle douleur? murmura la comtesse. Quelque contrariété qui lui semble un malheur, sans doute! Paul n'était pas ainsi autrefois.

Elle soupira et serra la lettre avec un respect tendre. Un silence étrange emplissait ce château de mystère, où l'on n'entendait aucun bruit. J'en fis la remarque :

— C'est ma volonté. Quiconque veut rester à mon service doit se taire et marcher à pas muets. Chacun a sa marotte; la mienne est de m'entourer d'un calme absolu. Dans cette maison, les voix de mes enfants sont partout.... je les entends souvent me dire tout bas des tendresses. Les bavardages, le tapage des domestiques ne doivent point les étouffer... Écoutez!

Elle se dressa et se dirigea vers la porte par où j'étais entré. Je la suivis, obéissant à un signe d'elle. Au milieu de la salle, elle s'arrêta, prêta l'oreille... Son beau regard lumineux flamboya.... ses lèvres s'ouvrirent pour un cri de joie,... mais elle ne le poussa point :

— Qu'ai-je donc? plaisanta-t-elle douloureusement. Voilà encore que je rêve... il est trop tôt... Vous ne savez pas; quand ils sont revenus de leur premier voyage, à l'improviste, je dormais et les enfants n'ont pas permis qu'on m'éveillât. Le matin, en entrant dans cette salle, je vois trois tasses sur la table. « Léonard, qu'est-ce que cela signifie? — Que nous sommes là, grand'mère! » Et ils se jettent dans mes bras. La jolie surprise! Pourtant, je ne veux pas qu'elle se répète; aussi, tous les soirs, je vais chez eux. Accompagnez-moi.

Nous longeâmes la galerie illuminée, et nous tournâmes dans l'aile droite du château. Une autre galerie, également large, continuait, décorée, celle-là, de tableaux et de trophées d'armes.

— Je vous mène dans l'atelier d'Ivan; les chambres des enfants sont en face.

Passant par un vestibule voûté, elle m'introduisit dans l'atelier. Et quel atelier! Trop luxueux peut-être, trop de rouge et d'or dans les tapis et les tentures. Mais on se trouvait bien au milieu de cette richesse, parce qu'un goût original et vraiment artiste avait présidé à cette ordonnance. La lumière très douce d'une énorme suspension éclairait cette vaste pièce, mettant en valeur les tableaux et les dessins du jeune prince qui tous prouvaient un rare talent. On m'accuse à tort d'être avare de mes éloges. Je suis, au contraire, trop heureux d'en faire de mérités, car l'occasion en est terriblement rare. Là, je pouvais louer sincèrement et ne m'en privai pas. La comtesse ravie insista pour avoir mon opinion sur quelques toiles reposant sur des chevalets. Je reconnus une ancienne connaissance, *Sur le Vieux port*, et je m'écriai :

— Voilà le plus beau !

— N'est-ce pas? Tous ces tableaux sont, comme je vous le disais, ceux qu'il m'a dernièrement envoyés de Marseille.

Toujours la même confusion dans ses souvenirs. *Sur le Vieux port*, une rixe entre un soldat et un matelot entourés d'un attroupement de curieux, avait été, il y avait longtemps déjà, exposé à Paris sous cette simple signature « Ivan » et m'avait fait alors une impression extraordinaire qui se renouvelait en le revoyant.

— C'est votre élève ! me dit la comtesse.

— Le maître pourrait envier l'élève !

— Il n'en a pas besoin.

Elle tira le rideau d'un cadre. Après sept ans, je retrouvais mes *Abyssins*, et d'abord avec plaisir. Mais bientôt je revins au *Vieux port*. Comme c'était vigoureux, génial et jeune!

— Il se fait tard, me dit la comtesse. Voulez-vous que nous passions chez les enfants ?

Elle allait sortir, quand nous vîmes paraître un grand jeune homme barbu, aux larges épaules, à la crinière fauve.

— Encore debout, comtesse, à onze heures?

— Il est onze heures!... vraiment ! s'écria-t-elle, effrayée. Puis, avec un accent de cruelle déception :

— Alors, ils n'arriveront plus ce soir.

— Non, assurément.

La comtesse se croisa les bras, et, fixant sur lui son regard, dit avec une paisible dignité :

— Que nous voulez-vous, docteur?

— D'après vos ordres, je suis allé chez le bailli de Reiss. Il va bien.

— Tant mieux. Professeur M***, permettez-moi de vous présenter mon médecin particulier, le docteur Schmitt.

— Le professeur M***. Par quel heureux hasard?

Il s'empressa, la main tendue. La comtesse s'assit, nous en fîmes autant. Le docteur se montra très beau parleur, et commença à me servir avec aplomb ses vues sur l'art et les artistes. Sa conférence m'eût, sans doute, édifié, si elle n'eût été interrompue. Christel parut, la figure bouleversée, et glissa au docteur quelques mots dans l'oreille :

— Tant pis ! fit celui-ci, avec un geste indifférent.

— De quoi s'agit-il ? demanda la comtesse.

— Un accident désagréable. Un cheval de la ferme de Meierhof a blessé un des valets de charrue.

— Blessé !

— Il a reçu un coup de pied là ! se permit de dire Christel, montrant sa hanche.

— On a appelé le médecin du village. N'y attachez pas tant d'importance : cela ne vaut pas la peine !

— C'est ce dont je vais me convaincre, dit la comtesse, se levant.

Sur son ordre, Christel courut avertir une femme de chambre. J'offris vainement mon escorte que la comtesse déclina, m'affirmant qu'elle n'était que trop escortée à chacune de ses courses au village. Dans la galerie se rassemblait en effet une troupe de domestiques, Léonard en tête et, derrière, une camériste, ronde comme une tonne, se précipitait avec les vêtements de sortie réclamés par sa maîtresse.

— Vous ne venez pas? dit au docteur la comtesse, prête à partir.

— Je prie Votre Grâce de m'excuser.

Elle s'éloigna. Le jeune médecin semblait devenu de fort méchante humeur. Il m'invita cependant à le suivre chez lui. J'acceptai, voulant attendre le retour de la châtelaine pour lui faire mes adieux. Quand nous fûmes dans son cabinet de travail, le docteur Schmitt, en fumant, laissa libre cours à sa bile.

— Cette bonne comtesse ! grommela-t-il; si je ne me défendais pas, elle me mettrait sans cesse en collision avec son barbier campagnard.

Là-dessus, roulé dans un énorme fauteuil, il se mit à parler... à parler... spirituellement d'ailleurs... mais toujours plus ou moins de lui-même, avec une excessive vanité. Ce que c'est,

pensai-je, de vivre dans un désert, sans nul point de comparaison. Et comme il finissait son propre éloge par ces mots pleins de rancune :

— Je ne suis pas à ma place ici.

— Pourquoi y restez-vous ? demandai-je.

— Pas moyen de faire autrement. Je suis cloué là à vie... du moins la vie de la comtesse. Sa famille m'a fait signer un engagement.

— A de belles conditions, sans doute ?

— Splendides. Mais je n'aurais pas dû accepter. Ce n'est pas une existence. Qu'y faire ? Je me préserve de l'abrutissement grâce à de fréquents congés qu'on m'accorde sans difficulté. J'en ai besoin pour des voyages d'études, pour entretenir mes nombreuses relations. La comtesse comprend cela : elle n'est pas mesquine.

— Je le crois aisément.

— Vous en êtes enthousiaste : rien d'étonnant ! Avec quelle grâce elle a dû accueillir le « maître » de son Ivan, lui faire ses confidences... Mais ces histoires, nouvelles pour vous, j'en ai, moi, une indigestion !

— La comtesse ne m'a point raconté d'histoires.

— Rien de Matia et d'Ivan, de leur enfance ? Ça m'étonne.

— Ce qui m'étonne, franchement, docteur, c'est la manière dont vous parlez d'elle.

— Moi, je la vénère ; je dis à qui veut l'entendre qu'un médecin aliéniste occupe ici une sinécure...

— Comme aliéniste, certainement.

— Et cependant... n'avez-vous rien observé en elle d'étrange ?

Je répondis de façon évasive.

— Cette femme vit dans un rêve où néanmoins des intervalles de veille se produisent. Schopenhauer a dit : « Dans nos songes, la mémoire, seule entre toutes les facultés intellectuelles, semble inactive. Des gens morts depuis longtemps y figurent comme vivants... »

Je fus saisi d'un frisson.

— Que signifie... que voulez-vous dire ?

Je le soupçonnais trop et j'éprouvais cependant comme une épouvante de l'entendre :

— Où est le prince Ivan ?

Le docteur frappa du poing sur la table :

— Vraiment ! vous n'avez pas compris...

Il s'interrompit. Un bruit de pas et de voix arrivait jusqu'à nous.

— Bon ! la voici qui revient de sa visite charitable !

— L'a-t-elle aussi faite en rêve ?

— Non, et je vous expliquerai...

Je ne l'écoutais plus ; je m'étais levé. Avec de rapides excuses, je sortis pour aller au devant de la châtelaine. Elle arrivait lentement, en tête de son escorte. Ma voix me sembla éveiller, dans ces murs silencieux, d'importuns échos, lorsque je lui demandai des nouvelles de son malade.

— Il va mal ! dit-elle, profondément troublée par les pénibles impressions qu'elle venait de recevoir.

Au seuil de son appartement, je lui fis mes adieux, malgré ses instances pour que je prolongeasse mon séjour au château. Elle commanda alors que la voiture fût prête à la première heure, pour mon départ, et me congédia avec ces mots :

— Peut-être réfléchirez-vous, et nous donnerez-vous au moins une journée ?

— Je ne demanderais pas mieux ! pensai-je, et je voulus aller retrouver le docteur, qui me devait la fin de sa phrase interrompue. Je serais resté, n'était Juliette, cette ensorceleuse, et mon désir de la revoir, et ma peur de sa colère.

Pendant que je longeais les galeries, un domestique, derrière moi, éteignait toutes les lampes l'une après l'autre. L'obscurité m'envahissait, quand Christel arriva m'annoncer que le docteur me faisait souhaiter le bonsoir. Je l'envoyai au diable et me laissai conduire dans la chambre où l'on m'avait introduit à mon arrivée. Pendant que Christel, avec un empressement fort superflu, m'aidait à me déshabiller, je fus pris de

la tentation d'interroger le brave garçon sur ce que la domesticité du château pensait de sa maîtresse. Mais je triomphai de cette vulgaire envie, et je renvoyai Christel, lui recommandant expressément de m'éveiller à cinq heures. Je demeurai seul avec ma curiosité non satisfaite. Une impatience nerveuse me prit ; je me mis, d'abord machinalement, puis avec feu, à jeter sur le papier quelques esquisses... Je voulais représenter la Mère divine dans sa vieillesse : Marie enseignant à un enfant les leçons de son Fils... Marie près du lit de mort d'un pauvre... Non, ce n'était pas cela ! Les sujets de mes tableaux, il fallait toujours qu'ils me vinssent comme une révélation... et, cette fois, je ne trouvais rien. J'avais dans le cerveau un tourbillon d'idées et ne produisais que de misérables images. Enfin, j'y renonçai, me plongeai la tête dans l'eau froide, ouvris toutes les fenêtres et m'étendis pour me reposer, croyant ne pas dormir, dans un vaste lit à colonnes qui occupait la moitié de la chambre. Cette couche était moelleuse ; je m'y trouvai bien, ainsi que de l'air frais qui m'apportait le murmure des arbres et parfois le cri d'un oiseau de nuit. Une sorte d'engourdissement délicieux me saisit et m'enveloppa de visions mystérieuses. Je crus voir un tableau représentant une figure admirable... cette œuvre immortaliserait l'artiste qui l'aurait peinte...

Soudain je m'éveillai... sous la lumière crue du soleil frappant mes paupières. Le jour, déjà ? Je croyais n'avoir dormi qu'une heure. Christel, au pied du lit, avait tiré le rideau, et clignait de l'œil, moitié railleur, moitié confus.

— Cinq heures ? dis-je.

Il se gratta l'oreille.

— Monsieur le professeur ne voit pas comme le soleil est haut. Dix heures viennent de sonner.

Ce que j'éprouvai, la manière dont je le traitai... mieux vaut passer cela sous silence. Mais je dois avouer que Christel avait fait de son mieux pour m'éveiller. Inutilement ! Je dormais d'un sommeil de plomb, comme il m'en prend après mes grandes fatigues, pas toujours, et je le regrette, car je m'éveille de ces sommeils-là heureux et dispos, sentant toutes mes forces renouvelées et prêt à transformer mes défaites en victoires. Il en fut de même ce matin-là, une fois que j'eus épanché ma fureur contre le pauvre Christel. Je lui demandai, avec d'autant plus de douceur et d'aménité, à quelle heure était maintenant le premier train :

— Dans cinq heures et demie. Vous avez donc deux heures pour déjeuner et faire une petite promenade, si le cœur vous en dit.

— Et une visite à la comtesse ?

— Cela, non, protesta Christel, tout effaré. Sous peine d'être chassé, on ne peut la déranger pour personne, le matin. D'ailleurs, elle n'est jamais au château.

— Jamais ? Cela veut dire, pour les visites.

— Non, réellement... mais interrogez plutôt le docteur, supplia-t-il avec un embarras très humble. Le docteur vous fait demander s'il pourrait vous tenir compagnie à déjeuner.

— Certes ! répondis-je.

J'étais à peine habillé que le jeune médecin se présenta, me serra la main, et s'informa si je manquerais quelque affaire importante en arrivant tardivement à Vienne.

— Hum ! fis-je. Hum ! hum ! une séance de l'Académie des beaux-arts...

— Une séance ! Oh ! professeur ! quelle énorme contrariété.

Ce cri partait du cœur.

— C'est chose faite, et je m'en consolerai si vous me procurez une audience d'adieu de la comtesse.

Après s'y être engagé, il confirma ce que m'avait dit Christel, qu'elle n'était jamais au château le matin.

— Et où est-elle ?

— Près des siens. C'est là que nous irons la chercher.

Je me hâtai d'expédier mon repas, et je le suivis, m'efforçant de dissimuler

mon émotion. J'étais révolté du flegmatique sang-froid avec lequel il marchait près de moi, comme un pédagogue conduisant son élève à un spectacle intéressant, et curieux de voir l'effet qu'il en éprouvera. Par des allées épaisses, où tout poussait en liberté, nous gravîmes le monticule, derrière le château. La journée était superbe : des souffles printaniers traversaient l'air, contrastant singulièrement avec les rameaux dénudés et les feuilles mortes que la brise balayait devant nous.

A dessein, me semblait-il (mais peut-être lui faisais-je tort), le docteur ne parlait que de banalités. Après m'être contenu longtemps, l'impatience me prit :

— Je n'aime pas les surprises. Où me conduisez-vous ?

Avec une nonchalance irritante, il répondit :

— A la chapelle, où la comtesse passe toutes ses matinées, et d'où elle redescend souvent très triste, parce que ceux qui dorment dans ces sarcophages ne sont pas venus avec elle y prier.

— Prier ? Elle ne sait pas...

— Elle ne sait *plus*, elle a oublié... elle a voulu oublier. La mort de son mari, les désordres de sa fille ont épuisé tout ce qui existait en elle de facultés pour souffrir. Elle n'a pu supporter la perte de ses petits-fils, morts tous deux, notez-le, de morts violentes, puis celle de son gendre. La nature a eu pitié d'elle et lui a conféré le don de tisser des rêveries où les disparus ressuscitent de leur tombe. Du reste, parfois, elle s'arrache à ces illusions ; elle trouve la force, quand il le faut, d'accomplir ce qu'elle tient pour un devoir envers ceux qui ne sont plus. A chaque anniversaire, une messe se dit là-haut dans la chapelle et elle y assiste. C'est le cas aujourd'hui ; nous allons peut-être la trouver avec des idées aussi nettes que saurait les avoir une intelligence envahie par les brumes de la dévotion. J'ai fait au début ce que j'ai pu pour l'en distraire ; car, selon moi, c'est la cause réelle...

— Tenons-nous-en aux faits, interrompis-je. Vous disiez que les deux princes sont morts de morts violentes ?

— Tous deux, presque en même temps, et leur père les a suivis de près, le cœur brisé, a-t-on prétendu ; mais succombant, selon moi, d'une affection de poitrine déjà ancienne. Sa fin n'a du moins pas été tragique comme celle de ses fils...

Il s'arrêta et, voyant que je n'insistais pas pour qu'il continuât, reprit de lui-même :

— Ivan, le cadet, le peintre, provoqua en duel un officier français, à Marseille, peu de jours avant la date fixée de son départ pour l'Afrique.

Le motif ? Cet officier, qui arrivait de Paris, avait parlé avec peu de respect de la princesse, sa mère. Le duel eut lieu, et le défenseur chevaleresque d'un honneur perdu resta sur le carreau.

— C'est un malheur énorme, non seulement pour les siens, mais encore pour l'art !

— Un malheur et une sottise !

— Je souhaite que la tradition de ces sottises-là ne se perde pas dans notre siècle pratique.

— Affaire de goût ! Selon moi, il est superflu de sacrifier une jeune vie riche d'espérance pour défendre une réputation douteuse, fût-ce celle de votre propre mère.

J'aurais voulu lui répondre vertement,... les mots me manquèrent. Il poursuivit :

— Le titulaire du majorat, Matia, était plus solide, plus équilibré que son frère, et passionné chasseur... Il périt, en Volhynie, dans une chasse à l'ours... Voyez ! nous voici au but.

Nous sortions du bois. Devant nous, des arbres séculaires encadraient une prairie couverte d'un gazon épais, ras tondu, qui se déroulait comme un tapis jusqu'au sommet du monticule, couronné d'un ravissant édifice, un temple de marbre gris dont le fronton était supporté par de blanches colonnes corinthiennes. Des ifs et des cyprès formaient autour un demi-cercle, et leur feuillage sombre se dessinait comme

une faux dans la verdure du bois déjà pâlie par l'automne. Les portes du



temple étaient ouvertes; l'intérieur, inondé de soleil, qui ruisselait par les hautes fenêtres, nous aveuglait de son éclat. — Que c'est beau! dis-je.

— La comtesse, reprit le docteur, a fait élever ce mausolée à la mort de son mari : les autres y ont été transportés dans la suite. Mais il ne vous reste plus beaucoup de temps, si vous tenez à revoir la comtesse. Venez.

— Où cela! m'écriai-je, reculant. La troubler dans sa prière,... près de la tombe de ses morts! A quoi pensez-vous?

— La messe est finie depuis longtemps. Venez, elle sera contente... Vous ne voulez pas? Alors, je vais vous annoncer.

Il me devança à grandes enjambées; je le suivis, encouragé par son assurance. Je pouvais déjà distinguer la croix d'or sur l'autel placé au milieu du temple et devant lequel brûlait la lampe perpétuelle... C'était cette lampe, l'étoile qui, hier, avait lui pour moi entre les arbres! Le docteur reparaissait sur le seuil :

— Déjà partie! Vous n'avez pas de chance! Mais montez donc voir, cela en vaut la peine.

J'éprouvais une invincible répugnance à visiter, en compagnie de cet être sans délicatesse, le sanctuaire de la noble femme. Je me détournai... et, en face de moi, j'aperçus la comtesse elle-même, sortant du bois. Elle portait une couronne de feuillage et lentement, machinalement, coupait au plus court à travers la prairie. Après une brève hésitation, je me précipitai pour la rejoindre et lui adressai la parole, en m'inclinant profondément, le cœur palpitant. Effrayée, elle fit un pas en arrière. Sur ses traits se peignirent la surprise et la contrariété. Presque aussitôt, elle reprit possession d'elle-même et me tendit la main :

— Ah! professeur, vous avez donc réfléchi, et vous êtes resté... pour Ivan? Vous ai-je dit que c'est aujourd'hui son jour de naissance? Non, vraiment? Le hasard a bien fait les choses en vous envoyant pour lui remettre cette couronne.

Elle me la tendit, nous montâmes les degrés et nous nous trouvâmes sous une haute coupole, richement sculptée, portée sur de sveltes colonnes. Entre elles, à la droite de l'autel, se dressaient cinq sarcophages de marbre. Un d'eux, ouvert, vide. Sur les autres, je lus les noms de ceux dont, hier, la comtesse me parlait avec tant d'amour, comme s'ils étaient vivants.

La vieille femme étendit les bras, avec un geste saisissant :

— Morts... tous morts!

Elle était réveillée de son rêve.

Nous allâmes de sarcophage en sarcophage. Profondément ému, je déposai la couronne sur celui de mon jeune disciple qui sûrement fût devenu mon maître. La comtesse restait auprès, très droite, immobile; quand nos yeux se rencontrèrent, elle secoua la tête :

— Ne me plaignez pas. Je n'ai point enseveli les miens, seulement leur poussière. Les âmes qui l'animaient sont loin... très loin... Mais elles viennent... du royaume de lumière, par la force de leur immortel amour, mes enfants reviennent à moi! Souvent, bien souvent, je sens leur douce présence... et quand je vais dans la maison, dans le jardin, dans le village, seule, croit-on, je ne suis pas seule, mes morts vont avec moi.

Le docteur, appuyé à la porte du temple, toussa bruyamment. La comtesse comprit cet avertissement; elle eut un pâle sourire.

— Mon médecin soutient que c'est une illusion, une faiblesse de mon cerveau, et veut m'en guérir,... mais j'espère être inguérissable.

— C'est-à-dire toujours exclure la vérité! grommela le docteur.

— La vérité! m'écriai-je. Et quelle est cette vérité que vous avez à offrir?... D'ailleurs, dans ces questions, votre vérité d'hier a-t-elle jamais été celle du lendemain?

— Vous manquerez le train, professeur! répliqua-t-il?

Je baisai la main de la comtesse.

— Soyez bénie, noble femme, et que soient bénis votre rêve, votre illusion, votre sainte croyance! Gardez-la tant que personne ne vous apportera une vérité plus belle!

Je partis. Le docteur m'accompagna et, tout le long de la route, lâcha sur moi l'écluse de sa science; mais cette averse était prodiguée à un indigne. Toutes mes pensées demeuraient absorbées par l'impression reçue au moment où je m'étais retourné pour jeter un dernier regard au monument. La comtesse

était debout sur le seuil, et je crois voir encore sur son visage le rayonnement de joie que mes paroles d'adieu y avaient appelé.

Et je manquai le train, et je n'arrivai que le lendemain à Vienne, où je trouvai la lettre de rupture de Juliette clouée sur la porte de mon atelier. Mais tout m'était égal, car je peignais... je peignais et ne savais plus rien du monde, ne demandais plus à notre terre que de ne pas se laisser choir dans le soleil ou ailleurs, avant que mon tableau fût achevé.

Ce désir fut exaucé. Vous connaissez tous ma *Mater Resurrecti :* Marie, près du tombeau où elle a déposé son fils... et d'où son fils est ressuscité !

Je n'ai jamais revu le modèle de mon chef-d'œuvre.

Le jour même où celui-ci recevait la plus haute récompense, j'appris la mort de la comtesse. Subitement, sans souffrir, elle avait quitté cette vie.

MARIE EBNER D'ESCHENBACH.

Traduit par A. CHEVALIER.

« Ce ne sont pas les événements de notre vie qui font notre destinée, c'est la manière dont nous ressentons. » Détachée d'un recueil d'aphorismes de Marie Ebner d'Eschenbach, cette pensée pourrait servir d'épigraphe à son œuvre et en indiquer la haute portée. Profondément idéaliste, cherchant dans l'âme humaine les tendances vers le bien, mais ne reculant pas devant la peinture du mal que la sobriété, la sévérité de son style purifie, acceptant l'idée d'hérédité, pour montrer la volonté en lutte avec elle, la baronne Ebner a donné à ses romans un tel caractère qu'on a pu à son sujet rappeler le nom de G. Eliot, et la placer au premier rang de la littérature allemande. Elle a derrière elle un long passé littéraire, quoique n'ayant commencé à écrire qu'à trente ans, dans toute la maturité d'un esprit développé par de fortes études et par l'expérience du monde. Fille du comte Dubsky, mariée jeune à un officier de l'armée autrichienne, ses premiers essais furent des drames, des pièces de théâtre, puis vinrent des nouvelles vives, spirituelles, mettant en scène la société viennoise, puis de pittoresques récits de la vie des paysans bohêmes et moraves, qu'elle avait pu étudier de près.



Marie d'Ebner-Eschenbach.

Enfin ses romans, en petit nombre, longuement pensés, contrastant par leur concision, la brièveté de leurs dialogues, avec l'interminable longueur de beaucoup de romans germaniques, surtout de ceux dus à des femmes. Presque toujours, Mme Ebner donne pour centre à l'action un seul personnage, « se faisant sa destinée », autour duquel les autres demeurent secondaires, bien que chaque figure soit en relief et vivante.

Quelques-uns de ses romans et nouvelles ont été traduits en français : ainsi *Ineffaçable* (Plon, éditeur), poignant récit basé sur un fait véritable, où une jeune femme de grande naissance, coupable d'une faute ignorée, s'impose, par respect pour le nom et l'intégrité de la famille, la plus dure des expiations. Mais Mme Ebner d'Eschenbach mérite d'obtenir en France, parmi ceux qu'intéresse la littérature étrangère, toute la réputation qu'elle possède dans son propre pays.

A. CH.

ASSISE

Les économistes assurent que, chaque année, les voyageurs laissent, en Italie, de 180 à 200 millions de francs; comme on ne peut vérifier et que les économistes comptent parmi les savants les plus graves, il faut les croire sur parole.

Sur cette somme, Assise ne prélève qu'un bien faible tribut.

Dans la préparation de son voyage, le touriste l'a notée comme point d'arrêt. Mais voilà, il est désireux de voir avant tout Milan, Venise, Florence, Rome et Naples; généralement il réserve Assise, comme Pérouse et Bologne, pour le retour. Mais alors il est fatigué; il a vu tant de ruines, tant d'églises, tant de palais, tant de musées; il a dans la tête tant de noms d'architectes, de peintres, de sculpteurs, qu'il n'en peut plus.

Les sensations, vives au début, se sont émoussées; la mémoire est surchargée; on confond déjà bien des artistes et bien des choses, à l'exception des plus grands noms et des plus grandes œuvres. Alors on *brûle* Assise où tout au plus on s'y arrête d'un train à l'autre.

C'est regrettable.

Durant une course de trente à quarante jours à travers l'Italie, il est bon de prendre un peu de repos et Assise est justement désignée à cet effet.

La vieille cité est calme; elle est placée à souhait, pour le plaisir des yeux, sur une colline qui domine l'incomparable vallée du Tibre supérieur; les souvenirs et les œuvres d'art y abondent. C'est, en un mot, un séjour délicieux.

I

Quelques restes de murs pélasgiques marquent son origine.

Les Romains y construisirent un théâtre, un amphithéâtre, des temples à Jupiter, Apollon, Minerve, Hercule, Mars, Janus, Esculape. Seules les colonnes corinthiennes du temple de Minerve ont été conservées, sans doute parce qu'en 1275 on éleva, contre l'édifice, une grande tour, *la Torre del Comune,* et que le temple fut converti en église.

Quelques inscriptions ont été réunies sous le portique; l'une d'elle mentionne que Publicus Decimus Merula, chirurgien oculiste, donna 30 000 sesterces pour les statues; c'était un beau denier pour le temps, — 6 500 francs environ au poids de l'argent, — et la preuve que la profession d'oculiste était déjà bonne sous l'empire romain.

Assise veut que plusieurs poètes latins soient nés dans la cité : Properce en l'an 52 avant Jésus-Christ; Sabinus, compagnon et émule d'Ovide, et Paulus Passenius, loué par Pline.

A ces noms, les *Guides* ajoutent Métastase; c'est une erreur : Métastase, le librettiste de Mozart, le fécond et élégant auteur de soixante-trois tragédies et d'oratorios, élégies et sonnets par centaines, est né à Rome en 1698. Assise a simplement honoré la mémoire du poète en inscrivant les mots : *Teatro Metastasio* sur la façade de la salle de spectacle municipale ouverte en 1840.

Si l'antiquité n'a laissé de visible à Assise que le temple de Minerve, le moyen âge, en revanche, s'y retrouve à chaque pas. Assise compte parmi les cités italiennes qui sont restées à peu près intactes. Cette résistance tient à sa position sur une colline éloignée des voies de communication et à la qualité des matériaux de construction. En temps de conquêtes par les armées étrangères et de guerres d'une cité à l'autre, elle est devenue forcément un lieu de défense et de dévotion.

La citadelle *Rocca Grande*, qui dominait la cité, a encore des ruines imposantes : une tour de Pie II, pape de 1458 à 1464, et des bastions de Paul III (1535-1550).



TEMPLE DE MINERVE

Les rues sont tristes, silencieuses et monotones; presque toutes les maisons sont vieilles, mais sans apparence de vétusté, elles n'ont jamais eu besoin, du reste, de grandes réparations; les murs sont sans crépi et laissent voir leurs pierres blanches et roses posées symétriquement ou au hasard. Les édifices et les monuments ont un semblable appareil doux à l'œil, et ce n'est pas ici que le touriste facétieux peut se moquer des façades d'église, comme il le fait en Toscane, en les comparant à un jeu de

dominos à cause de leurs assises en marbre blanc noir et vert foncé.



BASILIQUE DE SAN RUFINO — XIIe SIÈCLE

Les fontaines sont nombreuses et abondamment fournies d'eau; elles ont une architecture simple et confortable, mais toujours avec un vrai caractère d'art. De grands bassins sont disposés en abreuvoirs pour les animaux de bât, qui font le service des transports, les voitures n'existant pas pour ainsi dire; des inscriptions, dont l'une est du XVe siècle, rappellent qu'il est défendu de faire la lessive dans ces auges sous peine d'amende et de la confiscation du linge.

La teinte uniforme des rues n'est pas rompue comme ailleurs par des persiennes vertes d'un effet si déplaisant. Les habitants manifestent leur goût pour la couleur par de nombreux pots de fleurs posés sur les fenêtres ou accrochés aux murailles, comme le font les Suisses des hauts plateaux de l'Engadine pendant huit mois de l'année couverts de neige. Ce goût des fleurs est charmant et on a plaisir à le retrouver aussi bien à la base des glaciers que dans les pays baignés dans le soleil.

Très peu de monde dans les rues. La cité n'a que 3500 habitants au plus ; la moitié environ appartient au clergé, aux couvents et aux établissements d'instruction ; l'autre se livre au petit commerce local ou va, par moments, chercher du travail dans les grandes villes.

D'industrie il ne peut être question ; par-ci par-là on voit des selliers façonner sur le pas de leurs portes ces harnachements chargés de clous et de clochettes en cuivre, de houppettes de laine, de lanières de cuir et de crinières teintes dont les paysans italiens sont amateurs.

Les chaudronniers martellent en chantant les vases de cuivre dans les belles formes antiques toujours en usage ; c'est le seul bruit qu'on entend avec le tic-tac de quelques tisserands qui travaillent sur des métiers pareils à ceux des Étrusques ; on ne voit pas ces pauvres gens, il leur est interdit de jouir du plein air comme les chaudronniers, les selliers, les cordonniers et les perruquiers, dont les boutiques sont toujours ouvertes sur rues ; pour éviter que les fils se rompent, il leur faut travailler dans d'obscurs réduits du *terreno* (rez-de-chaussée), ou dans des sous-sols adossés à la colline, à l'effet de conserver un air légèrement chargé d'humidité.

Les habitants d'Assise sont d'aimables gens, exempts d'ambition et ne se plaignant de rien ; ils sont polis sans obséquiosité, saluent l'étranger et lui offrent de l'accompagner lorsqu'il demande son chemin ; ils sont assez insen-



BASILIQUE ET COUVENT DE SAINT-FRANÇOIS — XIIIe SIÈCLE

sibles à ce qu'il est convenu d'appeler les progrès de la civilisation. Le gaz n'éclaire pas encore la cité, alors qu'on remarque la lumière électrique dans d'autres villes d'Italie moins peuplées. Le chemin de fer est loin dans la plaine; rien n'en indique la présence, même pas l'heure variable de l'*Angelus*, c'était une complication; maintenant le nouveau système est, au contraire, une très grande simplification.

La division de la journée en deux fois douze heures n'est pas rationnelle; elle nécessite des explications et peut, dans



ANCIEN CIMETIÈRE DE TIERS ORDRE
ÉGLISE INFÉRIEURE DE LA BASILIQUE DE SAINT-FRANÇOIS — XIIIe SIÈCLE

l'avenue de la gare, si fréquente ailleurs.

Assise est restée ce qu'elle était; on constate, par exemple, aux horloges publiques marquant les heures, des cadrans avec six, douze et vingt-quatre heures. A première vue, on pourrait croire que le cadran à vingt-quatre heures a été établi conformément à la loi moderne qui divise la journée légale en vingt-quatre parties, réellement il date du XVIe siècle; à cette époque, et pendant longtemps, la journée était divisée en vingt-quatre heures et commençait à le service des chemins de fer, donner lieu à des erreurs. Le voyageur, en consultant l'itinéraire pour un voyage long, a besoin de faire attention et de se livrer à des calculs. Pas de pareils soucis avec la division par vingt-quatre heures.

Exemple : le 1er mai finit dans la nuit du 1er au 2, à minuit; le 2 mai commence après que minuit a sonné; l'heure qui s'écoule entre minuit et une heure est marquée 0; minuit trente-cinq minutes s'indique par 0,35; une heure vingt minutes par 1,20; midi et

quart par 12,15; cinq heures par 17, et ainsi de suite jusqu'à minuit, qui est 24.

Les concordances sont faciles à établir : une horloge italienne marque 16, mentalement on retranche 2, puis 10, et on arrive à 4 heures. Petit à petit on s'habitue à la nouvelle méthode; mais, comme les réformes sont lentes à passer dans les coutumes, les affiches indiquent jusqu'à présent l'heure des deux façons; pour les spectacles, par exemple, on lit : *on commencera à 20 heures (8 heures du soir)*.

Les compagnies de chemins de fer se servent exclusivement de la nouvelle méthode; la Belgique vient de l'adopter officiellement, et il est à désirer qu'elle se généralise.

Les constructions civiles intéressantes sont rares à Assise. L'une des plus marquantes comme caractère est le *Monte Frumentario Barberini*. Le portique date de 1267; il était la façade d'un hôpital dont la famille Barberini fit un magasin de blé. Il faut venir en Italie pour voir des hospices et des marchés avec des architectures dignes d'un palais.

Les églises et les oratoires étaient jadis très nombreux, la cité ayant été un centre religieux de grande importance; ils sont encore au nombre d'une quinzaine; cela semble beaucoup pour une si petite agglomération; en Italie, c'est la coutume.

Quelques chapelles conservent sur leurs façades des fresques du XIVe siècle d'un bon caractère; mais, en général, les églises manquent d'intérêt. Il faut excepter la basilique Santa Chiara, construite en 1257 et le Dôme ou basilique de San Rufino, premier évêque d'Assise; l'édifice a été réédifié au XIIe siècle sur les plans de Giovanni da Gubbio; sa belle façade mérite une attention particulière; mais c'est à peine si, comme au reste, on lui accorde un coup d'œil distrait, car tout ici s'efface devant le grand nom de saint François d'Assise et le *Sacro convento*.



ÉGLISE INFÉRIEURE DE LA BASILIQUE DE SAINT-FRANÇOIS (XIIIe SIÈCLE)



LA MADONE ET L'ENFANT, SAINT JEAN, SAINT FRANÇOIS, PAR GIOTTO (1276-1337)

II

Je ne puis ici retracer la vie de saint François, mais je ne puis non plus la passer sous silence.

Que dirait-on du récit d'une visite à Versailles, où l'on ne trouverait aucune mention de Louis XIV?

Il y avait peu de monde, cette fois, à l'hôtel, et la conversation, le soir, est devenue générale; naturellement, elle a porté sur saint François. Parmi les hôtes se trouvaient des personnes de toutes les confessions religieuses et de toutes les opinions philosophiques; toutes ont parlé avec respect de cette noble existence qui fait honneur à l'humanité.

François Bernardone est né à Assise, en 1182; son père était un riche marchand de draps. François eut une jeunesse très dissipée, mais le fond était bon; il prit les armes dans une guerre entre Assise et Pérouse; puis, renonçant aux extravagances et à l'héritage paternel, il se consacra à la prière, à la prédication, au soulagement des misères humaines, et fit profession d'humilité et de pauvreté. Il voyageait en Italie, prêchant la concorde et la paix; à Assise, il fait signer par les *popolani*, peuple opprimé, et les *grandi*, nobles oppresseurs, un pacte qui met fin aux luttes intestines qui désolaient la cité. Il s'en fut évangéliser en Syrie, en Palestine et en Égypte.

A la *Porziuncula*, modeste oratoire, situé dans la plaine, au bas de la colline d'Assise, il fonda l'ordre mendiant des Frères Mineurs ou Franciscains. L'ordre prit un développement très considérable; au XVIIIe siècle, il comptait près de 150000 personnes, moines et religieuses, réparties en Europe et dans l'Amérique du Sud, dans près de 9000 couvents, qui furent loin de toujours observer la pauvreté prêchée par leur fondateur. L'ordre se divisa en une quantité de communautés portant parfois des costumes très différents: pères de l'observance, moines déchaussés, récollets, minimes, capucins, cordeliers, célestins, etc.; et, pour les femmes: clarisses, capucines, urbanistes, etc.; saint François fonda également, pour les laïques, le tiers ordre.

Le pape Léon XIII vient de décider que, sauf le tiers ordre, toutes ces com-

munautés n'en feront plus qu'une avec une même règle et un costume unique,



SAINT FRANÇOIS RENONCE A L'HÉRITAGE PATERNEL ET REMET SES VÊTEMENTS A SON PÈRE, PAR GIOTTO (1276-1337)

pour les moines d'une part et les religieuses de l'autre.

Saint François était un poète ; il a chanté en italien et en français la nature entière ; son *Cantique du soleil* est resté célèbre.

Après de longues souffrances et de grandes amertumes, il rendit le dernier soupir, le 3 octobre 1226, à la *Porziuncula*. Il était mourant à l'évêché d'Assise, mais il voulut expirer dans son oratoire ; ses frères le transportèrent à travers la plaine.

Saint François bénissant, avant de

mourir, cette terre d'Ombrie où il était né, où il avait combattu et triomphé, a inspiré au peintre français L.-F. Benouville un tableau empreint d'une profonde émotion; nous reproduisons cet ouvrage, l'un des plus remarquables de notre temps, et on peut même dire l'un des plus remarquables que l'on ait consacré à saint François.

La petite chapelle de la *Porziuncula* n'est pas restée à sa place primitive; elle a été transportée dans l'intérieur de l'église Santa Maria dei Angeli, bâtie dans la plaine d'Assise, en 1569, par l'architecte Vignole; renversée par un tremblement de terre, elle a été reconstruite en 1832.

III

Moins de deux ans après sa mort, saint François fut canonisé, et le pape Grégoire IX vint à Assise poser la première pierre du *Sacro convento*.

Assurément ce fut méconnaître les vues de l'apôtre de la pauvreté que d'élever un monastère monumental et une basilique en son honneur; mais ne regrettons pas cet excès de zèle, car ce sanctuaire de la dévotion est devenu aussi un sanctuaire de l'art.



LA PAUVRETÉ MARIÉE A SAINT FRANÇOIS PAR JÉSUS-CHRIST, PAR GIOTTO

Si les dates n'étaient pas indiscutables, on ne pourrait croire qu'en 1230 l'édifice était terminé.

L'architecte, nommé Lapo ou Jacopo, était Lombard ou Allemand; l'emplacement lui fut assigné à l'extrémité du promontoire de la colline d'Assise, à pic sur la plaine. De là, la nécessité de ces arcades qui donnent à l'édifice un aspect particulier rappelant les substructions du Palatin de Rome.

Le couvent n'offre rien de spécialement intéressant au point de vue de

l'art; il a été fort bien construit pour sa destination, avec ses réfectoires, ses salles d'étude, ses cloîtres intérieurs, ses portiques à fresques, *loggioni*, d'où le regard s'étend sur le magnifique paysage de la vallée du Tibre. Mais ce n'est pas là un cas particulier; tous les couvents d'Italie ont le même confortable, et, lorsqu'on les a bâtis sur des hauteurs, la situation a toujours été choisie avec discernement pour le bon air et la belle vue.

La basilique comprend une crypte et deux églises superposées.

La crypte est moderne; c'est là que sont les restes de saint François.

Le lendemain de sa mort, il fut transporté de la Porziuncula dans l'église Saint-Georges, à Assise; le peuple lui fit des obsèques magnifiques. En 1230, son corps fut déposé dans la basilique; à la suite de circonstances restées inexpliquées, on perdit rapidement les traces de cette précieuse dépouille, et ce n'est qu'en 1817 qu'on pensa les avoir retrouvées. Une instance en reconnaissance fut introduite à Rome; l'identité ayant été constatée, l'*invenzione del sacro corpo* fut consacré l'année suivante par le pape Pie VII; on creusa dans le roc et, en 1824, la chapelle souterraine fut inaugurée.

L'église inférieure est mystérieuse, les piliers sont massifs, les voûtes basses. L'église supérieure est joyeuse et inondée de lumière.

Le contraste est intentionnel; en bas c'est le recueillement; en haut c'est la glorification de la céleste Jérusalem.

La nef, les chapelles, le chœur, les piliers de l'église inférieure sont recouverts de fresques.

La construction était à peine terminée que les plus célèbres peintres du temps sont appelés à Assise. Pendant plus d'un siècle, ils sont à l'ouvrage; s'il reste quelques lacunes, elles seront comblées plus tard.

Membres du tiers ordre, évêques, congrégations, citoyens d'Assise rivalisaient de générosité, apportant leurs deniers pour contribuer à la glorification du saint.

Mino da Torrita, Guido de Sienne, Giunta Pisano, Cimabue, Giotto, Gaddo Gaddi, Cavallini, Giottino, Taddeo Gaddi, Lippo Memmi, et d'autres parmi ces vaillants peintres des XIIIe et XIVe siècles, tracent sur les murailles en traits francs, sincères et souvent profondément émus, des épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament, la vie de la Vierge, du Christ, des saints. La vie de saint François est le motif de prédilection.

Mais on ne peut ici décrire toutes ces pages et il faut se borner aux plus illustres de ces artistes. De même que saint François plane sur Assise, Cimabue et Giotto planent dans la basilique.

Cimabue (1240?-1302?) ne peut être justement apprécié qu'ici. Ailleurs, même dans ses madones les plus célèbres, on peut le tenir pour un Grec perfectionné, à peine dégagé des traditions de sécheresse et d'immobilité; dans ses grandes compositions de la basilique on sent naître la vie, le mouvement, le caractère moral qui vont régénérer l'art. Par malheur, il reste peu d'ouvrages complets de ce grand artiste.

Dans l'église inférieure, la *Madone avec l'Enfant*, entourée d'anges et de saint François, est relativement bien conservée; en haut, dans l'église supérieure, il avait peint trente-deux grandes fresques montrant d'une part l'Ancien Testament depuis la création du monde jusqu'à l'histoire de Joseph, et de l'autre le Nouveau Testament depuis l'Annonciation jusqu'à la descente du Saint-Esprit; presque tout est ruiné, quelques figures seulement, vivantes et vigoureuses, s'enlèvent encore sur des fonds qui paraissent noyés dans une brume; mais cela suffit, si on ne voit plus, on devine.

Giotto (1276-1337) est plus qu'un grand artiste, c'est un homme de génie. Par une unique bonne fortune, on le voit à Assise en voisinage immédiat de son maître Cimabue; il était jeune alors

et Cimabue était près de la vieillesse. Si l'on sent bien qu'il a profité des enseignements de son patron, on saisit que dès alors il se manifeste par une étude plus profonde de la nature et de la pensée intime : la physionomie du visage, l'attitude du corps, les gestes qu'il a su donner à ses figures traduisent les sentiments avec vérité et intensité.

Giotto a laissé dans l'église inférieure nombre de peintures, notamment la *Madone* avec *saint Jean* et *saint François*, d'une si touchante expression maternelle de tendresse et de crainte, et, dans le chœur, de merveilleuses créations : la *Glorification de saint François* et les vertus qu'il prêchait ; la *Pauvreté*, la *Chasteté* et l'*Obéissance*.

Dans l'église supérieure, au-dessous des fresques de Cimabue, il a développé en vingt-huit sections les principales scènes de la vie du saint, avec la clarté et la franchise d'un historien qui sait écrire pour le peuple.

On retrouve Giotto ailleurs en Italie : partout il est à sa hauteur, mais c'est à Assise que son génie éclate.

III

Le couvent d'Assise a donné lieu, dans ces



SAINT FRANÇOIS EXPIRANT, PAR L.-F. BENOUVILLE, PEINTRE FRANÇAIS 1821-1859. MUSÉE DU LOUVRE.

dernières années, à des événements peu connus, même des visiteurs, et qu'il est, je crois, intéressant de faire connaître.

Après l'annexion de l'Ombrie au royaume d'Italie, et plus tard, en vertu de la loi de 1866, le couvent a été incorporé dans le domaine national avec toutes ses fermes et propriétés rurales, estimées environ un million et demi de

SAINT FRANÇOIS
par J. Dupré, sculpteur italien (1817-1882)
Statue inaugurée à Assise en 1882.

francs; et, dans les bâtiments d'Assise, le gouvernement installa le collège *Prince de Naples,* destiné aux fils des instituteurs pauvres.

Le Saint-Siège ne cessa de protester contre cette annexion; il parvint à prouver que toutes les donations depuis l'origine avaient été faites aux papes et non aux Franciscains, qui, d'après les règles de leur ordre, ne peuvent rien posséder. En 1896, le gouvernement royal reconnut le bien fondé de ces réclamations et un accord intervint entre le ministère et le Vatican. En vertu de la convention, le saint-siège rentre en possession du couvent et reçoit un titre de rente de 50 000 livres environ en compensation des biens ruraux qui ont été vendus. De son côté, le saint-siège aura à construire à ses frais, à Assise, des bâtiments pour recevoir le collège *Prince de Naples* et à pourvoir à l'entretien du couvent et de la basilique, sous la surveillance de l'office régional des monuments nationaux chargé des monuments ayant un caractère d'archéologie, d'art et d'histoire.

Le premier effet de la convention sera le rétablissement du culte dans l'église supérieure, seulement on aura le soin de laisser en magasin les autels et les autres objets ajoutés successivement qui dénaturaient le caractère de l'église; le temple reprendra ainsi son superbe aspect primitif.

Et, puisque j'ai cité la loi de 1866, on me saura peut-être gré d'en expliquer l'esprit; on parle souvent de cette loi dans les *Guides* et les écrits sur l'Italie, et cependant il me paraît qu'elle n'a pas été bien comprise. Que de fois, en effet, n'ai-je pas entendu les voyageurs s'étonner du grand nombre de moines rencontrés dans les rues? Il leur semblait qu'il y avait là une flagrante contradiction avec la loi qui a supprimé les couvents; il n'y a là aucune contradiction, la loi n'ayant nullement la portée qu'on lui suppose.

La loi de 1866 a supprimé et interdit pour l'avenir l'*existence légale* des asso-

ciations ayant un caractère religieux et vivant en commun; ces associations ne peuvent plus, comme par le passé, posséder en commun : leurs biens ont été incorporés dans le domaine de l'État.

Les édifices consacrés à l'exercice du culte, églises et chapelles des couvents, les palais épiscopaux, les séminaires, ainsi que les objets d'art et les objets mobiliers qu'ils renferment, ont été exceptés de l'incorporation.

Les œuvres d'art des couvents qui n'étaient ni dans les églises, ni dans les chapelles, ont été, sauf exception, déposées dans les musées.

D'autre part, la loi a accordé aux membres des corporations des pensions viagères proportionnées à leur âge et leur a reconnu l'exercice des droits civils et politiques.

Chacun peut, comme avant la loi, entrer dans l'ordre qui lui convient; les religieux peuvent loger où il leur plaît, même en commun, à la condition que l'immeuble ne soit pas la propriété commune. Un particulier laïque ou ecclésiastique peut, dans un immeuble dont il est propriétaire, donner asile à des moines. Avec l'autorisation du gouvernement, les moines peuvent même loger dans leur ancien couvent à titre de locataires payants.

Dans certaines conditions, lorsque le couvent est une sorte de musée, quelques moines y ont été maintenus gratuitement par l'administration, à titre de gardiens. C'est le cas notamment pour la chartreuse de Florence, pour le couvent du Monte Oliveto Maggiore, près de Sienne, et le couvent de Saint-François-d'Assise.

La suppression de l'existence légale des corporations religieuses n'a donc pas entraîné la suppression des ordres religieux.

Il reste beaucoup à dire sur Assise et les impressions que le voyageur éprouve dans cette cité, mais il faut se borner.

Le touriste peut entrer dans Assise gai et insouciant; il quittera la colline ému et attendri, et, de retour dans ses foyers, il songera maintes fois à cette terre d'Ombrie qui, pendant quelques jours, lui a fourni un repos salutaire.

Gerspach.

ETHNOGRAPHIE MUSICALE

ET INSTRUMENTALE

Lorsque l'on considère l'art musical moderne, que l'on écoute la polyphonie de l'orchestre, on est frappé de l'immense progrès réalisé en un temps relativement court, trois siècles à peine (*Orféo*, de Monteverde, 1608; *Sigurd*, de Reyer, 1885), proportionnellement à l'histoire de la musique, qui est aussi celle de l'humanité. Prätorius, au commencement du XVII[e] siècle, rassembla dans son ouvrage, *Syntagma musicum*, la totalité des connaissances instrumentales : que d'expériences, d'études, n'a-t-il pas fallu tenter, poursuivre, afin d'arriver à l'actuel résultat. Il nous parle avec enthousiasme de l'introduction à l'église des ravissantes sonorités du luth, employé solo et en masse. S'il lui était donné d'entendre le *Requiem* de Berlioz, le prélude de *Rédemption*, de César Franck, ou l'enchantement du vendredi saint de *Parsifal*, que dirait-il? Son enthousiasme se fondrait en une religieuse admiration.

Dès que l'homme fut créé, il adora Dieu sous une forme quelconque, et pour le rendre favorable à ses prières, pour éviter ou apaiser ses colères, il façonna de grossiers objets de culte : l'art était issu de la meilleure parcelle de l'âme humaine. Au bois, à la pierre, l'homme donna une forme naïve : telles furent les origines de la sculpture. Les vives enluminures qui ornaient le réduit du dieu ou le dieu lui-même sont les premiers essais de la peinture; et les hymnes qu'il improvisa et récita en s'accompagnant d'un bruit quelconque produit soit par une vibration, soit par un choc, ont été les premiers essais de l'art musical.

N'est-ce pas de la sorte que, dans les tribus les plus sauvages de l'Afrique australe ou des îles de la Polynésie, le culte est pratiqué?

Parmi les peuples dont il nous a été donné de voir et d'étudier, au point de vue musical, la primitive civilisation, sont les Aztèques, indigènes qui habitaient le Mexique lors du débarquement de Fernand Cortez et de son armée espagnole (1519). Pour rehausser les fêtes splendides dont ils comblaient leurs divinités, les Aztèques avaient des théories de prêtres joueurs de flûte.



Fig. 1.
FLUTE SACRÉE DES AZTÈQUES

Longtemps avant les solennités divines, l'orchestre ambulant et sacré parcourait les rues des villages en jouant sur leurs petites flûtes d'argile des airs plaintifs et doux. De ces chants religieux, nous n'avons aucun texte, et ce n'est que par la légende que nous en connaissons la couleur expressive. Mais on a retrouvé dans le sol et les ruines mexicaines des objets de ces cultes passés, et par conséquent des flûtes qui ont gémi et chanté les hymnes aux dieux farouches et sanguinaires sous les doigts et entre les lèvres des prêtres aztèques.

Il y a quelques années, un laboureur trouva une de ces flûtes (fig. 1) en travaillant le sol, non loin du volcan mexi-

cain, le Popocatepelt. C'est un diablotin grimaçant, coiffé d'un grand chapeau, rappelant de beaucoup celui des polichinelles qui ont égayé notre enfance. On souffle par le sommet de ce chapeau, et selon que les doigts bouchent ou laissent librement sortir l'air des trous qui se trouvent percés sur l'estomac de cette figurine, estomac qu'elle tient à deux mains d'une façon fort comique, l'air qu'on insuffle en fait sortir des sonorités bien claires et bien distinctes. Les peuplades guerrières, et je dirai même chevaleresques, du nord de l'Amérique, sont animées d'une sincère affection pour la musique. Leurs chants nationaux, qui sont l'histoire de leur race, de leur culte, de leurs croyances, de leurs affections, de leurs prouesses belliqueuses, ont un charme pénétrant : c'est une psalmodie douce et plaintive, accompagnée progressivement du *piano* le plus doux au *forte* le plus tintamarresque des vibrations du tam-tam qu'ils effleurent du doigt et frappent du poing, des bruissements d'abord imperceptibles des flûtes et des sifflets, qui peu à peu s'animent et déchirent l'air de leurs criardes sonorités. L'orchestre a pour basse harmonique (!) le roulement confus de toutes sortes de tambours aux formes les plus variées. La musique de ces peuplades est un crescendo et un decrescendo continuel, selon que le passage de l'hymne qu'entonne le récitant devient ou a été pathétique. La psalmodie de ces hymnes est une sorte d'improvisation plutôt qu'un chant consacré : plus le récitant est inspiré par son sujet, plus sa psalmodie est jolie. Lorsqu'il s'agit, dans un de ces chants, du Grand-Esprit, l'orchestration sauvage est sensiblement augmentée des clameurs rauques et rythmées de tous les assistants, qui entre-choquent leurs armes et dansent ou plutôt font des sauts de possédés. Je suis certain que l'audition de ce supplément musical en l'honneur du Grand-Esprit mettrait le nôtre en déroute; toujours est-il que ces cérémonies sont

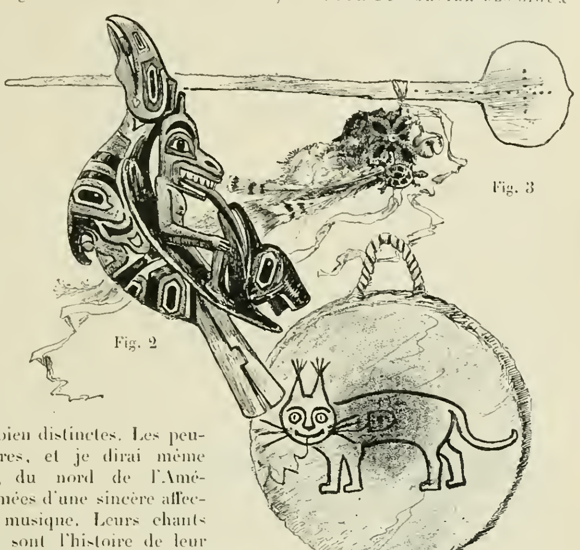


Fig. 2. — RATTLE DES HAIDAS DE LA COLOMBIE ANGLAISE
Fig. 3. — KAH-TO-TO-HAY DES DAKOTAS OU SIOUX
Fig. 4. — WAKAN-CHAN-CHA-GHA, TAMBOUR DU SORCIER DES SIOUX

d'un charme saisissant : elles ne s'accomplissent généralement que la nuit, autour des flambées de bois mort, dont les lueurs éclairent d'une flamme incertaine et vacillante les visages tatoués de ces guerriers qui, dans leurs wigwams, donnent la place d'honneur aux armes et aux instruments de musique.

Parmi ces derniers, les plus curieux et les plus intéressants, ceux qui synthétisent le mieux la facture instrumentale de ces peuplades décimées et presque éteintes aujourd'hui sont : le rattle, le kah-to-to-hay et le wakan-chan-cha-gha.

Le rattle (fig. 2), en usage chez les Haïdas de la Colombie anglaise, est un tambour en forme d'oiseau ayant un diablotin assis sur le dos et entre les ailes, ayant lui-même entre les dents la langue d'un être dont il appuie la bizarre et incertaine tête sur ses genoux. Le corps de l'oiseau est peint en bleu foncé et noir cerclé de blanc ; quant au diablotin, tout rouge, on ne voit que son regard cruel, dû certainement au cercle bleu qui entoure ses yeux.

Le kah-to-to-hay (fig. 3) des Dakotas ou Sioux, comme on les appelle généralement, est plus léger, plus joli. C'est une lame longue et mince que l'on fait vibrer en la frappant contre le tomahawk dans le moment qui précède le combat, ou habituellement contre un corps dur quelconque susceptible de produire une résonnance. Il est orné de verroteries, de fourrures et de plumes. On en a vu qui ont un grelot ; ce dernier accessoire est considéré comme une découverte musicale des blancs et digne de leur être empruntée.

Chez les mêmes Sioux, le médecin ou plutôt le sorcier, à qui la sagesse la plus profonde et le mystérieux et subtil pouvoir de guérir sont généreusement attribués, possède un tambour, instrument spécial, le wakan-chan-cha-gha (fig. 4), qui fait partie de son bagage médical et thérapeutique. Figurez-vous une peau d'un jaune brillant tendue sur un cadre en bois noir. Dans les grandes circonstances, au milieu des cérémonies religieuses, il fait vibrer ce tambour pour chasser les démons. La vue seule de la figure qui se trouve dessinée à gros traits noirs sur la peau jaune suffirait peut-être à les mettre en fuite. Mais, pour ce qui est de nous, elle nous produit une douce hilarité, tant elle nous rappelle les premiers dessins de l'enfance dont nous illustrions, pendant les longues heures d'étude, nos livres et nos cahiers. Chez les Sioux, cette figure possède une mystérieuse et profonde signification.

Traversons l'océan fréquent par ses tempêtes, le Pacifique, et si nous trouvons sur notre route Adamastor, le géant des vagues furieuses, emparons-nous du wakan-chan-cha-gha. Peut-être l'incomprise signification, pour nous profanes, de cet espèce de chat sauvage, le fera-t-elle fuir et nous permettra-t-elle de débarquer tranquillement en Asie.

Pour les Chinois, la musique est l'image religieusement expressive de l'union de la terre et du ciel. Leurs législateurs en font un élément gouvernemental, et pour eux la bonne ou mauvaise musique sont des indices infaillibles de l'ordre ou du désordre qui règne dans l'État. Si l'on rapproche cet ordre d'idées de nos temps modernes, on se souvient de l'époque qui applaudissait Offenbach et sifflait *Tannhaüser!*

Fou-Hi, qui régna 3300 ans avant Jésus-Christ, est le théoricien musical de la Chine. On lui doit l'invention des instruments à cordes, qui sans transformation aucune, respectés par les âges passés, sont venus jusqu'à nos jours.

Ces anciens instruments chinois sont d'un travail très artistique : un petit violon, l'ur-heen, est fait en bois foncé d'un poli remarquable. La table inférieure est recouverte d'une peau de serpent. La table supérieure, sur laquelle vibrent deux cordes de soie accordées en quinte, est ornée d'incrustations de nacre et d'ivoire

Le banjo (fig. 5, page 327), autre instrument à trois cordes, également couvert de peau de serpent sur sa table inférieure, possède un manche beaucoup plus long, terminé par un sommier sculpté en forme de chauve-souris,

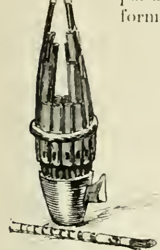


Fig. 6

TITZU OU SHIO
flûte religieuse chinoise.



Fig. 7. — TAPHONE
tambour de main
(Siam).

dans la cavité duquel sont les chevilles qui tendent les trois cordes accordées en quinte : les troisième et seconde cordes servent de basse au chant, qui est modulé sur la première, avec un archet monté en crin de cheval. Cet instrument se joue, l'exécutant étant assis, le corps du violon appuyé sur les jambes. De la main gauche, il fait vibrer les troisième et deuxième cordes (*ut-sol*), et, faisant chanter la première (*ré*) de l'archet, il module avec le pouce.

Comme l'écriture chinoise, la musique se lit de droite à gauche. Pour nos oreilles occidentales, elle est assez dissonante; mais sa cadence est suffisamment jolie pour nous y faire trouver un attrait intéressant.

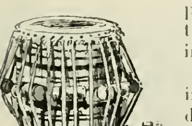


Fig. 8

Autre tambour siamois.

Le principal instrument à vent des Chinois est le ti-tzu ou shio (fig. 6), flûte religieuse. Supposez un faisceau de dix-sept flûtes donnant une échelle de sons plus ou moins élevés, selon qu'elles sont plus ou moins longues. Cet instrument se tient à deux mains. Par l'embouchure, le joueur de ti-tzu emplit une chambre d'air qui communique aux dix-sept tuyaux et fait résonner ceux que les doigts n'ont pas bouché. De cet instrument, les Chinois utilisent encore de nos jours plusieurs dimensions-types. Les plus petits, en bambous clairs, remplissent les fonctions de petites et grandes flûtes; les moyens, en bambous foncés, tiennent lieu de hautbois; et ceux dont l'embouchure est augmentée d'un bec courbé en montant remplacent dans cet orchestre le basson. On en voit même, en roseaux excessivement fins, atteindre la taille de 1m,50 et 3 mètres.



Fig. 9

MOKUGYO
Tambour exclusivement destiné
aux cérémonies
du culte bouddhiste.

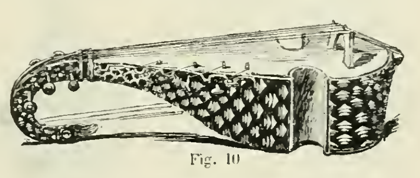


Fig. 10

SAWOD, GUITARE DE L'INDE ORIENTALE

La combinaison de ces instruments d'une même famille n'éveille-t-elle pas en notre esprit l'idée de l'orgue? Chaque type de ti-tzu ne nous semble-t-il pas un des jeux de cet orgue primitif? C'est peut-être de cet instrument que jouait le pâtre qui, d'après un vieil hymne

chinois, errait parmi les campements d'une grande armée. Les chants qu'il tirait de sa flûte étaient si mélancoliques, que les soldats, attristés par les souvenirs de leurs pays, désertèrent la veille de la bataille. Le Reihen, nommé vulgairement Ranz des Vaches, produisait le même effet sur les Suisses mercenaires qui composaient la garde royale. Il fallut en interdire l'exécution, sous peine de mort, tant le spleen dans lequel cette mélodie jetait les soldats leur faisait déserter les drapeaux fleurdelisés.

Le tambour chinois, kou, était primitivement fait d'un vase de terre cuite. La peau y était tendue à l'aide de griffes métalliques; et par conséquent le son ne pouvait en être modifié, comme dans nos tambours modernes : la sonorité ne dépendait que de l'intensité du coup. A Siam, le taphone (fig. 7) ou tambour de main est une longue caisse de bois, peinte en rouge vif, ornée de fort jolis dessins dorés. Sur la peau tendue, le tambourinaire rythme avec ses doigts le pas des danseuses siamoises, les chants des joueurs de flûte et d'instruments à cordes. Indépendamment d'un tambour assez semblable à celui des Siamois (fig. 8), orné de lanières de peau peintes de couleurs chatoyantes, les Indiens ont le mokugyo (fig. 9), autre tambour, destiné exclusivement, lorsque les prêtres récitent les prières, aux cérémonies des temples bouddhistes. Il a vaguement la forme d'une tête de requin, la gueule entr'ouverte. En sanscrit, son nom signifie poisson de bois. Il est peint, ou plutôt laqué en rouge vif et noir, rehaussé d'incrustations d'or qui ont l'aspect écailleux des peaux de requin.

Parmi les instruments à cordes de l'Inde orientale, le sawod (fig. 10) est incontestablement le plus remarquable par ses analogies avec la guitare européenne : comme elle, il n'a que six cordes; seulement, comme sur nos violons, elles sont attachées à la queue et s'enroulent sur des chevilles qui les tendent, en passant sur un chevalet où des petites coches, également distancées, les empêchent de bouger. La caisse, d'un vert émeraude très foncé, est toute mouchetée de grains et d'ornements dorés.

Le soorsringa (fig. 11), dont la forme a beaucoup d'analogie avec le banjo, mais dont les sonorités douces rappellent, comme le sawod, celles de la guitare, a huit cordes métalliques, montées plus ou moins loin de la table d'harmonie sur un manche long et effilé. On les fait vibrer au moyen d'un plectre, et parfois de l'archet, dont l'invention est d'origine orientale, ainsi que celle de tous les

Fig. 11
SOORSRINGA

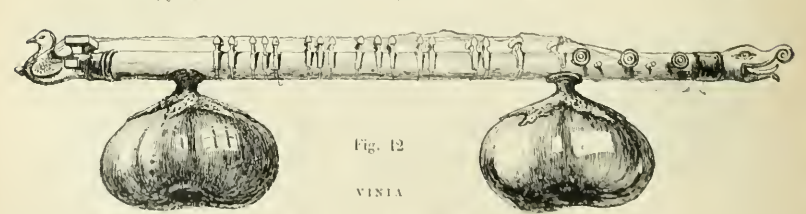


Fig. 12

VINA

Instrument national et sacré de l'Inde.

instruments de musique. Fait avec un bois brun, très foncé, le soorsringa est orné de fort jolies incrustations d'ivoire et de perles de nacre formant des arabesques d'un goût original.

Si les Chinois font de la science musicale une branche indispensable des connaissances gouvernementales, les Indiens ne leur sont pas inférieurs en attribuant à Sereswati, déesse de la parole, l'invention de la musique et du vinia, instrument national et sacré de l'Inde. Nous voyons par cela la haute idée que ces peuples, longtemps considérés comme sauvages, et relevés dans l'opinion des Européens par les savants orientalistes, se font de l'art poétique et de la science musicale qui en souligne l'idéalisme, en double l'intensité. L'Inde possède les plus anciens exemples de notation musicale. Chaque raga (mélodie) est terminée par un dessin bien poétique : une fleur de lotus, la fleur sacrée! Les théories de la musique hindoue sont exposées dans des manuscrits écrits en langue sanscrite. Le ragevibodha (doctrine des modes musicaux) est l'œuvre de Soma, célèbre joueur de vinia.

Cet instrument (fig. 12) consiste en une simple tige de bambou creusée et assujettie à deux gourdes vides. Les extrémités de la tige sont sculptées avec art, et représentent des figures symboliques ou des têtes d'animaux agréables aux dieux : tels que des éléphants, des colombes. Huit cordes, cinq métalliques et trois en boyau, sont tendues le long de la tige de bambou, et supportées par dix-sept chevalets mobiles glissant facilement et faisant fonction de touche. L'instrumentiste met le vinia sur sa poitrine, diagonalement, de gauche à droite, de façon à ce que la gourde du côté de laquelle sont les chevilles qui tendent les cordes soit sur son épaule gauche, et que l'autre soit sous son bras droit. De la main gauche, il fait glisser les chevalets de haut en bas, ou de bas en haut, selon la sonorité qu'il veut obtenir, et fait vibrer les cordes au moyen d'un plectre qu'il tient entre le premier et le troisième doigt de la main droite.

Fig. 13

HARPE DE BIRMANIE

La harpe, façonnée sur un fragment de tronc d'arbre creusé, possède dix-sept cordes montées au moyen de chevilles de métal et reposant sur de gracieux petits chevalets mobiles en ivoire ouvragé. Le haut et le bas de ces instruments sont ornés de merveilleuses incrustations métalliques et de pierres précieuses. Les guitares, peu différentes de celles de l'Espagne actuelle, sont aussi fort luxueusement construites. De même que les Chinois, les Indous ont aussi le gong et le tam-tam. Tels sont les beaux instruments que possède le pays des bayadères. Séparément, ou à côté des nôtres, ces instruments ne réveilleraient pas en nos esprits les sensations que nous éprouvons, lorsque nous entendons un violon ou un violoncelle vibrant entre les doigts d'un de nos virtuoses; mais si l'on se trouve, par bonheur, en ces contrées exotiques, le charme intense de cette polyphonie, accompagnant les chants et les danses sacrés sur des rythmes bizarres et des modulations inattendues pour notre éducation musicale d'Occidentaux, au milieu du faste des palais hindous, situés en des sites merveilleux, s'empare infailliblement et insensiblement de l'auditeur.

Lorsqu'une fête intime a lieu dans une riche famille hindoue, et ce sont les plus belles, le maître de la maison fait venir du temple prochain les devadasis ou bayadères et les musiciens pour divertir, après le festin, ses convives et ses amis. Les gardahbawayas (en sanscrit, fleurs pures comme le lotus blanc) ou jeunes filles de la maison couronnent la tête et entourent le cou des invités avec des guirlandes de fleurs odorantes préparées pour cet usage, tout en parfumant leurs vêtements et leurs mains d'odeurs douces et indéfinissables. La fumée bleuâtre des houkah, la vapeur odorante des bols de porcelaine de Chine emplis de thé ou de café, la mi-obscurité du centre de ces palais où le soleil ne pénètre jamais, la fraîcheur entretenue perpétuellement par des esclaves, au moyen de pankat, le bien-être que l'on éprouve, mollement étendus sur des coussins soyeux et des nattes de vétiver, tout vous plonge dans une douce et lucide léthargie, qui, peu à peu, s'empare du corps et de l'esprit. Sur un signe du maître de la maison, les instruments résonnent, les chants s'élèvent, les bayadères apparaissent : à peine âgées de quinze ans, merveilleusement belles, surtout si elles sont natives du Népaul ou des vallées de l'Himalaya, vêtues de gazes de soie transparentes lamées d'or, le torse bronzé nu, ornées de bijoux somptueux, les yeux mi-clos, les lèvres souriantes, elles dansent fiévreusement, prenant les poses les plus gracieuses, les plus artistiques, tandis que le vinia chante, accompagné du soorsringa, du sawod, de la guitare, de la harpe et des tambours bourdonnants. Alors, oubliant tout l'Occident, l'on est troublé, égaré, par la vision des apasaras (danseuses célestes), par la mélopée indéfinissable des gandharvas (musiciens célestes). L'âme s'enlise en cet artistique exotisme.

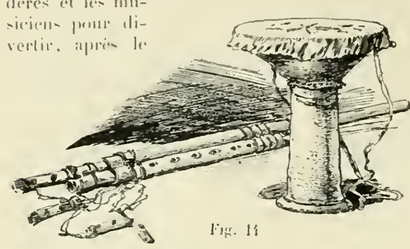


Fig. 14

FLUTE DOUBLE ET PARABUKKEH DE PALESTINE

Parmi les instruments délicats et gracieux de ces poétiques contrées asiatiques, la harpe de Birmanie est un des plus décoratifs (fig. 13) ; le corps, ayant la forme d'une gracieuse nacelle, est en bois foncé. Sur la table d'harmonie, qui est recouverte d'une peau de buffle, se trouve un chevalet vertical, auquel sont fixées treize cordes qui vont se rattacher, par un nœud coulant, à l'élégante tige en bois courbé sur laquelle elles glissent, selon que l'on veut hausser ou baisser la tonalité de l'hymne religieux que l'on accompagne. Voilà un cas de transposition peu banal, précurseur de nos claviers mobiles.

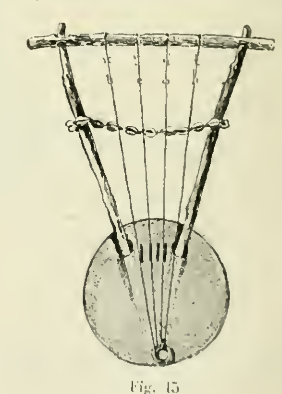


Fig. 15

KISSAR, LYRE NUBIENNE

Chez les peuples de l'Asie Mineure et de l'Afrique orientale, la musique, hors le domaine belliqueux, est considérée comme dangereuse. C'est peut-être ce

qui a fait dire au général Bardin que la musique devait bien plus sa naissance à la fureur qu'à l'amour, et que cet art serait peut-être ignoré des hommes s'ils n'avaient eu besoin d'être excités à la guerre; que, du reste, les trompettes de Jéricho faisaient tomber les murailles, bien avant que la lyre d'Amphion n'élevât celles de Thèbes.

Platon ne la bannissait-il pas de sa république? D'après Diodore de Sicile, les Égyptiens la considéraient comme un art frivole et dangereux, et n'en permettaient l'exécution que dans les fêtes religieuses. Alors, la harpe aux neuf

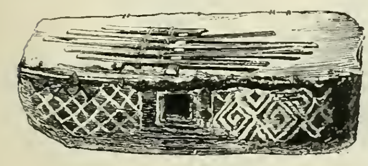


Fig. 16

CAISSE SONORE DE L'AFRIQUE AUSTRALE

cordes, les flûtes, les cistres et les trompettes unissaient leurs accents en l'honneur d'Isis, du bœuf Apis ou du héros triomphant. L'antiquité hébraïque possédait une grande variété d'instruments. Parmi ceux à cordes, on distingue le kinnor, sorte de cithare triangulaire, dont l'invention est attribuée dans la Genèse à Jubal, le père de tous ceux qui savent, au moyen de la musique, charmer nos oreilles et reposer nos esprits. Qui ne se souvient des récits de l'Écriture sainte? David chantant pour calmer les démoniaques fureurs de Saül, et dansant, roi, devant l'arche sainte pour honorer Jéhovah. De ce bel instrument antique, les Magyares ont fait le zimbalon. En Palestine, la flûte double et le parabukkeh (tambour de main) sont les seuls instruments qui, venus des temps passés, soient encore en usage de nos jours (fig. 11). Le parabukkeh est une poterie creuse recouverte d'une peau fraîche qui se tend naturellement, en séchant au soleil. Le flûtiste joue ses nonchalantes mélodies, tandis que, rythmant le chant

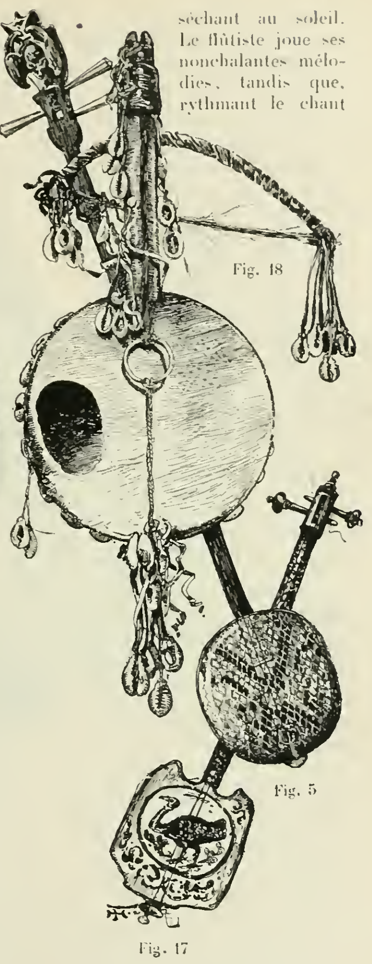


Fig. 5. — BANJO CHINOIS
Fig. 17. — BANJO DE L'AFRIQUE AUSTRALE
Fig. 18. — VIOLON AFRICAIN

et la danse en frappant des mains le parabukkeh, les indigènes chantent indéfiniment, sans penser à rien, les yeux

dans le vide, les tristes, moroses et interminables mélopées. De la Nubie, nous avons un naïf instrument à corde, le kissar (fig. 15), espèce de lyre dont les tribus nomades charmaient leur solitude à travers le désert. Un cadre en bois, recouvert de cuir fauve, forme le corps de l'instrument; et trois baguettes, deux verticales, une horizontale, achèvent ce primitif tétracorde. Un ornement naïf et poétique, une grappe de coquillages, semble être destiné à rappeler à ces pasteurs nomades les rives de l'Océan, où la soif ne torture jamais, comme dans ces immenses solitudes de stérilité et de sécheresse qu'ils parcourent.

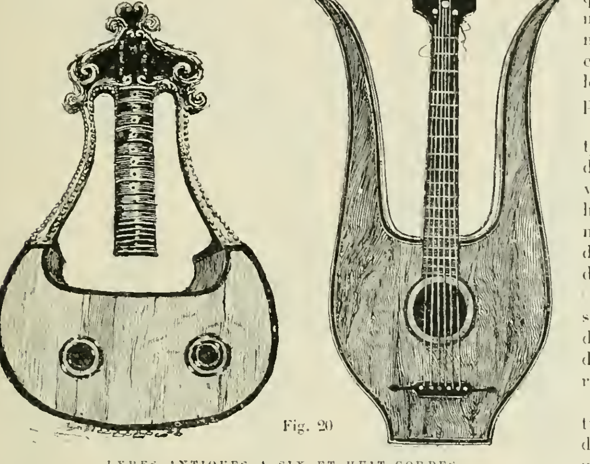
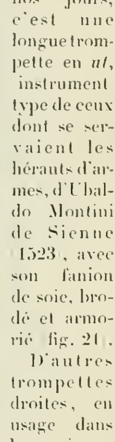
Parmi les instruments les plus originaux que nous ayons de l'Afrique australe, nous avons une petite caisse creuse dont la table est unie, et les contours enjolivés d'ornements taillés symétriquement à même le bois (fig. 16). Sur la table de la caisse sont tenues, par une traverse fixe, cinq lamelles de bois flexible : l'instrument se tient sous le bras gauche et, de la main droite, avec le pouce, le musicien soulève ces lamelles qui font un bruit d'une tonalité difficilement appréciable, selon qu'on fait résonner les plus grandes ou les plus petites, avec plus ou moins de force. A rapprocher de cet instrument, la crécelle dont on se sert dans certaines parties de la Suisse, pendant les trois jours de la semaine sainte, alors que les cloches sont silencieuses, et qui n'est pas autre chose qu'une grande caisse de bois, sur laquelle est fixée, par son extrémité, une planche longue, mince et flexible, laquelle est soulevée par une grosse roue dentée, mue elle-même au moyen d'une manivelle que tourne, en attendant Pâques, le sonneur de cloches.

Une espèce de banjo, aussi en usage dans l'Afrique australe, fait d'une écaille de tortue emmanchée à un morceau de bois terminé par deux chevilles, donne avec ses deux cordes un petit grincement assez semblable au chant du cri-cri. Ce banjo (fig. 17) est orné de dessins assez grotesques; le principal est gravé dans la table d'harmonie, au moyen de pointes de métal rougies au feu, et représente des animaux natifs du pays. Celui dont nous donnons la reproduction représente, d'assez loin, une autruche, et, pour notre scepticisme civilisé, n'éveille à notre idée que le souvenir d'un dindon gloussant. L'autre violon africain (fig. 18), orné de coquillages au manche et à l'archet, n'a qu'une corde en crin dont l'on tire, avec beaucoup de bonne volonté, six sonorités. Recouvert d'étoffes aux couleurs passées, de broderies grossières qui en assourdissent encore la résonance, il devait, aux yeux des naturels de l'endroit, être un objet de luxe raffiné. De ces contrées, nous donnons la reproduction d'autres instruments (fig. 19), qui n'ont de musical que la prétention, et ils semblent plus aptes à

Fig. 19
INSTRUMENTS A CORDES DES PEUPLADES DE L'AFRIQUE ORIENTALE

éveiller dans l'esprit de ces peuplades le symbole de la musique, art qu'ils espèrent et qu'ils ignorent, qu'à en produire eux-mêmes.

La lyre (fig. 20), l'instrument roi, chante sous les doigts des poètes, au milieu d'une civilisation comparativement plus près de nous, celle de la Grèce, les héroïques épopées des dieux, des héros, des hommes. Les charmes adorables d'Aphrodite sont célébrés aux sons de ces accords, tandis qu'en l'honneur de Minerve, la flûte, instrument doux et chaste dans ses *piano*, guerrier et viril dans ses *forte*, n'éveillant en notre esprit aucun sentiment sensuel, chante les hymnes sacrées lors des Panathénées. Près des ruines de l'antique Troie, où se déroula l'épique lutte des Grecs et des Troyens, on a fait récemment des fouilles qui ont amené la découverte de fragments de lyres brisées, en ivoire, richement travaillées et incrustées d'or et de pierres précieuses. Des premiers siècles de l'ère chrétienne, nous n'avons guère d'instruments, je ne dirai pas nouveaux, mais perfectionnés d'après les données des civilisations du paganisme ; les travaux musicologiques de ces époques se concentrent plutôt, du fond des cellules cloîtrées, sur la formation du plain-chant ecclésiastique et, à partir de la Renaissance, sur la lente et pénible construction des règles musicales modernes. Parmi les pièces curieuses qui sont venues jusqu'à nos jours, c'est une longue trompette en *ut*, instrument type de ceux dont se servaient les hérauts d'armes, d'Ubaldo Montini de Sienne (1523), avec son fanion de soie, brodé et armorié (fig. 21). D'autres trompettes droites, en usage dans les mariages, comme celle en *sol* du XVIIe siècle qui servait aux fêtes nuptiales de Nuremberg (fig. 22). Une trompette en *la*, dite à caisse à cause de sa forme originale, d'Adam Puschwinder d'Elwangen (1731) (fig. 23). La plus ancienne trompette à clefs, en *sol*, datant de 1790 (fig. 24). Puis un cor de chevrier suisse, fait d'une corne de bœuf, et servant aussi bien à guider les troupeaux qu'à appeler aux armes les cantons tyrannisés (fig. 25). Le schofar israélite, fait d'une corne de bélier, en usage dans les synagogues pour annoncer certaines pratiques rituelles (fig. 26). Une série de neuf cors russes en cuivre dont nous donnons le plus grand et le plus petit (fig. 27). Les grands sei-



Fig. 20

LYRES ANTIQUES A SIX ET HUIT CORDES

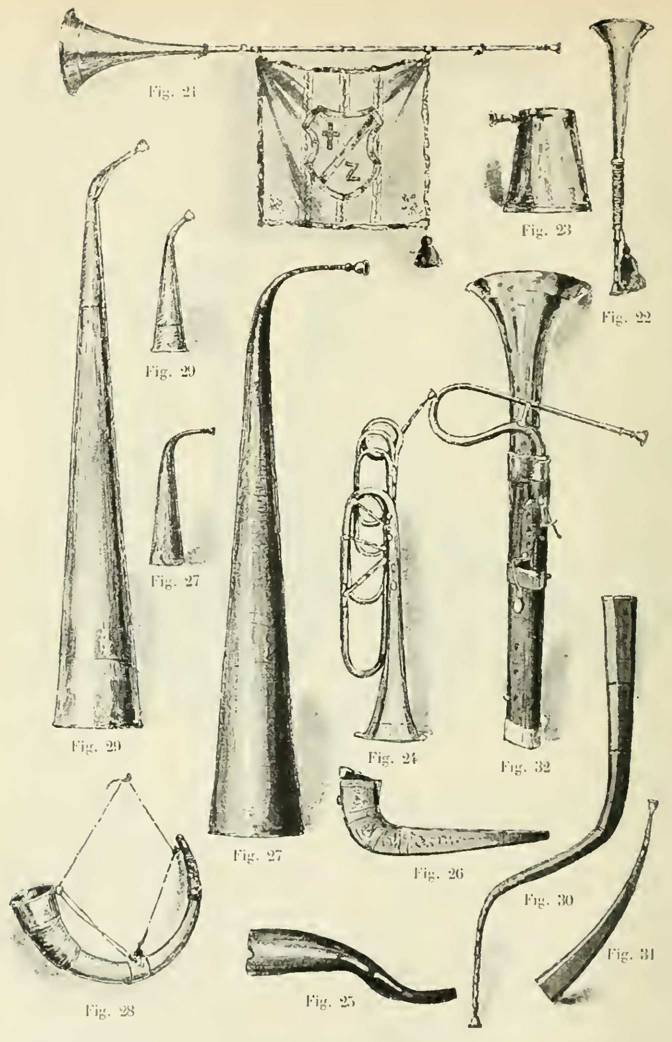


Fig. 21. — Trompette d'Ubaldo Montini de Sienne (1523).
Fig. 22. — Trompette droite du XVIIe siècle, Nuremberg.
Fig. 23. — Trompette en *la* d'Adam Puschwinder d'Elwangen (1731).
Fig. 24. — Trompette à clefs et en *sol* (1790).
Fig. 25. — Cor de chevrier suisse.
Fig. 26. — Schofar israélite.

Fig. 27. — Le plus grand et le plus petit d'une série de 9 cors russes.
Fig. 28. — Olifant moyen âge.
Fig. 29. — Le plus grand et le plus petit d'une autre série de 9 cors russes.
Fig. 30. — Trompe de chasse du XVIe siècle.
Fig. 31. — Corne d'appel du XVIe siècle.
Fig. 32. — Basson d'Adler.

gneurs russes se faisaient un luxe d'avoir une bande de musiciens à leur service,

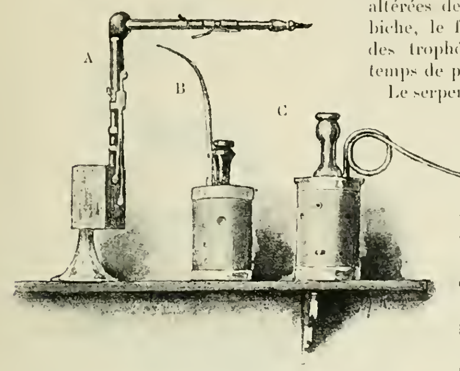


Fig. 33
A. — FORME PRIMITIVE DU BASSON
B. — RANKETT DE BOIS AVEC REVÊTEMENT DE CUIR
C. — RANKETT DE W. WYNE, A NIMÈGUE

et à chaque instrument, donnant une note différente, était attaché un musicien spécial; et si par hasard, hasard fréquent, un de ces musiciens avait reçu une correction corporelle, le grand seigneur ne pouvait faire entendre son orchestre, parce que son *fa* dièze ou son *ré* bémol, de telle ou telle octave, avait reçu le knout. Cor en *sol* fait d'une corne de vache, et rappelant l'olifant classique de la chevalerie (fig. 28). Une deuxième série de cors russes (fig. 29), une trompe de chasse (fig. 30) et une corne d'appel (fig. 31) en cuivre jaune, semblant dater du XVIe siècle, et, pour terminer, le basson d'Adler (fig. 32), instrument perfectionné, surtout en comparant les formes primitives (fig. 33) par lesquelles il passa avant d'arriver au perfectionnement de nos jours.

La gravure de Wenzel Hollar nous représente des trompes de chasse du XVIIe siècle (fig. 34), dont les puissantes et douces sonorités réveillaient les échos des forêts germaniques, alors que les landgraves, escortés d'une suite nombreuse de cavaliers, précédés de meutes altérées de sang, chassaient le cerf, la biche, le faon, n'importe, pourvu que des trophées de victimes égayent les temps de paix.

Le serpent, précurseur de l'hilarant bigophone (fig. 35), instrument inventé par Edme Guillaume, chanoine d'Auxerre, pour soutenir et renforcer la voix des chantres, date de la fin du XVIe siècle. Il était fabriqué en peau de chagrin ou en cuir très léger, parfois même en papier mâché. Malgré la rudesse, l'inégalité et la sonorité quelque peu à côté de cet instrument dont les notes sont produites au moyen des trous que bouchent ou débouchent les doigts, il rendit, je ne dirai pas de précieux, mais de longs et fidèles ser-

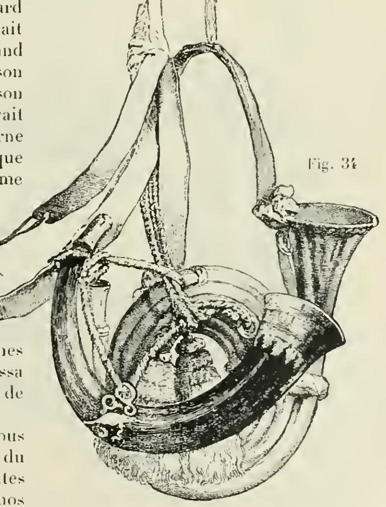


Fig. 34
(CORS XVIIe SIÈCLE)

vices à l'Église. De la famille des clarinettes, dont l'invention est due à Jean-Christophe Denner, de Leipzig (1690), nous voyons (fig. 36) une bizarre variété : la clarinette d'amour, avec ses deux cassures, dont le jeu est difficile et le son peu homogène ; mais la qualité en est si belle, qu'étudié, transformé, perfectionné enfin, cet instrument est devenu, sous le nom de clarinette basse, une ressource de plus pour l'orchestration moderne. Meyerbeer, dans le *Prophète*, Wagner, dans *Lohengrin*, en ont tiré des effets pathétiques.

La palme du pratique allié à l'original revient sans conteste au bibelregal (fig. 37), inventé à la fin du XVIe siècle par George Voll, facteur d'orgues à Nuremberg ; fermé, il a l'aspect d'un antiphonaire, et ouvert tout grand, par le milieu, la reliure sous les yeux, il laisse sortir de ses flancs un minuscule clavier donnant des sons bien faibles, alimentés d'air par deux soufflets que l'exécutant tirait alternativement d'une main, tandis que l'autre accompagnait les psaumes huguenots. La voix timide de ce clandestin instrument chanta, lors des persécutions, la résignation et l'espérance. Qui eût dit aux perquisitionneurs que dans ce livre d'aspect bénin était blottie une voix de révolte ?

Fig. 35

SERPENT EN CUIR BOUILLI

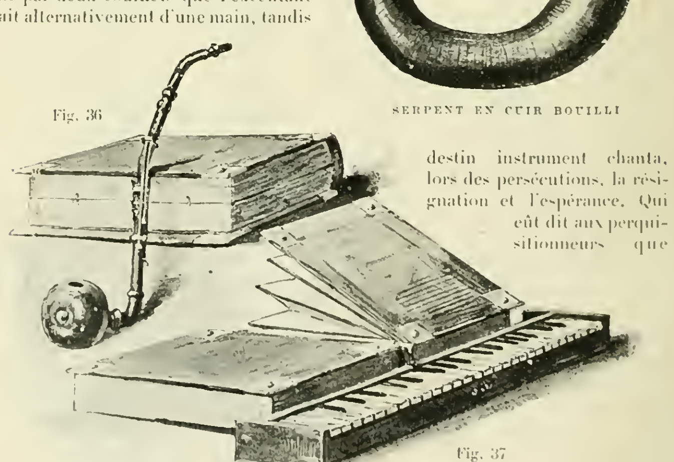


Fig. 36. — CLARINETTE D'AMOUR AVEC TUBES A DEUX CASSURES
Fig. 37. — BIBELREGAL, PRÉCURSEUR DE L'HARMONIUM

Si nous revenons aux instruments à cordes, c'est l'Italie qui nous fournit presque toutes les plus jolies pièces. A cette époque, la musique n'est déjà plus du domaine exclusivement religieux : dans les manoirs féodaux, au sein des burgs à l'aspect farouche, sous les gracieux portiques des palais de marbre, les troubadours, les minnesingers, les trovatori chantent des poésies, des lieds nationaux relatant les exploits chevaleresques des grands seigneurs. Insensiblement la musique devient la distraction favorite des châtelaines. Les sérénades, les barcarolles, les ballades et surtout les chants d'amour les distraient dans la solitude où les a plongées le départ du maître de la maison pour la guerre : et c'est une bonne aubaine, au château, lorsqu'un de ces artistes y vient demander l'hospitalité en échange de ses chansons. Bien rares les herses qui restaient baissées à sa requête mélodieuse.

Le chitarrone (fig. 38), théorbe roman, de Giovani Bechardini, de Venise (1609), nous fait souvenir, avec ses douze petites cordes et ses six grandes, de la plaisanterie du savant musicien Matthson qui disait qu'un luthiste de quatre-vingts ans avait bien dû en passer soixante à accorder son instrument, tant ces instruments sont d'une impressionnabilité extrême.

Fig. 38. CHITARRONE DE GIOVANI BECHARDINI VENISE 1609

Une guitare à dix cordes (fig. 39) et une mandoline à huit (fig. 40), de provenance italienne (1775), charment autant les yeux que l'oreille, par leurs formes gracieuses et élégantes, par leurs sons purs et délicats. Tout le monde connait ces instruments si populaires encore de nos jours en Espagne et en Italie.

Un luth germain de 1627 (fig. 41) égale, par la richesse de sa construction et par ses sonorités, les pièces de musée dont nous venons de parler. Enfin, approchant de ce siècle avec la double guitare (fig. 42) et la vielle (fig. 43), nous voilà arrivés à la musique rus-

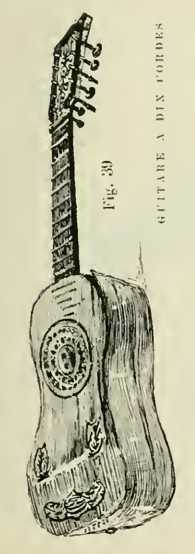


Fig. 39. GUITARE A DIX CORDES

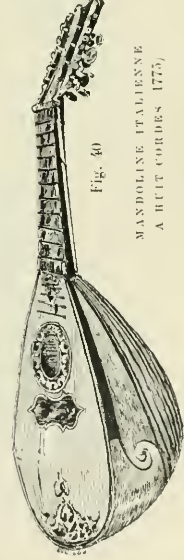


Fig. 40. MANDOLINE ITALIENNE A HUIT CORDES (1775)

tique qu'affectionnait tant la reine Marie-Antoinette, alors qu'avec ses dames d'honneur elle se costumait en laitière et donnait des fêtes champêtres à Trianon.

Les cordes de la vielle sont mises en vibration par une petite roue de bois, remplaçant l'archet du violon, que l'on met en mouvement de la main gauche, tandis que les doigts de la main droite, se promenant sur les petites touches d'ivoire, jouent le chant que l'on se propose d'entendre. En contemplant ces pièces rares, on est frappé de leur inappréciable beauté. Cette vielle de Louvet, de Paris, 1766 (fig. 44), nous prouve non seulement la grande expérience, mais aussi la merveilleuse habileté technique des luthiers de cette époque. Le manche est artistement sculpté, les incrustations d'ébène et d'ivoire en rehaussent les contours et dégagent l'aspect qui serait, sans cela, peut-être un peu lourd.



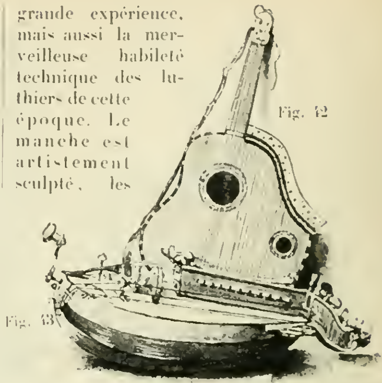
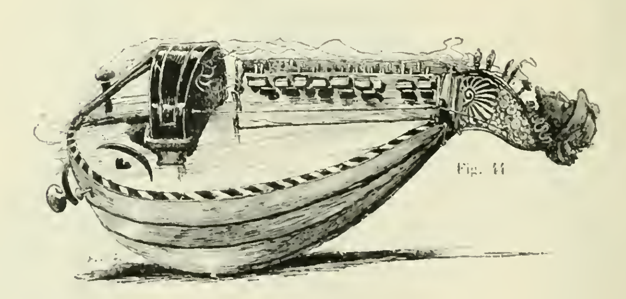


Fig. 42. — DOUBLE GUITARE
Fig. 43. — VIELLE

Constant Larchet.



VIELLE, STYLE LOUIS XVI (DE LOUVET, DE PARIS 1766)

LA FEMME DANS L'ISLAM



FEMME ALGÉRIENNE SUR SA TERRASSE

La séquestration des femmes musulmanes n'est pas générale; l'obligation de voiler les traits de leur visage ne l'est pas davantage. Dans le Sud et chez les montagnards de la Kabylie, les femmes se montrent à visage découvert. Le harem est l'exception. Il n'est après tout que le prolongement du gynécée des Grecs dans le monde islamique.

Le mot *harem* (ou, pour être plus exact, *haram*) signifie en arabe défendu, interdit. Un jardin dont l'accès est défendu est *haram*, sans que, pour cela, il y ait l'ombre d'une femme à l'ombre de ses orangers. La partie de la maison affectée aux femmes est *haram*. C'est à tort que ce vocable représente à l'imagination des Européens un lieu clos dans lequel gémissent les nombreuses et tristes épouses des bons Turcs. Seuls, les princes et les très grands seigneurs peuplent leurs harems ou séraï de nombreuses femmes, quoique le chiffre des épouses légitimes ait été limité à quatre par la loi de l'Islam. Privilège des grands! Mais il faut reconnaître que, dans notre Algérie, la mode actuelle est favorable à la monogamie. Est-ce un progrès, ou ne serait-ce pas, aussi, parce que nos braves indigènes commencent à reconnaître que si la limitation à l'épouse unique est « bien portée », c'est un peu parce que la pluralité des épouses est très difficile à supporter? Et je dois dire ici que, bien souvent, j'ai entendu des indigènes se plaindre des tracas et des ennuis que leur causait cette pluralité.

L'on s'apitoie généralement sur le sort des infortunées recluses du monde islamique. Nos poètes ont été les propagateurs de cette universelle compassion en nous montrant de belles rêveuses; des éplorées, des mélancoliques, attendant derrière des moucharabiés trop discrets quelque prince Charmant qui vînt les délivrer d'un servage odieux.

Que ces efforts d'imaginations exaltées s'éloignent de la réalité! Neuf sur dix de ces femmes que l'on plaint si vivement s'égratigneraient les joues jusqu'au sang, ainsi que cela est d'usage aux jours de grand deuil, si on leur donnait subitement la liberté. Et pour combien de raisons?

Tout d'abord elles se croiraient dégradées, avilies, déshonorées même, si on les obligeait à se montrer à des hommes, même musulmans, autres que ceux qui sont leurs proches parents. Filles, elles sont cloîtrées dans le domicile paternel à partir de l'âge de douze ans, et même, en certains pays, dès l'âge de dix ans. Sans instruction aucune, sans éducation morale, êtres inconscients du monde extérieur, on les marie au plus vite, à treize ou quatorze ans, sinon plus tôt. Que savent-elles de ce qui existe et de ce qui se passe au



DAME SYRIENNE

delà des murs entre lesquels elles ont grandi? Rien... rien... rien... Le monde extérieur leur fait peur. Le monde roumi leur fait horreur.

Ces sentiments de répulsion, soigneusement entretenus de génération en génération, se sont en quelque sorte atavisés en elles. Je ne dirai pas qu'elles ne songent guère à la liberté dont jouissent les femmes européennes : il serait plus exact de dire qu'elles n'en ont pas la conception.

Si le monde musulman est depuis des siècles dans une décadence presque irrémédiable, cela tient à l'état d'avilissement dans lequel il tient la femme,



DAME TURQUE
SERVANTES NOIRES

au mépris même des principes proclamés par son Prophète.

Il faut, sur ce point, écouter les doléances d'un musulman des plus distingués de notre Algérie. Écoutons Kamal :

« Bien que l'instruction soit obligatoire pour le musulman et la musulmane, les femmes sont restées, chez nous, comme si

ÉGYPTE — BOULAK

elles n'étaient pas assujetties à cette prescription légale et en sont arrivées à ne plus distinguer le bien du mal. Elles sont des bêtes ou des troupeaux dans les pâturages. Cette infériorité morale prend sa source dans leur ignorance de l'écriture, clef et prodrome des sciences, moyen d'atteindre nos fins. C'est une vérité banale de dire qu'une chose connexe à un devoir est elle-même un devoir. »

Et plus loin :

« Sans l'ignorance des hommes, sans leur sottise, les femmes musulmanes ne seraient pas tombées à ce degré de vide cérébral, de décadence intellectuelle, d'aberration, où l'on demande l'avenir, la guérison de ses infirmités, la faveur divine à des maîtres en folies, en friponneries, en impiétés, moyennant avance d'offrandes en argent, en victimes, en cierges et en parfums... »



FEMME DE SFAX DANS LE HAREM

Et, pour prouver que l'islamisme n'est pour rien dans la dépression des femmes, il énumère, en une longue et brillante liste, les femmes, écrivains et poètes, qui ont embelli l'Islam à son aurore. Puis il s'écrie avec le poète :

« Si les femmes ressemblaient à celles que nous venons de nommer, elles seraient supérieures aux hommes.

« Ce n'est pas un défaut pour le soleil d'être du genre féminin, de même que ce n'est pas un titre de gloire pour la lune d'appartenir au genre masculin. »

Revenant à la répugnance qu'éprouvent les femmes des classes élevées ou aisées à se montrer à visage découvert, il convient de dire qu'on leur répète tous les jours que c'est là un usage qui convient à des pauvresses, à des femmes de mauvaise vie, à des nomades ou à des Kabyles. Il n'en faut pas plus pour transformer à leurs yeux la claustration et l'usage du voile en des pratiques de *high-life*. Ne constatons-nous pas mille exemples de répugnances analogues dans

nos classes privilégiées d'Europe, où les femmes du monde croiraient déchoir en accomplissant tel ou tel acte de la vie courante de la façon dont il est accompli par les femmes du peuple? Je ne vois pas bien une dame du noble faubourg apportant sur la table de son mari une soupière, ainsi que le fait simplement une bonne paysanne du Limousin.



AU JARDIN DU HAREM

Comme l'intelligence du grand art, musique ou peinture, la grande liberté a besoin de préparation, d'entraînement préalable. L'homme sortant d'un lieu sombre est tout d'abord ahuri par la grande lumière, et il faut qu'il habitue peu à peu ses yeux pour pouvoir en supporter l'éclat. Il en est ainsi de la liberté. Plus grande elle est, plus délicate et plus difficile est la préparation.

Dans mes longs voyages en pays musulmans, j'ai eu, bien rarement, la fortune de pénétrer dans l'intérieur *haram* d'une famille musulmane. Ma fille, aujourd'hui Mme Gervais-Courtellemont, qui m'a accompagné dans l'extrême Sud de l'Algérie, y pénétrait souvent et m'en rapportait des impressions prises sur le vif.

En 1888, mon très regretté ami Massicault, résident général à Tunis, avait organisé une petite exposition de peinture dont les recettes s'en allaient grossir la Crèche fondée par lui. Les tableaux exposés ayant été mis en tombola, l'un d'eux, le plus beau, celui de Boutet de Monvel, fut gagné par l'épouse du premier ministre du bey, Si Bou-Atour. Peu après, ma fille, ayant eu l'occasion de faire visite à cette grande dame musulmane, s'empressa de la complimenter sur la bonne chance qui avait mis une aussi jolie œuvre d'art en sa possession.

Mme Bou-Atour lui dit qu'elle en était fort contente, en effet : « Mais, ajouta-t-elle, est-ce que les rues de Paris sont comme ça? »

Le tableau de Boutet de Monvel, clairement écrit, représentait une *Sortie*

d'école à Constantine, avec des enfants indigènes aux gandouras multicolores s'élançant follement au sortir de l'école arabe située dans une de ces rues de Constantine si caractérisées par l'apparente instabilité de ses façades blanchies.

L'entrée d'une dame européenne dans un gynécée musulman prend tout de suite les proportions d'un événement parmi des personnes qui ne mettent les pieds dehors que pour aller au bain ou en visite, toujours voilées et sévèrement accompagnées. La coiffure, les bijoux, les jupes, les robes, le corset surtout sont l'objet d'une curiosité extravagante. Pour un peu, ces claquemurées décoifferaient la visiteuse et la dévêtiraient net... rien que pour examiner un à un les objets qu'elle porte sur elle. Et puis, autre marotte, elles lui demandent très souvent de s'habiller à l'arabe...

A l'Entida (en Tunisie), ma fille finit par leur donner cette joie. J'eus vraiment de la peine à la reconnaître dans cet accoutrement, coiffée de tresses en laine, maquillée au kholeul, avec des tatouages simulés. Elle me parut beaucoup plus grande. La voyant ainsi la roumia arabisée, leur joie éclata en youyous stridents et prolongés.

La séquestration des filles des classes élevées a parfois des conséquences bizarres. Aucun homme, pas plus le fiancé qu'un autre, ne doit les connaître. Le mariage est débattu entre les pères ou les tuteurs; mais les mères et les filles sont informées, pressenties, instruites par des marieuses, presque des professionnelles. Ces intermédiaires donnent au fiancé et à la fiancée des renseignements sur la dot, les espérances et sur la situation des familles. Pour ce qui est du physique de l'invisible fiancée, une matrone *ad hoc* se charge d'en exalter les mérites et d'en masquer les défauts : ce qu'elle fait généralement avec une éloquence et une habileté sans pareilles.

On raconte qu'un jeune homme, ayant écouté la description enthousiaste de celle qu'on lui destinait comme épouse, fit cette remarque que la matrone avait oublié de parler des yeux de la belle.

— Ses yeux? s'écria la matrone... ses yeux! mais ce sont des yeux extraordinaires. Ils ont le sceau de la beauté (*Fetlet-ez-zine*, c'est-à-dire la vis de la beauté). Ce qui prête à un jeu de mots en arabe.



MAURESQUE D'ALGER

Pipé par ce calembour, médusé par la description, le jeune homme attendit, non sans une vive impatience, le jour

heureux où il lui serait donné d'admirer ces yeux extraordinaires. Ce jour arriva enfin! le voile tomba, et il s'aperçut que sa femme louchait affreusement.

Les choses de ce monde islamique, si éloigné du nôtre, sont bien souvent jugées de travers, sur des clichés d'une fausseté évidente. C'est ainsi que l'on dit couramment, que « le mari musulman achète sa femme ainsi qu'un animal » et que « la condition de la femme dans l'islamisme est des plus misérables ».

Sans doute, la dot est remise par le futur au père ou au tuteur; mais il convient d'ajouter qu'elle devient en ses mains le pécule de la femme, son bien propre, sa réserve en vue des accidents de la vie. L'absence de constitution d'une dot entraîne la nullité absolue du contrat de mariage.

Le *mahr*, don nuptial en espèces, est versé d'avance. Le père ou le tuteur qui le reçoit en est comptable vis-à-vis la jeune femme. S'il meurt avant de l'avoir restitué, elle a une créance privilégiée d'égale valeur à réclamer à sa succession. C'est ce versement du don nuptial qui cause l'erreur dans laquelle tombent si souvent ceux qui apprécient le mariage musulman sans examiner le



FEMME NOMADE AVEC SON BÉBÉ — OULED-NAIL (OU NAÏLAS)



fond des choses. La rigueur de ces prescriptions est telle que le mariage ne peut être consommé qu'après le versement du *mahr*, quoique ayant déjà été conclu.

Le père ne peut accorder sa fille à un autre qu'après l'expiration du délai fixé pour le versement.

Il y a mieux : la moitié de la dot stipulée appartient à la jeune fille si l'époux renonce à l'union dans l'intervalle entre la conclusion du mariage et sa réalisation, et elle garde tous les cadeaux.



FEMMES ET FILLETTES DU SAHARA ALGÉRIEN

Enfin, si l'époux meurt avant la consommation du mariage, enlevé par un mal non prévu lors de la conclusion, la dot entière revient à l'épouse.

Voilà, certes, des clauses de libéralité envers la femme telles que nos lois civilisées n'en portent guère et qui nous éloignent absolument de ce cliché si répandu de l'achat de la femme

par le mari. La légende de la condition ultra-misérable de la femme musulmane,



JEUNE FEMME DE OUARGLA EN COSTUME DE FÊTE

en général, est tout aussi peu fondée. Nous ne pouvons mieux faire qu'en rappelant ici ce qu'a dit à ce sujet M. Ernest Mercier, le savant archéologue arabisant, aujourd'hui maire de Constantine, dans un excellent petit ouvrage consacré aux conditions dans lesquelles vit la femme musulmane dans l'Afrique septentrionale.

Une objection, dit M. Mercier, se présente naturellement à l'esprit : comment se fait-il que les victimes d'aussi odieux traitements que ceux que, suivant ce que l'on assure, subissent les femmes arabes, n'échappent pas à leurs bourreaux et ne réclament pas la protection des magistrats? Comment celles que la mort du mari ou le divorce débarrassent du tyran n'abandonnent-elles pas la vie odieuse qu'on leur attribue, pour adopter la condition des femmes françaises!

L'on dit bien que chacun, dans la société islamique, concourt à maintenir l'esclavage de la femme. Pourtant, à côté des femmes normalement libérées du servage matrimonial, d'autres s'enfuient de la maison ou de la tente pour s'adresser au cadi ou à nos fonctionnaires afin d'obtenir réparation : et aucune d'elles ne renonce pour cela aux misères et à l'abais-

sement des femmes musulmanes pour jouir de la liberté des femmes françaises. Elles repousseraient même avec une sorte d'horreur la proposition d'un tel changement dans leur destinée. Il faut donc en conclure qu'elles sont loin d'être aussi malheureuses qu'on veut bien le dire. En effet, la femme musulmane, particulièrement en Algérie, n'est, ni en droit ni en fait, dans une condition assimilable à l'esclavage. Si l'Islam lui impose des devoirs, il lui confère des droits précis, si considérables, parfois, que les femmes d'Europe ne les dédaigneraient pas. Et les maris arabes les respectent, parce qu'ils savent ce qu'il en coûte de les fouler aux pieds.

Mais que dira-t-on si, ainsi que cela s'est produit en Algérie, il est stipulé dans le contrat de mariage que le mari sera *monogame* et si, ce contrat en main, la femme peut obtenir des juges le respect de cette clause?



FEMME DES TRIBUS DU TELL ALGÉRIEN

* * *

Je terminerai cette causerie par une note d'impression singulière, tout ensemble vision et réalité. Et c'est en place ici, puisqu'il s'agit de ce qu'il peut y avoir de plus beau et de plus élevé dans l'ordre féminin de l'Islam, des femmes du sultan Abd-ul-Hamid.

En juillet 1893, le sultan offrait au

jeune vice-roi d'Égypte, venu pour le visiter à Constantinople, le spectacle d'une grande revue de quinze à vingt mille hommes. Le sultan et le khédive y assistaient ensemble dans le pavillon d'un des palais d'été. Les invités européens des ambassades y assistaient dans un pavillon latéral, d'où les monarques musulmans n'étaient point visibles. Les troupes devaient défiler en colonnes dans une allée large de près de vingt mètres, au bas des pavillons. Un peu avant le commencement de la revue, nous vîmes arriver cinq coupés luxueux qui s'arrêtèrent en face des souverains et, de nous, par conséquent. Ces voitures, par des conversions identiques, furent placées de façon que le devant des coupés fît face au pavillon. Aussitôt les gardiens du sérail, des noirs superbes qui tenaient lieu de valets de pied, sautèrent à bas des voitures et dételèrent les chevaux. Après les avoir emmenés, ils revinrent pour décrocher et enlever les timons : si bien que les cinq coupés se présentèrent alors comme cinq loges élégantes. Dans chacune d'elles deux femmes : une princesse et sa suivante. La fleur du harem impérial était là, devant nous : réalité et vision !

Sans doute, la revue fut intéressante; mais combien d'entre nous n'eurent d'yeux que pour les cinq coupés, véritables boîtes à houris !

Les grandes glaces qui fermaient les loggias roulantes gênaient un peu la vue par leurs reflets. Cependant on les devinait fort belles, les favorites du triste Abd-ul-Hamid.

Une des glaces s'abaissa et les femmes apparurent admirables, mais quelque peu imprécises à cause des vingt-cinq ou trente mètres qui nous séparaient d'elles.

Ma main rencontra à ce moment, au fond de ma poche, un instrument dont l'usage était rigoureusement interdit en cet endroit. Mais la lorgnette était si petite qu'elle pouvait se dissimuler dans le creux de la main. Je cédai à la tentation, et, entre deux voisins, mes complices, qui en firent autant après moi, je braquai ma petite jumelle... terriblement !

JEUNE FILLE DE LAGHOUAT



BASSOUR OU ATTICHA (PALANQUINS) POUR LE TRANSPORT DES FEMMES EN CARAVANE

La favorite du sultan était à un mètre de moi, à la toucher en tendant la main, à lui parler. J'eus sous les yeux une femme admirablement belle, d'une pure beauté antique, couverte de diamants et d'étoffes mirifiques. On ne voit pas cela tous les jours, n'est-ce pas? et je doute que la lune, vue à un mètre, comme on la promet en 1900, donne aux yeux le plaisir qu'il y avait à regarder de si près la jolie créature encadrée dans le châssis du coupé paradisiaque.

La belle favorite fait-elle oublier au sultan le cauchemar de l'Arménie? Les *dies albo notanda lapillo* que la belle Géorgienne peut offrir au Grand Turc peuvent-ils effacer de son âme le souvenir des journées rouges de Constantinople?

Charles Lallemand.

LE Tablier ROSE

Elle était gaie, elle était sage...
Chacun aimait l'espiègle enfant,
Avec son œillet au corsage
Et son petit air triomphant.

Lorsqu'elle allait, vive et légère,
Par les sentiers fleuris de thym,
C'est à peine si la fougère
Se courbait sous son pied mutin.

Sa lèvre était une cerise
Déjà mûre pour le pinson ;
Sur ses cheveux jouait la brise,
Et quand l'écho, dans le buisson,

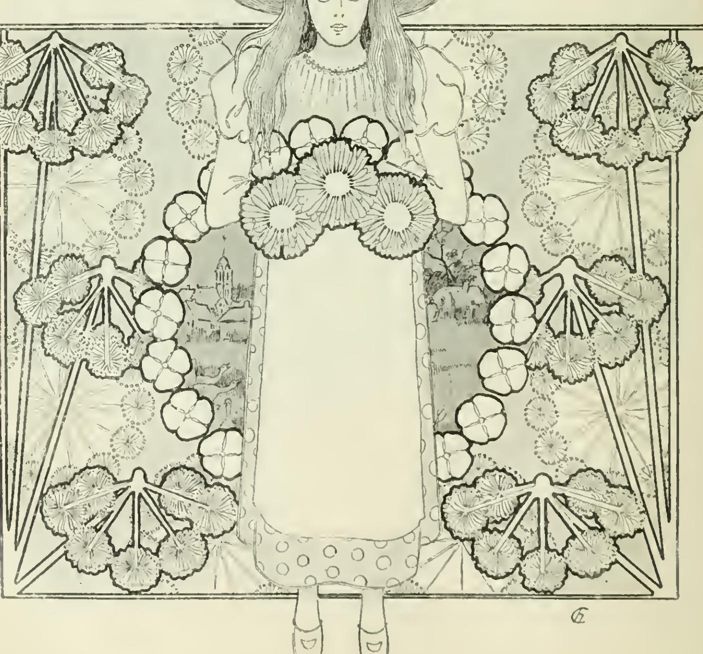
Leur apportait sa chansonnette,
Si grande en était la douceur
Que fauvette et bergeronnette
La saluaient comme une sœur.

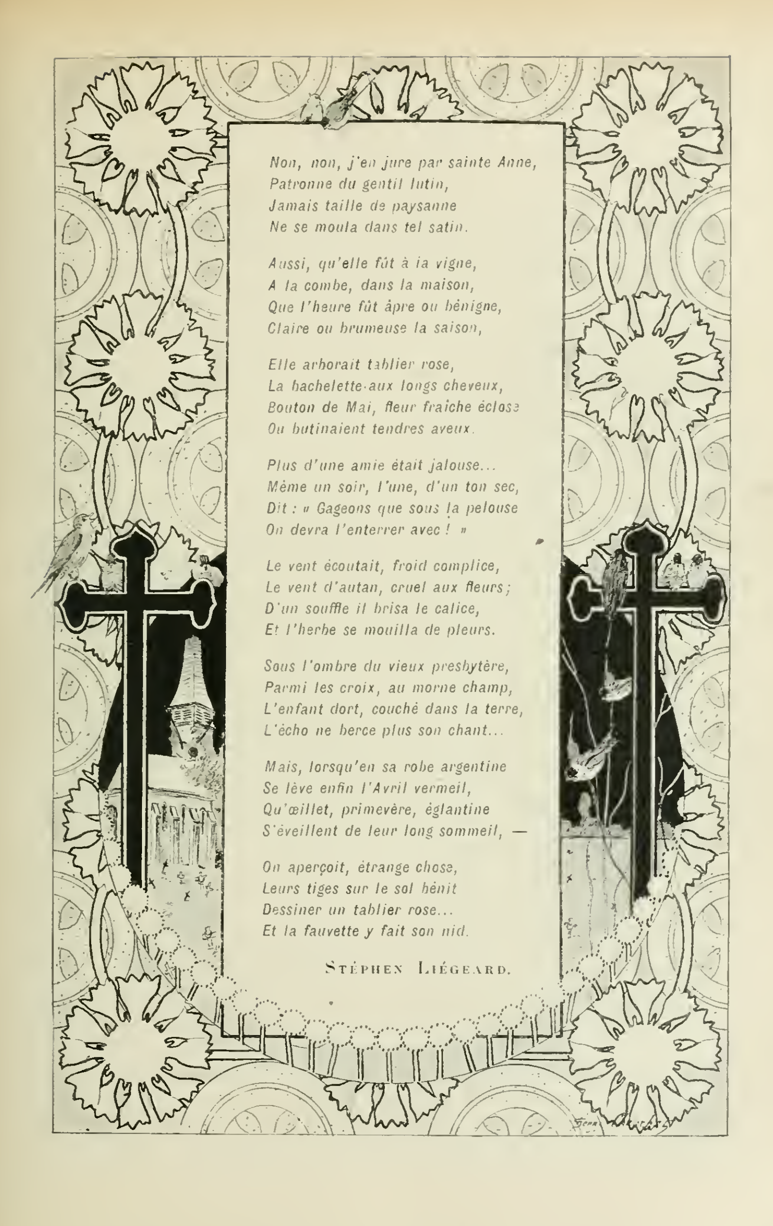
A quinze ans, foin du noir morose !
Sa mère, un beau jour de printemps,
Lui fit don d'un tablier rose :
Elle en rêvait depuis longtemps.

Une merveille, Dieu me damne !
Que cette soie au tissu fin ;
Telle la robe de Peau-d'Ane,
Ou l'écharpe du séraphin.

Ah ! qu'il seyait à la pauvrette,
Le tablier couleur de jour,
Quand se gonflaient sous sa bavette
Deux fruits convoités par l'Amour ;

Quand dans les poches festonnées
L'enfant plongeait, en souriant,
Ses petites mains étonnées
De refléter tant d'orient !





Non, non, j'en jure par sainte Anne,
Patronne du gentil lutin,
Jamais taille de paysanne
Ne se moula dans tel satin.

Aussi, qu'elle fût à la vigne,
A la combe, dans la maison,
Que l'heure fût âpre ou bénigne,
Claire ou brumeuse la saison,

Elle arborait tablier rose,
La bachelette aux longs cheveux,
Bouton de Mai, fleur fraîche éclose
Où butinaient tendres aveux.

Plus d'une amie était jalouse...
Même un soir, l'une, d'un ton sec,
Dit : « Gageons que sous la pelouse
On devra l'enterrer avec ! »

Le vent écoutait, froid complice,
Le vent d'autan, cruel aux fleurs ;
D'un souffle il brisa le calice,
Et l'herbe se mouilla de pleurs.

Sous l'ombre du vieux presbytère,
Parmi les croix, au morne champ,
L'enfant dort, couché dans la terre,
L'écho ne berce plus son chant...

Mais, lorsqu'en sa robe argentine
Se lève enfin l'Avril vermeil,
Qu'œillet, primevère, églantine
S'éveillent de leur long sommeil, —

On aperçoit, étrange chose,
Leurs tiges sur le sol bénit
Dessiner un tablier rose...
Et la fauvette y fait son nid.

Stéphen Liégeard.

HYGIÈNE ET MÉDECINE DES GENS NERVEUX

S'il est actuellement une question sanitaire d'intérêt général, c'est, à coup sûr, la question du nervosisme, bien que certaines races (juifs, Américains, Slaves) soient, plus que la race française, prédisposées à ses atteintes.

Les causes saillantes du nervosisme sont, d'abord, la déchéance héréditaire; ensuite, l'agitation permanente et l'équilibre instable de nos sociétés contemporaines, où l'on veut mener de front la folie des affaires et celle des plaisirs, brûlant, pour ainsi dire, le système nerveux par les deux bouts.

La névrose est l'impitoyable rançon des grosses situations intellectuelles, politiques, industrielles et financières, l'aboutissant fatal d'une lutte vitale audacieuse, qui exalte au suprême degré la tension cérébro-spinale et prépare ainsi le déséquilibre forcé des centres sensitifs. La névrose est, comme on l'a dit, un tribut prélevé par les dieux jaloux sur les civilisations trop écartées du calme primitif.

L'abus de certains excitants (café, thé, tabac, alcool), les émotions morales et même les accidents matériels, les chagrins, les pertes d'argent, le désœuvrement succédant brusquement à une occupation continue, l'amour contrarié, les professions exposant à un ébranlement physique habituel (employés de chemins de fer, commis voyageurs, etc.) fournissent au nervosisme de nombreuses victimes.

Non, ce n'est pas impunément que l'homme dépasse le budget naturel de ses forces. Mais, aujourd'hui, une éducation urbaine défectueuse, l'abus précoce des plaisirs et des spectacles, le jeu, la musique, les parfums, les poisons intellectuels de tout ordre développent l'impressionnabilité nerveuse et font subir à la vitalité cérébrale une sorte de retrait. Signalons aussi les périls d'un habituel contact avec des névropathes. La *contagion nerveuse* ou par imitation est loin, assurément, d'être exceptionnelle : nous la constatons à chaque pas de notre pratique.

Les symptômes nerveux varient, du tout au tout, selon la variété de névrose. C'est une légion des plus bariolées que celle des névropathes. Je décrirai ici, en quelques mots, les phénomènes que l'on observe le plus couramment.

C'est, d'abord, une fatigue générale, avec mal de tête, diminution de la mémoire et de la volonté, inégalité flagrante d'humeur et trouble très tangible des facultés affectives. L'attention devient pénible, la nutrition faiblit, l'émotivité est habituelle. Le travail le plus familier devient difficile. Le névrosé se plaint de vertiges, de fourmillements dans les membres, de douleurs lombaires et dorsales, de faiblesse musculaire insolite. La dépression s'est, on le dirait, fixée à demeure sur les centres nerveux, s'y organisant, comme si elle était l'état normal.

C'est ainsi que, conscient de sa débilité progressive, le nerveux trouve en lui-même une source abondante de soucis et de mélancolie. Il analyse tout, se défie de tout et de tous : ses soupçons le rendent indécis, ombrageux, misanthrope. De plus en plus concentré en lui-même, il déplore le vide de la vie et ressent, d'une manière parfois suraiguë, la plainte maussade et universelle des choses. Le nervosisme est une vraie tunique de Nessus. Les malades accusent la présence constante d'un voile sur la vue, se plaignent de mouches volantes, de battements des paupières : leur regard est alangui et sans entrain. L'estomac est atonique et paresseux, il devient le siège de tiraillements, de gonflements, de gargouillements. L'intestin est souvent paralysé.

Le cœur est agité de palpitations intermittentes.

La pensée elle-même devient pénible ; les facultés d'observation s'affaissent et la mémoire fait naufrage : des crises de spleen s'abattent sur le malade. Sa musculature se débilite, ses articulations deviennent lâches, et il n'est pas rare de constater parfois des courbures et des déviations osseuses. Le mal de tête redouble pendant la digestion : il s'accompagne de craquements à la nuque, d'une chaleur cérébrale intense, avec sensation d'un casque pesant et phénomènes d'abasourdissement plus ou moins marqués.

Je le répète, d'ailleurs : rien n'est plus variable que le tableau du nervosisme. Les symptômes n'ont de constant que leur inconstance même. Mais ce qui frappe et ce qui paraît le plus démoralisant, c'est l'impressionnabilité extrême des malades, leur absence totale de réserve nerveuse, leurs tics mentaux et souvent leurs bouffées délirantes manifestes, sous forme d'obsessions, de peurs, d'anxiété, d'idées fixes, d'impulsions irrésistibles, avec apaisement et satisfaction manifestement consécutifs à l'acte accompli.

Ce sont souvent, d'ailleurs, ces idées anormales, plus ou moins conscientes, qui viennent troubler les nuits et augmenter encore l'excitabilité morbide. Du jour où le sommeil ne vient plus marquer la cessation réparatrice des fonctions de relation ; du jour où l'activité cérébrale subsiste, durant la période où les nerfs et la conscience devraient se reposer, on assiste à l'aggravation visible des douleurs physiques et des préoccupations mentales. Personne n'ignore l'énorme rôle prodromique joué par l'insomnie dans l'aliénation. Chez les nerveux proprement dits, le sommeil, le grand cordial des nerfs, est insuffisamment réparateur : il n'est pas rare, après deux heures d'un premier somme lourd et profond, de voir le reste de la période nocturne s'écouler dans l'insomnie.

Cependant, toujours conscient et affligé de sa situation, le névrosé perd courage, se tourmente et s'angoisse. Il a comme des verres noirs devant les yeux : son caractère, flottant et instable, se reflète dans sa parole et dans ses écrits. Son cerveau est rongé par la tristesse : l'espoir, cette suprême force vitale, a été banni de son horizon avec le bon sommeil, paisible accumulateur d'énergie. Sans cesse préoccupé de son *moi*, le nerveux ressent le dégoût et le néant de toutes les heures : comme l'a exprimé miss Call, « la névrose n'est peut-être que de l'égoïsme monté en graine ». Aussi est-elle le fréquent apanage des artistes, dont l'activité, turbulente et brouillonne, se meut ordinairement dans le cercle et dans le culte étroit de leur personnalité plus ou moins falote.

Le mal subit des hauts et des bas, selon les variations atmosphériques, les vicissitudes morales et le traitement institué. A propos d'atmosphère, j'ai souvent observé que la sécheresse améliore sensiblement les états nerveux chroniques : n'est-ce pas à la faveur d'un fonctionnement meilleur de la peau, soupape de sûreté de toute notre économie organique ? Au contraire, on voit augmenter l'élément douloureux et émotif des névroses en même temps que le baromètre s'abaisse et que l'humidité augmente. C'est dans les mois d'automne, surtout, que l'on assiste à la perte de résistance, à la dégénérescence morale, aux peurs indéfinies, à la sombre incohérence qui assiègent les gens nerveux. En été, les orages sonnent un véritable branle-bas dans le système cérébro-spinal et provoquent souvent des sensations indéfinissables d'anéantissement. Mais ces états ne sont que passagers ; souvent même ils sont suivis d'une période apparente d'amélioration.

Dans le traitement rationnel des névrosés, l'hygiène alimentaire présente la plus haute importance. Quatre repas par jour, deux grands et deux petits, en recommandant de peu boire et de faire une sieste d'une demi-heure après

chaque repas; de mâcher longuement et de stimuler l'appétence par un régime un peu varié : tels sont les préceptes généraux. Comme ration d'entretien, nous préconisons surtout le poisson maigre cuit au bleu, les viandes braisées, les œufs, le maigre de jambon, les purées de légumes, les bouillies de céréales, les végétaux amers, les panades, fruits cuits, raisin, pain très rassis, pâtes alimentaires, poulet au riz, etc... On évitera les sauces relevées, le café, le thé, le tabac, le vin pur. Il est naturel, pour parer à l'épuisement de la cellule nerveuse, d'opter pour les aliments les plus phosphatés : amandes, moelle osseuse, puddings, panades aux biscuits anglais, bouillies d'avoine, d'orge et de blé, œufs durs écrasés dans l'huile et le vinaigre, crèmes renversées, fromages à la crème. Comme boissons, du lait coupé d'eau de chaux ou de la bière brune riche en malt. Comme condiments et stimulants, je tolère volontiers, avant le repas, une tasse de consommé, froid et dégraissé; après le repas, une tasse de maté ou de cacao chaud, parfois une flûte de champagne. N'oublions pas que les nerveux ont, tous, les voies digestives atones : c'est ce qui favorise les stagnations et, par suite, les fermentations dans l'estomac. On évitera avec soin d'engorger le foie par les corps gras, le gibier et les aliments trop compliqués; on réduira à leur *minimum* les gaz intestinaux, en supprimant le pain ordinaire pour le remplacer par le pain grillé, les grissini ou les biscottes.

Il importe surtout de restreindre à sa plus simple expression le repas du soir : c'est ainsi que l'on concilie le sommeil aux neurasthéniques; c'est ainsi qu'on éloigne de leur cérébralité les visions nocturnes et les pénibles cauchemars, dus presque toujours à une mauvaise digestion et fréquemment répercutés, pendant le jour, sous la forme d'idées noires.

C'est en vain que vous puiserez dans l'arsenal de la pharmacie pour le traitement des névroses : vous ne ferez, le plus souvent, que ruiner un peu plus la nutrition et compliquer même certains symptômes. Les médicaments, si souvent aléatoires contre le nervosisme, réclament, avant d'être prescrits, un grand renfort d'observation : car les nerveux ne réagissent jamais de manière univoque.

Il faut se garder surtout des poisons de la cellule nerveuse : élixirs alcooliques, chloral, morphine, sulfonal, etc. Ce sont ces drogues qui entraînent le plus souvent la banqueroute complète du cerveau et de la moelle. On cherchera, au contraire, à remédier à la viciation intime des échanges par la strychnine et le phosphore, qui incitent et ravitaillent le système nerveux; on allégera les viscères et on les décongestionnera par les laxatifs réguliers et surtout par les alcalins, puissants antidotes de l'arthritisme. Quant à l'insomnie, elle sera combattue par la méthode naturelle (tête basse, eau froide sur le front, etc.) et par l'usage modéré de la valériane et des bromures. Contre la maigreur, ce qui m'a toujours le mieux réussi, ce sont les lavements d'huile de foie de morue émulsionnée avec un jaune d'œuf.

Voilà, à peu près, tout ce que j'ai à dire sur l'action médicamenteuse contre le nervosisme :

> Je ne suis qu'un docteur, hélas! je ne sais rien,

ou plutôt je sais que le rôle de la pharmacie s'efface, tous les jours, pour la cure du mal qui nous occupe. Les drogues font place aux remèdes de l'hygiène, aux agents physiques, qui, trop longtemps délaissés, prennent aujourd'hui leur revanche dominatrice. Mais encore, pour réussir, ne faut-il pas attendre que le vaisseau désemparé ait perdu sa boussole et que la flamme de la vie nerveuse soit devenue vacillante.

Une place d'élite doit être faite à l'hydrothérapie, dans la médecine des gens nerveux. Stimulante et tonique, tour à tour capable d'accélérer ou de

ralentir les mutations, selon les divers modes et combinaisons de ses pratiques, l'hydrothérapie doit être surtout appliquée froide : comme l'acier, le corps humain se trempe, à son usage. Les lotions tièdes du *tub* et le drap mouillé sont plutôt calmantes ; la douche froide, en jet brisé et courte, est excitante et perturbatrice. C'est surtout au lever que ces diverses pratiques sont favorables : on s'en méfiera, toutefois, chez les sujets notoirement rhumatisants, auxquels vont bien mieux les frictions d'alcool camphré, les bains sulfureux et les douches écossaises.

On évitera de doucher la nuque et la colonne vertébrale chez les névropathes sujets aux étourdissements et aux vertiges. Contre l'atonie gastrique et la constipation, rien ne vaudra l'application sur le ventre (20 minutes soir et matin) d'une bande de flanelle humide, quatre à cinq fois roulée autour de l'abdomen.

L'action dynamique de certaines sources thermales, en stimulant les éléments sensitifs, développe, dans les centres vitaux, un puissant dégagement d'énergie, capable de remédier à la défaillance des fonctions nerveuses. La tonicité et le bien-être qui en résultent participent, à la fois, des bienfaits de la cure d'air, des frictions, des bains, du massage et de l'électricité. Ce sont surtout les sulfureuses et les chlorurées fortes qui nous ont rendu, en pareil cas, les plus fidèles services.

Je viens de parler de l'électricité : sédative et stimulante, selon les appareils et le dosage médical qu'on peut en faire, l'électricité est souvent précieuse dans un mal où domine l'irritabilité avec faiblesse. Mais il faut qu'elle soit maniée par un spécialiste prudent, honnête et expérimenté.

Restaurateur passif du muscle, excitant de l'appétence, facteur mécanique de l'assimilation, le massage accroît la nutrition nerveuse, favorise le circulus du sang et de la lymphe, exalte les actes sécrétoires, supprime les douleurs névralgiques et musculaires. C'est un sérieux remède contre cette souffrance générale des tissus qui les épuise et fait obstacle à l'équilibre organique. C'est surtout dans les cas de douleurs abdominales, avec constipation et hypocondrie, que le massage nous a procuré l'amendement des symptômes et l'atténuation de l'épuisement nerveux.

En supprimant les pénibles sensations de tiraillements, causées par la chute des viscères, les ceintures contentives jouent souvent, dans les névroses, un rôle curatif annexe des plus favorables. Le déséquilibre du ventre engendre celui du cerveau : c'est pourquoi, surtout chez la femme, il faut savoir insister pour la suppression du corset et son remplacement par une bonne ceinture.

L'exercice est le pain quotidien du névrosé; mais il doit être sagement dosé, à cause de la vulnérabilité fréquente à la fatigue d'un sujet à doublure arthritique presque constante. L'entraînement atténué, fractionné, progressivement réglé s'adaptera, autant que possible, à tous les organes. Les meilleurs exercices sont, d'ailleurs, la marche, le cheval, la natation, le billard, l'aviron, la bicyclette.

En éveillant mille sensations neuves, le voyage chasse les soucis qui peuplent les cerveaux maladifs, fortifie la digestion et l'assimilation, active les combustions vitales. Il n'est pas jusqu'à la trépidation causée par certains modes de vectation qui ne puisse, à certaines heures graves (insomnie rebelle), procurer aux centres nerveux une révulsion des plus salutaires. Dès que s'esquisse l'état nerveux chez un de mes malades, je lui prescris le voyage. Qui dit déplacement dit affranchissement, échappatoire. Tout voyage n'est-il pas comme un spectacle où nous promenons notre satisfaction désintéressée, où nous puisons une mentalité fraîche, où nous retrouvons, avec une harmonie animale inespérée, comme une sorte de légèreté incomparable et béate? En réalité, le voyage nous fait encore plus

changer d'idées que de lieux : les émotions cosmiques doivent être regardées comme les plus actifs contrepoisons des émotions urbaines.

L'hygiène éducative joue le plus grand rôle, chez les héréditaires, pour empêcher la tache nerveuse originelle de s'élargir dans le jeune homme. Notre éducation actuelle, viciée et fausse, où l'on abuse des idées générales et du pseudo-esprit scientifique, consomme vite le naufrage de la vie morale et de l'idéal intellectuel. L'automatisme cérébral y est à son comble. C'est presque au berceau qu'il faut traiter le prédisposé : on lui évitera l'odieux internat, le surmenage émotionnel de la fournaise urbaine ; on s'appliquera à fortifier chez lui la volonté. Le séjour à la campagne, en une localité élevée et lumineuse, le calme passionnel, joint à la culture somatique régulière, exerceront sur l'ensemble du système nerveux une influence *dynamogène*, c'est-à-dire augmenteront le potentiel de l'énergie cérébro-spinale.

Ce qu'il faut surtout éviter aux jeunes gens, ce sont les excitations psychiques permanentes. Ce qu'il faut arriver à réaliser, c'est une sorte d'indifférence cérébrale, qui les mène à la rectitude du jugement et à l'oubli de la douleur. On fuira les excès artistiques, les spectacles passionnants, les émotions dépressives; on recherchera les distractions agréables et saines qui reconstituent, par la joie et l'espoir, la santé du système nerveux et chassent ce que Chateaubriand nommait *le mal à la vie*. En supprimant toute fatigue insolite, on conseillera une occupation absorbante et fertilisante pour l'esprit : car le névrosé plongé dans le désœuvrement entend grincer sans trêve tous les ressorts de sa machine, et son cerveau ne tarde guère à s'étioler dans l'inaction. Au contraire, le névropathe occupé se réconcilie avec la vie normale et perd l'habitude complaisante de s'analyser sous toutes ses faces.

Refaire du sang, par un air pur et un bon régime, voilà le sûr moyen d'équilibrer les nerfs. Le sang est le grand modérateur du système nerveux, l'antispasmodique par excellence; c'est l'anémie qui met le plus souvent le feu aux poudres dans un édifice nerveux miné d'avance par la dégénérescence.

Que dire, que penser de la maison de santé pour les gens nerveux? Elle s'impose, à mon avis, dès que le trouble mental est accentué. En soustrayant le malade à ses habitudes et à son entourage, elle imprime à son idéation une direction nouvelle. Chez les hystériques, par exemple, le milieu familial constitue une nuisible serre chaude : la séquestration seule assure le repos complet, physique, moral et mental. Au contraire, les hypocondriaques s'aggravent plutôt par l'isolement : ils demandent la distraction violente du voyage et surtout du voyage en mer. Chez les neurasthéniques, il faut imposer un travail régulier et suivi : la distraction ressemble pour eux à un exercice passif, souvent fastidieux, tandis que l'emploi régulier des facultés est assimilable à un exercice actif, générateur de la joie intime et du contentement vital. Par la réaction de la volonté sur nos organes, que de fois n'obtenons-nous point cette auto-suggestion curative, si justement nommée par les philosophes écossais l'*expectant attention!* C'est que le corps humain n'est pas seulement un agrégat de molécules : il est surtout une hiérarchie de consciences...

⁂

Pour réaliser l'harmonieux équilibre du système nerveux, il importe donc de vivre en étroite conformité avec les lois de la nature. Les névropathes n'ont rien de bon à attendre de l'homœopathie, du spiritisme, de l'hypnotisme, des pratiques végétariennes, ni de ces innombrables variétés de charlatanismes, qui sont comme une végétation intensive du pavé des grandes villes.

Dr E. Monin.



RANGOON — ENTRÉE DU SHWÉ DAGONE

RANGOON

Le voyageur qui, débarqué à Rangoon, parcourt en curieux le Strand et les premières assises de la ville, éprouve bientôt cette impression que la capitale de la Birmanie est l'endroit du monde où l'on rencontre le moins de Birmans...

On ne voit, en effet, de toutes parts que des Indiens de la Côte drapés en des pagnes rouge vif, des Chinois au large pantalon bleu luisant et au chapeau en champignon. Le batelier qui vous conduit à terre, le cocher qui vous voiture, les portefaix, les petits marchands du bazar, toute cette population qui vit sur les bords du fleuve et par le fleuve, est presque exclusivement indienne, formée d'émigrés venus du Dekkan et surtout des environs de Madras.

Mais à mesure que l'on s'avance dans l'intérieur, que l'on remonte les grandes

avenues qui conduisent aux *cantonments* et vers le Shwé Dagone, la grande pagode, on croise enfin des indigènes, on commence à se sentir en Birmanie.

Les hommes sont vêtus d'une petite veste blanche en coton, d'une large pièce de soie qui leur entoure les reins et les jambes; ce jupon est de couleur éclatante, à carreaux généralement, les teintes de la dernière mode paraissent être le rose et le violet. Comme coiffure, ils portent un foulard en soie brochée d'une coloration également très vive qu'ils attachent à la façon de nos paysannes bordelaises. Pour un costume original, c'est un costume original.

Le vêtement des femmes est à peu près semblable, sauf que le foulard se trouve remplacé — avantageusement — par des fleurs piquées dans l'échafaudage des cheveux aplatis et peignés avec un véritable talent. Le jupon est aussi plus serré à la taille, il fait ressortir les hanches et va en s'amincissant jusqu'aux pieds; il est d'un coloris uniforme, rose ou jaune.

Si j'ajoute que les hommes n'ont pas de barbe, peu ou point de moustaches, qu'ils sont petits de taille et qu'ils laissent croître leurs cheveux comme les femmes, on comprendra qu'il soit difficile pour le passant de les distinguer d'avec ces dernières.

Les Birmans sont très propres, leurs traits ne manquent pas d'une certaine distinction, la peau est légèrement jaunâtre, le visage est plat et taillé sur le type mongol; on remarque malheureusement beaucoup de traces de variole. Ils sont d'humeur indépendante, se livrent au commerce et à l'agriculture et se considèrent comme très supérieurs aux Chinois et aux Indiens venus dans leur pays pour remplir des fonctions de bas étage, nécessitant un effort brutal.

Leur capitale — depuis 1885 — dont l'histoire est très mouvementée, qui a eu ses heures de revers et de prospérité, qui a été anéantie plusieurs fois, est maintenant construite sur un plan tout à fait américain, la moitié des rues s'étendant parallèlement au fleuve et coupant à angle droit l'autre moitié qui lui est perpendiculaire, ce qui donne à la ville la forme du damier particulière aux grandes cités des États-Unis. La plupart des voies y sont également numérotées: 21st street — 28th street, etc.

Le long du Lhuing s'élèvent les entrepôts et les magasins du Gouvernement et de grands bazars, puis une large rue, le Strand, côtoie la rivière; là se trouvent les bureaux des Compagnies de navigation et d'assurance, les banques, les maisons de commerce, la douane, la poste et le télégraphe, ces constructions sont les seules en pierres et en briques. En remontant le Strand, on rencontre des boutiques tenues par des Célestes, un petit temple chinois et encore des boutiques.

Ce temple vaut la peine d'être visité, la porte d'entrée est surmontée de dragons et de serpents bariolés de couleurs vives; au fond d'une petite cour s'élève la construction bizarre que l'imagination biscornue des Chinois a peuplée de monstres hideux sculptés ou peints sur les murailles, et où s'accomplissent les rites. C'est seulement par l'extravagance de ses décorations qu'il est digne de curiosité.

Le quartier indigène et le quartier chinois étalent leurs longues rangées de maisons de bois de teck depuis le Strand jusqu'aux verts mamelons sur lesquels les Européens ont établi leurs *homes*, et les Birmans, leur plus belle pagode.

* * *

Dans cette ville d'extrême Orient, on est étonné de rencontrer à chaque pas les inventions que nous aurions cru devoir rester le monopole de l'ouest. Les fils de nombreuses lignes téléphoniques courent les rues, sillonnées déjà par des tramways à vapeur combles de langoutis écarlates et de jupons de soie. Le *pneu* lui-même a fait son apparition.

Il ne restera bientôt plus un seul point du globe, aussi éloigné soit-il, qui ait

conservé son cachet pittoresque, son caractère spécial lentement façonné par les siècles où l'on puisse trouver la couleur locale, qui disparaît de partout, sous l'intrusion de notre affreux progrès. A quelles lamentations, Théophile Gautier ne se fût-il pas livré s'il avait pu voir ces choses, si loin!



RANGOON — CHAPELLES A LA GRANDE PAGODE

Les Européens habitent la partie la plus élevée et, par suite, la plus saine de Rangoon. Les bungalows, bâtis en bois de teck comme dans le quartier indigène, ressemblent aux chalets de la Suisse, et ils sont entourés de vastes jardins d'une luxuriance inouïe; chacun possède le traditionnel *tennis-court* que les Anglais ont le don d'importer avec eux, dans toutes leurs migrations. Les voies sont larges, très propres et plantées d'arbres touffus, ce qui donne à la ville un air de fraîcheur qu'elle est loin de posséder en réalité.

Le soir, lorsque le soleil baisse de l'autre côté du Lhuing, le *cantonment* commence à s'animer, les attelages sortent, c'est l'heure de la promenade qui repose de l'extrême chaleur du jour. Une magnifique route borde de jolis lacs, c'est là que les gommeux de Rangoon viennent faire leur persil. Le paysage est enchanteur, les plantes et les arbres sont d'un vert intense, on sent un trop plein de sève déborder de toutes parts, la végétation fait des folies, et, au-dessus de l'épais velours émeraude, le Shwé Dagone dresse dans le ciel sa pyramide dorée.

Le Shwé Dagone est le saint des saints des bouddhistes birmans, c'est la pagode que l'on vient visiter en

pèlerinage de tous les coins du pays.

Deux fois elle a été prise par les Anglais, mais c'est seulement pendant la guerre de 1852 qu'elle a joué un rôle vraiment important. Les défenseurs de Rangoon s'y étaient retranchés derrière une triple ligne de fortifications, ils opposèrent une très forte résistance aux troupes du général Godwin, qui ne purent y pénétrer qu'après avoir subi des pertes sérieuses, sous un feu nourri et bien dirigé.



DANSES BIRMANES

Maintenant il ne reste plus trace de ces jours de tuerie, le grand escalier qu'arrosa le sang des morts a repris son air mystique et bizarre et, seules, quelques pierres tombales honorent la mémoire des combattants frappés à l'assaut.

Après l'expédition qui se termina par l'annexion de la basse Birmanie, le Shwé Dagone demeura pendant de longues années fermé aux étrangers; seuls, les Birmans en avaient l'accès. On raconte même que des Anglais qui s'y étaient aventurés n'ont jamais reparu.

***

Aujourd'hui, l'entrée de la grande pagode est libre, les Européens peuvent pénétrer jusqu'au sanctuaire et visiter les nombreuses chapelles qui couvrent la plate-forme.

Pour arriver jusque-là, il faut gravir les marches d'un long couloir qui s'élève en pente douce sur une longueur de près de 100 mètres, dont l'entrée est gardée par deux énormes chimères à l'aspect menaçant. Derrière ces gardiens de l'âge des fées, s'élève un portique bizarrement sculpté et couvert de peintures fantastiques, le couloir est ainsi prolongé tout au long par une série de

ces portiques en bois qui affectent tous, plus ou moins, la forme d'une pyramide étagée.

Je visitai le Shwé Dagone, le dernier jour du carême birman, qui, à l'instar du nôtre, dure quarante jours, mais pendant lequel le jeûne n'est réellement observé que le premier et le dernier jour — jours de fête et de dévotion. Les marches du couloir étaient donc encombrées d'une foule pieuse se rendant aux prières: parmi les pagnes aux couleurs chatoyantes passait quelquefois un bonze, la tête rasée et drapé à l'antique dans un grand péplum jaune. Cette mise est également commune aux prêtres bouddhistes cinghalais.

Sur les bas côtés, des marchandes vendent de menus objets de piété : des chapelets, des cierges, des allumettes odorantes, des bouddhas minuscules, etc. Il y a aussi des mendiants horribles, rongés de lèpre, dont les membres pourrissent et tombent avec des suintements hideux, ils demandent l'aumône, tendant leurs pauvres mains, ravagés par le mal.

En haut du couloir s'étend la vaste plate-forme et le Shwé Dagone. Ce n'est pas le temple lui-même comme on pourrait le supposer d'abord, car il en est matériellement la partie principale, c'est une construction monumentale qui doit être assimilée aux tours d'une cathédrale ou aux gopourams d'un temple hindou. Il est bâti, comme les dagobas de Ceylan, en forme de pyramide avec gradins en saillie; ses dimensions sont énormes, sa hauteur n'est pas inférieure à 60 mètres, et cependant, grâce à la munificence des bouddhistes birmans, il est entièrement recouvert d'une couche de papier d'or.



GROUPE DE BONZES ET DE NOVICES BIRMANS

Les Birmans regardent tout ce qui est doré comme essentiellement bon. Je citerai, à ce sujet, quelques lignes du colonel W. Laurie, écrites avant la conquête définitive de la Birmanie par les Anglais : « Quand un Birman veut mentionner que le roi a entendu quelque chose, il dit : il est arrivé aux oreilles dorées du roi. Celui qui a été admis en présence de Sa Majesté, a été à ses pieds dorés. Le parfum de l'eau de rose est, dit-on, agréable au nez doré. » Etc.

Aussi la grande pyramide du Shwé

Dagone, dorée du haut en bas, jouit-elle d'un grand renom et d'une grande vénération parmi le peuple.

Elle est coiffée, à son extrémité, par une sorte de couverture cylindrique appelée *thi* ou chapeau, surmontée elle-même d'un étendard. Ce *thi* serait assez grand, paraît-il, pour contenir huit personnes; l'étendard qui termine l'édifice est en or massif, il porte enchâssé dans sa partie centrale le plus beau rubis qui existe au monde et dont la valeur est inconnue.

Le sanctuaire est bâti au pied même du Shwé Dagone qui a été creusé horizontalement, en forme de grotte, il est également surmonté d'une pyramide en bois sculpté dont les étages sont relevés aux angles. Au fond de la grotte, à la place d'honneur, un vieux bouddha noir, sale, usé, paraît être la plus sacrée d'entre toutes les choses saintes qui pullulent ici; il y a, en effet, d'autres bouddhas en cuivre, en bronze et en marbre, qui attirent également la dévotion des fidèles, mais c'est devant le vieux Gautama crasseux que l'on a déposé la plus grande quantité de cierges et d'allumettes odorantes. Si la confiance des Birmans m'avait laissé pénétrer sans difficulté dans le sanctuaire, la fumée et la chaleur répandues par les centaines de petites lumières m'obligèrent bientôt à en sortir.

Les colonnes supportant le toit du sanctuaire sont reliées entre elles par de belles pièces de bois merveilleusement sculptées et ajourées avec une délicatesse extraordinaire. Ce délicieux travail n'a pu être exécuté que par des artistes d'un grand talent, c'est une des choses les plus belles que j'ai jamais vues. Les Birmans sont renommés pour leurs sculptures sur bois, mais jamais je ne m'étais figuré qu'ils arrivaient à un si haut degré de perfection. C'est là un art tout à fait spécial qui n'est égalé par rien de ce qui se fait dans les autres pays.

Le Shwé Dagone est entouré de centaines de chapelles plus ou moins grandes, dont quelques-unes sont des chefs-d'œuvre, servant d'abri à d'autres bouddhas, offerts à la pagode par des princes, de riches croyants, et même des villes et des villages. Chez nous, ce sont généralement des bannières qui sont laissées par la piété publique, aux lieux de pèlerinage: ici, des bouddhas seulement. Des bouddhas de toutes sortes, en contemplation, enseignant, couchés, dans toutes les poses classiques données à Çakya Mouni. Des bouddhas en or, en bronze, en granit, en argent, en ivoire, en cuivre, en santal, voire même en basalte.

Les chapelles où demeurent ces légions de bouddhas sont si nombreuses, leurs formes sont si variées, qu'aucune description n'est possible. Il y a de quoi se perdre dans le dédale des colonnes, des niches, des statues. On ne pourrait compter non plus les flèches qui se dressent dans le ciel, au-dessus des innombrables pyramides, étagées comme des collections de dés de différentes grandeurs, posés par ordre les uns sur les autres, le plus large à la base, le plus petit au sommet.

Et tout ce qu'on voit est finement ciselé, d'une recherche et d'un goût exquis, dans ce style particulièrement délicieux, qu'on ne rencontre que dans ces pays ensoleillés.

Ch. Jambon.

L'ART D'ÉLEVER DES LAPINS

Depuis une vingtaine d'années, nous assistons à une évolution assez curieuse, et que les statisticiens — cependant toujours à l'affût d'un travail nouveau à accomplir — semblent avoir complètement négligée. De plus en plus, l'habitant des villes, commerçant, petit bourgeois, même ouvrier, émigre à la campagne. Étant donnée la facilité de plus en plus grande des communications, on abandonne, ne fût-ce que quelques heures par jour, la vie enfiévrée des grands centres pour le calme des champs; les banlieues se peuplent avec une rapidité qui ne laisse pas du reste d'inquiéter les municipalités urbaines; que sera-ce le jour où un métropolitain reliera facilement tous les quartiers avec les diverses gares!

Que va-t-on chercher, si loin souvent? Pas seulement le grand air, je n'ose dire, simplement un air respirable, mais surtout cette bonne tranquillité campagnarde, une maison, si petite soit-elle, sans concierge! Un jardin à cultiver soi-même, un potager dans lequel poussent légumes et salades qui coûtent souvent plus cher que ceux que l'on achète au marché, mais qui ont une saveur spéciale, une basse-cour, pour manger les œufs de ses poules, et des lapins.

I

Aussi, cette branche toute spéciale de l'agriculture, l'élevage des animaux de basse-cour, a pris tout à coup une importance considérable, aussi bien en France qu'à l'étranger. Chaque saison, nous voyons des expositions d'aviculture à Paris et en province, et ce ne sont pas seulement les professionnels qui sont les lauréats, mais les petits amateurs.

La basse-cour! mais — cela étonnera certains — c'est une somme de bénéfices pour ainsi dire assurés pour qui sait « s'y prendre », pour qui sait conduire son élevage d'une façon rationnelle. Il a paru, ici même, des articles très judicieux sur les volailles, qui sont, comme dirait M. Prudhomme, le plus bel ornement d'une basse-cour; mais il est un animal très décrié qui est encore d'un bien meilleur rapport, le lapin: maître Jeannot!

C'est une plaisanterie aussi facile qu'ancienne à faire au banlieusard ou au citadin retiré dans un coin de campagne que lui demander combien il se fait de rentes en élevant des lapins. Pourquoi, après tout, ce joli et productif animal, si méprisé dans un certain monde, ne rapporterait-il pas autant qu'un troupeau de moutons ou de cochons, ou qu'une bande de volailles. Je n'irai pas jusqu'à dire que le lapin est une bonne fortune; mais, pour qui sait l'élever, c'est un rapport, un appoint si vous le voulez, qui n'est nullement à dédaigner.

Pourquoi donc, après tout, ne pourrait-on pas se faire 3 000 francs de rente en élevant des lapins, comme l'a dit



LAPINS COMMUNS

Mme Milet-Robinet? En Angleterre, en Belgique, il existe de grands élevages exclusivement réservés à la « cuniculture » et qui rapportent chaque année d'importants dividendes à leurs propriétaires. En Danemark aussi, et fait curieux, dans ce petit pays à peine grand comme une de nos anciennes provinces, il existe une *Société pour l'amélioration des races de lapins*, société très prospère, qui compte plus de deux mille membres et qui possède un organe hebdomadaire répandu dans le monde entier : *Tiddskrift for kaninarl*. En France, seule, la *Société nationale d'aviculture* a une section de *cuniculture*, mais le nombre de ses membres n'atteint de longtemps pas celui des adhérents de la société danoise.

II

Le lapin vit et prospère partout, à la condition que le lieu où on l'élève soit sain, proprement tenu et qu'on le nourrisse bien.

Qu'on veuille élever des lapins au point de vue industriel ou pour son agrément, il faut d'abord construire un *clapier*, qu'on appelle quelquefois improprement *garenne domestique*.

Le clapier. — Le clapier est un espace clos de murs, renfermant, exposé au midi et au levant, un petit hangar-abri avec des rateliers fixés au mur ou sur le sol, ou encore suspendus à la toiture. Le sol du clapier doit être tenu très proprement, sablé; il est nécessaire aussi que les fondations du mur de clôture soient profondes, afin que les lapins qui, quoique domestiques, ont conservé dans la plupart des races, surtout dans les petites, l'instinct de fouir, ne puissent creuser des terriers conduisant au dehors.

Comme précaution indispensable à prendre, il faut séparer les sexes : donc, d'un côté, les cabanes pour les mères, de l'autre, des cabanes pour les pères, et, si l'on veut, quelques cabanes d'engraissement.

Chaque mère doit avoir une cabane de 60 centimètres à 1 mètre en tous sens, élevée de 20 centimètres au-dessus du sol, à fond de bois plein, mais incliné d'avant en arrière et creusé de rainures dirigées dans le même sens pour faciliter l'écoulement de l'urine.

Chacune de ces cabanes doit être garnie d'un petit ratelier pour recevoir les fourrages verts ou secs qu'on empêche ainsi d'être foulés ou perdus, puis d'une augette pour le son et la graine qu'on doit donner particulièrement aux mères nourrices, et enfin d'un vase pouvant contenir de l'eau de boisson, qui est indispensable surtout quand on nourrit les lapins au sec; souvent on suppose qu'on a de mauvaises nourrices quand celles-ci tuent leurs petits, alors qu'elles n'agissent de la sorte que pour assouvir une soif dévorante. Enfin, le fond doit être toujours garni d'une bonne litière fraîche qui sera souvent renouvelée.

On peut facilement mettre plusieurs rangs de cabanes les unes au-dessus des autres, en observant d'éloigner les inférieures toujours davantage du mur de clôture, afin que les animaux ne soient pas incommodés par l'urine des loges supérieures.

Les loges des mâles peuvent être plus petites que celles des mères. On se trouve très bien de leur consacrer des tonneaux sur un des fonds desquels on a pratiqué une porte et qu'on couche la bonde en dessous et ouverte, surélevés de 20 centimètres au-dessus du sol, et dans lesquels on a disposé un plancher à claire-voie, un ratelier et une auge. On peut ainsi disposer plusieurs tonneaux les uns à côté des autres.

Les loges des lapins à l'engraissement seront semblables à celles des mères nourrices ou plus petites, quoique certains éleveurs aient l'habitude de faire celles-ci plus profondes que larges, tandis qu'ils donnent à celles des lapins à l'engraissement plus de largeur que de profondeur.

Les loges des uns comme des autres ne doivent jamais être fermées hermétiquement : au milieu de chaque porte,

il faut une fenêtre simplement grillagée devant laquelle on tend une toile quand le froid est trop rigoureux.

III

Avant d'entrer dans les détails sur la manière d'élever et de soigner les lapins, il me paraît utile de décrire en quelques lignes les principales races.



LAPINS ARGENTÉS

A n'en pas douter, la souche du lapin domestique est le lapin sauvage, dont la domestication ne remonte pas très haut dans l'histoire; les agronomes latins ne connaissaient que le lapin sauvage. La scission complète ne s'est, du reste, effectuée qu'il y a trois ou quatre siècles.

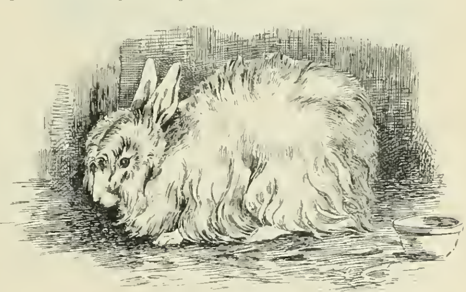
C'est du LAPIN COMMUN ou de *clapier* que dérivent toutes les variétés connues aujourd'hui, soit par le fait de l'apparition inopinée d'un caractère particulier ou extraordinaire qui est devenu héréditaire, soit par l'influence du milieu, ou d'une nourriture spéciale, soit enfin par l'effet des croisements ou d'une sélection intentionnelle de l'homme. On en rencontre de toutes nuances : gris clair, foncé, ardoise ou presque noir, isabelle, café au lait, pie de toutes couleurs, blancs ou albinos.

LE LAPIN RICHE, ou *argenté*, ou a *fourrure* : il a la taille du lapin commun et ne s'en distingue que par son pelage qui est plus long, plus doux et plus fin, d'une couleur grise à reflets argentés sur le tronc; la tête, les oreilles et les pattes sont de couleur brun-noir.

Il en existe deux variétés : le gris foncé (*silver brown* des Anglais) et le gris clair (*silver fawn*).

LE LAPIN RUSSE, qu'on désigne en Angleterre sous le nom de *lapin de Chine*, *lapin de l'Himalaya*, *lapin de Windsor*, ou encore *Black nosed rabbits*, est une des plus rustiques variétés. Il est plutôt petit que de taille moyenne, d'une ossature légère; sa tête est fine et éveillée, ses oreilles petites. Il a la robe blanche, avec le nez, les pattes et les oreilles noirs; les yeux sont généralement foncés; ceux qui les ont rouges sont des sujets qui tournent à l'albinisme.

Le lapin russe s'élève facilement, sa chair est très délicate et vaut celle du lapin de garenne. Les femelles sont très bonnes mères, ont, en général, cinq portées par an de six à dix petits, qui sont blancs ou gris en naissant; ils ne prennent leur robe qu'avec l'âge. A six mois, les lapins ont toute leur taille;



LAPIN ANGORA

après un mois d'engraissement, ils atteignent facilement 3 kilogrammes et demi ; à quatre mois, ils sont déjà bons à livrer à la consommation.

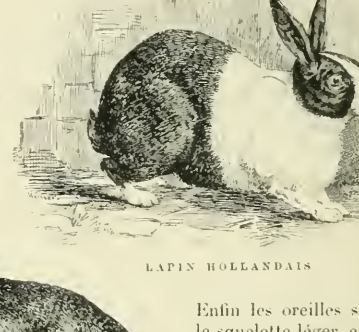
LE LAPIN ANGORA vient-il d'Angora, comme son nom l'indique? C'est peu probable. Il a la taille et la conformation du lapin commun, et ne s'en distingue que par la longueur et la consistance soyeuse de son poil; il y en a de toutes les couleurs, mais ce sont principalement les blancs albinos les plus estimés.

D'où vient cette particularité de leur pelage? Sans doute d'un accident devenu héréditaire. Il est un fait déjà observé et qui sera sans doute confirmé par des expériences en cours au Muséum d'histoire naturelle, c'est que des animaux, lorsqu'ils sont privés de lumière, acquièrent un pelage long et soyeux.

LAPIN NOIR ET FEU

Le *lapin de Sibérie* est un croisement du lapin russe et du lapin angora.

LE LAPIN HOLLANDAIS, qui porte bien son nom, car on le trouve dans toute la Hollande et le nord de la Belgique, est une excellente variété. Il est plutôt petit, à poil court; sa tête est foncée et la moitié postérieure du corps de la même couleur; le cou, le poitrail et les épaules sont d'un blanc pur sans mélange de poils foncés, ainsi que les pattes, le museau et le chanfrein, qui est marqué d'une liste se terminant en pointe sur le front. Les couleurs foncées sont le noir, le bleu ou le jaune; mais le noir est la couleur préférée par les amateurs.



LAPIN HOLLANDAIS

Enfin les oreilles sont fines, le squelette léger, et la queue bien dressée verticalement.

LE LAPIN NOIR ET FEU (*Rabbit black and tan*) est de création toute récente; c'est une importation anglaise due au hasard, qui fit naître dans une garenne du Derbyshire des lapins argentés à demi sauvages et dont le poil était exactement de la couleur de celui du chien terrier noir et feu. Excellent au point de vue de la chair, il commence à se répandre passablement en France.

LE LAPIN JAPONAIS semble être une variété du lapin hollandais. La robe est écaille de tortue, c'est-à-dire jaune, orange et noir, le noir étant formé par de larges zébrures transversales. Le ventre est jaunâtre.

LE LAPIN GÉANT DES FLANDRES est élevé dans tout le nord de la France. Adulte, il pèse de 6 à 8 kilogrammes, ce qui donne une idée de sa taille. Il est bien fait quoique long; la tête est ronde, les

oreilles droites, la poitrine large, les pattes bien droites. Le poil n'est pas plus long que celui du lapin commun, il est de couleur gris ardoise ou bleu gris foncé, cendré, jaune fauve ou roux.

La femelle se distingue du mâle par des joues grosses et pendantes, un gros fanon ou jabot et une ampleur de peau aux bras et aux jambes qui cachent à demi les pattes à l'état de repos. Ce sont des animaux délicats d'un élevage assez difficile, mais d'une chair excellente.

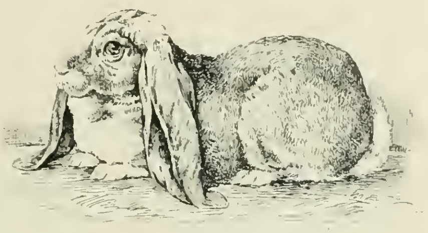
Le lapin normand, plus grand que le lapin commun, plus ramassé que le géant des Flandres, est très bien proportionné; il semble être un croisement de ces deux variétés. Son poil est toujours gris foncé ou noir. Très rustique, très facile à élever, il est d'un bon rapport, car adulte il arrive au même poids que son cousin des Flandres.

Le lapin bélier a oreilles tombantes est une variété du lapin géant dont il ne diffère que par l'allongement de ses oreilles qui traînent jusqu'à terre. Il est aussi plus grand et atteint de 9 à 11 kilogrammes; son pelage est généralement gris. Ce lapin est peu fécond, gros mangeur et fournit une chair médiocre; c'est plutôt une curiosité spécialement fabriquée en vue des expositions.



LAPIN JAPONAIS

Le lapin papillon est une race nouvelle extrêmement curieuse. Il est de forte taille sans atteindre celle des géants; sa robe est brillante et soyeuse, blanche avec les oreilles noires et de larges lunettes de même couleur autour des yeux, des taches noires aux flancs, une raie de mulet également noire, les pattes blanches, les postérieures assez semblables à celles du lièvre. Tel est ce charmant animal qui peuple agréablement un clapier d'amateur. Son développement est très rapide; à quatre ou cinq mois, il atteint déjà près de 5 kilogrammes. Sa chair est blanche, très fine, son engraissement facile, et de plus il est très prolifique. C'est une variété qui a beaucoup d'avenir.



LAPIN BÉLIER

Telles sont sommairement décrites, les principales races de lapin; je ne parlerai pas des léporides, cela m'entraînerait trop loin et dans des discussions scientifiques qui ne sont pas du cadre de cette revue. Je me bornerai à dire qu'après avoir consulté des hommes de science tels que MM. Milne-Edwards, Lataste, des éleveurs comme MM. Detroy, Lemoine, Farez-Verdier, de la Société nationale d'aviculture, j'en suis arrivé à cette conclusion que le léporide existe comme variété de lapin, mais non comme croisement de lièvre et de lapin.

IV

Aux lapins, on donne la nourriture deux fois par jour, le matin et le soir. Dans cette nourriture peuvent entrer toutes les plantes des légumineuses telles que la luzerne, le sainfoin, le trèfle, le mélilot, les lentilles, les vesces, les pois, les haricots, etc., puis des liserons, des chicorées, des laitues, et en général, toutes les plantes provenant du sarclage des jardins et des champs, sauf toutefois les renoncules, les pavots, etc.

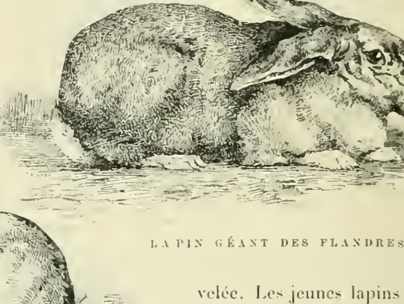
Parmi les fruits, les pommes, les poires, les glands. Parmi les racines et les tubercules, les pommes de terre, les carottes, les panais, les topinambours. Parmi les graines et leurs déchets : le blé, l'orge, l'avoine, le sarrasin et le son. Enfin le foin et la plupart des feuilles des arbres peuvent entrer dans la ration des lapins, excepté les feuilles de chêne et de tremble, qui sont trop astringentes; éviter les feuilles de cytises et d'ifs, qui sont des poisons.

LAPIN PAPILLON ANGLAIS

On ne doit jamais distribuer les aliments verts quand ils sont mouillés ; on les mélange autant que possible de graines ou de racines et il est bon de les saupoudrer de sel une ou deux fois par semaine à raison de 1 à 2 grammes par tête.

Les lapins ont le défaut de gâcher leur nourriture, et si on n'a pas le soin de mettre leurs aliments dans de bons râteliers, on s'apercevra qu'ils en foulent et en abîment beaucoup plus qu'ils n'en consomment, ce qui a fait dire que dix lapins mangeaient autant qu'une vache.

La question de la litière est importante au point de vue de la santé des animaux. Pourrie et humide, elle est la cause de graves maladies; la paille doit donc être bien sèche et souvent renouvelée. Les jeunes lapins surtout craignent l'humidité.



LAPIN GÉANT DES FLANDRES

Pour la reproduction, on choisit des sujets vigoureux ; la femelle doit être large du bassin, longue de rein et d'un caractère placide ; il faut éviter des bêtes trop nerveuses, car elles amènent rarement à bien leur progéniture.

Dès l'âge de *six* mois, le lapin peut reproduire, mais pour les races de grande taille, béliers et géants, dont le développement est plus grand, il faut attendre environ l'âge de dix à douze mois.

C'est le soir qu'on réunit le mâle et la femelle dans une même loge (celle du mâle) et on les laisse ensemble toute la nuit pour les séparer le lendemain matin. La lapine porte de trente à trente-deux jours, et, vers le quinzième jour déjà, on peut s'assurer par la palpation qu'elle est pleine. Cinq à six jours avant la mise bas, il faut nettoyer à fond la

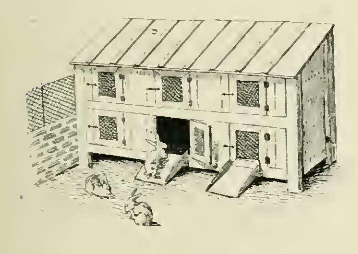
cabane de la mère et la garnir d'une abondante et sèche litière.

Lorsque le moment de la parturition est imminent, la femelle prépare un nid dans un coin obscur de la loge, qu'elle garnit de poils arrachés à ses flancs et au pourtour de sa mamelle. C'est là qu'elle dépose ses petits au fur et à mesure de leur arrivée, elle les lèche et les essuie, puis les recouvre de poils. Ils naissent nus et les yeux fermés.

La parturition dure de six à huit heures pour une portée de six à huit petits; pour une portée plus nombreuse, — on en cite de douze et même de seize, — il peut s'écouler vingt-quatre heures de la naissance du premier à celle du dernier lapereau.

A ce moment, certains éleveurs donnent à la lapine des boissons stimulantes, une infusion de café coupé d'eau ou tout au moins de l'eau blanchie à la farine. Ce n'est que vers le neuvième jour que les lapereaux ouvrent les yeux; vers le vingtième, ils commencent à manger; à deux mois, on les sèvre.

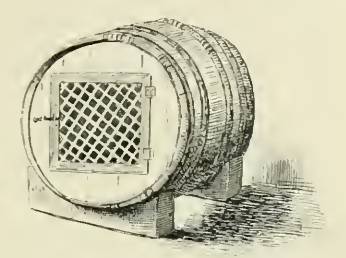
Ordinairement la lapine les sèvre elle-même, parce que, un mois après leur naissance, on l'a mise en cohabitation



avec le mâle et qu'elle est de nouveau pleine et prête à mettre bas.

V

Exploitation industrielle du clapier. — La création d'un clapier industriel a pour objet la production de la *viande*, de la *peau* et du *poil*. Parmi les mâles, par douzaine de lapins, il faut en réserver deux des plus beaux pour la reproduction et destiner les autres à l'engraissement et pour cela les soumettre à la castration, car alors ils s'engraissent



mieux, plus rapidement et fournissent une chair plus fine et plus délicate.

Engraissement. — A trois ou quatre mois, on commence l'engraissement des lapins, ou plutôt leur mise en chair; on les isole dans des cabanes, où ils sont plus ou moins immobilisés. Comme nourriture, voici une constitution de ration qui a fait gagner à un de nos élèves 1kg,500 en trois semaines.

Durant la première semaine, on donnera : premier repas : pommes de terre cuites, son; deuxième repas : carottes, céleri; troisième repas : betteraves, maïs cuit, et comme boisson, du lait.

Pendant la deuxième semaine, premier repas : pommes de terre cuites, farine d'orge; deuxième repas : maïs cuit, chicorée, laiterons; troisième repas : cerfeuil, avoine saupoudrée de sel.

Pendant la troisième semaine, premier repas : pommes de terre cuites, farine d'orge; deuxième repas : maïs cuit, tourteaux; troisième repas : thym, cerfeuil, et pain trempé dans du lait.

Pendant l'engraissement, il faut éviter les choux et les navets, qui donneraient mauvais goût à la chair; donner, au contraire, une certaine quantité de

feuilles de pins et de baies de genièvre et observer une grande régularité dans le repas.

L'engraissement du lapin dure en général de trois semaines à un mois, et comme, en général, pendant ce temps, le poids augmente d'un cinquième, si le lapin valait au début 1 fr. 30, à la fin il vaut 2 fr. 50. Comme qualité de chair, le mâle castré est bien supérieur à la femelle.

En Belgique, où on s'adonne beaucoup à l'élevage du lapin, on en expédie en Angleterre environ 10 000 par semaine.

Par le seul port d'Ostende, on exporte 1 200 000 lapins par an pour une valeur de plus de 1 600 000 francs. On les envoie écorchés et nettoyés aux marchés de Londres ; la peau est conservée dans le pays pour la fabrication des chapeaux.

Utilisation de la peau et du poil. — Les peaux de lapins sont vendues, débarrassées de leurs poils par les *coupeurs de poils de lapins* qui les livrent aux fabricants de chapeaux pour la confection des feutres.

Par année moyenne, on produit, en France, 2 millions et demi de kilogrammes de poils de lapins domestiques et 700 000 kilogrammes de poils de lapins sauvages coupés sur 70 à 80 millions de peaux de lapins domestiques et 4 à 5 millions de peaux de lapins sauvages. Ce chiffre est insuffisant pour la chapellerie française, car nous importons près de 1 million de kilogrammes de poils de lapins de Belgique et de Hollande, d'Allemagne et d'Australie à des prix variant entre 25 francs et 4 fr. le kilogramme, suivant la qualité.

Clermont-Ferrand et Paris sont les grands centres du commerce des peaux de lapins.

Deux races, le lapin angora et le lapin argenté, sont particulièrement exploitées pour leur fourrure, très fine, qui sert à faire de la fausse hermine.

La fourrure du lapin angora s'emploie surtout, elle se recueille simplement par le peignage qui se pratique quatre fois par an ; un angora fournit ainsi par an près de 600 grammes de poils.

Le poil de l'angora est carolé et filé et sert à faire des objets au tricot. La production de cette race se fait en grand dans le Calvados, aux environs de Caen, à Lons-le-Saunier et à Aix en Savoie, où il existe des filatures à poil d'angora.

Le kilogramme de poil d'angora se vend de 18 à 20 francs ; il y a seulement quelques années, il était encore coté de 35 à 45 francs.

Avec la peau du lapin angora, à laquelle on laisse le poil entier, on fabrique diverses variétés de fausses fourrures. J'ai vu, chez un amateur, un collet en poil de lapin angora travaillé et préparé et qui ressemblait à s'y méprendre à de la chèvre de Mongolie.

VI

On voit par ce court aperçu que maître Jeannot n'est pas un inutile : il s'agit simplement de l'étudier, et quand on le connaît bien, l'élever méthodiquement en choisissant bien la variété la plus productive, et alors ce n'est pas 3 000 francs de rente qu'on peut en tirer, mais bien 7 000 ou 8 000 et cela sans grands frais et sans grands tracas. En tous les cas, pour les petits amateurs, on peut avoir, grâce au lapin, un bon plat tout prêt, quand des amis vous tombent à l'improviste, un plat excellent et qui ne coûte pour ainsi dire rien.

Paul Mégnin.

LES ANCIENS MAITRES DE L'EAU-FORTE

Dans un temps où la gravure à l'eau-forte est si fort à la mode il n'est pas inutile de rappeler que cet art a reçu de la main des anciens maitres, une gloire que ne diminue pas la comparaison des modernes. Maint artiste célèbre a, depuis quatre cents ans, manié la pointe avec succès, et tiré d'un procédé à la fois aisé, souple et rapide des effets qu'on savait le burin et tout autre procédé de gravure, totalement incapables de fournir.

Le propre de l'eau-forte, en effet, est de n'exiger point de longs travaux mécaniques et d'obéir à la pensée, presque aussi promptement que le crayon. Ce fut l'outil des peintres autant et plus que des graveurs de profession; c'est la raison qui fait que la plupart des eaux-fortes nous présentent des compositions originales, ouvrage des propres mains de l'artiste qui les a conçues.

Il ne s'agit, comme on sait, dans la gravure à l'eau-forte, que d'enlever au bout de la pointe en suivant le trait qu'on veut avoir, le vernis dont une planche de cuivre est recouverte. L'eau-forte, versée ensuite sur la planche, mord les parties mises à nu de la sorte et y creuse le trait de la composition. Débarrassée de son vernis, la planche porte gravé en creux le dessin qu'on veut reproduire. Il ne s'agit plus que de l'enduire d'encre, que l'on essuie ensuite avec la main ou au rouleau, l'encre demeure dans les traits prête à se déposer sur le papier suivant le dessin proposé.

Longtemps, au moyen âge, les armuriers et les orfèvres ont gravé à l'eau-forte le métal, sans que personne songeât à tirer sur le papier une épreuve des dessins obtenus. Dès le xve siècle pourtant et avant le temps d'Albert Durer, on trouve de ces premiers essais. Albert Durer est l'auteur des plus célèbres et des meilleures pièces de ce temps-là, dont quelques-unes sont gravées sur fer.

Pourtant chez cet illustre artiste, l'eau-forte est encore dans l'enfance, peu différente d'un dessin à la plume, et l'on ne voit pas que l'école allemande, dont la floraison fut courte, ait fait de ce procédé beaucoup d'usage. A Ratisbonne Altdorfer, à Augsbourg la famille des Hopfer, dont un, Daniel, a été pris à tort pour l'inventeur du genre, à Zurich le célèbre Jost Amman, homme de talent facile et abondant, ne fournissent à l'histoire de cet art que des échantillons isolés. Le grand succès du burin de Marc-Antoine attirait les artistes allemands à la fois au style et aux procédés des écoles d'au delà des monts. L'Italie, durant le xvie siècle, s'exerça si peu dans l'eau-forte qu'il serait superflu d'en parler, si les Vénitiens n'eussent fait exception. Le Titien lui-même fut autrefois regardé comme l'auteur de plusieurs paysages exécutés de cette manière. L'astuce des vieux marchands d'estampes a mis en vente des pièces qui portaient l'inscription : *Ticianus manu propria — de la propre main du Titien*. Quoique ces attributions soient aujourd'hui rejetées, il reste que ces estampes, fort belles, sont l'ouvrage de quelqu'un de ses disciples, exécutées peut-être sous sa direction. La plus célèbre, connue sous le nom du *Flûteur*, montre un berger jouant de la flûte dans un admirable paysage. C'est une chose à remarquer que les coloristes de Venise se sont emparés d'abord du procédé.

En France, les graveurs de Fontainebleau, occupés de reproduire les riches compositions de ce palais, ne laissaient pas de faire usage de l'eau-forte pour

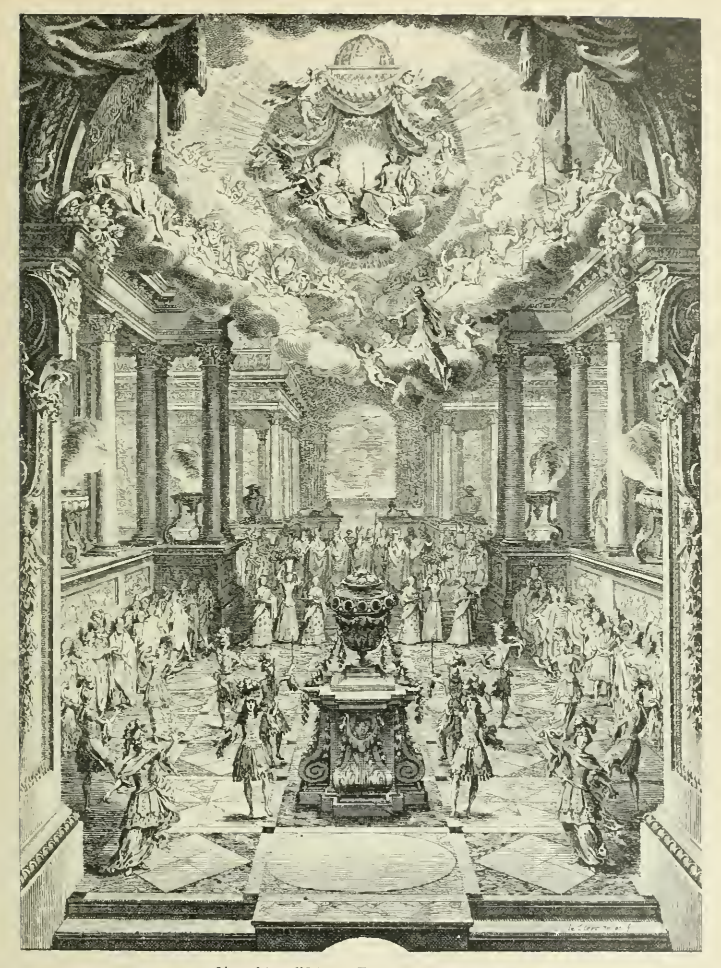
cette besogne. Le maître au monogramme L. D., l'Italien Fantose, les Français Jean Chartier et Étienne Dupérac ont laissé en ce genre d'excellents ouvrages.



Scaramouche. — Eau-forte de CALLOT.

C'est d'un Français que l'eau-forte reçut, au commencement du XVIIe siècle seulement, les perfectionnements décisifs.

Callot naquit à Nancy, comme on sait, et de parents nobles. L'histoire de sa jeunesse a toutes les circonstances qu'ont jamais pu souhaiter les anciens biographes, amis de l'imprévu et du romanesque. A douze ans, il quitta sa famille par surprise et se mit à suivre des bohémiens qui s'en allaient en Italie. On le ramène, il repart : prestige invincible, dit-on, que la terre des arts exerçait sur cette jeune intelligence. Ses parents se rendirent enfin et consentirent à le laisser aller pour un troisième voyage. Il se fixa, cette fois, à Florence où il resta neuf ans, jusqu'à la mort du grand-duc Côme II de Médicis qui s'était déclaré son protecteur. Le renom de Callot s'était promptement répandu, et la vogue mise en peu de temps à un style dont personne avant lui n'avait encore donné l'idée. Vous connaissez ce style, cher lecteur, aussi bien que moi, et de quels sujets le nom de Callot est presque devenu synonyme. Ce fut, sous une pointe la plus adroite et la plus précise qu'on vit jamais, une inépuisable éclosion de figurines burlesques et charmantes, où se mêlaient, dans un accord imprévu, le sel gaulois et la grâce italienne, toutes compositions légères d'allure, fruits d'un outil le plus sérieux du monde, produits d'une verve exquise et d'une science consommée : *Francatrippa*, *Fritellino*, *Scaramouche*,



L'apothéose d'Isis. — Eau-forte de Leclerc.

fantaisies toujours renouvelées d'une imagination que hantèrent la farce et la gueuserie, un grouillement à la fois de ribotes et de batailles, des extravagances de toutes sortes brochant sur des sujets, suivant les cas, risibles ou tragiques; les *Misères de la guerre*, les *Gentilshommes*, la célèbre *Foire de l'Impru-*

netta, la *Tentation de saint Antoine* et ces quatre planches des *Gueux* accom-



Paysage avec ruines. — Eau-forte de LABELLE.

pagnées chacune d'un distique explicatif :

Ces pauvres gueux pleins de bonaventures
Ne portent rien que des choses futures.

Callot fut, en son genre, à tous égards, un très grand inventeur et comme un régénerateur de l'art. Les graveurs à l'eau-forte se servaient jusqu'à lui, pour couvrir leurs planches, d'un vernis fort tendre et fort léger. Ce vernis, nommé en termes d'art *vernis mou*, trop peu résistant à la pointe, ne souffrait point une grande précision dans la gravure. L'indécision était augmentée par les mille précautions que l'artiste devait prendre pour n'user point en travaillant ce vernis fragile, soit par le frottement

de la main, soit par quelque heurt imprévu.

Callot inventa le *vernis dur*, dont la minée, le vernis mou s'enlevait sans difficulté à la chaleur ; pour le vernis dur, au contraire, on ne put l'ôter qu'en pon-



Le Christ au Roseau. — Eau-forte de VAN DYCK.

composition est différente et la préparation plus laborieuse. Le vernis dur n'a pas seulement besoin de sécher, il faut qu'il cuise sur la plaque, opération des plus délicates parce qu'on risque de le brûler aisément. La gravure terçant soigneusement la planche avec un charbon, qui menaçait à chaque instant le travail du cuivre. Autant de difficultés mécaniques qui ne rebutèrent point Callot.

L'eau-forte, sans rien perdre de la

vivacité et de l'agrément qui manqueront toujours au travail plus long et plus laborieux du burin, acquit entre ses mains la fermeté et la simplicité. On vit des habits et des étoffes indiquées brillamment par quelques tailles, l'ombre et la lumière distribuées avec une sûreté sans égale à de minuscules figures, dont les silhouettes aimables jouaient sur des fonds à la fois précis et légers, perspectives fuyantes dont le pittoresque simple et délicieux a défrayé, deux siècles durant, les faiseurs de vignettes du monde entier. Les planches d'eau-forte parurent comme éclairées, débarrassées du fouillis des tailles poussées sans ordre comme sans agrément. Ce fut dans toute l'Europe un énorme succès, et quand Callot, en 1621, revint en France, après la mort de son protecteur, il trouva les grands seigneurs et le roi lui-même tout occupés de contrefaire son style dans ce qu'on nommait alors des dessins *à la noble plume*.

Henriet, son compatriote et fils de son premier maître, qui faisait à Paris le commerce des estampes, en avait porté le goût à la cour. La mode était en ce temps-là aux graveurs venus de Lorraine. Henriet prit auprès de lui son neveu, le fameux Israël Sylvestre, jadis condisciple de Callot, qui commençait à se faire connaître par ses célèbres vues de châteaux et de monuments anciens, égayées de figures dans le goût de son ancien camarade devenu son modèle. Un autre imitateur de Callot, non moins adroit et plus fameux encore, fut Sébastien Leclerc, Lorrain comme eux, en qui ce qu'on appelle aujourd'hui l'*illustration* trouva un maître incomparable. Leclerc est l'inventeur d'une machine à faire mordre d'une manière régulière, et sans aucun de ces contretemps qui décourageaient les artistes, l'eau-forte sur les planches préparées. Soixante ans durant, il prodigua, pour les livres imprimés, ces petites estampes d'un goût aimable et d'une pratique exacte et sage, qui forment un si avantageux contraste avec les eaux-fortes de Chauveau son contemporain, toujours plus ou moins lourd et lâché, et portent jusqu'au début du XVIIIe siècle la postérité directe du graveur de Nancy. A cette époque, on se lassa des difficultés du vernis dur, et l'on revint aux anciennes pratiques plus aisées, qu'on perfectionna comme on put. L'élan toutefois était donné, et l'on trouve aux charmantes vignettes de Bernard Picart, parues sous la Régence, et même de Cochin plus tard, quoique très affaiblis chez ce dernier, les mêmes traits précieux, les mêmes adresses dont nous avons dit que Callot fut l'inventeur.

Le vernis dur, avant de disparaître, avait trouvé dans Abraham Bosse un sectateur étroit et attentif, qu'on ne laisse pas de priser pour la rigueur de son outil et la belle tenue de ses planches. Ce fut surtout un praticien, tout occupé de composer des vernis. Il y a le vernis d'Abraham Bosse comme il y a le vernis de Callot, et nous avons de lui un traité de la *Manière de graver à l'eau-forte et au burin*.

Callot était mort en 1635, environné de gloire et comblé d'argent. Ce n'était pas chez les Français seulement que sa manière trouvait des imitateurs. Le plus brillant et le plus célèbre, préféré même assez hautement par tout le XVIIIe siècle à Callot en personne, fut Stefano della Bella, Florentin, connu en France sous le nom de Labelle, naturalisé dans Paris où il demeura de longues années, et qu'on a cru à tort élève comme lui de Cantagallina. Les estampes de Labelle, imprimées la plupart par Israël Sylvestre, qui reprit le commerce de son oncle, obtinrent dès le début un grand succès. On lui trouvait plus de liant, plus de souplesse, une négligence plus aimable qu'à son maître. Sa *Vue du Pont-Neuf en* 1646 est considérée comme un chef-d'œuvre.

En Italie les estampes du Parmesan sont de cette époque; et c'est alors que l'école de Bologne commença à se servir de l'eau-forte pour ses compositions de grand style. Annibal, Augustin et Louis

Carrache, le Mole, le Guerchin, le Pésorèse, vingt autres, surtout le Guide, en sont des exemples. Le procédé s'accommodait peu à peu aux grands sujets religieux et mythologiques. Des graveurs français retirés à Rome, comme Chapron et Perrier, donnaient à l'eau-forte, l'un sa suite de la *Bible* de Raphaël, l'autre son recueil de *Figures antiques*. C'est à l'eau-forte que Dorigny reproduisait, à Paris, les compositions de Vouet, son beau-père, Ferdinand fils et Garnier celles du Primatice, que l'excellent graveur Valentin Lefèvre copiait à Venise les plus beaux tableaux de Véronèse et du Titien. Le fantasque Raymond de la Fage livrait à l'eau-forte quelques-unes de ces compositions débordantes qui tirent, durant un siècle, l'admiration de l'Europe. Audran luimême quittait entre temps le burin pour la pointe. Dufresnoy, Louis Boulogne, Sébastien Bourdon ont tâté du même instrument, et nous avons, de la propre main de Lebrun, une eau-forte d'un *Satyre et ses fils*.

Au XVIIIe siècle encore, c'est à des praticiens de l'eau-forte que l'imprimeur vénitien Louisa demandait la reproduction des plus belles peintures de sa ville, le Flamand Van Audenaerd a copié de cette manière les admirables fresques du Dominiquin à Saint-André della Valle, Van Tulden la galerie d'Ulysse à Fontainebleau; le Hollandais Gérard de Lairesse a laissé quelques planches du même style que ses tableaux.

Rubens n'a pas transformé l'eau-forte comme il a fait la gravure au burin, quoique Panneels, Eynhoedts, Wyngaerde et surtout Pierre Soutman aient porté dans le travail de la pointe quelque chose des effets de ce peintre et de la richesse de son pinceau.



Portrait du peintre Josse Momper. — Eau-forte de VAN DYCK.

Mais ce qui ne se laisse comparer à rien d'autre, ce sont les admirables planches que Van Dyck lui même a gravées; outre l'*Érasme* et ce *Christ au*



La Résurrection de Lazare. — Eau-forte de REMBRANDT (1er état).

Roseau, dont je ne sais combien de peintres ont multiplié les copies, la célèbre série des portraits d'artistes contemporains, terminée sur ses dessins



Rembrandt au sabre et à l'aigrette. — Eau-forte de REMBRANDT (1er état).

par des auxiliaires du maître. Treize sont l'ouvrage de Van Dyck seul, au moins pour le visage, et jouissent parmi les amateurs d'une réputation sans égale. Ces précieuses estampes ont toute la grâce majestueuse, toute la fine élégance du maître et quelque chose encore venant du tour rapide et de l'air inachevé qui sont le fait du procédé même. Ici la taille habile ni l'adresse de la pointe ne sont rien ; ce sont des ouvrages faits comme d'enthousiasme, inimitables de vivacité, d'agrément négligé et de science qui se cache. Après bien des vicissitudes, ces planches sont devenues aujourd'hui la propriété de la Chalcographie du Louvre qui, les ayant fait aciérer, continue d'en tirer des épreuves, restes à demi détruits mais superbes encore de ce parfait miracle de l'art.

Van Dyck était à Londres en 1636, quand il en dirigeait l'exécution. On en trouve cinq états différents, que les amateurs ont bien soin de distinguer : le cinquième, porteur du *cum privi-*

legio, est généralement dédaigné. De la première de ces estampes, qui représente le portrait de Van Dyck par lui-même, on rencontre quelques états fort rares, où le visage, qui seul est de sa main, se trouve sans les travaux, piédestal et ornements divers, ajoutés par Jacques Neefs. Ces états atteignent de fort hauts prix ; celui que possède aujourd'hui la bibliothèque de Bruxelles a été payé par l'État belge, sur l'enchère de M. Hymans, conservateur, la somme de 2 200 francs.

Dans le même temps que les portraits de Van Dyck paraissaient à Anvers, les eaux-fortes de Rembrandt se répandaient dans le monde. Rembrandt et ses compatriotes n'ont pas seulement gravé par hasard et par fantaisie quelques planches de choix faites pour tenter par leur rareté les amateurs. Ce fut de leur part une production continue et telle qu'à quelque égard on peut tenir la Hollande pour la terre classique de l'eau-forte.

Rembrandt, en particulier, a plié ce genre à une pratique unique et extraordinaire, opposant de cent façons la lumière à l'ombre et tirant d'un papier blanc des effets tout pareils à ceux que les tons chauds du bitume rendaient sous son pinceau. On a souvent tenté de définir les procédés de gravure de Rembrandt. Il y a dans ses ouvrages une grossièreté d'outil qui paraît le servir à merveille. Rembrandt usa de pointes mal aiguisées qu'il maniait à sa fantaisie avec une savante dextérité ; il s'aidait souvent de la pointe sèche, c'est-à-dire de la pointe entamant, à la façon du burin, non pas le vernis, mais le cuivre. Ce travail fait lever, de chaque côté du sillon que l'on creuse, des *rebarbes* de cuivre que les graveurs ont le soin d'enlever au grattoir. Notre artiste laissait en partie ces rebarbes, qui, retenant le noir, lui procuraient des tons de lavis. En d'autres endroits, il semble que, dédaigneux des pratiques ordinaires, il n'ait pas craint d'étendre de l'eau-forte à nu sur son cuivre. Tel



Animaux. — Eau-forte de BERGHEM.

est le cas de la pièce dite *aux cent florins* qui représente le *Christ guérissant les malades* : ainsi nommée, à ce qu'on rapporte, parce que Rembrandt lui-même l'échangea contre plusieurs gravures qu'un marchand de Rome lui voulait vendre au prix de cent florins; mais il y a d'autres versions encore de l'origine de cette appellation, courante parmi les amateurs. Il n'est pas de notre



Paysage aux mendiants. — Eau-forte de JEAN BOTH.



Saint Jérôme. — Eau-forte de Ribera.

dessein d'énumérer les planches les plus célèbres du maître. La *Résurrection de Lazare*, que nous donnons, est extrêmement populaire et universellement admirée. Elle est reproduite ici, d'après le premier état distingué, entre autres signes, en ce que la figure effrayée du fond porte un bonnet dans les suivants tirages. Le *Bon Samaritain*, le grand *Ecce homo*, le *Docteur Faust* : autant de pièces que les amateurs recherchent avec une âpreté qui n'est pas près de se



Vue de Venise. — Eau-forte de CANALETTO.

démentir, les productions du maître d'Amsterdam étant tous les jours plus à la mode. Un premier état de la pièce aux cent florins fut vendu en 1868 à M. Dutuit, de Rouen, la somme de 27 500 francs. Le prix des portraits est

à l'avenant. On trouvera ci-contre celui de Rembrandt, connu sous le nom de *Rembrandt au sabre et à l'aigrette*, dont il n'existe au monde que quatre premiers états. Un se trouve à la Bibliothèque nationale; un autre s'est vendu à Londres, en 1893, la somme énorme, et non dépassée encore, de 2 000 livres, soit 50 000 francs.

Les scènes de cabaret, chères aux petits maîtres hollandais, trouvèrent dans ce procédé un moyen d'expression approprié. Nous n'avons du Flamand Teniers que quelques pièces, mais Brouwer et Ostade, imités par Dusart et Cornélis Béga, ont laissé en ce genre des œuvres considérables. Les animaliers surtout obtinrent de cet outil des résultats vraiment inimitables. *La vache qui s'abreuve*, de Berghem, vingt études de Karel du Jardin et de Paul Potter valent en ce genre à la Hollande un renom de supériorité que d'excellentes mais rares estampes du Flamand Fyt ne parviennent point à lui ôter.

Quant au paysage, il faut renoncer à énumérer ceux qui s'y sont exercés. La même révolution que l'on vit dans la peinture se produisit dans la gravure à l'eau-forte. Paul Bril, Abraham Bloemart, Francisque Milet ont gravé le paysage sombre et les amas de feuillages qui de leur temps avaient la vogue. Au contraire, les dessins rehaussés de Claude Lorrain ne sont pas moins lumineux que ses tableaux, et les quarante eaux-fortes qu'il a gravées ne le cèdent en rien aux plus beaux ouvrages de son pinceau. Pour donner par des chiffres encore une idée du cas qui s'en fait dans le monde, disons qu'une épreuve du célèbre *Bouvier*, état avant toute lettre, est entrée à la Bibliothèque nationale en 1863, au prix de 2 300 francs.

L'influence de Claude Lorrain s'étendit partout et régénéra, jusqu'en Hollande, la pratique du paysage. Le Guaspre, le Bamboche, l'Orrizonte, Herman, tous graveurs en même temps que peintres, suivirent la voie qu'il venait d'ouvrir. De ceux-là il faut détacher Jean Both, dont les ouvrages ont une grâce, une tendresse, une douceur de lumière admirable et qui passe justement pour le plus parfait des imitateurs de Claude. Le fameux Ruysdael, qui ne grava que peu, et le peintre de marine Backhuisen sont parmi les rares exceptions qui ne doivent rien à cette école. En revanche Antoine Waterloo, dont le volumineux recueil fut au XVIII[e] siècle dans toutes les mains, apparaît comme un vulgarisateur des traditions du maître lorrain. Personne, en ce temps-là, qui ne se servit comme modèle des planches de cet artiste, fort oublié de nos jours. L'écrivain zurichois Gessner, qui lui-même gravait à l'eau-forte plus en amateur qu'en artiste, dans sa lettre sur la peinture de paysage, ne voit rien tant à recommander que les modèles de Waterloo.

Ainsi l'art se rabaisse en se vulgarisant, et des maîtres les plus vigoureux ne tire plus à la fin que de froids et d'insipides pastiches, capables de dégoûter des modèles. Rembrandt eut le bonheur de moins souffrir de ces indiscrètes imitations. Hors son élève Ferdinand Bol, on ne voit pas que ni Benedetto Castiglione en Italie, ni Worlidge en Angleterre, qui le copièrent, aient rien laissé qui mérite d'être retenu. Un autre Anglais, William Baillie, s'est rendu ridiculement célèbre en présumant assez de ses talents pour retoucher Rembrandt sur la planche même.

On sait que, jusque vers le milieu du XVIII[e] siècle, l'Angleterre parut comme stérile. Elle accueillait pourtant les artistes étrangers, dont un grand nombre se sont naturalisés chez elle. C'est le cas de Wenceslas Hollar de Prague, qui vécut à Londres presque sa vie durant jusqu'en 1677, et que les Anglais regardent comme un des leurs. Il a mis au jour d'excellents petits morceaux à l'eau-forte, entre autres une série de *costumes de femmes*, que plusieurs Anglais de naissance comme Gaywood, Barlow, Place, qui recevaient ses enseignements, ont tenté d'imiter sans succès.

Un des plus grands artistes de l'école espagnole, naturalisé, comme on sait, dans Naples où il tenait école, Ribera, fort peu de chose. Contemporain des grands artistes de Bologne, des graveurs hollandais, de Callot, on ne voit pas,



Persée et Andromède. — Eau-forte de DOMINIQUE TIEPOLO.

réclame une première place dans cette revue. C'est un irrégulier aussi, un original comme Rembrandt aux inventions hardies, aux procédés singuliers, que personne n'imita. Le plus célèbre de ses élèves, Luca Giordano, n'a gravé que dans les vingt pièces qu'il a laissées que Ribera ait rien emprunté d'aucun d'eux. Son *Silène*, conforme à son tableau du musée de Naples, son *Saint Jérôme,* son portrait équestre de *Don Juan d'Autriche,* devenu chez les con-

trefacteurs un *Charles II roi d'Espagne*, font, en dehors des conventions ordinaires, l'admiration des amateurs par l'âpre vigueur de l'expression, l'originale rudesse du dessin, les oppositions de noir et de blanc qui sont comme sa signature.

Nous avons laissé à la fin du XVIe siècle les maîtres de Venise ; il faut y revenir cent cinquante ans plus tard, avec les ouvrages de Tiepolo.

Tout le monde connait ces vastes morceaux décoratifs, ces immenses plafonds de palais et d'églises, que Venise sur son déclin produisait encore. L'éclat du coloris resta jusqu'à la fin l'apanage des artistes de ce pays. Dans les limites étroites de notre domaine, outre les eaux-fortes de Piranèse d'après les monuments de Rome, il faut faire mention des admirables vues de Venise que la pointe de Canaletto, non moins brillante que son pinceau, a laissées à notre admiration. Légèrement appréciés un temps par les tenants des écoles classiques, ces lumineux morceaux sont aujourd'hui de plus en plus goûtés, et l'on accordera sans doute bientôt cette vérité que les aquafortistes vénitiens du XVIIIe siècle ont été, à tout prendre, les véritables maitres de cet art.

Tiepolo en personne gravait à l'eau-forte ; mais l'œuvre de son fils, Jean Dominique, est bien autrement considérable. Jean Dominique Tiepolo nous fournit la reproduction à la fois exacte et intelligente des magnifiques morceaux de décadence sur lesquels ont gémi tant d'amateurs timides, épris de sagesse jusqu'à l'amour de la platitude, effarouchés de toute hardiesse, de toute invention hasardeuse, refusant de suivre, dans ses écarts heureux, l'un des plus beaux génies de la peinture. Une épreuve ordinaire de Tiepolo se paye, en boutique, de quinze à vingt francs aujourd'hui, et l'on peut dire que c'est pour les gens de goût le moment de se fournir à bon marché de chefs-d'œuvre. Le temps viendra que ces morceaux atteindront dans les ventes à ces prix fabuleux dont j'ai plus haut donné l'idée.



Homère et le Sourd. — Eau-forte de GILLOT.

Il est temps de parler, et pour finir, du XVIIIe siècle français. Cette école, à vrai dire, demanderait un volume. « *Poetæ minores*, dit M. Delaborde, ou si l'on veut vaudevillistes de la gravure, qui, depuis les traducteurs des dessins de Gravelot, d'Eisen et de Gabriel de Saint-Aubin, jusqu'à Choffart, depuis Cochin jusqu'à Moreau, nous ont laissé tant de pièces empreintes de l'imagination la plus abondante et la plus souple, ou de l'esprit d'observation le plus fin ; artistes inventifs et ingénieux entre tous, au goût délicat même dans les inventions

les plus capricieuses, au talent spirituel par excellence et dont l'habileté exquise, les œuvres d'aucune époque, ni dans l'école d'aucun pays. »



Monsieur Fanfan. — Eau-forte de FRAGONARD.

très savante sous des apparences frivoles, ne trouverait son équivalent dans

Nous avons dit un mot de Cochin déjà, dont les capacités ont dû beaucoup

dépassé l'importance de ses ouvrages ; grand connaisseur en matière d'art et qui donna du livre d'Abraham Bosse une édition revue et augmentée. Outre ceux qui viennent d'être mentionnés, il faut placer ici Gillot, artiste des plus habiles, qui fut le maître de Watteau, doué d'une pointe extrêmement spirituelle et d'une finesse de touche surprenante, dont les *Fêtes de Faune*, de *Diane*, de *Pan* et de *Bacchus* ont de quoi soutenir sa réputation auprès des plus difficiles ; Huquier, qui grava les exquises arabesques de Watteau ; Brissart, Christophe Huet, dont les amusantes *singeries* sont un des documents les plus curieux et les plus significatifs du goût du temps ; Lépicié, non moins habile que Cochin, peintre de talent et graveur émérite ; Gabriel de Saint-Aubin, dont l'art exquis longtemps méconnu a retrouvé, grâce en partie aux efforts des frères de Goncourt, la vogue et l'admiration qu'il mérite ; l'adroit et charmant Fragonard qui, de passage en Italie, employait l'eau-forte à retenir les croquis qu'il tirait des œuvres des maîtres.



Le Temple de l'Amour à Trianon. — Eau-forte du Chevalier de Lespinasse.

Les doctrines d'art qui prirent enfin le dessus vers la fin du siècle devaient ruiner pour un temps l'eau-forte. L'école de David n'en fit guère plus de cas que des dessins à la sanguine. A mesure que les années marchent, on voit l'art tomber et s'affaiblir ; il s'en faut que Moreau soit l'égal de Cochin ; que les chinoiseries de Pillement vaillent celles de Huet ; que J.-B. Huet, Aliamet, Lagrenée aient eu de quoi racheter les pertes que l'art de la gravure faisait. Cet art du XVIIIe siècle français fut la dernière incarnation de l'eau-forte ancienne, non moins brillante et non moins populaire pour lors, qu'on ne l'avait vue au temps de Callot. Les gens du monde et de la cour, Mme de Pompadour en tête, maniaient la pointe, avec quel succès, on l'imagine ; c'était là le témoignage d'un enthousiasme qui fut fécond.

L. Dimier.

LE CONGRÈS DES SINÉCURISTES



Paris était agité comme aux plus grands jours de fête; il s'agissait d'un événement de la plus haute importance, du congrès des sinécuristes.

La république avait succédé à l'empire, et maintes formes gouvernementales à dénominations variées avaient disparu; mais les sinécures avaient toujours été augmentant, et ce en de telles proportions qu'un groupe de citoyens résolus avaient fondé l'association des antisinécuristes.

Ils avaient poursuivi par tous les moyens l'abolition des sinécures et ils allaient arriver à leurs fins : la question venait d'être portée devant le parlement; une commission nommée était favorable à la suppression des sinécures.

A cette nouvelle, ce fut une levée de boucliers formidable de la part des sinécuristes et tous avaient décidé de se réunir en congrès pour défendre leurs droits.

Aussi, le 1 août de l'an 19..., l'arrivée des délégations et la séance d'inauguration du congrès faisaient-elles courir tout Paris.

Tous voulaient voir le cortège, longue procession de milliers de délégués qui devait durer dix heures, avec drapeaux, banderoles et musique. Et Paris, tout heureux, ne songeait qu'à la nouveauté du spectacle, insoucieux de savoir si les sinécures seraient supprimées et, par suite, les impôts diminués. Depuis bien des années, le peuple ne s'intéressait plus qu'au côté comique des choses. Quand il avait appris les prévarications de députés panamistes, les ventes de décorations à l'Élysée, les découvertes





de pots-de-vin, les faux, les divulgations de documents secrets, il n'avait jamais fait qu'en rire, estimant que cette comédie humaine ne méritait pas davantage.

Et déjà s'avançait la longue procession des sinécuristes. Elle se déroulait en ordre logique, divisée en groupes et sous-groupes.

En tête de chacun marchaient des personnages gras, ventripotents et chauves, détenteurs des grosses sinécures, suivis eux-mêmes d'une foule médiocre, de maigres et hâves à la redingote râpée, au chapeau antédiluvien, à la figure mince en lame de couteau : car la sinécure nourrit mal son homme et, par une dignité spéciale, le sinécuriste aussi mal pourvu se refuse à tout travail qui pourrait lui procurer un supplément.

De nombreuses bannières indiquaient l'état social, le nombre des adhérents, les revendications; sur l'une on lisait :



« Les fonctionnaires sinécuristes » ; sur l'autre : « Les retraités à la fleur de l'âge » ; sur une troisième : « Les professions où l'on ne fait rien »... Puis des banderoles faisaient flotter au vent leurs devises d'un air de défi.

Elles disaient : « La société ne vit que par les sinécures » ; « Les sinécures sont le fait d'un État civilisé » ; « Point de civilisation sans sinécures » ; « Tout possesseur de sinécure a un droit qui équivaut à un titre de propriété : si on le lui enlève, qu'on l'indemnise » ; « Tout gouvernement est impossible sans sinécures pour récompenser ses serviteurs ». Etc., etc.

Et tous, graves et recueillis, marchaient d'un pas lent, avec la satisfaction du devoir accompli.

La foule, aussi nombreuse qu'à une réception d'empereur, riait sympathiquement quand paraissait une figure originale : un sinécuriste trop opulent soutenu par deux confrères ; un rond-de-cuir bâti en hercule et qui témoignait de sa profession en tournant négligemment les pouces... Chaque nouveau groupe provoquait des applaudissements. On lisait les bannières, et on les commentait ironiquement.

Mon ami avait heureusement deux cartes pour entrer au palais du congrès. Chance rare ! Car cet immense édifice, construit en 1900 pour contenir 50 000 personnes, devait à peine suffire aux délégations de tous les sinécuristes de France.

Force nous fut d'ailleurs de recon-

naître que tout se passait avec ordre et calme. Tout ce monde, silencieusement pressé, avait un air tranquille et morne qui indiquait qu'on avait affaire à une catégorie toute spéciale de citoyens.

Beaucoup somnolaient paisiblement ; d'autres écoutaient, l'air béat ; tous s'étendaient très carrément, dos et bras appuyés dans les larges fauteuils rouges.

Point d'interpellation ni d'interruption ; seuls, quelques légers coups de canne sur le sol approuvaient les orateurs quand ils avaient fini. Ceux-ci montaient lentement à la tribune et débitaient posément leur petit discours dont ainsi on ne perdait pas un mot.

Je pus ainsi entendre les arguments des gros bonnets du sinécurisme :

« On prétend, dit le premier, que la sinécure n'a point de raison d'être ; que, semblable à un champignon poussé sur l'arbre social, elle absorbe sans motif le meilleur de sa sève.

« Profonde erreur ! Nombre de sinécures eurent autrefois leur raison d'être. Ce n'est pas notre faute si l'évolution sociale les a rendues inutiles.

« La sinécure est dans notre société un organe vestigiaire, analogue à ces organes atrophiés que tous les êtres vivants conservent en souvenir de leurs ancêtres.

« Pourquoi mes intestins possèdent-ils un appendice, organe inutile et parfois même malfaisant ? La sinécure est l'analogue de cet appendice. Je suis directeur du pavillon de la ville de Paris. Cet élégant pavillon, proche du Palais de l'industrie, fut détruit à la fin du dernier siècle. Quand il existait, mon prédécesseur n'y avait rien à conserver, et ce grade lui fut donné en récompense de services électoraux. Depuis, il n'y a plus de pavillon ; mais la fonction existe toujours, en vertu de la loi sociale aussi inéluctable que la loi biologique.

« Je vois mon collègue, le distingué vice-président, m'approuver d'un sourire. Il est lui-même, chers confrères, un exemple de l'universalité de cette loi. Il est censeur, et, tous les ans, son traitement et celui de ses collègues sont confirmés par les Chambres, bien que les fonctions de censeur soient aujourd'hui réduites à zéro. Mais que deviendraient notre littérature et notre



théâtre s'il n'y avait point de censeurs ! »

Un autre orateur défendit avec conviction le droit à la sinécure. C'était un ancien directeur de l'Assistance publique, dégommé pour avoir mené son service en dépit du bon sens.

Mais, en le remerciant, on lui avait donné comme compensation une excellente sinécure. Il y avait droit, prétendait-il, puisqu'on lui avait retiré sa place. Le groupe de sinécuristes qu'il représentait était des plus puissants. On y comptait de nombreux députés non réélus, des ministres même, qui tous avaient été largement pourvus quand le public, lassé de leur incapacité, les avait remerciés.

Un bureaucrate aux habits maculés, au linge sale, à la figure huileuse, vint s'excuser de représenter, au milieu de ses confrères, ce qu'il appelait l'immense clan des sinécuristes relatifs : « Sans doute, nous travaillons, dit-il ; mais nous travaillons si peu : une moyenne de deux à trois heures, comme en fait foi un ancien rapport. Le fonctionnaire entre d'ordinaire à onze heures dans ses bureaux et en sort à deux heures. Il emploie ces trois heures à tuer le temps.

« Est-ce à dire qu'il est inutile ? Non, messieurs : car nous sommes le rouage le plus indispensable à la société contemporaine. Sans fonctionnarisme, la forme administrative, si admirée, de notre beau pays de France deviendrait impossible. Au nombre de 600 000 en 1882, nous avons actuellement dépassé le million. Notre rôle est d'intimider la masse par la mystérieuse puissance des rouages gouvernementaux. Quiconque a besoin de nous doit passer de longues heures dans les antichambres de nos bureaux, en butte aux insolences des garçons. On le renvoie d'un bureau à l'autre ; toute affaire demande de nombreuses pièces administratives, et chaque pièce exige de nombreuses signatures dont chacune ne s'obtient qu'après de longs mois et d'infinies allées et venues.





« Pour autoriser le débit d'un arbre tombé sur une route, il faut : un rapport du cantonnier, un autre du conducteur des ponts et chaussées, un troisième de l'ingénieur ; un arrêté du préfet ; la signature du chef de bureau compétent au ministère de l'intérieur.

« Quand tous les obstacles légaux sont levés, l'arbre a disparu.

« D'où il résulte qu'on ne recourt à nous qu'à la dernière extrémité.

« On nous laisse en paix savourer la douce oisiveté des sinécuristes.

« Mais notre rôle est immense : celui de l'action de présence. Si nous disparaissions, en même temps la société se dissoudrait dans l'anarchie. »

Puis ce fut le représentant des retraités. Il montra combien son groupe était digne d'intérêt. La majorité des retraités se composait d'individus récompensés pour services électoraux. Il rappelait les retraités du 5 Décembre, dont le dernier serait aujourd'hui plus que centenaire, mais dont on continuait à payer toutes les pensions :

« Preuve de grande prospérité de l'État. Car voyez notre sœur, la grande République, de l'autre côté de l'Atlantique. Elle payait aux invalides de la guerre de sécession la somme de 910 millions en 1892, alors qu'au lendemain de la

guerre, en 1868, ces pensions n'atteignaient que 121 millions. Quelle meilleure preuve de puissance financière qui se mesure au nombre des parasites! »

Ce fut encore le délégué des artistes médiocres pensionnés par l'État.

Ces pensionnés, à l'en croire, étaient indispensables aux progrès de l'art, en représentant l'art classique ancien contre lequel bataillaient les nouvelles écoles. Plus de pensions: avec elles disparaît l'art classique fade et méprisé. D'où plus de lutte et triomphe immédiat de l'école moderne. Or la lutte, c'est le progrès, comme l'a démontré Darwin.

Après nous vîmes la tourbe des sinécuristes médiocres, des employés de chemins de fer sans trafic, construits dans un but électoral et où l'État faisait circuler à ses frais un train par semaine. L'État n'avait pas le droit d'abandonner une œuvre qui lui avait coûté si cher et qui figurait si honorablement dans les ressources nationales.

Et vint enfin donner la note amusante un concierge de bonne maison: « Quoi! veut-on supprimer les concierges? Mais alors c'est la fin du monde! Sous prétexte qu'ils ne font rien? Sans doute ils prennent tous une femme à la journée pour nettoyer l'escalier. La belle raison! S'ils le font, c'est qu'ils peuvent payer grâce à l'argent que leur donnent messieurs les locataires en récompense de leurs loyaux services. »





Et ces services sont innombrables! Ils connaissent les secrets de tous, savent à quelle heure on rentre et on sort, qui on reçoit, ce qu'on fait! Ils sont la meilleure police, — que dis-je? — la seule police bien renseignée; car ce sont eux et eux seuls que les agents de la préfecture viennent questionner au sujet des locataires. Un mot d'eux suffit à faire donner ou refuser une pension, condamner ou acquitter un homme, blanchir un coupable ou noircir un innocent.

Et voilà comment M. Pipelet s'engraisse dans son bon fauteuil, assis au coin du feu, tandis que nous peinons dans la poussière, la pluie et le vent.

De temps à autre M. Pipelet tire le cordon: geste et cordon sont le symbole de notre société contemporaine.

Les sinécuristes ne font que tirer le cordon pour ouvrir la porte à l'immense ruche des travailleurs, et la société laborieuse ne sait pas encore se passer de ses bourdons.

FÉLIX REGNAULT.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Victor Cherbuliez est mort. Il était né en 1828. Genevois d'esprit fin, de bon cœur, de talent raisonneur, il ne détestait pas le paradoxe, l'étrangeté ; il donnait à ses personnages des âmes mystérieuses ; la princesse russe de *Ladislas Bolsky* ou Samuel Brohl sont des types bizarres, étranges. Il excella dans les descriptions, les remarques, les réflexions, l'humour ; c'était, comme on dit, un pince-sans-rire. Il disait sérieusement des choses drôles, ce qui est proprement l'humour, la qualité des protestants. On sent chez lui le compatriote de Töpffer, de Petit-Senn. Dans la seconde partie de sa carrière, il eut moins de gaieté, plus de mysticisme, par quoi il continua de traduire son goût de l'étrangeté.

Ce fut un observateur délicat du cœur humain. Il a laissé éparses dans ses œuvres des pensées exquises dont on ferait un recueil ; il y faudrait mettre celle-ci, qui est si vraie :

« Le contraire de l'amour n'est pas la haine. C'est l'indifférence. La haine n'oublie pas. »

Il fut reçu à l'Académie française en 1882. Ce fut une réception brillante, Renan lui répondait. Cherbuliez avait pour parrains Jules Sandeau et Gaston Boissier. Il fit l'éloge de son prédécesseur Dufaure, dont il décrivit la maison natale avec un charme rare, dans une page qui est parmi ses meilleures :

« Dans un canton de la Charente-Inférieure, près de la grand'route qui conduit de Cozes à Saujon, à quelques kilomètres de l'Océan qu'on ne voit pas, mais qu'on entend, sur une terrasse en pente où fut jadis un village et qui commande un pays doux, mollement onduleux, s'élève une maison flanquée de deux fermes ; on appelle cette maison le « logis de Vizelle ». Au midi, elle est précédée par un bouquet de superbes ormeaux et par une avenue de vieux cyprès courbant le dos pour se défendre des brises salées de la mer ; au couchant, elle a vue sur une vigne, au nord sur des moulins à vent, à l'est sur un chemin bordé de pommiers qui disparaît dans un vallon dont il remonte ensuite la côte. Souffrez, messieurs, que le logis de Vizelle tienne quelque place dans ce discours ; il en tenait une grande dans les pensées et dans les affections de son maître. »

La réponse de Renan à Cherbuliez fut charmante : ce fut une dissertation d'un ton élevé et piquant sur une caste dont on ne connaissait pas alors l'appellation récente, les Intellectuels. Il eut des mots spirituels, comme lorsqu'il dit :

« L'humanité s'arrêterait si tous y voyaient clair. »

Son appréciation des romans de Cherbuliez fut jolie et délicieusement fleurie. Il plut par la fine bonhomie avec laquelle il parla, par exemple, du chef-d'œuvre de ce maître, *Meta Holdenis*, pendant la publication duquel l'auteur recevait des lettres de lectrices suppliant l'auteur de ne pas faire mal tourner une jeune fille aussi sympathique. Il raconta que M. Buloz lui-même, le directeur de la *Revue*, fut ensorcelé par elle et rêva un instant d'avoir pour secrétaire de son administration une jeune fille aussi intelligente et active. Renan ajoutait : « Nous l'avons échappé belle, monsieur ; voyez la conséquence de trop bien réussir ! »

Cherbuliez conserva jusqu'à la fin son activité et son talent. De gros chagrins abrégèrent ses jours. Il laisse un bagage considérable de romans qui sont tous excellents et un nom qu'il ne sera pas permis d'oublier dans l'histoire littéraire de ce temps.

Le *Monde Moderne* a publié le portrait de **Victor Cherbuliez** dans son numéro de décembre 1897.

***

Il n'est pas sans intérêt de lire le livre de M. Jacques Rocafort, *l'Éducation morale au lycée* (librairie Plon), non pas tant pour l'originalité personnelle des idées émises que pour la consciencieuse et commode exposition de la question, faite ici d'après tous les plus récents travaux très impartialement dépouillés et consultés.

La question en vaut la peine et est d'actualité. Le lycée d'État est-il suffisamment éducateur ? Combien de fois lui a-t-on reproché de ne l'être pas ! Comment le serait-il ? De quelle manière ? En vertu de quels principes ? M. Rocafort plaisante cette éducation qui consiste à apprendre « comment il faut saluer, tenir son couteau ou sa fourchette ». Combien de parents se plaignent que même cette éducation-là soit négligée au lycée et que celui-ci leur rend des enfants mal élevés ! Combien préfèrent les pensions libres, parce que les élèves y sont mieux formés aux usages !

Mais il y a une autre éducation, celle de l'âme, et le reproche a été souvent fait à l'enseignement de l'État de s'en désintéresser. On dit que l'Université forme des esprits et nullement des caractères, que ses professeurs sont des savants et non

des pédagogues. Il y a bien un peu de vrai. Les études préparatoires à l'agrégation donnent plus d'érudition que de dispositions à former des hommes. Les professeurs ont même une tendance ordinaire à traiter de haut la pédagogie comme une science au-dessous d'eux à renvoyer à l'école maternelle ; ils placent leur idéal plus haut et ne détestent pas de donner à leur enseignement un air de parenté avec les cours de Facultés ; ils ne connaissent pas toujours les noms de leurs élèves et moins encore le caractère de chacun d'eux, et ils s'en désintéressent.

Cela, c'est un fait, et tellement clair que, depuis une dizaine d'années, les travaux qu'il a provoqués constatent assez son existence.

Déterminer la loi morale laïque de laquelle dérivera et découlera l'éducation, découvrir dans la masse des élèves les personnalités distinctes, les initier de bonne heure aux actes ordinaires de la vie, les tourner vers la colonisation, leur inspirer l'esprit de charité, d'union sociale, l'amour de la patrie, leur parler de l'histoire locale de leur province, les attacher au sol natal, refaire l'enseignement moderne, qui n'est que le classique calqué sans le grec ni le latin, diminuer les classes trop nombreuses, ne pas changer de professeur tous les dix mois, mieux payer les proviseurs et ne pas leur demander d'inutiles diplômes, réformer la discipline, s'assurer le concours des familles, ce sont là quelques traits de l'essai entrepris par M. Rocafort pour former une éducation nouvelle et meilleure fondée sur quatre grands et généreux principes.

Le livre est agréablement écrit, sagement pensé, très nourri de faits et d'idées, très renseigné de tout ce qui s'est dit depuis ces dernières années sur ces questions. Il contient des conseils qu'il est bon de propager, comme celui-ci :

Enfin, et c'est même par là qu'il faudra commencer, il serait urgent que les familles françaises, les familles bourgeoises en particulier, s'affranchissent des idées arriérées qui pèsent sur elles et qu'elles se persuadent bien qu'elles n'ont pas à faire la fortune de chacun de leurs fils. Métier de forçat pour le père, calcul déplorable pour l'enfant qui, assuré de l'aisance, ne prend plus la peine de l'acquérir et se laisse aller au sommeil. Cette réforme est beaucoup plus importante que celle de l'internat, dont la rudesse, après tout, vaut encore mieux pour l'enfant que le dorlotage du foyer domestique ; plus importante que celle des règlements et des programmes scolaires, qui, en l'état actuel des mœurs, servent tout au moins de frein à l'esprit de désordre et d'aiguillon à la paresse. A coup sûr, elle doit leur être antérieure : car les autres ne sont pas possibles sans celle-là, la famille et la société neutralisant l'influence de l'école, ou, qui pis est, l'école se réglant finalement sur la famille et la société.

Ce passage surtout est excellent :

Ce n'est pas tout. Parmi les titres à l'avancement, il faudrait que la valeur morale et éducative du professeur obtînt un peu de l'importance vraiment abusive qu'on accorde trop exclusivement aux grades et aux diplômes. Évitons qu'un maître, qui ne s'occupe pas seulement d'enseigner et de « chauffer » ses élèves en vue d'un concours, mais qui les suit de près dans leur vie morale, ait l'air de se mêler de ce qui ne le regarde pas. Laisser ses efforts passer inaperçus, ou même l'en railler doucement, c'est, à ses dépens, une injustice ; c'est aussi porter atteinte dans l'opinion des élèves à la valeur et à la dignité du caractère qui, pourtant, dans la destinée d'une nation comme dans le sort de l'individu « pèse d'un bien autre poids que l'esprit ». *Instructions.* Tout aux diplômes! Mauvaise maxime, laquelle conduit plus tard, dans la vie, à tout pardonner au talent.

Certes, le professeur agit sur l'âme et sur le caractère de ses élèves sans le savoir, sans le vouloir. Les enfants sont très simiesques, et le professeur est facilement pour eux le modèle, l'idéal, l'impeccable et l'infaillible. Il y a une superstition du professeur chez les élèves, et tous la subissent. On le croit beaucoup plus savant qu'il n'est, beaucoup plus influent aussi et beaucoup plus considérable. Entendez des enfants causer entre eux de leurs professeurs, s'ils sont des différentes classes, ils le feront avec une curieuse rivalité d'admiration, chacun pour le sien. Ils croient aisément que leur professeur est assez fort en grec pour parler cette langue aussi couramment que Démosthène, et ils ne doutent pas qu'il ne fasse une partie de sa correspondance en latin.

L'influence des professeurs sur les élèves est considérable. Or il est impossible que des enfants passent sept et dix heures par semaine en classe avec un maître sans subir son ascendant moral. Il n'est point besoin de théorie, de leçons didactiques sur la morale, car elles seront inefficaces ; la noblesse du caractère ne s'enseigne que par l'exemple. C'est par les mille petites circonstances de la vie commune, par la façon dont le professeur se comportera en telle ou telle occasion, par ses colères, par sa douceur, par sa justice, par ses caprices, par les réflexions que lui suggéreront tel trait d'histoire, telle page de sentiment, telle réplique d'un héros de tragédie ou d'un gredin de comédie, c'est par ces effets-là, qui se renouvellent à l'infini et chaque jour, que le professeur agit sur son petit auditoire et forme ces jeunes cœurs. Cette instruction-là ne se met pas en préceptes et en formules. Elle

se prêche d'exemple, et si l'on y faisait mieux attention, loin de dire que le lycée n'est pas éducateur, on serait au contraire effrayé de l'influence qu'exercent les maîtres sur le moral des enfants, qui les imitent et les copient en tout. La vérité, ce n'est pas de rédiger de nouveaux manuels d'Éthique, bien inutiles et bien impuissants; ce n'est pas non plus de faire faire des conférences de morale par les proviseurs, ce qui peut être ou ridicule ou scabreux; mais c'est de recruter le personnel enseignant de façon à ne conférer le droit d'enseigner qu'à de braves gens pourvus d'assez de vertus, d'honneur et de courage pour que leur influence pour ainsi dire diffuse, celle qui émane autour d'eux à leur insu, soit profitable, généreuse, édifiante. Ce n'est pas les programmes qu'il faut changer, mais il ne faut choisir que des professeurs qui soient mieux que des savants, qui soient des hommes. L'agrégation devrait comporter un examen moral. On y attache trop d'importance à la syntaxe, et pas assez à la personnalité. S'il y a un mal, le remède n'est pas ailleurs.

* * *

De l'observation, de la vérité, du talent et du style, voilà qui recommande assez le roman de Fernand Lafargue, *Les Ouailles du curé Fargeas* (chez Ernest Flammarion). C'est au lendemain de l'Assemblée nationale, dans un coin du Bordelais. Le curé Fargeas habite une petite commune où il coule des jours heureux et paisibles avec sa mère, près de la maison amie de M. d'Espalion dont il a guidé la fille, Mlle Delphine, devenue la providence du pays. Il est respecté, aimé, heureux jusqu'à demander pardon à Dieu de son bonheur. L'épreuve arrive sous la forme d'un pli de l'évêché, lui annonçant qu'il est nommé curé d'un gros bourg voisin. C'est un avancement; mais notre curé en est accablé, car il va falloir s'éloigner de son amie Delphine, qu'il aime d'une affection si profonde que c'est un peu plus que de l'affection. Il y aurait moyen de refuser cet avancement. Mais il fera taire son cœur et obéira à l'évêque comme un soldat à une consigne. Au reste, le poste, là-bas, est tentant; car il est important et la tâche y est grande, au milieu de nombreux protestants et d'indifférents. Il s'absorbe dans cette vocation. Le malheur s'abat sur lui. Sa mère meurt, et il offre cette douleur à Dieu pour obtenir plus de conversions. Au chevet de la morte, il trouve Mlle Delphine, sa fidèle et pieuse amie, qui lui propose, de la part de M. d'Espalion, de revenir à Cazac; l'évêque consentira. Le pauvre curé ne serait pas seul. Il refuse, reste soumis au devoir; il fait ce nouveau sacrifice.

Il s'occupe à réunir parfois ses vicaires pour des entretiens empreints d'une bonté touchante. Là viennent l'abbé Faurès, intelligent, jeune, et bon; l'abbé Boudon, licencié en théologie et savant; l'abbé Basque, un Porthos en soutane; l'abbé Benard, un indépendant à l'esprit trop large, un disgracié de l'évêché, habitant d'un presbytère en ruine dans la montagne; le petit cercle a soulevé l'inimitié amusante du pharmacien Berchoux. Parmi les paroissiennes, Mlle Paula Caus, la présidente des Enfants de Marie; Mme Daugel, la femme de lettres; la vilaine Mme Doulard, la femme du notaire, la rivale politique du camp des dames de noblesse. Elle exploite méchamment l'affection du curé Fargeas pour Delphine, suscite des incidents de clocher, une dénonciation à l'évêché, des articles de journaux. L'évêque disperse les vicaires que cette séparation désole autant que leur bon curé. Sur ces entrefaites, le notaire Doulard lève le pied, emportant toutes les économies du pays, et le brave curé est malade à la pensée qu'il a quelquefois donné le conseil de placer des fonds chez Doulard, qu'il croyait excellent chrétien. Mlle Delphine meurt; le dernier vicaire resté près de lui s'en va; le vide se fait, et il meurt, n'ayant auprès de lui que sa servante.

Par ce récit des faits, on voit quel est le ton et quelle est l'inspiration de ce roman touchant et aimable, aisément écrit, plein d'une observation sûre, peuplé par des gens bien vivants au milieu de tableaux pittoresques. Mais notre éloge se taira devant celui d'un maître du roman, dont le nom fait autorité et dont l'opinion est précieuse; c'est Hector Malot, dont il nous est donné de publier ce fragment de lettre inédite adressée à l'auteur de ce roman :

C'est un plaisir bien doux, mais aussi bien rare, de pouvoir envoyer des félicitations sincères et complètes à un confrère. Ce plaisir, vous me le donnez, et je vous assure que je suis charmé de vous crier mon applaudissement en achevant *les Ouailles du Curé Fargeas*. Ça été un acte de courage de prendre un sujet aussi scabreux, aussi dangereux que celui de la séduction du confesseur par ses pénitentes. Ça été un grand talent de le traiter avec l'indépendance et la dignité qui vous ont inspiré et soutenu tout le temps, sans faiblesse, sans concession d'un côté ou d'un autre; car vous connaissez trop bien ce monde pour ne pas savoir que vous ne donneriez, en étant sincère, satisfaction ni aux anticléricaux ni aux dévots : ceux-là, parce qu'ils n'admettent pas qu'on soit indépendant; ceux-ci, parce qu'ils n'admettent pas, dans leur foi inquiète, qu'on traite certains sujets dont ils ont peur.

Moi, je vous applaudis chaudement, mais ça compte bien peu, car avant tout je suis romancier. Mais où le romancier reprend sa valeur, c'est dans les compliments qu'il vous adresse pour l'exécution de votre œuvre, pour l'observation qui l'a inspirée, pour la langue qui t'a racontée, aussi bien pour le récit lui-même que pour la façon dont s'expriment vos personnages, d'un monde si spécial, dans lequel l'habitude et la profession marquent le caractère d'une empreinte si forte.

Il est vrai que l'auteur a su nous intéresser à tous ces abbés, qu'il sait rendre sympathiques pour leur bonté et leur dévouement et à qui il a assuré des physionomies bien différentes et bien personnelles. L'étude du sentiment de tendresse pure qui unit le curé Fargeas et son élève, Mlle d'Espalion, comme aussi Mlle Paula Caus et le vicaire Faurès, est traitée d'une touche délicate et habile, émue et touchante. C'est une excellente peinture des gens d'église, dans la note de l'abbé Constantin, sans l'âpreté des romans de ses confrères dans ce genre, Ferdinand Fabre ou Paul Junka.

*
* *

Le roman de Mme Camille Pert, *Leur Égale* chez Simonis Empis, est d'une invention originale et d'une expression bien littéraire ; il discute une thèse toujours palpitante : la question de l'égalité de l'homme et la femme. C'est une idée toute moderne et qui fait son chemin. Nous sommes loin du temps où les pères de l'Eglise débattaient la question de savoir si la femme n'a pas une âme de qualité inférieure, comme celle des chiens et des chevaux, et où un concile décrétait que la femme ne devait pas manger de viande, les légumes étant assez bons pour elle. Et plus près de nous, Bossuet n'appelait-il pas la femme « le produit d'un os surnuméraire » ? Nos plus récents moralistes ont souvent été bien sévères. On connait le mot d'Alexandre Dumas fils :

— Dieu a fait la femme après l'homme. Il a dû la créer en fin de semaine, un samedi ; cela sent la fatigue.

Ce n'est pas l'avis qui prévaut aujourd'hui, et ce n'est la thèse de *Leur Égale*. Un mot vous fera saisir aussitôt le sens et la portée de cette œuvre.

Adrien et Thérèse s'aiment, et Thérèse dit, à un moment, cette phrase qui résume la situation :

— C'est lui la femme, et moi l'homme.

Voilà le sujet. Une femme plus virile que son amant. C'est une tendance ; seulement, cela, ce n'est plus de l'égalité, c'est de la supériorité. Les femmes sont si gourmandes !

Or Thérèse, c'est un vrai garçon manqué. Elle fume, elle sait du grec ; elle connait le commerce, la physiologie ; elle est pudique tout juste comme un interne ; elle est très moderne, intelligente, très pondérée, loyale ; elle répudie les timidités féminines, et elle cause de tout. Elle veut vivre, agir, parler en homme. Elle aime un officier. De même que les hommes choisissent une maitresse et lui font quitter son métier pour l'installer mieux, de même elle prend Adrien, en fait son amant, le fait démissionner, le case comme employé dans la librairie qu'elle dirige, et ne veut obéir qu'à ses instincts. Elle ne cache pas sa liaison, car toute précaution serait une entrave à sa liberté virile ; elle paye les dettes d'Adrien, qui est dans tout cela un peu le petit garçon et l'entretenu complaisant. Thérèse est logique, elle est franche, elle est décidée ; mais il manque en face d'elle un homme de sa trempe. Au demeurant, elle dit et pense des choses nettes, bien vues, et telle page de ce livre résume quelques-unes des idées les plus troublantes de ce problème ; car il est difficile d'être d'un autre avis. Ecoutez Thérèse discuter avec quelques amis. Un sculpteur, chez qui elle pose le nu, dit :

— Mon Dieu, je crois le cerveau de la femme exactement conformé comme celui de l'homme... et, par conséquent, susceptible des mêmes opérations. Mais quel bien moral la femme retirera-t-elle d'occuper dans la société la même place que celle de l'homme ? Voilà, selon moi, la plus grave, la seule question.

Louise Dose eut une exclamation approbative.

— Parbleu !... Il y a déjà trop de concurrence... Les hommes s'égorgent. Qu'est-ce que ce sera lorsque les femmes se rueront aussi à l'assaut !...

Thérèse s'irrita

— Un mal, un bien !... c'est affaire d'opinion ! Le fait est que, de jour en jour, la femme avance plus loin dans la mêlée... et, si elle s'y jette, c'est que tout l'y pousse !...

— Alors, décidément, fit La Mine sardonique, votre feuille sera féministe ?

La jeune fille redressa la tête.

— Je ne sais pas au juste ce que vous entendez par ce terme... il y a tant de tendances, tant de drapeaux différents ! Tous nos efforts tendront à rendre la femme apte à remplir le rôle qui, par la force des choses, glisse sur ses épaules, et dont elle sera chargée en un temps certainement rapproché...

— La femme d'aujourd'hui est une folle, une vaniteuse !... L'humble place, dont se contentait son aïeule, ne lui suffit plus... le coin du feu, sa chaise au chevet des enfants lui pèsent et l'ennuient... Il lui faut la toge, le sabre ! Tout ce qui bruit et reluit !...

Une rougeur de colère monta au front de Thérèse.

— Dites-moi donc ? Si la femme cherche à travailler, à produire maintenant, est-ce bien par besoin d'agitation, par puérile ambition ?

Ne serait-ce pas souvent parce que la lâcheté, l'égoïsme de l'homme la forcent à s'inquiéter de son existence et de celle de ses enfants, l'obligent à sortir du repos qu'avaient nos mères, et qu'elle ne demanderait pas mieux, peut-être, de conserver si on le lui permettait ?...

Cependant des intéressés lancent sur Adrien une jolie jeune fille, Germaine, qui flirte et le détache de Thérèse. L'ancien officier est déjà las de la librairie et de ses travaux; avec Germaine ce sera la vie au grand air, dans un château. Et le mariage se fait ; c'est même Thérèse qui achète ce qu'il faut et qui aménage l'intérieur, où elle se donne aussi le plaisir de goûter une dernière fois à l'amour. Virilement, elle lâche André, car ce n'est plus la femme qui est lâchée. Mais une fois rentrée chez elle, elle pleure, elle songe à se tuer; elle a une défaillance féminine, dont elle se reprend aussitôt, pour commencer sa vie nouvelle de femme sans féminité, seule, libre, mais abandonnée, tout attristée d'avoir oublié le mot du poète qui reste même après ce roman intéressant, vivant et bien conté, la vraie définition de la femme :

— La femme est comme la vigne : elle enivre et elle s'appuie.

La femme dira :

— Mais d'abord, il faut vivre !

Eh ! oui, tout le féminisme est là ! Mais il coûtera cher à la femme.

* * *

La Nichina de M. Hugues Rebell appartient à cette fine et artistique *Collection Nymphée* que M. Borel sait faire et imprimer et illustrer avec goût et agrément. L'histoire contée dans ce joli petit livre n'est pas destinée à la famille, et beaucoup de grâce y cache beaucoup de crime, encore que les aventures de la courtisane Nichina y soient contées avec talent, aisance et fécondité. De les suivre partout, ce serait une longue affaire; car ce roman est bâti sur le patron de ces prolixes romans espagnols dont la matière suffirait à corser cinq romans des autres pays, notamment de l'Allemagne. Le début donnera à penser si le récit est mené bon train, puisque, à la quatrième page, il y a déjà eu un flagrant délit, un homme mort et une femme jetée à l'eau dans la lagune de Venise. C'est Lorenzo, gentilhomme vénitien, qui accomplit cette tâche ardue; puis il se sauve chez son ami Lelio. Celui-ci le renvoie à son confesseur Coccone, qui le dirige vers le couvent des Frères mineurs, dont le portier Arribavena est un ivrogne peu recommandable. Lelio et Arribavena vont quêter par la ville; ils arrivent chez une courtisane convertie, la Nichina, qui leur offre à souper et leur raconte sa vie. Ses premiers souvenirs évoquent l'existence des paysans, les rapts de la soldatesque, la fuite éperdue, les scènes odieuses du ménage de ses parents, chez son frère le cordonnier Ferro, et l'amour tendre qu'elle conçut pour son cousin Guido.

Des cris, des galops : c'est l'émeute. Guido cache Nichina chez Mgr Benzoni, dont le palais ressemble plutôt à un repaire. Elle est obligée de s'enfuir, tombe aux mains d'un Africain qui l'emporte dans sa felouque, — le récit rappelle par endroits à la fois Scapin, Candide et les comédies latines; — des soudards ivrognes la saisissent; elle leur échappe, flétrie, pour entrer chez l'impure comtesse Morosina, où l'Arétin aurait pu prendre des inspirations. Elle berne un peintre excellent, elle ruine un Juif, connaît tous les plus grands seigneurs, va à la guerre, se retrouve un second frère qu'elle ignorait, aime Guido jusqu'à le tuer, reçoit la visite du doge et met dehors les deux frères quêteurs qui l'ont écoutée pendant quatre cents pages. Lorenzo se retire chez une vieille tante et emploie ses loisirs à écrire l'histoire qu'il vient d'entendre. Il retrouve ensuite sa maîtresse qu'il croyait noyée depuis le soir où il l'avait jetée par la fenêtre dans le canal et va avec elle manger une carpe sauce bolonaise chez Balthazar Giacodo.

Ce sont là seulement quelques indications des incidents pressés et multiples qui bourrent ce roman très touffu et parfois très libre. C'est le genre des nouvellistes espagnols, et, par conséquent de leurs imitateurs, les romantiques, Théophile Gautier en tête, ou, avant eux, Scarron et Richebourg — celui du XVIIIe siècle. Les dessins d'Auguste Lay ont un certain charme et illustrent de pittoresques vues le décor agréable de cette histoire qui est aussi longue que le Marcos de Obregon, et qui apporte toute la faconde castillane dans la Venise du XVIe siècle, si poétique avec ses couvents, ses pigeons et ses mâts rayés qui plongent dans l'eau bleue pour amarrer les gondoles.

Par contre, voici deux livres pour la famille.

L'honnêteté la plus chaste préside au bon livre de Gaston Toudouze, *la Bête à bon Dieu* chez Prox, qui raconte un drame de la *Vie familiale*, titre général de cette série.

C'est l'histoire de deux sœurs ruinées par leur père.

Le banquier Hudin dirigeait un vaste établissement de crédit et menait une vie fastueuse, élevant ses filles Paule et Madeline dans des habitudes dignes de leur fortune. Quand vint la ruine, il se tua. La mère demeura avec ses deux enfants fort

dissemblables de caractère. Paule, l'aînée, belle comme sa mère, mais aussi froide, hautaine, vaine ; Madeline, la cadette, bonne, douce, compatissante et secourable. Celle-ci a protégé un pauvre homme, Prochas, que son père avait écrasé en voiture ; elle l'a fait entrer comme employé dans les bureaux paternels, et Prochas lui est tout dévoué, tant elle est sympathique. Seule, elle pleura sincèrement son père. La mère supporta mal la ruine et l'abandon ; elle devint paralysée et quasi folle. Quant à Paule, elle ne se résigna pas, et la pauvreté trouva en elle une révoltée. Elle fut, il est vrai, fort éprouvée. Son fiancé, Marcel Lobénie, l'abandonna pour porter ses vœux vers une dot plus ronde ; puis, désossé de tout scrupule, et toujours sous l'impression qu'avait faite sur lui la beauté de Paule, il poussa l'audace et le cynisme jusqu'à lui offrir de devenir sa maîtresse après son mariage. Paule, indignée, ressent d'autant plus vivement l'injure que celle-ci lui fait mieux connaître le mépris que le monde fait des filles ruinées.

Heureusement, Madeline est là, ange de dévouement, suffisant à tous les besoins du pauvre ménage par son labeur acharné, souriante toujours et se dévouant aux autres.

Cependant, la pauvre consolatrice éprouve aussi les angoisses du cœur. Elle aime René Marzan. Mais elle renonce volontairement à cet amour, d'ailleurs partagé, car les parents de René ont été ruinés par son père le banquier. René lui-même s'écarte de cet amour, car il sait bien que ses « vieux », les victimes de Hudin, ne donneront jamais leur consentement à un mariage avec la fille de leur bourreau.

Ainsi vit Madeline, bonne, douce, consolante et résignée, renonçant à l'amour, au mariage, à la maternité ; ainsi continuera-t-elle de vivre, soignant la vieille mère infirme et délaissée, réconfortant sa sœur ; elle est et elle restera pour tous « la bête à bon Dieu », chantant au triste foyer la chanson qui endort les maux : Dodo, l'enfant do !

Roman honnête, moral, d'une originalité douce et facile, d'un style coulant et aisé ; il plaira par sa simplicité et sa bonne grâce, par le pittoresque de quelques scènes, par l'étrange et intime poésie de cet intérieur lamentable et assombri qui oppose en contraste la misère triste de la fin aux somptuosités éclatantes et élégantes du début. Il est seulement regrettable, au point de vue littéraire, que le langage vraiment bien incorrect des personnages qui appartiennent au peuple gâte et déforme la tenue du style. Il y a moyen de donner l'impression du populaire sans user de l'argot de la rue.

Les *Récits du temps passé*, de M. Maurice Maindron, publiés par la maison Mame, sont assurément un fort bon livre pour la jeunesse ; ils eussent pu être quelque chose de plus. A première vue, on y est même trompé, tant les apparences sont flatteuses. Le volume est un petit in-folio et affecte une prestance superbe ; l'exécution typographique honore ses presses. Mais à y regarder de plus près, les illustrations sont démodées et un peu simplettes, et les récits eux-mêmes n'ont pas la saveur qu'on est en droit d'attendre du conteur de *Saint-Cendre*. M. Maurice Maindron est un des hommes de France qui sont le mieux familiarisés avec le passé de notre pays ; il connaît l'armement des chevaliers mieux qu'un armurier de la vieille rue au Fer. Aussi vrai qu'il n'est bonne lame que de Châtellerault, il est très documenté.

Le document l'a gêné dans la gestation de ce livre qui n'est pas très bien à terme et garde un caractère hybride. Est-ce pour les savants ? Certes, non, j'en appelle aux gravures. Est-ce pour la jeunesse ? Alors, le récit est bien grave ; il est d'un homme sérieux qui ne sait guère parler aux jeunes gens. Entre les *Récits des temps mérovingiens* écrits pour les grands et l'*Histoire de France racontée à mes petits-enfants*, il y avait place pour un choix de récits agréables, doucement remaniés. Or ces récits, c'est de la pure histoire, et il manque à ce livre de récréation d'être assez récréatif.

Par exemple, il est instructif, et il y a de quoi apprendre. Les candidats au prix d'histoire du concours général, s'ils ne s'y divertissent pas, trouveront matière à préparer leurs compositions ; et cela vaut d'être signalé.

Le chapitre sur les *mystères* est faible et ne répond plus aux récentes acquisitions de la science à cet égard. On dirait quelque article hâtivement fait. La gravure qui l'illustre est totalement fausse et ne reproduit pas la scène du mystère avec ses mansions. L'auteur explique encore le théâtre comme s'il était disposé par étages, alors qu'on a reconnu qu'il était tout en largeur et non en hauteur. Ces quelques pages, qui ne sont plus comme le reste le récit d'un événement, eussent pu disparaître ; elles rompent l'unité sans profit et avec perte.

Léo Claretie.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

L'électricité qui se trouve tout autour de nous dans l'atmosphère joue certainement un grand rôle dans l'existence des êtres; elle n'a pas été mise là dans le seul but de faire du bruit en temps d'orage et doit avoir d'autres fonctions à remplir.

C'est ce que pense depuis plusieurs années le frère Paulin, aujourd'hui directeur de l'Institut agricole de Beauvais. « Toutes les forces de la nature, dit-il dans une brochure qu'il vient de nous adresser, sont à la disposition de l'homme; celui-ci doit employer son intelligence à s'en emparer et à les rendre productives selon ses intérêts. S'il nous est prouvé que l'électricité est favorable à la végétation, la Providence a dû mettre à la portée de l'homme cette force nécessaire; il lui reste à découvrir le moyen de l'employer. »

Si l'influence de l'électricité est bien connue, constatée et aujourd'hui méthodiquement appliquée dans le règne animal pour le traitement de certaines maladies, cette influence est moins évidente sur le règne végétal. Elle existe cependant, et les observateurs ne l'ont pas laissée passer inaperçue; on a remarqué notamment depuis longtemps que les plantes croissent pour ainsi dire à vue d'œil après un orage. Dès les débuts de la machine électrique, l'abbé Nollet et d'autres firent des expériences à ce sujet. L'abbé Nicolas Bertholon notamment avait, à la fin du siècle dernier, imaginé d'arroser un jardin avec de l'eau électrisée. Un homme tenant l'arrosoir se plaçait sur un plateau de verre et on le reliait au moyen d'une chaîne à la machine électrique. Les résultats ne furent probablement pas très évidents, car on ne fit aucune application du procédé; mais, plus tard, bien des savants reprirent sous d'autres formes l'étude de l'influence de l'électricité sur la végétation. Un habitant de Lyon, M. Beckeinstener, fit à ce propos des expériences nombreuses et c'est en sa compagnie que le frère Paulin, frappé des résultats obtenus, fut amené à s'intéresser tout particulièrement à l'électro-culture; il s'y adonna d'une façon complète et les expériences instituées par ses soins ont attiré l'attention du monde agricole dans tous les pays; par la situation qu'il occupe aujourd'hui, il est du reste fort bien placé pour poursuivre utilement ses travaux.

L'électrisation des graines avant leur ensemencement a donné des résultats parfois contradictoires, cependant quelques essais semblent assez probants. Ainsi, des haricots après avoir été humidifiés sont placés sur un plateau métallique et soumis à l'influence d'une machine statique pendant deux ou trois jours; semés en même temps que d'autres, ils lèvent les premiers et donnent une végétation plus forte. D'autres essais ont aussi été tentés en plaçant auprès des plantes en expérience des plaques de zinc et de cuivre; certains résultats sont très intéressants, notamment ceux obtenus sur les betteraves par

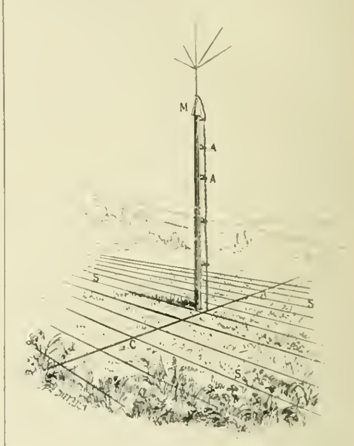


Fig. 1. — Géomagnétifère, appareil installé par le frère Paulin pour étudier l'influence de l'électricité sur la culture et en particulier sur la pomme de terre. Dans plusieurs cas le rendement a été notablement augmenté.

M, godet en porcelaine supportant les tiges de fer; A, conducteur métallique reliant ces tiges aux conducteurs B, C, S enterrés dans le sol.

M. Delestrez. Mais en somme, pour réussir en agriculture, il faut faire simple; le cultivateur est déjà en général assez réfractaire au progrès pour qu'on n'entoure pas les idées nouvelles de complications, si on veut les lui faire accepter.

Aussi le frère Paulin donne-t-il la préférence au procédé du paratonnerre de Franklin, déjà employé par la plupart des expérimentateurs qui l'ont précédé et il lui a conservé le nom de « géomagnétifère » que lui avait donné l'un d'eux, M. Beckeinstener.

A quoi bon en effet chercher à produire de l'électricité par des piles ou des ma-

chines, procédé toujours coûteux et compliqué, puisqu'elle existe naturellement autour de nous. Il est facile de se rendre compte de son passage d'une façon permanente dans le paratonnerre ; on aura soin seulement de prendre les précautions nécessaires pour ne pas être victime de l'expérience comme le fut Richmann en 1753. On érige une perche de dix mètres environ à l'extrémité supérieure de laquelle on fixe cinq ou six tiges de fer pointues, de 0m,50 de long, reliées à un fil métallique qui descend sur des isolateurs jusqu'à terre ; à ce fil on attache une lame d'argent qu'on plonge dans un vase en verre contenant de l'eau acidulée ; en regard de cette plaque et dans le même liquide on en place une seconde reliée également à un fil métallique qui aboutit à un puits ou un sol humide (c'est là la précaution utile à prendre). Si on examine l'intervalle qui existe entre les deux lames d'argent, on voit une traînée blanchâtre qui chemine tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre ; elle est produite par un sel d'argent qui, formé à l'une des lames par le courant électrique, le suit jusqu'à l'autre lame. Le sens de la marche varie parce que, suivant que le potentiel de l'air est plus élevé que celui de la terre, ou réciproquement, l'électricité circule dans un sens ou dans l'autre dans le paratonnerre, mais elle circule toujours.

En supprimant les lames d'argent et le vase contenant l'eau acidulée, c'est-à-dire en réunissant directement au sol le fil qui aboutit aux pointes, on a le géomagnétifère (fig. 1) tel qu'il doit être employé. Un conducteur principal CB s'étend de chaque côté et on y attache, espacés de deux mètres l'un de l'autre, des conducteurs secondaires SS de plus faible section. Le tout est enterré complètement et peut même l'être assez profondément dans certains cas pour ne pas gêner la culture. Quelle est exactement l'action qui se produit ? Voilà ce qu'on expliquera peut-être plus tard. Doit-on admettre que le courant permanent ainsi créé exerce une action chimique sur les sels terreux ou sur les gaz qui avoisinent la semence ? Cela n'aurait rien d'impossible, étant donnés les effets chimiques bien connus de l'électricité. Pour le moment, le principal est de procéder empiriquement et de constater le résultat des expériences ; celles-ci peuvent être nombreuses, vu la facilité d'installation et le peu de frais qu'elles nécessitent : un appareil tout installé revient à une cinquantaine de francs environ. Dès 1891, le frère Paulin, qui était alors à Montbrison, a installé deux appareils dans un champ de pommes de terre ; tous les cultivateurs de la région s'accordent à reconnaître que l'action fut manifeste. Dans la partie où se trouvaient les fils conducteurs, les tiges des tubercules avaient une vigueur double de celle des autres plants non influencés ; à la récolte on constata, en outre, que la partie de terrain en expérience donnait 90 kilogrammes de pommes de terre, tandis que la même surface à côté n'en donnait que 61 kilogrammes. De plus la maturation avait été avancée de plusieurs jours. Ces faits sont constatés par des procès-verbaux signés des principaux cultivateurs du pays. On fit l'analyse de la terre et de la plante : on put constater que le terrain n'avait pas subi de modifications sensibles et que les tubercules influencés avaient une plus grande teneur en fécule. Des expériences analogues furent faites aussi sur d'autres genres de culture et notamment sur les vignes ; en général on a constaté de très bons résultats.

Depuis, le frère Paulin n'a cessé de faire de nouveaux essais et de les faciliter chez les autres, donnant tous les renseignements nécessaires et se chargeant même de faire construire les appareils ; à lui seul il aura créé l'électro-culture, car nous ne voyons pas que jusqu'à présent on lui soit beaucoup venu en aide. Si cependant ce procédé doit réellement augmenter la quantité et la qualité des récoltes, il serait temps de passer de l'expérience à la pratique et de répandre partout son usage en facilitant l'installation des appareils. C'est en culture surtout que l'exemple du voisin est nécessaire pour combattre la routine.

* * *

On ne se doute généralement pas combien il est important de pouvoir respirer par le nez.

Dans un récent travail sur la *Pathologie de la respiration nasale*, le docteur Henri Mendel nous ouvre à ce sujet des horizons nouveaux ; car il estime que quantité de maladies proviennent d'une affection des fosses nasales qui empêche, ou diminue, l'accès de l'air par cette voie importante ménagée par la nature. Pour se rendre compte de cette importance, il suffit de consulter la coupe anatomique d'une tête humaine ; on voit alors que la trachée T (fig. 2) qui conduit l'air aux poumons est presque à angle droit avec l'axe de la bouche, tandis qu'elle se trouve dans le prolongement du pharynx P où débouchent les fosses nasales 1, 2, 3. Celles-ci sont des parties osseuses en forme de cornet, tapissées de muqueuses au nombre de trois de chaque côté et le long desquelles circule l'air pour arriver au pharynx. La trachée se termine par l'épiglotte E, sorte de soupape que nous fermons automatiquement quand nous

avalons les aliments qui ne doivent passer que par le canal voisin N œsophage pour arriver à l'estomac. Quand nous « avalons de travers », comme on dit vulgairement, c'est que l'épiglotte n'a pas pris assez rapidement la position E indiquée en pointillé sur notre gravure, pour fermer le passage destiné à l'air seul. Pour se rendre compte de la nécessité qu'il y a à bien respirer il n'est pas inutile de savoir aussi exactement que possible quelle quantité d'air nous est nécessaire. On a reconnu qu'un homme de taille moyenne fait passer par ses poumons un demi-litre d'air par chaque mouvement respiratoire; il y a 16 inspirations par minute environ, ce qui représente 11 520 litres par 24 heures; d'autre part on sait que notre organisme enlève 5,5 pour 100 d'oxygène à l'air respiré; notre consommation d'oxygène est donc de 633 litres par jour; telle est la ration qui peut être considérée comme nécessaire. On comprend facilement que si, par suite d'une raison quelconque, l'arrivée d'air n'est plus que de 400 centimètres cubes au lieu de 500 à chaque inspiration, cela fait au bout de la journée un déficit d'oxygène assez important environ 130 litres et notre sang qui vient justement dans les poumons pour se revivifier au contact de l'oxygène ne trouve plus son compte.

Par la simple inspection d'une coupe verticale de la tête humaine on voit que le conduit nasal est disposé de manière à laisser passer, pour le même temps et le même effort, une quantité d'air plus grande que celle qui passe par la bouche. En outre, par son passage sur les cornets, l'air se réchauffe et s'humidifie; il se débarrasse aussi d'une partie des poussières qu'il contient mouchez-vous après huit heures de chemin de fer et vous en aurez la preuve): en somme il est bien mieux préparé pour arriver au poumon sans produire d'irritation sur son passage; la bouche ne s'acquitte que fort mal de cette besogne.

De plus le sens olfactif, qui réside précisément dans les fosses nasales, est là pour nous prémunir contre l'inspiration d'un air vicié.

Chez bien des animaux les pachydermes, les cétacés la respiration par la bouche est impossible: bouchez-leur le nez, ils seront étouffés. Le cheval ne respire pas par la bouche; à la rigueur il pourrait inspirer par là; mais la conformation du voile du palais est telle qu'il ferme hermétiquement l'arrière-bouche, formant soupape du dedans au dehors, dès que les aliments sont passés. Il n'y aurait donc pas possibilité d'expiration de l'air absorbé et par conséquent étouffement si les voies nasales sont obstruées. En considérant la conformation du système respiratoire de l'homme, on voit combien le canal nasal est large et comme il débouche facilement, par courbe peu prononcée, presque directement dans l'orifice de la trachée; cette respiration est si naturelle du reste que

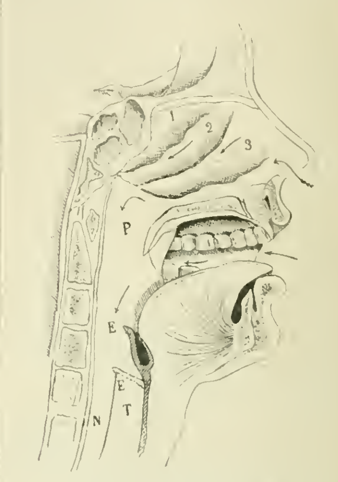


Fig. 2. — Schéma des voies respiratoires montrant l'importance de la respiration par le nez.

L'air arrive en plus grande quantité par cette voie (si elle est en bon état) que par la bouche. 1, 2, 3, fosses nasales; P, pharynx où l'air se réchauffe et s'humidifie; T, trachée, canal où l'air passe aux poumons; E, épiglotte qui obstrue cette voie (position en pointillé) au moment où on dirige les aliments dans l'œsophage N.

l'enfant qui vient de naître n'en connaît pas d'autre. C'est peu à peu qu'on est amené à respirer par la bouche quand la voie nasale s'obstrue plus ou moins, ensuite on prend cette habitude et on n'y prête aucune attention. Les affections du nez, souvent peu gênantes, à peine sensibles, ont donc une grande importance; la rhinologie ou étude des fonctions du nez est une science nouvelle et les travaux du docteur Mendel nous montrent qu'elle aura une heureuse influence sur le traitement d'une foule de maladies qui proviennent tout simplement de ce que nous ne savons pas respirer, ou, plutôt, disons à notre excuse que nous ne pouvons pas respirer comme il convient; aussi nous ne saurions trop surveiller notre nez.

* * *

Nous avons à plusieurs reprises parlé de l'installation des tramways électriques et nous devons encore aujourd'hui revenir sur la question, toujours ouverte, du trolley. On sait que le procédé qui consiste à mettre des accumulateurs dans la voiture pour fournir le courant électrique au moteur est très défectueux à cause de la détérioration rapide des accumulateurs. La solution économique vraiment pratique, à tel point qu'elle se répand partout avec une rapidité étonnante, c'est la prise du courant sur une canalisation disposée le long de la voie et alimentée par une usine centrale. Le moteur de la voiture doit alors être relié constamment à cette canalisation et c'est ici que les procédés diffèrent suivant les circonstances. Le moyen le plus simple et le plus employé consiste à faire cette jonction au moyen d'un fil souple raccordé à un petit chariot minuscule trolley qui suit la canalisation placée en l'air sur des poteaux. Mais on ne saurait admettre partout l'installation de cette ligne aérienne de câbles électriques et beaucoup de gens aimeraient mieux la voir sous terre; outre son aspect plutôt disgracieux elle offre un danger permanent; car, en cas de rupture, les extrémités devenues libres tuent les passants par leur poids et les foudroient par-dessus le marche.

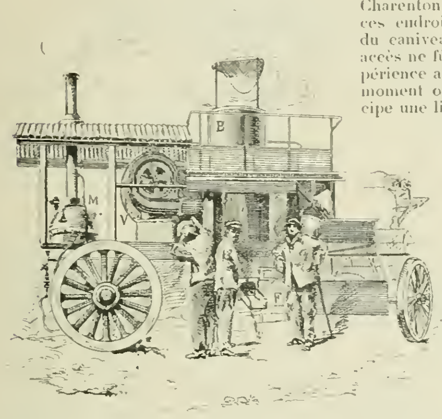


Fig. 3. — Cubilot portatif pour la soudure des rails de tramway.
M, machine à vapeur; V, soufflerie du cubilot B où la fonte entre en fusion pour être recueillie en F à mesure des besoins.

Sous terre, elle n'offre plus cet inconvénient; mais son rattachement à la voiture est un peu plus difficile. La solution la plus simple consiste à ménager une fente entre deux rails sur l'un des côtés de la voie, de façon à laisser passer une tige, partant de la voiture, qui va cueillir le courant dans le caniveau. Déjà en pratique à l'étranger depuis un certain temps, l'essai de ce système vient d'être fait, ainsi que nous l'avons signalé dernièrement, pour le tramway allant de la Bastille à Charenton. On pouvait craindre que, dans ces endroits très fréquentés, l'entretien du caniveau et de la fente qui y donne accès ne fût rendu impossible; mais l'expérience a démontré le contraire, et en ce moment on construit sur le même principe une ligne beaucoup plus longue, reliant la gare de Courcelles à la gare Montparnasse. Le caniveau qui porte le fil sur lequel doit courir le trolley est parfaitement étanche, et on peut le nettoyer facilement de temps en temps en y faisant des chasses d'eau. Le procédé employé pour cimenter intérieurement le caniveau est assez amusant; comme il est fort étroit, un homme ne pourrait y passer, et c'est un gamin qui est chargé du travail; mais, quelque mince et fluet qu'il soit, il ne saurait avancer dans cet étroit couloir, où l'air et la lumière lui arrivent très suffisamment par la fente supérieure, mais où il n'a pas ses coudées franches; aussi le place-t-on sur une toile, sorte de très large sangle, suspendue à un petit chariot qu'un ouvrier pousse lentement de l'extérieur. De cette façon, il progresse sans fatigue, et les sections en construction sont du reste assez courtes pour qu'il ne reste que peu de temps dans cette position. Sur les chantiers de cette nouvelle ligne on remarque une autre particularité, c'est la soudure des rails entre eux. C'est une pratique déjà vieille en Amérique, où on a pu se rendre compte de la façon parfaite dont se comporte une voie sur laquelle l'espace libre entre chaque rail est supprimé. Les effets de la dilatation ne sont pas aussi redoutables qu'on se l'était imaginé, et, dans le cas spécial des tramways, surtout lorsque les rails, encastrés dans le pavé de la rue, sont maintenus de toutes parts, il n'y a aucun danger. On s'en est

du reste rendu compte dès 1892 en observant une section de voie de 500 mètres, spécialement construite à cet effet. Aucun dérangement ne s'est produit, bien que la température ait varié depuis 10 degrés sous zéro jusqu'à 40 au-dessus.

Aussi, depuis ce temps, les Américains soudent-ils leurs rails de tramways; ils obtiennent ainsi un meilleur roulement, permettant une plus grande vitesse et évitant aux voyageurs les secousses si désagréables par leur continuité au passage de chaque raccord. Pour le cas où le rail doit servir de fil de retour dans un tramway électrique, on a, par la soudure, une conductibilité que ne donnent pas les joints mécaniques les plus soignés.

Le procédé employé ici pour faire la soudure consiste à couler de la fonte sur chaque joint. Une voiture que des chevaux amènent sur le chantier porte tout le matériel d'une fonderie de seconde fusion (fig. 3) ; c'est la roulotte métallurgique. On y trouve une machine à vapeur M, un ventilateur puissant V et un cubilot B. Lorsque cette usine en miniature fonctionne dans les rues vers le soir, lançant en l'air ses flammes bleues qui éclairent d'un reflet fantastique le cercle des badauds accourus, l'effet est très pittoresque. Au sortir du cubilot, la fonte est reçue dans une louche qui sert à la verser sur le joint. Les rails étant déjà en place, une presse P en fer les maintient (fig. 4) et sert aussi à fixer provisoirement de chaque côté deux coquilles en acier, destinées à retenir la fonte liquide. On aperçoit sur notre dessin l'une de ces coquilles, D, non encore en place. On les applique, comme nous l'avons dit, de chaque côté des rails, et au moyen d'un lut, on bouche toute issue à la fonte, qui se refroidit ainsi sur place et forme un joint parfait. Après refroidissement, on enlève les coquilles qu'on va reposer plus loin.

*
* *

On a proposé dernièrement de remplacer le pétrole par l'alcool dans les moteurs; mais, d'après les analyses comparatives faites par M. Müntz, le pouvoir calorifique de l'alcool est de près de deux fois moindre que celui de l'essence de pétrole. Des essais ont été faits sur des voitures automobiles et les résultats ne sont pas concluants; pour les uns, ils sont excellents, parce que le moteur marche régulièrement; mais les adversaires répliquent qu'il ne marche pas économiquement. Il y a quelque temps déjà que M. Ringelmann a démontré qu'avec un litre d'alcool

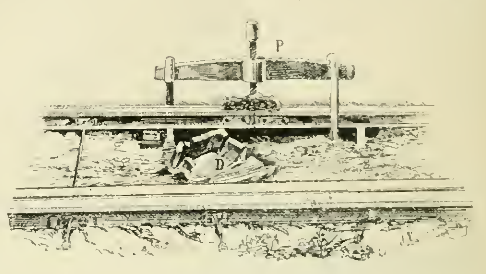


Fig. 4. — Joint de deux rails en préparation pour la soudure.
D, coquille qui va être placée contre le joint pour retenir la fonte au moment de la coulée; P, presse qui maintient le joint.

à 90 degrés on ne pouvait obtenir qu'une puissance de 3 chevaux à l'heure, tandis qu'on en obtient 6 avec la même quantité d'essence de pétrole, et dans une communication à la Société nationale d'agriculture, il estimait que, au point de vue du prix, on obtient la même puissance avec 1 fr. 75 d'essence qu'avec 5 fr. 65 d'alcool dénaturé; mais peut-être que les moteurs dont il s'est servi n'étaient pas bien appropriés pour l'emploi de l'alcool, car, récemment, on semble avoir obtenu de meilleurs résultats en Allemagne; il est vrai que l'alcool y est d'un prix moins élevé que chez nous. En admettant que la substitution puisse se faire avantageusement au point de vue thermique, ce qui n'est pas prouvé, il faudrait alors, pour la rendre pratique, arriver à un fort dégrèvement sur les droits de régie.

*
* *

On nous assure qu'un habitant de l'Amérique du Sud a lutté avec avantage contre les cyclones à coups de canon; ce n'est pas la première fois que nous entendons dire que le tourbillon d'air peut ainsi être détruit par un ébranlement brusque de l'atmosphère. Quoi qu'il en soit, après la guerre de Cuba, quelques canons furent achetés par un cultivateur qui les installa chez lui et prétend avoir, par leur emploi, évité trois cyclones cette année. D'un autre côté, en Syrie, en Vénétie et dans le Piémont, l'artillerie est assez fréquemment employée contre la grêle.

A Conegliano, par exemple, 30 stations de détonations sont partagées en deux groupes sur un terrain d'une vingtaine de kilomètres avec des angles rentrants, des éperons qui font saillie de quatre ou cinq kilomètres sur le périmètre à protéger. Les observations publiées depuis quelques années en Italie semblent confirmer les effets heureux produits par cette stratégie nouvelle. La guerre secourant l'agriculture, voilà un beau sujet de concours pour le prix de Rome.

*
* *

Le tramway dont nous parlons plus haut exige, pour se relier à la canalisation souterraine, une fente régnant tout le long de la voie ; mais d'autres solutions existent, qui permettent de la supprimer. Le système Clavet-Vuilleumier, que nous avons fait connaître en son temps, en est une preuve. Il fonctionne entre Paris et Romainville depuis assez longtemps pour qu'on puisse le considérer comme pratique. Cependant il paraît un peu compliqué, et en voici un autre, imaginé par M. Diatto, qui vient d'être mis en service à Tours; le mécanisme est beaucoup plus simple.

Le câble de la canalisation électrique est complètement enterré. Au milieu de la voie, et en affleurement du sol, se trouvent encastrés, environ tous les deux mètres, des pavés de fer sur lesquels un frotteur placé sous la voiture viendra cueillir au passage le courant nécessaire au moteur. Le problème consiste à ne relier les pavés à la canalisation qu'au moment où la voiture les recouvre, de façon que tout le reste du temps ils soient sans danger pour les piétons. M. Diatto y parvient en plaçant sous chaque pavé un godet de mercure dans lequel trempe une tige de fer. Le godet est en relation constante avec la canalisation ; la tige de fer est

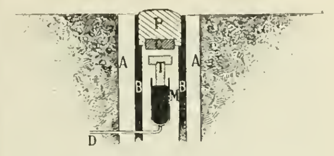


Fig. 5. — Prise de courant pour les tramways du système Diatto, établis récemment à Tours.

Le pavé P en fer émerge du sol ; il est aimanté momentanément par le passage du tramway et attire la tige de fer T qui plonge dans le mercure M relié d'une façon permanente à la canalisation D. Le mercure est renfermé dans un godet à enveloppe isolante noyé dans un massif d'asphalte A B.

tenue à une petite distance du pavé. Quand la voiture arrive sur celui-ci, elle l'aimante ; il attire la tige qui vient en contact avec lui, tout en restant immergée dans le mercure, et le contact est établi. La voiture passée, l'aimantation cesse et la tige retombe par son propre poids, coupant toute communication avec le sol. Le godet en ébonite M (fig. 5), contenant le mercure, est noyé dans un massif d'asphalte que traverse le câble D, qui va s'attacher à la canalisation générale. La tige T ainsi que le dessous du pavé P sont garnis d'un disque de charbon C, afin de protéger le métal contre l'étincelle qui se produit au moment du contact. Quant à la voiture, elle porte (fig. 6) sous son plancher un patin en fer B, qui a une longueur suffisante pour être toujours en contact au moins avec un pavé ; des électro-aimants E, placés de distance en distance sur ce patin, lui communiquent une forte aimantation, qu'il transmet au pavé de fer dès qu'il le rencontre. Ce système est, en somme, peu compliqué et il permettra d'introduire les tramways électriques sur les voies les plus fréquentées sans nuire à leur esthétique ; avant peu il sera essayé à Paris.

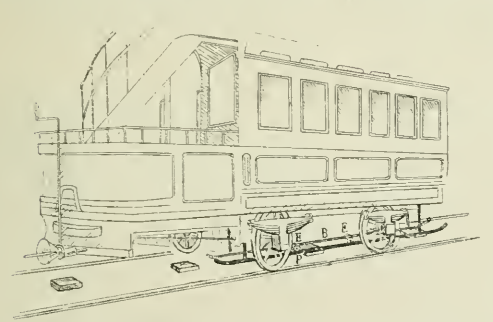


Fig. 6. — Disposition placée sous le tramway pour la prise de courant et l'aimantation.

B, patin frottant sur le pavé de fer pour amener le courant au moteur ; E, electro-aimant destiné à aimanter le pavé.



G. MARESCHAL.

Les renseignements de cet article sont donnés au point de vue scientifique et en dehors de toute réclame. Aussi il ne sera pas répondu aux demandes d'adresses ou de renseignements commerciaux

LA MUSIQUE

Les concours pour le prix de Rome sont depuis longtemps terminés et les heureux lauréats contemplant enfin, séjour tant convoité, la ville éternelle, débouclent juvénilement leur léger bagage. Ils ont apporté avec eux de fortes doses d'ambition et d'espérance. Qu'ils ont bien fait! car si, tous ne deviennent pas célèbres, ils ont la certitude d'être, matériellement, quelqu'un un jour. Tous?... non, hélas! Tandis que de retour à Paris les peintres, les sculpteurs et les architectes exposeront, édifieront, les musiciens ne rapporteront de la villa Médicis que quelques manuscrits de plus et, pour eux, commencera l'âpre lutte du *panem quotidianum*.

Les enthousiasmes se seront assagis, ils végéteront jusqu'au jour où, en vertu d'un décret ministériel, on exécutera une de leurs œuvres. Ce bienfaisant décret n'éclôt que tous les deux ans et, chaque année ayant son prix de Rome, cela nous donne une moyenne de 50 pour 100 de musiciens auxquels les récompenses et consécrations officielles semblent ouvrir grandes les portes de l'Opéra et de l'Opéra-Comique et qui n'arrivent à rien. Parmi les élus, combien, à l'heure de la lutte, auront vieilli! Sur les pages jaunies de leurs partitions l'encre pâlie ne donnera à déchiffrer que des rythmes qui sembleront vieillots et d'un autre âge! Ne croyez pas que j'exagère; il est des prix de Rome, section musique, qui n'ont vu le feu de la rampe que vieux, les tempes neigeuses et l'âme découragée. Or, quand un musicien a surmonté ces deux obstacles, un directeur de théâtre et un éditeur, il lui faut lutter contre la conspiration du silence et imposer son nom et son œuvre à une foule qui ne s'en soucie. Voilà la triste vérité, et cette lamentable situation n'a, en France, que deux causes uniques : notre ignorance — pour entendre, comprendre et lire une œuvre musicale il faut une technique indispensable que nous effleurons, mais n'approfondissons jamais — et surtout notre mauvais goût pour la musiquette.

Or, que faudrait-il pour lutter contre l'ignorance, l'indifférence et le mauvais goût? Peu de chose.

Les peintres et les sculpteurs ont des salons annuels, des petites expositions; que les musiciens prennent un soir par semaine ou par mois sur leurs loisirs pour exposer et faire entendre au moyen de conférences explicatives et avec auditions le produit de leur travail. Qu'ils ne craignent point les quartiers excentriques et les banlieues, et surtout qu'ils ne s'immobilisent pas toujours dans les mêmes salles. Sans autres ressources que leurs bonnes volontés, ils éduqueront les masses ignorantes, leur feront oublier les sinistres et ineptes élucubrations qui ne se fredonnent que trop, créeront, peut-être, petit à petit, un théâtre libre musical qui, s'il surgissait, rendrait certainement à l'art musical français autant de services que celui d'Antoine en a rendus à l'art dramatique. Comme le peintre et le sculpteur, pouvant solliciter les avis et les critiques de cette foule, grande éducatrice par le bon sens parfois de son ignorance et par sa sincère naïveté, les musiciens sentiraient mûrir et se développer librement leurs talents musicaux qui, confinés en d'étroites relations, toujours les mêmes, finissent par se manifester continuellement par la même mélodie sur le même accord et avec le même rythme. Un théâtre libre musical! mais ne raillez donc pas. Il ne coûterait presque rien et, avec quelques louis pour frais de salle, etc., on monterait une œuvre. Les artistes se feraient honneur d'y participer gracieusement. L'auteur dirigerait lui-même son œuvre au piano et la mise en scène, s'inspirant plus de l'école de Shakespeare que de celle de M. A. Carré, serait des plus rudimentaires et céderait le pas à l'œuvre. Et n'allez point m'objecter qu'une œuvre entendue dans de semblables conditions soit trahie. Il n'est pas de composition musicale dont les réelles qualités ne puissent s'affirmer alors que de bons et zélés interprètes sont accompagnés et soutenus par un pianiste intelligent, à défaut de l'auteur.

Qui sait! Les ressources viendraient peut-être un jour. Au piano on joindrait un quatuor, aux artistes quelques choristes et sur beaucoup d'œuvres jouées une ou plusieurs, venues en leur temps, resplendiraient. Je suis presque certain que cette petite scène musicale à côté serait très bien vue des grandes directions auxquelles elle éviterait bien des mécomptes, bien des hésitations. Allons, qui veut créer le théâtre libre musical?

GUILLAUME DANVERS.

CONSOLATION

(CHANSON INÉDITE)
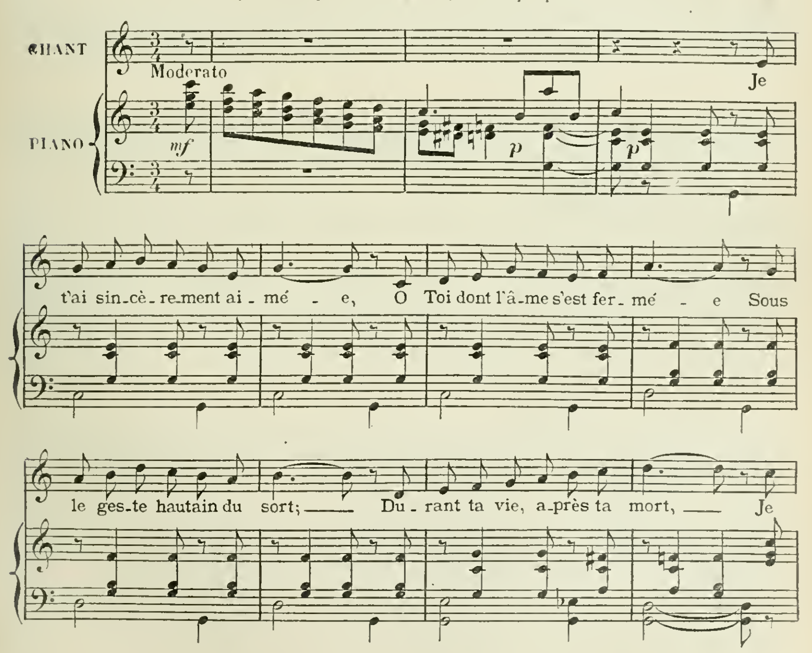
Poésie et musique de XAVIER PRIVAS
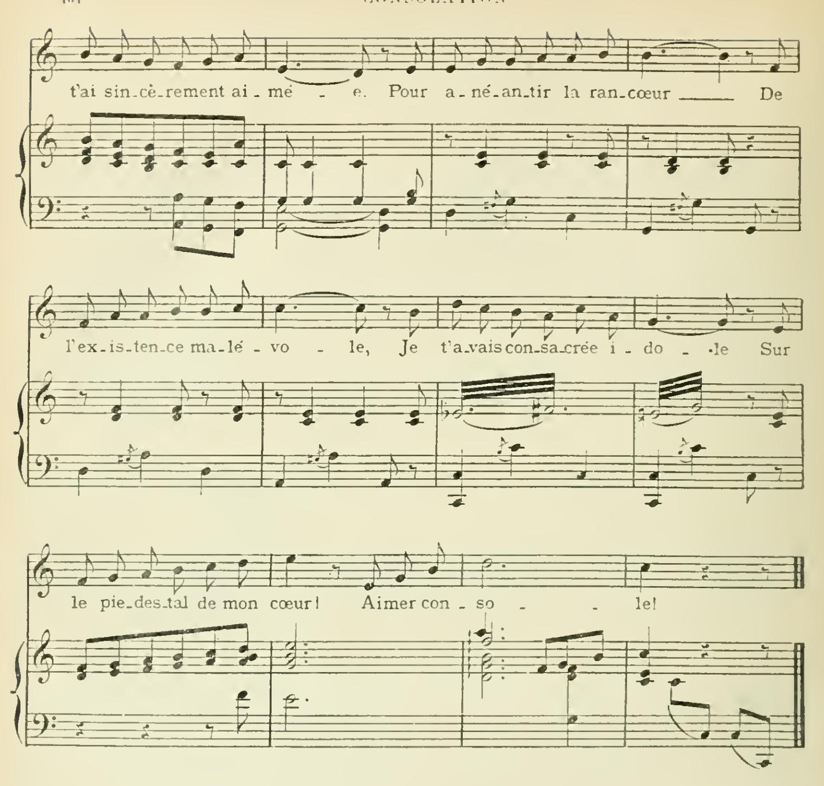
Depuis quelque temps, d'innombrables principautés intellectuelles surgissent. L'honneur, car de prérogatives il n'en est aucune, de la plus récente de ces élections revient à Xavier Privas, élu par ses confrères et amis prince de la Chanson.

Nul plus que lui ne méritait ce titre, car, dans un autre ordre d'idées peut-être, il suit les glorieuses traditions des Pierre Dupont, des Nadaud.

Non seulement Xavier Privas est un poète émouvant, dont le mètre poétique a souvent de magistrales allures, comme dans *les Thuriféraires, la Pentecôte, la Fête des Morts,* mais à son inspiration poétique il a su ajouter un rythme musical bien personnel, qui n'est pas de la mélodie, mais bien plutôt la notation musicale d'une tonalité ayant de grandes accointances avec la psalmodie et faisant un tout bien complet et si homogène que, dans le *Noël de Pierrot* ou *les Larmes,* par exemple, on ne peut s'imaginer d'autre musique sous les vers, d'autres vers sur la musique.

Xavier Privas interprète d'une voix robuste, sonore et franche ses couplets. Sa virile diction est sincère, quoiqu'un peu trop martelée. Au théâtre Marigny, où dernièrement il chantait en s'accompagnant lui-même, selon son habitude, il a cueilli de nouveaux lauriers dont, très modestement, il se réjouissait plus pour la chanson, en général, que pour lui-même. G. D.





II

Je t'ai pieusement pleurée,
O toi qui, vers l'île ignorée
Où règne l'éternel repos
A fui sur la mer du chaos,
Je t'ai pieusement pleurée!
Les jours sont défunts où tes ris
Me grisaient de leur chanson folle.
L'ouragan a brisé l'idole,
Et j'ai pleuré sur ses débris.
Pleurer console!

III

Je t'ai dévotement priée,
O toi dont l'âme était liée,
Par les doux liens de la foi.
A l'âme qui demeure en moi.
Je t'ai dévotement priée
Et cette âme qui pour jamais
Sur les sommets infinis vole.
Sera la protectrice idole
Que je supplierai désormais.
Prier console!

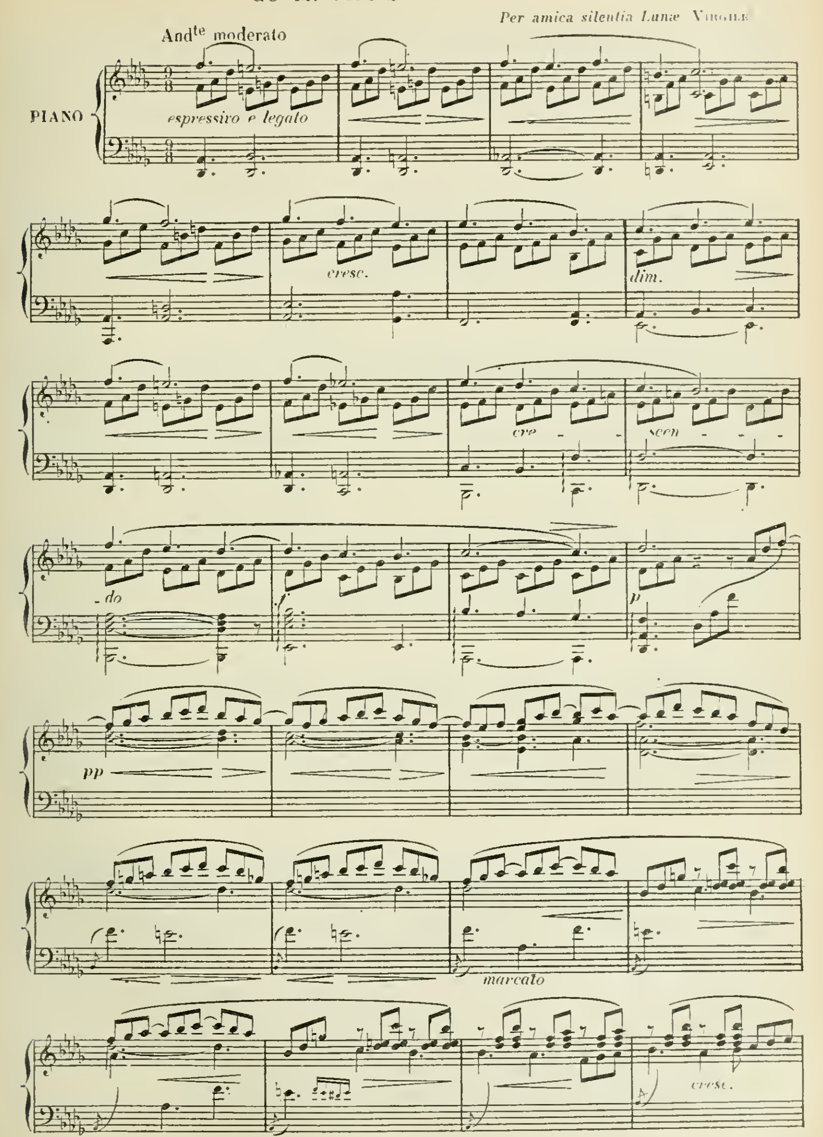
IV

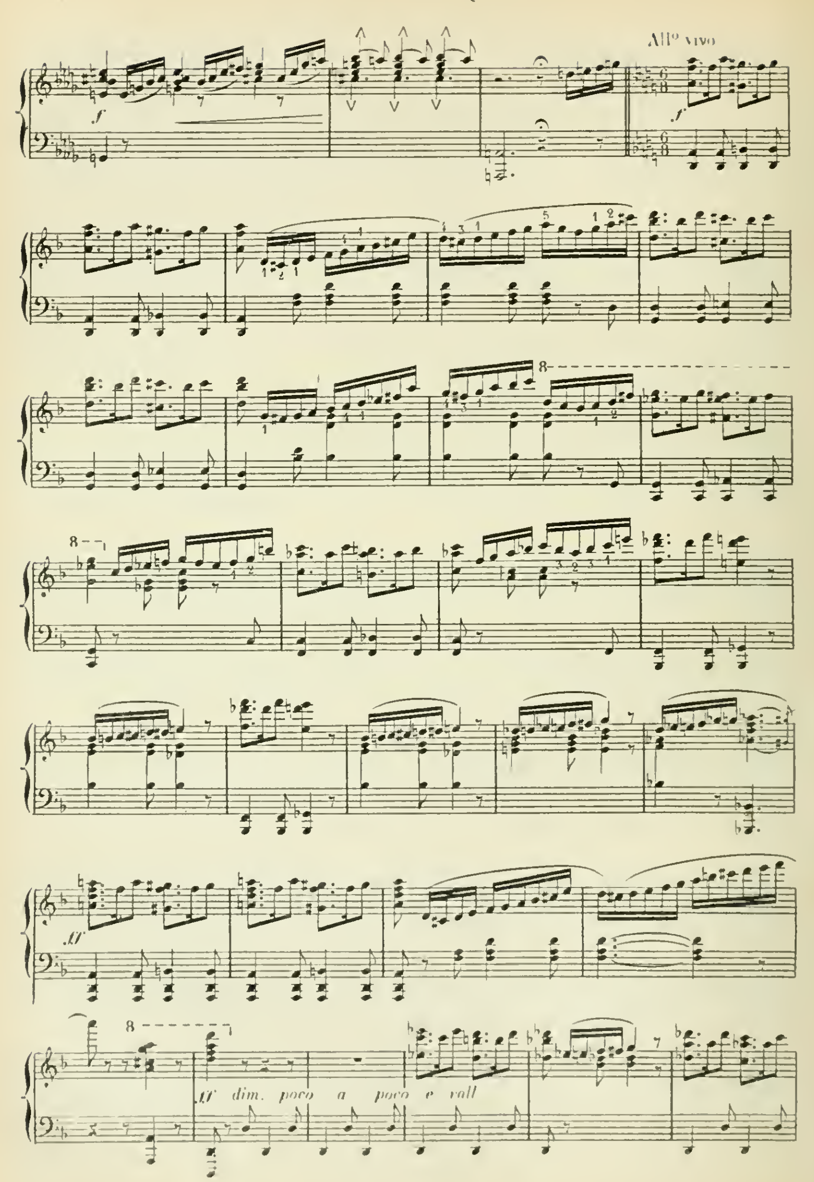
Je t'ai mystiquement chantée.
O toi par qui fut enchantée
L'heure sainte de mon passé;
Dans l'exil où tu m'as laissé
Je t'ai mystiquement chantée
De mon bonheur enseveli
Tu n'es plus que le cher symbole
Que j'ai paré comme une idole
D'un talisman contre l'oubli!
Chanter console!
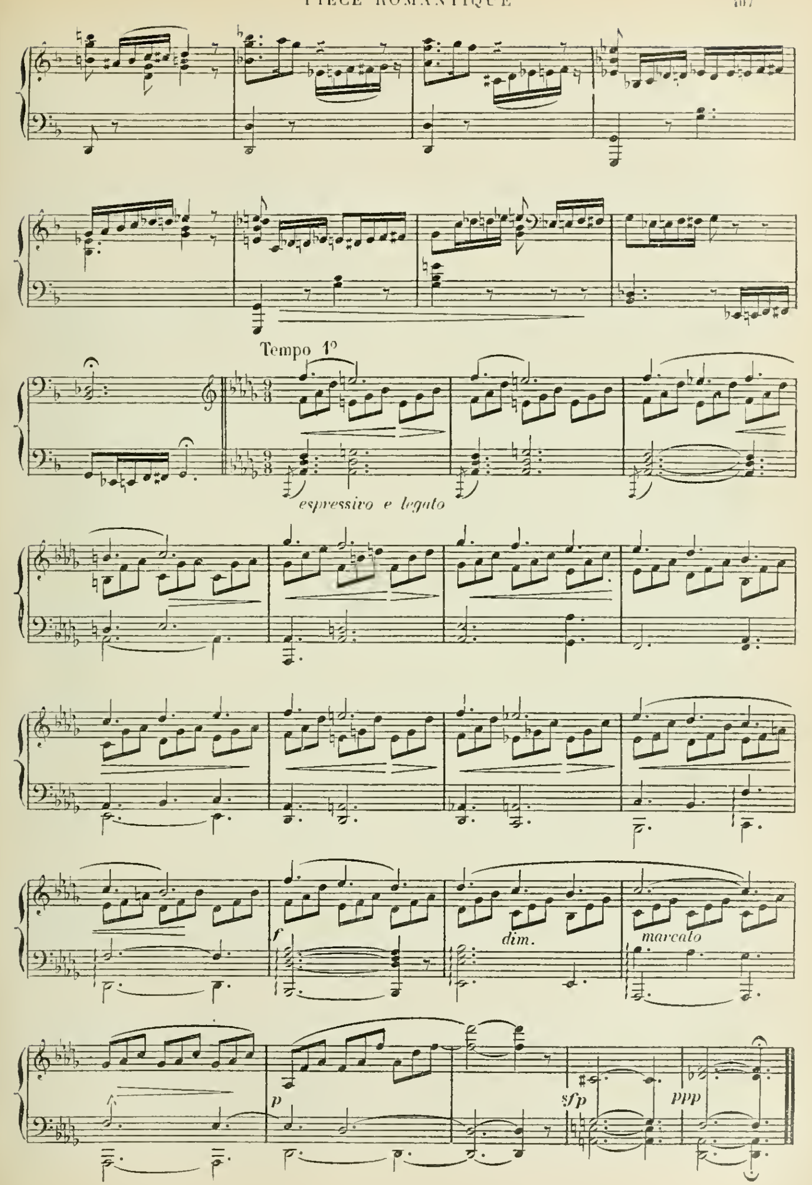
Pièce Romantique inédite pour Piano

de M. JACQUES SPARK

Per amica silentia Lunæ VIRGILE




All° vivo
f
f
ff
ff dim. poco a poco e rall


Tempo 1°
espressivo e legato
f
dim.
marcato
p
sfp
ppp

ÉVÉNEMENTS GÉOGRAPHIQUES
ET COLONIAUX

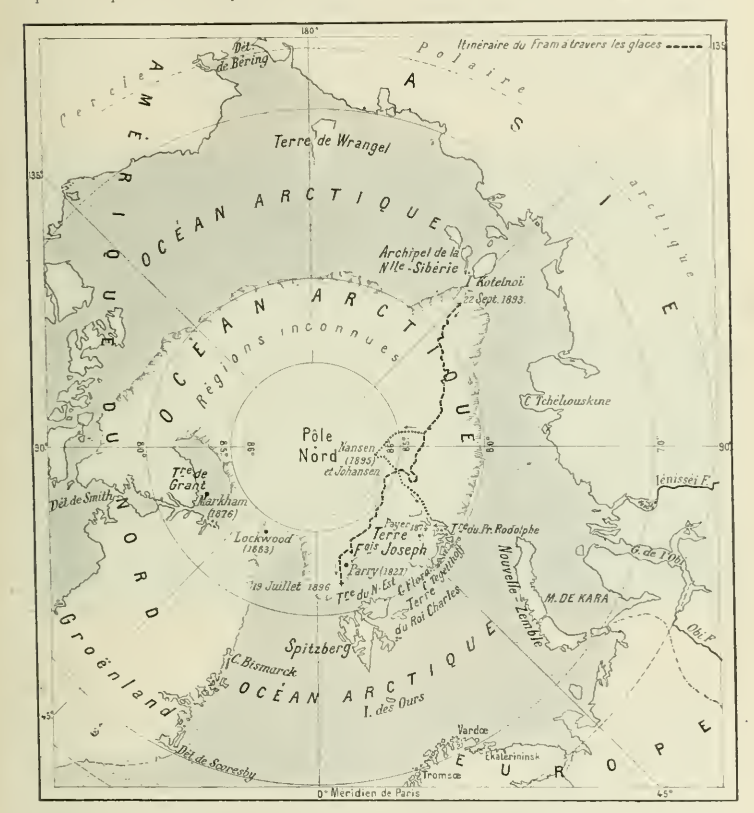
La Conférence de la Paix vient de terminer ses travaux, d'une inutilité incontestable. Ce n'est pas ici le lieu d'étudier son œuvre, d'analyser les discours contradictoires qui ont rempli ses séances, de compter les mètres de rubans multicolores qui vont être distribués à cette occasion. Mais il est permis de faire remarquer la malignité du hasard, qui fait se clore la Conférence au moment précis où la question du Transvaal devient plus dangereuse que jamais. « Désarmons ! » ont chanté sur leurs flûtes, durant deux mois et demi, les délégués, et l'écho qui leur répond, c'est le bruit des caisses de munitions que les Anglais chargent au camp d'Aldershot, à destination de l'Afrique du Sud. En Amérique, l'assassinat du président-tyran Heureaux remplit Saint-Domingue de confusion et des préparatifs d'une guerre civile, et les Etats-Unis se préparent, semble-t-il, à imposer aux nègres citoyens de la République dominicaine la *Pax americana*. Aux Philippines, enfin, préférant aux douceurs de cette *Pax* les dangers de l'indépendance, le peuple tagal, aidé maintenant par la terrible saison des pluies, lutte depuis sept mois pour son jeune drapeau. Et comme si les hommes n'avaient pas assez de sujets de conflit sur l'ancien et sur le nouveau continent, ne voilà-t-il point qu'ils s'avisent que les terres polaires sont encore sans maîtres, et que cela ne peut durer ? Déjà, les phoques de la mer de Behring avaient coûté des veilles — pour user de métaphore — à la diplomatie anglaise et à l'américaine. Voici que l'Allemagne, la Russie et la Suède annoncent l'intention de se quereller à propos de la petite île des Ours, perdue en plein Océan Arctique, vers le Spitzberg ! Dans le même temps, la Russie ouvre un nouveau port sur sa côte glaciale, Ekaterininsk ; les Américains reparlent du passage du Nord-Ouest ; les explorations polaires se multiplient : c'est Gerlache qui retourne, Borchgrevink qui hiverne, le duc des Abruzzes qui part. — Ne sera-t-il pas agréable, par cette chaude après-midi d'août, de nous entretenir des choses du Pôle et des montagnes de glace ?

* * *

Depuis 1875-1876, date de la fameuse expédition de sir George Nares et du commandant Markham, sur *l'Alerte*, l'expédition polaire semblait avoir perdu toute faveur. C'est qu'elle venait de subir des mécomptes d'autant plus graves que la période qui avait précédé (1868-1875) avait fait concevoir de plus grandes espérances. De 1869 à 1871, en effet, le *pack*, cette barrière de glace qui barre la route du Pôle, avait reculé de cinq degrés de latitude : du 75° au 79°. Du Spitzberg à la Nouvelle-Zemble, on put croire qu'une route s'ouvrait, contre tout espoir, vers le Pôle. On chanta les louanges du fameux *Gulf-Stream*, le courant chaud qui vient du golfe du Mexique et baigne les côtes de l'Europe du Nord-Ouest ; car ce devait être lui, assurément, qui déblayait ainsi les mers, au renom fâcheux, de Barentz et de Kara. Il fallut laisser tomber ces espérances. L'année 1872, au point de vue des glaces, fut aussi exceptionnellement mauvaise dans les mers qui sont au nord de l'Europe, que l'année 1871 avait été exceptionnellement bonne. L'expédition austro-hongroise de Payer et de Weyprecht, sur *le Tegethoff*, fut faite prisonnière, le jour même de son entrée dans le pack, 21 août 1872, et le navire, durant quatorze mois, fut entraîné à la dérive. Cette même année, le détroit de Smith, à l'ouest du Groenland, présenta au contraire des conditions favorables : Hall s'avança sans grande peine jusqu'à 81°37'. Aussi tout le monde, et même le théoricien de l'exploration polaire Petermann, se rallia-t-il à cette dernière voie. L'expédition Nares-Markham fut organisée. Markham atteignit « la limite septentrionale des découvertes humaines » : le 83°20' au nord de la Terre de Grant (12 mai 1876). Il n'était plus séparé du Pôle que par 740 kilomètres... dix heures de train express ! Mais, comme la région manquait de voies ferrées et que, pour parcourir les derniers 1,800 mètres, l'explorateur avait dû travailler deux longues heures, c'était encore un voyage d'un mois et demi qui lui restait à accomplir. C'était au-dessus de ses forces. Markham revint. Le pack, une fois de plus, avait vaincu. Non plus que Weyprecht, le théoricien de l'exploration marine, Nares et Markham, qui avaient adopté la méthode opposée, l'exploration en traîneaux suivant une ligne de terres, n'avaient rempli leur objet : forcer la barrière éternelle du Pôle.

Ainsi s'explique la défiance qui suivit. Le Pôle s'est trop bien défendu : l'homme l'oublie. La période de 1876 à 1893 ne vit que le périple de Nordenskiöld autour de l'Asie (1878-1879) et son voyage au Groenland (1883). Une seule expédition aventureuse fut tentée, en 1881 : celle de *la Jean-*

nette; le navire, à peine au sortir du détroit de Behring, fut pris par le pack, traîné pendant vingt et un mois vers le Nord-Ouest, finalement écrasé. Il parut de plus en plus évident que les résultats



OU EN EST L'EXPLORATION DU POLE NORD

acquis n'étaient nullement en rapport avec les sacrifices consentis ; on se résigna à une œuvre plus modeste et plus utile : des observations scientifiques, faites d'après un plan d'ensemble, sur le pourtour du domaine arctique. Cette œuvre, commencée par Weyprecht, fut achevée de 1882 à 1884. On reconnut que le Gulf-Stream avait une gloire usurpée, et qu'il ne réglait en rien les limites du pack ; c'est celui-ci, au contraire, qui détermine l'aire des eaux du courant, selon ses propres mouvements. Car la glace des pôles n'est immobile jamais ; elle est poussée sans cesse, non — ainsi qu'on l'avait cru — par les courants, dont l'influence sur elle est « imperceptible » (Weyprecht), mais par les vents. Et c'est ainsi que, durant cette période, si l'exploration polaire avait chômé, des résultats scientifiques importants avaient été obtenus, et c'est grâce à ces résultats

que, dans la période suivante — de 1893 à l'heure actuelle — cette exploration a pu être reprise avec un succès nouveau.

* * *

C'est ici qu'apparaît le nom de Nansen. Nous avons étudié sommairement à cette même place (*Revue* de mai 1897) son voyage. Bien que son plan eût été désapprouvé par des hommes comme le général Greely, Nares, Markham, Nordenskiöld, il réussit, nous avons dit de quelle façon du pôle, il avait franchi à peu près la moitié : Nansen s'était approché à 400 kilomètres du pôle !

Ce succès était bien fait pour remettre en faveur l'exploration polaire; et, dans ces six dernières années, non seulement les terres et les mers arctiques ont revu les hardis chercheurs d'Europe et d'Amérique, mais les lointains abords du pôle sud, depuis longtemps délaissés, ont été l'objet et de discussions scientifiques et de tentatives « d'effraction ». Nous ne



VERS LE POLE — UNE BAIE BOIS ROULÉS

complète presque et inespérée. Rappelons (nous indiquons ces points sur la carte) que le *Fram*, parti le 21 juillet 1893, s'amarra sur le pack, le 22 septembre, fut entraîné vers le nord-est, atteignit, le 16 octobre 1895, le 85° 57' et reprit la mer libre le 19 juillet 1896; le 20 août, il entrait dans le port de la petite île de Skjervoe, en Norvège. Nansen, cependant, accompagné du lieutenant Johansen, avait quitté le *Fram* le 3 mars 1895, s'était lancé vers le nord, avait atteint la latitude extrême de 86° 14' (7 avril) ; il hiverna sur la terre François-Joseph, et fut reconduit en Norvège par l'expédition Jackson (13 août 1896). Nansen était le premier explorateur polaire, qui ait réussi. Selon ses prévisions, il avait été entraîné vers le nord-ouest ; et de la distance qui avait séparé Markham nous occuperons aujourd'hui que du Pôle Nord.

Chacune des trois principales terres arctiques : Groenland, Spitzberg, terre François-Joseph, a été, dans la présente période, visitée et étudiée.

La côte occidentale du Groenland, « la Terre-Verte », est l'objet, depuis quelques années déjà, des études du lieutenant américain Peary. En 1894-1895, M. Peary a hiverné sept mois sur l'Inlandsis. L'an dernier, le lieutenant est reparti pour la même région, mais dans la pensée de pousser, cette fois, vers le pôle; nous reparlerons plus loin de cette tentative. C'est vers la côte orientale que se sont dirigées, également en 1898, les expéditions du capitaine norvégien Sverdrup et et du lieutenant danois Amdrup. Otto

Sverdrup, le second de Nansen dans son voyage illustre, s'est proposé de résoudre le problème de l'extrémité nord du Groenland : cette extrémité est-elle formée par une île, ainsi que le croit Peary, ou bien par un groupe d'îles? Il veut, de plus, étudier le tracé de la côte est, inconnu au nord du cap Bismarck, et la formation des énormes blocs de glace marine, la « glace paléocrystique » de Nares. A bord du *Fram*, Sverdrup est parti de Christiania, le 24 juin 1898. Le lieutenant Amdrup a



VERS LE POLE — PRIS DANS LA GLACE

été chargé, par la « commission danoise des explorations géographiques et géologiques du Groenland », de reconnaître la partie de la côte orientale comprise entre le 66° et le 70° de latitude nord : il y a là une lacune que personne jusqu'ici n'est parvenu à combler. Amdrup a quitté Copenhague, le 16 août 1898, sur la barque à vapeur *Godthaab*, et il a atteint Angmagsalik, station groenlandaise, le 31 août; il devait, après l'hivernage, tenter en canot, entre terre et banquise, la reconnaissance de la côte inconnue. Enfin, on annonce pour cette année-ci, sur la même côte, une expédition du professeur Nathorst.

Le Spitzberg, si assidûment fréquenté depuis 1596, était resté, jusque dans ces dernières années, presque entièrement inconnu, dès la côte. Il fallut attendre les expéditions de Nordenskjöld (1890) et de Ch. Rabot (1892), pour avoir sur l'intérieur de l'archipel les premières données sérieuses ; et ce ne fut qu'en 1896, à la suite de la double traversée du fameux alpiniste Conway, qu'on eut de ces terres arctiques une connaissance précise. Au lieu des plateaux couverts de neige, à l'existence desquels chacun croyait, Conway rencontra des régions montagneuses non glacées, à l'exception d'un glacier, l'Ivory, et une série de vallées vertes. En 1898, l'exploration du Spitzberg fut reprise à la fois par le prince de Monaco, par le professeur suédois Dr Nathorst et par l'Allemand Th. Lerner. Le prince, sur son yacht *Princesse-Alice*, contourna par le sud l'archipel, visita l'île des Danois, d'où partit Andrée et dont le sol était encore jonché de débris, et suivit quelque temps le bord de la banquise. Nathorst, sur l'*Antarctic*, dans un voyage qui dura trois mois et demi, dressa la carte complète de l'île des Ours (Beeren), atteignit l'île du Roi-Charles, l'île Blanche, couverte d'une coupole de glace et terminée par des falaises, contourna par le nord la Terre du Nord-Est et revint par la Fosse-Suédoise, où il trouva des fonds de 3 100 mètres, à Tromsoë (Norvège); il y rentrait le 7 septembre. Il avait effectué le tour complet du Spitz-

berg. Lerner, sur l'*Helgoland*, parti de Brême en fin mai, devait également accomplir le périple de l'archipel; de plus, par le détroit de Hinlopen, qui sépare la Grande-Terre de la Terre du Nord-Est, il reconnut dans sa totalité la côte de cette dernière, au nord de l'archipel, il constata qu'une ligne de 1 150 mètres ne trouvait pas le fond; cette observation vient à l'appui de celles de la mission Nansen et tend à prouver qu'il existe au pôle nord non un continent, mais, au contraire, une dépression étendue, constituait simplement un archipel de petites îles, large tout au plus de 250 kilomètres; de plus, M. Jackson constata l'absence d'îles entre la Terre Alexandra, la plus occidentale de l'archipel, et le Spitzberg oriental. Ses levés, complétés par ceux de Nansen dans le nord-est (Nansen, on le sait, hiverna dans ces parages, rencontra l'expédition Jackson et fut ramené par elle sur le *Windward*), modifient donc totalement la configuration que la carte de Payer, et par suite toutes



VERS LE POLE — LES INCIDENTS DE L'HIVERNAGE

considérable du sol sous-marin. Enfin, en 1898, le Spitzberg a été visité par l'expédition géodésique préliminaire du professeur Jäderin, destinée à préparer la mesure d'un degré de latitude.

Le 30 août 1873, le *Tegethoff*, attaché au glaçon avec lequel il dérivait depuis un an, arrivait à une terre inconnue, que Payer dénomma, en l'honneur de son souverain : Terre de François-Joseph. En 1879, Markham, en 1880 et en 1881, M. Leigh Smith, visitèrent ces parages, mais ils ne purent résoudre le problème de la terminaison septentrionale de l'archipel. Ce fut l'Anglais Jackson qui apporta, après être demeuré quatre ans de suite au milieu des glaces polaires (1894-98), la solution. Il reconnut que la Terre François-Joseph, loin de former une masse continentale les cartes, donnaient à la Terre François-Joseph. L'année dernière, l'exploration de celle-ci a été poursuivie par la mission américaine du *Fridtjof*, que dirigeait M. Wellmann. Installée au cap Tegethoff, la mission effectua vers l'ouest, sur la lisière méridionale de l'archipel, des recherches, dans l'espoir de retrouver les traces de l'expédition Andrée; ces recherches furent vaines. Parti en juillet d'Arkhangel, le *Fridtjof* regagna, par le Spitzberg, la Norvège.

Dans le même temps que se renouvelait ainsi l'étude scientifique des terres polaires, l'exemple de la réussite de Nansen ravivait l'antique désir de la conquête du Pôle.

Ce fut d'abord la tentative téméraire d'Andrée. Dans la *Revue* d'octobre 1897,

nous avons conté le départ, sur le ballon *Ornen*, d'Andrée et de ses deux compagnons, Knut Fränkel et Nils Strindberg; dans celle de juin dernier, nous résumions les recherches faites pour retrouver quelque chose d'eux. Nous disions : « Rien ! ni le moindre indice, ni la plus légère trace ! on sait d'eux seulement qu'ils sont partis ». Nous n'avons rien à ajouter à ces paroles : le Pôle garde son secret, et son silence formidable chaque jour enlève un peu plus de notre espérance.

Plus modeste, et plus raisonnable aussi, est le plan dont le lieutenant américain Peary s'est proposé l'exécution. Ce plan réédite, en tenant compte des leçons de l'expérience, les anciennes idées anglaises sur l'excellence de la voie du détroit de Smith. Le long de la série de canaux qui se glissent entre le Groenland à l'est, les Terres de Grinnell et de Grant à l'ouest, sur les traces des expéditions Hall et Nares-Markham, M. Peary voulait s'élever par étapes, lentes et méthodiques, jusqu'au nord du Groenland. Avec quelques compagnons peu nombreux, aidés du concours de familles d'Esquimaux, il se proposait de poursuivre, même en hiver, son exploration, afin de posséder, dès le début du printemps, une base d'opération très avancée vers le nord ; et alors, on s'élancerait vers le Pôle ! Sur le *Windward*, qui ravitailla durant trois ans l'expédition Jackson, M. Peary a quitté New-York le 2 juillet 1898 ; un mois plus tard, il se trouvait dans le nord de la mer de Baffin, s'apprêtant à pénétrer dans la mer de Kane et à commencer l'exploration du Groenland septentrional.

C'est, au contraire, par la Terre François-Joseph que le prince Louis-Amédée de Savoie, duc des Abruzzes, neveu du roi Humbert, veut aborder les régions polaires. Ce jeune prince, mis en goût par le succès de son ascension du mont Saint-Élie, près du rivage méridional de l'Alaska (juillet-août 1897), s'est proposé en effet d'atteindre le pôle nord. Le 3 mai dernier, au milieu des acclamations de la foule, il quittait Rome, accompagné jusqu'à la gare par le Roi ; et tout récemment, en juillet, il partait d'Arkangel. On écrivait, de cette ville : « Le navire ducal *Stella-Polare*, type de trois-mâts norvégien, est prêt à partir demain avec plusieurs années de vivres. Le pont est encombré, presque jusqu'aux hunes, de caisses de morues, de vêtements, de fourrures, d'un matériel complet pour ballons, de traîneaux. Voici maintenant 140 chiens sibériens vivant exclusivement de poisson. L'un d'eux, de couleur gris souris, et donné par Nansen, est né sur le *Fram*. Il se nomme *Grano*, il est considéré comme un porte-bonheur pour l'expédition. » Le duc pensait débarquer, trois semaines plus tard, au cap Flora, sur la Terre François-Joseph, et y constituer son premier dépôt de provisions.



VERS LE POLE — LE *PACK*

Nansen revenu, Andrée disparu, voici un jeune homme qui s'est proposé d'égaler la gloire du premier et de venger, en foulant enfin la glace vierge du Pôle, la mort, si probable, hélas! du second. Et nous lui disons, sans vouloir nous défendre de notre émotion : Bon voyage! A Dieu, va !

Gaston Rouvier.



LE MONDE ET LES SPORTS

YACHTING

Il n'existe sûrement pas de sport plus ouvert que le *yachting;* il s'adresse à toutes les classes et à toutes les bourses : tous les amateurs de la mer peuvent se livrer à ce plaisir tout spécial de naviguer : depuis le petit *yachtman* qui possède un *deux tonneaux* à voile, dont les frais d'entretien sont nuls, jusqu'au grand seigneur qui ne craint pas de dépenser plusieurs centaines de mille francs par an pour pouvoir courir les mers sur un *steam-yacht* de 200 tonneaux.

Le vrai *yachting,* celui qui plait non seulement à ceux qui le pratiquent, mais encore à la foule qui aime voir de belles choses, c'est la navigation de luxe; bien que cela nous paraisse un contresens, la vapeur est encore le moyen d'aller sur mer le plus sportif, au point de vue excursion. Nous ne parlons pas, évidemment, des courses si intéressantes qui se font en certains centres, comme à Cowes, Arcachon, Nice, etc., pour lesquelles la voile est seule admise; ces dernières constituent un sport dans toute l'acception du mot, mais moins, cependant, que le voyage par étapes sur un navire spécialement équipé dans ce but. Il en est de même pour les courses de chevaux qui sont beaucoup moins *sport* que l'équitation proprement dite.

Petit à petit, tous les grands amateurs de *yachting* ont abandonné la voile pour la vapeur, et c'est du côté des Américains que le mouvement a commencé : c'est ainsi que MM. James Gordon Bennet, Stillmann, Astor, Ed. Saffray, etc., ont successivement vendu leurs anciennes demeures flottantes à voile pour acheter des *steamyachts.*

Sur ces beaux bâtiments, dont quelques-uns peuvent rivaliser comme tonnage avec ceux des grandes compagnies, on n'a pas à s'occuper de la direction du vent, ni de l'état de la mer, on peut prévoir l'heure de l'arrivée à quelques minutes près, on sait comment on voyage ; on n'a peut-être pas les imprévus de la voile, mais on a plus de sûreté et surtout beaucoup plus de confort.

Les Américains filent plus vite que nous; il est rare qu'un bateau de plaisance anglais ou français dépasse 12 nœuds, alors que de l'autre côté de l'Océan on va souvent jusqu'à 15 et même 17 nœuds; ces vitesses peuvent nous sembler réduites au premier abord, surtout devant les chiffres si élevés qui sont accusés par les transports de guerre et de commerce construits



DANS LE PORT DE TROUVILLE

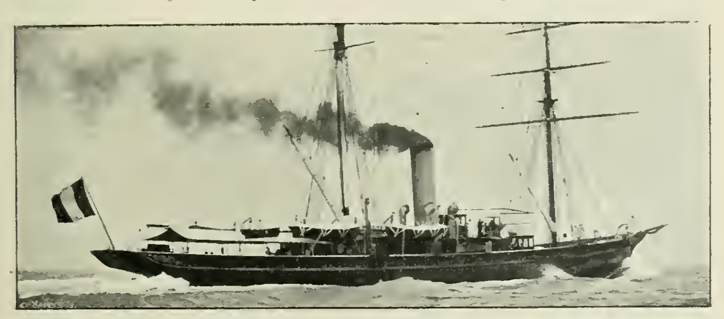


ATMALS, 1 155 TONNEAUX, AU BARON ÉDOUARD DE ROTHSCHILD

dernièrement, mais il ne faut pas oublier que dans ces derniers cas on se trouve devant des nécessités vitales et absolues qui entraînent à des dépenses fantastiques non seulement pour la construction, mais encore pour la marche. Ces raisons de dépenses, bien qu'elles soient à considérer, même parmi les richards qui font du *yachting*, pourraient pourtant ne pas arrêter certains intrépides ; il y a un autre obstacle à faire trop de vitesse, c'est la place énorme qu'exigent les machines et les réserves de charbon ; or, comme avant tout, sur un navire de plaisance, ce qu'on désire, c'est du confort, on préfère toujours augmenter le volume disponible pour les aménagements intérieurs, quitte à sacrifier de la vitesse.

Le mot *yacht* s'applique exclusivement à un bâtiment pouvant faire de la mer et consacré à la navigation de plaisance ; à partir du jour où il ferait du commerce sous un prétexte quelconque, il cesserait d'avoir cette dénomination et serait disqualifié.

Parmi les grands bateaux qui visitent souvent nos ports, nous pouvons citer la *Fauvette* à M. Pérignon, un des *yachtmen* qui, les premiers, firent de la navigation de plaisance en France ; l'*Eros* (737 tonneaux) au baron Arth. de Rothschild, bien connue des baigneurs de Dieppe et de Deauville ; la *Valhalla* (1490 tonneaux) au comte de Castellane ; la *Bacchante* (973 tonneaux) à M. Henri Menier qui a fait plusieurs fois le voyage de l'île Anticosti ; le *Chazalis* (545 tonneaux) au comte de Dalmas, qui a fait plusieurs croisières dans la Méditerranée ; la *Jane Blanche* (497 tonneaux) à M. Foulquier, le plus grand yacht construit dans les ateliers des Forges et Chantiers ; etc.



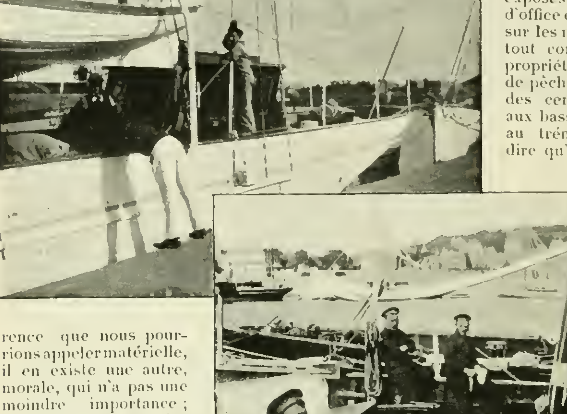
EROS 737 TONNEAUX, AU BARON ARTHUR DE ROTHSCHILD

Une des choses qui constitue le plus beau côté du luxe des *yachts*, c'est la bonne tenue à bord; il faut que toutes les parties du bateau soient méticuleusement propres et entretenues, les parquets doivent être blancs et immaculés, les cuivres briller comme de l'or et les aciers comme de l'argent. A côté de cette bonne apparence que nous pourrions appeler matérielle, il en existe une autre, morale, qui n'a pas une moindre importance; ainsi, l'équipement des hommes doit être sobre et de bon goût, toute complication dans l'uniforme dénotant un esprit d'ostentation de la part du propriétaire, peu en rapport avec le *sérieux* dont on ne doit jamais se départir à bord.

Le propriétaire d'un *yacht* doit considérer comme un point d'honneur de ne jamais se départir des conventions maritimes internationales et de ne jamais manquer aux signaux qui sont les marques d'égards et de politesse.

On ne doit jamais montrer son autorité à bord, le seul maître apparent devant toujours être le capitaine; un propriétaire qui a le souci de la bonne tenue de son équipage ne donnera jamais un ordre lui-même, mais le fera transmettre par le capitaine qui seul doit avoir contact avec les hommes. Cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas surveiller son capitaine, ni abdiquer en sa faveur son droit de propriétaire, mais il faut faire ces choses discrètement et avec toutes les formes nécessaires.

Les bateaux français de plaisance sont presque tous inscrits au *Yacht-Club*, ou à l'*Union des Yachts*; ces sociétés donnent à leurs membres des avantages considérables au point de vue du *yachting*: elles ont obtenu la reconnaissance officielle de la navigation de plaisance, celle-ci n'était auparavant que tolérée et les *yachtmen* étaient exposés à être enrôlés d'office comme matelots sur les navires de l'Etat, tout comme les petits propriétaires de barques de pêche. Les membres des cercles ont droit aux bassins de l'Etat et au trémalage, c'est-à-dire qu'aux écluses, ils passent devant les bâtiments du commerce; enfin ils ont droit d'arborer un pavillon spécial et distinctif de leur Société qu'ils font flotter au-dessus de leur pavillon personnel.



SCÈNES DE BORD AU MOUILLAGE

Il existe aujourd'hui beaucoup de bateaux de plaisance, et il y en a toujours à vendre. Le *yachting* à vapeur n'est pas un sport qu'on peut faire tous les jours: une maladie, un deuil, que sais-je encore, peuvent immobiliser longtemps un bateau, et, plutôt que de voir un capital improductif, on préfère s'en débarrasser. Il existe des agences à Paris, elles servent d'intermédiaires. Le mieux est d'acheter et de ne pas faire construire; on obtient d'abord

des conditions beaucoup meilleures, ensuite on voit ce que l'on va posséder, on ne court pas les risques d'une construction qui peut être défectueuse.

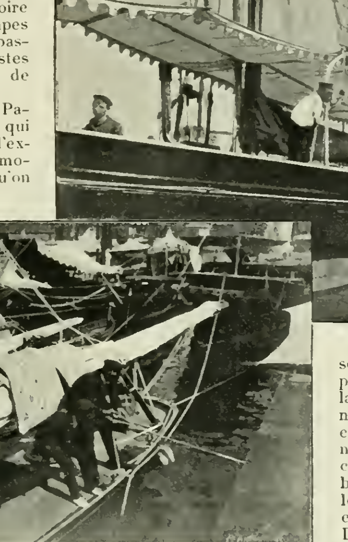
L'âge d'un *yacht* n'a aucune importance; il y en a qui ont vingt années d'existence et qui sont aussi solides qu'au premier jour; il est difficile d'acheter soi-même un bateau, d'abord parce que généralement on n'est pas du métier, on ne connait pas l'histoire du navire et les étapes par lesquelles il a passé : des spécialistes seuls sont à même de vous renseigner.

Il existe aussi à Paris deux agences qui ont pour mission d'expertiser la valeur morale du bateau qu'on veut acheter : la *Veritas* et le *Lloyd* vous diront, pour une somme qui varie de 100 francs à 500 francs, si *oui* ou *non* le *yacht* sur lequel vous avez jeté les yeux vaut l'argent qu'on vous en demande.

Aujourd'hui, il est beaucoup de mode de *louer;* on n'a aucun souci ni aucune responsabilité. On loue un bateau au mois comme une voiture. Un *steam-yacht* de 80 ou 100 tonneaux peut se louer de 100 à 150 francs par jour.

Le prix d'un *yacht* est très variable et dépend beaucoup de l'installation intérieure; d'une façon générale, on peut dire qu'un bateau de 100 tonneaux bien construit coûtera 110 000 francs; trois mois de voyages reviendront à 15 000 francs, en y comprenant l'assurance. Pour un bateau de 300 tonneaux, il faudra mettre au moins 325 000 francs; les trois mois de voyages coûteront 26 000 francs.

L'agrément vaut la dépense, le confort et le luxe de ces installations flottantes sont très grands et, pour peu qu'on ait le goût de la mer, aucune satisfaction ne peut être comparée à celle du *yachting*. En général, les propriétaires se contentent de faire du cabotage et ne quittent guère les côtes; au moment des courses de Dieppe et de Deauville, les bains sont encombrés de navires de plaisance et le coup d'œil est des plus agréables.



SCÈNES DE BORD AU MOUILLAGE

Les croisières importantes consistent à pousser jusqu'à la mer du Nord; la visite des côtes de l'Ecosse est très à la mode, quelquefois on va en Amérique, mais cela est plus rare, car l'expédition demande de la préparation et une connaissance exacte de la route. L'hiver, la Méditerranée est sillonnée de *yachts*. Il est rare qu'on pousse les excursions au delà des itinéraires que nous venons d'indiquer. Le *Sunbeam* a fait le tour du monde; la *Némésis* de M. Albert Menier est allée aux Indes; quelques-uns ont visité l'Amérique du Sud, mais ce sont là de grandes exceptions.

A. DA CUNHA.

MEMENTO ENCYCLOPÉDIQUE. — ÉVÉNEMENTS DE JUILLET 1899

1. — **Dreyfus,** débarqué à Quiberon au milieu de la nuit, arrive à Rennes à six heures du matin. Il est interné à la prison militaire où une cellule était préparée pour lui. Mme Dreyfus est autorisée à voir son mari. — Académie des beaux-arts, concours de composition musicale : **1er grand prix de Rome,** M. Levadé. — Inauguration, à Bordeaux, du monument élevé à la mémoire de **Léo Drouyn,** artiste et écrivain. — Mort du général de division en retraite **Robillard.** — Mort de **M. Victor Cherbuliez,** de l'Académie française. — **Des troubles** se produisent dans plusieurs villes d'Espagne. — Les bourgmestres de Bruxelles, Gand, Anvers et Liége sont reçus par le roi des Belges, qu'ils supplient de mettre fin aux troubles en ordonnant le retrait du **projet électoral.** — Le gouvernement du duc de Saxe-Cobourg-Gotha fait savoir à la Diète que le duc de Connaught et son fils renoncent à la **succession au trône** du duché en faveur du duc Charles-Edouard d'Albany, âgé de quinze ans.

2. — **Election législative** à Castelnaudary : M. Rivals, radical, est élu par 6,085 voix, en remplacement de M. Saba, décédé. — Le président Mac-Kinley fait remettre à **M Jules Cambon,** ambassadeur à Washington, une magnifique coupe en argent en souvenir des services rendus par M. Cambon dans les négociations de paix entre les Etats-Unis et l'Espagne. — Le grand-duc Wladimir de Russie inaugure, à Ekaterininsk, près de la frontière suédoise, un **nouveau port,** demeurant libre de glaces toute l'année et qui augmente considérablement la force maritime de la Russie. — Le Pape promulgue les décrets de canonisation du **bienheureux de la Salle** et de béatification de 52 martyrs en Chine, au Tonkin et en Cochinchine, dont plusieurs appartiennent aux Missions étrangères de Paris. — Malgré la trêve, une grande agitation règne **en Belgique** à propos du projet électoral.

3. — Le commandant Carrière signifie au **capitaine Dreyfus** l'arrêt de la Cour de cassation. Mes Demange et Labori sont admis à voir leur client, le capitaine Dreyfus, à la prison militaire de Rennes. — La Chambre adopte le projet allouant une pension annuelle de 50 francs à chacun des **tirailleurs de la mission Marchand.** — On annonce de Djibouti que M. de Léontieff a été proclamé publiquement gouverneur des **provinces équatoriales** et que la Société anonyme des provinces équatoriales a été reconnue. — Le président de la République argentine va rendre visite aux présidents des Républiques du Brésil et de l'Uruguay et les invitera à examiner, avec la République argentine et le Chili, la question des armements et d'une **alliance Sud-Américaine.**

4. — A la Chambre, M. Waldeck-Rousseau dépose le projet de **Budget pour 1900** et lit le **décret clôturant la session parlementaire.** — Au Sénat, après le vote du projet de loi sur les quatre contributions, M. Monis lit le décret de clôture. — La **Commission du budget** renouvelle les pouvoirs du bureau sortant. — Ouverture du 8e congrès des **ouvriers et ouvrières des manufactures de tabacs** de France. — Mise à l'eau, dans l'arsenal de Cherbourg, du troisième sous-marin de la marine française, le **Gustave Zédé,** mû par l'électricité. — Sortie dans Paris de la première **pompe à incendie automobile,** de la force de 20 chevaux, pouvant lancer 12 000 litres d'eau à la minute. — La Chambre des Communes d'Angleterre vote une somme de 21 millions 625 000 francs pour indemniser la **Compagnie royale du Niger** de la révocation de sa charte au profit du gouvernement anglais. — **L'empereur d'Autriche** part pour Ischl, où il passera la saison d'été. — Au **Klondyke,** un incendie détruit une grande partie de la ville de Dawson-City, laissant des centaines de mineurs dans la plus grande misère. Tout le Klondyke souffre d'une crise industrielle. De nombreux mineurs quittent le pays. — A la Chambre belge, M. Vandenpeereboom annonce que le **projet électoral** sera renvoyé à une commission, où tous les partis seront représentés, et soumis au referendum populaire. Cette mesure ramène le calme.

5. — Le congrès des **ouvriers des tabacs** vote une motion en faveur de la journée de huit heures et décide que les ouvriers seront consultés par referendum pour savoir si la grève générale doit être déclarée dans le cas où ils ne recevraient pas satisfaction. — Au cimetière du Père-Lachaise, inauguration du monument élevé à la mémoire de **M. Le Royer,** ancien président du Sénat. — Au Palais de Justice, installation de **M. Bertrand,** procureur général. — **A Samoa,** les chefs des partisans de Mataafa font la paix avec ceux de Malietoa, en présence des membres de la commission internationale. Les belligérants rentrent dans leurs foyers. En attendant la décision des trois puissances, leurs trois consuls constituent le gouvernement. — A Rio-de-Janeiro, un nouveau jugement dans l'affaire de **l'assassinat du maréchal Bittencourt,** ministre de la guerre, tué le 5 novembre 1897, au cours de l'attentat commis contre le président Moraes, condamne le capitaine Diocletians Martyr et Umbelino Pacheco à trente ans d'emprisonnement.

6. — A Bergen, **l'empereur Guillaume visite le vaisseau-école français « Iphigénie »** et passe en revue les élèves-officiers. C'est la première fois que l'empereur Guillaume visite un navire français. — A Belgrade, un individu tire **quatre coups de revolver aur le roi Milan** au moment où il passe en voiture découverte, dans la rue du Prince-Michel. L'un des coups effleure le roi et un autre blesse à la main son aide de camp. L'agresseur, un jeune homme de vingt-huit ans, est arrêté aussitôt. Il se nomme Djoura Knésévitch, originaire de Bosnie. — La Porte, considérant qu'un refus pourrait être interprété comme un renoncement à sa souveraineté sur la Crète, accorde l'exéquatur demandé pour les **consuls étrangers en Crète.** Cependant l'exéquatur est accordé auprès du gouvernement crétois et non auprès du prince Georges.

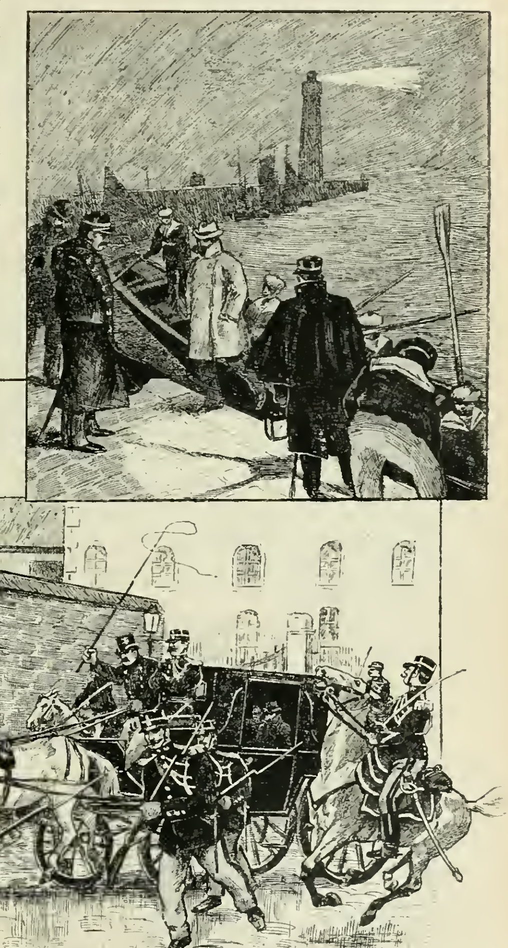
7. — A la suite de la visite qu'il a faite à bord de l'*Iphigénie*, **l'empereur d'Allemagne** adresse à M. Loubet un télégramme dans lequel il se félicite de l'heureuse circonstance qui lui permit de rencontrer de jeunes marins français, dont la tenue militaire sympathique et digne de leur noble patrie fit une vive impression sur son cœur de marin et de camarade. Il se réjouit de leur accueil. M. Loubet répond qu'il est très touché et remercie de l'honneur fait à nos marins. — Le commandant, les officiers et 40 élèves de l'*Iphigénie* assistent à une fête donnée en leur honneur à bord du *Hohenzollern*, fête à laquelle assistent les élèves du vaisseau allemand *Gneisenau*. — Le **général Brugère** est nommé gouverneur de Paris en remplacement du général Zurlinden. — Le **contre-amiral Caillard** est nommé chef d'état-major général de la marine. — Les deux Chambres du Wolksraad du **Transvaal** adoptent un projet accordant le droit de citoyen à toute personne ayant neuf années de résidence au Transvaal. Dorénavant sept années suffiront. Les districts miniers auront 4 membres de plus dans chacun des Wolksraad. — A la suite de l'**attentat contre le roi Milan,** il est procédé à l'arrestation d'un grand nombre de personnalités du parti radical.

8. — Par décret est rétabli le poste de **secrétaire général du ministère de l'intérieur,** qui avait été supprimé en 1871. M. Emile Demagny, conseiller d'Etat est nommé secrétaire général du ministère de l'intérieur. — Le ministre des travaux publics préside à la fermeture des portes du **grand collecteur** sur la Seine, à Clichy, et à la mise en service de l'émissaire

général et des champs d'épandage. — Mort de Mme Adeline Turr, née **Bonaparte-Wyse,** petite-fille de Lucien Bonaparte, frère de Napoléon Ier. — Mort de **M. Ressmann,** ancien ambassadeur d'Italie à Paris. — Le général belge **Brialmont** publie un manifeste en faveur du service militaire obligatoire, pour éviter une invasion de la Belgique en cas de guerre entre la France et l'Allemagne. — Mort de M. Pierre de Corvin Kroukowsky, en littérature **Pierre Newsky,** descendant de Corvin, roi de Hongrie. Pierre Newsky collabora avec Alexandre Dumas et donna au théâtre plusieurs pièces, dont les *Danicheff.* — A Côme, un incendie détruit une grande partie de l'**Exposition internationale d'électricité.**

9. — Election sénatoriale dans le Rhône : M. Louis Million, député républicain, est élu par 401 voix en remplacement de M. Perras, décédé. — Mort de **M. Halliguen,** sénateur du Finistère. — A la suite de l'**attentat contre le roi Milan,** l'état de siège est proclamé à Belgrade. Knésévitch avoue être l'auteur de l'attentat et dit avoir été acheté par les radicaux. Il refuse de déclarer s'il a des complices. Plusieurs prêtres sont arrêtés. Le général Grouitch, ministre de Serbie à Saint-Pétersbourg, est rappelé. Il est radié de tous ses emplois et fonctions. — Un ordre est publié aux Etats-Unis pour l'enrôlement de **10 régiments destinés aux Philippines.**

10. — Le général italien **Giletta,** arrêté et condamné pour espionnage, est gracié à l'occasion du



LE RETOUR DE DREYFUS

Le débarquement à Quiberon. — L'arrivée à la prison militaire de Rennes.

14 juillet. — Mort du **Tsarevitch,** grand-duc Georges-Alexandrovitch. Le grand-duc Michel devient héritier présomptif du trône.

11. — Le compositeur **Ernest Reyer** est élevé à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur. — Mort de **M. Marty-Laveaux,** bibliothécaire de l'Institut. — Mort de **M. Albert Grévy,** sénateur inamovible, ancien gouverneur général de l'Algérie, frère de l'ancien président de la République. — Au nombre des personnes arrêtées à la suite de l'**attentat contre le roi Milan** de Serbie, figurent : 3 anciens ministres, 3 secrétaires d'Etat, 2 juges, 5 professeurs de l'Université, 4 directeurs et 4 professeurs de gymnases, 10 députés, 4 avocats, 2 prélats, 4 étudiants, 2 colonels et 2 capitaines.

12. — Le **roi de Suède** écrit à Guillaume II, à propos de la visite de ce souverain à bord de l'*Iphigénie*, pour lui exprimer sa grande joie que les premiers pas d'un rapprochement amical entre les puissances les plus importantes de l'Europe au point de vue de la civilisation aient été faits sur le territoire de Suède et Norvège. Le roi Oscar exprime l'espoir de voir ces démarches conduire à une entente complète entre les deux pays sur lesquels repose principalement la paix du monde. Le roi de Suède exprime les mêmes sentiments à M. Loubet. — La Chambre des Magnats vote les projets du compromis entre l'**Autriche et la Hongrie.**

13. — Arrivée à Paris des 150 **tirailleurs soudanais** de la mission Marchand, venant de Toulon. — Une scission se produit dans le **parti socialiste** à propos de l'entrée de M. Millerand dans le ministère. Un manifeste signé par MM. Jules Guesde, Vaillant, Groussier, etc., blâme la direction imprimée aux affaires du parti socialiste par MM. Jaurès et Millerand. — Un savant italien, le commandeur Vincent Cervello, dit avoir trouvé le moyen de guérir la **tuberculose pulmonaire** par l'emploi de l'aldébyde formique.

14. — La **fête nationale** est célébrée à Paris et en province. A Paris, M. Loubet, accompagné du général de Gallifet, assiste à la revue de Longchamp. Après la revue, passée par le général de Brugère, gouverneur de Paris, a lieu le défilé des troupes. En tête des troupes de la garnison de Paris viennent les tirailleurs soudanais, précédés du commandant Marchand et des officiers qui l'accompagnèrent dans sa mission. Le public fait une ovation chaleureuse aux troupes de la mission. Après la revue, M. Loubet rentre à l'Elysée sans incident. Il reçoit des gouvernements étrangers et des colonies françaises à l'étranger de nombreux télégrammes de félicitations. — A **Cherbourg,** des troubles sont provoqués pendant la fête par des soldats et des sous-officiers de l'infanterie de marine. De nombreuses arrestations sont opérées.

15. — Les **Soudanais de la mission Marchand** visitent les principaux monuments de Paris. Ils sont reçus à l'Hôtel de Ville et assistent le soir à une représentation au Châtelet. Après la représentation, le commandant Marchand réunit les tirailleurs au foyer du théâtre et leur fait ses adieux. — Arrivée à Marseille de la mission du capitaine du génie **Houdaille,** venant d'achever les études pour la construction du chemin de fer de la Côte d'Ivoire à Kong et devant relier le Niger à la Côte d'Ivoire. — Arrivée à Marseille de la mission **Fourneau.**

16. — Mort de l'acteur **Saint-Germain,** qui remporta de nombreux succès au théâtre. — De brillantes fêtes sont données à Barcelone en l'honneur de l'**escadre française.**

17. — Les nouveaux traités conclus par le **Japon** avec les puissances occidentales entrent en vigueur. — A Bordeaux, ouverture du **6e congrès des maîtres imprimeurs de France.** — La commission des prix de la Société de géographie décide que la grande médaille d'or de la Société pour 1900 sera décernée au **commandant Marchand** et que des reproductions en argent de cette médaille seront remises à tous les officiers de la mission Congo-Nil. — La nouvelle promotion de Saint Cyr portera le nom de **promotion « Marchand ».** — Le pape décide que les douze premiers mois du **20e siècle** seront marqués au Vatican par d'imposantes cérémonies religieuses.

18. — Le premier **grand prix de Rome** du concours de gravure en médailles est décerné à M. René Grégoire. — Le ministre de l'instruction publique soumet à la signature du président de la République un décret portant réorganisation de l'**Ecole française d'Athènes,** en ce qui concerne le recrutement de l'Ecole. — Le **Volksraad du Transvaal,** sur la demande du président Kruger, vote une résolution accordant à tous les étrangers résidant au Transvaal depuis sept ans pleine franchise électorale, avec effet rétroactif. On espère que ce vote mettra fin au différend avec l'Angleterre. — A Cardiff, grandes **solennités celtiques** de l'Eisteddfod national du pays Gallois, ou assemblée littéraire panceltique.

19. — M. Loubet signe un décret portant réorganisation de l'**Etat-major général de la marine,** et un décret autorisant la frappe de la **nouvelle pièce de 10 francs.** — **M. Alger,** ministre de la guerre des Etats-Unis, donne sa démission. — Une forte secousse de **tremblement de terre** est ressentie à Rome.

20. — Les Chambres réunies de la Cour de cassation, jugeant disciplinairement, prononcent contre **M. Grosjean,** juge de Versailles, la peine de six mois de suspension avec avis motivé de déplacement à l'expiration de cette peine. — Mort, à bord du *Melbourne*, d'**Emin-Saïd pacha,** sous-secrétaire d'Etat de la justice d'Egypte, qui se rendait à Vichy. — Le premier adjoint d'Alger, faisant fonction de maire, est suspendu pour un mois pour avoir fait amener le pavillon qui flottait à la **mairie d'Alger** au moment du passage de M. Laferrière, gouverneur général de l'Algérie.

21. — Le nouveau nonce apostolique, **Mgr Lorenzelli,** successeur de Mgr Clari, décédé, est reçu par M. Loubet, à qui il remet ses lettres de créance. — M. Loubet désigne le commandant Legrand, de sa maison militaire pour aller à Saint-Pétersbourg déposer une couronne d'argent sur la **tombe du Tsarevitch.** A Tallulah (Louisiane), **trois Italiens sont lynchés** parce que l'un d'eux a tiré un coup de fusil sur un médecin américain et l'a blessé mortellement. Un échange d'explications a lieu entre Rome et Washington au sujet de cette affaire. — A Pékin, inauguration de l'**Ecole russe** établie aux frais du gouvernement chinois. — Mort du baron **Alexandre Nicolaï,** secrétaire d'Etat de Russie et conseiller de l'empire,

22. — M. Loubet visite l'hôpital des **enfants tuberculeux** d'Ormesson. — Le **Grand prix de Rome,** peinture, est décerné à M. Louis Roger. — **M. Philippe Gille** est élu membre libre de l'Académie des Beaux-Arts en remplacement du comte Henri Delaborde, décédé. — Mort du **commandant Hériot,** qui consacra une partie de sa fortune à des œuvres de bienfaisance et particulièrement à la fondation de l'orphelinat de la Boissière. — **M. Rood,** avocat, est nommé ministre de la guerre aux Etats-Unis.

23. — Le jeune Arredondo, qui, le 25 août 1897, avait assassiné **M. Iriarte Bordo,** président de la république de l'Uruguay, est acquitté et remis définitivement en liberté sous prétexte qu'en commettant son crime il a obéi à un mouvement patriotique.

24. — **M. Millerand,** ministre du commerce, visite le conservatoire des Arts et Métiers et les chantiers de l'Exposition de 1900. — Dans la **course d'automobiles** du « Tour de France », organisée par le *Matin*. M. de Kniff arrive premier, ayant parcouru 2 300 kilomètres en 45 heures. — Signature d'une convention commerciale entre **la France et les Etats-Unis.** — Les autorités anglaises remettent au Gouvernement crétois la ville de **Candie.**

25. — Le **général Dalstein** est nommé au commandement de la place de Paris en remplacement du général de Pellieux. — Un sauf-conduit est donné au **commandant Esterhazy** pour venir déposer devant le conseil de guerre de Rennes. — Par décret, le **général de Négrier** est relevé de ses fonctions de membre du Conseil supérieur de guerre, chargé de missions spéciales, pour avoir, dans une communication faite au cours de ses inspections, critiqué l'attitude du Gouvernement. — Lancement, à Brest, du cuirassé d'escadre. **Suffren.** — Le général **Ricciotti Garibaldi** se rend dans la République Argentine afin d'y fonder une colonie de 100 000 Italiens. — Promulgation de la loi substituant la **responsabilité civile de l'Etat** à celle des membres de l'enseignement public. — Mort de **M. Francis Carquet,** député républicain de la Savoie. — A Bayonne, ouverture du Congrès international des **pêches maritimes et fluviales.**

26. — **M. Loubet** se rend auprès de sa famille à Montélimar. — Funérailles du **grand-duc Georges,** de Russie, à Saint-Pétersbourg.

27. — **A Samoa,** la royauté et la présidence sont abolies et remplacées par un administrateur aidé d'un conseil législatif de trois membres élus par les trois puissances intéressées. — La Commission nommée par la Chambre pour étudier le fonctionnement des **ports francs** arrive à Hambourg. — **Mgr Emanulian,** évêque de Césarée, est élu patriarche des Arméniens catholiques. — Le soulèvement qui s'était produit **a Quitos** est étouffé. Le gouvernement décrète la réouverture du port. — Le **président Heureaux,** de la République Dominicaine, est assassiné par un inconnu qui profita de ce que le président causait avec des amis pour lui tirer deux coups de revolver. Blessé au cœur, le président Heureaux expira instantanément. Le président Heureaux avait été réélu, pour la quatrième fois, le 27 février 1897. Ses pouvoirs devaient prendre fin en 1900. Le vice-président, M. Vencesla Figuereo, prend le pouvoir. — La Chambre espagnole approuve définitivement le projet de réorganisation des **dettes intérieures.** — Les Américains s'emparent de **Colomba (Philippines).** Ils délivrent trente Espagnols retenus prisonniers par les insurgés.

28. — A la Rochelle, ouverture du 12e **Congrès international de Sauvetage,** sous la présidence du vice-amiral Duperré. — Mort, à Paris, du **général Guzman Blanco,** ex-président de la République de Venezuela. — Distribution des prix du **Concours général,** sous la présidence de M. Leygues, ministre de l'Instruction publique. — Ouverture du 5e **Congrès français de Médecine,** à Lille. — Mariage du **prince Danilo** et de la princesse Jutta Militza.

29. — **M. Loubet** rentre à Paris. — Après avoir siégé pendant deux mois et demi, la **Conférence de la paix,** réunie à la Haye, clôture ses travaux. La Conférence s'était partagé les travaux entre trois commissions : celle du désarmement, celle des lois et coutumes de la guerre et celle de l'arbitrage et de la médiation. La première commission n'a abouti à aucun résultat tangible. Elle s'est contentée, en présence des divergences, d'affirmer que « la limitation des charges militaires qui accablent actuellement le monde est grandement à désirer pour l'accroissement du bien-être moral et matériel de l'humanité ». La deuxième commission a pu faire signer à la Conférence trois déclarations concernant : l'interdiction de lancer des projectiles et explosifs du haut des ballons, l'interdiction de projectiles répandant des gaz asphyxiants, l'interdiction des balles genre « dum-dum ». Enfin à la suite des travaux de la troisième commission, la Conférence a reconnu qu'il serait désirable que le principe de l'arbitrage soit reconnu comme moyen de régler les différends internationaux. Pour faciliter le règlement des conflits internationaux, la Conférence a jeté les bases d'une Cour permanente d'arbitrage.



LA REVUE DU 14 JUILLET A LONGCHAMP

Défilé des tirailleurs de la mission Marchand.

30. — Les insurgés qui se sont mis en campagne à la suite de l'assassinat du **président Heureaux** ont coupé les fils télégraphiques. Ils ont à leur tête le chef Jimenez.

31. — A Lille, inauguration des bâtiments du **Conservatoire** par M. Th. Dubois. — Le lieutenant-colonel **du Paty de Clam** est remis en liberté par suite d'une ordonnance de non-lieu rendue en sa faveur. — Le **roi de Grèce** arrive à Aix-les Bains. — La Commission parlementaire belge pour la **réforme électorale** repousse le projet du gouvernement. A la suite de cette décision, le ministère donne sa démission.

LA MODE DU MOIS

Si c'est en septembre que commence l'automne, il y a encore à cette époque de l'année assez de jours chauds pour permettre de porter les robes de toile et de piqué dont notre dessin n° 1 représente un des plus ravissants modèles de la saison. Cette robe peut également se faire en



corscrew, drap cachemire, diagonale, serge anglaise, etc. Dans ce cas, elle se portera non seulement pendant la mi-saison, mais en hiver ; de la fourrure, un chaud collet ou une jaquette confortable, en plus, permettra d'affronter, avec ce costume, les froids les plus rigoureux.

La garniture peut aussi varier suivant la saison et une bande de fourrure remplacer, en novembre, le galon, les lisérés, les piqûres ou les broderies qui ornent actuellement ce costume très simple, mais d'une coupe aussi nouvelle qu'irréprochable.

Le boléro peut également servir de modèle pour un boléro détaché en velours ou en drap. Inutile de dire que la jupe est absolument plate sur les hanches et bien évasée du bas.

Toque en paille de fantaisie, ornée d'une plume dont le pied est pris dans une agrafe en bijouterie. En-cas de fantaisie avec manche en bois naturel. Souliers gris, bas de fil noir, et gants de fil d'Écosse, que l'on peut remplacer par des gants de Suède, si on veut être un peu plus élégante.

Le petit costume de chasse que nous donnons aujourd'hui peut également servir de costume d'excursion. Il est en *covercoat*. La jupe, coupée en polonaise, est fermée sur le côté gauche, et la blouse intérieure est recouverte par une veste-boléro à col rabattu, et revers gracieusement échancrés. Aucun ornement, sauf trois rangs de piqûres tout autour de la jupe, et sur les manches du boléro pour simuler des parements. La blouse, froncée, est ouverte en pointe pour laisser voir la chemise d'homme et la cravate régate en satin noir.

Les bas, en coton, sont assortis à la nuance du costume, pour lequel les meilleures sont le beige, le gris et le brun châtaigne. Bottes jaunes, lacées et très hautes. Gants de peau de

chien. Chapeau tyrolien en feutre souple, orné sur le côté d'une petite fantaisie en plumes de coq.

La taille est enserrée dans une ceinture-cartonchière en cuir jaune.

En taffetas imprimé est la toilette habillée (n° 3) que l'on peut garnir, suivant le goût et la nuance du fond, en noir ou en blanc. Telle qu'elle est, elle est fond blanc, à bouquets pompadour, avec ceinture et biais de satin noir posés en



pointes sur la jupe que terminent dans le bas trois volants plus hauts derrière que devant, en dentelle blanche, en tulle brodé ou en mousseline de soie brodée. Le corsage rentré, froncé à la vierge et ouvert en cœur sur un intérieur en mousseline de soie noire incrustée de motifs en dentelle blanche, se ferme sous le bras.

Chapeaux Louis XV, en paille d'Italie, orné d'une touffe de roses de laquelle s'échappent de chaque côté deux plumes amazone noires. Touffes de roses également sous la passe et sur les cheveux à gauche. Gants blancs, en chevreau glacé. Bas de soie noirs, ajourés sur le coup de pied. Souliers gris à boucles de strass. Jupon de dessous en taffetas blanc, froufrouté de dentelle et de nœuds de ruban.

Quant au modèle n° 4, il représente une casaque tout à fait nouvelle, en drap gris argent très fin. Coupée en forme et très évasée sur le devant, cette casaque a l'air d'être posée sur une autre en broché de soie gris rebrodé, et formant un double revers fort élégant. Un coquillé de dentelle forme jabot, à la fermeture qu'arrête, un peu au-dessus de la taille, une très jolie agrafe ancienne en argent ciselé.



Cette casaque est bordée par un fin galon de passementerie de ton un peu plus accentué, formant camaïeu avec le drap ; aux manches, revers Louis XV, légèrement évasés, avec petit dépassant en dentelle.

Chapeau moderne en paille de riz blanche, passe doublée de velours noir. Plumes grises et chou de velours miroir gris argent avec coques de ruban de gaze grise sur le devant. Brides de tulle blanc, nouées en nœud papillon, court, sous le menton.

La robe princesse sur laquelle repose cette casaque est en drap zéphir gris blanc, entièrement brodée camaïeu.

Berthe de Présilly.

LES TIMBRES-POSTE DU MOIS

La presse anglaise, plus éprise de vérité que de galanterie, commence à critiquer l'effigie un peu *jeunette* aujourd'hui de la reine Victoria; cela nous fait présager un renouvellement de timbres considérable, tant pour la métropole que pour les colonies.

Le duché de Luxembourg modifie sa manière de fabriquer des timbres de service : le mot *officiel* est frappé en perforation au lieu de l'ancienne surcharge.





CEYLAN



MAURICE



NORVÈGE



BARBADE



URUGUAY

En Norvège, nouveau timbre de 2 öre, semblable au dernier type.

La Roumanie va adopter les couleurs décidées par l'Union postale universelle : d'où un chassé-croisé dans les couleurs et valeurs de ses timbres.

On annonce un timbre spécial pour Bornéo, en commémoration de l'anniversaire de naissance de la reine Victoria. Labuan imitera naturellement Bornéo pour ce timbre, qui sera de 4 cents.

A Ceylan on s'est décidé, après les nombreuses surcharges que nous avons vues, à émettre des timbres définitifs : 6 cents, rose et noir; 75 cents, noir et roux.

Des timbres russes ordinaires de 1, 2, 3, 5, 7 et 10 kopeks ont été mis en service pour les nouveaux bureaux russes de Chine, notamment à Port-Arthur ; ils portent la surcharge KNTAN.

Le nouveau 3 pies rose de l'Inde anglaise a reçu la surcharge, pour le service officiel, ON, H, M.S.

Les surcharges continuent : à Négri-Sembilan, 4 cents sur 3, violet et rose, sur 1 vert et sur 5 bleu ; on en a trouvé aussi 3 nouvelles sortes sur les timbres de Perse, ce qui porte à huit le nombre des variétés.

L'Afrique apporte son contingent. Le nouveau gouverneur de Djibouti a fait surcharger 15 000 timbres de 4 cent. pour les transformer en 40 cent. valeur qui manquait et dont le besoin se faisait sentir... dans les collections sans doute.

L'île Maurice se distingue dans le même ordre d'idées, mais discrètement; c'est ainsi que le timbre commémoratif orange du jubilé de la reine va s'écouler au moyen d'une réduction à 15 cents, en surcharge bleue, et le 18 cents, olive également réduit à 6 cents, surcharge rouge.

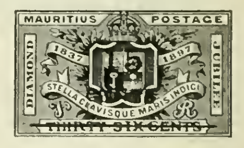
La Barbade complète sa série par une nouvelle valeur, 2 p. orange sur gris.

Les Etats-Unis continuent de se montrer généreux envers leurs nouvelles colonies : la série de Cuba s'augmente du *Special Post delivery*; la surcharge rouge, Cuba, 10 c. de peso est peu visible sur le bleu foncé du timbre.

Les Espagnols n'ont cédé à l'Allemagne que la plupart des îles Mariannes ; Guam ou Guham avait été exigée par les Américains en même temps que les Philippines : d'où une adaptation des timbres des Etats-Unis, dans le genre de ceux de Cuba, 1 cent. vert, 2 cents rouge, et 5 cents bleu, avec la surcharge *Guam*. Le tirage très restreint va en faire une rareté.

L'Uruguay suit les principes de l'Union postale avec son 5 centesimos, représentant une locomotive, qui devient bleu ; on verra sans doute le 1 cent. prendre la couleur verte du 5 cents.

La série du Venezuela se complète par les 50 cents, gris; 1 bolivar, vert; 2 bol., jaune. On annonce de Tasmanie un nouveau timbre de 10 pence, type 1892, vert et carmin.



MAURICE

Des timbres vont être émis au Transvaal, la série devant être divisée en deux : les petites valeurs à l'effigie du président Krüger, les grosses aux armes de l'Etat; mais voilà bien longtemps qu'il en est question et les balles plus ou moins *dum-dum* n'écraseront-elles pas dans l'œuf ce beau projet ?

JEAN BEPAIRE.

TABLEAUX DE STATISTIQUE

Le transit du canal de Suez.

Voici la décomposition, par pavillons, des navires ayant transité dans le canal de Suez pendant les années 1895-1898. Le pavillon anglais représente à lui seul près des deux tiers du total.

	1895	1896	1897	1898
Anglais	2.318	2.162	1.905	2.295
Allemand	314	322	325	356
Français	278	218	202	221
Néerlandais	192	200	206	193
Austro-Hongrois	72	71	78	85
Italien	78	230	71	74
Norvégien	57	39	48	47
Espagnol	33	62	48	49
Russe	39	47	44	48
Ottoman	36	37	7	54
Japonais	2	10	36	46
Américain	5	»	3	4
Egyptien	2	2	3	10
Portugais	3	7	1	3
Chinois	2	»	3	4
Danois	1	»	2	8
Suédois	2	»	1	2
Hellénique	»	»	»	2
Siamois	»	»	2	»
Argentin	»	»	»	1
Roumain	»	»	»	1
Belge	»	1	»	»
Mexicain	»	»	1	»
Sarawak	»	1	»	»
Totaux	3.434	3.409	2.986	3.503

Le commerce du monde.

(Importations et exportations réunies.)
Valeur par habitant.

La *Revue de statistique* a donné l'intéressant tableau suivant du commerce du monde (importations et exportations), et de la répartition par habitant. Malgré tout le soin avec lequel ils peuvent être établis, de tels chiffres ne sauraient prétendre à une exactitude absolue, mais les renseignements fournis ainsi n'en ont pas moins une réelle importance.

	Commerce total en millions de francs.	En francs par habitant.		Commerce total en millions de francs.	En francs par habitant.
Pays-Bas	6.888	1.359	Vénézuéla	186	80
Iles Havaï	118	1 178	Sier.-Léone	23	79
Rép. Sud-Af.	630	730	Portugal	379	75
Australie	2.366	657	Pérou	216	72
Nouv.-Zél.	457	618	Equateur	101	72
Suisse	1.724	569	Ceylan	220	70
Belgique	3.386	528	S.-Salvador	56	70
Cuba	781	491	Mexique	783	62
Ile Maurice	188	467	Egypte	595	61
Angleterre	17.281	434	Honduras	22	57
Cap	700	393	Tunisie	783	54
Danemark	866	376	Haïti	78	53
Costa-Rica	87	338	Brésil	816	48
Uruguay	277	336	Russie	4.850	57
Terre-Neuv.	65	326	Paraguay	23	47
Zanzibar	61	300	Japon	1.967	43
Norvège	851	290	Bulgarie	143	43
Rép. Argent.	997	246	Serbie	88	38
Canada	1.666	228	Emp. Ottom.	816	37
Natal	118	216	Siam	268	30
Suède	1.073	216	Colombie	124	30
Porto-Rico	167	210	Oman	23	23
Chili	651	203	Sibérie	127	22
France	7 554	198	Java	528	21
Allemagne	9.230	173	Bolivie	43	18
Finlande	320	128	Indes Angl.	4.996	17
Etats-Unis	9.166	127	Tripoli	18	14
Guatémala	174	116	Islande	9	11
Algérie	501	115	Perse	98	11
Malte	19	114	Corée	77	8
Nicaragua	42	100	Maroc	66	8
Roumanie	579	96	Monténégro	2	7
Espagne	1.718	94	Chine	1 366	4
Aut.-Hongr.	3.757	83	Afganistan	18	4
Grèce	195	81	Congo	37	2

Les pensions en France.

Continuant ses études sur les diverses parties du budget, M. Turquan a donné, dans le *Monde Economique*, le tableau des pensions payées par l'Etat, en 1899.

	Pensionnés.	Francs.
Pensions civiles 1790	631	721.950
Donataires dépossédés	696	251.100
Pensions militaires	99.000	91.800.000
Pensions de la marine	39.000	36 750.000
Ancienne liste civile de Louis-Philippe	20	9 820
Ancienne liste civile de Louis XVIII et de Charles X	10	2.150
Récompenses nationales	168	56.000
Pensions civiles 1853	85.492	74 500.000
Grands fonctionnaires de l'Empire	11	93.000
Pensions ecclésiastiques	20	10.267
Dotataires du Mont de Milan	215	210.200
Victimes du Coup d'Etat	17 580	4.220.000
Magistrats réformés	495	825.000
Anciens professeurs de théologie catholique	18	42.424
Survivants des blessés de fév. 1848	239	124 420
Suppléments aux officiers et sous-officiers de terre et de mer, retraités avant 1883	»	4.466.540
Pensions d'ancienne origine	15	990
Suppléments de pensions aux anciens militaires (Loi de 1885)	»	8.842.800
Traitements des membres de la Légion d'honneur et des médaillés militaires	68.000	11.046.050
Part contributive de l'Etat dans la pension de la préfecture de la Seine et de la préfecture de Police		55.000
Total de la dette viagère		237.027.711

La surface des bois et forêts.

(En hectares.)

Autriche	9.780.100	Espagne	6.617.200
Hongrie	7.597.500	Suède	17.996.600
Belgique	503.100	Suisse	914.000
Bulgarie	1.331.600	Turquie	1.416.100
France	9.494.500	G.-Bretagne	1.090.400
Allemagne	13.896.800	Canada	323.368.700
Grèce	819.500	Etats-Unis	182.070.000
Italie	4.099.100	Guyane britannique	2.330.500
Norvège	7.804 200	Inde	56.644.000
Portugal	470.900	Turquie d'Asie	7.080.500
Roumanie	1.999.500	Japon	11.612.000
Russie	201.571.700		
Serbie	2.331.800		

L'accroissement de la population des États-Unis.

De 1800 à 1898, la population des Etats-Unis est devenue près de quinze fois plus considérable; dans cette augmentation, l'émigration a joué un rôle prépondérant.

1800	5.308.483	1875	43.951.000
1810	7 239.881	1880	50.155.783
1820	9 633 822	1885	56.148.000
1830	12.866.020	1890	62.622.250
1840	17.069.453	1895	69 878.000
1850	23.191.876	1896	71.390 000
1860	31.443.321	1897	72 937.000
1870	38.558.371	1898	74.522.000

Médecins, officiers de santé, pharmaciens et sages-femmes en France

	1876.	1886.	1896.
Docteurs et médecins	10 743	11.995	12.407
Officiers de santé	3.633	2.794	1.605
Pharmaciens	6.232	8.100	8.910
Sages-femmes	12.847	13.639	13.065

G. FRANÇOIS.

QUESTIONS FINANCIÈRES

Il n'est pas, en ce moment, de question plus actuelle que celle de la rente française. Vers le milieu du mois, un mouvement assez brusque a fait reculer le 3 % au-dessous du pair; et des flots d'encre ont coulé à cette occasion; et des centaines d'articles ont été écrits.

Nous avons eu la patience de lire une quantité considérable de ces articles, et nous pouvons assurer à nos lecteurs qu'ils émanent de deux sortes d'écrivains : les uns, qui savent ce qu'ils disent; et les autres, qui ignorent le premier mot de la question qu'ils étaient appelés à traiter. De ces derniers, il nous suffira de dire qu'ils se sont tirés d'affaire en se livrant à une série de déclamations pompeuses et d'injures contre les « tripoteurs » qui, ne respectant rien, pas même la Rente, ont osé porter sur celle-ci une main sacrilège, et lui ont fait subir le poids d'une mauvaise humeur occasionnée par des déceptions politiques. Et patati, et patata.

Pour nous, et tout en faisant nos réserves en ce qui concerne l'opportunité des ventes qui ont provoqué le brusque mouvement dont on a profité pour se livrer à la débauche de commentaires indiquée ci-dessus, nous abonderons nettement dans le sens des personnes pour qui le recul de la rente constitue un phénomène tout à fait normal, tout à fait logique.

Si surpris qu'on ait pu être par la brusquerie du mouvement de l'autre jour, il ne faut pourtant pas perdre de vue que la baisse de la rente a commencé il y a plusieurs années déjà et qu'elle s'est, depuis lors, continuée avec une grande régularité. Seulement, le public pris en masse ne s'en est pas aperçu, parce que le mouvement procédait par toutes petites étapes et ne se traduisait de trimestre en trimestre que par des variations insignifiantes, — mais toujours dans le sens de la diminution. Et bien que, par accumulation, ces moins-values aient fini par faire une brèche assez sensible aux cours, on ne s'en serait pas aperçu encore si le hasard des circonstances n'avait fait faire à la baisse une enjambée un peu plus grande que d'habitude.

Ajoutons que cette baisse n'a pas affecté nos seules rentes; elle s'est produite aussi sur toutes les valeurs à revenu fixe. Les obligations de la Ville de Paris, les obligations des chemins de fer, les obligations du Crédit foncier, celles de Madagascar, celles de Tunisie, — toutes, enfin, ont reculé dans des proportions identiques à celles de nos rentes, et, parfois, dans des proportions plus fortes encore.

Si cette modification dans les cours s'appliquait uniquement à nos valeurs nationales, nous aurions évidemment sujet de nous préoccuper. Mais il n'en est rien. Le même phénomène se retrouve partout, en tous pays, à des degrés différents; et à y regarder d'un peu près, il semble que les titres français aient été moins atteints que les autres.

Quand un phénomène se produit avec cette régularité, et dans de pareilles conditions d'universalité, il change de nom ; ce n'est plus un phénomène, mais une loi générale. Ici, les causes de l'évolution sont connues et visibles. Elle a commencé du jour où s'est dessiné le mouvement qui a porté l'épargne de tous le pays, désireux d'obtenir une meilleure rémunération pour ses ressources, vers les valeurs industrielles, dont le développement a été prodigieux en ces dernières années, ainsi que j'ai eu l'occasion de le démontrer plusieurs fois, et dont la hausse a été plus rapide encore que la baisse des rentes. Cette constatation une fois faite, tout le reste devient facile à expliquer, et il saute aux yeux qu'une fraction du public a simplement vendu de la rente et des valeurs à revenu fixe pour employer les ressources ainsi obtenues en valeurs industrielles à revenu variable.

Il faut s'attendre à ce que ce double mouvement continue. Nos rentes, en raison de leur clientèle considérable et sans cesse renouvelée, ne s'écarteront pas beaucoup du pair; mais une différence de deux ou trois francs au-dessous nous surprendrait moins qu'une différence de deux ou trois francs au-dessus. Par contre, les valeurs industrielles à revenu variable continueront à progresser.

Les seuls placements qu'il y ait lieu de faire actuellement sont donc les placements en valeurs industrielles. Au nombre de ces dernières se recommandent particulièrement les valeurs houillères — j'entends les valeurs houillères françaises. Il y en a d'excellentes dans le nombre, et j'ai déjà signalé les *Mines de Houille d'Annezin* (Pas-de-Calais) à nos lecteurs. Elles valent actuellement 395 à 396 francs, soit une vingtaine de francs de plus qu'au moment où je commençai de les désigner à l'attention. Comme le revenu du prochain exercice ne paraît pas devoir être moindre de 5 1/2 à 6 1/4 des cours actuels, je pense que nous ne tarderons pas à voir ces valeurs monter vers 430 ou 440 francs, ce qui représente une agréable plus-value.

E. Benoist,

Directeur du *Moniteur économique et financier*,
17, rue du Pont-Neuf.

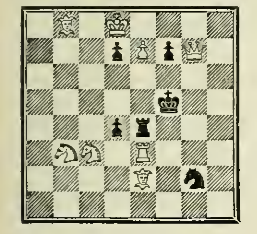
DÉPART (d'après *Puck*, New-York.)

LE CLIENT. — Allons, au revoir ! A l'été prochain... Peut-être...

L'HÔTELIER. — Il serait bien à souhaiter que vous pussiez venir l'hiver ! Nous avons beaucoup de temps à nous ! Et personne pour nous embêter. Allons, au revoir ! Pensez-y.

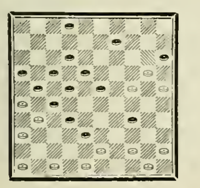
Jeux et Récréations, par M. G. Beudin

N° 302. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et font mat en 2 coups.

N° 303. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et gagnent.

N° 304. — Mathématiques.

Un rentier achète une maison de campagne qu'il revend immédiatement avec un bénéfice de 12 800 francs, gagnant ainsi 8 pour 100 sur le prix d'achat. Combien l'avait-il payée ?

N° 305. — Mots en triangle.

PAR B.

Philosophe stoïque. —
Descend de Mahomet. —
Fertilise l'Afrique. —
Garnit bien le gousset. —
Le cœur de Véronique. —

N° 306. — Mots carrés syllabiques.

ENVOI D'UN LECTEUR.

Déroulant à ses yeux du langage sublime
Les magiques splendeurs,
Au poète inspiré qu'un divin souffle anime
J'accorde mes faveurs. —
Puis franchissant l'espace ainsi que sur les
Un alcyon rapide [mers
Courant impétueux je déchire les airs
Dans ma course intrépide. —
On voit passer ici cachant sous la mantille
Son provoquant minois
La jeune Manola qui marche, qui babille
Et rit tout à la fois.

N° 307. — Curiosité.

Le valet d'un dompteur d'animaux emmène avec lui un tigre, une chèvre et une corbeille pleine de choux. Arrêté par une rivière, il n'a à sa disposition pour la franchir qu'un petit bateau très léger. Ce frêle esquif ne peut, en effet, porter avec le dompteur qu'un seul des deux animaux ou la corbeille de choux. S'il laisse seuls la chèvre et le tigre, ce dernier dévorera la chèvre ; s'il laisse ensemble la chèvre et les choux, ces derniers seront mangés par la chèvre. Comment doit-il s'y prendre pour débarquer le tout sur l'autre rive sans aucun risque.

SOLUTIONS

N° 297.

1. T 5 R — 1. P pr. T (A. B.)
2. C 5 F D échec. — 2. R 4 C D
3. P 3 D échec et mat.

A

1. P pr. F
2. P 3 C D échec. — 2. R pr. P T
3. T pr. P échec et mat.

B

1. R 4 C D
2. P 3 C — 2. P pr. T (ou)
3. P 4 T D échec et mat.

ou

2. P 5 T D
3. T pr. C échec et mat.

N° 298. — $\frac{46\ 41}{30\ 39}$ $\frac{42\ 38}{43\ 21}$ $\frac{31\ 27}{22\ 44}$ $\frac{47\ 29}{23\ 34}$ $\frac{44\ 11}{16\ 7}$ $\frac{26\ 10}{4\ 15}$ $\frac{25\ 3}{}$ fait dame et gagne.

N°. 299. — Ver ; Vers ; Vère ; Vert ; Vair ; Verre.

N° 300.

CA
CU RA RE
CA RA VAN SE RAIL
RE SE DA
RAIL

N° 301. — Cochenille, Chenille, Chenil. Coche.

Adresser les communications pour les jeux à M. G. Beudin, à Billancourt (Seine), avec timbre pour réponse.

LA CUISINE DU MOIS — LA VIE PRATIQUE

Œufs mollets à la Soubise. — Faire bouillir deux litres d'eau avec 20 grammes de sel, y plonger dans une passoire huit œufs, couvrir, laisser bouillir lentement cinq minutes, montre en main. Enlever les œufs, les rafraîchir à grande eau. Avec le plat d'un couteau briser la coquille en tapant légèrement l'œuf tenu dans le creux de la main droite. Enlever la coquille sans endommager l'œuf et les tenir dans l'eau froide.

La purée Soubise. — Émincer 500 grammes d'oignons blancs, les faire blanchir vingt minutes dans deux litres d'eau légèrement salée, les égoutter et les passer au tamis de crin. Mélanger 30 grammes de beurre fondu avec 30 grammes de farine, mouiller avec un quart de litre de lait, faire bouillir sur un feu doux en remuant avec une cuiller de bois; ajouter 10 grammes de sucre et autant de sel, un soupçon de muscade et 50 grammes de beurre. Chauffer les œufs dans de l'eau presque bouillante une minute. Verser la purée dans un plat rond, dresser les œufs en couronne et servir.

Noisettes de pré-salé demi-glace. — Désosser une selle de mouton avec soin en appuyant la pointe du couteau sur l'os de l'épine dorsale des deux côtes. Cette opération donne deux filets que l'on coupe en quatre, cinq ou six morceaux suivant la longueur et l'épaisseur de chaque filet. Si du côté de l'épine dorsale il y avait une peau épaisse et nerveuse, il faut l'enlever avant de sectionner le filet en travers. A l'intérieur de la selle il y a deux filets mignons trop petits pour les couper, il faut les sauter entiers après les avoir bien parés.

La garniture. — Parer des fonds d'artichauts pas trop gros et tendres, les cuire à l'eau légèrement salée, acidulée et garnie d'une croûte de pain, les tenir un peu fermes. Les égoutter et éponger. Beurrer une plaque, poser les fonds et mettre dans chacun gros comme une noisette de beurre, saler et laisser rissoler au four pendant que l'on saute les noisettes de la manière suivante. Mettez dans un sautoir un peu de graisse, chauffez fortement, posez les noisettes vivement côte à côte, dans quatre minutes retournez-les sans les piquer, dans quatre autres minutes enlevez-les sur les fonds d'artichauts et tenez au chaud. Renversez la graisse du sautoir, versez-y un décilitre de vin blanc et autant de jus, laissez réduire au quart, salez, condimentez, arrosez de quelques gouttes de citron et parsemez 60 grammes de beurre divisé en six parties, liez hors du feu en tournant la casserole et versez sur les noisettes. Servez en même temps un légumier garni de petites pommes de terre cuites dix-huit minutes dans très peu d'eau salée et bouchées avec un linge.

Mauviettes en cocotte. — Plumez, flambez et videz 12 mauviettes, coupez les pattes au-dessus du genou. Préparez 100 grammes de lard maigre en petits dés, 12 petits oignons blancs, 24 boules de pommes de terre ou 24 dés si vous ne disposez d'une cuiller à lever les boules dans des pommes. Prenez une casserole en terre du Midi ou de Bourgogne, fondez le lard lentement à moitié, ajoutez les mauviettes, dans trois minutes sautez-les, dans trois autres un autre tour et dans quatre minutes enlevez les mauviettes et le lard entre deux assiettes. Tenez au chaud. Sautez dans la graisse les pommes et les oignons, vingt minutes suffisent. Salez, ajoutez les mauviettes, arrosez avec un décilitre de vin blanc, poussez au four cinq minutes et envoyez à table dans la cocotte avec des assiettes chaudes.

Compote de prunes reines-Claude. — Enlevez les noyaux à 500 grammes de prunes de reines-Claude pas trop mûres, ne les écrasez pas surtout, arrosez-les avec un petit verre de rhum, couvrez et tenez au frais une heure. Cuisez cinq minutes 250 grammes de sucre cassé avec un décilitre d'eau dans une casserole un peu large. Mettez les prunes, couvrez et tenez hors du feu un quart d'heure; faites faire un bouillon de deux minutes, versez en compotier et servez la compote froide arrosée de kirsch.

Langues de chat au beurre. — Formule. — 125 gr de farine, 125 grammes de sucre en poudre appelé glace, 100 grammes de beurre, trois blancs d'œufs, une pincée de vanille en poudre.

Opération. — Tamiser ensemble le sucre et la farine, chauffer un saladier, y mettre le beurre et en faire une crème légère en le tournant avec une cuiller de bois. Ajouter un par un les trois blancs lentement pour rendre le beurre léger, mélanger sucre, farine et vanille. Beurrer des plaques en tôle un peu épaisses, dresser à l'aide d'une poche avec une douille plate ou un cornet en papier fort des petits bâtonnets de 10 centimètres de longueur et à 2 centimètres loin l'un de l'autre. Cuire à four chaud huit minutes.

Tuiles aux amandes. — Mélangez dans un saladier un gros blanc d'œuf avec 75 grammes d'amandes blanchies, hachées fin et séchées, 80 grammes de sucre glace et 10 grammes de farine. Beurrez une plaque de tôle avec une cuiller à bouche, faites des petits tas de distance en distance. Cuisez à four chaud et posez sur un rouleau à pâtisserie pour donner la forme incurvée.

A. Colombié.

Olives vertes. — Pour conserver les olives vertes, voici ce que recommande l'*Agriculture pratique*. Pour 50 kilogrammes d'olives, on prend 2 kilogrammes de sel de soude qu'on fait fondre à chaud dans l'eau, 8 kilogrammes de cendre de bois. Le tout est mis dans de l'eau ordinaire et on en ajoute suffisamment pour qu'au pèse-sel le mélange ne marque que 8 degrés. On jette les olives dans cette lessive et on les y laisse pendant cinq à six heures. On reconnaît que l'olive a suffisamment séjourné dans la lessive quand, étant entaillée jusqu'au noyau, la chair est attaquée jusqu'au milieu. On les retire et on les met dans de l'eau claire qu'on renouvelle matin et soir pendant quatre jours. Les olives sont ensuite mises dans des pots et couvertes d'eau salée pesant 5 degrés. En cet état, elles se conservent très bien, mais à la condition que l'eau salée les recouvre constamment. On peut aromatiser cette eau salée en la faisant bouillir d'avance pendant quelques instants avec un peu d'écorces d'oranges, quelques feuilles de laurier, quelques clous de girofle et autres épices; on ne l'emploie ensuite qu'après refroidissement. Dernière recommandation : il ne faut jamais toucher les olives avec les doigts; les opérations doivent se faire avec des passoires, des pochons en bois, de préférence, ou en fer battu.

Conservation des melons. — On cueille les melons un peu avant leur maturité complète. On les essuie sans les blesser et on les laisse pendant un jour ou deux dans un endroit sec. Puis, on garnit de cendre bien sèche le fond d'un tonneau et on y dépose les melons. On les recouvre d'un lit de cendre et on met une nouvelle série de melons. Et ainsi de suite. Il faut maintenir le tonneau dans un endroit sec et presque tout le temps à la même température. Les melons se conservent pendant très longtemps.

Fûts neufs. — Si l'on met des vins dans des fûts neufs sans faire subir aucun traitement à ceux-ci, le liquide contracte une odeur de bois et de résine qui n'est pas du goût de tout le monde. Il faut d'abord laver l'intérieur à l'eau bouillante : vingt litres suffisent pour une barrique ordinaire. L'effet est encore plus efficace si on y ajoute des cendres de bois. La lessive alcaline pénètre dans les pores du bois et en dissout les principes solubles. On vide cette eau, puis on rince d'abord à l'eau chaude, puis à l'eau froide. Finalement, on remplit la barrique d'eau froide et on la laisse ainsi pendant deux ou trois jours. Finalement, on vide, on laisse sécher et on mèche légèrement. Pour les grands vins, il est bon d'imprégner d'abord les parois intérieures avec un verre de vieil Armagnac : on agite la barrique pour que l'alcool vienne toucher toutes ses parties.

Jaugeage d'un tonneau. — Pour jauger le volume d'un tonneau, il existe de nombreuses formules. La suivante a l'avantage de ne pas être très compliquée. On double le grand diamètre et on ajoute le produit au petit diamètre. On élève la somme au carré, c'est-à-dire qu'on la multiplie par elle-même. On multiplie ensuite le chiffre obtenu par la longueur du tonneau et enfin le nouveau produit par 0,0875. On obtient le résultat en mètres cubes.

Destruction des vers de terre. — Quand la terre d'un pot de fleur contient des vers de terre, c'est un désastre pour le jardinier, car les vers dévorent les jeunes plantules. Pour les détruire, il suffit d'arroser avec de l'eau blanchie à la chaux.

Victor de Clèves.

BIBLIOGRAPHIE

M. Daniel Riche, dont nous signalions dernièrement le roman : *Stérile*, vient de publier chez Flammarion, **Féconde**, qui en est l'antithèse. L'auteur prétend que l'arrivée de l'enfant dans la classe moyenne peut être un sujet de calamité. Il est en conformité d'idées avec bien des gens, et c'est une constatation triste. Sous peu, nous aurons à parler de *Fécondité*, d'Emile Zola, et la thèse soutenue y sera bien différente. Mais il faut louer dans M. Riche l'énergie de son style et de ses convictions, son courage et son mérite littéraire.

Les Ouailles du curé Fargeas, le nouveau roman de Fernand Lafargue, chez Flammarion, est une œuvre fouillée sur le clergé de France. Dévotes ou mondaines, toutes les amoureuses chastes retireront de cette lecture des jouissances de sentiment, Ce roman honnête sera lu avec un égal intérêt par les catholiques et par les libres-penseurs.
L'émotion sincère de l'écrivain en fait un des meilleurs qui aient été écrits sur la vie du prêtre français.

Chez Flammarion, M. Edouard Noël a rapporté les scènes historiques de **Brumaire** an VIII, dans un curieux et attachant volume.
Toute cette époque est fidèlement reconstruite, exhumée, ressuscitée par l'auteur. C'est de l'histoire vivante et parlante encadrant un roman d'amour étroitement lié à l'action, roman curieux et émouvant. Et chacune des scènes où se déroulent, se mêlent et s'entrechoquent les événements décisifs de la fin de 1799, saisissent le lecteur d'un intérêt passionné et poignant.

Dans son ouvrage sur **Samory**, chez Flammarion, M. André Mévil a résumé toutes les opérations militaires que, pendant seize années consécutives, nous avons menées brillamment contre le célèbre chef soudanais Samory. Ces opérations constituent assurément la page la plus dramatique, la plus glorieuse et en même temps la plus pittoresque de notre histoire coloniale. A côté du récit des opérations militaires on trouve dans ce volume des détails fort curieux et fort intéressants sur les sofas de Samory, leur manière de combattre, ainsi que sur nos tirailleurs sénégalais et soudanais.

Les Lettres inédites adressées à Mlle Mialaret (Mme Michelet), par Jules Michelet, ont paru chez l'éditeur Ernest Flammarion.
Mme Michelet a été brusquement enlevée par la mort avant d'avoir achevé de corriger les épreuves et d'en écrire la préface.
La plus grande partie de cette préface a été reconstituée avec les manuscrits laissés par la veuve du grand historien.
Ces lettres adressées à Mlle Mialaret, qui devait devenir la femme de l'illustre historien, sont un poème de tendresse. Michelet y a mis tous ses élans, toute sa flamme. Souvent, aux heures de rude labeur, il les relisait, reprenait foi, énergie vaillante, à se retremper en elles.
Il avait voulu les publier de son vivant, mais constamment absorbé par son travail, sollicité par d'autres soins, il y avait renoncé.
Après la mort de Michelet, elles furent disputées à sa veuve qui, enfin, les obtint de la justice.
Son entreprise était inachevée. La préface et les six chapitres que publient aujourd'hui l'éditeur demeureront un pieux et touchant témoignage de ce rare concert d'amour.

M. Jean Schopper a publié chez Perrin un **Voyage idéal en Italie** dont le titre seul est une suffisante invite. Il serait plus exact de dire voyage dans l'idéal, à travers l'Italie, car ce n'est pas un voyage dans un fauteuil, mais une série de pèlerinages artistiques. L'auteur s'exprime librement, sans souci des opinions faites, et rencontre d'heureuses expressions pour traduire des émotions bien senties. Il n'admire qu'après analyse et ne sacrifie à l'érudition que dans une juste mesure.

Et c'est bien ici l'occasion de rappeler cette collection de photographies parfaites que publie la maison Hanfstaengl de Munich, car elle vient de commencer la reproduction des **Galeries royales de Milan et de Venise**. Ce sont des œuvres d'art, pour 1 fr. 25, et aucune vulgarisation ne peut être préférable à celle-ci.

En cette époque troublée où le parlementarisme attire toutes les colères et semble les mériter, on lira avec intérêt une curieuse brochure écrite et éditée par M. F. Appy, à Nice. Il s'agit de donner à la France le meilleur moyen de faire connaître sa volonté par le **Suffrage universel réorgaoisé**. Il n'entre pas dans notre cadre de discuter les théories exposées, mais le système proposé est ingénieux ; il part de principes justes et mérite une sérieuse attention.

Georges d'Esparbès, le brillant conteur de tant de légendes héroïques de l'épopée napoléonienne, poursuit ses récits dans les **Demi-soldes**. Cette fois c'est le tableau dramatique et saisissant de cette période troublée pendant laquelle, au lendemain de la chute de l'Empire, les officiers bonapartistes, mis en demi-solde par la Restauration, se rencontraient presque chaque jour sur le terrain avec les officiers de l'armée royale. Il met en scène les diverses phases d'une conspiration ourdie par un groupe d'officiers dévoués à « l'autre », et qui avorte par suite de trahison. Ces pages sont pleines de phrases qui vibrent comme des épées et de mots qui scintillent comme des gemmes.

La Librairie Agricole a publié un petit volume de M. Vallée de Loncey sur **la Saison de monte** des chevaux en France, pour 1899, qui laissera bien indifférents nombre de nos lecteurs, mais qui intéressera beaucoup les agriculteurs. Ils sont et ils deviendront de plus en plus légion, et ils nous sauront gré de leur avoir signalé cet utile manuel.

Tout le monde, par contre, saisira l'intérêt général de l'autre volume, publié par la même librairie : **Les Plantes alimentaires des pays chauds et des colonies**. M. Gustave Heuzé n'en décrit pas moins de trente, scientifiquement s'entend, et aussi d'une façon assez pratique. On dit et nous avons répété ici que l'avenir de la France était dans le développement de ses colonies ; ce volume est déjà quelque chose dans ce domaine où il y a tant à faire.
La librairie May inaugure avec **l'Expansion coloniale** et **la Photographie** une nouvelle encyclopédie populaire, à 1 franc le volume, qui se recommande par un plan nouveau. Il consiste à donner à chaque volume (il y en aura 120) la forme d'un dictionnaire. Ce ne sont donc pas des traités et il n'y a point de discours. Les faits sont groupés à leur ordre alphabétique. Ces volumes n'ont donc pas la prétention d'être des manuels d'enseignement, mais ils rendront, sur chaque sujet, les re-

cherches faciles et promptes. C'est un avantage. La collection est publiée sous la direction de personnes qui sont des parrains de garantie : MM. Buisson, Denis, Larroumet et Stanislas Meunier.

De Saint-Pétersbourg à l'Ararat, par Mme Stanislas Meunier, que publie la librairie May, est le récit, aussi séduisant par la forme qu'attachant par le fond, d'un voyage qui s'est fait dans des conditions exceptionnelles. Invités officiellement par le Gouvernement impérial à visiter les curiosités naturelles de la Russie, les membres du Congrès international de géologie ont fourni les étapes d'une véritable odyssée depuis le golfe de Finlande jusqu'aux rives de la Caspienne et jusqu'aux ruines d'Ani, l'antique capitale du royaume d'Arménie. Comme on le pense, les aventures n'ont pas manqué, les unes gaies, d'autres sévères et même tragiques. L'auteur a mis tout son talent dans cette œuvre nouvelle qui charmera les délicats par la finesse de ses observations et par la perfection de son style.

Poignant comme un roman d'actualité, **Fra Gennaro**, que le même auteur a publié chez Alph. Lemerre, met en présence le catholicisme et le protestantisme à Genève au temps de Calvin. L'œuvre passionnée et tendre devient idyllique un moment et finit dans la tragédie. Sans doute les critiques divergeront sur un sujet si brûlant : ils seront tous d'accord pour proclamer le talent grandissant de l'auteur.

De son côté, M. Stanislas Meunier a publié chez Alcan une **Géologie expérimentale** qui est le résumé de son cours professé au Muséum. Il présente un tableau des résultats obtenus par l'application de la méthode expérimentale aux chapitres les plus variés de la géologie, et c'est la première fois que ce grand sujet est traité dans sa généralité. Après avoir lu ce volume, où l'auteur affirme l'originalité scientifique de ses travaux, on sera unanime pour penser que la géologie doit désormais compter parmi les sciences expérimentales, celles qui, selon la belle expression de Claude Bernard, méritent d'être qualifiées de *sciences conquérantes de la nature*.

Camille Lemonnier affirme dans son nouveau roman, **Une femme** (chez Flammarion), son talent évocateur de passion et de sensualité. Dans cette histoire toute chaude de vie, un délicat sentiment féminin sauve les situations les plus risquées. Comme souvent, chez les auteurs amis de la femme, la comparaison entre elle et l'homme n'est pas à l'avantage de ce dernier. En se souvenant du titre d'un roman célèbre de Camille Lemonnier, on peut dire que sa nouvelle héroïne est ici le vrai « mâle ».

Nos lecteurs se souviennent sans doute de la nouvelle *Missa solemnis* que nous avons publiée à la fin de l'an dernier et qui a eu tant de succès qu'elle est aujourd'hui traduite dans toutes les langues. Son auteur, M. Adolphe Ribaux, vient de publier **le Cœur des autres**, chez Delachaux et Niestlé, à Neuchâtel, et chez Fischbacher à Paris, et nous ne saurions trop recommander ce volume formé de huit charmantes nouvelles. Le titre général est heureux, car l'auteur, d'une sensibilité subtile, sait s'extérioriser en artiste et pénétrer les sentiments les plus cachés. Il ne recherche d'ailleurs que les bons, ceux qui élèvent l'humanité, suscitent l'idéal et réchauffent le cœur; si quelque voile de mélancolie naît des événements eux-mêmes, il le dissipe par l'espérance et la foi. Bonne, saine, agréable et réconfortante lecture.

M. Adolphe Ribaux se délasse, dans ces nouvelles charmantes, de ses grands travaux pour la constitution d'un théâtre national dans la Suisse Romande. Il a déjà fait jouer en plein air, entre autres pièces, un *Charles-le-Téméraire* et une *Reine Berthe* dont le succès a été considérable. Nous reviendrons un jour sur cet artistique effort qui devrait être suivi en France.

M. Roger Peyre, dont le nom fait autorité en matière historique et artistique, vient de publier chez Laurens un **Répertoire chronologique de l'Histoire universelle des Beaux-Arts** qui restera un monument de la critique contemporaine.

Le but de cet ouvrage est de permettre *la vérification des dates* et de donner la *concordance de l'histoire des beaux-arts chez tous les peuples*. D'un seul coup d'œil, en se reportant à une date déterminée, on voit les événements artistiques qui se sont produits entre des nations qui subissaient des influences réciproques, comme entre des pays qui n'avaient entre eux aucune relation.

Cette concordance des faits artistiques est une chose des plus utiles et des plus curieuses, non seulement pour les historiens, mais aussi pour les littérateurs, les philosophes, les orateurs et même... les poètes. A côté des renseignements que les premiers y chercheront, tous y trouveront un précieux aliment pour une érudition que le travail de l'auteur aura rendue facile, des développements et des suggestions d'idées. Qui pense à remarquer : — que la construction du Palais de Ninive par Assour Banipal est contemporaine des Chants de Tyrtée en Grèce? — Que Benozzo peignait ses grandes compositions du Campo Santo à Pise, pendant que s'achevait la mosquée de Mahomet II à Constantinople?

On aperçoit les conséquences philosophiques de ces comparaisons et combien de simples rapprochements de faits peuvent être plus éloquents que de longs discours. On comprend aussi quelle sûreté d'information était nécessaire et quel flambeau d'érudition avisée devait guider l'auteur dans cet immense travail.

La librairie May a publié une traduction, par M. Boisse, de l'**Influence de la puissance maritime dans l'histoire**, par le commandant A.-T. Mahan, de la marine des États-Unis.

C'est un livre qui a rendu son auteur célèbre en Europe, dont la traduction a été faite dans toutes les langues — en allemand par ordre de l'empereur Guillaume II, en russe par ordre du grand-duc Alexis, même en japonais, — et c'est seulement après dix ans qu'il paraît en français, bien qu'il traite exclusivement de l'histoire de France.

L'auteur commence son récit en 1660, au moment de l'avènement de Louis XIV, et le conduit jusqu'en 1783, à la paix de Versailles, qui marque la fin de l'indépendance américaine. Il nous y montre continuellement les événements terrestres soumis à la puissance navale des belligérants et la fin des hostilités influencée par l'empire de la mer.

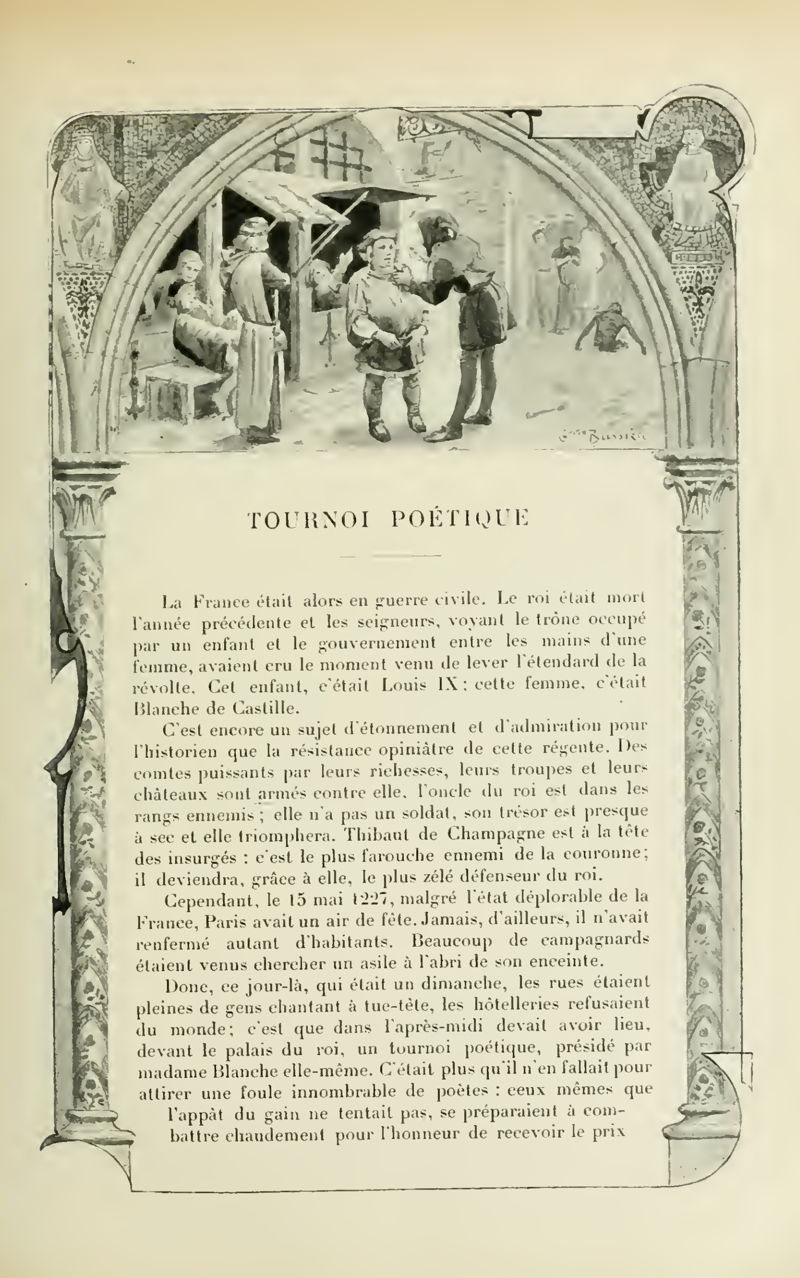
Les faits maritimes y sont racontés avec une simplicité, exempte de termes techniques, qui en rend la lecture aisée même pour les personnes étrangères aux choses de la marine. Il en ressort cette vérité que la puissance navale a toujours eu sur les destinées du monde une puissance prépondérante. La publication de cet ouvrage en France est un acte de patriotisme. Nous avons besoin de nous édifier sur cette question et il faut espérer que nous nous rendrons enfin aux enseignements de l'histoire.

L'Éditeur-Gérant : A. Quantin.

Le

Monde Moderne

Octobre 1899



TOURNOI POÉTIQUE

La France était alors en guerre civile. Le roi était mort l'année précédente et les seigneurs, voyant le trône occupé par un enfant et le gouvernement entre les mains d'une femme, avaient cru le moment venu de lever l'étendard de la révolte. Cet enfant, c'était Louis IX ; cette femme, c'était Blanche de Castille.

C'est encore un sujet d'étonnement et d'admiration pour l'historien que la résistance opiniâtre de cette régente. Des comtes puissants par leurs richesses, leurs troupes et leurs châteaux sont armés contre elle, l'oncle du roi est dans les rangs ennemis ; elle n'a pas un soldat, son trésor est presque à sec et elle triomphera. Thibaut de Champagne est à la tête des insurgés : c'est le plus farouche ennemi de la couronne ; il deviendra, grâce à elle, le plus zélé défenseur du roi.

Cependant, le 15 mai 1227, malgré l'état déplorable de la France, Paris avait un air de fête. Jamais, d'ailleurs, il n'avait renfermé autant d'habitants. Beaucoup de campagnards étaient venus chercher un asile à l'abri de son enceinte.

Donc, ce jour-là, qui était un dimanche, les rues étaient pleines de gens chantant à tue-tête, les hôtelleries refusaient du monde ; c'est que dans l'après-midi devait avoir lieu, devant le palais du roi, un tournoi poétique, présidé par madame Blanche elle-même. C'était plus qu'il n'en fallait pour attirer une foule innombrable de poètes : ceux mêmes que l'appât du gain ne tentait pas, se préparaient à combattre chaudement pour l'honneur de recevoir le prix



des mains de la première et aussi la plus belle femme de France.

Les Parisiens, très au courant des arrivées, discutaient déjà les mérites et les chances des concurrents. Chaque poète avait ses partisans, qui formaient autour de lui une petite cour. C'était Pierre de Saint-Cloud, descendu au Chien-qui-File près la porte Coquillière, c'était Jacques Forest, à la Croix-Verte, proche le clos du Chardonnet, Jean Bodel, tout jeune encore, se préparant à la lutte en faisant une neuvaine à Saint-Denis-de-la-Chartre, et tant d'autres. Leurs noms à tous, d'ailleurs, étaient connus; aux quinze portes de Paris des officiers royaux les avaient enregistrés au fur et à mesure de leur entrée.

Tous les trouvères, non arrivés à Paris le quinze à dix heures du matin, se voyaient exclus du tournoi.

Or le sergent royal de garde à la porte Baudoyer allait partir avec son registre dix heures venaient de sonner à Saint-Gervais, lorsqu'on vit arriver, au grand trot de leurs montures, deux cavaliers.

— Eh! morbleu, ne t'en va pas, sergent, s'écria le premier. Je viens prendre part au concours.

— Vous arrivez trop tard, l'homme! répliqua l'officier du roi. L'heure est passée.

— Le son de ces écus, l'ami, te fera sans doute oublier le son de la cloche, dit le cavalier que son compagnon venait à peine de rejoindre, et il jeta au sergent une bourse pleine.

— Entrez donc, messire; mais donnez-moi votre nom!

— Mon nom?

— Oui, pour que vous puissiez prendre part au concours, il faut que je vous inscrive... Nous disons donc... est entré ce matin à dix heures précises par la porte Baudoyer... Qui?

— Eh! morbleu, mets le poète au Vert Mantel.

— Ce n'est pas un surnom que je vous demande, dit le sergent déjà soupçonneux.

Le second cavalier s'approcha et dit bas à l'oreille de l'autre :

— Vous le voyez, monseigneur, déjà les difficultés commencent. Il en est temps encore, retournons. Songez aux dangers qui vont vous entourer.

— Que parles-tu de difficultés, mon pauvre Aimeri?... Et, se tournant vers le sergent, il lui dit : Puisqu'il le faut, voici donc mon nom : Hugues de Provins!



— Ah ! ah ! s'écria le sergent, vous venez donc du pays du traître, de Thibaut. Vous auriez bien dû nous apporter sa tête... La guerre finirait peut-être !

Aimeri, qui avait l'air d'être le serviteur de l'autre cavalier, jetant alors un vague regard vers la porte encore ouverte, murmura :

— De grâce, monseigneur, partons.

— Oui, allons, répliqua l'autre.

Mais, au lieu de tourner bride, comme l'espérait Aimeri, il pénétra hardiment dans Paris, traversa la Seine sur le Grand Pont et alla s'installer dans une modeste auberge en face l'église Saint-Barthélemy.

* * *

Pendant que ces événements se passaient dans les rues de Paris, la régente avait réuni son conseil. Elle avait écouté d'une oreille distraite les rapports du chancelier Guérin ; car elle savait bien qu'elle n'aurait de nouvelles exactes sur l'état de la France que par son confesseur, Guillaume d'Auvergne.

A cette époque, l'ordre de Saint-Dominique était une puissance formidable dans l'État. Ses membres, confesseurs des grands, savaient tout : prêcheurs des humbles, pouvaient tout. Dans la lutte des seigneurs contre la royauté, ils avaient résolument pris parti pour le fils de Louis VIII. Guillaume était auprès de la régente leur protecteur, leur défenseur et leur intermédiaire.

Aussi ce fut avec le plus vif plaisir qu'en sortant du conseil, Blanche vit venir à elle son confesseur.

— Eh bien, quelles nouvelles aujourd'hui? lui dit-elle.

Guillaume, homme pâle, au front découvert, au regard d'aigle, lui répondit aussitôt :

— De graves nouvelles, madame, de très graves nouvelles !

— Eh ! vous m'effrayez; parlez !

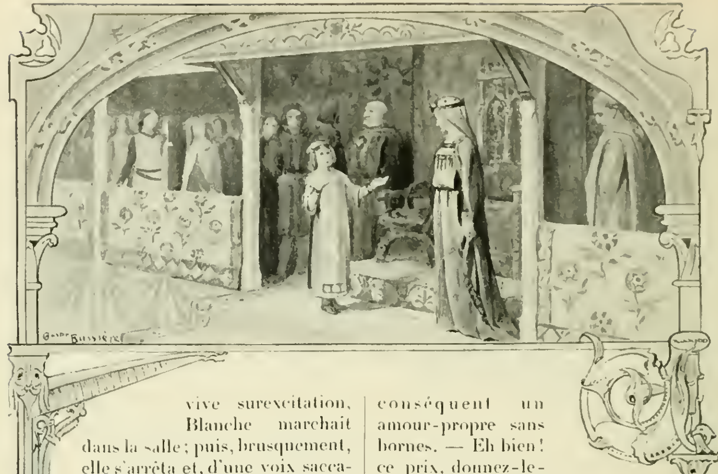
— Je viens d'apprendre par une voie sûre qu'au nombre des poètes qui vont concourir aujourd'hui se trouvera votre ennemi, celui du royaume, le comte de Champagne.

La régente fit un brusque mouvement.

— Eh quoi ! s'écria-t-elle, Thibaut viendrait ici !

— Oui, madame, il viendra, habillé en simple trouvère.

— Il oserait !... En proie à la plus



vive surexcitation, Blanche marchait dans la salle; puis, brusquement, elle s'arrêta et, d'une voix saccadée, dit à Guillaume : Ce soir, les révoltés n'auront plus de chef.

— Certes! répondit doucement le confesseur, certes, il faut que les rebelles perdent leur chef.

— Que je me vais venger!

Guillaume attendit quelques instants, puis :

— Madame, dit-il, je vous en conjure, aujourd'hui oubliez votre haine et ne songez qu'à votre fils, qu'à la France! Vous pouvez, si vous voulez, vous attacher pour toujours le comte de Champagne.

— Quoi, ce traître! Et, dans ce cri de Blanche, on sentait une haine depuis longtemps amassée.

— On l'a beaucoup calomnié, madame. Quoi qu'on en ait dit, le feu roi est mort de sa mort naturelle : Thibaut n'y est pour rien... Il est rebelle, c'est vrai; mais il n'a fait qu'imiter les autres seigneurs... Ce soir, il vient, se croyant inconnu de tous. Il va disputer un prix précieux à son amour-propre de poète, — car il est poète, madame, et a par conséquent un amour-propre sans bornes. — Eh bien! ce prix, donnez-le-lui... Qui sait si ce ne sera pas là le début d'une alliance?

— Dire que je tiendrai le loup ici et que...

— Peut-être que demain, continua gravement Guillaume, ayant laissé son rebec, il viendra à genoux vous offrir son épée, et alors le trône de votre fils sera sauvé, songez-y!

Blanche restait rêveuse.

— Peut-être... dit-elle. Mais comme vous êtes bien renseigné, mon père.

Guillaume s'inclina.

— Son confesseur est dominicain, madame, dit-il.

— Vous m'êtes précieux... Mais dites-moi, comment pourrais-je le reconnaître dans cette foule de poètes?

— Si vous me le permettez, madame, je placerai derrière vous un de nos frères de Saint-Jacques qui le connaît et vous préviendra.

— Je vous approuve, mon père, et vous remercie.

Et gravement la régente s'en alla. Elle comparait en elle-même son chancelier Guérin, ne sachant les nouvelles que le dernier, plein de suffisance, pré-



cieux seulement par sa façon aveugle d'obéir aux ordres donnés, elle le comparait à ces dominicains intrigants, habiles, au courant de tout, et elle remerciait Dieu d'avoir donné à son fils d'aussi précieux auxiliaires.

* * *

Les trompettes résonnent, les oriflammes claquent au vent. Il est midi; l'*Angelus* vient de sonner à toutes les églises de Paris.

Devant le palais du roi, une foule énorme de bourgeois et de manants stationne, maintenue par des hommes d'armes. Communiquant de plain-pied avec le premier étage du palais, une estrade en pente douce est dressée au fond de la place. Elle est pleine de seigneurs et de dames aux brillants atours; les Castillans venus à la suite de madame Blanche éclipsent par leur luxe les nobles français.

Devant l'estrade, une place libre où les poètes vont se mettre pour chanter leurs vers. Ils sont là, du reste, assis sur un banc, ces chevaliers en la gaie science. Tous sont émus. L'un, pâle, essaye quelques notes sur son rebec; l'autre, agité d'un mouvement nerveux, semble ne pouvoir rester en place.

La foule bruyante, rangée derrière eux, les regarde; des cris d'encouragement partent : « Nous comptons sur toi, Hugues ! — Sois habile et éloquent, Pierre. Courage, courage ! »

Puis, soudain, un grand silence. Tous les regards se dirigent vers la porte du palais qui vient de s'ouvrir. Chacun se dresse sur la pointe des pieds, les enfants montent sur les épaules de leur père.

Une nouvelle fanfare : c'est le roi qui entre, accompagné de sa mère : gentiment, il sourit à la foule qui l'acclame; il se dirige vers un fauteuil placé sur le devant de l'estrade, Blanche de Castille se met à côté de lui. Derrière elle, on peut remarquer un dominicain qui semble attaché à ses pas.

Un héraut vient et, sur l'ordre du roi, déclare le tournoi poétique ouvert. Le jeune Louis IX se lève alors, et, se tournant vers sa mère, il lui débite d'une voix claire :

— Madame, vous êtes la présidente de ce tournoi en la gaie science, veuillez prendre le siège d'honneur. Ici je ne veux être que spectateur.



Madame Blanche s'assied. La lutte commence.

Les poètes se présentent dans l'ordre de leur arrivée à Paris, et le héraut crie à haute voix leurs noms; plus de trente déjà ont été entendus; un seul reste : c'est celui que nous avons vu arriver le matin même par la porte Baudoyer.

— Hugues de Provins! crie le héraut.

C'est alors que le moine, placé derrière la régente, lui dit tout bas :

— C'est lui, madame!

Et, en même temps, une certaine émotion remue la foule des seigneurs. Des exclamations s'entre-choquent :

— Grand Dieu, qu'il lui ressemble!

— C'est lui.

— Il n'oserait.

Un homme d'armes est obligé d'imposer silence.

Le poète chanta. Il raconta qu'il brûlait d'un profond amour, mais que cet amour même causait son malheur. « Je chante, disait-il, mais mon cœur pleure! » Et une telle émotion étreignait sa voix qu'on sentait que ce n'était point là le simple jeu d'un poète, mais l'expression d'une profonde passion. Il se tut. Les seigneurs et la foule applaudirent à tout rompre.

La régente se leva : elle allait donner le prix au plus digne. Sur son ordre, un sergent lui amena Hugues de Provins. Déjà la couronne avait effleuré le front du poète, lorsqu'un grand bruit retentit derrière madame Blanche et lui fit retourner la tête.

C'était le chancelier Guérin qui faisait irruption :

— Alerte! madame; alerte! messeigneurs, criait-il.

— Qui vous a permis, monsieur le conseiller?... dit Blanche de Castille.

— Madame, je viens d'apprendre que votre ennemi mortel, le comte de Champagne, est ici. Toute la garde est sur pied et je viens pour protéger le roi et la régente!

Un moment de stupeur saisit tous les seigneurs. Guillaume d'Auvergne, qui, à quelques pas de là, assistait à la scène, murmura douloureusement :

— Ah! le maladroit! Tout est perdu!

Quant à Hugues de Provins, il n'avait point bougé.

— Que dites-vous, monsieur le chancelier? s'écria Blanche, voyant que le plan dressé avec Guillaume s'écroulait. Que dites-vous? Vous déraisonnez.

— Non, madame, non; le renseigne-



ment m'a coûté assez cher pour être sûr. Le comte de Champagne est ici, déguisé en poète.

Alors un, puis plusieurs seigneurs de la suite du roi sautèrent de l'estrade et entourèrent le chanteur qui s'était fait appeler Hugues de Provins.

— C'est lui, s'écrièrent-ils, nous en sommes sûrs. Et ils tirèrent leurs épées comme pour l'occire sur l'heure.

Le poète, ou plutôt le comte, puisque nous devons lui donner maintenant son titre, était sans armes, entouré de furieux l'épée à la main. Simplement il croisa les bras et s'écria :

— Eh bien ! oui, c'est moi, Thibaut, comte palatin de Champagne, comte de Brie, de Chartres et de Blois... Me voici sans armes devant vous; mais je ne vous crains pas !... Je vous montrerai comment je sais mourir !

La scène allait se terminer tragiquement, lorsque soudain madame Blanche se leva, toute pâle :

— Qui donc, messieurs, s'écria-t-elle, ose mettre l'arme au clair devant son roi ?... Arrière, messieurs, arrière !... Le comte Thibaut est venu ici comme poète, il me semble; il est protégé par ma parole; qui l'attaque en ce moment m'attaque !

Puis, sur son ordre, quelques hommes d'armes s'avancèrent et conduisirent Thibaut dans le palais.

Le tournoi poétique était fini. Au lieu de s'achever, comme à l'ordinaire, au milieu des cris de joie et des chants de la foule, il s'était ainsi terminé lugubrement. Chacun se retira en silence, se demandant avec anxiété pourquoi la régente n'avait point laissé exterminer sur-le-champ le pire ennemi de la royauté.

* * *

On a conduit le comte dans une des salles du palais du roi. La régente et Louis IX sont rentrés, suivis des seigneurs et des dames.

Blanche de Castille était alors dans un état de surexcitation difficile à dépeindre. Elle tenait sous la main l'homme qui avait fait le plus de mal à la cause de son fils, qui n'avait pas craint de compromettre son propre nom à elle en se déclarant amoureux fou de sa beauté, en inscrivant ses louanges sur toutes les murailles de son château, elle le tenait



et elle ne le ferait pas tuer. Et pourtant la mort de Thibaut aurait paru juste à tous !

Elle fit venir Guillaume d'Auvergne, lui donna divers ordres et lui dit :

— Allons, mon père, tout n'est peut-être pas perdu!... Je vais faire à mon fils le plus grand sacrifice, je m'en vais voir ce monstre!...

Thibaut était sur un siège, abattu, lorsque Blanche entra dans la chambre où il était. Il se leva soudain.

— Vraiment, comte, s'écria la régente, je ne sais qu'admirer le plus, votre insolence ou votre maladresse.

— Madame, ne m'accablez pas; si vous saviez!

— Les lauriers fangeux que vous ramassez en conduisant les rebelles ne vous suffisent plus, et votre amour-propre de poète...

— Ce n'est point ce sentiment-là, madame, qui m'a conduit ici...

— Eh quoi? dit la régente.

— Écoutez, madame, s'écria Thibaut, les derniers vers que j'ai faits ce matin :

J'aime celle que prier n'oserais,
Et je n'ai œil si hardi qui la voie.
Celle que j'aime est de tel seigneurie
Que sa beauté me fit outrecuider.

Blanche fit un léger mouvement d'impatience.

— Vraiment, répliqua-t-elle, vous aimez une dame de haute seigneurie, et c'est ce qui vous a fait me braver devant toute ma cour.

— Ne vous courroucez point, madame; songez à mon amour qui m'obsède nuit et jour, me rend fou, auquel je pense d'autant plus qu'il m'est interdit même d'y rêver.

— Vous aimez donc bien haut? s'écria Blanche.

— Ah! oui! madame, car c'est...

Mais Blanche de Castille l'arrêta brusquement :

— Qui vous demande son nom? dit-elle.

Quelques instants de silence régnèrent dans la salle.

— Ainsi, continua la régente, voilà pourquoi vous prenez les armes contre votre pays, contre votre roi, contre moi enfin...

— Hélas! madame, n'accusez que mon amour!...

— Votre amour, dit railleusement Blanche, a une singulière façon de se faire connaître.

— Ne vous moquez point, madame; songez que la couronne de Champagne n'est point suffisante pour me permettre de rêver à celle que j'aime... Je voulais, en conquérant un royaume, me faire son égal... Et je ne songeais pas, malheureux, qu'ainsi je me faisais son ennemi, et que maintenant, après avoir encouru sa haine, je ne mérite plus que son mépris. Madame, continua Thibaut en se mettant à genoux, vous êtes maîtresse de ma vie : pardonnez au coupable qui de honte et de douleur se jette à vos pieds.

Pendant cette conversation, la régente s'était insensiblement rapprochée du fond de la salle où se trouvait une vaste tapisserie.

— Vous êtes libre, comte, dit-elle à Thibaut, ma parole vous protège... Mais sachez qu'en prenant les armes contre votre roi, vous avez mal agi et manqué à tous vos serments. Comte, vous pouvez vous réhabiliter. Je vous offre le commandement de l'armée du roi. Vous êtes le plus brave, il manque à votre gloire d'être le plus fidèle.

Thibaut, toujours à genoux, ne put que murmurer :

— Madame, je suis votre féal sujet.

Blanche de Castille prit la croix qu'elle portait à son cou :

— Jurez-moi fidélité sur ces reliques, dit-elle.

— Mon cœur, s'écria Thibaut, mon corps et toute ma terre, madame, sont en votre commandement.

D'un coup sec, la régente tira un cordon qui fit glisser la tapisserie sur une tringle. Dans le fond de la salle, on aperçut tous les gens de l'hôtel du roi, avec Guérin et Guillaume d'Auvergne. Thibaud cependant continuait :

— Il n'est rien qui vous plaise et puisse plaire que je ne fisse volontiers, et jamais, s'il plait à Dieu, je ne serai contre vous ni contre les vôtres.

— Relevez-vous, comte, dit la régente. Et, se tournant vers les seigneurs qui avaient assisté, muets, à ce serment : Messieurs, s'écria-t-elle, voici le commandant en chef des armées du roi... Obéissez-lui comme à moi, je le veux!

*
* *

Le soir, Guillaume d'Auvergne rencontra, dans un couloir, le chancelier Guérin, tout abasourdi encore de ce brusque revirement.

— La France est sauvée, lui dit-il, grâce à vous...

— Je le sais, s'écria le chancelier en se rengorgeant.

— Mais vous aviez bien fait tout ce qu'il fallait, ajouta Guillaume, pour la perdre !... Maladroit!

Toute sa vie, le chancelier Guérin se demanda pourquoi il s'était attiré cet outrage de la part du confesseur de la régente.

R. Delvaux.



PORTE D'AUGUSTE

NIMES

On raconte que le prince Louis-Napoléon, qui allait bientôt devenir Napoléon III, mais était encore président de la République, passant à Nimes, au cours d'une de ces tournées qu'il avait entreprises pour préparer le rétablissement de l'Empire, fut tellement surpris, à sa sortie de wagon, de l'aspect si agréable, gracieux et majestueux à la fois, du panorama qui se déroulait à sa vue,



LES ARÈNES — VUE EXTÉRIEURE

que, séduit et charmé, il proclama cette ville une des plus jolies du beau pays de France.

Il avait raison. Lorsque le voyageur, toujours impatient et curieux, s'échappe



FONTAINE DE PRADIER

enfin du train, ses yeux sont frappés par un spectacle de nature à lui faire subitement oublier les ennuis de la route, singulièrement monotone aux alentours.

Au contraire des autres villes, où l'arrivée a lieu généralement dans des endroits encombrés, des faubourgs ouvriers et populeux, ici on se trouve déposé soudain comme au cœur d'une cité aussi respectable que la plus antique, aussi élégante que la plus moderne.

Du quai de la gare, plus élevé qu'un grand étage, la vue embrasse d'un seul coup la vaste avenue qui, courant vers le nord, aboutit à une immense place au centre de laquelle se dresse une fontaine monumentale. A la suite et regardant la gare, le Palais de Justice, dont la façade s'étale sur un large boulevard, qui fuit vers l'est et vers l'ouest en forme de circonférence. A droite, une coquette église, toute fraîche et brillante d'aspect ; à gauche, la masse imposante des antiques arènes. Puis, au delà des constructions de toute sorte qui sont la ville, émerge du lointain horizon la majestueuse et énigmatique Tour-Magne.

En quittant la gare, nous suivons la promenade que, de là-haut, nous avons déjà contemplée : c'est l'avenue Feuchères, qui relie l'embarcadère à l'Esplanade. Avec une quadruple rangée de magnifiques platanes, qui court le long de spacieux trottoirs, avec sa bordure de maisons coquettes et le nouvel hôtel de la Préfecture, qui orne le côté gauche, cette avenue constitue une entrée de ville comme il y en a peu en France.

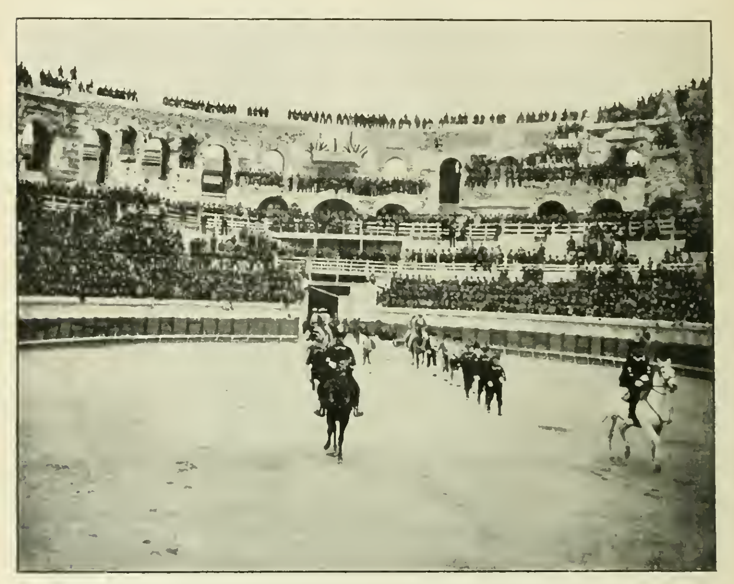
Au milieu de l'Esplanade s'élève la

fontaine qui fait, depuis 1851, l'admiration de tous. Elle est l'œuvre de M. Charles Questel, conservateur du musée de Versailles; mais elle est plus connue sous le nom de Fontaine Pradier. C'est, en effet, ce célèbre sculpteur qui fut chargé du groupe des cinq statues.

La statue principale, qui se trouve au sommet, représente allégoriquement la ville de Nimes. Les quatre autres sont adossées aux angles du bloc carré qui sert de piédestal à la première. Par une heureuse inspiration, ces quatre statues assises figurent les deux sources et les deux fleuves qui arrosent la ville de Nimes ou le département du Gard.

Mais nous voici en présence des Arènes. Si belles, si imposantes sont-elles, que nul ne peut, à leur aspect, se défendre d'une profonde et vive émotion, pas même le Nimois qui les contemple chaque jour.

Cet amphithéâtre, s'il est moins grand, est mieux conservé que le Colisée (*il Colosseo*, le Colosse) de Rome. Il est mieux conservé et plus vaste que tous les autres monuments de ce genre, notamment que ses voisines, les Arènes d'Arles; extérieurement surtout, il est presque intact.



LES ARÈNES — INTÉRIEUR — ENTRÉE DE LA CUADRILLA

On ne se lasse pas d'admirer la forme élégante des arcades, la voûte principale de la galerie du rez-de-chaussée, la qualité supérieure des matériaux, qui a pu résister au temps et aux barbares, cette couleur dorée, ce ton brun qu'ont donnés à la pierre dix-huit siècles de soleil et de pluie, de mistral et de poussière.

Commencé sous l'empereur Adrien, l'an 119 de l'ère chrétienne, et continué

sous Antonin, cet amphithéâtre fut, croit-on, inauguré en 138.

De forme elliptique, il s'étend sur une superficie de plus de 1000 mètres. Toutes ses dimensions avaient naturellement été calculées en pieds romains par les constructeurs. Un savant nimois, M. Aurès, a démontré jusqu'à l'évidence que tous ces calculs avaient été établis sur le nombre 13, aussi favorable selon les croyances anciennes que fatal selon les superstitions modernes.

Primitivement, l'amphithéâtre ne servit pas seulement à des combats de gladiateurs, à des courses de chars et de chevaux, mais encore à des naumachies ou combats nautiques, pour lesquels des réservoirs et tout un système spécial d'amenée et d'écoulement des eaux avaient été combinés et construits. Mais ce serait une erreur de croire que des combats de bêtes féroces aient pu jamais y avoir lieu. La trop faible hauteur du *podium* ou mur de pourtour du cirque, que les animaux auraient facilement franchi, défendait très certainement ces spectacles.

Aujourd'hui comme jadis, le peuple va chercher, dans l'amphithéâtre, ses spectacles favoris, cirques, luttes, concours de toutes sortes, carrousels, expositions d'horticulture et autres, courses de taureaux, etc. Les *corridas de muerte*, il faut bien le dire, attirent surtout et passionnent la foule. Il faut voir, sous le brillant soleil, sans le velum imaginé par les raffinements des Romains, l'entrée de la *cuadrilla,* au son de la marche de *Carmen,* aux acclamations frénétiques de vingt mille spectateurs. Si vous n'êtes pas emportés par cet enthousiasme communicatif, vous ne refuserez pas votre indulgence à ceux qui le sentent et le manifestent.



LA MAISON-CARRÉE

Craignez-vous ces émotions violentes

et les feux brûlants du jour, vous admirerez les Arènes, la nuit, avec leur teinte si douce aux rayons de la lune se jouant à travers les arceaux séculaires.

Le souvenir des fiévreuses *corridas* rapproché de la légende des *Huguenots* risquerait de dénoncer faussement la barbarie supposée des Nimois. De graves historiens, des géographes précis n'ont-ils pas écrit que les passions étaient chez eux si vives que la représentation de cet opéra était ici impossible? Jadis, dans des temps troublés, des administrations prudentes ont cru sage, en effet, de l'interdire. Le jour où un maire intelligent la permit, le calme des esprits n'eut d'égal que l'enthousiasme des spectateurs et que le succès de la pièce.

Si vous tenez à visiter paisiblement Nimes, méfiez-vous du lundi. C'est le jour de la Bourse, bourse vinicole surtout. Vous auriez beaucoup de peine à vous frayer un passage sur le boulevard qui conduit des Arènes à la Maison-Carrée. Nimes est un centre de plus en plus fréquenté à mesure que dans le pays est plus en honneur et plus productive la culture de la vigne, vigne à l'arrosage, vigne de submersion, vigne dans les sables.



JARDIN DE LA FONTAINE — BAINS ROMAINS

La Maison-Carrée, joyau relativement intact, est le fleuron de la couronne nimoise, réminiscence triomphale de l'art de la Grèce, asservie, mais instruisant encore ses dominateurs. C'est le temple le mieux conservé qui existe au monde de l'époque d'Auguste. De forme rectangulaire, avec des profils architecturaux qui sont en ligne droite, la Maison-Carrée, qui tire de là son nom, a une hauteur totale de 49 pieds romains, nombre à la fois impair et carré (7 fois 7 font 49). Le nombre 7, ainsi que l'a fait

encore remarquer M. Aurès, était jadis regardé comme sacré et parfait par excellence.

Qu'était primitivement la maison Carrée? Nombreuses et divergentes ont été les réponses à cette question. En 1758, J.-F. Séguier parvint à reconstituer l'inscription dédicatoire. Il en a donné une lecture qui n'a jamais été sérieusement contredite. Le monument a été élevé, l'an 1 de l'ère chrétienne, en l'honneur des fils adoptifs de l'empereur Auguste, les fils d'Agrippa, son gendre.

Non loin de là aboutit le canal de la Fontaine. Anciennement, les eaux qu'il amenait, après avoir servi jusqu'au boulevard à l'embellissement des quais et à l'agrément des riverains ou des promeneurs, avaient, au travers de la ville, qu'elles coupaient dans tout son diamètre, une destination pratiquement utile. Tout le long de l'Agau *aqua*, eau) étaient établis les teinturiers dont l'industrie était nécessaire et, par suite, florissante du temps que prospéraient des fabriques justement renommées de tapis et de châles. A leur sortie de l'Agau, ces eaux étaient encore employées par les tanneries. Des motifs d'hygiène et d'assainissement ont fait déplacer tanneurs et teinturiers.



STATUE DE JEAN REBOUL

Remontons le cours des eaux : nous irons en visiter la source à laquelle Nimes doit et son existence et son nom.

Les canaux et les jardins de la Fontaine, tels qu'ils existent actuellement, datent du milieu du XVIIIe siècle. Le jardin est un jardin français dans le goût maniéré de l'époque de sa reconstitution.

Nous sommes reçus, à l'entrée est, par Jean Reboul, le boulanger-poète, dont la statue repose au milieu de la verdure où aimait à rêver l'auteur de l'*Ange et l'enfant*.

A ses pieds, les anciens bains de Nemausus, alimentés par la source, étaient somptueusement installés. Au début, sans doute, ils furent uniquement destinés aux libations religieuses et aux ablutions des pèlerins. C'est seulement après l'affaiblissement des croyances qu'ils devinrent un lieu de réunion et de plaisir.

Plus loin, à l'ouest, le temple au dieu Nemausus, celui qu'on appelle communément le temple de Diane. Avec la statue du dieu qui était là le principal adoré et toutes les autres que devaient contenir les niches nombreuses qu'on y remarque, c'était primitivement un véritable Panthéon.

Dans l'angle formé par le temple de Diane et la base de la colline, jaillit la source sacrée des Celtes, celle que, de nos jours, nous savons alimentée par les eaux pluviales, qui descendent des coteaux pierreux du nord-ouest, et qui, traversant des calcaires, passent sous la

colline et viennent remonter, ici, comme dans un siphon dont l'ouverture s'évase en bassin. Que règne la sécheresse, les eaux tarissent presque complètement ; qu'un orage arrive, elles s'élèvent vivement, débordent bientôt, et, véritable torrent alors jauni et terreux, s'échappent avec fracas dans les canaux naguère desséchés, menaçant de sauter sur la chaussée pour inonder la ville. C'est, du reste, une prophétie courante dans le pays que Nimes, si souvent assoiffée, doit périr sous les eaux.

Durant certaines périodes de sécheresse, ces eaux ont été tellement basses et rares que des pompes à vapeur devaient les puiser au fond de l'entonnoir pour les fournir à l'alimentation forcément rationnée de la ville. La Compagnie du chemin de fer avait alors organisé des trains gratuits conduisant journellement les Nimoises à Beaucaire, c'est-à-dire à 25 kilomètres environ de distance, pour le lavage du linge dans le Rhône.

On devine donc facilement la joie des habitants de Nimes, lorsque la pluie, tant souhaitée et si longtemps attendue, leur ramène enfin les eaux de leur fontaine. Sous l'averse, les pieds dans la boue, ils vont, religieusement comme leurs pères, entendre gronder la source dans ses cavités souterraines, la voir monter dans le siphon et se précipiter en bouillonnant sur les barrages.

Des plantations de pins conduisent du pied de la colline au plateau même de la Tour Magne, Turris Magna, la grande tour. Celtique, grecque ou romaine ? Mausolée, phare, ouvrage de défense ou tour d'observation ? Que fut-elle à son origine ? Son existence est



TEMPLE DE DIANE — VOUTE EXTÉRIEURE

assurément antérieure aux remparts romains. Elle y fut adjointe lors de leur construction. Ses formes, contrairement à l'ordinaire lourdeur des monuments romains, sont légères et élégantes. Son architecture se rapporte à l'art de la période où l'influence de la civilisation hellénique se répandit par Marseille pour briller avec éclat dans toute la vallée du Rhône et s'imposer jusqu'aux Celtes nomades. Ce monument dut être d'abord le mausolée des anciens rois du pays. Postérieurement à la conquête des Romains, il serait devenu un ouvrage militaire, un poste d'observation. La Tour Magne est pour le Nimois le clocher du village.

LA TOUR MAGNE

Dès que nous en sortons, du côté opposé à la ville, une contrée toute différente, absolument nouvelle, s'offre au regard. C'est la garrigue de Nimes, qui rappelle la campagne de la Palestine. Ici et là, quelques carrières, dont les flancs ouverts dénoncent la sécheresse et l'infertilité du sol. Semés partout, comme au hasard, innombrables, les mazets, petits mas (mansio, demeure), grands, au dire d'un poète local, comme des serviettes, où le Nimois va, les jours de repos et de fête, respirer l'air pur, oublier les ennuis et se délasser des fatigues quotidiennes, sous un ciel presque toujours ardent, en dépit d'un mistral souvent furieux, et, pendant de longs mois dans l'année, au bruit perçant et continu de l'agaçante cigale et du grillon monotone.

Le mistral (*mistràou*, *magistràou*, le magister, le maître, le plus fort des vents, N.-N.-O.), *manjo-fango* (mange-boue), terreur et désolation de l'étranger, est moins honni par les Nimois : ils savent que c'est un grand balayeur, un agent incomparable d'assainissement.

La descente ramène sur les boulevards circulaires. A Nimes, le moderne avoi-

sine toujours l'antique. Chaque coup de pioche découvre quelque vestige, quelque souvenir de l'antiquité. La reconstruction de l'ancienne église des Carmes a ainsi démontré que Nimes avait, comme Arles et comme presque toutes les grandes cités de l'antiquité, sa voie des tombeaux, qui précédait l'une des entrées de la ville. La nécropole s'étendait au-devant de la porte d'Auguste et y conduisait. Une petite colonne divise par le milieu les quatre pilastres de la porte d'Auguste ou porte d'Arles. On croit que cette colonne était le *milliare passum primum* de Nimes, c'est-à-dire *lapis milliaris*, la pierre milliaire zéro de laquelle on partait pour compter les milles.

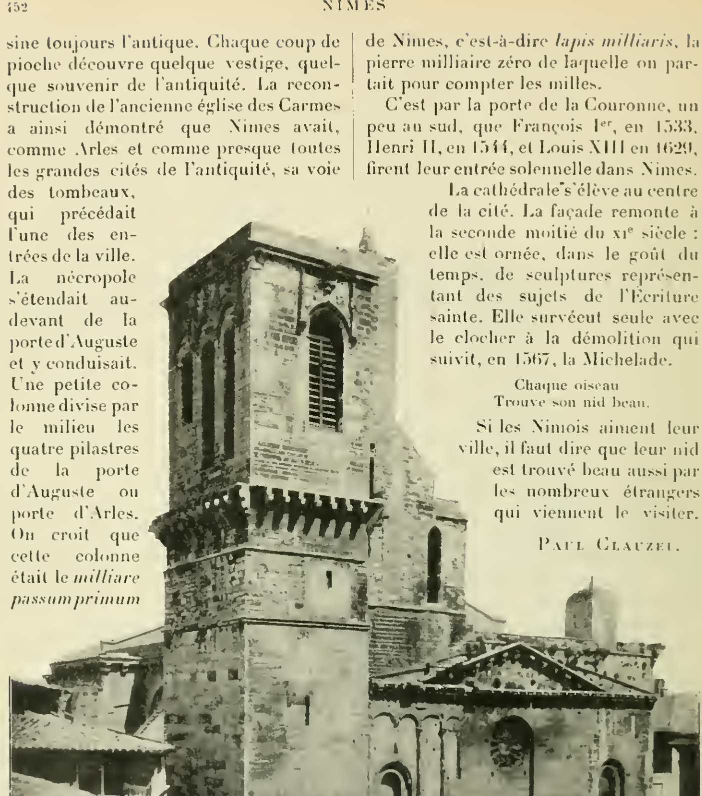
C'est par la porte de la Couronne, un peu au sud, que François Ier, en 1533, Henri II, en 1544, et Louis XIII en 1629, firent leur entrée solennelle dans Nimes.

La cathédrale s'élève au centre de la cité. La façade remonte à la seconde moitié du XIe siècle : elle est ornée, dans le goût du temps, de sculptures représentant des sujets de l'Écriture sainte. Elle survécut seule avec le clocher à la démolition qui suivit, en 1567, la Michelade.

Chaque oiseau
Trouve son nid beau.

Si les Nimois aiment leur ville, il faut dire que leur nid est trouvé beau aussi par les nombreux étrangers qui viennent le visiter.

PAUL CLAUZEL.



CATHÉDRALE — NOTRE-DAME ET SAINT-CASTOR

La Ballade à la Lune de Musset

Dessins de P. Avril





Es-tu l'œil du ciel borgne?
Quel chérubin cafard
Nous lorgne
Sous ton masque blafard?

N'es-tu rien qu'une boule?
Qu'un grand faucheux bien gras
Qui roule
Sans pattes et sans bras?


Es-tu, je t'en soupçonne,
Le vieux cadran de fer
Qui sonne
L'heure aux damnés d'enfer?
Sur ton front qui voyage,
Ce soir ont-ils compté
Quel âge
A leur éternité?
Est-ce un ver qui te ronge
Quand ton disque noirci
S'allonge
En croissant rétréci?
Qui t'avait éborgnée
L'autre nuit? t'étais-tu
Cognée
A quelque arbre pointu?
Car tu vins, pâle et morne,
Coller sur mes carreaux
Ta corne
A travers les barreaux.
P. Avril

Va, lune moribonde,
Le beau corps de Phœbé
La blonde
Dans la mer est tombé.

Tu n'en es que la face
Et déjà, tout ridé,
S'efface
Ton front dépossédé.





Rends-nous la chasseresse,
Blanche, au sein virginal,
Qui presse
Quelque cerf matinal !

☽

Oh ! sous le vert platane,
Sous les frais coudriers,
Diane
Et ses grands lévriers !

Le chevreau noir, qui doute
Pendu sur un rocher,
L'écoute,
L'écoute s'approcher

☽

Et, suivant leurs curées,
Par les vaux, par les blés,
Les prées,
Ses chiens s'en sont allés



Oh! le soir dans la brise.
Phœbé, sœur d'Apollo,
Surprise
A l'ombre, un pied dans l'eau!

D

Phœbé qui, la nuit close,
Aux lèvres d'un berger
Se pose,
Comme un oiseau léger

Lune, en notre mémoire
De tes belles amours
L'histoire
T'embellira toujours

D

Et, toujours rajeunie
Tu seras du passant
Bénie
Pleine lune ou croissant




T'aimera le vieux pâtre
Seul, tandisque à ton front
D'albâtre
Ses dogues aboieront.
T'aimera le pilote
Dans son grand batiment,
Qui flotte
Sous le clair firmament!
Et la fillette preste
Qui passe le buisson
Pied leste,
En chantant sa chanson



Comme un ours à la chaîne
Toujours, sous tes yeux bleus
Se traîne
L'océan montueux.

Et, qu'il vente ou qu'il neige
Moi-même, chaque soir,
Que fais-je,
Venant ici m'asseoir

Je viens voir, à la brune
Sur le clocher jauni,
La lune
Comme un point sur un i

P. Avril

LA MAISON PLANTIN

A Anvers. Une façade banale sur le Marché-du-Vendredi, petite place sans cachet particulier, à quelques pas de l'hôtel de ville, c'est le musée Plantin-Moretus.

Mais derrière cette façade, construite en 1763 et qui porte la marque de l'imprimerie : une main sortant d'un nuage et tenant un compas, qui trace un cercle avec la devise : *Labore et constantia*... Ah ! quelle émotion eurent, ceux qui, comme moi, en 1876, avant que la ville d'Anvers l'achetât, pénètrèrent des premiers dans l'officine plantinienne ! Ils éprouvèrent, ce jour-là, quelque chose d'analogue à ce que doivent ressentir ceux qui découvrent une maison d'Herculanum ou un tombeau de Pharaon. Il y avait le bourgmestre de Wael, Victor Lynen, morts tous deux, le peintre Lamorinière, qui vient d'être frappé de cécité, Pecher, Victor Lagye, van Huyck. C'était Rosseels qui nous guidait. Nous pouvions fouiller, sous la poussière du temps, des archives qu'on mettrait plus de dix ans à dépouiller, regarder les sceaux, feuilleter les livres ; nous pouvions toucher à la plume d'oie laissée par le correcteur auprès de l'épreuve en correction il y avait longtemps, ouvrir les cabinets, donner un coup de nos mouchoirs sur une toile de Rubens pour dégager le portrait des premiers propriétaires de la maison. Y avait-il donc trois siècles que l'impri-



CHRISTOPHE PLANTIN
SON FILS CHRISTOPHE
ET LEUR PATRON



JEANNE RIVIÈRE
SES SIX FILLES
ET SAINT JEAN BAPTISTE

Volets du triptyque qui ornent le monument sépulcral de Plantin dans la Cathédrale d'Anvers ; peints en 1591, par Crépin van den Broeck.

merie plantinienne ne fonctionnait plus? Deux siècles? Non, vingt ans à peine, dix ans, puisque la dernière édition portant la main et le compas est de 1866; mais il y avait tant de chambres abandonnées, de meubles fermés, d'objets dont on ne se servait plus depuis longtemps ou que l'on avait négligés, tant! que ce fut la ville d'Anvers qui brisa

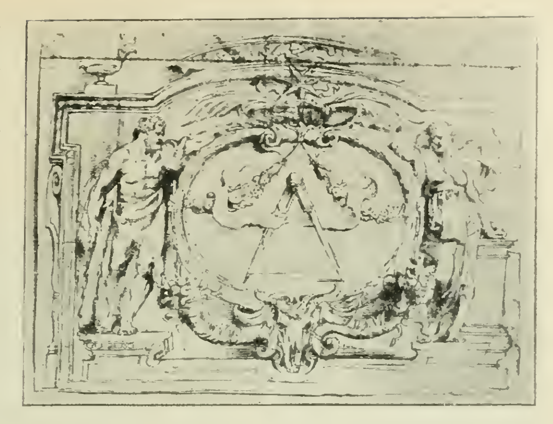


LA COUR DU MUSÉE PLANTIN

une caisse contenant une pendule en vermeil offerte par les archiducs Albert et Isabelle à l'un des Moretus qui avait, ainsi que ses successeurs, oublié de la déballer! Depuis longtemps les deux premières presses de Plantin n'étaient plus employées et ses casses demeuraient intactes. Toute une vieille imprimerie, une habitation respectée par le temps, était sous nos yeux.

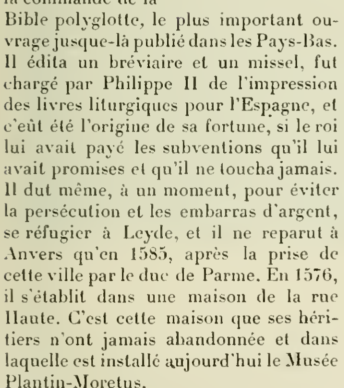
Christophe Plantin, le fondateur de la maison, était né à Saint-Avertin-lès-Tours entre 1514 et 1525, car la date exacte de cette naissance est incertaine. Abandonné à Lyon par son père, il quitta cette ville pour aller à Caen, où il entra chez Robert Macé, deuxième du nom, imprimeur, où il apprit à lever la lettre et devint un excellent apprenti. C'est à Caen que, en 1545, il épousa Jeanne Rivière et il alla, avec elle, s'établir à Paris où il apprit le métier de relieur et maroquineur. En 1549, il arriva à Anvers où ses ouvrages en cuir lui acquirent vite grande réputation et large clientèle.

Une terrible aventure devait le rejeter dans l'imprimerie. Pierre de Çayas, secrétaire de Philippe II, voulant envoyer à son maître une pierre précieuse, commanda à Plantin un écrin. Celui-ci le lui portait un soir lorsqu'il fut pris pour un autre et percé d'un coup d'épée. Il se guérit avec peine et, ne pouvant plus se courber, il reprit la profession qu'il avait exercée à Caen et publia son premier livre, *la Institutione di una fan-*



MARQUE PLANTINIENNE
Dessinée par P. P. Rubens pour orner le titre des œuvres de Juste Lipse, 1637, in-folio.

ciulla nata nobilmente, à la date de 1555; mais soupçonné d'hérésie, il dut abandonner Anvers et chercher un refuge à Paris. Il ne revint qu'un an après dans les Pays-Bas, affecta les dehors de l'orthodoxie, au fond demeura anabaptiste, mais servit avec ardeur le roi d'Espagne et s'attira la protection de Gabriel de Çayas et du cardinal Granvelle, qui lui procurèrent la commande de la



Bible polyglotte, le plus important ouvrage jusque-là publié dans les Pays-Bas. Il édita un bréviaire et un missel, fut chargé par Philippe II de l'impression des livres liturgiques pour l'Espagne, et c'eût été l'origine de sa fortune, si le roi lui avait payé les subventions qu'il lui avait promises et qu'il ne toucha jamais. Il dut même, à un moment, pour éviter la persécution et les embarras d'argent, se réfugier à Leyde, et il ne reparut à Anvers qu'en 1585, après la prise de cette ville par le duc de Parme. En 1576, il s'établit dans une maison de la rue Haute. C'est cette maison que ses héritiers n'ont jamais abandonnée et dans laquelle est installé aujourd'hui le Musée Plantin-Moretus.

Il eut sa boutique de libraire dans la Kammerstrate, alla vendre à la foire de Francfort, établit une succursale à Paris. Cette nouvelle maison de Paris fut vendue par lui à Michel Sonnius, libraire, lorsqu'il maria sa fille avec Egide Beys, lequel exerça à Paris le métier d'imprimeur et de libraire. Cet Egide Beys mourut en 1595, et sa veuve, Madeleine Plantin, se remaria avec un autre imprimeur-libraire, Adrien Périer, auquel son beau-père permit de prendre pour ses livres sa marque, c'est-à-dire le compas plantinien. En 1585, Plantin, qui n'avait que des filles, céda, en revenant de Leyde, sa maison de Hollande, à Raphelengien, mari de sa fille Marguerite, dont les fils continuèrent d'imprimer jusqu'en 1619.

Mais Plantin désirait favoriser davantage un autre de ses gendres, Jean Moerentorf ou Moretus. Il lui donna l'imprimerie et la boutique d'Anvers, et c'est par lui que fut fondée cette lignée d'imprimeurs qui devait immortaliser dans le monde la main sortant du nuage.

Plantin, qui rivalisa avec les Alde, les Estienne et les Froben, avait publié en 1559 la *Magnifique et somptueuse pompe funèbre de Charles V en la ville de Bruxelles;* il aborda les petits formats pour les livres liturgiques, pour les classiques, les livres de science, etc., et il fit des éditions réputées auxquelles vinrent s'ajouter des impressions grecques et hébraïques presque impeccables. Sa fameuse Bible polyglotte a été commencée en 1567; son Bréviaire selon le concile de Trente, est de 1568; son fameux dictionnaire flamand *Thesaurus*

Theutonicæ Linguæ a suivi. Il édita Juste Lipse, qui eut son cabinet chez lui et devint le correcteur de plus d'une savante édition. De ses presses sortirent cinquante ouvrages par an et son labeur en comprend plus de quinze cents. Il mourut le 1er juillet 1589 et fut enterré dans le pourtour de la cathédrale où il a son monument funèbre.



L'IMPRIMERIE

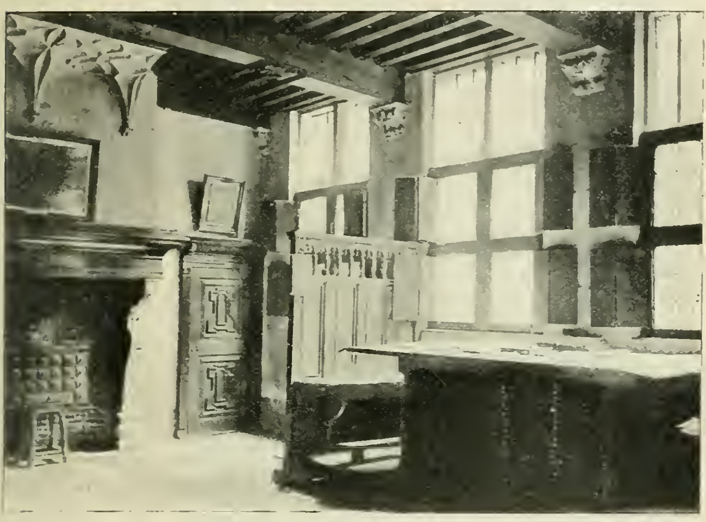
Après la mort de Plantin, Jean Moretus, son gendre, laissa quelque peu tomber l'imprimerie. Il mourut le 22 septembre 1610, ayant désigné ses fils Balthazar et Jean pour lui succéder, mais il stipula que, faute par eux de maintenir l'imprimerie, celle-ci, ainsi que la maison, serait par la famille entière confiée au plus digne, et c'est grâce à cette sage disposition que la marque des Plantin est venue intacte jusqu'à nous. Jean étant mort en 1618, Balthazar s'associa Jean van Meurs, avec lequel il travailla jusqu'en 1629. Balthazar Moretus releva la maison et lui rendit un éclat digne de son fondateur. Le fils de son frère, Balthazar II, lui succéda. Puis vinrent Balthazar III, mort en 1696; Balthazar IV, mort en 1730; Jean-Jacques Moretus, mort en 1754; François-Jean, mort en 1768. A sa mort, l'imprimerie est dirigée par sa femme, Joséphine Borrekens. Elle meurt en 1797 et laisse quatre fils, dont le dernier meurt en 1820. Albert-François Moretus leur succède de 1820 à 1865. A cette date, son frère cadet Édouard-Jean-Hyacinthe Moretus prend la direction de l'imprimerie et c'est lui qui vend la maison Plantin à la ville d'Anvers en 1876.

Mais depuis Balthazar Moretus I, l'imprimerie est bien tombée; on n'y imprime plus guère que des missels et des bréviaires. La richesse est venue et le désir de la tranquillité. Balthazar Moretus II constate que sa fortune s'élève à 344 000 florins, soit deux millions de notre monnaie, et les Moretus vont être

anoblis par le roi d'Espagne tout en demeurant imprimeurs. C'est François-Jean qui fait construire la façade actuelle de la maison sur le Marché-du-Vendredi. Le reste de l'ancien immeuble, heureusement, est demeuré intact.

Entrons de suite dans la cour. C'est une merveille. Des croisées très rapprochées, faites pour verser la lumière au dedans, aux meneaux légers, sont coupées des hauts-reliefs des Plantin et des Moretus dans des cartouches très fleuris. Une vigne dont le pied est énorme a étendu ses sarments, privés de fruits, autour de toutes les croisées et a suivi la ligne du toit dont les lucarnes sont surmontées de redans. D'un côté, un porche soutenu de colonnettes grêles, donne à cette partie de la cour, sous le ciel gris des Pays-Bas, un aspect de palais florentin. On se sent saisi par le pittoresque de cette cour. Elle vous prépare à vivre dans le passé.

Allons d'abord à la boutique, là où l'amateur venait acheter les livres de Plantin. Elle n'a pas changé d'aspect. La place du garçon est ici. Il a à sa portée, sur les tablettes, les livres qui sont en vente. A côté de lui est un trébuchet sur lequel il jette les pièces qu'on lui donne pour s'assurer qu'elles sont de bon aloi. Au-dessus de son pupitre est un calendrier de 1595. Sur les murs sont, dans des cadres, des renseignements utiles : le *Catalogue des livres prohibés*, imprimé en 1569 par ordre du duc d'Albe. Cet exemplaire est revêtu de la signature de Jean Mesdach, secrétaire du conseil privé de Sa Majesté. Parmi les livres prohibés, il en est deux qui sont imprimés par Plantin lui-même, les *Psaumes* de Clément Marot et les *Colloques* d'Érasme. Toujours sur les murs, le *prix-courant*, établi par le magistrat d'Anvers, des livres de prière, de classe, etc., à vendre au prix indiqué sans rabais ni augmentation, sous peine de vingt-cinq florins d'a-



CHAMBRE DES CORRECTEURS

mende. Auprès, les *prix-courants* de Pierre Roville, de Lyon, 1642; des J.-B. Brugiotti, de Rome, 1628; de la Typographie royale, de Paris, 1642; des Alde, de Venise, 1592; puis le *tarif* des livres liturgiques de l'officine plantinienne, et une *liste des auteurs, Index expurgatorius,* dont les œuvres doivent être expurgées avant d'être imprimées. Cette boutique est séparée par un vitrage de l'arrière-boutique où se tenait souvent l'imprimeur lui-même, plus souvent encore sa femme, arrière-boutique qui est ornée d'une horloge antique, d'un cabinet flamand et de divers meubles auxquels, dans ce merveilleux logis, on n'a pas touché depuis la fondation de la maison. De la boutique où l'on vend les livres, allons de suite dans la salle où sont accumulés les caractères. Suivant un inventaire de 1575, Plantin possédait une fonte de 38 121 livres, comprenant 73 caractères différents. A sa mort, il possédait 14 605 livres de fonte à Anvers et 1 042 livres à Leyde.

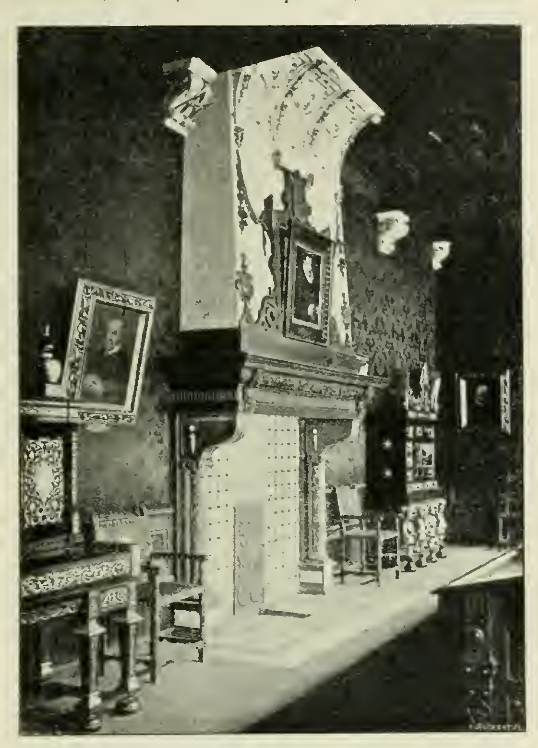


CHAMBRE DE JUSTE LIPSE

L'imprimerie est attenante à la salle où se trouvent les caractères et ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il reste des casses pleines des premiers types employés par Plantin et que deux de ses presses existent encore en parfait état. Les moules à caractères sont ailleurs conservés et le premier maître imprimeur, le prototypographe de S. M. le Roi des Espagnes, pourrait revenir et trouver au même endroit ce qu'il y avait installé il y a trois siècles.

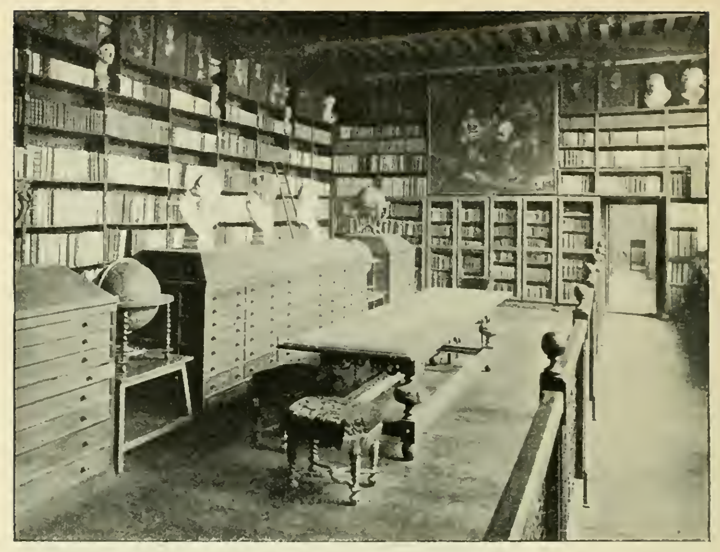
Il n'en est pas de même pour les salles arrangées en musée et qu'il a fallu forcément modifier, tandis que l'imprimerie pouvait être laissée dans son état primitif, les Plantin-Moretus ne s'étant servi jusqu'à la fin que de presses à bras et la différence apportée

par les années à ce genre de presses n'étant pas si considérable que l'imprimerie ait dû changer d'aspect : c'est une pièce longue, bien éclairée, où les presses se trouvent parallèlement rangées et la façon dont l'imprimerie était tenue prouve avec quel ordre la maison était conduite; et il fallait de l'ordre, puisque l'officine plantinienne avait ses graveurs, ses mouleurs, ses fondeurs, puisque toutes les opérations concernant le livre, jusqu'à la vente inclusivement, et exception faite du papier, avaient lieu sous l'œil du maître. Peut-être est-ce parce que le maître veillait à tout, parce qu'il centralisait tous les besoins et tous les ressorts de son imprimerie, qu'il pouvait arriver à un choix de si beaux caractères, s'alliant si bien, et permettant de donner, avec l'aide de correcteurs savants, des éditions atteignant, comme celles des Elzeviers, le plus haut degré de la perfection.



SALLE DES PORTRAITS ET DESSINS

Ces éditions, je ne les retrouve plus simplement posées sur des rayons, ainsi qu'elles m'apparurent la veille de la vente de la maison. Elles sont dans des vitrines, et je ne les feuilleterai plus jamais sans doute. Voici le premier livre édité par Plantin, l'*Instruction d'une fille de noble maison,* cité plus haut. Voici la fameuse Bible polyglotte, *Biblia Hebræa, Græca, Latina,* exemplaire sur vélin de ce travail qui demanda cinq années, de 1568 à 1573, le texte hébreu contenant la traduction interlinéaire de Sante Pagnino, et le texte grec la traduction d'Arias Montanus. Pour ce travail, le roi d'Espagne avait avancé 21 200 florins. Il eut, pour lui, douze exemplaires sur vélin dont il donna l'un au pape, qui est, m'assure-t-on, à la bibliothèque vaticane, et un autre au duc d'Albe. Dix exemplaires furent tirés sur papier impérial



LA GRANDE BIBLIOTHÈQUE

d'Italie, à 200 florins l'exemplaire; trois cents sur papier impérial à 100 florins; neuf cent soixante sur papier fin royal de Troyes à 70 florins et 60 florins aux libraires. Citons quelques éditions qui ont fait la gloire de cette imprimerie, car il faut nous restreindre : *Dictionnarium tetraglotton*, latin, grec, français, flamand, in-4° 1562; *Dyonysiaca*, de Nonnus, grec, in-8° 1569; une impression flamande en caractères d'écriture, de J.-B. Houwaert, 1583; *Pentateuchus*, hébreu, in-8° 1567; les tragédies d'Eschyle, en grec; un modèle d'écriture avec planches gravées; un livre en caractères microscopiques, le *Kalendarium Gregorianum;* l'Anatomie de Vésale; le premier dictionnaire néerlandais, etc., tous livres qui sont à la gloire de l'imprimeur, des compositeurs et des correcteurs et qui se voient dans le grand salon du rez-de-chaussée.

Ce salon est le seul qu'il ait fallu refaire. Il est tendu de vieux damas vert. C'est dans ce salon que sont les portraits qui valent à eux seuls ce que la ville d'Anvers a déboursé pour créer ce musée. Ce sont, par Rubens, les portraits de Jacques Moerentorf père de Jean Moretus I[er], payé 24 florins, celui de sa femme Adrienne Gros, ceux de Pierre Pantinus, professeur à Louvain, de Juste Lipse, d'Arias Montanus et d'Abraham Ortelius. Rubens a encore, dans cette salle, des dessins, des frontispices. A côté, d'autres portraits par Quellin, par Bosschaert. Tous les Moretus ont leur portrait. Ils ont fait, comme les vieilles familles bourgeoises des Pays-Bas qui ont laissé leur souvenir aux générations futures, qui n'ont rien détruit, rien vendu; l'on peut aisément reconstituer leur vie, d'autant mieux que leurs livres de compte ne se sont pas perdus et que l'on a par eux de précieux renseignements sur ce que

coûtaient les objets dont ils se servaient et les prix que l'on payait aux plus grands artistes leur collaboration et les portraits : un portrait du comte-duc d'Olivarez était payé à Érasme Quellin 18 florins et des dessins à la plume, de Rubens, qui devaient lui demander autant de temps qu'une peinture, étaient payés de 4 à 12 florins.

L'imprimerie était réputée et prospère. C'est sur la vente que s'édifiait une fortune qui permettait de s'offrir les riches cabinets d'écaille, de nacre, d'ivoire et d'or, et les tables artistiques qui ornent aujourd'hui le musée. Il y a dans les Pays-Bas un esprit de famille, une suite dans la vie, qui est, de beaucoup, plus caractérisée qu'en d'autres pays. Là où les races latines brisent et laissent envoler jusqu'à leurs souvenirs, où les jeunes gens ont peine à se rappeler l'aïeul, la race plus renfermée et mieux assise du Nord, garde, recueille, entasse ce qui vient des ancêtres. Portraits et meubles tiennent lieu de dieux lares, et rien ne s'égare des œuvres qui ont porté la marque de la maison. Quelques pièces même conservent le nom d'un hôte, et c'est ainsi que nous trouvons ici la chambre de Juste Lipse.

Justus Lipsius, qui a peut-être le mieux compris et le mieux traduit Tacite, était un homme sans caractère, mais un humaniste excellent, un correcteur habile. Il n'est pas étonnant que Plantin, avec ses impressions en diverses langues, ait eu intérêt à le garder chez lui ; le premier Moretus était son ami et Balthazar Moretus Ier son élève ; il avait dans la maison son cabinet, tendu de cuir de Cordoue à ornements d'or sur fond noir ; et son portrait est resté au-dessus de la porte.

Elles ne manquent pas les pièces tendues de cuirs magnifiques de conser-



GALERIE COUVERTE ET ESCALIER

vation et d'éclat. Quelle décoration que ces cuirs entre les plinthes sculptées et les plafonds à poutrelles soutenues par des poutres reposant sur les corbeaux de pierre, le lustre de verre de Venise jetant sur la teinte sombre du chêne des lumières diamantées! Le cuir de Malines rivalise avec le cuir de Cordoue et les boiseries sont très soignées. L'on s'imagine aisément cette maison faite pour le travail, ces correcteurs assis à leur banc, comme Corneille Kiel qui, pendant cinquante ans, aura vu passer sous ses yeux et devant ses lunettes tous les caractères de l'officine; ou encore Théodore Poelmann, qui aura été l'éditeur de la plupart des classiques latins publiés par l'officine plantinienne. Ces livres, qui ont demandé tant de soins, ils sont sur les rayons de leurs bibliothèques, la grande et la petite, soigneusement rangés, mieux qu'ils ne le furent sous les Moretus, mais sans avoir changé de place. Il ne faut pas craindre de s'installer, surtout dans la seconde bibliothèque où se trouvent particulièrement les éditions plantiniennes, il faut feuilleter quelqu'un des quatorze mille volumes réunis dans la maison, mais plus curieux encore est de compulser les archives qui vont de 1555 à 1864 et qui comprennent les journaux, grands-livres, états des compagnons, comptes des relieurs, minutes des lettres, correspondance, relevés de la foire de Francfort, les inventaires, catalogues, privilèges et presque tous les papiers de famille... Mais descendons et parcourons de nouveau ce musée dont l'installation fait le plus grand honneur à ses conservateurs.

L'antichambre montre sur ses murs un spécimen des anciennes tapisseries tissées d'Audenarde. Un salon, c'est la



SALLE DES VITRINES



GALERIE DES GRAVURES

salle des portraits et dessins ornée de deux superbes cabinets, car il est inutile de s'arrêter trop dans le premier salon où il n'y a guère de remarquable que le tableau représentant le cortège semi-religieux semi-profane de l'Ommegang. Sur tous les meubles sont des potiches du Japon et de la Chine, des grès, des faïences de Delft. Un troisième salon est orné de tapisseries flamandes, et on y trouve un claveçin à trois claviers.

Un petit escalier sous le porche permet de monter au premier. Un couloir, qui pourrait se nommer le Couloir des Alphabets, est orné de lettres taillées dans le bois, alphabets grec, romain, gothique, hébreu, cursif, avec beaucoup de lettres ornées, quelques-unes de grotesques fort à la mode au XVIe siècle. Des manuscrits sont en bas, en haut des incunables ; on a réuni, dans deux salles, les bois gravés, et dans une galerie, les cuivres. Un petit salon tendu de cuir doré contient plusieurs portraits et tableaux.

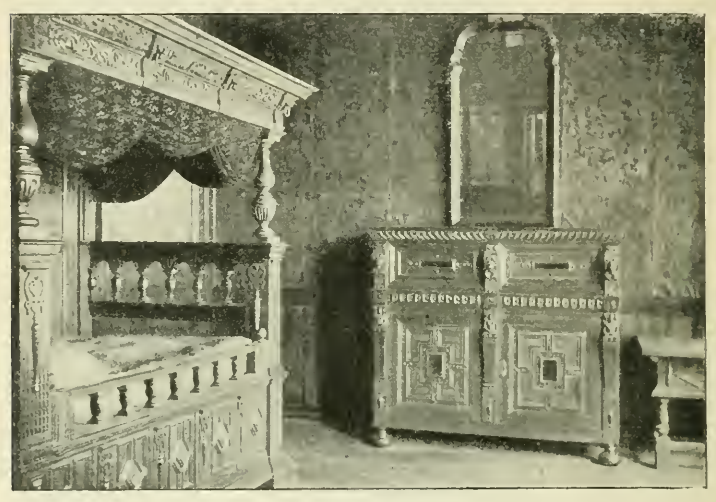
Il faut franchir trois marches pour entrer dans la chambre où sont étalés les privilèges de la maison Plantin, pièces curieuses entre toutes, surtout pour des éditeurs. Tirons-en quelques-unes. Un privilège de Maximilien II, empereur d'Allemagne, du 26 février 1576, octroyant licence à Plantin et à ses successeurs de commercer librement dans tous les États d'Allemagne ; la lettre de Philippe II à Plantin pour prendre sous sa protection la Bible polyglotte ; privilège pour les États de Naples, concernant la même Bible, octroyé par le cardinal Granvelle ; l'approbation de la Faculté de théologie de Louvain ; l'approbation des docteurs en Sorbonne de Paris à la traduction latine de la Bible de Sante Pagnino ; le privilège accordé à la Bible polyglotte par Charles IX ; le privilège accordé à l'imprimerie par la République fran-

çaise, et tant d'autres pièces curieuses...

Quelques marches et l'on est dans un petit salon ou chambre, car il y existe une alcôve qui donne par une fenêtre à balustrade sur la galerie des gravures. La chambre à coucher est à côté. Il n'y a pas été touché. Plus basse de plafond, elle est meublée d'un lit à colonnes fixé à la muraille, d'un prie-Dieu, d'un bahut, d'une toilette. Ses murs sont tapissés d'un cuir doré, à fleurs. Un miroir est au-dessus du bahut. Le lit a gardé ses étoffes du xvi[e] siècle. C'est l'habitation respectée, et ce n'est pas la moindre curiosité de cette maison particulière livrée aujourd'hui au public.

Cependant, il est encore deux pièces où rien n'a été touché, c'est la fonderie. Les fourneaux, les moules, les soufflets ont été laissés en place. On croirait que l'on vient de se servir des creusets et des cuillers. Les poinçons se trouvent rangés en bon ordre. Le règlement de l'imprimerie est suspendu au mur. C'est peut-être par la fonderie, c'est-à-dire par le second étage qu'on devrait commencer la visite de la maison Plantin. On descendrait ensuite à l'imprimerie et on remonterait aux bibliothèques.

Mais qu'importe ! La méthode qui a présidé à l'organisation de ce musée est la meilleure, puisqu'elle a touché le moins possible à l'habitation, à l'organisation faite par les éditeurs, et qu'elle a laissé, pour ainsi dire, intact ce spécimen, unique au monde, d'une grande imprimerie, de haute renommée, un musée d'admirable ordonnance et luisant de propreté qu'on vient voir aujourd'hui de toutes les parties de la terre. Tout ce qui tient au livre, de l'auteur au typographe et au libraire, sera, en particulier, toujours reconnaissant aux Moretus d'avoir consenti à abandonner une telle richesse à la ville d'Anvers, et aux Anversois de leur offrir une des jouissances les plus grandes qui se puisse procurer aux gens de lettres.



CHAMBRE A COUCHER

Edgar Monteil.

CONTE DE NOEL

Ce matin, le pope de notre village a fait un beau sermon de fête de Noël :

« Il y a plusieurs siècles, a-t-il dit, que la Vérité est apparue avec le Christ au monde. Quand le Christ remonta au ciel, il nous légua sa Vérité en témoignage de son amour. Depuis, il n'est pas un coin sur la terre où n'aient lui les rayons de la Vérité.

« Le propre de la Vérité est d'exalter nos âmes, fortifier nos courages, embraser nos cœurs. Elle est pour nous le but, le refuge dans les tempêtes de la vie.

« Ah ! qu'il s'abuse celui qui croit la Vérité vaincue par le Mensonge ! Non, même dans l'instant critique où l'esprit borné aperçoit le triomphe du mal, c'est la Vérité qui triomphe. Elle marche de l'avant, versant sur l'humanité sa lumière et l'abritant de ses ailes.

« La Vérité est descendue avec les réprouvés dans les abîmes ; elle est montée avec les justes sur les bûchers, s'est placée auprès des martyrs devant les bourreaux. C'est elle qui, dans leur cœur, allumait le feu sacré, leur donnant la force de souffrir.

« A la vue des supplices, les âmes justes s'enflammaient et la Vérité descendait en elles, trouvant là son terrain de prédilection.

« Les bûchers brûlaient, les flammes dévoraient les corps des justes, mais allumaient aussi d'innombrables flambeaux, tel, au matin de Pâques, un seul cierge allume tous les autres cierges.

« En quoi consiste la Vérité ? A ma question répond l'évangélique maxime : « Avant tout, aime Dieu, aime ton prochain comme toi-même. » Cette maxime, en sa brièveté, contient le but unique de la vie.

« Aime Dieu, parce qu'il t'a donné l'existence, parce qu'il t'aime ! parce qu'il est la bonté, la beauté, la vérité ! » « Aime ton prochain comme toi-même », c'est la deuxième partie de la maxime. Il faut aimer sans calcul, sans exigence de retour, pour l'amour en lui-même. Évitons au prochain les peines, défendons-le à notre péril. L'homme sans amour est un animal, son action est nulle, le but de sa vie est manqué. Ceux-là seulement qui aiment et se donnent connaissent la vie et le bonheur.

« Retournez dans vos demeures ; fêtez la Nativité du Christ ; mais pendant vos réjouissances, songez que la Vérité est venue dans le monde, qu'en tous lieux elle est parmi nous, qu'elle est la lumière sacrée dont s'éclaire l'existence humaine. »

Quand le pope, son sermon fini, descendit de la chaire, les mots : « Seigneur, que ton nom soit béni ! » retentirent dans le chœur. Puis, comme un long soupir s'exhalant de toutes les poitrines, jaillit à travers l'église cet écho : « Oui, sois béni ! »

De tous les fidèles, le plus attentif aux paroles du Père Pavel avait été Serge Rousslantsev, enfant de dix ans, fils d'une modeste *pomestchitsa*. Très ému, ses yeux s'emplissaient à tout instant de larmes et il rougissait, paraissant vouloir questionner.

Maria Sergueïevna Rousslantsev était une jeune veuve qui possédait un petit domaine. Au temps de l'esclavage, le petit pays avait eu sept châteaux. Les pomestchiks n'étaient pas très riches et de tous Fédor Pavlytsch Rousslantsev était le plus pauvre. Mais toujours élu pour quelques fonctions communales, il épargnait ainsi les modestes revenus de sa propriété. Quand vint l'affranchissement des serfs, il reçut une indemnité qui, jointe à l'exploitation de son lopin de terre, lui permit de vivre au jour le jour.

Maria Sergueïevna, qui l'épousa après

l'époque de l'affranchissement, se trouva veuve au bout d'un an de mariage. La mort de Fédor Pavlytch arriva subitement. Un jour qu'il faisait le tour de ses bois, désarçonné soudain par son cheval qui prit peur, il heurta de la tête contre un arbre et du coup fut tué. Deux mois plus tard, la jeune veuve mettait au monde un fils.

Maria Sergueïevna vivait plus que modestement. Elle avait affermé ses biens, ne conservant que le château, le jardin et le potager. Le personnel domestique se composait d'une seule famille d'anciens *dvorovis* comprenant la vieille *niania*, sa fille, son fils et sa bru. La niania gouvernait la maison et élevait le petit Serge; la fille faisait la cuisine; le fils et la bru entretenaient la basse-cour, les champs et le bétail, un cheval et trois vaches.

La vie s'écoulait paisible, on ne sentait pas le besoin. La propriété fournissait le bois de chauffage et les principaux vivres. Les habitants du château disaient : « Nous vivons comme en paradis », et Maria Sergueïevna savourait sans autre désir cette existence si conforme à celle de son ancien couvent de jeune fille.

Son seul souci était le petit Serge. Cet enfant, d'une intelligence précoce, d'un naturel doux, mais d'une constitution faible, se porta bien jusqu'à l'âge de sept ans; mais, à cette époque, des symptômes de sensibilité nerveuse vinrent à se manifester.

Maria Sergueïevna commença son éducation. Puis, lorsque Serge eut atteint dix ans, le père Pavel seconda la jeune mère et enseigna à son élève les langues mortes, Maria Sergueïevna ayant l'intention d'envoyer son fils au collège.

Le moment de la séparation approchait, et la pauvre mère y songeait avec peine; mais le sacrifice s'imposait. Le chef-lieu était éloigné; on ne pouvait songer à y vivre avec six à sept cents roubles de rentes. Maria Serguieïevna avait donc écrit à son frère, qui habitait la ville, et venait de recevoir la lettre lui annonçant que Serge serait admis dans la famille.

Au retour de l'église, Serge restait agité :

— Mère, je veux vivre d'après la Vérité, répétait l'enfant.

— Oui, mon ami, répondit la mère, mais les enfants, par leur innocence, vivent naturellement dans la Vérité.

— Non, ce n'est pas ainsi que je l'entends. Le père Pavel a dit que quiconque vit suivant la Vérité doit aide et protection au prochain. Voilà comme il faut vivre! Est-ce comme cela que je vis? Lorsque, ces jours derniers, on a vendu la vache d'Ivan le pauvre, qu'ai-je fait pour l'empêcher? Je regardais seulement et je pleurais!

— Ce sont justement ces larmes qui témoignaient ta Vérité d'enfant. D'ailleurs on ne pouvait rien faire. On a vendu de par la loi la vache d'Ivan le pauvre, parce qu'il existe une loi qui oblige chacun à payer ses dettes.

— Mais, mère, Ivan voulait bien payer, mais il ne pouvait pas. Ma niania dit elle-même qu'il n'y a pas de moujik plus pauvre qu'Ivan. Où est la Vérité alors?

— Je te répète que c'est la loi, et qu'il faut l'observer. Les hommes forment une société et doivent subir des devoirs. Pense à tes études, c'est pour toi la meilleure Vérité. Tu vas entrer au collège; si tu travailles, si tu es sage, tu vivras dans la Vérité. Je n'aime pas que tu t'agites. Tout ce que tu vois, tout ce que tu entends te va trop vite au cœur. Le père Pavel parlait en général, on ne peut faire autrement à l'église; c'est à tort que tu prends tout à la lettre. Prie pour le prochain, Dieu ne t'en demande pas davantage.

Mais Serge n'était point rassuré. Il courut à la cuisine, où les domestiques buvaient le thé pour célébrer la fête.

La cuisinière Stepanida était très affairée autour du fourneau. Elle mettait et retirait avec l'oukhvat une marmite pleine de chtchi grasses. L'odeur de



— Moi, niania, je veux vivre suivant la Vérité, déclara l'enfant.

— Voyez-vous comme il s'y prend de bonne heure, dit en riant la vieille.

— Mais non, niania, je me le suis juré, je ne souffrirai plus l'injustice et je mourrai pour la Vérité.

— Ah! cher petit, voyez donc ce qui lui est entré dans la tête!

— Tu n'as donc pas entendu ce que le père Pavel a dit à l'église. Il faut avoir la Vérité pour but, voilà!

la viande et du gâteau de Noël embaumait l'air.

Chacun doit combattre pour la Vérité.

— On parle ainsi dans l'église, c'est bien entendu. L'église est faite pour qu'on y prêche la Vérité. Toi, petit, écoute, puis n'y pense plus.

— On peut vivre avec la Vérité, à condition de ne pas s'y fier, dit avec importance l'ouvrier Grégory.

— Pourquoi maman et moi prenons-nous le thé dans la salle à manger, quand vous le prenez à la cuisine? Est-ce juste? reprit l'enfant avec feu.

— Juste ou non, cela se passe ainsi depuis des siècles. Nous sommes des gens simples, nous nous trouvons bien à la cuisine. Si tout le monde allait à la salle à manger, elle ne serait plus assez grande.

— Vois-tu, Serguey Fedorytch, reprit Grégory, pendant que tu es enfant, écoute bien ta mère, c'est pour toi la meilleure Vérité. Le pope te le dira ce soir quand il viendra dîner avec vous. Nous autres, nous sommes pour les durs travaux : surveiller le bétail, cultiver la terre. Cela ne va pas aux seigneurs, voilà!

— C'est précisément l'injustice!

— A notre avis, si les maîtres sont bons, c'est leur Vérité. Quand nous qui travaillons, nous sommes consciencieux, c'est notre Vérité. Tout est bien quand chacun observe la Vérité en faisant son devoir.

Il y eut un instant de silence. Le petit Serge voulait répondre, mais Grégory avait exprimé ses raisons avec tant de bonhomie que l'enfant restait ébranlé.

La niania interrompit le silence.

— Dans le pays d'où nous venons, ta mère et moi, dit-elle, vivait un pomestchik nommé Rassochnikov. Au commencement, il vivait comme les autres, puis tout à coup il voulut vivre selon la Vérité. Savez-vous ce qu'il fit? Il vendit son bien, distribua l'argent aux pauvres, et s'en fut en pèlerinage. On ne le revit plus.

— Ah! niania, voilà un homme!

— Et, pourtant, il avait un fils militaire à Saint-Pétersbourg, ajouta la niania. Le père avait distribué ses biens et le fils restait sans ressource. C'est au fils qu'il fallait demander si le père avait bien agi!...

— Vous voyez bien, dit Grégory.

— Le fils n'a donc pas compris que le père agissait selon la Vérité? demanda l'enfant.

— Certes, non, il ne l'a pas compris Il fit même des démarches. Pourquoi, disait-il, m'a-t-il fait engager quand je n'ai plus l'indispensable et que je ne puis subvenir à mes frais?

— Engager... Subvenir à ses frais... répétait Serge machinalement.

Les paroles de la niania l'égaraient dans un dédale de contradictions.

— Je connais un fait semblable, reprit Grégory. Il y avait chez nous un petit moujik qui s'appelait Martyne. Lui aussi distribua son argent aux pauvres et ne garda pour sa famille qu'une petite chaumière. Il prit un sac, et s'en alla de nuit, en cachette, tout droit devant lui. Seulement, vois-tu, il avait oublié de régulariser son passeport, et voilà qu'un mois après il revint escorté de gendarmes.

— Eh pourquoi? avait-il fait quelque mal? questionna Serge.

— Mal ou non, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Ce que je veux dire, c'est qu'on peut vivre avec la Vérité, mais sans s'y fier. Il n'est pas permis de voyager sans passeport, c'est une chose connue. Sans cela tout le monde se disperserait, abandonnerait le travail; on n'en finirait plus avec les vagabonds...

Le thé prenait fin. Tous se levèrent et firent la prière.

— Eh bien, maintenant, nous allons dîner, dit la niania. Va près de ta mère, mon pigeon, et reste avec elle. Bientôt le père Pavel et sa femme vont venir.

Vers deux heures, en effet, le pope et sa femme arrivèrent.

— Moi, bon père, je veux vivre suivant la Vérité, et je lutterai pour elle, dit l'enfant allant au-devant des visiteurs.



— Ah! le brave guerrier! Il sort à peine de terre, et ça veut combattre! dit le père Pavel en riant.

— Il m'ennuie depuis ce matin, dit Maria Sergueïevna. Il ne parle que de la Vérité.

— Laissez, madame, il en parlera, puis il oubliera.

— Non, je n'oublierai pas, insista l'enfant. Vous disiez ce matin qu'il faut vivre suivant la Vérité... Vous le disiez à l'église encore!

— C'est justement à l'église qu'il faut prêcher la Vérité. Si moi, pasteur, j'oubliais mon devoir, l'Église me le rappellerait. Toute parole dite dans le temple est une parole de Vérité, et seuls les cœurs durs y restent insensibles.

— Et comment faut-il vivre?

— Vivre de même. Et quand tu seras un homme, tu comprendras la Vérité dans sa grandeur. Maintenant, qu'il te suffise de suivre celle de ton âge ; aime ta mère, respecte les vieillards, sois courageux à l'étude, sois modeste, voilà pour toi la Vérité.

— Mais les martyrs?... vous en parliez ce matin?

— Il y eut des martyrs. La Vérité est escortée de la souffrance, mais tu n'es pas au moment d'y songer.

— Les martyrs,... le bûcher,... murmurmura Serge troublé :

— En voilà assez! interrompit impatiemment Maria Sergueïevna.

L'enfant se tut, mais tout le dîner il resta pensif. La conversation roula sur les affaires du pays et, dans les propos échangés, la Vérité ne sortait pas toujours triomphante.

A vrai dire, ce n'était ni la Vérité, ni le Mensonge, mais l'écho de la vie quotidienne telle que nous la pratiquons.

Serge, qui bien des fois avait entendu ces conversations, ne s'en était point ému jusqu'alors. Mais aujourd'hui un sentiment nouveau pénétrait son âme :

— Mange donc, lui dit sa mère, voyant qu'il ne mangeait pas :

— *In corpore sano, mens sana*, reprit à son tour le père Pavel. Obéis à ta mère, c'est le vrai moyen d'observer la Vérité. Il faut aimer la Vérité ; quant à se croire martyr prédestiné, c'est de la présomption.

Cette nouvelle allusion à la Vérité troubla Serge complètement. Il se pencha sur son assiette, s'efforça de manger, puis tout à coup fondit en larmes. On s'empressa autour de lui.

— Tu es malade? questionna Maria Sergueïevna :

— Oui, répondit l'enfant d'une voix faible.

— Va dans ton lit, mon enfant. Emmène-le, niania.

On emmena l'enfant et un instant le repas s'interrompit, Maria Sergueïevna ayant suivi la niana.

Toutes deux revinrent bientôt et annoncèrent que Serge venait de s'endormir.

— Ce ne sera rien, dit le père Pavel en tranquillisant la jeune mère. Après un bon somme, cela ira mieux.

Cependant le soir, non seulement le mal avait persisté, mais il s'était compliqué d'une fièvre.

Serge, en délire, s'assit sur son lit. Il tâtonnait autour de lui comme cherchant une chose invisible.

— Martyr... Escorté de gendarmes à cause de la Vérité... Quoi donc?... murmurait-il sans suite.

— Quel est ce martyr dont il parle! demanda Maria Sergueïevna à la niania.

— Mais vous savez bien, ce moujik de notre village qui s'exila pour l'amour du Christ... Grégory racontait son histoire devant Serge.

— Toujours ces stupides histoires, dit Maria Sergueïevna mécontente. On ne pourra plus laisser l'enfant entrer à l'office.

Le lendemain, après la messe du matin, le père Pavel proposa d'aller chercher un docteur à la ville. Cette ville était à 10 verstes et le médecin ne pouvait arriver qu'à la nuit.

C'était un petit vieillard, assez ignorant, qui n'employait que l'*opodeldoch* et l'ordonnait indifféremment pour l'usage interne ou externe. On disait de lui qu'il ne croyait pas à la médecine, mais qu'il croyait à l'opodeldoch. Vers onze heures du soir, notre médecin arriva. Il examina le malade, lui

tâta le pouls, lui déclara une « petite fièvre », prescrivit des frictions à l'opodeldoch et fit avaler au malade deux pilules de la même substance.



— Il a un peu de fièvre, mais grâce à l'opodeldoch le mal s'en ira comme par enchantement, déclara-t-il avec importance.

On fit dîner le docteur et il coucha au château. Toute la nuit, Serge eut une fièvre ardente. Plusieurs fois on réveilla le médecin, mais celui-ci était inébranlable dans sa foi à l'opodeldoch. Il affirmait que son remède ferait miracle et que l'enfant serait guéri au matin.

Serge délirait : « Christ,... Vérité,... Rassochnikov... Martyr », répétait-il, et il continuait à chercher autour de lui :

« Où... où?... » Il se calma vers le matin et s'endormit :

— Vous voyez bien, dit le médecin triomphant, et prétextant ses autres malades, il partit.

La journée se passa entre la crainte et l'espoir. Tant qu'il fit jour, l'enfant fut mieux. Mais la faiblesse était si grande qu'il pouvait à peine prononcer une parole. A la tombée de la nuit, la « petite fièvre » revint et le pouls s'accentua.

Maria Sergueïevna restait collée au chevet de son fils dans une crainte silencieuse, cherchant à comprendre, mais en vain. On abandonna l'opodeldoch. La niania épuisa les moyens de guérir à sa connaissance et à sa portée : compresses de vinaigre, sinapismes, bienfaisante infusion des fleurs de tilleul.

Vers la nuit, l'agonie commença. A huit heures, la lune brilla et, les jalousies étant relevées, tout à coup sur les murs de l'obscure chambre, une grande tâche claire se dessina. Serge se souleva et vers la clarté étendit sa main : « Maman, murmura-t-il, regarde... Tout en blanc... c'est le Christ... la Vérité... Je veux le suivre... après lui... avec lui... »

Il se renversa sur les coussins... Il expira... La Vérité venait de lui apparaître, inondant son âme de bonheur. Mais le frêle cœur de l'adolescent n'avait pu contenir la joie divine... et s'était brisé.

STCHEDRINE.

(*Traduit du russe, par* E. HALPÉRINE-KAMINSKY.)



STCHEDRINE (1826-1889)

Mikhaïl Evgrafovitch Saltykov, connu sous le pseudonyme de Stchedrine, occupe une place à part parmi les grands écrivains russes. Ses œuvres sont un produit particulier de l'état social et politique actuel de l'empire des Tsars. C'est un satirique dont la manière rappelle dans une certaine mesure celle de l'auteur des *Propos de Labienus*, et l'influence, celle de Rochefort, sous le règne de Napoléon III. Mais ce qui le distingue de ces deux maitres du pamphlet (dans l'acception élevée du mot), c'est qu'il fut en même temps un peintre de mœurs, un écrivain d'imagination.

A sa mort, le 28 avril (vieux style) 1889, la presse russe fut unanime pour déclarer que le pays faisait en lui une perte irréparable.

Le conte de Noël qu'on vient de lire semble montrer la vie de notre société en contradiction constante avec les principes chrétiens qu'elle professe. C'est la théorie de Tolstoï, avec cette différence essentielle que Saltykov en regarde l'application individuelle comme une source de souffrances au milieu de l'égoïsme ou de l'indifférence de la foule; de fait, c'est la réalisation d'un beau rêve au-dessus des forces d'un être isolé...

E. HAL.-KAM.

LES GRANDS PAQUEBOTS MODERNES

Le problème des communications rapides sur mer présente des difficultés très grandes : la résistance que rencontre le bateau, dans le milieu où il se déplace, est énorme et croît de façon prodigieuse au fur et à mesure qu'on veut augmenter sa vitesse. Bien entendu, la largeur, les dimensions transversales du navire ont une influence réelle sur la résistance qu'il trouve à se déplacer; mais le facteur dont il faut essentiellement tenir compte, c'est la vitesse à laquelle on veut précisément qu'il se déplace. On peut dire que « la résistance à l'avancement est proportionnelle au cube de la vitesse ». Donc, si un navire passe d'une vitesse que nous représenterons par 1 à une autre vitesse de 2, la résistance, elle, passera de 1 à 8; autrement dit, pour une allure double, on se heurte à une résistance huit fois plus considérable. Il en résulte forcément que, pour vaincre cette résistance et pour obtenir la rapidité désirée, il faudra disposer d'une puissance de machines huit fois plus grande!

Et, pour réunir confort et vitesse, on s'est mis à construire des paquebots géants où la machine peut se développer tout à son aise, où l'espace n'a plus à être mesuré aussi parcimonieusement, et l'on va même maintenant jusqu'à supprimer les cales à marchandises, à faire de véritables navires express, comme on fait des trains express et rapides. Combien nous sommes loin des modestes et surtout timides débuts de la navigation maritime à vapeur!

Le *Savannah*, en 1819, avait fait la première traversée de l'Atlantique, de Savannah à Liverpool; mais c'est Brunel qui fut le créateur des lignes transatlantiques, avec le *Great-Western*, premier bateau de la flotte de la « Great Western Steamship Company ».

Le *Great-Western* avait un peu plus de 64 mètres de longueur sur 10m,60 de large, et son tonnage de jauge ne dépassait point 1 340 tonneaux. C'étaient des dimensions assez grandes par rapport au *Royal-William*, bateau canadien de 363 tonneaux seulement, qui avait fait, en 1833, la traversée de Québec à Gravesend. Le *Great-Western* effectua le voyage en treize jours et demi et, comme la traversée s'était très heureusement passée, on peut dire que dès lors les navires transatlantiques avaient fait victorieusement leurs preuves.

Citons rapidement quelques-uns des paquebots de plus en plus considérables qui se construisirent bientôt : c'est, en Angleterre, le *British-Queen*, long de près de 84 mètres et jaugeant 1863 tonneaux; puis le *Great-Britain*, dû à Brunel, tout en fer, mesurant 98m,20 de long sur 14m,63 de large et 9m,60 de profondeur, et jaugeant 3 170 tonneaux. Pour le mouvoir il lui fallait une machine de 1 500 chevaux-vapeur. La fameuse compagnie de navigation anglaise, qui devait s'appeler plus tard la *Cunard*, se fonde, pour le service postal, en 1840.

Les Américains, de leur côté, ne demeuraient pas inactifs : c'est ainsi que se créait la « Ligne de la boule noire » (*Black ball line*), qui mettait à flot un navire de 2 000 tonneaux, l'*United-States*. Bientôt après, naissait pour la compagnie Cunard un nouveau et plus redoutable concurrent, la « Ligne Collins », qui faisait construire avec l'appui du gouvernement américain des navires énormes pour l'époque, tels que l'*Atlantic*, long de plus de 91 mètres, jaugeant 3 000 tonneaux et coûtant 3 millions et demi.

En même temps s'établissait une im-

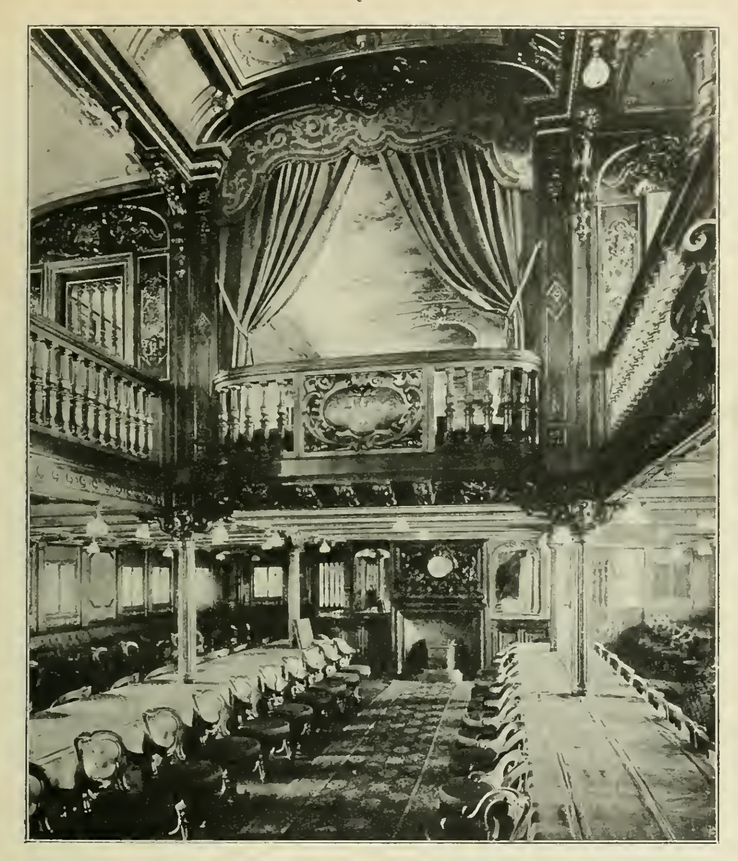
portante ligne allemande, la *Hamburg Amerikanische Packetfahrt Aktiengesellschaft,* qui n'avait d'abord utilisé que des voiliers en bois. La France, elle, était demeurée quelque peu en arrière de ce mouvement. C'est seulement en 1851 que nous trouvons la fondation de la « Compagnie des messageries maritimes », dont le rôle primitif se bornait à l'exploitation des lignes postales de la Méditerranée; quant à la « Compagnie transatlantique », qui a maintenant une si grande importance et une si puissante clientèle, elle ne date que de 1861.



LA GRANDE SALLE DE LA *TOURAINE*

Aujourd'hui les grandes compagnies de navigation maritime se sont étrangement multipliées, même à ne parler que de celles qui nous intéressent ici, celles qui ont des services de paquebots pour le transport des voyageurs à grande distance. Parmi les compagnies anglaises à tout seigneur, tout honneur , voici la *British India Steam Navigation Company,* de Londres, qui possède 97 navires jaugeant ensemble 251000 tonneaux de jauge brute; puis la *Peninsular and Oriental Steam Navigation C°,* la P. and O., comme on l'appelle couramment, avec 60 navires seulement, mais une jauge totale de 283000 tonneaux. La *Cunard,* de son titre complet *Cunard Steamship C°,* n'a que 27 bateaux, qui représentent cependant 119000 tonneaux; c'est ensuite la *Pacific Steam Navigation C°,* qui dessert toute l'Amérique du Sud et compte 128000 tonneaux pour 41 navires. Il y aurait encore à citer la *Ismay, Imrie and C°,* que l'on reconnaîtra sans doute quand nous citerons son nom courant de *White Star,* avec 21 navires et 111000 tonneaux. Et encore en oublions-nous un assez grand nombre.

Pour la France, la liste est moins longue : simplement la *Compagnie générale transatlantique* et la *Compagnie des messageries maritimes,* l'une avec 61 navires et 166000 tonneaux, l'autre avec 63 navires et 230000 tonneaux.



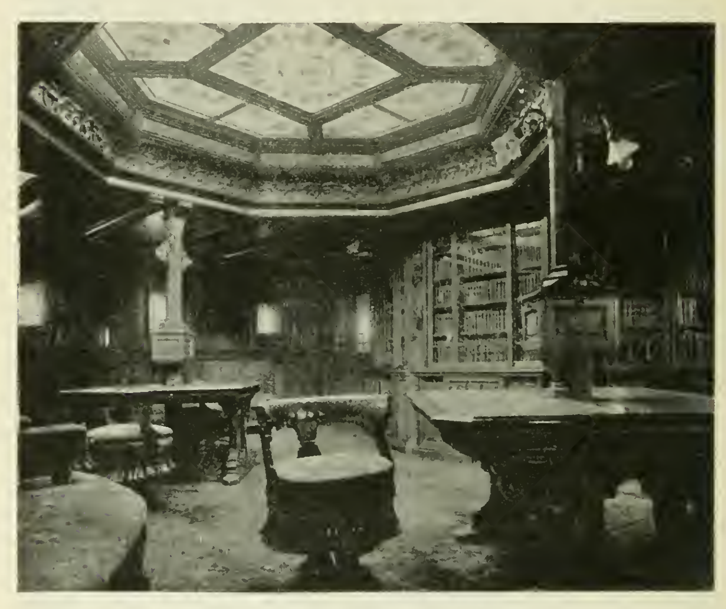
LA SALLE A MANGER DU *LAOS*

Bien entendu, nous passons sous silence des compagnies comme celle des *Chargeurs réunis,* qui est secondaire et fait au moins autant le service des marchandises que celui des voyageurs.

L'Allemagne tient une place des plus importantes en la matière. Signalons d'abord les 69 paquebots et les 287 000 tonneaux de la vieille compagnie *Hamburg Amerika Packet,* puis les 67 unités et les 257 000 tonneaux du *Norddeutscher Lloyd*, de Brême, que nous retrouverons tout à l'heure au premier rang, quand nous étudierons d'un peu près les merveilleux paquebots qui ont été mis à l'eau ces temps derniers. On pourrait encore citer, entre autres, la *Hamburg Sud Amerika Dampfschif-*

fahrts Aktiengesellschaft et ses 32 navires jaugeant 100 000 tonneaux.

L'Italie possède une grande compagnie maritime, c'est la *Navigazione generale italiana*, dont les 96 bateaux jaugent 171 000 tonneaux. En Autriche, on trouve le *Lloyd autrichien* 72 navires et 146 000 tonneaux ; en Espagne, la *Compania transatlantica*, de Barcelone. Le Japon lui-même s'est pris d'émulation, et les 68 paquebots de la *Nippon Ysen Kabushiki Kwaisha* représentent 162 000 tonneaux.



LA BIBLIOTHÈQUE DU *PARIS*

Les seules lignes établissant des relations entre l'Europe et les États-Unis sont au nombre de plus de trente, et nous ne parlons que des services réguliers, expédiant au moins quarante vapeurs par semaine : Compagnie Transatlantique française, Compagnie Hambourgeoise, Norddeutscher Lloyd, Union Line, Red Star, White Star, Inman, Compagnie néerlandaise, Guion Line, Cunard, Allan Line, Anchor Line, Wilson Line, American Line, et bien d'autres que nous passons. Et voici ce que ces services ont amené de passagers rien qu'à *New-York*, dans le cours d'une seule année. En 1897, on a compté au débarquement 90 932 passagers de cabine et 192 000 passagers d'entrepont, autrement dit émigrants. Et encore, en 1891, les chiffres correspondants avaient été de 150 023 passagers proprement dits et de 445 290 émigrants.

Pressentant les besoins futurs, Isambard Brunel avait fait construire, dès 1854, son fameux *Great-Eastern*, pour le compte de la Compagnie *Eastern Steam Navigation*. Cet énorme navire

n'avait pas moins de 207m,50 à la flottaison et 210m,90 au total; avec ses tambours, sa largeur atteignait 36m,65, et sa profondeur totale 17m,70. Son tirant d'eau, une fois qu'il était chargé, s'élevait à 9m,15 et, pour le construire, il avait fallu employer 10 millions de kilo-



UN SALON DU *SAINT-PAUL*

grammes de fer. Bien que remarquablement construit, il arrivait en somme beaucoup trop tôt à tous les points de vue, puisque, avec son double mode de propulsion, sa meilleure traversée de New-York à Liverpool avait duré neuf jours et trois heures (du 25 mai au 4 juin 1861). Et cependant il avait deux roues à aubes de 17m,70 de diamètre, commandées par une puissance de 3 679 chevaux-vapeur indiqués, et une hélice à quatre ailes de 7m,32 de diamètre, faisant à la minute quarante-huit tours ou, comme on dit plutôt, révolutions : elle était mue par des machines qui représentaient 3 976 chevaux-vapeur et consommaient 30 tonnes de charbon par jour.

Mais on renonça à de semblables monstres, et l'on se mit à construire des navires qui n'en étaient pas moins remarquables pour leur époque. Nous trouverions, en interrogeant ce qu'on peut appeler les Annales de la Compagnie transatlantique, de ces mises à l'eau qui ont fait événement dans le monde entier. Nous ne parlons point du *Washington* et du *Lafayette*, qui datent de 1861 et qui mesuraient 110 mètres au total ; mais, en 1866, était mis en service le *Napoléon-III*, devenu plus tard la *Ville-du-Havre*, long de 110 mètres, et marchant à une allure de près de

13 nœuds 1/2. Après le *Pereire* et la *Ville-de-Paris* (un peu moins grands, mais pouvant prendre pourtant 420 passagers), ce furent bientôt la *France*, l'*Amérique*, longs de 123 mètres, enfin la *Normandie*, qui fut tant admirée, et à juste titre. Elle n'a pas moins de vitesse, qui avait varié entre 18 et 19 nœuds aux essais, s'élevait encore à près de 17 en service courant. Ces navires peuvent recevoir 1007 passagers, et ils ont bien droit de prendre place parmi les paquebots géants modernes.

Les Compagnies étrangères n'étaient



LA GRANDE SALLE A MANGER DES PREMIÈRES DU *SAINT-LOUIS*

144m,30 de longueur totale et 140 à la flottaison, à la ligne d'eau, ou, suivant l'expression consacrée, « entre perpendiculaires »; sa vitesse, de 16 nœuds à peu près, était un événement. Enfin, à la fin de 1885 et en 1886, la Compagnie s'enrichissait de la *Champagne*, de la *Bretagne*, de la *Gascogne* et de la malheureuse *Bourgogne* : construits sensiblement sur un plan identique, ces bateaux avaient 150 mètres entre perpendiculaires, sur près de 16 mètres de large, avec un creux de 11m,70, et la pas naturellement demeurées en arrière. En Amérique, on lança, en 1856, le *Vanderbilt*, de 103 mètres, qui fut suivi d'un certain nombre de beaux navires; en Angleterre, la puissante Compagnie Cunard, après le *Persia*, qui date de 1856 et qui avait pourtant 121m,31 de longueur totale, lance le *Servia*; c'était le plus puissant navire de son époque, mesurant 157 mètres sur 15m,90 de large, et pouvant recevoir 1 200 passagers. Nous en passons, et des meilleurs, pour rappeler les superbes

Etruria et *Umbria,* qui depuis leur lancement, en 1884, éclipsèrent tous les autres durant cinq années; coûtant chacun 8 250 000 francs, longs de 159 mètres, larges de 17^{m},37, déplaçant et par conséquent pesant 10 500 tonneaux, ils portent 1 807 personnes, dont 287 pour *raine,* qui remonte du reste à 1891. La coque, entièrement en acier, est divisée en treize compartiments étanches par des cloisons qui localiseraient une voie d'eau. Ses dimensions sont : 163^{m},65 de longueur totale, 157^{m},45 entre perpendiculaires, 17^{m},12 de large, et 11^{m},80 de



UN APPARTEMENT DE LUXE DU *SAINT-PAUL*

l'équipage. Avec une puissance de 14 300 chevaux, ils réalisent des vitesses de plus de 19 nœuds et effectuent la traversée en moins de six jours.

Nous arrivons enfin aux types les plus récents et les plus perfectionnés des paquebots modernes que nous répartirons entre quatre pays : la France, les États-Unis, la Grande-Bretagne et l'Allemagne.

Le plus grand et le plus important des paquebots français appartient à la Compagnie transatlantique : c'est la *Tou-*

profondeur ou de « creux ». Suivant une disposition aujourd'hui constamment adoptée, et avec raison, la *Touraine* possède deux hélices mues par deux machines de 6 000 chevaux chacune et assurant au navire une allure moyenne de 18 nœuds, ce qui est déjà fort joli. Les pistons de ces machines ont jusqu'à 2^{m},51 de diamètre avec une longueur de 1^{m},66 ; il y aurait de quoi y installer deux couchettes confortables. Les hélices ont 6 mètres de diamètre et pèsent chacune 18 000 kilogrammes ;

pour aider les foyers des énormes chaufferies à brûler quotidiennement leurs 265000 kilogrammes de charbon, il faut faire fonctionner huit ventilateurs, qui leur envoient à l'heure 260000 mètres cubes d'air.

La *Touraine* peut prendre 2200 mètres cubes de marchandises dans ses cales; elle offre place à 386 voyageurs de 1re classe, à 114 de 2e classe et à 401 émigrants. Les aménagements en sont luxueux.

Voici, sur le pont supérieur, une promenade, d'une longueur de 85 mètres, qui est réservée aux passagers de 1re classe; on trouve ensuite un hall formant salon de conversation, tout revêtu de cuir de Cordoue et de boiseries d'acajou et d'érable, puis un fumoir de style japonais, qui peut recevoir une soixantaine de personnes. Si nous descendons d'un étage, c'est-à-dire dans le premier entrepont, nous le trouvons entièrement réservé aux passagers de 1re classe, à l'exception de l'extrême-avant et de l'extrême-arrière où sont logés les officiers et le personnel du bord. Au centre est la salle à manger, dont les trois grandes tables et les sept petites peuvent recevoir 172 personnes : boiseries d'acajou sculpté, grandes glaces, plafond à caissons, cheminée monumentale y forment une décoration vraiment belle. Vers l'arrière se trouve un grand boudoir bleu avec salle de bains; en avant sont les appartements de grand luxe, innovation remarquable à l'époque du lancement de la *Touraine*. Le passager y jouit d'une véritable chambre de 16 mètres carrés, garnie d'un lit à deux,



LE SALON DE MUSIQUE DE LA *CAMPANIA*

d'un canapé-lit, d'une commode-toilette, d'une armoire à glace; chaque appartement de luxe comprend, outre cette chambre, une salle de bain complète. Quant aux cabines principales, elles ont 2 mètres de longueur sur 3m,20 de largeur et 2m,45 de hauteur; elles contiennent deux lits ordinaires et une banquette-lit.

Les passagers de 2e classe ont leur salle à manger sur le pont supérieur et un fumoir spécial; leurs cabines sont à six ou à trois couchettes. C'est dans l'entrepont que sont aménagés les dortoirs des émigrants; celui de l'avant est destiné à 98 femmes seules; leurs tables à manger sont disposées dans ces vastes chambrées. L'éclairage de la *Touraine* est, bien entendu, assuré électriquement au moyen de 872 lampes.

Pour commander, diriger, mouvoir cette ville flottante, pour assurer la vie quotidienne des voyageurs qui y prennent passage, il faut un effectif de 305 personnes, dont 1 capitaine, 1 second-capitaine, 3 lieutenants, 1 chef mécanicien, 10 mécaniciens, 2 électriciens, 78 chauffeurs, 13 graisseurs, 48 soutiers, 2 maîtres d'hôtel, 9 cuisiniers, 1 sommelier, 2 boulangers, 2 pâtissiers, 1 boucher, 4 cireurs, 1 coiffeur, 1 chef d'office, 60 garçons, dont 6 interprètes, 5 femmes de chambre. Tout le personnel domestique est sous la direction d'un commissaire et d'un sous-commissaire. Il faut citer encore 1 médecin et 1 infirmier.



LE PROMENOIR DE LA *LUCANIA*

La Compagnie transatlantique a dès maintenant sur chantier des navires qui réaliseront aux essais une vitesse de

22 nœuds et constitueront un énorme progrès sur la *Touraine*.

Bien que nous ne nous occupions que des plus grands paquebots modernes, nous signalerons cependant un navire qui, par ses aménagements, mérite d'être connu : nous voulons parler du *Laos*, de la compagnie des Messageries maritimes. La photographie que nous avons fait reproduire montre les charmants motifs décoratifs qui ont été imaginés pour les divers salons du *Laos*. Ce paquebot n'a que 141m,66 de longueur sur une largeur de 15m,50 et ne reçoit que 298 passagers, dont 130 de 1re classe; mais ces 130 passagers peuvent prendre leurs repas simultanément dans une ravissante salle à manger; ils trouveront ensuite à leur disposition des salons luxueux et confortables, et enfin, ce qui est sans aucun doute le plus important, ils ont des cabines telles qu'on n'en avait jamais encore installé. Chacune ne reçoit que deux habitants, qui ont leur lit au même niveau et une toilette personnelle. La bonne chère s'ajoute à tout cela, puisqu'on embarque, en dehors des provisions ordinaires, un nombre considérable d'animaux vivants, une vraie arche de Noé : 3 bœufs, 2 veaux, 10 moutons, 10 agneaux, 100 poulets, 25 chapons, 15 dindes, 30 pintades, 25 canards, 50 pigeons. Pour les amateurs d'œufs, on en emporte 10000, qu'on pourra accommoder des diverses façons connues; enfin 1000 bouteilles d'huile et 300 de vinaigre permettent d'assaisonner un nombre respectable de salades.



LE GRAND SALON DE LA *CAMPANIA*

Les Américains, beaucoup par amour-propre, ont voulu, en 1893, posséder une ligne de grands paquebots, et c'est ainsi que s'est fondée l'*American Line*, par le rachat de l'ancienne ligne Inman. Les premiers transatlantiques qui ont navigué sous ce pavillon essentiellement américain ont été le *City-of-New-York* et le *City-of-Paris*, qui devinrent le *New-York* et le *Paris*; ce sont de beaux navires, puisqu'ils ont 171^{m},60 de longueur totale sur 19^{m},20 de large, déplacent 13 000 tonnes et disposent de machines d'une puissance de 18 500 chevaux, qui commandent deux hélices. Quant à leur rapidité, elle est remarquable : en septembre 1894, le *New-York* a fait la traversée de Southampton à la côte des États-Unis en 6 jours 1 heure 34 minutes, à la vitesse de 20,95 nœuds, presque 39 kilomètres à l'heure.

Ce sont bien des géants du monde maritime : ils peuvent embarquer 1 180 passagers, dont 180 de 1re classe et 300 de 2e ; le salon de 1re classe n'a pas moins de 6^{m},60 de hauteur de plafond, ce qui est formidable à bord d'un bateau, et 16 mètres de long.



LE FUMOIR DES PREMIÈRES DU *KAISER-WILHELM*

La compagnie américaine a fait récemment construire deux autres paquebots, le *Saint-Louis* et le *Saint-Paul*, tous deux identiques et ne présentant point (du moins pour l'époque actuelle) une longueur extraordinaire : 168^{m},86 au total.

Tout en acier, le *Saint-Louis* a une quille de 1^{m},445 de hauteur et sa coque seule pèse 6 000 tonnes; elle est partagée en dix-sept compartiments étanches qui

forment autant de caissons indépendants, en cas de collision. On y compte cinq ponts, dont le plus élevé abrite une partie du pont-promenade et supporte les embarcations de sauvetage; par-dessus le tout s'élève la passerelle du commandant. Bien entendu, ce bateau possède deux hélices, actionnées chacune par une machine fournissant 10000 chevaux de force. Pour donner une idée de l'importance de ces machines, nous dirons que le diamètre du principal tuyau de vapeur n'est pas de moins de 50 centimètres; l'arbre d'hélice a plus de 48 centimètres de diamètre. En dehors des machines principales destinées à commander les hélices, on compte 49 machines secondaires ou « auxiliaires », comme on les appelle, qui servent notamment à alimenter 1350 lampes à incandescence. Les cabines sont constamment ventilées, et l'air qu'on y envoie est chauffé préalablement en hiver.

Pour assurer le chauffage de toutes les chaudières, il faut, au commencement de chaque voyage, engouffrer dans les cales 3 millions de kilogrammes de charbon, ce qui ne demande pas moins de 40 heures, pendant lesquelles 48 hommes entassent le combustible dans les soutes.

Les deux steamers américains peuvent prendre 350 passagers de 1[re] classe, 200 de 2[e] et 800 émigrants, ce qui fait une population totale de 1750 âmes, en y comprenant les 400 personnes de l'équipage; mais, en revanche, ils ne peuvent charger que 1000 tonnes de marchandises : ce sont des paquebots express. Toutes les cabines de première classe sont groupées au milieu du navire; certaines se trouvent sur le pont-promenade, ce qui leur assure de l'air à profusion. Par les photographies ci-jointes, on peut voir quel luxe de décoration et quel confort on trouve dans le salon, dans la vaste salle à manger, dans les cabines de luxe. Celles-ci sont des appartements véritables, où le voyageur peut demeurer sans souffrir, comme jadis, d'une vraie réclusion, pendant les six nuits qu'il passe à la mer. Nous disons six nuits, car le *Saint-Louis*, en 1896, n'a mis que 6 jours 2 heures et 24 minutes pour aller des Needles (au large de Southampton) à Sandy Hook (entrée de New-York); de son côté, le *Saint-Paul* n'a mis que 6 jours 31 minutes (en août 1896) pour effectuer le même parcours, ce qui correspondait à une allure de 21,08 nœuds. Pour atteindre pareil résultat, il faut faire donner aux machines plus de 20000 chevaux de puissance, et elles consomment alors 315000 kilogrammes de charbon par jour!

Mais voici la fameuse *Campania* ou sa sœur la *Lucania*, de l'antique compagnie Cunard, qui offrent bien davantage à notre admiration.

Chacun de ces paquebots a coûté 15 millions de francs. Un de ces géants, la *Campania* (qui a pourtant été menée à bien en moins d'un an, 1891-1892), mesure $189^{m},70$ de longueur totale, $182^{m},88$ entre perpendiculaires, sur une largeur de $19^{m},81$; la forme en est, par conséquent, très effilée. Du pont-promenade au fond du navire, il y a une hauteur de $18^{m},10$, autant qu'une maison à cinq étages! Le navire pèse 18000 tonnes.

Pour mouvoir cette masse, et aux allures si rapides qu'on veut maintenant, il faut deux machines ayant chacune une puissance de 15000 chevaux, ce qui fait au total 30000 chevaux. Cette puissance formidable est transmise à deux hélices de $7^{m},16$ de diamètre au moyen d'un arbre énorme de plus de 60 centimètres de diamètre. Le gouvernail qui assure la direction du bateau est une formidable plaque d'acier haute de $6^{m},70$, large de $3^{m},50$ et épaisse de plus de 3 centimètres; comme de juste, pour le mouvoir, il faut une machine à vapeur de dimensions relativement très grandes.

La vapeur nécessaire à la marche du navire est fournie par une douzaine de chaudières, dont les tubes, mis bout à

bout, représenteraient une longueur d'une vingtaine de kilomètres; la fumée des foyers est évacuée par deux immenses cheminées de $5^{m},80$ de diamètre, qui s'élèvent à 40 mètres au-dessus desdits foyers. Ceux-ci dévorent 500 000 kilogrammes de houille par jour.

premier de ces ponts (avec salle spéciale pour enfants et domestiques), un salon et un fumoir, et enfin une promenade spéciale.

Voyez maintenant la magnifique salle à manger des passagers de 1re classe; on y accède par un escalier monumental des-



LA SALLE A MANGER DES PREMIÈRES DU *KAISER-WILHELM*

La vitesse de marche est de 22 nœuds et plus : c'est ainsi que la *Lucania* a réussi à ne mettre que 5 jours 8 heures 38 minutes pour parcourir les 2 898 milles marins qui séparent New-York de Queenstown.

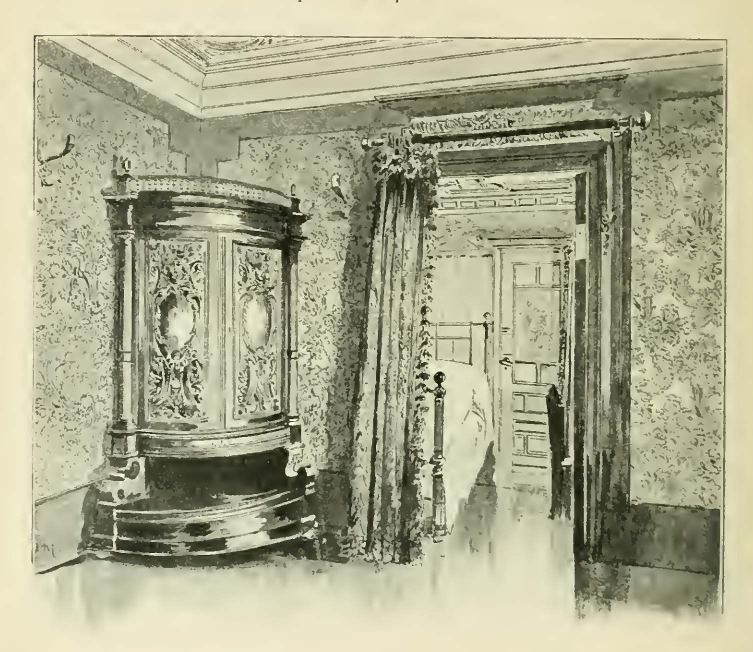
Les installations intérieures peuvent abriter 600 passagers de 1re classe (chiffre énorme), 400 de 2e classe et jusqu'à 1 000 émigrants. Installés à l'arrière du pont supérieur et du pont-promenade, les voyageurs de 2e classe ont une salle à manger confortable sur le

cendant du pont-promenade; elle n'a pas moins de $30^{m},50$ sur $18^{m},90$ et une hauteur de 3 mètres; chose extraordinaire, elle peut recevoir à la fois les 600 passagers de 1re classe. A côté, est un petit salon pour les enfants et les domestiques. Outre cette immense salle, qui peut servir de grand salon en dehors des heures de repas, il existe un salon de 18 mètres sur 9, largement éclairé par des baies et des coupoles, puis une bibliothèque et un fumoir de 12 mètres sur $9^{m},75$. Toutes les cabines ont 3 mètres

de hauteur sous plafond, et beaucoup ne sont qu'à un seul lit.

Quand tout est occupé à bord de la *Campania*, elle porte une population de 2 415 personnes, l'équipage comprenant 415 individus, dont 61 pour les officiers et matelots, 195 pour les machines et 159 pour le service garçons, femmes de chambre, etc.).

L'alimentation d'une pareille population a une importance toute particulière, d'autant que les menus des passagers de 1re classe sont toujours des plus soignés. Dans la cuisine, qui a 10 mètres de long sur 7m,50 de large, on peut préparer à la fois 170 plats différents ; les moulins à café sont mus par de petits moteurs à vapeur, les légumes cuisent dans des chaudières à vapeur. Comme approvisionnements, on embarque notamment, pour chaque voyage, 10 000 kilogrammes de bœuf frais, 500 de bœuf salé, 5000 de mouton frais, 1 500 de poisson frais, 10 000 volailles, 30 000 kilogrammes de pommes de terre, 18 000 œufs, 500 kilogrammes de thé, 700 de café, 2 250 de sucre, 1 500 de fromage, autant de beurre, 3000 de jambon, 800 de lard ; le reste à l'avenant.



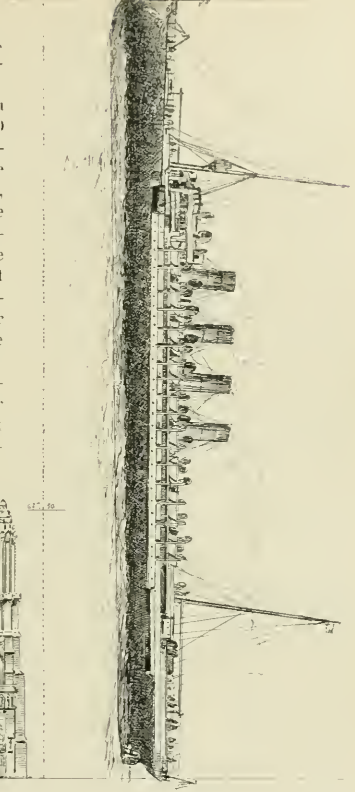
APPARTEMENT DE LUXE A BORD DU *KAISER-WILHELM*

Si gigantesques que soient la *Campania* et la *Lucania*, voici cependant, toujours en vertu de la concurrence acharnée que se font les diverses nations, un peu plus d'une année que navigue un paquebot qui distance sensiblement, à tous les points de vue, les deux admi-

rables transatlantiques. Il s'agit du *Kaiser-Wilhelm-der-Grosse*, qui appartient au « Norddeutscher Lloyd », de Brême. Sa mise à l'eau fut un événement.

C'est un véritable Léviathan, car il a 197^{m},50 de longueur totale et 190^{m},50 entre perpendiculaires, pour une largeur de 20^{m},10. Il pèse plus de 18 000 tonnes. Une particularité à noter, c'est que l'on a voulu réaliser avec ce magnifique paquebot même vitesse qu'avec la *Campania* et la *Lucania*, bien que ses machines soient moins puissantes et que le navire à déplacer soit de beaucoup plus considérable ; nous allons voir qu'on a su parfaitement arriver à ce résultat, pourtant malaisé.

Pour construire ce gigantesque transatlantique, on a employé (sans parler des machines) 7 800 tonnes d'acier et 3 300 mètres cubes de bois ; le seul gouvernail pèse 16 800 kilogrammes, autant que quatre wagons à marchandises ordinaires ; quant aux machines, il y entre 3 800 000 kilogrammes de métaux divers.



NOTRE-DAME DE PARIS A CÔTÉ DU *KAISER-WILHELM* DEBOUT SUR SA POUPE

Ces machines sont au nombre de deux, avec d'énormes cylindres qui ont jusqu'à 2^{m},45 de diamètre ; elles développent une puissance de 28 000 chevaux ; leurs condenseurs, c'est-à-dire les appareils qui condensent la vapeur d'échappement, comptent plus de 11 000 tubes qui, bout à bout, formeraient une longueur de plus de 40 kilomètres. Il y a deux hélices, comme dans tous les paquebots modernes ; elles ont 6^{m},80 de diamètre et pèsent chacune 26 000 kilogrammes. En vingt-quatre heures, les foyers qui fournissent la vapeur dévorent environ 550 tonnes de charbon. A son premier voyage, le *Kaiser-Wilhelm* a pu donner régulièrement une vitesse de 21,39 nœuds. Mais ce n'était qu'un début ; car, dans une traversée ultérieure, il a marché d'une façon continue à raison de 22,51 nœuds, de 41 688 mètres à l'heure. Cela dépasse, du moins comme moyenne, la fa-

meuse *Campania* et sa sœur la *Lucania*.

C'est admirable ; mais notre sentiment d'admiration va encore grandir si nous parcourons le géant. Sous le pont-abri qui supporte les embarcations, s'étend le pont-promenade, qui offre effectivement, sur chaque bord, aux voyageurs avides de marcher, une promenade d'au moins 3 mètres de large sur toute la longueur du navire. Vers l'arrière, se trouvent le fumoir de la 2e classe, une série d'appartements de luxe, qui jouissent du plein air, le fumoir des premières, un salon de musique, puis d'autres appartements de luxe, au nombre de quatre seulement, qui comprennent chacun un salon, deux chambres et une salle de bain.

Si nous descendons d'un étage, sur l'*upperdeck*, voici, à l'arrière, la plus grande partie des cabines de 2e classe, avec un grand salon au centre ; elles sont confortables ; les passagers ont d'excellentes salles de bains à leur disposition. Vers l'avant, se trouve l'ensemble des cabines de 1re classe, de part et d'autre du grand vide qu'il faut laisser libre pour les machines et pour la verrière qui amène air et lumière dans l'immense salle à manger des premières. C'est sur le pont qui est au-dessous, et qu'on appelle pont principal, qu'est située cette salle à manger, mesurant 18 mètres sur 19m,50 ; elle peut recevoir simultanément trois cents passagers. On a poussé le confort jusqu'à disposer aux quatre coins de la grande salle des salles plus petites, contenant chacune vingt-huit personnes et où l'on peut s'isoler relativement.

Un peu plus à l'avant, est la salle à manger des enfants, et à l'arrière une disposition analogue a été adoptée pour les passagers de 2e classe. Sur le pont inférieur se trouvent, à l'avant, les aménagements pour les voyageurs d'entrepont, tandis que les chambres des machines, les soutes à charbon sont au centre. Sur ce même pont inférieur est logée la plus grande partie du personnel. On pourrait encore, en descendant un dernier étage, atteindre le faux pont, sur lequel reposent machines et chaudières et où sont installés les bagages et les marchandises.

Dans cette cité flottante peuvent loger 602 passagers de 1re classe, dont 68 sur le pont-promenade, 324 de 2e classe, dont 160 seulement sur le pont inférieur, et enfin 800 passagers d'entrepont ; cela fait donc au total 1 726 personnes. Le personnel comprend 458 individus, dont 60 officiers et marins seulement, mais 174 chauffeurs, 45 mécaniciens, 37 cuisiniers, etc.

La compagnie *White Star* a fait mettre sur chantier un transatlantique plus grand que tout ce que nous avons décrit, l'*Océanic* : il aura 214m,50 de long, jaugera 17 000 tonneaux bruts et coûtera bien près de 23 millions de francs ! Mais il ne marchera guère qu'à 22 nœuds.

C'est qu'en effet il ne semble pas, au moins en l'état présent des choses et en conservant le moteur à vapeur, que l'on puisse pratiquement et économiquement atteindre des allures plus rapides pour des transports commerciaux. Nous pourrions aussi insister sur les dangers qu'entraînent ces courses à toute vitesse à travers l'océan ; mais le naufrage de la *Bourgogne* est assez récent pour que nous n'ayons que faire d'aborder ce chapitre.

Il ne nous paraît donc pas qu'on puisse aller plus loin, en fait de vitesse, qu'on ne va aujourd'hui, d'autant que ces géants coûtent au moins autant qu'ils rapportent.

Mais ces bateaux-réclames sont de véritables merveilles de l'industrie moderne et ils contribuent puissamment, avec les chemins de fer, à cette transformation des moyens de transport qui a déjà révolutionné le monde.

DANIEL BELLET.

L'INDUSTRIE DES PARFUMS

A GRASSE ET A NICE

Nos élégantes, qui se parfument avec des extraits d'odeur, des eaux parfumées, des bouquets d'essences, ne se doutent certainement pas comment on arrive à extraire les parfums des fleurs et à les faire servir à toutes leurs exigences, leurs goûts et leurs caprices. En effet, on reste étonné devant le tour de force qui permet de capter un parfum subtil et délicat — comme celui de la violette, du réséda — et de le transformer en un produit matériel, palpable, d'esprit impondérable, de poème qu'il était. Nous disons impondérable, avec raison. Savez-vous, chère lectrice, quelle quantité minime de produit odorant doit contenir votre sachet ou votre mouchoir pour que vous ressentiez encore une impression agréable sur vos sens délicats? Non. Un savant très patient — et il devait l'être beaucoup, en effet — a prouvé mathématiquement qu'une vessie de musc, exposée pendant vingt-quatre heures dans un espace de 30 mètres, avait produit *cinquante-sept millions* de particules odorantes, et cela sans la moindre déperdition de poids.

Songez avec quelle délicatesse doit opérer le parfumeur pour surprendre un parfum fin et fugace, délicatement l'enlever de sa fleur mère, sans l'altérer, en lui conservant toute sa suavité.

Nous ne parlons, ici, que des odeurs fines. Les essences vulgaires sont obtenues par simple distillation. Ce moyen, d'une grande simplicité d'exécution, ne saurait être utilisé pour les parfums délicats, car il est abondamment prouvé que l'essence obtenue des fleurs, par la distillation, n'est *pas identique* avec le parfum qui s'exhale des fleurs vivantes.

Une autre difficulté se présente au parfumeur : c'est la quantité minime de parfum contenu dans les plantes. Quelques exemples édifiants vont nous donner raison.

Pour obtenir un flacon de parfum de violette, — contenant 50 grammes, si vous le voulez bien, — il faut 2 000 kilogrammes de violettes, exigeant 1 000 mètres de terre pour leur culture. La même quantité de parfum de reséda demande 2 000 kilogrammes de tiges fleuries, nécessitant un hectare de terrain pour leur culture.

Le parfum du jasmin se vend deux fois plus cher que l'or. Un hectare de terrain contient à peu près 1 000 pieds et donne 5 000 kilos de fleurs. Il faut 1 000 kilogrammes de fleurs pour obtenir 50 à 60 grammes d'essence.

La rose fournit très peu de parfum. En Egypte, 1 000 kilogrammes de pétales donnent 300 grammes d'essence ; en Provence, de 80 à 100 grammes ; à Paris, de 20 à 40 grammes. Un rosier de Damas fournit, chaque année, de 250 à 300 grammes de fleurs; un rosier de Provins en donne 400 à 500 grammes. Un hectare de terrain peut contenir 5 000 rosiers.

Le géranium rosat possède une odeur qui rappelle celle de la rose, mais qui est bien moins fine. Il est d'un meilleur rapport. Un hectare contient 4 000 touffes, donnant, à peu près, 15 kilogrammes d'essence. Il faut 1 000 kilogrammes de fleurs pour obtenir 1 kilogramme d'essence.

La cassie, fleur de l'acacia Farnèse, est également très recherchée pour son parfum. Un hectare compte 5 000 pieds de cassie. Chaque pied donne 1 kilogramme de fleurs, et 100 kilogrammes de fleurs donnent 10 à 15 grammes de parfum.

Terminons cette énumération par la fleur de l'oranger, qui ne produit que 50 grammes de parfum par 100 kilogrammes.

Étant donnée la petite quantité de parfum contenu dans les fleurs, il est évident que des surfaces énormes doivent être cultivées pour subvenir aux besoins de la consommation. On est surpris en lisant quelques chiffres relatifs à cette production, dans la région bénie des cieux qui s'étend de Grasse à Nice, en passant par Cannes.

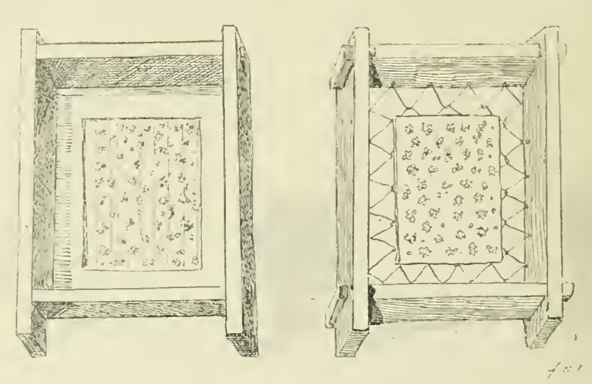
On recueille, dans le seul département des Alpes-Maritimes, près de deux millions de kilogrammes de fleurs d'oranger; un million de kilogrammes de roses; cent soixante mille kilogrammes de violettes; cent cinquante mille kilogrammes de jasmin; soixante-dix-huit mille kilogrammes de tubéreuses; cinquante mille kilogrammes de jonquilles et vingt mille kilogrammes de résédas. En somme, un total de trois millions trois cent mille kilogrammes de fleurs.

Nous allons décrire sommairement les moyens employés dans le midi de la France pour extraire le parfum des fleurs.

Deux méthodes sont en usage : l'*enfleurage* et la *macération*. Toutes deux sont basées sur l'affinité qui existe entre les corps gras et l'arome des fleurs. Les huiles et les graisses possèdent, au plus haut degré, la propriété d'absorber et de fixer les corps gras, à froid et à chaud.

L'enfleurage se pratique à froid. On l'emploie pour les fleurs possédant un arome délicat, qui serait modifié ou détruit par la chaleur, comme le réséda, le jasmin, la tubéreuse.

La macération se fait à chaud. On y a recours pour obtenir les parfums délicats de la rose, de la violette, de l'oranger, du sureau, de la cassie, de l'héliotrope.



CADRES POUR SOUMETTRE LES FLEURS A L'ENFLEURAGE

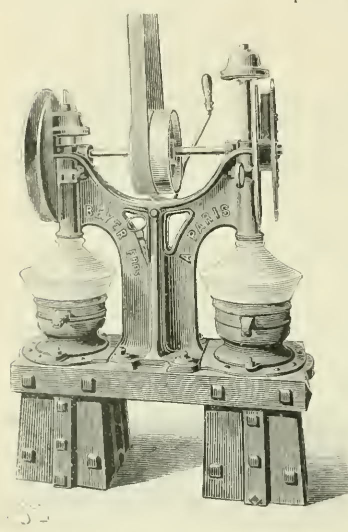
L'enfleurage était exclusivement en usage autrefois chez les Provençaux pour la fabrication des pommades et des huiles. Bien des fabricants l'emploient dans sa simplicité primitive. Il consiste à laisser séjourner les fleurs sur des plaques de verre enduites de graisse des deux côtés. Les plaques sont soutenues par des châssis et empilées les unes sur les autres. On renouvelle les fleurs tous les jours, et cela tant que dure la saison, c'est-à-dire de quinze jours à deux mois. La figure ci-dessus montre ce dispositif. Si l'on désire fabriquer des huiles parfumées, on se sert d'un cadre garni de fil de fer au lieu d'un châssis de verre; sur ces cadres, on étend des morceaux de toile imbibés d'huile d'olive, et sur ces morceaux de toile, on place une couche de fleurs. Les cadres sont étalés

les uns sur les autres et posés sous une presse. Sous l'action de la pression, l'huile parfumée s'écoule. Les fleurs, que l'on place sur les cadres, sont renouvelées tous les jours et cela cinq, dix, quinze, vingt fois, selon la nature du parfum à extraire. Notre gravure montre l'opération de l'enfleurage.



OPÉRATION DE L'ENFLEURAGE.

Cette méthode exige beaucoup de main-d'œuvre, beaucoup de temps et pas mal de matériel (quelques maisons possèdent plusieurs milliers de cadres). M. Piver a imaginé une méthode beaucoup plus rapide. Il évite le contact des fleurs avec la graisse ou l'huile, de sorte que la matière grasse n'absorbe pas la matière colorante des fleurs et ne prend



PULVÉRISATION DES PRODUITS ODORANTS.

pas d'odeur herbacée. Son appareil est très simple. Il consiste en deux coffres garnis de claies en toile métallique sur lesquelles on place les fleurs; entre chacune de ces claies se trouve placée une lame de cuivre argenté, que l'on enduit de graisse ou d'huile. Deux soufflets, se manœuvrant l'un après l'autre, forcent l'air à circuler. Cet air se sature d'odeur au contact des fleurs et vient la déposer contre la matière grasse.

Un autre procédé d'enfleurage à froid a été tenté avec succès. Le voici, en principe. Un courant de gaz acide carbonique passe dans un vase contenant des fleurs fraîches. Ce gaz se charge de parfum et se rend dans un appareil à absorption contenant de l'alcool, auquel il cède le parfum.

Les pommades ou les huiles parfumées servent à préparer les *extraits odorants*, comme on le verra plus loin.

La *macération* se fait avec de la graisse de mouton ou de bœuf, mêlée avec de la graisse de porc ou saindoux. La graisse pour la macération reçoit au préalable une préparation dans le but de la soustraire au rancissement. On la fait digérer avec du benjoin. Cela donne la *graisse benzoïnée* ou *axonge benzoïnée*.

La graisse benzoïnée est fondue au bain-marie, dans une bassine en cuivre étamé. On y jette les fleurs dont on veut extraire le parfum. Des femmes sont chargées d'agiter les masses liquides enfleurées. Après vingt-quatre heures, les fleurs sont épuisées; on les retire et on les remplace par de nouvelles. Des hommes expriment les fleurs macérées pour en retirer la graisse dont elles sont imprégnées. Les fleurs sont changées douze, quinze et même vingt fois. La température ne doit pas dépasser 45 à 50 degrés centigrades.

Les graisses parfumées sont passées à l'étamine. Elles constituent les *pommades*.

M. Piver a imaginé un *saturateur rationnel* pour préparer les pommades, permettant de parfumer, en un seul jour, 500 kilogrammes de graisse. Cet appareil consiste en un récipient, divisé en sept compartiments, contenant la graisse maintenue liquide par un chauffage au bain-marie. Des caisses en toile métallique contiennent les fleurs et viennent tremper dans chacun des compartiments du récipient. Chaque panier passe d'abord dans le compartiment n° 7, puis dans le n° 6, le n° 5, le n° 4, le n° 3, le n° 2, le n° 1. En sortant de ce dernier compartiment les fleurs sont épuisées. La graisse suit un chemin inverse. Elle se sature complètement.

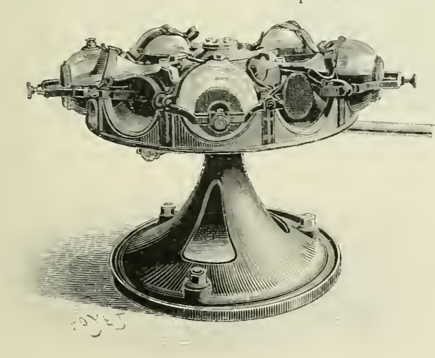
A la place de la graisse, on a essayé

l'huile minérale, la vaseline, la paraffine, le lait, mais aucun de ces corps ne peut remplacer la graisse. Dans cette circonstance, — il faut bien l'avouer, — la théorie a été battue par la pratique.

Pour extraire les parfums en solution dans les graisses ou dans les huiles, on se sert de l'alcool, qui possède la propriété de ne pas dissoudre les corps gras neutres et, au contraire, de se charger des principes odorants.

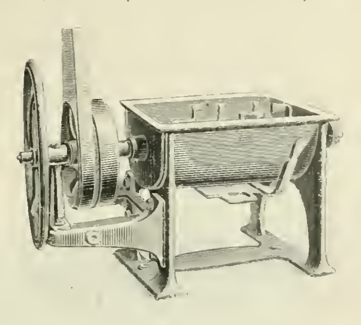
Il suffit d'agiter les huiles avec de l'alcool fort dans les vases appropriés. Après quelques, heures l'alcool surnage sur l'huile; on le décante. Pour enlever le parfum aux pommades, on les divise en morceaux ou en copeaux avec des machines appropriées, de façon à leur faire présenter le plus de surface possible.

MM. Beyer frères, constructeurs à Paris, ont imaginé des instruments pour agiter les huiles parfumées avec l'alcool. Notre gravure montre un mélangeur-agitateur à pommades ou huiles odoriférantes. Dans ce mélangeur, en outre du mouvement de rotation, les arbres portant les palettes hélicoïdales sont animés d'un mouvement ascensionnel par



MACHINE A AGITER POUR LA PRÉPARATION DES PARFUMS

l'effet des cames excentriques de l'arbre de commande agissant sur les plateaux circulaires en haut des arbres verticaux. L'entrée de la matière se fait par un large orifice pouvant recevoir une presse

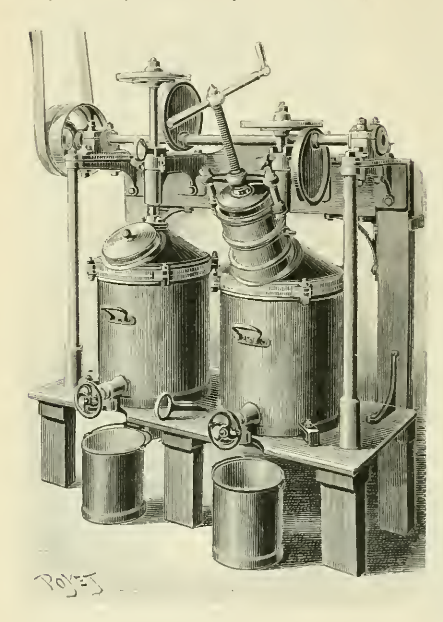


MACHINE A MÉLANGER LES POMMADES, COLD CREAMS, FARDS, ETC.

dite à vermicelle divisant les pommades qui tombent en pluie fine dans l'alcool. Cette presse est ensuite démontée et l'orifice fermé par un bouchon vissé avant de commencer l'opération.

Une autre machine, des mêmes constructeurs, sert pour l'épuisement des huiles parfumées. L'une est un agitateur à dix boules en verre de quinze litres chacune: l'autre est une machine du même genre, mais beaucoup plus importante. Elle est composée de deux tables, fixées sur un même socle, portant chacune cinq boules en cuivre rouge, étamées à l'intérieur, de cinquante litres de capacité. Ces bombes sont montées sur deux tourillons et basculent pour le chargement ou la vidange: elles sont fermées par un large bouchon à vis à joint hermétique. Il est facile de comprendre la marche de l'appareil. L'arbre horizontal, portant la poulie de commande et le volant d'en-

traînement, actionne, au moyen d'un plateau à manivelle placé à son extrémité, la bielle avec têtes à rotules dont le mouvement en avant fait décrire à la table une portion de cercle; son retour en arrière ramène vivement la table dans sa position première et produit, ainsi,



MÉLANGEUR-AGITATEUR POUR LA PRÉPARATION DES EXTRAITS D'ODEUR

une agitation très énergique par la marche rapide régularisée par le volant équilibré à la couronne.

L'action de cette machine est très vive, car chaque boule ou bombe reçoit cent cinquante mille agitations par jour, et cela dans tous les sens.

La solution alcoolique du parfum, ainsi obtenue, se nomme *extrait*. Les extraits s'utilisent seuls ou mélangés entre eux.

Depuis quelques années, on *glace* les extraits. En voici la raison. L'alcool, en dissolvant le parfum, retient une petite quantité de matière grasse. Celle-ci présente le double inconvénient de troubler, par leur dépôt à basse température, la limpidité des extraits et de leur communiquer une odeur rance. A l'aide d'une machine à glace, on soumet les extraits à une température de plusieurs degrés au-dessous de zéro et on les filtre à cette température. Ceux-ci peuvent alors être livrés sans crainte au commerce.

Si l'on désire le parfum pur, on soumet l'extrait à la distillation, au bain-marie, pour lui enlever l'alcool qu'il renferme.

Quelques extraits se préparent simplement en agitant la matière odorante, très divisée ou en poudre, avec de l'alcool, dans un appareil à boules. C'est ainsi que l'on opère avec l'iris, le musc, l'ambre, le benjoin.

On prépare quelques parfums surfins, en distillant les essences correspondantes, dans le vide, à une température de 100 degrés au-dessous de zéro. D'autres fois, on améliore un parfum composé en le soumettant à l'action du courant électrique.

D'une manière générale, les extraits parfumés, privés de toute matière grasse par le glaçage, s'améliorent en vieillissant. On arrive très bien à les vieillir artificiellement en les soumettant à l'action du gaz oxygène, tout comme on le fait pour les eaux-de-vie, les vins, etc.

Les parfums solides sont obtenus en mélangeant les essences avec de la paraffine. On en confectionne alors des crayons, des tablettes, des pastilles, qu'il suffit de frotter légèrement sur les mouchoirs, vêtements, etc., pour obtenir

un effet égal à celui des extraits d'odeurs préparés à l'alcool.

Pour donner plus de fixité à un parfum alcoolique, on le mélange avec de la glycérine.

Nous venons de donner la préparation des odeurs par la méthode la plus en usage, celle qui donne les résultats les plus certains et les produits de qualité supérieure. D'autres moyens sont encore en usage. La *distillation* est employée pour les parfums de second ordre. Elle se fait dans un alambic chauffé à la vapeur. Les fleurs sont distillées avec l'eau; le parfum se dégage avec de l'eau et se condense, avec sa compagne, dans le serpentin. Étant à peu près insoluble, il surnage le liquide aqueux. On le sépare à l'aide du *vase florentin*. On opère ainsi pour préparer l'essence de rose.

Enfin, l'*extraction* ou la *dissolution* consiste à mettre en contact des fleurs avec un dissolvant comme le chloroforme, l'éther, le pétrole, la benzine. Le dissolvant est chassé par distillation à basse température et le parfum recueilli à l'état pur. Ce procédé a été appliqué, avec succès, à l'héliotrope.

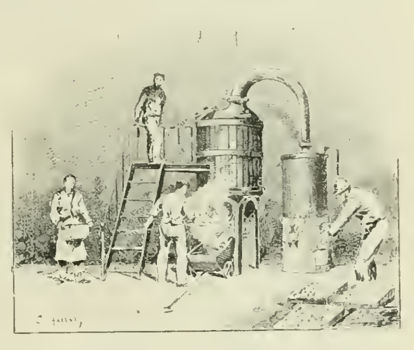
*
* *

Pour terminer ce rapide aperçu de notre industrie provençale, disons quelques mots de l'action des parfums sur notre organisme.

Les odeurs ne produisent pas seulement une sensation agréable sur notre odorat : leur effet est plus complexe et s'étend sur tout notre système nerveux. Elles agissent comme des stimulants énergiques.

Respirés purs et en grande quantité, les parfums peuvent, à certain moment et suivant la disposition dans laquelle nous nous trouvons, occasionner des troubles nerveux très graves, des maux de tête, des migraines, des syncopes et même l'asphyxie. Une chose curieuse, c'est l'influence des odeurs sur la voix. Les artistes savent que les fleurs amènent des troubles très prononcés à leurs cordes vocales. La violette, le lis, le mimosa, la jacinthe agissent très énergiquement; la rose un peu moins.

Au contraire, très dilués, les parfums ont une action bienfaisante très marquée. Du reste, ils ne sont agréables que dans ces conditions. Les extraits concentrés, les essences pures ont une odeur désagréable, tandis qu'ils émanent des senteurs fines et suaves à l'état de dilution extrême. On peut très bien se convaincre de cette vérité avec les essences de rose, de fleur d'oranger, de jasmin et bien d'autres.



ALAMBIC POUR PRÉPARER LES ESSENCES

D'autre part, les essences sont des antiseptiques énergiques, très utiles à employer toutes les fois que l'on a à redouter les atteintes d'une affection infectieuse et contagieuse. C'est un procédé simple et agréable.

Nous ne saurions donc trop recommander l'usage judicieux et sans excès des parfums, parce qu'ils sont salutaires et hygiéniques, autant qu'ils sont agréables et de bon goût.

A.-M. VILLON.



Depuis le temps lointain où Privat d'Anglemont en dressa la pittoresque nomenclature, la liste des métiers ignorés s'est augmentée d'extraordinaire façon, suivant en cela la marche à pas gigantesques du progrès.

Entre tous les métiers nouveaux, trouvant leur raison d'être à Paris même, et non ailleurs, il en est un qui ne peut craindre en rien de déchoir, par l'excellente, la superlative raison qu'il est exercé par un seul artisan, à l'abri de toute concurrence.

Ce métier, c'est celui de *Pourvoyeur attitré à la nourriture des reptiles, en particulier de ceux du Muséum d'histoire naturelle de Paris.*

Peut-être est-on tenté sceptiquement de soupçonner, caché sous la prolixité de ce titre, un vulgaire marchand de lapins?

Si dans les exhibitions foraines de boas, plus ou moins constrictors ou constricteurs, voire même constructeurs, car on dit les trois : les montreurs de serpents n'usent guère même que du dernier de ces qualificatifs , le lapin constitue le menu ordinaire et obligatoire de ces animaux, il n'en est plus ainsi au Jardin des Plantes maintenant. On raconte qu'il y a quelques années un superbe boa, pendant le premier mois qui suivit son arrivée, étonna la direction par un appétit rare chez ses congénères. A la fin de chaque semaine, le gardien, préposé à son entretien, présentait à l'économe une note dont le total s'élevait de plus en plus : d'abord, c'était un lapin, puis deux, puis quatre, etc. On commença par s'alarmer, craignant de voir le boa mourir d'indigestion, et on voulut examiner de près ce phénomène, ce serpent boulimique, qu'on supposait déjà bedonnant! Hélas! le gardien avait oublié de lui retirer les fils de fer qui ligaturaient ses mâchoires, précaution sans laquelle aucune compagnie de chemin de fer n'aurait voulu en effectuer le transport : naturellement l'infidèle gardien, amateur de gibelottes, fut congédié séance tenante, et depuis ce temps une surveillance sévère préside à l'alimentation des ani-



UN COUP DE FILET

maux. Autant que possible, chaque pensionnaire du Muséum suit le régime auquel il était accoutumé alors qu'en liberté il pourvoyait par la chasse à ses besoins.

On comprend aisément que souvent il est malaisé de réaliser un programme aussi ambitieux. Si l'on peut, quoique à grands frais, alimenter les lions marins de poissons vivants, il paraît bien difficile, non seulement dans le cas improbable où le Muséum recevrait une baleine, de la nourrir de prophètes, mais encore de contenter un personnage gourmet et exigeant, comme certain singe auquel il faut exclusivement des larves d'insectes particuliers à l'île de Madagascar, pays d'origine de cet original.

Ce *lémurien*, — les savants l'ont appelé ainsi, désespérant de se mettre d'accord, car beaucoup d'entre eux ne voulaient voir en lui qu'un renard insectivore, — c'est la perle, la Joconde du Jardin des Plantes! Aucune galerie zoologique, jusqu'à ce jour, n'a possédé vivant un individu de cette espèce. Comment le garder, c'est-à-dire, comment l'empêcher de mourir de faim? Un naturaliste ingénieux (et courageux, on va le voir) en trouva le moyen.

En même temps que l'animal, on avait expédié de Madagascar une certaine quantité des précieuses larves. Cette provision allait être épuisée; il restait seulement deux ou trois de ces insectes, d'un type assez semblable à celui du *man*, le ver blanc du hanneton. Le dévoué savant (notons, en passant, qu'il tient à garder l'anonyme) en prit un, ferma les yeux et... l'avala!

« *Eureka!* s'écria-t-il, on dirait de la crème! » Il n'y avait plus qu'une chose à faire désormais et combien simple : c'était de remplir de crème la dépouille d'une larve et de l'offrir au lémurien. On le fit et le naïf quadrumane s'y trompa; il s'y trompa même à tel point qu'il en redemanda. On remplit derechef et de même l'enveloppe fallacieuse : le gourmand continua à se régaler. De là à le nourrir de crème pure et *sans truquage* il n'y avait qu'un pas; ce pas fut franchi, et aujourd'hui, au grand dam des muséums étrangers, notre *renard insectivore à pelage laineux*, oublieux des larves malgaches, engraisse et fait ses délices de crème d'Isigny, prosaïquement servie dans des cœurs d'osier. Aussi le gardien, en lui servant sa ration journalière, ne manque pas de lui faire remarquer qu'à Paris on est bien plus malin qu'à Tananarive!

On peut plus facilement donner le change à d'autres animaux, tels que les éléphants, les fauves. Les premiers, qui n'y voient pas plus loin que le bout de leur nez, acceptent parfaitement les betteraves, inconnues pourtant sur les rives du Gange ou du Zambèze; les tigres, les lions rongent sans murmurer un fémur de veau ou de mouton, baptisés antilopes; et les renards, à cause de La Fontaine peut-être, ne semblent pas trop regretter le faisan ou la perdrix, les sachant apparemment hors de prix. Mais messieurs les reptiles sont plus exigeants : l'un d'entre eux, par exemple, l'*ophiophage*, ne mange, — son nom l'apprend, — que ses pareils. Cet ophidien devrait servir, sinon d'emblème, mais tout au moins d'exemple au contribuable : plus il avale de couleuvres, plus il est content!

A la plupart des serpents, des lézards exotiques, il faut des grenouilles, et plusieurs même, plus raffinés, ne les acceptent qu'à l'état de primeur, c'est-à-dire encore sous forme de *têtards*. Quelques-uns préfèrent le crapaud, sous le prétexte qu'il sent moins la vase, et d'autres encore exigent des insectes aquatiques. Le nouveau pavillon des Reptiles, si luxueux, est l'orgueil de notre Muséum; on choie ses locataires, tous plus précieux les uns que les autres : la nécessité d'un pourvoyeur connaissant leurs goûts s'imposait. Le choix en était difficile : il fallait que ce fût un zoologiste en même temps qu'un adroit chasseur et un pêcheur sagace. Non sans peine, on trouva enfin celui que le personnel cherchait et qui était réclamé avec non moins d'impatience par les intéressants pensionnaires, crotales, tortues, caméléons, iguanes, qui tous, batraciens, chéloniens et sauriens, caïmans



APRÈS LE COUP DE FILET

Une boîte de minéralogiste ou de botaniste, mais une boîte affectant les dimensions d'une malle, et un filet dont l'armature en fer est fixée solidement à l'extrémité d'une perche longue de trois mètres, voilà tout son attirail, sa carnassière et son engin. Quelquefois, en plus, un seau, destiné à recevoir les animaux plus délicats qui, au retour de l'expédition, s'accommoderaient mal d'une

ou alligators, sans distinction des genres créés par Geoffroy Saint-Hilaire, réunis



Dytique très large, *Dyticus latissimus*.
(Grandeur naturelle.)

dans une attente commune, versaient des larmes de crocodiles!

C'est ce chasseur, ce pêcheur que nous voulons vous présenter.

promiscuité, même passagère — car « Mangez-vous les uns les autres » est le précepte mis en pratique dans ce petit monde.

D'un pas allègre, il s'en va. On ne l'accepte pas en tramway ou en omnibus, à cause de sa boîte qu'il appelle lui-même sa « commode » et qui tiendrait la place de deux ou trois voyageurs de moyenne corpulence. Cette boîte a le don d'intriguer et de faire retourner les passants : en revenant, les employés d'octroi, les nouveaux, car il n'est pas de barrière qu'il n'ait franchie cent fois et où il ne soit connu, soupçonneront en lui un fraudeur ; mais il évitera leurs investigations en faisant aux préposés de la douane sa déclaration en ces termes : « Ce n'est rien ! Quelques vipères ! »



Acylus.



Hydaticus.



Nèpe.
(Grandeur naturelle.)

Il a reçu la veille plusieurs commandes : il faut absolument un lot de tritons et de têtards, car les axolots d'un amateur et les salamandres du Muséum ces salamandres gigantesques du Japon, dont le corps est aussi gros que celui d'un enfant de dix ans ont faim. On lui demande en plus des couleuvres, des crapauds, des lézards ; un entomologiste éprouve le besoin de renouveler sa collection de libellules on en compte plus de cent quatre-vingts espèces ; un botaniste voudrait pour son herbier la flore complète d'une mare, cette flore charmante et si variée, vraie gageure de la nature qui s'est amusée, semble-t-il, à faire épanouir les plantes les plus délicatement ouvragées au sein obscur des eaux bourbeuses.



Corise striée.
(Grandeur naturelle.)



Notonecte blanchâtre.
(Grandeur naturelle.)

Est-ce vers un étang que notre homme se dirige ? Non pas, qu'irait-il y glaner maintenant qu'il en a épuisé depuis longtemps les richesses ? C'est vers, non pas même une humble mare, mais vers un *trou*, un simple trou dans quelque sablière abandonnée et où il restera quelques gouttes des pluies printanières.



Larve de libellule déprimée.
(Grandeur naturelle.)



Libellule déprimée naissante au moment où elle abandonne la dépouille de sa larve.
(Grandeur naturelle.)

Il a trouvé ce qu'il cherchait, une petite flaque d'eau jaunâtre et trouble.



Éponges d'eau douce.

Il pose « sa commode » à terre, il immerge son filet, et le maniant vigoureusement, comme une drague, il racle le fond du trou dix fois, vingt fois en tous



CHASSE AUX VERS LUISANTS

sens. Il retire maintenant son filet, l'étend sur le sol, et toute la population animale de ces quelques mètres cubes d'eau se montre à nous, grouillant au soleil!

Voici d'abord les *tritons*, les noirs, au ventre orangé, qu'on appelle salamandres des Alpes, en voici de *ponctués*, d'un ton neutre de rouille grisâtre comme l'eau où ils ont vécu. Voici plusieurs sortes de grenouilles : des vertes, des brunes rayées de cuivre pâle; on en trouve parfois de toutes blanches, échantillons albinos des variétés communes.

Ces énormes coléoptères noirs, ces hannetons d'eau : ce sont les *hydrophiles*. Ceux-là aux élytres brunes, ce sont les *dytiques* : prenez garde, n'y

touchez pas; comme les hydrophyles, ils sont carnassiers, mais, plus robustes, ils sont armés de mandibules assez puissantes pour vous traverser le doigt. Ceux-là, beaucoup plus petits, aux pattes postérieures comme empennées et disposées en rames, sont les *acylus;* presque pareils, mais moindres encore, les *hydaticus* aux membres fins et tout noirs.

Cet autre insecte, au corps aplati, grisâtre, avec le bizarre prolongement en forme de pinces de ses antennes, c'est la *nepte*, la nauséabonde punaise des eaux. Voici l'*hydromètre,* qui, sur ses grandes pattes minces, glissait tout à l'heure en zigzag à la surface. Puis les *corises*, les *notonectes* qui lui ressemblent : leur dos est brun, le dessous de leur corps est rose, turquoise ou lilas; mais ce sont des plongeurs, ceux-là.

Ces horribles bêtes à côté, qu'on prendrait pour des abeilles dont on aurait déchiqueté les ailes, mais des abeilles velues, rousses, aux membres trapus et lourds, ne les méprisez pas; emportez-les précieusement, au contraire, et mettez-les dans votre aquarium : vous les verrez l'année prochaine abandonner leur enveloppe sordide et s'élancer hors de l'eau, ailées, légères et diaphanes, parées des plus chatoyantes colorations. Ce sont les larves des *libellules* qui, l'été, font miroiter au soleil leurs émaux et leurs nacres quand elles se posent, les ailes frémissantes, sur les pistils d'or des nénuphars.

Et cette autre larve, non moins horrible : une tête écrasée et six pattes émergeant d'un morceau de bois : c'est la *frigane*, une sorte de demoiselle aussi. Elle est faible, son corps est mou et elle a beaucoup d'ennemis. Elle habite ce menu tube d'écorce, après en avoir rongé l'intérieur pour se mettre à l'abri, et elle traine sa maison comme la tortue porte la sienne.

Et voici des coquilles maintenant; des *panorbes*, qui sont les limaçons noirs des eaux stagnantes; les *limnées*, enroulées comme les buccins; les *anandontes*, les *cyclas*, les moules d'eau douce. Voici à présent de petits crustacés, des *crevettes* roses, des crevettes grises, comme au bord de l'Océan. Et ces tout petits points qui tourbillonnent dans une goutte d'eau sur le sable, ce sont les *cypris*, les *daphnis*, des géants eux-mêmes à côte d'autres encore, qu'on ne verrait ceux-là qu'au microscope et qui, appelés *stentors*, sont des colosses parmi les infusoires!

Quelle diversité d'espèces vivent donc dans une flaque d'eau! Avec les *sangsues*, les *éponges*, presque toutes les classes du règne animal y sont représentées : crustacés, insectes, mollusques, zoophytes, batraciens, myriapodes, arachnides, etc.

Il n'y manque que des mammifères et des oiseaux, car des poissons parfois s'y trouvent, apportés là, on le suppose, à l'état de frai collé à des herbes aquatiques que certains palmipèdes transportent souvent à de très grandes distances pour la construction de leurs nids. Que de fois aussi le filet du pêcheur n'a-t-il pas ramené du fond d'une de ces mares en miniature une couleuvre qui dormait dans la vase, gorgée de grenouilles!

Mais ce n'est pas seulement ce petit gibier d'eau que poursuit notre Nemrod. Aussi bien que tous les genres de pêche (hormis pourtant la pêche à la ligne, qu'il dédaigne comme incompatible avec son activité, toutes les chasses lui sont familières, et c'est dans l'exercice d'une partie de ces nouvelles fonctions que nous allons maintenant nous en occuper.

Voulez-vous des mulots, des campagnols, des musaraignes, des rats d'eau? Voulez-vous des papillons, des fourmis-lions? Adressez-vous à lui comme le fit un jour un professeur des plus distingués qu'a surtout rendu célèbre un colossal travail, le plus complet fait jusqu'à ce jour, sur les animaux lumineux : il lui demandait des vers luisants. On était au cœur de l'hiver. Où trouver ces précieux *lampyres*, faute desquels, dès le lendemain, l'infortuné savant se serait passé son microscope au travers du corps?

Quoique ainsi pris à court, notre chasseur en promit quand même une centaine dans les vingt-quatre heures. Il fit mieux que les promettre, il les apporta, et cela avant que le délai qu'il avait fixé fût écoulé.

Il sait aussi, hors de saison, capturer des chauves-souris, les prend même toutes vivantes et voici comment :

A Arcueil, parallèlement à l'aqueduc aérien qui transporte au réservoir



CAPTURE DES CHAUVES-SOURIS

Cette nuit-là même, sous la clarté de la lune qu'avivait encore le reflet de l'épaisse couche de neige couvrant le sol, guidé uniquement par son merveilleux instinct, il était allé sans hésiter au bois de Meudon, et, au milieu d'une clairière, il avait trouvé, sous un tas de pierres, plusieurs nichées de vers luisants, dormant d'un profond sommeil, toutes lumières éteintes.

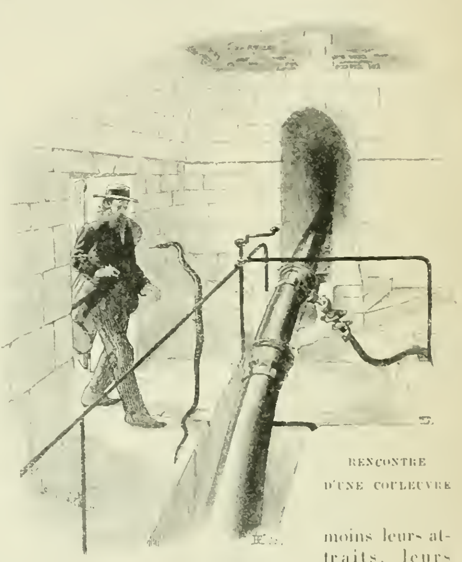
de Montsouris les eaux de la Vanne, existe encore l'ancien aqueduc souterrain, qui fut construit, sous la régence de Marie de Médicis, pour mener le faible débit des eaux de Rungis sur la montagne Sainte-Geneviève. Dans ce conduit étroit et obscur des myriades de chauves-souris hivernent, suspendues, la tête en bas, aux maçonneries brutes des parois. Elles se laissent

prendre aisément à la main, éblouies par la lumière éclatant tout à coup parmi ces épaisses ténèbres. Par moments, pourtant, par grappes entières, accrochées les unes aux autres, elles se détachent, effarouchées, et prenant soudain leur vol, fantastiquement silencieux, effleurent le visage du chasseur de la caresse froide et molle de leurs ailes membraneuses.

Dans ces souterrains, la marche est des plus fatigantes, et il faut des jarrets d'acier pour arriver au bout des quatre kilomètres qu'en mesure le parcours. On n'y peut cheminer qu'à courtes enjambées et à cheval presque sur le gros tuyau de fonte qui sert de véhicule aujourd'hui à l'eau des sources, lesquelles d'abord suivaient simplement une rigole. Des racines, profitant des joints des pierres, pendent à la voûte et rompent seules bizarrement la monotonie de l'architecture rudimentaire du long caveau aux murs ruisselants. L'atmosphère en est chargée d'une humidité glaciale : on craint à chaque pas de mettre le pied sur quelque serpent, l'hôte classique des souterrains. Une seule fois, à la vérité, notre chasseur en fit la rencontre. C'était même à sa première descente dans l'aqueduc : en entrant, il se trouva en présence d'une couleuvre longue de deux mètres qui, se dressant sur sa queue à l'apparition du visiteur, protesta par ses sifflements contre cette intrusion insolite dans ce qu'elle regardait jusqu'à ce jour comme son domaine incontesté. Inutile de dire que, quelques secondes après, elle prenait une place d'honneur dans « la commode ».

⁂

Toutes ces chasses, toutes ces pêches, nous venons de le voir, ont lieu aux portes mêmes de la capitale. Quoiqu'elles nécessitent peu d'appareil, elles n'ont pas



RENCONTRE D'UNE COULEUVRE

moins leurs attraits, leurs émotions et leurs fatigues. Si la poursuite de l'hypothétique perdrix et du lièvre en voie de passer à l'état de mythe attire au loin les Parisiens, que ceux-ci ne se hâtent pas de traiter avec dédain leur moins bruyant confrère en Saint-Hubert, car combien parmi eux en est-il qui pourraient, comme lui, dire avec orgueil n'être jamais rentrés bredouille !

LOUIS MALTESTE.



KEF-EL-DOR

PREMIER POSTE CONSTRUIT EN TERRE SÉCHÉE

LA TÉLÉGRAPHIE OPTIQUE

Un jour, au fond des sables, je reçus une lettre d'un grand chef arabe près de l'oasis duquel je devais passer. Elle était adressée au « maître de la lumière qui porte la pensée ». Cette jolie expression, si fine, si orientale, est bien la seule exacte et vraie définition de cette télégraphie. L'optique, c'est réellement la lumière qui parle, et cela d'une façon si simple, si pratique, que l'on reste confondu devant l'invention du capitaine du génie Mangin, aussi stupéfait que le furent les convives de Christophe Colomb devant son œuf.

Pour la nuit, une lampe, une simple lampe à pétrole, à mèche rectiligne, donne le foyer lumineux. Un réflecteur, petit miroir concave, décuple la force de cette flamme, puis la lance à travers une lentille biconvexe placée à l'autre extrémité, d'où elle s'épanouit en étoile puissante dans la nuit.

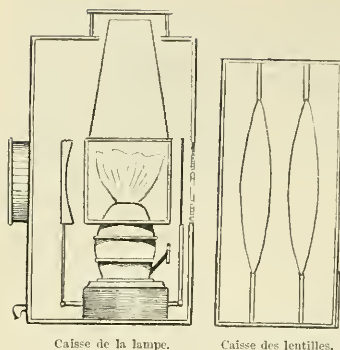
Entre la lampe et le trajet des rayons vers la lentille, en son foyer même, on a placé un obturateur, disque circulaire monté sur tiges articulées, s'interposant à volonté, aussi rapidement que le levier le commande, devant ce foyer lumineux.

Pour le jour, même simplicité. Tout le système étant installé dans une boîte parallélipipédique en tôle, on substitue à la flamme de la lampe la lumière même du soleil que par un jeu de miroirs auxiliaires placés extérieurement on envoie se condenser en un point fixe, foyer, sur l'axe de la lentille.

Le récepteur est une simple lunette astronomique, c'est-à-dire donnant des images renversées, ce qui n'a aucun inconvénient, puisqu'il ne s'agit que d'un point lumineux à découvrir. Elle est placée dans l'angle gauche de la caisse de l'appareil et son axe optique est parallèle à celui de la lentille d'émission.

Il n'existe pas de classification proprement dite. L'usage en fait admettre une cependant : les appareils mobiles, les appareils de position.

Les premiers peuvent être facilement portés à dos d'homme ou sur des mulets. Ils sont dits : de 10, de 14, de 24, de 30, selon les dimensions de leurs lentilles d'émission. Ils ont, en Afrique, comme portée exprimée en kilomètres, dans les circonstances générales, des portées doubles, et même plus, de ce diamètre. De l'Ahmar-Kaddou à Kef-el-Dor, 96 kilomètres à vol d'oiseau, le service est fait par des appareils de 40 et de 30. Du Dira au Senalba (Aumale à Djelfa), 158 kilomètres, le service est fait par des 40 et des 50 démontables. Du Djebel-Nadjour (Négrine) à Debila, 112 kilomètres, on se servait de 40.



Caisse de la lampe. Caisse des lentilles.

APPAREIL DE 50 DÉMONTABLE

La deuxième série d'appareils comprend les 40, les 60 télescopiques et les 50 démontables.

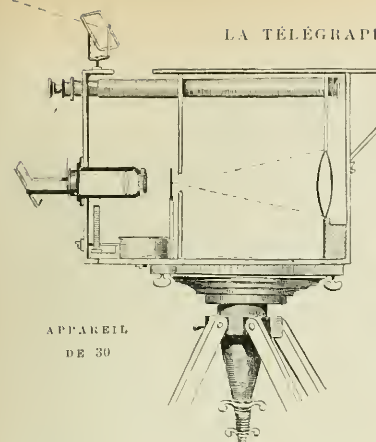
Ces appareils, très lourds, très grands, sont mal commodes à transporter, — je ne parle que des deux premiers. — Dans ces pays, on ne possède, en effet, que des mulets et des chameaux pour en assurer le transport, et sur ces animaux, qui vous sèment déjà si facilement vos pauvres cantines et leur contenu, leur arrimage comme leur équilibre sont des plus délicats.

J'ai gardé le plus mauvais souvenir du 60. Dans ces appareils, dits télescopiques, la lumière produite par le foyer initial ne va pas directement à la lentille d'émission. Le faisceau lumineux tombe sur des miroirs auxiliaires qui redonnent un faisceau parallèle à l'axe très puissant. Pendant les transports, la tige portant le petit miroir réflecteur est vite faussée ou brisée.

Je me souviens qu'au Djebel-Touggour, au pic des Cèdres, où nous montâmes un de ces énormes appareils, la tige de ce miroir se faussa si malheureusement qu'en voulant la redresser, une fois en station, on la brisa net. Le mulet qui portait l'appareil était tombé plusieurs fois en cours de route. Son fardeau, en équilibre sur le bât, mais placé trop haut forcement, l'entrainait d'un même côté, occasionnait une chute à chaque faux pas. Plusieurs fois caisse et mulet auraient roulé dans les ravins sans le dévouement et l'énergie des télégraphistes qui les soutenaient aux passages difficiles. Bientôt, au fur et à mesure de l'ascension, il nous fut assez difficile de nous tenir debout nous-mêmes. Plus de végétation, mais, sur l'espace dénudé couronnant le piton, un vent furieux, glacial, passait par rafales, nous cinglant les jambes et le visage de pierres et de sable.

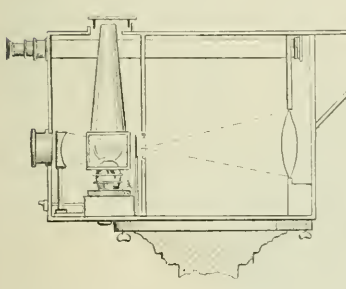
La mise en station de ces appareils n'a pas lieu sur un pied à trois branches. Cela serait impossible. On les place sur de grandes tables emmanchées de longs pieds qu'on enfonce le plus possible en terre ou dans le sable, de manière à donner à l'ensemble un peu de stabilité. Sous un tel vent, il fallut attacher l'appareil et la table ensemble, puis amarrer le tout à l'aide de cordes et de piquets. Rien n'y fit. Tout tremblait. Quand on voulait placer l'œil à la lunette de réception, on s'y meurtrissait les paupières. Le vent ronflait dans cette grande caisse sonore. Par là-bas, bien loin, dans la lueur rouge du couchant, par delà la crête verte du Chellala couverte de cèdres, on apercevait la table imposante du Djebel-Mestaoua, où devaient s'établir nos camarades de la colonne arrêtée au pied. Bientôt la nuit tomba, très froide, le vent redoubla, incessant, et en face de nous l'étoile du poste correspondant s'alluma, nous faisant des appels. Comme je le sus depuis, ils ne s'étaient pas mis en station sur le plateau, mais en contre-bas, en un rentrant qui les abritait.

Chez nous, la situation ne s'améliorait pas. Au contraire. Les rafales devenaient plus furieuses, les pierres volaient, mes quatre télégraphistes, appelés d'un des postes du Sud où ils venaient de vivre sous une chaleur torride, commençaient à claquer des dents, à gre-



APPAREIL DE 30

EN STATION AU SOLEIL



EN STATION AVEC LA LAMPE

lotter de fièvre — et pas moyen d'allumer la lampe.

On enveloppa l'appareil avec de grandes couvertures de campement apportées pour la nuit. On boucha la cheminée avec des mouchoirs, quitte à les brûler. Mais à peine allumée elle s'éteignait, et de là-bas, où l'on avait aperçu quelques lueurs et devinait nos efforts, on nous pressait de recevoir les dépêches officielles du chef d'état-major de la colonne.

Depuis dix heures du matin et le léger déjeuner pris dans le Ravin-Vert avant l'ascension, mes hommes n'avaient rien mangé, ne s'étaient pas arrêtés. Les difficultés rencontrées avaient doublé la longueur du chemin. Une poussière blanche, calcaire, nous emplissait les yeux, les brûlait, les voilait de larmes. Mais nous ne pensions guère à cela, pas plus qu'à la faim qui nous crevait l'estomac. Nous luttions de notre mieux autour de l'appareil vibrant, tanguant comme une barque.

Enfin on étouffa l'air tant qu'on le put, la lampe put être maintenue allumée et la transmission commença. Mais comment ?... Sans miroir ? — Voici. Pendant que j'écrivais les dépêches transmises dans l'ombre, sous la grande lueur des étoiles, merveilleuses, impassibles, semblant nous narguer, suivant la dictée du télégraphiste qui était à la lunette, s'arrêtant souvent pour essuyer ses yeux enflammés trop embués de larmes, un second avait passé le bras par l'ouverture étroite de droite et là, dans le voisinage de l'énorme lampe chauffant cette boîte de tôle, il se laissait brûler lentement sans broncher, en maintenant cette tige cassée sans laquelle toute opération eût été impossible. Quand la douleur était trop vive, un troisième le relayait et ainsi de suite, cela alla ainsi une partie de la nuit. Pas un murmure, une colère, rien. C'était le devoir simplement accompli. Ils en avaient vu d'autres dans le Sud. Grâce à eux, une colonne de 5 000 hommes errant au loin dans ce dédale de ravins et de crêtes fut chaque soir en communication avec l'électrique de Constantine.

Le trainglot, chargé des deux mulets de transport, avait trouvé une anfractuosité en contre-bas, du côté opposé au vent, et allumé un grand feu. C'est là que nous le rejoignîmes, à tâtons, guidés par ses appels, tombant de lassitude, de froid et de faim, abandonnant au sommet l'appareil solidement amarré.

Comme nous devions rester là en position jusqu'à nouvel ordre, je fis prendre de la terre glaise dans un torrent ; on fit

un bloc assez dense qu'on étala au fond de la boîte et au milieu duquel on ficha la tige du miroir.

Pendant quatre jours, malgré le ciel bleu, le grand soleil, et quatre nuits, ce fut le même vent froid, la même poussière de chaux, les mêmes souffrances des yeux, des accès de fièvre de plus en plus violents. Quand nous redescendîmes, — pour nous transporter ailleurs, — prêts d'atteindre la plaine, nous trouvâmes une telle chaleur que d'eux-mêmes, suffoqués, bêtes et gens s'arrêtèrent. Il fallut rester là deux heures, affalés dans l'herbe, les jambes cassées, la tête pleine de vertige, pour se faire à cette rapide transition de température de près de 30 degrés.

Voici ce qu'étaient les opérations en pays de montagnes. Des nuits glaciales et toujours un vent épouvantable. Je ne me souviens pas en avoir jamais eu de plus chaudes. Elles valent celles que je passais l'hiver dans les grandes dunes mouvantes du Sud.

Rien ne donne mieux idée du service des appareils de 60 que ce que je viens de raconter. Difficulté énorme de chargement, encore plus grande de transport. Puis une fois ces difficultés vaincues, — au prix de combien de fatigues! — l'appareil était hors de service la plupart du temps.

Ce fut la dernière fois que je m'en servis. On nous envoya alors les 50 démontables.

Ces appareils sont établis d'après les mêmes principes que le premier. Le système de production de la lumière forme une caisse, le système des lentilles d'émission — il y en a deux — en forme une seconde. En station, on les réunit à l'aide de quatre tringles dont la longueur est à la demande des distances focales. Dans un angle supérieur, on glisse une forte lunette de réception. En résumé, l'appareil monté, pièces assemblées, on a un appareil de très grande puissance, très solide, léger, d'un transport surtout des plus faciles.

C'est avec ces appareils que j'ai opéré dans le Sahara, et jamais les chutes ne les ont rendus inutilisables.

Chaque année, dès novembre, nous reprenions la route du Sud.

Au plus fort de l'été, tout à coup, deux postes consécutifs avaient perdu la communication. Ils ne se voyaient plus.

Dans cette surface mouvante qu'est le



IL SE LAISSAIT BRULER LENTEMENT...



LE TRAINGLOT AVAIT ALLUMÉ UN GRAND FEU

désert, les coups de siroco, les ouragans terribles de l'été avaient changé la face du pays. Là où auparavant s'étendaient les sables à l'infini comme une nappe scintillante, pailletée, bleue dans ses horizons, d'immenses dunes enchevêtrées se dressaient maintenant. Il fallait aller voir cela, découvrir en ce chaos le point où la ligne optique se heurtait au sol; quand on l'avait reconnu, relevé sur les cartes, on s'y établissait en poste d'expérience intermédiaire et les observations commençaient.

O ces randonnées et ces nuits dans les sables!

Parfois, tout le jour, c'était sous un ciel bas, couvert, une petite pluie fine d'hiver, très froide, comme une pluie grise de France. Vers le soir, avec l'ombre, s'élevait un vent glacial, qui, toute la nuit, mêlé de pluie et de neige prise en passant aux sommets de l'Aurès, nous cinglait sans trêve ni merci.

Dans cette immensité morte où notre petit groupe s'en allait, les éléments faisaient rage. On marchait pressés les uns contre les autres, comme sans but, vers un horizon gris, embué, indéfini, se reculant sans cesse. On suivait le guide. La fatigue aidant, on ne parlait plus. Du reste, depuis le temps qu'on errait ainsi à travers les sables, on n'avait plus rien à se dire.

Faisait-il beau, c'était une chaleur

excessive. Vers le soir, le vent du nord arrivait, très doux d'abord, une brise froide qui dégénérait vite en rafales sérieuses. Sous les pas, le sable filait en une charge folle. A la crête des grandes dunes, comme un jet de vapeur blonde s'enfuyait. Elles diminuaient à vue d'œil, se déchiquetaient, changeaient de forme, se dressaient ailleurs en des directions nouvelles. Alors, la petite troupe s'arrêtait. On se couvrait de vêtements plus chauds pris aux bagages... et la marche reprenait, lente, énervante, dans tout ce vent et ce sable errant.

Peu à peu, sous l'éclat de la lune, malgré la rafale glacée, les dunes s'arrêtaient, se calmaient, montraient leurs flancs couverts d'ondes moirées. Une buée blanche les voilait un instant, puis c'étaient des perles de rosées subitement apparues, si pressées, si blanches que le désert apparaissait comme un steppe désolé couvert de neige, une terre des pôles.

Les tentes dressées au fond d'un trou quelconque, on s'en allait, avant la nuit, s'installer sur la dune reconnue comme point d'expérience.

A heure fixe, on échangeait les signaux. C'étaient de grandes fusées avec étoiles de couleur, qui alternaient avec des flambeaux Lamarre pouvant brûler vingt minutes en projetant un éclat immense. Des postes lointains, attentifs, mêmes signaux répondaient aussitôt. On nous avait aperçu et tournait les appareils vers nous. Souvent on n'en voyait pas tant. Les flambeaux allumés ne laissaient voir que la partie supérieure du halo énorme qui les entourait, et les appareils ne se devinaient même pas. Le point était mal choisi. Il fallait, dès le lendemain matin, se mettre à la recherche d'un sommet plus élevé, le repérer, et, le soir venu, s'y établir, recommencer.

Un poste était-il aperçu ? On battait immédiatement l'espace opposé dans la direction de l'autre, on se déplaçait, on procédait par tâtonnements — par dégringolades surtout du haut des dunes qu'on ne distinguait plus. Une partie de la nuit se passait ainsi. Elle se passait même tout entière à des observations quand le mirage s'en mêlait.

Le feu du poste correspondant, superbe quelque temps, devenait tout à coup une énorme lune rouge, un soleil d'hiver. Il se fixait ainsi immobile d'abord, puis palpitait de plus en plus vite. Les bords rasant la terre s'aplatissaient, fusaient de chaque côté, les pôles se déformaient. On eût dit quelque planète tombée à l'horizon. C'étaient les rutilences de Mars, Saturne et son anneau. Enfin, dans un dernier étirement, dans une dernière palpitation, l'astre étonnant disparaissait. A peine si un halo lumineux indiquait la place où il avait sombré dans le ciel. Tout à coup il reparaissait. Les mêmes alternatives se reproduisaient, et cela sans que jamais on pût expliquer ce phénomène qui variait d'intensité avec les saisons et les nuits.

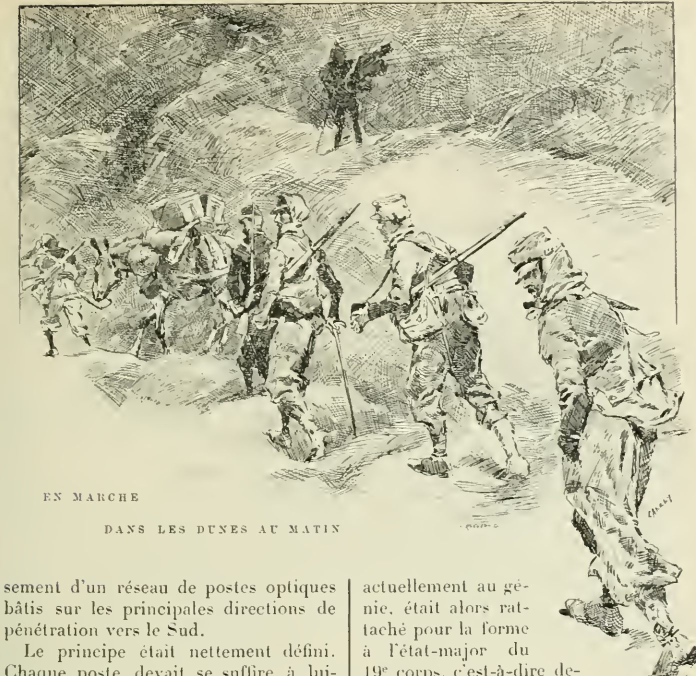
Pendant ce temps, les yeux remplis de larmes par le vent furieux, les pieds enfoncés dans le sable humide, cristallisé, claquant des dents, nous attendions autour de l'appareil.

O ces nuits glacées du désert où le vent fait rage, sur cette terre désolée, blanche, comme échappée de l'enfer du Dante, on ne les soupçonne guère être ainsi, en France ! Tout en bas de la carte est un point : Ouargla. Cela c'est le nom savant. Les petits tringlots qui font les convois de ravitaillement et suivent toutes les missions qui sillonnent le désert pendant les mois d'hiver l'ont baptisé d'un nom qui leur rappellera toujours ce coin de terre maudite. Ils l'appellent : *Au verglas.*

La déformation en semble tout indiquée, peut-on dire. C'est vrai ; mais ainsi le mot fait image, surtout en ces pauvres cervelles d'êtres perdus, errant avec le dur regret du pays lointain.

*
* *

Le Sahara n'étant pas encore très sûr au lendemain de la conquête de la Tunisie, on résolut le problème des communications rapides par l'établis-



EN MARCHE DANS LES DUNES AU MATIN

sement d'un réseau de postes optiques bâtis sur les principales directions de pénétration vers le Sud.

Le principe était nettement défini. Chaque poste devait se suffire à lui-même en cas d'attaque et être en parfaite communication avec ses voisins.

Mais où les établir et comment les construire ?

On procéda par tâtonnement, par essais successifs. Une seule expérience ne suffisait pas pour déterminer un point. Il fallait y revenir hiver et été, confirmer scrupuleusement chaque donnée. Pendant une année, au point déterminé, un poste mobile fut campé. Vous devinez d'ici l'existence des télégraphistes sous le mince abri de la tente, insuffisant en hiver, dangereux en été. Les préliminaires accomplis, on passait à la construction des postes. Mais là se posait le plus grave problème : on ne disposait, chaque année, que d'une somme très minime. Le service optique, actuellement au génie, était alors rattaché pour la forme à l'état-major du 19e corps, c'est-à-dire devait se suffire à lui-même.

Ils s'élevèrent cependant en quelques mois, bâtis de la façon la plus rudimentaire, — miracles d'économie, d'équilibre surtout, — à la manière arabe.

En pays de montagnes, à l'Ahmar-Kaddou, au Djebel-Hong, etc., ce fut assez facile. Les pierres ne manquaient pas. Les forêts fournissaient le bois. On fit quelque chose d'à peu près convenable, pouvant servir de demeure à des êtres humains destinés à vivre là des journées et des nuits interminables dans l'éternel silence de ces hauteurs dominant le désert bleu.

Quant à ceux habitant les postes des sables, au delà de cette ligne argentée des grands chotts, bien loin dans le

fond, au delà de l'horizon, je crois fermement qu'il est impossible de se figurer leur existence. C'étaient de vrais gourbis arabes, un amas de boue sèche, de plâtre, de cailloux roulés, avec de petits toits ronds en coupole, faits ainsi parce qu'on n'avait pas de bois pour les poutres des toitures. Chaque gourbi avait quatre mètres carrés à la base, deux mètres de haut. Des ouvertures intérieures en réunissaient trois ou quatre, selon l'importance du poste. Les appareils étaient juchés dans une espèce de tour de mosquée, agglomération plus ou moins solide des mêmes matériaux. Les fenêtres étaient des meurtrières fermées d'un volet découpé dans une caisse à biscuits.

C'est là dedans qu'ils tournaient en rond tout le jour, étouffant sous l'énorme chaleur qui les assaillait, sous le soleil flambant cette blanche poterie que l'on entendait se craqueler tout le jour, gémir, dont les murs brûlés s'écaillaient lentement. Sous les coups furieux du siroco accumulant un jour les dunes contre ce frêle obstacle, le lendemain affouillant les légères fondations, il leur semblait qu'un dernier coup allait venir qui les balayerait tous comme brins de paille. Entre le ciel aveuglant, lourd, et la terre rouge, brûlée, vibrant d'un tressaillement de fièvre horrible, dressant à l'horizon des mirages étranges, affolant, dévoyant leurs pauvres imaginations, ils vivaient là, anémiés par la solitude trop grande et la nourriture fade des conserves, guettés par les fièvres, les accès de folie furieuse surtout. Aux heures des repas, ils s'assemblaient machinalement, s'essayant à manger comme ils s'étaient essayés tout le jour à dormir, silencieux, rêvant les yeux ouverts, toujours le même rêve vague, imprécis, n'ayant plus rien à se dire. Après huit jours de siroco, quelquefois plus, mettant un rideau de sable impénétrable entre chaque poste, les séparant les uns des autres, les isolant de toute communication avec d'autres êtres vivants, avec quelle angoisse ils l'attendaient, piquée dans la nuit bleue, cette petite étoile parlante du poste voisin! Tous voulaient la voir, communiquer avec les enfermés de là-bas. Par ceux des villes, c'était quelques nouvelles de France qui leur arrivaient, quelque chose de ce sol lointain, si lointain qu'il leur semblait ne pouvoir jamais remonter jusqu'à lui, tant leur lassitude, leur abandon, leur détresse morale étaient grands.

Une nuit, d'un poste perdu dans ces sables maudits, on reçut, à Biskra, une dépêche navrante. Un de ces malheureux venait d'être frappé d'accès de folie furieuse. Il avait voulu d'abord tuer ses camarades, puis se tuer lui-même. Les cinq autres, éperdus, avaient lutté toute une journée contre lui. Enfin, épuisés, désolés, fous de terreur, ils l'avaient ligotté et calé sur son lit de camp. Maintenant, errant autour de lui, atterrés devant ses hurlements, ses pleurs, ses cris de rage, se prenant le front parfois comme pour en chasser le souffle malsain qui semblait les gagner eux aussi, ils attendaient, simples, résignés, sans un cri de révolte, qu'on vint à leur secours, qu'on les délivrât de ce malheureux qui se mourait lentement sous leurs yeux en des sursauts de possédé.

Ce fut en une nuit de septembre, après douze jours de siroco, que nous reçûmes cela. Le chef de la ligne fit appeler le spahi qui servait de guide. On se chargea de provisions légères, de beaucoup de quinine et d'alcoolé de quinquina, et l'on partit immédiatement, en pleine nuit.

Jamais je n'oublierai notre sortie de l'oasis silencieuse, noire, féerique, notre chevauchée sous les palmiers sombres, immobiles sur la transparence bleue de la nuit comme des choses de zinc découpé, des portants de théâtre. Jamais je n'oublierai l'émotion grave qui me saisit quand, tous les trois, cote à côte, le cœur serré, les yeux fixés dans la nuit calme, merveilleuse, si belle après la tempête, nous abordâmes le désert, les premières grandes dunes. Une seule pensée nous étreignait. Arriverions nous à temps non seulement pour sauver ce

malheureux, mais les autres? Nous marchions toutes les nuits et passions les journées dans un poste optique, enfermés, nous aussi, dans l'ombre de feu de ces petites maisons, essayant de remettre un peu de vie autour de nous, quelques sourires en ces faces pâles, sur ces lèvres décolorées, en ces yeux brillants de fièvre, rêveurs toujours, rêveurs obstinés... O l'effroi que m'ont laissé ces regards vagues, toujours perdus!

Ce poste où nous allions, il faut le dire très vite, était le plus malsain de la ligne. Les télégraphistes y étaient relevés tous les six mois. On les envoyait en convalescence dans un poste de la montagne ou à l'hôpital et en congé indéfini le plus souvent. Ce poste, maudit s'il en fût, alimenté par l'eau d'un puits des dunes, eau pourrie, réceptacle de toutes les immondices des caravanes, Dieu soit loué! a été abandonné. On a résolu le problème de la communication dans ces parages d'une autre manière.

Je l'ai revu, il y a quelques années, repassant par là. Comme un marabout blanc, étoilant l'horizon, il me servit de point de direction. Par les portes et les fenêtres ouvertes, dépouillées de leurs volets, le sable était entré et s'entassait dans les chambres. Au mur, se lisaient encore quelques inscriptions gravées au couteau en ces heures lentes, odieuses. C'étaient des noms, des dates, parfois de vraies phrases où toute la vie de ce poste était écrite : *Quinze jours de siroco. Pas de communication. — Le convoi nous a apporté un peu de viande fraiche décembre 18.. . — Le convoi n'arrive pas. — Nous n'avons plus de*



AU SOMMET DU DJEBEL-MORISSAN



ILS L'AVAIENT LIGOTTÉ
ET COUCHÉ SUR SON LIT

vin (juillet 18..). Et cet autre : le nom et une croix, puis : *Mort d'accès de folie furieuse (août* 18..).

C'est vrai. Il mourut à notre arrivée, celui que nous allions secourir. On chercha parmi les dunes mouvantes entourant le poste, là où le vent avait creusé de profonds ravins, le sillon le plus affouillé et on le mit dans tout ce sable maudit, pâle, rigide, roulé en sa capote strictement boutonnée. Puis, la chose faite ainsi, horrible dans ce grand silence des êtres et des choses, nous repartîmes, laissant les autres anxieux, brisés, les regards flétris, revenus en l'horizon de feu.

Voici quelle fut l'histoire de ces petits postes hâtivement construits, et du plus terrible d'entre eux.

L'année suivante, sur la ligne de l'Oued-R'rhir, à Tamerna, le poste s'écroula, une nuit, sous la poussée violente du siroco. Un télégraphiste fut tué, d'autres sérieusement blessés. Un poste solide, superbe, se dresse à la place de l'ancien; mais de ses fenêtres, en face, dans la descente douce de la dernière dune, c'est la coulée blanche d'une pierre tombale, la vision d'une petite croix noire descellée, inclinée, glissant, elle aussi, avec le sol mouvant, étendant les bras désespérément sur le petit soldat breton endormi sous elle.

Plus haut, à El-Berd, encore deux tombes. Ce sont celles de joyeux égarés dans ces parages, morts de soif, que les Arabes retrouvèrent, l'été passé, desséchés, momifiés, roulés dans les sables. Pour ce poste, l'exemple de Tamerna avait suffi. On le reconstruisit au plus vite. Il était temps. Sous la tempête, tout tremblait dans la petite tour des appareils.

A ce moment-là, du reste, on commença à comprendre que ces postes devaient être solides à tous les points de vue. On abandonna le genre ridicule

petit cottage, maisonnette blanche au toit rouge entourée de murs. Le génie s'ingénia et créa de nouveaux types. Ce furent des blockhaus étroits, haut perchés, ayant une porte blindée au premier étage où l'on accédait à l'aide d'une échelle en fer facile à retirer. Toutes les fenêtres eurent des volets blindés percés de meurtrières. Aux angles, il y eut des mâchicoulis avec créneaux de pied, et le toit, enfin, fut une terrasse, très utile pour les expériences à venir. Chaab-ben-Lakdar, Coudiat-Stèbe, Dra-el-Baguel sont ainsi établis. Murs épais, grandes chambres, défense facile, sécurité complète. Enfin, charité inappréciable, l'Association des Dames françaises envoya dans chaque poste des petites bibliothèques de cent volumes dont elle assura le renouvellement chaque année. Ce don gracieux eut des résultats immenses, car si le poste fut mieux bâti, plus habitable, l'horizon maudit resta le même, toujours le sable rouge embrasant l'horizon, le ciel aveuglant d'été et les nuits blanches, glaciales de l'hiver.

Dernièrement, pour ces malheureux des premiers postes, pour tous ceux qui accompagnèrent les officiers en petites colonnes volantes, ces postes d'expérience pour la recherche de nouveaux points optiques, et aidèrent à compléter le réseau, pour ces ouvriers des heures de tâtonnement, d'épreuves, on parla de médaille coloniale. On trouvait qu'ils avaient subi là les fatigues de vraies campagnes. Mais d'autres voix très officielles de gens n'ayant jamais dépassé les Hauts-Plateaux, mis le pied en Algérie peut-être, s'élevèrent là contre, ignorant l'angoisse de ces heures dont beaucoup se ressentirent toute leur vie. C'est vrai au pied de la lettre. Il n'y a pas eu campagne puisqu'aucun coup de fusil n'a été tiré. Mais...

Vraiment?... Cela fut si dur que cela cette conquête lente du désert par la télégraphie optique? — Demandez-le à ceux qui sont revenus du pays des dunes mouvantes, à ceux de la ligne Debila-Négrine, à ceux de la ligne Bir-bou-Chama-Tamerna, à ceux qui passèrent les nuits sur le grand Erg-Tellis à la recherche du point de Dra-el-Baguel, où un poste de construction récente, superbe, se dresse maintenant.



CHAAB-BEN-LAKDAR

Or qu'importe! C'est à mes compagnons de route avec lesquels j'ai mené ces durs combats, traversé ces heures cruelles, que je m'adresse pour finir. C'est pour eux que j'écris.

L'homme aime à se ressouvenir des souffrances passées, à revivre les grandes douleurs qui l'ont trouvé plus grand encore, inébranlable, fidèle à la consigne donnée — et dont il ne s'est pas prévalu davantage pour cela. Et voici que deux vers chantent en ma pensée, deux vers pris à ce poème vibrant de *la Légion étrangère*, qu'un de ses chefs, un poète, écrivit de retour en France avec cette simple dédicace : « A mes hommes qui sont morts. »

Ils heurtent à mon cœur fidèle, pendant qu'en moi se dresse quelque vision de là-bas :

Humble renoncement, pure chevalerie,

dit l'un,

Anonymes héros, nonchalants d'espérance.

dit l'autre...

Comme ce fut bien vous! Comme ce fut bien votre vie et votre œuvre en quelques mots!

JEAN DARA.



VUE D'ENSEMBLE DE L'ÉTABLISSEMENT PRISE DE L'AVENUE LOUIS XIV

LE HARAS DU PIN

Il faut entendre par haras la réunion, dans un lieu choisi, d'un certain nombre de juments destinées à être livrées à l'étalon pour en tirer race, y élever les produits et y perpétuer les espèces.

Huzard distingue les haras en haras sauvages, parqués, domestiques.

Les haras sauvages se trouvent chez les nations très peu avancées en industrie chevaline. Là, les troupeaux de chevaux sont traités comme bétail; il y a absence de tout soin, de toute hygiène, de tout principe de production sélectionnée, d'amélioration et d'élevage.

Les haras parqués marquent un progrès sur les haras sauvages. L'intervention de l'homme s'y fait sentir, il guide dans de certaines limites la production.

Les haras domestiques, qu'ils soient privés ou appartenant à l'État, sont ceux où l'action de l'homme est directe et de tous les instants; où il applique la science pour diriger ou modifier la production dans un sens donné; où tous les animaux sont l'objet de ses soins constants et de sa surveillance journalière.

Ainsi donc, les haras sont les pépinières d'où sortent les diverses races de l'espèce chevaline. Ces races ont-elles besoin d'être améliorées?

Cette préoccupation de l'amélioration des races date de loin : elle a pour cause les besoins nouveaux et les habitudes spéciales propres à chaque époque.

Dès que l'homme sut se servir du cheval, il comprit toute l'utilité qu'il aurait à lui prodiguer ses soins, afin, d'abord, de le rendre plus apte aux services qu'il lui demandait, ensuite de l'améliorer dans le sens de ses besoins.

La Bible nous donne la description des haras de Salomon; l'*Iliade* nous parle des nombreux troupeaux de Priam, dirigés par ses fils; l'histoire nous apprend que les rois d'Égypte et de Babylone avaient de vastes et nombreux haras. Donc, dans les temps les plus reculés, le cheval n'était déjà plus aban-

donné à lui-même et commençait à être l'objet de la surveillance et des soins de l'homme.

En Orient, ces soins purent se réduire à peu de chose, sous le climat éminemment favorable de l'Arabie, où le cheval paraît avoir conservé naturellement l'essence de toutes les qualités; il fut suffisant de choisir les sujets les plus nobles, se montrant les meilleurs au milieu des épreuves d'une vie guerrière, les plus parfaits comme conformation, pour les unir entre eux. L'homme conserva ainsi, dans la race, les beautés, les qualités, à l'exclusion des défauts et des vices.

Mais, dans les contrées occidentales et septentrionales, la situation était tout autre. Sans doute on y utilisa les influences modificatives du sol et du climat ; mais en même temps on se trouvait forcé de réagir contre elles à mesure que les besoins devenaient plus multiples, plus spéciaux.

La Germanie, plus ou moins en contact avec l'Orient, employa l'étalon arabe; les Gaulois et les Francs, plus près des Maures et des Numides, se servirent de l'étalon berbère ou barbe.

Sans s'arrêter plus longtemps à l'antiquité, il faut arriver au moyen âge, où l'on voit le cheval devenu plus que jamais un objet de première nécessité.

Il fallait, en effet : les destriers, chevaux d'armes, grands et forts, susceptibles de porter le poids énorme des armures; les palefrois, chevaux de parade, plus légers, plus souples, plus brillants; les roussins, chevaux de route, et les sommiers, chevaux de bât.



VUE DE LA COUR COLBERT PRISE DU CHATEAU

Pour arriver à se procurer tous ces animaux, à aptitudes si diverses, l'homme dut intervenir dans la production, la diriger, la modifier, en raison de ses besoins.

Pour le palefroi, qu'il fallait vigoureux, liant et souple, il fut obtenu soit par l'importation et l'acclimatation du cheval du Midi dans les contrées septentrionales, soit par l'introduction de ce cheval dans la race au moyen de son accouplement avec les juments du Nord.

La voie fut ainsi tracée pour la création

des espèces de service, la méthode du croisement mise en pratique, l'utilité de la science des haras démontrée.

Le problème de l'amélioration des races chevalines se résumera donc toujours en ceci : amener ces races aux qualités et aptitudes spéciales demandées par les modifications survenues dans les idées et les mœurs, les mettre à même de répondre aux exigences nouvelles.

C'est cet axiome qui a présidé à l'idée de la création, de l'organisation d'une administration publique des haras; c'est lui encore qui assure le maintien de cette administration, en démontrant son absolue utilité.

Il faut remonter assez loin pour trouver la date des commencements de l'administration des haras en France. Sous le règne de Henri IV, le ministre Sully avait compris l'importance de l'amélioration de la race chevaline : à cette époque les chevaux français furent très renommés pour le service de la guerre et des chasses. Le résultat prospère de l'élevage permit alors au roi d'envoyer à Élisabeth, reine d'Angleterre, quarante étalons français et un nombre assez considérable de poulinières.

En 1639 paraissait un mémoire que cite Lafont-Poulotti et portant ce titre significatif : *Mémoire pour l'établissement de haras en France, afin d'empêcher le transport d'or et d'argent qu'on sort du royaume pour les chevaux venant en France.* La même année, Louis XIII rendait un édit qui organisait les haras aux frais de l'État. Cette tentative avorta.

Vingt-cinq ans plus tard, Colbert reprit cette idée et un arrêt du Conseil, rendu le 17 décembre 1665, constitua les haras publics. Par cet arrêt, le roi faisait des répartitions gratuites d'étalons et des concessions de privilèges aux gardes-étalons. Deux autres arrêts viennent assurer le succès du premier.

Colbert envoya chercher des étalons et des poulinières dans les haras les plus renommés. On explora la Barbarie, l'Espagne, le royaume de Naples, plusieurs États d'Allemagne et l'Angleterre ; mais les guerres continuelles, en épuisant les ressources du royaume, suscitèrent des obstacles insurmontables devant lesquels le système devait échouer. Pendant les deux dernières guerres du règne de Louis XIV, il se fit une telle consommation de chevaux, qu'à la mort du roi il n'y avait plus en France que le rebut et la lie de l'espèce chevaline.

Pendant la minorité de Louis XV, l'état de profonde misère où était tombée l'industrie chevaline éveilla l'attention du Conseil de régence, et divers arrêtés furent pris en 1717 dans le but d'établir une sérieuse organisation des haras. Il fut décidé, sur la proposition de François-Alexandre de Garsault, par un arrêt du Conseil du roi du 15 avril 1715, que le haras royal, qui était situé à Saint-Léger, entre Montfort-l'Amaury et Rambouillet (aujourd'hui Saint-Léger-en-Yvelines, département de Seine-et-Oise), serait transporté en Normandie, près de la vieille ville d'Exmes. La Normandie étant la province de France la plus riche en prairies et en pâturages, celle qui de tout temps s'était distinguée par la quantité et la qualité de ses chevaux, était tout indiquée pour y fonder cet établissement. Le domaine du Pin, placé au centre de cet admirable pays du Merlerault, si renommé déjà pour ses chevaux reconnus parmi les meilleurs du monde, fut choisi comme le lieu le plus convenable. Il fut acheté à M. de Bechameil, marquis de Nointel, conseiller d'État; on y adjoignit une partie de la forêt d'Exmes, et, en 1716, d'après les plans antérieurement exécutés sur l'ordre de Colbert, par Mansard, et approuvés par Louis XIV, le haras du Pin fut commencé. Les constructions étaient achevées en 1728 et les chevaux installés vers 1730.

Le domaine contient 1 129 hectares, dont 748 hectares en herbages, 85 en terres labourables, 251 en futaies et taillis, 12 hectares en bâtiments, cours et jardins, 6 hectares en pièces d'eau et 27 en avenues et servitudes diverses.

L'établissement central se compose

d'une cour d'honneur entourée de grandes écuries contenant chacune trente chevaux. A l'une des extrémités de cette cour, en face de la grille d'entrée, s'élève le château, demeure des directeurs successifs, bâti sur un coteau qui domine de riches vallées et d'où la vue s'étend jusqu'à la ville de Séez et l'immense forêt d'Écouves, à l'ouest d'Alençon.



Cl. Delton (*Sport universel illustré*).

CLAMART

Étalon de pur sang par Saumur et Princess Catherine. — Né chez M. le comte de Chenelette (Orne). — Acheté yearling par M. E. Blanc, a gagné sous ses couleurs le Grand Prix de Paris en 1891. — Payé 150 000 francs par l'Administration des haras. — Père de nombreux gagnants de courses.

De la cour d'honneur, on pénètre par de larges voûtes dans plusieurs cours secondaires : les deux premières, la cour d'Aure et la cour Garsault, situées à l'ouest, contiennent tous les services de l'école, salle d'études et de conférences, bibliothèque, logement des élèves-officiers, dortoirs et réfectoires des élèves-palefreniers, manège, remises, selleries, écuries des chevaux de l'école.

Derrière le manège est une vaste carrière pour les exercices au dehors.

A l'est de la cour d'honneur, se trouvent : la cour Lambese entourée d'écuries, de boxes, pour quarante chevaux ; puis la cour d'Abzac qui donne accès aux divers bureaux ; enfin la cour Nointel où sont situés des logements de palefreniers.

De la cour d'Abzac, on passe dans la cour des Remises et dans une cour nouvelle où ont été construits trois écuries de vingt chevaux chacune et un pavillon couvert pour le service de la monte.

Trois larges et belles avenues, bordées de magnifiques futaies, s'étendent en face de la cour d'honneur, rayonnant à partir de la grille d'entrée, l'une dans la direction de l'ouest, celle du milieu (l'avenue Louis XIV) dans la direction du nord-est, et la troisième vers le nord. Plusieurs succursales ou écuries auxiliaires, reliées au cabinet du directeur par le téléphone, sont établies sur le domaine du Pin. Près de l'établissement, on trouve, d'un côté, sur le bord de la route nationale de Paris à Granville, l'hôtel du Tourne-Bride, ouvert aux voyageurs et touristes, et, d'un autre côté, les bâtiments des fourrages, forge et infirmerie.

Sur une avenue de 15 mètres de large et de 4 kilomètres en ligne droite, qui conduit à l'hippodrome, à l'est, et qui est bordée, à droite et à gauche, de deux pistes gazonnées, on trouve successivement : la succursale de Borculo, occupée par huit chevaux ; celle de Charmettes (huit animaux) ; celle de l'ancienne Jumenterie, qui contient vingt-huit boxes ; enfin celle de l'hippodrome comprenant vingt-sept boxes.

Du coté opposé de l'établissement central (ouest), une avenue conduit aux succursales du Vieux-Pin, où sont placés, dans de vastes boxes précédés de paddocks, les étalons les plus précieux de pur sang anglais.

Le premier directeur du Pin fut messire François Gédéon de Garsault, écuyer du roi. Les armes et le chiffre du chevalier de Garsault se voient encore sur les tapisseries du grand salon du château. Il conserva ses fonctions jusqu'en 1750.



Cl. Delton (*Sport universel illustré*).

KRAKATOA

Étalon de pur sang par Thunderbolt et Little Sister. — Né chez M. le baron de Schickler (Manche), a gagné sous ses couleurs de nombreuses courses. — Acheté 40 000 francs par l'Administration des haras. — Père de nombreux gagnants de courses, entre autres : Dolma-Baghtché, vainqueur du Grand Prix de Paris en 1894.

Dès le début, le haras du Pin prit un grand développement, composé, d'ailleurs, qu'il était, d'éléments disparates : étalons de races barbes, arabes, espagnoles, puis mecklembourgeoises, danoises et anglaises. Au chevalier de Garsault succéda, en 1750, M. de Butler, baron d'Armogh, qui mourut au Pin en fonctions, en 1758. Il n'est pas sans intérêt de relater la composition du haras à cette époque :

Étalons pour chevaux de selle (barbes, arabes, espagnols, napolitains)	42
Étalons pour chevaux de carrosse (mecklembourgeois, danois)	18
Juments anglaises et irlandaises. . . .	63
Juments de race, pour chevaux de selle.	12
Juments de race, pour chevaux de carrosse	5
Poulains des deux sexes pour selle. . .	109
Poulains des deux sexes pour carrosse.	21
Total.	270

Il est utile de faire remarquer l'emploi, à cette époque éloignée de nous,

d'éléments mecklembourgeois et danois en Normandie. Animaux à encolure rouée et chargée, à tête busquée, à tissus lympathiques, dont les pinceaux de Wouwerman et Van der Meulen ont tant de fois illustré les scènes équestres de ce temps. Conformations qu'il a été si difficile de faire disparaître et qui, sous l'influence des lois de l'atavisme et de la reversion, réapparaissent encore quelquefois à l'heure actuelle. La vogue de la tête busquée coïncide à peu près avec celle de la création du haras du Pin. M. de Garsault dit, dans ses ouvrages, que le chanfrein du cheval doit être droit ou *busqué,* et il signale comme un défaut le chanfrein camus qu'il appelle *Nez cassé.*

En 1758, M. de Malbec de Marjoc, marquis de Briges, prit la direction du Pin et la conserva jusqu'en 1765. Il était originaire du Forez; mais son alliance avec la maison d'Osmont l'avait fixé en Normandie, avant qu'il fût appelé au poste de directeur du Pin.

L'effectif des animaux était en 1761 :

Étalons pour chevaux de selle (orientaux et espagnols)	33
Étalons pour chevaux de carrosse (mecklembourgeois et danois)	9
Juments anglaises et irlandaises	41
— pour chevaux de carrosse (indigènes)	10
Poulains pour la selle, de 5 ans (hongres).	29
— — de 4 ans —	16
— — de 3 ans —	16
— — de 2 ans —	17
— — de 1 an.	15
— — de 7 mois	21
— pour carrosse, de tout âge	9
Pouliches pour la selle (à l'attache)	14
— — de 3 ans et audessous	32
Pouliches pour carrosse, de tout âge	17
Total	279

Ce relevé est intéressant en ce sens qu'il marque bien une certaine tendance à éloigner l'élément mecklembourgeois et danois. Les mâles nés au haras ne sont pas encore gardés comme étalons, les femelles sélectionnées deviendront poulinières : l'élément indigène va commencer à prendre sa place.

En 1765, Charles-Eugène de Lorraine, duc d'Elbeuf et prince de Lambesc, grand écuyer, fut chargé de la direction du Pin en même temps que de la direction générale des haras de France, fonctions qu'il conserva jusqu'en 1790. Un arrêt du Conseil d'État, du 28 janvier 1761, avait centralisé aux mains du grand écuyer l'administration des haras qui, jusque-là, avaient appartenu les uns à l'État, les autres aux provinces, d'autres enfin au roi.

Le jeune prince de Lambesc, élevé dans le goût du cheval par sa mère Louise-Julie-Constance de Rohan, comtesse de Brionne, qui, pendant la minorité de son fils, avait rempli la charge de grand écuyer de France et celle de la direction générale des haras, vint résider au Pin. Il s'occupa d'une façon très active de l'amélioration de la race, il mit tout son zèle à rechercher des croisements heureux. De cette époque datent les vrais débuts de la race anglonormande. Le prince mit vite de côté les éléments danois et mecklembourgeois, qui avaient fait le plus grand mal; il importa des étalons anglais demi-sang et pur sang. Dans les meilleures généalogies actuelles, on retrouve encore les noms des reproducteurs de cette époque : *Glorieux, Parfait, Aleyrion, Highflyer, Docteur,* etc., *King Pépin,* par *Eclipse,* le premier cheval de pur sang anglais qui ait été consacré à la reproduction en France, furent parmi les étalons les plus remarquables.

En 1780, la composition du haras était, en effectif d'animaux :

Étalons anglais	22
— barbes	2
— danois	3
— nés au haras (anglo-normands)	4
Juments anglaises	22
— normandes	39
Poulains de 5 ans à 1 an	82
Pouliches de 4 ans à 1 an	43
Total	217

Cet état du haras fait voir combien l'élément anglais avait pris de l'importance à cette époque; c'est lui qui devait

contribuer à donner à la race du Merlerault la trempe, l'énergie, la distinction qu'elle a conservées depuis.

Alors commencèrent les vicissitudes du haras du Pin.

Déjà les idées économiques de Turgot sur la liberté du commerce et de l'industrie s'étaient répandues. Plusieurs fois, à la fin du règne de Louis XV, il avait été question de ne pas continuer une œuvre si bien commencée et qui, en peu de temps, avait donné d'excellents résultats.

Louis XVI reconnaissant le besoin d'économies et croyant, selon Turgot, que la liberté industrielle et commerciale pouvait relever la fortune publique, prit un arrêt, le 11 décembre 1784, convertissant le haras du Pin en simple dépôt d'étalons. Enfin, un décret de l'Assemblée constituante du 29 janvier 1790 supprima tous les haras du royaume; à cette époque, le Pin était certainement l'établissement hippique le plus important et le plus florissant du monde. En 1791, les chevaux, juments et poulains furent vendus et dispersés, le domaine fut aliéné et acheté par MM. Morard et La Salle. L'établissement même fut conservé, ainsi que quarante-deux étalons pour le service des juments du voisinage.

M. Wagner fut nommé, à cette date de 1791, directeur du Pin et mourut en fonctions en 1797. Homme sage, il lutta pour empêcher le démembrement complet et tâcher de conserver le noyau de reproducteurs qui maintenait l'existence même du Pin. Il fut vaincu par la tourmente révolutionnaire, car un décret de 1793 supprima le dernier espoir de la prospérité chevaline du pays et les quarante-deux étalons furent vendus à des éleveurs de la contrée. M. Wagner n'abandonna pas le Pin, il protégea l'établissement, ne cessa d'écrire aux représentants pour déplorer la perte des étalons, visita ceux-ci chez les éleveurs, empêcha, autant qu'il était en son pouvoir, le château d'être détérioré par la troupe qui y avait été installée; enfin il finit, en 1795, par faire comprendre la faute qui avait été commise. Les quelques étalons qui avaient pu être retrouvés chez les éleveurs du pays furent rachetés, le plus cher 185 francs en numéraire, ainsi qu'une certaine quantité de poulains et, malgré toutes les difficultés d'entretien, ils contribuèrent à maintenir le mérite de la race locale.

En 1797, M. Wagner meurt et est remplacé par M. de Grimoult (1797-1807). Le Pin reprend lentement un peu d'importance; Napoléon, comprenant l'utilité pour la France d'une administration hippique sérieuse, voulut entre autres que le haras de Louis XIV fut rétabli sur les bases qui lui avaient valu sa renommée. Les domaines furent rachetés et 80000 francs consacrés à la réparation des bâtiments.

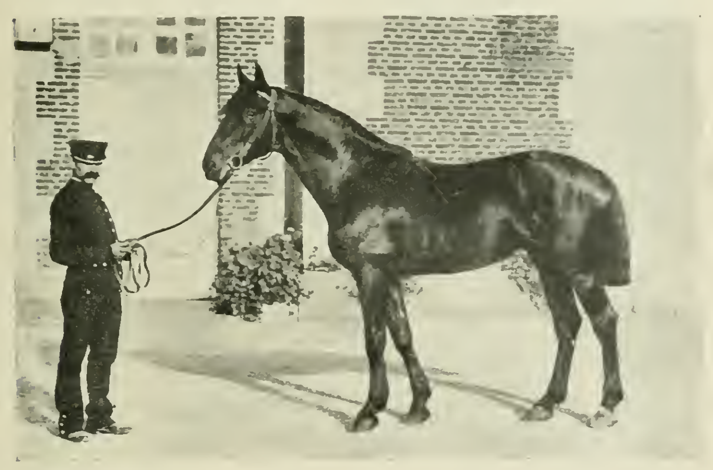
Par décret du 4 juillet 1806, l'empereur prescrivit l'organisation complète de six haras, trente dépôts d'étalons et deux écoles d'expériences. Les six haras étaient ceux du Pin, Langonnet, Pompadour, Pau, Deux-Ponts et de la Manderie de la Venerie.

Plusieurs manèges et écoles d'équitation furent subventionnés à Paris et en province, le gouvernement seul pouvant donner l'impulsion à l'amélioration de la race chevaline et remplir le rôle que la grande propriété jouait alors et joue encore en Angleterre.

Malgré cette organisation si complète, qui devait amener les modifications les plus favorables pour l'espèce chevaline, sous ce règne de guerres tout fut incertain et le succès ne put être aussi complet qu'il eût été permis de l'espérer dans d'autres circonstances.

En 1807, le Pin possédait les meilleurs étalons français et étrangers, l'effectif en était : 12 normands, 11 anglais, 6 prussiens, 8 du Mecklembourg et 3 du Hanovre. Toutes les juments étaient normandes. En 1807, M. d'Avaugour a succédé à M. de Grimoult dans la direction du Pin qu'il conserva jusqu'en 1811, pour la passer à cette date au chevalier d'Abzac qui quitta lui-

même cette fonction en 1818. Les événements politiques, les dernières guerres de l'Empire et l'invasion de 1815 vinrent détruire tout ce qui avait été fait pour les intérêts hippiques depuis 1806. La plupart des étalons précieux du Pin disparurent. On fut obligé de reconstituer l'administration des haras en 1816; elle fut placée, comme auparavant, race et qui eurent plus tard de dignes émules parmi les produits de la célèbre jumenterie du Pin, furent : *Bacha*, *Gallipoly*, *Aslan*, *Massoud*, *Dagord*, *Godolphin*, parmi les arabes; *Tigris*, *Eastham*, *D. I. O.*, *Snail*, etc., parmi les pur sang anglais; *Rattler*, *Jaggar*, *Buffalo*, *Y Topper*, *Cleveland*, etc., parmi les demi-sang. Des juments d'un mérite



Cl. Delton (*Sport Universel Illustré*.)

FUCHSIA

Etalon demi-sang trotteur anglo-normand, par Reynolds et une fille de Lavater. — Record du kilomètre. Père d'un très grand nombre de trotteurs de haut merite.

dans les attributions du ministère de l'agriculture. La race était pour ainsi dire atteinte dans ses sources vives. Ce fut d'abord avec des étalons du pays même que l'on tenta de l'améliorer; mais ils étaient tombés dans un état d'infériorité tel que leur action ne pouvait être salutaire, et il fallut avoir recours aux étalons de pur sang anglais et à leurs descendants. C'est ce mode de procéder qui a toujours été employé depuis, et les quelques essais qui ont été tentés en dehors de cette méthode n'ont servi qu'à prouver sa supériorité. Les chevaux qui marquèrent dans la

hors ligne, de pur sang et de demi-sang, peuplaient les féconds herbages. En peu d'années, le haras du Pin redevint l'orgueil de la Normandie, l'exemple de la France entière et un objet d'envie pour toutes les puissances du monde.

En 1818, le baron de Bonneval prend la direction du Pin qu'il conserve jusqu'en 1832. En 1824 et 1825, quelques votes des Chambres furent funestes aux haras, en décidant plusieurs réductions dans leur budget et en arrêtant ainsi l'élan qui avait été donné à ces établissements. C'est cependant cette période qui vit le Pin doté des étalons de pur

sang anglais désormais célèbres et qui ont jeté les bases de notre élevage national dans cette race pure, élevage qui à l'heure actuelle est si florissant et peut avantageusement lutter avec celui de toutes les autres nations. Il suffit de nommer les *Royal Oak*, *Sylvio*, *Y Emilius*, *Pick-Pocket*, *The Juggler*, *Tipple Cider*, *Napoléon*, qui ont aussi bien marqué dans le demi-sang que dans la race pure.

En 1830, la jumenterie de demi-sang fut supprimée, il ne resta plus que quarante juments de pur sang anglais qui formaient un *stud* unique à cette époque et dont les produits marquèrent d'une façon remarquable comme reproducteurs dans toutes les contrées d'élevage de France. Les noms de *Marmot*, *Impérieux*, *Oscar*, *Y Snail*, *Eylau*, *Amadis*, *Espérance*, *Friedland*, *Marengo*, *Mastrillo*, *Maryland*, *Porthos*, vainqueur du Derby, parmi les mâles; *Frétillon*, *Amie*, *Gringalette*, *Bathilde*, *Corysandre*, parmi les femelles : cette dernière, vainqueur en 1838 du Grand Prix Royal comme le fut *Eylau* en 1839; et un grand nombre d'autres qui sont connus de tous ceux possédant sérieusement les questions hippiques. C'est certainement l'époque la plus brillante du haras du Pin, celle qui, avec la période du prince de Lambesc, avait amené l'établissement à avoir sur l'espèce chevaline une action amélioratrice qui se faisait sentir dans la France entière. Cet état de choses dura jusqu'en 1845. Alors la jumenterie du Pin fut réduite à dix juments, puis enfin, en exécution du décret du 17 juin 1852, cet admirable *stud* fut dispersé, les juments et leurs produits vendus et le Pin fut rangé au nombre des dépôts d'étalons, position qu'il occupe encore aujourd'hui.

Le haras du Pin desservait alors quatre départements : l'Orne, le Calvados, l'Eure et l'Eure-et-Loir. Une centaine d'étalons environ étaient répartis dans vingt-quatre stations. Ces chiffres de stations et d'animaux restèrent à peu près les mêmes jusqu'en 1874.

Sous le deuxième Empire, de 1863 à 1866, on tente, sans succès d'ailleurs, l'application du système consistant à restreindre l'intervention de l'État; on cède aux particuliers des étalons précieux, le Pin subit une phase critique. Mais on revient vite heureusement aux errements précédents, on reprend les étalons à l'industrie particulière, et le régime reste le même, mais dénué de grands moyens d'action jusqu'au 29 mai 1874, date où fut votée la loi organique sur les haras.

L'École des haras fondée par ordonnance du 24 octobre 1840 et installée au Pin, fut supprimée par décret du 20 octobre 1852 et rétablie par la loi organique de 1874; elle est placée sous le commandement du directeur de l'établissement.

L'article 3 de la loi porte que nul ne pourra être officier des haras s'il n'a reçu un diplôme attestant qu'il a satisfait aux examens de sortie de l'École.

Les différents directeurs qui se sont succédé au Pin, depuis le baron de Bonneval, sont :

Comte de Bony	1832-1833
Baron de Coetdihuel. .	1833-1835
Perrot de Thamberg. .	1835-1839
Strubberg	1839-1840
Gayot	1840-1843
De Lespinats.	1843-1847
Houël	1847-1850
De Cornette.	1850-1861
Comte de la Houssaye.	1861-1870
Comte de Pardieu. . .	1870-1879
Comte de Ganay. . . .	1879
De la Fargue Tauzia. .	1879-1885
De Lanney.	1885-1887
Ollivier	1887-1893

En ce moment, le dépôt d'étalons du Pin comporte une circonscription très étendue, comprenant le Calvados (rive droite de l'Orne), l'Orne, l'Eure, la Seine-Inférieure, la Seine-et-Oise et la Seine.

Pour donner une idée du développement pris par l'industrie chevaline dans la circonscription du Pin, il suffit de



Cl. David.

UNE REPRISE D'ÉLÈVES-OFFICIERS DE L'ÉCOLE DES HARAS

faire remarquer qu'en 1877, 29 stations de monte étaient desservies par un effectif de 115 étalons, alors qu'en 1897, 55 stations de monte fonctionnent, comprenant un ensemble de 258 étalons. Ces chiffres sont éloquents, et sont la plus belle réponse à adresser à ceux qui seraient tentés de mettre en doute les résultats excellents donnés par la loi de 1874, que M. Méline, président du Conseil des ministres à la tribune du Sénat, signalait comme une des lois les plus utiles votées depuis vingt-cinq ans. Une des particularités qui affirme la richesse chevaline de la circonscription du Pin est la diversité de races qui s'y rencontrent, races qui ont pu s'y maintenir autochtones, chaque région produisant bien son type spécial d'animaux. Le Calvados, le carrossier de haut luxe et le beau cheval de cuirassiers, deux espèces que toutes les nations nous envient. L'Orne, ce charmant et excellent cheval à deux fins du Merlerault, élégant, soyeux et plein d'énergie, le vrai cheval de notre époque, apte à tous les services en mode de vitesse. L'Orne encore (arrondissement de Mortagne), ce beau et résistant percheron, vrai type du cheval de trait à allures rapides; l'Eure et la Seine-Inférieure, ces très bons animaux d'artillerie, ces cobs dérivés du Norfolk et que les marchands de Paris savent si adroitement, comme chevaux anglais, vendre de gros prix. Partout, à côté de ces races indigènes, l'élevage de la race pure tient une grande place et tout en se conservant dans sa pureté intégrale vient, toutes les fois que l'utilité s'en fait sentir, redonner par des croisements judicieux aux espèces de demi-sang à côté desquelles elle vit, cette vitalité et cet influx nerveux dont celles-ci ont besoin pour rester dans la plénitude de leurs moyens.

VICOMTE DU PONTAVICE DE HEUSSEY.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Les thèses de doctorat deviennent de plus en plus volumineuses et somptueuses. En voici une qui est un véritable monument élevé à l'art français du XIIIe siècle. C'est le beau livre d'Emile Mâle, *L'Art religieux du* XIIIe *siècle en France*, étude sur l'iconographie du moyen âge et sur ses sources d'inspiration, publié chez Ernest Leroux, et illustré de 96 gravures dans le texte et hors texte, car il faut à présent des gravures ! Cet ouvrage est considérable et marque une étape importante dans les annales de la critique artistique. Il se présente sous la forme massive d'une brique de papier, un in-8° de 550 pages. On ne s'aperçoit pas de sa longueur en le lisant, et c'est le meilleur éloge qu'on en puisse faire.

C'est comme une réplique savante au livre poétique et confus de Huysmans, *La Cathédrale*. Mâle a apporté dans son œuvre moins de poésie, un style plus calme, plus de science et plus de méthode. C'est un esprit clair. Nous étions ensemble et dans la même promotion à l'Ecole Normale supérieure, il y a treize ans, et déjà, alors, il annonçait cet esprit de clarté, de lucidité dans le savoir. Avec sa moustache rousse à la gauloise, son nez busqué, son teint haut en couleur, il avait l'air d'un officier d'artillerie un peu myope qui se serait livré à l'étude de l'archéologie. Il se montrait passionné pour les questions d'art, et l'on eût pu croire qu'il suivrait les traces de Homolle et de G. Perrot, notre directeur. Il était féru d'art grec et appelait sa carafe un lécythe. Plus tard, le moyen âge l'attira, comme il attira aussi notre autre camarade Bédier, l'historien des fabliaux, et cette double vocation s'éveilla sans doute sous l'influence de notre maître A. Cartault, qui nous fit un cours très documenté sur la littérature médiévale.

Déjà, à l'école, Mâle ouvrit les volumes de la patrologie. Il a lu le reste pendant dix ans, et voici le travail qu'il rapporte de ses études, une œuvre magistrale qui sait être savante sans être pédante, et dont on peut conseiller la lecture au profane sans crainte de l'ennuyer.

Il a regardé, admiré, étudié, scruté et adoré la cathédrale gothique, et il en a fait jaillir la vie, la beauté, le sens, l'âme même, dans un rayonnement splendide fait des blancheurs de la pierre, des ors des phylactères, de la pourpre et des bleus fulgurants des verrières, des fleurs qui s'épanouissent au remplage des arbres de Jessé, et des teintes merveilleuses qui enluminent les vieux livres d'heures.

Car la cathédrale n'est pas la masse muette et immobile qu'aperçoivent seulement les yeux profanes. Elle vit, elle parle, elle enseigne, elle raconte à l'avenir tout ce que les contemporains de sa naissance ont pensé, souffert, espéré, cru et désiré ; elle ramassse en soi toute la philosophie et toute la métaphysique de son temps, monstrueux léviathan de pierre qui porte sur sa croupe toutes les aspirations, toutes les légendes, tous les préceptes, toute la morale, toute l'âme d'un siècle et d'un âge. Elle demeure lettre close au touriste qui la visite le Baedeker en main ; elle reste pour lui silencieuse et fermée dans un mutisme de sphynge ennemie. Mâle a brisé le charme, déchiré le voile, et fait retentir sous la nef la mélodie poétique et douce des couleurs et des souvenirs, le concert mystique que font les statues, les fleurs, les bêtes accrochées aux angles du temple, les accords mystérieux qui sortent de ces murs sculptés, en musique divine et troublante.

C'est surtout en matière d'art religieux qu'il faut discerner ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas. L'art n'est pas là pour lui-même : il doit enseigner, et partout il se subordonne à la grande loi de la symbolique chrétienne. La cathédrale est un livre bâti et sculpté ; elle est le cathéchisme du pauvre, la Bible de la sainte plèbe de Dieu. Tout ce qu'il était utile à l'homme de connaître : l'histoire du monde depuis sa création, les dogmes de la religion, les exemples des saints, la hiérarchie des vertus, la variété des sciences, des arts et des métiers, lui était enseigné par les vitraux de l'église ou par les statues du porche.

Là, tout a un sens caché. L'église est orientée au levant, symbole de l'ère nouvelle qui apparaît ; sur le côté nord, côté du froid et de la nuit, on ne représenta que des scènes ou des personnages de l'Ancien Testament ; ceux du Nouveau sont au sud, du côté que le soleil réchauffe. A l'ouest, là où le soleil meurt, c'est le jugement dernier : le soleil couchant éclaire cette grande scène du dernier soir du monde. Les personnages sont disposés hiérarchiquement ; la droite et le haut sont les places d'honneur. Ordonnance, symétrie, arithmétique, tout cela fait partie des principes de cet art, dont le caractère est l'impersonnalité diffuse, car l'artiste était l'interprète anonyme de toutes les velléités de sa génération ; l'individu même médiocre était soulevé par le génie de son siècle.

Toute cette symbolique est souvent naïve

ou captieuse. N'importe, il faut la connaître; elle est la clé de ce langage chiffré de la pierre. Langage chiffré? Quel nom conviendrait mieux à ces combinaisons que nous offrent les murs des cathédrales. Pourquoi douze apôtres? Parce que douze est le chiffre qui représente l'Eglise universelle. Suivez bien ceci, je vous prie. Douze est le produit de trois multiplié par quatre. Trois? C'est la sainte Trinité, c'est l'âme qui en émane; en un mot, c'est l'ensemble des faits qui appartiennent au monde moral et spirituel. Quatre? C'est le nombre des éléments, c'est le symbole du monde matériel et sensible. Multiplier 3 par 4, c'est mêler, confondre, compléter le monde spirituel et le monde concret, l'âme et la matière, c'est symboliser l'univers pénétré du souffle de Dieu. Et sept? Pourquoi ce nombre est-il divin? Parce qu'il est l'addition de 4 et de 3, de l'esprit et de la matière; aussi la vie entière est-elle dominée par ce chiffre sept : les sept âges de la vie, les sept vertus, les sept demandes du *Pater*, sept sacrements, sept péchés, sept planètes, les sept jours de la création; c'est une symphonie juste et concertante, image du monde, harmonieuse idée de Dieu, que rendent sensible les sept tons de la musique grégorienne. Je cite ces cas curieux, — lisez aussi, dans le livre, *le Tau* de Gédéon, — pour marquer une tournure d'esprit qui explique l'art très spécial, l'art symbolique de cette époque, l'art image et esclave de la littérature et de la théologie, en un temps où Dante échafaudait pareillement sa *Divine comédie* sur des calculs de 3 et des multiples de 3, et où saint Thomas, dans sa *Somme*, rédigeait tous les grands principes qui allaient présider à l'architecture, — une des formes de la philosophie.

Dans cet art, tout est symbole. C'est ne rien voir que de s'en tenir à la lettre, c'est comprendre à contresens. Il faut pénétrer l'esprit. Il fallait donc éclairer les symboles tangibles des murailles, statues, ornements, bas-reliefs, vitraux, en projetant sur eux la lumière des textes des théologiens.

Mâle a cité une quantité innombrable de ces symboles. Et il n'a pas pu tout épuiser. Encore aujourd'hui, à l'église de Pontoise, au-dessus des fonts baptismaux, il y a une colombe pendue à une corde qui joue dans une poulie pour la faire descendre — tel le Saint-Esprit — sur le front du nouveau-né.

Il y a, à Léon, dans le Panthéon des rois, un plafond à fresque bien antérieur au XIIIe siècle. C'est une crypte basse, soutenue par des piliers trapus et unis, et arrondie en voûtes qui se coupent. Sous l'une de ces coupoles repose Doña Urraca. Au-dessus d'elle, le vieux plafond représente le Christ, entouré de quatre motifs bizarres; ce sont quatre personnages drapés, dont l'un a une tête d'homme, le suivant une tête d'aigle, le troisième une tête de bœuf et le dernier une tête de lion. Est-ce une fantaisie irrévérencieuse de l'ornemaniste? Non, certes, car ils ont un sens clair au regard du théologien. C'est eux que vit Ézéchiel, près du fleuve Chobar; saint Jean les revit autour du trône de Dieu : ils symbolisent les quatre évangélistes. L'homme, c'est saint Mathieu, l'historien des ancêtres de Jésus-Christ suivant la chair; le lion, c'est saint Marc, qui a parlé de la voix qui crie dans le désert; le veau, c'est saint Luc, qui raconte le sacrifice offert par Zacharie, car le veau est l'animal du sacrifice; l'aigle, c'est saint Jean, qui a vu Dieu, comme l'aigle regarde le soleil. Est-ce tout? non, car ces quatre animaux, c'est aussi la représentation des quatre moments de la vie de Jésus-Christ, — de savoir pourquoi, cela est si subtil que je vous renvoie au livre, faute de place; — et encore le symbole des quatre vertus de la vie, car la théologie enseigne qu'un chrétien, pour faire son salut, doit être à la fois un homme, un aigle, un lion et un veau. Et voilà pourquoi ces quatre bêtes, — y compris l'homme, — figurent dans toutes nos cathédrales : je ne sache pas qu'on les voie ailleurs portraiturées comme à Léon, en têtes de bêtes sur des épaules humaines.

Cette invention date apparemment de l'époque byzantine, — et quel beau travail encore ce serait que de compléter celui de Mâle, qui a pris le XIIIe siècle en bloc et pour lui-même, en faisant l'étude des antécédents de cette brillante époque, en suivant le développement des germes qui ont abouti à cet épanouissement. Mâle a vu le sujet, il n'a pas eu le loisir de s'y arrêter, et ce serait une tâche écrasante, qui a déjà lassé et épuisé Didron et Grimouard de Saint-Laurent. Mais il serait intéressant de suivre à la trace ces symboles, à travers les mosaïques du Ve siècle, les miniatures byzantines, les ivoires carolingiens, l'art roman, l'art gothique; de voir par exemple l'art des catacombes reculer devant l'horreur de la crucifixion, l'art roman attacher le Christ à une croix gemmée comme à un pinacle, couronne en tête, en triomphateur. « L'art de la fin du XIIIe siècle, moins dogmatique et plus humain, ferme les yeux de Jésus sur la croix, incline sa tête, détend ses bras, essaye enfin de nous attendrir et s'adresse à notre sensibilité plus encore qu'à notre intelligence. »

Il a bien connu et bien caractérisé ce

siècle dont il sait et ressent toutes les aspirations et tous les préférences.

Le XIIIe siècle est le siècle des encyclopédies. A aucune autre époque on ne publia autant de sommes, de miroirs, d'images du monde. Saint Thomas d'Aquin coordonne alors toute la doctrine chrétienne, Jacques de Voragine réunit en un corps les plus célèbres d'entre les légendes des saints, Guillaume Durand résume tous les liturgistes antérieurs. Vincent de Beauvais embrasse la science universelle. Le monde chrétien prend une pleine conscience de son génie. La conception de l'univers qui avait été élaborée par les siècles antérieurs arrive à sa parfaite expression. Les universités, qui venaient d'être créées dans toute l'Europe, et surtout la jeune université de Paris, crurent qu'il était possible de bâtir l'édifice définitif du savoir humain, et elles y travaillèrent avec ardeur.

Or, pendant que les docteurs construisaient la cathédrale intellectuelle qui devait abriter toute la chrétienté, s'élevaient nos cathédrales de pierre, qui furent comme l'image visible de l'autre. Le moyen âge y mit toutes ses certitudes. Elles furent, à leur manière, des sommes, des miroirs, des images du monde. Elles furent l'expression la plus parfaite qu'il y eut jamais des idées d'une époque.

Des symboles ? Si vous vous reportez à ce que je vous disais ici même en vous parlant de *la Cathédrale* de Huysmans, vous en retrouverez beaucoup, copieusement expliqués. Mâle nous en apporte par centaines, et admirablement classés; il a fait, d'après la pierre et le verre, l'encyclopédie du siècle qu'il a étudié, avec une netteté de lignes, une ampleur de plan, une simplicité de conception qui convenaient au sujet et qui rappellent l'esthétique même dont il nous entretient.

Ce plan, ce fut celui de Vincent de Beauvais dans son *Speculum Majus*, l'œuvre colossale où toute cette époque se reflète fidèlement et complètement. Il adopta pour le classement de son immense matière l'ordonnance la plus grandiose qu'on ait rêvée, le plan même du monde et de son créateur, et il la divisa en quatre parties, qui sont le réseau même dont Mâle enveloppe la cathédrale :

1° Le miroir de la nature : et voici, sur les murs des églises, toute l'histoire du monde, sa création, sa signification, le monde symbole de l'idée divine, les animaux symboles des vertus et des dogmes, expliqués amplement, comme nous l'avions déjà dit ici en parlant du livre de Huysmans, dans les *Bestiaires*, les *Volucraires*, les *Lapidaires*, et conçus spécialement d'après le *Speculum Ecclesiæ* d'Honorius d'Autun, dont l'auteur semble exagérer l'influence en réduisant à cette seule origine les inventions des artistes. Il est plus vraisemblable qu'elle ne fut qu'une des multiples sources où s'alimenta la symbolique. On ne voit pas non plus comment ni pourquoi l'auteur veut refuser à la Faune et à la Flore sculpturales toute la portée symbolique qu'il semble réserver de préférence aux personnages : les bestiaires sont cependant assez explicites.

Quiconque, déclare-t-il, étudiera sans parti pris la faune et la flore décorative du XIIIe siècle, n'y verra qu'un œuvre d'art pur. Aucune idée dans cet art charmant, mais un tendre et profond amour de la nature. Les sculpteurs du moyen âge, livrés à eux-mêmes, ne s'embarrassaient plus de symboles : ils redevenaient peuple, ils regardaient le monde avec des yeux émerveillés d'enfant.

Voyez les créant la magnifique flore du XIIIe siècle. Ils ne cherchent pas à lire, dans les jeunes fleurs du mois d'avril, le mystère de la chute et de la rédemption. Aux premiers jours du printemps, ils vont dans les forêts de l'Ile-de-France, où d'humbles plantes commencent à percer la terre. La fougère, enroulée sur elle-même comme un puissant ressort, est encore couverte d'une bourre cotonneuse, mais, le long des ruisseaux, l'arum est déjà près de s'épanouir. Ils cueillent les bourgeons, les feuilles qui vont s'ouvrir, et les regardent avec cette curiosité tendre et passionnée que nous ne sentons que dans la première enfance et que les vrais artistes conservent toute leur vie. Les lignes puissantes de ces jeunes plantes qui se tendent et aspirent à être, leur semblent pleines de grandeur par l'énergie concentrée qu'elles expriment, vraiment monumentales. D'un bourgeon qui va s'entr'ouvrir, ils feront le fleuron qui termine un pinacle. Des pousses qui sortent de terre, ils orneront la corbeille d'un chapiteau. Les chapiteaux de Notre-Dame de Paris, surtout les plus anciens, sont faits de ces feuilles printanières, tout engorgées de jeune sève, qui semblent vouloir, dans leur élan, soulever les tailloirs et les voûtes.

Cette réserve ne nous paraît assez fondée, et entame inutilement la vaste unité de la conception symbolique de l'univers.

2° Le miroir de la science : et voici les métiers, les travaux et les jours, les géorgiques de pierre, les calendriers illustrés, le trivium et le quadrivium d'après Martianus Capella et aussi sans doute d'après d'autres , la philosophie, l'alchimie et la vanité du produit matériel du travail, la richesse, symbolisée par les roues de Fortune, — ces roues édifiantes qu'on voit au fronton des cathédrales, et dont la tradition s'est conservée dans les usages populaires. N'y a-t-il pas, à Douai, dans le cortège du géant Gayant, une roue de fortune qui tourne sur un char et qui met tantôt au pinacle, tantôt au-dessous, les personnages, types divers de la société, cloués sur sa jante?

3° Le miroir moral : et voici représentés figurément les vices, les vertus, la vie

contemplative, d'après le poème de Prudence, la *Psychomachie,* inspirée de Tertullien. On voit là, sous formes de petits médaillons bien curieux, les mêmes thèmes reproduits sur les cathédrales de toutes les régions. C'est bien là ce catéchisme de pierre dont parle Hugues de Saint-Victor.

4° Le miroir historique. C'est le plus vaste. La cathédrale raconte toutes les annales de l'humanité, avec cette particularité que l'Ancien Testament est offert comme un premier essai du Nouveau, qui le double et le complète, de façon que les siècles, depuis l'origine, chantent tous la gloire du Christ et de la Vierge. C'est un splendide et important défilé que la revue de toutes ces statues de pierre, les patriarches, les rois, les prophètes, formant au Christ un cortège majestueux tout entier orienté vers la Croix et le Golgotha, dans une ordonnance que reproduira le plan du *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet. Et quelles étonnantes et audacieuses interprétations de la Bible, dont le sens littéral doit s'effacer sous le sens mystique, et est-il rien de surprenant comme d'entendre un Origène plaisanter l'Ancien Testament pris au pied de la lettre :

« Qui est assez stupide, dit-il, pour croire que Dieu, comme un jardinier, ait fait des plantations dans l'Éden et y ait mis réellement un arbre nommé arbre de vie ? »

A son sens, l'Eden désigne et annonce l'Eglise future. Et ailleurs :

A-t-il à expliquer le passage de la Genèse où il est dit que Dieu fit pour Adam et Eve des tuniques avec des peaux de bêtes, il dit : « Quelle est l'intelligence bornée, quelle est la vieille femme qui voudrait croire que Dieu ait égorgé des animaux pour faire ensuite des vêtements, à la manière des corroyeurs? » Pour éviter une pareille absurdité, il faut entendre, d'après lui, que les tuniques de peau désignent la mortalité qui suivit la faute. « C'est ainsi, ajoute-t-il, que l'on doit apprendre à trouver des trésors cachés sous la lettre. »

Saint Augustin pensa de même, après saint Ambroise, et Isidore de Séville vulgarisa cette méthode allégorique pour le moyen âge, qui l'inscrivit en sculptures sur les murs de la cathédrale, avec une ingéniosité amusante. En voulez-vous un exemple, dans le sacrifice d'Abraham :

Isaac est une figure de fils de Dieu comme Abraham est une figure de Dieu le père. Dieu, qui devait donner son fils pour les hommes, a voulu laisser entrevoir le grand sacrifice au peuple de l'ancienne loi. Tout le passage de la Bible où le sacrifice d'Abraham est raconté est rempli de mystères. Chaque mot doit être pesé. Par exemple, les trois jours de marche, qui séparent la demeure d'Abraham du mont Noria, signifient les trois âges du peuple juif, d'Abraham à Moïse, de Moïse à Jean-Baptiste, de Jean-Baptiste au Seigneur. Les deux serviteurs qui accompagnent Abraham sont les deux fractions du peuple juif : Israël et Juda. L'âne qui porte les instruments du sacrifice sans savoir ce qu'il fait, est la synagogue ignorante. Enfin, le bois qu'Isaac a chargé sur l'épaule est la croix même de Jésus-Christ.

C'est par cette méthode que les artistes firent, conformément avec les théologiens, concourir tout l'Ancien Testament à la glorification du Christ.

Parmi les prophètes, qui ont annoncé le Messie, Isaïe apparaît souvent grâce à sa prédiction connue sur Jessé.

Le chapitre est un peu court, et les *arbres de Jessé* mériteraient une fois pour toutes une étude complète, qui irait depuis le pilier de marbre du vestibule de saint Jacques de Compostelle, en Corogne, jusqu'à la belle verrière de Beauvais et aussi celle, trop inconnue, de Triel (Seine-et-Oise). Jessé — un mot hébreu qui signifie : celui qui a l'Etre — descend de David et d'Abraham, et fut ancêtre du Christ. L'intérêt de cette généalogie était de réunir l'ancienne alliance à la nouvelle ; le Messie est un rejeton de l'arbre de Juda, et comme *rejeton* se dit en hébreu *netser* qui ressemble à *Nazareth*, Jésus de Nazareth, c'est le rameau fleuri qui fait revivre le vieil arbre. On fit le même jeu de mots sur *Virga* et *Virgo*. L'arbre de Jessé, — un arbre qui sort des flancs de Jessé et dont les branches portent chacune un roi, — est le premier des arbres généalogiques. Ce fut un des motifs les plus répandus : il y en a partout, jusque dans la rue Saint-Denis, à l'angle de la rue des Prêcheurs. Les galeries qui surmontent les portails des cathédrales sont des arbres de Jessé étalés, développés. A Notre-Dame de Paris, les prétendus rois de France sont ainsi les rois de David. Le drame liturgique et le théâtre sont nés de ces figurations en procession.

Suivant l'ordre des temps, voici ensuite l'Evangile, représenté en conformité avec l'Ancien Testament, Jésus devenant un second Adam, la Vierge, une nouvelle Eve, les Mages, les Noces de Cana, la Passion, la vie de la Vierge, toute la légende dorée, et aussi l'antiquité profane, les sibylles qui ont prophétisé le Christ, Virgile qui l'a annoncé :

Jam nova progenies cœlo demittitur.

Il n'est pas moins intéressant de lire sur les verrières ou dans les galeries de statues les aventures bien romanesques des

saints de la *Légende dorée* de Jacques de Voragine ou des *Lectionnaires*, les infortunes pitoyables de saint Eustache, les aventures de saint Georges, ce Persée, de saint Christophe, cet Hercule ; de saint Érasme, qui préserve de la colique, de saint Jacques de Compostelle, qui sauva la vie d'un jeune homme injustement condamné à la potence. Mâle a vu la représentation de cette scène à Tours, qui était sur le chemin de la Corogne. Sait-il qu'elle est représentée en petits tableaux de verre très complets, d'abord dans l'église de Triel (où on lit aussi sur les vitraux toutes les légendes relatives à saint Nicolas, patron des jeunes filles), et aussi sur un beau vitrail de Frasnes-lez-Buisnenal, en Belgique ?

C'est un spectacle saisissant que ces tableaux de pierre où figure toute l'histoire du monde, l'antiquité sacrée, l'antiquité profane, l'histoire de France, l'Apocalypse, et aussi l'histoire future, la vie future, le jugement dernier, aboutissement terrible de toute cette agitation des créatures de Dieu sur cette terre.

C'est un détail infini, où l'attention ne se lasse pas. E. Mâle a dressé l'inventaire complet et méthodique de toutes ces richesses.

Le livre est assez nettement composé pour qu'il soit possible d'y trouver aisément la page qui expliquera le sens de telle ou telle figuration, de tel motif qui nous frappera sur une cathédrale gothique ; chacun des thèmes a sa place marquée logiquement, et cet intéressant lexique de la symbolique est d'un maniement facile, malgré son volume.

S'il vaut par l'abondance et la fécondité du détail, il ne vaut pas moins par l'impression d'ensemble, par la belle ordonnance, par la sûreté et la pureté de la forme, et surtout par le sentiment qui l'anime et le soutient, l'amour de son sujet, la religion de cet art élégant et émouvant, l'admiration pour ces œuvres si grandioses, si pleines de pensée, d'élévation, de foi et de philosophie.

Après cette lecture, la cathédrale se transfigure, s'anime, se poétise, s'éclaire d'une auréole lumineuse, d'un nimbe mystique et d'un sens éclatant.

La conclusion est inspirée par cette admiration chaleureuse et noble qui force la nôtre et nous entraîne :

Victor Hugo, dans un des chapitres de *Notre-Dame de Paris*, où la lumière se mêle à tant d'ombre, disait : « Au moyen âge, le genre humain n'a rien pensé d'important qu'il ne l'ait écrit en pierre. » Nous avons démontré laborieusement ce que le poète avait senti avec l'intuition du génie.

L'erreur de notre temps a été de se figurer, après Hugo et Viollet-Le-Duc, les artistes du moyen âge comme des esprits inquiets, des révoltés, des penseurs, voire des précurseurs de la Révolution. C'est le contrepied de la vérité. Les artistes ont été les dociles interprètes du dogme établi.

Dans la cathédrale tout entière, on sent « la certitude de la foi, et nulle part le doute ». Approchons-nous avec l'auteur de ce temple où il a vécu, rêvé, senti et communié avec l'âme du passé :

Approchons-nous. Au porche nous rencontrons d'abord Jésus-Christ, comme le rencontre tout homme qui vient en ce monde. Il est la clef de l'énigme de la vie. Autour de lui, une réponse à toutes nos questions est écrite. Nous savons comment le monde a commencé et comment il finira. Notre histoire à nous-mêmes est écrite à côté de celle de ce vaste univers. Nous y apprenons que notre vie doit être un combat : lutte contre la nature à chaque mois de l'année, lutte contre nous-mêmes à tous les instants, éternelle psychomachie. A ceux qui ont bien combattu, des anges, du haut du ciel, tendent des couronnes. Y a-t-il place ici pour un doute ou seulement pour une inquiétude d'esprit ? Pénétrons dans la cathédrale. La sublimité des grandes lignes verticales agit d'abord sur l'âme. L'église par sa seule beauté agit comme un sacrement. Là encore nous retrouvons une image du monde. La cathédrale, comme la plaine, comme la forêt, a son atmosphère, son parfum, sa lumière, son clair obscur, ses ombres. Sa grande rose, derrière laquelle le soleil se couche, semble être, aux heures du soir, le soleil lui-même, prêt à disparaître à la lisière d'une forêt merveilleuse. Mais c'est un monde transfiguré où la lumière est plus éclatante que celle de la réalité, où les ombres sont plus mystérieuses. Déjà nous nous sentons au sein de la Jérusalem céleste, de la cité future. Nous en goûtons la paix profonde. Le bruit de la vie se brise aux murs du sanctuaire et devient une rumeur lointaine. Voilà bien l'arche indestructible contre laquelle les vents ne prévaudront pas. Nul lieu au monde n'a empli les hommes d'un sentiment de sécurité plus profonde. Ce que nous sentons encore aujourd'hui, combien plus vivement le sentirent les hommes du moyen âge !

Symbole de foi, la cathédrale est aussi symbole d'amour. Tous y travaillèrent : le peuple, le bourgeois, le riche, l'artiste, les morts mêmes, qui dorment sous les pierres tombales, les pieds contre un lévrier. Toutes ces pages de la fin du livre sont l'hymne émue de la cathédrale française du XIIIe siècle, qui a précédé toutes celles de l'Europe, et qui n'a jamais été égalée pour sa simplicité grandiose dans l'universalité de ses enseignements.

Il n'y a rien en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Angleterre, qui puisse se comparer à Chartres. Nulle part on ne trouve une pareille richesse de pensée. Si l'on songe à tout

ce que les guerres religieuses, le mauvais goût et les révolutions ont détruit dans nos cathédrales, la riche Italie elle-même paraîtra pauvre. Dans le domaine de l'art, la France n'a jamais rien fait de plus grand.

Nous avons parlé longuement de ce livre, parce qu'il apporte un élément nouveau à notre connaissance du moyen âge et à nos motifs d'admiration pour cet art peu accessible. Le monde artiste et savant lui a fait l'accueil qu'il méritait. Le grand public ne le soupçonne pas : nous avons voulu le lui signaler et lui rendre ce que Mâle a rendu à la science. Vulgarisateur de la patrologie et de la théologie du moyen âge, souveraine inspiratrice de l'art de cette époque, il mérite de ne pas rester confiné dans les barrières fermées du monde savant et d'être vulgarisé à son tour dans les masses, puisque c'est pour la masse que s'élevèrent, grandirent, s'ornèrent et parlèrent nos grandes cathédrales, qui attirent à présent, outre les fidèles d'autrefois, les touristes des temps nouveaux, snobs, oisifs, amateurs, artistes et détenteurs de billets circulaires.

***

En recevant cette petite brochure, *Éloge de Racine*, par l'abbé Pierre Vignot, publiée chez Poussielgue, je revoyais le pittoresque décor qui la vit naître. C'était à la Ferté-Milon, il y a quelques mois ; nous accompagnions une députation de l'Académie française, qui venait dans la ville natale du grand poète célébrer son centenaire. Non loin de la mairie devant laquelle Racine nu, mal drapé d'un péplum, mais coiffé de sa perruque, semble songer sévèrement à David d'Angers, qui l'a ainsi statufié ; en haut du chemin montant décoré de sapins, dans l'église en fête, pavoisée aux armes de Racine, une nombreuse assistance, présidée par Mgr Deramecourt, évêque de Soissons et de Laon, écoutait l'abbé Vignot, qui nous parlait en chaire de ce janséniste qui fit *Athalie*. Le clergé n'a pas eu souvent l'occasion ou le désir de s'expliquer sur le compte de Racine ; si le théâtre est né de l'église, le fils et la mère sont restés en assez mauvais termes. Les pages de l'abbé Vignot sont excellentes, et j'en voudrais voir plusieurs dans les anthologies où l'on conserve les jugements de la critique sur nos grands auteurs. Nous avons tous pleinement goûté cette forme sûre, nette, précise et sobre, ces jugements parfois revisables, mais toujours agréablement formulés. Lisez au moins cette page sur le goût, écrite par un homme qui sait ce dont il parle :

A la Cour il pouvait se croire encore dans ce Midi qui l'avait choqué. Le doge de Gênes était moins dépaysé dans l'éblouissement de la galerie des Glaces que cette muse en habit gris. Qui lui avait enseigné ces élégances unies ? Sa vraie patrie était ailleurs. Ou plutôt, — évitons que l'on nous soupçonne, à votre égard, de partialité, — toute riche nature a plusieurs patries : Racine en eut trois. D'abord la Grèce, qu'il eut l'avantage de ne connaître que par les livres. Entre des Romains comme Corneille ou Bossuet et des Gaulois comme La Fontaine ou Molière, il fut Grec ; timidement, à la façon d'un excellent écolier qui a cultivé le jardin de M. Lancelot; pourtant il conserva du terroir attique ce parfum que nul ne surpasse. Il eut aussi Port-Royal des Champs, où il prit la méthode serrée des solitaires pour l'appliquer à des sujets plus riants. Mais il eut avant tout votre coin d'Ile de France. Un critique demande si l'on se douterait que Racine fut le compatriote de La Fontaine. C'est qu'il ne l'est pas le moins du monde ! C'est que la Ferté-sur-Ourcq est à cent lieues de Château-Thierry ! C'est que rien ne se ressemble moins que le Valois et la Champagne, sinon le tragique et le fabuliste ! Celui-ci, certes, est de mon pays, plus net et plus éclatant. Et que votre Racine aussi est bien du sien, — pays, non de côtes brûlées, mais de souples horizons et de feuillées murmurantes, non de crus capiteux, mais de belles sources canalisées pour arriver sans circuit et sans déchet à leur terme, bassins qui attendent les cygnes ! Qu'elle a bien l'air de s'être amassée ici, cette nappe de poésie limpide et régulière comme les eaux descendues de la colline des Effontenieux ! Tous deux sont du meilleur sang français; mais le vôtre, messieurs, est proprement, eût dit Ronsard, le sang valésien. D'autres garderont sa tombe et ce que, au bout de deux siècles, peut laisser dans un cercueil un trésorier général de France, quelques ossements disjoints et une paire d'éperons dorés ; son âme charmante est parmi vous.

Il convenait de signaler cette brochure, et le jugement général qui y est porté est de ceux dont pourront et devront tenir compte les futurs historiens et critiques des tragédies raciniennes.

Léo Claretie.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

L'homme ne cherche pas le moyen de vieillir, au contraire, et c'est une sorte de rajeunissement que de faire vieillir ce qui est autour de soi. L'industrie s'est appliquée à donner rapidement par des procédés spéciaux à certains produits du sol les qualités que l'âge seul jusqu'à présent avait pu leur procurer; on peut ainsi en jouir plus vite : tels le vin, l'alcool qu'on vieillit par l'électricité. Voici maintenant le bois qui va subir un traitement analogue. On sait que dans toutes les industries du bois et notamment dans la charpente, la menuiserie du bâtiment et l'ébénisterie, il faut des bois secs, très secs même, s'il s'agit de travaux de précision tels que la fabrication des instruments de musique ou des appareils de photographie; certains fabricants ont en magasin des bois qui sont coupés depuis quarante ou cinquante ans; ils constituent un capital immobilisé et nécessitent un loyer souvent élevé pour leur logement. Ce n'est pas d'hier qu'on a cherché à obtenir rapidement le vieillissement artificiel; mais jusqu'à présent on réussissait mal, soit qu'on procédât par l'étuvage qui fait fendre le bois, soit qu'on procédât par injection de matières inertes destinées à remplacer la sève. C'est ce dernier procédé qui est le meilleur, mais avec les pompes les plus puissantes on n'était pas arrivé jusqu'à présent à faire pénétrer ces liquides au cœur même du bois. C'est l'électricité qui a permis à M. Nodon-Bretonneau d'obtenir un résultat complet et pour ainsi dire automatique.

Sa méthode est basée sur une expérience déjà ancienne de Daniell, l'inventeur de la pile au sulfate de cuivre; si on met une goutte de mercure dans un tube horizontal contenant de l'eau acidulée et qu'on fasse traverser cette eau par un courant électrique, la goutte métallique se déplace dans le sens du courant. On a pensé que la sève se comporterait comme la goutte de mercure et qu'on pourrait l'éliminer complètement par le passage du courant, et l'expérience a confirmé la théorie; aujourd'hui une usine établie aux portes de Paris fonctionne sur ce principe. Industriellement voici comment les choses sont disposées : une grande cuve D étanche (fig. 1) porte vers le fond un plateau mobile H soutenu par des vérins V qui permettent de l'élever ou de l'abaisser à volonté; c'est sur ce plateau qu'on loge les madriers à traiter B. Dans la cuve on a mis le liquide contenant en solution les produits convenables pour remplacer la sève par une matière solide aseptique et

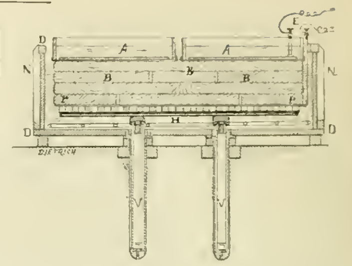


Fig. 1. — Vieillissement artificiel du bois.

DD, cuve en bois contenant une solution neutre destinée à remplacer la sève; H, plateau monté sur des vérins V et chargé des pièces de bois B à traiter; NN, niveau du liquide dans la cuve; A, vases poreux contenant de l'eau; E, électrodes amenant le courant. Dès que le courant passe, la sève est chassée et remplacée par le liquide de la cuve.

incombustible. Plusieurs matières ont été essayées et la plus employée est le bororésinate de soude. Par-dessus la pile de bois, qui plonge dans le liquide NN presque jusqu'à sa partie supérieure, on dispose des cuvettes A en matière poreuse telle que du feutre épais qu'on remplit d'eau dans laquelle trempe une lame de plomb.

Les choses étant ainsi disposées, on relie le plateau inférieur au pôle positif d'une dynamo et les vases poreux supérieurs au pôle négatif. On a soin d'entretenir la solution à une température d'environ 35 degrés au moyen d'un serpentin dans lequel on fait circuler de la vapeur.

Sous l'action du courant électrique la sève se déplace, sort des pores du bois où elle est remplacée au bout de quelques heures par la solution de la cuve.

On retire alors les bois et on les fait sécher à une douce température pendant une quinzaine de jours. Au bout de ce temps ils sont prêts à être utilisés.

On a fabriqué des portes, des fenêtres et même des pianos avec diverses essences ainsi traitées, et au bout d'un an aucun jeu ne s'était produit. Si le procédé est réellement pratique et économique, il donnera lieu à une véritable révolution dans les nombreuses industries qui utilisent le bois comme matière première.

* * *

La fumée produite par le charbon de terre a des inconvénients dont on se préoccupe depuis longtemps, puisque déjà au XVII[e] siècle, on avait pris des mesures de réglementation en Angleterre contre ceux qui en produisaient une trop grande

quantité. Depuis lors, le mal n'a fait qu'empirer à mesure que l'industrie s'est développée, et dans les grands centres industriels tout est noir, même les poumons des habitants. A diverses époques, on a ouvert des concours pour réaliser les meilleurs foyers fumivores, et on est déjà arrivé à des résultats appréciables ; mais le dernier mot n'est pas encore dit. La fumée est composée principalement de particules solides de charbon non brûlé et de vapeurs de goudron provenant de la distillation du charbon consommé ; ce sont ces différents produits qu'il faut supprimer, soit en empêchant leur production, soit en les recueillant avant leur sortie de la cheminée. Les systèmes expérimentés et donnant des résultats satisfaisants sont très nombreux ; mais ils sont souvent d'une installation assez coûteuse, et leur conduite est parfois assez délicate ; de là vient probablement qu'ils ne se généralisent pas aussi rapidement qu'on le désire. Voici un système très simple (fig. 2), imaginé par M. Lion, qui a l'avantage de pouvoir s'adapter facilement sans rien changer à l'installation existante. Il consiste à disposer dans l'intérieur de la cheminée une petite hélice H en face de laquelle sont disposés des ajutages A et V qui lui envoient de l'eau et de la vapeur ; elle tourne alors avec une grande vitesse, en divisant l'eau en une infinité de gouttelettes. Le sens de rotation de l'hélice est, en outre, disposé de façon à activer le tirage.

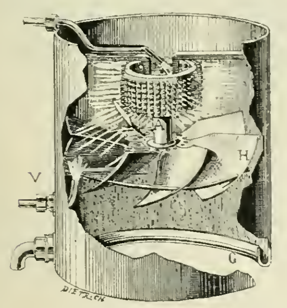


Fig. 2. — Appareil pour lavage de la fumée.

A, ajutage amenant l'eau ; V, ajutage amenant la vapeur sur l'hélice H, qui divise l'eau en pluie ; G, gouttière recueillant l'eau souillée. La fumée traversant la pluie artificielle créée dans la cheminée se débarrasse des particules de charbon et des vapeurs lourdes de goudron.

La fumée est obligée de traverser cette pluie avant de s'échapper, de sorte que les vapeurs de goudron sont condensées et les gaz ammoniacaux dissous ; d'autre part, les particules solides sont entraînées par les gouttes d'eau, qui viennent ensuite ruisseler le long des parois de la chambre où se trouve l'hélice ; l'eau, ainsi chargée de toutes les impuretés de la fumée, vient se rassembler dans une gouttière G d'où elle s'écoule. On peut la recueillir dans des bacs si on désire utiliser les sous-produits qu'elle contient. Le charbon, finement divisé, peut être obtenu par décantation et a de nombreuses applications ; les eaux ammoniacales peuvent également être employées en agriculture. Mais tel n'est pas le but du procédé, et la plupart du temps on laissera simplement perdre l'eau d'épuration ; l'essentiel, c'est que la fumée soit lavée aussi complètement que possible, et les essais qui ont été faits jusqu'à présent avec l'appareil paraissent démontrer son efficacité. Il serait à désirer qu'au moment où les calorifères des grands immeubles et les stations centrales d'électricité se multiplient dans les grandes villes, on disposât d'un système simple et peu coûteux qu'on pût imposer à tous.

*
* *

On attribue souvent bien à tort aux ustensiles de cuisine en cuivre les cas d'empoisonnement qui se produisent de temps en temps. Dans bien des ménages, on ne voudrait pour rien au monde se servir de casseroles non étamées, et c'est cependant dans l'étamage que réside le poison. Si on s'en rapporte à l'étymologie de son nom, l'étameur ne devrait employer que de l'étain ; mais l'étameur est généralement originaire d'un pays où l'on passe, à tort ou à raison, pour être assez âpre au gain, et il lui arrive de mélanger à son étain du plomb dont le prix est beaucoup moins élevé. Or si l'étain est inoffensif, on ne saurait en dire autant du plomb dont le contact avec des matières destinées à l'alimentation est un danger permanent.

Il y a donc lieu de se méfier de l'étamage aussi bien que des soudures, et il est préférable d'employer directement la casserole en cuivre que de la faire étamer avec un alliage de plomb ; il serait bon de faire, au moins de temps en temps, analyser le métal, ce qui est très facile en en détachant, au moyen d'un canif, un petit fragment sur les bords et en le portant au pharmacien ; par un réactif qu'il a toujours sous la main, il pourra constater immédiatement la présence du plomb.

*
* *

Il y a un préjugé qui est encore répandu chez beaucoup de petits cultivateurs : c'est que l'engrais chimique épuise le sol. Leurs pères, disent-ils, obtenaient sans cela des

récoltes. Ils ne se rendent pas compte d'une chose, c'est que, autrefois, un revenu beaucoup moindre suffisait à vivre largement; tout a augmenté de prix aujourd'hui, il faut que les revenus augmentent en proportion quand c'est possible. On peut faire produire plus à la terre sans pour cela l'épuiser, si on la nourrit en conséquence, si on lui restitue d'une année à l'autre ce qu'elle a perdu. Heureusement que, de jour en jour, de proche en proche, les idées nouvelles s'étendent et finiront par gagner les plus récalcitrants. De tout temps le cultivateur a admis que la fumure était indispensable, mais ce qui a été plus long à lui faire comprendre, c'est qu'on peut remplacer le fumier, produit naturel de la ferme, souvent insuffisant, par une autre substance; les engrais commerciaux ont bouleversé les anciennes théories et cependant ils sont plus aptes à donner de bons résultats, puisqu'on peut, tels que des remèdes, les administrer à doses pour ainsi dire prescrites par le tempérament du sol, puisqu'on peut choisir le genre de nourriture qui convient au terrain suivant sa nature et la culture qu'il doit supporter. Un des éléments essentiels de la récolte est l'acide phosphorique; c'est lui qui donne à la paille la résistance suffisante pour supporter l'épi sans se briser sous l'action du vent; il donne la chlorophylle aux feuilles, les globoïdes qui nourrissent et font germer le grain, etc.; sans l'acide phosphorique il n'y aurait pas de culture possible. La terre en contient plus qu'il n'en faut, mais il n'est pas toujours sous une forme soluble facilement assimilable. M. Maizières a donné à ce sujet quelques détails intéressants : une terre qui a un demi-millième d'acide phosphorique est réputée pauvre, cela représente cependant encore 3 000 kilogrammes par hectare; or une bonne récolte ne nécessite pas plus de 30 kilogrammes pour la même surface. Il y a donc cent fois plus d'acide phosphorique qu'il n'en faut, c'est-à-dire une réserve suffisante pour cent ans de bonne récolte. Mais cette réserve a l'inconvénient de ne pas être sous forme suffisamment soluble : elle est, par suite, peu assimilable; il ne s'agit donc pas d'ajouter comme engrais chimique de l'acide phosphorique sous une forme quelconque, il faut qu'il soit rapidement soluble et c'est le superphosphate qui donnera ce résultat. Il résulte d'une macération dans l'acide sulfurique de phosphates insolubles; l'acide phosphorique est chassé de sa combinaison où il est remplacé par l'acide sulfurique, et il devient libre et soluble dans l'eau. Les expériences faites avec le superphosphate sont, du reste, des plus concluantes et nous reproduisons d'après le même auteur les photographies de trois récoltes comparatives (fig. 3). Dans l'une, pas d'engrais, on a des tiges de 0m,60 de haut; dans la seconde, où l'on a mis une dose moyenne de fumier et d'engrais incomplet, on a déjà une hauteur de 1 mètre; et enfin avec l'engrais complet, on obtient 1m,80 de haut.



Fig. 3. — Engrais artificiels.
1. Récolte sans engrais. — 2. Fumure incomplète. — 3. Emploi de l'engrais chimique.

Aussi, dans les grandes cultures du Nord, de la Brie et de la Beauce, l'emploi du superphosphate augmente-t-il tous les ans. Depuis trente ans, la quantité employée a décuplé et elle augmentera encore quand, par l'intermédiaire des syndicats agricoles, on aura fait comprendre à la petite culture que c'est son intérêt de l'employer et qu'on pourra lui faciliter les moyens de se le procurer.

* * *

A l'approche de l'hiver il est toujours utile de s'occuper un peu des perfectionnements apportés dans le chauffage des appartements, et la question est si importante que toujours elle fait l'objet de nouveaux travaux. Un mémoire de M. P. Schlicht, membre de l'institut de Philadelphie, analysé par M. Guérin dans le *Génie civil*, nous paraît surtout très intéressant parce qu'il semble résoudre d'une façon très simple la question du chauffage économique. En général, on amène de l'air sous le foyer pour activer la combustion, et l'originalité du système de M. Schlicht consiste précisément à fermer hermétiquement tout accès à l'air pour l'introduire... par la cheminée. Ce résultat est obtenu (fig. 4), simplement en plaçant à l'extrémité supérieure de la cheminée un bout de tuyau A concentrique au premier B et laissant entre les deux un faible espace; c'est par là que s'introduit l'air extérieur qui descend le long des parois pour arriver jusqu'au foyer, tandis que les produits de la combustion s'échappent par le centre. Le fonctionnement d'une telle disposition paraît au premier abord invraisemblable, mais on peut vérifier le fait de la façon suivante qui a été employée par M. Guérin : on introduit dans la cheminée deux cordes portant des bandelettes de papier mince à leur extrémité inférieure ; en face de l'endroit où elles arrivent on pratique une ouverture, qu'on ferme avec une lame de mica, de façon à pouvoir surveiller le mouvement des banderoles pendant le fonctionnement. L'une d'elles est au centre, l'autre contre les parois et l'on constate d'une façon très nette que le courant central est ascendant, tandis que le courant de la périphérie est descendant. L'inventeur a expérimenté son système sur divers foyers. Dans un poêle à combustion lente, complètement fermé, brûlant de l'anthracite, la chaleur fournie était supérieure à celle qu'on obtenait d'ordinaire avec accès de l'air sous le foyer ; au bout de vingt-quatre heures le feu n'était pas éteint, on avait brûlé seulement 6 kilogrammes et les cendres étaient en poudre très fine, exempte de mâchefer. Dans une application industrielle, le foyer étant bien fermé et un tuyau ayant été introduit à l'extrémité de la cheminée, on mit dix-sept heures, au lieu de vingt, pour fondre la même quantité de matière.

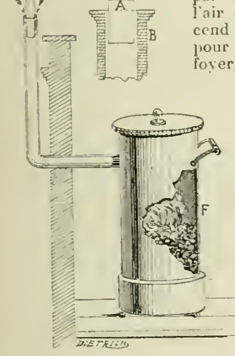


Fig. 4.
Foyers sans ouverture.

F, fourneau hermétiquement clos. L'air extérieur nécessaire à la combustion arrive par la cheminée. B, cheminée extérieure ; A, tuyau très court concentrique au premier. En cartouche, même disposition pour une cheminée d'usine.

Au lieu de faire arriver l'air par l'extrémité supérieure, il y a parfois avantage à le prendre sur un point quelconque du parcours de la cheminée; il suffit pour cela de pratiquer une ouverture latérale par laquelle on fait passer un tube coudé A (fig. 5) ; cet essai a été fait sur le calorifère d'une maison particulière et a donné de très bons résultats. Le principe étant démontré pratique, il est tellement peu compliqué que les applications se multiplieront dès qu'il sera connu. Ce qu'il faut surtout remarquer au point de vue du chauffage des appartements par les poêles à combustion lente, c'est que, par l'application de ce système ils deviennent inoffensifs, puisque le foyer étant complètement clos, il n'y a aucune issue permettant à l'oxyde de carbone de se répandre dans la pièce.

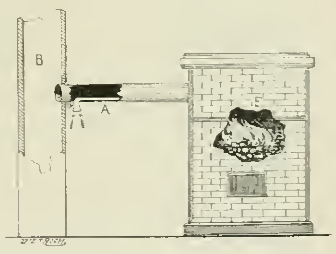


Fig. 5. — Autre disposition pour l'arrivée de l'air dans la cheminée, sans modifier la partie supérieure.

A, ajutage amenant l'air dans le tuyau; B, cheminée; F, foyer hermetiquement clos.

* * *

Avant de quitter le domaine du chauffage, signalons la cheminée monumentale que l'on construit, avenue de la Bourdonnais, pour desservir l'usine de production de vapeur de l'Exposition universelle

de 1900. On n'avait guère pensé jusqu'à présent à doter ces grandes colonnes de motifs décoratifs qui en fassent un véritable monument, et celle-ci sera la première : la France, qui a montré si souvent le chemin dans les choses de l'art, inaugure ainsi une des applications les plus directes et les plus difficiles de l'art à l'industrie. Dès que cette idée eut germé chez les organisateurs de l'Exposition, le projet fut mis au concours; les concurrents avaient la faculté de prévoir des dispositions pour l'illumination du monument, mais dans les dix-huit projets qui furent présentés, aucun ne présenta sous ce rapport les conditions requises. Au point de vue architectural, celui de MM. Nicou et Demarigny était nettement supérieur aux autres; il restait dans une juste limite, alliant le côté industriel au côté artistique, sans tomber, comme beaucoup de concurrents, dans un excès de l'un ou de l'autre genre (fig. 6).



Fig. 6.

Les fondations de cette cheminée monumentale descendent à 8 mètres sous terre; c'est là, dans une chambre de 18 mètres de diamètre, qu'aboutiront les carneaux venant des foyers de chaudières. La cheminée proprement dite aura 80 mètres de haut, c'est environ le double de la colonne Vendôme; au sommet sera placé un paratonnerre de 12^{m},50 de haut. A l'intérieur, le diamètre est de 12 mètres à la base et 9 mètres au sommet : on taillerait déjà là dedans de petits appartements de quatre pièces et l'on pourrait en faire une vingtaine à raison de 3^{m},50 de haut pour chacun; c'est un projet à creuser pour l'utilisation ultérieure de ce monument, on trouverait sûrement des locataires; on aurait soin toutefois de percer quelques fenêtres et d'ajouter un escalier extérieur. Celui-ci est du reste presque prévu, car des crampons spéciaux sont scellés sur la paroi extérieure pour permettre d'installer rapidement un échafaudage volant. L'ornementation comportera des briques de différentes couleurs, des motifs de céramique et des émaux; la base du fût est entourée de douze feuilles d'acanthe ayant chacune 2 mètres de haut; au-dessus, sur quatre grands cartouches de 12 mètres de haut, seront représentées des figures allégoriques personnifiant l'industrie, le commerce, l'agriculture, les arts. Le coût de cette cheminée sera de 203 000 francs.

⁂

On considère en général l'extrait de viande comme un précieux aliment renfermant sous un petit volume tous les éléments d'une bonne tranche de rosbif. C'est un préjugé qu'une publicité bien conduite a inculqué dans les masses, mais dont il faut cependant se débarrasser, ainsi que nous le démontre M. le docteur Romme par une étude très intéressante qu'il publie dans la *Revue générale des sciences*. Toutes les substances que l'homme utilise pour sa nourriture se composent de deux choses : l'aliment, qui fournit les matériaux nécessaires à l'entretien de notre individu, et le condiment, qui renferme aussi de la matière nutritive, mais dont le but principal est de relever le goût et de faire sécréter par l'estomac des sucs gastriques en quantité suffisante pour provoquer une digestion complète. On ne trouve même pas encore suffisant le condiment contenu naturellement dans la plupart des mets usités et l'on y ajoute diverses substances, telles que le sel, le poivre, la moutarde. L'extrait de viande est un bouillon très concentré, dont la composition se rapproche sensiblement de celle de la viande. Cependant l'estomac ne le supporte qu'à raison de 5 à 10 grammes par jour. Or il résulte de son analyse que 5 grammes ne renferment qu'environ 2 grammes de matières albuminoïdes solubles. Un homme adulte exige pour vivre 118 grammes de ces matières, et un malade ou un convalescent, 80 grammes. Il est donc matériellement impossible de faire supporter à l'estomac la quantité d'extrait qui serait nécessaire; mais cela serait-il possible que, pécuniairement, on ferait une bien mauvaise opération, car il faudrait ingérer pour 7 à 8 francs par jour d'extrait, tandis que pour 0 fr. 80 c. on aurait la quantité de viande produisant le même résultat.

Mais l'industrie ne s'est pas bornée aux extraits de viande et elle a fabriqué sous des noms divers des albumoses, ou substances albuminoïdes modifiées et rendues plus facilement assimilables; la somatose, qui fit beaucoup parler d'elle en Allemagne, qui s'introduit maintenant en France, est de ce nombre. Or ce n'est pas non plus un aliment, bien qu'elle contienne environ 80 pour 100 de matière albuminoïde assi-

milable; mais cette fois c'est l'intestin qui proteste.

Tandis que, dans la viande absorbée à l'état de poudre presque tout l'azote est assimilé, dans la même quantité de somatose il y a environ moitié de l'azote qui ne s'assimile pas. Cette substance ne peut être supportée à plus de 20 grammes par jour sans provoquer une diarrhée inquiétante; à cette dose, il n'y a que 18 grammes de substances albuminoïdes, nous sommes encore loin des 118 grammes nécessaires à l'entretien de l'économie et, quant au prix, on arriverait à des chiffres peu encourageants. M. Voit a établi que 100 grammes de substances albuminoïdes, sous forme d'œufs, coûtent 0 fr. 54; sous forme de lait, 0 fr. 71; sous forme de viande, 1 franc, et sous forme de somatose, 7 fr. 80.

Si l'extrait de viande peut être considéré au moins comme un condiment pouvant être ajouté aux aliments, on ne peut en dire autant de la somatose, qui est insipide. Elle peut, par contre, être employée comme laxatif à la dose de 5 à 10 grammes par jour, mais elle doit alors rentrer dans le domaine de la pharmacie et y être considérée au même titre que les autres médicaments.

***

La Conférence de La Haye a voté, par 18 voix contre 3, pour la suppression des balles Dum-Dum qui, bien que de petit calibre, font des blessures fort graves. L'enveloppe en nickel qui entoure le plomb porte des incisions, ce qui permet à celui-ci de déborder et d'élargir le projectile; la Conférence a interdit non pas seulement cette balle, mais toute autre dans laquelle une enveloppe dure ne recouvrirait pas entièrement le noyau de

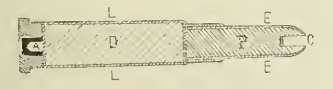


Fig. 7. — Nouvelle balle anglaise remplaçant la balle Dum-Dum et aussi contraire aux décisions de la conférence de La Haye.

A, amorce; L, douille en cuivre; D, charge de poudre; P, balle en plomb; E, enveloppe en nickel; C, cavité produisant l'élargissement.

plomb. Malgré cela, les Anglais viennent de créer une nouvelle cartouche (fig. 7) qui nous parait peu conforme à cette décision de la majorité. La douille en cuivre L renferme une charge de cordite D et se termine par une balle en plomb P à enveloppe de nickel, mais celle-ci s'arrête vers l'extrémité; en outre, une petite cavité C est ménagée sur la tête de la balle de plomb. De cette disposition, il résulte que, quand cette balle arrive dans une matière molle, la compression qui se produit dans la cavité élargit son extrémité, et elle prend la forme d'un champignon. On voit d'ici les terribles blessures qui résultent de l'emploi de ce projectile hypocrite, soi-disant de petit calibre. Mettre les hommes hors de combat sans les faire inutilement souffrir, tel avait été le but de la balle à petit calibre sans élargissement possible, et la plupart des nations avaient reconnu qu'une réglementation s'imposait à ce sujet; toute entente devient impossible, puisque les Anglais passent outre.

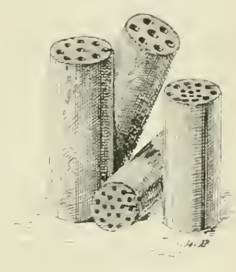


Fig. 8. — Quelques grains de poudre sans fumée.

La cordite qui est employée ici est une variété de poudre sans fumée. Le mot « poudre » est, du reste, tout à fait impropre pour désigner les explosifs actuels; sans parler de ceux employés pour les canons (fig. 8), ceux destinés aux armes de chasse sont plutôt granulés qu'en poudre; mais cela n'a pas grande importance, et le mot restera. Il donne une fausse idée de la fabrication: dans l'ancienne poudre, on broyait du charbon, du salpêtre, du soufre et on les mélangeait; tandis que, maintenant, l'état primitif de l'explosif est un liquide ou une pâte. C'est un de nos compatriotes, M. Braconnot, de Nancy, qui, en 1832, découvrit que l'amidon et les corps similaires, traités par l'acide azotique, devenaient très combustibles.

Une très grande quantité de produits purent ainsi être créés, et, avec le coton seul traité par l'acide nitrique et l'acide sulfurique, on peut obtenir une grande variété d'explosifs suivant les proportions des acides employés, la température et la durée du traitement.

G. Mareschal.

Les renseignements de cet article sont donnés au point de vue scientifique et en dehors de toute réclame. Aussi il ne sera pas répondu aux demandes d'adresses ou de renseignements commerciaux.

LA MUSIQUE

Depuis quelque temps, les chefs de musiques militaires françaises ont, à l'exemple de leurs confrères de l'étranger, choisi parmi les musiciens quelques jeunes soldats dont les voix sont susceptibles d'être cultivées. Aux mieux doués, les soli sont confiés, et les autres chantent des chœurs.

On ne saurait trop louer de semblables initiatives. Outre qu'elles affinent le goût artistique de jeunes gens déjà instruits théoriquement, puisqu'ils font partie de la musique, elles encouragent l'étude du chant.

Lorsque le régiment fait une longue étape, unis aux bois, les cuivres ne peuvent perpétuellement rythmer les pas de la longue colonne qu'ils précèdent. En pareilles circonstances, un refrain joyeusement enlevé déridera les plus moroses, les plus fatigués. Lorsque l'on est en pleine campagne, et que les officiers l'ont permis, on chante déjà, me direz-vous. Soit, mais on chante mal, ce qui est inévitable; les sujets ne sont pas toujours d'un goût très choisi, ce qui est regrettable.

Avec quelques chants bien appropriés à la situation, d'une entraînante mélodie facile et bien rythmée, dont la poésie est de circonstance, on obtiendra des résultats bien préférables.

Quand la musique joue, par exemple, un pas redoublé, la colonne ne peut reprendre un refrain qu'elle ignore. Si, par contre, cette même musique sème, le long de sa route, le rythme et la mélodie du *Régiment de Sambre-et-Meuse*, au refrain, de la tête à la queue de la colonne, des centaines de poitrines répèteront avec un ensemble extraordinaire :

> Le régiment de Sambre-et-Meuse
> Marchait toujours, au cri de liberté,
> Cherchant la route glorieuse
> Qui l'a conduit à l'immortalité.

Nul n'est besoin de commandement pour rectifier l'alignement. La Musique, cette fée qui a cela de particulier avec Dieu, elle est partout, en tous lieux, à toute heure, lorsque l'on sait l'y retrouver, aura vivement fait de donner à tous les pas le même rythme, la même allure, à tous les visages la même physionomie virile. Les fronts fatigués se voileront d'énergie et la grimace de la lassitude sera effacée par le sourire bon enfant du soldat français.

Pour que ce progrès soit complet, le choral ne devrait pas être pris parmi les instrumentistes au détriment de la musique dont la cohésion, par ce double emploi, est parfois déséquilibrée ; mais choisi, dans les compagnies, parmi les hommes de bonne volonté doués des qualités indispensables, une voix et des aptitudes musicales.

Lorsque les bataillons manœuvrent sans musique régimentaire, des œuvres faciles à faire chanter, comme *le Clairon*, de Paul Déroulède, et *Serrez vos rangs !* d'Aristide Bruant, sont tout indiquées. Elles n'exigent pas d'accompagnements spéciaux puisque, entre chaque couplet, les clairons n'auraient, comme ritournelle, qu'à sonner la charge. Je vous promets qu'en pareils cas les kilomètres fuiraient sous les pas agiles de nos troupiers, et que ces chants donneraient une autre idée de l'intellect de nos compatriotes que les inepties fredonnées habituellement.

Il est des œuvres charmantes qui ont été écrites dans cette note, malheureusement elles ne sont peut-être pas assez connues des intéressés. Si ces lignes tombent sous les yeux d'un chef de musique, qu'il me permette de lui signaler *le Clairon fleuri*, poésie et musique de Mme A. Holmès.

Un brave petit soldat frappe à la porte de sa belle amie, la France. Il lui demande, partant aux combats, *le lis et les bluets et les sanglants œillets*, symbole du drapeau dans les plis duquel il veut rapporter les deux plus beaux fleurons, l'Alsace et la Lorraine, qui ont été ravis à sa couronne.

On ne pourra m'objecter des raisons de difficultés professionnelles, puisque les musiques militaires ont pu aborder avec grand succès des œuvres symphoniques. Ainsi l'hymne que nous offrons à nos lecteurs a été irréprochablement interprété par les instrumentistes et chanteurs de la musique du 4e de ligne. Le chœur, qui est à quatre parties réelles et que l'auteur a bien voulu réduire à une seule, pour les lecteurs du *Monde Moderne*, n'était pas sans difficultés. Or qui peut plus, peut moins. Je crois que le jour n'est pas éloigné où, d'un bout à l'autre de la colonne, le même rythme éveillera fraternellement les même idées. N'oubliez pas que la chanson est éminemment française et que chanter ne peut que développer la bonne humeur qui fait gaiement accomplir le devoir légitimement imposé.

La bonne humeur est le miroir d'une âme sans remords, et il n'y a que les mauvais esprits et les caractères grincheux qui ne fredonnent et ne chantent jamais.

GUILLAUME DANVERS.
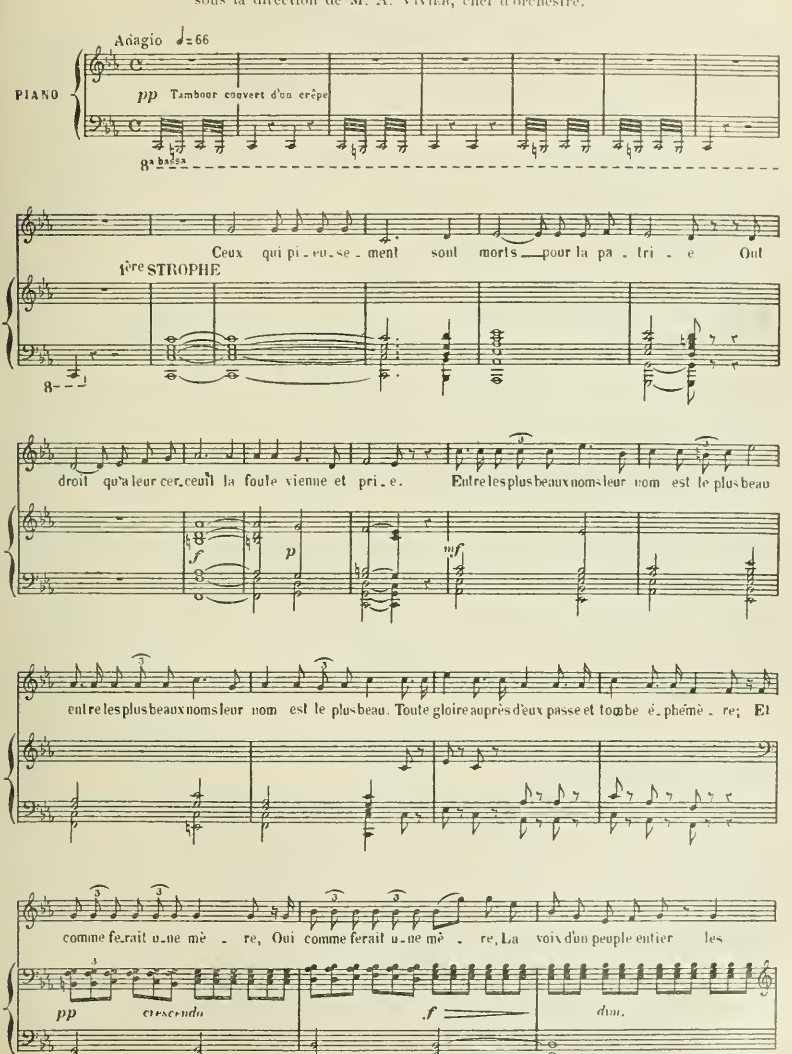
Poésie
de Victor HUGO

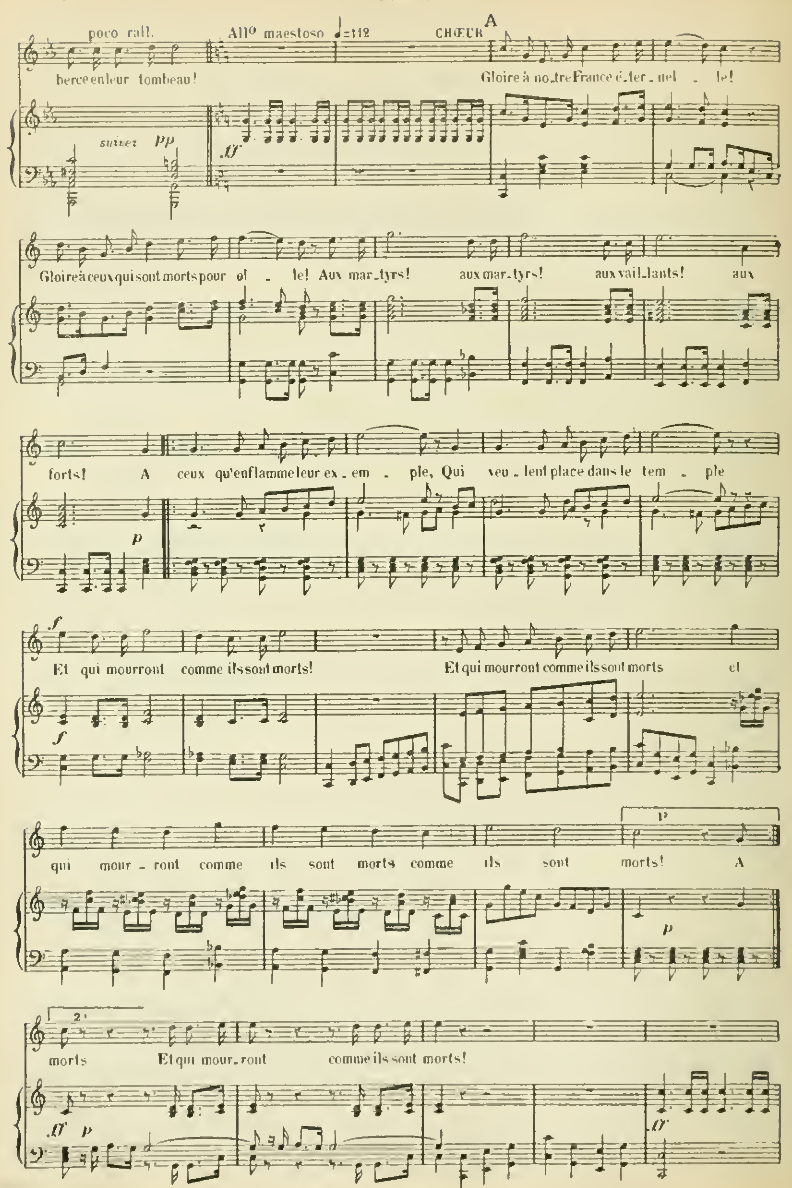
Hymne
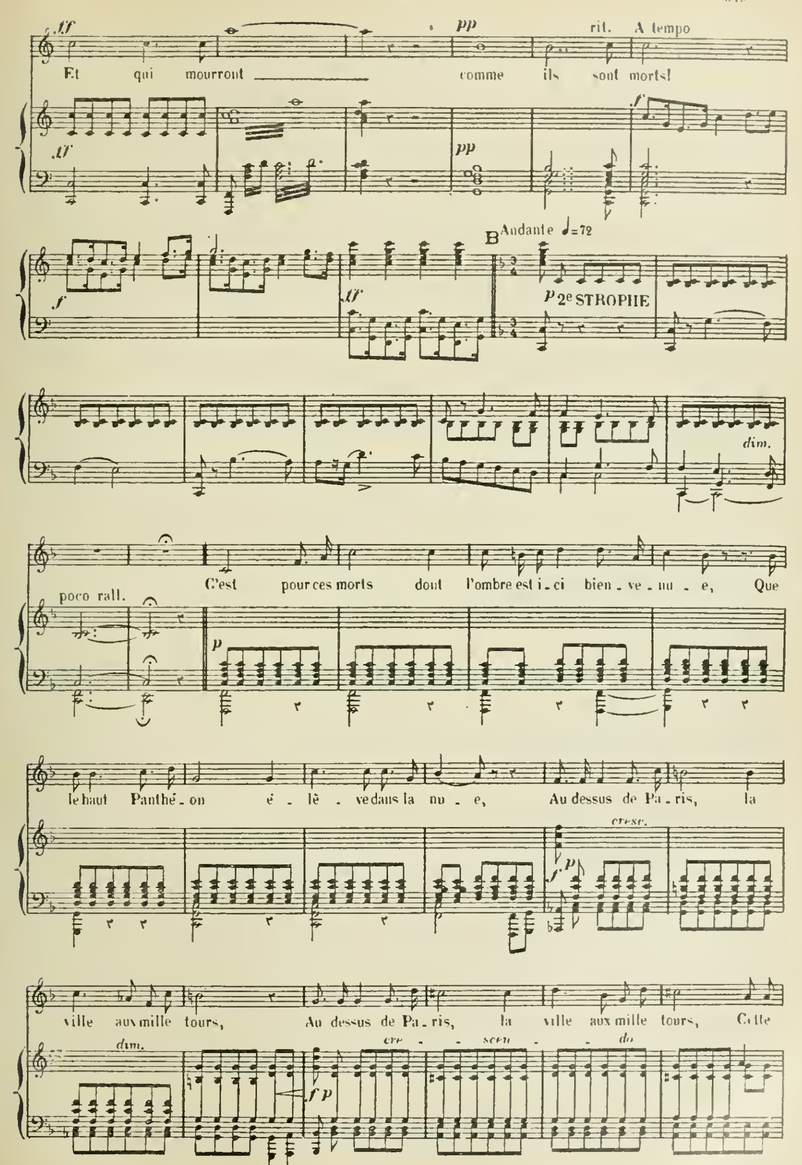
Musique
de M. Frédéric LENTZ

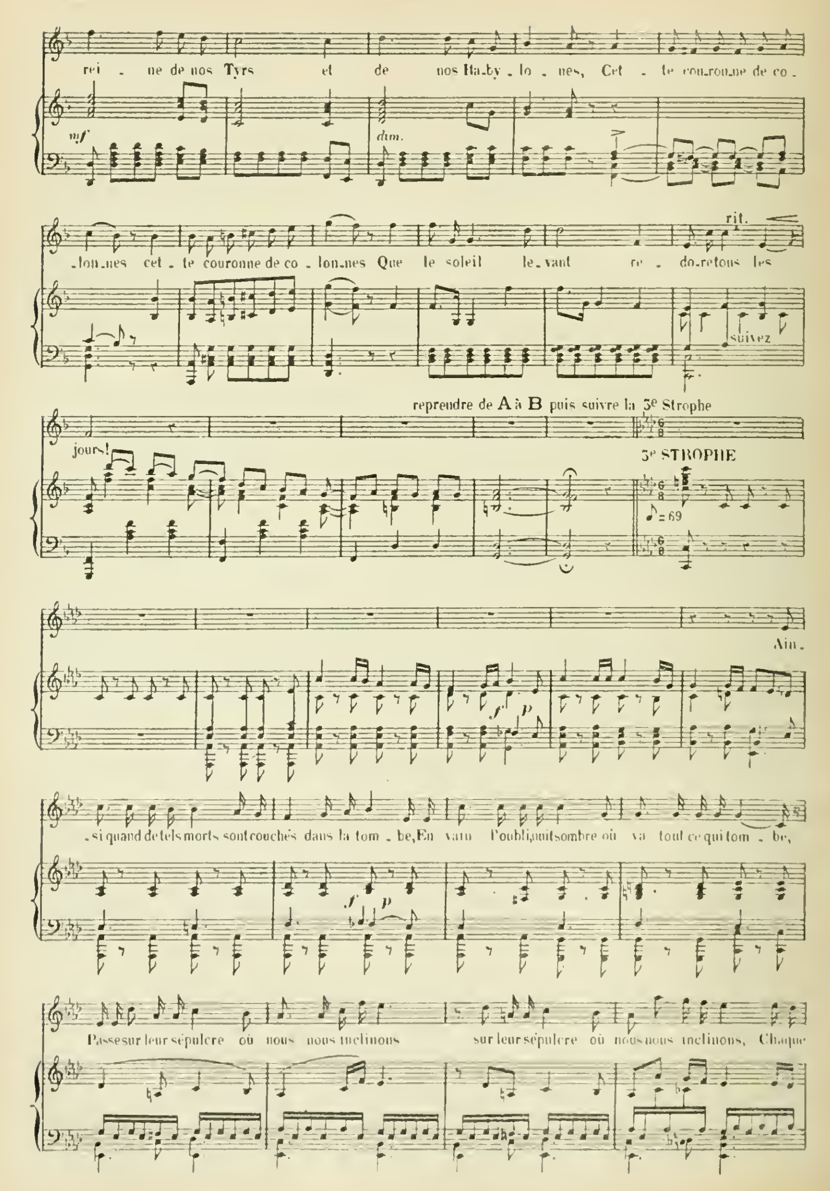
(inédit)
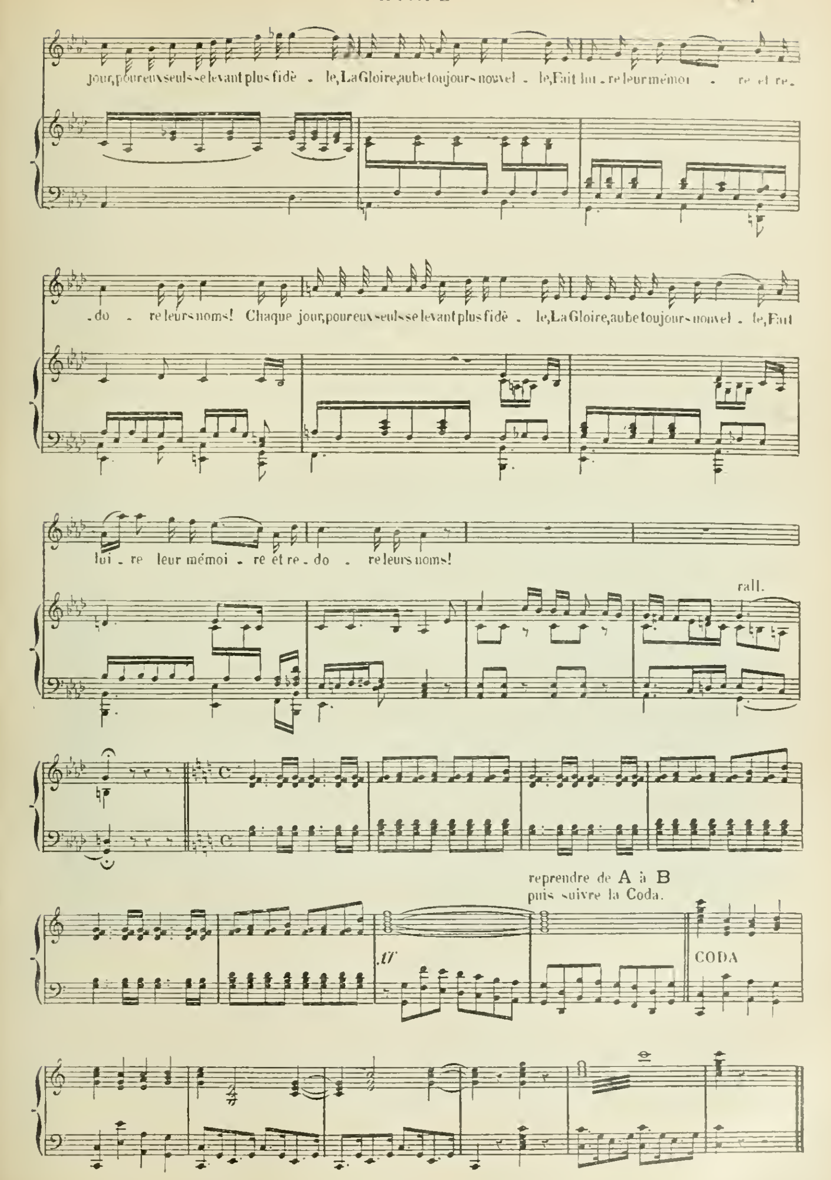
exécuté pour la première fois, au jardin du Luxembourg, le 27 juin 1899, par la musique du 4e de ligne, sous la direction de M. A. Vivien, chef d'orchestre.




poco rall.
Allº maestoso ♩=112
CHŒUR
A
berce en leur tombeau!
Gloire à no_tre France é_ter_nel_le!
suivez pp
ff
Gloire à ceux qui sont morts pour el_le! Aux mar_tyrs! aux mar_tyrs! aux vail_lants! aux
forts! A ceux qu'enflamme leur ex_em_ple, Qui veu_lent place dans le tem_ple
p
f
Et qui mourront comme ils sont morts! Et qui mourront comme ils sont morts et
f
qui mour_ront comme ils sont morts comme ils sont morts! A
p
2.
morts Et qui mour_ront comme ils sont morts!
ff p
ff


ff pp rit. A tempo
Et qui mourront comme ils sont morts!
ff
pp
f
f
ff
B Andante ♩=72
p 2e STROPHE
dim.
poco rall.
C'est pour ces morts dont l'ombre est i-ci bien-ve-nu-e, Que
p
le haut Panthé-on é-lè-ve dans la nu-e, Au dessus de Pa-ris, la
cresc.
f p
ville aux mille tours, Au dessus de Pa-ris, la ville aux mille tours, Cette
dim.
cre - scen - do
fp


rei - ne de nos Tyrs et de nos Ba-by - lo - nes, Cet - te cou-ron-ne de co -
-lon-nes cet - te couronne de co - lon-nes Que le soleil le-vant re - do-re tous les
jours!
mf
dim.
rit.
suivez
reprendre de A à B puis suivre la 3e Strophe
3e STROPHE
♪ = 69
Ain-
-si quand de tels morts sont couchés dans la tom - be, En vain l'oubli, nuit sombre où va tout ce qui tom - be,
Passe sur leur sépulcre où nous nous inclinons sur leur sépulcre où nous nous inclinons, Chaque
f
p


jour, pour eux seuls se levant plus fidè - le, La Gloire, aube toujours nouvel - le, Fait lui - re leur mémoi - re et re-
-do - re leurs noms! Chaque jour, pour eux seuls se levant plus fidè - le, La Gloire, aube toujours nouvel - le, Fait
lui - re leur mémoi - re et re - do - re leurs noms!
rall.
reprendre de A à B
puis suivre la Coda.
ff
CODA

ÉVÉNEMENTS GÉOGRAPHIQUES
ET COLONIAUX

« Faisons une pause en silence et en douleur sur les ténèbres qui sont dans le cœur de l'homme. »

Les paroles de Carlyle remontent dans l'esprit, au souvenir de cet événement incroyable et auquel bien des gens se refusent à croire, qui retentit soudainement, comme un coup de tonnerre, et dont nous sommes encore tout ébranlé. La nouvelle de la rébellion d'officiers français, de l'assassinat par ces officiers français d'un camarade et d'un chef... Ah ! quelle nouvelle plus attristante pouvait, dans les circonstances où nous sommes, plus cruellement nous frapper ? Et, de plus, il s'agissait de ce capitaine Voulet, l'un des héros de l'expansion française en Afrique, le vainqueur du Mossi, et dont ici même nous fîmes un franc éloge. Oui, il faudrait s'arrêter après ce peu de paroles, « en ce qu'était la mission Voulet-Chanoine, et quels résultats nous attendions d'elle.

Le lecteur se rappelle le drame. C'était le 20 août dernier. Les journaux débordaient des télégrammes venus de Rennes. Ils durent, cependant, faire une place à deux télégrammes brefs venus d'Afrique et qui disaient :

Le lieutenant-colonel Klobb et le lieutenant Meynier ont été assassinés par le capitaine Voulet, près de Zinder, à Damangar, le 14 juillet...

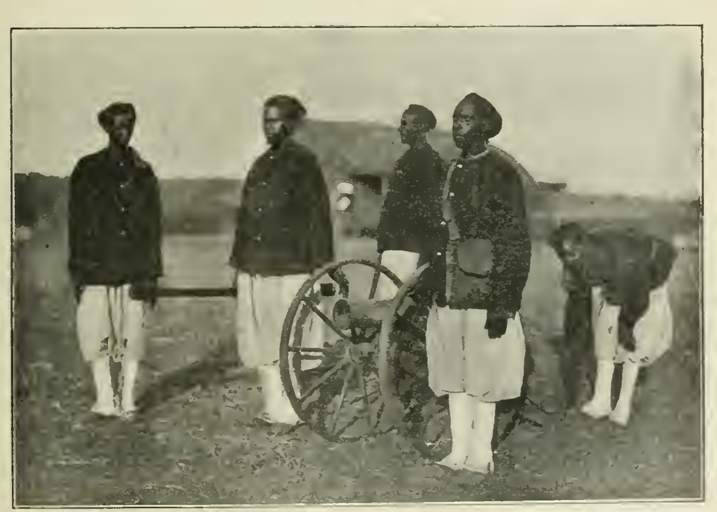
Damangar ne se trouve pas sur la carte. Ce nom n'est peut-être que celui du Damaghara, nom indigène du Damerghou, défiguré. Quant à Zinder, cette ville est située à peu près à égale distance de Sokoto (Niger anglais), d'Agadès (dans l'Aïr) et du lac Tchad ; la convention franco-anglaise du 14 juin 1898 nous en a



NOS AUXILIAIRES AU SOUDAN : SPAHI

silence et en douleur ». Mais notre métier a des exigences dures. Il nous faut parler, sans considérer la couleur de l'événement, sans choisir. Donc raidissons-nous, ou plutôt cherchons avidement dans les raisons d'espérer encore la force d'exposer reconnu la possession. Le *Monde Moderne* a donné, cette année, deux croquis du pays entre le Niger et le Tchad ; en février (p. 283), en mai (p. 714). — Qu'étaient venus faire à Zinder le capitaine Voulet et le lieutenant-colonel Klobb?

La convention que nous venons de rappeler et celle, plus récente, que nous avons conclue avec l'Angleterre, le 21 mars dernier, ont achevé la délimitation définitive de notre empire africain. Celui-ci, désormais, forme un bloc. Des Français, partis d'Algérie, du Sénégal, de la Côte d'Ivoire, du Dahomey, du Congo, peuvent se réunir au centre même de cet empire, vers le Niger ou vers le Tchad. L'*empire est taillé*, reste à le coudre. Car, effectivement, de ces étendues énormes, nous n'occupons guère que le rebord. Nous sommes installés sur la mer et sur quelques cours d'eau : de notre empire africain, nous ne sommes encore que les portiers. Certes, il s'écoulera bien des années et des siècles avant que nous le possédions réellement, et qu'il nous soit, dans sa totalité, une source de richesses; même il s'écoulera des années avant que nous ayons pris le contact avec les populations diverses qui l'habitent. C'est à cette nécessaire reconnaissance préalable que la France travaille à cette heure ; c'est dans ce dessein qu'elle a chargé ses officiers de partir du Nord, de l'Est et de l'Ouest et de marcher vers le centre : le Tchad. On a critiqué ces expéditions : *Plus de chevauchées inutiles !* a-t-on dit : *exploitons sérieusement, par une occupation lente, par des progrès successifs.* A merveille ! répondrons-nous. Mais, outre qu'il est bien difficile à des hommes, ces grands enfants, de se tenir de regarder, ayant reçu une part de continent, « ce qu'il y a dedans », et jusqu'au fin fond, n'est-il point logique de faire précéder l'exploitation commerciale d'une exploration générale ? Et cela, même, n'est-il point nécessaire ? Le Tchad, et nous le savons bien, n'a pas des rives très peuplées et très riches ; c'est, si vous le voulez, le plus mauvais morceau du gâteau, encore que le Sahara soit incontestablement plus dur sous la dent. N'empêche que notre Empire africain est dessiné de telle sorte que la *charnière* qui joint ses diverses parties, c'est le Tchad; d'où il suit, à notre sens, que nous devons d'abord reconnaître cette région, et, s'il est besoin, y établir notre autorité. C'est ce que semble avoir pensé le gouvernement lorsqu'il décida l'envoi vers le Tchad de trois missions.



NOS AUXILIAIRES AU SOUDAN : ARTILLEURS INDIGÈNES

La mission Foureau-Lamy partit du nord de l'Algérie. Le 1er février dernier, nous avons dit quelle était sa composition, son programme et nous l'avons accompagnée d'Ouargla (Sud algérien) à Aïn-el-Hadjadj, au sud de Temassinine, à l'est du Tassili

des Azdjeur; elle y séjourna du 3 au 7 décembre. Depuis cette chronique, des nouvelles de la mission sont arrivées à Paris : les voici.

D'Aïn-el-Hadjadj, la mission, poussant toujours plus au sud, traversa péniblement, durant cinq jours, la région montagneuse qui prolonge à l'est le Tassili des Azdjeur; elle y rencontra des altitudes de 1 400 mètres. Depuis Aïn-el-Hadjadj, la carte, écrit M. Foureau, était complètement erronée. Le 1er janvier, la mission était à l'Oued-Affatâkha (1 200 m.), et, le 17, à Tadent (1 125 m.), sur le 23e parallèle nord; entre ces deux points, elle avait parcouru le plateau d'Ahenef, absolument dépourvu d'eau : c'est dans cette région, qu'elle avait franchi, le 9, la ligne de partage entre la Méditerranée et l'Atlantique, par 1 362 mètres d'altitude. De Tadent, dans une rapide excursion, M. Foureau et le commandant Lamy allèrent visiter, à 140 kilomètres au nord-est, le puits près duquel fut massacré le colonel Flatters : on croyait que ce puits s'appelait Bir-el-Gharama, il s'appelle Tadjenout-n-Houaouen. C'est à peine si on peut retrouver sur le lieu du massacre quelques vestiges, quelques menus ossements; les Touaregs ont tout brûlé. Le 27 janvier, la mission partait de Tadent pour Assiou, point d'eau très important, situé à 300 kilomètres au sud de Tadent, à 200 kilomètres au nord des premières oasis de l'Aïr. Elle atteignait Assiou le 1er février, et campait, le lendemain, à Inazoua, à 20 kilomètres plus au sud. Depuis cette date, nous sommes sans nouvelles ; sans doute, à cette heure, Foureau et Lamy se reposent dans l'Aïr, avant de reprendre la route du sud, vers le Damerghou.

A l'est, par la route Oubangui-Chari, MM. Gentil et Bretonnet se dirigent également vers la région du lac Tchad. Ici encore, le lecteur de cette Revue sait de quoi et de qui l'on parle. Dès le mois d'août 1898, voici un an, nous lui contions l'exploration — la découverte, pourrait-on dire — de ce lac, jusqu'alors un peu mystérieux, par M. Gentil. Celui-ci, nommé commissaire du gouvernement au Chari, est venu, depuis cette époque, se reposer en France; il laissait, pour continuer son œuvre au Baguirmi, M. Prins, que rejoignit bientôt M. Bretonnet. Lui-même est reparti depuis plusieurs mois; et il est à cette heure de nouveau occupé à son œuvre d'action française.

La route de l'ouest, elle, a été la route maudite. Deux missions ont tenté de la parcourir; deux drames l'ont ensanglantée.

Le capitaine Cazemajou, d'abord, fut chargé de gagner, par le Niger et le Damerghou, le Tchad. Le 5 mai 1898, devant Zinder, il était assassiné; son compagnon blanc, l'interprète Olive, fut tué à ses côtés; le caporal de tirailleurs indigènes, Kouby Kéita, résista durant toute une journée aux attaques de 600 hommes; il en tua 200 ; or, il n'avait avec lui que douze tirailleurs. Notre armée coloniale, le jour où il nous plaira d'en avoir une, pourra être recrutée chez des braves.

Les capitaines Voulet et Chanoine furent alors chargés de reprendre l'œuvre interrompue. On venait précisément de conclure avec l'Angleterre la convention du Niger; le tracé de notre frontière, entre le fleuve et le Tchad, avait été modifié; il était nécessaire de reconnaitre le nouveau tracé, d'étudier les populations chez lesquelles il passait et leur situation politique. Le *Comité de l'Afrique française* s'intéressa à l'œuvre, comme il s'était intéressé à la mission Cazemajou, et les préparatifs furent tôt terminés. Le 18 octobre, Chanoine quittait Dienné, sur le Bani, avec 360 tirailleurs, tandis que Voulet partait, sur le Niger, pour Tombouctou et Say. Chanoine traversa d'ouest en est, dans son entier, la Boucle du Niger. Le 12 novembre, il était à Ouagadougou. Il y présida une cérémonie bien intéressante ; la remise au Moro-Naba, en grande solennité, de la décoration du... Cambodge. On a ici un exemple — inattendu — de l'utilité des décorations coloniales. Pendant 360 kilomètres, Chanoine traverse le Mossi; il sortait du Soudan proprement dit, qu'il avait traversé de Kayes à Dienné : « Le Mossi, écrit-il, me fit, relativement à cette contrée, la même impression de richesse et de prospérité qu'en 1896. L'air est sain, le sol excellent. Les chevaux, les ânes, les bœufs, les moutons abondent. » L'indigène malheureusement est paresseux à un degré incroyable; il cultive à peine le sol, ne lui demande que la quantité de grains strictement nécessaire, risque chaque année la famine. Le remède? Voici la page curieuse que Chanoine consacre à ce sujet :

Élargir les chemins ; en faire des routes ; le long de ces routes creuser des puits; aider aux transactions commerciales entre Tombouctou et la Côte d'Ivoire par le Mossi et la Volta ; créer des marchés. constitueraient des mesures propres à amener un changement matériel et moral dans le pays. Mais, pour atteindre ce but, il ne faut pas hésiter à imposer des corvées aux habitants, à les forcer enfin de travailler pour leur bien-être. Les Romains ne firent pas autrement pour civiliser leurs conquêtes. Agir ainsi, c'est gouverner, ce qu'ignorent la plupart des Français qui prétendent à cette fonction.

Ces propos ne sont point dépourvus de bon sens. Ils révèlent un administrateur

avisé, mais peu sentimental. Le 14 décembre, Chanoine atteignait Say, sur le Niger oriental. Le 1er janvier, il était à Sansanné-Haoussa, en amont de Say; le lendemain, il était rejoint par Voulet, qui venait de faire franchir victorieusement aux chalands chargés de matériel les rapides du Niger. Les troupes étaient réunies. « L'état moral et sanitaire des hommes, écrit encore Chanoine, est excellent; ces quatre mois de marche sont une bonne préparation. Nos jeunes tirailleurs sont devenus des soldats disciplinés et robustes. » C'est dans ces conditions que la mission quitta Say, au commencement du mois de mars dernier, pour se lancer vers l'Est inconnu. Elle avait confiance et elle inspirait confiance. Outre le capitaine Voulet, commandant, et le capitaine Chanoine, elle se composait des lieutenants Pallier et Joalland, du docteur Henric, du sergent-major Laury, du sergent Tonthel, du maréchal des logis Tourot. Le 15 avril, elle annonça son arrivée à Boro-Biré, à mi-distance de Say à Sokoto. « Tous les membres de la mission, disait le télégramme, sont pleins d'enthousiasme et de résolution. L'état moral est excellent. » Il semblait que ces hommes allassent vers la victoire. Et, brusquement, la nouvelle arrive, d'un crime. Que s'était-il passé?

NOS INTERPRÈTES AU SOUDAN
UN PEUHL

Voici le récit officiel.

Des bruits fâcheux étaient parvenus au ministère des colonies « touchant les procédés dont usait la mission Voulet-Chanoine vis-à-vis des indigènes, et les conditions dans lesquelles elle poursuivait sa marche vers le lac Tchad ». Des rigueurs inutiles auraient été commises, et elles avaient été révélées par un ancien membre de la mission, le lieutenant Peteau. Le gouvernement — c'était le ministère Dupuy — résolut alors de faire procéder à une enquête sur place, et, *dans tous les cas*, de reprendre aux chefs de la mission leur commandement. Le lieutenant-colonel Klobb accepta cette mission. Sorti, en 1878, de l'École polytechnique dans l'artillerie de marine, il avait fait sa carrière presque tout entière au Soudan, sous les généraux Desbordes, Archinard et de Trentinian. En 1897, il avait été chargé de l'important commandement de la région Nord. En 1898, il avait pourchassé le long



UN MAURE

du Niger les Touaregs et poussé la ligne de nos postes jusqu'à Ansongo; quelques mois plus tard, il accompagnait jusqu'à ce poste les chalands de la mission Voulet. Il était revenu à Kayes, il allait rentrer en France : après une nuit de réflexion, il accepta la difficile mission proposée. Accepta également de partir avec lui le lieutenant d'infanterie de marine Meynier, comme lui déjà sur le chemin du retour. Meynier était sorti de Saint-Cyr en 1895. Les deux officiers se mirent immédiatement en route. Ils atteignirent Voulet — d'après les renseignements officiels — à Zinder le 14 juillet. Aussitôt le colonel fit prévenir le capitaine; celui-ci « répondit qu'il le recevrait à coups de fusil s'il avançait ».

Le colonel avança. « Il se fit reconnaître par le capitaine Voulet, qui le somma de s'arrêter. Le colonel Klobb répliqua qu'il avancerait, tout en donnant l'assurance qu'il ne tirerait pas. » A 150 mètres, la troupe de Voulet commença le feu : trois feux de salve, « *commandés par le capitaine* », suivis de feu à volonté. Meynier fut tué le premier par une balle au flanc; Klobb fut atteint à la jambe, puis à la tête... « Aussitôt le capitaine Voulet fit exécuter une charge à la baïonnette. » Ces détails, télégraphiés par le résident de Say, furent confirmés le même jour par le résident supérieur du Haut-Dahomey; dans le même temps était annoncé l'envoi de la copie de la lettre de menaces adressée par le capitaine au colonel.

A l'heure où nous écrivons, on ne sait rien d'autre; et, bien que ce terrible drame ait été tout aussitôt la proie des partis qui ont conclu d'après leurs passions, il nous semblerait téméraire de conclure. Certes, et malgré la joie qu'on en ressentirait, il n'est pas possible de douter de la réalité du drame et de ne pas croire à la mort de Klobb et de Meynier. Cette mort est rapportée par cinquante indigènes de l'escorte attaquée. Mais, en dehors du fait brutal, que sait-on de certain ? Et les vingt preuves qu'il faudrait avoir, et montrer, avant d'affirmer que le meurtre a été commis par des officiers français, les a-t-on ? Voulet a pu menacer Klobb, et ne pas mettre à exécution ses menaces : que prouve sa lettre ? Et pourquoi la cachet-on ? Et qui pourrait affirmer que c'est lui, le blanc qui a commandé le feu ? Qu'on n'oublie pas que les indigènes témoins n'ont pas approché la mission à moins de 150 mètres. Et les camarades de Voulet ? Qu'ont-ils fait ? Etaient-ils d'accord avec lui ? Ont-ils été avec lui, tous dans le même temps, pris d'une folie subite ? Car seule la folie pourrait expliquer le drame.

Non, non, je vous dis qu'il faut attendre, pour condamner dans vos consciences ces officiers français.

* * *

Notre chronique du mois dernier traitait de la conquête du pôle nord. Ne faisons pas de jaloux. Voici l'état actuel de l'exploration polaire du sud.

Le pôle sud n'a jamais eu pour l'insatiable Européen l'attrait du pôle nord. Et il est de ce fait plusieurs raisons, dont la première, sans doute, fut l'éloignement des régions antarctiques. Au sud, de plus, les terres polaires, la banquise sont séparées des continents : Australie, Afrique, Amérique, par de très vastes étendues marines, toujours libres; ici ne s'est posée aucune question de *passage*, et on sait combien de telles questions : passage du nord-ouest au nord du continent américain, passage du nord-est au nord du continent asiatique, ont suffi à entraîner vers les mers arctiques les explorateurs de tous pays. Une dernière raison est que la calotte de glace qui recouvre l'extrémité sud de notre globe est d'une étendue beaucoup plus considérable que celle de la calotte qui en recouvre l'extrémité nord. Là, en effet, la banquise, le mur de glace qui dit au navigateur : *Tu n'iras pas plus loin*, se rencontre déjà sur le Cercle Polaire et parfois même bien avant. Durant la période 1891-1895, sur la route qui mène du Cap en Australie, à une distance de l'Equateur sensiblement égale à celle des Açores, des icebergs, ou montagnes de glace flottantes, furent rencontrés, qui mesuraient 1 500 pieds de haut, et 3 milles de long. Au nord, au contraire, le Cercle Polaire coupe la Sibérie, l'Amérique, la Suède et la Russie : on peut, vers la fin de l'été, s'avancer librement jusqu'à la terre François-Joseph. Or, la limite méridionale de cet archipel est par 80 degrés environ, au lieu que la latitude extrême atteinte, au sud, est seulement 78° 10 (Ross, février 1842). Pour ces divers motifs, la connaissance géographique de la région antarctique n'a guère fait de progrès, de la fin du XVIIe siècle à la fin du nôtre. Là, l'étendue totale des régions encore inconnues est évaluée à plus de deux fois l'étendue de l'Europe entière (24 millions de kilomètres carrés ; au nord, l'étendue de ces régions ne serait comparable qu'à celle de la Russie d'Europe (5 millions de kilomètres carrés; d'après Supan).

Et cependant, malgré la défaveur persistante du pôle sud, ces régions lointaines ont profité, elles aussi, du renouvellement récent de l'exploration polaire.

Déjà en 1892-1893, des baleiniers de Dundee, sur la *Balaena* et l'*Active*, avaient

visité les abords de la Terre de Graham, découvert plusieurs îles, fixé les contours de l'île Joinville. En 1894, c'était vers la Terre Victoria que l'*Antartic* avait poussé sa croisière. Depuis, il fut souvent question, dans les réunions savantes, des problèmes antarctiques. En 1895, au congrès international de géographie de Londres, Neumayer expose les raisons scientifiques de reprendre l'étude de ces problèmes. En 1898, le 19 février, la commission allemande, instituée par le congrès de Brême de 1895, se réunit à Leipzig et élabore un projet d'exploration vers le sud; le point de départ devait être Kerguélen, le chef, von Drygalski. Quelques jours après, le 24 février, la Société royale de géographie de Londres tenait une séance entièrement « antarctique »; le président, sir John Murray, réclamait trois millions et demi de francs pour l'organisation d'une mission. Enfin, récemment, le 16 mars 1899, la Société de géographie de Berlin approuvait le programme scientifique de la prochaine expédition Drygalski.

Déjà, d'ailleurs, trois expéditions avaient gagné ces régions si longtemps délaissées, et deux en étaient revenues.

Dans la Revue de juin 1899, nous avons retracé sommairement l'œuvre du Belge A. de Gerlache, parti sur la *Belgica*, d'Anvers, le 16 août 1897, de la Terre des Etats (extrémité sud-est de la Terre de Feu) le 14 janvier 1898, bloqué par la banquise du 10 mars 1898 au 10 mars 1899, revenu au détroit de Magellan le 28 mars de cette dernière année : c'est le premier hivernage qu'on ait à enregistrer, dans l'étude de l'exploration antarctique.

L'expédition océanographique allemande du Dr Chun, sur le *Valdivia*, rentrée à Hambourg le 30 avril dernier, après neuf mois de recherches, a visité la partie australe de l'océan Atlantique, jusqu'à la banquise; elle a retrouvé l'île de Bouvet, découverte par le navigateur français de ce nom en 1739, et que Cook n'avait pu retrouver; par contre, elle a cherché vainement l'île Thompson, portée sur les cartes dans ces parages; sur la bordure du *pack*, elle a multiplié les sondages et trouvé des fonds de 5 500 mètres; non loin de la terre d'Enderby, elle a effectué un sondage de 5 750 mètres : ainsi cet Océan Austral, qu'on croyait de petite profondeur, est un des plus profonds abîmes marins.



OU EN EST L'EXPLORATION DU POLE SUD

Enfin, les onze membres de l'expédition du Norvégien Borchgrevink et de l'éditeur londonnien, sir George Newnes, hivernent en ce moment sur la Terre Victoria. A ceux-là aussi souhaitons : bon retour!

Et à la pensée de Borchgrevink, perdu sur les glaces du sud, du duc des Abruzzes, perdu sur les glaces du nord, les beaux vers de Byron remontent dans la mémoire : « Ici, dans ces neiges immaculées que nul mortel ne foula, nous marchons sur la mer sauvage, la mer blanche des glaces amoncelées; nous en longeons les brisants, pareils à l'écume des vagues fouettées par la tempête et changées soudain en cristal. »

GASTON ROUVIER.

(*Photographies communiquées par la Société de géographie.*)

LE MONDE ET LES SPORTS

LE RACING-CLUB

Les promeneurs du Bois de Boulogne se sont tous arrêtés devant ce champ de courses minuscule, situé entre les lacs et le Pré-Catelan. Il est complet, sa piste s'étend bien verdoyante tout autour de l'enclos et se perd parfois, tout comme à Longchamp, derrière des bouquets d'arbres; près de l'enceinte réservée, elle prend une apparence spéciale : des barrières en bois semblent la protéger contre l'envahissement du public, un poste est réservé aux juges à l'arrivée, nous voyons un disque faisant poteau de but, un tableau indicateur des coureurs, etc., si ce n'étaient les dimensions réduites, il nous semblerait nous trouver sur un véritable champ de courses. Un pavillon fort élégant, construit dans le genre des fermes normandes, est relevé sur une terrasse qui forme tribune; tout cet ensemble est entouré d'un cadre de verdure merveilleux; ajoutons que les parterres, bien soignés et garnis de fleurs, montrent que, si l'on se trouve dans un centre sportif, on n'a pas oublié le côté esthétique et gracieux.



LE POSTE DU JUGE A L'ARRIVÉE

Ici nous sommes loin des orages qui semblent être réservés aux champs de courses des grands; les émotions qu'on y éprouve sont saines et réconfortantes et les luttes auxquelles on assiste n'ont qu'une destinée, le développement des muscles, sans qu'aucune arrière-pensée politique ou autre n'en détourne l'intention.

A la première inspection, nous voyons que l'enclos a deux usages; le champ est divisé en deux parties bien nettement distinctes : l'une est réservée à la piste, l'autre aux spectateurs; en d'autres termes, nous avons la *scène* et la *salle*. On voit tout de suite que si l'on a songé à recevoir des coureurs, si on leur a ménagé un terrain parfait, muni de tous les perfectionnements que la pensée puisse envisager, on a cherché également à retenir une assemblée spéciale; en préparant de beaux jardins et en semant les fleurs partout, on a fait un appel à un public élégant et mondain sans lequel toute réunion à Paris perd le meilleur de son succès.

Le *Racing-Club* que nous connaissons tous aujourd'hui est une organisation des plus salutaires existant à Paris; elle réunit toutes les qualités désirables et répond aux nécessités de notre jeunesse moderne. Les sports s'y exercent dans tout leur développement; un règlement spécial prépare des courses dont l'attrait retient non seulement les coureurs, mais encore tout un public de jeunes gens qui se passionnent pour leurs camarades, établissent des comparaisons d'entrainement et cherchent à prévoir le vainqueur de telle ou telle course; tous ces exercices se font au grand air dans les meilleures conditions d'hygiène et de salubrité. Le fait de retenir les adolescents par l'attrait sportif est des plus moralisateurs : d'abord, parce qu'il leur évite les endroits pernicieux de la capitale; ensuite, parce que l'exercice améliore les muscles et développe la santé, il s'ensuit qu'il agit directement sur le travail des heures d'étude : l'enfant voit son intelligence plus vive et plus alerte si son corps est bien portant,

Mens sana in corpore sano.

Ajoutons enfin que la fréquentation des

jeunes gens entre eux est une bonne chose, elle les débarrasse d'une certaine timidité naturelle qui leur enlève souvent les trois quarts de leurs moyens; les exercices ayant lieu en plein air et l'accès du Club étant assez facile aux parents et amis des membres, il s'ensuit que les familles peuvent accompagner les sports de leurs enfants et s'y intéresser : il se crée alors une intimité plus grande au sujet des occupations de l'enfant et des soucis des parents.



ARRIVÉE D'UNE COURSE DE 100 MÈTRES

Les jeunes gens qui font partie de cette Société ont été présentés par des parrains accrédités qui peuvent se porter garants pour eux; toutefois ce contingent ne serait peut-être pas suffisant, les entrées payantes ne donneraient probablement pas les sujets d'élite que le comité doit surtout rechercher afin de faire des *champions* de première force, pouvant aller représenter avec honneur les couleurs du Club, en province et à l'étranger. On sait qu'en dehors des lycées il existe des associations scolaires; dans les uns et les autres, les proviseurs choisissent les sujets qui, tout en ayant des dispositions sportives, tiennent les premières places de leur classe; ils les signalent au comité du *Racing* qui leur ouvre, deux fois par mois, des épreuves sans droit d'entrée.



DÉPART DU 110 MÈTRES HAIES



ARRIVÉE DU 110 MÈTRES HAIES

Les courses plates à pied se divisent en trois catégories :

Les courses de vitesse;
Les courses de demi-fond;
Les courses de grand fond.

Les premières se font sur 100 mètres, 200 mètres ou 400 mètres; cette dernière distance est de beaucoup la plus dure et la plus pénible, car elle exige de la vitesse et du fond, aucune tactique n'est possible dans ce genre d'épreuve : il faut que l'effort commence au départ et se maintienne constamment à son maximum jusqu'à la fin, la moindre défaillance pro-

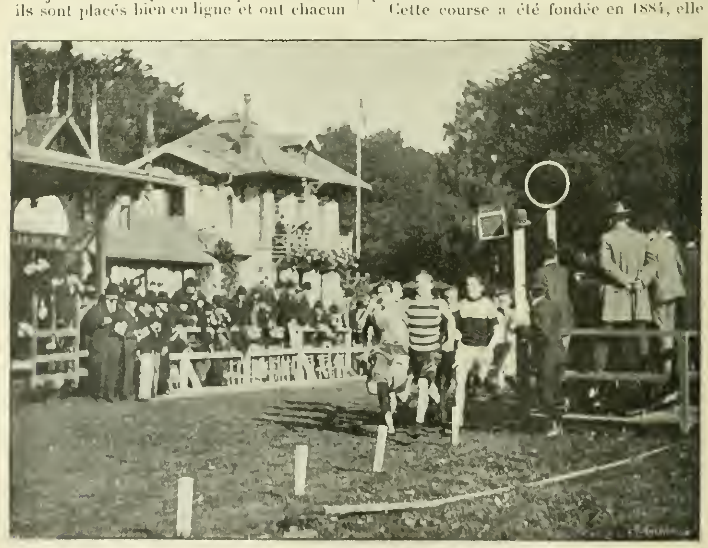


SAUT DE RIVIÈRE POUR LES COURSES DE STEEPLE

cure à l'adversaire un avantage qu'il est pour ainsi dire impossible de rattraper dans la suite. La course de 100 mètres, qui est classique et très intéressante, se fait d'une façon toute particulière, l'épreuve ne se fait jamais entre plus de cinq concurrents ; ils sont placés bien en ligne et ont chacun leur piste particulière séparée de la suivante par un cordeau, de cette façon il est impossible aux coureurs de se gêner mutuellement et de se couper. Le *starter* se met à L'ARRIVÉE, la distance de 100 mètres, étant assez courte pour que ce dernier puisse être bien aperçu du DÉPART. Lorsque le nombre des jeunes gens est supérieur à cinq, on les fait courir par séries, et les vainqueurs de chacune d'elles recommencent pour la finale qui est décisive. On est même quelquefois obligé d'établir des demi-finales à cause de l'abondance des coureurs.

Le Grand Prix du *Racing-Club*, qui se court tous les ans au mois de juin, est établi pour une distance de 100 mètres, mais, afin d'égaliser les chances, on échelonne les concurrents au départ suivant leurs performances antérieures ; c'est-à-dire qu'on recule les meilleurs coureurs de 4, 5 et même 12 mètres au delà du départ, afin d'augmenter pour eux la distance et leur rendre l'épreuve plus difficile.

Cette course a été fondée en 1884, elle

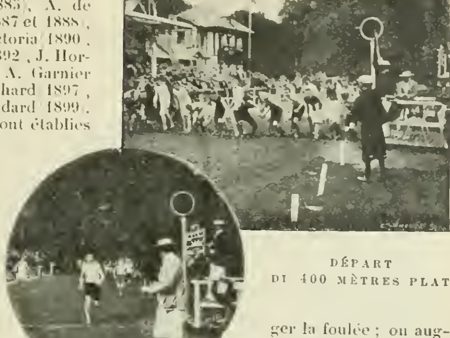


PREMIER PASSAGE DU 1000 MÈTRES PLAT

a été successivement gagnée par MM. E. Méret (1884), P. Gellinard (1885), A. de Pallissaux (1886), R. Cavally (1887 et 1888), H. Derche (1889), M. de Santa Victoria (1890), P. Blanchet (1891), A. Taber (1892), J. Horteur (1893), Th. Potter (1894), A. Garnier (1895), A. French (1896), J. Richard (1897), R. de Coupigny (1898) et C. Goudard (1899).

Les épreuves de demi-fond sont établies sur 600 mètres et sur 1 500 mètres, quelquefois les coureurs s'entraînent sur le mille anglais (1 609m,33), afin de pouvoir lutter avantageusement avec des coureurs d'outre-mer.

Les épreuves de grand fond sont celle de 3 000 mètres, qui peut se faire sur piste, celle de l'heure et le cross-country à travers champs et bois; cette dernière est de 15 à 20 kilomètres et demande un tempérament tout spécial, car il faut se préparer à rencontrer toutes sortes d'accidents naturels du sol, des mauvais terrains, etc. Il ne faut pas laisser les bons coureurs se hasarder à ce genre d'épreuve, on pourrait abîmer leurs qualités de vitesse.



DÉPART DU 400 MÈTRES PLAT

ARRIVÉE DU 400 MÈTRES PLAT

En dehors des courses plates, le *Racing* possède un programme spécial de courses à obstacles avec des distances classiques. La plus difficile est la plus courte, c'est les 110 mètres haies; on dispose 10 haies de 1 m. 06 de hauteur, séparées de 9 mètres les unes des autres. Pour réussir cette épreuve il faut une rare énergie, car les coups de reins successifs pour faire les sauts fatiguent beaucoup.

Il existe encore le 400 mètres haies; cette épreuve est plus rare.

Enfin, nous avons le steeple-chase de 600 mètres et celui de 2 500 mètres avec obstacles de tout genre, rivières, murs, bull-finches, etc.

D'une façon générale, pour sauter en course, il ne faut pas agir comme dans les salles de gymnastique, il faut se recevoir sur un seul pied afin de pouvoir repartir immédiatement avec l'autre et ne point perdre de temps; ceci ne s'applique évidemment qu'aux sauts en hauteur; pour les sauts en longueur, il est nécessaire de recevoir le corps sur les deux pieds.

Pour pouvoir prendre part à une course sérieuse, il faut s'être entraîné spécialement pour l'épreuve pendant soixante ou soixante-cinq jours; les premiers temps, on ne fait que 50 mètres à la fois le plus doucement possible en cherchant à allonger la foulée; on augmente cette distance progressivement, et l'on cherche à prendre de bons départs; ceci demande un entraînement spécial, toutefois un bon départ est plutôt le résultat d'une habileté consommée que d'un effort; le départ est une chose extrêmement importante dans une course de vitesse; il faut se ramasser tout entier et avoir l'œil bien attentif au signal, le prévoir presque, pour filer au moment où s'abaisse le drapeau. Pour s'habituer à bien partir, il ne faut pas se fatiguer inutilement; on se fait donner le signal par un camarade et l'on s'arrête après 5 ou 6 mètres pour recommencer ensuite.

Pour les courses de steeple, il faut s'entraîner spécialement sur chaque obstacle, de façon à bien les connaître et pouvoir profiter de tous les accidents de terrains.

Le *Racing-Club* a des réunions à dates fixes et quelques-unes ont une grande importance, car elles classent les sujets pour les championnats.

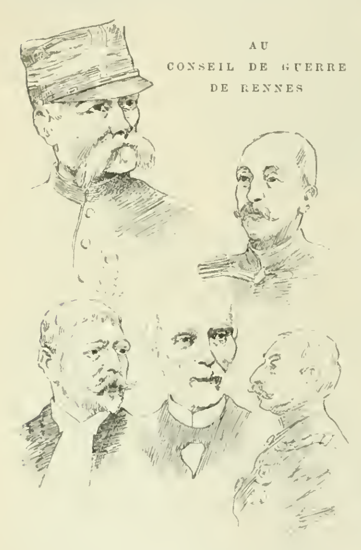
M. Gaston Reymond, l'aimable secrétaire de la Société, est l'âme du *Racing-Club*; il sait par son entrain communicatif animer les plus endurcis; son activité est infatigable, et son esprit toujours en mouvement sait trouver le côté sportif le plus en rapport avec les dispositions de chacun; c'est à son bon goût et à sa parfaite urbanité que nous devons de voir le *Racing* réaliser ce difficile problème d'être la seule Société sportive de jeunes gens à la fois mondaine et exclusivement de famille.

A. da Cunha.

MÉMENTO ENCYCLOPÉDIQUE. — ÉVÉNEMENTS D'AOUT 1899

1. — L'empereur de Russie confère à **M. Léon Bourgeois,** premier délégué français à la conférence de la Haye, le cordon de Saint-Alexandre-Newsky. — Le **président de la République** se rend au château de Rambouillet, où il passera une partie des vacances parlementaires. — M. Loubet signe un décret réglementant l'usage des **boîtes aux lettres individuelles** qui vont être mises à la disposition des particuliers. M. de Smet de Nayer est chargé de former le nouveau **cabinet belge.**

2. — **M. Delcassé,** ministre des affaires étrangères, part pour Saint-Pétersbourg, où il va rendre au



Colonel Jouaust. M. de Freycinet. Général de Boisdeffre.
Me Labori. Général Roget.

comte de Mouraview sa visite. — Distribution des prix du **Conservatoire.** — Mort de **M. Tirman,** sénateur des Ardennes, ancien gouverneur général de l'Algérie, président du conseil d'administration de la Compagnie des chemins de fer de P.-L.-M. — Le général Figuero prête serment comme président de la **République dominicaine** en remplacement du président Heureaux assassiné.

3. — Le ministre de la marine transmet à l'amiral Fournier les témoignages de satisfaction du gouvernement à l'occasion de l'heureux succès du voyage de **notre escadre dans les ports d'Espagne.** — **Le général Roca,** président de la République Argentine, arrive à Montevideo, où il rend visite au président de la République de l'Uruguay. Le général Roca se rend ensuite à Rio-Janeiro : le voyage a pour objet la préparation d'une conférence des présidents en vue de signer un projet **d'arbitrage général entre puissances sud-américaines.**

4. — Les **Indiens Yaquis** se révoltent contre les



Capitaine Dreyfus. Général Mercier.

autorités mexicaines et tiennent tête aux troupes mexicaines envoyées contre eux. — Le gouvernement anglais demande au **Transvaal** d'ouvrir une enquête pour connaître le nombre des étrangers qui bénéficieraient de la réforme électorale votée par le Volksraa.

5. — Une terrible **catastrophe de chemin de fer se produit à Juvisy.** Il y a de nombreux tués et blessés. — Mort de **M. Isaac,** sénateur de la Guadeloupe. — La Gazette officielle de **Madrid** publie un décret suspendant les séances des Chambres.

6. — **M. Delcassé** est reçu à Peterhof par l'empereur et l'impératrice de Russie, qui l'invitent à dîner. L'empereur de Russie fait remettre à M. Delcassé les insignes en diamants de l'ordre de Saint-Alexandre-Newsky. — Le nouveau **ministère belge** est constitué comme suit : présidence, finances et travaux publics, M. de Smet de Nayer ; intérieur, M. de Trooz ; justice, M. Van den Heuvel ; guerre, le général Cousebant



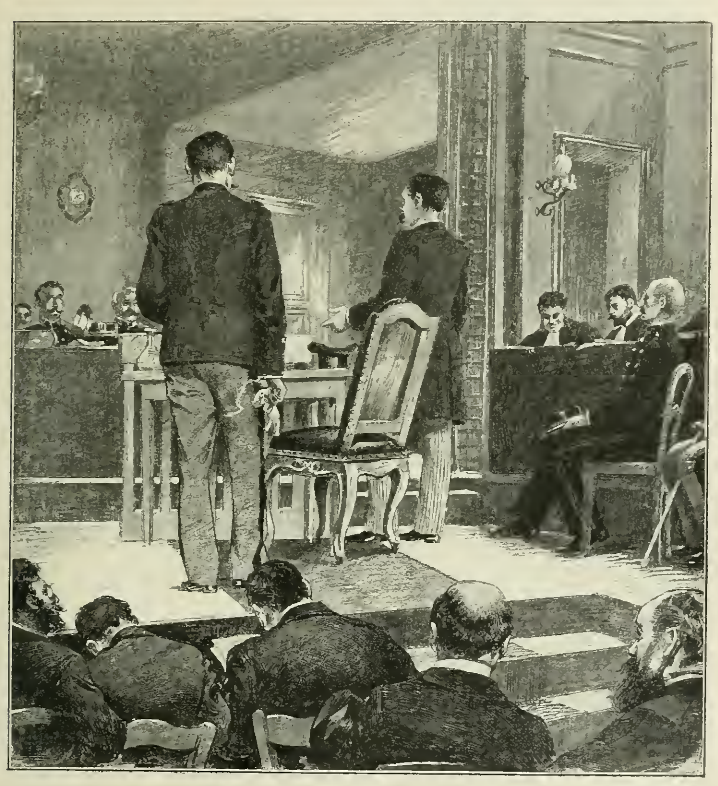
Général Chanoine. Cl Carrière. M. Gribelin. M. Cavaignac.
M. Bertillon. Général Billot. M. Cochefert.

d'Alkemade ; affaires étrangères, M. de Favereau ; agriculture, M. Van der Bruggen ; industrie, travail et chemins de fer, M. Liebaert. — **A Saint-Domingue,** la révolution en faveur de Juan Jimenez éclate sur toute la côte Nord. Le général Pacheco se soulève avec 500 hommes à Santiago. Les généraux Pablo, Reyer-

Navarro et José Jimenez se sont joints au mouvement et occupent Sabanita avec des forces considérables.

7. — Le **général Pierron,** commandant le 7ᵉ corps d'armée, est nommé membre du conseil supérieur de guerre en remplacement du général de Négrier. — Le **grand prix de Rome** (architecture) est décerné à M. Tony Garnier. — A Lourdes, ouverture du 12ᵉ **congrès eucharistique** international sous la présidence de Mgr Langénieux. — Le **roi de Danemark** arrive à Ischl pour rendre visite à l'empereur d'Autriche. — A Rennes, première audience du **conseil de guerre** chargé de juger le capitaine Dreyfus. Après les formalités d'usage et l'appel des témoins, il est procédé à l'interrogatoire du capitaine Dreyfus. L'accusé affirme qu'il est innocent. Il nie être l'auteur du bordereau, dont il ne posséda jamais les documents. Il déclare avoir toujours protesté de son innocence et nie avoir fait des aveux au moment de sa dégradation. Après l'interrogatoire, le conseil décide, par 5 voix contre 2, le huis clos pour la communication du dossier secret.

8. — Au **conseil de guerre** de Rennes, audience à huis clos pour la communication du dossier secret. Les avocats de l'accusé, leurs secrétaires et le général Chamoin assistent à l'audience. — Une révolte éclate à la **Grande-Comore.** Le commissaire de police est poignardé et la résidence est assiégée. — A la **Chambre belge,** le nouveau président du conseil lit une courte déclaration. Comme solution de la question électorale, il propose l'application complète de la représentation proportionnelle. — L'escadre amenant le **général Roca** arrive à Rio-Janeiro. Une chaleureuse réception est faite au président de la République Argentine, en l'honneur duquel on organise de brillantes fêtes.



AU CONSEIL DE GUERRE DE RENNES

Confrontation de M. Casimir-Perier et du général Mercier.

9. — Au **conseil de guerre** de Rennes, séance de huis clos pour communication du dossier secret. — Clôture de la session du **parlement anglais.** Le discours du trône dit que si la conférence de la Haye n'a pas répondu complètement au but élevé qu'elle s'était

chargée d'atteindre, elle a néanmoins réussi dans une large mesure. Le discours indique les résultats de la convention franco-anglaise concernant l'Afrique et la situation au Transvaal.

10. — Un **terrible cyclone** dévaste les Antilles, faisant de nombreuses victimes. — Au **conseil de guerre** de Rennes, suite des audiences à huis clos. — Mort, à Paris, où il était de passage, du maréchal **Mohsin-Khan-Mochir-Ed-Daouli,** ministre des affaires étrangères de Perse. — Embarquement, à Gênes, à destination de Buenos-Ayres, de sénateurs, du prince Odescalchi et du marquis Medici, qui vont rejoindre, en Patagonie, Ricotti Garibaldi, qui se propose d'y créer une vaste **colonie italienne.** Le gouvernement italien déclare se désintéresser complètement de ce projet.

11. — Au **conseil de guerre** de Rennes, audience à huis clos. — **M. Delcassé,** ministre des affaires étrangères, rentre à Paris, venant de Saint-Pétersbourg. — Promulgation des décrets réglant **les conditions du travail.** Ces décrets, au nombre de trois, concernent, le premier, les conditions du travail dans les marchés passés par l'État; le deuxième, les marchés passés par les départements; le troisième, les marchés passés par les communes et les établissements de bienfaisance. — Mort de Mgr **Soubrier,** ancien évêque d'Oran. — L'empereur d'Allemagne assiste à la bénédiction solennelle du port et du **canal de Dortmund.** — **En Serbie,** M. Gheutschitch est nommé ministre de l'intérieur, et M. Vookasine Pétrovitch ministre du commerce. — La *Gazette* de Madrid publie la sentence de la cour suprême de guerre dans l'affaire relative à la **reddition de Santiago** de Cuba. La sentence absout tous les généraux et commandants en chef, mais ordonne une enquête pour rechercher les responsabilités concernant le manque de moyens de combat, cause de la capitulation. — Les membres de **l'expédition de l'Alaska,** qu'on disait naufragés, ont été, au nombre de 17, massacrés par les Indiens Coskowl.



Général Zurlinden. Me Demange. Général Gonse. Commandant Lauth. Commandant Cuignet.

AU CONSEIL DE GUERRE DE RENNES

12. — **M. Paul Déroulède** est arrêté à quatre heures du matin, dans sa propriété de Croissy, près Paris. Dix-sept autres arrestations sont opérées, tant à Paris qu'en province, entre autres celles de MM. de Monicourt, représentant du duc d'Orléans; Girard, secrétaire de M. Jules Guérin; de Fréchencourt, rédacteur à la **Gazette de France**; de Chevilly, du comité de la jeunesse royaliste; Barillier, boucher, porte-drapeau de la Ligue des patriotes; André Buffet, directeur du bureau politique du duc d'Orléans; de Ponteves-Sabran, candidat royaliste à la Villette, etc. M. Jules Guérin, directeur de *l'Antijuif*, contre qui un mandat d'arrêt



L'-col. Picquart. M. le greffier Général Capit. Freystætter. Coupois. Chamoin. M. Paléologue.

AU CONSEIL DE GUERRE DE RENNES

avait été lancé, se réfugie et se barricade avec un certain nombre de ses amis dans l'hôtel du Grand-Occident, rue de Chabrol, et déclare qu'il s'opposera par la force à toute tentative pour s'emparer de sa personne. M. Georges Thiébaud est en fuite. Il est procédé, en outre, à de nombreuses perquisitions chez les personnalités du parti royaliste et chez des membres des Ligues. Ces mesures sont motivées par « **un complot** ayant pour but de changer la forme du gouvernement ». — Le **conseil de guerre** de Rennes entend les dépositions de MM. Casimir-Perier, ancien président de la République; Delaroche-Vernet, attaché d'ambassade; général Mercier, ministre de la guerre en 1894, au moment de l'arrestation du capitaine Dreyfus. — **Les tirailleurs de la mission Marchand** s'embarquent à Toulon sur le paquebot *Galatz*, qui les ramène au Sénégal. — **La peste** est signalée à l'île Maurice.

13. — **A Haïti,** Monte-Cristi est assiégé. La révolution en faveur de Jimenez gagne du terrain. — **Aux Philippines,** Aguinaldo publie un décret en vertu duquel les ports philippins sont fermés aux navires américains. Les navires d'autres nationalités doivent soumettre à un examen militaire leurs équipages et leurs cargaisons; les étrangers doivent prouver leur nationalité et le but de leur voyage.

14. — Rennes. Au moment où **Me Labori,** accompagné du colonel Picquart et de M. Gast, se rend à l'audience du conseil de guerre, un individu, dissimulé derrière une palissade, près du pont Chateaubriand, lui tire un coup de revolver dans le dos. Pendant qu'on prodigue les soins à Me Labori, MM. Picquart et Gast se mettent à la poursuite du meurtrier, qui gagne la campagne et parvient à s'échapper. L'attentat cause une vive émotion. — Au **conseil de guerre,** Me Demange demande de surseoir aux débats jusqu'à ce que Me Labori puisse reprendre sa place au banc de la défense. Après délibération, le conseil décide qu'il n'y a pas lieu de suspendre les débats et on entend contradictoirement M. Casimir-Perier et le général Mercier. Le général Billot, M. Godefroy Cavaignac, les généraux Zurlinden et Chamoin et M. Hanotaux sont entendus ensuite. — Un mandat d'arrêt est décerné contre **M. Guérin,** toujours enfermé dans l'immeuble du Grand-Occident, rue de Chabrol, et lui est signifié par M. Hadamard, sous-chef de la sûreté. — Des troubles se produisent à **Budapest** à l'occasion de l'inauguration du monument du **général Hentzi,** qui réprima l'insurrection nationale de 1849. Il y a de nombreux blessés.

15. — Ouverture du 3e **congrès sioniste** à Bâle. La principale question à l'ordre du jour est la colonisation par les sionistes de l'île de Chypre, proposée par



LE « FORT CHABROL ». — M. JULES GUÉRIN

un délégué américain. — Solennité française à **Mars-la-Tour,** devant une nombreuse assistance venue des deux côtés de la frontière.

16. — Au **conseil de guerre** de Rennes on entend la déposition de M. Guérin, ancien garde des sceaux, de M. Lebon, ancien ministre des colonies, de Mme veuve Henry et du général Roget. — La santé de **Me Labori** s'améliore. Le meurtrier est resté introuvable. — Mort, à Heidelberg, de l'illustre physicien **Bunsen,** inventeur de la pile qui porte son nom. Il était âgé de quatre-vingt-huit ans. — **La peste** qui sévit en Portugal fait plusieurs victimes ; 40 pour 100 des personnes atteintes en meurent. — Des bagarres se produisent aux alentours de la maison du Grand-Occident, où **M. Guérin** et ses amis restent fortifiés. — Plusieurs députés royalistes, nationalistes et antisémites adressent au président de la Chambre des demandes l'invitant à **convoquer immédiatement la Chambre.**

17. — Au **conseil de guerre** de Rennes, on entend la fin de la déposition du général Roget, la déposition de M. Bertulus et celle du colonel Picquart. L'audience est marquée par plusieurs incidents, notamment entre Mme Henry et M. Bertulus, qu'elle traite de Judas. — Au cours de leur déposition devant le conseil de guerre, les généraux Mercier et Roget disent que parmi les pièces du dossier secret les plus significatives figurent des extraits d'une lettre du colonel Schneider, attaché militaire d'Autriche-Hongrie à Paris, et un rapport du colonel Panizzardi, attaché militaire d'Italie. — A Chambéry, 15e congrès des **Sociétés savantes** de la Savoie. — La Chambre des députés de Prusse rejette en deuxième lecture le projet du **canal du Rhin à Dortmund,** le projet pour l'achèvement du canal d'Ems à Dortmund et le projet du canal central. L'empereur Guillaume avait personnellement et vivement patronné ces projets. — Un traité d'arbitrage général a été conclu entre le Brésil, la République Argentine et le Chili à

l'occasion du voyage du **général Roca,** président argentin, dans la capitale du Brésil. Ce traité, qui soumet à l'arbitrage tous les litiges qui viendraient à s'élever entre les trois puissances, sera signé ultérieurement à Buenos-Ayres. Les trois gouvernements ont décidé de réduire leurs armements.

18. — Au **conseil de guerre** de Rennes, suite de la déposition du colonel Picquart. — Plusieurs députés ayant demandé la **convocation immédiate des Chambres,** M. Deschanel leur rappelle que le droit de convocation n'appartient qu'au Président de la République et que le droit des membres du Parlement de demander la réunion exceptionnelle des Chambres ne peut s'exercer que si la demande en est faite par la majorité absolue des membres composant les Chambres. — La **grève des ouvriers du gaz** est terminée. Sur la demande du ministre du commerce et de la municipalité, la Compagnie a repris la presque totalité des ouvriers. — Un individu nommé Gloro se dénonce comme étant l'auteur de **l'attentat contre Me Labori.** Après enquête on reconnaît que Gloro, qui est un alcoolique, ne ressemble en rien à l'assassin. — A l'inauguration du monument élevé à **Saint-Privat,** l'empereur Guillaume prononce un discours dans lequel il déclare que le monument inauguré par lui honorait la mémoire de tous ceux qui sont tombés pour leur patrie, Allemands et Français, et il confond tous les héros de la sanglante épopée dans un même hommage mélancolique. — En Autriche, célébration du soixante-dixième anniversaire de **l'empereur François-Joseph,** né le 18 août 1830. Il règne depuis le 2 décembre 1848. — La révolution, toujours latente dans **l'Etat de los Andes (Venezuela),** depuis l'avènement au pouvoir du président Andrade, donna lieu à un nouveau choc sanglant entre les forces du gouvernement et les rebelles, anciens partisans du général Hernandez, qui ont continué la lutte ; les insurgés ont perdu 800 hommes et les troupes légales 300. On croit que c'est la fin de la révolution.

19. — Au **conseil de guerre** de Rennes, déposition du commandant Cuignet, des généraux de Boisdeffre et Gonse. — L'apparition de **la peste** est officiellement déclarée en Portugal. Les premiers cas se sont manifestés à Oporto, après le passage du vapeur anglais *City-of-Cork*, venant de Bombay. Les portefaix qui travaillèrent au déchargement du *City-of-Cork* furent atteints. — A la suite de négociations entre **le Saint-Siège et le gouvernement du tsar,** Léon XIII a résolu d'envoyer en Russie, en mission temporaire, Mgr Tarnassi, à l'effet de résoudre quelques différends entre évêques à propos de leur juridiction. Mgr Tarnassi sera aussi porteur d'une lettre du pape au tsar.

20. — Sur l'invitation du *Journal du Peuple*, **les révolutionnaires de Paris** vont manifester sur la place de la République. Le but de cette manifestation est de « protester contre les menées antisémites ». Les anarchistes se joignent aux manifestants. D'autre part, les amis de M. Jules Guérin se donnent rendez-vous pour une contre-manifestation. De violentes bagarres se produisent place de la République, avenue de la République, boulevard Voltaire, place de la Nation, au cours desquelles un grand nombre de manifestants, dans les deux camps, et surtout des agents, sont plus ou moins grièvement blessés. M. Goullier, commissaire de police du quartier Sainte-Marguerite, et Dousimoni, l'un de ses inspecteurs, très maltraités par les anarchistes, sont portés dans les hôpitaux. Cernés par les agents, les anarchistes se frayent un passage à coups de pierres, de cannes et de stylets. Sébastien Faure et quatre rédacteurs du *Journal du Peuple* sont parmi les individus arrêtés. Continuant leur course, les manifestants arrivent à l'église Saint-Joseph, dont ils démolissent la grille et forcent les portes. Dans l'église, une bande d'énergumènes se livre à la destruction de tous les objets du culte et se prépare à danser autour d'un brasier qu'ils ont allumé devant l'église, lorsque la police survient et arrête vingt-sept des manifestants. — Par décret sont autorisées la préparation, la vente et la distribution par l'Institut Pasteur du **sérum antipesteux.** — A Laon, inauguration du monument élevé à la mémoire des **trois instituteurs de l'Aisne,** Jules Debordeaux, Louis Poulette et Leroy, fusillés à Châlons, en 1870, par les Prussiens. — Des dépêches de la côte occidentale d'Afrique annoncent que le **lieutenant-colonel Klobb,** le lieutenant Meynier et quelques soldats et porteurs de leur escorte ont été tués sur les ordres du capitaine Voulet, qui s'était refusé à remettre au colonel Klobb le commandement de sa mission. Le capitaine disait au colonel, dans une lettre, qu'il avait avec lui 600 fusils et qu'il le traiterait en ennemi s'il avançait. — Mort de **M. Cyprien Chaix,** sénateur des Hautes-Alpes. Il fut membre de l'Assemblée législative de 1849. — Le gouvernement américain décide d'organiser dix nouveaux régiments destinés **aux Philippines.** Les forces, sous les ordres du général Otis, seront portées, en octobre, à 60 000 hommes.

21. — Au **conseil de guerre** de Rennes, déposition de plusieurs témoins militaires et de M. Cochefert, qui procéda à l'arrestation de Dreyfus en 1894. — L'ouverture de la session d'août des **Conseils généraux** a lieu sans incident. — A la suite d'une entrevue avec le marquis de Villalbos, président de la Croix-Rouge d'Espagne, M. Agoncillo, délégué du gouvernement philippin en Europe, prend l'engagement de demander à Aguinaldo d'adoucir le sort des **prisonniers espagnols** et d'obtenir leur prochaine libération. — Plusieurs décès, attribués à **la peste,** sont constatés à Naples et à Palerme. — A **Ponce (Porto-Rico)** 2 500 victimes de l'ouragan sont inhumées. Les blessés sont évalués à 1 000 et les disparus à 2 000. — **A Saint-Domingue,** le chef révolutionnaire mulâtre Jimenez, qui avait été arrêté par ordre du gouvernement américain, à Matanzas (île de Cuba), au moment où il se rendait à Saint-Domingue pour se mettre à la tête de ses partisans, est relâché par ordre du gouverneur général de Cuba. Les renforts envoyés par le gouvernement dominicain au secours de la place de Monte-Cristi, assiégée par les insurgés, sont battus. — Le **cabinet chilien** est démissionnaire.

22. — **Me Labori,** remis de sa blessure, assiste au procès Dreyfus. On entend le commandant Grenier, M. Ferret, le colonel Bertin, le colonel Gendron, le colonel Jeannel et le commandant Maistre. — Dans un long mémoire, la Porte proteste contre la délimitation des sphères d'influence anglaise et française **dans la vallée du Nil** et sur le lac Tchad. La Porte base sa protestation sur les assurances qui lui auraient été données en 1890, par la France et l'Angleterre, que les droits de la Porte dans ces régions seraient respectés. — Des troubles sérieux sont provoqués en **Bohême** par le parti allemand, à propos des impôts décrétés sans le concours du Parlement.

23. — Au **conseil de guerre** de Rennes, on entend les témoignages des commandants Roy et Dervieu, du capitaine Du Chatelet, de M. Dubreuil, du capitaine Le Rond, du commandant Bertin, du capitaine Besse, des commandants Boullenger et Maistre. — Une brillante réception est faite à Saint-Louis (Sénégal) aux **tirailleurs de la mission Marchand.**

24. — Le **conseil de guerre** de Rennes entend les dépositions de MM. Perrot, colonel Maurel, général Risbourg, commandant Curé, Billet, Capiaux, Jules Roche, Desvernines, colonel Fleur, colonel Cordier, de Grandmaison, Mertian de Muller, l'ordonnance Savignaud. — **M. Jules Guérin** et ses amis, toujours enfermés dans l'immeuble du Grand-Occident, restent sans communication avec le dehors. La circulation est interdite dans la rue de Chabrol, devant le « Fort Chabrol ».

25. — Au **conseil de guerre** de Rennes, on entend les dépositions de MM. Strong-Rowland, journaliste anglais ; Henri Weil, ancien officier d'état-major ; Lévêque, ancien secrétaire au ministère de la guerre ; Gobert et Bertillon, experts. — La municipalité d'Oporto décide qu'en raison de l'**épidémie de peste** aucun train de chemin de fer ne partira d'Oporto. — Le bureau météorologique de Londres enregistre 35 degrés à l'ombre et 55 degrés au soleil. C'est la plus **forte température** du siècle.

26. — Au **conseil de guerre** de Rennes, M. Bertillon continue à exposer son travail d'expertise. Il affirme qu'il en résulte pour lui la conviction que le « bordereau » ne peut avoir été écrit que par Dreyfus. Le capitaine Valerio appuie et M. Paraf-Javal conteste le système d'expertise de M. Bertillon. Une émouvante confrontation a lieu entre le colonel Maurel, président, et le capitaine Freystaetter, membre du conseil de guerre de 1894. — Le **roi de Grèce** quitte Aix-les-Bains. — **M. Jules Guérin,** ayant tiré des coups de revolver sur les agents chargés de garder le « Fort Chabrol », une instruction est ouverte contre lui. — Le

cardinal Richard, dans une lettre pastorale, ordonne des prières à l'occasion de la profanation de l'**église Saint-Joseph** par une bande d'anarchistes. — Dans un meeting à Ocean Grove, **M. Mac-Kinley** dit que le drapeau américain, là où il est planté et où il doit rester, n'est pas un symbole d'oppression et de tyrannie, mais d'humanité et de liberté.

27. — **L'espionnage** est retiré des attributions de la section de statistique des bureaux de l'état-major général du ministère de la guerre et confié à la direction de la sûreté générale. — Dans toutes les églises de Paris a lieu la **cérémonie de la « Réparation »** à l'occasion de la profanation de l'église Saint-Joseph. — Les habitants d'un vaste territoire du haut Amazone, en litige entre le Brésil et la Bolivie, se déclarent indépendants et se constituent en République sous le nom de **République d'Acre.** Le territoire, de 8 000 milles carrés, est habité par 15 000 Brésiliens, des Boliviens et des Péruviens. — La **peste et la famine** sévissent aux Indes. — Une famine épouvantable dans l'Afrique orientale anglaise coïncide avec une violente épidémie de petite vérole. — A Fez, au cours de cérémonies publiques, un attentat est dirigé **contre le Sultan.** Deux de ses aides de camp sont tués : le Sultan n'est pas atteint. — Le président Mac-Kinley lance une déclaration concernant **le « Statut » politique de Cuba.** Des élections générales auront lieu après le recensement de janvier. L'île recevra ensuite une constitution et un gouvernement autonomes.

28. — Le **conseil de guerre** de Rennes entend la suite de la déposition de M. Paraf-Javal, M. Bernard, ingénieur, les experts Teyssonnières, Charavay, Varinard et Pelletier et M. Couard, archiviste. Une commission rogatoire est envoyée pour recueillir la déposition du colonel **Du Paty de Clam.**

29. — Le **conseil de guerre** de Rennes entend le colonel Cordier, M. de Freycinet, M. Galli, publiciste, et l'expert Belhomme. — Arrestation de **M. Lissajoux,** ancien rédacteur au *Petit Journal,* pour divulgation de documents secrets qui servirent à publier, dans l'*Eclair,* l'article : « Cet animal de Dreyfus ». — A Caen, arrestation de **Maurice Lefèvre,** président de la section de la Ligue antisémitique de Caen, sous l'inculpation de participation à un complot. — La croix de la Légion d'honneur est remise à **M. Goullier,** commissaire de police, blessé au cours des bagarres du 20 août. — Mort, à Lourdes, de **Mgr Billière,** évêque de Tarbes. — Le roi de Danemark signe un décret pour la reconstitution du **cabinet danois.** M. Bramsen est nommé ministre de l'intérieur, le colonel Snack, ministre de la guerre et M. Hoerring, président du conseil, est chargé de l'intérim de la justice. — Au cours de la séance de clôture de la Diète de Prusse, le chancelier de Hohenlohe annonce que le **projet sur les canaux** serait représenté, et qu'il ne doutait pas que l'accord s'établirait.

30. — Au **conseil de guerre** de Rennes, on entend les dépositions de MM. Meyer, Molinier et Giry, directeur et professeur à l'Ecole des chartes ; M. Emile Picot, membre de l'Institut ; le général Deloye, directeur de l'artillerie au ministère de la guerre. — En vue de lutter contre la propagation possible de l'**épidémie de peste** en Europe, l'Institut Pasteur envoie en Portugal une mission spéciale pour étudier la peste bubonique. — Mort de **M. Joachim Menant,** membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — L'**empereur Guillaume** arrive à Prague, se rendant aux manœuvres. — Le **roi de Grèce** arrive à Copenhague. — Lord Kitchener annonce qu'une **tentative d'insurrection mahdiste,** provoquée par le khalifa Mohammed-chérif et les deux fils du mahdi, s'étant produite à Skukaba, sur le Nil blanc, une force égyptienne fut envoyée pour la réprimer. Mohammed-chérif et les deux fils du mahdi furent tués et le village brûlé. — Deux villes de la République dominicaine ont proclamé le général **Jimenez** président provisoire et ont formé un gouvernement provisoire sous la présidence de M. Horatio Vasquez.

31. — Le **conseil de guerre** de Rennes entend les capitaines Lebrun-Renaud et Anthonin, le commandant de Mitry, le contrôleur Peyrolles, le colonel Guérin et M. Forzinetti. — De nouvelles perquisitions sont opérées au sujet du **complot** contre la sûreté de l'Etat. — La Chambre des représentants de Belgique repousse, par 59 voix contre 31, la prise en considération du projet de **revision de la Constitution,** proposé en vue de l'introduction du projet relatif au suffrage universel. — Le **prince régnant de Montenegro** et la princesse, sa femme, rendent visite au Sultan, à Constantinople. — L'ex-roi **Milan** de Serbie revoque le prince de Montenegro de son titre de colonel d'un régiment serbe et dissout le régiment. — Les négociations continuent entre l'**Angleterre et le Transvaal** en vue d'un accord, mais des deux côtés les préparatifs en vue d'une guerre sont poussés avec la plus grande activité.



MONUMENT ÉLEVÉ A LAON
A LA MÉMOIRE DES TROIS INSTITUTEURS
DE L'AISNE
Inauguré le 20 août. — Sculpteur : Jean Carlus.

LA MODE DU MOIS

Le paletot-sac et la redingote annoncent devoir faire cette saison une sérieuse concurrence au collet et à la jaquette, sans parvenir cependant à les détrôner complètement. On verra aussi, comme fantaisie, des collets dits *à manches*, tenant à la fois du collet, du boléro, de l'ancienne visite et du péplum.





Quant aux robes, elles demeurent de plus en plus collantes, légèrement longues toujours, et quelques-unes affectant le genre costume à tunique détachée du jupon. Les autres se garnissent beaucoup sur la jupe. A ce sujet, je conseille, comme du dernier genre et absolument distinguée, notre *toilette de ville n° 1*.

Cette robe est en drap gris nuage, ornée de petits velours noirs cousus au bas de la jupe sur un fond de soie blanche, assorti au gilet et aux jockeys. Une ceinture Sélika, en broderie blanche, enserre les hanches. La même broderie se retrouve dans l'ouverture du gilet, en guise de guimpe; le col est également composé de broderie avec cravate ronde en velours noir. La ceinture, drapée, est également en velours.

Manches à mitaines. Gants de Suède nuance fauve. Bas de soie noire. Souliers en chevreau, boutonnés, jupon de dessous en taffetas gris à volants découpés à l'emporte-pièce. Cravate de renard bleu. Chapeau de feutre gris, avec panache de plumes noires et roses de saison. En-cas bleu foncé, à manche de fantaisie.

D'un autre genre, mais non moins parisien, est ce petit costume tailleur (n° 2) en drap beige, composé d'une tunique lisérée par un biais de drap blanc, appuyant sur un jupon que termine un haut volant en forme.

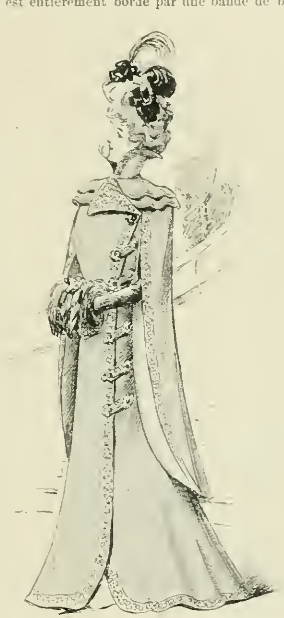
Un boléro ajusté, un peu long devant, liséré de blanc, et agrémenté de petits boutons de passementerie beige, sert à la fois de corsage et de vête-

ment. Le gilet tient au boléro. Il s'ouvre sur une chemise d'homme blanche, en batiste, à col droit rabattu, sur laquelle se détache une cravate régate en satin noir.

Tour de cou en blaireau noir et blanc; chapeau canotier en *feutre* assorti de ton à celui du costume, orné de velours et de plumes noirs. Gants jaunes en chevreau glacé. Jupon de dessous en soie pékinée noir et blanc, garni de dentelle noire et de ruban.

Comme *robe d'intérieur*, le modèle n° 3 permet de charmantes combinaisons. Tel qu'il est, ce modèle se compose d'une tunique en drap de l'Inde mauve, ouverte sur un corsage froncé, en surah crème comme la jupe; l'empiècement, en broderie perlée, sert de cadre à une chemisette en mousseline de soie plissée en large. En velours prune et satin mauve, en cachemire rose, bleu pâle, maïs et crépon ivoire; de même qu'en cachemire noir, et crêpe, pour deuil, et en noir et blanc pour demi-deuil, on obtiendrait toujours, quelle que soit la combinaison adoptée, des résultats charmants.





Les dessous doivent être, comme les bas, en harmonie avec la robe. Quant aux souliers, Molière de préférence, ils seront jolis en chevreau mat, si la toilette est noire, ou bien en maroquin assorti à la nuance, si elle est de fantaisie. Des boucles en or ou en argent en rehausseront agréablement l'élégance.

Le grand manteau que nous donnons en terminant (n° 4) est ravissant pour la voiture, le voyage, ou les promenades au bois. Enveloppant entièrement la jupe, ce manteau, droit devant, rappelle derrière une redingote demi-ajustée. De longues manches à la juive, une double pelerine, un unique revers et les cinq pattes qui lui servent de fermeture, achèvent de lui donner à la fois du genre et une originalité de bon ton. Ce manteau est entièrement bordé par une bande de broderie qu'on retrouve sur le revers, les pattes, les manches et les pèlerines superposées. Des manches plates, intérieures le rendent plus confortable.

Fermé sur le côté, ce vêtement est complètement doublé de crêpe de Chine, dont la nuance, variant suivant celle du manteau, est plus ou moins claire ou foncée. Bien entendu, celui-ci est en drap. Pour l'hiver, on pourrait remplacer la broderie par une bande de fourrure. Toque de velours drapé avec aigrette et choux de satin noirs.

Petit manchon composé d'un peu de drap, de fourrure et de rubans de satin. Doublure en broché de soie claire, ou en crêpe de Chine, comme celle du vêtement.

Berthe de Présilly.

TABLEAUX DE STATISTIQUE

Résultats financiers du service postal en 1897

D'après la statistique générale publiée par le Bureau international de Berne.

	Recettes.	Dépenses
Allemagne	459.799.808	410.093.525
Amérique (États-Unis)	428.318.459	485.943.408
Argentine (République)	15.257.966	30.347.390
Autriche	95.001.810	86.607.908
Belgique	21.699.809	11.994.134
Bolivie	269.517	398.371
Bosnie, Herzégovine	1.123.583	1.129.352
Bulgarie	3.002.684	3.256.423
Canada	21.864.553	26.094.508
Chili	1.810.651	2.967.632
Congo (État indépendant)	141.967	?
Danemark	10.209.397	9.289.594
Égypte	3.089.190	2.528.652
Espagne	24.817.693	11.411.988
France	235.489.807	177.071.882
Algérie	4.587.334	5.565.993
Grande-Bretagne	312.993.475	218.980.767
Grèce	1.795.606	1.895.543
Hongrie	39.239.264	28.321.287
Inde Britannique	29.058.456	27.055.299
Italie	53.083.302	54.969.870
Japon	30.396.340	29.913.608
Luxembourg	1.427.412	1.520 474
Mexique	7.052.543	8.795.405
Norvège	5.727.590	5.450.164
Pays-Bas	18.018.757	14 439.728
Pérou	642.560	686.917
Portugal	7.159.688	5.741.085
Roumanie	9.012.999	8.075.506
Russie	170.161.024	132.117.648
Siam	101.958	264.436
Suède	14.620.431	12.901.662
Suisse	29.117.203	27.464.117
Tunisie	1.094.353	1.034.198
Uruguay	1.429.594	1.499.878
Nouvelle-Galles du Sud	17.126.424	17.112.384
Nouvelle-Zélande	6.858.507	4.973.354
Victoria	17.260.521	12.427.707
Cap de Bonne-Espérance	8.743.013	7.900.598
Chypre	78.173	74 208
Gambie	46.621	14.042
Iles turques	26.596	13.265
Antilles danoises	62.387	55.955
Annam, Tonkin	364.635	2.329.445
Cochinchine, Cambodge et Bas-Laos	439.946	2.259.603
Congo	15.583	56.603
Côte d'Ivoire	16.043	29.184
Dahomey	25.100	80.100
Guyane	45.683	68.375
Inde française	8.475	9.386
Nouvelle-Calédonie	208.768	419.193
Océanie (Établ. français)	14.679	161.883
Saint-Pierre et Miquelon	21.260	90.910
Sénégal	235.267	315.912
Curaçao	70.342	50.613
Inde (colon. néerlandaises)	2.678 890	4.335.946
Surinam	51.054	20.600

L'impôt sur les opérations de Bourse.

La loi du 28 avril 1893, modifiée par celle du 28 décembre 1895, a établi un impôt sur toutes les opérations de Bourse. Les recettes effectuées ainsi permettent d'apprécier l'activité des transactions de ce genre. Sur la totalité, 95 pour 100 environ sont perçus à Paris.

1893 (6 mois)	4 387 500	1896	5 061 000
1894	10 536 500	1897	5 526.000
1895	10.082.000	1898	5.104.500

Le monnayage (or et argent) en Allemagne

Retraits déduits au 31 décembre 1898. En marks (1 M = 1 fr. 235.)

Pièces d'or.	20 marks	2 781.654.100
	10 —	597.078.140
	5 —	5.957 550
	Ensemble	3 384.689 790
Pièces d'argent.	5 marks	102.776.270
	2 —	122 664.732
	1 —	189.963 479
	50 pfennings (1/2 M.)	71.467 565
	20 — (1/5 M.)	14 709 949
	Ensemble	501 581 995

Chemins de fer et tramways en Suisse.

		Nombre de lignes.	Kilom.
Chemins de fer ordinaires.	Locomotives	27	3.123
	Électrique	1	4
Chemins de fer à voie étroite.	Locomotives	21	607
	Électriques	2	9
	Mixte	1	11
Chemins de fer à crémaillère.	Locomotives	9	82
	Électrique	1	9
Chemins de fer funiculaires.	Turbine	1	1,8
	Hydrauliques	13	8,6
	Électriques	6	7,8
Tramways.	Chevaux	4	14,1
	Locomotives	1	4,7
	Électriques	19	103,8
	Air comprimé	1	2,9
	Mixte	1	16,1

Les déposants à la caisse des retraites pour la vieillesse de 1851 à 1897.

Ouvriers	520.909
Artisans et marchands	15.528
Domestiques	13.892
Employés	332.572
Agents des chemins de fer	342.973
Agriculteurs	11.363
Professions libérales et rentiers	91.443
Mineurs sans profession	56.074

Le total des versements effectués pendant cette même période est de 991.628 635 francs.

L'émigration européenne.

	1895	1896	1897
Allemagne	37.498	32 152	23 219
Angleterre	112.538	102.837	94.658
Autriche	46.016	51.492	35 634
Belgique	1.318	1.429	760
Danemark	3.607	2.876	2 260
Écosse	18 294	16.866	16 124
Espagne	36.220	45.317	39 366
France	6.217	5 528	5 586
Hongrie	17.536	15.055	9 880
Italie	187 908	197.554	174.515
Irlande	54.349	42 222	35.678
Norvège	6.207	6 679	4 669
Pays-Bas	1 314	1 387	792
Portugal	26 656	44 420	27 625
Russie	36.725	32 127	18.107
Suède	15 104	12.919	8 926
Suisse	3.107	2 441	1 778

G. François.

QUESTIONS FINANCIÈRES

Le mois de septembre a été précisément ce qu'une tradition presque immuable veut qu'il soit : un mois de préparation à la reprise des affaires. On a pu croire un instant que le début de la saison d'activité se trouvait compromis; mais tout, en somme, s'est à peu près bien passé, et si l'on conserve quelques inquiétudes au sujet des pensées de derrière la tête de M. Chamberlain, il est évident que ces inquiétudes n'ont plus le caractère aigu qu'elles revêtaient récemment.

En tout cas, l'hésitation de la spéculation ne pouvait pas tenir longtemps devant l'attitude décidée du vrai public, du public au comptant. Il serait excessif de dire que celui-ci a effectué une rentrée brillante ; mais il serait excessif non moins de prétendre qu'il s'est tenu à l'écart de la Bourse. Il a, au contraire, préludé à ses opérations d'automne et d'hiver par des achats en nombre satisfaisant, et la direction dans laquelle se sont opérés ces achats nous fournit des indications suffisantes sur l'orientation de son esprit.

Cette orientation est précisément celle que nous avions prévue. C'est encore, et toujours, et de plus en plus vers les valeurs industrielles que va le gros de l'effort général. Les rentes et valeurs à revenu fixe ne sont pas dédaignées; elles conservent une clientèle considérable qui, si elle ne montre plus autant d'enthousiasme que par le passé, n'en estime pas moins que les rentes françaises doivent occuper une certaine place dans tout portefeuille convenablement aménagé; mais nous le répétons : c'est surtout vers les valeurs industrielles qu'on s'est dirigé. La grande majorité du public a agi sans grand discernement et a favorisé notamment les anciennes valeurs, — celles qui sont en possession d'une grande notoriété ou sur lesquelles l'attention des capitalistes naïfs a été violemment attirée par les manœuvres bruyantes de la spéculation. Nous pensons que les acheteurs qui ont obéi à de pareilles impulsions auront à se repentir de leurs achats. Les vieilles valeurs solides se capitalisent à des taux variant entre 2 3/4 et 3 1/4 %, et cela n'est pas acceptable en un temps où chacun cherche à faire produire à son argent un rendement suffisant. Quant aux valeurs nouvelles sur lesquelles opère la spéculation, elles sont visiblement surchauffées et majorées avec une exagération évidente. L'action du *Métropolitain*, qui a donné lieu depuis quelques mois à des transactions énormes tant à Paris qu'à l'étranger, nous fournit un exemple concluant des mécomptes qui attendent les gens assez crédules pour mettre en portefeuille des titres que des groupes spéculatifs ont transformés en véritables jetons de jeu. On peut les avoir à 15 ou 20 % au-dessous du prix auquel ils se trouvaient il y a quelque temps, et nous estimons que le niveau actuel est encore trop élevé.

Pour nous, il nous semble que c'est à des valeurs plus tranquilles, moins fiévreuses, qu'il faut aller. Au premier rang, se placent les actions des sociétés houillères et cuprifères; jusqu'à nouvel ordre, nous pensons qu'elles doivent être préférées à toutes autres. Il est évident que là, comme ailleurs, il y a un choix à faire. Beaucoup de valeurs houillères se capitalisent à 2 1/4 ou 2 1/2 %; elles sont, il est vrai, promises à des plus-values en raison de la hausse incessante du charbon; mais ce n'est pas un motif pour renoncer à un revenu suffisant, surtout quand on peut faire autrement; et c'est pourquoi nous avons arrêté notre choix sur les *Houillères d'Annezin* (Pas-de-Calais), entrées dès maintenant dans la période de la pleine exploitation industrielle, et qui, à leur cours actuel de 400 francs environ, devront facilement fournir un revenu de 6 à 6 1/4 % à leurs porteurs. C'est tout ce qu'on peut demander, avec conditions de sécurité, à une valeur industrielle.

Quant aux valeurs cuprifères, il nous paraît qu'on peut les aborder toutes ou presque toutes sans hésitation aucune. Il est clair que les menées de la spéculation en ce qui concerne le *Rio-Tinto* sont faites pour éloigner le public tranquille; il n'en est pas moins vrai que le titre, aux prix actuels, est bon marché. Nous en dirons autant de l'*Anaconda* et de la *Tharsis* aussi. Mais ici encore, nous sommes pour les valeurs plus neuves et qui n'ont pas été l'objet de manipulations excessives de la part de la spéculation. Dans notre prochaine causerie, nous aurons à entretenir nos lecteurs d'une affaire de ce genre, une exploitation cuprifère située à Huelva, c'est-à-dire dans le territoire même du Rio-Tinto et de Tharsis, et exploitant un domaine de 22000 hectares. Il y a là une affaire intéressante, et au sujet de laquelle on peut nous écrire dès à présent.

E. Benoist,

Directeur du *Moniteur économique et financier*,
17, rue du Pont-Neuf.

LES TIMBRES-POSTE DU MOIS


1849

On nous annonce enfin pour l'année prochaine, à l'occasion de l'Exposition de 1900, une série nouvelle de timbres-poste.

Nous avons pensé qu'il serait intéressant de passer rapidement en revue les timbres divers que nous avons eus dans notre pays.

C'est le 1er janvier 1849 que sont parus les premiers timbres français; l'Angleterre, dès 1840, avait devancé les autres nations dans ce perfectionnement apporté au service des Postes.

Les deux premiers timbres furent de 20 c. noir, et 1 fr. vermillon : ce dernier dura peu et fut remplacé lors de l'émission du 40 c. Nos premiers timbres furent donc : 10 c. bistre, 15 c. vert, 20 c. noir, 25 c. bleu, 40 c. rouge et 1 fr. carmin.


1852


1862



1863



1870


1872

En 1852, sous la présidence du prince Louis-Napoléon Bonaparte, l'effigie de la République est seulement remplacée par celle du président, et l'émission réduite à 10 c. bistre, 25 c. bleu.

Le prince devient empereur; les timbres ne sont modifiés que par le changement de la légende : *Répub. Franç.* qui devient : *Empire Franç.;* l'émission se complète ainsi : 10 c. bistre, 25 bleu, 40 c. rouge, 1 fr. carmin.

En 1854-60, on ajoute : 1 c. olive, 5 c. vert, le 10 c. devient jaunâtre, le 20 c., de bleu gris, devient d'abord bleu noir, puis bleu clair, enfin le 1 fr. disparait et est remplacé par un 80 c. d'abord carmin, comme le 1 fr., puis rose.

En 1862, les timbres deviennent dentelés ou piqués, soit : 1 c. olive, 5 c. vert, 10 c. bistre, 20 c. bleu, 40 c. rouge, 80 c. rose.

Le type se modifie en 1863-69 et l'émission se compose de : 1 c. olive, 2 c. marron, 4 c. gris, puis 10 c. bistre, 20 c. bleu, 30 c. brun, 40 c. rouge, 80 c. rose et enfin 5 fr. lilas.

L'Empire est renversé, l'année terrible arrive. La province manque de timbres et à Bordeaux on fait une copie lithographiée du timbre de 1849 en deux types, les 1 c. olive, 2 c. marron, 4 c. gris d'une part, 5 c. vert, 10 c. bistre, 20 c. bleu, 30 c. brun, 40 c. rouge, 80 c. rose.

Pendant ce temps à Paris, puis après le siège dans toute la France, se complétait une série conforme au type de 1849, etc. : 1 c. olive, 2 c. marron, 4 c. gris, 5 c. vert; puis 10 c. bistre, 20 c. bleu, qui se transforme bientôt en 25 c. bleu, par suite de l'augmentation de la taxe; 30 c. brun, 80 c. rose; ces deux dernières avec de gros chiffres; puis le 10 c. bistre était tiré sur rose, pour permettre à un 15 c. bistre de paraître.

C'est alors qu'en 1876-1877, à la suite d'un concours, apparut le groupe de figurines que nous avons encore aujourd'hui.

L'émission se composait, dans le principe, des 1 c., 2 c., 4 c., 5 c., 10 c. verts; 20 c. marron, 25 c. bleu, 30 c. brun, 75 c. rose, 1 fr. vert olive. En 1877-1878, on modifia les couleurs, soit : 1 c. noir sur azur, 2 c. brun rouge, 3 c. jaune, 4 c. violet brun, 5 c. demeuré vert, 10 c. noir sur violet, 15 c. bleu, 20 c. demeuré marron, 25 c. noir sur rouge, 30 c. demeuré brun, 35 c. noir sur jaune, 40 c. rouge, 75 c. demeuré rose, 1 franc demeuré olive, 5 francs violet.



1876

Puis le 3 c. est devenu gris, le 20 c. rouge sur vert et le 25 c. jaune, de 1879 à 1884.

De 1886 à 1890, le 25 c. devenait noir sur rose, le 75 c. noir sur jaune et 1 fr. 50 rose.

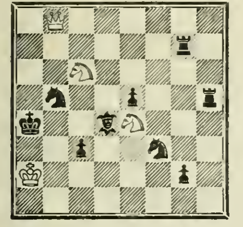
Enfin, en 1892, le 15 c. bleu était tiré sur un fond spécial quadrillé, et en 1898 le 5 c. devenait vert jaune.

JEAN REPAIRE.

L'ÉTÉ — (D'après *Life,* New-York.) — L'HIVER

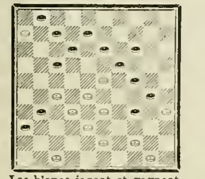
Jeux et Récréations, par M. G. Beudin

N° 308. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et font mat en 3 coups.

N° 309. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et gagnent.

N° 310. — Métagramme.

PAR A. G.

— Mon *un* chez nous est un trésor
Ou c'est un monstre de la Chine ;
Sur un chapeau l'on s'imagine
Qu'il est plus effrayant encor.
— Dans les forêts on fait la chasse
Au *deux,* tourment des laboureurs,
Mais c'est en vain qu'on le pourchasse
S'il va porter ses pas ailleurs.
— Mon *trois* à la bonté divine
Se recommande avec ferveur ;
Toujours il parle avec ferveur ;
Facilement, on le devine.
De la sainte Inquisition
Mon *quatre* était une torture
Dans un salon, la chose est sûre,
Un sot en débite à foison.

N° 311 — Mots décroissants

Mon *un* est ville d'Allemagne
Qu'on trouve chez les Bavarois.
Désirant mieux, le *deux* se gagne.
Péché capital autrefois,
Le *trois* exprimait violence.
Mon *quatre* est une île de France.
Chez la compagne de nos rois
Mon *cinq* se voit plus d'une fois.

N° 312. — Rébus graphique.

li/e et $\frac{\text{chaud}}{\text{ne}}$ sont pas nonime nonime / nonime nonime / nonime nonime

SOLUTIONS

N° 302. 1. F 4 F R — 1. R pr F
2. T 3 F R échec et mat
1. R 3 R
2. C pr P D échec et mat
1. T 4 R
2. D pr P F échec et mat
1. T 3 R
2. D 5 C R échec et mat

N° 303. — $\frac{47\ 42}{38\ 40}$ $\frac{20\ 14}{9\ 29}$ $\frac{25\ 20}{15\ 24}$ $\frac{42\ 38}{32\ 43}$ $\frac{48\ 28}{22\ 33}$ $\frac{31\ 11}{16\ 7}$ $\frac{45\ 1}{}$ fait dame et gagne.

N° 304. — Si 12 800 représente les 8/100 du prix d'achat, le 1/8 de 12 800, c'est-à-dire 1 600 francs donnera la centième partie du prix d'achat. La maison lui avait donc coûté 160 000 francs. Il l'a revendue 172 800 francs.

N° 305.
Z E N O N
E M I R
N I L
O R
N

N° 306.
E RA TO
RA FA LE
TO LE DE

N° 307. — Le valet passe d'abord avec la chèvre, laissant ensemble le tigre et la corbeille de choux. Revenant seul, il emmène cette fois le tigre, qu'il dépose sur la rive. Il a soin de ramener la chèvre avec lui. Cette fois, laissant la chèvre, il emporte les choux, qu'il va déposer près du tigre. Puis enfin il revient chercher la chèvre, ayant ainsi tout débarqué sur l'autre rive sans incident fâcheux.

Adresser les communications pour les jeux à M. G. Beudin, à Billancourt (Seine), avec timbre pour réponse.

Purée Freneuse. — Un kilogramme de navets de Freneuse ou de Saint-Ouen et trois oignons blancs moyens sont cuits à grande eau vingt minutes, égouttés et passés au tamis de crin, saler et sucrer, lier au beurre et servir comme garniture.

Le potage Freneuse. — Delayer 40 grammes de crème de riz avec un litre et demi de lait ou bouillon froid, mélanger la purée ci-dessus non assaisonnée, faire bouillir en tournant ainsi qu'une crème, saler, sucrer très peu. Lier dans la soupière avec trois jaunes d'œufs et 80 gr. de beurre frais, servir des petits croutons sautés au beurre.

Selle de chevreuil sauce crème. — Dans trop de ménages on a conservé la déplorable habitude du temps passé où les modes de locomotion étant primitifs, les provisions étaient difficilement renouvelées, on était obligé de *mariner* les viandes pour les conserver. Cette marinade dénature la viande au point que l'on fait passer du bœuf ou du mouton marinés pour du chevreuil. Un autre inconvénient et beaucoup plus grave, à notre avis, est que la viande ainsi conservée est malsaine pour les personnes âgées ou trop jeunes et aussi pour celles qui, atteintes d'une maladie chronique, sont soumises à un régime sévère. La meilleure marinade consiste en ceci : arroser le chevreuil avec un peu d'huile d'olives et du cognac, couvrir d'un papier et tenir au frais. Retourner la pièce matin et soir. L'essentiel est de manger le gibier de poil avant que la viande se décompose. Enlever les peaux qui recouvrent les deux filets de l'épine dorsale, les piquer superficiellement avec des lardons de 3 centimètres de longueur sur 3 millimètres de côté. Rôtir à la broche ou au four un peu chaud un quart d'heure par demi-kilogramme de viande. Débarrasser la lèchefrite de la graisse, y jeter un verre à madère de vinaigre et deux décilitres de crème aigre, faire réduire en remuant, saler et condimenter, arroser la selle et servir.

Pour découper. — Tirer une ligne droite avec un couteau à lame flexible de chaque côté de l'arête, enlever les parures en dehors des filets, passer le couteau en le glissant sur l'os sous le filet jusqu'à moitié de la selle, la retourner et en faire autant. Le filet est détaché. Le couper en biais en tranches d'un centimètre et remettre en place. Opérer de même pour l'autre côté.

Si la selle est servie en entrée, on sert en même temps une purée de marrons, de cerfeuil bulbeux ou des fonds d'artichauts garnis de l'une ou de l'autre.

Soufflé de poularde. — Formule. — 120 grammes de chair de poularde crue, 150 grammes de beurre, 50 gr. de farine, 10 grammes de gros sel, 1 gramme d'épices composées, 1/2 décilitre de lait, 1 décilitre de crème douce, 4 œufs, un petit verre de cognac.

Opération. — Faire bouillir le lait avec 30 grammes de beurre, y mettre la farine, dessécher un peu sur le feu, étaler sur une assiette et refroidir.

Hacher grossièrement la chair et la piler avec le gros sel, ajouter le cognac et les épices, piler toujours, la panade bien froide, puis les quatre jaunes un par un.

Passer au tamis, ramasser dans un saladier et incorporer la crème douce avec une cuiller de bois.

Monter les blancs bien fermes, les mélanger à la farce, verser dans une timbale de 10 centimètres de diamètre et cuire au bain-marie au four doux vingt minutes.

N. B. — Le soufflé retombe s'il n'est servi tout de suite.

Aubergines farcies — Pour trois aubergines, faisant un mets assez copieux pour six personnes, il faut 250 grammes de champignons, 30 grammes d'échalote, 15 grammes de mie de pain, 5 grammes de persil, une tomate, un décilitre de vin blanc et autant de jus, sel et poivre, 50 grammes de beurre.

Couper les aubergines bien au milieu en long, ciseler légèrement l'intérieur avec la pointe du couteau, saler, et laisser monter l'eau, les essuyer. Chauffer un peu de friture, y frire cinq minutes les aubergines la peau dessus les égoutter sur un linge, creuser l'intérieur et faire la farce. Dorer très peu l'échalote hachée avec la moitié du beurre, ajouter la tomate pelée, épépinée et grossièrement hachée ainsi que les champignons et l'intérieur des aubergines, remuer pour fondre le tout, mouiller, assaisonner et cuire vingt minutes. Garnir l'intérieur des aubergines, saupoudrer avec la mie de pain, gratiner un quart d'heure. Arroser avec le beurre qui reste à peine fondu.

Gâteau Mirabeau. — 125 grammes de chocolat, 3 œufs, 195 grammes de sucre en poudre, 75 grammes de farine, 75 grammes de beurre, 40 grammes d'amandes râpées, vanille, un décilitre de lait.

Fondre le chocolat avec le lait, y ajouter le beurre, les jaunes, les amandes, le sucre et la farine. Monter les blancs en neige, mélanger les deux avec soin, verser dans un moule à charlotte de 12 centimètres de diamètre, cuire au four doux trente ou trente-cinq minutes. Saupoudrer de sucre avant de servir.

A. Colombié.

Vernis au bitume. — Il arrive souvent que la peinture qui recouvre les lanternes photographiques brûle et disparaît. On peut la remplacer avantageusement par un vernis facile à faire, peu coûteux et donnant une jolie teinte noire. En outre — et surtout — dit M. Franchant, à qui nous empruntons ces détails, ce vernis ne se décompose pas à la chaleur et ne répand aucune odeur. Pour le préparer, on met dissoudre 30 grammes de bitume de Judée dans 100 centimètres cubes de benzine de commerce. On laisse ce mélange à l'obscurité dans un flacon bien bouché et on agite tous les jours. Au bout de quinze jours, on ajoute au liquide décanté, qui est d'un brun doré, environ moitié de son volume de noir de fumée léger. On agite vivement la bouteille et on peut s'en servir immédiatement; il suffit d'en verser dans un godet et avec un pinceau de l'étaler sur l'objet à revernir. S'il y a sur la lanterne de la rouille ou de la bougie, on la gratte et on l'enlève *grosso modo*. Pour obtenir une teinte mixte, ce qui est préférable pour les objets du genre des lanternes de laboratoire, on doit employer un vernis épais, c'est-à-dire contenant beaucoup de noir de fumée : il faut alors en ajouter au vernis, dont je viens de donner la formule, et qui est très brillant. Si l'on tient au brillant, il suffit, après avoir exposé la lanterne en plein soleil pour durcir et insolubiliser la première couche de vernis au bitume sans y ajouter de noir. Ce vernis — formule à 1/2 (un volume) de noir — peut servir à revernir les cuvettes en tôle dont le vernis s'est dissous dans les vernis alcalins; il peut aussi servir à renoircir les diaphragmes, les cuvettes en carton durci, les viseurs, boîtes à glace, etc. Il peut aussi servir à vernir les vélocipèdes : il dure plus longtemps que n'importe quel noir et il ne s'écaille jamais.

Soudure du cuir. — Pour souder le cuir à lui-même, il faut employer une colle que l'on confectionne de la façon suivante : on prend 50 grammes de colle de poisson de Russie qu'on fait fondre dans un vase avec 50 grammes de petit-lait, additionné de 50 grammes d'acide acétique. Le tout est mis au bain-marie. D'autre part, on fait dissoudre à chaud 100 grammes de gélatine Coignet n° 2 dans 100 grammes de petit-lait. On mélange les deux solutions et on y ajoute 50 grammes d'alcool à 90 degrés. Après quoi, on filtre si le liquide est par trop sali. Cette colle s'étend directement sur le cuir. Il faut maintenir les pièces soudées l'une contre l'autre jusqu'à dessiccation.

Peinture pour bicyclettes. — Il arrive très fréquemment que l'émail des bicyclettes disparaît par place et laisse voir le gris de l'acier sous-jacent, ce qui nuit au bon aspect de la chère bécane. On peut réparer ces petits accrocs en fabriquant soi-même une peinture comme nous allons l'indiquer. On fait bouillir 28 centilitres d'huile de lin et on y jette 458 grammes d'ambre; quand celui-ci est fondu, on ajoute 85 grammes d'asphalte et 85 grammes de résine. On sort du feu et on délaye peu à peu dans 36 centilitres d'essence de térébenthine. La peinture est achevée et prête à être employée.

Les cadres dorés peuvent fort bien se nettoyer avec le mélange ci-dessous :

Eau de javel.	20 grammes.
Blanc d'œuf	20 —

On en frotte les parties salies avec un linge fin, puis on essuie avec un tampon d'ouate en tapotant doucement.

Victor de Clèves.

L'Éditeur-Gérant : A. Quantin

Le

Monde Moderne

Novembre 1899

LA

MISSION DE LA GRANDE HANNAH

(MŒURS DE TRANSYLVANIE)

I

Depuis qu'on savait rompues les fiançailles d'Andras Wayda avec la blonde Christiane — la fille aînée des Roth d'en haut, ceux dont la maison touche au jardin de M. l'instituteur, — depuis ce temps-là, c'est-à-dire depuis trois jours, le « voisinage » n'avait pas d'autre sujet de conversation.

Une fiancée rendant l'anneau, sans explications, sans mot dire, cela ne s'était jamais vu, — jamais, jamais !...

Les jeunes filles, à la fontaine, entouraient la « présidente » de leur association. Et toutes, la brune Katharina, la mince Rosa, la pâle Maria, la rouge Barbara, répétaient à la grande Hannah :

— Va trouver la blonde Christiane. Tâche de savoir. En somme, c'est ton rôle de présidente. Tu ferais mal en faisant autrement.

Elles n'ajoutaient point que la curiosité, l'impatience, les piquaient plus fort qu'un essaim de taons. Ce sont là choses qu'on n'avoue guère, fût-ce à soi-même :

— Vas-y, vas-y, la grande Hannah ! A quoi bon remettre ? Tu connais bien le proverbe : Tôt sellé, tôt chevauché...

Alors la grande Hannah décida qu'elle risquerait la démarche, dès le lendemain dimanche, avant le prêche du matin.

* * *

Le lendemain, en effet, elle prit la large voie montante nommée pompeusement la Grand'Rue. Les talons ferrés de ses bottes de cérémonie entraient profondément dans la poussière rougeâtre dont se compose toute honnête route de Transylvanie.

Et la grande Hannah songeait que cette poudre épaisse et lourde allait former, aux proches giboulées hivernales, des marécages de boue gluante, ennemie des jupes plissées, des tabliers de mousseline, des longs rubans brochés tombant jusqu'au sol. Puis elle pensa que ces réflexions prosaïques s'accordaient mal avec la haute importance de sa mission :

— Il faut que j'arrive à faire parler la blonde Christiane...

Les pommiers de M. l'instituteur, ployant sous les fruits, suscitèrent de nouvelles idées terre à terre parmi les projets d'informations. Si bien que la grande Hannah, en découvrant derrière les pommiers la maison « de chez les Roth », ne savait encore par quel bout commencer son interrogatoire.

Elle réjouissait les yeux, la maison « de chez les Roth », brillante au soleil d'automne, pimpante et comme vernie. On voyait qu'une fille à marier y attendait la quenouille des femmes. On le voyait à l'enduit vert-pré tout neuf, couvrant les murs ; on le voyait aux arabesques bleu vif des appuis de fenêtres, supportant les asters fleuris dans leurs pots couleur de vermillon. On le voyait surtout à l'inscription fraîche-

ment repeinte au-dessus de la porte d'entrée, avec la mention du livre d'Évangile, du chapitre et du verset :

Je suis la consolation et la joie.

La grande Hannah pénétra dans la petite cour, puis dans la salle où le père Roth s'habillait, tandis que la mère Roth donnait le dernier coup d'œil à ses casseroles, avant de partir à l'office. Presque d'une seule voix, tous deux s'écrièrent :

— Ah! c'est toi, la grande Hannah! Dieu te salue, ma bonne enfant! Dieu te salue!...

Car ils pensaient qu'elle pourrait leur venir en aide et leur apprendre le motif de ce refus scandaleux, inexpliqué de la blonde Christiane :

— Nous sommes dans le chagrin, vois-tu, la grande Hannah. Nous avons l'air de mépriser ce garçon, quand nous l'estimons, au contraire, comme chef de la Confrérie et comme bon ouvrier. Il n'y a qu'à regarder ses champs : tant vaut l'homme, tant vaut le travail ; — tant vaut le travail, tant vaut l'homme. Et encore si la blonde Christiane consentait à dire *pourquoi!* Mais non.... c'est un silence, et des mines tristes, et des soupirs... Nous lui avons demandé : En voudrais-tu donc un autre? Elle répond : Je ne veux personne... Mauvaise raison, vois-tu, la grande Hannah. Elle n'est pas faite pour rester sur la branche, notre fille. Plus tard est trop tard. Chaque couvercle doit trouver son pot. Fille à marier, marchandise à vendre : davantage on la garde en boutique, davantage on a peine à la placer...

Pendant que gémissait le bonhomme, la mère Roth s'était éclipsée. On discernait sa voix grondeuse, venant du seuil de la « chambre des enfants ».

— La grande Hannah te demande. Arrive, puisque tu es prête. C'est assez des affronts aux uns sans les impolitesses aux autres...

Mais la visiteuse préférait un tête-à-tête avec celle qu'on la chargeait de confesser. Elle s'élança vers l'endroit où on la morigénait :

— Si vous nous laissiez seules... suggéra-t-elle tout bas à la mère Roth.

Puis elle s'approcha doucement de la blonde Christiane, qui, déjà revêtue du « manteau d'église », se tenait debout vers la fenêtre, le dos tourné, dans l'attitude de quelqu'un n'entendant rien et ne voulant rien entendre.

* * *

— Oh! Hannah! chère grande Hannah!

La blonde Christiane sanglotait sur l'épaule de la « présidente des filles ». Après un mutisme d'une demi-heure, où son doux visage était resté contracté, fermé, hostile, elle avait éclaté en pleurs, en intarissables pleurs emportant son secret comme un fleuve rompt ses digues.

— Tu ne le répéteras à qui que ce soit, la grande Hannah? Tu me le jures?...

En phrases hachées, elle commença un récit très confus, entrecoupé de nouvelles larmes. Lundi dernier, oui, lundi, après le repas du soir, au moment où son fiancé Andras venait de la quitter, elle avait rencontré Tobiaschi le jeune, qui s'était mis à la suivre jusque dans la cour, jusque dans le jardin. Et la grande Hannah ne pouvait s'imaginer, non, ma chère, impossible, les terribles reproches de ce gueux pour l'avoir « refusé », lui, Tobiaschi, l'année dernière, lorsqu'il l'avait fait « demander », elle, la blonde Christiane. Ah! ciel! Puis après les reproches affreux, d'épouvantables menaces : « Je le tuerai, ton Andras Wayda, si tu l'épouses. Et tu n'auras même pas la peine de l'épouser, car je l'assommerai de mon bâton, je le poignarderai de mon couteau si tu restes sa fiancée, à ton Andras Wayda! » Et il roulait des yeux féroces, et il faisait le moulinet avec son gros bâton-massue, un des plus lourds du village, de même que ses bras, hélas! passaient pour les plus forts du village, la grande Hannah le savait bien...

... Je ne veux pas qu'il me le tue, ô Dieu! ô Dieu! Ces Valaques ont du

sang de Roumain, du sang de chien



dans les veines. Tu te souviens, la mère de Tobiaschi, c'était une Valaque, de cette race de domestiques et de fainéants. Tout est à craindre de ces gens-là, qu'on n'aurait pas dû laisser continuer à faire partie du « voisinage ». Je ne veux pas que Tobiaschi tue mon Andras... Car je l'aime, vois-tu, je l'aime, je l'aime... oh! oh!...

Elle était reprise de sanglots qui secouaient ses épaules minces :

— Mais comment, si tu l'aimes, as-tu pu te résigner à lui rendre l'anneau des fiançailles? demanda la grande Hannah, déroutée dans sa logique.

La blonde Christiane leva vers la présidente le regard de ses yeux bleus.

— Je l'ai pu, justement parce que je l'aime. Une personne calme comme toi ne comprend pas ça... Et pour que le danger s'éloigne de lui, je lui ai rendu l'anneau sans oser desserrer les lèvres. Mes lèvres auraient dit : je t'aime! elles l'auraient dit malgré moi. Alors

lui, m'interrogeant, apprenant bien vite tout, aurait attaqué Tobiaschi le jeune à l'auberge, le dimanche, quand les garçons portent à la ceinture, dans leurs étuis de cuivre, leurs deux couteaux aiguisés. Et Tobiaschi doit savoir de mauvais coups valaques... Pour éviter le malheur possible, j'aurais amené le malheur certain. Oh! non, non, il ne fallait pas parler, crois-moi, la grande Hannah! J'ai agi sagement... Andras me maudira, il m'oubliera, il en épousera une autre, moi, je mourrai de chagrin, et...

Elle étouffait, la gorge serrée par un spasme de désespoir.

La grande Hannah réfléchissait en silence, très grave, très pénétrée du rôle qu'elle avait à jouer. De l'église tout proche leur arrivaient des lambeaux de psaumes, des chants de l'office commencé où leur absence devait faire esclandre :

— Tu ne mourras pas si le Seigneur m'aide, dit enfin la présidente en se levant pour partir. Je connais mon devoir et je vais essayer d'arranger ça...

Dans la salle, elle retrouva le père et la mère Roth piétinant d'impatience, leur livre de prières à la main. Ils n'avaient pas quitté la maison, pour savoir le résultat de la tentative :

— Eh bien, la grande Hannah?

Celle-ci les regarda comme le Sphinx devait regarder ses auditeurs. Et passant devant eux, digne et rapide, elle leur répéta sans explications ses derniers mots à Christiane :

Je vais essayer d'arranger ça...

II

Promettre le secret, est-ce s'engager à le garder, même envers ceux pouvant aider celui ou celle qui l'a confié?

Voilà le problème que retournait en sa cervelle la grande Hannah, pendant la fin de l'office du matin, tandis que les « voisins » et les « voisines » commentaient son arrivée tardive. Elle y songea tout le jour, au point d'oublier d'entonner les cantiques, lors de l'office d'après-midi. Mais le dernier psaume achevé, elle eut un soupir d'allègement, car elle s'était fixé ce terme, décidée à ne pas balancer plus longtemps du pour au contre.

Non, envers ceux pouvant être utiles, on n'a pas à garder le secret.

Aussitôt, elle quitta son banc, puis l'église. Se dérobant aux questions indiscrètes de la foule qui sortait du prêche, elle laissa les jeunes filles aller sans elle, — pour la première fois, — à la promenade dominicale, où les accompagnait la « bande » des garçons.

— Voyons un peu qui je vais consulter... Monsieur notre très digne père? Ou le Coq?...

Choix embarrassant. M. notre digne père, le pasteur, devenait bien vieux, bien sourd. Ce serait l'importuner pour rien... Mieux valait demander conseil au « Coq », le chef élu du « voisinage », autrement dit de tout l'élément communal, hormis les quelques brebis galeuses Valaques ou Hongroises. Les villes ont un bourgmestre, les villages ont un coq.

Martin Soterius, le Coq, s'installait devant un bon pain à croûte dorée et une forte cruche de vin rouge, lorsque la grande Hannah entra chez lui résolument, avec l'aplomb que lui donnaient ses vingt-quatre ans et son rang de « présidente des filles ».

— Allons, la grande Hannah, décroche une petite cruche du « tableau » et mets-toi là, ma fille. Voici un *maros*, un vrai rubis, une boisson de seigneur, mon enfant. Tu vas m'en dire ton avis.

Mais la grande Hannah ne voulait pas boire, parce que le vin, qui convient aux hommes, trouble en trois instants quatre cervelles de femme, comme chacun sait.

— Continuez votre goûter sans vous déranger, Coq. En fait d'avis, ce n'est pas le mien sur le *maros*, qui peut avoir une utilité, mais bien le vôtre sur autre chose de sérieux, et même de dangereux.

Elle lui narra les menaces de Tobias-

chi le jeune, le chagrin de la blonde Christiane, l'anneau remis à Andras Wayda : le tout sans désigner les gens, par discrétion ; et le Coq ne lui demanda point leurs noms, car il les savait, Dieu merci ! grâce à la rumeur publique, aux bavardages sur les fiançailles rompues.

— Ah ! si l'on empêchait ceux de sang valaque d'habiter la commune, que d'ennuis de moins parmi nous ! gémit la grande Hannah en guise de conclusion.

Le Coq hocha lentement la tête.

— Si, si... Il est facile de dire si... Le cochon serait un gros oiseau, s'il avait des ailes... Vois-tu, ma fille, les Tobiaschi, — car c'est bien Tobiaschi, n'est-ce pas? les murs n'ont à cette heure-ci ni oreilles par quoi l'entendre, ni bouche par quoi le répéter, — les Tobiaschi, donc, ne sont pas réellement Valaques. Leur mère l'était, diras-tu. Bon ; mais la mère ne compte pas, selon la loi. Ils possèdent le droit au « Voisinage », nul ne peut le leur ôter...

— Absolument pas ?

— Absolument pas. Mais nous essayerons d'en débarrasser .. la jeune fille en question, et de semer mauvaise graine ailleurs que dans nos champs. En nous liguant beaucoup de gens de bien, nous viendrons à bout des gens du mal, — car il est dit que le diable n'aide pas ses enfants.

Alors ils discutèrent sur les efforts possibles à tenter. Seule, la grande Hannah devait agir, en qualité de « Présidente », et comme si elle avait deviné les choses sans que la blonde Christiane eût parlé. Et c'est au frère aîné de Tobiaschi qu'il fallait d'abord s'adresser le plus tôt possible.

— Je le ferai, Coq, soyez-en sûr. Mais que tout cela me semble lourd à porter !...

— Hélas ! ma fille, je le connais, ce poids-là... Nous sommes dignitaires, toi et moi, et le dignitaire se verra toujours le domestique de sa dignité ou de son emploi. On appelle ça la responsabilité. Oui, lourd à porter, le fardeau. Hélas ! tous les hommes ont leur croix, ainsi que disait le pope de Resinar au vieux Valaque Pavélü...

Ici le Coq s'interrompit, riant à se tenir les côtes, puis pour se remettre, il but un bon coup, à même la cruche.

— ... Tu ne sais pas l'histoire du Valaque Pavélü? Il s'en fut un jour trouver le pope. — Petit père, ma femme me désobéit, m'injurie, c'est le démon déchaîné. — Eh bien, Pavélü, il faut la battre. — Mais, petit père, si je la bats, elle me le rendra. — Alors ne la bats pas, Pavélü. Résigne-toi ; considère-la comme la croix de ton existence. Chacun de nous a la sienne, le seul remède est de la porter avec patience et persévérance. — Mon Pavélü rentré chez lui, voilà sa femme qui l'insulte parce qu'il s'est attardé, et lui qui empoigne sa femme et la porte à travers la chambre, de long en large, de large en long. — Lâche-moi, lâche-moi, coquin ! hurlait la femme. Et le Pavélü de répondre : — Le petit père l'a dit, que je devais te porter et persévérer. — Il finit pourtant par la lâcher, vu qu'elle pesait comme une tour de plomb, et qu'elle braillait plus fort qu'une compagnie d'oies. Mais à peine eut-elle le pied à terre, qu'elle roua de coups, v'lan ! v'lan ! le pauvre Pavélü ; puis elle courut chez le pope, le gifla, pan ! pan ! sur les deux joues. — Ah ! vous avez commandé à Pavélü de me porter ! Portez donc aussi ces petites choses-là, vous, pour votre peine... — Puis, aussitôt les soufflets lancés, elle s'effondra à genoux, demanda la confession. — Bénissez-moi, mon petit père, parce que j'ai péché contre l'Église et contre vous ; j'ai péché par ingratitude ; j'aurais dû venir humblement vous remercier pour m'avoir fourni si bonne occasion de rosser Pavélü...

— Vous êtes gai, Coq, fit la grande Hannah toujours austère.

— Pourquoi pas, ma bonne fille? Malheur des uns, joie des autres, rivière qui coule, moulin qui tourne : c'est la vie, mon enfant.

La grande Hannah lui jeta un coup d'œil désapprobateur.

— Vous n'avez pas vu, comme moi, sangloter la blonde Christiane, murmura-t-elle en partant.

III

Dans son champ au bord du Cibin, là où les terres cultivées rejoignent les prés de la commune, Tobiaschi l'aîné faisait ses labours d'automne, poussant ferme sa grosse charrue, tandis que son marmot de frère, Tobiaschi le petit, piquait les quatre bœufs.

— Hardi! hardi!

— Qui s'en vient donc là-bas, par le sentier des Louveteaux? demanda Tobiaschi l'aîné à Tobiaschi le petit.

— C'est une femme, déclara Tobiaschi le petit.

— Je le vois bien, tonnerre du ciel, que c'est une femme! Mais qui?

Tobiaschi le petit n'en savait rien.

— Elle a un grand chapeau de paille, et encore dessous un grand fichu, je ne distingue pas seulement son nez.

Du grand chapeau, du grand fichu, sortit bientôt le visage hâlé de la grande Hannah.

— Bonjour, Tobiaschi l'aîné! J'aurais à vous dire quelque chose concernant Tobiaschi le jeune... Si vous envoyiez jouer un peu plus loin Tobiaschi le petit?

Tobiaschi l'aîné, d'un air assez bourru, répondit sentencieusement :

— L'enfant est de la famille; il a les années de raison, je pense. Vous pouvez parler devant lui.

Après une courte hésitation, la grande Hannah recommença, en le modifiant pour les besoins de sa cause, le récit qu'elle avait fait au Coq.

— N'essayerez-vous pas d'apaiser votre frère, Tobiaschi? Songez que...

Tobiaschi l'aîné reprit le manche de sa charrue, et, le corps courbé pour l'effort qu'il allait produire :

— Mon frère me paraît capable de se gouverner lui-même. Je tape sur mes bœufs, mais je ne réprimande pas mon frère. Rien ne prouve qu'il menace Andras Wayda, ou sans doute a-t-il peur de s'en voir attaqué; mieux vaut être le fourreur que le renard. Moi, n'étant ni l'un ni l'autre, ces histoires ne me regardent pas...

Il appuya lourdement sur le soc, tandis qu'à un signe de lui Tobiaschi le petit aiguillonnait l'attelage :

— Hardi! hardi!

La jeune fille les regardait tracer le sillon, étonnée de tant d'audace à la repousser, elle, la présidente. Et en cette audace, elle sentait l'hostilité du sang valaque, du mauvais sang roumain...

* * *

Elle monta le soir, un peu découragée, à la maison « de chez les Roth », pour voir la blonde Christiane.

Ce furent de fâcheuses nouvelles que celles qu'elle apprit là. Andras Wayda venait de tomber malade d'une fièvre « de chaque jour ». La blonde Christiane pleurait, à cette idée, toutes les larmes restant dans ses yeux bleus. Mais malgré ses *grimaces*, gémissait sa mère, rien ne pouvait la décider à reprendre l'anneau rendu à Andras.

La pauvre ex-fiancée reconduisit la présidente jusqu'au bout du mur, le long du jardin de M. l'instituteur.

— Non, non, la grande Hannah, je ne reprendrai pas l'anneau. Il y a trop de risques pour le bien-aimé. Tobiaschi le jeune veut décidément me le tuer, car — écoute bien, parlons bas, ne le redis pas — j'ai vu le tzigane Miki toute la journée devant notre porte. Oui, la grande Hannah, toute la journée, tant qu'elle fut belle et longue! Il est resté là, assis sur une vieille poutre, son gourdin entre les mains, comme quelqu'un qui attend et qui guette... Et c'est Tobiaschi le jeune qui l'a envoyé pour surprendre Andras, si Andras revient chez nous, pour l'assommer par derrière, en traîtrise de tzigane allié à un Valaque, à un fils de chiens roumains!

La grande Hannah trouvait sa mission de plus en plus difficile...

IV

Et difficile, cette mission parut le devenir davantage, les jours suivants.

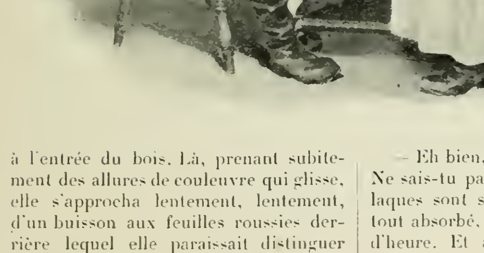
Le mercredi, la blonde Christiane entra comme un tourbillon chez la présidente.

— Arrive, la grande Hannah, arrive vite...

Sans lui laisser le temps de respirer, ni de mettre son fichu, elle l'entraîna du côté des carrières, à l'entrée du bois. Là, prenant subitement des allures de couleuvre qui glisse, elle s'approcha lentement, lentement, d'un buisson aux feuilles roussies derrière lequel elle paraissait distinguer quelque chose ou quelqu'un.

— C'est bien lui... murmura-t-elle tout bas.

La grande Hannah, à force de chercher par où glisser son regard entre les branches, aperçut un tronc d'arbre, puis auprès du tronc d'arbre Tobiaschi l'aîné qui, pétale à pétale, effeuillait un dahlia violet, cette fleur de tous les jardins du pays.



- Eh bien, quoi?... demanda-t-elle à la blonde Christiane en étouffant sa voix.

- Eh bien, *il* prépare des maléfices... Ne sais-tu pas que la plupart des Valaques sont sorciers? *Il* était déjà ici, tout absorbé, voici un bon demi-quart d'heure. Et absolument comme je te vois, j'ai vu son couteau, un grand couteau luisant, ma chère, avec quoi il rognait la queue du dahlia, par petits coups réguliers, en marmottant des

« paroles », des sortilèges que je ne comprenais pas...

La présidente semblait incrédule.

— Des sortilèges?... Es-tu sûre?... Et puis pourquoi faire?

— Pourquoi faire!...

Mais qu'avait-elle dans l'esprit, cette grande Hannah? Comment ne pas comprendre que le couteau, remis à Tobiaschi le jeune, frapperait Andras en plein cœur, sans coup férir?... Et que les « paroles », qui certainement lui avaient déjà donné sa fièvre maligne, allaient le mettre en mal de mort avant trois jours?...

Éperdue, la blonde Christiane frémissait, l'âme affolée, devant la toute-puissance de la magie, contre laquelle elle n'espérait rien.

*
* *

Les maléfices, évidemment, il n'y en a que trop en ce monde. Mais Tobiaschi l'aîné fabriquait-il un maléfice lorsqu'il déchiquetait ce dahlia?

Un dahlia, serait-ce donc une fleur du diable? Non, car depuis longtemps on l'aurait su...

— Il n'y a pas de fleurs du diable, ma fille, dit le Coq à la grande Hannah lorsque celle-ci retourna le consulter, ne sachant plus ce qu'elle devait tenter, supposer ou croire. — Il n'y a pas de fleurs du diable, seulement des disciples du diable, mésusant de n'importe quelles fleurs, quelles bêtes ou quelles gens. Et je me souviens d'un homme qui mourut, voici trente ans, d'un coup de sang à Leskirk, par les « paroles » d'un Tzigane auquel il avait administré la veille une râclée. Tobiaschi l'aîné t'a reçue en ennemi, non de toi précisément, mais de ceux que tu défends. Pour ceux-là, tout est à redouter, tout, car leurs adversaires s'unissent et vont la main dans la main. Jusqu'à Tobiaschi le petit, ce satané gars, qui réfléchissait, hier soir, sur le banc, devant leur porte, comme un curé préparant son sermon... Louche, cela, très louche... Quant à Tobiaschi le jeune, on ne l'a pas vu depuis des jours...

— Est-ce bon signe, cela? dit la grande Hannah.

— Dieu dans le ciel! je n'en vois guère, de bons signes, pour Andras Wayda ni Christiane. Tu connais le proverbe, ma fille : le bonheur vient-il, il vient fort; le malheur vient-il, il vient encore plus fort. Et ce pauvre Andras, — le sais-tu? — souffre toujours du grand frisson, claquant les dents, tel un voleur mené au gibet...

La grande Hannah se taisait maintenant, si préoccupée, si sombre que les ordinaires plaisanteries du Coq ne pouvaient se faire jour :

— Tu parais fatiguée, ma fille?

— Oh! Coq, nous parlions, l'autre soir, de croix à porter. Elle est bien plus lourde qu'une croix, ma mission...

V

— C'est mon devoir, mon devoir, mon devoir...

La présidente se répétait ces mots en montant la ruelle gauche qui conduit chez Andras Wayda.

— C'est mon devoir d'arranger les choses. Seulement, comment arranger ce qui souhaite à tout prix se déranger? Comment empêcher Tobiaschi le jeune de tuer Andras, s'il le veut tuer?

Le froid s'établissait depuis la veille. Ce matin, au prêche, les pelisses de peau de mouton brodée avaient fait leur première apparition, couvrant le gilet des hommes et le corselet des femmes. Un véritable événement, ces frimas si précoces, songez donc! Aussi la grande Hannah se réjouissait-elle, au fond de son cœur, d'avoir esquivé les interrogations sans nombre qu'elle redoutait. A peine deux ou trois amies lui avaient-elles glissé :

— Es-tu parvenue à raccommoder les fiançailles rompues de la blonde Christiane? Quel scandale, ma chère!... Quelle abomination!...

Chez Andras Wayda, la cour et la

maison semblaient endormies, plongées dans cette stupeur des logis dont le maître est souffrant et triste, d'où le bruit s'est enfui avec la gaieté.

— Bonsoir ! soyez la bienvenue, grande Hannah !... fit le malade, imprudemment levé malgré sa fièvre.

Enveloppé dans son manteau de Noël par-dessus sa houppelande, il lisait près de sa sœur aînée, venue de Heydin pour le soigner. Celle-ci, très empressée, fit asseoir la grande Hannah.

— Je te reconnais bien, quoique six ans soient de plus sur mon front que sur le tien. Tu étais petite encore, lorsque j'ai quitté le village au lendemain de mes noces. Ciel ! aurais-

je jamais cru te revoir présidente des filles, chez mon frère chef de la confrérie, et dans une si pénible circonstance !...

Pâle, tremblant — ce n'était point la fièvre qui le faisait trembler — Andras demanda, sans s'inquiéter d'interrompre sa sœur :

— Êtes-vous envoyée par la blonde Christiane?...

Vraiment, la grande Hannah eût donné beaucoup pour répondre *oui*, — et ce fut *non* qu'elle dut prononcer.

— Je viens prendre de vos nouvelles, Andras Wayda. Mais ne vous dérangez pas. Votre sœur allait sortir, il me semble. Et vous, vous lisiez... continuez, je vous en prie.

Par politesse, Andras lut encore à haute voix quelques versets :

« Jacob dit à Laban : Je vous servirai sept ans pour Rachel, votre plus jeune fille.

« Et Laban répondit : Il vaut mieux que je te la donne qu'à un autre homme ; demeure avec moi.

« Jacob donc servit sept ans pour Rachel; et ils lui parurent peu de jours, à cause de son grand amour.

« Mais le soir des noces venu, Laban fit entrer Lia sa fille dans la chambre de Jacob.

« Le lendemain matin, Jacob dit à son beau-père : Qu'est-ce que vous avez voulu? Ne vous ai-je pas fidèlement servi pour Rachel? Pourquoi m'avez-vous trompé? »

L'accent du jeune homme s'altérait en prononçant ces phrases de l'Écriture. Il referma le gros livre noir, puis fit avec un soupir :

— J'aurais servi volontiers sept ans pour avoir la blonde Christiane. Et au lieu du caprice de Laban, c'est le caprice de la fiancée elle-même qui tout à coup rejette le fiancé...

N'osant risquer des consolations inutiles, les deux femmes se taisaient. Andras reprit, parlant comme en rêve :

— Je l'aime beaucoup... Ma femme aurait été mon univers, à moi qui n'ai ni père ni mère. Cependant, elle fait bien de me refuser, puisqu'elle ne m'aime pas, puisqu'elle peut me savoir malade de chagrin, et persister, sans m'expliquer pourquoi...

La grande Hannah sentit un élan plus fort que son vouloir amener la vérité de son cœur à ses lèvres. Elle était venue pour interroger, au contraire, elle allait parler. Ah ! tant pis pour le secret, tant pis pour la promesse... Ce garçon ne pouvait rester ainsi bafoué aux yeux du « voisinage ». Il saurait se défendre contre Tobiaschi, et le meilleur remède aux sortilèges, c'est la confiance en l'amour qu'on inspire et la foi en la bien-aimée...

— Si, si, Andras Wayda, la blonde Christiane vous aime, et voici ce qui s'est passé...

VI

Comme elle avait raison de tout lui dire, et comme elle eut regret de n'avoir pas tout dit plus tôt !

Il se produisit un peu de confusion après le récit de la grande Hannah. Andras Wayda, qui ne tenait pas debout, voulait sortir, provoquer Tobiaschi. Sa sœur faisait de grands bras, des ah ! et des hélas! Enfin les esprits s'apaisèrent.

— Je connais la femme de Tobiaschi l'aîné ; elle a été ma camarade de confirmation, c'est une bonne âme, fit la sœur d'Andras. — Si j'allais la chercher, qu'en penses-tu, la grande Hannah?...

Cette dernière en pensait du bien. Elle aussi tenait la femme de Tobiaschi l'aîné pour une personne de mérite, sans autre souillure valaque que celle venue par le mariage.

— ... Et nous nous comprendrons mieux, entre nous, qu'avec les hommes...

On se comprit vite, en effet ; et l'on comprit surtout que beaucoup de terreur s'était produite pour rien, amenant les désespoirs inutiles aux fiancés, et des peines à plusieurs autres.

— Tobiaschi le jeune, mon beau-frère, n'est pas un méchant sujet, s'écria la petite femme de Tobiaschi l'aîné, une

brune accorte et fraiche sous son voile du dimanche. — Et mon mari aura « rechigné » la grande Hannah, parce qu'il se sent fâché, voyez-vous, d'être toujours méprisé, comme si le sang de sa mère le marquait au front d'un opprobre, et comme si les Valaques n'étaient pas, ainsi que nous, fils de la mère Ève et du père Adam.

Mais, pour plus de sûreté, elle retourna chez elle, accompagnée de la grande Hannah.



— Venez, vous les questionnerez vous-même.

Et par l'entremise de la petite femme, toutes les mauvaises suppositions s'en-

volèrent, telles des bulles de savon au soleil. Le dahlia n'était qu'un dahlia qu'on effeuille par distraction; Tobiaschi le petit rêvassait tous les soirs, au clair de lune, sur la façon de tendre, la nuit, des collets aux blaireaux; et quant au tzigane Miki, faisant le guet devant « chez les Roth », sans doute attendait-il le diable, ou quelque chaudron à réparer.

— Bien, je veux vous croire. Mais que signifiaient les menaces de Tobiaschi le jeune?

— Ça, je l'ignore. Va quérir notre frère à l'auberge, ordonna Tobiaschi l'aîné à Tobiaschi le petit.

* * *

C'était tout simple. Tobiaschi le jeune, invité voici quinze jours au baptême de « chez les Galti », avait trop courtisé leur bon vin de Retz, tant qu'au retour il avait mené grand tapage, épouvanté la blonde Christiane, et finalement cassé une vitre aux fenêtres de M. l'instituteur.

Mais qui prend garde à ce que dit ou fait le vin? Les gens de la ville, peut-être, parce qu'ils ne savent pas. Tobiaschi le jeune ne se rappelait même point avoir parlé à la blonde Christiane, ni avoir prononcé le nom d'Andras Wayda.

— Elle a eu peur de moins qu'une ombre. J'étais comme le chien fou qui saute en rond : Ouap! ouap! et les enfants croient qu'il a pris un moucheron...

Les Tobiaschi accompagnèrent Andras et la grande Hannah chez la blonde Christiane. On s'embrassa tous fraternellement. Et, les deux amoureux laissés seuls, Andras remit l'anneau au doigt de celle qu'il aurait attendue sept ans, s'il l'eût fallu, mais qu'il épouserait avant sept jours.

* * *

Oh! quelles noces, quelles belles noces!

Ce fut Martin Soterius, le Coq, qu'on chargea d'être « teneur de parole ». Ce fut lui qui passa chez tous les « voisins » et « voisines », pour les convier aux festins, — et, selon la vieille coutume des grands-pères, il alla jusqu'aux carrefours des champs, des bois et des prés, crier « l'annonce » :

« Au nom du jeune homme fiancé et de la jeune fille fiancée, nous vous convions tous, biches et chevreuils, écureuils et lièvres, bêtes du bon Dieu, qui êtes nos sœurs et nos frères, à venir danser parmi nous. »

— Je vous assure qu'aux noces de feu mon père, un lièvre est venu, qui dansait mieux qu'une personne, affirmait Martin Soterius.

Quoi qu'il en soit, avec ou sans lièvres, les cérémonies du mariage de « chez les Roth » appartinrent à celles dont on se souvient. Tobiaschi le jeune était garçon d'honneur; la grande Hannah, toute à la joie de sa mission accomplie, présenta la quenouille à la mariée, — et l'on vida tant de verres et tant de cruches et tant de pots, que personne n'en put faire le compte, pas même M. l'instituteur.

Quant à la blonde Christiane et à Wayda, ils ne se soucièrent ni des réjouissances, ni du nombre des cruches; ils se contentaient d'être heureux...

J. POMMEROL.

Au pays des Sept-Châteaux. — Qui connaît ce pays-là, en France? Cette terre que les Hongrois nomment *Erdély*, et que seuls les diplomates et les Français appellent encore TRANSYLVANIE?

Qui sait que les habitants, les fondateurs des *sept châteaux* (Siebenbürgen), sont des voisins, presque des compatriotes à nous, volontairement exilés depuis sept siècles aux confins de l'Europe civilisée?

A Vienne, la Transylvanie est désignée sous le nom de Bärland (pays des ours). On la redoute sans l'avoir vue, et assez à tort, car les ours encore nombreux de ses montagnes se laissent assez gracieusement tuer par les bergers de troupeaux.

Mais il n'en allait pas ainsi aux temps anciens, lorsque les Romains, par exemple, s'installèrent en Dacie, vers l'an 105 après Jésus-Christ, — car la Transylvanie n'est autre que la Dacie des Latins, qui nous ont laissé de ses forêts, de ses marécages, de ses fauves, une épouvantable description. Les conquérants du monde bouleversèrent politiquement ce petit coin de pays, bâtirent *Ulpia Trajana* sur les ruines de *Sarmisegethusa*, la capitale « aux toits de roseaux » du bon roi Décébale. Mais ils ne détruisirent ni les fauves, ni les miasmes des marais, ni les bois impénétrables...

De ces Romains, mêlés aux Daces, se forma la race des Roumains, qui arborent le titre de *Roumoun*, mais que tous leurs voisins nomment *Valaques*. Ils forment la population de la Valachie, et à peu près un tiers de celle de la Moldavie, du Banat hongrois et de la Transylvanie.

Les Romains, en tant que gouvernants, tombèrent devant les Barbares. Visigoths, Vandales, passèrent les uns après les autres. Puis, en l'an 896, après cinq siècles troubles et misérables, arrivèrent les Magyars ou Ogors (Hongrois), dont on vient de fêter à Buda-Pesth le *millénaire*. La Transylvanie, à demi dépeuplée de ses habitants déjà peu nombreux, restait livrée à l'empire des arbres et des bêtes féroces. Les hommes redevenaient sauvages comme des animaux de proie. Enfin, vers l'an 1145, Geisa II, le premier roi chrétien de Hongrie, entreprit de coloniser ces terres, — et pour ce faire, il demanda des agriculteurs à l'empereur d'Allemagne Othon Ier.

Othon Ier n'avait pas de sujets disponibles; les croisades absorbaient toutes les énergies émigrantes. D'autre part, il redoutait de fâcher des voisins qui de temps à autre ravageaient son empire. Heureusement (pour lui!) un cataclysme le tira d'embarras.

La mer inonda brusquement la terre ferme, entre Dunkerque et Ostende. Les Flamands de ces bords, tout à coup sans asile, implorèrent l'empereur d'Allemagne, lequel les expédia, hommes, femmes et enfants, dans le sauvage pays des ours, au delà des forêts daces. Depuis, ils ont crû et multiplié; mais leur race, leurs mœurs, leur langage surtout, se sont conservés intacts. On parle au pied du mont Negoï comme aux bords de l'Escaut, à fort peu de différence près. Et après avoir traversé tant de contrées diverses pour venir de France en Transylvanie, le voyageur y retrouve, ébahi, des usages et des mots quasi français.

Comme les nouveaux venus arrivaient d'Allemagne, le roi Geisa II les décora du titre de Saxons, qu'ils ont gardé depuis, sans que rien ait jamais pu le justifier, sauf une méprise de monarque barbare.

Il y eut des luttes terribles pour l'établissement des nouveaux colons. Les Valaques (anciens Romains), qui laissaient le sol inculte et n'avaient pas même l'idée qu'on pût le cultiver, opposèrent aux Flamands-Saxons une formidable résistance. Mais l'ennemi terrible, c'était le climat.

Enfin la persévérance et le travail eurent la victoire. Les Roumains domptés, restés ennemis, parqués dans des villages à part (ils n'ont eu de droits politiques que depuis 1872), devinrent des auxiliaires par force. Les marais furent desséchés, des maisons de pierre bâties au lieu des huttes de roseaux, et des citadelles (Bürgen) fondées, au nombre de sept, — d'où le nom de la province, *Siebenbürgen*, les Sept-Châteaux.

Et depuis, malgré des démêlés avec le pape, qui les appelait cependant « ses fils de Flandre habitant les déserts », — malgré les attaques du roi Béla III, époux de la sœur de Philippe-Auguste, — malgré les invasions des Tartares, — malgré les pillages, les massacres, les déprédations séculaires des Turcs, ce petit peuple est resté lui-même, fier, indépendant, plein de dignité calme, sans que l'influence orientale ait jamais agi sur son esprit, si elle a agi sur ses goûts.

Sa constitution politique et sociale s'est conservée au cours des âges, sans aucun changement appréciable depuis la charte ou *Lettre d'or* que leur accorda en 1224 le roi Charles-Robert, duc d'Anjou (de la maison de France), nommé roi de Hongrie, ainsi qu'on le sait, à l'extinction de la dynastie des Arpades.

Cette constitution est une sorte de féodalité démocratique et élective. Les paysans sont tous propriétaires; les non-propriétaires sont artisans dans les villes. L'association, le secours mutuel jouent un grand rôle dans l'existence du peuple, soumis volontairement aux lois d'une sévère discipline. Ajoutons qu'on y aime les Français.

J. P.

LES

ROMANCIÈRES DE L'ALLEMAGNE CONTEMPORAINE

Ainsi que le dit M. Ernst Brausewetter, à qui nous empruntons la plupart des appréciations qui vont suivre, la femme allemande lutte avec une énergie croissante pour arriver, dans le domaine intellectuel aussi bien que dans le domaine économique, à être l'égale de l'homme. Mais c'est peut-être en Allemagne qu'elle a fait le moins de progrès. Elle porte encore tout le poids des préjugés et des préventions dont, en d'autres pays, elle est parvenue à s'affranchir plus ou moins. De là le petit nombre relatif des femmes auteurs, tandis qu'elles pullulent aux États-Unis et en Angleterre, et que nous disputons chèrement chez nous cette supériorité aux Anglo-Saxons. La plupart des femmes allemandes qui écrivent, ne le font que pour un public de jeunes filles, auxquelles elles donnent des choses gracieuses, sans doute, mais fort terre à terre et d'une exécution artistique très imparfaite. Il en est pourtant quelques-unes qui font de la littérature digne de ce nom, discutant, sous le voile de la fiction, les problèmes sociaux les plus pressants et les plus ardus, pénétrant d'un œil sagace dans les replis du cœur humain, et sachant donner aux créations de leur fantaisie les caractères de la vie sous une forme qui décèle l'amour et l'intelligence de l'art.

C'est parmi ces dernières qu'est choisie la série de portraits que nous offrons à nos lecteurs.

La doyenne des femmes de lettres allemandes qui valent d'être citées, est une Autrichienne, la baronne Marie von Ebner-Eschenbach. Idéaliste et optimiste, elle éclaire toujours les bas-fonds de la misère et de la dépravation même d'une lueur de beauté. Pour elle, l'art a un but moralisateur. L'âme de l'artiste doit être sympathique et pure, et c'est grand'pitié lorsqu'il a pour mobiles l'égoïsme et l'ambition. Elle veut que l'œuvre d'art enseigne et améliore, qu'elle relève et encourage. Aussi est-elle entraînée, par le don qu'elle a de



BARONNE MARIE VON EBNER-ESCHENBACH
Née le 13 septembre 1830.

voir les réalités de la vie, à aborder les plus redoutables questions sociales, et à émettre, lorsqu'elle parle des pauvres et des misérables, des pensées tout à fait révolutionnaires. Ce n'en est pas moins, au fond, un esprit conservateur et prudent, qui recule devant toute violence et hésite en face de toute innovation. Aussi les emportements et les souffrances de l'amour ne sont pas ce qu'elle excelle à peindre : il lui faut cet amour intérieur, confiant et doux, qui procède de l'affection du cœur et de l'estime intellectuelle.

Ses principaux ouvrages sont : *Contes du village et du château* (*Dorf und*

Schlossgeschichten), *Inexpiable* (*Unsühnbar*), *Contes et poésies*, *la Princesse de Banalien*, *Bozena*, *le Capitaine de cavalerie Brand et Bertram Vogelweid*, *les Deux comtesses*, etc.

Plus affranchie des préjugés qui dominent encore en Autriche et qui continuent à y entourer la noblesse d'un prestige suranné presque partout ailleurs, Lola Kirschner, qui écrit sous le pseudonyme d'Ossip Schubin, emprunté à un roman de Tourguéneff, est du parti de l'opposition, et fait en même temps la satire des nobles autrichiens et de la bohème artistique de son pays. Qui dit satiriste dit moraliste presque toujours. Aussi cette femme distinguée croit-elle que les circonstances diverses de la vie forment une chaîne ininterrompue de causes et de conséquences, dont le premier chaînon se rattache à l'amour que consacre le mariage est à ses yeux la plus haute destination de la femme et son plus grand bonheur. Écrivain fécond, Ossip Schubin ne puise dans son imagination que des créations vivantes et réelles, et, chose bien rare chez une femme, ce sont les caractères d'hommes qu'elle conçoit, analyse et dépeint avec le plus de profondeur et de vérité.

Ses principaux ouvrages sont : *Boris Lensky*, *Finis Poloniæ*, *l'Honneur* (*Ehre*), *Contes sinistres* (*Unheimliche Geschichten*), *O toi, mon Autriche!* *Ailes brisées* (*Gebrochene Flügel*), *Un cœur triste* (*Ein müdes Herz*) et *le Maximum*.

Ce n'est pas à la noblesse seule que Mlle Juliane Dery s'en prend. L'administration, avec sa morgue gonflée de vent, les politiciens, lançant à jet con-



Mme LOLA KIRSCHNER (OSSIP SCHUBIN)



Mlle JULIANE DERY

l'observance ou à la transgression de la loi morale. Elle poursuit surtout de ses traits l'individualisme, qui n'est pour elle que l'égoïsme mis en doctrine, et l'étourderie qui fait commettre les pires sottises. Elle aime à montrer les résultats tragiques qu'une faute amène dans la vie des jeunes filles. Au contraire, tinu de grandes phrases vides, la petite bourgeoisie, cachant sous des dehors hypocrites son absence de sens moral, rien de tout cela ne trouve grâce devant sa raillerie. Mais c'est l'homme dans ses rapports sociaux avec la femme qu'elle poursuit surtout de sa verve ironiquement indignée : il est mesquin, de

volonté faible, incapable de décision, souvent insolent et dénué de toute moralité. Rien d'irritant comme l'indulgence que tout le monde a pour lui. Et pourtant la destination de la femme est de se dévouer à l'homme aimé ; mais dans cette atmosphère pestilentielle de la société, et par suite de la petitesse morale de l'homme, les jeunes filles honorables deviennent souvent des filles perdues, les cœurs tendres sont brisés, et d'autres, après une désillusion, acceptent des conditions d'existence qui ne les satisferont jamais. L'art de la composition est, chez Mlle Juliane Dery, tout à fait remarquable ; elle a l'esprit aiguisé, la sensibilité vive et profonde, une incontestable originalité : on regrette seulement que sa recherche constante de la plaisanterie et de la moquerie aboutisse parfois à la charge.



BARONNE BERTHA VON STUTTNER
Née le 9 juin 1843.

Voici les principaux ouvrages de ce jeune et charmant écrivain, dont les journaux viennent de nous apprendre la mort tragique : *Tout là-haut* (*Hoch oben*), *Sans guide* (*Ohne Führer*), *les Sept vaches maigres* (*Die sieben mageren Küher*, comédie), *la Honte* (*Die Schande*, pièce sociale), *l'Ile bienheureuse* (*Die selige Insel*, idylle).

Mais de toutes les femmes auteurs dont nous avons à parler, c'est la baronne Bertha von Stuttner qui a le tempérament le plus combattif. Elle est par excellence la polémiste du groupe. Darwinienne ardente, elle croit au progrès de l'humanité et en veut accélérer la marche par l'influence de la science et de l'idée. Ses œuvres théoriques, aussi bien que les romans où elle prend à partie la société, respirent l'enthousiasme, la joie de la lutte, et aussi l'amour intime de ses semblables, une sympathie profonde pour leurs maux, un vaste savoir et une intelligence claire et droite. Il lui manque le souffle lyrique, le talent de peindre les nuances, et la profondeur psychologique. Sa satire, fondée sur une observation juste, attaque surtout la noblesse, à laquelle elle reproche l'isolement intellectuel, l'hypocrisie, l'endurcissement moral, et cette persuasion que le but de la vie est la jouissance et non pas le travail. Elle s'élève aussi contre ce qu'elle appelle « les opinions barbares », parmi lesquelles la nécessité de la guerre et du duel, qu'elle considère comme les fléaux les plus funestes à la société et les obstacles les plus forts au progrès.

Ses principaux ouvrages sont : *l'Inventaire d'une âme*, *les Jeudis du docteur Hellmuth*, *Un manuscrit*, *Bas les armes!* (*Die Waffen nieder!*), *Fantaisies sur le Gotha*, *High-Life*, *Papillons* (*Schmetterlinge*), nouvelles et croquis.

La clientèle catholique et dévote, très nombreuse en Autriche, a pour romancière favorite Emilie Mataja, plus connue sous le pseudonyme d'Emil Marriot. Elle aime à dessiner, au milieu de notre société moderne, indifférente ou incrédule, des personnages de foi robuste, dont les vertus sont la condamnation du scepticisme envahissant ; car ne pas croire en Dieu, c'est forcément laisser dominer en soi l'égoïsme, la soif de l'or et des jouissances matérielles. Le prêtre est toujours, dans ses

ouvrages, la personnification de l'esprit de sacrifice. Elle s'applique depuis quelque temps à peindre et à expliquer les froissements dont souffre la chasteté de la jeune fille livrée tout d'un coup à la brutalité des désirs d'un mari. On peut ranger Emil Marriot parmi les psychologues réalistes; elle n'a, d'ailleurs, rien du prédicant; elle incarne ses idées dans ses personnages, mais n'en fait jamais le sujet de thèses, ni de sermons.

Ses principaux ouvrages sont : *la Famille Hartenberg, la Mort spirituelle* (*Die Geistliche Tod*), *Sous la tonsure* (*Mit der Tonsur*), *les Malheureux* (*Die Unzufriedenen*), *Hommes modernes* (*Moderne Menschen*), *Forts et Faibles* (*Starken und Schwachen*), *Caritas, Un jeune mariage* (*Junge Ehe*), et deux volumes de nouvelles.



Mme EMILIE MATAJA (EMIL MARRIOT)
Née le 20 novembre 1855.



Mlle MARIE-EUGENIE DELLE GRAZIE
Née le 14 août 1864.

On ne reprochera point à Mlle Marie Eugenie delle Grazie de se faire une conception étroite du monde et de la vie. Elle les voit d'un œil désabusé : elle connaît l'inutilité de toute chose et de tout effort, — ce qui, d'ailleurs, ne l'empêche pas d'écrire, — et l'instabilité de toutes les notions et de toutes les règles. Le mensonge et l'hypocrisie sont les souveraines du monde : en l'homme s'agite le dualisme éternel de la vie imaginative et morale, et des instincts brutaux. Il est étonnant que, dans ces conditions, l'humeur créatrice de l'homme le pousse à remplacer toujours « l'idole grimaçante par l'idéal doré ». En somme, que faire, sinon se résigner, tout en riant douloureusement devant la fatalité des faits! — Telle est la doctrine de Mlle delle Grazie, dont le talent est, en conséquence, purement objectif. Jamais elle ne se pose en critique ou en juge. Mais, dans sa prose comme dans ses vers — car elle est poète — elle possède une sûreté et une clarté de composition, une netteté d'observation, une puissance et une souplesse d'expression qui sont bien rares et qui marquent les grands écrivains.

Ses principaux ouvrages sont : *Poésies* (*Gedichte*); *Hermann*, poème; *Saul*, tragédie; *la Tzigane* (*Die Zigeunerinn*); une étude sur Andersen; *Vignettes italiennes; le Rebelli; Bozi; Robespierre*, poème épique moderne en deux volumes.

Un caractère commun aux six femmes auteurs dont nous venons de parler, quelles que soient, d'ailleurs, les différences de leur tournure d'esprit, de leurs opinions philosophiques et de leur talent, c'est la préoccupation de peindre vrai, d'avoir et de donner une vision exacte de la réalité. Chez Mme Maria Janitschek, Autrichienne comme les autres, cette préoccupation n'existe pas. Mme Janitschek se promène tout éveillée dans le domaine de la fantaisie et du rêve. La réalité ne lui paraît point valoir un regard ; mais comme, après tout, cette réalité s'impose et qu'elle fournit même aux rêves leurs éléments, il y a, dans les œuvres de cet écrivain, quelque chose d'indécis et de flottant, sinon de contradictoire. C'est ainsi qu'elle s'enthousiasme pour la grandeur intellectuelle de l'égoïsme absolu, qu'on décore du nom de « suprahumanité », et qu'elle est séduite par le spectacle harmonieux de la charité, de l'amour de l'homme pour ses semblables, source féconde d'abnégation. En somme, elle apparaît



Mme MARIA JANITSCHEK



Mme HELENE BOHLAU

comme une enfant naïve qui, tout en voulant parler de la vie réelle, nous entraîne dans un pays de contes de fées, tantôt brillant des plus vives couleurs, tantôt voilé de brouillard, mais toujours plein de rares et exquises beautés.

Ses principaux ouvrages sont : *la Forge de la vie* (*Schmiede des Lebens*) ; *le Chercheur de piste* (*Pfadsucher*) ; *les Affamés de lumière* (*Lichthungrige Leute*) ; ces trois volumes sont des recueils de nouvelles ; *Dieu l'a voulu* (*Gott hat es gewollt*) ; *Au Vent d'été* (*Im Sommerwind*), poésies ; *Ninive ; la Pierre à aiguiser* (*Der Schleifstein*) ; *le Combat des Amazones* (*Der Amazonenschlacht*) ; *De la Femme* (*Vom Weibe*), études de caractères ; *Égaré dans la vie* (*Ins Leben verirrt*).

Si nous passons de l'Autriche dans l'Allemagne du Nord, nous trouvons que les romancières de cette région considèrent généralement l'art comme un important facteur du développement intellectuel et moral de l'être humain. C'est ainsi que Helene Böhlau se montre dans ses œuvres de fiction une excellente éducatrice de son sexe. Elle enseigne aux femmes, mariées ou non, à développer leur être intérieur en s'affranchissant de l'habitude si généralement admise de cacher ses impressions et ses sentiments. Le plus noble but de

la vie est le bonheur de l'amour partagé et la jouissance du beau, et si la « femme moderne » se trouve en face du vide et de la désolation d'une vie sans amour, il faut qu'elle sache qu'elle est capable de se hausser jusqu'à la vocation la plus haute, qui est l'art. Les personnages dans lesquels Helene Böhlau incarne ses doctrines sont, pour ainsi dire, des types, des modèles offerts à l'imitation des lectrices qu'elle persuade. Une sorte d'optimisme dogmatique et positif est le trait particulier de son esprit.

Ses principaux ouvrages sont : *Illusion du cœur* (*Herzenswahn*); *Coupable d'avoir le cœur pur* (*Reines Herzens schuldig*); *Dans le Cortège de l'art* et autres nouvelles (*Im Trosse der Kunst*); *la Gare d'évitement* (*Der Rangierbahnhof*); *le Droit de la mère* (*Das Recht der Mutter*).

Au contraire, Mlle Gabriele Reuter est plutôt pessimiste et procède volontiers par négation. Elle met en relief le désaccord entre les rêves où se perd l'imagination des jeunes filles et la réalité; elle accuse l'éducation physique et morale qu'on leur donne et qui les laisse incapables de tout en dehors des fonctions d'épouse et de mère. Elle apporte dans ses études psychologiques les procédés de la science moderne et tient un compte exact de la vie physiologique, des nerfs et de l'instinct. Mais elle se rencontre avec Helene Böhlau pour mener campagne contre la vieille et dure morale conventionnelle de la société et pour proclamer le principe moderne de la justice fondée sur la sympathie et la pitié.

Ses principaux ouvrages sont : *l'Épisode de Hopkin*, deux nouvelles; *Colons* (*Kolonistenvolk*), roman dont l'action se passe dans la République Argentine; *De Bonne famille* (*Aus guter Familie*), histoire douloureuse d'une jeune fille, et un recueil de nouvelles sur *l'Art de la vie* (*Der Lebenskünstler*).

Pour Mme Ida Boy-Ed, la véritable mission de la femme, — car c'est toujours ce qui préoccupe toutes ces « autrices », — c'est, comme pour Hélène Böhlau, le dévouement à l'homme qu'elle aime. Mais elle croit que la femme diffère essentiellement de l'homme : celui-ci, au plus fort du bonheur d'aimer et d'être aimé, pense à ses affaires et peut oublier un instant pour elles l'objet de son



Mlle GABRIELE REUTER
Née le 2 février 1859.



Mme IDA BOY-ED
Née le 17 avril 1852.

amour; la femme, au contraire, n'a plus, une fois le sentiment éveillé en elle, qu'indifférence pour tout le reste. Elle ne se rend pas bien compte, d'ailleurs, de cette différence dans leur nature, si bien que la jalousie qu'elle ressent de tout ce qui occupe en dehors d'elle l'attention de l'homme peut, même dans un mariage d'amour, être une cause de malheur. Quoi qu'il en soit, la femme a une haute mission dans la famille et dans la société, mission qu'elle remplira grâce à la capacité de dévouement qui est en elle.

Les principaux ouvrages de Mme Boy-Ed sont : *Une Goutte* (*Ein Tropfen*); *Hommes du temps* (*Männer der Zeit*); *Sa Faute* (*Sein Schuld*); *Couronnes d'épines* (*Dornenkronen*); *Un mensonge* (*Ein Lüge*); *Un Enfant* (*Ein Kind*); *Histoires de peintres* (*Malergeschichten*); *Qui rira le dernier* (*Wer zuletzt lacht*), nouvelles; *Fanny Forster; les Sœurs* (*Die Schwestern*); *la Lampe de Psyché.*

Le problème de la destinée de la femme se pose aussi pour Mme Adine



Mme ADINE GEMBERG

Gemberg, diaconesse qui s'est affranchie de ses liens religieux. Elle a débuté dans les lettres par la satire, vibrante d'ironie, des entraves que les conventions sociales mettent à la liberté, depuis les petites prescriptions de la loi jusqu'aux règles du savoir-vivre, qui étouffent toute individualité. Les plus hautes manifestations de la science, la charité, l'amour des hommes, tout cela lui fut sujets de caricatures. Déjà, cependant, quoiqu'elle ait encore produit fort peu, son talent s'est assagi; et, tout en proclamant la complète égalité des sexes et en revendiquant pour la jeune fille la même éducation que pour le jeune homme, elle s'en rapporte de plus en plus au développement psychologique de ses personnages pour faire valoir ses doctrines.

Ses principaux ouvrages sont : *Morphium*, trois nouvelles, et *Notes d'une diaconesse* (*Aufzeichnungen einer Diakonissin*).

Mais le féminisme n'enrégimente pas toutes les femmes. Il en est qui cultivent « l'art pour l'art », sans visées moralisatrices ou réformatrices, uniquement appliquées à réaliser dans leurs œuvres la vérité telle qu'elle est dans la nature, ou telle, du moins, qu'elle leur apparait à travers le miroir de l'imagination. Parmi celles-ci, Mme Charlotte Niese, dont les premiers ouvrages ont paru sous le pseudonyme de Lucian Bürger, tient une place à part. Non seulement elle n'est ni révolutionnaire, ni réformatrice, mais toutes ses sympathies vont aux choses d'autrefois, et le présent n'est pour elle qu'un pis-aller. La vie des petites villes, où persistent les vieux us et les manières surannées, les types excentriques et vieillots, les enfants dont l'horizon est forcément limité, voilà ce qu'elle excelle à peindre. Elle le fait gaiement, spirituellement même, mais sans traits de satire. Elle relève, d'ailleurs, ses tableaux de genre d'une touche fougueuse de patriotisme intransigeant et ennemi de tout ce qui est étranger. En revanche, les passions ne sont point pour elle un thème à longs

développements, et elle ne voit guère dans l'amour qu'un sentiment tranquille, mélancolique et prompt à la résignation.

Ses principaux ouvrages sont : *Caius*

tantôt touchant. De toutes ses œuvres se dégage un sens esthétique très vif : l'art est d'ailleurs, à ses yeux, la plus haute jouissance de l'esprit.

Ses principaux ouvrages sont : *Mo-*



Mme CHARLOTTE NIESE (LUCIAN BURGER)



Mme ILSE FRAPAN

Rungholt, roman du XVIIe siècle; *Figures et esquisses d'Amérique* (*Bilder und Skizzen aus Amerika*); *A l'époque danoise* (*Aus dänischer Zeit*), portraits et esquisses; *Lumière et Ombres* (*Licht und Schatten*), histoire hambourgeoise; *Contes du Holstein* (*Geschichten aus Holstein*).

Ilse Frapan, au contraire, est un esprit audacieux, qui regarde en avant. Tout ce qui progresse, tout ce qui est grand, libre et beau a droit à ses sympathies. Cœur chaud, âme bien trempée, elle est toujours du côté du sentiment, même quand celui-ci va jusqu'à la faute et à la transgression de la morale ou de la loi. Elle se révolte contre la froideur des hommes de bon sens et contre les conventions sociales qui tendent à étouffer tous les mouvements naturels. On la prendrait pour un écrivain satirique, mais elle est bien plutôt une humoriste, d'un mode tantôt caustique,

destes histoires d'amour (*Bescheidene Liebesgeschichten*); *Contes*; *Ailes envolées* (*Flügel auf*), nouvelles; *Entre l'Elbe et l'Alster*, nouvelle; *Monde étroit* (*Enge Welt*), nouvelles, etc.

L'école de l'art pour l'art a deux remarquables disciples parmi les romancières de l'Allemagne méridionale, Anna Croissant-Rust et Ernst Rosmer. Toutes deux ont débuté au moment où le naturalisme était dans toute sa force, et elles lui sont restées fidèles. Mme Croissant-Rust se propose avant tout de faire voir et sentir au lecteur ce qu'elle a elle-même observé. Une vision très exacte des choses, traduite par une rare puissance de description, la sert admirablement. Elle sait choisir, dans la masse des matériaux soumis à son observation, juste le trait le plus particulier et le plus caractéristique; mais elle ne néglige rien de ce qui peut donner à ses créations une individualité, depuis les plus

légers mouvements extérieurs jusqu'aux impulsions les plus cachées de leur nature physique ou morale.

Toute préoccupée qu'elle soit de rendre l'aspect vrai de la vie et de se dégager de toute subjectivité, elle n'en est pas moins accessible tantôt à la pitié, tantôt à l'indignation dont elle anime ses personnages. Un tour d'esprit humoristique, qui ajoute à ses récits du piquant et de l'imprévu, s'affirme de plus en plus dans ses dernières productions.



Mme ANNA CROISSANT-RUST



Mme ELSE BERNSTEIN (ERNST ROSMER)

Ses principaux ouvrages sont : *le Repos et autres récits munichois* (*Feierabend und andere Münchener Geschichten*); *Tranches de vie* (*Lebensstücke*); *Poèmes en prose; le Cacatois*, et *la Princesse aux pois* (*Die Prinzessin auf der Erbse*), nouvelle humoristique.

Ernst Rosmer, pseudonyme adopté par Mme Else Bernstein, a un talent plein de distinction et de grâce, mais qui est surtout dramatique. Ses œuvres ne trahissent jamais ni théories, ni vues personnelles ; tout découle du caractère et des propos des personnages qu'elle met en scène. Le spectateur croit les voir vivre et vivre avec eux. Le thème essentiel de ses pièces et de ses récits, c'est toujours la lutte entre l'idéal et la vérité, les rêves de l'imagination et les réalités de la vie sociale, les êtres contemplatifs, dépourvus de sens pratique, et les hommes positifs que la raison conduit. Ernst Rosmer, dont la figure rapidement esquissée termine cette galerie des femmes auteurs allemandes, n'a donné qu'un petit nombre de nouvelles. On y remarque les mêmes qualités maîtresses que dans ses ouvrages dramatiques : la vérité des caractères et l'intensité de la vie.

Ses principaux ouvrages sont : *Nous trois* (*Wir Drei*), drame; *le Crépuscule* (*Dämmerung*), pièce de théâtre; *la Madone*, nouvelle; *Te Deum*, comédie; *les Enfants du roi* (*Königskinder*), conte en trois actes; *Thémistocle*, tragédie; *le Paysan et la petite princesse* (*Der Bauer und das Prinzesschen*), conte.

HENRI NOGRESSAN.

HANS MEMLING

On connaît la légende : blessé à la bataille de Nancy, Memling arriva à Bruges. On le soigna, on le guérit à l'hôpital Saint-Jean. Il consacra sa vie d'artiste à remercier Dieu, par des chefs-d'œuvre, de l'avoir sorti d'une existence tumultueuse et dramatique.

Aujourd'hui, on prouve que Hans Memling fut un bon bourgeois de Bruges, ayant pignon sur rue, au Vlaminedam, vivant, non point en reclus, dans un cloître, mais en citoyen. La fable dont on enjolive son histoire serait totalement négligeable, si elle ne parlait d'un peintre venant de loin, du côté de l'Allemagne, et se fixant en Flandre, d'où l'art, soudainement épanoui, rayonnait.

Et, en effet, M. A.-J. Wauters, grâce à un travail documenté et de pénétration patiente, établit d'abord que l'auteur du *Mariage mystique de sainte Catherine* était originaire de la petite ville de Memelingen, près de Mayence, ensuite que ce fut seulement vers la seconde moitié du xve siècle qu'il arriva dans la patrie des Van Eyck.

Van Eyck, Memling ! les deux tenants, non pas du blason officiel, mais des armes chimériques et idéales de la ville de Bruges. L'un sorti du fond gras et matériel de la Flandre, l'autre transplanté chez nous après avoir vécu pendant sa jeunesse dans les plaines ou les vallées du Rhin. Natures d'hommes profondément diverses, quoique toutes deux septentrionales.

Van Eyck plonge en plein dans la vie. Il y recueille la santé, la force, l'équilibre, la beauté. Il ne comprend l'idéal qu'admirablement constitué, avec des muscles, de la chair, du sang, de la moelle. Il crée des types de madones auxquels les patriciennes flamandes ou même les paysannes et les servantes donnent la puissance de leur carnation et la graisse de leurs seins et de leurs joues. Plus tard Rubens, qui représente autant que lui la race, poussera jusqu'à l'exagération et au débordement les mêmes qualités de robustesse et d'opulence. Son art apparaîtra comme une fête, parfois comme une débauche. Celui de Van Eyck reste dans la pondération et la mesure. Il se pratique ainsi qu'une belle et grave vertu. Il se hausse au style. Il est respectueux du détail; il est précis, méticuleux même. Néanmoins — et c'est là le miracle patent qu'il profère — il reste grand et définitif toujours. Jamais, à notre sens, aucun peintre n'a plus hautement commandé à son génie. Il le dirige, comme un théologien de science universelle et profonde établit ses thèses et prodigue et dispose et ramasse ses arguments. C'est un vainqueur calme, sûr de lui. Son *Adoration de l'Agneau* se déploie telle qu'un raisonnement éloquent et pathétique; c'est une page belle comme une philosophie, admirable et claire comme une explication du monde.

* * *

L'œuvre de Memling n'est point d'une envergure telle. Elle se replie, comme des ailes, sur l'âme seule.

La piété, la vie intérieure, l'adoration! Ses femmes sont presque toutes des vierges. Leur corps? Un vêtement de chair, rien de plus. Leurs visages? reposés, tranquilles. La paix d'une conscience calme, quoique surveillée, réalise des attitudes invariablement statiques. Ses pages et ses guerriers sont doués d'une grâce et parfois d'une fragilité féminine. La force est absente de cet art ; mais une beauté pure, paisible, presque heureuse y est installée.



HANS MEMLING. — *Portrait présumé de Memling, par lui-même.* (Musée Stædel, Francfort.)

Quoi qu'on en ait dit, la mélancolie, si parfois elle y apparaît, n'y séjourne guère.

Dans l'hôpital Saint-Jean, l'imagination s'exalte à rêver le vrai milieu où Memling aurait travaillé. L'aspect suranné du lieu, le silence enfermé en ses murs, la propreté claustrale des corri-



HANS MEMLING. — *Martinus de Newenhoven.* (Hôpital Saint-Jean, à Bruges.)

dors, le calme dévot des cours et des jardins, les silhouettes blanches et noires des sœurs, parmi des verdures apparues, semblent reconstituer une scène mi-Renaissance, mi-moyenageuse, dont les admirateurs de Memling se réjouissent. Ils aiment à voir leur peintre vivre et se développer loin du monde, dans cet asile de pensée et de recueillement.

Mais Memling, comme Jean Van Eyck, adore l'apparat. Il est le citoyen de cette Bruges magnifique, la reine des eaux du Nord, lourde de richesses mon-



HANS MEMLING. — *Panneau de la châsse de sainte Ursule.* (Hôpital Saint-Jean, à Bruges.)

diales, dont les rues et les places et les monuments imposaient l'orgueil et prêchaient la vie large et royale. Il ne comprend les Évangiles et les Vies des Saints que rehaussés par le décor et le faste. Son âme se chauffe au contact des splendeurs; il s'en inspire. Il ne les boude point, comme un pénitent cloîtré dans les caves d'un palais.

Le *Mariage de sainte Catherine* et la



HANS MEMLING. — *Panneau de la châsse de sainte Ursule.* (Hôpital Saint-Jean, à Bruges.)

Châsse de sainte Ursule sont des peintures conçues opulemment et dont l'étalage, aujourd'hui, en un hospice vieillot, heurte au lieu de charmer. Serait-ce parce que ceux de Bruges ont compris ces disparates qu'ils ornèrent récemment le petit musée où elles s'affirment, d'enluminures et de cartouches?

De tels séjours paraissent convenir

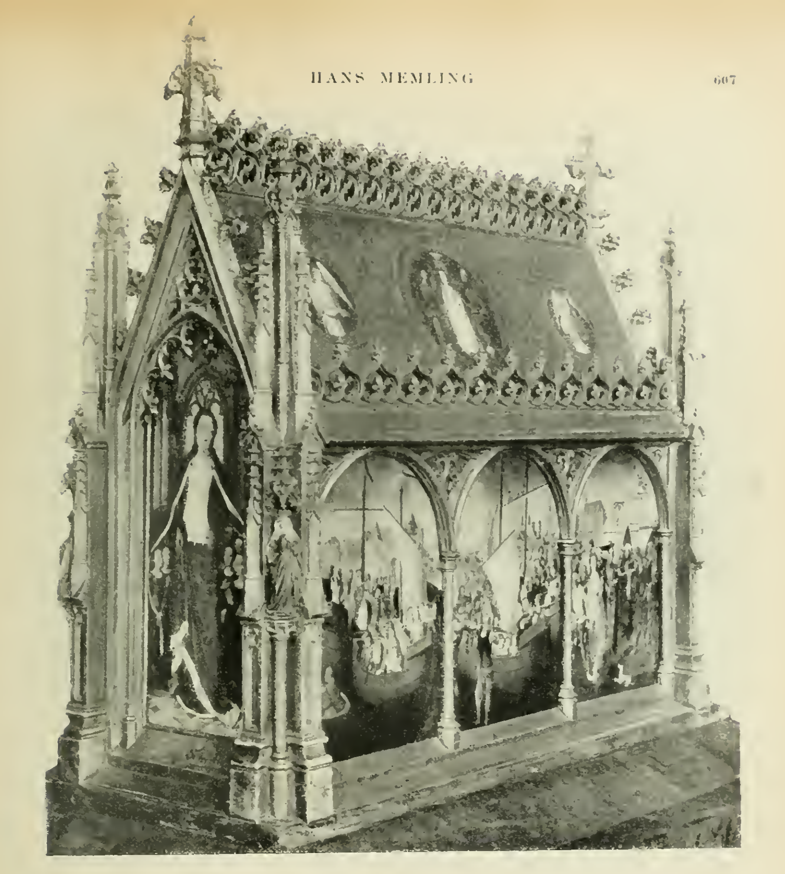


HANS MEMLING. — *Panneaux de la Crucifixion.* (Musée de Bruxelles.)

aux œuvres d'un Henri de Brækeleer ou d'un Mellery, mais non pas d'un Memling. Ces peintres-là ont vécu en de pareilles résidences d'esprit et les ont traduites. Ils ont incarné en leurs panneaux l'usure et la déréliction des choses, l'humilité des métiers méticuleux, le silence des salles qui se souviennent, l'intimité des petits jardins, la gravité d'un vieil escalier, le visage pâle et ridé d'un mur triste. Leur art est un regret, tandis que celui de Memling est rayonnant d'espoir et de croyance.

Qualifier l'œuvre de Memling d'ascétique n'est guère juste, si l'on songe à l'art des Espagnols et de certains Italiens; la considérer comme triste et douloureuse serait folie; la nommer mystique sied assurément, mais en précisant le mot dans le sens de céleste et de séraphique.

Le mysticisme, bien qu'il ait été cultivé en Flandre, n'y a guère influencé



HANS MEMLING. — *La Châsse de sainte Ursule.* (Hôpital Saint-Jean, à Bruges.)

la peinture; ses élans fous, ses amours gratuits, son incandescence n'ont point traversé le cœur des artistes de la cour de Bourgogne. Que l'on songe à Moralès, à Zurbaran, et aussitôt l'art de Memling se refroidit. La passion de Dieu, la folie divine en sont absentes. Il ignore même l'exaltation d'un Fra Angelico; à peine est-il touché par une similaire suavité. La douceur, il la connaît; la fraîcheur et l'innocence, également; mais, avant tout, il rêve d'un ciel qui enverrait ses anges ici-bas, en des résidences somptueuses, à la cour des ducs d'Occident ou bien sous les péristyles et les colonnades des banquiers d'Italie ou de Castille établis à Bruges.

Il est le peintre d'un empyrée réduit aux proportions d'un oratoire, où l'on entend des musiques pures, où des fleurs et des perles jonchent le sol, où des marbres étincellent, où des paysages éclatants apparaissent aux fenêtres. Ainsi



HANS MEMLING. — *L'Adoration des Mages.* Fragment des sept joies de la Vierge.
(Pinacothèque, Munich.)

s'affirme-t-il nettement Flamand. C'est le milieu qui lui impose de telles conceptions, de même que c'est sa race qui le guide dans le choix de ses personnages doués d'émotion recueillie et d'âme germanique.

Au musée de Cologne résident ses vrais initiateurs. C'est le vieux Meister Wilhem et encore plus Stephan Lochner. La science flamande lui apprit à peindre mieux qu'eux : son dessin est ferme, arrêté, précis ; aucune difficulté de métier ne le rebute. Sa couleur est sonore, franche, vivante. Il se débarrassa de toute mollesse, de toute rondeur flasque. L'art colonais s'enlise en des qualités moyennes; le sien se trouve haut, complet, magistral ; mais il reste fidèle au type de femmes et d'anges rhénans. Ses madones ont le front large et démesuré, le menton petit, le cou étroit ; ses anges parfois sourient comme ils sourient là-bas. Ce n'est que peu à peu qu'il se débarrasse d'un poncif accepté et qu'il réagit contre les préceptes recueillis ailleurs.

Quand il se sera totalement conquis, il influencera à son tour, en compagnie de Roger Van der Weyden, les peintres allemands. Il leur apprendra plus qu'ils ne lui ont enseigné jadis; il retournera en conquérant dans son pays pour abolir ce qu'on pourrait appeler la « bondieuserie » germanique — et les maîtres inconnus de tel autel, en particulier celui du Mariensleben, lui seront à tel



HANS MEMLING. — *La Vierge parmi les apôtres.* Fragment des sept joies de la Vierge.
(Pinacothèque de Munich.)

point tributaires que leurs œuvres (à preuve la *Crucifixion* de l'ancien musée Kums à Anvers) lui seront attribuées par mégarde.

Memling apparaît tour à tour portraitiste, peintre de légende et d'histoire religieuses et miniaturiste.

Outre ses volets de triptyque où il range, selon la coutume, les donateurs de l'œuvre (les Pierre Bultync et sa femme, les Adolphe Greverade, les Adrien Reims, les Floreins, etc.), il immortalisa les traits d'un grand nombre de ses contemporains. Trois portraits nous arrêteront.

Le premier (musée de Bruxelles) est sévère et grand de style. C'est l'effigie de Guillaume Moreel, bourgmestre de Bruges. Costume brun. Le fond ? Une colonnade et un paysage.

L'art d'Ingres est voisin de celui-ci : simplicité de moyens, dessin sobre et sûr, caractérisation austère et profonde. Aucun enjolivement, mais la gravité de la vie montrée chez un homme digne et probe. Le nez grand, la bouche sévère ; l'attitude, mains jointes, semblable à celle des donateurs. On s'attend à voir son patron se lever aux côtés de Guillaume Moreel.

Voici *Sibylle Zambeth* (hôpital Saint-Jean). Portrait tout en délicatesse et atténuation. Les traits paraissent vulgaires ; mais les transparences des chairs à travers les voiles, la couleur légère et nuancée de la tête, mille difficultés si



HANS MEMLING. — *Panneau central de la Passion du Christ.* (Lubeck.)

simplement vaincues attirent. On rêve devant cette œuvre et peu à peu elle s'indique mystérieuse. Ce hennin souple, ces dehors de paysanne recluse, cette bouche à secrets! Des contraires et des antagonismes semblent réunis en faisceau dans cette effigie, la plus étrange que le peintre ait laissée.

Enfin, en un panneau de diptyque sur l'autre se montre la Vierge, tenant entre ses doigts fins, avec un geste rare et recherché, un fruit clair qu'elle présente au petit enfant Jésus, apparaît l'admirable image de Martin Van Niewenhove.

Un oratoire, une fenêtre ouverte, la



HANS MEMLING. — *La Vierge à l'Enfant.* (Galerie des Offices, à Florence.)

campagne; c'est le fond. A l'avant-plan se hausse, les mains réunies, dans une



Hans Memling. — *Le Jugement dernier*. (Berlin.)

portrait de Moreel; mais, ici, le regard hardi, le cou puissant, l'air jeune, franc et sincère imposent un type de jeunesse et de beauté naïve.

Ces trois panneaux sont des chefs-d'œuvre. On y peut surprendre le respect de la réalité allant jusqu'au scrupule, la recherche du trait essentiel non point brutalement indiqué, mais patiemment cherché et sûrement proféré, l'étude de la vie intérieure, l'âme dévoilée, le caractère souligné de manière inoubliable. Memling est de la haute lignée des portraitistes dont les grands académiques français, les David et les Ingres, furent les derniers représentants.

Ses triptyques sacrés sont dispersés par l'Europe entière : à Dantzig, Lubeck, Madrid, Munich, Florence, Bruxelles, Paris. Son sujet préféré? L'adoration du Christ, soit qu'il la relie à la scène des bergers ou des mages à Bethléem, soit qu'il charge uniquement la Vierge Marie de présenter son fils du haut d'un trône. La disposition est presque toujours la même. Marie occupe le centre du panneau. A ses côtés se rangent des

attitude de prière, Martin Van Niewenhove. Un livre d'heures est ouvert devant lui.

Visage pur, lèvres entr'ouvertes. La chevelure crêpée descend sur les épaules; le costume riche, mais sobre. Même attitude de gravité que dans le

anges, ou des personnages pieux, ou des saints, ou des saintes. A droite et à gauche, souvent entre des rangs de colonnes, sont ménagées des échappées de vue sur la campagne; des châteaux forts se profilent, des cavaliers parcourent des routes, des rocs hérissés

d'herbes escaladent les lointains, des chemins se déroulent parmi des verdures. Parfois un port, pavillonné de voiles, apparait. Quelques panneaux semblent des redites. Ceux de Vienne, de Florence, ne diffèrent guère.

L'enfant Jésus ne s'éloigne que peu de la formule du temps : peau bridée sur l'ossature, geste identique du bras vers l'adorateur à genoux, tête en boule, apparence batracienne.

Marie se prouve plus Allemande que Flamande. Elle est rêveuse et tendre; plutôt sèche que charme; de teint pâle; d'allure passive. C'est une vierge, mais non pas une mère. Quant aux anges, ils sont d'une invention abondante et exquise. M. A.-J. Wauters en a fait, avant nous, la remarque.

« Aucun peintre flamand, dit-il, n'a dans son œuvre fait jouer aux anges un rôle aussi important. Je ne lui connais pas moins de trente-deux panneaux où il les a introduits. Soit qu'il les place dans de vastes compositions, telles que le *Jugement dernier* ou *l'Apocalypse*, soit qu'il les peigne au pied du trône de la Vierge offrant des fruits à Jésus enfant ou lui donnant un concert céleste, soit encore qu'il les traite isolément, comme dans *la Châsse* de Bruges, il nous les montre d'un type unique créé par lui. Ils ont de jolies têtes d'enfants avec de longs cheveux ondulés, séparés sur le front; ils portent pour vêtements tantôt de simples aubes blanches, tantôt de riches habits sacerdotaux ramagés d'or. Mais ce qui fait leur attrait, bien plus



HANS MEMLING. — *La Présentation au Temple.*
(Hôpital Saint-Jean, à Bruges.)

que leur physionomie si douce et leur costume si somptueux, c'est le sentiment personnel et pénétrant qu'ils expriment, etc. »

J'ose différer d'avis avec M. Wauters sur cette création si originale de Memling. D'abord ce n'est point en lui, mais chez ses initiateurs, les maîtres colonais, qu'il a puisé sa vive tendresse pour les anges. Dans les œuvres de Meister Wilhem et de Stéphan Lochner, ils abondent. De plus, ils sont représentés environ de la même manière, avec des ailes violemment colorées et coupées en forme d'ailes d'hirondelles. L'idée primitive a donc été cueillie dans les pieux jardins d'art de ces deux maîtres. Toutefois fut-elle élargie par Memling. Il a fait de ses anges de vrais personnages. Il les a plus tard dégagés de toute formule. Il leur a donné des caractères différents. Il en a fait une assemblée, au lieu de les maintenir au rang de foule. Ce ne sont plus des anonymes. Ce sont des acteurs. Dans la *Vierge* du musée des Offices quelle différence d'expression caractérise les deux anges à genoux! L'un, celui qui présente le fruit à l'enfant Christ, est un ange allemand à tête charnue et bouclée, il sourit vaguement; l'autre, celui qui joue de la harpe, est grave, long, élancé, hiératique presque. C'est l'ange flamand, l'ange que les Van Eyck ont pressenti, mais que Memling a fait sien, en le douant de sa tendresse et de son intimité douce. Si le *triptyque de Najera* est vraiment du maître brugeois — et les raisons dont M. Wauters étaye son affirmation sont excellentes — jamais aucun peintre ne se sera prouvé aussi varié dans sa création de types célestes que Memling. Tous ces instrumentistes sacrés semblent de même famille, mais tous sont divers d'allure et de visage. L'expression personnelle est donnée à chacun d'eux et, vraiment, devant une telle œuvre, on peut établir qu'il s'est trouvé en ce monde un peintre de l'Église triomphante, comme il s'en est trouvé — nombreux ceux-ci — de l'Église combattante et souffrante. On en pourrait conclure que Memling est le grand peintre du ciel.

*
* *

A Danzig s'impose *le Jugement dernier*, à Lubeck, *la Passion :* œuvres de dimension large, poèmes grandioses.

Il nous fut donné d'admirer ces deux chefs-d'œuvre. Le dernier ne possède ni l'ordonnance supérieure, ni l'ampleur du polyptyque de l'*Agneau* des Van Eyck, mais combien toutefois dans sa gravité et sa douleur le drame sacré se déploie! Au centre : *le Calvaire*. Panneau de droite : *la marche au Calvaire, le Jardin des Oliviers, le Baiser de Judas, le Christ chez Pilate, la Flagellation, le Couronnement d'épines, l'Ecce homo*. Panneau de gauche : *la Mise au tombeau* et *la Résurrection, l'Apparition de Jésus à Marie-Madeleine, Saint Thomas, les Pèlerins d'Emmaüs, l'Ascension*. Enfin sur des volets : *Saint Blaise, Saint Jean, Saint Jérôme, Saint Gilles*. La date du polyptyque? 1491.

L'ensemble est cyclique. Une des plus dramatiques religions des peuples aryens s'y démontre. La foi, la douleur, l'espoir y prient, y pleurent, y rayonnent tour à tour. L'église où ce chef-d'œuvre s'étale, renferme en ses chapelles latérales les cercueils massifs d'une série d'évêques, posés sur les dalles. Le lieu est impressionnant. Il est silencieux. Une place gazonnée l'isole de la ville. Et c'est dans ce silence, en présence de ces morts serrés dans leurs gaines de plomb, que le tableau opère admirablement son œuvre d'enseignement chrétien et de funéraire exaltation.

Le *Jugement dernier* de Danzig ne fait, d'après M. Wauters, que s'inspirer, dans sa conception et sa composition, des œuvres similaires de Roger Van der Weyden et de Stéphan Lochner. Memling aurait donc réussi en ce triptyque, l'enseignement de ces deux maîtres dont l'influence, celle de Stéphan à l'aurore, celle de Roger au midi de son évolution se rencontre. Ce triptyque serait donc d'une indication précieuse, car, à notre

sens, aucun historien d'art n'a fait suffisamment sentir combien Memling est tributaire des vieux artistes de Cologne. Tous parlent uniquement de son maître Van der Weyden. Nous avons essayé d'être exacts et véridiques, en cet examen-ci. Au reste, plus on signalera l'influence germanique persistante, plus on allemande. Le sujet est rhénan. La parenté s'indique. Ursule est la sœur des vierges et des saintes du *Dombild* de Cologne.

Quant au travail d'art, il est flamand. On ne se doutait point, là-bas, d'une science aussi accomplie, d'une aussi aisée et complète interprétation des mou-



HANS MEMLING. — *Le Martyre de Saint Sébastien; la Résurrection; l'Ascension.*

expliquera cet art si nouveau en Flandre, après les Van Eyck.

* * *

Comme miniaturiste, Memling peut s'étudier dans ses fonds de panneaux, qui, tous, semblent des pages détachées d'un missel; aussi dans certaines œuvres de petite dimension, par exemple dans celles du Salon carré, au Louvre; enfin et surtout dans *la Châsse de sainte Ursule.*

Ici encore un poème est chanté. La sainte en est l'héroïne blonde, douce, tendre, ingénue. L'atmosphère en est

vements, d'une aussi ferme décision dans les tons et les couleurs, d'une harmonie aussi sonore et si habilement maintenue. Toutes les scènes sont vivantes et pathétiques. La minutie des détails ne dérange aucun ensemble. Fermeté et hardiesse, voilà ce qui hausse, jusqu'au chef-d'œuvre, cette série de petits panneaux parfaits.

Le catalogue des peintures de Hans Memling a été dressé. « Il comprend 53 numéros dont l'attribution est certaine, 9 autres sont à contrôler. La Belgique a conservé 14 ouvrages; l'Allemagne en possède 12; la France 9; l'Autriche-

Hongrie et l'Italie, chacune 7; l'Espagne 2; les Pays-Bas 1; l'Angleterre en aurait 10. » On ne sait quand Memling naquit, mais on est fixé sur la date de sa mort. Le chroniqueur Rombaudt de Doppere dut connaître Memling. Dès le mois de juin 1480, Memling payait une rente annuelle à la fabrique de l'église, dont de Doppere était greffier. Aussi consigne-t-il, à la date du 11 août 1494, la mort de Memling et son enterrement à l'église de Saint-Gilles. Ces points ont été récemment acquis à l'histoire, grâce à des recherches précises et des investigations laborieuses.

Pendant longtemps la fable la plus romantique s'était substituée aux faits. Descamps, Viardot et Alfred Michiels l'inventèrent ou l'entretinrent. Grâce à MM. Carton, Weale et Gilliots le remarquable architecte brugeois, la voici reléguée au décroche-moi-ça historique, en compagnie de tant d'anecdotes banales et flasques comme des cornemuses crevées. C'était vieux, usé, naïf, mais ça chantait. Le règne de Memling fut large et dominateur jusqu'au temps de la Renaissance. Il pesa sur ses successeurs immédiats, les Patinir, les Van der Meire, les Gérard David, les Marmion. Lui et Van der Weyden emplirent, plus même que les Van Eyck, le xve et le début du xvie siècle de leur influence. Ils répandirent partout la peinture religieuse savante et pittoresque. Leurs décors furent, à un moment, ceux de toute la peinture européenne.

En Allemagne, à Cologne, à Calcar, à Xanten, ce furent les frères Dunwegge et Frédéric de Herlen qui les imitèrent; à Colmar ce fut Martin Schœn. Même Wolgemuth, même Zeitblom, même Dürer doivent à Van der Weyden et à Memling une manière spéciale de voir et de disposer les scènes de leurs *nativités* et de leurs *adorations de mages* ou *de bergers*.

En France, les Nicolas Froment et les Fouquet ont été curieux de cet art septentrional et l'ont étudié et suivi.

En Italie, Antoniello de Messine, qui vint à Bruges non pas au temps de Van Eyck, mais de Memling, redit à ses compatriotes les leçons apprises chez nous.

En Espagne et en Portugal, mêmes métamorphoses de la peinture locale. Charles Yarte le constate à chaque pas. L'influence de Memling, se découvre presque dans chaque peintre portugais.

Elle est donc énorme la place qu'il tient dans l'histoire. On s'est demandé si son arrivée brusque parmi nous n'a point troublé quelque peu le courant puissant et unifié qu'avaient provoqué les genres jumeaux des frères Van Eyck. Mais Roger Van der Weyden inclinait déjà l'art flamand vers l'émotion et vers la spiritualité; Memling n'a fait qu'exagérer cette innovation. Quoi qu'il en soit, son œuvre a provoqué la diversité dans notre art, il l'a établi dans les domaines de l'âme, de la piété et de la beauté émue et profonde. Il y trône encore.

Émile Verhaeren.



HABITATIONS INDIGÈNES PERCHÉES SUR PILOTIS

SOULOU ET MINDANAO

Derrière nous, chinoise et bizarre, la montagne de Hong-Kong fuit, s'efface, se dissout en de laiteuses vapeurs.

L'heure est pénible, le ciel blanchoie, ivre de chaleur. Sur la houle large et plate, *El Safiro,* battant sa pulsation régulière, geignant son halètement de bête affamée de vitesse, presse sa course en avant.

Une brutalité de lumière blesse l'œil; la vue de ces flots, verre en fusion piqué d'étincelles aveuglantes, est insoutenable.

Ce ne sont plus, dans cette mer de Chine, les colorations somptueuses, les clartés transparentes des océans indiens, mais une fulgurance de fournaise chauffée à blanc, une masse de brouillards moites pesant sur les vagues épaisses, sans voix, qui lourdement se traînent à l'infini. On ne sait quoi de triste, de dissolvant, monte de l'immensité de plus en plus pâle.

Silencieux, mornes, écroulés sur les rocking-chairs, les passagers sombrent à une insecouable torpeur; la pensée s'abolit, la prostration est complète, l'être se fond, semble marcher à l'anéantissement; les vêtements poisseux collent aux membres inertes, tout mouvement devient odieux.

Des relents fades de machine, de cuisine, de cordages, de tabac; des émanations fauves de race jaune, de sueurs humaines, flottent dans l'air. Le mal-être général s'aggrave à mesure que le soleil monte; les eaux prennent une immobilité singulière; tout devient vague, incolore; la mer, d'une blancheur électrique, est un fantôme de mer. Le *Safiro* avance-t-il vraiment sur ces ondes irréelles, fantastiques, mortes?

. . . .

Nous passons ce soir le détroit de Balabac, pour entrer dans la mer des Célèbes.

Après deux jours d'indicible étouffement, une brise se lève, qui balaye les vapeurs cotonneuses; sa caresse vivifiante vole sur la tiédeur des eaux: vivantes, bruissantes, elles se meuvent, bondissent, se brisent en éclaboussures diamantées sous la morsure de l'hélice.

Une côte surgit; un rayonnement azuré de lune naissante dessine les contours. Les voiles des praws légers qui glissent autour du *Safiro* ont des fluidités spectrales; sur les flots un son traîne, âpre, lent, dont la vibration sourde passe en nous..... c'est, dans quelque village prochain, l'appel sacré de l'agun.

Nous ne pouvons débarquer à cette heure, la police générale des ports philippins s'y oppose; nous passons la nuit en rade.

Le jour se lève, traînée vaporeuse qui lentement s'éclaire ; la lumière triomphante conquiert les horizons, baigne le majestueux entour des montagnes ; l'éther se teinte de bleu délicat, un voile de pourpre rosée farde le ciel..... C'est l'aurore.

Nous rangeons l'île de Soulou.

D'exquises collines, couvertes d'une végétation effrénée, dominent la ville ; de la terre puissante, fertile jusqu'à l'extravagance, cocotiers, bananiers, bambous trembleurs, émergent en poussée vertigineuse. Sur le rivage même s'érigent les habitations indigènes, perchées comme d'immenses cages sur des pilotis d'une énorme hauteur.

Vienne la pleine mer, on circule là-dessous en pirogue.

Du reste, beaucoup de Soulouans, race violente, aventureuse, vivent uniquement sur leurs praws ou leurs falaos, écumant l'océan à des distances considérables, saccageant le littoral. Le temps n'est pas loin encore où, gagnant la baie de Manille, profitant des nuits sans lune, ils remontaient le Pasig et, nus, le corps enduit d'huile de coco afin d'échapper aux étreintes, osaient apparaître, armés de leurs redoutables kriss, jusque dans les faubourgs de la capitale pour y piller les haciendas.

Nous débarquons. De l'antique Tiaggi (maintenant Jólo ou Soulou) il ne reste plus rien, et la ville nouvelle est bâtie de la façon usitée dans toutes les Philippines.

Soulou s'éveille ; un bruissement de vie se précise, l'éternel grouillement jaune recommence : Indiens, Chinois au crâne cuit, Soulouans de la classe inférieure, brutes superbes aux torses magnifiques, se pressent, se coudoient, affairés ; mais ici l'activité est silencieuse ; ces races musulmanes sont peu démonstratives, peu parleuses.

La langue des Moros-Malais, musicale, sonore, dérivée du sanscrit mêlé d'arabe, s'agrémente de termes et de locutions empruntés aux différents dialectes des Indiens.

Types durs, d'allure hautaine, ces sauvages, fils du Prophète, portent sur leurs faces bronzées — presque jusqu'au noir — aux pommettes saillantes, cette expression de cruauté féline que produisent la rareté des sourcils, l'étroitesse du front, la lueur coupante des yeux au regard aigu.

L'homme du peuple porte la veste courte, odieusement sale, mais brodée, sous laquelle se noue une ceinture de soie aux couleurs vives ; un caleçon très large s'arrête au-dessus du genou ; les jambes nerveuses et les pieds sont nus. Parfois, au contraire, le caleçon très serré tombe en se rétrécissant jusqu'à la cheville.

Un mouchoir de soie ou de coton brodé d'or enserre les cheveux gras, d'un noir absolu ; deux des coins du mouchoir se dressent de chaque côté de la tête, comiques, en forme d'oreilles de lièvre.

Le Soulouan ayant fait le voyage de La Mecque a droit au turban : le sultan et sa suite sont les seuls, du reste, qui accomplissent encore le pèlerinage sacré.

Si nous en jugeons par les premiers échantillons qui frappent nos yeux, cette race est d'une malpropreté affligeante.

* * *

L'archipel géographique de Soulou s'étend, politiquement, de Bornéo à Luçon, s'augmentant de Tawi-Tawi au sud et de la grande île de Mindanao (94 400 kilomètres) au nord.

Malgré son étendue, ses richesses de toutes sortes, Mindanao, dont la capitale est Zamboanga, centre d'écumeurs de mer comme Soulou, est loin d'atteindre à l'importance de la petite île, siège de la puissance soulouane.

Peuplée de races diverses, ennemies, — quelques-unes poussant la férocité jusqu'à l'invraisemblable, tels les Bagobos qui pour arriver à occuper certains emplois ou à se marier doivent avoir coupé soixante têtes — de castes mores divisées en sultanies distinctes, sans

cohésion, sans unité aucune, Mindanao n'a jamais partagé avec Tianggi cet honneur que les chancelleries des grandes puissances aient porté ses plaintes au gouvernement espagnol; elle n'a pas davantage motivé les protocoles laborieux suscités par son irréductible voisine.

La fertilité de ces îles, coupées de magnifiques sierras drapées jusqu'à leurs sommets de toute la splendeur de la forêt vierge, est prodigieuse. Une flore inouïe; c'est dans cet archipel que se trouvent les plus belles orchidées connues. Tous les fruits et légumes européens ou indigènes y croissent à profusion.

Les grands fauves ne sont représentés que par le buffle sauvage, le rhinocéros et l'éléphant de petite taille, et encore les individus de ces deux dernières races deviennent-ils plus rares chaque jour.

Les serpents, gros ou petits, y abondent, ainsi que la sangsue lilliputienne, la même qu'à Madagascar — un fil — plaie du voyageur, dont elle menace sans cesse le nez et les oreilles d'une visite non seulement désagréable, mais douloureuse extrêmement.

Le crocodile, comme dans toutes les Philippines, tend à disparaître.

Le port de Maïbun, infiniment plus actif que celui de Soulou, fait une exportation considérable de café, cacao, soufre, gutta-percha, nids d'hirondelles, abaca (textile) bois de fer, perles. La pêche en est extrêmement dangereuse à cause des requins et conduit rapidement à la phtisie les malheureux esclaves, surprenants plongeurs, qui la pratiquent. Celles dépassant un certain poids appartiennent au sultan.



JOLO MODERNE

Les Chinois, protégés par les datos dont ils sont généralement les associés, accaparent tout le commerce.

L'empire de Soulou remonte, s'il faut en croire les auteurs les plus érudits, au XIII[e] siècle; le vieux Tianggi était alors ce qu'est demeuré Soulou, un centre religieux et commercial important, une sorte de Mecque extrême-orientale.

Le régime politique consistait, comme de nos jours encore, en une oligarchie de seigneurs féodaux, les datos, soi-disant soumis au pouvoir soi-disant suprême du sultan. En réalité, chacun demeurait maître absolu dans son fort

rectangulaire — cotta — entouré de fossés profonds et d'énormes murs de pierre. En cas d'attaque, il s'y enfermait avec femmes, enfants, vassaux et esclaves, s'y défendant comme un lion.

En somme, ces datos féroces, excellents marins, grands pirates devant Mahomet, étaient et restent de redoutables bandits, à la façon de nos rudes barons du moyen âge.

Cette organisation politique et sociale s'est maintenue jusqu'en 1876. La souveraineté des sultans fut incontestable, et les mêmes grandes puissances européennes, qui regardaient comme quantité négligeable les petits souverains de la Malaisie, correspondirent fréquemment avec le monarque de Tianggi, lui envoyèrent ambassadeurs et présents, et lui firent rendre les honneurs royaux à bord des navires.

On le qualifie d'altesse royale, et le surnom de Majasari, qui lui est souvent donné, a la signification pompeuse et compliquée de : pur, sans tache, légitime.

La sultanie est héréditaire à l'exclusion des femmes ; cependant, à défaut d'héritier mâle direct, la fille aînée peut, dans les sept jours suivant la mort du souverain, s'unir à un dato issu de la famille royale, qui prend alors le titre de sultan.

L'esclavage est la plaie de l'archipel : esclaves les prisonniers de guerre, esclave avec tous les siens le débiteur insolvable, esclaves les malheureux, femmes ou enfants, dérobés d'une tribu à l'autre ou enlevés sur les côtes dans les villages chrétiens.

Et le terrible John Chinaman, qui trouve excellente comme gage la chair humaine, en fait un occulte et lamentable trafic.

Tout homme libre peut prendre quatre épouses légitimes vivant sous le même toit, le nombre des concubines est illimité.

Au point de vue de la pratique, la religion de ces moros, instruments si dociles cependant aux mains de leurs prêtres, se réduit à peu de chose.

Chaque vendredi l'agun appelle les fidèles aux pitoyables mosquées croulantes ; là d'une voix monotone, comme étoupée, l'iman lit l'invocation coutumière à Mahomet, suivie de quelques versets du Coran, cependant que l'assistance, plutôt somnolente, mâche le búyo.

Cependant, au cours du Ramadan, le moro observe sévèrement les prescriptions du Coran, jeûne un certain nombre de jours, du lever au coucher du soleil, et, telle est la rigueur de cette abstinence, que, durant ces heures consacrées, il ne boit, ne se baigne, ne se rase, ni ne se permet la plus petite caresse à sa femme ou à ses enfants.

La mosquée du sultan est le temple privilégié par excellence. Les ministres du culte se distinguent du commun des mortels en ce que les pointes du mouchoir, qui ceint la tête, retombent à gauche au lieu de se dresser en oreilles.

Mais si la dévotion, Ramadan à part, se montre petite, la superstition, par contre, est grande et hante sans cesse la cervelle du Soulouan. Il professe une peur effroyable de Saïtan (Satan) et en toutes occurrences graves, telles qu'épidémies, cataclysmes, guerres, il s'évertue à le désarmer ; à cet effet, de grands plateaux, chargés de victuailles variées, sont lancés à la mer ou aux fleuves... Cela occupera le farouche dieu noir et il laissera la paix à ses infortunés sujets.

Les prêtres, affirment-ils, sont doués du pouvoir, plutôt désobligeant, d'envoyer à qui leur plaît, quand et comme il leur convient, toutes sortes de douleurs, maladies ou infirmités.

Étonnamment riches en lieux de punitions ou de récompenses, les moros possèdent sept ciels et sept enfers, la nomenclature en est amusante.

Commençons par les ciels :

YATTI-ATLAS, où le bonheur de l'âme enfin libérée, consiste à reposer seule... Rien de commun, on le voit, avec le paradis de Mahomet.

FIRDOS, où se trouvent réunies sous les aspects les plus séduisants les choses

bonnes à manger. Firdéos serait un colossal magasin de comestibles, succursale de Potel et Chabot.

Naïm, où se mangent effectivement les succulences seulement admirées ci-dessus.

Naua, où l'eau complaisante prend pour chacun la saveur désirée...

Est-ce parce que, généralement très sobres en ce monde, ils espèrent une compensation dans l'autre, ou effet de la loi des contrastes.

Aïnum-Naïm, réceptacle de toutes les richesses... vrai paradis de capitaliste.

Salsarila, où l'on boit dans des vases d'or l'eau pleine de bonne volonté du ciel Naua.

Enfin, Jotar al cots, lieu de merveilles regorgeant de perles et de diamants... Un peu double emploi avec le Aïnum-Naïm. Décidément peu imaginatifs, ces bons Soulouans singulièrement portés vers les jouissances uniquement matérielles.

Passons aux enfers :

Naruk-Yahana. — La, on fait du bruit; un point, c'est tout... Du terrible Naruk-Yahana, préservez-nous, Seigneur!

Naruk-Sagar, où des animaux et des machines *ad hoc* torturent le pécheur.



LE SULTAN DE JOLO ET SA FAMILLE

Naruk-Sigmilti. — Tourments de la langue. Cet organe mérite, paraît-il, un lieu de châtiment particulier. On le dit plus spécialement peuplé de femmes.

Naruk-Abus. — Enfer de toutes les laideurs... esthètes, défiez-vous!

Naruk-Jania. — Ici, l'on se bat à coups de lance, mais on reçoit les coups sans pouvoir les rendre.

Naruk-Zaalt. — Tourment de la soif.

Naruk-Jamia. — Tourment du feu.

Le très savant Pandita (prêtre musulman), qui nous met au courant de ces terrifiantes choses, ne nous dit pas si le patient peut choisir.

Quand un malade prend congé de ce monde de misère pendant la première lune de février, c'est une consolation appréciable pour la famille. Quelle qu'ait été la conduite du défunt durant sa vie, le septième ciel devient son partage, et c'est sur le dos d'un coursier blanc, d'une surnaturelle beauté, qu'il s'élance au séjour de délices réservé aux amis d'Allah et de Mahomet.



TYPE DE LA RACE FÉROCE DES BAGOBOS

* * *

Pendant trois siècles le gouvernement espagnol s'évertua à lancer des expéditions contre ce nid de piraterie et de crimes qu'était Tianggi, on en revenait immanquablement victorieux, cela va sans dire. On avait imposé au sultan des traités solennels et fait jurer aux datos soumission absolue, très facilement du reste, la parole donnée à un chrétien ne comptant pas pour les fils du Prophète.

C'était superbe. Manille, transportée, illuminait, se pavoisait, faisait aux troupes des ovations mémorables. . Seulement... Seulement l'on apprenait invariablement peu après que les navires, à peine disparus, tout avait repris, là-bas, le trantran accoutumé, que davantage ardente en raison des pertes à réparer l'inexorable piraterie des Datos renaissait de ses cendres plus vivace que jamais.

En réalité, ces Moros, vicieux, vaniteux, de race inférieure, mais d'une bravoure incontestable, demeuraient les maitres.

Libres, les sultans eussent peut-être, satisfaits de la situation pécuniaire que leur assurait le protectorat, respecté les traités, mais leur pouvoir était impuissant à contenir ces vassaux redoutables, ces demi-sauvages solidement retranchés dans les cent cinquante ilots qui composaient leurs domaines.

L'attitude de Soulou devenait bientôt intolérable. Une expédition fut organisée de façon infiniment plus sérieuse que les précédentes et forte d'ordres d'une extrême sévérité. Le 29 février

1876, Tianggi, bombardée, flambante et sanglante, put voir sous une brise de *nortes* le tourbillonnement de l'étendard espagnol s'agiter au sommet de ses forts.

C'en était fini avec le monarque musulman, mais infiniment plus atteints que lui dans leurs intérêts, les datos, pleins de rancœur, ne se tinrent pour



UN DATO, SA FEMME, SA FILLE ET UNE JEUNE SERVANTE

Cette fois c'était grave et l'occupation définitive un fait accompli. Le sultan se soumettait avec tous ses feudataires au protectorat espagnol et se retirait, accompagné de sa cour, dans le village de Maïbun.

battus qu'en apparence, unis aux panditas, qu'exaspéraient les conquêtes des missionnaires, servis par leur fanatisme et le puissant adjuvant de prédications enflammées, ils continuèrent l'éternelle lutte contre l'ennemi commun.



CULINTANGANG ET AGUN — INSTRUMENTS NATIONAUX

Tout leur fut bon pour se venger et se défendre : empoisonnement des sources, incendie des missions, égorgement des missionnaires, capture ou meurtre des sujets isolés, pillage des *pueblos de conquistados* (Indiens baptisés), nuées d'assassins fanatisés lancées sur la ville espagnole.

La loi soulouane se prête d'ailleurs singulièrement au recrutement de malheureux voués aux plus effrayantes aventures.

Tout débiteur insolvable devient la propriété du créancier, mais il faut l'empêcher de se racheter. La chose est très simple et déplorablement facile. Le maître, adroit et féroce, joue habilement de la passion effrénée du Malais pour le jeu et les combats de coqs, le pousse aux fins irrémédiables, bientôt tout espoir de libération est perdu et voilà le pauvre hère esclave à jamais ! Ce n'est pas fini, le manège continue systématiquement inexorable, le maître exacerbe à tout instant la sensibilité du serf, menace de vendre comme vil bétail la femme, les enfants. L'esclave le sait bien, le hasard disséminera sans doute ces êtres chers à tous les coins de l'archipel, plus loin peut-être par delà les grandes mers. Il peut les sauver, il n'a que sa vie... il doit la donner. Affolé, le malheureux consent, c'est alors que survient le plus effroyable des traités !

Sa famille sera libre; mais lui deviendra entre les mains des datos et des prêtres cette arme terrible que l'on nomme *Sabil* ou *Juramentado :* sous la foi du serment le plus solennel il s'engagera à égorger seul, ou accompagné de Juramentados comme lui, le plus grand nombre de chrétiens possible

Ah ! certes, il le sait encore que c'est sa vie qu'il donne, que le jour où il s'introduira dans la ville espagnole, il est irrémissiblement perdu !

Certes, il le sait qu'au plus petit incident, avisos et canonnières lanceront sur la plage leurs embarcations armées, que, du côté de la campagne, une tour, deux forts défendent la cité hermétiquement ceinturée d'une formidable palissade, enfin que, sur de hauts et larges piliers élevés de 10 en 10 mètres, quatre factionnaires, abrités sous des guérites, observent, l'arme au bras, toujours prêts à tirer.

Oui, c'est bien la mort, la mort irrémissible, le guettant de partout... Qu'importe, il a juré.

D'ailleurs dès longtemps fanatisé par le pandita, il croit, — âme désolée, à

la fois rêveuse et violente, incomplète toujours — faire œuvre méritoire, héroïque, bénie.

Nul doute — tant est profond le respect du Moro pour le serment — sur l'accomplissement immédiat de la parole du maître, sur la liberté rendue aux siens.

Et il attend l'heure solennelle, soutenu par cette vertu talismanique de la parole du prêtre qui charme son intelligence tendue, dangereusement séduite.

Faiblit-il, et c'est rare, l'ardente projection de volonté du pandita le ramène à sa propre volonté, lui plante en plein cerveau la hantise du meurtre saint, lui montrant les délices inconnues de tous les ciels musulmans.

Dès lors, l'homme a monté l'escalier de vertige, l'espérance se précise, atteint à ce rêve paradisiaque qui fait le cœur ivre... L'esclave misérable est transformé en héros.

Cependant le jour de sang approche, on y prépare l'adepte par le jeûne, les longues prières sur les tombes de ceux-là qui, par l'acte ou le verbe, travaillèrent à la gloire du Coran. Et c'est soulevé de passion religieuse, à demi fou, qu'armé du kriss et du bolo, on le jette sur la ville ennemie, où il va, hypnotisé, délirant, se faire ouvrir le ventre et casser la tête.

Comment entrera-t-il ? Sera-ce ruse ou force, séduction ou violence ? On ne sait ! Il ne sait ! mais il entre ! Il est là... A peine de tumulte d'abord, tant est foudroyant l'égorgement, l'éventrement des premières victimes. Des chutes lourdes, molles dans ces lacs de sang que produisent les horribles blessures du kriss, puis des hurlements aigus de femmes, d'enfants et ces cris affolés : « Aux armes ! aux armes ! les Moros ! »



SOULOUANS HOMMES DU PEUPLE

Et la chasse au gibier maudit commence furieuse. Lui, lié par le serment qu'il a fait de tuer jusqu'à son dernier souffle, ne fuit, ne défend chèrement sa vie que pour tuer plus encore.

Enfin il tombe, loque saignante trouée de cent blessures, meurt heureux.

* * *

Il est avec les Soulouans (surtout avec les Soulouans) de larges accommode-

ments. Dès notre arrivée, pressentant les embarras que soulève ici l'étude des mœurs locales, nous entrions en relation avec un dato d'assez minime importance, mais dont on nous avait signalé la tiédeur vis-à-vis des prescriptions du Coran, en même temps que l'amour convoiteux pour les armes européennes. Insidieusement et donnant large satisfaction à ses goûts, nous avons peu à peu pénétré dans son intimité.

En dépit des difficultés soi-disant insurmontables, nous nous faisons inviter aux *esponsales* de sa fille.

Notre homme fait bien les choses, du reste, et, soucieux de sa responsabilité d'hôte (il faut toujours dans ces parages compter avec les Juramentados), envoie une escorte bien armée de ses *sacopes* nous attendre aux portes de la ville.

L'heure est tuante encore; sous ce ciel implacable d'extrême Orient qui plafonne en blanc, tout, êtres et choses, s'immobilise en une stupeur; seule, dans les hauteurs pâles — races de proie — quelques grands oiseaux planent.

Nous suivons la plage, des glacis de lumière tremblent sur le poil luisant des chevaux.

Des buffles s'enfoncent avec délices jusqu'au nez dans la vase tiède des esteros.

Devant les maisons fermées encore, avec des attitudes lasses, une veulerie de tout l'être accablé, des esclaves broient le riz dans l'antique mortier de pierre à peine dégrossie, une puanteur âcre monte des cases.

Sur les monts, les végétations brumeuses, colossales, semblent irréelles, prêtes à s'effondrer dans le vide, et, jusque sur la plage, palmiers, cocotiers, ébéniers, mettent leur grâce hiératique et puissante.

Le ciel brûle, la flamme projetée exaspère la sève.

. . . .

Le soleil enfin s'apaise, la vie se réveille, des singes bondissent de branche en branche, nous regardent irrités, crissent des dents, obscènes, rageurs; des oiseaux, des bestioles, gemmes vivantes, rayent de diaprures dorées l'azur renaissant.

Des Soulouans courent le long du fin tapis des rizières, piquant le ciel de cerfs-volants gigantesques, goût innocent partagé avec l'Indien et qui semble singulièrement étrange chez ces manières de sauvages.

Des femmes passent visage découvert, esquissant cependant le geste d'y ramener leur écharpe, cambrées sous la charge des vases de cuivre finement ciselés qui font à leur front comme de royales tiares. La coiffure est une note d'art; sur les tresses ténébreuses, tordues à la mode antique, au sommet de la tête menue, des rayons clairs plaquent des moires bougeuses; sous une mèche bizarrement coupée brûlent les splendides, les sombres yeux.

Ces femmes sont vêtues comme les hommes, mais au rythmique balancement du *jabul* qui les enveloppe, au mouvement onduleux de la démarche, le corps se devine svelte, de lignes pures.

A l'horizon, le soleil descend, la pourpre dévale, court sur les flots, la mer flambe, rougeoie, telle une cuve de feu, et, vers l'est, les grands monts But Dato, But Pulah, Tangis deviennent vermeils.

Un tournoi, étonnant, recul de plusieurs siècles, pan du moyen âge dresse devant nous, nous arrête; il se fait là, à la façon des vieux Maures, d'incroyables prouesses.

Nous arrivons : sous l'ombre des nangoustans et des cocotiers, une énorme construction de bois, de bambou, de nipa, juchée à trois mètres du sol boueux sur un dédale de pilotis, et qu'un ruisseau aux eaux brunes sépare du village sordide.

Un large vestibule ou caïda à l'air libre précédant une longue, une immense salle. Cette salle occupe toute la



UN TOURNOI CHEZ LES SOULOUANS

longueur de l'édifice et la moitié de sa largeur. A gauche, élevées d'un mètre au-dessus du plancher et séparées seulement de la pièce principale par quelques draperies ou de légères cloisons de bambou, d'assez vastes chambres, c'est le sérail. Tout le long de la paroi qui fait face court un banc sur lequel s'assoient, selon les occasions, amis, serviteurs et même les esclaves, qu'à l'intérieur de sa maison (si quelque question d'intérêt politique ou religieuse n'est pas en jeu) le Soulouan traite doucement et familièrement.

Le plancher, formé de lattes de bambou, laisse librement circuler l'air.

Pas de meubles, des coffres ; au mur, toute une collection éclectique d'armes, antiques, nouvelles, européennes ou indigènes, à laquelle nous avons quelque peu contribué.

Deux ou trois datos sont là en costume de gala, pantalon de soie serré au-dessus de la cheville par des boutons de filigrane d'or ou d'argent, de pierres fines, veste courte, fermée, richement brodée, babouches étincelantes et... des chaussettes ; enfin la ceinture éclatante, nouée sur le côté, hospitalisant deux ou trois kriss, bolos ou poignards, souvent un élégant revolver.

La physionomie de ces Moros arrogants, dont le regard de mystère félin s'allume d'un éclat singulier, est profondément antipathique, et tout de suite la nomenclature à la Sevigné que nous en fit naguère un négociant européen nous revient à l'esprit :

— Ce que sont les Soulouans? C'est long à dire. En beaucoup de mots, voici : faux, cruels, ingénieux, de tempérament artiste, épris d'ajustements, de bijoux, sales, ignorants, paresseux,

prompts à concevoir l'idée, lents à l'œuvre, fins, inconstants, toujours prêts à la vengeance, et quelles vengeances! orgueilleux follement, amis de toutes sortes de plaisirs, et quels plaisirs! audacieux, braves comme leur kriss; en somme, les plus dangereux coquins, de moralité plus que douteuse.

C'est assez complet.

Sur une estrade peu élevée, une esclave frappe l'agun de coups lents, monotones, c'est le mode des fêtes, cependant que des femmes accroupies devant les différents tambours de cuivre du culintangang s'évertuent en gammes mineures tristes, comme pour chanter sur une tombe; au bout de quelque temps de cet exercice on se sent les nerfs tordus.

Trois *baïlarnas* aux yeux de volupté sous le large treillis des cils, sortant on ne sait d'où, gravissent l'estrade.

La fleur exotique du visage isse libre de la gaine chatoyante des étoffes; le calice rouge de la bouche éclate sur la chair moite mordorée de soleil, l'éclair des dents luit comme une subtile flamme blanche.

Une tunique remplace la veste, laisse deviner ces seins camus de la race malaise qui font songer aux divines statuettes d'Egine.

Le pantalon bouffant, d'étoffe transparente, permet de suivre le jeu des lignes nobles, la souplesse des corps jeunes.

A vrai dire, les passes auxquelles ces femmes se livrent avec une grâce nerveuse, serpentine, ne sont pas une danse, mais une suite d'évolutions langoureuses, troublantes, qui ravissent les Moros sensuels et rêveurs.

Ces femmes, nous dit-on, sont des Malaises de Bornéo, d'origine asiatique, et ce divertissement est exceptionnel à Soulou.

Saturée d'effluves d'humanité, de parfums à faire défaillir, l'atmosphère devient irrespirable pour l'Européen.

Cependant l'heure de la cérémonie approche.

Hier, le fiancé, après s'être lavé les pieds, vêtu de blanc et accompagné de ses plus intimes amis, a, dans une pantomime quelque peu grotesque, simulé le rapt de sa belle.

Maintenant, musiques et danses ont pris fin, c'est le tour de la cérémonie religieuse, très simple et très courte. On amène la fiancée strictement voilée au milieu de la salle, où elle s'assied à la turque.

Le pandita, escorté des personnages de marque, assisté de l'iman, prononce un long discours sous forme d'admonestations et de conseils aux époux, discours écouté avec un réel recueillement; puis, prenant la main droite du fiancé, il tourne trois fois avec lui autour de la jeune fille, rétrécissant les cycles, pose la main du Moro sur la tête de la vierge: c'est fini, ils sont époux.

Un festin, où l'on nous sert quantité de mets qui semblent faits avec des flammes, couronne la fête.

Tout s'est éteint dans une tranquillité figée, dans une somnolence de monde engourdi.

Au ras de l'horizon un gigantesque amas de nuages fantastiquement éclairés par la lueur fauve des éclairs clôt le ciel, et de l'écartement de ces voiles de ténèbres la lune tard venue jaillit soudain, énorme, puissante et rouge.

Du sommeil des arbres, du sommeil des herbes, des fleurs, des senteurs s'évaporent.

C'est la nuit, la molle nuit tropicale, pâmée de vie occulte, sourde, préparant dans son mystère immense, créateur, les combinaisons heureuses, les énergies ardentes, les gloires incomparables des somptueuses éclosions.

A. DE GIRIOLLES.

LE

VOYAGE D'UN EMPEREUR EN FRANCE

IL Y A CINQ CENTS ANS

Les voyages des souverains ont été, surtout du XIVe au XVIIe siècle, des événements pour les contrées qu'ils traversaient. Leurs entrées solennelles dans les villes frappaient l'imagination des peuples et laissaient dans leur esprit de vifs souvenirs qui se perpétuèrent par de nombreux récits, souvent précieux pour l'histoire des mœurs et des coutumes. Tel fut le voyage à Paris de l'empereur d'Allemagne Charles IV, dont le séjour en France emprunta à son rang et aux circonstances une importance exceptionnelle.

Lorsque Charles IV fit annoncer au roi Charles V, en 1377, son intention de venir en France « pour le voir et faire certains pèlerinages », il ne lui fit pas connaître son itinéraire, ni la date de son arrivée. Les communications étaient difficiles à cette époque et les nouvelles se transmettaient lentement. Supposant que l'empereur passerait par la vallée de la Moselle, Charles V envoya à Pont-à-Mousson plusieurs personnages afin de le recevoir, s'il arrivait de ce côté, ou du moins de recueillir quelques informations sur ses projets. Après quinze jours d'attente, les envoyés du roi, ne voyant rien venir, firent demander au fils de Charles IV, le roi des Romains Venceslas, qui se trouvait alors dans le Luxembourg, s'il connaissait l'époque du voyage de son père. Sur sa réponse négative, ils revinrent à Paris, où quelque temps après un messager de l'empereur annonça qu'il arriverait en France par le Hainaut et Cambrai, avant les fêtes de Noël.

Des liens anciens et nombreux avaient attaché l'empereur Charles IV à la cour de France, où il avait résidé dans sa jeunesse. Il avait épousé la sœur de Philippe de Valois; sa propre sœur, Bonne de Luxembourg, était devenue la femme de Jean le Bon et la mère de Charles V. Son père, Jean de Luxembourg, roi de Boheme, avait combattu héroïquement dans les rangs de l'armée française à la bataille de Crécy; aveugle, il avait fait attacher son cheval à ceux de ses chevaliers et s'était précipité avec eux dans la mêlée, frappant d'estoc et de taille, jusqu'à ce qu'il eût trouvé la mort en combattant. Son fils Charles n'imita pas son ardeur chevaleresque; lorsqu'il vit que la fortune se déclarait contre les Français, il s'éloigna du champ de bataille avec ses hommes d'armes, et « prit, dit Froissard, je ne sais quel chemin ». Il faisait ainsi présager la conduite, plus prudente que belliqueuse, qu'il ne devait cesser de tenir pendant les trente et un ans qu'il porta la couronne impériale; diplomate avisé et retors, dit Zeller, il sut consolider son pouvoir en maintenant la paix, autant que faire se pouvait, entre les princes et les villes de son empire. A l'avènement de Jean le Bon, il s'était allié avec lui, ce qui ne l'avait pas empêché, après les désastres de nos armées, de reprendre sur certains territoires de langue française des droits surannés de suzeraineté. Malgré le peu de confiance qu'on pouvait avoir en sa parole, son voyage à Paris, en 1377, n'en était pas moins regardé comme un gage d'amitié et un

appui moral, au moment où les hostilités venaient de reprendre entre la France et l'Angleterre.



RÉCEPTION PAR LE ROI CHARLES V DE L'ENVOYÉ DE L'EMPEREUR CHARLES IV

Miniature attribuée, comme les sept suivantes, à Jean Fouquet et tirée d'un manuscrit des *Grandes Chroniques de France*, conservé à la Bibliothèque nationale.

Mais, tout en l'accueillant avec les égards dus à son rang, Charles V ne voulut pas qu'il pût se prévaloir dans ses États des droits que son titre d'empereur aurait pu lui faire prétendre. Il le fit engager à demeurer à Cambrai pendant les fêtes de Noël, parce que, dans cette ville, qui dépendait de l'Empire, rien ne l'empêchait d'assister aux offices, « revêtu de ses habits et enseignes impériaux ». Le cérémonial, on dirait de

nos jours le protocole, fut réglé de telle sorte que, dans aucune ville, les cloches ne sonnèrent à son arrivée et qu'il ne fut fait à son égard « aucun signe de domination et de seigneurie ». On alla jusqu'à lui faire faire son entrée à Paris sur un cheval noir, parce qu'il était d'usage qu'il entrât dans les villes de ses États monté sur un cheval blanc. Tant le roi de France désirait attester la plénitude de son autorité et son indépendance absolue à l'égard de la suzeraineté que l'empereur aurait pu s'arroger !



ARRIVÉE DE L'EMPEREUR CHARLES IV ET DE SON FILS VENCESLAS A CAMBRAI

Charles IV, que son fils Venceslas accompagnait, partit de Cambrai le 16 décembre, escorté par quatre cents cavaliers que Charles V avait envoyés à sa rencontre, sous la conduite du sire de Coucy et d'autres seigneurs. Faisant des étapes de cinq ou six lieues, il passa successivement la nuit à l'abbaye du

Mont-Saint-Martin, à Saint-Quentin, à Ham, à Noyon, à Compiègne, à Senlis, à Louvres et à Saint-Denis. Partout, si les cloches restaient muettes à son approche, le clergé, les magistrats, les bourgeois, au nombre de cent ou de deux cents à cheval, venaient le recevoir en dehors des portes de la ville. A mesure qu'il avançait, son cortège se grossissait de princes et d'évêques, qui venaient au-devant de lui de la part du roi; à Compiègne, c'étaient le duc de Bourbon, frère de la reine, et les évêques de Beauvais et de Paris, avec trois cents chevaux caparaçonnés de blanc et de bleu; à Senlis, ce furent les frères du roi, les ducs de Bourgogne et de Berry, l'archevêque de Sens et l'évêque de Laon, suivis de cinq cents chevaliers et écuyers, les premiers vêtus de robes de velours noir, les autres de soie de couleur perse; à Saint-Denis, quatorze évêques, membres du conseil du roi, vinrent le saluer. Les villes lui offraient des vivres; les princes donnaient des fêtes, comme le duc de Bourbon, qui invitait à souper les Allemands et conviait à ses réceptions les dames de Compiègne et des environs; mais l'empereur souffrait de la goutte depuis Noyon, et le roi des Romains répondit seul avec sa suite à l'invitation du duc.

Charles IV avait alors soixante-deux ans; sa longue barbe blanche lui donnait un aspect vénérable. Malgré la goutte qui l'avait saisi, il continua sa route, mais dans un char non suspendu, qu'il se procura à Compiègne et dont le mouvement le fatigua bientôt. A Louvres, le roi lui envoya la litière du dauphin, attelée de deux chevaux blancs. Ce fut dans cette litière qu'il fit son entrée à Saint-Denis et qu'il fut reçu à la porte de l'église de l'abbaye par le clergé régulier; on put, sans qu'il descendît, le porter à bras dans cette même litière devant le maître-autel de l'église, dans le trésor, dont il vénéra les reliques et admira les joyaux, et jusque dans sa chambre, où il reçut les présents de l'abbaye et de la ville, consistant en grands poissons, bœuf, lapins, volaille et vin à discrétion.

Avant de quitter Saint-Denis, le lendemain 4 janvier 1378, l'empereur voulut visiter la sépulture des rois, particulièrement celles de Philippe de Valois, en « l'hostel duquel il avait été nourri dans sa jeunesse », et de Jean le Bon. Il reçut ensuite un chambellan et un écuyer du roi, qui lui amenaient quatre chevaux de la part de Charles V. Il apprécia sans doute davantage la litière de la reine, dans laquelle il se fit porter jusqu'à La Chapelle. Au moment d'y arriver, le prévôt de Paris, le chevalier et les sergents du guet, le prévôt des marchands et les échevins, les bourgeois, vêtus de robes mi-parties de bleu et de violet, tous « montés noblement », au nombre de plus de 1 800, se présentèrent aux yeux de l'empereur, et, tandis que le prévôt de Paris lui souhaitait la bienvenue, les cavaliers « se rangeaient aux champs » pour faire la haie sur son passage.

Le même jour, dès le matin, à Paris, la cour du palais et ses abords se remplissaient de princes et d'officiers, qui devaient aller, à la suite du roi, à la rencontre de l'empereur. Les ducs de Berry, de Bourgogne, de Bourbon et de Bar, avec plusieurs prélats, « tous en chappes romaines », accompagnés de nombreux chevaliers et écuyers, habillés de leurs livrées, arrivaient à cheval, ainsi que les officiers du roi, vêtus de velours et de soie; les maîtres d'hôtel, de velours inde et tanné; les chambellans d'honneur, de velours vermeil; les écuyers du corps et d'écurie, de camocas bleu; les huissiers d'armes, de camocas bleu et rouge; les officiers de bouche, de satin blanc et tanné; les écuyers de cuisine, de houppelandes de soie avec aumusses fourrées, à boutons de perles; les valets de chambre, en robes de drap rayé de gris blanc et de noir; les sommeliers, en vêtements rayés de blanc et de rouge; les sergents d'armes, habillés de drap bleu et noir. Telle était la presse et la confusion de tous ces cavaliers aux costumes éclatants et bariolés, que le roi

mit plus d'une demi-heure avant de pouvoir sortir de la cour du palais.

Les chevaliers, les écuyers, les sergents et les arbalétriers, commandés par le maréchal de Blainville, ouvraient la marche. Le mouvement en était réglé par deux trompettes du roi, dont les trompes d'argent à petits panonceaux brodés donnaient le signal de l'allure



ARRIVÉE DE CHARLES IV A SAINT-DENIS

à prendre ou de l'arrêt. Deux écuyers de corps précédaient Charles V, vêtu d'une cotte hardie d'écarlate vermeille et d'un grand manteau rouge doublé d'hermine, coiffé d'un chapeau à bec, à la mode ancienne, bordé et couvert de perles. Son cheval blanc était « richement ensellé tout aux armes de France ». Derrière le roi, marchaient, deux par deux, les ducs, les grands seigneurs, les officiers de la cour, au milieu desquels défilaient « les grands chevaux et palefrois du roi, couverts de housses fleurdelisées », menés en main par les valets, montés eux-mêmes sur des chevaux caparaçonnés de même et précédés du palefrenier du roi.

Le peuple de Paris était avide de pareils spectacles, où se déployaient la pompe et la grandeur royales. La chaussée de la grande rue Saint-Denis avait été réservée pour le passage des princes; les rues adjacentes étaient barrées par des sergents, et les habitants avaient été refoulés le long des maisons, dont les fenêtres étaient garnies de spectateurs. La population s'était aussi répandue en dehors des portes, sur le chemin de La Chapelle, à tel point que l'empereur et le roi « eurent peine à s'aborder ». Ils se prirent les mains et s'entre-saluèrent, sans descendre de cheval, et, tandis qu'on empêchait la foule de rentrer en ville, le cortège pénétrait à Paris par la porte Saint-Denis, réservée en ce temps aux entrées triomphales. Derrière les gens de l'empereur, venaient la « flotte » des chevaliers de France, « en si bel ordre et montés sur si beaux coursiers que

c'était un noble spectacle à voir » ; le chancelier et les conseillers du roi ; les portiers de la ville, leur bâton à la main, précédant le prévôt de Paris « leurs masses au poing et leurs épées d'argent en écharpe », suivis des princes du sang et des ducs, et précédés d'arbalétriers, l'épée en main, empêchant la



LE PRÉVOT DES MARCHANDS ET LES ÉCHEVINS DE PARIS
ALLANT A LA RENCONTRE DE CHARLES IV

et le prévot des marchands ; le maréchal de Blainville, suivi de plusieurs barons ; les officiers du roi ; enfin, Charles V, ayant à sa droite l'empereur, à sa gauche le roi des Romains, entourés des écuyers du corps du roi, foule, qui était immense, de refluer sur les princes. Mais grâce aux mesures prises, dont on fit honneur à la sagesse du souverain, le cortège put arriver sans encombre au palais, aux abords protégés par des barrières et dans la

cour duquel on ne laissa entrer que cent cavaliers.

Sur le perron de marbre du palais, une chaise, couverte de drap d'or, avait



L'EMPEREUR MONTANT SUR LE CHEVAL NOIR QUE LUI A ENVOYÉ LE ROI POUR FAIRE SON ENTRÉE DANS PARIS

été disposée pour l'empereur goutteux. On l'y transporta dans une chambre du roi, garnie de bois d'Irlande, richement décorée, et ouvrant sur les jardins que dominait la Sainte-Chapelle. Charles V, qui lui cédait ses propres appartements pour aller loger dans ceux que le roi Jean avait fait construire, accompagna Charles IV dans sa chambre, et échangea avec lui des propos affectueux et familiers. Tous deux protestèrent de leur dévouement réciproque et rivalisèrent de courtoisie. Comme le roi ôtait son chapeau devant l'empereur, celui-ci voulut le faire recouvrir, et Charles V lui répondit qu'il voulait lui montrer sa

coiffe intérieure, qui, selon la coutume des rois anciens, était d'une très grande finesse. Après « maintes amoureuses paroles », dit la chronique, le roi laissa l'empereur se reposer et, ce soir-là, reçut et dorée, du poids de 93 marcs, et deux grands pots dorés. L'empereur remercia grandement la ville et ses magistrats de ce présent, qui était du reste conforme aux usages du temps.



CHARLES V QUITTANT LE PALAIS POUR ALLER AU-DEVANT DE L'EMPEREUR

à sa table le roi des Romains, les ducs et les chevaliers qui l'accompagnaient.

Le lendemain, pendant que l'empereur dînait dans sa chambre, le prévôt des marchands et les échevins vinrent lui offrir une nef d'argent, du poids de 190 marcs, et deux grands flacons d'argent doré et émaillé; à son fils Venceslas ils présentèrent une fontaine bien ciselée

Après le dîner, le roi vint s'entretenir avec l'empereur des grandes affaires de la politique; chacun des deux souverains admit son chancelier à cette conférence, qui dura trois heures et dont le résultat fut tenu secret. La goutte interdit cependant à Charles IV d'assister aux vêpres solennelles de la veille de l'Épiphanie, qui furent célébrées à la Sainte-

Chapelle, où mille lumières faisaient resplendir les joyaux des superbes reliquaires, et au grand banquet qui fut offert au roi des Romains et à mille chevaliers dans la grande salle, illuminée lier étroit qui conduisait au trésor où étaient renfermées les saintes reliques. Charles IV, en les voyant, ôta son chapeau, et, « comme en larmes », fit longuement son oraison. Il assista ensuite



CHARLES V RECEVANT L'EMPEREUR AU DEHORS DES MURS DE PARIS
(A GAUCHE, LA TOUR DU TEMPLE)

de tant de « cierges pendus et de torches tenus par des valets », qu'il y faisait aussi clair qu'en plein midi.

Le jour de l'Épiphanie, l'empereur put se rendre avec le roi à la Sainte-Chapelle; mais il fallut le porter « par les bras et par les jambes » dans l'escalier à la messe, toujours assis dans sa chaise, sur laquelle on le transporta dans la grande salle du palais où le festin avait été préparé.

Cette salle, construite sous Philippe le Bel et qui était décorée des statues des rois de France, avait été tendue et

parée de tapisseries de haute lice à personnages; le roi et ses hôtes s'assirent au haut bout de la table, sous des dais de drap d'or, derrière lesquels pendaient des tentures fleurdelisées. L'empereur, qui était à la droite du roi, avait à sa gauche l'archevêque de Reims, tandis que deux autres évêques étaient assis à une certaine distance du roi des Romains. A d'autres tables siégeaient les princes du sang, les grands seigneurs et plus de huit cents chevaliers. Toute la richesse royale se déployait dans ces repas officiels, où les femmes n'étaient pas admises. Trois grands dressoirs « à vin », entourés de barrières, étaient surchargés de vaisselle d'argent ou d'or et de grands flacons d'argent émaillé. Les entrées des plats étaient annoncées au son des trompettes, et il y eut trois entrées de trente paires de mets. Le roi fit supprimer une quatrième entrée, pour ne pas retenir trop longtemps à table l'empereur souffrant; d'autant plus qu'il y eut entre les services des intermèdes, qu'on appelait alors entremets. Ils consistaient dans le spectacle du vaisseau qui portait Godefroy de Bouillon en Terre sainte et dans un assaut donné par lui et ses chevaliers à un simulacre de la ville de Jérusalem, exécuté en bois, où l'on avait peint les drapeaux et les armes des Sarrasins.

L'empereur s'embarqua, le matin suivant, dans un superbe bateau, qui le conduisit du palais au Louvre. Ce bateau semblait une belle maison flottante, revêtue de peintures brillantes, renfermant des salles et des chambres garnies de lits et de riches tentures et munies de cheminées et de cabinets. Le roi en fit les honneurs à l'empereur; il lui fit admirer également les belles constructions et les hauts murs qu'il avait fait élever dans son château du Louvre; il le mena ensuite dans la chambre qui lui était destinée et où il reçut, après dîner, une délégation de l'Université de Paris, composée de dignitaires et d'un certain nombre d'étudiants de chaque faculté.

Pendant ce temps, Charles V délibérait avec son conseil sur les questions politiques qu'il devait exposer à l'empereur dans une assemblée solennelle, qui eut lieu le lendemain dans la « grande chambre des serments » ou des cérémonies du Louvre. L'empereur et les deux rois étaient assis sur des fauteuils couverts de drap d'or, tandis que sur des bancs à dossier se plaçaient, en nombre égal, cent princes, barons et conseillers des deux souverains. Charles V, qui avait « science et rhétorique en langage », prit la parole pour exposer longuement les droits que les rois de France avaient à l'hommage des rois d'Angleterre, les stipulations des traités conclus entre eux et l'obligation où il s'était trouvé de recommencer la guerre pour les faire respecter. L'empereur répondit qu'il connaissait son bon droit et qu'il lui conseillait d'agir sans essayer de traiter davantage avec l'Angleterre. Mais trouvant, après la levée de la séance, que cette réponse n'était pas suffisante, il demanda que le conseil fût réuni de nouveau le lendemain, et là il déclara formellement qu'il mettait au service du roi, contre tous ses adversaires, sa personne, ses enfants, ses alliés, sa puissance tout entière en un mot. C'était une déclaration formelle d'alliance, et le roi s'empressa de l'en remercier « moult gracieusement ».

Les princes attestaient alors leur puissance par le nombre et la richesse de leurs résidences. Charles V n'avait pas seulement à Paris le palais et le Louvre; il avait agrandi l'hôtel Saint-Pol, entre la rue Saint-Antoine et la Seine, pour en faire « l'hostel des grands esbattemens ». C'est là que résidait la reine Jeanne de Bourbon; c'est là qu'elle reçut l'empereur, qui se transporta du Louvre à l'hôtel Saint-Pol, dans le bateau royal. L'entrevue fut cordiale; la mère de la reine, la duchesse de Bourbon, était sœur de la première femme de Charles IV; en la voyant, l'empereur « se mit si fort à plorer que parler ne put ». Il reçut

ensuite les présents de la reine et du dauphin. Après dîner, il partit avec le roi pour le château de Vincennes, où il couvent. Après avoir fait ses dévotions, il se rendit en litière au château de Beauté-sur-Marne, situé entre Saint-



FESTIN DONNÉ PAR CHARLES V A L'EMPEREUR
DANS LA GRANDE SALLE DU PALAIS

était à proximité du pèlerinage de Saint-Maur.

Les bénédictins de l'abbaye de Saint-Maur vinrent au-devant de lui et le logèrent, par ordre du roi, dans leur

Maur et Nogent. Il y séjourna plusieurs jours, avec d'autant plus de plaisir que sa goutte l'avait quitté. Il put visiter tout le château, dont les appartements étaient si bien « parés », qu'il déclara

qu'il n'avait jamais vu de sa vie « plus belle et plus délectable place » ; Charles V, qui était resté à Vincennes, venait visiter Charles IV tous les jours. Pour le distraire, il lui fit montrer la plus belle de ses couronnes, qui était couverte de tant de pierreries que le vieil empereur prit grand plaisir à la contempler. Avant son départ, il lui fit remettre des coupes et des flacons d'or, merveilles où s'était déployé tout l'art des orfèvres du temps ; le roi des Romains reçut pour sa part quatre grands pots et une aiguière d'or, ainsi qu'une longue ceinture du même métal garnie de pierreries, estimée au prix, très considérable alors, de huit mille francs. Des pièces de vaisselle d'or et d'argent furent aussi données aux seigneurs et aux officiers de leur suite ; et le 16 janvier, lorsque le roi et l'empereur prirent congé l'un de l'autre, en pleurant, ils échangèrent des anneaux ornés de rubis et de diamants. Charles IV reprit la route d'Allemagne, par Lagny et Meaux, et, sur tout le parcours, fut défrayé ainsi que sa suite aux dépens du roi.

Quel fut le résultat politique de ce voyage et des entrevues pleines d'effusion et de cordialité qui eurent lieu entre les deux souverains? L'empereur accorda au dauphin quelques châteaux en Dauphiné et les pouvoirs de vicaire général du royaume d'Arles, sur lequel il exerçait des droits de suzeraineté ; mais l'alliance qu'il avait promise au roi resta sans effet, et la France dut lutter avec ses seules forces contre les Anglais. Charles IV, du reste, mourut la même année, et son fils Venceslas, qui mérita le surnom d'ivrogne, laissa péricliter entre ses mains le pouvoir qu'il avait hérité de son père.

Leur voyage en France n'en avait pas moins eu un grand retentissement. Parmi les souverains étrangers, nul n'avait plus de prestige que l'empereur, et sa présence à Paris avait semblé le gage d'une alliance utile et glorieuse. Aussi le récit de son séjour fut-il fait avec de nombreux détails par les chroniqueurs du temps, notamment par Christine de Pisan et les auteurs des *Chroniques de Saint-Denis*. Des extraits de ces chroniques furent copiés, et plusieurs d'entre eux ont été conservés, notamment à la Bibliothèque nationale. Les chroniques manuscrites furent même ornées de miniatures, représentant divers épisodes de ce séjour, et dont le nombre atteste l'impression qu'il avait produite. Dans le manuscrit des *Chroniques de Saint-Denis*, qui fut présenté à Charles V, dix-neuf miniatures retracent les principaux incidents du voyage et de la réception de Charles IV ; elles ont le mérite d'être contemporaines de l'événement ; l'une d'elles reproduit avec de précieux détails la physionomie du grand festin du palais ; mais elles présentent généralement un dessin assez sec et d'un aspect archaïque, plus conventionnel que réel. Combien sont supérieures, par la composition, la science et le style, les huit belles miniatures que renferme un autre exemplaire des *Chroniques*, et dont la reproduction a été faite pour le *Monde Moderne !* Elles sont attribuées par les juges les plus compétents à Jean Fouquet, le plus merveilleux miniaturiste du xv[e] siècle, l'auteur des quarante ravissants petits tableaux, tirés des *Heures* d'Étienne Chevalier, qui figurent au premier rang des richesses artistiques du château de Chantilly, et qui peuvent être regardés comme les chefs-d'œuvre de la peinture française de la fin du moyen âge. Si l'on peut contester l'exactitude absolue des costumes et des ressemblances, si l'auteur, qui vivait un siècle après le voyage de l'empereur, a pu reproduire des aspects de son temps plutôt que ceux de l'époque de Charles V, il n'en est pas moins vrai que ses miniatures, dont le coloris éclatant et fin ne peut être apprécié complètement que sur les originaux, ont des qualités de vérité, de charme et d'art, qui méritent d'être signalées et d'être connues.

ALBERT BABEAU.

LA STATUE DE BALZAC

Le jour même de l'enterrement de Balzac au Père-Lachaise (20 août 1850), un artiste de grand talent et de belle réputation, Antoine Etex, à la fois sculpteur, peintre et graveur, envoyait une lettre à plusieurs journaux de Paris, dans laquelle il demandait l'ouverture immédiate d'une souscription publique, ayant pour objet d'élever un monument à l'auteur de *la Comédie Humaine*. Après avoir fait appel à la sympathie, à l'admiration des contemporains, l'artiste terminait sa lettre par ces lignes :

« Une souscription va être ouverte pour élever un monument à Balzac. Je souscris un des premiers et je donne rendez-vous, le 20 août 1851, — jour anniversaire de sa mort, — aux artistes peintres, aux sculpteurs et architectes, admirateurs de son beau talent pour un concours à ce sujet. »



BALZAC D'APRÈS LE DAGUERRÉOTYPE DE NADAR

A cette époque, la politique préoccupait beaucoup les esprits ; l'appel d'Antoine Etex fut jugé prématuré, et le projet d'une souscription publique avorta.

Le 14 juin 1853, le Théâtre-Français donnait la première représentation du *Lys dans la Vallée*, pièce en cinq actes, tirée du célèbre roman de Balzac, par Théodore Barrière et Amédée de Beauplan. Malgré l'habileté scénique des deux collaborateurs, l'ouvrage n'obtint qu'un très médiocre succès. Les critiques, les lundistes de l'époque, tout en exaltant le génie et l'œuvre de Balzac, se montrèrent sévères pour l'adaptation dramatique de Théodore Barrière et d'Amédée de Beauplan. Le critique théâtral du *Siècle*, M. Matharel de Fienne, entre autres, réprouva énergiquement la transformation du roman en pièce ; il qualifia la tentative d'acte de démolition, appelant iconoclastes les deux auteurs qui en avaient pris la responsabilité. Et, au cours de son feuilleton théâtral, le critique écrivait ces lignes émues, qui révélaient au public un fait pénible, inattendu :

« Pendant qu'on s'empare de l'œuvre, savez-vous ce que sont devenus les restes mortels de l'auteur ? Écoutez



CROQUIS DE DAVID D'ANGERS

ceci : Hier, j'étais allé causer avec les cœurs amis que Dieu a cru devoir rappeler à lui. — Hélas! il a peut-être bien fait. — J'étais dans cette grande nécropole qu'on nomme le Père-Lachaise. A côté de deux mausolées assez dignes qui renferment les dépouilles de Casimir Delavigne et de Charles Nodier, près d'un fastueux monument sous lequel est enseveli un industriel, dont j'ignore le nom, se trouve une modeste grille que les herbes protègent. Sur cette pierre on lit ces mots : *Honoré de Balzac, né à Tours en* 1799, *mort à Paris en juillet* 1850. Les promeneurs passent et ne s'arrêtent même pas devant cette tombe. Il n'y a là que les restes d'un homme de génie, et les herbes cachent le nom qu'il portait... Ce qui touche, c'est qu'il n'est pas possible que la tombe de l'homme qui a fouillé si profondément le cœur humain, qui a fait l'inventaire de nos vices et de nos vertus, reste ainsi délaissée. Ne serait-il pas d'une juste reconnaissance que le concours de tous les gens de goût qu'il a charmés dans le monde entier élevât un monument qui témoignât de leur admiration ! »

Le fait révélé par le critique théâtral du *Siècle* était tristement vrai. Dans une visite qu'Alexandre Dumas fit au Père-Lachaise, en fin de décembre 1853, il constata aussi l'abandon de la tombe de Balzac et le délabrement de celle de Frédéric Soulié. Cette double circonstance émut le populaire romancier, et aussitôt il résolut de donner aux deux écrivains qui avaient été ses contemporains, ses amis, et quelquefois ses rivaux, des monuments dignes de leur nom, de leur œuvre.

En ce moment, Dumas avait un journal à lui, car il venait de fonder le *Mousquetaire*, de littéraire mémoire. Dans un article plein d'émotion, après avoir révélé à ses lecteurs l'abandon des tombes de Balzac et de Frédéric Soulié et la tristesse ressentie, après avoir rappelé que son aide autrefois avait donné une sépulture honorable au poète Hégésippe Moreau, il dit son projet d'élever aux deux illustres écrivains des monuments dignes de leur renommée, et cela au moyen de plusieurs représentations théâtrales, dont la recette sera affectée à l'œuvre pieuse.

L'article de Dumas produit une grande sensation dans le monde des lettres et des arts; les adhésions à son projet affluent, et la première page du *Mousquetaire* enregistre les missives empressées des principaux artistes dramatiques de Paris, offrant leur concours gracieux pour les représentations futures. Le 18 mars 1854, la Porte-Saint-Martin — dont le directeur, Marc Fournier, prête gratuitement la salle — donne une représentation extraordinaire au bénéfice de l'œuvre patronnée par Dumas ; la recette atteint le chiffre de 1 167 fr., plus une somme de 1 000 francs envoyée par l'empereur. Un prochain concert dans la salle Sainte-Cécile est annoncé avec Mme Ugalde, Frezzolini et Roger. L'impératrice envoie une souscription importante. L'élan est donné ; les adhésions et les offrandes continuent à affluer

au *Mousquetaire*. Antoine Etex adresse la lettre suivante à Dumas :

« Mon cher Dumas,

« Vous devez comprendre combien je suis heureux de votre initiative à l'endroit du monument de Balzac ; par cette initiative vous me donnez le droit de réclamer l'exécution de ce monument, moi qui en ai eu la première pensée le jour néfaste de la mort de l'auteur de *la Comédie Humaine*. Comptez donc, pour l'exécution de cette œuvre nationale, sur mon dévouement fraternel et désintéressé.

« Etex. »

Déjà des amis, des admirateurs de Balzac, voyant prochaine l'exécution, l'érection de sa statue, désignent, comme emplacement de l'œuvre, une rotonde, — vestige de la chapelle du château Beaujon, — qui alors était contiguë à la propriété de l'auteur de *la Comédie Humaine*. Mais bientôt une intervention fâcheuse, intempestive, vient arrêter l'élan de tous ces efforts, de toutes ces bonnes volontés. Subitement, Mme de Balzac se trouve froissée par la propagande du *Mousquetaire* en faveur du tombeau de son mari, si étrangement oublié, et elle assigne Alexandre Dumas devant le tribunal civil, afin qu'il ait à cesser sa campagne en faveur de l'œuvre pieuse.

En ces termes, Dumas apprend à ses lecteurs l'étrange agissement de la veuve de l'auteur de *la Comédie Humaine*. — Le *Mousquetaire*, 3 mai 1854 :

« On comprend pourquoi nous avons cessé de parler tout à coup du concert Balzac et Soulié, remis au 11 courant, et pourquoi nous nous sommes contentés de publier hier le total des sommes remises d'avance entre nos mains. Mme de Balzac nous fait un procès. Elle défend aux arts, aux lettres, à la musique, à la poésie, d'élever un monument à son mari. Le procès vient, demain, à la première chambre : après-demain, avec la religion de la chose jugée et le respect que nous devons à la veuve d'une de nos gloires littéraires, nous publierons le résultat du jugement, et les lettres qui nous ont été adressées à propos de cette étrange défense. »

L'assignation de Mme de Balzac n'était pas seulement intempestive, elle était presque injurieuse dans sa teneur, car elle énonçait un doute, une insinuation sur le désintéressement de Dumas et de son journal dans cette littéraire et pieuse propagande.

L'obstruction judiciaire de Mme de Balzac produisit une impression pénible dans le public. Le *Mousquetaire* inséra, à sa première page, de nombreuses lettres de protestation, émanant d'amis, d'admirateurs de Balzac. Le sculpteur Clésinger, artiste de valeur, esprit original, s'était proposé pour faire la statue de l'auteur de *la Comédie Humaine*. Il s'était déjà même mis à la besogne. Dans cette circonstance, il adressa cette spirituelle lettre au directeur du *Mousquetaire*.

« Mon cher Dumas,

« Je lis dans les journaux que vous venez de recevoir une assignation de Mme veuve Balzac pour avoir à interrompre nos monuments. Quant à moi, je vous préviens que je n'ai pas interrompu mon travail, et que je me crois le droit, malgré toutes les veuves du monde, de faire un monument à tel grand homme qu'il me plaira. Je ne sais pas si Soulié a une veuve ; je n'ai jamais entendu parler ni de Mme Shakespeare, ni de Mme Racine ; ce que je sais, c'est que vous aurez votre statue toute fondue dans un mois.

« C'est moi qui la donne, voilà ma souscription.

« Clésinger, sculpteur. »

Cet étrange procès fut appelé, le 5 mai 1854, devant la première chambre civile ; l'avocat de Mme de Balzac, Me Nogent de Saint-Laurent, dut avouer, au cours de sa plaidoirie, que le tombeau de l'auteur de *la Comédie Humaine*

au Père-Lachaise n'était pas dans un état satisfaisant; mais il imputa cette négligence à l'architecte de sa cliente, qui n'avait pas encore exécuté les ordres de celle-ci. — Et Balzac était mort depuis quatre ans! — Me Paillard de Villeneuve, defenseur du *Mousquetaire*, n'eut pas de peine pour démontrer le bon droit de la cause qu'il soutenait. A la fin de l'audience, le tribunal rendit un arrêt qui établissait la parfaite legalité de la propagande faite par Alexandre Dumas, et qui déboutait la veuve de Balzac de sa demande.

BALZAC PAR BERTALL (1847)

Dégoûté, écœuré par l'étrange obstruction judiciaire de Mme de Balzac, Dumas, malgré le gain du procès, suspendit dans le *Mousquetaire* la propagande en faveur d'un monument destiné au grand romancier. Les recettes précédemment recueillies furent attribuées à la réfection de la tombe de Frédéric Soulié.

Ainsi, sans l'incompréhensible maladresse de sa veuve, l'auteur de *la Comédie Humaine* aurait eu une statue à Paris depuis l'année 1854.

***

En 1883, Emmanuel Gonzalès était le délégué du comité de la Société des gens de lettres. Dans sa jeunesse et dans sa maturité Gonzalès avait été un romancier fécond, intéressant; il demeura toujours un homme aimable, un confrère cordial. Il avait été très lié avec l'auteur de *la Comédie Humaine;* ensemble, ils avaient écrit dans les mêmes journaux, et le souvenir de son illustre ami était resté gravé affectueusement dans sa mémoire. Un jour — vers 1883 — Gonzalès se dit que trente-trois ans s'étaient écoulés depuis la mort de Balzac, et qu'après une telle attente le grand romancier avait bien droit à une statue à Paris. Il se trouva que divers amis et admirateurs de Balzac étaient hantés, en ce même moment, de la même pensée.

Plein de ce projet et sûr d'adhésions précieuses, le 5 novembre 1883, Gonzalès fit part au comité de la Société des gens de lettres de l'initiative qu'il avait prise, sur l'invitation de nombreux amis, — tous admirateurs de Balzac, — et relative à une souscription destinée à élever une statue au créateur de *la Comédie Humaine.*

Alors le comité autorisa Gonzalès à

réunir tous les adhérents de son projet au siège social. Quelques mois plus tard, en 1885, cette réunion eut lieu; dans la séance une commission de la statue de Balzac fut nommée, et Émile Augier désigné comme président. La maladie et la mort d'Emmanuel Gonzalès — survenue le 15 octobre 1887 — suspendirent momentanément l'œuvre de propagande balzacienne.

M. Édouard Montagne, récemment décédé, un des membres les plus sympathiques de la Société des gens de lettres, fut nommé délégué du comité. Très admirateur de l'œuvre littéraire de Balzac, Édouard Montagne voulut continuer l'œuvre entreprise par son prédécesseur. Quatre ans de propagande en faveur de la statue de Balzac avaient donné un résultat pécuniaire médiocre. La souscription n'atteignait que le chiffre de 6000 francs; l'État avait promis un don de 10000 francs. Il fallait le double de cette somme pour élever à l'auteur de *la Comédie Humaine* un monument digne de sa renommée. Comment trouver l'argent? Comment stimuler le zèle du public qui, maintenant sollicité pour d'autres œuvres, se montrait tiède à l'endroit de la souscription balzacienne?

Dans une des séances du comité, cette question ayant été agitée, Édouard Montagne fit cette motion :

— Mes chers collègues, dit-il, si vous voulez me donner carte blanche, je me charge de trouver à moi seul, et sans engager la responsabilité de la Société, les quelques billets de mille francs qui manquent encore à la souscription pour donner à Balzac un monument digne de lui.

Le délégué du comité parla avec une telle conviction de réussite, que ses collègues lui accordèrent carte blanche pour agir à sa guise dans la circonstance.



SÉPIA DE BOULANGER

Alors, pendant plusieurs mois, Édouard Montagne employa ses soirées à écrire aux personnalités les plus en vue du monde des arts, des lettres, de la finance, rappelant la souscription ouverte pour la glorification de l'auteur de *la Comédie Humaine*, disant le chiffre encore incomplet de cette propagande, sollicitant de nouvelles offrandes. Ces lettres étaient éloquentes, persuasives, car la souscription balzacienne reprit un nouvel essor; les dons arrivèrent à la caisse

de la Société. Au bout d'un semestre 20000 francs étaient récoltés, qui, avec la somme déjà recueillie, et le don promis par l'État, faisaient un chiffre de 36000 francs. Grâce au zèle et à la persévérance d'Édouard Montagne, la question d'argent se trouva ainsi heureusement résolue. Aussitôt que le comité de la Société des gens de lettres eut annoncé sa résolution d'élever une statue à l'auteur de *la Comédie Humaine,* divers artistes, sculpteurs de talent reconnu, de réputation méritée, MM. Henry Chapu, Aimé Muillet, Marquest, Marquet de Vasselot, Coutan, sollicitèrent l'honneur d'exécuter ce travail d'art. La désignation du comité ne fut pas immédiate. La sollicitation de Marquet de Vasselot méritait tout particulièrement d'être prise en considération. C'est un artiste de talent, de sincérité, sans parti pris d'école. Très admirateur de l'œuvre littéraire de Balzac, depuis trente ans il étudie l'effigie du maître; il connaît absolument son modèle. Dès 1868, Marquet de Vasselot, avec les indications de Bertall, de Jean Gigoux, de Mme Duhamel, la nièce de l'écrivain, exécutait un buste très réussi du grand romancier. En 1872, Charles Blanc, directeur des Beaux-Arts, commanda à l'artiste le buste de Balzac qui figure actuellement dans le foyer du Théâtre-Français. L'œuvre est si vivante, si ressemblante, que certains critiques d'art ont cru, ont même écrit, que c'était le buste original de David d'Angers, offert à la Comédie-Française par la veuve du grand romancier. L'admission dans le foyer du Théâtre-Français n'alla pas sans difficultés; M. de Chennevières avait succédé à Charles Blanc, il refusa d'abord au buste de Balzac l'hospitalité du foyer, avec ce mot étonnant de fonctionnaire :

— Mais Balzac n'a rien écrit pour le Théâtre-Français !

— Et *Mercadet le Faiseur !* répliqua Marquet de Vasselot. Est-ce que cette comédie n'est pas dans le répertoire du Théâtre-Français depuis bien des années?

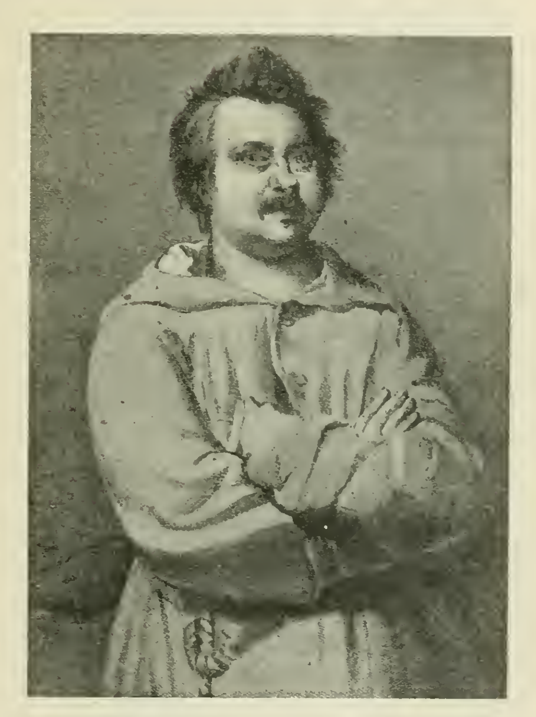
Malgré ces antécédents, le comité de la Société des gens de lettres préféra attribuer l'exécution de la statue du grand romancier à Henry Chapu. Ce dernier était alors un artiste d'un renom très estimé, auteur d'œuvres remarquées, intéressantes, entre autres, *le Semeur, Mercure inventant le caducée, la Mort de la nymphe Clytie.* C'est lui, aussi, qui avait modelé ce buste si vivant, si expressif d'Alexandre Dumas père, que l'on voit au foyer du Théâtre-Français et à celui de l'Odéon. Chapu n'avait jamais vu Balzac; et il était même, paraît-il, peu familier avec ses ouvrages; mais de suite il comprit que pour réussir son œuvre, il devait dans l'exécution de la tête de Balzac exprimer cette ressemblance de physionomie, cette similitude de traits que d'illustres artistes, amis et contemporains de *la Comédie Humaine,* ont rendues célèbres, avec le ciseau et le pinceau. Dans la vision de tous, l'effigie de Balzac est présente, comme celle de Dumas père ; il y a là une figure populaire, consacrée, dont il ne faut pas altérer les traits ou changer l'expression. Avant de se mettre à l'œuvre, Chapu voulut soigneusement étudier les principaux documents de l'iconographie balzacienne. Seule, chez le maître, la tête était sculpturale; il était de stature médiocre, mesurant 1m,62 environ, avec des jambes, des bras courts, la taille épaisse, le ventre proéminent. A première vue, l'auteur de *la Comédie Humaine* apparaissait d'allure ordinaire, bourgeoise et même un peu vulgaire; la séduction de sa personnalité ne commençait que lorsque sa voix vibrait, ses yeux s'allumaient, sa gesticulation se manifestait.

Donc, seule, chez celui-ci, la tête était sculpturale, Chapu — répétons-le — étudia d'abord les principaux documents de l'iconographie balzacienne qui devaient lui donner la ressemblance populaire de l'auteur de *la Comédie Humaine,* c'est-à-dire le célèbre buste de David d'Angers — exécuté en 1844 — le portrait de Louis Boulanger peint

en 1837, où l'écrivain est représenté debout, les bras croisés sur la poitrine et vêtu de la robe blanche monacale. La gravure, la lithographie ont largement répandu ce portrait; le pastel de Gérard Seguin exposé au Salon de 1842, qui a été donné au musée de Tours par Mme Visconti. La lithographie a reproduit aussi ce portrait à de nombreux exemplaires. Champfleury, qui vit souvent Balzac en 1848, affirmait très ressemblant le pastel de Gérard Seguin. Chapu étudia également le portrait du maître par Bertall, et l'eau-forte suggestive d'Hédouin qui accompagne l'ouvrage de Théophile Gautier, intitulé : *Honoré de Balzac*, Paris, 1859. Edmond Hédouin, dessinateur et aquafortiste de grand talent, avait connu Balzac. Son eau-forte est impressionnante; elle montre le visage de l'auteur de *la Comédie Humaine*, éclairé, animé par un sourire sardonique qui lui était familier. Et ce sourire, mais plus aigu, plus accentué, apparaît encore dans un portrait dessiné au crayon par Bertall, daté de 1847, et qui appartient aujourd'hui à Marquet de Vasselot.

La commission de la statue de Balzac s'occupa ensuite de l'emplacement où se dresserait le futur monument. Chapu aurait souhaité que le lieu choisi fût la galerie d'Orléans, au Palais-Royal; comme son œuvre devait être en marbre, elle aurait été ainsi à l'abri des intempéries et bien éclairée par le vitrail qui surmonte la galerie.

Celle-ci appartenant à l'État, la commission de la statue, pour complaire à Chapu, entama une négociation avec l'administration des bâtiments civils, laquelle se montra hésitante. La désignation de la galerie d'Orléans souleva quelques critiques; l'endroit est devenu quasiment désert. Au milieu de l'avenue Friedland se montre une place de forme triangulaire, plantée d'arbres, regardant la rue Balzac et le mur de clôture de l'hôtel de Mme Salomon de Rothschild.



PORTRAIT DE BALZAC PAR LOUIS BOULANGER

où précisément se dressait jadis la demeure de l'écrivain. Il apparut au signataire de cet article que l'endroit était bien approprié pour l'érection du monument balzacien, et il soumit son opinion à Émile Zola, devenu président de la Société des gens de lettres. Celui-ci voulut bien lui adresser la lettre suivante :

Paris, 20 mai 1891.

« Monsieur,

« Nous avons bien songé à l'emplacement que vous m'indiquez pour la statue de Balzac. Mais ne trouvez-vous pas qu'elle serait bien isolée dans ce quartier neuf, loin de Paris qu'a aimé et décrit le grand romancier? Je le voudrais dans un quartier populeux, au milieu de la grande foule.

« Merci et veuillez me croire, monsieur, votre bien cordial et bien dévoué,

« ÉMILE ZOLA. »



BUSTE FAIT EN 1868 PAR M. MARQUET DE VASSELOT

Comme l'administration des bâtiments civils hésitait toujours à accorder la galerie d'Orléans, le nouveau président de la Société des gens de lettres et la commission de la statue sollicitèrent du Conseil municipal un emplacement définitif pour le futur monument. Le Conseil accorda la place du Palais-Royal, endroit vivant, bien parisien, sillonné par une perpétuelle circulation cadre superbe pour la contemplation, pour la mise en relief de la statue du grand romancier. Puis une malchance survint ; Henri Chapu mourut ; il ne laissait qu'un projet de maquette, projet élégant, décoratif, où la tête de Balzac était à peine modelée. Cette ébauche est aujourd'hui la propriété d'Édouard Montagne. On voulut confier l'œuvre à M. Mercié ; mais cet artiste, surchargé de travaux, déclina l'offre. Alors le nom d'Auguste Rodin fut prononcé précédemment il avait déjà sollicité la commande ; celui-ci comptait des amis parmi les membres du comité, entre autres Émile Zola. Ce dernier appuya chaudement auprès de ses collègues la sollicitation de l'artiste, disant que son renom, son œuvre, sa conscience étaient de sûrs garants pour une parfaite exécution du

monument de Balzac. Les membres du comité, persuadés par les paroles d'Émile Zola, agréèrent Auguste Rodin, et un contrat intervint entre l'artiste et la Société.

Pendant que de tels incidents se passaient à Paris, la ville de Tours, patrie de Balzac, lui édifiait une statue sur la place du Palais-de-Justice.

L'inauguration, avec une grande pompe, avait eu lieu le 24 novembre 1889. Une souscription régionale, augmentée d'une allocation du Conseil municipal, avait couvert les frais du monument. C'est une statue assise, en bronze, deux fois grandeur naturelle, œuvre de M. Paul Fournier; la tête de l'auteur de *la Comédie Humaine* est modelée avec soin; sa physionomie ne s'éloigne pas de cette ressemblance popularisée, qui est restée dans la vision de tous.

* * *

Rodin avait demandé un délai de deux ans à la Société des gens de lettres pour exécuter la statue de l'auteur de *la Comédie Humaine*. A l'origine, il sembla très désireux de réussir son œuvre; il consulta avec soin l'iconographie balzacienne pour imprégner sa vision des différents aspects de la figure du maître; il fit une excursion en Touraine pour étudier des têtes et des torses tourangeaux, offrant des similitudes physiques avec l'ossature du grand romancier. Un journal a rapporté que l'artiste avait rencontré, à Tours même, un conducteur d'omnibus qui était le Sosie en chair et en os de son illustre modèle.

Vint le printemps de 1894. La commission demanda alors à l'artiste s'il pouvait lui montrer une maquette terminée du futur monument. A la fin de juin de la même année, Rodin convoqua les membres de la commission à se rendre dans un atelier, situé sur le boulevard



BUSTE DE BALZAC AU THÉATRE-FRANÇAIS
PAR M. MARQUET DE VASSELOT (1875)

d'Italie, à l'effet de leur présenter une maquette de la statue de Balzac. MM. Édouard Montagne, Jean Aicard, Théodore Cahu, Eudels et autres, très désireux de voir l'œuvre annoncée, vinrent dans l'atelier du boulevard d'Italie. Alors la scène suivante se passa, — qu'on ne récuse pas sa véracité, elle nous a été contée par un témoin oculaire. — Dans le *hall* se dressait un moulage en plâtre figurant un homme, habillé à la mode de 1830 : habit à queue de morue, culotte courte, bas rattachés à la culotte par des jarretières; sur un des bras était posée



STATUE DE BALZAC A TOURS
PAR PAUL FOURNIER

une pièce d'étoffe. Mais le personnage avait le dos voûté, et la tête si enfoncée dans les épaules qu'il était d'aspect risible. Dès leur entrée dans l'atelier, les membres du comité, pris d'une gaieté subite, s'arrêtèrent devant ce plâtre et s'esclaffèrent, disant à Auguste Rodin :

— Eh! mon cher artiste, c'est Quasimodo que vous avez modelé là?

— Ce n'est pas Quasimodo, ajouta Édouard Montagne, c'est M. Mahieu.

Celui des assistants dont l'hilarité éclatait le plus bruyamment était M. Jean Aicard, nommé président de la Société des gens de lettres en remplacement d'Émile Zola. Il se tordait littéralement.

— Il est vraiment drôle, votre bonhomme,... oui, bien amusant.

Puis, apaisant sa gaieté, il demanda :

— Maintenant, mon cher artiste, montrez-nous Balzac.

Et Rodin, étendant la main vers le moulage, dit gravement :

— Votre Balzac, le voilà!

Alors un grand silence, un silence pénible tomba dans l'atelier; les visages se rembrunirent, manifestant une immense déception. En effet, rien dans le personnage en plâtre ne donnait l'idée, même la plus lointaine, de l'anatomie de la figure de l'auteur de *la Comédie Humaine*.

Après quelques paroles vagues, les membres du comité, qui, par politesse, s'étaient efforcés de dissimuler leur profonde désillusion, prirent congé de l'artiste et sortirent de l'atelier. Quand ils furent dehors, leur désappointement, causé par une telle exhibition, se traduisit en exclamations acerbes, en épithètes sévères. Le plus monté, le plus mécontent, était M. Jean Aicard, qui s'écria :

— Ce que Rodin vient de nous montrer est impossible, il n'a pas le sentiment de son œuvre; jamais il ne fera Balzac.

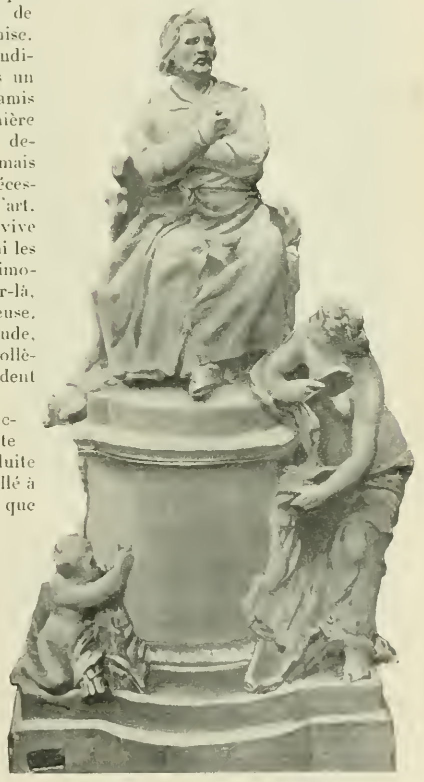
En effet, la visite à l'atelier du boulevard d'Italie donna aux membres du comité la conviction que l'artiste n'avait pas le sentiment de l'œuvre à faire et qu'il courait à un échec s'il persistait dans sa besogne. Lui reprendre la commande de la statue de Balzac était difficile, puisqu'on s'était lié par un traité en règle. On s'arrêta à la procédure suivante : M. Jean Aicard, en qualité de président de la Société des gens de lettres, demanderait un entretien à trois critiques d'art, intimes d'Auguste Rodin, très influents sur son esprit; et il les persuaderait de conseiller à leur ami l'abandon du monument de Balzac, cela dans son propre intérêt, pour lui éviter un échec final. Les trois amis de l'artiste consentirent à un entretien avec le président de la Société des gens des lettres et un rendez-vous fut fixé. M. Jean Aicard, le jour même où il allait tenter la négociation, dit à ses collègues du comité :

— Je me charge de persuader les amis de Rodin de lui conseiller l'abandon de la statue de Balzac, car il ne la comprend pas; il n'est pas capable de l'exécuter.

Quelques jours plus tard, dans une séance du comité, Jean Aicard rendait compte de sa mission. Il faut croire que les intimes de l'artiste avaient été bien persuasifs, avaient bien plaidé la cause de leur ami, car ils avaient complètement retourné le président de la Société des gens de lettres et lui avaient inculqué une opinion absolument différente de celle qu'il avait précédemment émise. A la grande stupéfaction de ses auditeurs, Jean Aicard déclara qu'après un long et sérieux entretien avec les amis d'Auguste Rodin, son opinion première s'était modifiée; non seulement on devait lui laisser la statue de Balzac, mais encore lui accorder tout le temps nécessaire pour parachever sa besogne d'art. De telles paroles suscitèrent une vive surprise et quelque irritation parmi les membres du comité; des mots acrimonieux furent échangés; bref, ce jour-là, la réunion du comité fut orageuse. M. Jean Aicard, froissé de l'attitude, des paroles de la plupart de ses collègues, donna sa démission de président de la Société des gens de letttres.

Alors, M. Aurélien Scholl lui succéda. Rodin, se rendant enfin compte de la déplorable impression produite par l'exhibition de son Balzac, habillé à la mode de 1830, écrivit au comité que cette maquette n'était pas la forme définitive de son œuvre; qu'il allait étudier un autre projet, mais qu'il lui fallait du temps pour l'exécuter. Aurélien Scholl consentit à donner à l'artiste le délai demandé, délai même illimité, mais à la condition que ce dernier verserait à la Caisse des dépôts et consignations la somme de 10000 francs qui lui avait été primitivement avancée, et cela afin qu'en cas de décès, la somme fît retour à la souscription balzacienne. Le sculpteur se soumit à la condition.

Tous ces incidents n'avaient pas été sans soulever dans la presse d'ardentes controverses, de violentes polémiques, la plupart défavorables aux membres du comité de la Société qui furent critiqués, malmenés, accusés de méconnaître le privilège, le droit de l'artiste, réclamant le temps nécessaire pour réaliser sa conception d'art. Alors le signataire de cet article eut la curiosité d'une



PROJET DE LA STATUE DE BALZAC PAR CHAPU

entrevue, d'un entretien avec Rodin qu'il ne connaissait pas. Donc, un samedi de la fin de 1894, je me rendis à l'atelier de l'artiste, rue de l'Université. Ce dernier, très courtois, très accueillant, est d'abord facile, d'entretien amical. De suite, le sculpteur m'avoua qu'il était très fâché de son incident avec le comité, et de la répercussion de cet incident dans le public et dans la presse. Bientôt je me hasardai à dire à mon interlocuteur :



BALZAC PAR RODIN — SALON DE 1898

— Mais, en définitive, la statue de Balzac est facile à faire.

L'artiste sourit.

— Sans doute, une statue, c'est toujours une tête, un torse et des pieds.

— Vous avez un document précieux, répliquai-je, pour modeler la tête, pour rendre la physionomie de Balzac, c'est le buste de David d'Angers; c'est la meilleure effigie du maître, c'est celle qu'il préférait, c'est celle qui a popularisé son visage dans la vision de tous. Les amis, les contemporains de l'illustre romancier ont toujours vu ce buste chez lui et ont toujours attesté sa parfaite ressemblance avec le modèle. Bertall et Jean Gigoux disaient volontiers que David d'Angers n'avait pas été seulement le fidèle portraitiste de Balzac, qu'il avait été aussi l'architecte de sa tête. Pareil document doit faciliter votre tâche.

Après un silence, Rodin me fit cette réponse :

— David d'Angers avait beaucoup de génie, c'est convenu, mais c'était un *idéaliste;* tous ses bustes se ressemblent, qu'il s'agisse de Balzac, de Victor Hugo, de Gœthe, de Frédérick-Lemaître ; toutes ces figures ont entre elles un air de famille, parce que c'est toujours la même facture. Donc, je ne m'inspire pas du buste de David d'Angers; je veux même *l'oublier.* D'ailleurs, dans mes œuvres, je ne consulte que moi-même, et jamais autrui.

J'avoue que semblable déclaration me surprit ; l'attitude et l'accent de l'artiste me démontrèrent que ses paroles provenaient d'une conviction enracinée.

— Mais enfin, insistai-je, de quel document de l'iconographie balzacienne comptez-vous user pour exécuter la statue du maître?

Rodin poursuivit ainsi :

— J'ai vu, consulté tous les portraits possibles de l'auteur de *la Comédie Humaine;* après un laborieux examen, je me suis décidé à m'inspirer d'une plaque de daguerréotype de Balzac, exécutée en 1842; selon moi, c'est la seule assez âpre, je me rendis à l'atelier de la rue de l'Université. Je trouvai l'artiste toujours accueillant, suivant sa coutume. Après un premier échange de paroles, je dis à Rodin :

— Et la statue de Balzac, où en est-elle? Aboutissez-vous?

L'artiste sourit.

— Aujourd'hui, dit-il, mon Balzac est à peu près terminé; allez dans mon second atelier, vous verrez la maquette.





BAS-RELIEFS DE M. MARQUET DE VASSELOT
DEVANT FIGURER SUR LE PIÉDESTAL DE LA STATUE DE FALGUIÈRE

effigie fidèle et vraiment ressemblante de l'illustre écrivain. Cette plaque est la propriété de Nadar, il en fait une photographie; longuement j'ai étudié ce document, aujourd'hui je tiens, je connais Balzac, comme si j'avais vécu des années avec lui.

Puis, trois ans et demi s'écoulèrent : de temps à autre, un entrefilet de journal annonçait que Rodin, au milieu de ses divers travaux, s'occupait toujours de la statue de l'auteur de *la Comédie Humaine;* et les amis du sculpteur, interrogés, répondaient : « L'œuvre sera grande, géniale; Balzac a trouvé un interprète digne de lui! »

Un jour de janvier 1899, par un temps

Plein de curiosité, je me rendis aussitôt dans l'autre atelier du sculpteur — contigu au premier. Ayant pénétré dans le hall rempli de blocs de marbre plus ou moins dégrossis, je demandai à un ouvrier praticien : « Où est la statue de Balzac? » Cet homme me désigna un grand moulage non loin de moi; mes yeux s'y attachèrent avidement, et dans la crudité du plein jour, je vis un haut bloc de plâtre figurant l'enroulement d'une draperie autour de quelque chose de gros; au-dessus du bloc, une tête émergeait, bizarrement modelée, un masque étrangement crispé : tête, masque de soudard... Dans tout cela, pas la plus fugitive ressemblance avec n'im-

porte quelle effigie balzacienne. Je confesse qu'à la vue de cette exhibition, je demeurai absolument stupéfié, et je dis tout haut :

— C'est cela Balzac ?

Le praticien, qui m'avait entendu, répondit :

— Oui, mais ce n'est pas fini.

Ainsi, après plusieurs années de recherches, d'essais, de tâtonnements, l'artiste avait abouti à cette ébauche ! Après être sorti du hall, j'allai retrouver l'artiste dans son atelier. La bienséance me commandait de lui dissimuler ma désillusion ; et puis, en ce moment, à quoi aurait servi une opinion contradictoire. Très naturellement, Rodin me dit :

— Eh bien ! vous avez vu mon Balzac ?

— Oh ! oui, mais il n'est pas fini, hein ?

— J'ai encore à travailler mon *bonhomme*, avant de l'envoyer au Champ de Mars.

— Attachez-vous surtout à la ressemblance.

Quelques mois plus tard se dressait, à l'Exposition, le moulage soi-disant de Balzac — avec quelques coups d'ébauchoir en plus — tel que je l'avais vu. On sait l'impression ressentie, exprimée par le grand public, par le comité des gens de lettres, par la critique sérieuse à l'aspect de cette production. Depuis longtemps, jamais semblable fiasco artistique ne s'était étalé aux regards de la foule. L'incident a diverti Paris. Inutile, n'est-ce pas ? de rappeler, de commenter ici les polémiques, les théories des critiques amis, les formules de l'artiste, pour atténuer l'échec, pour expliquer l'erreur.

Après cette étrange aventure, la statue de Balzac restait encore à exécuter. Cette fois, le comité de la Société des gens de lettres voulut confier l'œuvre à un des maîtres de la sculpture contemporaine : nous avons nommé Falguière. Le comité décida aussi que sur le piédestal du futur monument seraient placés les deux bas-reliefs de Marquet de Vasselot, figurant tous les personnages de *la Comédie Humaine* — travail ingénieux, de savante exécution, qui avait obtenu un grand succès à un Salon précédent.

En quelques mois, Falguière exécuta la statue de Balzac qui a été exposée au Salon de 1899[1]. Le public a pu enfin voir l'effigie du grand romancier, intelligemment comprise, sincèrement réalisée. Un critique d'art distingué, un des rares amis survivants de Balzac, M. Alphonse de Calonne, dans *le Soleil* du 18 mai 1899, a constaté en ces termes la réussite de l'œuvre :

« Cette figure massive et assise évoque bien à mes yeux l'homme que j'ai connu. Ce n'était pas un dieu ; il n'en avait ni les formes divines, ni l'expression idéale. Il a fallu le prendre tel qu'il était et le tirer du bloc. M. Falguière y a réussi, il faut l'en louer... »

Cette opinion n'a pas été partagée par tout le monde, et plusieurs critiques ont reproché au Balzac assis de Falguière son aspect de lourdeur. On a dit qu'il représentait un jardinier. Aussi l'artiste a fait depuis quelques retouches.

Quoi qu'il en soit, l'odyssée de cette statue est enfin terminée. Dans un temps prochain, on jugera de son effet définitif sur la place du Palais-Royal.

GABRIEL FERRY.

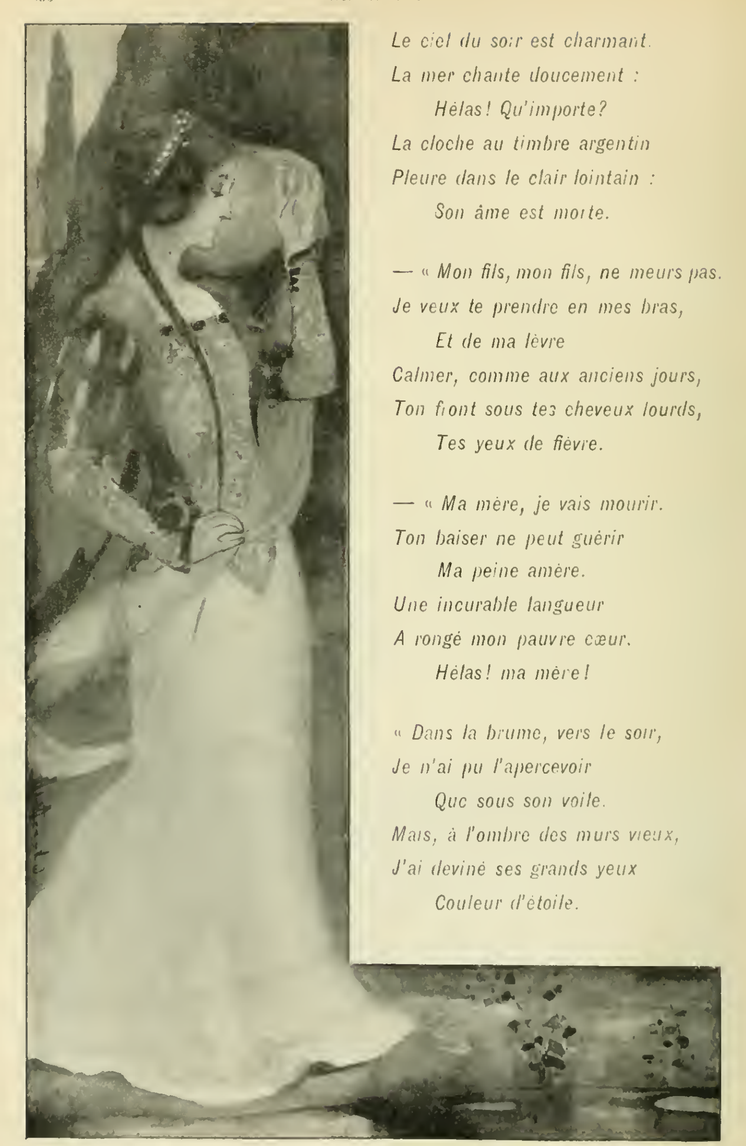
1. Voir la gravure donnée par le *Monde Moderne*, dans son numéro de juillet 1899.



LÉGENDE

Il se consume d'amour,
Le jeune roi dans sa tour,
Près de la grève.
La cloche tinte au beffroi.
Priez pour le jeune roi.
Il meurt d'un rêve.

Les yeux baignés de couchant,
Le jeune homme au front penchant,
Dans sa tour grise,
Siège en un grand fauteuil d'or.
Par moments le son d'un cor
Vient sur la brise.



Le ciel du soir est charmant.
La mer chante doucement :
Hélas! Qu'importe?
La cloche au timbre argentin
Pleure dans le clair lointain :
Son âme est morte.

— « Mon fils, mon fils, ne meurs pas.
Je veux te prendre en mes bras,
Et de ma lèvre
Calmer, comme aux anciens jours,
Ton front sous tes cheveux lourds,
Tes yeux de fièvre.

— « Ma mère, je vais mourir.
Ton baiser ne peut guérir
Ma peine amère.
Une incurable langueur
A rongé mon pauvre cœur.
Hélas! ma mère!

« Dans la brume, vers le soir,
Je n'ai pu l'apercevoir
Que sous son voile.
Mais, à l'ombre des murs vieux,
J'ai deviné ses grands yeux
Couleur d'étoile.

« Jamais elle n'a parlé.
Son seul silence a troublé
Mon cœur qui brûle.
Mais je suis sûr que sa voix
Est plus douce qu'un hautbois
Au crépuscule. »

Du pied des grands escaliers
Partirent des cavaliers,
Cherchant la vierge,
Près du fleuve aux larges eaux
Dont les fleurs et les oiseaux
Charment la berge.

— « Mère, ils s'en vont pour toujours.
Mes printemps et mes amours
Ne sont qu'une ombre.
Mère, je voudrais encor
Qu'on portât mon fauteuil d'or
Dans le parc sombre. »

Et le roi mourut en paix,
Assis sous le dôme épais
Des hautes branches,
Comme un chant s'évanouit,
Comme meurent dans la nuit
Les roses blanches.

HENRI POTEZ.



ROME VUE DU SOMMET DU PINCIO
Sur la ligne d'horizon, le dôme de Saint-Pierre et le palais du Vatican.

ROME

Quand on traverse pour la première fois les environs de Rome, on est pris de tristesse et d'étonnement. Cette large zone déserte, abandonnée, qui entoure les sept collines, cet *agro*, sans verdure et sans maisons, où croupissent des mares de boue, où s'écroulent des ruines, cause une surprise pénible. On est habitué à voir à l'entour des métropoles se condenser la population, se rapprocher les habitations et se grouper les manufactures parmi les jardins potagers. La logique démontre qu'une ville doit s'étendre dans quelque sphère d'activité... Rome, altière au milieu de débris, avec ses champs en éternelle jachère, son sol effrité, prouve que le raisonnement le plus serré n'a rien d'absolu.

On se demande cependant instinctivement où le peuple de Rome recueille les fruits, les légumes, et dans quel coin il déploie son action de fabricant et d'industriel, en un mot, on se demande, devant la solitude de l'*agro romano*, comment il est possible de vivre à Rome. On ignore que les marchés s'approvisionnent à Naples, au moyen de felouques qui voyagent sur la mer jusqu'à Ostie et remontent le Tibre à partir

d'Ostie. On ne sait souvent pas que l'Italie est trop pauvre pour créer des établissements de transformation des matières premières. On ne se doute pas jusqu'à quel point la Ville éternelle peut se développer par la seule affluence des touristes.

Çà et là, dans les ronces, de maigres troupeaux. Les pasteurs, paysans abruzzais, couverts de peaux de bête, minés par la *mal'aria*, errent lentement, blêmes comme des spectres. Les murs de l'enceinte d'Honorius, élevés en 402, aujourd'hui pleins de trous béants, servent d'étables banales. Sur les tours s'accrochent des chaumines étalant à chaque créneau des haillons honteux.

L'enceinte est franchie!... Voici, de chaque côté, des dépôts de gravats, des sentines et des cabarets borgnes sous des appentis en bois pourri.

Un tableau de misère navrante!

Le sentiment de tristesse ne cesse pas sur le quai d'arrivée de l'unique gare et sur la place de la station (*Termini*). A droite s'élève, en manière de caserne immense et lourde, le nouveau ministère des finances; à gauche, des quartiers commencés et laissés en cours d'exécution par les sociétés immobilières tombées en faillite. Ces ruines neuves, ces constructions d'hier sans portes, sans toits, sans châssis aux fenêtres, ces maisons souillées, dégradées, éventrées, lépreuses, avant d'avoir été habitées, s'effondrant comme si elles eussent été secouées par des tremblements de terre, font mal à voir.

La mélancolie augmente quand on s'engouffre dans les rues étroites, obscures, balayées le moins possible, à odeur de cloaque, sans boutiques et bordées de hauts « palais » noirs où, au rez-de-chaussée, chaque ouverture est



MONT PALATIN — RUINES DU PALAIS DES CÉSARS
Constructions élevées par Caligula en façade sur le Forum.

obstruée par une grille de prison. Telle corniche est l'œuvre de Bramante et tel balcon a été dessiné par le Bernin!... Certes! Au premier moment, toutefois, les détails les plus charmants disparaissent; on ne voit qu'un ensemble ennuyeux et revêche.

On piétine sur le pavé raboteux et visqueux. Des princes romains vous fixent avec dédain; les hommes du peuple vous toisent avec mépris. Le descendant des Quirites, dont le plus clair revenu est l'argent que l'étranger dépense à Rome, voit dans l'étranger, c'est-à-dire dans l'individu non natif de Rome, un être inférieur et servile. Le paysan normand, évaluant telle vache à lait, n'a pas le sourire narquois du Romain supputant la valeur vénale d'un Anglais.

La ville et l'habitant ont l'aspect inhospitalier. La seule artère presque animée, à peu près tenue, le *Corso*, ressemble à quelque voie parisienne de troisième ordre. On construit depuis vingt ans, avec la sage lenteur, une nouvelle rue, la *Via Nazionale*, qui ne sera guère plus large que le *Corso*.

Malgré les événements politiques, les efforts du gouvernement italien, les séances d'un Parlement, le nombre des casernes et des établissements de plaisir, les cafés-concerts et les théâtres d'opérette, Rome a conservé le caractère morne et hiératique.



AMPHITHÉATRE FLAVIEN — COLISÉE (Vue extérieure.)
Commencé sous Vespasien vers l'an 73 — Circonférence : 892^{m},30; hauteur : 17^{m},10.

Dans les quartiers excentriques l'herbe pousse sur les places publiques. Au fond des impasses on trouve des *immondezai*, c'est-à-dire l'amas en plein air des balayures, des malpropretés les plus dégoûtantes. Ces dépôts que la municipalité ne fait jamais enlever, ces latrines sont en sa presque totalité la cause de l'insalubrité de la Ville éternelle. L'été,

l'étranger qui passe, au coucher du soleil, près d'une *immondezzaio* est sûr de son affaire : il a gagné le typhus.

Le premier spectacle qui frappe les yeux dans Rome est celui de l'incurie absolue, coupable; hors Rome, nous l'avons dit, celui de la nonchalance livrant tout à l'abandon.

Au bout d'une semaine l'étonnement Titus ou de Constantin vous écrase. L'homme le plus réfractaire à l'émotion produite par l'art crie d'admiration sous la coupole de Saint-Pierre et se sent pris de vertige dans les vomitoires du Colisée.

Par lents degrés, les artistes à suggestion inéluctable, Michel-Ange, Raphaël, les Carrache, le Dominiquin, Botticelli,



La Græcostasis. — Arc de Septime-Sévère. — Temple d'Antonin et de Faustine aujourd'hui église Saint-Laurent.

LE FORUM ROMAIN

Au fond, la tour du Capitole et le palais sénatorial bâti sur les substructions du *Tabularium*.

cesse et l'intérêt commence. On est courbaturé. On a visité des musées, des églises, des palais du matin au soir, et l'on est surpris en réfléchissant au peu que l'on a vu, à l'immensité de choses qu'il faut encore aller contempler. L'imagination se surexcite. Le touriste le moins imaginatif reconstruit en rêve la « maison dorée » de Néron, dont le vestibule, debout dans le Forum, est vaste comme une cathédrale. La grandeur des thermes de Caracalla, de Mantegna, Jean de Bologne, le Bernin, Donatello, Palladio, Balthazar Peruzzi s'imposent. Comme ces livres incompris à une première lecture et qui bientôt servent de bréviaire, les œuvres de ces puissants génies passionnent progressivement et deviennent nécessaires, indispensables. On sent le charme de vivre dans ce milieu où abondent les plus hautes manifestations de l'idéal.

J'ignore si à Rome la foi catholique grandit dans l'âme des touristes, je sais

que le sentiment artistique y fait des pas de géant. On ne va pas dans les églises pour prier, mais pour admirer telle toile, tel marbre. Comment pourrait-on au reste goûter la méditation pieuse sous des voûtes dorées, au pied de pilastres étincelants, devant des œuvres d'art absolument sensuelles? Qui pense, en contemplant la *Sainte Thérèse* du Bernin, aux exercices de la piété? « Cette sainte-là — a écrit le président de Brosses — goûtait les jouissances du paradis à la façon de celles de la terre. »

Au bout d'un mois on oublie décidément qu'il existe autre chose que des frontons, des colonnes, des mosaïques, des médailles et des panneaux peints. L'intérêt est d'aller aux jardins de Borghèse sourire à la *Danaé* du Corrège, si chaste en rejetant loin d'elle la draperie qui couvre sa pure nudité; de soutenir, à Saint-Pierre *in vincoli*, le terrifiant regard du *Moïse* de Michel-Ange; de rendre visite au Vatican, à quelques pas de la chambre du saint père, à la *Vénus accroupie*, de se demander si la déesse ébauche un geste de pudeur outragée ou de désir; de savoir si la Chapelle Sixtine doit être uniquement étudiée au point de vue du *Jugement dernier* et des fresques de la voûte, ou seulement au point de vue des parois ornées par Cosimo Rosselli, Botticelli, Ghirlandaio et le Pérugin.

Des députés politiciens et des *monsi-*



Église Sainte-Marie de Magnanopoli. Église Notre-Dame-de-Lorette.

FORUM DE TRAJAN

Architecture d'Apollodore de Damas. (Commencement du IIe siècle.)

Colonne élevée par le Sénat et le peuple romain à Trajan, vainqueur des Daces. La statue de saint Pierre, au sommet du monument, est une œuvre en bronze de Della Porta (pontificat de Sixte-Quint).

gnori de la « Curie pontificale » s'occupent peut-être du différend qui sépare les hôtes du Vatican et les hôtes du Quirinal!... Mais le reste de la population, mais les touristes? Non! Ce que disent le souverain pontife et le roi d'Italie n'empêche pas la *Vérité* du tombeau de Paul III Farnèse d'être une bien belle femme aussi déshabillée que possible, et les chanteurs « à voix



ARC TRIOMPHAL DE CONSTANTIN ET META SUDANS

L'arc fut décrété, par le Sénat et le peuple romain, au sujet des victoires remportées par Constantin sur Maxence et Licinius. (Commencement du IVe siècle.)

Fontaine (Meta Sudans) en forme de borne, élevée par Domitien. Elle était recouverte de bas-reliefs et de statues de bronze, que le temps n'a pas épargués. (Fin du Ier siècle.)

blanche » de la chapelle papale d'être d'excellents virtuoses fort curieux à écouter.

On avoue de temps en temps regretter la « captivité » du saint-père, non pour l'état de choses lui-même, mais parce que les grandes cérémonies religieuses ont été suspendues. Les revues militaires, passées par le roi Humbert, sont décidément moins impressionnantes que les bénédictions solennelles des pontifes d'autrefois. Un bataillon de bersaglieri, c'est bien : le collège des cardinaux, c'est mieux! Le roi d'Italie à cheval, c'est décoratif; le pape, porté sur un trône d'or, encensé par les thuriféraires, éventé par les flabellifères, adoré par un peuple enthousiaste de croyants, c'était sublime!

On prend les habitudes et l'on accepte les préjugés des Romains. Il est bon d'éviter de rencontrer monsignor Je-ne-sais-qui, dont le teint bilieux, le nez en bec-de-corbin, les yeux fiévreux et le geste anguleux sont les indices d'un *gettatore*. Avant l'heure du soleil couchant, il faut monter au Pincio. C'est extrêmement important de voir le soleil s'abaisser derrière la coupole de Saint-Pierre... D'abord le grand astre prend une teinte d'or rutilant sur le ciel gris de lin. Des rubans de carmin se déroulent à l'horizon. Quand le disque lumineux s'approche de la masse de travertin, celle-ci ne se distingue guère; et quand le foyer de clarté est éclipsé

par le dome, l'immense construction, brusquement, paraît noire comme un écran de fer devant la fournaise. Enfin, une flèche d'or traverse une des larges baies. C'est une explosion de lumière éblouissante : on dirait d'un météore fulgurant... Quand on a vu cela le soir, le lendemain sera la journée heureuse!

Au bout d'un an, on ne veut plus quitter l'enchanteresse. On a fait des

Un des charmes de Rome, c'est qu'on y vit absolument à sa guise. On sort avec le veston du matin et les pantoufles de lisière achetées au bazar, on porte un vieux chapeau à forme d'accordéon, sans que personne ait l'air de s'en apercevoir. Le Romain, qui vous dévisage fièrement, ne rit jamais devant une excentricité. Il est hautain, même s'il porte des guenilles, sans être jamais



TOMBEAU DE CAIUS CESTIUS — PORTE SAINT-PAUL, BATIE PAR BÉLISAIRE (VI[e] siècle.)

connaissances aimables. On fréquente l'abbé musqué, archéologue, et le capucin bon enfant, grand critique d'art. Le clergé, là-bas, est fort érudit; il comprend le culte du beau; il met une sorte de coquetterie à expliquer, à magnifier le rôle de la papauté dans le développement artistique de la civilisation latine. Tel humble moine soutiendra avec vous, en petit comité, quelque thèse digne d'être écoutée à la Sorbonne. Les prêtres français, si méritants, ne s'occupent guère de statues ou de tableaux.

importun... Autrefois, l'étranger, dont la conduite était scandaleuse, se voyait convoqué au vicariat; on lui offrait des rafraîchissements et on l'admonestait paternellement... Aujourd'hui personne ne s'occupe de vous, quelles que soient vos allures... Ennuyer le touriste, c'est le forcer à partir, et c'est autant de moins à inscrire au compte des recettes.

Enfin, on devient Romain... On se prend à regarder le « barbare » de haut en bas. On se demande à quoi sert le journal ou le livre, puisqu'il est donné d'apprendre si facilement en regardant

les splendides formes et les divines images créées par les artistes. L'Albane enseigne la mythologie et le Sanzio la théologie; Mantegna, Léonard de Vinci, Nicolas Poussin sont des philosophes écoutés, car le peintre parle : *in tabulis vivit et eloquitur*. Selon l'état d'âme, on va du rutilant Titien au fauve Rem-



LA BASILIQUE DE SAINT-PIERRE (Vue extérieure.) — PALAIS DU VATICAN

Grande coupole par Michel-Ange et Della Porta (1548 [?]-1588). — Façade du Maderno (1627). Colonnade du Bernin (1565). — Obélisque de Nunkoré, dressé par Dominique Fontana (1586). Cour de Saint-Damase, avec les loges, par Raphaël d'Urbin (1513).

brandt, des primitifs mystiques aux Bolonais naturalistes. On écoute avec plaisir l'homélie d'un théatin, et on fait volontiers la partie de trictrac, chez telle dame extrêmement courtoise, avec un Père jésuite poli à l'excès. On suit d'un œil sympathique des moines noirs, blancs, gris, bruns, rouges, bleus, jaunes, qui passent par troupes... Ah! on ne les rencontre pas ainsi sur le boulevard Montmartre!

* * *

Les forums romains de Jules César, d'Auguste, de Nerva, de Trajan, les arcs de triomphe de Claude, Drusus, Titus, Marc-Aurèle, Septime-Sévère, Constantin et Théodose, la colonne Trajane et la colonne Antonine disent, siècle par siècle, la grandeur de la Rome antique. Depuis les catacombes jusqu'à Saint-Pierre, on suit pas à pas la naissance, l'expansion, le triomphe et la gloire divine de l'idée chrétienne. La civilisation, qui a dominé le monde par les armes, et la civilisation, qui s'est imposée par la persuasion, se coudoient. Les monuments élevés à la mémoire des patriciens consulaires, des Césars fils de Vénus et des empereurs princes de

hasard, s'entremêlent, pour ainsi dire, aux autels dressés en l'honneur des pêcheurs de Galilée et des ascètes « ayant épousé la pauvreté ». Souvent, le même temple, par un simple changement de statue, est passé du culte ancien au nouveau. L'*ara cœli*, dédiée à la Vierge Marie, n'est que la mauvaise paquet de foudres a été transformé en trousseau de clefs, et le roi des Dieux s'est trouvé métamorphosé en prince des apôtres.

En l'honneur des grands, que la « Fortune virile » a rendus puissants, ou des humbles, que la Foi a divinisés, dix légions successives d'artistes de



PALAIS DU VATICAN — COUR DE LA PIGNA — ENTRÉE DES JARDINS
FAÇADE DE BRAMANTE

Pomme de pin (*pigna*) en bronze, qui aurait servi de motif d'amortissement à la coupole du tombeau d'Adrien.
Colonne élevée par Marc-Aurèle et Lucius Verus à la mémoire d'Antonin le Pieux.
Le piédestal, moderne, a été fait sous le pontificat de Pie VI.

restauration du périptère antiquement consacré à Jupiter Capitolin. Au Panthéon, les statues païennes ont été remplacées par des images chrétiennes : voilà tout. Parfois l'icône vénérée a simplement changé de symbole; au Vatican, d'après la tradition, la statue de bronze de saint Pierre serait celle vouée par Domitien à Zeus père. Le génie, à des époques de faste et de richesse, ont travaillé avec ardeur. De plus, c'est à Rome que les conquérants, dans les temps anciens, ont transporté les dépouilles de l'Étrurie, de la Grèce, de l'Égypte, de l'Asie; c'est à Rome que les dévots, dans les temps modernes, ont entassé les riches offrandes de la France, de l'Allemagne et de l'Es-

pagne. De tant de trésors une notable partie est toujours visible.

Des simulacres mystérieux, des urnes cinéraires, des bijoux, des peintures nous indiquent les mœurs et les usages des antiques Toscans, dont le langage est resté indéchiffrable. Douze obélisques nous parlent de la vallée du Nil. Le monolithe du Latran raconte les victoires de Thoutmès II; celui du Popolo, celles de Ménephtha Ier; celui de Montecitorio, celles de Psammétique Ier; celui du Vatican, quoique sans hiéroglyphes, celles, au dire de Vasi, de Nunkoré, fils de Sésostris; celui de la Navone, celles de Vespasien et de Titus en Orient. La Grèce chante son hymne de gloire. Des architectes d'Hellénie ont construit les sanctuaires. Les temples du Péloponèse et de l'Ionie ont envoyé les chefs-d'œuvre par milliers. Plusieurs statues sont la reproduction, en marbre, de la toreutique et de la statuaire chryséléphantine des Phidias, des Praxitèle, des Alcamène, des Polyclète. D'autres images, tirées des blocs de Paros, sont des originaux signés de noms illustres. Au Capitole, voici les centaures d'Aristée et de Papias d'Aphrodisium; au Vatican, le Ganymède de Phédime, l'Hercule au repos d'Apollonius, fils de Nestor, le Laocoon d'Agésandre, de Polydore et d'Athénodore de Rhodes; à la villa Albani, les canéphores de Criton et Nicolaos, Athéniens. Rome, où l'on a taillé, depuis Auguste jusqu'à Adrien, tant d'admirables statues, est triomphante. Telle image d'Auguste, tel portrait éburnéen d'Antinoüs sont d'une beauté incomparable. Les vieilles basi-



BASILIQUE DE SAINT-JEAN-DE-LATRAN — FAÇADE D'ALEXANDRE GALILÉE (1734)

liques chrétiennes, Sainte-Agnès, Sainte-Praxède, Saint-Laurent-hors-les-murs, Saint-Calixte, initient à la symbolique savante, aux lourdes formes architecturales, au dessin dur de l'époque de Constantin. Enfin la Renaissance éclate superbe gerbe de lumière; et voici, à partir de Mino da Fiesole, à finir à Canova, depuis la fin du xve siècle jusqu'au xixe, des marbres, des stucs, des colonnes qui sont de nouveaux chefs-d'œuvre.

On étudie, avec profit, en flânant, l'évolution faite par l'art dans une période de quatre mille ans.

* * *

Un philosophe a écrit que la succession des « époques » de l'humanité devait se comparer aux fastes chronologiques d'une famille, où chaque membre naît, prospère, décline et tombe enfin, en laissant au successeur de sa race un cycle identique à parcourir. Ce penseur, Ferrari, était Italien. Il avait approfondi la science des choses morales et intellectuelles en parcourant les musées de son pays. Il se demandait peut-être, avec Pline, si certains animaux n'avaient pas des pratiques rituelles. En tout cas, il ne croyait pas que le signe caractéristique de la grandeur humaine fût la *mens religiosa*. Il ne voyait en nous qu'une seule supériorité : l'Art. L'abeille n'a jamais changé et ne modifiera jamais la structure de la ruche, l'oiseau, celle du nid, tandis que l'homme varie, de période en période, la forme et la décoration du sanctuaire ou de la maison, avec l'espoir — souvent déçu — de créer une nouvelle manifestation du Beau. Le sauvage le plus dégradé est homme, lorsqu'il ornemente une bûche et grave des signes bizarres sur la paroi de sa caverne... Dès lors, l'esthétique et l'histoire de l'art deviennent les plus profitables études; elles forment la synthèse d'où dérivent les diverses connaissances.

Celui qui accepte ce système séduisant fait bien de vivre à Rome.

Il retrouvera aisément les « périodes » en jetant un simple coup d'œil sur les monuments.

Dans la statuaire ancienne, la vie commence à l'art éginétique et finit à la sculpture du Bas-Empire. Le premier âge est l'époque où l'ouvrier n'a cherché que l'expression — autel d'Hercule au Capitole; — le second, l'époque où l'artiste a voulu la beauté de la forme — le Méléagre du Vatican; — le troisième, le siècle où l'esthète a rêvé des raffinements ridicules — l'Hermaphrodite de la villa Borghèse; — le quatrième et dernier, le moment où le faiseur a livré à la hâte une commande faite au hasard — les bas-reliefs de l'Arc de Constantin.

Il retrouvera des termes identiques pour l'Art italien, en analysant la porte centrale de bronze de Saint-Pierre, la *Dispute du saint sacrement* de Raphaël dans les « stances », la *Sainte Micheline* de Federico Barocci, au Vatican, et l'immense fresque de Pietro da Cortone, sur la grande voûte du palais Barberini. Il comprendra cette « période » qui naît, grandit, décline et meurt comme un homme.

Et si la théorie de Ferrari semble exagérée, on peut au moins dire avec E. Renan : « L'art est si intimement lié aux événements de la vie politique et sociale des peuples qu'on ne peut bien peindre l'histoire de ses évolutions, sans s'être rendu un compte exact des circonstances et surtout de l'état social au milieu desquels il s'est produit. »

* * *

On se prend d'une admiration païenne pour la charpente humaine. On s'habitue à voir la puissance divine se manifester dans un geste d'éphèbe ou dans le sourire des vierges. L'Apollon du Belvédère est si beau, la Vénus du Capitole si charmante, les madones de Raphaël nous regardent si chastement, le Christ

du *Jugement dernier* est si noble et si robuste, qu'on doit avouer *à priori* leur essence surhumaine dans notre corps humain!... Puis il y a des fêtes pour les yeux se rassasiant de chair saine et féconde. Voyez, à la Farnésine, le salon de Psyché par le Sanzio; au palais Farnèse, la galerie où Annibal Carrache a peint les Amours des dieux!... Là, les gorges palpitent voluptueusement, les reins se cambrent, les yeux sont humides, les mains frémissent; une vie intense court sur les parois. Toutes ces lèvres muettes disent la chanson d'Eros: *Ecce Deus!*

Les divers types ont été si patiemment étudiés!... L'éphèbe grec, Ganymède ou Apollon Lycien, qui a les traits d'une jeune fille, marche côte à côte avec l'archange Michel du Guide, car cet archange, frère du Latonide, est un adolescent au doux visage féminin. L'Hermès et l'Athlète vainqueur, en pleine possession des formes viriles, font pendant au Christ, dont la mâle formosité dénonce l'hypostase céleste. L'Hercule énorme, plus héros que Dieu, courbé sous le poids du lion de Némée, rencontre saint Christophe, le géant naïf, haletant sous le fardeau d'un petit enfant. Homère, ravi par le chant des Muses, ressemble, trait pour trait, au saint anachorète extasié par la mélodie des séraphins... Nous percevons qu'il existe dans l'enfance, dans la jeunesse, dans l'âge mûr, dans la vieillesse même,



PLACE DU PEUPLE
Mur de soutènement du Pincio; architecture de Valadier (pontificat de Pie VII).
Obélisque de Méneplitha Ier. Ce monument, transporté par Auguste à Rome et pris à Eléphantine, fut relevé en 1587 par Fontana (pontificat de Sixte-Quint).

une forme digne de vivre éternellement !... Les regards sublimes, les maintiens harmonieux deviennent familiers. Nous rêvons parfois participer à cette nature des dieux qui se vêt de notre nature. Sait-on si nous n'acquérons pas ainsi plus de noblesse dans la démarche, plus d'intensité dans la prunelle? Platon croyait aux résultats physiques, à l'amélioration de la race, donnés par l'étude des œuvres d'art.

Si, toutefois, le charme est sans influence sur le corps, peut-il être inerte sur l'âme? Le Beau ne conduit-il jamais au Bien? Ne se prend-on pas d'admiration pour une action héroïque bien représentée?... Ah! sans doute, l'auguste douleur de Marie, qui tient, évoquée par Michel-Ange, derrière l'autel de Saint-Pierre, le corps décloué du Christ, nous conseille la force morale dans les affres de la vie. Ces enfants, ces vierges martyres, qui, dans les trois cents églises de Rome, marchent, filles bien-aimées des artistes géniaux, vers les atroces supplices, rayonnantes d'espérance, nous enseignent la grandeur d'âme.



FONTAINE DE TREVI — ARCHITECTURE DE NICOLAS SALVI

(Pontificat de Clément XII et Clément XIII : 1730-1758.)

Statues : Groupe de Neptune et des Tritons, par Pierre Bracci; la Salubrité et l'Abondance, par Philippe Valle.

On sort des grands musées plus instruit sans doute, meilleur peut-être. Et quel musée que Rome, où chaque chapelle offre un trésor d'art!

Le paysage, de certains côtés, porte également à la contemplation. Les ruines rousses, les « fabriques » dans un milieu sévère, la désolation, qui avait choqué au premier abord, prennent l'aspect

pittoresque. Il est bon de marcher, à petits pas, hors du mur de Latran, sous les porches des Aqueducs, le long des tombeaux de la Via Appia. On a devant soi les monts Sabins, d'un bleu dur, et, à ses pieds, un terrain d'ocre fauve parsemé de touffes au vert intense... Les débris de monuments, s'ils sont en marbre, ont pris la couleur d'or; s'ils sont en briques, l'éclat du vermillon. Le ciel a de grandes oppositions d'ombre spective, baignée de soleil, s'étend à l'infini. Les pensées noires s'en vont; l'âme est réchauffée par une brume dorée semblable à celle de l'horizon... On a devant soi le tableau authentique de Claude Lorrain...

Le côté technique, matériel de l'art s'apprend vite dans la ville sacrée.

Veut-on des modèles? ce mot pris dans le sens d'exemples bons à imiter. A-t-on besoin de voir comment tel pro-



ENVIRONS DE ROME — RUINES DE L'AQUEDUC DE CLAUDE

et de lumière, de nuages noirs et d'espace azuré. On s'avance, en suivant de l'œil des tableaux du Guaspre, tableaux heurtés, souvent violents, mais toujours poétiques... Il est extrêmement doux d'aller rêver à la « villa Pamphili », sous les pins séculaires, près du lac où croissent les lis d'eau. On ne rencontre personne... Les Romains pensent que l'endroit est malsain; les touristes ne sont pas venus de si loin pour visiter une simple mare!... Les merles sifflent toute la journée, et, le soir, le rossignol chante... Au delà des clairières, la perblème de métier a été résolu par des professionnels savants? Les collections Borghèse, Doria-Pamphili, Corsini, les pinacothèques du Vatican et du Capitole exposent vingt mille toiles précieuses: sept ou huit fois le nombre des tableaux du Louvre!

Veut-on des modèles? ce mot employé avec la propriété du terme pratique, qui indique de braves gens posant devant l'artiste. On va, le matin, à la place d'Espagne; et, sur les marches de la « Trinità del Monte », on trouve des jeunes filles robustes, des hommes bien

faits, des vieux à barbe d'apôtre, attendant l'embauchage du peintre et vous suivant sur un signe. Dans les diverses villes du monde, la plupart des modèles viennent de Rome. A Paris, la Française est malingre, frêle, nerveuse. Elle ne possède pas l'apathie morale et la résistance physique qui permettent de longues séances d'immobilité.

*
* *

Le saint-père, de temps à autre, parle de ses droits sur Rome ; le roi d'Italie se vante d'une possession de fait appuyée sur les plébiscites... N'entrons pas dans ces discussions-là !... Rome appartient au monde parce qu'elle appartient à l'art. La ville éternelle est moins la résidence du pontife suprême, la capitale de ce roi soldat, que la cité des chefs-d'œuvre.

J'ignore sous quels archontes, sous quels hiérophantes, a vécu Phidias, à Athènes, avant le principat de Périclès ; je connais vaguement le nom des souverains d'Ionie qui protégèrent Scopas et Chersiphron ; l'histoire ne crie pas quel roi de Sparte, de la race d'Hercule, a appelé à Lacédémone Polyclète d'Argos ; et cependant la renommée de Phidias, de Scopas, de Chersiphron et de Polyclète nous est familière. Peut-être Léon X, dans des siècles éloignés, sera-t-il célèbre uniquement pour avoir été généreux envers le Sanzio ; Jules II, à l'égard de Buonarotti ; François Ier, roi de France, avec Léonard de Vinci... Sans aucun doute, nos arrière-neveux ne s'occuperont guère de la querelle présente entre le Vatican et le Quirinal ; ils n'en iront pas moins à Saint-Pierre murmurer : Bramante et Michel-Ange.

La Providence avait été clémente en permettant qu'il existât, dans le monde fiévreux, attelé au labeur des intérêts matériels, une grande cité où ce travail fût presque inconnu, où l'idéal le plus élevé régnât, où la religion, par qui s'irise un avenir immortel, où l'art, qui réconforte l'existence limitée, eussent des autels vénérés.

Nous assistons depuis un siècle à d'étranges débâcles. Verrons-nous la faillite de l'idéal ? Verrons-nous Rome s'abaisser au niveau des autres cités ? Verrons-nous les « stances » de Raphaël enfumées par le charbon de terre brûlé dans l'officine d'un chocolatier, les ciselures de Caradosso servir d'estampille à un fabricant de chaussures hygiéniques, les marbres d'Alcamène porter la réclame de la maison qui n'est pas au coin du quai ? Verrons-nous les jardins des Borghèse et des Pamphili transformés en quartiers « conséquents », avec des maisons de rapport, œuvres d'entrepreneurs de bâtisse ?

Ou l'arche sainte se défendra-t-elle en frappant de mort l'audacieux dont la main débile s'élève pour modifier l'assiette des choses sacrées ? En un mot, la Rome, que nous avons aimée, que nous aimerons toujours, restera-t-elle intangible, protégée par l'art ?

Je me dirige vers l'unique station, en pensant à la question posée. Les maisons, qui frappent de dégoût le voyageur à son arrivée, les ruines neuves, « témoins » de la banqueroute de leurs constructeurs, l'ignoble ministère des finances, monument d'hier, déjà lézardé et croulant, me répondent... Je jette un regard confiant vers le dôme de Saint-Pierre, solide et grand comme la pyramide de Chéops. Le dernier rayon du jour traverse les baies ! La flèche d'or m'illumine !...

L'art vaincra !

Alexandre d'Agiout.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Voici une thèse de doctorat, qui se présente sous la forme aimable d'un in-12 jaune de la collection HACHETTE, et c'est le livre de M. V. Schrœder : *Un Romancier français du* XVIIIe *siècle, l'abbé Prévost, sa vie, ses romans.* J'ai un faible pour ces monographies étendues sur nos auteurs du siècle passé. La matière est si riche et si neuve toujours! L'auteur de *Manon Lescaut* n'avait pas encore son historien. Ce manque n'est plus.

Il a son historien.

Il en a même deux.

J'ai rencontré M. Schrœder il y a une dizaine d'années. Il s'occupait déjà de l'abbé Prévost. Pendant le temps d'incubation qui a précédé la publication de son œuvre, un autre érudit explorait les mêmes pays, et c'est le second qui a été prêt le premier.

Le livre de Schrœder a paru deux ans après celui de Henry Harrisse, *l'Abbé Prévost, histoire de sa vie et de ses œuvres, d'après des documents nouveaux* (chez CALMANN LÉVY).

Les deux livres ne se nuisent pas trop. Celui de Harrisse est documentaire ; celui de Schrœder est littéraire. Ils se complètent l'un l'autre.

Pour ce qui est documents, renseignements, faits et dates, constatations nouvelles, éclaircissements, lettres inédites, lisez Harrisse.

Pour ce qui est de l'appréciation et de l'analyse des nombreux volumes qui constituent l'œuvre considérable de l'abbé Prévost, lisez Schrœder.

Le premier a seulement sur le second l'avantage de n'avoir pas tenté ce qu'il eût peut-être moins bien réussi. Il s'est cantonné sur le terrain où il reste le plus fort.

Schrœder a voulu ou a dû raconter la vie de l'abbé Prévost. Après Harrisse, c'était malaisé ; le terrain était nettoyé. C'était une malchance. Schrœder a beau écrire, en parlant de son concurrent : « Plus d'une fois nous aurons à citer son ouvrage ; je tiens toutefois à observer que j'avais déjà trouvé de mon côté plusieurs documents donnés par lui » ; cette déclaration est superflue. Nous plaignons son infortune ; mais il est sans intérêt pour le public de savoir que telle pièce, publiée par Harrisse et désormais connue, on pourrait dire « brûlée », pour employer un mot à la mode, nous aurait été apportée par Schrœder un peu plus tard, si nous ne la connaissions pas. En critique, les résultats seuls importent, et l'on se demande si Schrœder n'eût pas autant bien fait de sacrifier une biographie qui n'apporte guère de nouveautés, sinon celles qui comportent des renvois à Harrisse, *op. cit.*, ou des regrets amers :

Nous nous rangeons sans hésiter à l'avis de M. Harrisse, et nous ne pouvons mieux faire que de résumer son argumentation aussi lumineuse qu'abondante en témoignages.

Ou bien :

— C'était donc une véritable nécessité de réhabiliter l'abbé Prévost, et nous ne saurions trop féliciter M. Harrisse de l'avoir compris. Nous n'avons qu'un regret, celui de n'avoir pu le devancer.

Toute cette première partie eût été bien meilleure il y a trois ans. J'avoue que cet Harrisse jette tout là-dedans une gêne, une compassion inutile à l'histoire littéraire. On parle trop de M. Harrisse. Schrœder se retourne à chaque page le poignard dans la plaie. S'il n'avait pas tant nommé son devancier, par un scrupule honorable de probité, sa biographie eût été d'une lecture plus coulante et eût fait un excellent article biographique.

En nous élevant au-dessus de ces petites misères, inséparables des chasses au document, nous rendrons justice au travail de Schrœder, dont il sort un abbé Prévost dessiné d'un trait net et neuf, d'une touche avertie et d'un aspect plus complet que tout ce qui avait été fait jusqu'alors. Le voilà bien en pied, cet abbé assez étonnant, qui passe par tous les avatars, tantôt jésuite, tantôt artilleur, tantôt moine, puis journaliste, et toujours galantin. Né à Hesdin, en Picardie, oscillant d'abord entre le cloître et le corps de garde, bénédictin évadé, il fuit en Angleterre où il admire la liberté politique et comprend Shakespeare, dont il a parfois lui-même le goût des aventures sombres et de l'horreur. Ah! que nous connaissons donc mal notre littérature. L'abbé Prévost, pour les trois quarts et demi du public, c'est la grâce fraiche et mutine, c'est Manon l'accorte rusée, c'est l'amour libertin. M. Schrœder a fortement établi plusieurs points. Je passe sur les rectifications des légendes : Prévost n'a pas tué son père, et il n'a pas été disséqué à l'état léthargique. Ceci ne fait plus de doute. Mais on le croira toujours tout de même. Les partisans de l'incinération continueront à citer l'abbé Prévost cru mort, et découpé au scalpel, qui le réveilla. Ce qui ressort surtout de l'étude de Schrœder, c'est le caractère éminemment romantique et effroyable des inven-

tions de ce romancier dans des œuvres multiples qu'on ne lit plus, et dont Schræder eût dû donner des analyses; il croit le lecteur plus savant qu'il n'est. Il vous eût intéressé qu'on vous racontât *Cleveland, le Doyen de Killerine, Histoire d'une Grecque moderne, Histoire des voyages*, toutes œuvres que les contemporains mettaient sur le même rang que *Manon*. C'est la postérité qui a tiré *Manon* hors cadre, sans doute parce que c'est le plus petit et le plus portatif de ces romans. Mais nos ancêtres aimaient autant les autres.

Il goûta, le premier en France, ce Shakespeare dont il a l'instinct de l'horrible et des imaginations affreuses :

Je vis, dit un de ses personnages, une foule de spectres qui m'environnaient. La terre sur laquelle je marchais était couverte de corps morts et demi-pourris.

C'est souvent le tapis sur lequel se déroulent les rangées de ses personnages.

Manon ne nous livre pas ce côté de son inspiration macabre, qui eût amusé Edgar Poe et Baudelaire. Observez Patrice, du *Doyen de Killerine*, rôdant autour d'une demeure où il voit se glisser plusieurs personnes vêtues de noir. Il les suit à travers la cour, le vestibule, jusque dans une vaste salle voûtée :

La suite aurait pu m'effrayer si j'eusse été plus timide. Quatre hommes apportèrent un grand coffre qu'ils déposèrent au milieu de la salle; on l'ouvrit pour en tirer un paquet informe, que je reconnus aussitôt pour un cadavre, couvert de la dernière parure des morts. Le silence continuait de régner dans l'assemblée. Je vis paraître au même moment un cercueil de couleur noire, dans lequel le cadavre fut enfermé; on le mit sans cérémonie au fond d'une fosse qui était préparée dans un coin de la salle même, et que je n'avais point encore aperçue. Elle fut remplie de terre sur-le-champ.

En revanche, ce que *Manon* nous a appris, c'est le caractère particulier de l'amour tel que Prévost l'a senti et décrit, — non plus l'amour frivole et libertin, qui papillonne de belle en belle sans se fixer, mais l'amour fort et profond, qui naît d'un éclair et qui dure toute la vie; et cela aussi est très shakespearien :

« Nourrice, dit Juliette, en montrant Roméo, va savoir quel est le nom de ce jeune homme; si je ne puis être sa femme, le couvent sera ma chambre nuptiale. »

Cet amour subit, impérieux, sérieux, c'est le seul que l'abbé Prévost ait décrit; il a fait de ce sentiment une chose grave, pleine de douleur, et cette conception est bien particulière, de son temps.

Quelle variété, quelle activité et quelle fécondité chez cet abbé dont la vie romanesque eut autant d'aventures qu'en racontent ses *Mémoires d'un homme de qualité!* Sa carrière de journaliste lui assure une place qui lui a été jusqu'à présent trop mesurée dans l'histoire de la Presse. Il dut même à deux reprises l'exil à son zèle de gazetier trop informé. Son journal *le Pour et le Contre* contient des articles bien étonnants par leur nouveauté et leur similitude avec nos plus fraîches actualités, le droit des enfants naturels, l'émancipation des femmes, la suppression de l'enseignement du latin, l'introduction en France des littératures étrangères! Vit-on jamais un ancêtre plus moderne?

Cette étude est bien complète; nous faisons le tour de la statue. Le critique a bien démêlé, dans cette œuvre très vaste, le rôle de l'amour, la part du romanesque, le pessimisme qui influença J.-J. Rousseau et prépara Senancour et Chateaubriand; l'étude de *Manon Lescaut* est bonne et intéressante; tout le livre est purement écrit, avec des développements souvent heureux, notamment sur le triple séjour de Prévost, de Voltaire et de Montesquieu en Angleterre, d'où Prévost rapporta cette jolie page sur les villes d'eaux :

Les eaux, en Angleterre, sont peut-être les seuls endroits du monde où les plaisirs se rassemblent en plus grand nombre. On y trouve dans tous les temps des beautés de tous les âges qui vont y étaler leurs charmes, des jeunes filles et des veuves qui cherchent des maris, des femmes mariées qui se consolent d'en avoir d'incommodes, des joueurs qui sont des dupes, ou qui le deviennent, des musiciens, des danseurs, des comédiens qui s'enrichissent du plaisir que les autres payent et qui ne laissent pas de le partager avec eux; enfin, des marchands de toute sorte de bijoux, de délicatesses et de galanteries, qui profitent d'une espèce d'enchantement qui aveugle tout le monde dans ces lieux de délices pour vendre au poids de l'or des bagatelles qu'on a honte d'avoir achetées lorsqu'on en est sorti. S'il s'y trouve des malades, on n'y voit point de ces maladies qui ôtent le goût de la joie. La pauvreté n'y paraît jamais non plus, parce qu'on n'y va que pour se faire honneur de sa dépense et qu'on a grand soin de se retirer lorsqu'on n'est plus en état de la soutenir.

Ce tableau ne semble-t-il pas avoir été croqué hier? Cet homme fut surprenant, et déjoue l'attention par sa mobilité. C'est un Beaumarchais monastique. Il faisait la brocante avec la même astuce que les mots d'esprits : car, en ceci, il tenait de sa tante, dont il raconte :

Je me souviens qu'étant dans la Congrégation de Saint Maur, j'avais une vieille tante qui m'écrivait de lui ramasser toutes les parts de messe que je pourrais trouver et de lui faire de cela *un petit paquet spirituel* toutes les semaines.

Au total, la mémoire de l'abbé Prévost

est désormais servie ; les travaux ultérieurs n'apporteront plus une bien grosse part d'imprévu. Nous avons dit ce que nous pensons de ce livre, et nous souhaitons de nous être conformé aux principes que l'abbé Prévost lui-même impose à la critique littéraire :

Il ne faut pas croire qu'en se bornant à rendre justice aux bons livres, on renonce absolument à la critique. Outre que la faiblesse humaine ne permet guère d'espérer des ouvrages sans défaut, la critique la plus difficile n'est pas celle qui fait distinguer le bien du mal ou le bon écrivain du mauvais. Il y a un discernement plus délicat, qui consiste à déterminer les différents degrés du bien, et qui mesure moins le mérite par la distance où il est du mauvais et du médiocre, que par les heureux traits qui le font approcher plus ou moins de la perfection.

Sage conseil, et qui devrait guider aussi la conduite et la morale dans la vie. C'est une partie du bonheur, de discerner plus vite le bien que le mal. Les chercheurs de tares sont malheureux, puisqu'ils sont mécontents. Il vaut mieux regarder en haut toujours, et marcher sur le chemin de la vie les yeux levés au ciel, que les yeux baissés.

***

C'est une idylle, voilà tout.
C'est une idylle dans le goût
De Théocrite et de Virgile.

Ainsi chante-t-on dans une opérette connue, et c'est la preuve de la popularité du nom, sinon de l'œuvre de Théocrite. Beaucoup parlent de ses idylles, et peu les ont lues, — manque peut-être d'une bonne traduction. Et précisément en voici une qui n'est point mauvaise, parue chez Garnier, *Œuvres complètes de Théocrite*, par François Barbier, en prose. C'est tout Théocrite, 33 idylles et 26 épigrammes. Les traductions sont rares. Je ne sache pas qu'il y en ait eu une nouvelle depuis celle de Leconte de Lisle en 1861. Les précédentes, et celle de Firmin Didot en 1833, celle de Servan de Sugny en 1822, et celle de Geoffroy en 1800, sont bien oubliées. Les plus célèbres sont les adaptations poétiques d'André Chénier.

Théocrite avait de quoi tenter ce poète délicat, car sa poésie est suave et colorée. Il a le sens du paysage, le sentiment de la nature, le goût du réalisme vrai, le don de l'expression émue dans la passion, le ton élevé dans les grands sujets.

C'est peut-être le trait le plus saillant, le plus frappant de prime abord dans sa physionomie. Ce fut un intrépide réaliste, mais un réaliste poétique et pittoresque, dont les traductions donnent mal l'idée.

Voulez-vous un exemple ? Un berger amoureux pense à sa cruelle bergère, dont l'image hante son esprit, et il s'écrie :

— O jeune fille aux beaux regards, aux noirs sourcils, toi qui es toute en graisse !

Le traducteur n'ose pas risquer cette paysanne galanterie, et il la remplace par l'exclamation :

— O fleur de beauté !

Cela rend mal la franche et fruste naïveté des gars des champs, dont Théocrite a peut-être entendu et noté les expressions triviales. M. Barbier se plaint non sans raison d'une certaine fausse délicatesse léguée à notre littérature par la pruderie des fades pastorales sous Louis XIII et par la théorie classique de la distinction dans l'art. Il lui appartenait peut-être d'aider la réaction et de faire œuvre nouvelle en déposant tant de timidité.

Théocrite est franchement un réaliste, et par l'invention et le choix des sujets, et par la forme. Ce fut un peintre de la vie. Est-il rien de plus vrai, de plus observé, de plus vécu, comme on dit, que ces papotages de commères bavardes qu'il a appelées *les Syracusaines* ? C'est fête à Alexandrie, où habitent deux commères, Gorgo et Praxinoé, natives de Sicile, et déjà amusantes par leur dialecte et leur accent, comme on nous montrerait sur une petite scène deux Anglaises ou deux Auvergnates parlant le français avec l'accent de leur pays.

C'est le matin de la fête. Gorgo arrive chez son amie. « Etes-vous prête ? » Et les voilà en bavardage ; elles parlent de leurs maris, l'une appelle le sien « gros imbécile », et l'autre, « animal ». Mais allons, il faut partir, car il y a déjà foule dans les rues et on ne circulera bientôt plus, tant il y a de badauds accourus pour voir passer le cortège d'Adonis. Enfin Praxinoé est prête. Elle donne ses derniers ordres avant de sortir ; elle recommande à la bonne de bien fermer les portes et de bien garder l'enfant :

A la servante. Eunoa, prends la laine. Et laisse-la encore, fainéante, au milieu de la chambre. Les chattes aiment à dormir à leur aise... Remue-toi donc ! Vite, de l'eau ! c'est de l'eau d'abord qu'il me faut ! Elle apporte le savon !... Donne tout de même. Ne verse pas tant d'eau, fille sans mesure ! Malheureuse ! n'as-tu pas inondé ma tunique ?... Assez ! Me voilà lavée comme il a plu aux dieux !...

GORGÔ

Praxinoa, cette robe flottante, agrafée sur l'épaule, te va tout à fait bien. Dis moi à quel prix te revient l'étoffe ?

PRAXINOA

Ne m'y fais point penser, Gorgô ! Plus de

deux mines d'argent fin! Et quant à la façon, j'ai cru y laisser la vie!

GORGO

Mais elle est à la fantaisie...

PRAXINOA

Tu peux le dire! *A la servante.* Apporte-moi mon manteau et arrange convenablement mon chapeau. Toi, je ne t'emmène pas, mon enfant! Hou, hou, le cheval mord! Pleure, tant que tu voudras; je ne tiens pas à te voir boiteux. Partons! *A la bonne.* Phrygia, prends l'enfant et amuse-le. Fais rentrer la chienne, ferme la porte de la cour.

Quel naturel, et quelle vivacité! Il faut les suivre, les commères, dans la rue bondée de monde, interpellant les butors, interpellées par les étrangers que leur babil fatigue, repoussant de la main avec des cris les croupes des chevaux des gardes municipaux: c'est une vraie scène de Quatorze Juillet, il y a deux mille ans bien passés.

Voulez-vous un réalisme plus brutal, plus populaire? Entrez dans cette cabane de pêcheurs; M. Barbier traduit ainsi ce passage de l'idylle 21:

Deux pêcheurs dormaient ensemble, deux vieillards: ils avaient étendu de la mousse sèche dans leur hutte d'osier et s'étaient jetés sur ce lit de feuillage. Près d'eux étaient épars les instruments familiers à leurs mains: les petits paniers, les roseaux, les hameçons, les appâts couverts d'algues, les lignes, et les nasses et les casiers, faits de jonc, les cordages, les rames, et, sur ses étais, une vieille chaloupe. Sous leur tête, une petite vareuse, un manteau sur leur corps. C'étaient là toutes leurs ressources, c'était leur richesse; ils n'avaient point de clef, point de porte, point de chien: tout cela leur semblait superflu, car leur pauvreté les protégeait. Pas de voisin non plus; la mer seule, pressant leur cabane, venait mourir doucement à ses pieds.

Le texte a une précision de détail qui devait séduire un autre poète réaliste, Richepin, dont je trouve cette poésie au moins curieuse dans son volume *la Mer*:

ÉTUDE MODERNE D'APRÈS L'ANTIQUE

L'Antique, disais-tu, peuh! c'est froid comme glace.
On le respecte pour l'avoir appris en classe.
Mais c'est un préjugé, sois-en bien convaincu,
Jamais rien de précis, de réel, de vécu.
Il nous faut du détail, et point de rhétorique.
Tes anciens... — Mon ami, tu n'es qu'une bourrique!

... Sous une hutte au toit de joncs entrelacés,
Aux parois de feuillage, ensemble et harassés,
Dormaient deux vieux pêcheurs sur un lit d'algue sèche.
A côté d'eux gisaient leurs instruments de pêche,
Petits paniers, roseaux, lignes, forts hameçons,
Appâts que le fucus doit cacher aux poissons,
Verveux, nasses d'osier au fond en labyrinthe,
Deux rames, de leurs doigts calleux gardant l'empreinte,
Puis une barque usée, à plat sur des rouleaux.
Leurs hardes avec leur bonnet de matelots.
Une natte, et voilà le chevet de leur tête.
C'est de ce pauvre peu que leur fortune est faite.
C'est là tout l'attirail des pêcheurs, tout leur bien,
Rien de plus. Et leur seuil n'a ni porte ni chien.
A quoi bon? C'eût été de la peine perdue.
Pas de voisins! Partout, autour d'eux, l'étendue.
La hutte est toute seule et la mer à côté.
Et ce qui les gardait, c'était leur pauvreté.

Hein! qu'en dis-tu? Comment trouves-tu la peinture?
Voyons, est-ce précis, réel, vécu, nature,
Détails sans rhétorique et mots sans tralala?
Franchement, fait-on mieux aujourd'hui que cela?
Or, sauf un trait, l'étude est mot à mot transcrite,
Idylle vingt et un, de l'aïeul Théocrite.

Virgile, celui des *Bucoliques*, fut véritablement l'élève de ce romantique paysagiste.

La période alexandrine a vu naître le sentiment de la nature, et on se l'explique.

Le polythéisme mourait, et avec lui s'évanouissaient toutes ces formes gracieuses qui jusque-là avaient masqué aux yeux le monde vrai. La nature, dans le paganisme, était comme un théâtre où les nombreux personnages empêchaient de voir le décor. Mais quand s'affaiblit la foi aux dieux de l'Olympe, l'incrédulité mit en fuite les dryades, les naïades, les tritons, les nymphes, et il ne resta plus que la réalité, des sources, des arbres, des forêts, la mer. Dès lors, les savants et les poètes changèrent l'objet de leurs spéculations; la philosophie conçut des idées nouvelles sur l'essence des choses; le poète admira la nature pour elle-même, et le berger de Théocrite souhaita de passer sa vie en chantant et en regardant la mer sicilienne.

Une autre cause a été justement déduite par Nageotte quand il écrivait:

A partir d'Alexandre, de grandes villes se bâtissent comme nos capitales modernes: dans l'enceinte de ces murs immenses, et dans ces rues qui ne finissent pas, commence une vie agitée, poussiéreuse. C'est alors qu'on sent le prix de cette verdure, de ces eaux murmurantes et fraîches, de cet horizon bleu gracieusement encadré de collines harmonieuses où jouent à l'aise la lumière, l'air, la vie.

De là ces tableaux champêtres qu'on retrouve toujours à toutes les époques artificielles, parce qu'ils en sont le contraste et le complément nécessaires.

Théocrite a créé le genre bucolique. Il lui a suffi d'aller aux champs, d'écouter les bergers, de noter leurs chansons — ces chansons qu'ils modulaient en parcourant les rues des villages et en faisant la quête; et alors les villageois se réunissaient, et souvent deux bergers se rencontrant se défiaient, et ils alternaient leurs couplets jusqu'à ce qu'un d'eux s'avouât vaincu.

C'est ce genre populaire que Théocrite a adopté et exploité en le rendant littéraire. Il a poli et embelli les propos des étables, les dialogues des pastoureaux, dont l'écho n'est pas perdu et se retrouve encore dans les scènes villageoises fréquentes parmi les villages des Apennins : deux jeunes gars, munis d'une guitare, se provoquent, et chacun chante sur un air connu un couplet qu'il improvise, aux applaudissements de la galerie.

Théocrite a excellé dans ces dialogues des boucoliastes, dans ces chants de chevriers à l'ombre des grands arbres, sur les bords d'une eau murmurante, et le prix proposé est un chevreau, une flûte, ou une coupe de bois ciselé dont la seule description ouvre l'horizon vers des paysages ravissants.

En outre, je te donnerai cette coupe profonde en bois de lierre, enduite de cire parfumée et pourvue de deux anses : récemment fabriquée, elle fleure encore, comme sous le burin. Autour de ses bords serpente, tout en haut, un lierre, un lierre entremêlé d'immortelles, sous lequel une ronce, orgueilleuse de son fruit jaune comme le safran, déroule ses spirales.

Au-dessous est sculptée une femme, parée d'un péplum et d'un bandeau : on croirait le chef-d'œuvre d'un dieu. Près d'elle, des hommes à la belle chevelure échangent tour à tour, en se la disputant, des paroles amères; mais leur passion ne touche point son cœur. Tantôt elle regarde l'un en riant, et tantôt c'est vers l'autre qu'elle laisse aller son attention. Et eux, les yeux gonflés par l'amour, se prodiguent en efforts inutiles.

On y voit encore un vieux pêcheur sur une roche raboteuse. Le vieillard traine à la hâte un grand filet ; il va le lancer, et son aspect est celui d'un homme qui fait de grands efforts. Vous diriez qu'il s'emploie à la pêche de toute la force de ses membres, tellement s'enflent les muscles de son cou. Quoiqu'il soit vieux, sa vigueur est digne de la jeunesse.

A une faible distance du vieux marin se trouve une vigne dont les rameaux plient sous le poids des grappes violettes. Un petit garçon la garde, assis près de la clôture d'épines. Non loin de lui sont deux renards : l'un s'avance le long des ceps et ravage le raisin ; l'autre tend à la besace de toute sa ruse, et il se promet bien de ne pas quitter l'enfant avant de lui avoir enlevé tout son déjeuner. Mais celui-ci, avec des tiges d'asphodèle, tresse une belle cage à sauterelles, qu'il consolide avec du jonc, sans nul souci de sa besace ni des raisins, tant ses travaux de vannerie lui plaisent !

Enfin, tout autour de la coupe, la flexible acanthe serpente gracieusement.

Cette page est un pur chef-d'œuvre.

Tandis qu'Apollonius de Rhodes, le poète des *Argonautiques*, faisait voyager son héros par les mers lointaines, Théocrite, moins ambitieux, regardait et aimait la campagne, et peignait ses petits tableaux rustiques avec art et émotion. Pour lui, selon la définition d'Amiel, un paysage est un état d'âme, en même temps qu'un spectacle enchanteur.

Il n'a pas moins connu l'âme que le monde extérieur, et il sait exprimer toutes les gammes du sentiment à tous les degrés de la société, chez les humbles ou chez les grands : car il était poète de cour aux gages de Hiéron de Syracuse. Quand il chante les Dioscures, les Bacchantes, Hylas ou Héraklès au lion, il atteint assez haut pour qu'on sente passer le souffle d'Homère et de Pindare. Sainte-Beuve pouvait dire qu'il avait toutes les cordes.

Il a de quoi plaire à notre époque par sa grâce délicate, faite pour enchanter les amis de Marivaux et de Watteau, par son génie précis et pittoresque, par la modestie même de son ambition, qui n'aborde pas des œuvres de longue haleine et se plait aux menus sujets qui sont de mode de nos jours, où le souffle est plus court. La forme et l'expression sont charmantes, et de relire Théocrite dans cette traduction on se rend à l'avis d'un de ses derniers historiens, Jules Girard : Théocrite n'est pas un des premiers poètes de la décadence, il est le dernier des classiques.

L'amour l'a gracieusement inspiré, et on a rarement mis plus de délicatesse charmante que dans l'idylle où Daphnis et Dametas chantent de concert les agaceries de la nymphe Galatée autour de Polyphème. Dans *le Cyclope*, dans *la Magicienne*, c'est l'amour encore, mais triste, malheureux, orageux. Il n'est pas jusqu'à la paix sereine du foyer, la poésie du ménage, que Théocrite n'ait délicieusement célébrée dans *la Quenouille*, que Louis XIV avait notée sur son exemplaire comme un modèle de pureté et d'amour chaste.

M. Barbier n'a pas fait, somme toute, œuvre inutile.

A la fin du volume, cent vingt pages de notes constituent un véritable lexique raisonné de la mythologie, de l'histoire et de la géographie ancienne qu'il est urgent de connaître pour comprendre certains passages. Ajoutons que l'auteur a fait précéder son ouvrage d'un Manuel du traducteur qui expose des idées sages et utiles.

Le livre est précédé d'une bonne et ingénieuse étude ou causerie sur ces idylles, par M. Charles Barbier.

Que de grecs depuis quelques années ! Sophocle, avec *Œdipe roi*, *Antigone*, *Déjanire*; Euripide, avec *Alceste*, sans compter *Lysistrata*, *Aphrodite*, et, dans un autre genre, *les Erynnies*. Qui donc parle de la mort des classiques ? Ne dirait-on pas, au

contraire, en cette fin de siècle, une petite renaissance de l'hellénisme ?

*
* *

Mais vous réclamez du roman après ces sujets sérieux.

Ouvrons, si vous le voulez, par le milieu le nouveau récit de l'inépuisable romancier Louis Enault, *Un drame au Marais*, édité chez Hachette :

Sa tristesse prit bientôt un tel caractère d'acuité intense qu'elle-même en fut effrayée.

— Est ce que je l'aimerais tant que cela ? se demanda-t-elle avec une réelle terreur.

La pensée d'un nouvel amour, quand elle avait tant souffert du premier, ne s'était jamais encore présentée à son esprit depuis qu'elle était mariée, et l'amour en dehors du mariage ne laissait point que de la jeter dans un trouble profond. Ajoutez que, dans le cas présent, le malheur d'aimer s'aggravait encore du malheur de n'être pas aimée.

Ce fut là, pour elle, l'instant suprême d'une crise pendant laquelle la femme abandonnée connut toutes les amertumes de la vie. Elle les dévora sans se plaindre — elle était de celles qui ne se plaignent jamais — mais elle n'en souffrit pas moins.

Primerose, le premier, eut la conscience de ce qui se passait en elle : mais il était trop discret pour y faire la plus légère allusion. M. Des Rameaux s'aperçut bien aussi d'un changement trop significatif pour qu'il ne s'en effrayât point. Mais ces deux êtres, à qui elle était si chère, crurent, sans pour cela s'être donné le mot, qu'ils devaient la laisser livrée à elle-même. Les âmes délicates craignent toujours de sembler importunes.

Seul, le mari ne vit rien.

Vous voilà bien *in medias res* et en plein sujet.

Cette femme triste ? C'est la belle Mme Esther Hirel, l'active épouse du fondeur en bronze Hirel, mariée sans amour après un amour contrarié, honnête femme de la classe commerçante, dont un noble et galant seigneur, M. Hector Morgan de Clamorgan, fait l'assaut, multipliant ses visites au magasin des bronzes, et entrant peu à peu dans l'intimité du ménage Hirel que cette accointance flatte.

C'est un séducteur, et la tristesse d'Esther vient de ce qu'elle se sent peu à peu gagnée, et qu'elle est honnête, et qu'elle adore sa fille. Quant à son mari, Hirel, il a une liaison en dehors de son ménage.

Primerose ? c'est le caissier dévoué, qui est amoureux de sa patronne, et qui n'a jamais osé le lui dire.

M. Des Rameaux est un ami de la maison, un autre adorateur perpétuel.

Que sort-il de là ?

Esther, habilement assiégée, capitule, cède et commet la faute.

Mais, un jour, un journal lui apprend que son amant est grièvement blessé en duel. Elle court à son domicile, où jamais il ne l'a fait venir. Son amant est mort, et elle trouve devant le cadavre une autre maîtresse, une rivale, installée comme chez elle.

Déçue et blessée autant dans son orgueil que dans son amour, Esther va se noyer. Elle est arrêtée par son caissier qui la guettait et l'a suivie.

— Pourquoi êtes-vous là ? lui dit-elle.

Troublé, il ose enfin lui avouer qu'il l'aime. Elle l'écoute avec indifférence. Un matin, l'amoureux caissier se tue.

Esther continue sa vie morne et triste entre les êtres qui survivent à ce drame : son mari infidèle, sa fille et le vieil ami de la maison.

Le récit est simple ; il est une excellente étude de caractères : le séducteur Hector, l'amoureux silencieux Primerose, caissier, la femme honnête qui lutte, puis est vaincue, tous ces types ont leur relief bien accusé, et la part de la psychologie n'y est pas négligée. La séduction d'Esther est une minutieuse et perspicace peinture de genre. On reconnait toujours la main qui crayonna

Les amours de Nadèje et l'âme de Stella.

*
* *

Nous signalons seulement, pour y revenir plus tard par une étude d'ensemble, la nouvelle traduction littérale des *Mille et une nuits*, par le Dr J.-C. Mardrus, à la *Librairie d'éditions de la Revue Blanche*. Cette traduction comportera seize volumes, dont deux seulement ont paru. En attendant les autres, disons déjà que cette translation fidèle est curieuse, plus documentaire que la fameuse traduction de Galland. Celle-ci était plus lointaine et moins serrée, mais elle demeure un chef-d'œuvre de style. Comment en serait-il autrement ? Elle avait été revue par Le Sage, l'auteur de *Gil Blas*, traducteur des *Mille et un jours*. Le Dr Mardrus a entrepris une œuvre considérable, qui nous sera l'occasion quelque jour d'une étude sur ce livre éblouissant, dont Stendhal disait qu'il souhaitait de l'oublier, pour le relire chaque année avec un nouveau plaisir.

Léo Claretie.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Les moyens dont nous disposons pour l'éclairage se sont beaucoup perfectionnés depuis quelques années, et cependant il reste encore beaucoup à faire, surtout au point de vue de l'éclairage domestique, dans les endroits éloignés de toute production de gaz ou d'électricité. On a pensé un moment que l'acétylène répondait à ce besoin; mais quelques inconvénients, tels que la mauvaise odeur résultant des manipulations, la difficulté de conservation du carbure, ont limité jusqu'à présent l'emploi de ce mode d'éclairage dans les usages domestiques; les lampes à pétrole et à essence de pétrole trônent encore en maîtresses dans la plupart des ménages. L'essence est souvent accusée de méfaits qui la font rejeter; on n'a pas tout à fait tort, car elle est fort dangereuse et a souvent donné lieu à des accidents graves dus à son extrême facilité d'inflammabilité; tandis que le pétrole est absolument sans danger, à ce point qu'on peut éteindre une allumette en la plongeant tout allumée dans le vase qui le contient. Mais l'essence va peut-être pouvoir prendre une place importante dans les usages domestiques avec le nouvel appareil que son inventeur, M. Bouchaud, a nommé la « fontaine à gaz » (fig. 1). C'est un bidon B en fer-blanc contenant une matière poreuse disposée par petits cubes de telle façon qu'il y ait entre chacun un certain espace; l'essence versée dans ce bidon est complètement absorbée, on reverse l'excédent s'il y en a. Jusque-là, rien de bien nouveau, presque toutes les lampes à essence sont munies d'un absorbant et n'ont pas de liquide libre; mais où la chose devient intéressante, c'est que le bidon devient fontaine et laisse écouler un gaz jouissant des mêmes propriétés pour le chauffage et l'éclairage que le gaz de houille ordinaire. Les espaces libres, ménagés entre les cubes absorbants, ont laissé place à l'air qui, avec les vapeurs émises par l'essence, donne l'air carburé, si employé aujourd'hui par l'automobilisme. Cet air carburé est plus lourd que l'air pur, et c'est là tout le secret de la « fontaine »; il peut se siphonner comme un liquide. Une prise d'air A est ménagée à la partie supérieure du bidon; la petite branche T d'un siphon plonge jusqu'au fond et l'autre branche D se prolonge *plus bas* que ce fond au moyen d'un caoutchouc jusqu'à l'appareil de consommation, qui peut être un bec d'éclairage, un réchaud de cuisine ou un poêle de chauffage, pourvu que ces appareils soient munis de brûleurs spécialement faits en vue de la combustion de l'air carburé. Toute manipulation d'essence peut ainsi être évitée si le consommateur se procure le bidon tout prêt à fonctionner; dans cet état, il est inoffensif : une allumette enflammée peut y être introduite sans déterminer d'explosion, parce que l'intérieur du bidon est saturé de vapeurs lourdes.

En ce qui concerne la force motrice, le



Fig. 1. — Fontaine à gaz.

B, bidon contenant une matière poreuse disposée par petits cubes avec intervalle d'air; A. prise d'air à la partie supérieure; T, petite branche du siphon; D, grande branche du siphon allant au brûleur. Le gaz plus lourd que l'air est siphonné comme un liquide.

bidon offre aussi un avantage, pour l'automobilisme surtout, en supprimant le liquide d'une part et le carburateur de l'autre. Ici, comme l'entrainement d'air se fait par l'aspiration produite par le piston du moteur, il n'est pas nécessaire qu'il y ait siphonnement et le bidon peut être placé à un endroit quelconque de la voiture. Le nouveau mode d'emploi de l'essence devra trouver sa place dans les maisons de campagne et dans tous les endroits où l'on voudra profiter des avantages du gaz, bien qu'on soit loin de toute usine de production. On devra, dans tous les cas, se souvenir que, le gaz carburé étant plus lourd que l'air, c'est en dessous et non pas en

dessus des becs qu'il faut présenter l'allumette; ce point est important à retenir, car il peut arriver qu'après avoir présenté vainement pendant un instant l'allumette au-dessus d'un bec d'éclairage placé sur une table, on jette celle-ci. Or le gaz s'est écoulé et s'est répandu en nappe sur la table, il pourrait alors s'enflammer au contact des débris de l'allumette et brûler ou tout au moins roussir les objets voisins. Cette propriété d'être plus lourd que l'air donne ici un peu d'infériorité à ce gaz, mais il prend sa revanche d'un autre côté, car, si une fuite se produit, le mélange avec l'air de la pièce ne se fait que difficilement et les proportions nécessaires pour produire une explosion ne sont pas atteintes.

* * *

Les fleuves qui sont ouverts à la navigation pour les bateaux de fort tonnage ne peuvent être traversés par des ponts ordinaires, car il faut que les mâts des voiliers puissent passer sans encombre.

Dans les villes situées non loin de l'embouchure, l'industrie et le commerce se développent vite, en raison même des facilités de transport que leur offre le fleuve. Aussi les deux rives forment-elles des agglomérations importantes qu'il faut pouvoir faire communiquer entre elles. Souvent, comme à Bordeaux, Rouen, les gros navires s'arrêtent là et on peut faire un pont ordinaire; mais quand, comme cela s'est présenté à Rouen, on reconnait qu'il faut augmenter les moyens de communication en aval, il faut trouver autre chose. Les ponts-levis et les ponts tournants ont été souvent employés en pareil cas; il y en a de superbes, comme à Brest, par exemple; mais ce sont des ouvrages très coûteux. A Saint-Malo, on a trouvé une autre solution: c'est le pont roulant dont nous avons déjà parlé ici. On se souvient qu'il comporte une plate-forme montée sur un échafaudage muni de roues qui suivent des rails placés au fond de l'eau. A Rouen, c'est un peu la même chose, en sens inverse: c'est le pont volant. La plate-forme qui transporte les voyageurs de toutes sortes: piétons, chevaux, voitures, bestiaux, etc., d'une rive à l'autre, est suspendue par trente câbles au tablier d'un pont métallique situé à 50 mètres au-dessus du niveau de l'eau (fig. 2). Ce tablier n'est pas accessible au public; il est supporté par deux pylones en charpente d'acier placés de chaque côté de la rive et ayant près de 70 mètres de haut. Il porte des rails sur lesquels roule un chariot muni de galets et auquel sont rattachés tous les câbles de suspension.

La plate-forme destinée aux passagers a 11 mètres sur 13 mètres et pèse, avec ses câbles et son chariot, environ 40 000 kilogrammes. Pour éviter qu'un tel poids ne fasse céder les pylones, ceux-ci sont retenus à l'arrière par des câbles en acier fixés à des massifs de maçonnerie.

Le mouvement est donné au chariot au moyen d'un moteur électrique qui est commandé depuis la plate-forme, de façon à ce que le mécanicien puisse bien voir le moment de l'embarquement et du débarquement.

C'est le premier ouvrage de ce genre qui se fait en France, et le constructeur, M. Arnodin de Châteauneuf, est arrivé à l'établir dans des conditions assez économiques pour donner satisfaction à la

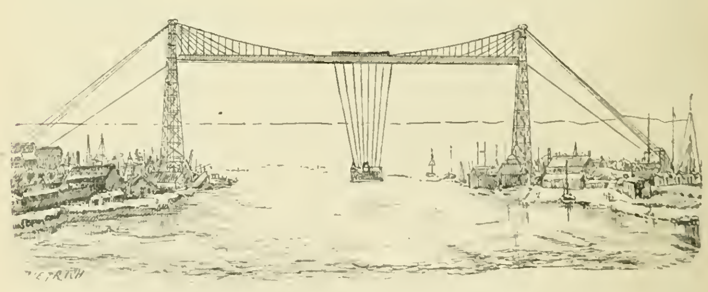


Fig. 2. — Pont transbordeur de Rouen.

La plate-forme où prennent place les passagers est suspendue par 30 câbles à une passerelle située à 50 mètres au-dessus de la Seine. Un chariot auquel sont attachés les câbles se déplace en suivant des rails placés sur la passerelle; il est mû par un moteur électrique commandé depuis la plate-forme.

chambre de commerce de Rouen, qui en a pris l'initiative.

* * *

On peut avoir l'hydrogène à l'état solide, c'est maintenant un fait acquis, bien que cependant il ait été seulement aperçu et qu'on ne l'ait pas touché du doigt. C'est M. Dewar, le physicien anglais bien connu, qui vient d'arriver à ce résultat, qu'il

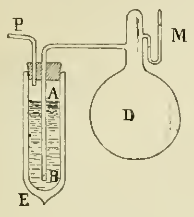


Fig. 3. — Solidification de l'hydrogène.

D, ballon d'environ un litre hermétiquement clos et contenant de l'hydrogène; M, manomètre; A B, tube fermé en B et communiquant au ballon; E, éprouvette contenant de l'hydrogène liquide et reliée par le tube P à une machine pneumatique. L'hydrogène à l'état solide en très petite quantité se forme à l'extrémité inférieure du tube A B.

poursuit, il est vrai, depuis deux ans dans un laboratoire spécialement installé à cet effet. Ses premiers essais furent faits en partant de l'hydrogène liquide; mais il ne réussit pas et en arriva à partir directement du gaz. Celui-ci, à l'état pur et sec, est contenu (fig. 3) dans un ballon D d'une contenance d'environ un litre hermétiquement clos; sur le col sont soudés d'une part un petit manomètre M, d'autre part un long tube recourbé AB qui plonge jusqu'au fond d'une éprouvette E à double paroi contenant de l'hydrogène liquide; la double paroi est complètement vide d'air et constitue, comme on sait, le meilleur isolant connu. Nous en avons déjà parlé à propos de l'air liquide. L'éprouvette étant bien close et reliée par un tube P à une pompe, on fit rapidement évaporer l'hydrogène liquide; l'abaissement de température produisit son effet complet sur le tube intérieur et on ne tarda pas à voir de l'hydrogène liquide s'accumuler en B. Mais au bout d'un moment, l'hydrogène liquide restant encore autour du tube se transforma tout à coup en une masse blanche ressemblant à de l'écume solide et remplissant presque tout l'espace annulaire; était-ce là l'hydrogène liquide? M. Dewar pensa qu'il y avait peut-être mélange avec de l'air qui pouvait passer par les joints du bouchon de l'éprouvette; mais dans le tube intérieur il était sûr de n'avoir que de l'hydrogène pur; seulement la masse blanchâtre en question qui l'entourait complètement empêchait de rien voir. Pour qu'on pût se rendre compte si le liquide qu'on y avait vu un instant auparavant s'était solidifié, on retourna complètement tout l'appareil : on ne vit aucun liquide s'écouler le long des parois du tube AB, et on en conclut que l'hydrogène s'était solidifié; du reste, en plaçant une forte lumière sur le côté de l'éprouvette à un moment où la mousse était moins opaque, on put apercevoir en B, au fond du tube, une matière ayant l'aspect de glace transparente qui ne pouvait être que de l'hydrogène solide. C'est évidemment trop peu pour qu'on puisse se livrer à une étude de ses propriétés sous cette nouvelle forme, et nous sommes probablement encore éloignés du jour où les aéronautes emporteront une provision de gaz comprimé sous forme de briquettes; mais le résultat acquis n'en est pas moins des plus importants; en science comme ailleurs, le premier pas est le plus difficile à franchir.

* * *

Il suffirait de regarder une chaussure ayant été portée quelque temps pour s'apercevoir que, dans la marche, le talon joue un rôle des plus importants. On se rend parfaitement compte par soi-même que le choc du talon sur le sol est toujours plus violent que celui produit par le reste du pied, puisque, quand on veut faire le moins de bruit possible, on a soin de marcher sur la pointe; de nombreuses études ont été faites, du reste, sur le mécanisme de la marche, et la chronophotographie a, dans ces dernières années, apporté sur le sujet des documents fort précis. Le corps, un instant en équilibre instable sur une jambe, tombe de tout son poids sur le talon, que dame nature a garni en conséquence d'un matelas destiné à amortir le choc. C'est cet ébranlement répercuté dans tout le corps qui, répété environ 1 200 fois par kilomètre, devient l'une des causes principales de la fatigue. Il y a quelques années, un médecin-major de l'armée, M. le docteur Colin, a pensé qu'il pourrait amortir ce choc et, par suite, réduire la fatigue en rendant le talon élastique; à cet effet, il fit fabriquer différents modèles, dont un fut mis à l'essai dans quelques régiments d'infanterie en 1891. Le talon en cuir du brodequin avait été évidé, et l'on y avait logé un bloc de caoutchouc; les résultats ne furent pas très satisfaisants, ce qui tient probablement à un défaut dans le mode de construction : quelques hommes furent blessés à l'endroit où le caoutchouc

se raccordait avec le reste de la semelle; en outre, le cuir formant la partie extérieure du talon n'avait plus assez d'épaisseur et s'usait trop vite. Les essais individuels suivis avec soin avaient cependant prouvé qu'il y a quelque chose à faire dans cet ordre d'idées.

La *Revue du Touring Club de France* a

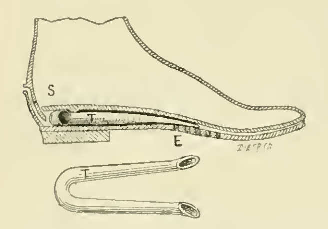


Fig. 4. — Chaussure avec système d'aération.

S, semelle; T, tube en gomme faisant l'office du soufflet et prenant l'air par des ouvertures E percées dans la semelle.

récemment remis la question à l'ordre du jour, et signalait, à ce propos, d'après la *Revue militaire suisse,* une curieuse chaussure imaginée par M. H. del Pablo. Sous la semelle S, vers le talon (fig. 4), on a placé un tube T en gomme ayant la forme d'un fer à cheval, il a des ouvertures qui correspondent à des trous percés dans la semelle; pendant la marche, le tube est écrasé au moment où le pied pose à terre, puis reprend sa forme quand il est en l'air; il en résulte un mouvement de soufflet qui fait circuler l'air dans l'intérieur de la chaussure et empêche le pied de s'échauffer. Il nous semble, cependant, que la boue et même la simple poussière doivent rapidement obstruer le tube soufflet, qui ne jouerait plus alors que le rôle de tampon élastique amortisseur du choc; le capitaine Pellerano, qui a essayé à pied et à cheval des bottes de ce système, dit que, sur un terrain raboteux, il ne sentait pas les aspérités qui font tant souffrir quand on marche après une chevauchée un peu longue et que, d'autre part, étant à cheval, il ne ressentait pas les secousses de l'étrier. La question de la chaussure à talon souple n'est pas résolue; elle mérite cependant d'attirer l'attention et il y a quelque chose à faire dans cette voie; il est reconnu depuis longtemps que l'armée qui a une bonne chaussure a une supériorité incontestable; mais, si le problème est simple à poser, il est évident, comme on voit par les essais très sérieux qui ont été faits jusqu'à présent, qu'il n'est pas très facile à résoudre. Cela n'est pas une raison pour décourager les chercheurs.



Au mois de février dernier, un banquet a eu lieu dans des conditions peu ordinaires, par un froid de 45 degrés au-dessous de zéro, au sommet de la White-Pass. Ce mot rappellera peut-être à nos lecteurs ce que nous leur avons dit des mines d'or découvertes il y a environ trois ans au nord de l'Alaska, l'une des contrées les plus inhospitalières du globe.

La route fut bientôt sillonnée de nombreux cadavres; mais l'or était en telle abondance, si facile à extraire, que rien ne rebuta les pionniers, et peu à peu l'exploitation s'établissait. La nécessité d'un moyen de transport se faisait de plus en plus sentir, mais bien des ingénieurs reculèrent devant les difficultés d'établissement d'un chemin de fer. L'un d'eux cependant, M. Hawkins, eut l'audace de l'entreprendre; deux mille ouvriers réussirent sous sa direction à établir une voie ferrée de 32 kilomètres entre le port le plus proche et le sommet de la White-Pass (fig. 5) au milieu des glaces, des neiges, des rocs et des chutes d'eau, en s'élevant à une hauteur de plus de 800 mètres, sans cependant dépasser 4 centimètres par mètre pour les plus fortes rampes. Cette partie est aujourd'hui en exploitation et 6 kilomètres sont déjà faits au delà; le reste présentera moins de difficultés.



Fig. 5. — Chemin de fer du Klondyke.

La partie aujourd'hui terminée a 32 kilomètres en exploitation; elle traverse la plus mauvaise partie de la route des mines d'or.

On est saisi d'admiration devant l'énergie qu'il a fallu déployer pour mener à bien, en aussi peu de temps, une œuvre aussi considérable.

*
* *

Le moyen le plus employé dans les constructions pour passer d'un étage à un autre est sans contredit l'escalier; on peut même dire que c'est le seul employé en dehors de l'ascenseur, qui prend tous les jours un peu plus d'extension.

Quand il s'agit des allées et venues de la vie ordinaire, c'est parfaitement rationnel; mais, quand il faut prévoir une évacuation rapide, comme en cas d'incendie par exemple, on admettra bien qu'on peut trouver mieux que ce qui a été imaginé pour la plupart des théâtres, où l'on a multiplié les escaliers, qui sont souvent à l'état d'échelles. Il est probable que, dans l'affolement du désastre, beaucoup trouveraient plus simple de sauter dans la rue que d'essayer de faire de la gymnastique sur les appareils mis à leur disposition. Il est de fait que le saut, la chute sont les moyens qui viennent tout de suite à l'idée pour une fuite rapide. Ces moyens s'imposent à tel point qu'on ne réfléchit pas qu'ils sont impraticables, presque sûrement mortels; mais ils ne s'en imposent pas moins chez beaucoup de personnes, on en a de nombreux exemples dans tous les grands incendies. On a pensé déjà à faciliter la chute, à la rendre inoffensive, et les pompiers ont été munis de longues manches de toile avec lesquelles ils peuvent former un plan incliné entre les étages supérieurs et la rue; mais encore faut-il pouvoir accrocher solidement la partie supérieure de ce conduit. Un architecte américain a pensé qu'il serait plus prudent d'établir le plan incliné d'avance, faisant corps avec l'immeuble; c'est en somme un escalier qui n'aurait pas de marches. Afin de prendre le moins de place possible, il a adopté la forme tourelle placée extérieurement à la construction (fig. 6). C'est ce qui se fait sous une forme plus artistique dans bien des monuments, où l'escalier en spirale, ainsi placé, devient un motif d'ornement.

Dans l'école de Louisville, où fut fait cet essai, on n'a pas visé à l'élégance, mais seulement à l'utilité. La tour est en tôle et communique avec chaque étage par un couloir d'accès muni d'une porte battante. Le plan incliné, en forme de spirale, est constitué par une sorte de gouttière en acier poli. La position la plus favorable à prendre est de se mettre assis et de se laisser aller; c'est du reste ce qu'on ferait instinctivement.

Les expériences ont été faites avec cent trente-cinq enfants, qui ont pu ainsi évacuer les différents étages en une minute! Ils arrivent en bas un peu pêle-mêle, mais sans la moindre contusion; il y avait même parmi eux un jeune estropié ne marchant qu'avec des béquilles. Il nous semble intéressant de signaler ce moyen de sauvetage, qui pourrait être essayé chez nous. Nous ne serions pas étonné, dans un autre ordre d'idées, de le voir figurer un jour parmi les amusements à la mode dans nos grandes foires des environs de Paris.

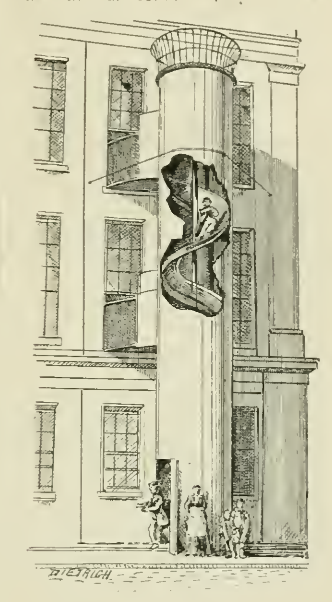


Fig. 6. — Tourelle de sauvetage.

Sorte d'escalier en forme de vis dans lequel les marches auraient été enlevées. L'évacuation des étages peut se faire très rapidement par glissade.

G. Mareschal.

Les renseignements de cet article sont donnés au point de vue scientifique et en dehors de toute réclame. Aussi il ne sera pas répondu aux demandes d'adresses ou de renseignements commerciaux.

CHRONIQUE THÉATRALE

Les théâtres viennent de rallumer leurs quinquets. La saison recommence avec son défilé de reprises perdues, de pièces et de morceaux. J'ai dit déjà, ici même, que, contrairement à l'opinion généralement admise, je pense que l'an 1900 sera une saison morte.

Il ne faut pas nous attendre à des manifestations dramatiques extraordinaires. On gagnera cahin-caha le mois de mai, avec des essais, des retapages, et puis « vogue la galère », sitôt le premier zim-boum-boum! de la fête, il n'y en aura plus que pour le Topinambour frais débarqué de l'Agence Cook.

Enfin, prenons le mal en patience, puisque rien ne le peut empêcher... et commençons à passer en revue les théâtres qui, dès la première semaine d'octobre, ont tous rouvert leurs portes.

***

Comédie-Française. — Reprise de *Maître Guérin*, pièce en 5 actes, en prose, d'Emile Augier.

Ce n'est pas, j'imagine, pour ajouter quoi que ce soit à la gloire d'Emile Augier que la Comédie-Française a remis à la scène cette comédie, soi-disant audacieuse et d'un réalisme cruel. Pauvre M. Augier, je voudrais bien connaître les réflexions que, du haut du ciel où certainement cet honnête homme réside, il a dû faire, en voyant s'agiter les pantins qu'il avait cru construire à l'image des hommes... C'est d'une fausseté réjouissante, et l'on demeure stupéfait en constatant le chemin parcouru depuis quinze ans sur le chemin de la vérité théâtrale... Les fantoches comme Maître Guérin, comme Desroncerets, Cécile Lecoutellier, Arthur, Francine, peuvent encore, je ne le nie pas, émouvoir quelques âmes sensibles, respectueuses des étiquettes et n'admettant pas que M. Emile Augier ait pu écrire autre chose que des chefs-d'œuvre; mais ceux-là même qui s'inclinent devant l'autorité de la signature, se gendarmeraient si un auteur nouveau leur présentait cette amusette... Les ficelles dramatiques n'ont certainement pas complètement disparu et il est présumable qu'on ne pourra jamais les supprimer, mais du moins ont-elles considérablement diminué de grosseur, et le répertoire d'il y a vingt-cinq ou trente ans, surtout celui qui prétend tracer de la vie un tableau réel, est, à de très rares exceptions près, devenu complètement impossible.

Maître Guérin est du nombre : je ne sais même s'il n'est pas au premier rang.

Les caractères y sont par trop conventionnels, et nous ne pouvons plus admettre, dans une œuvre sérieuse, j'entends, ce parti pris d'auteur de nous montrer des bonshommes sympathiques ou antipathiques pour la seule nécessité de faire triompher leur thèse, ou d'arriver coûte que coûte au dénouement fixé d'avance. Ah! parbleu, ça n'est pas très difficile le théâtre, dans ces conditions. Vous placez en présence deux adversaires : dans la bouche de l'un, vous mettez tous les bons arguments; sur les lèvres de l'autre, tous les mauvais, et vous concluez triomphalement en l'honneur du premier!... La belle victoire! Et comme, en vérité, elle était difficile à prévoir... Combien plus chanceux le combat si vous soumettez son issue au heurt seul des passions, si vous subordonnez les incidents et les événements, c'est-à-dire les actes des personnages à cette influence heureuse ou néfaste de leur caractère. Est-ce que, dans la vie, nous dirigeons les événements? Est-ce que nous ne les subissons pas, bornant notre ambition à essayer de les dominer, à les combattre, ou tout au moins à les tourner quand ils nous sont par trop contraires?... Jamais cette loi, inéluctable, cependant, n'a été moins observée que dans *Maître Guérin*. Tous ces braves gens entrent, sortent, paraissent, disparaissent au moment précis où l'on a besoin d'eux : c'est mathématique, régulier comme les oscillations du pendule. Tic! c'est Cécile! Tac! voici Arthur! Toc! bonjour monsieur Guérin! Toc! salut, douce Francine! Coucou! Ah! voici M. Desroncerets! Cric! voilà la bonne maman Guérin! Crac! ta-ra-ta-ta-ta!... C'est le colonel!... Un simple déclic et, à la façon des boîtes à musique, tout cela tourne, pirouette, fait des grâces, chante son petit air, sourit, salue et sort... puis rentre et recommence jusqu'à l'accord final.

Eh bien, voyez, malgré tout, l'importance d'une bonne distribution. Grâce à son interprétation excellente de tout point, *Maître Guérin* a encore fait illusion. Tout l'honneur d'un pareil résultat revient certes à Mmes Baretta, Marie-Louise Marsy et Thérèse Kolb, ainsi qu'à MM. Baillet, Leloir, Albert Lambert et Paul Mounet, qui ont donné presque de la vie à ces marionnettes. Quant à Emile Augier il n'est vraiment pour rien dans le succès de l'aventure... Sa gloire eût gagné à une bonne reprise du *Gendre de M. Poirier*, du *Fils*

de Giboyer, et surtout des *Effrontés*... J'omets exprès dans ses œuvres les pièces à tendances vers l'idéal, comme *l'Aventurière*, par exemple, qui à côté de morceaux d'un poncif bien défraîchi contient des pages superbes.

*
* *

Théatre du Palais-Royal. — *La Mouche*, vaudeville en quatre actes et cinq tableaux, de M. Antony Mars.

Les lecteurs du *Monde Moderne* savent que le mot vaudeville, frappé d'anathème le plus souvent, n'est pas pour m'effrayer et que le genre *bon enfant*, à condition que sa gaieté soit sincère et ne tombe pas dans la charge vulgaire, a toujours trouvé grâce en ces chroniques fort peu didactiques... Aussi est-ce sans répugnance que je l'accole au titre de la pièce de M. Antony Mars, *la Mouche*, par laquelle la nouvelle direction du Palais-Royal a inauguré sa saison... Oui, c'est un vaudeville... sans couplets, mais c'est un vaudeville quand même, et le premier devoir d'un bon vaudeville étant non de faire *penser*, mais de faire *rire*, j'ajouterai que *la Mouche* remplit consciencieusement son rôle. On y rit de bon cœur du commencement à la fin. M. Antony Mars, qui n'en est plus à faire ses preuves, sait toujours fort à propos relever d'une pointe de fine comédie, d'une observation prise sur le vif, ses fantaisies les plus désordonnées. Il n'a pas, cette fois-ci encore, failli à sa manière et, au milieu d'un feu d'artifice de répliques cocasses, on est tout à coup charmé par une scène finement ciselée, par un mot qui résume non seulement une situation, mais un état d'esprit, qui corse et relève ce que le scénario, l'action peut avoir de volontairement incohérent. Même dans la caricature il faut du dessin, même dans le vaudeville il faut de la comédie. C'est par là que Labiche est immortel et et que tels de ses types, de même que ceux de Daumier ou d'Henry Monnier, survivent à l'époque qui les fit naître. Je ne dis pas que M. Antony Mars soit dès maintenant au niveau de Labiche, mais il est juste de reconnaître que toutes ses pièces témoignent d'efforts souvent couronnés d'un légitime succès. Le chef de la sûreté Bricart ; son limier de police Pidoux, « la mouche » ; le couple Pitoizel ; Mme Jupin, la tireuse de cartes ; Mme Bricart et son flirt, le beau lieutenant de Margency, et la cythéréenne Ernesta sont très plaisamment dessinés ; l'habileté de l'auteur les fait évoluer gaiement dans les cinq tableaux de ce bon vaudeville, qui a donné à MM. Boisselot, Ch. Lamy, Raimond, Hamilton, ainsi qu'à Mmes Berthe Legrand, Médal et Grimault, l'occasion de se faire légitimement applaudir.



Vaudeville. — *La Bonne Hôtesse*, comédie en trois actes, de MM. Ambroise Janvier et Marcel Ballot.

On dit quelquefois, non sans une pointe de méchanceté, quand on veut en termes polis constater un échec : c'est l'erreur d'un homme d'esprit !... Les bons amis qui savent lire entre les lignes ne manquent pas de s'esclaffer en disant : « Un tel a fait un four ! »

Eh bien, pour une fois, l'expression sera employée le plus sincèrement et le plus justement du monde, et sans la moindre arrière-pensée mauvaise. Mes amis Ambroise Janvier et Marcel Ballot savent trop bien dans quelle estime toute particulière je tiens leur très réel talent pour se méprendre sur mes intentions. L'opinion des autres importe peu... Oui, *la Bonne Hôtesse* fut une erreur, erreur dans le choix du sujet exclusivement ; mais cette erreur, il fallait, pour la commettre, avoir beaucoup de talent et être de taille à tenter la mise à la scène de sujets de haute comédie. C'est un faux sujet que celui-là, mais il a un mérite, c'est d'être loin de la banalité, et je comprends qu'il ait séduit deux esprits aussi distingués et que ni l'un ni l'autre ne se soient rebutés des difficultés qu'il présentait et dont quelques-unes, malheureusement, étaient insurmontables.

Les auteurs ont voulu nous peindre le monde des salons, non pas celui où l'on se perd en discussions byzantines sur tel problème de philosophie transcendantale et que Pailleron avait si drôlement étudié dans sa comédie célèbre du *Monde où l'on s'ennuie*, mais celui beaucoup moins austère où, sous prétexte d'élucider galamment certaines questions dignes des cours d'amour du bon vieux temps, on se livre en réalité aux douceurs subtiles et raffinées d'un flirt poussé jusqu'à ses plus extrêmes limites. Existe-t-il dans Paris un salon qui soit comparable à celui de la baronne Boislin, la bonne hôtesse de ces amours quintessenciés ? Non, évidemment, et c'est une erreur de supposer que MM. Ambroise Janvier et Marcel Ballot ont voulu décrire celui-ci ou celui-là à l'exclusion de tout autre. Usant d'un droit incontestable, ils ont pris à droite et à gauche tel trait caractéristique, tel aspect de comédie, tel dessous typique, et, de cent éléments divers, ils ont composé un spécimen dans lequel ils ont fait évoluer leurs personnages sous le prétexte que voici.

La baronne Boislin, une mondaine veuve

et très riche,— ce qui met ses actes au-dessus de tout vilain soupçon, — a passé l'âge d'aimer, mais elle a conservé pour l'amour une infinie tendresse. Ne pouvant « danser », elle regarde « danser » les autres. Elle se meut avec délices dans une atmosphère d'amour et prend un plaisir extrême aux duos chuchotés à voix basse dans les petits coins. Pour elle la plus harmonieuse des musiques, c'est la musique des baisers. La peinture en honneur dans cette maison est naturellement celle de Fragonard, et les *Aventures du chevalier de Faublas* y tiennent lieu des quatre Évangiles. Une société étrange se presse aux réceptions diurnes et nocturnes de la baronne. Ce n'est pas le demi-monde, cependant, car on n'y reçoit que des ménages authentiques, et les quelques veuves qui s'y rencontrent sont comme leur hôtesse à l'abri de tout soupçon de vénalité. Ici l'on aime l'amour pour lui-même, avec toutes ses conséquences. En somme, c'est ce que les feuilles appellent un milieu « bien parisien ».

Parmi tous ces personnages se trouve mêlé un jeune ménage d'allures toutes différentes, André Fabert et sa jeune femme Lucienne. André est le type du parfait ingénieur; c'est un brave et honnête garçon, très épris, mais fort peu psychologue, et pas plus décadent que littéraire. Quant à Lucienne, c'est l'honnête jeune femme moderne, ou plutôt c'en est une variété. Elle se laisse volontiers charmer par cette existence aimable, souriante et facile... Pendant cinq ans les affaires de son mari l'ont exilée en province. Aussi cette atmosphère capiteuse si nouvelle la grise-t-elle sans qu'elle s'en doute. Parfois la crudité des propos et la liberté des allures amènent bien sur son front une rougeur passagère, mais elle prend cette gêne pour un reste de provincialisme dont elle s'efforce de se débarrasser au plus vite. Elle ne tarde pas à y réussir, si bien que, retrouvant au nombre des hôtes de la baronne un certain marquis de Soltray qui fut jadis un de ses soupirants, elle entame avec lui un flirt en règle... pour faire comme tout le monde. Il y avait bien eu, au temps où elle était jeune fille, un petit roman ébauché entre les deux jeunes gens; mais Soltray, apprenant que la dot était modeste, s'était vite retiré et n'avait pas tardé à convoler avec une parvenue millionnaire... Il raconte, ou plutôt fait raconter à Lucienne par la complaisante baronne une fable quelconque pour expliquer son mariage. La pauvrette ne demande pas mieux que de croire, et voilà qu'au cours des répétitions d'une comédie de salon dont elle joue à côté de Soltray le rôle principal, elle accorde à son partenaire un rendez-vous décisif... André, lui, naïf ingénieur, a bien senti depuis longtemps que sa femme se détachait de lui peu à peu, il en souffre, mais qu'y faire ? Ses chiffres, ses épures, ses dessins ne lui fournissent aucune arme pour lutter avec avantage. Heureusement Raoul Fabert veille. Raoul est le frère d'André, c'est un attaché d'ambassade, un mondain, un ex-habitué du salon de la baronne, qui en connaît toutes les séductions comme aussi tous les dangers. Il a été autrefois la victime de ces flirts exaspérés et y a laissé douloureusement quelques lambeaux de son cœur. C'est lui qui arrachera le masque de Soltray et qui sauvera Lucienne de la chute définitive, c'est lui encore qui montrera impitoyablement à la bonne hôtesse le mal que ses coupables complaisances et son dilettantisme exagéré peuvent involontairement causer. Lucienne, désabusée, tombe dans les bras de son mari, et la baronne, revenue de ses erreurs, mais fidèle à son culte, jure de consacrer désormais sa vie, puisqu'elle ne peut se rassasier du spectacle de l'amour, à conclure des mariages réguliers avec autant de zèle qu'elle en mettait jadis à former de passagères liaisons.

Voilà la pièce !... Vous voyez qu'elle n'est point banale. J'ajouterai qu'elle est supérieurement écrite, remplie d'esprit et du meilleur, que c'est une œuvre d'un art extrêmement délicat, et qu'elle a trouvé en Mmes Marie Magnier, Thomassin, Suzanne Avril et Cécile Caron, et MM. Félix Huguenet, Grand, Gauthier, pour ne citer que les principaux protagonistes, des interprètes de tout premier ordre... Alors, demanderez-vous, où est donc l'erreur !... L'erreur est dans le choix du sujet... *La Bonne Hôtesse* est ce que Dumas appelait un faux sujet de pièce... La répétion obligatoire des mêmes situations, d'incidents analogues et par conséquent de dialogues roulant toujours sur le même thème, oblige les auteurs à tourner pendant trois heures autour du même point. C'est l'histoire des labyrinthes qui furent, au XVIIIe siècle, la grande mode dans les jardins. C'était délicieux, ombragé, mystérieux, fleuri, mais... on n'en pouvait jamais sortir.

*
* *

ODÉON. — *La Visite*, comédie en un acte de M. Daniel Riche.

Un acte, un simple petit acte qui eût pu être un chef-d'œuvre de grace et de charme attendri, dans son réalisme très moderne. L'idée en était délicieuse; la voici :

Edmond de Thally et sa femme ont divorcé pour incompatibilité d'humeur;

motif futile en apparence, mais qui, dans la vie commune, devient très grave. Lui est méthodique, rangé, collectionneur. Elle, est atteinte d'une manie singulière, l'hystérie du déménagement. Collections, papiers, tout est à chaque instant sens dessus dessous. La salle à manger devient le salon. La chambre à coucher change de destination, etc., etc. De là, querelles incessantes, mais inutiles et... divorce au bout du rouleau. Huit mois se sont écoulés. Edmond s'ennuie. Il a, non pas envie de se remarier, mais besoin d'une âme sœur. De son côté, Jeanne commence à sentir peser lourdement sur sa jeunesse le fardeau de la solitude. Tous deux, sans le savoir, correspondent par le moyen des petites annonces et finissent par échanger entre eux des lettres de moins en moins mystiques qui aboutissent à un rendez-vous... Edmond signait ses épîtres « l'Abandonné », Jeanne épigraphiait les siennes « la Délaissée ».

Le jour attendu est arrivé. Edmond, impatient, fébrile, compte les heures. La porte s'ouvre : une femme paraît soigneusement voilée et pousse un cri en reconnaissant Edmond! Celui-ci ne peut retenir une exclamation de surprise dépitée en retrouvant sa femme! On s'explique et l'on cause. La causerie est charmante et tous deux se prennent à son charme... Les huit mois passés n'ont laissé dans leurs souvenirs que d'attendrissants regrets, et la correspondance échangée depuis lors leur a révélé à l'un et à l'autre des coins de cœur et de sentiments délicats qu'ils ignoraient. Mais alors?... Pourquoi pas!... Au diable le divorce!... Aimons-nous! Aimons-nous mieux qu'autrefois puisque nous nous connaissons mieux. Et l'on reprend sans plus tarder la vie commune. Ce sera charmant et amusant au possible... Oui, mais il va falloir faire quelques petites modifications indispensables, car pour vivre à deux dans cette garçonnière il faut changer les dispositions primitives : cette table, on va la pousser devant la fenêtre, ces potiches encombrent la console, ce secrétaire tient toute la place... Et voilà Jeanne reprise d'une crise plus violente que de coutume. En cinq minutes, papiers, collections, volent par la chambre, les vases se brisent, les meubles se disloquent... et la vieille querelle renaît plus acariâtre que par le passé... Le rêve de bonheur est déjà envolé... La visite de la « Délaissée » à l' « Abandonné » n'aura été qu'une visite d'adieu. Jeanne et Edmond se quittent, le cœur gros, après avoir échangé, eux qui viennent à peine de goûter la nouvelle douceur des baisers, la poignée de main désolée des irréparables adieux...

N'était-ce pas délicieux ce petit acte? Quel malheur que l'écriture de la pièce ne réponde pas à l'élégance du scénario. Mme Mariane Chassaing et M. Dauvilliers interprètent avec beaucoup d'art ce gentil marivaudage.

***

PORTE-SAINT-MARTIN. — *La Dame de Montsoreau*, drame en cinq actes et onze tableaux d'Alexandre Dumas père et Auguste Maquet.

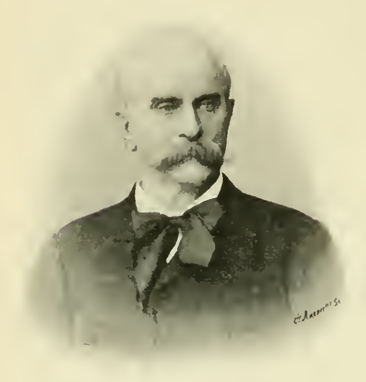
Hélas! Hélas! Une illusion qui s'envole. Les drames du père Dumas n'amusent plus!... Dieu sait pourtant si *la Dame de Montsoreau* fut célèbre et si elle réunissait en elle tous les éléments de succès désirables. Deux types populaires par excellence, Chicot et Gorenflot; un modèle de bravoure et de loyauté, Bussy; une jeune femme pure et persécutée, Diane de Méridor, et des rois, des princes, des satins, des cuirasses, des conspirations, des estocades, des trappes, des chapelles, des ruelles mystérieuses, des palais somptueux. Que sais-je? Toutes les herbes de la Saint-Jean!... Et, par-dessus tout, ce dialogue rapide aisé, d'un naturel admirable, le dialogue du papa Dumas, quoi! c'est tout dire!... Eh bien, tout cela, qui nous réjouissait tant jadis, est aujourd'hui vieilli, démodé, fini. Les estocades font sourire, les rodomontades font hausser les épaules, les plaisanteries de Chicot font long feu et le gros Gorenflot est d'une vulgarité répugnante...

La pièce est montée avec soin, parfois même avec un luxe de décors inattendu. Elle est jouée à la perfection par Coquelin, Jean, Volny, Desjardins, Gravier, Bouyer et Segond, pour ne citer que les plus importants. Les femmes sont médiocres, mais cela n'a dans ce drame aucune importance... Mais que voulez-vous! Nous ne sommes plus des romantiques. Nous ne croyons plus à la ferblanterie et Cyrano a emporté avec lui le dernier panache dans son apothéose...

MAURICE LEFEVRE.

OPÉRA. — *Salammbô,* opéra en cinq actes et huit tableaux, de M. Camille du Locle, d'après le roman de Gustave Flaubert, musique de M. Ernest Reyer.

Les villégiatures ayant été abandonnées, les violons se sont accordés. Les uns après les autres, tous les théâtres ont fait leur réouverture. Ceux-ci avec des petites premières de bien peu d'importance, ceux-là avec des reprises d'œuvres dont les succès passés n'exigeaient pas ce retour sur l'affiche, retour tout au plus justifiable par cette pensée qui hante tout cerveau de directeur de théâtre : « En attendant la grande première aux succès si escomptés, que donner comme pièce de réouverture? »



M. ERNEST REYER, auteur de *Salammbô.*

Cette remarque ne vise, bien entendu, ni l'Opéra, ni l'Opéra-Comique et le Théâtre-Lyrique, dont les répertoires courants sont si justement appréciés du public et auxquels les changements d'interprétation, les rentrées d'artistes aimés donnent un regain d'actualité, ce qui est bien ici le cas pour cette belle et sublime partition de *Salammbô*, de Reyer, où le tragédien lyrique qu'est Saléza a fait une si vaillante rentrée à l'Opéra.

Toute règle ayant son exception, je sortirai aujourd'hui de mon programme habituel, qui est de ne parler que des nouveautés, pour dire toute mon admiration pour l'œuvre de Reyer, œuvre dont notre chauvinisme artistique peut s'enorgueillir et dont notre École nationale doit s'inspirer.

Conçues par un musicien bien français, dont l'œuvre est exempte de toute concession à la vogue dont a joui, pendant quelques années, la musique d'outre-Rhin, vogue qui s'affaiblit et tend à disparaître peu à peu ; les sublimes pages de *Salammbô* furent représentées pour la première fois, en exil, sur la scène si hospitalière du théâtre de la Monnaie, de Bruxelles, en février 1890. Portées sur les ailes du triomphe, elles nous revinrent, et, depuis mai 1892, ne quittant plus le répertoire, elles atteignent à cette heure, — fait assez rare dans les annales de la musique, — la centième représentation.

Je ne crois pas qu'il me soit utile de raconter en détail le sujet de cet opéra, que les lecteurs du *Monde Moderne* ont bien certainement dû lire dans les immortelles pages pour lesquelles Gustave Flaubert avait rêvé la vie théâtrale en collaboration avec Théophile Gautier, pour la versification scénique, et Verdi, pour la musique.

Ce rêve de littérateur, MM. C. du Locle et E. Reyer l'ont réalisé avec une maîtrise au-dessus de tout éloge. De ce chef-d'œuvre musical il se dégage une sublime et touchante poésie, une noblesse de sentiments, une force de conception que nul, depuis longtemps, n'avait égalé.

Le premier acte nous conduit aux jardins d'Hamilcar. Révoltés, les mercenaires élisent pour chef Matho, qui vient de voir pour la première fois Salammbô.
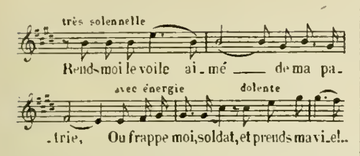
Au deuxième acte, Salammbô adore le Zaïmph, auquel est attaché le sort de Carthage. Elle voudrait voir, toucher ce voile sacré. Pour exaucer son désir, Matho porte une main sacrilège sur la statue de Tanit. Il dérobe le voile vénéré.

Éperdu, se drapant dans le palladium sacré, il l'offre, ainsi que son amour, à la fille d'Hamilcar, qui recule, terrifiée de tant d'audace. Repoussé, Matho se retire avec le voile saint au camp des mercenaires.

Au troisième acte, le conseil des anciens est réuni dans le sanctuaire du temple de Moloch. Atterrés par la révolte des mercenaires d'autant plus redoutables qu'ils sont possesseurs du Zaïmph, ils nomment Hamilcar dictateur, pendant que Salammbô, pensive et rêveuse, songe, sur la terrasse de son palais, à Matho, le maître des destinées de son pays, du voile sacré et de son cœur.

Au quatrième acte, parée comme une jeune épouse, elle arrive au camp des mercenaires révoltés. Entrant dans la

tente de Matho, elle lui réclame avec autorité le Zaïmph.



Ne pouvant résister à son impérieux désir, Matho lui remet le voile sacré. Dès qu'il voit la jeune fille se diriger vers Carthage, sa fureur éclate, puis s'apaise : devant ce suppliant et invincible amour, Salammbô ne peut résister. Et, troublée, elle s'abandonne dans les bras du jeune chef.

Le cinquième acte nous montre les noces de Salammbô avec le traître Narr'-Havas, grâce à la défection duquel Hamilcar a vaincu les révoltés. Poursuivi par une populace déchaînée, Matho apparaît couvert de blessures sanglantes. Mais, tel un lion agonisant, il terrifie encore ses adversaires. Par ses clameurs, le peuple exige que Salammbô immole elle-même le sacrilège. Descendant du trône qu'elle occupe avec son père, Salammbô prend le glaive que lui offre le grand-prêtre et, éprouvant tant d'amour pour tant de vaillance trahie, se frappe elle-même, tombe expirante dans les bras de Matho qui se fait justice et rejoint dans la mort celle qu'il a tant aimée.

Jamais je ne dirais autant de bien que j'en pense de cette belle œuvre musicale. Aussi le maître me permettra-t-il de parler de ses interprètes.

Mlle L. Bréval, qui remplace dans le rôle de Salammbô Mme Caron, la créatrice incomparable, ne mérite que des éloges. Sa physionomie et sa beauté, moins impressionnantes, moins énigmatiques que celles de son illustre devancière, rendent peut-être mieux le type plastique de cette douce et touchante Salammbô, qui n'est qu'une jeune fille poursuivie par une dramatique fatalité.

Mlle L. Bréval a détaillé avec beaucoup de justesse d'expression cette si pure et si poétique phrase :

Qui me donnera, comme à la colombe, des ailes?

précédée d'un récitatif nous dévoilant les plus intimes pensées de Salammbô abîmée en de sombres réflexions,

D'un sacrilège affreux, hélas! je suis coupable
Et je sens de Tanit le courroux redoutable
Peser sur Carthage et sur moi!

Cette exquise cantilène dépeint admirablement bien l'état d'âme de Salammbô, âme angoissée par les désastres de sa patrie, l'horreur du sacrilège religieux dont elle est, bien malgré elle, sinon la complice, tout au moins l'instigatrice morale, puisque c'est pour exaucer son innocente curiosité que Matho l'a commis. Et, en sa jeune âme émue, l'enraciné souvenir du farouche mercenaire s'évoque, insensiblement se transforme en un fatal amour.

De toutes ces nuances sentimentales qui s'enchaînent, s'expliquent, se complètent les unes les autres, Mlle L. Bréval n'en a pas omis une seule.

Secondée par un organe d'un timbre généreux aux notes émotionnantes, son beau talent ne fait que s'affirmer et s'imposer aux suffrages des dilettanti les plus sévères.

Quant à M. Saléza, c'est avec une fougue, une énergie, une vaillance vocale, en un mot, avec un tempérament de grand artiste qu'il aborde ce rôle qui est et sera le triomphe de sa carrière.

Nul mieux que lui n'a pu et ne pourra révéler dans ce récit qui clôture le final du troisième tableau du quatrième acte, toute la farouche énergie, toute l'horreur tragique qui se dégage de cette déclamation lyrique.

Pourquoi ces cris et cet effroi?
Quoi! vous reculez tous!
Avez-vous peur de moi?
Ne craignez rien! ma force est épuisée!
Mon épée est brisée,
Mon cœur aussi!

. . . .

Toi, qui n'as pas rougi de souiller tant de gloire
En achetant ce misérable roi!
Toi, qui vas lâchement où s'en va la victoire,
Courtisan couronné qui hier était à moi!
Toi, plus que le destin, et fatale et cruelle,
O Salammbô si perfide et si belle!
Salammbô!... Salammbô!... je vous déteste tous!
Dieux infernaux, épousez mon courroux!
Semez le désespoir et la mort sur leurs têtes!

Que dire de la façon dont est montée *Salammbô* avec MM. Renaud (Hamilcar), Vaguet (Shahabarim), Delmas (Narr'-Havas) et Sizes (Spendius)?... Rien, sinon rééditer l'éternel cliché des louanges que mérite continuellement la direction de l'Opéra pour le soin avec lequel elle présente les œuvres qui sont, et la gloire de notre école, et l'honneur de son bon goût artistique; je crois que, nulle part ailleurs qu'à l'Opéra, l'œuvre de Reyer ne trouvera cadre plus magnifique et homogénéité d'art plus parfaite.

Guillaume Danvers.
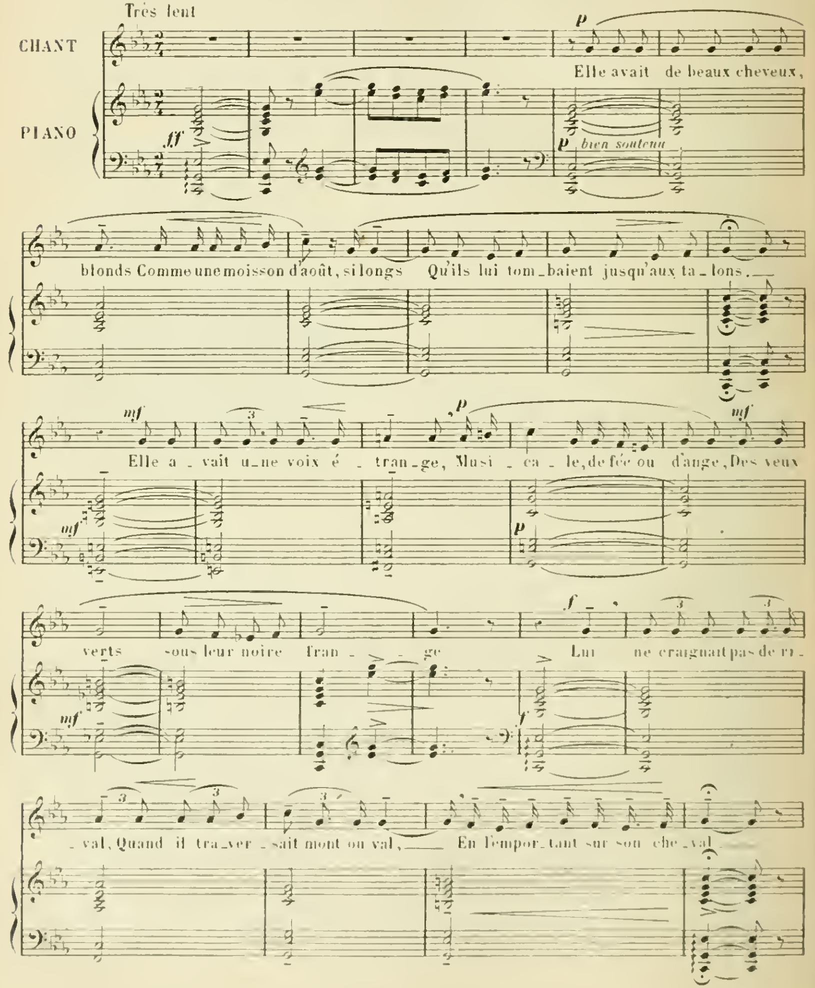
MUSIQUE
de HENRI BÜSSER
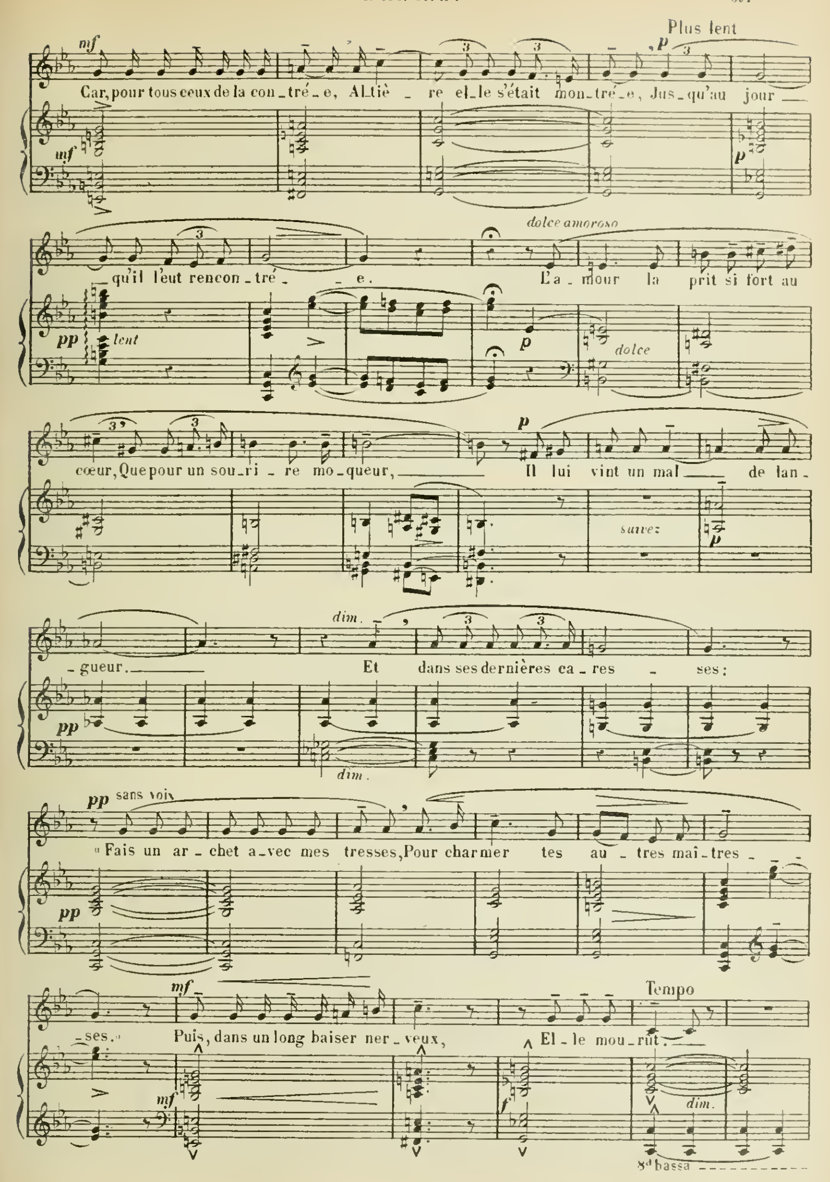
L'Archet

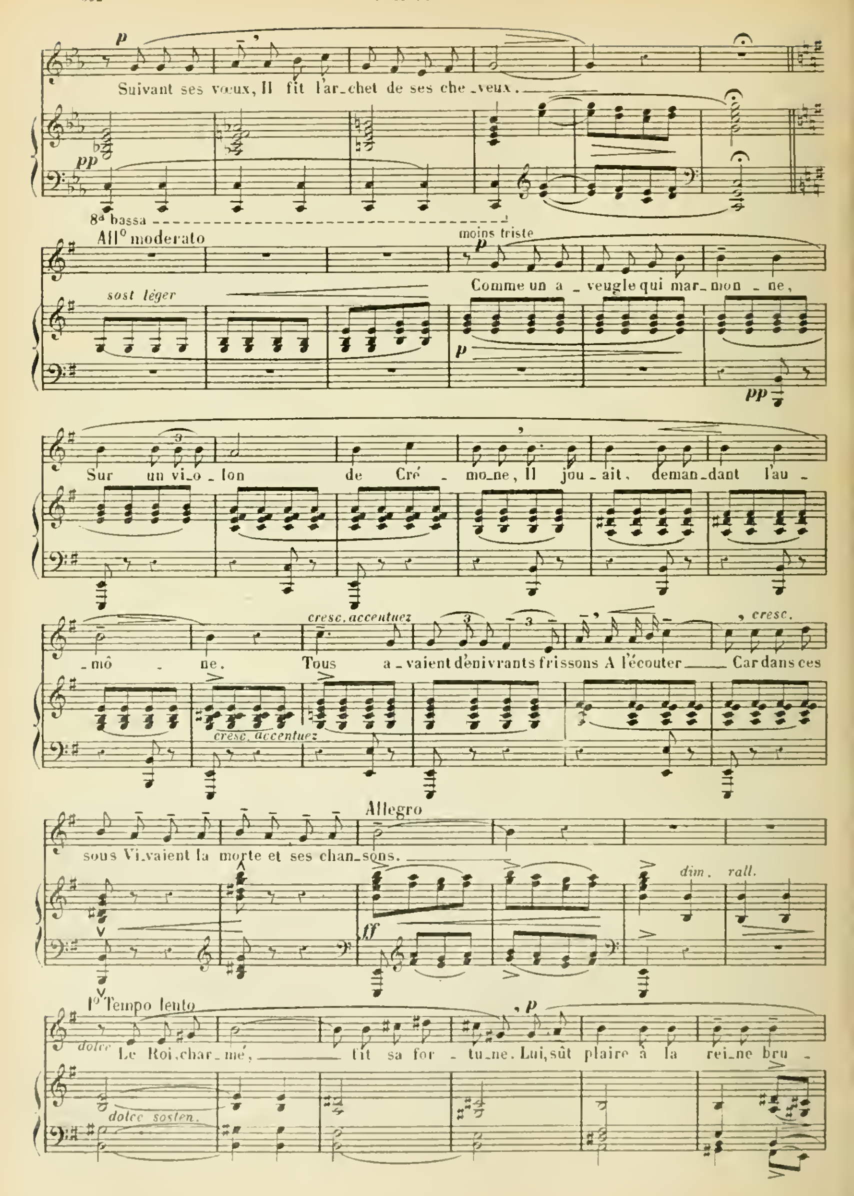
A Mademoiselle Marguerite Sichel.

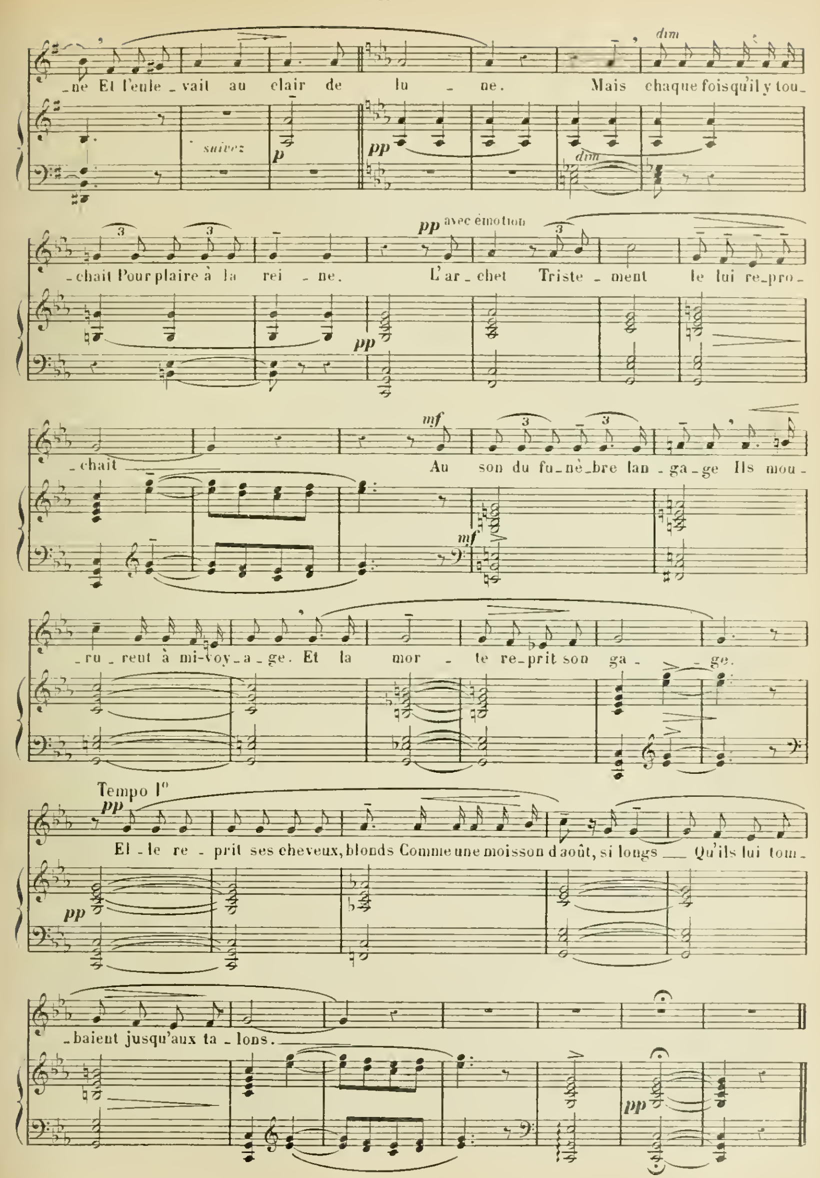
POÉSIE
de CH. CROS
(extraite du *Coffret de Santal*)

Pour être bien rendue, cette page poétique et musicale demande un grand soin d'exécution : le rythme en doit être fidèlement suivi, et une diction très simple, très émue, fera comprendre aisément, sans recherche d'effets mélodramatiques, l'implacable fatalisme de cette légende, où le pressentiment que la mourante a avoué, redoutant qu'il ne se réalise quelque jour, fait ressortir toutes les sources d'inconstance et d'oubli que possède le cœur de l'homme!




Plus lent
mf
p
Car, pour tous ceux de la con_tré_e, Al_tiè _ re el_le s'était mon_tré_e, Jus_qu'au jour
_qu'il l'eut rencon_tré _ _ e.
dolce amoroso
L'a _ mour la prit si fort au
lent
dolce
cœur, Que pour un sou_ri _ re mo_queur,
Il lui vint un mal de lan_
suivez
_gueur.
dim.
Et dans ses dernières ca _ res _ ses:
pp sans voix
« Fais un ar _ chet a_vec mes tresses, Pour charmer tes au _ tres maî_tres _
_ses. »
mf
Puis, dans un long baiser ner _ veux,
El _ le mou_rut.
Tempo
dim.
8^a bassa


p
Suivant ses vœux, Il fit l'ar_chet de ses che_veux.
pp
8a bassa
Allo moderato
sost léger
moins triste
p
Comme un a_veugle qui mar_mon_ne,
p
pp
Sur un vi_o_lon de Cré_mo_ne, Il jou_ait, deman_dant l'au_mô_ne.
cresc. accentuez
Tous a_vaient dénivrants frissons A l'écouter Car dans ces
cresc.
cresc. accentuez
sous Vi_vaient la morte et ses chan_sons.
Allegro
ff
dim. rall.
1o Tempo lento
dolce
Le Roi, char_mé, fit sa for_tu_ne. Lui, sût plaire à la rei_ne bru_
p
dolce sosten.


dim
_ne Et l'enle _ vait au clair de lu _ ne. Mais chaque fois qu'il y tou_
suivez
p
pp
dim
_chait Pour plaire à la rei _ ne.
pp avec émotion
L'ar _ chet Triste _ ment le lui re_pro_
pp
_chait
mf
Au son du fu_nè_bre lan _ ga_ge Ils mou_
mf
_ru _ rent à mi-voy_a _ ge. Et la mor _ te re_prit son ga _ _ ge.
Tempo I°
pp
El _ le re _ prit ses cheveux, blonds Comme une moisson d'août, si longs Qu'ils lui tom_
pp
_baient jusqu'aux ta _ lons.
pp

ÉVÉNEMENTS GÉOGRAPHIQUES
ET COLONIAUX

Un conflit qui prend fin, un conflit qui s'aggrave au point de devenir critique et de n'avoir plus d'autre issue que la guerre aux maux irrémédiables : tel est, pour ainsi dire, le bilan du mois écoulé.

L'Angleterre vient de faire avec le Venezuela la paix, définitivement ; et elle va faire avec le Transvaal la guerre.

On sait la cause de ce dernier conflit. Il y a quatre mois (*juillet ;* avec une carte du Sud africain), nous l'exposâmes ici et fîmes, jusqu'au lendemain de la conférence de Blœmfontein, l'historique de l'antagonisme des intérêts transvaaliens et des intérêts anglais. Depuis, ce que nous disions alors a été confirmé par les nouvelles de chaque jour.

Le Transvaal, ou République sud-africaine, reconnu une première fois indépendant par l'Angleterre en 1815, fut obligé, en 1877, d'accepter le protectorat de cette nation. Trois ans plus tard il se soulevait. Vainqueur des Anglais à Majouba-Hill, il accepte la suzeraineté de l'Angleterre, et retrouve à cette condition, pour la deuxième fois, son indépendance ; en 1884, dans un nouveau pacte, la convention de Londres, le mot de « suzeraineté » est effacé. Voici donc libre la vaillante petite République. Mais elle ne jouira pas tranquillement de sa victoire. Elle gêne l'expansion anglaise, qui la déborde maintenant de tous côtés ; elle a trouvé dans sa terre, en or, des richesses incalculables. Pour ces deux motifs, et, de plus, parce qu'il faut venger la défaite récente — hier, à Durban, le général White n'a-t-il pas été accueilli par les cris de *Remember Majuba ?* (et l'an dernier, n'est-ce pas aux cris de *Remember Khartoum* que Kitchener quitta l'Angleterre pour aller vaincre le Mahdi ? Ah ! l'Angleterre, elle, n'oublie point ses défaites, ose parler de ses revanches, et les prendre !) — pour ces trois motifs, donc, il fut décidé que l'indépendance du Transvaal prendrait fin. Le mauvais coup de Jameson manqua ; des protestations, chez les rivaux de l'Angleterre (des rivaux soucieux du droit des gens, comme l'Allemagne), s'élevèrent. Il fallut trouver un prétexte. Le voici, énoncé par la reine elle-même, dans son message du 9 août : « J'ai reçu une pétition d'un nombre considérable de mes sujets qui résident dans la République sud-africaine, me demandant d'intervenir pour obtenir la disparition des griefs et d'incapacité légale dont ils souffrent. » Voilà le son de cloche officiel ; voulez-vous, maintenant, entendre la voix de l'humble vérité ? C'est, précisément, un de ces *Uitlanders*, un des signataires de cette pétition, un mineur anglais de Johannesburg revenu en Angleterre, qu'on interroge ; écoutons :

— Cette guerre ? dit-il, c'est un coup monté, pas autre chose.
— Pourquoi ?
— Tiens ! nous l'avons bien vu. *On nous fait demander* des droits de vote dont nous n'avons pas besoin. On fait signer des milliers de pauvres diables qui réclament un fusil et ne s'en serviront jamais. On nous a découvert des malheurs dont nous n'avions guère souffert, allez !
— Pourtant, la condition des uitlanders, là-bas, n'est pas enviable ?
— Nous sommes allés au Transvaal pour gagner de l'argent, nous autres ouvriers. Tout le monde en gagnait. Comme nous ne voulions pas rester toute notre vie au Transvaal, nous n'avions guère souci des droits politiques.
— Alors ?
— Alors, ce n'est pas pour nous qu'on fera la guerre. C'est pour les « gros » *qui veulent avoir tout le pays.*

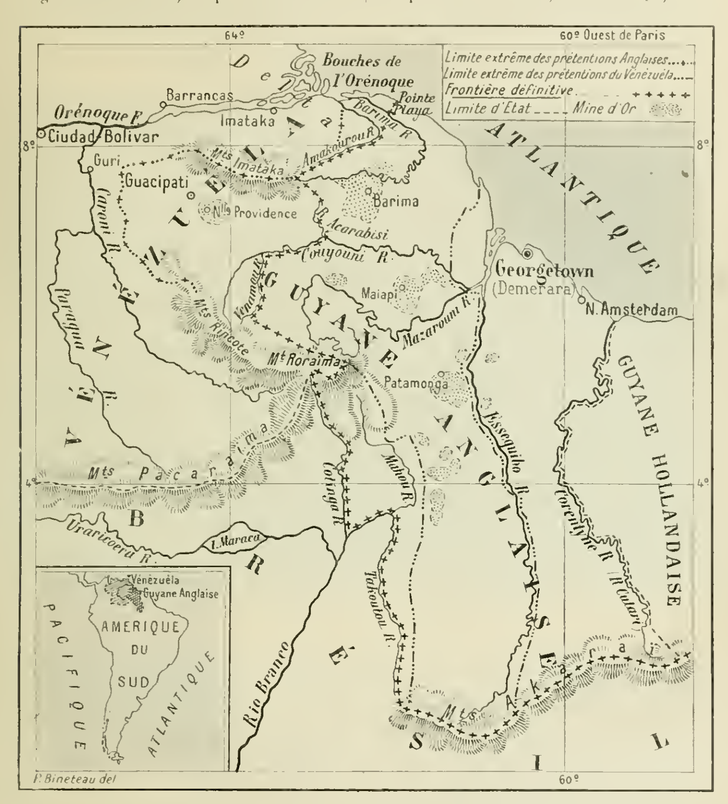
Et cette opinion est confirmée par les faits. Une loi récente, dont nous parlons plus loin, a donné le droit de vote à 50 000 uitlanders. « Or, a déclaré le président Krüger, si l'on considère ceux qui se sont jusqu'ici prévalus de ce droit, on voit que la plupart sont des Afrikanders, ou des sujets d'autres pays, *mais non des Anglais :* ce qui prouve bien que les Anglais ne tiennent pas à acquérir le droit de vote au Transvaal. »

Le motif mis en avant par la reine n'est donc manifestement qu'un fallacieux prétexte; et s'il était besoin d'une preuve nouvelle, nous la trouverions dans les négociations compliquées qui traînent depuis quatre mois.

Le lecteur sait quelles étaient à Bloemfontein, le 2 juin, les positions respectives des deux parties. « Naturalisez les étrangers, non plus après quatorze ans de séjour, mais après cinq ans ; donnez-leur dans votre parlement une représentation convenable », disait sir A. Milner, le haut-commissaire anglais du Cap. « J'offre le délai de neuf ans, mais à la condition que vous acceptiez désormais, pour toutes les difficultés futures, le principe de l'arbitrage », répondait M. Krüger. On ne put s'entendre. En Angleterre, la proposition du Transvaal fit jeter les hauts cris.

Le 13 juin, M. Krüger fit une grosse concession : il présenta au Volksraad trans-

vaalien un projet de loi qui accordait la naturalisation aux uitlanders après sept ans de résidence. C'était accorder, en gros, les demandes de sir A. Milner. Qu'allait faire M. Chamberlain, le ministre anglais des colonies, lui qui déclarait le 26 : anglais propositions présentées à Prétoria le 2 août), que, dans cette discussion, les délégués du gouvernement britannique seront libres de faire toute recommandation de nature à améliorer les mesures en question. » C'était, dans le fond, l'im-



LA NOUVELLE FRONTIÈRE ENTRE L'ANGLETERRE ET LE VENEZUELA

« Ayant pris l'affaire en main (*lisez :* la guerre), nous verrons qu'elle aboutisse! » Il pensa : « Le Transvaal cède, c'est le moment d'exiger davantage » ; et il parla d'une commission mixte, anglo-boer, qui examinerait la loi votée par le Volksraad. Examiner? Non, il s'agissait d'autre chose. « Il doit être entendu, disait le ministre mixtion directe, impérative de l'Angleterre dans les affaires intérieures du Transvaal. En même temps, la reine, dans son message (9 août), parlait des promesses « sur lesquelles a été basé l'acte par lequel *j'ai accordé* l'indépendance intérieure à la République sud-africaine ». La reine oubliait que la victoire des Boers

à Majouba-Hill avait influé quelque peu sur leur indépendance. M. Krüger répondit spirituellement (19 août) : « Vous dites qu'il ne s'agit ici que des droits des uitlanders? Eh bien, soyez content! Je vous accorde la naturalisation au bout de cinq ans et sans formalités accessoires. Seulement... vous vous engagerez à ne me plus parler de votre prétendue suzeraineté et à nous laisser tranquilles. » Réponse de Le 15, cependant, M. Krüger répondait encore à un journaliste : « Mon avis est qu'il n'y a pas de raison pour qu'il y ait la guerre. Tout pourrait être résolu par l'arbitrage. » Mais lorsque le président voit M. Chamberlain lui répondre, le 23 : « Vous avez affirmé le droit de votre République d'être un Etat souverain international ; nous sommes obligés de nous opposer à cette *prétention* et de la répu-



AU VENEZUELA — L'OR

M. Chamberlain (discours du 27 août) : « M. Krüger tergiverse... Il tire en longueur ses réponses comme on presse une éponge pour en extraire l'eau... Il refuse de nous reconnaître le droit d'étudier la nature des réformes proposées par lui !... La paix ou la guerre sont dans ses mains. » Le bon apôtre, cependant, commençait à envoyer des régiments au Natal ; et, dans sa réponse à M. Krüger (le 28 août), il maintenait son opinion touchant la suzeraineté anglaise sur le Transvaal et parlait d'une nouvelle conférence à Capetown. Il voulait se donner le temps de mobiliser.

Au Transvaal, on le comprit ; on maintint (note du 2 septembre) la théorie de l'indépendance intérieure, tandis qu'on commença à armer. Le 13 septembre, nouvelle demande anglaise : égalité des langues dans le parlement transvaalien. dier », lorsqu'il voit les forces anglaises s'accroître chaque jour dans l'Afrique du Sud (mobilisation, le 28, des vingt-cinq compagnies de l'*Army service corps*), il perd à son tour toute espérance et déclare, le 29 : « Non, je ne crois plus la paix possible. »

C'était donc la guerre. Nous en parlerons le mois prochain.

***

L'Angleterre, d'autre part, vient de régler définitivement avec le Venezuela un conflit qui durait depuis près d'un siècle et qui risqua, en novembre 1896, de la mettre aux prises avec les Etats-Unis de l'Amérique du Nord.

La côte américaine, de l'Amazone à l'Orénoque, fut découverte par les Espagnols ; mais les Hollandais ne tardèrent

point à suivre dans ces parages leurs anciens maîtres, et ils se firent, lors des traités de Westphalie, reconnaître leurs possessions guyanaises. Les Anglais n'apparurent qu'en 1781 ; en 1814, ils se faisaient céder par la Hollande toute la partie occidentale de ces possessions : ce fut la Guyane anglaise actuelle. Dans le même temps, l'Espagne perdait ses colonies d'Amérique ; le Venezuela hérita, au nord affluents de l'Essequibo, et dans celle, enfin, du fleuve Essequibo lui-même. Ces différents placers, depuis une vingtaine d'années surtout, ont pris une importance assez considérable ; on évalue la production de la Guyane anglaise en une année, 1895, à 12 millions de francs ; la production du Venezuela, à 4 500 000 francs (De Foville). L'Angleterre ouvrit les yeux.

Déjà, en 1841, 1844, 1881, des négociations



AU VENEZUELA — LE CAFÉ

des Guyanes, de ses droits, et devint ainsi le voisin de l'Angleterre. Entre les territoires anglais et vénézuélien il n'existait, en fait, aucune frontière ; la zone médiane était inhabitée, inexploitée, recouverte par la forêt équatoriale, et sans voie d'accès : il n'y avait point d'urgence à poser, à travers ces fourrés impénétrables, les bornes-frontières, et les voisins vécurent en bons termes.

L'or, comme à l'ordinaire, vint tout gâter.

Ce fut d'abord aux environs de Guacipati, dans la vallée du Yuruari, sous-affluent de l'Essequibo, qu'il fut découvert, en 1840. On le découvrit ensuite dans la vallée du Barima, petit fleuve qui se jette dans l'estuaire de l'Orénoque ; dans celles du Couyouni, affluent ; du Pourouni, sous-affluent ; du Potaro et du Roupounouni, avaient échoué. Elle réclama, de sa voix la plus rude, un règlement immédiat de frontières ; et, naturellement, elle considérait comme siennes toutes les régions aurifères. Le Venezuela proteste. Très vite la querelle s'envenime ; les postes anglais s'avancent dans la vallée du Couyouni, se heurtent aux postes vénézuéliens. Déjà l'on prévoyait l'entrée en ligne des suprêmes arguments, qui sont les coups de canon, lorsque les Etats-Unis, de leur côté, firent entendre leur grosse voix.

Le 20 juillet 1895, de la façon la plus inattendue, M. Olney, secrétaire d'État américain aux affaires étrangères, s'avisa de demander à son collègue de Londres ce qu'il pensait de la doctrine de Monroë ; il ajoutait qu'il était contre nature, à tous les points de vue, qu'un Etat américain

tombât à nouveau sous la dépendance d'un État européen : comme conséquence de ce principe, les États-Unis ne toléreraient aucune extension nouvelle d'une puissance européenne dans le Nouveau-Monde ; conclusion : l'Angleterre devait faire trancher par un arbitrage son conflit avec le Venezuela. Lord Salisbury était alors, comme aujourd'hui, le premier ministre anglais; surpris par cette brusque et brutale intervention, il attendit. Les États-Unis voulaient-ils la guerre? On l'eût cru, vraiment. Le président Cleveland proposa au Congrès l'envoi au contesté vénézuélien d'une commission américaine d'enquête; son message se terminait ainsi : « Une fois le rapport de la commission établi, ce sera le devoir des États-Unis de résister *par tous les moyens en leur pouvoir*, comme à une attaque faite de propos délibéré contre leurs droits et leurs intérêts, à la prise de possession par la Grande-Bretagne de tout territoire que les investigations faites prouveront appartenir légitimement au Venezuela. » Les deux Chambres du Congrès accueillirent ce message si peu pacifique avec un réel enthousiasme. Lord Salisbury se résolut à gagner du temps. Il fut bien avisé. En Amérique, où la Bourse de New-York, croyant aux hostilités prochaines, avait pris peur, et où la presse ne tarda point à s'élever contre l'idée d'une « guerre fratricide, etc. », l'opinion publique se calma par degrés. Le travail de la commission d'enquête prit beaucoup de temps, et permit au silence de se faire autour de la question vénézuélienne. Aussi lorsque, le 16 juillet 1896 — une année plus tard — lord Salisbury annonça de la façon la plus naturelle du monde que cette question serait tranchée par l'arbitrage, il sembla que nul ne se souvenait de l'ultimatum américain. Le 2 février 1897, sir J. Pauncefote, ambassadeur d'Angleterre, et M. José Andrade, ministre du Venezuela, signaient à Washington un traité stipulant que la frontière anglo-vénézuélienne serait fixée par un tribunal de cinq arbitres.



AU VENEZUELA — UNE DILIGENCE

Le 15 juin 1899, ce tribunal se réunissait à Paris, dans les salons du ministère des affaires étrangères. L'éminent jurisconsulte russe, M. de Martens, le présidait. Les juges américains étaient : MM. Fuller, président de la cour suprême, et Brewer, membre de cette cour ; les Anglais : lord Charles Russell, juge suprême d'Angleterre, et le lord justice Collin. Détail notable : l'avocat du Vene-

zuela n'était autre qu'un ancien président des Etats-Unis, M. Harrison.

La sentence a été lue solennellement le 3 octobre dernier, à midi, d'abord en anglais, puis en français, devant les avocats des parties et un public peu nombreux, composé en majeure partie d'Américains et d'Anglais. Il est à signaler qu'elle avait été adoptée à l'unanimité et sans réserve, contrairement à tous les arrêts précédents.

Ni l'Angleterre ni le Venezuela ne reçoivent satisfaction complète. La ligne frontière coupe le territoire contesté en deux, laissant au reste la plus large partie à l'Angleterre. Cette ligne part de la côte à la pointe Playa, d'où elle gagne directement le confluent des rios Barima et Mourourouma ; elle remonte cette dernière rivière jusqu'à sa source et, de là, gagne le confluent des rios Haiowa et Amakouro. Elle remonte l'Amakouro jusqu'à sa source, dans les monts Imataka, et suit, vers le sud-ouest, la crête principale de ces monts jusqu'à leur sommet le plus élevé, en face de la source du Barima. Ainsi, la frontière dessine dans cette région une courbe, pour laisser à l'Angleterre les placers du Barima. Elle se dirige ensuite vers le sud-est, jusqu'à la source de l'Acarabisi, cours d'eau qu'elle descend jusqu'à son confluent avec le Couyouni. Elle suit ensuite la rive septentrionale de la rivière Couyouni, vers l'ouest, jusqu'au confluent avec le Wenamou, puis le Wenamou jusqu'à sa source la plus occidentale ; de ce dernier point, elle se dirige en droite ligne vers le mont Roraima (2,600 mètres). De ce sommet, elle gagne la source du Cotinga, descend cette rivière jusqu'à son confluent avec le Takouta, remonte le Takouta jusqu'à sa source et suit la ligne de faîte des monts Akaraï jusqu'à la source du Corentyne. Dans cette deuxième partie, la nouvelle frontière se confond assez exactement avec la ligne de Schomburgk.



AU VENEZUELA — UNE EXPLOITATION

En résumé, l'Angleterre reçoit la presque totalité du domaine de l'Essequibo ; mais elle doit renoncer à ses revendications sur le riche territoire aurifère du Yuruari. Serait-ce une des raisons qui la poussent, en dépit de la justice, à la conquête du Rand transvaalien ?

En vérité, il est regrettable pour le Transvaal d'être si éloigné des Etats-Unis de l'Amérique du Nord et de ne point être un petit Etat américain.

GASTON ROUVIER.

(*Photographies communiquées par la Société de géographie.*)



DÉPART DES TUILERIES POUR LA COUPE DES AÉRONAUTES

LE MONDE ET LES SPORTS

L'AÉRO-CLUB

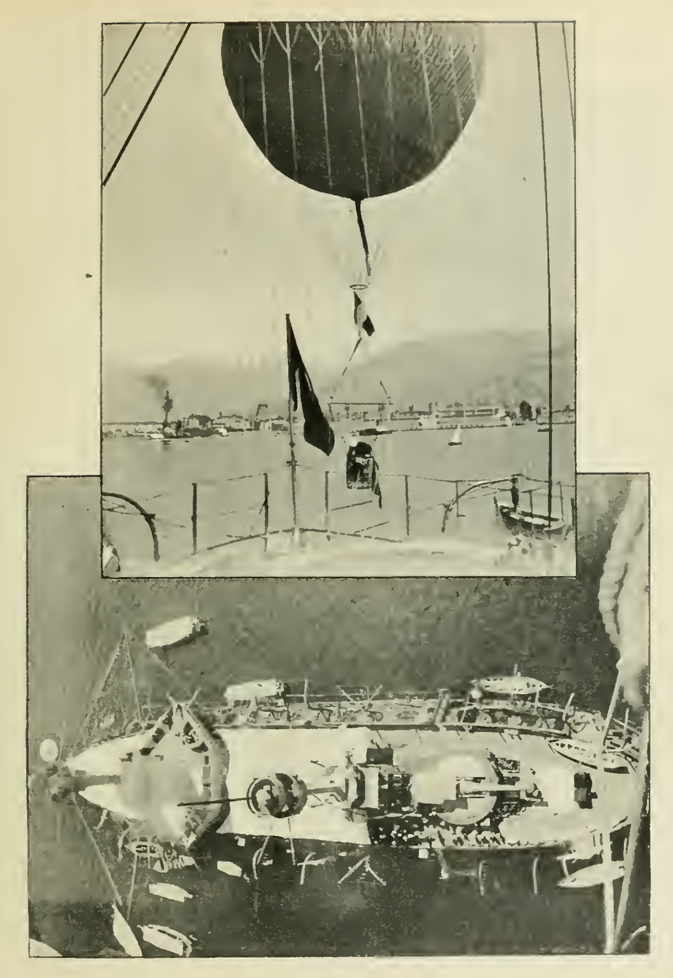
Jusqu'ici les routes étaient conquises par les sports, les mers étaient sillonnées de navires luxueux appartenant à des marins d'occasion; il restait un élément inexploré : l'air, qui n'avait pas encore été exploité par des personnes faisant des ascensions pour l'agrément qu'on peut y trouver; jusqu'à nos jours, les aéronautes étaient tous soit des savants, soit des professionnels, et, fort rarement, les amateurs se confiaient à une nacelle pour aller planer au-dessus des nuages.

Plusieurs raisons étaient les causes de cette abstention. Tout le monde ne peut pas être aéronaute, il faut d'abord connaître le maniement des appareils et posséder des renseignements exacts sur les manœuvres de départ et d'atterrissement ; cette question à elle seule n'aurait pourtant pas suffi pour éloigner de l'aérostation ce public spécial des amateurs ; car, après tout, avec quelques indications données par un professionnel, on deviendrait vite un capitaine suffisant si d'autres qualités n'étaient indispensables. Il faut encore posséder un sang-froid absolu et savoir ne pas exagérer l'importance des dangers que l'on peut courir; cette crainte du danger est, en effet, l'obstacle le plus important au développement du sport aérien; il faut ensuite avoir l'esprit prompt, savoir prendre une détermination rapidement, la moindre hésitation pouvant quelquefois occasionner des accidents graves; il faut enfin pouvoir faire face aux dépenses qu'entraîne ce nouveau sport : les ascensions coûtent fort cher, la location d'un ballon, la consommation du gaz léger et les frais divers font qu'une promenade aérienne dans un appareil de 1 200 à 1 300 mètres cubes ne peut coûter moins de 600 francs, et encore faut-il qu'on se trouve dans des circonstances ordinaires d'approvisionnement de gaz.

La nouvelle Société qui vient de se créer sous le titre d'Aéro-Club a pour bût de développer le sport aéronautique en le mettant autant que possible à notre portée. Les membres fondateurs ont su réunir autour d'eux des adeptes nombreux qui, soit par les idées nouvelles qu'ils peuvent émettre, soit par l'autorité de leur personne et les ressources qu'ils apportent à la Société, peuvent contribuer à développer ce nouveau sport.

Les promenades aériennes ne sont nullement dangereuses, me disait le comte de La Valette, un des protagonistes les plus distingués de l'aérostation d'amateur, la route est toujours libre et jamais on ne risque de faire des rencontres; le gaz qui vous emporte est à lui seul le moteur qui vous entraîne et les vents dont la direction est inconnue vous conduisent dans un sens indépendant de votre volonté. Rien ne peut être comparé à l'aérostation comme l'équitation sur un cheval parfaitement dressé et sachant lui-même ce qu'il doit faire : un enfant pourrait le monter.

Il est pourtant des cas, ces cas sont rares, où l'intervention de la science aéro-



ASCENSION A BORD D'UN CUIRASSÉ — VUE DU MÊME BATIMENT PRISE A 400 MÈTRES D'ALTITUDE

nautique intervient, c'est quand un accroc se présente : il faut alors pouvoir parer à ces éventualités et, en ce cas, seul un bon aérien peut conduire sa nacelle. Pour ces circonstances encore, l'Aéro-Club intervient d'une façon fort efficace.

Jusqu'ici, en effet, l'air est considéré comme libre, aucun règlement de police ne détermine les conditions dans lesquelles les ascensions peuvent se faire ; quiconque possède un ballon peut le faire gonfler et partir dans les airs, emmenant avec lui des camarades que l'inexpérience du conducteur peut entrainer aux pires dangers. Il y a en cela une anomalie flagrante ; puisque des ordonnances et des lois très précises servent de guides aux routiers de la terre et de la mer, pourquoi la navigation aérienne serait-elle libre?



DÉPART
DE M. H. DE LA VAULX

C'est cette lacune que l'Aéro-Club cherche à combler en agissant auprès des pouvoirs publics pour n'autoriser la direction des ascensions qu'aux capitaines pourvus d'un brevet délivré par la Société. Celle-ci saura reconnaitre parmi les candidats ceux qui sont capables de conduire les ballons. Elle saura aussi les préparer ; elle admet, en effet, dans son sein tous les amateurs du sport aérien, elle ne demande qu'à leur faciliter les ascensions en les rendant aussi économiques que possible ; la confraternité qui règne entre les membres permet aux néophytes de trouver auprès des anciens tous les conseils et les enseignements nécessaires pour devenir à leur tour des capitaines émérites.

Une autre question fort importante est au programme des problèmes à résoudre par la Société : elle a trait à la direction des ballons.

Jusqu'ici les nombreux essais qui ont été faits et qui ont mis en vedette les noms de Gaston et Albert Tissandier, ainsi que celui du capitaine Renard, sont fort intéressants ; mais ils n'ont donné aucun résultat pratique.



DÉPART DE M. DELATTRE

Le faible poids des appareils que peut emporter un aérostier ne permet pas de développer une force suffisante pour pouvoir lutter contre le vent. Les bateaux à vapeur ont besoin de milliers de chevaux pour pouvoir progresser rapidement dans

l'élément liquide; comment donc peut-on concevoir la lutte possible avec les bâtiments aériens sur lesquels l'action du vent est beaucoup plus sensible, quand on ne dispose que d'une force insignifiante? Un vent léger parcourt l'espace avec une vitesse de 4 mètres à la seconde, qui peut atteindre 30 et 40 mètres en temps de tempête; pour pouvoir progresser contre la direction du vent, il faut donc pouvoir produire une vitesse pouvant se décomposer en deux composantes : la première, de même intensité que le vent et qui permettra au ballon de rester en place sans avancer; la seconde, qui donnera le mouvement. On conçoit donc immédiatement que l'effet de cette dernière sera fort minime, puisqu'elle devra être précédée de cette autre composante dont le résultat de progression est nul. Il serait naturellement possible de construire des machines assez puissantes pour donner cette intensité de force motrice; mais le poids de cet instrument serait tellement lourd qu'il est inutile de penser à pouvoir l'emporter avec les ballons actuellement en usage. Peut-être la difficulté pourrait-elle être surmontée si on pouvait aménager des ballons d'un cube considérable et possédant une force ascensionnelle inconnue jusqu'ici; mais pour cela il faudrait se lancer dans des dépenses de plusieurs millions de francs, et il est peu probable qu'on trouve le Mécène assez riche pour tenter l'expérience.

Il existe une autre façon de prévoir la possibilité de la direction dans les airs — nous mettons de côté les aéroplanes dont l'emploi est très limité et qui ne semblent pas pouvoir donner des résultats très pratiques. — La solution du problème pourrait se faire par la connaissance exacte des courants atmosphériques; on sait que les couches d'air superposées ne subissent pas toujours des directions pareilles; nous-mêmes, du sol, nous percevons souvent des nuages de hauteur différente et animés de mouvements opposés. Existe-t-il une règle dans ces mouvements des vents et serait-il possible, connaissant la direction d'une couche atmosphérique, de déduire la direction d'une couche plus élevée ou plus rapprochée du sol? Telle est la question à étudier; on ne peut y arriver que par des observations fort nombreuses et par leur enregistrement. L'Aéro-Club centralise tous ces renseignements et quand ils seront assez nombreux, peut-être pourra-t-on établir des lois. Ces observations se font par des ascensions libres et par les lancements des ballons-sondes qui atteignent quinze et seize mille mètres d'altitude; ceux-ci sont munis d'appareils enregistreurs qui donnent les renseignements de vitesse des vents et de leur direction, avec les températures à toutes les hauteurs.



DÉPART DE M. SANTOS-DUMONT
DANS LA COURSE
DE LA COUPE DES AÉRONAUTES

Sous la présidence du comte de Dion, qui se trouve toujours à la tête des grands mouvements sportifs de notre temps, l'Aéro-Club a organisé des courses de ballons; il existe un prix dit la *Coupe des aéronautes* que détient celui qui a franchi d'une seule traite la plus grande distance dans un appareil aérien. La première tentative a été faite aux Tuileries en juin dernier: les concurrents sont partis le même jour; on se souvient que le prix fut gagné par M. Henry de la Vaulx, qui avait franchi plus de six cents kilomètres. La coupe ne devient la propriété du vainqueur que si aucun défi ne lui a été porté avec succès pendant le courant de l'année. Bientôt M. Henry de la Vaulx se vit enlever la coupe par M. Farman, et ce dernier fut obligé de la passer à M. Castillon de Saint-Victor, qui, dans les premiers jours d'octobre, est allé atterrir à Vestrum, près de Vesterijk, en Suède, après avoir quitté l'usine de la Villette, parcourant ainsi une distance de 1 330 kilomètres.

A. da Cunha.

1. — Le conseil de guerre de Rennes entend les dépositions de MM. Kulmann, marchand de chevaux, Germain, du Breuil, du commandant d'Infreville, capitaine Lemonnier, Villon, boyaudier, Fischer, commissaire spécial, lieutenant Bernheim, ex-lieutenant de réserve, capitaine Carvalho, général Sibert, commandant Ducros, commandant Hartmann. — L'archevêque de Paris fait une démarche auprès du président du Conseil en faveur des **assiégés du Fort Chabrol.** — Mort de **M. de Montholon,** ambassadeur de France à Berne.

2. — Le conseil de guerre de Rennes entend la suite de la déposition du commandant Hartmann, puis celles de M. Louis Havet, membre de l'Institut, de M. de Fond-Lamothe, officier démissionnaire. — L'état sanitaire des troupes laissant à désirer, les **grandes manœuvres** des 5ᵉ et 9ᵉ corps sont supprimées. — Le nouveau **ministère chilien** est composé comme suit : MM. Rafael Sotomayor, présidence du Conseil ; Rafaël Errazuriz Furminito, affaires étrangères ; Manuel Salinas, finances ; Carlos Cocha, guerre. — Sur la **côte d'Alaska,** durant cinq heures, cinquante-trois secousses de tremblement de terre sont ressenties. Les habitants s'enfuient sur la colline. Une vague de trente pieds de haut s'avance dans la baie de Yakutat et s'engouffre dans le port, qui vient de s'entr'ouvrir. — Le détachement de trente-sept hommes qui soutint pendant onze mois le siège de Baler, **aux Philippines**, arrive à Barcelone, où la population lui fait un accueil enthousiaste. — De nouveaux troubles se produisent dans le hinterland **de Kiao-Tcheou** (Chine). Les Allemands doivent faire face à plusieurs insurrections locales. Le chargé d'affaires d'Allemagne proteste auprès du gouvernement chinois contre l'attitude des mandarins. — Mort du **comte Morphy,** secrétaire du roi Alphonse XII, puis de la reine-régente. Le comte Morphy exerça une action réelle dans le gouvernement de l'Espagne depuis la restauration de la dynastie actuelle. — La **reine Nathalie,** de Serbie, dans une lettre à son fils, le roi Alexandre, le supplie de ne pas obéir à des suggestions qui seraient fatales à la couronne.

3. — Inauguration de la **statue de Jeanne d'Arc,** à Logé (Loire-Inférieure). — Inauguration du monument élevé à la mémoire de **Marius Bourelly,** exfélibre majoral, à Pourcieux (Var). — Inauguration, à Honfleur, de la plaque commémorative apposée sur le bâtiment de la lieutenance, en l'honneur du grand navigateur **Champlain,** fondateur du Canada. — Des prières publiques sont dites dans les mosquées d'Égypte, pour **la crue du Nil.** La crue de cette année a été l'une des plus mauvaises du siècle. — Mort, à cent cinq ans, du **patriarche orthodoxe Sophronos.** — Le ministre de Turquie demande officiellement au gouvernement roumain d'interdire le **Congrès albanais.** — Les libéraux et les démocrates remportent une victoire aux **élections de Suède.**

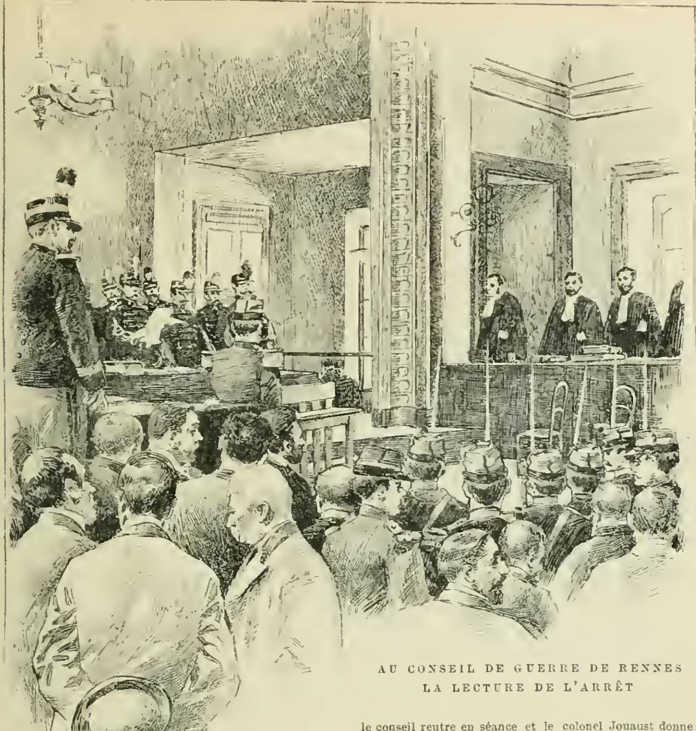
4. — Le président de la République signe un décret constituant le Sénat en **Haute Cour de justice** et la convoquant pour le lundi 18 septembre. Le décret est précédé du rapport du Garde des Sceaux et de celui de M. Octave Bernard, procureur général. Les inculpés sont : MM. Déroulède, Habert, Buffet, Guérin, Dubuc et autres. Les faits exposés dans le rapport du procureur de la République contiennent les éléments des inculpations suivantes : complot ayant pour but soit de détruire ou de changer le gouvernement, soit d'exciter les citoyens ou habitants à s'armer contre l'autorité constitutionnelle. M. Octave Bernard, procureur général près la Cour d'appel de Paris, remplira les fonctions de ministère public, assisté de MM. Fournier et Herbeaux, substituts du procureur général. — Des **perquisitions** se rattachant au complot ont lieu dans plusieurs villes de province. — Le **conseil de guerre de Rennes** entend les dépositions de MM. Cernuschi, témoin étranger, le greffier de M. Bertulus, M. André, le Dʳ Weill, le valet de chambre Roques, MM. Hadamard, professeur au collège de France, Painlevé, Mayet, journaliste, le Dʳ Peyrot, membre de l'Académie de médecine, Louis Tomps, commissaire spécial. — A Christiania, ouverture du Congrès de l'**Institut international de statistique.** — A Bruxelles, ouverture du **Congrès international d'hygiène sociale.** — Mort de **M. Ristitch,** ex-régent de Serbie. — Le **Taung li Yamen,** de Chine, offre d'accorder aux Italiens des concessions minières dans le district de Ning-Haï, province de Che-Kiang, et déclare en même temps qu'il n'est pas disposé à accorder d'autres concessions.

5. — Le conseil de guerre de Rennes entend les dépositions de MM. Serge Basset et Deffes, publicistes, Trarieux, sénateur. Statuant sur des conclusions de Mᵉ Labori, le conseil de guerre décide qu'il n'est pas compétent pour demander que des démarches soient faites par voie diplomatique pour obtenir d'un gouvernement étranger la remise des originaux des pièces mentionnées au bordereau. — Mort de **M. Ernoul,** ancien ministre de la justice. — Mort de M. Morel-Retz, connu comme dessinateur sous le pseudonyme de **Stop.** — MM. Bosse, ministre de l'instruction publique, et Von der Recke, ministre de l'intérieur de **Prusse,** donnent leur démission. Ils sont remplacés par M. Studt, président de Westphalie, et le baron de Rheinbaben, président du district de Dusseldorf. — Mort du peintre paysagiste belge **Théodore Baron.** — Mort de **Mᵍʳ Decrolière,** évêque de Namur. — Le **général Jimenez** arrive à Puerto-Plata. — La mission médicale française en Portugal confirme que la maladie qui règne à Oporto est bien la même **peste** que celle qui sévit aux Indes.

6. — Le conseil de guerre de Rennes prononce le huis clos pour entendre la déposition de M. Cernuschi. Il entend ensuite, en audience publique, les dépositions de MM. les commandants Galopin et Hirschauer, et la lecture de la déposition du colonel Du Paty de Clam. — Mort de **Mᵍʳ Frérot,** évêque d'Angoulême. — L'**empereur d'Allemagne** arrive à Stuttgard, où il est reçu par les souverains de Wurtemberg et le roi de Saxe. — A Barcelone plus de douze mille industriels refusent de payer les **nouveaux impôts.**

7. — Au conseil de guerre de Rennes, Mᵉ Labori dépose des conclusions tendant à ce que MM. Schwartzkoppen, attaché militaire d'Allemagne, et Panizzardi, attaché militaire d'Italie, soient entendus par commission rogatoire, ne pouvant venir déposer pour raison d'ordre public. Le président du conseil de guerre, qui seul peut ordonner l'audition de ces témoins, refuse de faire droit aux conclusions de Mᵉ Labori. Le conseil entend ensuite la lecture de la déposition du dernier témoin cité, M. Ecalle, dessinateur. Le commandant Carrière, commissaire du gouvernement, prononce son réquisitoire. Il conclut à la culpabilité de Dreyfus et demande l'application de l'article 76 du Code pénal. Les officiers appelés comme témoins quittent Rennes avant le prononcé du réquisitoire, conformément aux instructions du ministre de la guerre. — Dans une entrevue avec le gouverneur de **Djibouti,** le sultan de Raheïta l'assure de son entier dévouement à la France. — Au **Soudan égyptien,** un train bondé de soldats et d'ouvriers, se rendant à Ouadi-Halfa, déraille à Atbara et tombe dans un ravin. Il y a vingt-quatre morts et trente blessés.

8. — Le **conseil de guerre de Rennes** entend la plaidoirie de Mᵉ Demange. — Le juge d'instruction signe l'ordre de mise en liberté provisoire d'un certain nombre d'employés des abattoirs impliqués dans l'**affaire du complot.** — Mort de **M. Gaston Tissandier,** auteur de nombreux travaux scientifiques et plus particulièrement de recherches sur l'aérostation. M. Tissandier sortit en ballon de Paris assiégé, en 1870, emportant une grande quantité de dépêches. Il fit, avec MM. Crocé Spinelli et Sivel, une ascension scientifique dans laquelle ces deux derniers périrent asphixiés à une altitude de 8 000 mètres. — M. Edouardo Lopez Romano, élu récemment président de la **République du Pérou,** est installé solennellement à Lima. — M. Anghelitch, ancien préfet de Chabatz (Serbie), impliqué dans l'affaire de l'**attentat contre le roi Milan,** se pend dans sa prison avec le drap de son lit. — A Belgrade, ouverture du procès des inculpés dans l'attentat contre le roi Milan. L'acte d'accusation dit qu'il ressort d'une manière indubitable que les radicaux cherchaient à renverser l'état de choses existant en Serbie et que c'est pour y réussir qu'ils en arrivèrent finalement à l'attentat. — A Carlsruhe, l'**empereur Guillaume,** répondant au bourgmestre, exprime sa satisfaction aux troupes qu'il vient de passer en revue et ajoute : avant que la théorie de la paix universelle reçoive son application, bien des siècles s'écouleront encore. En attendant,



AU CONSEIL DE GUERRE DE RENNES
LA LECTURE DE L'ARRÊT

mes princes et l'armée qu'ils commandent sont la protection la plus sûre de la paix pour l'empire allemand. — La **mission française envoyée à Oporto** pour étudier et combattre la peste commence ses premières investigations. — La situation est toujours très tendue entre l'**Angleterre et le Transvaal.** Dans une note expédiée à Prétoria, la gouvernement anglais somme le président Krüger de faire savoir à bref délai s'il accepte les conditions que l'Angleterre veut lui imposer au sujet de la naturalisation des Uitlanders et autres questions pendantes.

9. — Le **conseil de guerre de Rennes** entend la plaidoirie de Me Demange, qui demande l'acquittement de Dreyfus. Me Labori renonce à la parole. Le commissaire du gouvernement maintient ses conclusions. Me Demange réplique en disant :« Vous n'éléverez jamais à la hauteur d'une preuve les possibilités et les présomptions qui ont été apportées ici. » Dreyfus affirme son innocence. Après une heure et demie de délibération, le conseil rentre en séance et le colonel Jouaust donne lecture du jugement qui, par 5 voix contre 2, condamne Dreyfus à dix ans de détention. Le conseil admet les circonstances atténuantes. La sentence est accueillie avec calme à Paris et en province. Dreyfus signe son pourvoi en revision. — A Turin, inauguration du monument national élevé à la mémoire de **Victor-Emmanuel.** La famille royale et les ministres assistent à la cérémonie. — La **Volksraad du Transvaal** vote une résolution constatant que la présence de troupes anglaises près de la frontière, au cours de négociations pacifiques, cause du trouble et de l'inquiétude parmi les habitants du Transvaal. — Le **prince et la princesse de Montenegro** arrivent à Athènes, où ils sont reçus par la famille royale de Grèce. — A l'audience publique du procès de l'**attentat contre le roi Milan** de Serbie, Knézévitch, l'auteur de l'attentat, déclare formellement qu'il avait menti à l'instruction en se donnant comme l'instrument d'un complot ourdi par les radicaux. Il aurait agi seul et voulait se venger sur le roi Milan du refus que ses demandes d'emploi auprès de diverses administrations avaient rencontré. — Le conseil de l'**église protestante de Vienne** signale que, dans le premier semestre de 1899, 3 500 conversions au protestantisme se sont produites dans l'empire autrichien.

10. — **Election sénatoriale** dans la Mayenne : M. Dubois-Fresnoy, républicain, est élu par 358 voix contre 314 à son concurrent. Il s'agissait d'élire un

troisième sénateur par suite de l'attribution à la Mayenne du siège d'inamovible devenu vacant par la mort de M. Tribert, républicain. — A Calais, inauguration du **monument des sauveteurs** sur le boulevard International. — Le nouveau président du **Pérou** constitue le ministère suivant : affaires étrangères, Dr Manuel Galvez ; justice, Dr Ebdoro Romero ; intérieur, colonel Parra ; guerre, capitaine Carrillo ; finances, Mariano Belaunde ; travaux publics, Carlos Basadre-Ferero.

11. — L'anarchiste **Sébastien Faure,** arrêté le 20 août, au cours des manifestations de la place de la Nation, est mis en liberté provisoire. — Les membres du **conseil de guerre de Rennes** qui a jugé Dreyfus signent un recours en grâce ayant pour objet d'annuler la peine accessoire de la dégradation militaire. — Sur la demande du ministre de l'intérieur, le Conseil d'Etat vote un crédit de 300 000 francs pour la **défense contre la peste.** — **Quinze Philippins** seulement ont profité de l'offre du général Otis accordant 15 dollars à ceux qui rendront les armes et reconnaîtront l'autorité des Etats-Unis.

12. — Arrestation de trois individus qui ravitaillaient les assiégés du **fort Chabrol** en leur lançant des paquets de vivres du toit d'une maison voisine. — Mort du **général de Santi,** commandant la 19e brigade d'infanterie. — Le résultat du recensement de la **population espagnole,** au 31 décembre 1897, qui vient d'être publié, accuse 18 089 500 habitants. — L'expédition danoise envoyée **à la recherche d'Andrée** est rentrée à Mandal sans avoir donné de résultat. — M. Chamberlain, au nom du gouvernement anglais, formule comme suit les **revendications de l'Angleterre** à l'égard du Transvaal : 1° droit de vote acquis à tous les Uitlanders après cinq ans de résidence ; 2° quart des sièges du Volksraad réservé aux districts miniers ; 3° égalité de l'élément hollandais et de l'élément britannique au Volksraad ; 4° égalité de tous les électeurs, anciens ou nouveaux, en ce qui concerne l'élection du président et les autres élections.

13. — Par décision du ministre de la guerre, la **section de statistique de l'état-major général** est placée sous l'autorité immédiate du chef du deuxième bureau et confinée dans son rôle d'organisation et de préparation d'un service d'informations militaires. — La reine régente d'Espagne signe un décret suspendant les **garanties constitutionnelles dans la province de Biscaye.** — Le gouvernement américain accorde une indemnité de 5 000 dollars pour chacun des sujets **italiens lynchés** à Tallulah en juillet dernier. — La Bolivie accepte la **rectification de frontières** avec le Brésil en se basant sur la ligne établie par la commission mixte, Cuntra-Gomez, de la rivière Madeira aux sources de Javary. Il s'agit de ce contesté amazonien dans lequel on annonçait récemment la constitution de la République d'Acre.

14. — A Boulogne-sur-Mer, ouverture du 28e congrès de l'**Association française pour l'avancement des sciences.** — Mort du **général Reverony,** commandant la 3e brigade de hussards à Verdun. — Le projet de **budget de 1900,** soumis actuellement à la commission du budget, comporte, en dépenses, 3 milliards 522 616 119 fr. et en recettes 517 000 fr. de plus. Le chiffre exact de la Dette en France est de 30 milliards. — Le patriarche arménien remet au sultan un mémorandum sur la situation intolérable faite à la **nation arménienne.** — En Danemark, inauguration d'un monument commémoratif de la **première guerre entre le Danemark et l'Allemagne,** de 1848 à 1850. — Les **inondations** causent d'immenses ravages en Bavière et en Autriche.

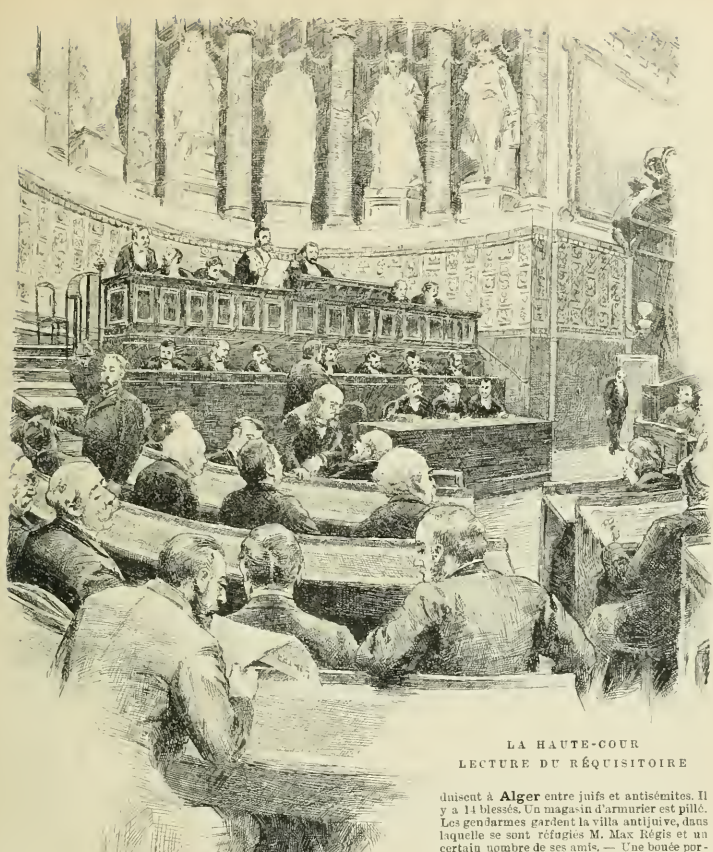
15. — Près de la Croix-sur-Meuse, le général Hervé passe en revue les troupes des 6e et 20e corps d'armée qui ont pris part aux **grandes manœuvres de l'Est.** — M. Millerand, ministre du commerce, prescrit un essai de la **journée de huit heures** aux ateliers des postes du boulevard Brune. — Plusieurs inculpés dans l'**affaire du complot** font parvenir à M. Fallières, président de la haute-cour, des conclusions dans lesquelles ils réclament le droit d'être entendus personnellement à l'audience de la haute-cour pour y exercer au besoin leurs récusations et l'assistance d'un avocat dans tous les actes d'instruction dirigés contre eux. — **L'expédition polaire** du duc des Abruzzes arrive le 6 août à la mer libre, où elle rencontre l'expédition Wellmann faisant route pour le cap Flore. Tout se passe bien à bord de *l'Etoile polaire*. — Un **nouveau cyclone** cause d'énormes dégâts aux Antilles, particulièrement à Antigoa et à Sainte-Lucie. — Les **eaux du Danube,** à Vienne, croissent toujours. De nombreuses lignes de tramways dans la Basse-Autriche, à Salzbourg et en Styrie sont coupées. A Gmunden, un pont est enlevé par les eaux. Quinze personnes sont noyées. — Un accord est conclu entre **la France et la Chine** pour la construction du chemin de fer de Lang-Chan à Nan-Ning. Le port de Nankin est ouvert au commerce étranger.

16 — Dans une nouvelle **encyclique à l'épiscopat français** le pape trace une sorte de programme général pour l'éducation des membres du clergé et pour leur mission sacerdotale. — Il recommande la sainteté, la dignité dans les méthodes de prédication et d'action et une sage adaptation aux progrès du temps. — Dans l'**affaire du complot,** 45 inculpés bénéficient d'une ordonnance de non-lieu. Il reste 22 inculpés. — Mort de **M. Taulier,** sénateur républicain de Vaucluse. — A Buda-Pesth, ouverture d'un **congrès international de criminalistes.** — Dans sa réponse à la note anglaise, le **Transvaal** réclame l'établissement d'une commission mixte, telle qu'elle avait été proposée par l'Angleterre.

17. — **Election législative** dans l'arrondissement de Moutiers (Savoie). M. Empereur, républicain, est élu par 4 887 voix, sans concurrent, en remplacement de M. Carquet, républicain, décédé. — Une **violente tempête** sévit sur les côtes de Terre-Neuve, causant de nombreux naufrages. — Les troupes mexicaines entrent en campagne contre les **Indiens Moya,** dans le Yucatan. — A Anvers, ouverture du **Congrès international de la « petite bourgeoisie ».**

18. — Le Sénat, constitué en **haute-cour,** pour juger l'affaire du complot, se réunit sous la présidence de M. Fallières. 277 membres répondent à l'appel nominal et 23 sont absents. Le président donne la parole au procureur général Bernard, qui donne lecture du réquisitoire. Ce document énumère les faits de nature à justifier l'instance et dit qu'il existe contre les accusés la prévention d'avoir concerté et arrêté ensemble un complot ayant pour but de changer la forme du gouvernement. La haute-cour se réunit ensuite en chambre du conseil. A la reprise de l'audience publique, M. Fallières lit l'arrêt, adopté par 234 voix contre 14, renvoyant l'affaire à la commission d'instruction et décide que la loi du 8 décembre 1897 sur l'instruction contradictoire sera applicable devant la haute-cour. Les accusés dans l'affaire du complot sont : MM. Déroulède, Buffet, de Chevilly, de Sabran-Pontevès, de Monicourt, de Fréchencourt, Godefroy, Dubuc, Barillier, Ballière, Cailley, Brunet, détenus ; M. Jules Guérin, assiégé au fort Chabrol. Marcel Habert, Thiébaud, baron de Vaux, de Lur-Saluces et de Parseval, qui sont à l'étranger ; de Ramel, Guixou-Pagès, Durieu et Girard, prévenus libres. — Mort, à Cherbourg, de **l'amiral Sallandrouze de Lamornaix,** commandant en chef de l'escadre du Nord.

19. — Au conseil des ministres, M. Decrais communique un rapport du lieutenant Cornu confirmant les informations reçues le 18 août au sujet de l'**assassinat du lieutenant-colonel Klobb** et du lieutenant Meynier par la mission Voulet. — M. Loubet visite les **chantiers de l'Exposition** de 1900. Répondant à une allocution de M. Millerand, ministre du commerce, le président dit que le but du gouvernement est de montrer à nos hôtes de 1900, grâce à la trêve du travail, préface de la paix définitive, que nous sommes restés un grand peuple laborieux, une nation forte et unie, pénétrée de sa mission de progrès et de paix. — La commission d'instruction de la **haute-cour** tient sa première séance sous la présidence de M. Bérenger. Les assesseurs sont MM. Chovet, Cazot et Cordelet. — Mort de **M. Scheurer-Kestner,** sénateur inamovible, ancien vice-président du Sénat. Le nombre des inamovibles est réduit à 16. — **Dreyfus** se désiste de son pourvoi en revision. — Le général Otis ayant interdit aux Chinois le séjour dans l'archipel des **Philippines,** la Chine proteste énergiquement, invoquant le droit international et les traités existants. Elle voit dans cette exclusion une atteinte portée aux bons rapports qui existent entre les deux nations. Le général Otis reçoit l'ordre d'annuler son arrêté.



LA HAUTE-COUR
LECTURE DU RÉQUISITOIRE

duisent à **Alger** entre juifs et antisémites. Il y a 14 blessés. Un magasin d'armurier est pillé. Les gendarmes gardent la villa antijuive, dans laquelle se sont réfugiés M. Max Régis et un certain nombre de ses amis. — Une bouée portant la marque **Expédition polaire Andrée** est trouvée sur la côte nord de l'île du Roi-Charles. — Au procès de **l'attentat contre le roi Milan,** après le réquisitoire du procureur général, Knézévitch rétracte à nouveau ses dénonciations contre les chefs du parti radical.

20. — **Dreyfus** quitte Rennes à trois heures du matin se dirigeant vers Carpentras, en compagnie de son frère. — Le gouvernement ayant décidé de donner l'assaut au **fort Chabrol,** MM. Millevoye et Lasies font de pressantes démarches auprès de M. Jules Guérin pour qu'il se rende. M. Guérin finit par céder et, à quatre heures du matin, il sort du fort Chabrol et se constitue prisonnier entre les mains du capitaine Grenier, de la garde républicaine, qui le conduit au dépôt. Les camarades de M. Guérin, qui sortent en même temps que lui, sont laissés en liberté. Le siège du fort Chabrol a duré trente-huit jours. — Plusieurs bagarres se pro-

21. — Le *Journal officiel* publie un rapport adressé par le général de Galliffet au président de la République, lui proposant de **gracier Dreyfus**. Ce rapport est suivi d'un décret du président de la République graciant Dreyfus. — Dans un **ordre du jour à l'armée,** le général de Galliffet, rendant hommage aux juges du conseil de guerre de Rennes, demande que l'armée s'incline devant l'acte de profonde pitié de M. Loubet à l'égard de Dreyfus et l'oubli du passé. — **A Alger,** le calme est rétabli. Le gouverneur général prend d'importantes mesures pour empêcher de nouveaux troubles. — Des perquisitions sont opérées au

fort Chabrol en présence de M. Jules Guérin. — Une **grève générale éclate au Creusot** à la suite du renvoi de deux ouvriers. — Les sections française et allemande qui accompagnent la **commission de délimitation du Togo** se réunissent sous le commandement du commandant français Clé pour faire face à une attaque des indigènes. Les rebelles sont battus à Kafiris. — Recevant **M. Cappolani,** le ministre des colonies le félicite sur les résultats de la mission qu'il vient d'accomplir au Soudan.

22. — Le ministre des colonies reçoit M. **Georges Bastard** revenant d'une mission à Tombouctou. — Mort du **général Brault,** chef de l'état-major général de l'armée. — **A Alger,** la troupe cerne la villa antijuive. Le commissaire fait les sommations. La villa est ouverte, mais Max Régis avait pris la fuite dans la nuit. Les huit individus qui étaient restés dans la villa sont arrêtés. — Le ministre de l'agriculture reçoit une **mission japonaise** venue en France pour étudier l'élevage du cheval et faire des achats de chevaux. — Un décret réorganise le **système électoral** dans l'Inde française. — Le pape reçoit les **pèlerins français** conduits par M. Harmel. Il les engage à suivre la direction politique et sociale qu'il leur a indiquée.

23. — A Heidelberg, 21e congrès de **l'Association littéraire et artistique** internationale. — **Aux Philippines,** les Américains attaquent les insurgés à l'ouest de Ceber et les mettent en déroute. — L'Italie renonce à ses projets d'occupation de la **baie de San-Moun** (**Chine**) et se contente de concessions commerciales en faveur d'une société italienne. — Le conseil supérieur de la guerre de Madrid rend son jugement dans le procès intenté à **l'amiral Montejo** et au **général Sostoa** pour la reddition de Cavite et le combat de Cavite. L'amiral Montejo est condamné à passer dans la réserve sans avoir droit à sa promotion à un grade supérieur. Le général Sostoa est acquitté. — L'entente étant impossible entre **Tchèques et Allemands** au sujet des ordonnances linguistiques et le parlement ne pouvant fonctionner régulièrement, le com e Thunn, président du conseil des ministres d'Autriche-Hongrie, remet sa démission à l'empereur.

24. — Mort de **M. Benjamin Raspail,** ancien député de la Seine. — **A Saint-Domingue,** Ulysse Heureaux, fils du président assassiné, organise un corps de plusieurs centaines d'hommes dans le district de San-Juan. Il prépare une contre-révolution, d'accord avec le général Figuereo et les autres membres du gouvernement renversé. — **Aux Philippines,** la ville d'Olongabo est détruite après un bombardement de six heures. Les Américains ont perdu un homme.

25. — Obsèques du **général Brault,** chef d'état-major général de l'armée. Le général de Galliffet, ministre de la guerre, lui adresse un dernier adieu au nom de l'armée. — Obsèques de **M. Scheurer-Kestner.** — Un nommé Félix Fleury, qu'on croit fou, tire un coup de revolver sur **M. Puybaraud,** chef des renseignements à la préfecture de police. M. Puybaraud n'est pas atteint. — L'échange de notes continue entre **le Transvaal et l'Angleterre** sans amener de détente dans les rapports entre ces deux États. — Les **îles Samoa,** qui paraissaient pacifiées à la suite des mesures prises par la commission des trois puissances coprotectrices, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Amérique, sont de nouveau agitées par les partisans des deux prétendants à un trône qui n'existe plus. — La sentence dans le procès du **complot contre le roi Milan** de Serbie condamne Knézevitch et Ranko-Taïssith à mort, ce dernier par contumace. Quinze autres prévenus sont condamnés à vingt ans de travaux forcés; un à neuf ans de prison; neuf à cinq ans de prison; quatre prévenus sont acquittés. L'assassin Knézévitch est fusillé dans l'après-midi. — Un important soulèvement se produit sur la **côte des Somalis** (Afrique orientale). — A Darjuling et à Kulong (Indes), un **tremblement de terre** fait 300 victimes.

26. — Le **général Delanne** est désigné pour remplir les fonctions de chef d'état-major général de l'armée. — Le contre-amiral Godin est nommé vice-amiral; le capitaine de vaisseau Boutet est nommé contre-amiral; le vice-amiral Ménard, préfet maritime de Lorient, est nommé commandant en chef de l'escadre du Nord; le vice-amiral de la Bonninière de Beaumont est nommé préfet maritime à Lorient. — Le président de la République signe un **mouvement administratif** portant sur les préfectures du Nord, de l'Hérault, du Finistère, de Saône-et-Loire, de la Vendée, de Constantine. — Les troupes mexicaines dispersent les **Indiens Yaquis** qui s'étaient révoltés. — Le Sénat de la **République Argentine** vote le projet de conversion du papier-monnaie destiné à empêcher, au profit des exportateurs, le relèvement de la valeur de la circulation fiduciaire. L'opinion publique est hostile à cette mesure.

27. — M. Bérenger, président de la commission d'instruction de **la haute-cour,** laisse les avocats des inculpés prendre communication des dossiers de l'instruction. Ces dossiers sont partagés en quatre chapitres : 1° celui de M. Deroulède, des patriotes et des nationalistes; 2° celui des royalistes; 3° celui des antisémites; 4° celui des contumaces. — Le ministre de la marine signe l'ordre de mise en construction, à Rochefort, de quatre nouveaux **sous-marins.** — **M. Max Régis,** qui s'était enfui de la villa antijuive d'Alger, s'est réfugié à Barcelone (Espagne). — Mort de **M. Laubry,** sénateur de l'Yonne. — Le Raad de **l'Etat libre d'Orange** charge le gouvernement d'assurer la paix par tous les moyens et décide, quoi qu'il arrive, de remplir fidèlement ses obligations envers le Transvaal, en vertu de l'alliance politique existant entre les deux pays. — Arrivée à New-York de **l'amiral Dewey,** vainqueur de Cavite. Il lui est fait une réception enthousiaste. — La Chambre des députés de **l'Uruguay** sanctionne le projet de l'ingénieur français Guérard pour la construction du port de Montevideo. Les ministres des finances, du commerce, de l'intérieur et des affaires étrangères donnent leur démission par suite de divergences de vues avec le président sur la question du poste de recteur à l'Université.

28. — Mort de **M. Francisque Bouillier,** membre de l'Académie des sciences morales et politiques. — **Une crise ministérielle se produit en Espagne.** Tous les ministres mettent leurs portefeuilles à la disposition de M. Silvela, président du conseil. La crise provient de ce que certains ministres veulent persister dans la politique des économies budgétaires, tandis que d'autres sont d'un avis contraire. — Ouverture, à Berlin, du 7e **congrès géographique international** sous la présidence du professeur baron Richthofen. — **Aux Philippines,** Aguinaldo reprend l'offensive contre San-Fernando et Los-Anglès.

29. — Le **général Frater** est nommé sous-chef de l'état-major général de l'armée. — Un décret modifie, sur certains points, l'établissement des **tableaux d'avancement** dans l'armée. Ce décret modifie deux autres décrets en vue de restituer au ministre de la guerre le choix des officiers pour les grades supérieurs à partir de celui de général de brigade. — Le **comte Mouraview,** ministre des affaires étrangères de Russie, arrive à Biarritz, où il vient passer un mois. — **M. Goremykine,** ministre de l'intérieur de Russie, arrive à Paris. — Une tentative d'arbitrage entre M. Schneider et les **ouvriers du Creusot** échoue. — Mort de **Mgr Chouzy,** vicaire apostolique du Kouang-Si (Chine), où il exerçait sa mission depuis trente-neuf ans. — **Aux Philippines,** les Américains s'emparent des villes de Porac, Manabang et Dolorès, qui n'offrent qu'une faible résistance. — L'alderman Newton est élu **lord-maire de Londres.** — Les principaux **représentants du duc d'Orléans** étant en prison pour l'affaire du complot, le duc d'Orléans constitue comme suit son nouveau comité directeur : MM. Roger Lambelin, président; le comte de Gramont, le duc de Luynes, le duc de Lorge, M. de Trévenenc, ancien sénateur, membres.

30. — Les inculpés de **la haute-cour** subissent leur premier interrogatoire. MM. Déroulède et Baillière refusent de répondre. — Le sultan Ali-Dinar, le plus puissant allié des Anglo-Egyptiens **au Soudan,** est mis en déroute par l'émir Arabi-Darfallah, allié du Khalifa. Les Derviches s'emparent de la province de Darfour. — En septembre, il y a eu dix-sept cas de peste et quatre décès à Oporto. — L'empereur d'Autriche charge le comte Clary-Aldringen, qui accepte, de former le **nouveau cabinet.** — Le **ministère espagnol** est reconstitué. Tous les ministres conservent leurs fonctions, sauf le général Polavieja, qui est remplacé par le général Azcarraga. — La **cour suprême** condamne le général Jaudenes à passer dans la réserve à raison de la reddition de Manille. — La situation est de plus en plus tendue entre le **Transvaal et l'Angleterre.** De part et d'autre les préparatifs de guerre sont menés avec une extrême vigueur.

LES TIMBRES-POSTE DU MOIS

En prévision du changement annoncé de nos timbres coloniaux, nous examinerons rapidement les timbres généraux des colonies françaises.

C'est sous l'Empire, dès 1859, que nous voyons le premier type avec aigle.

L'émission se composait de 1 c. olive, 5 c. vert, 10 c. bistre, 20 c. bleu, 40 c. rouge et 80 c. rose. En 1871 on se sert de quelques timbres de France, concurremment avec l'effigie de Napoléon ou de la République suivant les valeurs ; nous voyons ainsi : avec l'effigie de l'empereur : 1 c. olive, 5 c. vert (sans couronne), 30 c. brun et 80 c. rose ; avec l'effigie de la République, 10 c. bistre, 20 c. bleu et 40 c. rouge.

Ces timbres ainsi que les suivants ne se distinguent de ceux de France que parce qu'ils ne sont pas dentelés.

De 1873 à 1876 on continue à se servir des timbres français suivants, à l'effigie de la République : 1 c. olive, 2 c. marron, 4 c. gris, 5 c. vert avec grands chiffres ; 15 c. bistre, 25 c. bleu avec petits chiffres et 30 c. brun, 80 c. rose, 15 c. bistre, 10 c. bistre sur rose avec chiffres un peu plus gros. Puis apparaissent les timbres de notre type actuel en 1877 : une première émission comprend : 1 c., 2 c., 4 c., 5 c. et 10 c. verts, 15 c. gris, 20 c. marron, 25 c. bleu, 30 brun, 40 c. rouge, 75 c. rose et 1 c. olive.

De 1878 à 1881 ont été employés, du même type, les 1 c. noir sur azur, 2 c. brun, 4 c. violet, 10 c. noir sur violet, 15 c. bleu, 25 c. noir sur rouge, 35 c. noir sur jaune, puis 25 c. jaune et 20 c. bistre sur vert.

Enfin, en 1881, on revenait à des timbres spéciaux pour toutes les colonies.

D'un modèle plus gracieux, ils comprenaient : 1 c. noir bleu, 2 c. brun, 4 c. violet, 5 c. vert, 10 c. noir violet, 15 c. bleu, 20 c. bistre vert, 25 c. jaune, 30 c. brun, 35 c. noir jaune, 40 c. rouge, 75 c. rose, 1 franc olive, puis 25 c. noir rose.

Pendant toute la période de 1881 à 1892, comme dans certaines colonies on avait manqué de certains timbres, on avait eu recours aux surcharges pour remédier à leur défaut ; cette mesure, prise à l'origine à la Nouvelle-Calédonie en 1881, ne tarda pas à devenir une spéculation de manière à créer des raretés fictives.

On fut ainsi conduit à la nécessité de timbres différents et on adopta le type 1892 qui participait des deux systèmes, en ce sens qu'il était unique et qu'en même temps le cartouche inférieur différait pour chaque colonie. On établit les séries suivantes :

Anjouan, golfe de Benin, puis *Benin*, Congo français, Côte-d'Ivoire, Diégo-Suarez et dép., puis *Diégo-Suarez*, Grande-Comore, Guadeloupe et dép., Guinée française, Inde française, Indo-Chine, Madagascar, Martinique, Mayotte, Nossi-Bé, Nouvelle-Calédonie et dép., Obock, Etab. de l'Océanie, Réunion, Sainte-Marie de Madagascar, Saint-Pierre et Miquelon, Soudan français, Sénégal et dép.

Terminons cette étude en mentionnant les timbres de Tunisie en deux séries : la première, de 1888 avec le fond des armes en blanc, de 1 c. à 5 francs ; la deuxième série de 1889, mieux gravée, avec fond pointillé, de 1 c., 2 c., 5 c., 10 c., 15 c., 20 c., 25 c., 40 c., 75 c., 1 fr., 5 francs, avec les couleurs correspondant à celles des timbres français.

Jean Repaire.



1881


1871



1871



1877



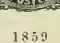
1892



LEVANT



TUNIS


1859

LA MODE DU MOIS

En attendant que certain grand couturier impose la mode des robes à la paysanne, les jupes collantes restent plus que jamais les maîtresses de la nouveauté, à cette entrée de la saison d'automne. Et je doute fort que de longtemps, en dépit de la renommée du couturier en question, nos élégantes mondaines l'abandonnent pour la jupe froncée tout autour de la taille, et, par contre, grossissante.



En revanche, le grand paletot droit promet d'être le roi de la confection. On commence à en voir déjà beaucoup, en drap, en velours et en velours du nord, uni, brodé, ou couvert de jais.

Celui que représente notre dessin n° 1 est en drap cachemire tabac, doublé de soie tilleul ouatinée. Il est légèrement cintré derrière, croisé devant et seulement orné de piqûres et de jolis boutons de fantaisie.

La jupe s'évase par le bas et forme de légers godets.

Les revers comme le col très haut, tout en drap, intérieur et extérieur, sont à coins arrondis. Les manches collantes forment seulement épaulettes à l'emmanchure.



Le chapeau qui accompagne ce vêtement de haut genre est en peluche de soie noire, genre chapelier, très relevé de côté, et garni de deux longues plumes amazones élégamment posées.

En drap beige, bleu marine, prusse ou gris bleu est le costume tailleur n° 2. Il est doublé de soie; on doit choisir pour doublure une nuance tranchant sur celle du drap, mais s'harmonisant avec elle cependant.

La jupe, très plate sur les hanches, légèrement longue et fermée de côté par cinq pattes cousues en biais, avec doubles boutons, est seulement ornée dans le bas de cinq rangs de piqûres.

La jaquette courte, à basques crénelées, rappelle la jupe. Son originalite consiste surtout en la coupe de ses épaulettes dites *américaines*. Le col est en

velours, assorti à la nuance du costume, mais un peu plus foncé, et le *chapeau Frondeuse* est en velours noir, richement empanaché, éclairé par un chou de satin blanc ou clair sur le côté gauche. Manchon de lynx doublé de satin gris argent ou crème, gants de Suède; face-à-main en écaille brune, avec chiffre en or incrusté sur le manche.

Bottines en chevreau glacé boutonnées, et bas noirs en mi soie.

plus élégant encore en velours tendu qu'en feutre.

Enfin, pour le bal, dont la saison va bientôt revenir, la toilette que représente notre dessin nº 4. est en satin blanc, crème ou ivoire, garnie, sur le côté gauche de la jupe, d'une guirlande de fleurs brodée et perlée.

Un volant plissé, surmonté d'une draperie en mousseline de soie, achève l'ornement de cette jupe longue, et très élégante de coupe.





A l'intérieur de la jaquette, chemisette à col d'homme avec cravate régate en satin noir.

Plus habillé est le modèle nº 3, charmant pour visite, concert, matinée ou petit théâtre.

En faille ou en belle popeline d'Irlande noire ou de teinte moyenne, la jupe est ornée de chaque côté de deux quilles en velours découpé, appliqué sur un fond de satin crème. Le corsage-boléro croisé, et légèrement découpé à la taille, est à col rabattu et à revers en velours découpé semblable à celui qui forme les quilles.

Quant au chapeau Directoire, en feutre souple, il est garni de velours formant brides nouées sous le menton, et de têtes de plumes avec nœud en aile de moulin à l'intérieur de la passe. Ce chapeau peut se faire noir, ou assorti de nuance à la robe. Il est

Le corsage brodé et drapé de mousseline de soie autour du décolleté rappelle la jupe. Il est pris dans une ceinture drapée et à pointe, enserrant gracieusement la taille.

Piquet de fleurs à gauche, dans le creux de l'épaule. Éventail de dentelle blanche monté sur nacre incrustée d'or, et coiffure nouvelle, rehaussée d'une aigrette blanche diamantée. Collier de perles; bracelets nouveaux et gants longs, en chevreau blanc glacé.

Souliers de satin blanc et bas ajourés en soie blanche. Jupon de dessous en nansouk, froufrouté de dentelle striée de nœuds de ruban. Lingerie en batiste du nord, ornée de belle valenciennes.

Berthe de Présilly.

TABLEAUX DE STATISTIQUE

Les successions (valeurs déclarées) en 1898

Ces chiffres sont le résumé des tableaux publiés par l'administration de l'enregistrement. Ce sont des données d'autant plus intéressantes qu'elles peuvent servir utilement à l'évaluation de la richesse en France.

Rentes françaises et autres valeurs du Tresor	491.849.746
Actions. — Valeurs françaises	475.301.297
Obligations. — Valeurs françaises	576.603.480
Parts d'intérêts et commandites simples. — Valeurs françaises	96.522.295
Rentes et effets publics des gouvernements étrangers	187.404.224
Actions et effets publics. — Valeurs étrangères	82.709.785
Obligations et effets publics des valeurs étrangères	170.866.708
Parts d'intérêts et commandites simples. — Valeurs étrangères	874.025
Numéraire	79.263.099
Assurances sur la vie	37.856.985
Dépôts dans les banques et comptes courants	111.453.726
Livrets de Caisse d'épargne et de la Caisse des retraites	76.719.451
Créances	826.224.801
Fonds de commerce	83.385.264
Meubles corporels	234.101.767
Immeubles urbains	1.570.351.389
— ruraux	1.519.810.899
Total général	6.621.298.941

Les chemins de fer du monde en 1897.

D'après le tableau donné par les *Archir für Eisenbahnwesen.*

	kilomètres.		kilomètres.
Allemagne	48.116	Bolivie	994
France	41.342	Jamaïque, Barbade, Porto-Rico, etc.	931
Russie et Finlande	40.262	Colombie	554
Grande-Bretagne et Irlande	34.445	Equateur	298
Autriche-Hongrie	33.668	Paraguay	252
Italie	15.643	Saint-Domingue	187
Espagne	12.196	Guyane anglaise	35
Suède	10.169	Indes anglaises	33.803
Belgique	5.904	Japon	4.086
Suisse	3.646	Sibérie	3.806
Hollande et Luxembourg	3.129	Asie mineure et Syrie	2.603
Roumanie	2.880	Indes hollandaises	2.069
Turquie d'Europe	2.554	Russie (Transcap.)	1.502
Danemark	2.543	Chine	478
Portugal	2.358	Ceylan	475
Norvege	1.938	Cochinchine, Tonkin, Malacca, Pondichéry	384
Grèce	952	Siam	267
Serbie	570	Etats malais	257
Malte, Jersey et Man	110	Indes portugaises	87
États-Unis	296.715	Perse	50
Canada	26.865	Algérie et Tunisie	4.354
Mexique	11.896	Cap	3.630
Amérique centrale	1.056	Egypte	2.836
Terre-Neuve	911	Maurice, Réunion, Sénégal, Congo	1.909
Rép. Argentine	15.175	Orange	1.341
Brésil	13.951	Républ. sud afric.	1.144
Chili	4.279	Natal	734
Uruguay	1.789	Australie	23.014
Cuba	1.787		
Pérou	1.666		
Venezuela	1.013		

Le coût de la guerre sino-japonaise.

L'*Economiste européen* a donné, d'après les documents officiels, le montant dépensé par le Japon pour la guerre avec la Chine. En comprenant la conquête de Formose, les opérations ont duré une année environ. On a engagé dans les diverses expéditions 120 000 hommes et employé 28 navires. On peut apprécier, d'après ces chiffres, ce que coûterait une guerre européenne.

DÉPENSES MILITAIRES

Salaires	38.485.000
Nourriture	62.190.000
Vêtements	52.092.500
Armes et munitions	28.035.000
Chevaux	19.472.500
Soins médicaux	3.612.500
Equipage de camp	2.165.000
Divers achats	9.910.000
Postes et télégraphes	1.382.500
Transports	84.882.500
Gages des employés	45.962.500
Fortifications	14.080.000
Service secret	922.500
Bateaux de transport	9.245.000
Dépenses administratives	500.000
Câble sous-marin	3.120.000
Phares à Formose	322.500
Services religieux	25.000
Gouvernement de Formose	6.050.000
Récompenses	15.565.000
Médailles	152.500
Chemins de fer	50.000
Dépenses de voyage	7.985.000
Divers	5.147.500

DÉPENSES MARITIMES

Salaires	4.237.500
Nourriture	2.950.000
Vêtements	1.152.500
Approvisionnement des navires	10.442.500
Armes, munitions, torpilles	25.200.000
Dépenses des navires	32.065.000
Hôpital	115.000
Dépenses de service	570.000
Voyage	640.000
Salaires divers	775.000
Transport	3.207.500
Réparations	2.015.000
Divers	52.500
Service secret	267.500
Frais spéciaux	585.000
Construction d'arsenal	3.150.000
Service des côtes	30.000
Récompenses	2.390.000
Médailles	40.000
Total	501.240.000

Les marbres de Carrare.

Tout le monde sait de quelle réputation jouissent les marbres extraits des carrières de Carrare. Les chiffres ci-dessous donnent en tonnes (1 000 kilogr.) les quantités produites et exportées pendant les dix dernières années.

	Production.	Exportat		Production.	Exportat.
1888.	138.585	125.374	1893.	161.792	126.113
1889.	140.904	120.804	1894.	156.938	119.137
1890.	164.095	142.885	1895.	141.811	136.832
1891.	151.716	136.633	1896.	147.609	139.689
1892.	161.171	140.600	1897.	136.512	135.064

G. François.

QUESTIONS FINANCIÈRES

De l'observation attentive de l'allure générale du marché en ces dernières semaines, il se dégage un fait certain, évident et qui vient à l'appui de la thèse que nous avons déjà soutenue et développée à cette même place. Bien décidément, bien nettement, les valeurs industrielles prennent le pas sur toutes les autres valeurs et surtout sur les fonds d'Etats. Ceux-ci, jadis, occupaient incontestablement la première place dans les préoccupations de la spéculation, voire du public de l'épargne ; incontestablement non moins, ils sont désormais relégués à l'arrière-plan, et plus nous allons, plus ce mouvement se dessine, se précise et s'accentue. Vers le milieu du mois, et pendant les quelques jours qui séparaient la liquidation de quinzaine du Stock Exchange de celle du marché de Paris, un double fait s'est produit qu'il faut signaler. Alors que la plupart des grandes valeurs industrielles étaient l'objet d'un relèvement assez vif, les fonds d'Etats, au contraire, sont restés lourds, et ont même, dans certains cas, aggravé leurs pertes antérieures. Ceci, on l'admettra sans difficulté, contient une nouvelle indication au sujet de l'orientation de l'esprit public. Il devient de plus en plus évident que le public de l'épargne — car la spéculation ne fait que refléter l'état d'âme de ce public — ne se soucie plus que médiocrement des rentes en général. A la vérité, il ne s'en défait que lorsqu'un événement politique défavorable l'y incite ; mais, contrairement à ce qu'il faisait naguère, il n'y rentre plus une fois qu'il en est sorti et consacre à d'autres valeurs les disponibilités qu'il s'est créées.

Et le public a bien raison, car l'avenir est là. A une époque où tout le monde travaille et où, en raison de la cherté sans cesse accrue de toutes les denrées, chacun est obligé de tirer le meilleur parti possible des ressources ou des outils qu'il a dans la main, il est clair que le revenu généralement médiocre des rentes ne peut plus donner de satisfactions. Ce revenu est fixe, on le sait ; et c'est cette fixité qui, dans le passé, était une des causes des préférences de l'épargne. Mais celle-ci s'est mise à regarder autour d'elle et s'aperçoit qu'elle trouve la même fixité ailleurs, et dans des conditions plus avantageuses. La majeure partie des sociétés industrielles a émis des obligations ; et alors que le revenu des rentes solides n'est guère que de 3 % au maximum, le revenu des obligations atteint 3 1/2, 4 et même 5 % ; et ce, dans des conditions de sécurité tout à fait rassurantes, puisque l'obligation a pour garantie le fonds social, le matériel, les réserves et même le capital des sociétés. Des placements de ce genre conviennent donc mieux que les rentes aux personnes nombreuses qui goûtent la quiétude complète que donne un revenu fixe. Des exemples de ces placements ? Ils abondent ; et pour ne parler à nos lecteurs que d'un seul de ces exemples, nous citerons l'obligation de la Revue *Le Monde Moderne,* qui constitue une hypothèque de premier rang sur une exploitation dont la croissante prospérité est l'évidence même. On comprendra que nous apportions une certaine mesure dans l'éloge d'une valeur qui nous touche de si près ; le public, au surplus, saura apprécier par lui-même.

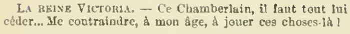
En notre dernière causerie, nous annoncions la reprise des valeurs de cuivre, *Rio-Tinto*, *Tharsis*, etc. Cette reprise s'est produite, en effet. Elle était forcée, et on peut compter qu'elle s'accentuera ; car le cuivre est l'objet d'une consommation industrielle telle, que la production a beaucoup de peine à suffire aux demandes. Comment, dans ces conditions, les valeurs cuprifères ne progresseraient-elles pas ?

Nous devons dire pourtant que nous avons quelque éloignement pour les titres qui, comme ceux dont nous venons de parler, sont souvent l'objet de véritables coups de spéculation. Nous préférons, et de beaucoup, les valeurs plus tranquilles, et surtout celles dont l'évolution vers la hausse est à peine commencée ; l'acheteur a ainsi non seulement un placement excellent, mais encore la perspective des plus-values de cours dont, habituellement, les syndicats sont seuls à profiter. C'est à ce point de vue que nous nous plaçons pour recommander sans hésitation ni restriction l'action des *Mines de cuivre de Huelva,* dont l'exploitation s'exerce dans la région de Rio-Tinto et de Tharsis. Nous savons bien qu'une recommandation de ce genre appelle quelques développements. Or la place, ici, nous fait défaut. Mais nous nous ferons un devoir de répondre, directement et par écrit, aux demandes de renseignements que voudront bien nous adresser nos lecteurs.

E. Benoist,

Directeur du *Moniteur économique et financier,*
17, rue du Pont-Neuf.





LA REINE VICTORIA. — Ce Chamberlain, il faut tout lui céder... Me contraindre, à mon âge, à jouer ces choses-là !

(D'après *le Rire*, Paris.)

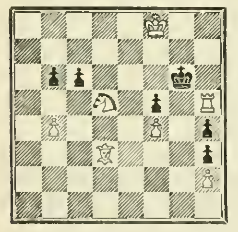


— Voilà deux jumeaux qui doivent bien vous gêner la nuit?
— Oh, non ! Il y en a toujours un qui crie si fort que l'on n'entend pas l'autre du tout, et on arrive à dormir tranquille.

(D'après *Puck*, New-York.)

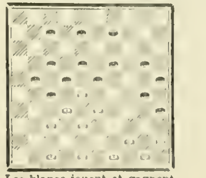
Jeux et Récréations, par M. G. Beudin

N° 313. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et font mat en 3 coups.

N° 314. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et gagnent.

N° 315. — Mathématiques.

Une laitière de la campagne remet 100 litres de lait pur à une crémière de Paris. Celle-ci enlève 10 litres de lait qu'elle remplace par 10 litres d'eau. Une troisième personne reçoit ces 100 litres ainsi mélangés. A son tour, elle prélève 10 litres qu'elle remplace également par 10 litres d'eau. Quelle quantité de lait pur reste-t-il après ces diverses substitutions ?

N° 316. — Mots en carrés.

— D'abord une couleur
— Une superbe fleur
— Le nom d'une rivière
Sillonnant la Bavière.
— Un manant, un vilain;
Presqu'un esclave enfin.

N° 317. — Mots en losange.

PAR A. C.

— Pour doigts mignons, un instrument
Charmant
— Fleuve en renom, qui, loin d'Otrante
Serpente
— Vous désigne l'esprit du mal.
Au bal
Certains jours venant, une mise
Admise.
— De l'Église un représentant
Marquant.
— Le vieux promoteur du raisin.
— Au sein.

N° 318. — Anagramme.

ENVOI D'UN LECTEUR

Si tu n'as rien dans le... *premier*
Il faut te passer du *dernier*
Et par un temps de canicule
Cela devient très ridicule.

N° 319. — Arithmétique géographique

PAR UN VANNAIS

Quelles sont les trois villes de France qui donnent une ville du Tyrol?

SOLUTIONS

N° 308 — 1. D 8 F D — 1. T 2 T D
2. D 4 C R — 2. N'importe
3. C fait échec et mat
1. C 2 F D
2. D 7 C D — 2. N'importe
3. D fait échec et mat.

N° 309. — Si $\frac{44\ 40}{34\ 45}$ $\frac{43\ 39}{31\ 22}$ $\frac{23\ 18}{12\ 23}$ $\frac{32\ 27}{23\ 34}$ $\frac{27\ 40}{45\ 34}$ $\frac{35\ 22}{}$ gagne facilement

si $\frac{}{31\ 22}$ $\frac{40\ 27}{}$ prend de suite cinq pions et gagne par la grande supériorité de pièces.

N° 310. — Magot, ragot, cagot, fagot.

N° 311.

S P I R E
P I R E
I R E
R E
E

N° 312. — Sous li é et chaud sur ne sont pas six nonime.
Soulier et chaussure ne sont pas synonymes.

Adresser les communications pour les jeux à M. G. Beudin, à Billancourt (Seine), avec timbre pour réponse.

Harengs frais sauce moutarde. — Le hareng vaut beaucoup plus que la réputation qu'on lui a faite dans les milieux élevés, sous le prétexte qu'il a beaucoup d'arêtes. Cet inconvénient n'existe que si on le cuit mal, c'est-à-dire s'il est servi desséché. Bouilli dans une bonne cuisson, la chair gonfle et les arêtes sont si apparentes qu'il est très facile de les enlever; on mange ainsi une chair d'une délicatesse extrême, nourrissante au premier chef, étant le poisson réputé pour contenir à poids égal le plus de substances nutritives.

Enlever la tête à six harengs, les ébarber, écailler et vider avec soin, faire un lit très léger d'oignons émincés dans un sautoir de 20 centimètres, ajouter un peu de persil en branches, demi-feuille de laurier, un peu de thym, 30 grammes de gros sel, 15 grains de poivre concassés, quelques feuilles de chêne (à la campagne c'est facile), un demi-litre d'eau et un quart de litre de vin blanc. Mettre les harengs, couvrir et faire jeter un bouillon, retirer du feu et laisser couvert dix minutes.

La sauce moutarde. — Fondre 30 grammes de beurre, y mélanger une cuillerée à bouche de farine, mouiller avec un quart de litre de la cuisson des harengs, faire bouillir et retirer du feu. Délayer un jaune d'œuf avec quelques gouttes de citron, 20 grammes de beurre, une cuiller à bouche de moutarde, verser dans la sauce, faire un léger bouillon et servir à part.

Pieds de porc truffés. — Deux pieds de porc crus, 500 grammes de porc frais, 100 grammes de truffes, 200 grammes de crépinette, demi-décilitre de vin blanc, sel, poivre, épices.

Flamber les pieds de porc, les couvrir d'eau froide largement, faire bouillir, égoutter et rafraîchir. Les cuire à grande eau, aromatisée d'un fort bouquet, sel, girofles, carottes et oignons, faire un bouillon lent et soutenu jusqu'au désossement facile. Brosser les truffes, les peler et les couper en lames. Hacher le porc frais avec les pelures de truffes et bien condimenter. Diviser la farce en quatre parties égales, la crépinette en deux. Désosser les pieds et les couper en lanières. Etendre les crépinettes, mettre sur chacune un quart de truffe, un quart de farce, la moitié des pieds, recouvrir de farce, de truffes, envelopper avec la crépine et laisser reposer au frais un ou deux jours. Les griller sur feu doux dix minutes de chaque côté, les passer au beurre fondu et à la mie de pain, griller dix autres minutes et servir avec des assiettes bien chaudes.

Châteaubriant à la Tonnelière. — Couper dans le milieu d'un filet de bœuf 600 ou 700 grammes d'une seule tranche, le mariner dans l'huile une couple d heures. Le griller sur feu doux dix minutes de chaque côté. Dans les cinq dernières minutes étaler dessus le hachis suivant: 15 grammes d'échalote, 10 grammes de persil et 50 gr. de moelle de bœuf hachés ensemble avec un couteau légèrement chaud. Saler, condimenter et envoyer en même temps les pommes sautées qui suivent.

Pommes sautées. — Monder 600 ou 700 grammes de petites pommes de Hollande, les couper en rondelles minces, ciseler fin un oignon, couper en petits dés 120 grammes de panne de porc frais, de la graisse d'oie ou de poularde, fondre légèrement dans une coupe lyonnaise (vulgo poêle), passer deux minutes l'oignon, ajouter les pommes, sauter toutes les deux minutes sur le feu assez vif et quatre fois. Mettre au four chaud et laisser cuire vingt minutes, les sauter une seule fois au milieu de cette dernière opération. Saler, poivrer, saupoudrer de persil.

Faisans à la gelée. - Rôtir à la broche deux jeunes faisans bardés, salés à l'intérieur, les cuire vingt minutes et sans les arroser. Débrocher et laisser refroidir. Pendant cette opération étaler dans une casserole un peu haute quelques couennes, un oignon émincé et une carotte, un bouquet garni, 500 grammes de gîte de bœuf, autant de veau et un demi-pied. Faire très légèrement pincer sur feu doux, mouiller avec deux litres d'eau froide et un quart de litre de vin blanc sec. Laisser cuire trois heures. Découper les faisans, ajouter les parures, un abatis de poularde, un peu de sel et quelques grains de poivre à la gelée. Laisser cuire tout doucement une heure, passer à la serviette et dégraisser complètement. Dresser les filets de faisan dans une terrine un peu large et pas trop haute, les cuisses en haut, arroser avec la gelée presque froide, laisser refroidir et servir renversé.

Visitandine. — Formule. — 250 grammes de sucre, 125 grammes de farine, 125 grammes de beurre, 100 gr. d'amandes râpées, vanille en poudre, cinq blancs d'œufs.

Opération. — Battre les blancs en neige, mélanger à la spatule et tout à la fois farine, sucre et amandes râpées mêlés. Ajouter le beurre à peine fondu.

Verser dans un moule rond uni de 22 centimètres de diamètre, beurré légèrement et fariné, cuire au four doux environ trente minutes. Renverser sur tamis de crin.

Servir saupoudré de sucre vanillé au dernier moment. Ce gâteau se conserve très bien, n'est pas fragile et peut voyager.

A. Colombié.

Nettoyage des légumes. — Pour débarrasser les légumes des insectes qui se cachent à leur intérieur, il suffit de les laisser tremper pendant une heure ou deux dans de l'eau salée ou vinaigrée: les insectes sortent d'eux-mêmes. La recette est particulièrement utile pour les choux-fleurs dont les méandres sont un lieu d'élection pour les larves et autres vers peu appétissants.

Pour enlever un anneau devenu trop petit pour un doigt qui a grossi, dit le *Tout-Savoir*, on est souvent embarrassé. On peut d'abord essayer, en graissant le doigt au préalable avec du savon. Si ce moyen échoue, prenez de la fine ficelle et entourez-en le doigt en spirale continue, non interrompue, jusqu'au-dessus de l'articulation réfractaire. Le bout le plus proche de la paume a été passé sous l'anneau. Prenez alors le bout et déroulez lentement du haut en bas, de la main vers le bout du doigt; l'anneau, chassé peu à peu, descend vers celui-ci et franchit l'articulation.

Cuisson du gibier. — Voici les temps qu'il faut, en moyenne, pour la cuisson des différents gibiers :

Faisan	45 min.	Ortolan	20 min.
Lièvre	90 —	Becfigue	20 —
Perdreau rouge	30 —	Merle de Corse	20 —
Perdreau gris	25 —	Râle de genêts	30 —
Bécasse	30 —	Coq de bruyère	75 —
Gelinotte	30 —	Oie sauvage	60 —
Becassine	20 —	Outarde	60 —
Caille	20 —		

Mains sales. — Quand on a les mains très sales, sans qu'on puisse les nettoyer au savon, il suffit de les enduire de vaseline que l'on frotte avec force. Après quoi, on lave à l'eau chaude et au savon. Finalement toute trace de crasse a disparu et l'on peut montrer patte blanche... à moins qu'on ne soit nègre.

Enlèvement des taches de sang. — Le sang est souvent difficile à détacher des mains, des instruments de chirurgie ou de cuisine et surtout du linge. On peut y arriver très facilement, en lavant les parties souillées, non avec du savon, mais avec de l'eau tiède dans laquelle on fait dissoudre une cuillerée à café d'acide tartrique. On rince à l'eau pure. L'acide tartrique dissout la matière colorante du sang. Pour les objets poreux, il faut les comprimer à plusieurs reprises avant de les rincer.

Couverts noircis. — Il arrive souvent que les couverts d'argent deviennent noirs en totalité ou en partie par l'action de l'acide sulfureux. Ceux qui sont allés prendre un bain sulfureux avec une montre d'argent le savent bien. Pour rendre le brillant aux couverts noircis de cette façon, on les fait bouillir dans 40 parties d'eau auxquelles on a ajouté 1 partie d'acide sulfurique.

Falsification du savon. — Le savon est souvent mélangé de substances inertes qui n'ont d'autre but que d'augmenter son poids et son volume. Parmi ces matières, il faut citer surtout la farine, la fécule, la silice, l'alumine, le talc, la terre glaise, la chaux, etc. Comment reconnaître ces falsifications? D'une manière bien simple en râpant un peu de savon et en le faisant dissoudre au bain-marie dans l'alcool. S'il est pur, le savon se dissout tout entier. Si, au contraire, il y a un résidu, c'est qu'il est mélangé des substances inertes énoncées ci-dessus. L'épaisseur du résidu donne une idée de la valeur de la falsification.

Victor de Clèves.

BIBLIOGRAPHIE

Le cinquième et dernier volume de **la Normandie monumentale et pittoresque**, consacré au département de *la Manche*, vient de paraître.

Cette publication est ainsi terminée, et son éditeur, M. Lemale, du Havre, doit en être grandement félicité. Il faut un courage peu ordinaire pour entreprendre de pareils ouvrages et une persévérance si rare pour les poursuivre, que leur achèvement est volontiers un étonnement.

Souvent des publications, même de moindre envergure, sont commencées avec éclat et finissent beaucoup plus modestement. Ici, au contraire, la perfection s'est maintenue sans défaillance et *finis coronat opus*.

Nous avons déjà parlé de ce monument de librairie et nous ne pourrions que nous répéter dans nos éloges. Il nous est impossible cependant de ne pas redoubler ici notre témoignage de profonde estime et nous attendons avec confiance l'éclatant hommage que réserve à M. Lemale l'exposition prochaine. La France y trouvera peu d'ouvrages l'honorant au même degré et aussi propres à la faire connaître et admirer des étrangers. Sans doute le gouvernement l'a encouragé par des souscriptions? N'en croyez rien: nos politiciens n'ont point ces soucis artistiques.

Quelle bibliothèque formerait une série de volumes semblables consacrés à la France entière! Notre patrie y apparaîtrait avec une richesse qui ferait l'étonnement des autres pays. L'Angleterre possède quelques châteaux plus somptueux: l'Allemagne est justement fière de vieux burgs et de maisons particulières d'un grand caractère, mais nulle part ne se rencontre une pareille abondance de belles et pittoresques demeures.

Nous connaissons un canton de France, dans la moyenne, car il en est de plus riches, où nous avons relevé, dans ses sept communes, plus de 200 motifs d'architecture variée, de l'époque gothique à la Renaissance, du modeste vendangeois encore debout au donjon féodal ruiné.

De divers côtés, d'ailleurs, l'élan est donné et ces ouvrages sont appelés à devenir rares.

Que les amateurs demandent à M. Lemale un spécimen et ils seront convaincus que si l'ouvrage est d'un prix relativement élevé, il est de ceux qui enrichissent leurs possesseurs.

Et cependant, malgré un pareil passé, le Français est aujourd'hui le plus mal logé des peuples civilisés. Si certaines demeures renferment des témoignages de goût, l'ensemble des habitations est généralement d'une architecture déplorable. Comme un vent de vandalisme a soufflé sur la France au commencement et au milieu de ce siècle et nous commençons seulement à nous reprendre.

Le confortable artistique des habitations est cependant une preuve manifeste de l'état d'esprit d'un peuple. La banalité et la laideur sont mauvaises conseillères, et la pensée prend d'elle-même une tournure plus élevée quand les choses extérieures l'y invitent.

Les architectes jouent donc un rôle considérable dans une société; ils pourraient surtout en jouer un. L'homme le plus éloigné des choses d'art, parce qu'il les ignore, s'y rallie aussitôt quand on les lui montre, et tel propriétaire qui construirait de lui-même la plus triste des maisons acceptera avec enthousiasme un plan conçu avec art.

L'écueil est précisément dans un entraînement malheureux vers le trop joli, pire encore que le laid ordinaire. C'est à peu près le seul danger, car l'augmentation de la dépense n'est pas à craindre: conduite par des mains expérimentées, une construction bien faite ne revient pas plus cher qu'une vilaine bâtisse, et elle est plus solide.

Dans **la Villa moderne**, publiée avec infiniment de goût à la Librairie centrale des Beaux-Arts, M. Th. Bourgeois vient de défendre ces doctrines d'autant plus victorieusement qu'il les accompagne d'exemples saisissants. Cent vues de maisons de campagne sont là, avec plans et devis détaillés de tous prix, mais surtout dans les prix de 20 à 5 000 francs. Pour 5 000 francs une petite famille peut se loger; pour 10 000 francs elle aurait une hab tation solide, élégante et confortable. Peut-être les mesures des pièces sont-elles un peu justes. L'architecte a voulu les limiter au strict nécessaire, pour réduire d'autant les dépenses; mais il est facile d'agrandir, sans que le coût croisse dans la même proportion, d'autant mieux que quelques enjolivements pourraient sans inconvénient être supprimés.

L'ouvrage est précédé d'un traité de la construction des maisons de campagne, très clair et très pratique. C'est une assez grosse affaire de bâtir, c'est peu de chose d'acheter un livre auparavant, et celui-là serait un guide des plus utiles.

La 20e année de **l'Annuaire de la Presse et du Monde politique** vient de paraître, 89, rue Taitbout. Une nouvelle fois, M. Henri Avenel y a entassé une profusion de documents de tout intérêt. L'an dernier, nous parlions du rôle que la presse est appelée à jouer un jour. Quelle que soit la place occupée per elle aujourd'hui, c'est peu en comparaison de l'avenir. Pour mieux l'y préparer, sans doute, une *Ecole de journalistes* va se fonder, comme il en existe déjà une à Chicago.

Le journaliste digne de ce nom doit connaître de toutes choses, et il doit savoir en extraire le suc. C'est comme une philosophie de la science qui ne saurait s'obtenir sans une méthode indicatrice. L'initiative individuelle n'en sera point diminuée. Cette école ne délivrera point de brevets, comme une institution d'Etat, cela va sans dire. Mais elle ajoutera à la dignité de la profession et à l'autorité d'une corporation qui doit comprendre la grandeur de sa mission. M. Avenel a traité ces questions dans une éloquente préface.

Nous mentionnerons **le Jardinage** et **le Costume**, dans l'Encyclopédie de la librairie May, et **les Pyrénées** dans celle de la librairie Schleicher.

Aussi un volume du Dr Manheimer, sur **les Troubles mentaux de l'enfance**, dans la collection de la Société d'éditions scientifiques. Tout ce qui touche à l'enfance intéresse les esprits sérieux et ce volume saisira particulièrement les personnes qui s'occupent de questions philanthropiques.

M. A. Jouon continue, à Tours, la publication de son **Almanach Agricole et Viticole**, où les cultivateurs du centre de la France trouveront de nombreux renseignements.

Enfin ce n'est pas parce que nous sommes en désaccord avec l'auteur sur beaucoup de ses opinions que nous passerons sous silence **la Littérature française au XIXe siècle**, par M. F.-T. Perrens, chez May. Il est bien certain qu'à lire tous les ouvrages de critique ou d'histoire littéraire on n'aurait plus le temps de lire les auteurs eux-mêmes. Il est douteux qu'on y gagnerait, mais nombre d'esprits aiment à être guidés. Ils trouveront dans ce livre un mentor pondéré.

L'Éditeur-Gérant : A. QUANTIN.

Le

Monde Moderne

Décembre 1899

MALDONNE[1]

Assise devant le grand bureau qui avait été celui de son père, Clotilde, la plume à la main, compulsait gravement les chiffres de son livre de compte. C'était un des soins réguliers et invariables auxquels elle consacrait quotidiennement ses matinées et elle y apportait l'attention régulière et sûre qu'elle mettait en toute chose. Il n'y avait ni tache ni rature, et les chiffres se succédaient irréprochablement moulés. Elle accomplissait cette besogne comme toute autre, sans ennui, parce qu'il fallait le faire et qu'elle ne concevait pas qu'il pût en être autrement. Depuis quatre ans que sa mère avait suivi de si près son père dans la tombe, elle avait ainsi assumé très simplement et sans fléchir toutes les lourdes charges de maîtresse de maison et de chef de famille ; elle s'acquittait de sa tâche avec un courage calme, paisible et sûr, sans tristesse et sans découragement, ne voulant pas qu'une étrangère s'assît à son foyer entre elle et sa jeune sœur Thérèse.

Tout à coup, à sa grande surprise, Clotilde s'aperçut qu'elle était en train de rêver sur son cahier et qu'au lieu d'additionner, sa plume avait tracé sur le papier blanc une sorte de petit gribouillage fantaisiste. Elle rougit toute seule comme une écolière prise en faute, déposa son porte-plume sur l'encrier, saisit son canif et gratta soigneusement jusqu'à ce qu'il n'y eût plus trace de sa distraction. Alors elle reprit la plume et se replongea dans ses calculs...

Elle allait terminer une longue addition quand soudain la porte s'ouvrit avec fracas. Malgré elle, elle tressaillit, perdit le fil... Tout serait à recommencer... Elle se retourna avec un geste d'impatience, mais un sourire de tendresse vint illuminer d'une clarté douce son paisible visage quand elle aperçut, debout, dans l'embrasure de la porte, la gracieuse silhouette de Thérèse : un chapeau de feutre rouge planté à la diable sur ses cheveux noirs, un tablier à carreaux noué à la taille, un panier d'osier au bras, elle disputait en riant le bas de ses jupes à son caniche Nello, qui gambadait en tâchant de les mordiller pour l'entraîner plus vite au jardin. Et le contraste était frappant entre les deux sœurs : la jeune fille brune et rose, éclatante dans la jeunesse et la fraîcheur de ses dix-huit ans, pareille à la fée friponne, alerte et mutine du jardin printanier ; et l'autre, Clotilde, paraissant presque plus âgée que ses vingt-cinq ans, assise au milieu de ses papiers, le visage pensif, les traits fins, le teint blanc, les cheveux blond cendré et les yeux gris ; dans toute l'attitude, quelque chose de très doux et d'un peu alangui. Il y avait pourtant une ressemblance entre les deux jeunes filles : la tendresse profonde et parfaite qui se lisait dans leurs yeux, tandis qu'elles se regardaient, Clotilde, le doigt levé en l'air comme pour gronder, et Thérèse, immobile dans la porte, avec une moue confuse d'enfant effaré et souriant :

— Oh ! Clotilde, je t'ai dérangée !

La sœur aînée sourit aussi et hocha la tête :

— Épouvantablement. Pour te punir, viens m'embrasser. Tu vas au jardin ?

Déjà Thérèse avait les bras passés autour du cou de sa sœur et la serrait à l'étouffer, oublieuse des jappements de Nello. Oui, elle allait faire un tour au jardin, tailler quelques rosiers et se

donner l'illusion d'être une jardinière très entendue. Elle rapporterait de pleines brassées de fleurs pour égayer la salle à manger et le petit salon.

— Comme ça, quand M. Paul viendra, tout sera en fête pour le recevoir.

Une petite ombre passa sur le visage de Clotilde, mais elle répondit simplement :

— Tu tiens donc bien, chérie, à ce que nous l'éblouissions ?

Thérèse baissa les yeux comme si elle ne voulait pas qu'on y vît quelque chose — émotion ou malice ?

— Je crois que c'est déjà fait.

On eût dit que le sourire de Clotilde était devenu plus contraint et il y avait au coin de sa lèvre comme un tremblement imperceptible. Maintenant, c'était elle dont les paupières étaient baissées, et Thérèse tout à coup, sachant qu'elle n'était pas vue, la regardait aussi avec une expression changée, indéfinissablement joyeuse et émue.

Il y eut un moment de silence. Un éclair passa dans les yeux de Thérèse et elle ouvrit la bouche pour parler ; mais elle se ravisa, donna une petite tape à Nello, puis, secouant la tête, demanda :

— Tu n'as pas oublié, Clotilde, que c'est tout à l'heure qu'il doit venir te parler ?

Clotilde dit de sa voix limpide :

— Non, chérie, je n'ai pas oublié.

Et son regard lumineux et droit alla caresser sa sœur.

— Est-ce que tu ne te fais pas plus belle en son honneur ?

— A quoi bon ? dit Clotilde.

Et comme si elle se reprochait d'avoir mis un peu de sécheresse dans sa réponse, elle ajouta :

— Ne suis-je pas comme tous les jours ? Je n'ai jamais fait toilette pour le recevoir.

Peut-être n'était ce pas tout à fait exact. Il y a un mois encore, quand M. Paul devait venir, Clotilde mettait une fleur dans ses cheveux ou ajoutait une dentelle à son corsage. Mais depuis un mois, elle ne le faisait plus. Sans doute elle avait oublié.

Maintenant, Clotilde s'était retournée, et elle était très absorbée, le nez sur son papier noirci ; aussi dit-elle sans relever la tête :

— Adieu donc, chérie, il me faut finir avant qu'il arrive. A tout à l'heure.

En deux bonds, Thérèse était à la porte. Brusquement, elle s'arrêta avant de sortir et de nouveau elle hésita si elle parlerait. Mais non, il valait mieux se taire ; elle envoya d'une main un baiser au dos de sa sœur et appelant Nello qui bondissait jusqu'à son épaule, elle s'élança avec lui au jardin.

***

Cependant Clotilde s'était remise à aligner ses chiffres : *Poulet... bougies... pétrole*. Qu'avait-elle donc aujourd'hui ? Voilà trois fois qu'elle recommençait la même addition pour arriver à un total différent. On eût dit que les chiffres dansaient. Elle avait beau s'appliquer, tout s'embrouillait ; en vain elle tendait davantage son esprit. C'était comme si toutes sortes de choses venaient grouiller entre elle et son papier...

A la fin, découragée, Clotilde repoussa son cahier et se laissa aller contre le dossier de son fauteuil. Décidément, il n'y avait pas moyen. Quoi qu'elle fît, elle n'arriverait à rien de bon. Ce n'était pas la peine de s'entêter. Elle avait sans doute un peu de migraine. Bah ! pourquoi s'épargner ? la vérité était qu'elle était énervée et quinteuse. Elle se gronda. Eh quoi ! était-ce là la joie et la douce émotion qu'elle aurait dû ressentir le jour où le bonheur de sa sœur allait se décider ?

Malgré elle, la poitrine de Clotilde se souleva dans un grand soupir. Elle essuya son porte-plume, ferma son cahier et le replaça dans le tiroir, dont elle tourna la clef. Après tout, c'était une grande journée. Elle pouvait bien se donner vacance. Quand la chose serait faite, quand on n'aurait plus devant soi cette



perspective troublante, il serait plus facile de se remettre à la besogne et de chasser les papillons noirs. Tout à l'heure, il faudrait être bien maître de soi ; cela importait encore plus que les comptes du ménage, puisqu'il s'agissait de choses si graves. Et Clotilde, tournée vers la fenêtre, mais regardant ce qui s'agitait en elle-même, se mit à se rappeler les choses qui s'étaient passées et à prévoir celles qui allaient venir.

Hier soir, avant d'aller se coucher, Thérèse, rougissante et embarrassée, s'était penchée sur son épaule et elle lui avait murmuré à l'oreille : « Demain matin, chérie, M. Paul viendra te voir ; il te parlera de choses très sérieuses et je te supplie de dire oui à ce qu'il te

demandera. » Alors Clotilde avait regardé sa petite sœur bien en face et elle avait bien compris ce que ses paroles voulaient dire ; et sans que rien se trahît sur sa figure, elle avait répondu : « Je dirai ce que tu voudras », et elle lui avait rendu son baiser encore plus tendrement que de coutume. Seulement, elle n'avait presque pas fermé l'œil de la nuit, et, ce matin, elle se sentait brisée et épuisée comme après une très grande fatigue.

Et de se sentir ainsi, elle s'indigna contre elle-même. Hé quoi ! ne savait-elle pas mieux réagir contre un malaise absurde au moment où sa sœur allait être demandée en mariage par l'homme que Clotilde elle-même jugeait préférable et supérieur à tout autre, où, par conséquent, son avenir serait assuré par la plus désirable des unions ? Clotilde se jugea sévèrement et résolut de regarder au fond d'elle-même : n'y avait-il pas quelque obscure jalousie, quelque égoïste amertume de voir sa jeune sœur se marier, tandis qu'elle-même restait vieille fille ? Loyalement elle examina son cœur et se rendit la justice qu'elle n'était point jalouse. Non, quelque exigeante qu'elle fût pour elle-même, elle pouvait s'avouer que c'était bien grâce à elle que le cousin Paul, jadis si chéri des parents disparus, allait épouser une de leurs filles. Non, elle n'avait aucun sentiment mauvais ; elle était seulement un peu triste : était-il vraiment coupable en ce jour de faire un petit retour sur elle-même et d'avoir un peu de pitié pour sa propre personne ?

Mais non, certainement. Clotilde avait bien le droit de penser à tout le changement qui allait survenir dans sa vie ; pourvu, bien entendu, qu'elle y pensât de manière à en prendre son parti et à s'accoutumer à ce qui devait être. Mais sans doute ce serait plus aisé qu'on n'aurait pu croire. Clotilde n'avait jamais été habituée à beaucoup vivre pour elle-même ; tout enfant encore, le culte de ses parents pour Thérèse l'avait accoutumée à s'oublier elle-même ; à vingt ans, au milieu de sa douleur, elle ne s'était pas senti le droit de s'y livrer, puisqu'il fallait qu'elle fût le chef de la famille ; quand Thérèse avait eu, l'an dernier, la fièvre typhoïde, elle était restée debout vingt-deux nuits pour la soigner ; elle avait débattu les affaires avec le notaire, conclu des baux avec les fermiers. Elle prendrait bien, puisqu'il le fallait, l'habitude aussi de vivre seule. En somme, c'était, depuis si loin qu'elle se souvenait, une vérité établie qu'elle était une chose secondaire et que tout devait se concentrer sur Thérèse ; c'était Thérèse qui devait être joyeuse, et jeune et jolie ; et tout ce qui lui arriverait d'heureux suffirait pour illuminer la vie de sa sœur. Clotilde ne s'était jamais préoccupée d'elle-même qu'autant qu'il était nécessaire pour qu'elle ne vînt pas à manquer à Thérèse ; et elle aimait les gens et les choses en raison des satisfactions qu'ils pouvaient procurer à celle-ci. Elle chérissait les fleurs d'avoir l'éclat de son teint, les fruits parce qu'elle les cueillait, le soleil parce qu'il étincelait adorablement dans ses cheveux. Thérèse était sa gloire, Thérèse était son égoïsme.

Et pourtant, vraiment, en une occasion au moins, n'avait-elle pas pensé à elle, Clotilde, beaucoup plus qu'à Thérèse ? Si ; il fallait bien se l'avouer ; elle, Clotilde, avait été personnelle et égoïste et il était juste qu'elle en fût punie. Quand M. Paul, de retour dans la petite ville, était venu les voir et qu'en sa qualité de parent éloigné, il avait peu à peu rapproché et multiplié ses visites, ce n'était pas parce qu'il plaisait à Thérèse qu'elle avait tenu à ce qu'il fût souvent auprès d'elles ; c'était parce qu'il lui plaisait à elle-même. Au commencement, Thérèse ne l'aimait guère, il l'effarouchait et l'ennuyait ; elle le jugeait un peu lourd et un peu campagnard et se moquait de lui. C'était Clotilde seule qui avait d'abord apprécié toute sa bonté et toute sa douceur

loyale ; il parlait avec tendresse et respect des chers parents disparus qu'il avait tant connus dans son enfance ; il racontait simplement beaucoup de choses qu'il avait vues et passait légèrement sur celles où il avait joué un rôle ; ses jugements étaient droits et sensés ; et l'on devinait chez lui, sous une rudesse apparente, une exquise délicatesse d'âme, une timidité d'enfant et des raffinements très subtils.

En très peu de temps ses visites, maintenant presque quotidiennes, étaient devenues pour Clotilde un plaisir très doux et très fort. Elle, si silencieuse d'habitude, se laissait aller à bavarder avec lui et surtout elle l'écoutait parler indéfiniment avec ravissement. Ainsi, des semaines charmantes s'étaient écoulées, surtout depuis que Thérèse aussi prenait sa part de leurs entretiens. D'abord elle y bâillait presque ; sa pétulance et sa jeunesse s'ennuyaient de la gravité de celui qu'elle appelait le bonhomme. Peu à peu, sa bonté pénétrante, l'influence patiente et persévérante de Clotilde l'avaient conquise ; elle s'était habituée à dire son mot dans leurs causeries, à y semer des idées inattendues et des éclats de rire. D'abord M. Paul n'avait pas fait grande attention à elle, et il la traitait avec un peu de gêne comme un enfant terrible ou un petit animal dangereux. Puis, peu à peu, il s'était rapproché d'elle, s'était amusé à la taquiner, à la faire rire, s'exclamer, s'indigner ; et, de fil en aiguille, on ne savait comment, voici que ces derniers temps il avait semblé à Clotilde que maintenant c'était elle qui était devenue l'accessoire, un accessoire qui quelquefois était presque de trop. Oui, M. Paul ne s'adressait pour ainsi dire plus à elle ; il semblait être gêné avec elle, éviter son regard ; c'était toujours vers Thérèse qu'il se tournait, et c'était toujours celle-ci dont la parole joyeuse et sonore faisait vibrer les vieilles cloisons.

Et Clotilde souffrit cruellement en se rappelant quels mauvais sentiments l'avaient envahie. Oui, un soir, elle avait été saisie d'une espèce de rage folle, de frénésie jalouse, à se dire qu'elle était devenue indifférente à cet homme, qu'il n'avait plus d'yeux que pour cette fillette étourdie, qui d'abord n'avait su que le railler, qui ne l'aurait sans doute jamais apprécié si elle, Clotilde, ne les avait rapprochés ! Un soir, elle s'était jetée sur son lit en sanglotant, en gémissant, en mordant son oreiller, pleine de haine, de fureur, d'atrocités.. Et puis elle avait pu prier très longtemps. Et, le lendemain matin elle avait compris ce qui était son devoir.

Visiblement M. Paul aimait Thérèse. Et non moins visiblement elle était attirée vers lui. Or il n'y avait point dans la petite ville de meilleur parti pour la jeune fille. Non seulement il avait de la fortune ; mais c'était un homme excellent, celui-là même que les parents disparus auraient sans doute souhaité pour gendre. Peut-être une femme plus âgée, d'un esprit plus sérieux, aurait paru mieux convenir à M. Paul ; peut-être aussi il y avait dans Thérèse quelque chose d'un peu trop enfantin et de trop exubérant. Mais, qu'importe ! la gaieté de l'une illuminerait la gravité de l'autre, qui, à son tour, réagirait sur elle. Et d'ailleurs Clotilde ne serait-elle pas là pour veiller discrètement sur leur bonheur, pour empêcher les malentendus, pour cimenter l'union profonde de leurs cœurs ?

Et avec une douceur patiente, Clotilde s'était mise à la tâche qu'elle s'était assignée : jamais elle n'avait permis à son souvenir de lui rappeler quelques songes qu'elle avait formés jadis ; elle s'était appliquée tout entière à ce que Thérèse aimât M. Paul et à ce que M. Paul aimât Thérèse ; elle s'y était appliquée, sans voir si son cœur ne saignait pas, sans écouter s'il ne montait pas des plaintes et des gémissements des fibres les plus intimes de son âme.

Jamais aucun des deux jeunes gens ne lui avait fait d'aveu ; mais elle comprenait pourtant qu'elle avait réussi dans son entreprise. Depuis quelque temps

surtout, elle remarquait entre eux des airs d'intelligence; ils s'entendaient à demi-mot; leurs silences mêmes étaient parlants. Rentrait-elle dans la chambre après quelques secondes d'absence, elle sentait qu'elle arrêtait une conversation, qu'elle les mettait dans l'embarras. Quand, par hasard, elle restait seule avec M. Paul, il était presque muet, ou lui tenait des discours gauches et embarrassés, comme s'il avait eu sur les lèvres des paroles qu'il ne pouvait pas dire. Et, dans leurs tranquilles soirées en tête-à-tête, Thérèse aussi avait quelque chose de changé; sans doute elle n'avait perdu ni son entrain ni la gaieté, — et Clotilde en eût été choquée si quelque chose de sa sœur eût pu la choquer; — mais quelquefois elle avait l'air pensif ou absorbé, comme ruminant un problème compliqué; ou elle étouffait sa sœur de ses baisers dans des accès de tendresse.

Plusieurs fois Clotilde s'était demandé s'il ne serait pas de son devoir de parler à M. Paul ou à Thérèse pour éviter que cette situation ne se prolongeât, pour empêcher que l'assiduité du jeune homme ne soulevât des commérages. Mais il lui semblait que ce serait horriblement difficile, que cela lui ferait très mal, et que peut-être elle n'arriverait pas au bout des discours qu'il lui faudrait tenir. Qui sait si, voulant le bien, elle ne ferait pas de mal? Aussi, par une lâcheté qu'elle se reprochait, elle remettait chaque jour. Mais hier soir Thérèse lui avait parlé. Et ses paroles tintaient sans cesse à l'oreille de Clotilde...

Oui, d'abord cela lui avait fait beaucoup de mal. Maintenant cela allait mieux. Tout à l'heure elle souffrirait encore; mais ensuite, la dent arrachée, la gencive se cicatriserait peu à peu. Pendant les fiançailles sans doute elle aurait besoin de courage; eh bien, elle en montrerait. Après le mariage, très complètement pour ne pas les gêner, très doucement pour ne pas les peiner, elle s'éloignerait, elle s'effacerait, elle disparaîtrait; et de loin elle serait très heureuse de les voir heureux. Ainsi ce serait parfait, absolument parfait.

Clotilde sentait le sang lui battre aux tempes, et, se regardant dans la glace, elle se trouva rouge. Il ne fallait pas qu'elle eût un autre air que tous les jours. Elle se leva, alla à la fenêtre et l'ouvrit. La chambre, au rez-de-chaussée, était presque de plain-pied avec le jardin. Un parfum de soleil, de fraîcheur et de verdure arriva jusqu'à elle. Elle respira à pleins poumons, la poitrine dilatée. Mais oui, tout irait bien. Comme Thérèse serait une jolie mariée! Distrait et paisible, le regard de Clotilde errait parmi les pelouses, les rosiers, le petit ruisseau, les buissons en fleur, le bosquet... Tout à coup elle eut un petit frémissement et se rejeta légèrement en arrière, l'œil fixe... Dans le bosquet, il y avait deux silhouettes: l'une était celle d'un jeune homme; un chapeau rouge brillait sur la tête de l'autre. Elles firent quelques pas. Maintenant Thérèse et M. Paul étaient en pleine lumière. Ils étaient trop loin pour qu'on entendît leurs paroles, mais visiblement ils causaient avec animation. Thérèse avait de grands gestes et à un moment elle posa sa main sur le bras du jeune homme. M. Paul la fixait, puis baissait les yeux et grattait la terre du bout de sa canne. Immobile, Clotilde regardait toujours et, brusquement, elle se mordit les lèvres, si fort qu'il lui sembla qu'elle saignait. Car voici que M. Paul s'était penché vers Thérèse, avait saisi sa main droite dans les deux siennes et puis l'avait portée à ses lèvres où un instant elle était demeurée... Maintenant, l'ayant quittée, il s'avançait vers la maison à grands pas. Thérèse immobile le suivait des yeux, l'encourageant par des signes de tête; et, au moment où Clotilde entendit son pas sur le perron, elle vit sa sœur lui faire un signe de main qui semblait un baiser envoyé.

***

La sonnette retentissait. Machinalement, Clotilde eut un regard circulaire



pour voir si tout était en ordre. Elle repoussa un tiroir, remit une chaise au

milieu d'un panneau et regarda sa coiffure dans la glace. Elle y porta la main pour assujettir une épingle et s'irrita de se trouver maintenant très pâle. Elle fut fâchée contre elle-même et résolut de se punir en se faisant très mal et en se forçant d'être gaie. Et elle s'avança le visage souriant et brave au-devant de M. Paul qui entrait.

Lui aussi était pâle et il s'assit sur le bord de sa chaise d'un air décontenancé, timide et malheureux. Et d'abord ils échangèrent des propos tout à fait banaux : la beauté du temps, la poussière, les journaux, le cirque qui venait d'arriver... Il y avait des silences. M. Paul tordait son chapeau dans ses doigts et de temps en temps il avait une petite toux comme si quelque chose, dans sa gorge, le gênait beaucoup. Alors Clotilde se dit que le moment était venu de châtier sa lâcheté, et elle articula d'une voix qui ne tremblait presque pas :

— Thérèse m'a avertie, monsieur, que vous vouliez m'entretenir d'un sujet très grave...

Afin qu'on ne vît pas trop son visage, elle s'était assise le dos tourné à la fenêtre. Et voici que, ayant encore toussé pour affermir sa voix, M. Paul, tour à tour rouge et blanc, se mit à parler très laborieusement; et Clotilde immobile écoutait ses paroles. Ça commença bien comme elle s'y attendait. Oui, il avait à lui présenter une grande requête. Il rappela leur parenté lointaine, leurs vieilles relations... la sympathie qu'on lui avait montrée... la tristesse de sa solitude... les charmes des deux sœurs. Il parla aussi de sa fortune, du voisinage de leurs propriétés... Machinalement, Clotilde agitait la tête de haut en bas pour montrer qu'elle entendait et elle sentait que sa bouche souriait toujours. Seulement il lui semblait qu'une espèce de brouillard montait autour d'elle et que les paroles de M. Paul étaient presque couvertes par un bourdonnement continu. Pour mieux comprendre, elle essaya de le fixer, mais elle le distinguait à peine dans une brume confuse. Et ses paroles en même temps devenaient très singulières, obscures... Voici maintenant qu'on ne le comprenait presque plus. Non, ça n'avait plus de sens... Évidemment il disait autre chose que ce qu'il voulait dire, il prenait certains mots pour d'autres. Clotilde comprit qu'il perdait la tête, qu'il s'égarait, qu'il confondait, qu'il proférait des insanités, qu'il fallait l'interrompre. Elle essaya de parler, de le remettre dans le droit chemin, de l'empêcher de dire des noms absurdes, de continuer les discours ridicules, monstrueux, qui avaient l'air d'une musique perfide... d'un poison caché dans des fleurs embaumées... Seulement voilà que sa langue était pâteuse, que le brouillard devenait de plus en plus épais et que d'un mouvement lent et régulier la chambre et les meubles et M. Paul lui-même se mettaient à tourner, à tourner si vite qu'il lui fallait se retenir à sa chaise pour ne pas tomber. Et, au milieu de tout cela, la voix de M. Paul continuait de parler, suppliante, lointaine et douce, oh! si douce :

— Mademoiselle, croyez bien que je sens toute ma témérité; je la sens si bien que jamais, je crois, je n'aurais osé tenter cette démarche si ce n'était Mlle Thérèse elle-même qui m'y avait encouragé. C'est elle qui m'a assuré que vous ne m'en voudriez pas de vous parler comme je viens de le faire; tout à l'heure encore elle me disait toute sa confiance, et plein d'espoir je baisais la main d'alliée qu'elle me tendait. Mais, hélas! maintenant à vous voir, devant votre silence, je comprends bien que ce que je craignais s'est réalisé, que son amitié pour moi l'a trompée et que ce n'est que par une folie présomptueuse que j'ai pu croire qu'un jour je pourrais appeler ma femme Mlle Clotilde...

Clotilde! dans le tourbillon de ses pensées, ce nom tinta comme une clochette d'appel. Mue par un ressort, Clotilde se leva et cria :



— Mademoiselle, excusez-moi, je ne pensais pas vous blesser...

Mais elle continuait :

— Thérèse! c'est Thérèse que vous aimez!

— Clotilde, mais que dites-vous donc?

Effaré, M. Paul la contemplait et elle entendait de très loin sa voix qui disait :

Alors, derrière elle, quelque chose cria par la fenêtre ouverte :

— Comme une belle-sœur, Clotilde, comme une belle-sœur!

Elle se retourna et vit un chapeau rouge planté sur des cheveux noirs et une main qui agitait un rameau de lilas.

Elle regarda de nouveau M. Paul qui ne disait plus rien, mais qui demeurait immobile dans une attitude gauche et anxieuse.

Tout se brouilla; elle eut très chaud et puis très froid; le brouillard s'épaissit; tout tourna plus vite, avec des éclairs; et puis Clotilde ne vit plus rien...

Quand elle se réveilla, elle était étendue sur la chaise longue.

M. Paul la dévorait de ses yeux rouges et épouvantés, tandis que Thérèse, un peu pâle à son tour, mais pourtant souriante, lui frottait les tempes avec de l'eau de Cologne.

Elle se souvint et voulut parler. Mais Thérèse commanda :

— Chut!

Et, se tournant vers M. Paul, elle dit en riant de son franc rire joyeux et sonore :

— Eh bien! à la bonne heure! voilà de jolies fiançailles!

Fiançailles! mais non, ce n'était pas possible. Clotilde voulut remuer la main pour faire signe que non. Mais voilà que Thérèse prenait cette main dans la sienne et la déposait dans une autre. Et en même temps elle se mettait à parler, à dire toutes sortes de choses exquises qui embaumaient comme des roses, qui enivraient comme une légère liqueur pétillante; et Clotilde ne pouvait plus remuer sa main prisonnière, trop serrée.

— Allons, chérie, dis oui.

Clotilde regarda. Elle regarda tour à tour le visage de M. Paul et le visage de Thérèse; et elle y vit des masses de choses; tant de choses que ses lèvres faillirent s'entr'ouvrir pour laisser échapper un mot. Elles ne dirent rien pourtant; mais M. Paul sentit que la petite main qu'il tenait s'abandonnait à la sienne, et Thérèse lut dans les yeux de sa sœur qu'elle consentait. Elle sauta en l'air en criant : « Hourra! » ouvrit la porte à Nello qui gémissait et voulait entrer, et se mit à appeler Victorine la cuisinière et la bonne Euphrasie pour leur annoncer tout de suite la nouvelle et commander un grand gâteau de fiançailles.

Alors Clotilde comprit que vraiment c'était fait, qu'il n'y avait plus rien à dire, qu'elle était fiancée, qu'il fallait qu'elle fût très heureuse, plus heureuse qu'elle n'avait jamais imaginé. Et cette fois-ci elle voulut se lever, parler, dire beaucoup de choses importantes... Elle put seulement se jeter au cou de Thérèse en pleurant de toutes ses forces; mais Thérèse souriait en caressant ses cheveux; et M. Paul, le cœur gonflé, pensait à ces exquises matinées de printemps où au milieu des dernières gouttelettes de pluie se lève le soleil radieux qui va illuminer les campagnes et les remplir de fleurs, de joie et de chants d'oiseaux envolés.

André Lichtenberger.



VUE GÉNÉRALE

NIJNI-NOVGOROD

ET LA FOIRE DE SAINT-MACAIRE

Il est aujourd'hui convenu qu'un bon Français doit paraître très au courant des choses russes et en parler tout à son aise. Nous connaissons très peu la Russie ; nos plus bruyants enthousiasmes à l'égard du pays russe s'accordent avec une ignorance générale de sa vie réelle ; nous éprouvons rarement le besoin d'une information précise qui dérange la fantaisie de nos conceptions, et notre imagination, que nous aimons très libre, se complaît à inventer des milieux et des types originaux, à transformer les décors et à compliquer les personnages.

Nous sommes arrivés, par l'insistance des événements, à nous représenter plus nettement Saint-Pétersbourg et peut-être Moscou, où s'arrêtent nos connaissances : au delà, c'est la Russie lointaine et vague, que nous voulons pittoresque et que nous désirons étrange, où nous reculons les fantaisies de notre curiosité.

Ce titre seul, *la foire de Nijni-Novgorod*, évoque un paysage oriental, baigné de « couleur locale », un milieu complexe et bariolé où s'agitent des gens de toutes races et de toutes allures, où il y a nécessairement beaucoup de bruit, de désordre et de lumière ; il semble naturel qu'on y parvienne en lente caravane et qu'on y campe sous la tente... Et quand, après le contrôle de la gare ou le débarcadère du steamer, il faut prendre le tramway électrique ou le funiculaire pour circuler à travers les rues droites où s'alignent correctement les boutiques de pierre, aux auvents pareils ; quand on parcourt les grandes halles vitrées des bazars où des commis galamment cravatés débitent les étalages de nos

boulevards, c'est un instant de déception rageuse. Pour peu que les Tartares et les Mongols promis tardent à apparaître, on est tenté de conclure à quelque gigantesque Louvre ou Bon Marché de l'Orient.

Cette première impression d'une banalité nécessaire est vite dissipée : dès qu'on s'enfonce dans cette cité chaque année renouvelée et étendue, qu'on observe le détail de son existence et l'histoire de ses origines, on retrouve, sous un ordre et une discipline strictement imposés, la diversité profonde, trouble parfois, de la vie russe ; on reconnaît, plus accusé que partout ailleurs, un contraste permanent entre une grosse simplicité native et un modernisme logiquement, lourdement implanté. Et Nijni, à la fois asile des belliqueux souvenirs du moyen âge et centre actuel du progrès économique, avec sa population flottante où les races se mêlent et les mœurs se croisent dans une fusion égalitaire, apparaît comme un des foyers essentiels où s'essaye la formation d'une Russie moderne.



VUE CENTRALE DE LA FOIRE

C'est en descendant la Volga — la « petite mère Volga » des mariniers russes — qu'on a la meilleure révélation de Nijni. Le fleuve coule entre des rives toujours plus peuplées et baigne à droite les premiers faubourgs de la ville basse, la ville de la foire. Celle-ci apparaît du large comme un amas de maisonnettes aux toits surbaissés, dominées par les vitrages des halles, les coupoles très blanches des églises et des mosquées ; on distingue mal le détail des quais encombrés par les hangars des débarcadères et des wagons traînés par des chevaux : l'ensemble est vivant, sans grand caractère et donne l'impression de quelque exposition inachevée ; l'observation du détail est ici nécessaire.

Mais, brusquement, la suite monotone des magasins s'interrompt ; une longue coulée d'eau et de lumière se prolonge à perte de vue, à peine coupée par une étroite ligne noire sur laquelle se profi-

lent des silhouettes mouvantes : l'Oka découvre la perspective de ses quais immenses, et, tout d'un coup, apparaissent les contreforts escarpés, les pentes de verdure où s'étagent les quartiers bas de Nijni. Le bateau est maintenant dans le léger remous du confluent : tout droit en avant, la Volga roule, lente, lumineuse, débordant vers la rive gauche émergent et mettent des taches claires dans ces fonds d'ombres dressées; çà et là des croix d'or brillent au-dessus des arbres; c'est tout un décor inattendu, une des rares manifestations de la Russie pittoresque. Derrière le bateau, on sent le frémissement confus de la foire qui s'agite; on distingue maintenant, au milieu d'un incessant va-et-vient, le



INTÉRIEUR DU KREMLIN ET CATHÉDRALE DE L'ARCHANGE MICHEL

bordée de steppes; l'autre rive est à pic, toute en roches éclairées de bouquets d'arbres, et vient couper perpendiculairement la rive gauche de l'Oka, formée de hauteurs pareilles : c'est sur ce vaste plateau d'angle, composé de trois massifs à peine séparés par des vallons resserrés, que se dressent les tours, les clochetons et les coupoles des cinquante églises de la ville supérieure ; dominant le croisement des lignes d'eau, le Kremlin dessine le relief blanc de ses murailles, qui suivent la direction des deux fleuves. On voit peu de maisons, masquées par les massifs et cachées dans le creux des collines : seuls les monuments pont de bateaux qui relie les deux rives de l'Oka. Tout Nijni-Novgorod — et peut-être la Russie tout entière — est dans cette double vision : la vieille ville, sauvage, peu accessible, où s'abritent les souvenirs et qui garde la beauté ; le bazar énorme, effarant, débordant de vie et de laideurs, où se fabrique la richesse.

***

C'est la situation géographique de Nijni qui a déterminé la fondation de la ville et la création de la foire et qui a favorisé leur commune prospérité. La Volga fut de tout temps la grande voie

de communication entre le nord et le sud de la Russie; son importance n'a pas été diminuée par la construction des chemins de fer : un système de canaux relie son bassin au golfe de Finlande et permet un transit économique sur toute l'étendue de l'empire russe; l'Oka, qui draine une partie des prairies centrales, lui apporte une masse d'eau considérable et c'est à partir de son confluent que la Volga devient navigable pour les bateaux de fort tonnage. Surtout l'Oka est une frontière ethnographique très nette, qui fut longtemps une limite politique. C'est là qu'autrefois se terminaient le domaine de Wladimir et le monde chrétien : au delà dominaient les Tartares et les Bulgares. Les deux rives sont terre russe aujourd'hui, mais la distinction des races a persisté : Slaves jusqu'à Nijni, les riverains de la Volga se maintiennent Finnois ou Tartares au-dessous de l'Oka, et la plus grande partie de la population y conserve ses mœurs, sa religion et ses costumes autour d'une minorité de fonctionnaires russes. Il y a donc là un point stratégique et un centre d'échanges naturellement indiqués : Nijni devait être place de guerre et de commerce; bien entendu, la guerre vint d'abord.

ÉGLISE SAINT-GEORGES

Dès le commencement du XIIIe siècle, les princes Wladimir avaient établi un poste fortifié sur l'éperon rocheux qui s'avance entre la Volga et l'Oka; ce poste s'agrandit en une petite ville, entourée de remparts de bois, qui fut tour à tour brûlée et reconstruite par les tribus bulgares et par les Russes. Pendant trois siècles, l'histoire de la ville est une lutte permanente entre les deux races; des invasions tartares menacent plusieurs fois de la détruire : Nijni résiste et se développe peu à peu; dans cette forteresse avancée, souvent isolée en pleines conquêtes barbares, la Russie affirme sa puissance grandissante. Pendant les guerres de Pologne, au XVIIe siècle, Moscou est sauvée par les milices de Nijni, commandées par les héros nationaux, Minine et Pojarsky, proclamés « sauveurs de la Russie » par Pierre le Grand, et à la mémoire de qui Nicolas Ier fit élever un monument dominant la ville actuelle. En souvenir de ce belliqueux passé, les empereurs accordèrent de nombreux privilèges à la ville, qui fut

un instant vice-royauté et devint rapidement une ville gouvernementale importante. Aujourd'hui Nijni a plus de 70000 habitants et fait un commerce d'échange entre la Russie du Nord et les provinces asiatiques : les Tartares y vivent fort paisibles et contribuèrent, en gens qui savent les modes, à une exposition qui s'y tint l'an dernier.

Tous les souvenirs du passé sont d'ailleurs bien disparus aujourd'hui. La ville haute est toute moderne, élégante et riche, construite avec une intelligence remarquable de la situation. Les rues suivent les crêtes, les places découvrent des horizons ; surtout on a conservé l'aspect pittoresque des versants qui dominent la Volga et l'Oka : des ordonnances y ont spécialement interdit d'encombrantes constructions et c'est un vaste jardin à pentes abruptes, traversé seulement par trois ou quatres ruelles encaissées, qui couvre les flancs de la colline ; de toutes les terrasses de la ville haute, la vue s'abaisse sur ces plans boisés jusqu'au bord des fleuves et domine au loin l'étendue des steppes : cette rareté d'un décor réunissant toutes les formes du paysage russe est le vrai charme de Nijni.



PRÊTRE TARTARE ET SES DEUX FEMMES

Entre ses bâtisses récentes, correctes, sans originalité, Nijni conserve quelques monuments intéressants. Comme toute vieille ville russe, elle a son Kremlin, qui fut longtemps, pendant la période guerrière, isolé au milieu des roches désertes, et derrière lequel vinrent se grouper les quartiers modernes. Le Kremlin de Nijni, comme celui de Moscou, embrasse un terrain étendu et sert d'abri à tous les édifices officiels : c'est un vaste polygone fortifié, entouré d'une muraille qui atteint trente mètres, et défendu par onze tours commandant tous les accès de la hauteur : à l'intérieur s'entassent trois cathédrales, le palais du gouverneur et la trésorerie, l'école des cadets, l'arsenal, les archives, la bibliothèque, l'hôpital militaire... C'est le centre de l'histoire passée et de l'administration actuelle. Les palais sont, pour la plupart, du temps de Nicolas Ier et peu intéressants. Deux églises du XIIIe siècle sont curieuses : la cathédrale de l'Archange, une des plus anciennes de la Russie, dont le faîte en forme de tente s'appuie sur une série d'arcades,

entourées de chapelles adjacentes dominées par une tourelle de guetteur; la cathédrale de la Transfiguration, bien reconstruite en 1850, renferme une précieuse collection d'icônes, de manuscrits du XVIe siècle et le tombeau des princes de Nijni. En dehors du Kremlin, une autre église, moins ancienne et d'ailleurs restaurée, la cathédrale de l'Annonciation, offre une décoration bizarre : au-dessus des corniches court une bordure de carreaux en faïence peinte. Les quelque quarante basiliques et chapelles, dressant çà et là leurs coupoles et leurs tours de tous styles, présentent des détails intéressants, mais qu'il faut chercher au milieu de banales ornementations.

Dans le quartier qui borde la rive droite de l'Oka, l'église de la Nativité est une production caractéristique du XVIIIe siècle russe, commençant à subir les influences italiennes; d'énormes croix dorées surmontent ses cinq dômes éclatants, dont l'un est parsemé d'étoiles de toutes couleurs.

Ce quartier bas de la ville, que les Russes appellent Nijni-Bazar, est construit sur une étroite plate-forme dénudée entre l'Oka et la montagne et se réduit à une rue suivant les inégalités des roches. C'est un milieu de transition, intermédiaire entre la foire et la ville. Dans un grand bâtiment sont centralisés tous les services de bourse et de courtage; sur la place centrale aboutissent le pont de bateaux qui traverse l'Oka et l'ascenseur électrique qui monte vers Nijni; c'est, en somme, une partie de foire, la foire à l'argent, permanente celle-là et qui remplit cet étroit quartier d'une animation fiévreuse : on y traite les contrats de transports et d'assurances, on y agite les questions de crédit, on y fixe le prix moyen des marchandises; toute la rue est une manière de bureau d'affaires. Aux époques de grand commerce, qui correspondent aux fêtes religieuses de la Transfiguration et de l'Assomption, il se fait là, en plein air, un mouvement d'argent considérable : tous les comptes se règlent directement entre les gros marchands, les capitaines de bateaux, l'innombrable personnel des employés, dans une familiale cordialité et sans grandes écritures. Cette rue « à finances » est certainement plus populeuse et plus foraine que la foire elle-même.

Celle-ci commence administrativement avec le pont de bateaux, long de neuf cents mètres, qui relie Nijni-Bazar à la rive gauche de l'Oka. Ce pont fait lui-même partie de la foire et disparaît au moment de la fermeture : les communications sont faites par des bacs, d'ailleurs peu utilisés; l'emplacement de la foire, hérissé de maisons serrées et de bâtiments de tout genre est déserté dès la fin des emballages : des inondations fréquentes s'y produisent chaque printemps au moment de la fonte des neiges. Dès que le pont est franchi, on pénètre dans une cité définitivement établie comme cadre et comme demeure d'une vie et d'une population essentiellement passagères; ce caractère de fixité, de permanence des conditions matérielles, subsistant sous le renouvellement incessant des individus et des événements, est le trait qui frappe d'abord. On est, dès le premier pas, en contact avec une foule très diverse; on aperçoit des entassements de marchandises disparates, mais les rues sont régulières et les maisons primitives solidement bâties et d'apparence uniforme; les grands magasins sont de véritables palais; partout on voit un ordre rigoureux qui s'applique aux gens aussi bien qu'aux choses; une impression de discipline, d'effort étroitement dirigé, domine. On sent qu'il n'y a pas, dans ce ramassis de produits du monde entier et cette confusion de peuplades, un phénomène spontané du progrès social, mais qu'on est en présence d'un résultat artificiel, voulu et réalisé rigoureusement; peu à peu, on se rend compte de la grandeur de ce résultat : première impression de puissance, d'où l'intérêt pittoresque, repris plus tard par l'ana-

lyse des détails, est absent et qui excite le désir immédiat de savoir d'où vient cette organisation et comment se poursuit son développement.

***

La foire de Nijni a des origines très précises, qui tiennent à l'histoire politique de la Russie. Au moyen âge et jusqu'au xvie siècle, tout le mouvement des régions riveraines de la Volga était centralisé à Kasan, encore sous la domination tartare. Dans les rares périodes de paix qui interrompaient les invasions, les marchands russes avaient coutume d'aller à ce marché. Le prince Basile, le premier protectionniste de la Russie, leur fit défense d'aller vendre en territoire ennemi et ordonna la création de marchés nationaux qui s'installèrent successivement en divers villages, sans grand succès. L'influence religieuse résolut la question. Les pèlerins se rendaient en foule à cette époque au monastère de Makariew — Saint-Macaire — situé à environ quatre-vingts kilomètres de Nijni sur un affluent de la Volga; les habitants des environs avaient coutume de se rassembler en été autour du monastère, pour vendre les produits régionaux aux voyageurs; peu à peu ce commerce local s'étendit et des marchands d'Asie vinrent se mêler aux trafiquants russes. En 1618, un décret impérial reconnut ce marché sous le nom, persistant aujourd'hui, de « foire Makariewski » et donna aux moines droit d'impôt sur les marchandises. La foire, qui ne durait qu'un jour, le 25 juillet (saint Macaire), se prolongeait déjà plusieurs semaines à la fin du xviie siècle; des caravanes et des bateaux s'y rendaient de toutes les provinces d'Europe et d'Asie.



PLACE BLAGORESCHENSKY — TOUR DMITRIWSKY — MUSÉE

Pendant le xviiie siècle, la foire se développa très vite, payant tour à tour

impôt au monastère, à la couronne, à la vice-royauté de Nijni. C'était déjà une institution officielle. Paul Ier avait fait construire un premier palais en bois, divisé en magasins affermés. Alexandre Ier ordonna la création d'un vaste établissement — « Gostinnoï-Dvor » — qui comprenait trois édifices en pierre ou en bois et 1 400 magasins; les marchands en possédaient déjà 1 800; la foire « Makariewski » et le monastère prospéraient rapidement quand, le 18 août 1816, un incendie détruisit tous les magasins. Quelques mois après, un décret de l'empereur ordonna de rétablir la foire Makariewski dans la ville de Nijni-Novgorod, où toute facilité de commerce lui était acquise. Après d'assez longues études, on choisit, sur la rive gauche de l'Oka, la vaste plaine quadrangulaire qui faisait face à la ville, presque déserte et baignée par les deux fleuves. En trois ans, l'ingénieur lieutenant-général Bétancour transforma ce marécage et en fit la cité actuelle. Pendant qu'on construisait les établissements, on creusait des canaux, on installait des écluses. L'empereur, au grand désespoir de ses ministres des finances, prélevait sur les fonds de la cour une grosse partie de la somme nécessaire. Dans les délais prévus, le gouvernement mettait à la disposition de l'industrie privée dix-huit galeries en pierre, la plupart à deux étages, et cinq mille magasins ; il se chargeait de l'entretien de tous les édifices, des canaux de transport, de la canalisation souterraine qui circule sous toute l'étendue des bâtiments; les locaux restaient la propriété de l'État, qui les loue pour la durée de la foire, c'est-à-dire du 15 juillet (27 français) au 25 août (6 septembre). L'administration sous toutes ses formes était exclusivement réservée aux agents impériaux ; les négociants pouvaient se réunir en assemblée et soumettre leurs projets au gouverneur.

MORDOWKA (FEMME MARIÉE)

La foire Makariewski actuelle est donc une véritable institution de l'État russe, placée sous la dépendance absolue du pouvoir central et rigoureusement reglementée. Sans doute, au point de vue matériel, l'œuvre de Bétancour n'a été qu'un cadre et un commencement : autour des galeries et des boutiques primitivement édifiées et devenues vite

insuffisantes, une agglomération épaisse de magasins, d'établissements divers s'est formée et se développe ; une certaine liberté dut être consentie dans ce sens. Mais, au point de vue administratif, l'organisation a intégralement survécu ; elle nous parait despotique à nous autres d'Occident ; il paraît que sa rigueur est justifiée par les excès qui marquèrent les débuts, et il faut reconnaître que les résultats semblent encourageants. J'ai déjà parlé de l'ordre singulièrement frappant qui maintient une foule évaluée à plus de deux cent mille marchands et voyageurs. Il faut bien penser que, chaque année, quand s'ouvre la foire, le gouverneur de Nijni est investi par l'empereur de pouvoirs spéciaux qui lui donnent droit de vie et de mort sur ses administrés temporaires : aussi les moindres détails des prescriptions officielles sont scrupuleusement observés. Le gouverneur actuel est le général Baranof, célèbre pour le dévouement qu'il prodigua pendant la dernière épidémie de choléra.



COSTUME DE FEMME MARIÉE (TRIBU TARTARE

La législation spéciale au territoire de la foire n'a rien d'ailleurs d'excessif ; deux préoccupations très logiques la dominent : la crainte des épidémies et la crainte de l'incendie. Le souvenir du désastre de 1816 a inspiré une série d'ordonnances radicales. Dès que la foire est administrativement terminée, il est interdit d'y allumer une lumière ; surtout il est défendu de fumer dans toute l'étendue du territoire forain, sans distinction de temps ni de lieu. Je crois que c'est une occasion unique de contempler deux cent mille personnes réunies dans une abstinence unanime et involontaire. La poursuite des étrangers fumeurs est une grande occupation des agents de police et ils y déploient un zèle parfois amusant. Vers l'extrémité du pont de bateaux qui s'éloigne le plus de la foire, un de mes amis, s'en allant à Nijni, venait d'allumer une cigarette.

après de longues heures de respectueuse abstention; un garde à cheval, posté plus loin, se précipite au grand trot, s'arrête devant lui et commence une apostrophe sonore; l'autre, inconscient, croyant à quelque service d'ordre, se contente de monter sur le trottoir, fumant de plus belle; alors le gendarme saute à terre, s'avance vers le fumeur en traînant son cheval par la bride, saisit délicatement la cigarette dans la bouche délictueuse, la jette et l'écrase avec énergie. Seulement, comme on est au temps de la réception présidentielle et que ce gendarme est bon patriote, il accompagne son geste agressif d'un « Vive la France, Félix Faure ! » bizarre en la circonstance.



ANCIENNE CATHÉDRALE DE LA FOIRE, DU CÔTÉ DE L'EAU

Cette organisation administrative si précise s'est appliquée naturellement à classer les innombrables magasins où se répartissent les marchandises. Dans la foire intérieure, le système topographique est très simple : un long boulevard, qui prolonge le pont de bateaux, se retrouve au bout de toutes les avenues; douze galeries, parallèles à ce boulevard, sont désignées par les lettres de l'alphabet; six autres, qui lui sont perpendiculaires, sont numérotées et chaque groupe de magasins est qualifié à la fois par une catégorie de marchandises et le lieu de provenance; une certaine confusion règne dans les nouveaux quartiers, mais les marchands de produits similaires ont gardé l'habitude de s'installer les uns à côté des autres : on passe de la rue des chaussures dans la rue du savon, de la rue des soieries dans la rue des champignons; il y a des avenues où l'on boit, d'autres où l'on mange et d'autres où on loge : c'est le triomphe de la « spécialité ».

A mesure que se développait la foire, il est devenu nécessaire d'ajouter aux bâtiments commerciaux des établissements d'intérêt général. Il ne faut pas oublier que, pendant cinq semaines,

deux cent mille individus, de races et de fortunes diverses doivent continuer à Nijni leurs respectives existences.

Suivant le proverbe national qu'on traduit à peu près : « En Russie, il y a la police, et puis Dieu, et puis l'empereur », on s'occupa, après avoir fait des règlements, de construire des églises. Il y a déjà, sur le terrain de la foire, deux cathédrales et trois chapelles réservées au culte orthodoxe, toutes d'un luxe pareil, ornées à profusion des dons offerts par les marchands. L'église Alexandre Newski, la plus riche, a été construite par eux en souvenir du passage d'Alexandre II à Nijni; l'une des chapelles est réservée au culte de saint Macaire ; c'est devant ses portes qu'après une procession solennelle on arbore, au matin du 15 juillet, le pavillon du commerce, signal de l'ouverture officielle des affaires. Au delà du canal Bétancour est une église arménienne, construite aux frais de la couronne, et, plus loin, une mosquée tartare, de style indifférent, avec de grandes salles de prière aux planchers couverts de nattes et de tapis bariolés.



COUVENT DE L'ANNONCIATION — CONFLUENT DE LA VOLGA ET DE L'OKA

Les édifices civils sont extrêmement nombreux ; la direction des services est centralisée dans un vaste palais moderne, le Glavny Dom, qui sert en même temps de magasin des objets de luxe, exposés dans un hall immense où jouent des orchestres de toutes nations.

La foire possède un théâtre spécial, un hôpital, des cuisines populaires où l'on sert des repas à dix et vingt centimes, un asile de nuit, entretenu par les marchands et contenant plus de cinq cents lits, des bureaux de poste, une collection d'études de notaires, courtiers, expéditeurs, traducteurs, des postes de pompiers terrestres et fluviaux ; une flottille de bateaux-pompes circule au milieu des centaines de chalands mouillés dans l'Oka. Naturellement les restaurants sont innombrables et les habitants

de toutes les provinces russes et asiatiques y retrouvent de culinaires sympathies : il y a même une auberge persane.

*
* *

Telle est, dans son ensemble, l'organisation puissante de la foire Makariewski ; l'intelligence avec laquelle le pouvoir central sut, tout en maintenant l'unité de direction, l'adapter aux besoins divers d'une population hétérogène et l'heureuse situation du marché au point de vue ethnographique, la facilité de communications et de transports économiques, sont les raisons dominantes d'un développement continu et qui dépassa toutes les prévisions. En écartant le mouvement d'affaires financières qui se produit chaque année et les résultats croissants donnés par l'industrie des transports, on obtient les chiffres suivants, donnant la progression moyenne des importations pour des périodes de dix années :

De 1826 à 1836 . . .	32 299 435	roubles.
1836 à 1846 . . .	35 440 138	—
1846 à 1856 . . .	48 848 110	—
1856 à 1866 . . .	60 113 833	—
1866 à 1876 . . .	104 803 671	—
1876 à 1886 . . .	155 197 600	
1886 à 1896 . . .	191 620 154	—

Le maximum d'affaires fut en 1881 où les importations atteignaient une valeur de 246 180 238 roubles, plus de cent millions de francs par semaine, et le débit des marchandises rapportait 242 995 100 roubles. Le rouble vaut environ 2 fr. 70.

Il est impossible d'apprécier raisonnablement la variété des produits mis en vente à la foire de Saint-Macaire ; les statistiques, l'étiquetage des groupements principaux ne suffisent pas à définir l'envahissant encombrement de matières premières et d'objets fabriqués qui s'accumulent dans les magasins ; c'est une véritable exposition, intéressante surtout parce qu'on y retrouve le même objet à tous les degrés de perfectionnement et de luxe ; dans la rue des cloches, on vend, à quelques boutiques d'intervalle, de grossières sonnettes pour les traîneaux de moujiks et des bourdons merveilleusement ciselés ; il y a des bijouteries à dix kopeks, non loin desquelles on aperçoit des vitrines garnies de diamants et d'ors anciens. Je ne sais quel achat excentrique on pourrait imaginer et ne point trouver à réaliser : à côté des pharmacies, il y a une série d'aquariums remplis de poissons invraisemblables.

Tout un quartier de chiffonniers réunit et remet en vente les épaves de la foire. Un sauvage très authentique peut s'en venir à Nijni dans la simplicité traditionnelle de ses allures et repartir transformé en gentleman avec voitures, yacht et somptueux train de maison : il ne faut pas plus longtemps pour changer un Parisien en Tartare de distinction.

Notre intérêt va naturellement aux productions exotiques ; nous laissons volontiers les Mongols s'extasier devant les étalages de jouets et de bibelots parisiens pour visiter les dépôts de produits russes ou asiatiques. Les « maisons de thé », qui abritent parfois deux cent mille balles enveloppées dans des peaux de chèvres et des nattes, forment toute une galerie, la galerie chinoise, et sont pittoresques avec leurs cloisons de bois recouvert à l'extérieur et à l'intérieur de tille tressée.

Le quartier des pelleteries offre des richesses incalculables entassées dans des boutiques sombres, aux volets sans vitres, dans des caves sans air où l'on respire mal au milieu des entassements de fourrures. Des dépouilles d'ours, de zibelines, de renards bleus sont accrochées devant les portes : à l'intérieur, les fourrures plus ordinaires s'empilent en ballots. L'astrakan est un des principaux objets de ce commerce et se vend par lots de dix peaux qu'on choisit longuement entre plusieurs centaines ; les marchands ont une réputation d'escamoteurs renommés et mettent une adresse spéciale à remplacer les peaux

choisies par d'autres de frisure moins fine; les marchés se font en d'amusantes attitudes soupçonneuses, l'acheteur gardant obstinément sous ses mains les fourrures convoitées tandis que le vendeur, avec de grands gestes, essaye de les submerger sous un étalage intéressé. Ce quartier est un des plus pittoresques et des plus animés de la foire; dans les rues, des vendeurs ambulants, des chasseurs circulent, possesseurs de quelques peaux qu'ils offrent avec insistance aux étrangers vite reconnus; les fourrures s'étalent sur les trottoirs, garnissent les colonnes des galeries, habillent les gens et les maisons d'un vêtement pareil et leur font une parure sauvage et singulièrement décorative. C'est un aspect vraiment original, devant lequel on a conscience d'être en Russie lointaine : impression qu'on retrouve encore dans la rue voisine où l'on vend les icônes, où les Russes viennent pieusement chercher leur saint familial entre des collections de hideuses images surchargées de zincs dorés, qui remplacent les exquises enluminures de l'orthodoxie primitive. Malheureusement trop bien installées dans le hall central, trop modernes et luxueuses, les boutiques des marchands du Caucase sont curieuses encore, remplies d'armes damasquinées, de tapis, d'étoffes précieuses; dans le même décor banal, des magasins persans exposent des broderies, des soies tissées et des bijoux étranges. Les Persans et leurs concurrents du Caucase sont, en dépit des enseignes, les seuls marchands d'objets d'art qu'on rencontre à la foire.

Enfin, plus intéressante que ces expositions de choses si diverses, est l'exposition humaine qu'offre la foire. Sans doute, le type russe domine ; mais les popes gardent leur allure magistrale; les moujiks ont leurs blouses rouges aux clairs reflets, leurs casquettes et leurs bottes; les cochers agitent, dans une espérance de pourboire, leurs excentriques chapeaux, tromblons renversés, et les femmes ont des costumes aux couleurs voyantes qui mettent un gai bariolage dans la foule. A détailler les personnes, on trouve bientôt des physionomies caractéristiques; des costumes retiennent le regard : d'abord des Chinois, classiques, en sombre veste de soie; des Indiens, drapés dans des



PAYSAN ET PAYSANNES

étoffes amples rattachées par des agrafes damasquinées; les Mongols, plus jaunes et plus laids, se reconnaissent vite sous leurs vêtements maladroitement européens. Les tribus finnoises cantonnées sur les bords de l'Oka sont représentées par de grands hommes blonds, vêtus de robes noires serrées à la taille; les filles ont un haut bonnet pointu. Surtout on remarque les Tartares, aux visages ovales, les yeux très noirs, un peu obliques; les femmes sont souvent fardées, les dents noircies, les ongles teints en jaune foncé; leurs

coiffures sont très diverses, toques aux bandeaux garnis de pièces d'or avec un voile de soie qui masque le visage et retombe sur un corsage bordé de perles et de bijouterie; une grande blouse de couleur descend jusqu'aux chevilles, serrées dans des bandes de laine; des pantoufles de maroquin et parfois un caftan brodé à longues manches pendantes complètent le costume. Les hommes ont une belle chevelure sous une calotte recouverte d'un chapeau blanc ou d'un bonnet de fourrure, s'élargissant au sommet; une chemise de soie bleue, avec ceinture ornementée, un manteau blanc, les habillent à l'orientale; ils portent des bottes en maroquin et des sandales.

Et tous ces êtres vivent, poursuivent dans le décor artificiel de la foire leurs habitudes essentielles; ils prient, boivent et mangent comme dans leurs campements lointains; ils gardent une quiétude morale et matérielle qui leur permet de s'abandonner sans réserve à leurs instincts de trafiquants. Vendre, acheter, c'est là le fait capital; mais la foire n'est pas seulement un marché, c'est une occasion de contact entre les races, un terrain de rapprochements périodiques, où, sous une autorité jalousement unitaire, des morceaux de peuples sont transportés, en apparence indépendants dans leurs mœurs, en réalité ouvriers plus ou moins conscients d'une centralisation politique.

Nous avons, au sortir de nos civilisations compactes, une surprise extrême à parcourir l'empire russe, si divers et inachevé. A côté de précieuses impressions d'art, il y a quelque désillusion à retrouver partout, de Pétersbourg au Caucase, une société morcelée en groupes inégaux et demeurés très loin les uns des autres, rapprochés seulement sous l'autoritaire et permanente intervention de la police. Car le gendarme a été longtemps le vrai lien social entre les habitants de la Russie, également étroit pour le seigneur et le moujik. C'est à Nijni qu'on aperçoit le mieux une initiative nouvelle, décidément moderne, qui, sans renoncer au gendarme, tend à mettre une communauté d'intérêts et de profits entre conquérants et vaincus, civilisés et primitifs, rassemblés pour fabriquer une force collective et des richesses nationales.

Une vieille chronique slave fut longtemps véridique, qui disait : « La Russie, c'est grand et fort; mais il n'y a pas d'ordre. » Je crois bien que la « foire » de Nijni fut un moyen de hâter cet ordre, aujourd'hui solide; institution d'une portée politique croissante, elle est, en tout cas, une manifestation profondément expressive de l'activité sociale et du travail humain.

Maurice Gandolphe.



VUE DU KREMLIN

LE SOLDAT ANGLAIS

Tom Atkins c'est le nom du Pitou ou du Dumanet britannique, Tom Atkins se distingue de ses camarades des autres armées en ce qu'il est un mercenaire. Alors que, dans toutes les nations européennes continentales, le service militaire est devenu obligatoire et universel, l'Angleterre peut se contenter de forces dont l'effectif est peu élevé, abritée qu'elle est par son fameux *silver streak of the sea*. Sa suprématie maritime lui suffit; elle compte sur sa flotte plus que sur ses troupes de terre, et, si elle n'avait à maintenir la paix aux Indes, à acquérir ou à conserver ses colonies, à refouler des voisins gênants sur les confins de ses territoires d'outre-mer, elle n'hésiterait sans doute pas à licencier son armée, sauf à reporter sur sa marine et à consacrer au développement de sa flotte les économies qu'elle réaliserait de la sorte.



From Harper's Magazine. Copyright, 1898, by Harper & Brothers.

LE RÉVEIL

Pouvant n'avoir qu'un petit nombre de soldats, elle est en état de les attirer et de les retenir par l'appât d'avantages pécuniaires. La profession des armes est bien, pour ces gens-là, un métier où ils

trouvent de quoi vivre, et bien vivre, confortablement et agréablement, sans se fouler, dirait notre pauvre Pitou. Jugez-en plutôt par deux citations empruntées à l'*United Service Magazine*. Dans un journal qu'elle a tenu au régiment, une recrue anglaise s'exprime ainsi :

Je me lève vers 7 heures du matin, je fais mon lit et je me lave. Je suis sur les rangs vers 7 h. 1/4. Exercice jusque vers 8 heures. A ce moment, on porte le déjeuner dans la chambrée. Après le déjeuner, nettoyage de la chambrée. De 8 h. 1/2 à 10 h. 1/2, travaux divers (distribution du bois, du charbon, etc.). On fume ensuite une bonne pipe, on va lire un journal à la bibliothèque jusque vers 1 heure, moment où l'on dîne. Jusqu'à 2 heures, repos et balayage de la chambrée. De 2 à 4 heures, exercices sous le hangar aux manœuvres (*turnhalle*); après quoi, autre paisible pipe contre la cheminée; vers 4 h. 1/2, thé, puis (mais à volonté) quelques mouvements dans la salle d'armes; enfin petite promenade en ville et, vers 10 heures du soir, coucher.

Voilà pour la recrue. Voici maintenant ce qu'un ancien soldat dit dans ses notes journalières :

A 7 heures, réveil et soins de propreté personnels; à 7 h. 30, lessivage du linge à la machine; à 8 h. 15, déjeuner; à 8 h. 45, nettoyage de la chambrée; à 9 h. 30, astiquage de l'équipement; de 11 heures à midi, parade de la garde; à midi 5, petit déjeuner à la fourchette à la cantine, puis partie de football jusqu'à 1 heure; à 1 heure, dîner; de 1 h. 30 à 2 heures, nettoyage de la chambrée; de 2 heures à 3, nettoyage des armes; une heure et demie d'école de compagnie; à 4 h. 30, thé; de 5 heures à 7 heures, nettoyage des effets; de 7 à 11, sortie en ville.

Qu'y a-t-il de vrai dans ce tableau idyllique d'emploi du temps? Nous allons l'examiner en faisant appel au témoignage d'un officier anglais qui a traité la question dans le *Harper's new Monthly Magazine* de novembre 1898. Nous compléterons la déposition de cet anonyme par les récits de M. Georges Tricoche.

Pour recruter des soldats, alors que l'industrie offre de beaux salaires aux bons ouvriers, à tout ce qui est intelligent, vigoureux, énergique, actif, il faut s'adresser à la partie de la population qui est le plus dépourvue de ces qualités. On lui assure donc une petite existence douce, tranquille, oisive. On ménage ces « pas grand'chose »; on les traite avec des égards que n'obtient pas l'élite même de la jeunesse dans les pays où le service est obligatoire; on les habitue à un certain confort relatif. De quoi il résulte qu'ils n'aiment pas à se déranger et que les fatigues de la guerre les épouvantent, quoique la guerre soit leur destination propre et volontairement acceptée. Preuve en soit le désarroi qui se produit dans un régiment au moment où on relève les hommes de son bataillon de l'Inde qui ont accompli dans la colonie leurs huit ans réglementaires ou dont l'engagement est expiré. Beaucoup pourtant sont enchantés d'être désignés. Les aventures les tentent; l'inconnu les attire. Ils savent, d'ailleurs, que le bien-être est encore plus grand, là-bas, qu'il ne l'est dans la métropole. Les loisirs y sont interminables et les amusements infiniment variés. Pas de corvée : tout le gros ouvrage est effectué par la main-d'œuvre indigène. Indiens, les barbiers de la compagnie. Et ils viennent raser leurs clients au lit! Indiens, les cuisiniers de la compagnie. Et ils servent le thé de Tom Atkins avant qu'il soit levé!

C'est seulement après ce premier repas qu'il se décide, l'excellent Tom Atkins, à quitter sa couchette pour se rendre à l'exercice, où on le retient le moins de temps possible. Pendant qu'il y est, le bungalow reste sous la garde de deux soldats spécialement chargés de veiller à ce que les indigènes employés comme balayeurs ne commettent aucune déprédation.

Ainsi on est dorloté, choyé, dispensé de tout ce qu'il peut y avoir de pénible dans le trantran journalier de la vie. Une telle perspective séduirait un jeune Français. La considération des dangers

du climat l'arrêterait peu; l'espoir des dangers de la guerre l'attirerait. Les jeunes Anglais n'y sont pas insensibles, eux non plus, et bien des boys s'y rendent avec joie. Hélas! ce sont ces adultes qui résistent le moins aux chaleurs tropicales. Aussi est-il interdit d'envoyer aux Indes les soldats âgés de moins de vingt ans. Mais comment être renseigné à ce sujet? Il n'existe pas, à proprement parler, d'« état civil » dans le Royaume-Uni: aucune preuve d'identité n'est exigée des jeunes gens qui demandent à s'enrôler. Il en résulte que nombre d'entre eux sont acceptés qui n'ont pas atteint tout leur développement.

Depuis Wellington jusqu'à Napier et Wolseley, tous les généraux anglais s'en sont plaints amèrement: il est certain qu'il y a une forte proportion de recrues âgées de dix-sept ans, voire de seize ou moins encore, alors que le minimum légal est de dix-huit. Il sera difficile de remédier à cet état de choses, tant que, selon le mot de lord Wolseley, l'âge d'un homme ne pourra être déterminé, comme celui d'un cheval, par l'examen de ses dents. En Égypte, aux Indes, cette jeunesse est décimée par le climat. Elle n'en affronte pas moins gaiement ses sévices. A défaut du sentiment du devoir, elle a l'insouciance, la confiance en soi, la curiosité, le désir de voir du pays. Il n'en est pas de même des hommes déjà mûrs qui ne considèrent l'état de soldat que comme un métier, qui tiennent à l'argent qu'ils ont amassé ou au bien-être auquel on les a habitués. Pour ces gens-là, l'ordre de départ est un véritable cataclysme. Mauvais ouvriers enrôlés par paresse, chefs de faux ménages, ils ne songent qu'à



From Harper's Magazine.

ADJUDANT DES GRENADIERS DE LA GARDE EN PETITE TENUE

déserter à ce moment, sauf à se rengager dans un autre régiment en dissimulant leur identité, — ce qui, nous l'avons vu, n'est pas très difficile. Par ce moyen, en même temps qu'ils évitent un exil redouté, ils s'assurent, sans courir de gros risques, l'avantage de toucher une nouvelle prime. Et cette circonstance explique l'énorme proportion de déserteurs que les statistiques de l'armée anglaise enregistrent chaque année. Toutes les précautions sont prises pour en diminuer le nombre. Preuve en soit ce passage du livre de M. G. Tricoche :

L'autorité militaire ne publie qu'au dernier moment la liste définitive du détachement de relève (*draft*), quarante-huit heures au plus avant le départ. Le bataillon est aussitôt mis sous scellés, le poste doublé; des sentinelles sont placées tous les vingt pas autour du mur de la caserne, des piquets envoyés dans toutes les directions. Le *provost sergeant* et ses aides — des hommes de chaque compagnie dressés au rôle vulgaire de « mouchards » — battent l'estrade entre les *barracks*, la station et les quartiers mal famés de la ville. Ce sont, vous le devinez, autant de mesures préventives contre cette épidémie de désertion, qui, à l'annonce du *draft*, est toujours prête à éclater : véritable épidémie, en effet, que cette sorte d'affolement soudain, contagieux, qui attaque jusqu'aux hommes les plus indifférents, jusqu'aux meilleurs soldats...

Aussi s'empresse-t-on, aussitôt après la divulgation de la liste des « élus », de garantir ceux-ci contre leur propre faiblesse en les écrasant de besogne et en les étourdissant à force de revues, d'appels, d'allocutions variées. J'ai vu cela de près, étant précisément caporal de jour pour le bataillon. La tête me tourne rien qu'à penser à ce brouhaha de voitures qu'on charge, de conducteurs régimentaires qui tempêtent, de chevaux qui piaffent, d'avalanches humaines qui dégringolent les escaliers, de femmes qui pleurent, tandis que d'autres emballent fiévreusement leur pauvre ménage; mélange de cris d'enfants, d'appels de clairon et de hurlements de chiens bousculés dans la bagarre, ce pendant que la musique, à demi désorganisée, remplit la cour d'accords qui font d'inutiles efforts pour paraître entraînants.

Comme il est caractéristique, ce tableau si vivant, si grouillant, si pittoresque d'une scène qu'on chercherait en vain dans la vie d'un régiment français! La présence des femmes et de la marmaille dans la caserne suffit à donner à celle-ci une animation toute particulière, mais que nous sommes portés à ne pas trouver très militaire. Militaires, en effet, ils ne le sont guère, ces soldats qui ont un ménage officiellement reconnu. Quant à ceux qui en ont un irrégulier et que, par suite, ils ne peuvent emmener avec eux, combien plus ils cherchent à ne pas partir et à ne pas rompre de doux liens! Le sentiment du devoir a peu de prise sur le cœur de ces mercenaires, qui ne font pas œuvre de civisme et de patriotisme en servant leur pays.

N'empêche que ce sont de crânes troupiers. Ils l'ont prouvé sur tous les champs de bataille où ils ont figuré. Appartenant à une race vigoureuse et où les exercices du corps ont été, de tout temps, en honneur, fortifiés encore par le régime régulier et substantiel auquel ils sont soumis, ayant acquis tout leur développement physique (car leur âge moyen, malgré les fraudes que nous avons signalées, dépasse — et de beaucoup — l'âge moyen du soldat dans les autres armées européennes), les mercenaires britanniques ont, dans l'ensemble, des qualités de flegme et d'amour-propre qui ne sont pas méprisables. Certes, ils aiment leurs aises et, par suite, ils n'aiment pas se presser. En Crimée, que de fois ils sont arrivés en retard aux rendez-vous fixés! Et avec quel luxe de confort ils s'installaient au bivouac! Pitou, plus débrouillard et plus nerveux, a plus d'une fois blagué la lenteur de Tom Atkins : mais il l'a admiré au feu.

Ne faisons donc pas fi de cette armée qu'il se pourrait que nous eussions un jour à combattre. Mais notons combien elle est, par le fait même de son recrute-

ment, différente de la nôtre. Étudions-la d'autant plus curieusement, à ce point de vue, qu'elle constitue, en quelque sorte, une survivance de l'ancien régime et que, par certains de ses côtés, nous retrouverons en elle ce que nous aurions pu voir en France même, il y a plus d'un siècle, — au temps où les sergents racolaient les recrues sur le Pont-Neuf et ailleurs, au temps où les soldats servaient sous un nom de guerre, Belle Rose ou La Fleur, Picard ou Lorrain, Beau Soleil ou La Rissolle, au temps où on était brave sans doute, mais à ses jours, et avec des inégalités inquiétantes, au temps où la crainte de la désertion paralysait les conceptions du commandement, où elle inspirait la tactique linéaire, où elle obligeait à maintenir les hommes coude à coude, sous l'incessante surveillance des serre-files.



From Harper's Magazine.—Copyright, 1898, by Harper & Brothers.

AU BAL DES SOUS-OFFICIERS

Si ce n'est pas au Pont-Neuf, c'est à Trafalgar square qu'opèrent les *recruiting officers,* agents spéciaux, chargés de recevoir et au besoin de provoquer les enrôlements. Les voici, la calotte sur l'oreille, l'écharpe amarante en sautoir, le stick à la main. Ils devisent ensemble, près d'affiches multicolores qui font ressortir, avec dessins à l'appui, les avantages dont jouissent (ou dont sont censés jouir) les soldats de leurs régiments respectifs. Tous ont le verbe un peu haut, la trogne un peu rouge, l'air un peu « roublard ». Ce sont d'anciens sous-officiers, qui joignent à leur pension de retraite les extras qu'ils tirent de cette profession spéciale : on leur donne une haute paye d'environ 3 francs par jour, à quoi s'ajoute une prime de tant par tête d'engagé fourni par eux, sans compter les petits profits plus ou moins licites.

Il y a, dans le métier, de l'aléa. Quand la récolte manque ou qu'il y a des grèves, les demandes affluent et on n'a que l'embarras du choix. L'année 1885 est restée célèbre dans les fastes du racolage. Il s'est présenté quarante mille hommes de plus que les autres années pour être incorporés. Aux vaches maigres succèdent les vaches grasses. Il y a des années où on n'est pas en train, comme disait l'autre. Et le casuel des pauvres sergents recruteurs tombe alors à zéro. Pour le faire remonter, ils sont obligés à certaines dépenses ; ils vont faire une tournée dans les villages pour montrer aux campagnards l'uniforme de la Reine, pour essayer de séduire des mendiants, des vagabonds, des déclassés de toute sorte, qui sont leurs clients habituels. Et cette engeance, je le

répète, est mieux traitée que ne le sont nos fils au régiment.

Pour nous en rendre compte, entrons dans une caserne et regardons.

Nous arrivons le matin, à l'heure où le clairon sonne la diane, tandis que le factionnaire va et vient rapidement devant la guérite pour se réchauffer. Nous voici à la porte d'une chambrée. Une étiquette collée dessus indique sa contenance normale en hommes ainsi que le poids de charbon auquel ils ont droit par semaine pendant l'hiver. Dans une armée composée de volontaires, qui ont fait un marché, les contractants tiennent à connaître leurs droits, à savoir combien de combustible leur est alloué pour le chauffage et quel est le taux des diverses rations de nourriture. Chaque homme perçoit par jour trois quarts de livre de viande non désossée et une livre de pain. En outre, depuis 1898, l'État verse trois pence (30 centimes) par tête pour les denrées accessoires (épices, légumes, etc.).

Un coup d'œil dans la chambrée nous montre les jeunes en chemise, en train de s'habiller, tandis que les anciens font la grasse matinée. Regardons maintenant la cour. La corvée des vivres se rassemble : les hommes arrivent, tenant d'une main de grands plats d'étain, se boutonnant de l'autre. Les hommes punis balayent ou du moins ils sont là pour le faire ; mais ils ne se « la foulent pas » et ils s'amusent à faire l'exercice avec leur balai. A huit heures, le clairon annonce le déjeuner. Profitons-en pour pénétrer dans les chambres : nous les trouvons propres et appétissantes ; les lits ont été relevés, les fournitures sont repliées et on a renouvelé l'air ; tout le monde a passé par le lavabo ; les assiettes, les plats, les bols, essuyés avec soin, sont disposés en ordre sur la table. On est en train de servir le thé et de distribuer l'extra du jour, beurre ou harengs ou farine d'avoine (*porridge*). Chacun peut s'offrir en outre, à ses frais, le luxe d'un petit supplément acheté à un ancien soldat qui est autorisé à tenir débit dans la caserne et qui va de chambre en chambre avec son éventaire de mercanti.

Le chapitre de la gastronomie mériterait d'occuper une grande place ici. Le soldat anglais est traité comme un coq en pâte. C'est un sergent, élève de l'école de cuisine d'Aldershot — excusez du peu ! — qui dirige la préparation de la soupe, du rata, des rôtis, des pâtés de viande. Il a sous ses ordres un cuisinier en pied et des aides, et ce personnel touche des suppléments, ce qui prouve quel cas on fait de ses services. Tom Atkins a un bon estomac, d'une grande capacité. Aussi fréquente-t-il assidûment la cantine, à laquelle est annexé un magasin, sorte d'économat, où on trouve une foule de choses à acheter : tripoli, plombagine, épicerie, tous les accessoires et ingrédients qui servent journellement. On les vend à vil prix, parfois même à perte, le déficit étant comblé par les gains réalisés sur la boisson. Les buveurs payent donc pour les camarades plus sobres, ce qui est extrêmement moral. Ajoutons que la bière est seule autorisée et que l'alcoolisme tend à disparaître chaque jour davantage de l'armée anglaise. Celle-ci se rattrape sur le solide. Dans le *coffee-bar* annexé au « cercle », un cercle où il y a un billard, s'il vous plaît, où on trouve des revues, des journaux, dont les murs sont tapissés de gravures (signalons, en passant, que les reproductions des tableaux de de Neuville y sont fort en honneur), dans la salle de consommation y attenant, dis-je, on peut se procurer, moyennant la modique somme d'un *penny* (deux sous), soit un bol de soupe avec un morceau de pain, soit une tasse de *porridge*, soit une assiettée de riz sucré, soit du café avec une tartine de beurre.

Il n'est pas question d'exercice, dans tout ceci. Et, en effet, le maniement des armes, les évolutions, l'école des « signaleurs », ne figurent que pour une bien faible part dans le tableau de l'emploi du temps. A ces manœuvres militaires se joint la pratique des sports na-



From Harper's Magazine.

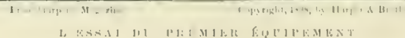
UNE PARTIE DE POLO

tionaux, gymnastique, football, canotage. Bref, les soldats ne s'ennuient pas à la caserne : ils s'y plaisent même tellement que, dans chaque régiment, bon nombre d'entre eux y restent d'un bout de l'année à l'autre, n'en sortant que lorsque le service les y oblige... surtout s'ils sont mariés, faveur con-

cédée seulement à tant pour cent de l'effectif. Les femmes sont logées au quartier. Préposées, en général, au blanchissage, elles se font ainsi de beaux bénéfices. Aussi l'autorisation de contracter mariage est-elle une faveur vivement convoitée et réservée aux sujets d'élite, comptant au moins sept ans de service, ayant versé au minimum cinq livres (125 fr.) à la caisse d'épargne, et possédant deux médailles de bonne conduite. Quoi de plus moral que de faire de l'union conjugale la suprême récompense du soldat ?

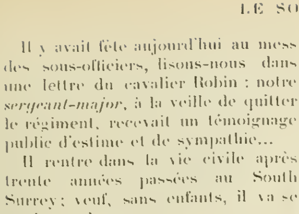
Pour les sous-officiers, le mariage est de droit. Ces précieux auxiliaires du commandement sont comblés de prévenances et ils jouissent d'une infinité de prérogatives. Toutes les douceurs qui sont assurées au simple soldat et sans lesquelles on ne trouverait personne à enrôler, il va de soi qu'on les accorde aux gradés. Et, par surcroît, les officiers, trop grands seigneurs pour descendre dans les détails du service intérieur et s'en remettant absolument à cet égard aux cadres subalternes, ont grand intérêt à les payer en considération et en cadeaux.

Le *warrant-officer* (adjudant de bataillon) est un gros personnage dans le régiment : personne ne peut le punir, la cour martiale seule peut le frapper. Il est, non pas le chien du quartier, mais plutôt le maître respecté de la caserne. Aussitôt qu'on voit briller dans le lointain les quatre chevrons et la couronne d'or qui ornent sa manche droite, c'est un branle-bas général : le sergent de garde s'inquiète ; le *pioneer sergeant* active le balayage de la cour ; les plantons deviennent plus raides encore que de coutume ; les sentinelles donnent la chasse, avec une énergie farouche, aux désœuvrés qui se pressent, curieux, à la grille de la caserne.



From Harper's Magazine. — Copyright, 1898, by Harper & Brothers.

L'ESSAI DU PREMIER ÉQUIPEMENT



Il y avait fête aujourd'hui au mess des sous-officiers, lisons-nous dans une lettre du cavalier Robin : notre *sergeant-major*, à la veille de quitter le régiment, recevait un témoignage public d'estime et de sympathie...

Il rentre dans la vie civile après trente années passées au South Surrey ; veuf, sans enfants, il va se retirer dans son pays, une bourgade d'Écosse, où ses 2,250 francs de pension lui permettront de vivre en grand seigneur... et peut-être d'acheter un château sur ses économies. Il sera très regretté ici, où, « grâce à son impartialité, il ne comptait que des amis », comme le dit le lieutenant-colonel dans l'ordre d'adieu qu'il lui a adressé ce matin.

Donc, à deux heures, tous les *non-commissioned officers*, auxquels s'étaient joints un capitaine et l'adjudant-major, lui ont offert, dans la salle du mess, une théière et un crémier d'argent, gravés à ses initiales.



From Harper's Magazine. Copyright, 1888, by Harper & Brothers.

CAVALIER EN GRANDE TENUE

Vous allez dire que c'est un cadeau bien anglais. — Soit. Mais je vous souhaite d'avoir souvent dans vos régiments des cérémonies comme celle-ci, où la confraternité des sous-officiers entre eux et l'estime des chefs pour leurs subordonnés se manifestent d'une façon aussi expressive et simplement touchante.

Voulez-vous assister à une autre scène ? Allons au bal. A l'entrée de la salle, nous sommes reçus par un sergent, peigné, brossé, bichonné, pommadé, tout ruisselant de parfum et peut-être aussi de sueur, irréprochablement ganté et sanglé dans sa tenue quelque peu fantaisiste. Il offre son bras à la femme d'un officier et il lui sert de cavalier, soit dans un quadrille, soit pour la conduire au buffet. Oui, certes, ce n'est pas en France qu'on trouve de telles relations, et nos officiers vivent moins dans l'intimité de leurs sous-officiers.

Par contre, ils font plus le service de ceux-ci. Trop de nos capitaines s'abaissent à d'humbles fonctions et s'occupent de détails misérables. L'officier d'outre-Manche voit les choses de plus haut et met le moins possible les pieds à la caserne. Tout au plus le lieutenant de jour y vient-il à l'heure des repas. Il passe dans les chambres, à l'heure où les hommes sont à table, ou plutôt il entrebâille la porte, lance un rapide : « Pas



From Harper's Magazine Copyright, 1898 by Harper & Brothers.

LA LECTURE DE L'ORDRE A LA PARADE DE LA GARDE

collège militaire de Sandhurst où, soit dit en passant, le prix de la pension est de 5000 francs par an. Ils peuvent aussi provenir de la milice. Ce mode de recrutement, jadis exceptionnel, tend à se généraliser. Quant à obtenir le brevet de lieutenant après avoir servi comme simple soldat, il n'y faut point songer, si ce n'est pourtant dans des corps spéciaux et subalternes, dans le train, par exemple, ou le service des subsistances.

Que dire du luxe déployé par ces officiers qui n'ait été répété à satiété? Même dans son article qui a pour objet de protester contre les légendes qui courent à ce sujet sur le continent, le *British officer* de la Revue anglo-américaine ne peut s'empêcher de surenchérir, et les gravures qui illustrent son texte montrent, ici une partie de polo (il n'est pas rare qu'on paye 6000 ou 7000 francs un des poneys qu'on emploie à ce jeu); là, un repas au mess, avec une table luxueusement servie. Elles nous font voir également le soin que le jeune homme nouvellement promu apporte à sa toilette et à son équipement. Mais le goût pour la dépense et pour le « chic » n'est pas incompatible avec les plus hautes vertus guerrières. Ces Anglais sont bien de leur pays, en ce sens qu'ils ont de l'énergie, du calme, du beau courage, du bon sens, de l'esprit de décision. Joignez à cela l'autorité que leur donnent leur fortune même et le prestige de leur excellente éducation. Et vous conviendrez que l'armée anglaise, pour dissemblable qu'elle soit des armées continentales, n'en est pas moins de celles auxquelles on peut, sans déchoir, souhaiter de se mesurer.

de réclamations? » et déjà le voici en bas de l'escalier avant qu'on ait eu le temps de lui répondre.

Ces messieurs, je l'ai dit, sont de grands seigneurs. A ce titre, ils vivent entre eux familièrement, sans que la différence des grades se fasse sentir autrement que dans le service. Ne sont-ils pas du même monde? N'appartiennent-ils pas à la même caste? Et ceci se traduit par une règle qui nous surprend un peu : au mess, chacun à tour de rôle préside la table, le plus haut en grade des convives n'ayant à intervenir que pour le règlement de certaines affaires délicates et conservant, d'ailleurs, la responsabilité générale.

Ces officiers sortent des grands établissements d'instruction, comme Eton ou Harrow, et ils restent deux ans au

EMILE MANCEAU.

L'ARCHITECTURE DOMESTIQUE EN BELGIQUE

Comme le vêtement, l'habitation, envisagée dans ses particularités différentielles, s'adapte au caractère d'une race et le révèle. Le besoin de s'abriter satisfait, il est dans la nature humaine de rechercher la commodité, l'ornement, le luxe, et chaque peuple le fait plus ou moins selon les exigences du climat et ses aptitudes spéciales. Ici, surtout au point de vue esthétique, le progrès n'est souvent qu'un habile retour vers le passé, si bien que la maison « moderne » est parfois la maison « archaïque ». Elle ne doit alors son originalité qu'à la mise en œuvre de nouveaux matériaux, que les procédés de l'industrie permettent d'utiliser d'une façon plus parfaite, tels le fer, le verre et la céramique. C'est cette mise en œuvre elle-même qui, pratiquée par des architectes soucieux de faire du neuf en ressuscitant l'ancien, a produit une espèce de style contemporain ayant ses beautés propres parce qu'il est l'expression d'une série d'enseignements esthétiques, et non celle d'une convention ni d'une fantaisie, — sans comporter cependant l'imitation servile des ancêtres.

Le mouvement vers une renaissance de l'architecture en Belgique est tout récent. Parmi les causes auxquelles on peut rapporter son origine, il convient d'en signaler une qui a une grande importance : c'est la lutte entre le vaste immeuble de rapport, aux prétentions somptueuses, et la maison familiale, petite, condensant l'intimité, faisant songer à l'adage antique : *Parva domus, magna quies*... Certes, dans d'immenses agglomérations humaines telles que Paris, la cherté des terrains rend presque impossible la construction de telles demeures dans les quartiers du centre ; mais il n'en est pas de même lorsqu'on se rapproche de l'enceinte ; et il est à remarquer que les architectes, mus par le goût et le sentiment publics, y ont déjà commencé, en deçà et au delà des fortifications, principalement au nord-ouest, l'édification d'un *suburb* qui rappellera le *suburb* londonien avec plus de variété, plus d'élégance. A Londres, en effet, au pays du *home* par excellence, le problème a été résolu pratiquement par la création de moyens de communication qui permettent à la plupart, après une journée d'affaires dans le grouillement de la Cité, de regagner sans peine leur petite maison du faubourg.

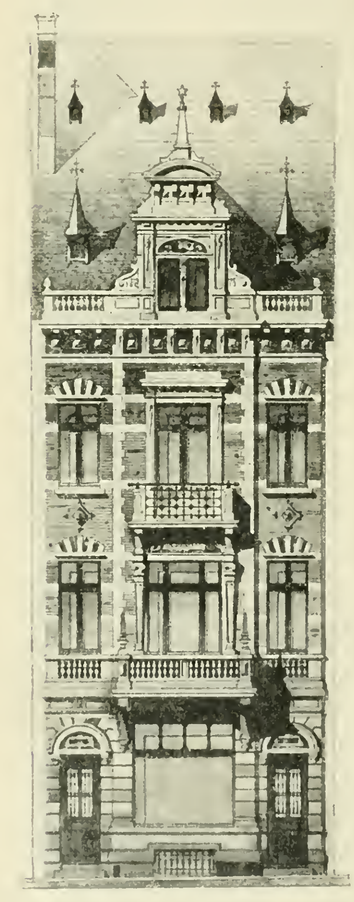
Cette multiplicité des moyens de communication a une corrélation directe avec la rénovation de l'architecture domestique. Aussi a-t-on vu, dans toutes les villes importantes, le nombre des tramways et des omnibus décupler en peu de temps, et Bruxelles est actuellement une des cités du monde qui possèdent le plus de lignes, proportionnellement à leur superficie.

Si les architectes belges ont réussi à constituer si rapidement une école nouvelle des plus remarquables, c'est parce que leurs tendances sont en parfait accord avec le génie de la race et les mœurs nationales.

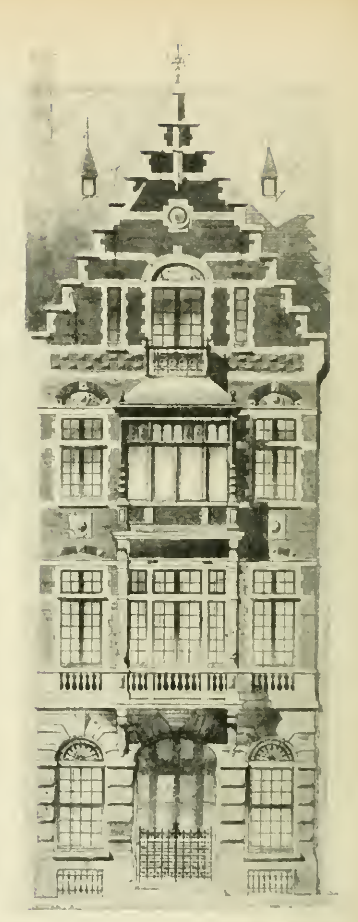
Il n'y a guère qu'une trentaine d'années que Bruxelles mérite vraiment le titre de capitale et a complètement cessé de ressembler aux autres chefs-lieux de province, tels que Liège, Anvers, etc. A cette époque, on n'avait aucune idée du mouvement présent : on en était encore aux lourdes réminiscences du XVIIIe siècle et de l'Empire. Les spéculateurs qui tentèrent d'« haussmanniser » la ville et percèrent, à travers les quartiers les plus pittoresques, trois grands boulevards, y construisirent des maisons « à la parisienne », destinées à être habitées par appartements, desservies par des ascenseurs. Cette innovation eut peu de succès, les immeubles de ce genre furent délaissés, — encore aujour-

d'hui ceux qui les habitent sont presque tous des étrangers, — et le principe de la petite maison prévalut pour jamais en Belgique.

Dès lors, les architectes étaient lancés dans leur véritable voie ; car, quand



Façade néo-flamande de MM. Van Massenhove et Low, enseignée *Au Hibou.*



Façade néo-flamande de MM. Van Massenhove et Low, enseignée *A la Girouette.*

chacun habite sa maison, il y imprime son caractère et ses idées : il la veut construite et ornée à son goût. Or le Belge, sous une certaine apparence de lourdeur, est particulièrement soigneux de ses aises et de son confort, et tenace dans ses fantaisies, — quand il en a.

La ville poursuivant ses transforma-

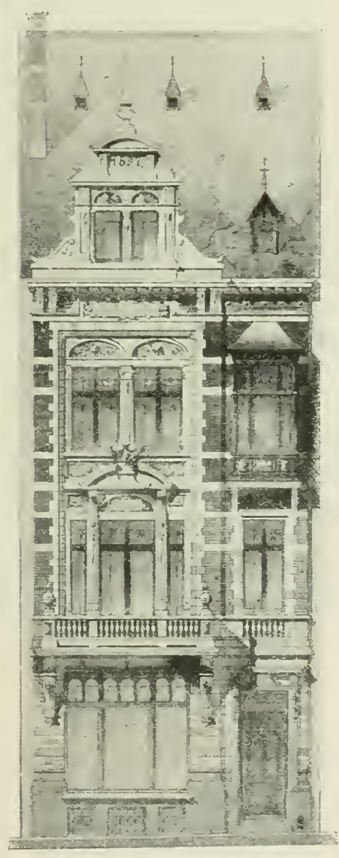


Façade néo-flamande de MM. Van Massenhove et Löw, enseignée *A l'Ancre.*

tions, les architectes furent assaillis de demandes de plans, et cette réaction contre les grands immeubles eut les plus heureuses conséquences esthétiques dans un pays d'où l'art architectural semblait disparu depuis trois siècles.

Les maisons que l'on commença alors à bâtir sont intéressantes, parce qu'elles témoignent à la fois des efforts vers le nouveau et du respect des traditions du passé. Les hésitations se dissipant peu à peu, les constructeurs arrivèrent à des résultats de grand mérite, à une coaptation presque complète entre le caractère de la maison et celui de ses habitants.

Nous verrons plus loin comment ce résultat se manifeste dans la distribution intérieure; mais il est important de montrer d'abord que ce principe de la petite maison, du foyer isolé, devait



Façade néo-flamande de MM. Van Massenhove et Löw, enseignée *A l'Etoile.*

fatalement triompher en Belgique. Dans ce petit pays, d'une activité commerciale intense, la classe moyenne a pris une grande extension, les grandes fortunes sont rares, les misères absolues également. S'il n'en était pas ainsi, d'ailleurs, une population aussi dense ne pourrait subsister en de telles conditions. D'autre part, les progrès politiques du socialisme ont créé une espèce d'aristocratie populaire, — si l'on peut ainsi s'exprimer, — composée d'artisans, de commis voyageurs, de commerçants, d'employés qui, presque tous, ont immobilisé leurs économies dans l'édification d'une petite demeure. Ce sont les *capita plebis* de l'ancienne Rome, et il n'est pas rare de compter parmi eux des rentiers, voire des fonctionnaires et des officiers retraités. Ce goût de bâtir est spécial à la classe moyenne belge, qui n'est plus ce que l'on appelait, il y a quelques années, à Bruxelles, la « petite bourgeoisie ».



Maison de cinq mètres de façade bâtie à Bruxelles par l'architecte GOVAERTS.

Le Belge est peu communicatif et aime à « être chez lui ». Cette particularité de mœurs a été mise en relief dans un curieux opuscule consacré aux transformations de Bruxelles et ayant pour auteur M. Charles Buls, bourgmestre de la ville.

« Nous sommes de l'avis de Dante, dit M. Buls.

... Com'è duro calle
Lo scender e'l salir per
[l'altrui scale!

« Nous aimons à monter notre propre escalier. »

Avec ces dispositions innées, dès que l'élan fut donné, les transformations de Bruxelles, qui sont loin d'être terminées — ainsi que les visiteurs de l'Exposition de 1897 ont pu s'en rendre compte — ont marché d'une rare allure. C'est grâce à elles que l'évolution architecturale s'est opérée si sûrement et si radicalement. Des quartiers entiers ont été construits ou reconstruits, d'autres encore sont en construction, et l'initiative des architectes s'y donne libre cours, encouragée par des concours organisés par les administrations com-

munales ou par des systèmes de primes offertes aux propriétaires.

L'extension continuelle des villes a donné lieu, d'autre part, à la création de toute une science nouvelle sur les principes de laquelle — principes d'ordre purement esthétique et logique — il n'y a point de désaccord. C'est par leur application aux quartiers nouveaux qu'à Bruxelles l'œuvre des architectes de maisons privées a été mise en valeur et en beauté. Aussi bien le *Dictionnaire de l'architecture française* que le *Handbuch der Architektur* enseignent qu'un développement de voies publiques bien compris réclame la limitation de la longueur des rues, l'alternance des lignes droites et des lignes courbes. Il faut éviter les rues convexes et rechercher les rues concaves, trouver pour chacune d'elles un caractère spécial en les embellissant de jardins, de monuments, etc.



Maison construite avenue Louise, à Bruxelles, par l'architecte HANKAR.

C'est à l'observation plus ou moins rigoureuse de ces règles que Bruxelles doit ses plus beaux quartiers neufs; on peut citer comme modèles le quartier Nord-Est et celui qui environne le nouvel hôtel communal du faubourg de Schaerbeek.

Au quartier Nord-Est, qui a surgi des champs et des terrains vagues d'une malpropre banlieue en moins de cinq années, on a merveilleusement tiré parti de la disposition du terrain. Vers des étangs habilement entourés d'un square dont la verdure rehausse la polychromie des bâtisses, descend en pente douce une avenue coupée de jardins, d'enrochements, de groupes monumentaux. Quelques rues sinueuses, dont les perspectives sont adroitement ménagées, y aboutissent. Sur ce plan, les architectes ont édifié des maisons dont la vive bigarrure et l'élégance parfois un peu recherchée frappent tout d'abord l'œil. Certes, on y voit trop de pignons parfois baroques, de girouettes, de bretèches, d'encorbellements, de tourelles; mais la diversité des matériaux em-

ployés : fer, céramique, pierre bleue et blanche, briques colorées, etc., flatte singulièrement le regard et contribue à faire juger très favorablement les tendances de l'école architecturale belge et les résultats qu'elle a déjà acquis.

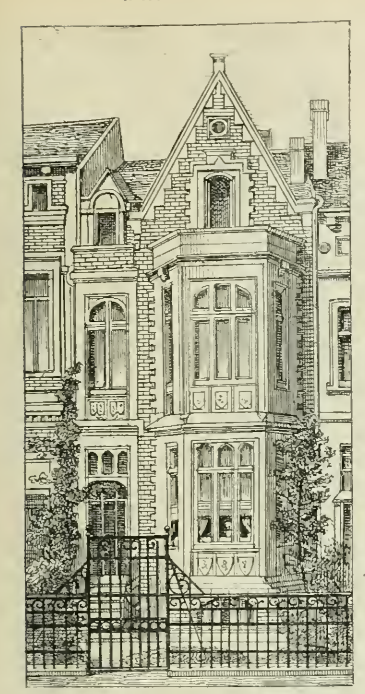
Le quartier de l'hôtel communal de



Hall construit par l'architecte Horta, et montrant l'effet de la diversité des matériaux et de l'emploi apparent du fer.

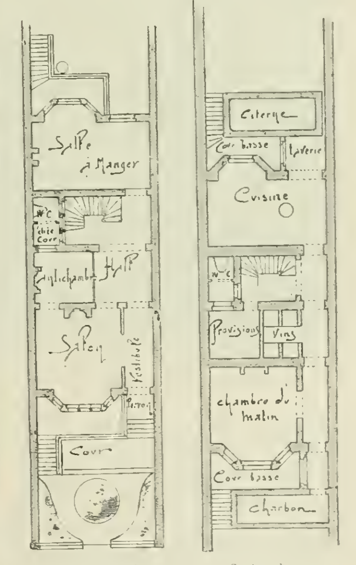
Schaerbeek, destiné à faire à ce monument un cadre conforme à son style, a un autre caractère. Il est en pleine construction en ce moment et comporte des voies droites convergeant vers une place à laquelle on a voulu donner un aspect harmonieux sans monotonie. L'administration communale a procédé par voie de concours et a eu à se prononcer entre des projets fort remarquables, au nombre de plus de cent. Le concours se divisait en trois catégories : façades de 7 mètres de largeur, façades de 9 mètres et façades d'angle. MM. Henri Van Massenhove et Guillaume Löw remportèrent presque tous les premiers prix, ainsi qu'un premier prix d'excellence décerné à la façade la plus artistique. Le fait démontre à quelles variations esthétiques se prête le style belge ou, si l'on veut, néo-flamand. On en peut juger d'ailleurs par les reproductions que nous publions de quatre de ces maisons primées. Selon la tradition flamande, chacune d'elles porte un nom tiré des attributs dont elle est décorée; celles-ci s'appellent respectivement : *In de Uil* (Au Hibou), *In de Windwijser* (A la Girouette), *In den Anker* (A l'Ancre), *In de Ster* (A l'Etoile).

Ce n'est que pour mémoire que nous constaterons que l'œuvre à laquelle tra-



Jane Cottage, petite maison construite à Schaerbeek, faubourg de Bruxelles, par l'architecte FRANCKEN.

vaillent, chacun selon son individualité propre, tous les jeunes architectes belges, a reçu une sanction officielle. Nous ne voulons pas parler ici des concours ni des primes — systèmes qui ont donné des résultats louables — mais d'un groupe d'artistes qui, avec la protection gouvernementale, ont fondé, il y a quelques années, une société portant le nom bizarre de « l'Art appliqué à la vue ». On comprend qu'il s'agit de revêtir d'une apparence esthétique les objets qui frappent constamment les yeux du public, depuis les façades des maisons privées et les devantures des boutiques, jusqu'au moindre cachet administratif ou timbre-poste. Cela dans le but de « relever le goût des masses et d'ennoblir les choses usuelles ». Si elle a obtenu un vif succès dans le monde officiel, où tout dernièrement encore vient de la consacrer le Congrès de l'art public, cette société n'a pas été accueillie aussi favorablement qu'on l'aurait prévu dans le monde artistique. En mettant à part toute question de personnes, on constate que le motif en est un certain autoritarisme par trop accusé qui engendra bientôt une oppo-



Premier étage. Rez-de-chaussée. Souterrains.

Plans du *Jane Cottage*, montrant les dispositions ordinaires des petites maisons modernes en Belgique.

sition nette, et l'intention peu dissimulée d'arriver à la création d'une sorte de norme en dehors de laquelle il n'y aurait ni succès ni argent.

L'habitation « bourgeoise » à Bruxelles se construit sur un terrain presque toujours restreint, loti généralement par six à sept mètres de largeur, sur une profondeur variable. Il existe même des maisons dont l'auteur a su si bien mettre en œuvre une façade de 5 mètres, que l'effet décoratif n'en est point affecté. Nous reproduisons une habitation édifiée par M. Govaerts, au boulevard Bischoffsheim, et qui est dans ce cas. Les fenêtres de la cage d'escalier forment motif en façade. Celle-ci est en briques blanches rejointoyées en rouge. Les frises dont la corniche et les fenêtres sont en terre cuite émaillée, de même que les panneaux et les caissons de la loggia. Quant aux soubassements, seuils, linteaux et meneaux, ils ont été taillés dans la pierre d'Euville fine. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, les prix de revient de pareilles habitations ne sont pas fort élevés, malgré la recherche des matériaux.



Type du vestibule belge, pris dans une maison construite à Bruxelles, rue Joseph II, par l'architecte Govaerts.

Cette recherche des matériaux, tant dans la décoration extérieure que dans la décoration intérieure, demeure le point important. L'origine technique de l'évolution présente est la disparition du plâtrage et l'utilisation apparente des éléments de construction. Et sur ce point les architectes sont forcément divisés. En effet, tandis que les uns se bornent à tirer le meilleur parti possible du style Renaissance flamande en le combinant avec les exigences modernes, les autres veulent avant tout du vrai neuf, mettent aussi largement que possible leur imagination à contribution, tels MM. Hankar et Horta. Ce dernier, le plus « révolutionnaire », base même sur l'emploi futur de matériaux encore inconnus des esthétiques nouvelles, généralisant ainsi dans l'avenir ce que nous apporte le présent.

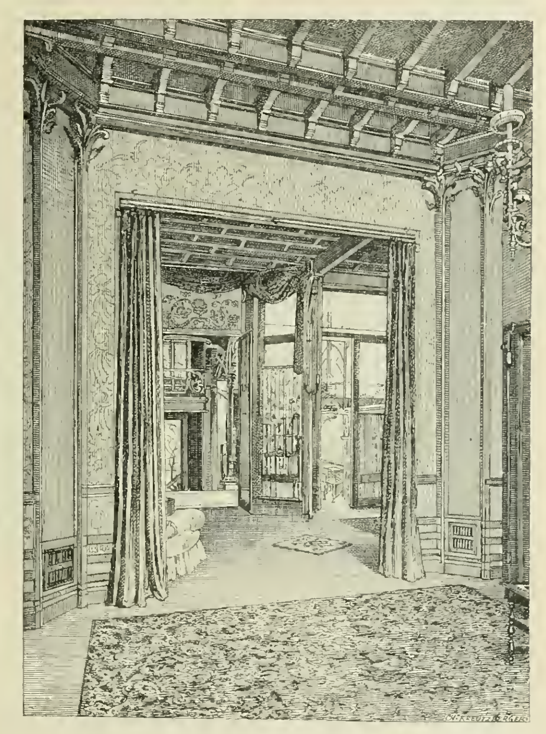
La thèse est curieuse; il l'expose de la sorte :

L'architecture est essentiellement une science des matériaux interprétée par des artistes. La grande difficulté, le point où doit intervenir le talent, sinon le génie de l'architecte, c'est la combinaison artistique des matériaux et la forme que nécessite la nature propre de chacun.

Ces matériaux peuvent être assimilés, en quelque sorte, aux instruments d'un orchestre. Alors qu'il semble que l'on soit arrivé au summum de la perfection dans la symphonie, il s'élève tout à coup un compositeur qui invente un nouvel instrument et introduit ainsi dans la combinaison des assonances un nouvel élément.

La nature ne suffira bientôt plus à offrir directement aux constructeurs les matériaux qui leur sont nécessaires. Les carrières peu à peu s'épuiseront, de même que les mines de charbon, au moment où les nécessités de l'architecture deviendront de plus en plus grandes. Il faudra alors suppléer à l'indigence de la nature et ce sera l'industrie toujours plus perfectionnée qui viendra au secours de l'humanité. Déjà, d'ailleurs, l'industrie est entrée dans cette voie et s'y développe de plus en plus. En un mot, l'architecture de l'avenir, de même que les autres arts, *est à la remorque de l'industrie.* Celle-ci est appelée à créer de nouveaux matériaux encore inconnus, mais que l'on peut néanmoins prévoir. Or *qui dit nouveaux matériaux dit également nouvelle forme*, et là gît le véritable avenir de l'architecture.

Conformément à cette thèse, M. Horta cherche à employer le plus de matériaux divers comme facteurs décoratifs.



Salle à manger construite par M. Horta, éclairée par second accès.

Voyez ce hall : la méthode s'y affirme clairement, mais l'on voit à quels effets de sécheresse elle peut mener.

La disposition intérieure des habitations est assez la même. On peut la considérer comme heureuse et commode, surtout quand elle est influencée par le goût anglais, comme c'est le cas pour

le *Jane Cottage* de M. Francken dont la reproduction et les plans sont ci-joints. Mais il importe surtout de remarquer combien directement elle a été influencée par les mœurs, les habitudes et le caractère du pays.

Comme nous l'avons dit plus haut, le Belge aime être chez lui. La vie de famille est à ses yeux préférable à toute autre, il est sédentaire et assujetti à ses coutumes. Il aime son *home* à l'égal de l'Anglo-Saxon, son proche parent, et avec cette différence en plus qu'il n'est pas colonisateur, considère ce *home* comme intransportable et déteste de se déplacer lui-même. Ces dispositions innées sont communes aux deux sexes. On voit quelle importance elles peuvent prendre dans une évolution de l'architecture domestique.

Telle femme, tel foyer. La ménagère belge, à quelque classe sociale qu'elle appartienne, fait passer avant tout autre le soin des choses de la maison et de la maison elle-même. Elle hait la poussière, la pourchasse sans relâche, fait fonctionner en permanence les brosses et les torchons. Autant que cela lui est possible, elle accomplit elle-même tous les travaux, ne prend de salariés, dans la classe moyenne, que pour les tâches les plus lourdes et les plus grossières, et, si elle a un nombreux domestique, elle le surveille assidûment.



Galerie de tableaux, œuvre de l'architecte GOVAERTS, éclairée par en haut et par le fond.

Aussi la disposition des habitations modernes, dernière manifestation du goût national, est-elle particulièrement adaptée à la vie de famille et marquée d'un cachet intimiste. Fort souvent, on donne à la cuisine et à ses dépendances une importance considérable. On trouve des cuisines ornées de tableaux comme des salons, et il n'est pas rare que, même dans les familles fort aisées, on s'y réunisse pour les repas et l'on y reçoive quelques familiers.

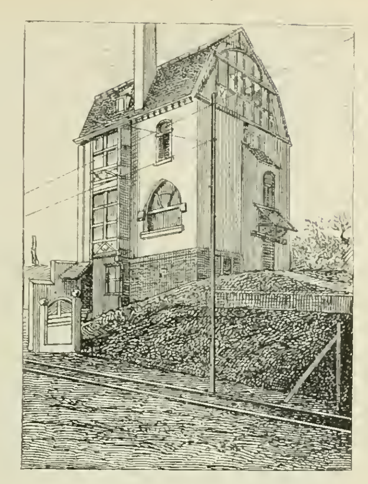
Au rez-de-chaussée, un vestibule, contenant à sa partie postérieure la cage

d'escalier, dessert ordinairement un salon, une salle à manger et une véranda. Comme type de vestibule belge, voici celui d'une habitation édifiée rue Joseph II par M. Govaerts.

Au fond du vestibule, un petit cabinet sert d'office ou de bureau. Le rez-de-chaussée, étant le plus souvent surélevé d'environ deux mètres quant au niveau de la rue, dégage les sous-sols et facilite leur éclairage.

Ceux-ci comprennent généralement une petite salle à manger du matin le *morning-room* des Anglais, qui se confond fréquemment avec la cuisine elle-même, une cuisine, une buanderie en communication directe avec la cour et le jardin, et enfin des caves à vins, à provisions, à charbon.

Un entresol, auquel on accède par le premier palier de l'escalier, mène aux water-closets et à une salle de bains; enfin les étages servent de chambres à coucher.



Li blanke Mohonne (la Maison blanche), cottage près de Liége, édifié par l'architecte JASPAR.

Dans une rue éloignée du faubourg de Schaerbeek, M. Francken a pris l'initiative d'établir une série de petites maisons en arrière de six à sept mètres sur l'alignement.

C'est parmi elles que figure le cottage dont nous avons dit un mot plus haut. Il a une façade de $6^{m},50$. Le perron dessert un court vestibule qui débouche dans un hall occupant presque toute la longueur de la propriété.

Ce hall, éclairé par une large baie prenant jour sur une petite cour intérieure, contient un escalier en chêne menant à l'étage. Vers la façade se trouve un salon, et toute la partie postérieure est occupée par une salle à manger largement éclairée et agrémentée d'une loggia.

L'architecte s'est inspiré avec bonheur des plans du cottage londonien, et il a traité l'architecture anglaise de « style Tudor » dont nos voisins d'outre-Manche ont tiré d'excellents effets.

Cette habitation serait enviée de bien des Parisiens, qui la décoreraient volontiers du nom de petit hôtel.

Pourtant, répétons-le, les prix de revient sont modiques, surtout en présence de l'aspect obtenu. En moyenne, les constructions du genre valent de 18000 à 30000 francs, soit de 200 à 250 francs le mètre carré de surface bâtie, et leur rapport en loyer est de 5 à 7 pour 100. Placement avantageux, on le voit.

Dans leurs recherches vers la diversité et l'originalité dans la disposition des pièces, les architectes de la nouvelle école belge ont été fort avant, avec plus ou moins de chance et de succès. Ils sont arrivés parfois à des résultats très pittoresques, à des prises de jour inattendues, à des ménagements d'ombres impressionnants.

Pour permettre au lecteur d'en juger, nous lui mettons sous les yeux une salle à manger de M. Horta, et une galerie de tableaux de M. Govaerts. La première a des dégagements bien disposés, mais ne reçoit la lumière que de second accès, ce qui arrive assez fréquemment dans les maisons belges. Dans la seconde, l'éclairage est mieux ordonné, d'autant que devant la verrière

du fond est baissée une persienne. Encore faut-il remarquer que cette verrière ne donne pas une prise de jour directe, mais s'ouvre sur un jardin d'hiver. L'exiguïté des terrains, qui a constitué une des principales difficultés pour les innovateurs, comme il est aisé de le comprendre, n'a pas été sans influence sur cette question de l'éclairage, qui dépend d'ailleurs en grande partie des préférences individuelles.

Le cadre de cet article ne nous permet que d'esquisser dans ses lignes essentielles l'importante évolution architecturale qui s'est manifestée et se poursuit en Belgique. Elle se résume, on le voit, en un effort collectif de constructeurs qui cherchent à combiner l'originalité individuelle et les meilleures traditions du sentiment artistique de la race. Et leur initiative ne se confine pas dans les cités. Toutes les banlieues se garnissent de villas dont le joli bariolage et les audacieux profils tranchent agréablement sur la plaine des Flandres et le terroir plus accidenté de la Wallonie. Ces maisons de plaisance sont d'un dessin tout contemporain, mais dans le tréfonds de leur esthétique, dans leur esprit, pourrait-on dire, elles évoquent fréquemment d'archaïques souvenirs d'habitations seigneuriales en miniature. Loin de nuire au charme des sites, elles le relèvent et l'accentuent. Parmi les plus bizarres et les mieux sises, se trouve près de Liège *Li blanke Mohonne*, — en wallon : « la maison blanche », — construite par l'architecte Paul Jaspar. Campée sur le versant d'une colline, ses grandes baies, dont l'une éclaire un atelier de peintre, s'ouvrent sur de splendides panoramas. C'est une création et non une reconstitution, et pourtant l'on y sent l'insaisissable beauté des styles anciens, discrètement traduite et modernisée.

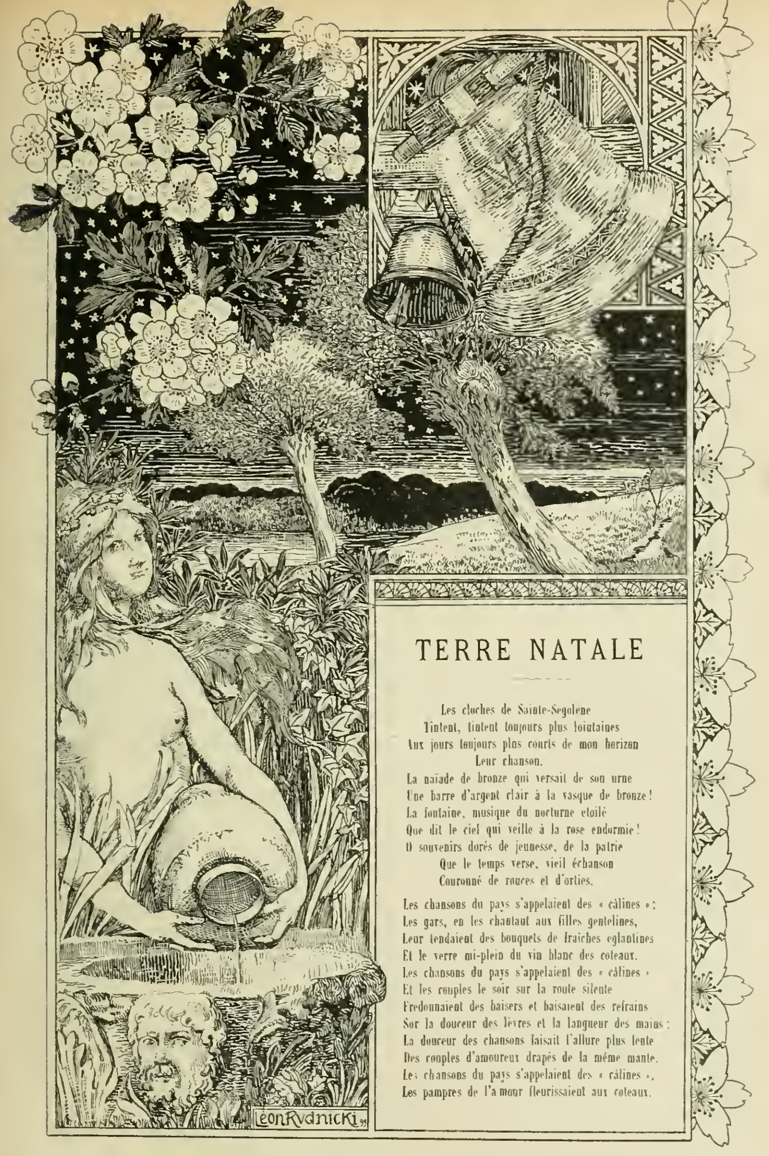
On peut dire, en somme, sans trop craindre de se tromper, que tout ce qui s'est fait n'est encore qu'un début. Il est heureux, et l'œuvre est louable. C'est à sa réalisation définitive que continue à travailler ferme la pléiade des jeunes architectes belges. Nous ne pouvons les mentionner tous. Au hasard des noms, citons MM. Horta, Hankar, Francken, Govaerts, Van Massenhove et Löw, Barbier, Dumont, Van Rysselberghe, Van de Velde, etc. A côté d'eux, il faut mentionner des décorateurs tels que MM. Crespin et Ciamberlani, des maîtres ornemanistes tels que M. Stepmann, des menuisiers d'art tels que M. Hobé. Tous agissent dans le même sens, concourent au même but, et leur pensée commune a été bien exprimée par l'un d'eux, M. Horta, dont nous avons déjà dit l'intransigeance et l'audace. A ses yeux, l'architecture se présente comme la combinaison et la résultante de tous les autres arts, en tant qu'elle en constitue l'application à la vie pratique, pour l'agrément et l'élévation de celle-ci.

L'architecture est liée aux tendances intellectuelles et matérielles de l'homme. La maison n'est pas seulement l'abri, elle est le symbole des idées de ses habitants, la manifestation tangible de leurs compréhensions artistiques. Et la maison de l'avenir sera fatalement l'aboutissement évolutif et synthétique de ce que l'idée et l'art auront jusqu'alors réalisé.

Voilà l'idéal et la théorie...

Quant à la pratique, les architectes belges semblent s'inspirer de cette pensée de Viollet-le-Duc : « Quand on a fait ce que l'on peut, du mieux que l'on peut, il ne faut pas reculer devant la critique. » Aussi la réussite leur était-elle due, et ne leur a-t-elle pas fait faute...

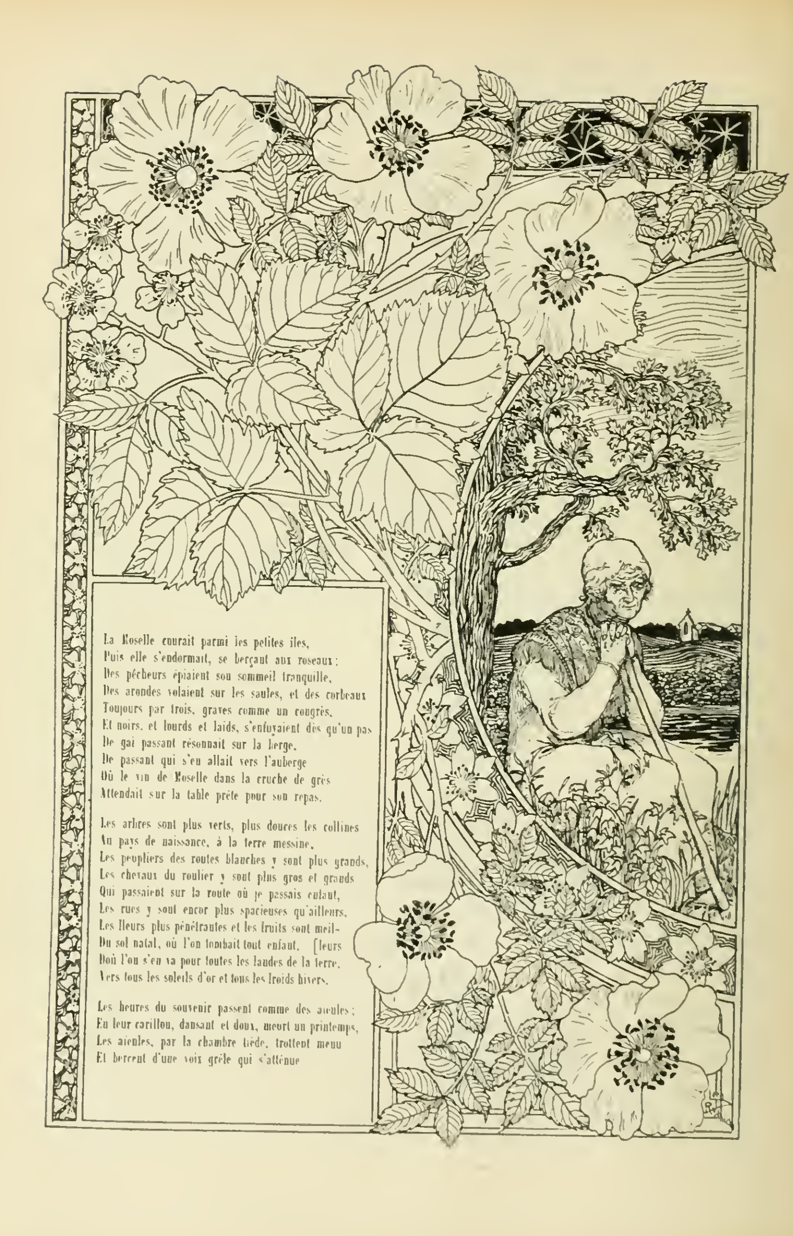
Henri Nizet et Sander Pierron.



TERRE NATALE

Les cloches de Sainte-Segolene
Tintent, tintent toujours plus lointaines
Aux jours toujours plus courts de mon horizon
Leur chanson.
La naïade de bronze qui versait de son urne
Une barre d'argent clair à la vasque de bronze !
La fontaine, musique du nocturne etoilé
Que dit le ciel qui veille à la rose endormie !
O souvenirs dorés de jeunesse, de la patrie
Que le temps verse, vieil échanson
Couronné de ronces et d'orties.

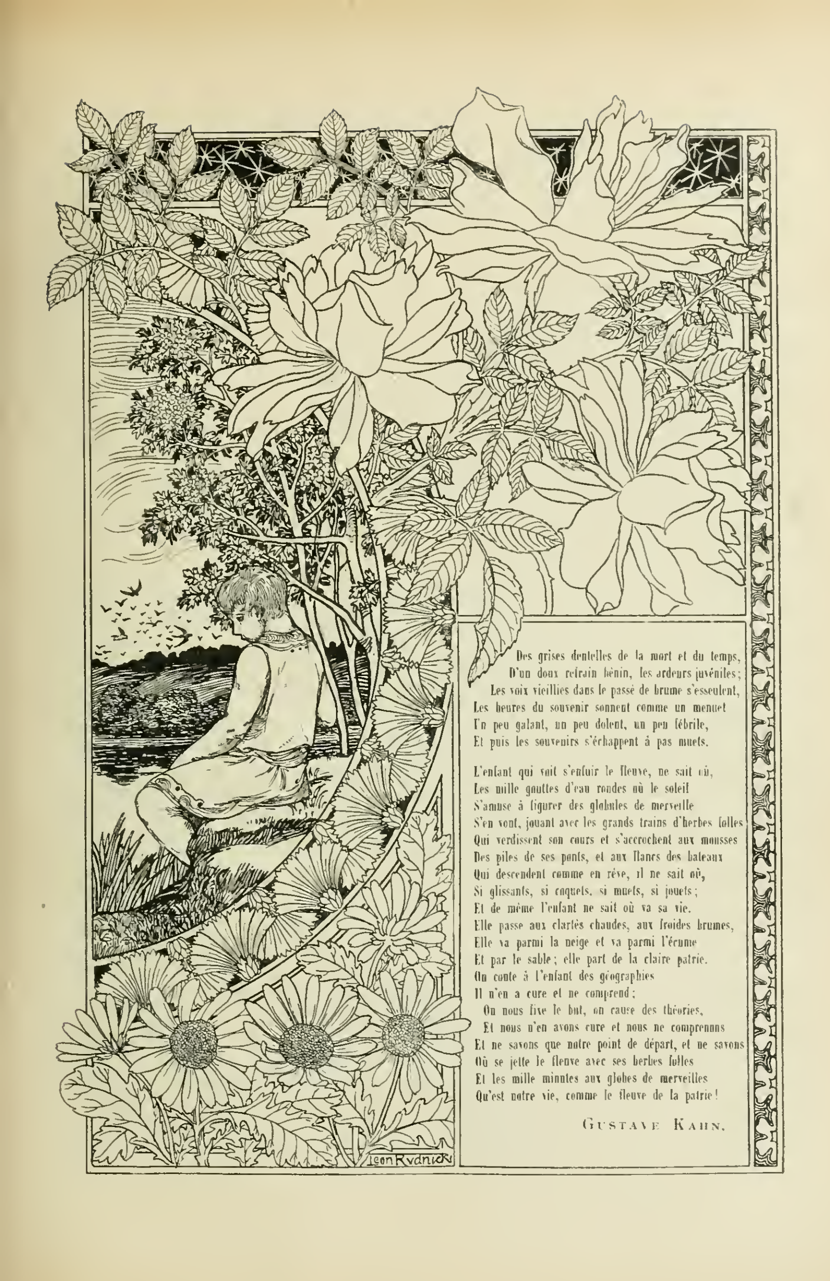
Les chansons du pays s'appelaient des « câlines » :
Les gars, en les chantant aux filles gentelines,
Leur tendaient des bouquets de fraiches eglantines
Et le verre mi-plein du vin blanc des coteaux.
Les chansons du pays s'appelaient des « câlines »
Et les couples le soir sur la route silente
Fredonnaient des baisers et baisaient des refrains
Sur la douceur des lèvres et la langueur des mains ;
La douceur des chansons faisait l'allure plus lente
Des couples d'amoureux drapés de la même mante.
Les chansons du pays s'appelaient des « câlines ».
Les pampres de l'amour fleurissaient aux coteaux.



La Moselle courait parmi les petites îles,
Puis elle s'endormait, se berçant aux roseaux :
Des pêcheurs épiaient son sommeil tranquille,
Des arondes volaient sur les saules, et des corbeaux
Toujours par trois, graves comme un congrès,
Et noirs, et lourds et laids, s'enfuyaient dès qu'un pas
Du gai passant résonnait sur la berge,
Du passant qui s'en allait vers l'auberge
Où le vin de Moselle dans la cruche de grès
Attendait sur la table prête pour son repas.

Les arbres sont plus verts, plus douces les collines
Au pays de naissance, à la terre messine.
Les peupliers des routes blanches y sont plus grands,
Les chevaux du roulier y sont plus gros et grands
Qui passaient sur la route où je passais enfant,
Les rues y sont encor plus spacieuses qu'ailleurs,
Les fleurs plus pénétrantes et les fruits sont meil-
Du sol natal, où l'on tombait tout enfant. [leurs
D'où l'on s'en va pour toutes les landes de la terre,
Vers tous les soleils d'or et tous les froids hivers.

Les heures du souvenir passent comme des aïeules ;
En leur carillon, dansant et doux, meurt un printemps,
Les aïeules, par la chambre tiède, trottent menu
Et bercent d'une voix grêle qui s'atténue



Des grises dentelles de la mort et du temps,
D'un doux refrain bénin, les ardeurs juvéniles;
Les voix vieillies dans le passé de brume s'esseulent,
Les heures du souvenir sonnent comme un menuet
Un peu galant, un peu dolent, un peu fébrile,
Et puis les souvenirs s'échappent à pas muets.

L'enfant qui voit s'enfuir le fleuve, ne sait où,
Les mille gouttes d'eau rondes où le soleil
S'amuse à figurer des globules de merveille
S'en vont, jouant avec les grands trains d'herbes folles
Qui verdissent son cours et s'accrochent aux mousses
Des piles de ses ponts, et aux flancs des bateaux
Qui descendent comme en rêve, il ne sait où,
Si glissants, si coquets, si muets, si jouets;
Et de même l'enfant ne sait où va sa vie.
Elle passe aux clartés chaudes, aux froides brumes,
Elle va parmi la neige et va parmi l'écume
Et par le sable; elle part de la claire patrie.
On conte à l'enfant des géographies
Il n'en a cure et ne comprend;
On nous fixe le but, on cause des théories,
Et nous n'en avons cure et nous ne comprenons
Et ne savons que notre point de départ, et ne savons
Où se jette le fleuve avec ses herbes folles
Et les mille minutes aux globes de merveilles
Qu'est notre vie, comme le fleuve de la patrie!

Gustave Kahn.

NOTE SUR LE VERS LIBRE

Un critique aurait pu écrire avant 1885 que la poésie française, une fois terminé le moyen âge, avait vécu sous trois régimes. Celui gréco-latin de la pléiade, celui du classicisme qui, brillant au XVIIe siècle, se meurt au XVIIIe ; le régime romantique qui enclôt le Parnasse. Pour le présent, une quatrième époque s'est ouverte, la période du *vers libre.*

Les adversaires du vers libre diraient volontiers que cette technique nouvelle est née d'un sentiment analogue à celui des Athéniens qui bannissaient Aristide, par lassitude de l'entendre surnommer le Juste. Il n'en est rien. Ce qui demeurerait spécieux de cette boutade, ce serait qu'en effet les nouveaux poètes étaient un peu fatigués d'une harmonie à eux trop connue, trop attendue par leur oreille, avec ses jeux de rimes monotones et ses formes fixes, trop usités.

Les nouveaux poètes méprisent-ils l'art de leurs prédécesseurs? Que non pas! mais c'est mieux aimer la poésie française, au lieu de l'admirer sans réserve en sa forme vieillissante, que chercher à lui apporter des richesses nouvelles, lui révéler de nouveaux aspects d'elle-même et ajouter à sa collection de péplums bien sculptés, des robes de gaze légères et changeantes, des toilettes plus souples, plus légères et plus modernes.

Les classiques soulignèrent que la pléiade finissante s'était inutilement compliqué le travail poétique d'une foule de difficultés menues qui faisaient ressembler la poésie à un jeu de patience. La fin du romantisme nous parut mériter le même reproche. La difficulté vaincue peut être une beauté; mais ce n'est point faire œuvre d'art que de vaincre une difficulté inutile. De plus, ce sont énigmes trop claires, et le Parnasse avait préparé pour leur solution une foule de petites recettes, qui peuvent se ramener à une subordination totale, du sens et de la rapidité de la phrase, à la rime riche, et à l'usage sans critique, de la cheville.

Or la poésie doit être chose stricte, ailée, rapide. Ceci fut un de nos points de départ. Joignez à ceci que, si vous repassez en pensée l'histoire littéraire de notre siècle, vous verrez que de très beaux esprits et les plus riches en vraie poésie se refusèrent à ces contraintes (soit Chateaubriand et Flaubert); ajoutez que toutes ces petites gênes qu'impose la prosodie classique et parnassienne ne reposent sur aucune base philologique; ce sont des habitudes codifiées et rien que des habitudes.

Les nouveaux poètes, qu'on appelait sans grande raison décadents ou symbolistes, résolurent de rompre avec ces traditions à leur gré surannées. Ils voulurent que l'unité du vers existât en lui-même, et non par la simple comparaison d'une ligne de douze syllabes avec une ligne égale, que cette unité se fondât sur des assonances et des allitérations, c'est-à-dire des apparentages de voyelles et de consonnes qui évoqueraient par leur voisinage l'idée d'*un chant.*

Ils remplacèrent le quatrain du poème romantique par une strophe plus mobile, plus fluide, qui pût offrir à l'oreille des surprises. Le rôle de la rime fut modifié; au lieu de terminer, comme d'un coup de cymbale, une simple *longueur* de mots pour déterminer par un rappel de sons le vers, elle dut suivre le sens, se placer de préférence comme à la fin de la phrase poétique aussi sur les mots que le poète veut davantage mettre en relief. Elle fut aussi chargée de contribuer à la musique des vers, mais variée d'assonances qui sont à la rime, à la sonorité finale du mot, comme le dièze et le bémol aux temps musicaux. On a pu dire que certains vers libres étaient trop aventureux en leur liberté et voisinaient avec une prose arbitrairement découpée; ceci peut être vrai pour quelques-uns et n'empêche nullement la beauté des autres. En tout cas, notons qu'à peu près sans exception, les jeunes poètes, que leurs aînés du Parnasse considèrent comme les mieux doués, sont des poètes de vers libre.

Pour bien comprendre le vers libre, il ne suffit pas de le lire, il est peut-être moins fait pour la simple lecture que l'ancien! Il supprime, d'ailleurs, tous les artifices dus à la simple typographie, dont le plus abusif était la rime pour l'œil. Il faut lire les vers libres à haute voix, et on pénétrera très vite leur harmonie. Catulle Mendès, qui est le Parnassien le plus complet, me disait, lorsque nous fondâmes les Samedis de poésie, après la première répétition : « Vous avez plus d'avantages que nous à ces lectures publiques, votre vers est fait pour être dit. » Et n'est-ce point là un des buts du vers et sa plus solide différenciation de la prose? J'ajouterai encore, pour la défense des rénovateurs du vers, qu'ils furent prédits par Théodore de Banville, qui terminait son joli traité de poésie française par l'aveu que cette rhétorique du chant lyrique qu'il professait n'était ni complète, ni immuable, et le pressentiment que des formes nouvelles pour dire l'amour et l'émerveillement devant la beauté et la nature seraient bientôt découvertes.

GUSTAVE KAHN.

LES TROIS VERNET

JOSEPH — CARLE — HORACE

Il y a quelques mois, un comité se constituait, sous la présidence de M. Gérôme, pour organiser à l'École des beaux-arts une exposition des œuvres choisies des trois Vernet, de Joseph, de Carle et d'Horace, du petit-fils, du père et du grand-père. Il fut décidé que les recettes de l'exposition seraient affectées à l'érection d'un monument collectif aux trois célèbres artistes, dans un des jardins de l'Infante, à l'ombre même de ce Louvre qui fut en quelque sorte la glorieuse demeure des trois peintres, car Joseph y mourut, Carle y vécut, et Horace y naquit.

Le grand succès obtenu par cette exposition, qui attira tout le Paris artistique, permet d'espérer que l'inauguration de ce monument ne peut longtemps tarder.

Nous croyons donc le moment encore très opportun d'entretenir nos lecteurs de ces trois brillants artistes, et la faveur qui nous a été gracieusement accordée de reproduire quelques-unes des œuvres inédites qui figurèrent à l'exposition contribuera beaucoup à l'intérêt de cette rapide étude, trop rapide pour un aussi vaste sujet.



Joseph Vernet, par VAN LOO. (Collection de Mme Delaroche.)

*
* *

Avignon fut le berceau de la famille Vernet. Joseph y naquit le 11 août 1714. Il était fils d'Antoine Vernet, le célèbre peintre décorateur, dont l'art spécial, déjà très en vogue au commencement du XVIIIe siècle, consistait surtout à orner des chaises à porteurs qu'il décorait de fleurs et d'oiseaux et aussi parfois de scènes champêtres et de mascarades.

Le talent de Joseph était si précoce, sa vocation pour l'art de la peinture si irrésistible, qu'Antoine Vernet comprit bien vite



JOSEPH VERNET. — *Le Ponte Rotto.* (Musée du Louvre.)

qu'un enseignement moins étroit, moins spécial que le sien était absolument nécessaire au développement des facultés naturelles du jeune artiste. Il fut donc décidé que Joseph Vernet se rendrait à Aix et qu'il étudierait « le grand art » dans l'atelier du vieil ami de son père, Jacques Viali, peintre décorateur comme Antoine Vernet, mais qui cependant, de temps à autre, se plaisait à brosser *de chic* un port de mer ou un coucher de soleil.



Carle Vernet, par GUÉRIN. (Collection de M. Spencer.)

Joseph avait alors dix-huit ans. C'était en 1732. En 1734, il partit pour l'Italie, riche d'un très léger pécule, dû à la générosité de ses deux protecteurs, le marquis de Caumont et le comte de Quinsac, et déjà maître de son pinceau.

A peine débarqué à Rome, il fréquenta les ateliers de Fergioni et de Manglard, les meilleurs peintres de marine de l'époque, et tout en étudiant la grammaire du genre spécial qu'il allait illustrer avec tant d'éclat, il ne cessait de se promener, son calepin à la main, à travers les galeries du Vatican, du Capitole et des palais romains. Et c'est



CARLE VERNET. — *L'Attaque, scène de chasse à courre* (1792). (Collection de M. le vicomte Pernety.)

sans doute pendant ces promenades laborieuses qu'il apprit l'art de dessiner, avec une précision que jamais ne connut un peintre de paysage, les personnages dont il allait bientôt peupler ses quais, ses campagnes et ses ruines.

Nous ne suivrons pas Joseph Vernet pendant ses courses vagabondes à travers l'Italie, des cascades de Tivoli aux collines du Pausilippe.

Disons seulement qu'il séjourna pendant treize ans dans l'admirable pays qui lui inspira ses plus purs chefs-d'œuvre, tels que le *Ponte Rotto* et le *Fort Saint-Ange*, et que lorsqu'il rentra en France en 1751, précédé d'une universelle célébrité, il avait déjà signé assez de chefs-d'œuvre pour immortaliser son nom.

De 1751 à 1789, date de sa mort, la longue carrière artistique de Joseph Vernet ne fut qu'une longue suite d'honneurs et de triomphes. Mais son art en souffrit. Car s'il fut encore libre parfois, comme dans les premières années qui suivirent son départ d'Avignon, d'agir au gré de sa fantaisie, de fixer en toute franchise de pinceau, ses fraîches et lumineuses visions, il fut trop souvent asservi à la rigoureuse interprétation de programmes officiels et à l'impitoyable tyrannie de commandes extravagantes.

Néanmoins il est encore dans l'œuvre considérable qu'il exécuta après son retour d'Italie des pages magistrales et charmantes à la fois. Citons comme exemple, *le Port de Toulon, le Port de Marseille, la Rade d'Antibes, le Port de la Rochelle*... où Vernet a marié avec un art si spirituel la calme majesté de la nature et l'ardente intensité de la vie humaine.

On peut dire que Joseph Vernet, surtout par ses œuvres premières, fut un initiateur dans l'art du paysage. A une époque où on ne jurait que par les pompeux décors de Le Brun ou les charmilles et les quinconces artificiels de Watteau et de Boucher, il osa regarder la nature avec amour et la peindre avec émotion et sincérité.

Certes, il fut bien plus moderne que ces fameux « peintres de la nature », ces Valenciennes, ces Bidault, ces Watelet, ces Desgoffe... qui vinrent après lui, et à la chute définitive desquels succédèrent bientôt la salutaire réaction de l'école anglaise et la prodigieuse éclosion des paysagistes romantiques.

Joseph Vernet plaira toujours à ceux qui savent découvrir dans son œuvre immense, malgré les trop nombreuses négligences qu'elle renferme, les plus grands spectacles de la nature, décrits avec une rare intelligence du vrai et un sentiment profond de la beauté. Peut-être pourrait-on reprocher à la nature du peintre de manquer un peu de subjectivité et d'être surchargée d'éléments pittoresques. Mais, nous l'avons dit, Joseph Vernet était contraint d'obéir trop souvent à la tyrannie de programmes ridicules. Mais que d'admirables coins de nature, pleins d'ombres murmurantes et fraîches, à l'ombre de ses solennelles ruines et de ses fabriques obsédantes! Que de clarté vraie et profonde dans ses ciels et de lumineuse et frissonnante limpidité dans ses eaux!



Horace Vernet, par M. Vernet-Lecomte.

Et puis notre grand Corot l'aima avec passion et l'étudia avec amour et avec fruit. Cela ne suffit-il pas à sa gloire?

Ce fut l'année même où mourut Joseph Vernet (1789), que son fils Carle, dont le nom était déjà célèbre, entra à l'Académie des beaux-arts, porté par le retentissant succès de sa grande toile historique (une des rares compositions de ce genre) : *le Triomphe de Paul-Émile*.

Il fut aussi donné à l'heureux vieillard de pouvoir embrasser avant de fermer les yeux, pour toujours, son petit-fils, né le 30 juin 1789. Ce qui permettait à Horace Vernet, toujours en veine de boutade, d'affirmer qu'il



HORACE VERNET. — *Son atelier.* (Appartient à M. Haro.)

avait fort bien connu son grand-père.

Mais si ce furent à de grandes compositions académiques telles qu'*Abigaïl offrant des présents à David, la Parabole de l'Enfant prodigue, le Triomphe de Paul-Émile...* que Carle Vernet dut ses succès officiels, c'est à sa spirituelle fécondité dans les genres sportiques et humoristiques qu'il doit le plus clair de sa célébrité. (Carle Vernet avait obtenu, en 1779, le second prix de Rome en peignant *Abigaïl offrant des présents à David*, et ce fut *la Parabole de l'Enfant prodigue* qui lui valut son entrée à la villa Médicis.)

Carle Vernet fut un croquiste de génie bien plutôt qu'un peintre de race, et ses vastes glorifications picturales des hauts faits de Paul-Émile, de Patrocle et de Louis XVI, d'un aspect trop souvent panoramique, sont déjà oubliées, alors que la curiosité artistique s'intéresse encore à ces feuilles légères où il a su fixer d'un crayon rapide, sous une forme toujours spirituelle et vivante, le résultat de ses incessantes observations. Car Vernet observait sans cesse, sur les champs de bataille d'Italie où il accompagna Bonaparte et d'où il rapporta une suite de dessins du plus vif intérêt his-



Horace Vernet. — *Le Siège de Constantine.* (Musée de Versailles.)

torique et artistique, au théâtre, à la Croix de Berny, ou sur le corso de Rome, dans les chasses de Raincy, au patinage, au Palais-Royal, dans les fameuses galeries de bois qu'on appelait *le Camp des Tartares*, et où Muscadins et Incroyables observaient à la loupe les charmes très légèrement voilés des beautés du jour...

Toujours il avait l'œil grand ouvert sur les détails caractéristiques et pittoresques des choses. Et bien vite son crayon alerte et incisif fixait la juste et fugitive impression.

Il ne fut pas seulement le chroniqueur bien renseigné des modes de l'époque et ses compositions légères ne se bornent pas à nous donner les dessins des bottes à retroussis, du frac de l'an VII, et du gilet prune de Monsieur à petites fleurs... mais aussi l'exacte physionomie de la vie militaire, mondaine et populaire, sous le Directoire, sous le Consulat, sous l'Empire et sous la Restauration. Toute la vie héroïque, toute

la vie élégante et folle, folle parfois jusqu'à l'extravagance, de ces époques passées, est décrite dans le plus pur français, sur les innombrables feuillets de ses albums.

Dans une étude sur Carle Vernet, quelque rapide qu'elle soit, il est deux points sur lesquels il est nécessaire d'insister : c'est qu'il fut un véritable initiateur en deux genres, dans la peinture militaire et dans la peinture du cheval.

La suite des dessins de bataille si vivants qu'il exécuta en 1796 et en 1797, et que Duplessis-Bertaut a si remarquablement gravés, constitue non seulement un ensemble de documents d'un intérêt historique inappréciable, mais apparaît encore comme une formule à la fois nouvelle et définitive de la peinture militaire à laquelle il donnera bientôt, dans de vastes toiles, une expression plus large, mais non plus précise.



Horace Vernet. — *La Prise de la Smalah* (fragment). (Musée de Versailles.)

« Plus hardi que Van der Meulen, dit L. Lagrange, l'excellent historien des Vernet, moins gêné par l'étiquette, c'est au cœur de l'action qu'il se plaçait, montrant aux spectateurs, *non plus seulement les dispositions générales des lignes, mais le mouvement réel des* *troupes, le drame passionné auquel concourent les hommes et les chevaux, les généraux et les soldats*...

Carle Vernet a véritablement tracé aux futurs peintres militaires le programme à suivre et fixé la formule dont devaient s'inspirer, avec un succès si grand, son fils Horace, Raffet, Charles Bellangé, Yvon, Meissonier, de Neuville, Detaille...

Ce fut Carle Vernet aussi qui, le premier, fixa la figure réelle du cheval, et le seul reproche qu'on puisse lui adresser est de s'être trop spécialisé dans une espèce.

« Carle Vernet, dit fort justement M. Amédée Durande, a renoncé au *noble coursier*, et il a laissé à l'écurie les gros chevaux des maîtres hollandais et flamands. Il consacra ses pinceaux à l'étude de la race qu'en habile écuyer il préférait, et il se fit le portraitiste juré des pur sang. Il poussa même un peu trop loin l'amour de ces bêtes fines et élégantes, car s'il eut raison de les prendre pour modèles dans ses *steeple* et dans ses chasses à courre, il eût mieux fait d'en choisir d'autres pour ses batailles. Dans l'étude du cheval, il devait être surpassé par le plus illustre de ses élèves, Géricault; mais c'est déjà un mérite que d'ouvrir la vraie voie, quitte à léguer à ses successeurs le soin de l'élargir... »



HORACE VERNET. — *Bataille de Hanau.*

On peut dire que jamais peintre n'aima plus le cheval que Carle Vernet et ne le peignit avec plus d'amour. C'est vraiment en ce genre qu'il excella, et dans la peinture sportive il n'a jamais été surpassé, même en Angleterre.

L'œuvre de Carle Vernet, qui peut se diviser en quatre parties : les dessins au crayon, les peintures, les aquarelles et sépias et les lithographies, est immense.

La partie la plus importante est la partie lithographique. C'est celle qui

rendit son nom si populaire, et où figurent les amusantes et spirituelles séries des accidents de chasse, des cris de Paris, des Incroyables et des Merveilleuses, des soldats de l'invasion à Paris (militaires anglais, tambours russes, officiers prussiens, le cosaque galant, les adieux d'un Russe à une Parisienne, etc., etc.).

Carle Vernet mourut le 17 novembre 1836, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

On raconte qu'au moment de rendre le dernier soupir, il laissa tomber de ses lèvres ces mots touchants : « C'est singulier comme je ressemble au grand dauphin : fils de roi, père de roi... et jamais roi. »

Un critique, un peu sévère, a formulé ainsi son jugement sur Carle Vernet : « Ce fut un conteur amusant, incapable de creuser son sujet, mais très apte à l'exprimer avec esprit et grâce. »

Rééditant ici ce que nous avons déjà dit de ce charmant artiste, nous ajouterons qu'il fut admirable de fécondité et de verve, et que son œuvre, remplie de toutes les plus brillantes qualités du génie de notre race, demeurera, sous sa forme spirituellement anecdotique, comme une vivante et fidèle peinture des mœurs à la fin du XVIIIe siècle et pendant la première moitié du XIXe.

Il est peu d'artistes qui aient, de leur vivant, joui d'une célébrité égale à celle d'Horace Vernet. Célébrité populaire surtout, car ce fut principalement à l'âme simpliste et facilement enthousiaste du peuple que s'adressa le peintre du *Grenadier de Waterloo*, de la *Barrière de Clichy*, de *Jemmapes*, d'*Iéna*, du *Siège de Constantine*, de la *Prise de la Smalah*, de la *Bataille d'Isly*, etc.



HORACE VERNET. — *Bataille d'Arcole* (crayon). (Musée de Versailles.)

Sans doute, la prodigieuse facilité du pinceau d'Horace Vernet ne s'exerça pas seulement dans le genre militaire. Il fit aussi du paysage et de la marine ; on a de lui de nombreuses scènes de sport, jetées sur la pierre, d'un crayon rapide et léger, et j'ai vu de curieux albums où il a su fixer d'un trait spirituel et fin, qu'il rehaussait de teintes délicates, de grotesques silhouettes de Merveilleuses et d'Incroyables, et de très précieuses figures de modes.

Mais il faut bien reconnaître que, comme paysagiste et comme peintre de sport, de mœurs et de modes, il pasticha, bien involontairement sans doute, sous la fatale tyrannie des ascendances,



HORACE VERNET. — *Portrait du frère Philippe.*

son grand-père Joseph et son père Carle, et que c'est uniquement dans la peinture du soldat que se manifeste sa personnalité artistique.

Horace Vernet avait la passion du soldat jusqu'à vivre de sa vie et il manifestait son dédain du pékin jusqu'à s'affubler, pendant ses voyages d'Afrique, d'habits militaires de la plus haute fantaisie.

De retour à Paris, il quittait à regret ses manteaux rouges, ses culottes bleues et ses vestes à brandebourgs, mais il se défendait encore de sacrifier au vulgaire costume bourgeois, en donnant à ses pantalons à la houzarde une ampleur peu ordinaire, en emprisonnant sa petite taille nerveuse dans une veste de maître d'armes, et en se posant crânement sur l'oreille un chapeau aux bords insolents.

Horace Vernet avait une âme de troupier, et c'est avec toute l'ardeur de cette âme claironnante et tambourinante qu'il peignait le troupier, modèle idéal de son rêve artistique. Ajoutons cependant que, pendant sa laborieuse carrière, il exécuta un nombre considérable de portraits, dont quelques-uns, comme le célèbre portrait du frère Philippe, celui du général Foy, de Canrobert, du maréchal Vaillant, comptent parmi les meilleures de ses œuvres.

Mais, nous le répétons, c'est comme peintre de soldats qu'il est universellement connu. Le secret de son immense popularité est dans le nombre considérable de ses productions militaires et surtout dans l'opportunité de leur apparition, car toutes ces grandes images guerrières, d'un effet si immédiat : *Fontenoy*, *Valmy*, *Friedland*... impressionnaient vivement et profondément le public, dont le sentiment patriotique souffrait encore des souvenirs de la présence des alliés à Paris. Il y trouve une consolation plus réconfortante que dans les charges spirituelles de Carle Vernet contre les officiers anglais, prussiens, cosaques qui campèrent sous les arbres des Champs-Elysées ou sur la place de la Concorde.

C'est donc à l'œuvre du peintre militaire que nous allons nous attacher ici.

Dès ses premières années, la vocation d'Horace Vernet pour la peinture se

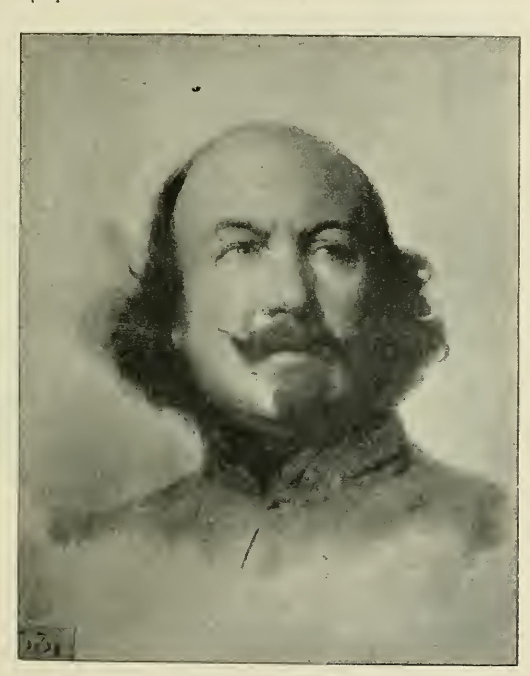
manifesta avec une précocité encore plus grande que celle de son père et de son grand-père. C'est ainsi qu'à l'âge de onze ans, il fit pour Mme de Périgord un dessin de tulipe qu'elle lui paya 24 sols; à l'âge de treize ans, il avait des commandes en assez grand nombre pour se suffire à lui-même. Il travaillait principalement pour le *Journal des Modes*, dont il devint le dessinateur en titre.

La grande notoriété d'Horace Vernet date surtout de 1822, époque où il envoya au Salon un certain nombre de toiles représentant, pour la plupart, des sujets empruntés aux guerres de la Révolution et de l'Empire.

Redoutant une manifestation patriotique en présence de ces œuvres, qui presque toutes glorifiaient les deux grandes épopées militaires, le gouvernement donna l'ordre de refuser l'admission, au Salon, des toiles du peintre.

C'est alors que Horace Vernet, justement irrité, et très heureux en même temps de trouver une occasion qui lui permît de soumettre avec éclat ses peintures à l'appréciation du grand public, manifestement hostile au gouvernement des Bourbons, ouvrit la porte de son atelier de la rue des Martyrs à la foule et, debout lui-même dans son pittoresque costume de travail, à la porte du sanctuaire, il lui dit : « Entre et regarde! » Bientôt, nous disent les chroniqueurs du temps, l'atelier ne tarda pas à devenir un but de pèlerinage quotidien pour tous les glorieux débris de la grande armée. Dès ce moment, le nom d'Horace Vernet devint un des noms les plus populaires de France.

Les chiffres suivants, détachés du journal même d'Horace Vernet, donneront une idée du rapide succès qu'obtinrent ses œuvres à la suite de l'Exposition retentissante de 1822.



HORACE VERNET. — *Le Maréchal Canrobert.*

En 1824, il vendit pour 61 449 francs de peintures. Le total de la recette de l'année 1825 fut de 61 580 francs, celle de 1826 tombe à 50 449 francs, mais

elle se relève, en 1827, à 64 685 francs, et, en 1833, elle atteindra le chiffre, très élevé à cette époque, de 97 343 francs, qui devait encore être dépassé en 1849, grâce à l'acquisition au prix de 99 000 fr., par l'empereur de Russie, d'une toile représentant la bataille de Wola.

Ce ne fut pas, d'ailleurs, la seule toile que le czar Nicolas Ier, qui avait une grande admiration et une vive affection pour l'artiste français, commanda à Horace Vernet. Plusieurs fois il appela ce dernier près de lui et à chaque voyage le peintre revenait à Paris comblé d'honneurs et riche de nouvelles commandes. Parmi les plus importantes, dues à son impérial protecteur, il faut mentionner le portrait du czar, de la czarine et des grands-ducs en costume du moyen âge, et Napoléon Ier passant une revue de la vieille garde sur la place du Carrousel, toiles qui ont figuré à la récente exposition des œuvres des Vernet à l'École des beaux-arts, prêtées gracieusement au comité par le czar Nicolas II.

En lui faisant cette dernière commande, le czar s'exprima ainsi :

« Ce tableau restera dans mon cabinet de travail. Je veux toujours avoir sous les yeux les images de soldats qui ont été assez forts et assez braves pour battre les nôtres. »



HORACE VERNET. — *Mort de Poniatowski.*

Rarement vie d'artiste fut plus vagabonde, plus agitée, plus fertile en aventures que celle d'Horace Vernet, et on se demande comment il a pu, à travers ses incessants voyages, pendant ses missions officielles, dans l'exercice de ses fonctions honorifiques, exécuter les innombrables travaux qu'il a légués à la

postérité; mais dont la plupart, il faut bien le reconnaître, témoignent bien plus d'une exécution hâtive que méditée et donnent plutôt l'impression d'une chronique flottante écrite au courant de la plume que d'une page d'histoire à la trame serrée et à la phrase forte et brillante.

Et comment pourrait-il en être autrement?

Quel effort de pensée, quelle application soutenue attendre d'un artiste qui, nommé à la direction de l'École de Rome, quittait brusquement la villa Médicis, où il rendit, d'ailleurs, en 1830, d'excellents services diplomatiques, pour aller chevaucher dans les gorges de l'Atlas, à la tête des colonnes du duc de Rovigo, qu'il quittait bientôt pour s'enfoncer, avec les bédouins, dans les sables du désert d'El-Arish, mais non sans avoir, auparavant, parcouru avec son impérial ami, le czar Nicolas, les villages et les villes de la Tauride, de la Bessarabie et de la Pologne! Vieilli, mais toujours sec et nerveux comme une tige d'aloès (l'expression est, je crois, de Théophile Silvestre), nous le retrouvons en Espagne, puis sur les frontières du Maroc, avec les soldats de Bugeaud, avant l'époque héroïque de sa vie où, pendant les terribles journées de 1848, soutenu par l'idée d'un grand devoir civique à remplir, il se rendait à Versailles et se faisait élire colonel de la légion de la garde nationale de cette ville.



HORACE VERNET. — *La Dernière revue de la garde passée par Napoléon Ier dans la cour du Carrousel.* (Appartient à S. M. l'empereur de Russie.)

Ce fut vraiment un beau jour, un jour glorieux, que celui où il put, revêtu d'un uniforme de haute fantaisie, éblouissant comme un soleil, galoper à la tête de sa légion dans les rues de Paris « couvert de décorations qui, à chaque mouvement un peu trop saccadé de son cheval, sautaient sur sa poitrine avec un bruit de ferraille ». *(Amédée Durande.)*

Une des périodes les plus fécondes de la laborieuse carrière d'Horace Vernet fut celle qui suivit l'avènement de Louis-Philippe au trône de France. Le roi-citoyen, fort bien inspiré d'ailleurs, mais peut-être un peu jaloux de Nicolas Ier,

qui ne cesse de combler Vernet de commandes et d'honneurs, confia à l'artiste, pour le musée de Versailles, l'exécution d'une suite de représentations des diverses phases du siège de Constantine.

Vernet consacra six années à ce travail (de 1836 à 1842). Pendant ce laps de temps il se rendit plusieurs fois en Afrique, vivant au camp de la vie du soldat, vêtu, à sa grande joie, d'un costume éclatant qui faisait l'admiration des « Arbis », et rassemblant, du bout de son agile crayon, les matériaux de ses grandes compositions africaines (y compris la *Prise de la Smalah d'Abd-el-Kader*), la plus vaste, sinon la plus importante de ses compositions...

Nous le retrouverons encore en Crimée. Il est à la bataille d'Inkermann, il brave le choléra dans les marais de la Dobrutscha et suit, son crayon à la main, les divers épisodes du siège de Sébastopol.... Il a soixante-trois ans.

Ce fut sa dernière campagne militaire. De retour à Paris, il peignit encore, avec une certaine vigueur, quelques toiles, et, entre autres, la *Bataille de l'Alma*.

Il mourut le 17 janvier 1863, des suites d'une chute. Voici, d'ailleurs, à ce sujet, quelques renseignements très intéressants que nous devons à la parfaite obligeance de M. André Delaroche-Vernet, son petit-fils :

« Mon grand-père, nous écrit M. Delaroche-Vernet, est mort des suites d'une chute qu'il fit près de son château de Bormettes, à Hyères. Il relevait de maladie, d'une pleurésie, je crois.

« Monté sur un petit âne qu'il affectionnait, il s'était rendu à une ferme voisine pour étudier le fonctionnement d'une batteuse à vapeur qu'il avait fait venir de Paris. Les questions agricoles l'intéressaient vivement.

« L'âne, effrayé par le bruit de la machine, prit peur et s'emballa. Horace Vernet, qui avait monté, en parfait cavalier, tant de pur sang arabes, syriens et anglais, fut projeté à terre par cette monture ridicule et se cassa une côte.

« Cet accident fit naître un abcès dont le peintre mourut après de longues souffrances. »

L'œuvre d'Horace Vernet, dispersé aujourd'hui aux quatre coins du monde, mais dont la partie principale se trouve cependant au musée de Versailles, est immense. Sa facilité de peinture, souvent déplorable, est encore plus grande que celle de son père et de son grand-père. Il toucha à tous les genres et en tous il s'essaya, non sans succès, comme il le dit lui-même. Il fut surtout peintre militaire, et c'est en ce genre qu'il triompha véritablement :

« ... La direction que m'ont imprimée les premières années de ma jeunesse, écrit-il à M. Montfort, m'a entraîné dans une route qui se trouve peu en rapport avec celle qu'il me faudrait suivre pour convaincre, par l'élévation du style et la pureté du dessin, d'une vérité que la présence seule des choses a pu me révéler, sans qu'il me soit permis de la reproduire. Jeté par le hasard au milieu des circonstances qui faisaient gronder le canon dans Paris soit pour briser ses monuments, soit pour les ébranler en annonçant des victoires, c'est l'image de la guerre avec ses tourbillons que j'ai dû peindre... »

Il y a là une sorte de confession douloureuse qui surprend un peu lorsqu'on songe avec quelle ardeur fiévreuse Vernet rechercha les émotions guerrières et avec quelle orientation parfois puérile il déclara publiquement son culte pour l'idéal empanaché, qu'à la fin de sa vie il semble regretter d'avoir été contraint, *par les circonstances*, de servir.

Nous ne saurions partager ses regrets, puisqu'en définitive il fut un des premiers dans un genre, qui convenait admirablement à son art, tout objectif, à sa verve prodigieuse et à son étonnante facilité d'exécution.

ARMAND DAYOT.

JOUETS PARISIENS

Quand on aborde la question des jouets, une difficulté se dresse tout de suite, celle de l'amplitude du sujet; parler du jouet d'une manière générale, c'est comme si l'on avait l'ambition de traiter la question du livre en moins d'un gros volume.

M. Léo Claretie, notre brillant confrère, l'a écrit récemment, ce volume : *Les Jouets, — Histoire, Fabrication,* — et si complet, si renseigné qu'il est bien difficile de s'aventurer dans ce terrain sans marcher dans ses plates-bandes. Pourtant, c'est le résultat de notre petite enquête personnelle que nous apportons ici.

Nous nous bornerons à emprunter à M. Léo Claretie cette constatation : « De nos jours, le beau jouet s'est embourgeoisé, vulgarisé; il a pénétré partout et le plus pauvre des enfants du peuple casse aujourd'hui des hochets qu'on eût précieusement mis dans l'armoire au temps de Mme de Sévigné. »

* * *

Les poupées existent évidemment de toute antiquité, les enfants des premiers âges de l'humanité ont joué comme ceux d'aujourd'hui avec des figurines plus ou moins grossières; mais c'est de Rome qu'elles ont reçu leur nom. Leur marraine fut Poppæa, femme de Néron, qui prit un soin particulier et excessif de sa toilette. Elle passe pour avoir inventé un masque spécial propre à préserver le teint du soleil et du hâle.

Il va sans dire que l'on jouait à la poupée bien avant l'impératrice Poppæa, puisqu'on en a trouvé des spécimens dans les sépultures des hypogées égyptiens!

Mais à cette époque lointaine, les petites filles de naissance royale n'avaient pas de poupées comparables à celles que, de nos jours, on trouve à bas prix dans les bazars.

Vous tous, grands et petits, qui êtes curieux de savoir « ce qu'il y a dedans », vous allez être satisfaits sans avoir à commettre l'acte criminel des enfants terribles qui ouvrent le ventre de leur poupée.

Assistons à la naissance de ces intéressantes créatures à qui manque seulement un peu d'intelligence, puisqu'elles ont le mouvement et la parole.

Vous ne pouvez imaginer le nombre de mains par lesquelles elles passent avant d'être couchées dans le carton qui est leur lit primitif. Une trentaine d'ouvrières et une dizaine d'ouvriers, pour les besognes exigeant de la force, contribuent à leur fabrication.

Avant de suivre tous les détails de cette fabrication, il faut que vous sachiez que, dans l'anatomie de la poupée, les os sont remplacés par des tiges en fer et des anneaux; les articulations par des crochets, des boucles et des ressorts; la chair par de vieux papiers détrempés dans la colle de pâte; la peau, par une couche de couleur recouverte d'un vernis.

Le travail initial consiste à mouler des torses, des cuisses, des mollets, des bras, des avant-bras dans d'épaisses matrices d'acier s'ouvrant en plusieurs pièces, comme les moules à fond creux des sculpteurs. Nous ne parlons ni des têtes, ni des bras, ni des pieds qui font l'objet d'une fabrication spéciale. Un ouvrier s'assure que ces membres sont régulièrement évidés, il achève au moyen d'un tour les perforations incomplètes. Bustes et tronçons de bras et de jambes sont d'un aspect plutôt désagréable quand ils apparaissent d'une couleur gris verdâtre au sortir de la matrice en fer. On les enferme dans des sacs, sorte de charniers pour rire, dans lesquels puisent les ouvriers chargés de réunir ces membres épars.

Pour cela, on commence par fixer soli-

dement dans l'intérieur du buste une traverse en bois à laquelle on attachera les ressorts à boudin en cuivre qui se-



PERFORATION DES CUISSES DE POUPÉES

ront les articulations du petit être. Tous les membres étant classés par numéros, l'ouvrier choisit deux cuisses de même taille ; il y adapte deux longues tiges de fer qui vont rejoindre la traverse du milieu du corps, sorte d'axe autour duquel les membres évolueront.

Mais la difficulté est d'obtenir les mouvements de flexion. Pour les poupées riches, le problème est résolu depuis longtemps, les constructeurs d'automates ont créé des merveilles de précision. Or n'oublions pas qu'il s'agit ici de poupées de fabrication soignée sans doute, mais accessibles à toutes les bourses. En effet, les différences de taille feront seules les différences de prix et, à part certains détails, tels que le mouvement des yeux, la plus mignonne de ces fillettes, haute de 20 centimètres, est exactement pareille à la belle demoiselle plus grande que l'enfant qu'on lui donnera pour maman.

Cette flexion des membres et le jeu des articulations sont obtenus de la façon suivante. — Aux épaules, aux bras, aux avant-bras, aux genoux sont collées des demi-boules en bois et fixés des crochets en fer; d'autre part, les membres qui doivent respectivement s'y articuler, bras, avant-bras, mains et jambes, sont munis de creux s'adaptant aux boules et de crochets s'engageant dans les boucles. Il n'en faut pas davantage pour obtenir une articulation parfaite, la fixité étant assurée par les crochets et les boucles, le mouvement par le contact des surfaces arrondies.

Mais membres et torses ne sont pas ainsi réunis au sortir des matrices à estamper. D'abord on les passe en couleur; plusieurs ateliers sont consacrés à cette besogne que l'on confie à des jeunes filles, vêtues de longs et amples tabliers, pour préserver leurs vêtements de la belle couleur rose saumon qu'elles promènent avec un pinceau sur ces membres épars.

Le séchage étant une opération délicate, on les fiche sur des morceaux de bois en attendant le moment où ils recevront une nouvelle couche; il en faut plusieurs pour obtenir le ton de chair. Entre chacune d'elles on procède au

polissage et au ponçage, dont le but est de faire disparaître toutes les irrégularités du carton, toutes les bavures de la couleur.

Les mains et les pieds, étant d'une matière spéciale, sont estampés à part ; comme les autres membres, ils sont faits au moule. Ils en sortent à chaque coup de piston de l'appareil moteur avec une rapidité qui rappelle la frappe des pièces par la presse Thonnelier à la Monnaie. Un coup de râpe pour enlever les bavures produites à l'intersection des deux côtés du moule, menottes et petons n'exigeront pas d'autre travail. En attendant, il faut les faire sécher.

Une confuse association d'idées naît entre le geste habituel de la supplication et la vie de ces petites mains levées vers le ciel. On songe involontairement à certain tableau du peintre belge Leempœls, uniquement fait de mains de toutes tailles, de toutes origines.

Quand tous les membres ont été séparément poncés, peints, vernis, putoisés, alors seulement on les réunit, et le travailleur chargé de cette mission évoque invinciblement le souvenir de Seringuinos réunissant les « abattis » de Sottinez ; mais, comme dans les *Pilules du diable,* la grande difficulté est de placer la tête. Cela fait beaucoup d'associations d'idées et de réminiscences... elles naissent spontanément à la vue de ces reproductions réduites, mais exactes du corps humain.



MOULAGE DES TÊTES DE POUPÉES

Nous n'en avons pas encore parlé de cette tête ; elle demande plus de travail à elle seule que tout le reste du corps. Modelées dans le plâtre par des artistes de profession diversifiant les proportions et les expressions du visage, les têtes types forment une sorte de collection dans laquelle on fait choix du modèle, qui sera reproduit à des centaines d'exemplaires.

Il ne s'agit que de la partie antérieure de la tête, visage et cou, l'occiput devant être figuré par du liège sur lequel on collera des cheveux. Pour obtenir l'empreinte du moule, on se sert d'une pâte de kaolin d'une finesse irréprochable, d'une pureté absolue, passée au filtre et au tamis. Cette matière fluide et onctueuse comme de la crème est amenée à la température voulue dans un réservoir d'où on la fait couler entre les parois intérieures du moule ; on a ménagé comme vide l'épaisseur de la couche qu'elle doit avoir.

Une fois démoulées, mais avant d'être complètement sèches, les têtes sont apportées sur des claies à des ouvrières qui, en deux sections rapides, découpent

les yeux, ou plutôt ouvrent l'espace où seront fixés les deux globes d'émail qui font l'objet d'une fabrication spéciale.

Pour être cuites, les têtes sont placées, sur une seule couche naturellement, dans des plateaux ronds en terre réfractaire appelés « gazettes ». On nomme gazette en italien tout disque rond et plat, les pièces de monnaie, par exemple, qui ont servi à baptiser le journal dont elles représentaient la valeur. Les gazettes, toutes de même

FRISEUSE DE CHEVEUX DE POUPÉES

taille, sont empilées en attendant leur tour de passer dans le four en terre réfractaire, chauffant à une température de 1 500 degrés. Quand elles en sortent, les masques, devenus blancs et minces, ont pris des airs de têtes de pierrots.

Tout de suite on y ajuste les yeux; rien n'est plus intéressant ni plus délicat. Il faut les faire, ces yeux, dont la plupart donnent l'illusion d'un regard humain. Deux bâtons d'émail, une pince, une lampe à chalumeau, voilà tout ce qu'il faut pour confectionner un œil... plus l'habileté surprenante de l'ouvrière. Elle présente à la lampe les deux bâtons, et quand la substance commence à s'amollir, elle les applique l'un contre l'autre en leur imprimant un mouvement rapide; elle obtient ainsi une sorte de sphère pleine qui bientôt devient ovoïde. Ce sera le blanc de l'œil, dans lequel elle a ménagé une petite ouverture profonde; elle y glissera un fragment d'émail brun ou bleu suivant la couleur qu'elle voudra donner à l'œil. On ne peut se faire une idée de la rapidité du mouvement de l'ouvrière façonnant la matière visqueuse au contact de la flamme aveuglante.

Pour les poupées ordinaires, l'œil est simplement collé dans l'orbite; mais pour les plus soignées, il y a des systèmes oculaires plus ou moins perfectionnés, depuis la simple bascule donnant l'illusion de l'œil qui se ferme dès que la poupée est dans la position horizontale, jusqu'aux yeux qui se manœuvrent au moyen d'un ressort fixé dans le dos et peuvent à volonté regarder à droite, à gauche, s'élever ou s'abaisser.

Pour les yeux se fermant simplement, la partie supérieure est peinte comme le reste du visage; c'est cette partie qui vient automatiquement en avant et fait l'office de paupière, tandis que la cornée et la pupille passent en dessous par le simple effet d'un contrepoids.

Les visages, blafards à leur sortie du four, sont peints d'abord d'une couleur rose uniforme, puis d'une teinte plus prononcée aux joues, d'un rouge vif aux

lèvres, de traits noirs figurant cils et sourcils. Dieu sait si ces touches demandent à être appliquées d'une main légère!

Une vingtaine de jeunes filles sont occupées exclusivement à coller les masques sur des lièges taillés de la forme de la tête. Ces rangées de têtes glabres ont quelque chose de douloureux, malgré le sourire de leurs lèvres et l'incarnat de leurs joues; mais nous allons assister à leur transformation: voici les perruques qui les attendent. Des chefs-d'œuvre, ces perruques! elles n'occupent pas moins de cent jeunes filles réunies dans le même atelier, sorte de vaste serre vitrée offrant un charmant coup d'œil. Jeunes et jolies pour la plupart, elles paraissent faire en s'amusant un travail qui n'a rien de répugnant. Peigner la bourre de soie destinée à remplacer le cheveu naturel, la couper à la longueur voulue, la friser, l'attacher sur les filets qui constituent le fond des petites comme des grandes perruques : telles sont les opérations auxquelles se livrent ces ouvrières privilégiées.

Croiriez-vous que tel de ces postiches particulièrement soigné pour une poupée de grand luxe revient à 80 francs?

Coiffée et parachevée, la tête est fixée à la traverse de bois, qui occupe l'intérieur du corps, dans lequel on a introduit au préalable le petit soufflet compliqué qui doit donner la parole à quelques poupées d'élite.

Il ne reste plus à s'occuper que du costume et de la chaussure. La toilette est sommaire pour le plus grand nombre, elle se compose exclusivement d'une chemise, toujours coupée à l'emporte-pièce en deux morceaux dos et devant, et cousue, ourlée, ornée de dentelle dans un atelier spécial, la lingerie.

Bien amusante aussi la cordonnerie où l'emporte-pièce fonctionne également sans relâche, laissant tomber d'innombrables empeignes et des milliers de semelles immédiatement transformées en chaussures de très bonne forme.



FABRICATION DES BOITES D'EMBALLAGE

Nous avons suivi tous les détails de la fabrication, nous n'avons plus qu'à passer dans l'atelier du cartonnage où les feuilles de carton incisées, relevées et collées deviennent en un clin d'œil des boîtes longues de toutes les dimensions dans lesquels bébés et poupées vont dormir en attendant d'aller faire le bonheur de quelque enfant bien sage.

* * *

Le jouet de métal passe par trois



L'ESTAMPAGE DES GROSSES PIÈCES

phases distinctes : le découpage, l'estampage, l'assemblage et le vernis.

Les diverses parties dont il se compose sont découpées dans des feuilles de fer-blanc par des emporte-pièces. Voici, par exemple, un petit wagon : à l'exception des essieux et des roues, le premier aspect sous lequel il se présente est celui d'une mince plaque de métal coupée à arêtes vives, rappelant les feuilles de carton que les enfants découpent et collent pour en faire des constructions.

Mais certaines parties doivent présenter un relief, une saillie; celles-là sont estampées, c'est-à-dire qu'un violent coup de balancier leur donnera la forme voulue. Le type de l'objet estampé dans le genre très commun est le soldat qui, depuis quelques années, tend à se substituer au vieux soldat de plomb. Parfois, de préférence aux hommes on confie le maniement du mouton à des femmes, mais on les choisit de force et de taille à donner sans effort des centaines de coups de balancier à l'heure.

On a ménagé dans le métal sur certains points des saillies et des jours indépendants de la forme du jouet, de la locomotive, par exemple. Ces saillies, amenées dans les jours, puis rabattues, serviront au montage, qui dans les articles à bas prix ne demande guère d'autre main-d'œuvre; mais pour les jouets d'un certain luxe, chaque pièce est fabriquée à part et l'ajustage nécessite un soin minutieux confinant aux travaux d'horlogerie, surtout quand il s'agit de jouets mécaniques.

Si nous restons dans le domaine de la boutique à treize... et même moins, c'est par quantités que nous voyons fondre les roues en plomb des locomotives et des wagons. Pour le plus petit modèle, en voici quatorze, coulées d'un seul jet et tenant encore à une sorte d'arête centrale dont le moindre effort les détachera.

Nous sommes amenés à parler du plomb, parce qu'il est employé comme un accessoire indispensable des jouets dont nous nous occupons, notamment

pour les roues des chemins de fer et des véhicules de tout genre. Les usines où il est travaillé exclusivement, par exemple, pour la confection des soldats, offrent un intérêt des plus vifs. Contentons-nous de signaler un détail bien caractéristique de l'ingénieuse économie des fabricants. Une fois le métal versé dans le moule qui doit lui donner l'aspect d'un fantassin ou d'un cavalier, dès que le refroidissement est suffisant pour assurer la rigidité de la surface en contact avec le moule, on renverse celui-ci de manière à faire écouler le plomb non encore solidifié. Cette opération, dictée par la parcimonie, ne nuit pas à la solidité des soldats ; diminuant leur poids, elle rend leur maniement est appliquée qu'en dernier lieu. C'est le cas de certains jouets les plus simples, tels que les seaux dont les bébés font des moules à pâtés de sable. Évidemment leur décoration s'opère rapidement, et vous ne me croiriez pas si je vous disais que les ouvrières qui y procèdent s'attardent au fignolage ; cependant elles mettent une coquetterie d'artiste à varier leur touche. Examinez dans un bazar des seaux de même modèle, vous verrez sur leur pourtour cylindrique s'étaler le même paysage rudimentaire traité en quelques coups de pinceau ; toutefois ils ne se ressemblent pas exactement.

Mais ceci est du décor, les fonds sont obtenus par des procédés plus som-



MONTAGE DES JOUETS

plus facile, ce qui est un avantage pour ceux d'une certaine taille.

Bon nombre d'objets sont passés en couleur avant toute autre opération ; mais le plus souvent la peinture ne leur

maires. Broyées à la vapeur, les couleurs sont amenées dans des baquets ; on y plonge, suspendus en grappes à un crochet, les objets à colorier. Immédiatement après, et ceci est un vrai régal

pour l'œil, l'ouvrier les présente à un bec de gaz qui les entoure d'une flamme allongée d'un bleu éblouissant. Cela ne dure qu'une seconde, mais on a hâte de voir répéter l'opération, tant on y prend de plaisir. Sans aucune exagération, cette fulgurante lumière fait songer aux plus délicieuses colorations de la danse du feu par la Loïe Fuller. Ainsi sont



DÉCORATION DES JOUETS — SEAUX ET ARROSOIRS

séchées et fixées à jamais les couleurs à l'aniline.

Les maisons importantes emploient naturellement des feuilles de fer-blanc neuf; mais les petits artisans, qui contribuent pour une part nullement négligeable à la fabrication du jouet parisien, reculent devant les frais d'acquisition de cette matière première; ils emploient de vieilles boîtes de conserves. Exposé à une forte chaleur qui volatilise les huiles, les graisses et tous les fragments de poissons, de viandes ou de victuailles, débarrassé de la soudure que l'on recueille soigneusement comme une substance précieuse, le métal, martelé, redressé et trié suivant son épaisseur, se prête le mieux du monde au découpage et à l'estampage.

Avec plus de certitude que l'artisan de la fable, se demandant si le bloc informe serait dieu, table ou cuvette, vous pouvez dire sûrement en voyant une vieille boîte de sardines que dans ses parois bossuées seront découpés des wagons, des maisonnettes, des soldats, des ustensiles de ménage, ou quelque autre menu bibelot.

Les objets destinés à flotter sur l'eau : cygnes, canards, poissons aimantés, grenouilles et nageurs exigent une fabrication spéciale. Ils sont estampés dans des feuilles de cuivre très minces et pourtant très résistantes, dont l'ajustement et la soudure sont faits avec des précautions exceptionnelles.

* * *

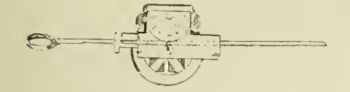
Un moteur, un générateur de force, puissant économique et d'un petit volume..., tel est l'objet des recherches

de milliers et de milliers de savants sur tous les points du monde civilisé.

Vapeur, pétrole, électricité sont mis à contribution sans avoir donné le résultat idéal; on pressent obscurément que cette dernière l'emportera, mais rien ne permet de l'affirmer.

En attendant la solution de ce problème, qui révolutionnera la locomotion et l'industrie, des hommes modestes, travaillant dans des sphères plus étroites, cherchent un moteur pour les jouets d'enfants, un moteur idéal remplaçant les deux antiques procédés à ficelle et ressort à clef. Il semble bien qu'il ait été découvert.

Deux ingénieux inventeurs réunissant leurs efforts ont eu l'idée d'employer tout



CRÉMAILLÈRE ENGRENANT UN PIGNON MUNI DE SON VOLANT

simplement une crémaillère engrenant sur un pignon à l'axe duquel adhère un lourd volant.

L'opérateur, qui peut être un enfant de deux ans, en tirant sur la crémaillère, fait tourner le pignon, et le volant, entraîné par l'axe, lui conserve un mouvement régulier, tout en accumulant la force motrice.

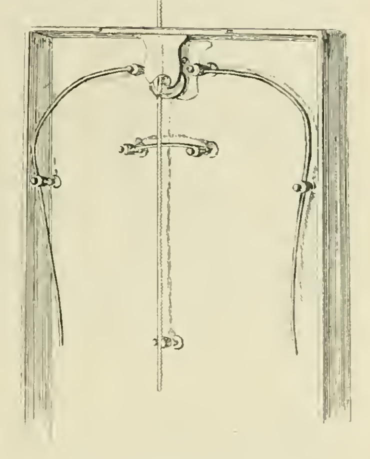
Il s'ensuit que, bien longtemps après que la traction exercée sur la crémaillère a cessé, le mouvement se continue.

Le moteur est trouvé, il peut s'adapter aux jouets les plus variés.

Mieux encore, la traction sur la crémaillère pouvant être exercée indifféremment dans un sens ou dans l'autre, sans qu'il y ait à craindre de détériorer le jouet, on obtient à volonté le mouvement soit en avant, soit en arrière, ce qui est très avantageux, surtout pour les chemins de fer.

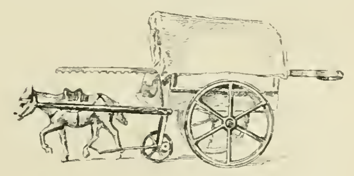
Avec les différentes toupies, et notamment avec les toupies hollandaises qui évoluent sur une table en se heurtant à des obstacles et en renversant des quilles, la manœuvre de la ficelle était compliquée; il fallait l'enrouler méthodiquement et la tirer d'un effort





SYSTÈME DE LA CRÉMAILLÈRE ADAPTÉ A UNE TOUPIE HOLLANDAISE

régulier sous peine de la faire sortir de la gorge. Toutes ces difficultés sont évitées par la crémaillère; aussi les étrangers



SYSTÈME DE LA CRÉMAILLÈRE ADAPTÉ A UNE PETITE VOITURE

eux-mêmes ont-ils reconnu la supériorité de ce système. Tous les peuples producteurs de jouets, même ceux qui avaient une sorte de monopole dans cette partie,



FABRICATION DES MOTEURS A CRÉMAILLÈRE

— la locution « toupie d'Allemagne » est populaire, — sont devenus des clients de la fabrication parisienne, qui fait bonne figure dans le monde entier; la constatation a son intérêt dans un temps où partout notre industrie est concurrencée d'une façon inquiétante.

Une fois le moteur découvert, les applications les plus diverses en ont été faites. Sans faire une énumération de ces ingénieux bibelots, je veux noter seulement celui-ci : un omnibus automobile qu'un seul coup de crémaillère suffit à actionner pendant un temps relativement long de manière à lui faire parcourir un espace très appréciable. Que ce soit un véhicule de grandes proportions garni de ses conducteurs, de ses voyageurs d'intérieur et d'impériale, ou une voiture de dimensions modestes destinée à être vendue vingt et quelques sous, la traction s'exerce avec la plus grande régularité, et l'illusion est complète.

Vous connaissez certainement, au moins de réputation, le chemin de fer à accident. A un moment de son parcours sur les rails, la locomotive rencontre un obstacle et aussitôt un déraillement se produit, les wagons se détachent, plusieurs d'entre eux sont défoncés et laissent apparaître des voyageurs blessés. Les suites de la catastrophe sont peu graves, en un tour de main on remet les voitures en état, et le train peut reprendre sa marche. Eh bien, c'est la crémaillère qui, par la durée et la régularité de son mouvement, permet d'obtenir cet ingénieux résultat.

Ces jouets mécaniques demandent une main-d'œuvre exceptionnellement soignée; si simples que soient les mouvements, il faut qu'ils soient construits avec une grande précision. Pourtant ouvriers, ouvrières et apprentis, employés à ces besognes, travaillent avec une surprenante rapidité.

P. d'Écolle.

ORTOLANS



CHASSEUR ALLANT POSER SES APPELANTS

Les ortolans !... Ils ne sont pas légion, assurément, ceux qui peuvent dire qu'ils ont vu prendre de ces oiseaux précieux ; ceux qui en ont savouré la chair exquise... ceux même qui ont vu des ortolans en plumes et en vie. Moins heureux, en cela, que ce légendaire rat de ville qui put en offrir des reliefs à son compère des champs.

J'en ai goûté quelquefois et j'en ai vu beaucoup... à Tunis, en cage, chez les indigènes, qui raffolent de leur petit chant mélancolique, si en harmonie avec des âmes contemplatives. Mais je n'en avais jamais vu capturer.

Dans presque tout le Sud-Ouest, la chasse à l'ortolan est populaire. Le maire de Saint-Antoine-du-Queyret, ayant appris que je cherchais à me documenter sur la chasse de cet oiseau fameux, m'a fort gracieusement invité à passer quelques jours à son domaine de Chapoux, lieu de passage souvent fructueux. Chapoux occupe un point culminant de la région d'Entre-Deux-Mers. Du haut d'une tour, moulin à vent décoiffé, le développement panoramique est de toute beauté. Cette tour est le centre d'un vignoble immense dans lequel se récoltent de fins vins blancs. De là, les vignes descendent dans un vallon, puis se relèvent en face. Sur ce relèvement j'ai remarqué une surface battue avec de petits carrés clairs rangés entre les lignes des vieux ceps tortueux ?

— Voilà la chasse, me dit M. Grave.

— La chasse ?

— Vous dressez l'oreille. C'est qu'il est d'usage, dans la contrée, d'appliquer le mot « chasse » à l'emplacement préparé pour la capture des ortolans, plutôt qu'à l'action cynégétique elle-même.

— Allons donc vers la « chasse »

— Allons-y.

— Mais, auparavant, donnez un coup d'œil sur la « chasse » avec les jumelles que voici.

— Je vois, comme si j'y étais, des rangs de pièges entre les vignes et un certain nombre de petites cages d'appelants.

— Les pièges sont-ils tous tendus ?

— Oui, sauf deux.

— Regardez bien.

— Je distingue sous les pièges tombés deux oiseaux effarés, qui voudraient bien sortir de dessous.

— Ce sont des ortolans qui se sont fait prendre. C'est ainsi que de la porte même de notre habitation, nous pouvons constater les résultats.

Ceci dit, M. Grave me mena sur le terrain, sur la « chasse ». Là, je me trouvai au milieu de soixante matolles disposées en rangées régulières. La matolle (c'est le nom adopté dans le Sud-Ouest) est un trébuchet particulier destiné à prendre l'oiseau en pleine vie. Son usage, pour les ortolans, est permis du 15 avril au 25 mai par arrêtés préfectoraux.

Imaginez-vous le dessus d'une cage en bois, séparé et bordé d'un cadre assez



CHASSEUR PLAÇANT L'ORTOLAN GUETTEUR

haut pour qu'il n'écrase pas l'oiseau en tombant. Un grand arc en fil de fer, retenu par un crochet dont il se détache dès que l'oiseau saute dessus, constitue le mécanisme du piège. L'appât consiste en un joli bouquet d'épis d'avoine.

La grosse question, en cette sorte de chasse, est la conservation des appeaux, ou appelants vivants, d'une année à l'autre. Au début de la chasse on les a parfois payés de 5 à 10 francs l'un. Mais il suffit d'en avoir ainsi deux ou trois pour débuter, sauf à fourrer en cage les premiers capturés, transformés *illico* en appelants. Les résultats sont proportionnés au nombre des appelants, plus il y en a sur la « chasse », mieux cela est.

Presque toutes les petites cages qui les renferment sont placées sur le sol, derrière le piège. Les meilleurs chanteurs ont des places d'honneur, leurs cages sont attachées à des piquets, à 1m,50 de hauteur.

— Ce n'est pas tout, me dit M. Grave, après l'inspection du terrain. Vous voyez là-bas, à cent pas d'ici, une haute perche terminée par une petite potence au bas de laquelle se balance une cage... c'est Gambetta.

— Gambetta ?

— Oui. C'est là notre meilleur chanteur, celui dont les appels s'entendent de plus loin. De là le nom qu'on lui a donné. Juché à cette hauteur, son petit œil d'oiseau voit de loin l'approche des vols de passage, et il hèle les camarades.

— Les ortolans sont-ils farouches ?

— Si peu, que l'on peut s'approcher d'eux à vingt pas, sans que cela dérange leurs promenades préalables entre les matolles.

— Alors ils donnent facilement dans le piège.

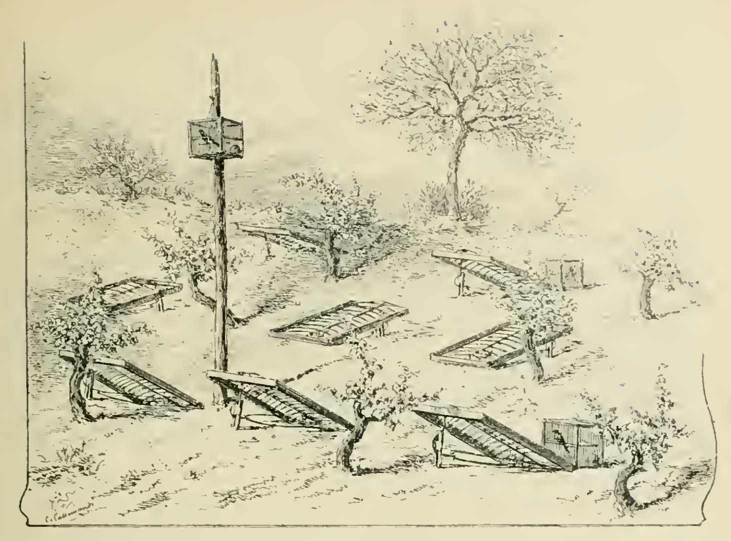
— Oh ! que nenni ! S'ils ne sont pas farouches, par contre, ils sont rudement méfiants. Que de tours et de détours je leur ai vu exécuter avant qu'ils se risquent sous la matolle ! C'est même là un petit spectacle auquel j'ai souvent pris grand plaisir, me disant alternativement : se prendra-t-il ?... ne se prendra-t-il pas ? Il y a des ortolans d'allures si particulières que nos chasseurs les appellent « les habitués ».

— Les habitués ! qu'entendez-vous par là ?

— Nous donnons ce nom à des ortolans qui se promènent familièrement entre les matolles, picorant çà et là les grains tombés des cages des appelants. Ils se prennent rarement.

— Ils doivent vous gêner ?

— Tout au contraire. Nous aimons les voir. Ils amusent le tapis. Ce sont après tout des appelants volontaires,



LES MATOLLES ET LES APPELANTS

qui ne nous coûtent ni nourriture, ni peines, ni soins. Ils sont donc tout profit pour nous.

M. Grave, qui prend des ortolans pour les offrir sur sa table ou les envoyer à des amis, se contente d'une « chasse » portant une soixantaine de matolles avec douze à quinze appelants.

Mais il en est qui chassent l'ortolan pour en tirer profit. L'on cite même un propriétaire de l'Entre-Deux-Mers qui fait la chose en grand pour prendre de douze cents à quinze cents ortolans par campagne. Lui et son domestique passent tout leur hiver à la réfection ou à la confection des engins; et ce n'est que de mai à novembre qu'ils consacrent leur temps aux soins culturaux. Ce propriétaire place des matolles par centaines et il les anime par plus de cent cinquante appelants.

Comme je demandai à M. Grave de me donner une statistique approximative des résultats obtenus à Chapoux avec une moyenne de soixante matolles :

Je puis faire mieux, me dit M. Grave, j'en ai tenu un compte exact, jour par jour, depuis 1866. Au demeurant, voici le tableau.

Du tableau que m'a montré M. Grave il résulte que le maximum des captures pendant une campagne a atteint, à Chapoux, le joli chiffre de quatre cent quatre ortolans, et que le maximum d'ortolans pris dans une journée a été de soixante-sept. Il en résulte encore que, si le passage commence vers le 15 avril et se termine vers le 25 mai, il atteint le maximum d'abondance entre le 25 avril et le 10 mai.

Vers la fin, ce n'est presque plus un passage : c'est plutôt l'arrivée à destination des ortolans qui viennent nicher dans la contrée, jusque sur les pieds de vignes, comme M. Grave l'a plusieurs fois constaté.

Mais revenons à la matolle. Elle est tombée. L'ortolan est pris; il est affolé.

Le hic est de le tirer vivant et en bon état de là-dessous. On peut le donner en mille à celui qui n'est pas au courant du truc. A peine la matolle serait soulevée de terre et avant qu'il ait pu glisser la main dessous, l'ortolan serait évadé. On n'en saisirait pas un sur cinquante. Avant de la soulever, le chasseur expérimenté dirige l'oiseau prisonnier vers un angle de la matolle où il arrive à saisir les rémiges d'une aile. L'oiseau ainsi tenu et retenu, la matolle est soulevée sans qu'il puisse s'échapper. L'ortolan, délicatement saisi, est mis dans le « tambour. » Ce « tambour » est une boîte cylindrique percée de trous au fond et sur les côtés ; le dessus est fermé par une bourse en toile que l'on dénoue pour l'entrée ou la sortie des oiseaux.

L'affriolante boule de fine graisse d'où émergent le bec et les pattes d'un oiseau et qui tente les gourmets dans les vitrines des grands marchands de comestibles de Londres et de Paris n'est point « nature » : pas plus que la grasse poularde ou le fin chapon. L'homme y a déployé son artifice.

Le chasseur ouvre la poche du « tambour » devant un guichet. Aussitôt les oiseaux se précipitent dans la chambre qui sera leur demeure... avant-dernière. Chambre de retraite où vont s'écouler, dans un calme monacal, les cinq ou six dernières semaines de leur courte vie. Le mil et l'avoine y sont répandus à profusion, l'exercice y est limité et la lumière y est graduellement atténuée jusqu'à n'être plus, en quelque sorte, que crépusculaire dans les derniers temps, — tout juste suffisant pour que l'oiseau puisse distinguer le grain dont il se nourrit.

A ce régime, les tissus adipeux se développent, et la graisse l'envahit à ce point que les plumes, à peine retenues à l'épiderme, tombent. Lorsque approche la maturité (!) de ce minuscule émule de la poularde, du bœuf, du porc, de l'oie et de tous les animaux que l'homme engraisse pour le pourlèchement de ses badigoinces, l'ortolan s'alourdit et l'on ne voit souvent qu'une boule de graisse qui a conservé les ailes et les plumes de la tête. Alors on le ramasse plutôt qu'on ne l'attrape et, très délicatement, afin de ne pas abîmer la si délicate et si exquise barde qui l'enveloppe, on plonge son bec dans un petit verre de fine champagne : mort subite, douce et glorieuse s'ensuit.

Alors, enveloppé avec soin, il s'en va réjouir les gourmets millionnaires d'outre-Manche ou de Paris, ou faire les honneurs des plus grands restaurants d'Europe, où le consommateur le retrouve... sur l'addition, à un prix variant de 6 à 10 francs pièce.

Le prix de l'ortolan gras, chez le chasseur, suit un cours qui dépend de l'abondance des passages. Il varie de 1 fr. 50 à 2 francs.

Après m'avoir donné tous ces détails, M. Grave s'arrêta et me dit :

— Ce n'est pas tout ; combien de fois toutes ces peines n'aboutissent qu'à présenter au gourmet déçu un oiseau mal rôti, desséché, nourriture vulgaire !

— Alors il y a une façon particulière pour la cuisson de l'ortolan.

— Je le crois bien.

— Voulez-vous m'initier ?

— Mettez vos ortolans en brochette, en ayant soin de les séparer l'un de l'autre par une mince tranche de mie de pain, laquelle recevra la graisse exquise de l'oiseau et se transformera elle-même en un aliment d'une extrême délicatesse. Les ortolans seront alors présentés à un beau feu de braise, — il faut de la « braise » pour se régaler d'ortolans. — La cuisson doit durer de douze à quinze minutes au plus. Lorsque les ortolans, dorés, seront à point, saupoudrez-les d'une fine chapelure qui adhérera à leurs corps et s'imprégnera. Puis, servez chaud.

CHARLES LALLEMAND.



LES JARDINS DU TROCADÉRO ET LA SECTION ALGÉRIENNE

L'EXPOSITION DE 1900 A LA FIN DE 1899

Actuellement, les constructions sont dans un état d'achèvement suffisant pour que l'on puisse s'en faire une idée exacte. Les Parisiens de toutes classes le savent bien. Chaque dimanche, c'est un véritable pèlerinage vers les chantiers.

Si, dès maintenant, on installait des tourniquets aux abords du Champ de Mars, ils feraient de belles recettes.

Sans parler de Vincennes, réservé aux véhicules qui n'ont décidément pas trouvé d'asile au Champ de Mars, l'Exposition est répartie entre six emplacements : les nouveaux palais des Champs-Élysées, l'Esplanade des Invalides, le quai d'Orsay, le Champ de Mars, les jardins du Trocadéro et le Cours-la-Reine avec le quai de Billy qui le prolonge. Nous n'avons d'autre prétention que de noter ici les impressions recueillies par un promeneur.

* * *

Se souvient-on encore, à cinq ans de distance, que, lors des concours ouverts, en 1894, pour le plan d'ensemble de l'Exposition, dix-huit projets furent primés?

Plus de la moitié de ceux-ci prévoyaient la conservation du Palais de l'Industrie ; quelques esprits modérés demeurent convaincus qu'en y dépensant le quart de l'argent employé à la construction des édifices destinés à le remplacer, on eût fait un palais fort présentable ; mais on s'est laissé séduire par les splendeurs éventuelles d'une promenade nouvelle à créer entre les Champs-Élysées et la Seine avec les Invalides comme perspective et un pont monumental pour relier les deux rives. A l'heure où cet article paraîtra, le

vieux Palais de l'Industrie n'aura que peu de jours à vivre, sa démolition doit être achevée le 10 décembre.

La perspective sera-t-elle aussi belle qu'on l'espérait? En arrivant tout à l'heure sur le pont, nous verrons que certaines déceptions sont peut-être à craindre. Mais rien n'a été épargné pour faire des deux palais destinés à survivre à l'Exposition des types achevés de l'architecture nationale en cette fin de siècle.



FAÇADE DU GRAND PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Le malheur est que nous n'avons présentement aucun style caractéristique. Nos meilleurs architectes imitent toujours une époque... ou plusieurs simultanément. Le style à ordre paraît avoir actuellement les préférences de nos constructeurs officiels. Aussi les colonnes sortent de terre comme les brins d'herbe dans la prairie. Bases, fûts et chapiteaux surgissent en une végétation obsédante.

Le Grand Palais, avec sa façade principale orientée au levant dans la direction de la Concorde, prolonge sa face latérale sur les Champs-Élysées et le Cours-la-Reine et sa façade postérieure sur l'avenue d'Antin. Il présente, dans ses lignes générales, deux rectangles réunis par un trapèze.

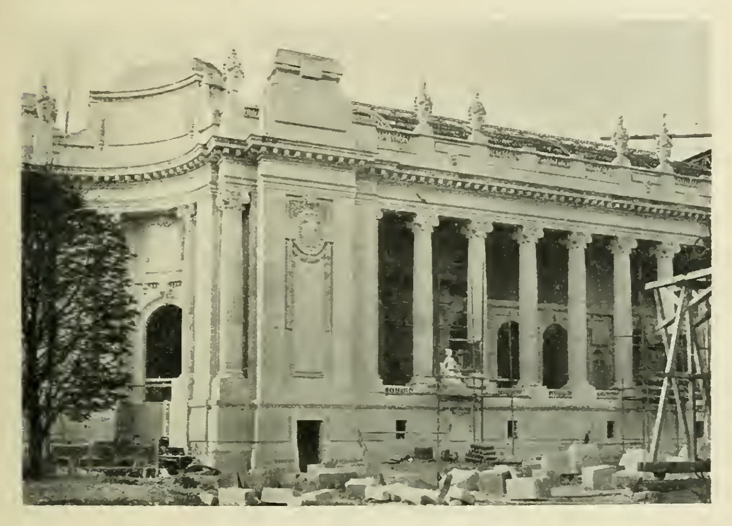
Les architectes — ils sont trois, sous la direction de M. Girault : M. Deglane pour la façade et le grand hall; M. Louvet pour la partie médiane, et M. Thomas pour les galeries s'ouvrant sur l'avenue d'Antin — ont tiré tout le parti possible de cet emplacement irrégulier.

Une frise en couleurs jette déjà par places, sous la colonnade de la façade, en arrière des gros piliers, les notes éparses d'une polychromie un peu criarde. Là encore il faut attendre pour juger. On en a déjà dit et écrit beaucoup de mal, pourtant bon nombre de gens de goût ne sont pas ennemis de cet appel à la couleur dans l'ornementation des monuments. Nous sommes habitués à ad-

mirer les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque sur leurs formes, sur leurs lignes; il est injuste d'oublier que la couleur, aujourd'hui disparue, y jouait un rôle important.

Depuis longtemps les initiés ont proclamé que le Palais de la Ville de Paris serait la perle de l'Exposition. Aujourd'hui que seule la toiture reste à terminer, on s'aperçoit que cette prévision n'était pas d'un optimisme exagéré.

Il a vraiment fort bon air, ce Palais Girault, ainsi qu'on le nomme familièrement, du nom de son architecte. Comme il s'élève sur l'emplacement de l'aile gauche du Palais de l'Industrie, on ne peut invoquer contre lui le grief des arbres abattus. Et puis, à la condition de ne pas y chercher la note originale, le style personnel qui fait défaut à toutes les œuvres de notre temps, on est séduit par les heureuses proportions de la façade, l'ordonnance élégante des colonnes, la forme du dôme; cette calotte sphérique coiffe coquettement un porche qui rappelle avec de moindres dimensions celui de l'Hôtel des Invalides. De chaque côté s'élève une colonnade d'ordre ionique, en arrière de laquelle s'ouvrent de hautes baies. Une ligne de balustres en pierre, surmontant l'attique, cache assez heureusement les combles; les hauts vases de pierre qui se dressent sur les balustres dans le prolongement des colonnades complètent fort heureusement la décoration de cette façade.



PAVILLON D'ANGLE DU GRAND PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Un grand vestibule elliptique s'ouvre dans l'axe du Palais Girault et donne accès, à droite et à gauche, dans deux galeries dès maintenant réservées à la sculpture; tandis que les tableaux trouveront place dans des salons disposés d'une façon très originale et s'éclairant sur le jardin en hémicycle, visible de toutes les parties de l'édifice et dans lequel les jardiniers de la Ville se promettent de faire des merveilles de déco-

ration florale, de véritables tapis de fleurs. La colonnade entourant ce jardin est un délicieux pastiche néo-grec; il porte les âmes les moins classiques vers les traditions de l'antiquité, il ferait un joli décor pour discussion philosophique entre sophistes et philosophes gesticulant noblement en avant



LA NOUVELLE AVENUE VUE DU PONT
(Au fond, restes du Palais de l'Industrie qui vont disparaître ; à gauche, le Grand Palais ; à droite, le Palais Girault.)

d'un double groupe d'élèves attentifs.

* * *

Dans les projets primitifs, le pont Alexandre III devait avoir 100 mètres de largeur; mais on s'aperçut bien vite qu'une couverture de cette dimension donnerait à la Seine des airs d'égout, on le réduisit à 60 mètres d'abord, puis finalement à 40, ce qui est bien suffisant.

La grosse difficulté résidait surtout dans cette alternative résultant de l'abaissement exceptionnel des quais sur cette partie du cours de la Seine : ou bien construire un pont trop peu élevé pour la navigation fluviale et la circulation des bateaux-mouches, ou bien détruire, par une surélévation du pont, la perspective des Invalides que l'ouverture de la nouvelle avenue devait précisément créer.

L'arche unique a été préférée à cause de l'impossibilité de disposer les piles sans gêner la circulation des bateaux ; ces piles se seraient trouvées forcément en opposition soit avec celles du pont de la Concorde, soit avec celles du pont des Invalides; il en serait résulté un obstacle à peu près absolu pour la batellerie parisienne.

Les parties métalliques du pont dépassent comme dimensions et comme poids tout ce qui avait été fait en France : ainsi la retombée, la pièce encastrée dans le granit de la rive, pèse 1600 kilogrammes ; et les reins intermédiaires, c'est-à-dire les arcs partiels situés à égale distance de la clef de voûte et de

la retombée, pèsent 5 200 kilogrammes.

Le pont Alexandre III assure une renommée impérissable à MM. Resal et Alby qui, les premiers, ont employé l'acier moulé dans un travail de cette importance, ce qui a permis de le composer en voussoirs indépendants, à la différence des autres ponts métalliques.



LES BATIMENTS DE L'ESPLANADE DES INVALIDES
(Le dôme des Invalides se voit dans l'alignement de la rue Centrale, vu du tablier du pont Alexandre III.)

Voilà pour l'effort... Quant au résultat, il convient de faire crédit aux ingénieurs jusqu'au jour où le pont sera livré à la circulation après le raccord avec les voies qui y donnent accès: mais actuellement l'impression n'est pas bonne. On est déçu en voyant qu'il paraît mettre en contre-bas les deux promenades aimées des Parisiens : l'Esplanade des Invalides et surtout les Champs-Élysées. Cela n'a rien d'étonnant quand on sait que le sol a dû être relevé de 2^m,50 aux abords du pont.

Même en tenant compte de l'aspect monumental que produiront certainement les pylônes et les groupes de sculptures placés aux entrées du pont — et encore est-il permis de se demander si cette décoration en pierre s'harmonisera bien avec la couleur et les lignes du métal, — il est acquis dès maintenant que la courbure du tablier donnera des effets désagréables.

Les architectes affirment hautement que la perspective ne sera nullement compromise pour quiconque sera placé sur la rive droite.

Après bon nombre d'essais et de tâtonnements, la couleur bleu clair vient d'être adoptée pour l'ensemble du pont, les parties ornementales seront dorées à la feuille très finement, très soigneusement. Avec le blanc des pylônes et des statues, cela fera trois couleurs. Dieu veuille qu'elles s'harmonisent !

Au débouché du pont Alexandre III, nous nous trouvons sur une espèce de place qu'enserrent les Palais des Manufactures nationales. Il ne s'agit plus ici de constructions permanentes : aussi le

choix du style néo-égyptien, pouvant servir de prétexte à une décoration d'un coloris brillant, peut-il parfaitement se justifier. Mais il eût fallu donner à la voie ménagée dans la direction des Invalides une largeur au moins égale à celle du pont ; on l'a réduite à une vingtaine de mètres, soit la moitié ; il en résulte une impression de resserrement, d'étouffement vraiment pénible. Cette solution a été adoptée pour ménager les quinconces de l'Esplanade.

Certes, il faut féliciter l'Administration de ménager les arbres qui durent



DÉTAIL DU PALAIS DU MOBILIER

(Esplanade des Invalides.)

plus que les Expositions. Mais il est regrettable qu'elle ait ainsi encombré malencontreusement la perspective de la jolie façade d'Hardouin Mansart. Nous constatons la chose sous réserves de l'impression qui se dégagera après la réalisation complète des plans.

A la suite des Manufactures nationales s'élèvent les Palais du Mobilier des édifices publics, section française à gauche, section étrangère à droite; la même distinction subsiste pour le double Palais de la Céramique qui occupe le fond de l'Esplanade, étendant ses façades postérieures vis-à-vis la batterie de canons des Invalides. Rien à dire encore de cette construction, il paraît que l'on va prodiguer sur ses façades extérieures toutes les richesses polychromiques résultant de l'emploi simultané des faïences, des grès, de la mosaïque et des émaux.

* * *

Les coupoles, les tours, les flèches, les clochetons et les pignons de tous styles, se mirant dès maintenant dans les flots de la Seine, sont autant de preuves de l'empressement que les nations ont mis à répondre à l'appel de la France; empressement bien significatif, si on le compare aux abstentions de 1878 et de 1889.



LE PALAIS DE LA CÉRAMIQUE ET DE LA VERRERIE
(Esplanade des Invalides.)

En principe, les pays qui nous enverront leurs produits les verront classés dans leurs classes respectives avec les produits similaires des autres peuples, séparés à peine de ceux de la France : ainsi les produits chimiques seront tous réunis au Champ de Mars dans un palais voisin de celui de l'Électricité et l'ameublement sera groupé aux Invalides.

Outre cela, ce qu'on pourra appeler le côté anecdotique du commerce, de de l'industrie et des mœurs de chaque pays doit avoir un asile, principalement aux Invalides, dans les quinconces de l'Esplanade où s'ouvriront les bazars cosmopolites et les restaurants débor-

dants de couleur locale. Enfin, chaque nation construit sur le quai d'Orsay un pavillon destiné en principe à recevoir le chef de l'État, souverain ou président de République, s'il vient à Paris dans le courant de 1900. A son défaut, le Commissaire général y donnera des audiences et souvent des fêtes.



LA RUE DES NATIONS VUE DE LA RIVE DROITE DE LA SEINE

La construction des nouveaux quais a permis de gagner sur la rive gauche de la Seine, entre le pont des Invalides et le pont de l'Alma, des surfaces considérables. C'est là, tout le long du quai d'Orsay, que s'étend la rue des Nations. Ces pavillons affectent les dispositions et les proportions de véritables palais, bon nombre d'entre eux sont terminés et pour les autres l'ossature en bois qui doit être remplie de plâtre, de ciment ou de briques accuse si nettement leur forme que, dès aujourd'hui, on peut reconnaître les caractères essentiels de l'architecture des vingt-trois peuples réunis là. Treize autres ont dû se contenter du Trocadéro et du Champ de Mars.

Mais les constructions situées de l'autre côté de la rue des Nations ont l'avantage inappréciable d'une façade sur la Seine. Si de loin on peut déjà se rendre compte de leur aspect et de leur caractère architectural, quand on se rapproche, ces caractères apparaissent encore plus nettement.

Voici des ouvriers italiens sans rivaux pour obtenir avec du simple plâtre des effets artistiques : ils travaillent à un édifice qui, au moins sur une de ses façades, est la reproduction exacte du palais des doges à Venise.

Tout à côté, le pavillon américain dresse sa coupole de 200 pieds de hauteur, rappelant celle du palais du Parlement à Washington.

La Hongrie tient le record de l'exactitude; son palais, complètement débarrassé des échafaudages, offre dans les différents aspects de ses façades habilement



LE PAVILLON DE LA HONGRIE

(Rive gauche de la Seine, allée des Nations.)

noircies, divers spécimens de l'architecture danubienne, notamment une façade de cathédrale et un cloître.

Le pavillon britannique est la reconstitution d'un vieux manoir anglais, du château parfaitement conservé de Brad-

ford sur Avon près de Bath, construit sous le règne de Jacques I[er] au commencement du XVII[e] siècle. On ne compte pas sur la présence de la reine; mais les appartements, meublés et décorés avec tous les raffinements du confort, sont disposés de façon à servir au prince de Galles pour donner des fêtes.



FAÇADE DU PALAIS DU GÉNIE CIVIL (Champ de Mars.)

La question de l'éventualité du voyage de l'empereur d'Allemagne n'est pas résolue, elle n'a même pas été nettement posée. Mais il est acquis dès maintenant que Guillaume II a donné des ordres pour faire transporter dans le pavillon allemand les plus jolis spécimens de l'art et de l'ameublement français du XVIII[e] siècle réunis à Potsdam par son aïeul le grand Frédéric, l'ami de Voltaire. Les toiles de Watteau, de Lancret, de Chardin et les tapisseries des Gobelins constitueront les plus précieux éléments de ce musée rétrospectif français. Nous ne pouvons être que sensibles à l'attention délicate du souverain qui a trouvé ce moyen ingénieux de rendre hommage à notre rôle dans l'histoire de l'art. Au rez-de-chaussée sera logé un musée social destiné à rappeler la sollicitude de l'empereur pour l'amélioration du sort des travailleurs. Extérieurement le pavillon reproduira une de ces vieilles maisons si communes sur les bords du Rhin avec leurs façades de bois et leurs pignons pointus.

* * *

L'aspect du Champ de Mars diffère de celui qu'il présentait en 1889 par la façade des palais; la mode était alors de montrer dans tous leurs détails les ossatures métalliques que l'on peignait de couleurs vives pour mieux accentuer le rôle du fer dans la légèreté des constructions.

Aujourd'hui, sous l'influence d'un courant inverse, on dissimule de parti pris les piliers, les montants et les fermes, on les noie dans le plâtre et le

staff; on les masque par des saillies et des ornements qui en modifient la silhouette. Le blanc domine, mais sa crudité est atténuée par les reliefs des sculptures, des portiques, des balcons et des terrasses. Cependant, pour éviter la monotonie et écarter l'impression de la construction à peine achevée, on a émaillés de bleu, ils n'affectaient aucune prétention décorative, mais ils étaient d'un aménagement commode.

Les édifices nouveaux sont destinés à abriter, à gauche en partant de la Seine : 1° les mines et la métallurgie ; 2° les fils et les tissus ; 3° les procédés de la mécanique.



LE PALAIS DES CONGRÈS ET DE L'ÉCONOMIE SOCIALE VU DU PONT DE L'ALMA

pris le parti de colorer les portiques.

Comme il y a onze ans, les palais s'étendent entre la tour Eiffel et la Galerie des Machines, transformée en salle des fêtes dans sa partie centrale; l'agriculture et les denrées alimentaires occuperont ses deux côtés.

Plus larges que leurs devanciers, les nouveaux palais s'avancent davantage dans le jardin ; prolongés de 50 mètres, ils viendraient affleurer les pieds de la tour Eiffel.

Nous sommes de ceux qui regrettent les deux palais latéraux, dont l'un fut utilisé jusqu'en 1897 pour l'Exposition des Artistes français; sauf leurs dômes

De l'autre côté : 1° l'enseignement et les procédés des arts ; 2° le génie civil et les moyens de transport ; 3° les industries chimiques.

Ceux du milieu étendent leurs façades symétriques sur une ligne double de chacun des autres palais. Les deux plus éloignés de la Seine se raccordent avec les portiques du Château d'eau. Ici, le style Louis XV était indiqué. N'est-ce pas à cette époque que remonte l'usage des plantes marines, des coraux, des coquillages ? Les architectes firent appel à la nature pour lutter contre la rigidité des lignes du style Louis XIV. Ces ornements forment un encadrement tout



LE PAVILLON DES ÉTATS-UNIS

robustes ouvriers si vivants, si vrais qu'on croit voir changés en pierre, comme dans les contes orientaux, le cocher dans son carrick, le gazier avec sa blouse et sa casquette, le balayeur prêt à se mettre au travail, l'égoutier chaussé de ses immenses bottes, le roulier drapé dans sa limousine, l'aiguilleur penché sur son levier.

Mais c'est à l'intérieur que l'architecte triomphe; quand vous serez las de regarder les objets exposés, vous lèverez les yeux et, si profane que vous soyez, je vous défie de ne pas être séduit par la disposition ingénieuse et tout à fait nouvelle des fermes et des arcs s'épanouissant comme une véritable floraison métallique d'une légèreté inexprimable. Vous vous souvenez des cris d'admiration arrachés par l'immense nef de la Galerie des Machines; eh bien, on peut prédire à l'œuvre de M. Hermann un succès au moins égal.

Une large allée de 30 mètres s'étend dans l'axe du Château d'eau; entre elle et les palais sont disposés des arbres qui ont l'air d'être là depuis plus de trente ans.

Le Palais des Fils, tissus et vêtements fait pendant à celui du Génie civil, avec ses 280 mètres de façade sur 130 de profondeur; il n'occupe pas moins de 3 hectares et demi. Il comporte, lui aussi, trois grandes nefs longitudi-

naturel pour l'énorme Château d'eau, d'où doit se déverser, d'une hauteur de 30 mètres, une véritable rivière. Les ouvriers travaillent aux canalisations pour l'électricité qui doit colorer cette masse d'eau.

Le Palais du Génie civil et des Moyens de transport se distingue dès maintenant par une grande originalité, une grande hardiesse. Les arcades sévissent sur sa façade comme sur les façades voisines. Sous le fronton se déroule, en une longue frise, l'histoire des véhicules, la locomotion à travers les âges, du chariot à roues pleines au moderne teuf-teuf. Sur les pieds-droits des portiques se dressent en ronde bosse, plus grands que nature, tous les travailleurs de la route, du chemin de fer, de la carrosserie. Ils sont déjà en place, ces

nales et parallèles, de 27 mètres de largeur, bordées par une série de galeries secondaires se retournant à angle droit, traversant les nefs et formant une série de halls entourés de bas côtés, de rez-de-chaussée à un étage, tandis que le hall principal s'élève jusqu'à la toiture.

Ce palais coïncide, par sa partie centrale, avec le débouché de l'avenue Rapp; c'est dire qu'il ne peut manquer d'être une des parties de l'Exposition qui verront la plus grande affluence de visiteurs. La nouvelle porte Rapp, comme les deux façades du Palais des Tissus, sera de style Louis XV.

* * *

Les jardins du Trocadéro devaient être réservés aux colonies françaises; mais l'insuffisance de la rue des Nations a créé l'obligation d'y faire place aux pavillons de diverses nations, notamment de la Chine, du Japon, de la Sibérie, de l'Égypte, du Transvaal. L'espace laissé à nos colonies est devenu si restreint que Madagascar a dû chercher un gîte ailleurs; on est en train d'aménager à son intention le bassin et le terre-plein du Trocadéro; on a gagné ainsi — le croiriez-vous? — près d'un demi-hectare.

En arrivant par le pont d'Iéna, on voit à droite et à gauche les deux pavillons de l'Algérie à peu près terminés. Les autres s'élèvent rapidement; mais il ne faut pas s'attendre à trouver ici un classement régulier des constructions : tout est pêle-mêle, sauf que l'on a réservé à nos colonies la partie ouest.

Les pavillons, trop nombreux, donnent l'impression d'un entassement excessif; quand des arbres et de la verdure masqueront les murailles, cette impression sera évidemment moins fâcheuse, mais il est regrettable qu'on ait rapproché autant les deux pavillons de l'Algérie, voisins du pont. Comment la foule, fatalement très nombreuse en cet endroit, pourra-t-elle circuler dans cette allée?

Toutes nos colonies rivalisent de zèle et d'activité, et je ne serais pas surpris que la grande attraction de notre exposition coloniale fût celle de l'Indo-Chine, répartie entre les quatre pavillons de la Cochinchine, du Cambodge, de l'Annam et de l'Indo-Chine; mais, il faut le reconnaître, l'espace est trop restreint.

Sur le Cours-la-Reine, la construction la plus voisine des nouveaux palais des Champs-Élysées est le pavillon de la Ville de Paris, qui occupe un rectangle de 100 mètres sur 28, avec un imposant avant-corps en façade sur la Seine rappelant l'aspect de l'ancien Hôtel de Ville. A l'intérieur, pas de divisions, simplement un hall avec balcons intérieurs.

Là commence la rue de Paris, appelée à faire pendant à la rue des Nations. Les diverses attractions qui doivent créer sur ce point un courant d'animation et de gaîeté ne se signalent encore que par des bandes de calicot flottant au-dessus de fondrières et portant des enseignes.

Brusquement, au coin du pont de l'Alma, nous nous trouvons en face d'une construction du style Louis XVI le plus pur. Ses murs blancs, sobrement décorés de nœuds et de guirlandes, produisent le contraste le plus heureux avec les édifices tourmentés du voisinage. Ce palais sera affecté aux Congrès et à l'économie sociale.

Malgré les bruits pessimistes mis en circulation, l'Exposition ouvrira certainement à la date fixée depuis quatre ans, le 15 avril, jour de Pâques. Ce qui le prouve surabondamment, c'est que les palais des Invalides et du Champ de Mars, qui ne devaient être prêts que le 1er décembre, ont été livrés pour la plupart depuis plusieurs semaines au service de l'exploitation.

Paris sera donc exact au rendez-vous donné au monde entier. Ce qu'il offrira à la curiosité publique sera-t-il supérieur aux attractions, aux splendeurs des précédentes Expositions? On peut répondre oui sans la moindre hésitation.

C. de Néronde.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Victor Hugo ne cesse de nous envoyer du fond de sa tombe des œuvres nouvelles et inédites. S'il y a des morts qu'il faut qu'on tue, il y en a qui ne se laissent pas tuer. Depuis dix ans, chaque année nous a apporté un nouveau volume de Hugo, comme s'il vivait ; cette année, c'est la seconde série de *Choses vues ;* l'an prochain, ce sera *les Lettres à la fiancée*. Il proroge ainsi indéfiniment son entrée dans le passé de l'histoire littéraire ; ces pousses nouvelles et successives qui jaillissent de la tombe la rattachent au présent et font de ce mort un contemporain perpétuel. Il y en a qui se survivent par le nom et la gloire ; c'eût été peu pour lui ; il a voulu se survivre dans son activité, dans sa création effective et inépuisable. Il a porté le posthume aux dernières limites de l'art ; et il y a bien des vivants qui, dans toute leur vie, n'ont pas tant écrit ni produit que ce mort depuis qu'il est mort. Depuis son décès, par le seul poids de son œuvre, il eût pu cinq fois se présenter à la Société des gens de lettres, qui exige de ses candidats deux volumes parus en librairie. Ce muet parle toujours. Il a su ménager et préparer les premiers temps de son avenir, la première phase de son absence ; il a eu la pudeur de la gloire rétrospective, il a voulu prolonger ses attaches avec l'actualité, et voilà comment il prend place périodiquement ici parmi les nouveautés de la librairie contemporaine.

Le livre s'appelle *Choses vues*, comme la première série du même genre.

Nous appelons aujourd'hui des pages de ce genre du « grand reportage ». Et ne souriez pas. Il n'y a pas d'offense. S'il n'est rien d'insignifiant comme ce maigre saute-ruisseau qu'on appelle le « petit reporter », il peut, au contraire, y avoir beaucoup de talent et d'utilité dans le grand reportage. L'histoire se nourrit de lui. L'invention n'est pas nouvelle. Les annalistes ont de tout temps exercé ce genre. Hérodote se promenant, le carnet à la main, parmi les prêtres d'Égypte ? c'est un reporter. Villehardouin, Joinville, Montluc, et plus tard Dangeau, Barbier, Buvat, Collé, Bachaumont et tant d'autres ? ce sont des reporters. Un des documents qui nous font le mieux connaître Buffon, c'est le récit, nous dirions aujourd'hui l'interview, de Héraut de Seychelles, qui l'alla visiter à Montbard, — ce Héraut de Seychelles, dont on visite encore le château à Epône, et dont on voit le marteau-heurtoir à la porte d'un serrurier voisin. Le reportage avait donc ses grandes lettres de noblesse avant que Victor Hugo l'honorât d'un sourire dont il pouvait se passer, mais qui ne lui a pas non plus fait de tort.

Ce second tome de *Choses vues* se lit avec intérêt. Il y a une grande variété de sujets et de tons : c'est de tout un peu ; c'est l'olla-podrida, la berengena, la macédoine savoureuse d'un cuisinier sûr de lui. Ce gros volume, qui contient moins de matériaux qu'il n'en a l'air et qui est « creux », comme on dit en librairie, se divise en quatorze rubriques, dont la liste dit assez le contenu de l'ouvrage : c'est d'abord le sacre de Charles X à Reims, et ces notes complètent les lettres de sa correspondance relatives à cette année 1825 ; c'est un récit de la mort de Louis XVI ; puis cinq fragments, des croquis d'actrices, d'académiciens, de pairs de France, des hôtes des Tuileries ; croquis de prisons ; notes prises en 1848, carnet de 1849 ; croquis de l'Assemblée nationale ; pages sur les débuts de Louis Bonaparte ; souvenirs du siège de Paris, de l'Assemblée de Bordeaux : et voilà le menu de cet ambigu délectable.

Ce volume de mélanges, qu'on eût appelé jadis une *Miscellanée*, fait songer à ces derniers tomes de la collection des œuvres complètes de Le Sage, qui s'appellent *la Valise trouvée* et *le Mélange amusant*, dans lequel l'auteur de *Gil Blas de Santillane* a ramassé et versé toutes ses notes, notules, réminiscences, anecdotes, historiettes, saillies d'esprit, bons mots, réflexions et renseignements biographiques. Ce sont des fonds de tiroirs. Mais, quand ces tiroirs sont ceux de Hugo, ils sont encore des coffrets précieux. Le gai chansonnier Collé avait eu un mot cruel à l'adresse des derniers ouvrages de Le Sage. Il avait dit :

M. Lesage, après s'être moqué de l'archevêque de Grenade qui ne convenait

pas que ses homélies baissaient, a fini par faire comme lui. Je ne l'imiterai pas. J'aime mieux une autre façon de radoter.

Avec Hugo, cette pensée ne peut venir à l'esprit, car ce volume de *Choses vues*, pour être paru le dernier, a en partie été écrit dans la première partie de sa vie. Si sa gloire n'a rien à gagner à cette exhumation, elle n'a rien à y risquer, et la lecture de ces anecdotes est agréable ; c'est comme un Hugoliana.

Puisqu'il n'y a ni plan, ni unité, ni teneur, nous nous contenterons de le feuilleter, en marquant du crayon les pages à lire.

J'ouvre le livre au hasard, et je lis cette note du 16 octobre 1870, un souvenir du siège de Paris :

16 octobre. — Il n'y a plus de beurre. Il n'y a plus de fromage. Il n'y a presque plus de lait ni d'œufs.

Il se confirme qu'on donne mon nom au boulevard Haussmann.

Tout le livre est là. Des souvenirs familiers, des détails sans façon, des notules de carnet, des réflexions jetées, des bribes du passé, et sur tout cela une personnalité exubérante qu'on trouverait orgueilleuse, vaniteuse et exigeante, si l'on ne faisait réflexion que tout, là dedans, n'a pas été écrit pour le public, et que la sollicitude des éditeurs a quelquefois joué à l'auteur de mauvais tours indiscrets.

Les pages sur Reims ne valaient pas d'être mises en vedette. Il y a mieux dans *Notre-Dame de Paris*. Il a regardé Reims sans connaître cette symbolique chrétienne dont je vous disais l'autre jour le rôle capital, d'après le travail de Mâle, et qui fait de la cathédrale une interprétation en granit de la Patrologie. Aussi, il reste banal. Ses développements sont quelconques. Ce n'est pas l'esprit qui les relève, si vous voulez bien admettre que le sel attique n'assaisonne pas cette plaisanterie :

On avait élevé dans la nef un édifice de carton pour plus de ressemblance probablement avec la monarchie d'alors.

Hugo n'avait pas d'esprit. Il avait le génie trop fort, trop brutal, pour réussir dans cette légère et délicate escrime qui est un exercice de salon et de devant de cheminée. Il ne pouvait pas descendre des cimes des Alpes pour minauder à côté d'un piano. Ce n'était pas son genre. Il était l'aigle, le vautour : mal lui prenait de faire la mésange en cage. Il regardait Lucain; il ne pouvait pas être Marivaux. De sa poigne robuste, il frappait les cuirasses et les roches : les dentelles ne lui convenaient pas. Il a eu la puissance. Il n'a pas eu la délicatesse, l'urbanité, le sourire fin de la grâce, en un mot, l'esprit. Quand il s'y essaye, il est gauche et grossier. Ce livre n'est pas pour infirmer cette opinion. Il raconte que, pendant le siège, on dut manger du cheval, et il s'en venge par ce trait d'un goût douteux :

Mon dîner m'inquiète et même me harcèle.
J'ai mangé du cheval et je songe à la selle.

On en relève plusieurs de ce goût-là dans ce livre familier.

Les recherches d'expression l'amènent à des formules bien étonnantes. Dans la cathédrale de Reims, on respire quelque chose d'indéfinissable, qu'il tâche de définir ; ce qu'il fait dans cette phrase digne des honneurs de la citation :

« Il semble qu'on ait les siècles mêlés à son haleine. »

Mais le mot fin fut celui qu'il dit au prince de Joinville, en 1847. Ce prince est sourd, et il porte avec une gaie philosophie son infirmité. Cette année-là, comme il causait avec Hugo, il lui dit en se penchant vers lui :

— J'abaisse le pavillon de l'oreille.

Le poète repartit :

— C'est le seul que Votre Altesse abaissera jamais.

Et il a trouvé le mot digne d'être transcrit par lui. En vérité, l'esprit n'était point sa partie. Il pouvait s'en passer, en ayant d'autres.

Le récit de la mort de Louis XVI, raconté à Hugo par un sieur Leboucher, témoin oculaire, méritait d'être rapporté. On a peu de détails, en général, sur ce fait divers sensationnel, qui fournirait aujourd'hui quinze colonnes de reportage à nos journaux et qui est conté en quelques lignes par les journaux de l'époque. C'est une chose vue que le poète a eu raison de relater, même de seconde main. Voici quelques lignes de cette interview émouvante :

Les bourreaux étaient au nombre de quatre. Deux seulement firent l'exécution ; le troisième resta au pied de l'échelle, et le quatrième était monté sur la charrette qui devait transporter le corps du roi au cimetière de la Madeleine et qui attendait à quelques pas de l'échafaud.

Les bourreaux étaient en culotte courte, vêtus de l'habit à la française tel que la Révolution l'avait modifié, et coiffés de chapeaux à trois cornes que chargeaient d'énormes cocardes tricolores.

Ils exécutèrent le roi le chapeau sur la tête, et ce fut sans ôter son chapeau que Sanson, saisissant aux cheveux la tête coupée de Louis XVI, la présenta au peuple et en laissa pendant quelques instants ruisseler le sang sur l'échafaud.

Dans ce même moment, son valet ou son aide défaisait ce qu'on appelle les sangles : et, tandis que la foule considérait tour à tour le corps du roi entièrement vêtu de blanc, comme nous l'avons dit, et encore attaché, mains liées derrière le dos, sur la planche-bascule, et cette tête dont le profil doux et bon se détachait sur les arbres brumeux et sombres des Tuileries, deux prêtres, commissaires de la Commune, chargés par elle d'assister, comme officiers municipaux, à l'exécution du roi, causaient à haute voix et riaient dans la voiture du maire. Jacques Roux, l'un d'eux, montrait dérisoirement à l'autre les gros mollets et le gros ventre de Capet.

Poursuivons. Au chapitre *Théâtre*, quelques anecdotes curieuses sur Mars, Mlle Georges, sur Frédérick Lemaitre. Voici un joli trait sur Mlle Mars à la fin de sa vie :

Le médecin s'approche de son lit et lui dit : — Chère dame, calmez-vous, c'est moi. Elle ne le reconnait pas et continue de délirer. Il reprend : — Voyons, montrez-moi votre langue, ouvrez la bouche. Mlle Mars le regarde, ouvre la bouche et dit : — Tenez, regardez. Oh! toutes mes dents sont bien à moi!

Célimène vivait encore.

Le sottisier de l'Académie s'enrichit aussi de quelques traits plaisants, et ces anecdotes inédites figureront désormais dans ses annales déjà si riches en bons mots et en répliques aiguisées, comme ce trait que Hugo a eu raison de transcrire. C'était en séance, au temps des représentations de la *Lucrèce* de Ponsard. Et le dialogue suivant s'échangea :

M. Viennet. — Avez-vous vu la *Lucrèce* qu'on joue à l'Odéon?
Moi. — Non.
M. Viennet. — C'est très bien.
Moi. — Vraiment, c'est bien?
M. Viennet. — C'est plus que bien, c'est beau.
Moi. — Vraiment, c'est beau?
M. Viennet. — C'est plus que beau, c'est magnifique.
Moi. — Vraiment, là, magnifique?
M. Viennet. — Oh! magnifique!
Moi. — Voyons, cela vaut-il *Zaïre?*
M. Viennet. — Oh! non! Oh! comme vous y allez! Diable! *Zaïre!* Non, cela ne vaut pas *Zaïre*.
Moi. — C'est que c'est bien mauvais, *Zaïre!*

C'est ce Viennet dont Hugo a consigné cette phrase :

— Je pense en bronze!

Autres divertissements académiques qui valent surtout par les noms des acteurs :

22 avril 1847. — Élection de M. Ampère. C'est un progrès sur la dernière. Progrès lent. Mais les Académies, comme les vieux, vont à petits pas.

Pendant la séance et après l'élection, Lamartine m'a envoyé par un huissier ces deux vers :

> C'est un état peu prospère
> D'aller d'Empis à Ampère.

Je lui ai répondu par le même huissier :

> Toutefois ce serait pis
> D'aller d'Ampère en Empis.

Hugo s'écoute souvent. Il développe l'idée par le menu, par la répétition; il la retourne sous toutes ses faces, la ressasse, la présente à coups de métaphores accumulées et par petites touches; la pensée n'avance pas; elle pirouette sur place et agite complaisamment des facettes, des paillettes. Sénèque, dans les *Lettres à Lucilius*, a de ces charmants verbiages, quand il traite une idée comme ferait un dextre jongleur de sa balle de cuivre, la faisant sautiller et miroiter comme pour son amusement. C'est du procédé, mais l'agilité est prestigieuse. Hugo raconte que les prisonniers dessinent des fleurs qu'ils envoient aux prisonnières de Saint-Lazare. Vous voyez le thème : fleur et prison. Il est développé jusqu'à s'en trouver étiré, distendu, comme une tapisserie qui va se déchirer.

Cloaque, mais abîme. Ici le cœur humain s'entr'ouvre à des profondeurs inouïes. Astarté devient platonique. Le prodige de la transfiguration des monstres par l'amour s'accomplit. L'enfer se dore. Le vautour se fait oiseau bleu. L'horreur aboutit à la pastorale. Vous vous croyez chez Vouglans et chez Parent-Duchâtelet : vous êtes chez Longus. Un pas de plus, vous tombez dans Berquin. Chose étrange de rencontrer Daphnis et Chloé dans la forêt de Bondy!

Le nocturne canal Saint-Martin, où le chourineur pousse le passant d'un coup de coude en lui arrachant sa montre, traverse le Tendre et vient se jeter dans le Lignon. Poulmann réclame un nœud de ruban; on est tenté d'offrir une houlette à Papavoine. On voit des ailes de gaze lumineuse poindre à des talons horribles à travers la paille du sabot... L'antre se fait grotte. Les gémonies sont élyséennes. Le fil chimérique des hyménées célestes flotte sous la plus noire voûte de l'Érèbe humain et lie des cœurs désespérés à des cœurs monstrueux. Manon envoie à Cartouche, à travers l'infini, l'ineffable sourire d'Evirallina à Fingal.

Que voilà bien Hugo avec sa passion d'antithèses et ses développements savamment martelés; dans cette page, ce n'est pas la voix du cœur ni le sentiment qui résonnent; c'est la mémoire, l'intelligence, l'érudition, la rhétorique. Il est souvent ainsi. Ce sera le grief de la postérité contre une partie de son œuvre : je ne dis pas toute, car il a su être grand-père.

L'histoire puisera d'utiles renseigne-

ments dans les pages qui suivent ; ce sont des portraits, des souvenirs, des mots, des conversations, soit aux Tuileries, avec Louis-Philippe, soit à la Chambre des pairs, soit à l'Assemblée nationale. Il y a là, sur les années 1844-1852, un anecdotier précieux. Les tableaux du siège de Paris manquent de relief et de largeur ; ce sont des pages de carnet ; ce n'est pas le tableau du siège, c'est l'autobiographie d'un assiégé, trop préoccupé de donner son nom à un canon et de faire des lectures de ses vers. Il a, comme les autres, mangé du cheval et du rat. Il a même lu cette enseigne d'une boucherie hippophagique : « Saucisson chevaleresque » !

En résumé, ce livre ne manquait pas à sa gloire. Il n'est que curieux. On le lira. On ne le relira pas.

*
* *

Il y avait longtemps que nous n'avions pas lu de vers. Cet été, la poésie fut en grève. La muse a ressaisi son luth, et voici deux agréables volumes parus chez Lemerre. L'un est intitulé *les Heures aimées*, poésies de la baronne de Baye. Ce livre d'heures se partage entre les visions antiques, tendresses et mélancolies, airs anciens et pastels, et aquarelles. Le programme est varié, et il plaît. Le sentiment et la couleur y sont à point ; les panneaux antiques font songer, à distance respectueuse, à Mme Ackerman, à Leconte de Lisle, à de Hérédia ; des visions de Sardanapale, de Salammbô, de Naïs et des gynécées ont des reflets d'étoffes soyeuses et brodées, froissées sur des dallages de marbre blanc de Paros. L'amour et l'affection modulent de tendres souhaits dans les pages suivantes. Alors c'est le panneau Louis XV, la marquise en perruque poudrée, les joues rouges, la mouche au coin des lèvres et une autre assassine au coin des yeux, le corsage ouvert, les mains gantées de dentelle, la robe à paniers, et, comme fond de tableau, le clavecin doré, le petit abbé à rabat blanc et la fenêtre à petits carreaux, à travers laquelle on voit le grand et mélancolique parc de Versailles. Puis ce sont des aquarelles de plein air, qui ont une senteur fraîche d'herbe, d'eau courante, et d'insectes légers folâtrant sur les tiges flexibles des ajoncs.

Choisissons quelques échantillons de ce cabinet poétique. Voici l'antiquité :

Déesse au profil pur, aux sévères pâleurs,
L'amphore sur l'épaule, elle passe, splendide,
Plaquant les plis nacrés de sa blanche chlamyde.
La brise fait vibrer les grands lauriers en fleurs.

Murmurant des aveux où ruissellent des pleurs,
Goutte à goutte s'endort la fontaine limpide :
Comme un rêve d'amour, qui s'envole, timide,
S'estompent du soleil les mourantes couleurs.

Entourant de son bras le Pan de marbre rose,
Elle songe debout... image qui se pose,
Spectre mystérieux dont les yeux sont voilés ;

Sous les lauriers en fleurs voici qu'un luth soupire,
La déesse s'anime : un radieux sourire
Avec l'hymne vainqueur monte aux cieux étoilés !

Passons présentement du côté du cœur ; voici de gracieuses strophes sur les enfants :

Enfants jolis, ô fleurs écloses
Dans les clairs jardins du bon Dieu,
Vous êtes les vivantes roses
Des bosquets du paradis bleu.

Vos mignonnes mains adorées
Ont des gestes si gracieux !
En vos prunelles azurées
Se mirent les bleuets des cieux.

Et vous pleurez, frêles étoiles,
Quand les anges, un peu jaloux,
De vos nids écartant les voiles
Viennent vous faire les yeux doux...

Petits enfants, ô roses blondes
Dont les cœurs purs sont ravissants,
Trésors chéris ! vos bouches rondes
Ont des parfums de lis naissants !

Détachons aussi un panneau Louis XV, de ce style rococo bien ancien, mais toujours gracieux et aimable :

Les blancs taffetas et les mousselines
S'envolent au gré des lents menuets,
Et les violons et les mandolines
Réveillent soudain les bosquets muets.

Gravissant, jolis, les marches de marbre,
Des couples joyeux passent, enhardis,
Un faune éveillé rit sous le vieil arbre,
Un amour détend ses bras engourdis...

Et glissant là-bas sur les sombres mousses
Des fantômes vont, d'un pas lourd et las,
Où vont chants d'amour et paroles douces,
Serments et baisers, roses et lilas.

Voilà les trois notes dominantes que donne la lyre de Mme de Baye dans un recueil agréable par la délicatesse et la distinction.

L'autre volume de vers est signé André Rivoire et s'appelle *Berthe aux grands pieds*, imageries. C'est ce qu'on appelait jadis le poème héroï-comique. Il tient de l'épopée et de la farce. Les deux tons sont mélangés. Après un prélude du luth, un coup de casserole. La grosse caisse soutient la harpe éolienne. La reine Berthe porte un manteau délicatement tissé par les doigts déliés des Muses, et des godillots de caserne. C'est le mélange amusant. Le poème conte l'histoire aventureuse du mariage de Pépin le Bref avec la reine Berthe de Hongrie. C'est un récit lyrico-

drôlatique qui se laisse lire. Imageries, dit le titre. C'en est bien le genre. On dirait une série de vitraux, — de ces vitraux mi graves mi narquois, où un chien gratte les puces de son oreille aux pieds du roi que le pape vient d'excommunier.

Les tableaux ont du pittoresque :

Une plaine. Du soir. Du silence. Une tour.
Au pied, un lac tranquille, et des bois alentour.

C'est fait de peu, et c'est fait tout de même. Nous voyons le roi Pépin le Bref, fils de Charles Marteau, qui rêve en son palais :

Or, dans les temps que Berthe espérait en Hongrie,
Autour de la Saint-Jean quand la rose est fleurie,
Et que la mousse abonde aux flancs verts du coteau,
Le roi Pépin le Bref, fils de Charles Marteau,
Un soir qu'il était seul assis devant sa porte,
Songeait, bien tristement, que sa femme était morte.
Il fit mander à lui ses comtes, ses barons,
Qui vinrent casqués d'or, étoilés d'éperons,
Et leur dit : « Donne-moi ta main, que je la serre!...
Ensuite, j'ai besoin d'un avis très sincère. »

Il songe à se marier. Et voilà les barons partis pour demander la main de Berthe aux grands pieds :

Sur des chevaux noirs, sur des chevaux blancs,
Les hardis barons se sont mis en selle,
De tout son désir Pépin les harcèle,
Barons et coursiers ont l'écume aux flancs.

Epris d'horizons et goulus d'espace,
Ils vont écrasant, dans les champs herbeux,
Troupeaux de moutons et troupeaux de bœufs,
La moisson qui pousse et l'enfant qui passe.

Alors c'est le voyage, le retour, les péripéties, les embûches, les rivalités, le guet-apens, le complot du traître :

Un coin de bois perdu dans la forêt du Mans.
Des arbustes épars alentour d'un vieux chêne,
Si touffu que la nuit semble toujours prochaine.
La chouette l'emplit de ses hululements.

C'est là que, sans scrupule, ayant juré sa perte,
Les poches tintant clair de l'or qu'ils ont reçu,
Valets du noir complot que Margitte a conçu,
Trois sergents - rengagés - traînent la pauvre Berthe.

Dieu même en sa faveur ne s'est point déclaré,
Pour d'autres criminels réservant son tonnerre,
Et voici qu'à présent Berthe la débonnaire
Va périr sans absoute et sans miséréré.

Déjà les trois sergents ont tiré leur épée :
Berthe attend d'un cœur ferme et d'un corps anxieux,
Et, pour ne pas se voir mourir, ferme les yeux.
— Mourir, oh! n'être plus qu'une tête coupée!

Vous saisissez ici le ton et le mélange. Le poète vole haut et retombe bas : c'est une balançoire. Il a une lyre, et elle est tendue de boyaux. Il est aérien ou terrestre, tour à tour. Voulez-vous du beau lyrisme? Pressez le bouton, et on vous en verse une coupe :

Reines au corps mignon, dames du temps jadis
Dont l'âme est envolée en de bleus paradis,
Capricieuse et vague ainsi qu'une fumée,
Mais dont toute légende est un peu parfumée,
Spectres inoubliés, vous qui venez le soir,
Invisibles, pourtant présentes, vous asseoir
Près des rêveurs et des poètes sans maîtresses,
Et répandre sur eux l'or de vos longues tresses,
Et les aimer dans l'ombre, et leur chanter tout bas
Les si vieilles chansons qu'ils n'inventeraient pas,
Il nous plaît d'évoquer, fragile, en un poème,
Berthe aux grands pieds, fleur de Hongrie ou de [Bohême,
Qui sut rester chaste et fidèle avec douceur,
Qui fut presque une sainte, et qui fut votre sœur.

Assez! un peu de farce à présent! Et il a saupoudré le poème avec la farine de Tabarin. Un baron fait cette réflexion :

Berthe aux grands pieds, fit l'autre en frisant ses [moustaches,
Ce nom nous garantit de solides attaches.

Echenillez ainsi cet arbre héraldique, et les chenilles tombent d'elles-mêmes :

Je ne vous dirai rien de la cérémonie.
Dans tout ce qui précède on n'a point vu de traître.
Qu'est-ce que tu dirais d'un impôt sur les sucres?
Ce ne sont pas les pieds de ma fille, dit-elle.
Mais naturellement Berthe n'était plus là.

Cette mixture de beaux vers, de prosaïsmes et de pirouettes met une variété qui ne nuit pas au récit. Le lecteur aime toujours ceux qui l'amusent. On pourrait appliquer le procédé Rivoire à toutes nos grandes gestes, qui sont si indigestes. Ce serait le moyen de les mettre à la portée et à la connaissance du public français, qui les ignore. Car on sait que nos gestes françaises sont surtout lues par les Allemands.

* * *

Je voulais vous parler aujourd'hui du nouveau livre de M. Emile Zola, *Fécondité*, qui est, disons-le tout de suite, une fort belle œuvre, d'une portée élevée et morale. Des raisons d'ordre typographique font reculer ce compte rendu au prochain numéro; nous lui consacrerons notre article entier.

LÉO CLARETIE.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

La date fatale du 13 novembre 1899 est passée et nous sommes encore là ! Cependant, à en croire un astronome allemand, ou plutôt un astrologue, M. Falb, nous devions nous trouver ce jour-là en collision avec certaine comète, qui n'a pas paru depuis 1866 et qui fait sa révolution en trente-trois ans. La rencontre devait nous être fatale, nous étions cuits et réduits en miettes ; beaucoup de personnes, tant en France qu'à l'étranger, ont été pé-

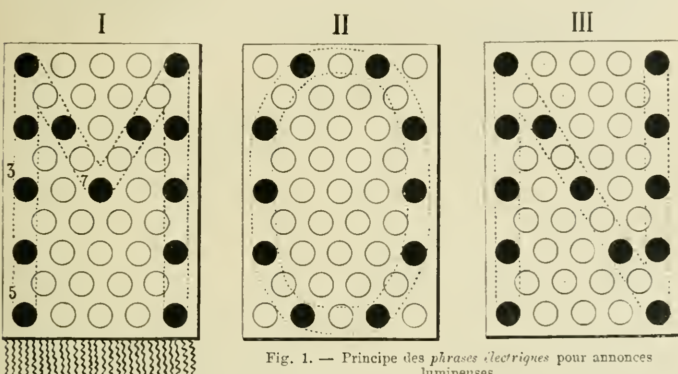


Fig. 1. — Principe des *phrases électriques* pour annonces lumineuses.

I, II, III, etc..., cadres sur lesquels sont réunies de nombreuses lampes à incandescence 1..., 2, ... 3, ... 5, ... 7.... reliées par autant de fils au commutateur-interrupteur.

niblement affectées par cette sinistre prophétie, et il parait que dans certaines contrées russes ce fut une véritable panique. Ce n'est pas la première fois que l'on nous fait entrevoir une aussi douce perspective ; cela reviendra encore ; car il semble assez naturel d'admettre que, de temps en temps, il y ait carambolage entre quelques-unes des sphères qui voyagent à grande vitesse dans l'univers. Mais la mécanique céleste nous démontre que l'équilibre est bien établi et, pour le rompre, il faudrait une cause qu'aucune raison ne fait admettre et qui, depuis aussi loin que nous puissions remonter dans l'histoire de l'univers, ne s'est jamais produite. Quant à la rencontre des queues de comète, il est vrai qu'elle a lieu quelquefois ; mais la matière cosmique qui constitue cet appendice interplanétaire est si ténue que M. Faye l'a comparée à une « brume légère ». Loin de nous détruire, elles nous donnent la réjouissance d'un joli feu d'artifice d'étoiles filantes ; il faut donc se réjouir de ce genre de prédiction, plutôt que de s'en effrayer.

***

Si les queues de comète et les étoiles filantes nous font défaut par suite des brouillards qui couvrent le ciel parisien, le promeneur qui fréquente nos boulevards n'a qu'à lever les yeux pour jouir d'un vrai feu d'artifice de lampes électriques qui lui écrivent sur les toits et les balcons les noms des produits les plus divers.

C'est une véritable débauche de lumière de toutes les couleurs. La vogue de ce genre de publicité, qui naturellement nous vient d'Amérique, s'est produite tout à coup depuis un an ; c'est là une excellente affaire pour les secteurs électriques qui produisent le courant. Le procédé employé pour obtenir une annonce immuable est bien simple et chacun l'a deviné : des lampes sont fixées très près l'une de l'autre sur des lettres en bois découpé ; quand on veut obtenir des couleurs variées on met un bouquet de trois lampes (vert, rouge, blanc) au lieu d'une seule, et les fils sont reliés à un commutateur automatique qui change la connexion des fils à des intervalles déterminés. Mais il y a, depuis peu de temps, un balcon qui intrigue bien des gens : on écrit presque instantanément tout ce que l'on veut. C'est en sorte une espèce de télégraphe lumineux ; ceci encore nous vient d'outre-mer ; c'est par ce moyen que, pendant la

guerre avec Cuba, les nouvelles étaient annoncées à la foule. Le système, qui est très compliqué comme application, parce qu'il y a un très grand nombre de connexions à faire entre les fils qui réunissent les lampes aux commutateurs, est très simple en principe. On dispose des groupes de lampes suivant certaines lignes géométriques prises dans un carré, de façon à pouvoir toujours, en prenant un certain nombre de ces lampes, faire une lettre de l'alphabet. C'est un petit casse-tête chinois à la portée de tout le monde, et nous le recommandons à ceux qui manqueraient de distraction pour leurs soirées d'hiver. Nous avons représenté ici (fig. 1) trois groupes; ils ne sont pas parfaits, on peut trouver beaucoup mieux, mais ils suffiront à notre démonstration. On place donc ainsi, l'un à côté de l'autre, autant de groupes qu'on veut avoir de lettres disponibles; sur le balcon en question il y en a une trentaine. Il s'agit alors d'allumer certaines lampes pour constituer une lettre; pour pouvoir le faire rapidement, on a relié le fil qui fournit le courant de chaque lampe à la touche d'un clavier (fig. 2); cette touche, qui sert à couper ou à établir le courant, porte le numéro de la lampe à laquelle elle correspond. Si on sait, par exemple, que pour faire un M il faut allumer entre autres les lampes 3, 5, 7, etc., il suffira d'appuyer en même temps sur les touches 3, 5, 7, etc., correspondantes du clavier, et ainsi de suite pour chaque groupe, de façon à former les mots et les phrases.

Maintenant s'il s'agit, comme c'est généralement le cas, de répéter périodiquement les mêmes mots et les mêmes phrases, on usera du moyen employé dans les boîtes à musique : un cylindre C, monté sur un axe et mis en mouvement soit à la main, soit avec un moteur, est muni de chevilles F, qui viennent passer sur les touches et abaissent en même temps celles qui correspondent à la formation de la lettre voulue. Sur des lignes parallèles suivant les génératrices du cylindre, on peut monter une série de phrases toutes faites, et, si l'on admet que des trous soient percés d'avance dans le cylindre, il suffira de déplacer les chevilles d'une même génératrice pour obtenir d'autres mots.

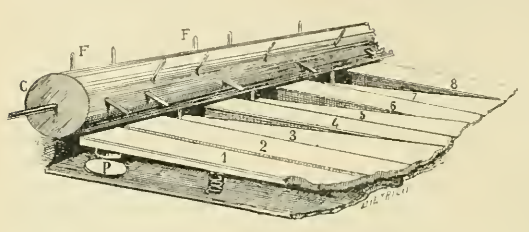


Fig. 2. — Commutateur-interrupteur.

Chaque lampe est reliée à une des touches 1. 2. 3... du clavier. Quand on appuie sur la touche, le circuit se forme en P et la lampe correspondante s'allume. Un cylindre C porte des chevilles qui viennent appuyer en même temps sur certaines touches choisies de manière à former la combinaison nécessaire à l'allumage simultané de toutes les lampes qui constituent une lettre donnée.

Comme on le voit, le principe est simple et la complication réside dans le montage des appareils où il faut bien repérer les fils; mais, une fois cela fait, on comprend qu'on puisse rapidement écrire tout ce que l'on veut.

* * *

Les chemins de fer de montagne sont déjà fort répandus en Suisse; mais c'est peut-être chez nous qu'on verra le plus beau modèle du genre : il est question, en effet, d'escalader le mont Blanc (4 810 mètres) ! C'est la plus haute cime de l'Europe. L'idée première de cette entreprise est due à M. Saturnin Fabre, qui a formé pour l'étudier un Comité, composé de savants appartenant à l'Université de Lyon, auquel il a adjoint M. Joseph Vallot, sans lequel on ne saurait rien entreprendre dans cette région qu'il connaît comme personne et où il a bâti le premier observatoire météorologique des hautes régions. Après de nombreuses explorations et une étude approfondie des différents chemins qu'il serait possible de suivre, le Comité s'arrête pour le moment au tracé représenté sur la carte ci-contre (fig. 3) que nous empruntons, ainsi que les renseignements soumis par l'avant-projet, à *la Revue générale des sciences*. Le point de départ serait dans la vallée de l'Arve, près des Houches, et la ligne, suivant la crête de Taconnaz, passerait ensuite par l'Aiguille et le Dôme du Goûter, les Rochers des Bosses, pour aboutir aux Petits Rochers Rouges, station terminus qui n'est qu'à 230 mètres au-dessous du point culminant. Ce tracé est celui qui a semblé présenter les plus grands avantages; il serait le plus court, 9 kilomètres seulement, et sur un grand nombre de points on peut ménager des échappées sur l'ensemble des glaciers;

c'est là un point principal à rechercher, puisque, en somme, le but de l'excursion et la raison d'être du chemin de fer est le pittoresque. En outre, ce tracé offre des terrains propres au creusement de galeries solides et des assises rocheuses qui donneront toute sécurité pour la stabilité de la voie ferrée. Une grande partie du trajet serait souterraine, mais des galeries perpendiculaires à la voie donneront accès à l'extérieur, aux endroits où l'on aura édifié des hôtels, qui deviendront le point de départ des diverses excursions. Il est très probable que la traction serait électrique, les dynamos étant actionnées par une usine hydraulique, comme c'est le cas pour le chemin de fer de la Jungfrau, dont l'achèvement se poursuit en ce moment.



Fig. 3. — Carte des environs du mont Blanc montrant l'avant-projet d'un chemin de fer qui permettrait d'arriver à 230 mètres du sommet.

* * *

Si les chemins de fer de montagne prennent de l'extension, nous espérons qu'ils ne suivront pas l'exemple de leurs aînés, les chemins de fer de plaine, qui ont une bien mauvaise conduite et nous donnent si souvent le spectacle de leurs collisions. Bien des procédés ont été préconisés pour essayer de rendre les catastrophes de ce genre impossibles, et, il faut bien le dire, aucun des systèmes proposés ne peut être considéré comme absolument efficace. Lorsqu'un train en tamponne un autre, c'est le plus souvent parce que celui qui se trouve arrêté devant l'autre n'a pas fait les signaux d'usage pour indiquer qu'il ferme la voie. Réglementairement le conducteur du train en détresse doit courir sur la voie et placer un drapeau, une lanterne ou des pétards sur les rails ; mais il est arrivé que par suite, soit du brouillard, soit du vent ou de toute autre cause, ces signaux n'ont été ni vus, ni entendus. La Société des ingénieurs de chemins de fer allemands avait mis la question au concours, et voici l'un des dispositifs proposés. Il s'agit, bien entendu, d'un train muni d'un bout à l'autre du frein pneumatique, il n'y en a plus guère d'autre maintenant. On sait que, pour faire fonctionner ce frein, il suffit de mettre en un point quelconque sa conduite d'air en

communication avec l'air extérieur, et qu'à cet effet des robinets sont disposés non seulement sur la locomotive, mais aussi sur chaque voiture, de façon à être ouverts par le voyageur lui-même quand il tire la sonnette d'alarme.

Pour obtenir un arrêt automatique, il suffit donc que l'un de ces robinets s'ouvre de lui-même au moment voulu; pour arriver à ce résultat, on a relié (fig. 4) celui qui est sur la locomotive à un levier dont l'extrémité est placée à quelques centimètres du rail. Dès qu'une voie est obstruée par un train en détresse ou pour une cause quelconque, l'agent qui a connaissance de ce fait se porte à quelques centaines de mètres de l'obstacle et attache au rail une boucle C en fil d'acier qui est disposée de façon à être rapidement et solidement fixée. Lorsque le levier B d'une locomotive rencontre cette boucle, il s'y engage et fait un mouvement de bascule qui a pour effet de tirer sur la corde D qui le relie en même temps au robinet R du frein et au sifflet S de la chaudière; toutes les roues se trouvent bloquées et le train stoppe sans que le mécanicien ait eu à intervenir.

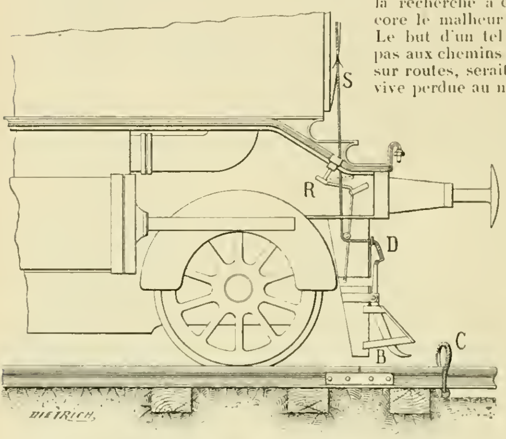


Fig. 4. — Arrêt automatique des trains.

B, levier fixé sur la locomotive de façon à être au-dessus du rail; D, corde qui relie ce levier au robinet R du frein pneumatique et au sifflet S de la chaudière; C, boucle en acier disposée de façon à être rapidement fixée au rail par le conducteur d'un train en détresse. Si un train arrive derrière, le levier B de sa locomotive bascule et les freins fonctionnent automatiquement.

Le système est assez simple et assez peu coûteux pour que prochainement toutes les Compagnies l'adoptent; il est vrai que, si l'agent n'a pas placé la boucle C sur le rail, l'accident aura lieu quand même; mais c'est en somme une mesure de précaution de plus à prescrire, et, en matière de chemin de fer, on n'en prendra jamais trop.

* * *

Puisque nous avons l'occasion de parler des freins il ne sera peut-être pas inutile de dire un mot du frein récupérateur, dont la recherche a causé déjà et causera encore le malheur de bien des inventeurs. Le but d'un tel frein, qui s'applique non pas aux chemins de fer mais aux véhicules sur routes, serait d'emmagasiner la force vive perdue au moment de l'arrêt et de la restituer ensuite au moment voulu pour aider au démarrage.

On sait, en effet, que ce qui use les chevaux, ce n'est pas tant l'effort constant qu'ils produisent en traînant la voiture que le coup de collier qu'ils doivent donner au départ, et dans les lourdes voitures, comme les omnibus de Paris, avec lesquelles les arrêts sont très fréquents, il y aurait un grand intérêt à pouvoir aider les chevaux au démarrage.

Pour cela, on a pensé naturellement à faire enrouler autour du moyeu des cordes qui bandaient un ressort ou actionnaient un piston comprimant de l'air dans un réservoir, ressort ou air qu'on aurait ensuite utilisé pour mettre en marche, ou tout au moins pour aider les chevaux dans leur effort. Mais l'arrêt toujours brusque donne tout d'un coup une somme de travail trop considérable pour être emmagasinée entièrement et aussi rapidement qu'il le faudrait. D'autre part, une grande partie de la puissance est absorbée par les transformations de mouvement inhérentes au système d'accumulation quel qu'il soit. On se trouve en somme dans les conditions tout à fait contraires à celles employées dans les accumulateurs de force si en usage aujourd'hui et auxquels la puissance est donnée petit à petit par un travail continu qu'ils rendent tout à coup par un effort brusque. Mécaniquement, le rendement d'un frein récupérateur ne peut être que

très mauvais et c'est perdre son temps et son argent que chercher à le construire.

* * *

Dans nos départements du nord de la France, la betterave fait l'objet d'une culture importante pour l'alimentation des sucreries, et il est intéressant de suivre les efforts des agriculteurs pour arriver à l'amélioration de ce produit. En général, on pratique la sélection des graines en prenant les pieds dans lesquels l'analyse a indiqué la plus grande richesse en sucre et en les cultivant au point de vue du développement de la tige qui porte la graine;

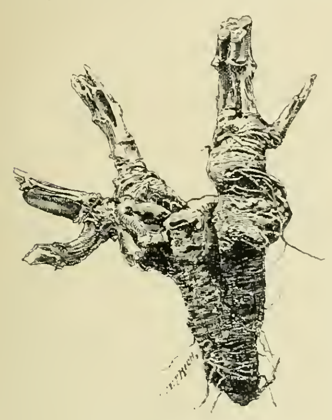


Fig. 5. — Greffe double de betterave obtenue par M. Gorain.

le rendement est relativement faible et donne en moyenne 300 grammes par pied quand la culture a bien réussi.

Depuis plusieurs années on a cherché à augmenter ce rendement en employant la méthode de la greffe, et M. Gorain, qui possède une culture importante dans le département du Pas-de-Calais, s'est particulièrement attaché à cette question; nous reproduisons (fig. 5) d'après le *Journal de l'agriculture* la photographie du résultat d'une greffe double obtenue par lui et ayant donné 400 grammes de graines. On peut par le procédé du bouturage et du greffage obtenir plusieurs kilogrammes de graines provenant d'une seule plante mise en serre à la fin de l'hiver; cette quantité permet de faire plus facilement les sélections après semis et d'arriver à obtenir une race de plants en rapport avec la nature des terrains dont on dispose.

* * *

La fièvre typhoïde a eu pendant le cours de cette année à Paris une certaine recrudescence, qu'on a attribuée à l'eau de la Vanne. Chaque fois qu'une épidémie de ce genre se déclare, on est en droit d'en rechercher la cause dans les eaux d'alimentation, et il suffit pour s'en rendre compte de voir ce qui se passe dans l'armée. Autrefois on s'inquiétait assez peu de l'eau mise à la disposition des hommes dans les casernes, et la fièvre typhoïde emportait 1 200 hommes par an. Aujourd'hui qu'on est devenu plus prudent, on en perd à peine 400. Dans la population civile, on a pu établir des résultats analogues et, à propos de la récente épidémie de cette année, M. le Dr Thoinot s'est livré à un travail fort intéressant sur le rôle des eaux consommées par la population parisienne. Les statistiques établissent clairement que la fièvre typhoïde a diminué d'année en année, à mesure que l'eau de source a été substituée à l'eau de Seine, et, maintenant que depuis 1893 nous n'avons plus que de l'eau de source, elle se localise à peu près dans les quartiers où arrive l'eau de la Vanne. Ainsi, contre 10 cas par 100 000 habitants constatés dans les quartiers desservis par la Dhuis ou l'Avre, on trouve 33 cas dans ceux desservis soit par la Vanne seule, soit par la Vanne mélangée à l'une des deux autres. Ce qui tend à prouver que cette dernière source seule est coupable, c'est que dans la ville de Sens, qui s'alimente en partie sur la même eau, on trouve à la même époque une épidémie semblable, localisée dans les quartiers desservis par elle. C'est malheureusement l'eau de Vanne qui domine à Paris, elle alimente environ quatorze arrondissements sur vingt. Les 14e, 16e, 17e, 18e ont l'Avre, les 19e, 20e ont la Dhuis; tout le reste a la Vanne. Il ne faut donc pas songer à la supprimer; on ne peut que chercher d'où peut venir la contamination, ou établir des moyens de stérilisation avant son entrée dans les réservoirs de distribution. Plusieurs de ces moyens sont à l'étude et nous en avons déjà entretenu les lecteurs, mais aucun n'est encore admis définitivement. En attendant, il est bon de faire soi-même la stérilisation, au moins autant que possible, en faisant bouillir son eau; on ne détruira pas ainsi tous les microbes, puisque certains résistent jusqu'à une température de 120 degrés, mais on supprimera toujours le bacille d'Eberth, celui de la fièvre typhoïde, qui ne supporte pas 100 degrés et meurt même bien avant que l'eau arrive à ébullition.

G. Mareschal.

CHRONIQUE THÉATRALE

En dépit des fêtes de la Toussaint et des Morts, qui ont laissé dans le mois une grande semaine creuse, nous avons un programme terriblement chargé. Force me sera donc, la place m'étant mesurée, de me borner presque exclusivement à l'analyse des principales pièces qui méritent de fixer l'attention. Deux reprises : une à la Comédie-Française avec *Froufrou*, et une autre au Vaudeville avec *Belle Maman*, et une première intéressante : *L'Amour pleure et rit* à l'Athénée.

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

***

Comédie-Française. — Reprise de *Froufrou*. pièce en cinq actes, en prose, de Henri Meilhac et M. Ludovic Halévy.

La Comédie-Française a repris *Froufrou*. Pourquoi?...

Ce n'est pas au moment ou la chère grande Maison que nous devons tous aimer et défendre est si grossièrement et si injustement attaquée, que je me mettrai du côté de ceux qui clament contre elle, mais ce n'est pas lui être hostile que de chercher la cause d'une reprise qui, question d'argent mise à part, ne s'explique pas suffisamment d'elle-même.

La pièce est extrêmement démodée, elle est vieillotte et fanée... Cinq actes pour un aussi mince sujet c'est beaucoup, et l'esprit indéniable qui circule dans ce dialogue a un parfum d'époque qui ne la rajeunit guère. C'est un genre « crinoline » qui n'est plus de notre temps.

Le papa Brigard est un aïeul du Vieux Marcheur, mais si Labosse est « fin de siècle », Brigard est « fin d'Empire », ce n'est pas précisément la même chose, il s'en faut de beaucoup. Valréas, Louise, l'ingénue de mélodrame, le baron de Cambri et son petit glaçon de femme, sont eux aussi un peu rococo. Il n'y a guère que Sartory qui ait sauvé la face, encore bien manque-t-il un peu de profondeur, mais du moins fait-il figure. Reste Gilberte, c'est-à-dire Froufrou. Celle-là est humaine et vraiment vivante! Mais le diable est de rendre avec une maîtrise égale les deux aspects si opposés du rôle. Il n'est pas aujourd'hui d'artiste qui puisse le donner complet. En fut-il jamais?... Oui, je sais bien, Desclées!... Eh! mon Dieu, nous ne l'avons pas vue Desclées. Après tout, nous ne la pouvons juger que par les dires des survivants de cette époque déjà si lointaine. Que voulez-vous? Je ne crois guère à tous ces merveilleux talents du temps jadis. A voir les pièces bizarres pour lesquelles nos pères s'enthousiasmaient autrefois, je me méfie de leurs emballements pour les interprètes! Nous sommes devenus singulièrement difficiles à contenter, et j'imagine que s'ils remontaient sur la scène et s'ils jouaient à leur manière les rôles où ils eurent tant de succès, un grand nombre de ces prodiges feraient triste figure. Il faut aujourd'hui une vérité dans le jeu, une modération dans les gestes, un naturel dans les attitudes qui ne concordent guère avec l'emphase romantique fort en honneur en ces temps héroïques. Mais tout ceci n'est qu'affaire d'appréciation. Passe pour Desclées! Hélas! Desclées n'est plus, et aujourd'hui on lui a fait une telle réputation, que nulle ne saurait prétendre à recueillir une succession aussi lourde. Surtout s'il s'agit de briller dans *Froufrou!*... J'aime infiniment ce type de femme très heureusement observé. C'est un caractère, et quoiqu'on puisse reprocher aux auteurs d'avoir mené les événements un peu à leur guise, il n'en reste pas moins que *Froufrou*, en comparaison de la littérature de ce temps, est une œuvre de courage et de sincérité. Les procédés d'émotion des deux derniers actes sont, il est vrai, mélodramatiques et la mort de Gilberte ressortit plutôt du répertoire de l'Ambigu que de celui de la Comédie-Française, mais il ne faut pas oublier que *Froufrou* a été écrite pour le Gymnase, au temps où sur cette scène bourgeoise les colonels régnaient sans partage. Ce n'est pas la faute de la pièce si, transplantée, elle perd de son éclat au voisinage des chefs-d'œuvre de l'art dramatique.

Alors, pourquoi l'avoir reprise?... Ah! voilà! C'est toujours la même raison : Froufrou est *un rôle !* On y doit faire beaucoup *d'effet* et, dame! le soin de l'effet passe avant tout autre dans l'esprit des comédiens. Chacun prêche pour son saint en ce monde et nous en ferions peut-être autant à l'occasion. Nous ne voulons considérer la pièce que dans son ensemble, mais le comédien voit d'abord le rôle à jouer. Après tout c'est bien humain, mais c'est précisément pour cela que c'est une erreur. On s'expose à des déconvenues comme celles dont la toute charmante Mlle Lara est la victime. Cette jeune fille est certainement en passe de devenir une vraie artiste, elle a des qualités dramatiques de premier ordre et une science accomplie de la scène, mais ces qualités

et cette science ne peuvent suppléer à ce qui lui manque pour interpréter *Froufrou*.

J'estime que toutes les comédiennes qui s'y sont essayées ont commis la même erreur. Elles le jouent en grand premier rôle. Pourquoi? Parce que les deux derniers actes exigent du dramatique et du pathétique? La belle raison. Mais ces deux derniers actes ne sont pas la vraie Froufrou, ils ne sont pas toute la pièce : il y en a trois autres, et ce sont ceux-là qui donnent le vrai aspect de cet oiseau sautillant, gazouillant, frivole et charmant, de Froufrou enfin, entendez-vous, de ce petit tas de chiffons, de soies, de dentelles, de ce petit être inconsistant et frêle, de ce gentil lutin que la Vie vient blesser et qui meurt de sa blessure. Son dramatique, son pathétique, c'est celui d'une mésange dont les ailes sont brisées; il doit conserver de la grâce, de la faiblesse même, une inexpérience absolue de la douleur, et nous ne pouvons nous émouvoir que si notre pitié va droit à ce pauvre être sans défense, si peu fait pour les larmes, et que le premier chagrin abat et tue! Ce n'est pas un paradoxe de dire que si, à défaut d'une interprétation complète, l'une des deux faces du rôle doit être sacrifiée, mieux vaut sacrifier le côté poignant... Or, Mlle Lara est un premier rôle... Le personnage, en dépit d'elle, s'en trouve alourdi et par conséquent défiguré.

Cela n'empêche pas la pièce de faire de belles recettes. Mais, je le répète, la question argent ne nous regarde pas. Ici nous parlons Art, ce n'est pas la même chose.

*
* *

Vaudeville. — Reprise de *Belle-Maman*, comédie en trois actes, de MM. Victorien Sardou et Raimond Deslandes.

L'amusante comédie que le Gymnase avait jouée en 1889, avec un succès retentissant, a retrouvé au Vaudeville le même succès qu'il y a dix ans. C'est une tentative périlleuse que de reprendre après un si long silence une pièce comique Les larmes sont éternelles, mais le rire vieillit vite. *Belle-Maman* n'a pas une ride, et Marie Magnier, qui a repris le rôle qu'elle a créé, est plus jeune que jamais.

On n'a pas oublié le sujet. Je n'ai qu'à le rappeler en quelques lignes.

Mme Noirel a vécu pendant dix-huit ans auprès du mari le plus honorable, mais le moins parisien des hommes... Fille de riches négociants du Marais, elle a glissé au mariage de son monde par une pente toute naturelle, et ses jours se sont écoulés placidement, sans que jamais la jeune femme, instruite, jolie, fine, ait eu d'autres plaisirs que les joies austères du foyer conjugal. Mère prévoyante d'une fille charmante, elle a choisi pour elle un mari dont la situation sociale lui offre toutes les garanties de bonheur et de paix : c'est son notaire, Me Thévenot.

Mais il arrive que Me Thévenot n'a rien du tabellion classique : c'est un notaire nouveau jeu, membre de deux clubs, assidu de salles d'armes, abonné du mardi à la Comédie-Française et du vendredi à l'Opéra; au demeurant, l'officier ministériel le plus sérieux et le mieux considéré dans le grand monde parisien dont il garde en son étude les dossiers les plus secrets.

Jeune encore, très désirable et riche, Mme Noirel ne manquerait pas de soupirants qui, comme le brave et fidèle Boudinois, un ex-amoureux toujours épris, ne demanderaient pas mieux que d'épouser, mais une des clauses du testament de feu Noirel porte que, sous peine de voir la fortune qu'il lui a léguée, passer aux mains de sa fille, sa veuve restera veuve éternellement... Mme Noirel est donc aussi affranchie que possible et à l'abri de tout entraînement passionnel qui la pourrait conduire au mariage... Admirable occasion pour une jeune femme de se lancer, tête baissée, dans les plaisirs tentateurs de cette vie parisienne qu'elle a tant le désir de connaître enfin. Mme Noirel n'y résiste pas et, pendant le voyage de noces de sa fille, elle peut enfin goûter à ces joies défendues qui la grisent et l'affolent... Flirts compromettants, dépenses excessives, voilà le résultat de cette liberté tardive dont elle n'a jamais appris l'usage. Il en résulte une série d'aventures tragi-comiques, qui bouleversent son existence de fond en comble, et risquent même de briser le bonheur de sa fille et celui de son gendre, lequel est obligé de faire des prodiges d'habileté et d'énergie pour réparer les bévues commises par la plus exquise, mais aussi par la plus compromettante des belles-mères. Revenue de ses erreurs et comprenant enfin que la liberté sans contrôle et sans frein est une arme trop dangereuse entre les mains d'une femme encore jeune et sans expérience, Mme Noirel renonce à sa « vie de garçon », et se résout, sans grande résistance, d'ailleurs, à couronner les feux du constant Boudinois, tout heureux de l'accepter, même sans les écus de feu Noirel, puisqu'ils viennent de droit grossir la dot de sa fille. Mais Thévenot et sa fille ne l'entendent pas ainsi, et cette fortune qui leur échoit d'une manière si inattendue, c'est eux qui, spontanément, la déposent dans la corbeille de mariage de la belle et charmante épousée.

Il est vrai qu'il y a peut-être des épisodes qui auraient pu être accommodés au goût du jour; mais telle quelle la pièce dans son ensemble reste et vit, parce qu'elle n'est pas seulement plaisante, parce qu'elle traite d'une question foncièrement humaine et que, en même temps qu'elle amuse, elle donne à penser, en dépit de son allure volontairement frivole et, disons le mot, vaudevillesque. Pendant les trois actes, l'action se déroule dans un mouvement endiablé, sans que le côté philosophique en pâtisse le moins du monde. Thévenot, Boudinois, Suzanne, Mme Noirel, Barsac sont des êtres vivants, malgré leurs outrances; à côté d'eux se meuvent des personnages secondaires, comme Mme Filoche, Renaud, Bérard et Devenay, qui ne sont pas le moins du monde les pantins qu'on pourrait supposer. Eux aussi sont pris sur le vif et relèvent de la comédie de mœurs, ce qui ne les empêche pas d'être amusants comme un dessin de Daumier.

*
* *

Athénée. — *L'Amour pleure... et rit,* comédie en 3 actes de M. Auguste Germain.

La comédie par laquelle le théâtre de l'Athénée vient de faire sa réouverture, est une étude des mœurs contemporaines où la psychologie n'entre que pour une part relativement minime, mais dont la philosophie n'est point absente. Dessinés d'après nature et observés par un esprit judicieux, les caractères s'y développent dans une intrigue attachante, et si les événements y tiennent une place prépondérante, ils ne subordonnent pas cependant à leur marche les personnages qui se mêlent à l'action, dont voici le résumé succinct.

De vieille famille, possesseur d'un nom aussi illustre qu'honorable, le baron Jean de Marcays a compris que, dans un siècle de travail, un titre nobiliaire n'a de prix que par la valeur personnelle de celui qui le porte. Aussi, affranchi de tous les sots préjugés de caste, il s'est lancé dans le travail. Explorateur, ingénieur et financier, le succès a souri à ses efforts et le nom de Jean de Marcays est aussi considérable à la Bourse que dans l'Industrie. Pour parfaire son œuvre et mettre sa conduite d'accord avec ses principes, il ne recule pas devant une mésalliance et a demandé la main d'une charmante jeune fille, Mlle Madeleine Dubois, sœur d'un de ses amis de collège et fille d'un couturier de la rue de la Paix retiré des affaires après fortune faite...

Jean est agréé en principe, mais le papa Dubois est un homme pratique qui ne se laisse pas éblouir par un titre. Il vient de discuter avec son futur gendre les conditions du contrat. Or, si Jean est en passe de faire une grosse fortune, si ses entreprises prospèrent, si la moyenne de ses bénéfices est de cent ou deux cent mille francs par an, il n'a pas, en revanche, ce qu'on appelle de bien au soleil. Pas d'immeubles, pas de terres, rien que l'aléa des affaires dont la prospérité est soumise aux chances diverses du commerce, et un passif de deux cent cinquante mille francs environ. Dubois s'étonne. Mais alors M. le comte de Marcays n'est donc qu'un coureur de dot, une sorte de marquis de Presles en quête d'un bonhomme Poirier. Serviteur! Jean bondit sous l'outrage immérité, et, brisant son bonheur, car il aime très sincèrement Madeleine, il jette à la porte ce butor et cherche sans plus attendre une consolation près d'une jeune fille de noblesse provinciale, Mlle de Trégarden, avec laquelle il avait ébauché un flirt dans une des nombreuses villes d'eaux que fréquentait cette jeune demi-vierge en quête d'un mari riche et lancé dans le monde qui la pût sortir de sa gentilhommière en ruine et lui fit partager l'existence dorée de la société parisienne. Un baiser est pris sur les lèvres de la flirteuse. Le père, témoin de la scène, s'effare, Jean s'exécute en galant homme et demande la main de la jeune fille. On ajourne la réponse au lendemain. Dans l'intervalle, la vérité se découvre. La scène du baiser n'est pas inédite. Elle a déjà été jouée quelques mois auparavant avec un hobereau très épris qu'on lanterne depuis cette époque en ajournant de semaine en semaine un consentement au mariage qu'il a lui aussi proposé sur l'heure. C'est un en-cas, un pis-aller. Jean comprend la petite machination dont il a failli être la victime, et comme Dubois père regrette sa boutade et s'en excuse, comme Dubois fils insiste auprès de Jean, comme la gentille Madeleine souffre de cet abandon et que, en somme, Jean l'aime éperdument, le comte de Marcays ouvre ses bras à sa charmante fiancée, qui s'y jette en pleurant de joie. L'amour pleure et rit à la fois.

La pièce est charmante, remplie d'incidents tour à tour gracieux, amusants et pathétiques, et excellemment jouée par une troupe homogène, à la tête de laquelle se trouvent MM. Noblet et Deval, deux vieux routiers coutumiers des victoires, et de charmantes artistes comme Mlles Lucy Gérard, Blanche Toutain et Louise Bignon.

Maurice Lefevre.

LA MUSIQUE

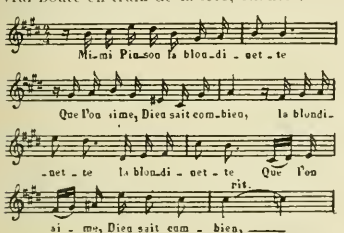
THÉATRE DE LA RENAISSANCE (THÉATRE LYRIQUE). — *La Bohème*, comédie lyrique en quatre actes, tirée du roman d'Henri Mürger, *Scènes de la Vie de Bohème*, paroles et musique de M. R. Léoncavallo, traduction française de M. Eugène Crosti.

Au premier acte, nous sommes au café Momus. C'est en 1837, la nuit du réveillon. Schaunard (M. Soulacroix), qui vient de se présenter ainsi à Musette (Mlle Thévenet),

(avec une modestie embarrassée)

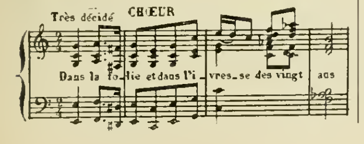
La modestie était la sœur du gé - nie, Sur ma joue
dis, belle au charmant re-gard (décidé) à une seule pa -
- ro - le : je suis Schau - nard!

banquette avec ses amis Marcel (M. Leprestre), Rodolphe (M. Ghasne) et Colline (M. Bourgeois). Mimi (Mlle Frandaz) se laisse courtiser par Rodolphe, et Musette, vrai boute-en-train de la fête, chante :



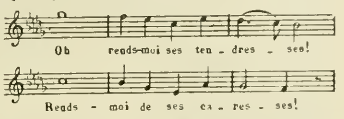
Le repas s'achèverait gaiement, si la douloureuse n'était présentée avec insistance par maître Gaudens. Pas un sou! Que faire?... Et ici se retrouve le joli épisode du précepteur qui, pour être admis dans la société des bohèmes, consent à perdre au billard la somme nécessaire pour solder ce joyeux repas.

Au deuxième acte, Musette, saisie et mise à la porte par son propriétaire, attend, dans la cour de l'immeuble qu'elle habite, ses nombreux invités. Schaunard exécute avec fracas sa symphonie de l'influence du bleu sur les arts, et finalement accompagne l'hymne de la Bohème.

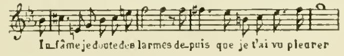


Les meilleures plaisanteries ne peuvent durer. Les voisins se fâchent ; dispute et mêlée générale, tout comme dans les *Maîtres chanteurs*.

Au troisième acte, nous sommes dans la mansarde de Marcel. Seule, Musette, qui meurt de faim et subit toutes les privations qu'impose cette misérable vie d'artiste besogneux, se décide à fuir. Elle écrit une lettre d'adieu à Marcel, ouvre la porte et se trouve face à face avec la volage Mimi, qui regrette Rodolphe et lui dit, suppliante :



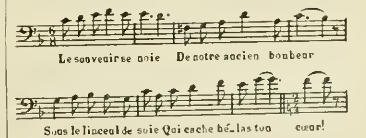
Malgré les avis de Musette, qui lui dépeint sa misère, Mimi veut revoir Rodolphe. Ayant trouvé la lettre d'adieu de Musette, Marcel revient ; une terrible scène éclate. Celle-ci lui avoue sa détresse et ses défaillances devant les privations de plus en plus inévitables.



lui répond-il furieusement. Puis, il ajoute :

> Va-t'en ! la honte sur toi plane,
> Vends tes attraits au plus offrant,
> Crains ma colère, ô courtisane !
> Je suis honteux de ton amour !... Ah ! va-t'en !

Mimi, qui s'était cachée, veut aller au secours de Musette, que Marcel va frapper. Appelé par celui-ci, Rodolphe arrive. Le poète accueille avec mépris les regrets de Mimi, et, dédaigneusement, il lui répond en faisant allusion à son élégance :



Chassées, Mimi et Musette s'en vont bien tristement, et, parties, nos pauvres bohèmes restent seuls en tête-à-tête avec leurs douloureux souvenirs.

Au quatrième acte, c'est le réveillon misérable du 24 décembre 1838, auquel prélude l'inspiration poétique de Rodolphe de plus en plus découragé. Sous le coup de l'exaltation, il improvise et écrit la fameuse ballade du désespéré. Marcel,



Cl. Cautin-Berger.

Mimi	Rodolphe	Colline	Schaunard	Euphémie	Musette	Marcel
Mlle Frandaz.	M. Ghasne.	M. Bourgeois.	M. Soulacroix.	Mlle Richard.	Mlle Thevenet.	M. Leprestre.

La Bohème. — Premier acte.

Rodolphe et Schaunard réveillonnent, mais seuls, tristement. Où sont et Musette et Mimi?... Mimi, misérable, râlante, vient expirer au berceau de ses amours. Musette, en grande toilette, le rire aux lèvres, chantant : *Mimi Pinson, la blondinette,* le refrain si fêté de l'année précédente, vient revoir, sans rancune, Marcel et ses amis. Hélas! ce n'est plus la fête, et, pleurée de tous, Mimi expire.

Comme on peut le voir, M. Léoncavallo est plus près de l'œuvre de Mürger que M. Puccini. Son théâtre « vériste » puisqu'il faut le désigner par ce nouveau qualificatif destiné à être, en musique, le pendant de « réaliste » en littérature, est un théâtre tout d'action et d'émotion. Nerfs, pleurs, rires, exubérance, haine, amours, tous ces sentiments humains se coudoient tumultueusement. Aussi le public suit l'action, il vibre, pleure, rit avec cette musique endiablée, et son esprit, auquel ces situations dramatiques ou comiques sont accessibles, s'y complaît mieux qu'à n'importe quelle psychologie ennuyeuse et prétentieuse.
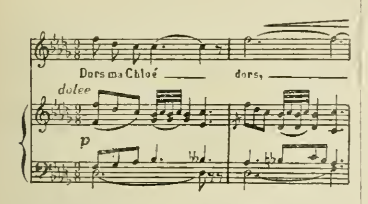
Les artistes et l'orchestre, sous la direction de M. Rey, ont été irréprochables, et MM. Millaud ne méritent que des éloges.

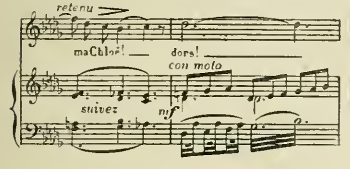
Daphnis et Chloé, comédie lyrique en trois actes, de MM. Jules et Pierre Barbier, musique de M. Henri Maréchal.

L'accueil fait à l'œuvre de M. H. Maréchal n'a pas été digne du talent de ce délicat musicien dont les espérances ont été trahies. En effet, il est impossible de plus mal présenter une idylle aussi simple, aussi classique et d'une aussi aimable banalité que celle du roman grec attribué à Longus. A qui la faute?... *Primo*, en voulant faire autrement qu'Offenbach qui, dans une opérette en un acte et portant le même titre, avait eu le bon goût théâtral de confier le rôle de Daphnis à un travesti, M. Maréchal a commis une grosse erreur de mise en scène. Jamais un ténor de la taille de M. Andrieu ne nous donnera l'illusion d'un adolescent. *Secundo*, les librettistes dans le choix de leurs expressions n'ont pas toujours été très heureux. Certaines rencontres syllabiques ont déridé la salle et déclenché les ironiques hilarités d'un public fâcheusement enclin à interpréter, par de faciles grivoiseries, un mot mal prononcé.

Par elle-même, l'œuvre musicale est une très agréable aquarelle sonore qui manque peut-être un peu d'originalité,

mais renferme de fort jolies phrases aux harmonies modérément recherchées.





Certaines mélodies sont, quoique le sujet demande beaucoup de naïveté, un peu trop chastes. Ainsi cette phrase d'expansivité amoureuse est d'un sentiment un peu trop petite fille.



On a l'impression que M. H. Maréchal a voulu, disons le mot bien franchement, écrire de la musique très distinguée. De leur côté, les librettistes n'ont-ils pas eu, eux aussi, quelque accès de pruderie? Pourquoi substituer à Lycénion la nymphe Echo? C'eût été moins idéaliste, soit, mais une pointe de réalisme n'eût pas été de trop pour relever toutes ces fadeurs.

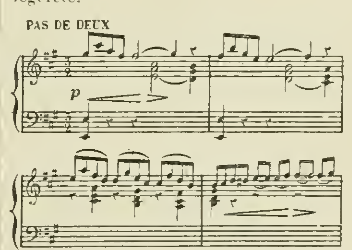
Pour finir, un reproche qui, tout en s'adressant à M. H. Maréchal, vise bien des compositeurs. Pourquoi, pour la moindre œuvrette, employer le grand orchestre symphonique? Le chef, obligé de maîtriser l'élan et la sonorité pour ne pas écraser l'œuvre et les interprètes, exigeant d'éternels pianissimos, n'obtient que d'incohérents murmures. Dieu que la musique qui vous donne l'impression d'un perpétuel lointain est désagréablement fatigante!



Opéra-Comique. — *Javotte*, ballet en 3 tableaux, de M. J.-L. Croze, musique de C. Saint-Saëns.

Si Javotte, jeune fillette du Nivernais, est tenue un peu trop sévèrement par son père et sa mère, qui l'enferment pour la priver des plaisirs du bal, en revanche, Jean, son amoureux, facilite son évasion. A la fête du village où, ayant triomphé de toutes ses concurrentes, elle est nommée reine du bal, surviennent les parents, qui grondent bien fort et Javotte et son amoureux. Pour toute excuse, Jean avoue que, s'il a courtisé d'un peu trop près l'espiègle Javotte, c'était avec l'intention de comporte indiscutablement, un mariage. donner à cette aventure la suite qu'elle

Dans la trop courte partition de *Javotte*, exquis babillage dont la facture se rapproche beaucoup plus de la symphonie descriptive telle qu'elle a été admise pour commenter les pantomimes, que du ballet classique, on retrouve, à chaque page, l'empreinte de l'impeccable science de symphoniste dont M. C. Saint-Saëns, en d'immortelles pages qui le glorifient et honorent notre école musicale française, si pure et si belle lorsqu'elle n'est pas trahie par le snobisme étranger, est un des maîtres modernes. Les thèmes, les dessins mélodiques se suivent, s'enchaînent spirituellement avec une délicieuse légèreté.



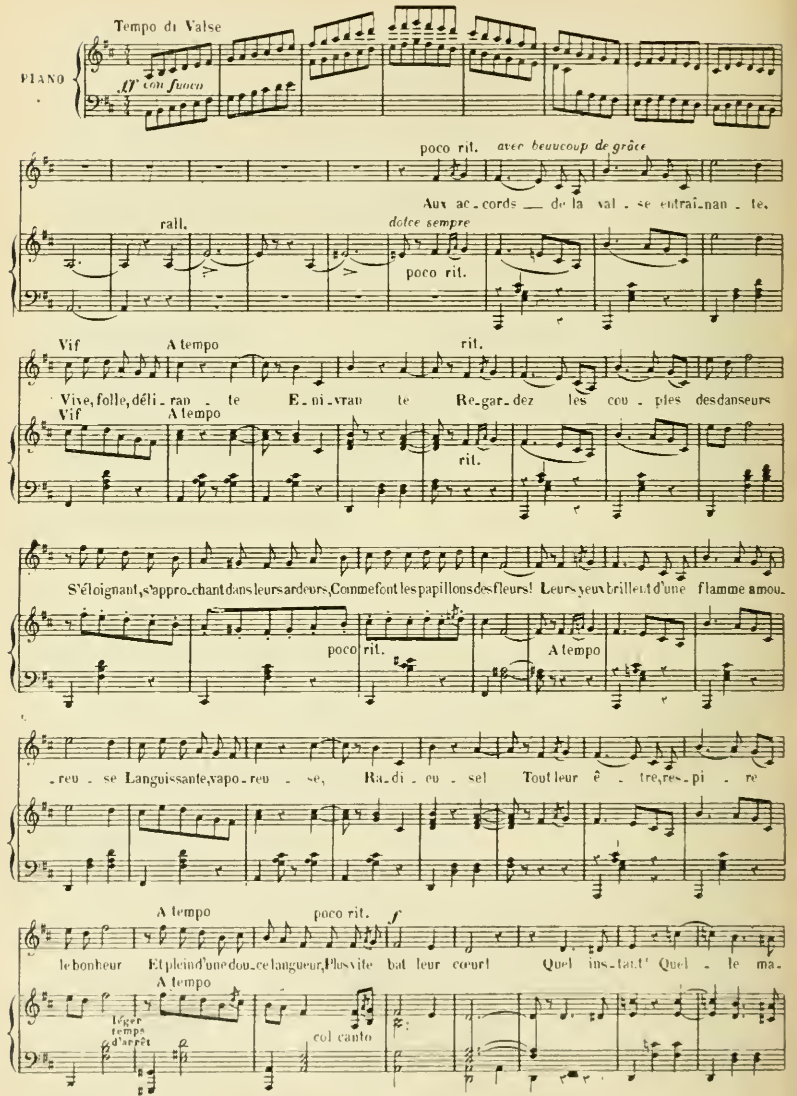
Et, de l'orchestre, comme d'une limpide source, toutes ces ondes sonores s'épandent cristallines et jaillissantes, soulignant le talent et la légèreté de Mlles Boni (Javotte) et Chasles (Jean).

Guillaume Danvers.

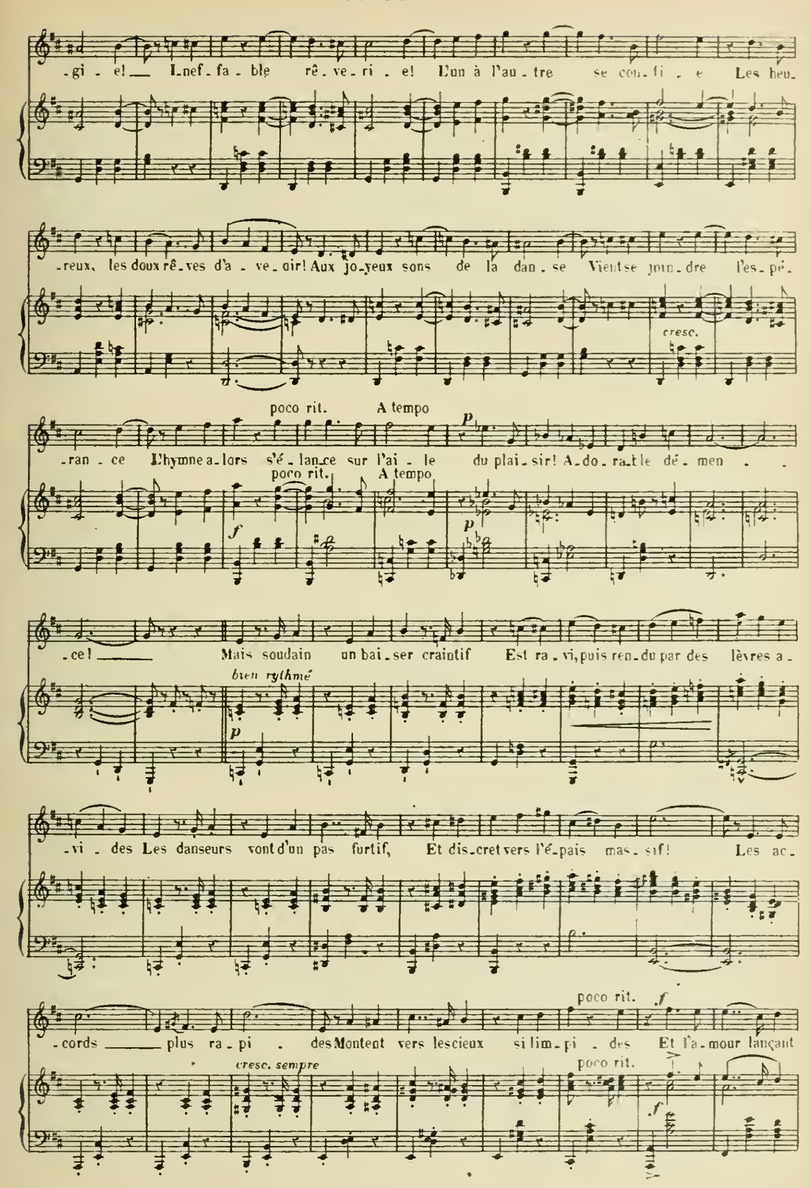
LA BOHÈME

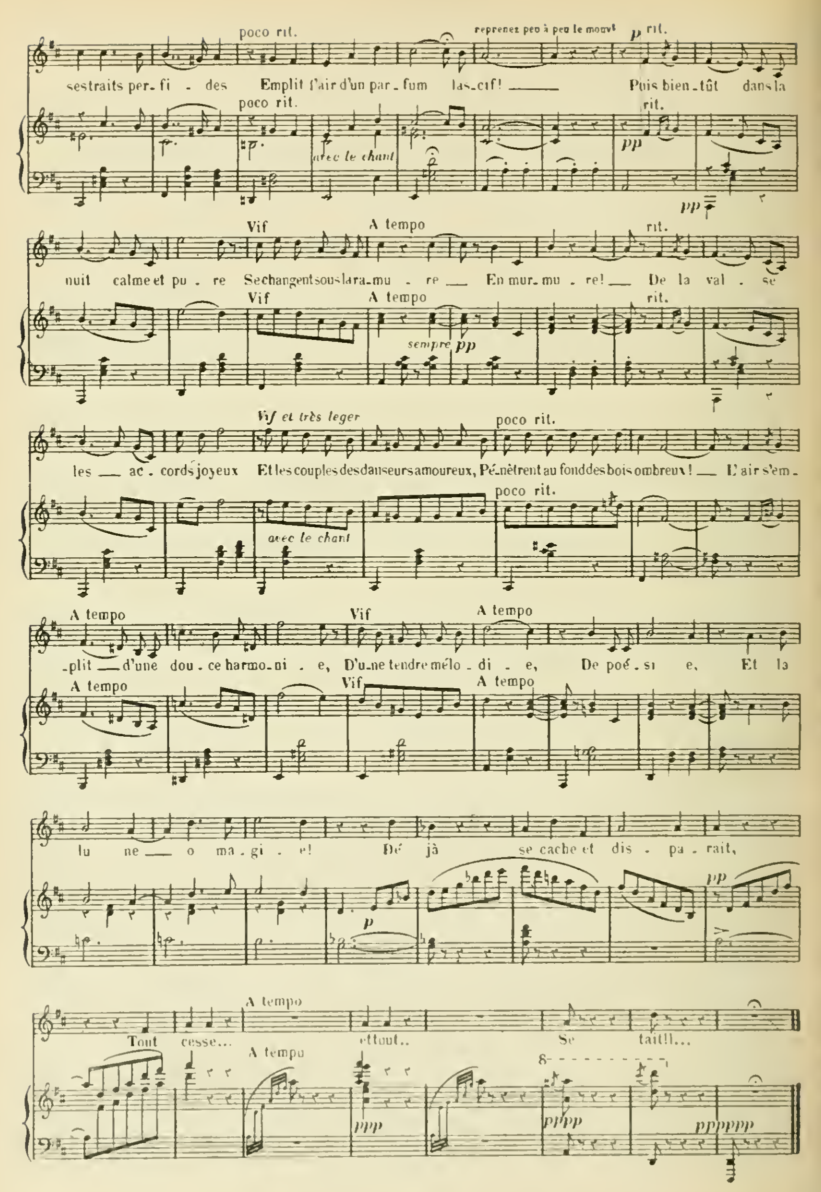
Comédie en quatre actes, paroles et musique de M. R. LEONCAVALLO.

Valse de *Musette* chantée, au deuxième acte, par Mlle Thevenet.



Publié avec l'autorisation de MM. Choudens, éditeurs, Paris, et Sonzogno, éditeur pour l'étranger.


-gi - e! Inef - fa - ble rê - ve - ri - e! L'un à l'au - tre se con - fi - e Les heu-
-reux, les doux rê - ves d'a - ve - oir! Aux jo - yeux sons de la dan - se Vient se join - dre l'es - pé-
cresc.
poco rit. A tempo
-ran - ce L'hymne a - lors s'é - lan - ce sur l'ai - le du plai - sir! A - do - ra - ble dé - men - -
poco rit. A tempo
f
p
p
-ce! Mais soudain un bai - ser craintif Est ra - vi, puis ren - du par des lèvres a-
bien rythmé
p
-vi - des Les danseurs vont d'un pas furtif, Et dis - cret vers l'é - pais mas - sif! Les ac-
poco rit.
f
-cords plus ra - pi - des Montent vers les cieux si lim - pi - des Et l'a - mour lançant
cresc. sempre
poco rit.
f


poco rit.
reprenez peu à peu le mouvt
p rit.
ses traits per_fi - des Emplit l'air d'un par_fum las_cif! Puis bien_tôt dans la
poco rit.
rit.
pp
avec le chant
pp
Vif
A tempo
rit.
nuit calme et pu - re Se changent sous la ra_mu - re En mur_mu - re! De la val - se
sempre pp
Vif et très leger
poco rit.
les ac - cords joyeux Et les couples des danseurs amoureux, Pé_nètrent au fond des bois ombreux! L'air s'em_
avec le chant
A tempo
Vif
A tempo
_plit d'une dou - ce harmo_ni - e, D'u_ne tendre mélo - di - e, De poé - si e, Et la
lu ne o ma - gi - e! Dé jà se cache et dis - pa - rait,
p
pp
A tempo
Tout cesse... et tout.. Se tait!!...
8
ppp
pppp
pppppp



AU NATAL — UNE RUE A DURBAN

ÉVÉNEMENTS GÉOGRAPHIQUES
ET COLONIAUX

C'était bien la guerre...

Le 9 octobre, la République Sud-Africaine remettait un ultimatum : retrait immédiat des troupes anglaises qui se trouvaient sur ses frontières; départ des renforts arrivés dans l'Afrique du Sud ; rappel des renforts en route ; réponse avant le soir du lendemain. Le 10, l'Angleterre répondait : « Les conditions posées sont telles que le gouvernement de Sa Majesté juge impossible de les discuter ». Le lendemain, les Boërs envahissaient la colonie anglaise du Natal ; deux jours après, ils s'emparaient, dans la Rhodesia, qui est à l'ouest du Transvaal, d'un train militaire : le sang humain avait coulé.

De la guerre on trouvera plus loin, dans le très utile *Mémento encyclopédique* de cette Revue, les faits principaux, résumés avec précision, au jour le jour, dans leur suite. Nous voulons seulement présenter quelques réflexions sur les événements à cette heure accomplis.

Les causes du conflit, pensons-nous, ont été ici même suffisamment expliquées; chroniques de *juillet* et de *novembre*. La République Sud-Africaine et l'Etat libre d'Orange étaient, depuis les conventions anglo-allemande (1885) et anglo-portugaise (1891), les seuls obstacles que vit se dresser devant elle, dans l'Afrique du Sud, la vague de l'impérialisme anglais. Ennemis de l'Angleterre depuis un demi-siècle, amoureux d'une indépendance qu'il leur avait fallu acheter et plusieurs fois, et chèrement, les Boërs, frères par le sang des Hollandais du Cap, étaient incontestablement pour la domination anglaise dans cette partie du monde une gêne et un danger. Quelle autre cause chercher? Et comment s'étonner que le gouvernement britannique ait profité d'une heure d'accalmie dans la politique internationale pour tenter de se débarrasser de la menace de ce danger? — Calomnie ! s'écrie-t-il. Ce sont les Boërs qui ont rompu. — Et l'on peut se demander s'ils n'auraient pas dû, pour leur propre avantage, rompre plus tôt. Au reste, le véritable agresseur a avoué. « *Enfin*, s'est écrié, dans un mouvement de franchise admirable, *le Standard*, enfin le Transvaal a remis son ultimatum ! » Quelques jours plus tard, sir Alfred Milner, le haut commissaire du Cap, répondait à un visiteur plaidant encore pour la paix : « Inutile, je suis décidé à ruiner la suprématie de l'afrikandérisme... » Ainsi on ne saurait plus demander à qui incombe les responsabilités ; elles sont avouées, et le président du Raad transvaalien avait raison : « Il ne s'agit pas de franchise, il s'agit de la Vigne de Naboth », du sol même de la patrie.

Quels sont donc ces gens, auxquels l'attaque anglaise a mis le fusil à la main ? Et de quelles forces dispose l'Empire britannique pour les combattre? Quels sont, enfin, les autres facteurs, qui peuvent influer sur la marche des hostilités et sur leur issue?

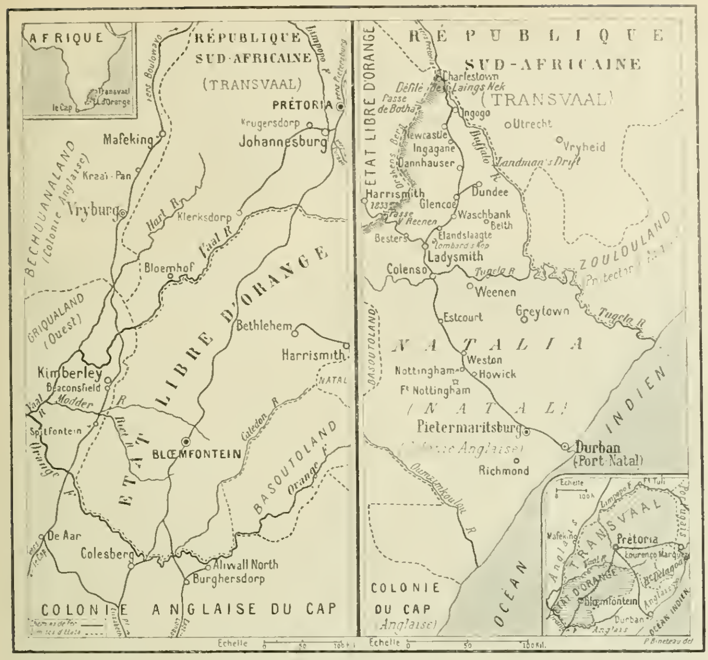
« Nous allons nous battre, écrivait le *Daily Chronicle*, avec un pauvre État pastoral qui peut à peine mettre sur pied 20 000 transvaaliens indisciplinés et 17 000 alliés orangistes, jeunes et vieux, petits-enfants et grands-pères ». Et l'opinion générale, en effet, dans tout le royaume britannique et aussi sur le continent, semblait se faire une idée peu flatteuse de la puissance boër. Simple promenade militaire! disaient les plus ignorants, tandis que les autres estimaient que la résistance, dans tous les cas, serait courte. C'est que l'opinion publique est foncièrement « simpliste ». Elle voyait, d'un côté, l'Angleterre, ses 40 millions d'habitants, ses 15 millions de citoyens répartis dans ses colonies prospères, et ses flottes, les plus puissantes du monde, et ses richesses; elle voyait, de l'autre, deux pauvres petites républiques, peuplées au total de 160 000 à 180 000 citoyens: elle affirmait, sans examiner davantage: « Cela tuera ceci ». Il est fort possible qu'elle ait finalement raison; mais combien de temps exigera cette œuvre? Et il est possible, aussi, qu'elle ait finalement tort. En tout cas, il ne suffit point de dire: « Les Anglais et les Boërs sont les uns aux autres dans la proportion de deux cents contre un »; il convient de faire entrer en ligne de compte d'autres éléments d'appréciation.

Le Transvaal n'a pas d'armée régulière permanente: il n'entretenait, dans le temps de paix, qu'un petit corps d'artillerie de 400 officiers ou soldats, et que six bataillons de volontaires, pour un tiers fantassins, pour deux tiers cavaliers, dont le total n'excédait pas 2 000 hommes. Mais en temps de guerre, tout Boër est soldat. D'après sa localité d'origine, il prend place dans un *commando*, qui est l'unité organique élémentaire; à la tête du commando, est le *veld-cornet*. Quel est le nombre des Boërs en état de porter les armes? Diverses évaluations ont été données, qui ne concordent pas entre elles. Elles varient, pour l'ensemble des deux Républiques, entre 50 000 et 70 000. Adoptons une moyenne: 60 000 combattants, auxquels il faut ajouter ceux des Boërs du Cap et du Natal qui se sont dès à présent joints à leurs frères libres; du nombre de ces derniers, on ne sait rien: on s'accorde cependant à penser qu'ils doivent être 10 000 à 15 000. Le total atteindrait donc 80 000 à 85 000. Ce chiffre est évidemment extrême; il n'est pas exagéré, car des considérations morales, dont nous parlerons plus loin, nous inclinent à croire que, dans cette guerre pour l'indépendance, tout citoyen boër capable de porter un fusil, et quel que soit son âge, entrera en ligne contre l'envahisseur.

Les Anglais, à la fin d'août, n'avaient dans l'Afrique du Sud que 10 000 hommes; à la fin d'octobre, grâce aux renforts venus surtout de l'Inde, ils en avaient 22 000. En douze jours, aux combats de Glencoe, d'Elandslaagte, de Rietfontein, de Nicholson's Neck, ils avaient perdu, en morts, blessés et disparus, 2 300 hommes: à l'arrivée de l'armée du généralissime, Sir Redvers Buller, il ne devait pas y avoir, dans l'Afrique du Sud, plus de 12 à 15 000 combattants anglais. Cette dernière armée se compose de 3 divisions d'infanterie, 1 escadron de cavalerie, 3 batteries de compagne, soit 35 000 hommes, et d'une division de cavalerie indépendante, soit 6 700 hommes: au total, 41 700; et, avec les troupes déjà en ligne, 55 à 60 000 hommes. De plus, après les premiers combats, de nouveaux envois ont été décidés; une nouvelle division va être mobilisée (11 000 hommes), et un train de siège réuni (1 200 artilleurs). Acceptons donc le chiffre qu'aurait, paraît-il, fixé le généralissime lui même, de 70 à 75 000 hommes.

— Oui, objectera-t-on. Mais remarquez, de grâce, que l'un des deux adversaires ne pourra réparer ses forces et les verra diminuer dans chaque combat, à la moindre escarmouche; l'autre, tout au contraire, pourra puiser à plaisir dans les réserves infinies de l'Empire.

Examinons. L'Angleterre vient d'accomplir un très grand effort, le plus grand effort militaire qu'elle ait jamais fait. Wellington, soit dans ses campagnes de Portugal-Espagne, soit à Waterloo, n'avait que la moitié tout au plus des forces mises à la disposition de sir Redvers Buller. En Crimée, lord Raglan n'avait même pas la moitié de ces forces. Au Soudan, l'an dernier, lord Kitchener ne commandait qu'à 18 000 hommes, parmi lesquels se trouvaient des Egyptiens et des Indiens. C'est la première fois que l'Angleterre envoie au loin une armée de 75 000 hommes. Or, elle ne dispose réellement, y compris les très nombreux malades, que d'un effectif total de 160000 combattants. On pense si les envois de troupes, à cette heure effectués, ont dû vider ses casernes. Il a fallu, pour remplacer l'armée active, lever les milices. Ces milices, à tort comparées à nos réserves, sont composées de citoyens qui n'ont jamais servi pour la plupart dans l'armée active et qui ne peuvent être versés dans celle-ci qu'avec leur propre consentement. Ces hommes, qui sont au nombre d'environ 140000, effectuent, chaque année, une période de quelques semaines. Ils ne peuvent être appelés que pour la défense du pays et ne peuvent être envoyés en expédition lointaine. Ainsi, pour la guerre présente, l'Angleterre est si loin



LES THÉATRES DE LA GUERRE SUD-AFRICAINE
MAFEKING ET KIMBERLEY, COLESBERG, LADYSMITH

de disposer de forces inépuisables, qu'elle est à la veille d'avoir épuisé son contingent actif disponible. Déjà, on parle de conscription. C'est un signe des temps; il faut que le mal de l'impérialisme soit bien profond, pour qu'une nation qui a nourri durant des siècles la crainte de toute armée permanente, songe à s'armer tout entière. Mais la conscription, qui frapperait forcément les classes d'en haut comme celles d'en bas, n'est pas encore décrétée chez nos voisins.

Numériquement, donc, les forces boërs et anglaises, le jour où elles seront les unes et les autres au grand complet, s'équivaudront; des deux côtés, seront en ligne environ 80 000 hommes : un Anglais pour un Boër, ou à peu près.

Mais les chances, sinon de succès, du moins de résistance, semblent augmenter du côté boër, si l'on aborde d'autres considérations.

Essayerons-nous de peser la *valeur* de l'un et de l'autre combattant? La comparaison est bien délicate et sera toujours, forcément, arbitraire. Que vaut le soldat anglais d'aujourd'hui? Les jugements diffèrent; quelques-uns sont très sévères pour ces soldats, *racolés* parmi les ouvriers sans travail des grandes villes et commandés par des officiers riches et ignorants. Du moins, ces soldats, engagés pour douze ans, savent-ils leur métier, et ces officiers savent-ils mourir; qui n'a remarqué, dans les premiers combats au Natal, la proportion anormale des officiers tués?

Quant aux Boërs, malgré l'opinion du *Daily Chronicle* citée plus haut, il semble bien que ces « pasteurs indisciplinés » aient fait preuve, dans les premiers combats, de quelque valeur militaire. A Glencoe, le 20 octobre, ils tuent 36 Anglais, en blessent 199, en prennent 208; le lende-

main, à Elandslaagte, ils en tuent 51, en blessent 210; le 24, à Rietfontein, ils en tuent 12, en blessent 103; le 30, à Nicholson's Neck, ils en tuent 57, en blessent 226, en prennent 1 160. Ces chiffres sont significatifs. Ajoutez que, dans ces dix jours, ils ont forcé le général Yule à battre en retraite et ils ont enfermé dans Ladysmith, avec le général White, l'armée du Natal presque tout entière. A quels mérites ont-ils dû ces résultats ? Car il ne suffit pas de dire : ils étaient les plus nombreux; en Angleterre, n'espérait-on pas les reconduire tambour battant, malgré leur nombre, dans leur pays?

Notons d'abord la foi patriotique agissante qui les anime. « Mieux vaut être sans existence que sans patrie », déclarait, dans la dernière séance du Raad, le président de cette assemblée. Toutes les correspondances ont noté avec quel véritable enthousiasme les Boërs de tout âge ont quitté leurs fermes, pour courir à la frontière. Cet enthousiasme, d'ailleurs, n'est pas qu'une exaltation fébrile et courte. Le 26 septembre, on distribuait aux Boërs armes et munitions; dès le lendemain, tous étaient présents aux cibles, pour essayer leurs armes et s'exercer : un témoin oculaire a été frappé de voir combien leurs figures, au cours de ces essais, « exprimait de froide résolution ». Si la chaleur d'un sentiment sincère et résolu compte dans l'estimation de la valeur morale d'un soldat, il faut dire qu'à ce point de vue, les Boërs sont des soldats excellents. Ils le sont aussi par d'autres qualités individuelles et plus particulièrement militaires. Leur qualité de tireurs est connue. Leur discipline, quoi qu'on dise, est solide, car elle puise son origine dans l'amour de la patrie. Leur armement (des Mauser, des Martini-Henry) est moderne; ils ont la poudre sans fumée; quant à leur artillerie, elle a surpris les Anglais. Ceux-ci ne pensaient rencontrer devant eux qu'une légère artillerie de campagne; ils n'avaient envoyé au Natal aucun canon de siège. Cette ignorance leur a coûté cher, et nous avons vu qu'ils venaient de décider l'envoi immédiat d'un train de siège. La tactique des Boërs semble devoir être louée. Ils ont emprunté aux Zoulous, qu'ils ont combattus dans vingt campagnes, l'ordre de bataille en croissant. Volontairement, ils laissent leur centre fléchir, afin d'attirer sur ce point l'effort de l'ennemi abusé; alors leurs ailes, qu'ils ont tenues cachées, apparaissent, attaquent, les troupes du centre font volte-face et l'ennemi doit combattre de toutes parts. Mais c'est une manœuvre élémentaire, dira-t-on : elle a trompé, devant Ladysmith, le général



AU NATAL — UN CAMPEMENT DE CHERCHEURS D'OR, SUR LA TUGELA

White. Dans le combat, les Boërs ne tirent pas « en salve » ; chacun d'eux se choisit un objectif, qui est, le plus possible, un officier ennemi. Faut-il battre en retraite? Ils savent trouver eux-mêmes l'abri nécessaire, se protéger et se concentrer sans commandement. Ici encore, il faut les juger soldats excellents. Comment s'en étonner, au reste, si l'on songe que, depuis cinquante ans, les Boërs ont dû sans relâche combattre les Anglais, les Cafres et les Zoulous?



AU NATAL — PAYSAGE

Après l'homme, le sol.

L'armée principale anglaise débarque : elle va prendre le chemin de l'Etat Libre et du Transvaal; quelle est la nature de ces régions? Elles sont très étendues, pauvres naturellement, très montagneuses.

Les deux Républiques s'étendent sur 440 000 kilomètres carrés, superficie supérieure d'un tiers à celle du Royaume-Uni (Angleterre, Ecosse et Irlande). Prétoria, qui est située, au reste, dans la partie méridionale du Transvaal, et dont la prise ne marquerait nullement la fin de la campagne, est à plus de 850 kilomètres de Durban, à plus de 1 200 kilomètres de Port-Elizabeth et à 1 650 kilomètres du Cap. Il est vrai que des voies ferrées l'unissent à ces différents ports; mais il est vraisemblable, d'autre part, que les Boërs ont déjà songé à rendre ces voies impraticables à l'envahisseur, et chez eux et dans le haut Natal et dans le haut Cap. Ces régions, de plus, nourrissent une population clairsemée, et les cultures y sont rares; les Anglais devront franchir les distances énormes que nous venons de dire, en traînant à leur suite leur propre subsistance. Et, en troisième lieu, le pays, sauf une partie de l'Orange, est désolé. Le fleuve Orange, au sud, le Drakensberg, au sud-est, défendent ses abords. Là finit le plateau intérieur africain, il s'affaisse brusquement sur le Natal; au sud, il faut, pour gagner les hautes terres, gravir une série de rampes, où les Boërs se sont fortifiés; au nord, ces rampes se continuent par un système de montagnes et de vallées encaissées, dont les Boërs connaissent les moindres détails, où ils sont chez eux.

Qui ne voit que ces conditions naturelles sont à l'avantage de ces derniers? Elles forceront les Anglais à immobiliser de nombreuses troupes, qui devront être plus nombreuses à mesure qu'elles seront plus victorieuses, pour garder leurs communications à travers plus de mille kilomètres d'un pays difficile, et pour assurer leurs convois. D'où diminution de l'effectif de leurs combattants, qui compensera la diminution probable des effectifs boërs. Ces conditions, de plus, sont les meilleures possibles pour mettre en valeur la supé-

riorité individuelle du soldat et, par contre, annihiler celle du haut commandement. Et le souvenir remonte dans toutes les mémoires, de la lutte malheureuse de Napoléon contre les Espagnols.

Concluons.

Que si l'on nous demandait à présent lesquels, des Anglais ou des Boërs, l'emporteront, nous répondrions que nous n'en savons rien. Mais ce que nous croyons, c'est que les Anglais ne l'emporteront pas aussi facilement, aussi rapidement qu'ils l'ont cru. La paix devait être signée à Noël. Il serait plus sage de parler de Pâques... ou de la Trinité. Et notez bien que la durée de la campagne a ici une importance exceptionnelle. L'Angleterre n'a engagé cette guerre que parce qu'elle la prévoyait courte; et, en effet, il serait nécessaire pour elle qu'elle fût courte. Ce n'est pas, je pense, manquer de respect à cette grande nation, que d'avancer que sa politique est volontiers batailleuse. Les intérêts de son commerce universel la mettent en conflit avec vingt peuples divers. Elle est assez heureuse, ou bien plutôt assez habile, pour régler chaque différend, avant que le suivant ne s'envenime. Mais il est nécessaire qu'elle les règle avec promptitude. M. Chamberlain a attendu de s'être arrangé avec la France, relativement au Niger et à Fachoda, pour commencer la causette avec le Transvaal; il attend la soumission de celui-ci pour se tourner vers la Chine. On conçoit qu'il n'a nullement l'intention de consacrer, durant deux, trois ou quatre ans, toutes les forces de l'empire et toutes les pensées de l'homme d'État qu'il est réellement, à la conquête du Transvaal. Cela lui est impossible, car cela serait, pour son pays, trop dangereux. Et c'est ici qu'il faudrait exposer ces autres éléments d'appréciation, que sont et l'attitude des Afrikanders du Cap et l'attitude des puissances européennes. Au Cap, le ministère afrikander s'est déclaré neutre; et l'Angleterre ne pouvait raisonnablement lui demander davantage. Mais dans six mois, dans un an? En Europe (nous ne parlons pas de la France : elle n'a pas à intervenir, ayant d'autres devoirs et un autre ennemi), la Russie semble incertaine, l'Allemagne vient de se faire payer à Samoa — nous parlerons de cette convention, le mois prochain — sa neutralité. Mais dans six mois, dans un an?



AU NATAL — LA MAISON DU GOUVERNEMENT, A PIETERMARITZBURG

Non, il faut que l'Angleterre, pour être assurée de la victoire, soit victorieuse promptement... Et nous croyons que les Boërs sont de taille à lui disputer longtemps encore le succès.

GASTON ROUVIER.

(*Photographies communiquées par la Société de géographie.*)



ENTRÉE DE LA CUADRILLA

LE MONDE ET LES SPORTS

LES COURSES DE TAUREAUX

Malgré toutes les interdictions administratives et en dépit de la loi Grammont, les courses de taureaux sont entrées dans les mœurs françaises et, si Paris n'est pas encore gagné à la cause, ce n'est probablement qu'une affaire de temps; le jour viendra sûrement où nous verrons notre capitale entourée d'arènes vers lesquelles se dirigeront les foules chaque dimanche.

Une des raisons qui ont empêché, avec le plus de résultats, l'intrusion de ces divertissements auprès de nous, est l'hostilité constante d'une partie de la presse, qui pousse de hauts cris, chaque fois qu'une tentative est essayée; la violence de leurs exclamations, qui est complètement disproportionnée avec l'importance du sujet, prouve surabondamment que la conviction des crieurs n'est pas faite, et qu'en défendant les soi-disant raisons de douceur des mœurs, ils obéissent à des considérations que nous n'avons pas à examiner, mais qui n'ont probablement rien à voir avec les courses de taureaux.

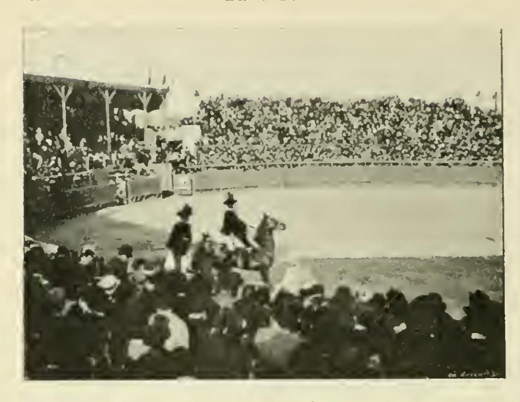
Les partisans de ce sport, et j'en suis, sont pourtant fort nombreux; ils remplissent d'abord l'Espagne entière, le Portugal et presque toute l'Amérique du Sud. Le Midi de la France est convaincu lui aussi; et il serait sans doute dangereux de vouloir maintenant chercher à empêcher nos Méridionaux, de Bayonne à Montpellier en passant par Toulouse, d'aller chaque dimanche d'été applaudir les fines épées qui viennent combattre les taureaux au milieu des applaudissements d'une foule en délire.

Les esprits nerveux cherchent naturellement à dissuader les *afficionados* en leur parlant de la cruauté du spectacle, — ce qui est faux, ainsi que nous le montrerons plus loin, — mais ils oublient de toucher à la cruauté autrement grande de certains sports, parce qu'ils savent très bien qu'on ne les écouterait pas : ainsi le tir au pigeon est cruel; le duel, si courant aujourd'hui, est barbare; les courses de chevaux elles-mêmes, qui ont tellement de partisans et auxquelles il est impossible de toucher, ne sont pas précisément, pour les pur sang qui galopent, un exercice récréatif : il est probable que, si on leur demandait leur avis, ils préféreraient n'importe quoi aux coups de cravache et d'éperon, aux sauts de barrière où ils se cassent si souvent les os et devant lesquels ils trouvent quelquefois la mort; les clameurs d'une foule frénétique qui vient de gagner de l'argent sur le cheval dont ils avaient pris le numéro au mutuel laissent le champion assez indifférent... quand il ne rentre point boiteux à l'écurie.

Nous ne disons pas ces choses pour refroidir les amateurs des courses; nous n'y arriverions d'ailleurs pas. Les courses de chevaux ont amélioré les races en France; elles ont donné beaucoup d'avantages; elles sont nécessaires.

L'argument que l'on met en avant pour expliquer les courses de chevaux pourrait s'appliquer aux courses de taureaux. Avec des prix nombreux et importants on encourage les éleveurs à rechercher des produits d'élite qui, par des croisements heureux, donnent des sujets meilleurs que leurs ancêtres et plus capables de rendre certains services.

La race bovine, elle aussi, a besoin



LA REMISE DE LA CLÉ DU TORIL

d'être améliorée ; en tout cas, les essais qu'on ferait dans ce sens ne peuvent pas être nuisibles. Or quel moyen a-t-on pour reconnaître les sujets reproducteurs d'élite, et comment récompenser les propriétaires ? Avec des expositions et des concours !... Mais ils sont insuffisants, en admettant qu'ils servent à quelque chose ; tandis que rien ne fera valoir avec autant de précision l'excellence d'une race et les profits d'un élevage comme une course de taureaux, où ces derniers sont acculés à leurs derniers retranchements et dans laquelle ils doivent montrer la plénitude de leur force et de leur courage. « Mais, puisqu'on les tue », me direz-vous. Pas toujours, d'abord ! même dans les courses les plus espagnoles. Ensuite, la disparition d'une unité n'enlève rien au prestige de ses congénères ; au contraire, puisqu'en diminuant le nombre des étalons, on force les propriétaires à s'occuper de ceux qui restent avec plus de soin.

Les courses de taureaux sont extrêmement jolies.

Lorsque le soleil donne en plein et sépare la piste par une ligne d'ombre arrondie, on se sent immédiatement dans une atmosphère spéciale ; il y a une sorte d'électricité dans l'air et un entrain communicatif qui décide les plus rétifs. Les gradins ne ressemblent en rien aux salles de spectacle ordinaires, où le silence semble de rigueur ; ici, au contraire, les voix s'élèvent ; les interpellations vont d'un rang à l'autre. Il y a un mouvement général, qui n'est arrêté que par l'ouverture des portes par où les deux *alguazils* pénètrent sur le sable. Leur rôle est bien modeste ; ils s'avancent sans forfanterie jusque devant la tribune du président de la course, pour lui demander la clef du *toril*. Cette petite cérémonie, qui est toujours la même et qui est archiconnue jusque dans ses moindres détails, fixe pourtant l'attention générale. Puis c'est la *cuadrilla* entière qui fait son entrée : les *espadas* en tête, très espacés les uns des autres, afin que le public puisse bien voir leur physionomie ; ensuite les *chulos*, et enfin les *piccadores*. Il est d'usage de faire suivre cet ensemble par les valets d'écurie, conduisant les chevaux dont le train remportera les taureaux morts. Après avoir salué la loge, le bataillon se



EXERCICE DES CHULOS



TAUREAUX DES GANADERIAS DE MIOUSA ET DE CARREROS

disloque et chacun s'en va prendre son poste de combat. Quelques minutes se passent toujours avant l'arrivée de la bête; pendant ce temps, les hommes échangent leur *cappa* de parade pour les *cappa* de courses, moins brillants et plus maniables. Ils envoient celles qu'ils viennent de quitter par-dessus les spectateurs et les font arriver, avec force indication, jusqu'au rebord des fauteuils occupés par les personnes qu'ils désignent, des amis, des parents, souvent une fiancée!

Un coup de fanfare et la porte du *toril* est ouverte, alors le fauve s'élance, aveuglé de lumière, plein de fureur et bavant sa rage; il porte, piqué sur son garrot, les couleurs de sa *ganaderia*, ou mieux de son éleveur; il se précipite alors sur les hommes, dont les passes gracieuses ont pour effet d'exciter sa colère; les bonds sont d'autant plus furieux qu'ils sont stériles, la bête croit trouver un obstacle à renverser, un homme à tuer, elle ne trouve qu'un chiffon sans consistance qui cède sous son premier effort.

Une ombre fort triste vient enlever aux cornes de taureaux leur cachet de grandeur et leur beauté, c'est la présence des chevaux qui, sans défense, contre la pointe des cornes, se trouvent éventrés. Nous aimons trop les chevaux, en France, pour accepter cette scène du spectacle; aussi dans toutes les courses du Midi, et dans celles qui se donnent maintenant dans le Nord, a-t-on toujours soin de protéger les chevaux par des armatures solides en cuir, inaccessibles aux coups des taureaux.

Le dernier acte, celui de la mort, est assurément le plus impressionnant. L'homme se trouve seul avec la bête, c'est un combat irrégulier et, il faut le dire sans feinte, le taureau est bien plus terriblement armé que son adversaire, il a ses défenses naturelles et une force énorme; seulement il n'a pas l'intelligence qui guide l'épée du *matador* et qui naturellement donne à ce dernier une supériorité absolue; aussi l'issue de la lutte ne fait-elle illusion à personne : la bête mourra, et c'est l'homme qui la tuera. Il faut pourtant qu'il y mette de la grâce et de l'élégance, il ne faut pas qu'il fasse souffrir l'animal, il faut enfin qu'il l'amène, par des mouvements habiles, jusqu'à l'endroit qu'il a fixé d'avance pour l'exécution.

Après son succès, le *matador* vient faire hommage de sa victoire au président de courses; ici, le geste est beau dans sa

simplicité, ce qui en relève le caractère, ce sont les applaudissements et les ovations au héros du jour. En Espagne, les toreros ont une célébrité curieuse qui les élève au rang de demi-dieux. Le reste appartient à la valetaille, le coup de grâce qui achève la bête, sa traînée à l'écurie et la remise de la dépouille à la boucherie.



LE MAYORAL ET SON AIDE

Une question a été posée : le taureau souffre-t-il pendant la course? La réponse est délicate ; la plupart des personnes soutiennent que oui, quelques-unes même, pour affirmer leur opinion, n'hésitent pas à vous dire : mettez-vous à sa place!... D'autres, au contraire, prétendent que non, et, sans soutenir absolument la même thèse, ce qui serait imprudent, il est pourtant possible de croire qu'elles n'ont peut-être pas tort. Le taureau est un animal extrêmement nerveux; chez lui, les mouvements du sang dans l'organisme sont très rapides, il y a des afflux précipités, tantôt du côté de la tête, tantôt du côté du cœur; or, il n'est pas impossible, il est probable même, que l'excitation à laquelle il est soumis détermine chez lui une sorte de furie qui lui enlève toute sensation : l'animal devient fou de colère, il ne voit plus rien, il ne sent plus rien dès que le sang s'est précipité vers la cervelle. La discussion de ce sujet est trop technique pour que nous l'abordions complètement, les spécialistes l'élucideront avec plus d'autorité.

Les courses de taureaux, comme les courses de chevaux, ont leurs coulisses. Ce sont d'abord les centres d'élevage, ces grandes prairies sauvages d'Espagne où les *novillos* paissent en liberté... Toute l'année, sous le soleil ou sur la neige, le jeune taureau vit au milieu de son troupeau ; la seule surveillance qui s'exerce sur lui est celle du *ganadero*, dont la mission consiste simplement à empêcher les animaux de quitter la *ganaderia*, qui est le pâturage désigné.

Le *ganadero* connaît toujours les sujets dont il a la garde ; il sait quels sont les taureaux qui ont de la bravoure et ceux dont le sang n'est pas assez vif pour avoir les honneurs des arènes. Les entrepreneurs de spectacles viennent chercher dans ces centres les taureaux dont ils ont besoin pour leurs courses. Les élevages les plus célèbres sont ceux du duc de Varaguas, de Miousa ou de Carreros. Les produits venant de ces prairies valent généralement de 1 500 à 3 000 francs, quelquefois ils sont payés plus cher encore.

Il faut conduire ensuite les sujets jusqu'au *corral*, qui précède l'arène; cette opération se fait sous la conduite du *mayoral*, sorte de chef d'écurie, qui a des aides et qui dispose de la bête jusqu'à son entrée sur la piste.

On fait enfin entrer chaque taureau dans un *box* spécial, qui est en rapport direct avec la porte du *toril* : c'est par là qu'il s'échappera pour combattre.

Quand on se trouve loin des centres de production, comme pour le cas des courses qui devaient être données à Enghien, il y a quelques semaines, les taureaux sont amenés dans de solides caisses armées de barres de fer et portées sur des roues ; on les fait voyager ainsi en chemin de fer.

On sait comment ces courses de Paris se sont terminées avant d'être commencées; tout était prêt, les meilleurs matadores étaient engagés, les bêtes les plus sauvages avaient été amenées, le public attendait, le soleil lui-même était de la fête ; mais le premier taureau qui s'est présenté a pris la clef des champs par le chemin le plus court, en sautant sur les gradins des spectateurs. Il est allé mourir sans gloire au milieu d'un carré de carottes, tué par un gendarme !...

A. DA CUNHA.

MÉMENTO ENCYCLOPÉDIQUE. — ÉVÉNEMENTS D'OCTOBRE 1899

1. — **M. Loubet** quitte Rambouillet se rendant dans la Drôme. — M. Millerand préside l'inauguration du monument élevé à Limoges à la mémoire des **enfants de la Haute-Vienne tués en 1870-71.** — Inauguration, à Château-Gontier, du monument élevé à la mémoire de **Charles Loyson.** — A la suite d'un accord entre les libraires et les éditeurs, le **prix des ouvrages** vendus en librairie est augmenté à dater de ce jour. — La bouée récemment trouvée dans les mers polaires est ouverte. C'est bien cette bouée qu'Andrée devait jeter en passant **au pôle nord.**

2. — Les Boërs se massent sur la **frontière du Natal.** Les Uitlanders (étrangers) du Transvaal et de l'Etat libre d'Orange émigrent. — L'empereur d'Autriche approuve la liste des ministres du **nouveau cabinet autrichien** : comte Clary Aldringen, présidence et agriculture; Welsersheimb, défense nationale; Witteck, chemins de fer; Koerber, intérieur et présidence de la cour supérieure de Trieste; Kindinger, justice et conseiller aulique au ministère de Galicie; Chledowski, sans portefeuille, pour la Galicie. Les chefs de sections de l'instruction publique, des finances et du commerce sont chargés de la gérance de ces ministères. — A Zurich, réunion du congrès de l'Association internationale pour la **protection de la propriété industrielle.**

3. — **Une comète** est découverte à l'Observatoire Bischoffsheim, à Nice, par M. Giacobini. — Les sujets anglais sont expulsés du **Transvaal.** Le général Joubert, commandant en chef les forces boërs, part pour la frontière.

4. — Une commission est nommée au ministère des travaux publics pour étudier la réforme de la loi de 1845 et de l'ordonnance de 1846 sur le **contrôle de l'Etat en ce qui concerne les chemins de fer.** — Le **général Larchey,** commandant le 19e corps d'armée, à Alger, passe dans le cadre de réserve. — A Rome, ouverture du **12e congrès international des orientalistes.** M. Bacelli, ministre, salue les congressistes au nom du roi. — Mort de **M. Paul Janet,** de l'Académie des sciences morales et politiques.

5. — Par 13 voix contre 5, la commission du budget vote la **suppression de l'ambassade près du Vatican** et son remplacement par un simple agent de la direction des cultes. — Le conseil des Etats suisse vote par 35 voix les projets **d'assurances contre la maladie et les accidents.**

6. — Les ouvriers du **Creusot** ayant demandé l'arbitrage de M. Waldeck-Rousseau, président du conseil des ministres, et M. Schneider, directeur, ayant accepté cet arbitrage, M. Waldeck-Rousseau va servir d'arbitre. — Arrivée à Paris du **comte de Mouraview,** ministre des affaires étrangères de Russie. — **Terrible ouragan** à Kynska (Japon) : 450 personnes tuées, 2 000 maisons sont détruites et 100 bateaux naufragés.

7. — **M. Loubet** rentre à Paris et se réinstalle à l'Elysée. — Sont nommés au commandement du 18e corps d'armée, à Bordeaux, le général Grasset; au commandement du 19e corps à Alger, le général d'Hugonneau de Boyat. — **MM. Delcassé et le comte de Mouraview** ont une entrevue. — M. Bérenger, président de la commission d'instruction de **la Haute-Cour,** entend le général Roget et M. Grosjean au sujet d'un dîner qui aurait eu lieu chez ce dernier et au cours duquel des décisions auraient été prises au sujet du complot. — M. Waldeck-Rousseau rend sa sentence arbitrale dans l'affaire de la **grève du Creusot.** La sentence est acceptée par les deux parties, ce qui met fin à la grève. — Arrivée à Potsdam de **la reine Wilhelmine des Pays-Bas** et de la reine mère. Elles sont reçues par l'empereur Guillaume.

8. — A Longchamp, **Grand Prix du Conseil municipal,** gagné par Libaros, à M. Achille Fould. — Le **patriarche arménien** grégorien de Constantinople envoie sa démission au sultan pour protester contre les arrestations en masse de ses compatriotes.

9. — Le général de Galliffet, ministre de la guerre, accompagné du général Deloye, directeur de l'artillerie au ministère de la guerre, assiste, au camp de Châlons, aux **expériences de tir** du canon de campagne et de siège. — Le travail est repris **au Creusot.** — Inauguration, à Paris, au faubourg Saint-Antoine, de la première **Université populaire.** — Le gouvernement du **Transvaal** remet à l'agent britannique un ultimatum demandant l'assurance formelle que les troupes anglaises seront retirées de la frontière dans les quarante-huit heures, ainsi que les troupes débarquées dans l'Afrique Sud depuis la conférence de Bloemfontein. Il demande, en outre, que les renforts des troupes anglaises en route ne soient pas débarqués. S'il ne reçoit pas de réponse satisfaisante, le gouvernement du Transvaal considérera les agissements de l'Angleterre comme une déclaration de guerre.

10. — Commencement des interrogations des accusés dans **l'affaire du complot** — M. Loubet reçoit le **comte de Mouraview** et **l'ambassadeur de Chine,** qui lui remet ses lettres de rappel. — La **Skouptchina de Serbie** vote un projet d'adresse approuvant le discours du trône, protestant du loyalisme des députés et du peuple serbe tout entier pour la dynastie des Obrenovitch et flétrissant l'attentat contre le roi Milan.

11. — Le **général Kessler,** commandant le 6e corps d'armée, remplace le général Larchey comme membre du conseil supérieur de guerre. — Le **général Weyler** refuse sa nomination comme membre du conseil supérieur de guerre d'Espagne. — Le **maire de Barcelone** donne sa démission à la suite de nouveaux conflits motivés par la perception des impôts.

12. — Par décret, le général de Galliffet interdit aux officiers le **port d'habits civils.** — La commission du budget vote la **suppression du traitement de 35 évêques** non concordataires, ainsi que l'allocation aux vicaires généraux et à 7 000 vicaires. — Le secrétaire de la légation du **Transvaal** fait connaître officiellement au gouvernement français que l'état de guerre existe depuis le 11 au soir entre la République Sud-Africaine et la Grande-Bretagne. — Le tribunal correctionnel de Paris juge les **manifestants arrêtés le 20 août** place de la République. Sébastien Faure est condamné à deux mois de prison, Grandidier à quinze jours, Furman et Dujardin à deux ans. — En **réponse à l'ultimatum du Transvaal,** le gouvernement anglais charge M. Milner d'informer le gouvernement du Transvaal que les conditions posées par lui sont telles que le gouvernement anglais juge impossible de les discuter. — A Prétoria, l'état de siège est proclamé. Les Boërs franchissent la frontière à Vryburg.

13. — **A Bloemfontein** (Etat libre d'Orange), la loi martiale est proclamée. Le président Steijn lance une proclamation disant que le peuple de l'Etat libre ne doit pas laisser écraser le Transvaal et invite les Burghers à se lever en masse. Les Boërs détruisent un train blindé et capturent ceux qui s'y trouvaient. — Dans un iradé, le sultan ayant donné satisfaction aux **Arméniens,** le patriarche arménien retire sa démission. — Le comte Douglas, ministre des affaires étrangères de Suède, donne sa démission à la suite d'une décision du roi autorisant l'homologation de la loi relative à l'adoption du **pavillon purement norvégien.** — Les négociants de **Barcelone** refusent le payement de l'impôt et ferment leurs magasins.

14. — Ouverture des fêtes organisées à l'occasion du **25e centenaire de la fondation de Marseille.** — **Bou-Amama,** le célèbre agitateur, renouvelle, sans condition, sa demande de soumission au gouverneur général de l'Algérie. — **Les Boërs** occupent New-Castle, commencent l'attaque de Mafeking et occupent la passe de Bothas — Départ pour l'Afrique du Sud du général en chef **sir Redvers Bullers.**

15. — M. Baudin, ministre des travaux publics, et M. Leygues, ministre de l'instruction publique, assistent à l'inauguration du **chemin de fer de Hautefort à Sarlat.** — A Chantilly, inauguration de la **statue du duc d'Aumale** en présence des membres de l'Institut. — A Pau, inauguration de la **statue du**

général Bourbaki. — A Asnières (Seine), inauguration du **nouvel Hôtel de Ville** en présence de M. de Selves. — A Lille, inauguration de **l'École pratique d'industrie** en présence de M. Millerand, ministre du commerce. — A Albi, manifestation pour protester contre le **discours de M. Jaurès** attaquant les chefs de l'armée. — Mort de **M. Savary,** sénateur républicain du Finistère. — Le calme est momentanément rétabli à **Barcelone.** 9 000 contribuables sur 12 000 ont payé l'impot. — Le général Kronje, commandant une partie des troupes **boërs,** commence le bombardement de Mafeking.

16. — M. Kurino, ministre du Japon à Paris, remet au président de la République, au nom de l'empereur du Japon, les insignes de **l'ordre du Chrysanthème.** — **Rentrée des cours et tribunaux,** précédée, suivant l'usage, de la « Messe rouge » et de l'audience solennelle. — **Les Boërs** assiègent Kimberley et attaquent Ladysmith. Ils prennent Dannhauser et Ingogo et occupent Taungs. Les consuls de France, d'Allemagne et d'Italie à Prétoria ordonnent à leurs nationaux de rester neutres.

17. — Pose de la croix sur le grand dôme de la **basilique du Sacré-Cœur de Montmartre.** La cérémonie est présidée par Mgr Richard, cardinal archevêque de Paris. — M. Loubet signe un décret portant **dislocation du Soudan français** et réorganisant le gouvernement général de l'Afrique occidentale française. — Dans une dépêche au ministre des colonies, le lieutenant Pallier annonce qu'il a pris le commandement de la **mission Voulet-Chanoine.** Il confirme l'assassinat du colonel Klobb. Voulet et Chanoine ne font plus partie de la mission. On ignore ce qu'ils sont devenus. Le lieutenant Pallier a recueilli le lieutenant Meynier, dont on avait annoncé la mort et qui a survécu à ses blessures. — Mort de **Mgr Fava,** évêque de Grenoble. — Ouverture du 13e **congrès de chirurgie** sous la présidence de M. le professeur Poncet, de Lyon. — Ouverture du **Parlement anglais.** Le discours du trône dit que le Parlement est convoqué seulement pour ratifier l'appel des réserves et pour procurer les ressources financières nécessitées par les événements du sud de l'Afrique. — Les **Boërs** traversent la passe de Laingsneck, traversent New-Castle et se massent près de Dundee. Les Anglais évacuent Dundee et Glencoe. — Un meeting de 2 000 personnes à Dresde (Allemagne) demande l'intervention de l'empereur d'Allemagne **en faveur des Boërs.**

18. — Une dépêche reçue au ministère des colonies annonce que le 16 juillet le **capitaine Chanoine** était tué dans une révolte des tirailleurs. Le lendemain, le **capitaine Voulet** était tué par une sentinelle alors qu'il cherchait à revenir au campement de la mission. — A Sainte-Clotilde, célébration d'un service **à la mémoire du lieutenant-colonel Klobb.** — Un *modus vivendi* est établi entre l'Angleterre et les États-Unis concernant la question des frontières entre **l'Alaska et le Canada.** La convention détermine provisoirement les limites territoriales, en attendant le traité définitif. — Les **Boërs** occupent Vryburg. Dans une proclamation ils déclarent l'annexion du Bechuanaland.

19. — L'amiral, les officiers et un détachement de marins de l'escadre grecque, venue à Marseille, assistent aux fêtes. Ils sont chaleureusement acclamés. — Mort du **général d'Hugonneau de Boyat,** récemment nommé au commandement du 19e corps d'armée. — La **Chambre des communes** d'Angleterre, après un discours de M. Chamberlain, vote l'adresse à l'unanimité.

20. — La **Chambre des communes** d'Angleterre adopte les crédits supplémentaires pour un effectif de 38 000 hommes. — Une première rencontre importante a lieu entre **Boërs et Anglais** à Glencoe (Natal). Les Boërs sont battus et se retirent en abandonnant un certain nombre de canons. Les Anglais ont cependant éprouvé des pertes importantes. Le général Symons est grièvement blessé. Leurs pertes s'élèvent à 10 officiers tués et 24 blessés, 300 soldats tués et 161 blessés. — Au Soudan égyptien, le Sirdar Kitchener part pour s'emparer du **Khalife.**

21. — M. Bérenger, président de la commission de la **Haute-Cour** interroge les derniers inculpés dans l'affaire du complot et l'instruction est close. — L'amiral Ménard prend le commandement de **l'escadre du Nord** à Brest. — A l'occasion des **fêtes de Marseille,** l'amiral Mallarmé offre un déjeuner à bord du *Bouvines* en l'honneur de l'amiral grec Crizeis. — Mise à l'eau, à Cherbourg, du **sous-marin *Narval.*** — Les généraux anglais White et French enlèvent la position des **Boërs** à Elandslaagte, à 15 milles au nord de Ladysmith. Le général boër Kok est grièvement blessé. Près Mafeking les Boërs sont battus dans une rencontre avec les Anglais. Les Boërs perdent le général Viljoen, tué, et 300 hommes tués ou blessés. Les pertes des Anglais s'élèvent à 5 officiers tués et 30 blessés, 37 sous-officiers ou soldats tués, 175 blessés et 10 disparus. Les Boërs reprennent l'offensive du côté de Glencoe, après avoir bombardé Dundee.

22. — Les fêtes données à l'occasion du 25e centenaire de la **fondation de Marseille** sont clôturées par une grande cavalcade historique. — Arrivée à Paris du **roi de Grèce.** — Inauguration du nouveau **port d'Ivry** en présence des ministres des travaux publics et du commerce. — A Riom, inauguration du monument élevé à la mémoire des **soldats morts sous**



Cl. Société Édition artistique.

STATUE DU GÉNÉRAL BOURBAKI A PAU



Cl. Fiorillo.

STATUE DU DUC D'AUMALE A CHANTILLY

les drapeaux. — A Marseille, **congrès international maritime.** — Le général Juan-Isidore Jimenez est élu **président de la République dominicaine** pour quatre ans, et M. Vasquez Horacio est élu vice-président. — La **famille royale de Grèce** assiste à un dîner offert en son honneur par l'amiral Fournier à bord du *Brennus*. — De graves désordres se produisent **à Holleschau** (Moravie), des magasins juifs sont pillés et incendiés. La gendarmerie fait feu sur les émeutiers et en tue trois. — Les **Boërs** s'emparent de Klipdam (district de Kimberley).

23. — M. Loubet reçoit le **roi de Grèce** et les trois fils du grand-duc Wladimir de Russie. — On apprend que **M. de Behagle,** explorateur, chargé de mission commerciale au centre de l'Afrique, est fait prisonnier par le sultan Rabah. — Des renseignements parvenus au ministère de l'instruction publique assurent que la misssion **Foureau-Lamy** est arrivée au lac Tchad. — Ouverture de la session du **Conseil municipal de Paris** sous la présidence de son doyen d'âge. M. Lucipia est réélu président. — Les **Boërs** bombardent Mafeking — Le **ministre de la justice d'Espagne** donne sa démission à la suite d'un désaccord avec ses collègues au sujet du projet de décentralisation. — Le ministère espagnol décide de suspendre les garanties constitutionnelles et de proclamer **l'état de siège à Barcelone.** — A la Chambre des communes d'Angleterre, M. Balfour dit que le gouvernement français a accepté l'arbitrage pour le règlement de **l'affaire de Waïma.** Il accepte aussi le principe d'une indemnité en faveur des victimes anglaises, à condition qu'il soit prouvé que Waïma est situé sur territoire anglais.

24. — Le ministre de la guerre soumet à la signature du président de la République un décret modifiant l'**organisation du conseil supérieur de la guerre,** de façon qu'il ne comprenne à l'avenir que des généraux désignés pour commander des armées en temps de guerre et qui seront placés, en temps de paix, à la tête d'un corps d'armée. Un autre décret nomme membre du conseil supérieur de guerre le général Lucas, et commandants de corps d'armée : le général Grisot au 19ᵉ, le général Gallimard au 3ᵉ, le général Lucas au 9ᵉ, le général Donop au 10ᵉ. — Le colonel Combes, de l'infanterie de marine, est appelé au **commandement supérieur des troupes de l'Afrique occidentale.** — Le **lieutenant Meynier** est fait chevalier de la Légion d'honneur. — Les **généraux Hervé et Giovanninelli** sont relevés de leurs fonctions de membres du conseil supérieur de guerre et élevés à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur.



LA GUERRE SUD-AFRICAINE

CONVOI DE MUNITIONS PASSANT UN GUÉ

ESCORTÉ PAR DES BOERS

— Le comte Torreanaz est nommé **ministre de la justice en Espagne.**

25. — Le procureur général Bernard prend ses réquisitions dans l'affaire du **complot** soumise à la Haute-Cour. — Séance publique annuelle des **cinq Académies.** — A Hambourg, une réunion de 3 000 personnes adopte une résolution suppliant l'**empereur d'Allemagne** d'abandonner son projet de voyage en Angleterre. — La **Chambre des communes** d'Angleterre adopte en deuxième lecture le projet de crédits supplémentaires par 221 voix contre 28. — On annonce que le 18e hussards, disparu après la **bataille de Glencoe**, le 20 octobre, a été tout entier fait prisonnier par les Boërs. — L'Angleterre mobilise sa flotte en prévision de complications **dans le golfe Persique.**

26. — Un déjeuner est offert par M. Loubet, à l'Élysée, en l'honneur du **roi de Grèce.** — En réponse à une demande du général White, le général Joubert l'informe que le **général Symons,** blessé grièvement et resté à Dundee après que les Anglais eurent évacué la place, est mort des suite de ses blessures. — L'état de siège est proclamé dans tout le **Natal.** — Une pétition est remise au président des États-Unis pour lui demander d'offrir la **médiation des États-Unis** pour la cessation de la guerre entre l'Angleterre et le Transvaal.

27 — Le président et les membres du conseil municipal de Paris invitent M. Loubet à assister à l'inauguration du monument du **Triomphe de la République,** de M. Dalou, qui aura lieu le 19 novembre. M. Loubet accepte. — M. Delcassé offre un déjeuner d'adieu en l'honneur du **comte de Mouraview,** ministre des affaires étrangères de Russie. — Clôture du **Parlement anglais.** Le discours de la reine remercie les membres du Parlement d'avoir voté les crédits pour les opérations dans l'Afrique du Sud. — Les tentatives faites pour établir un accord entre l'Allemagne et l'Angleterre au sujet de **Samoa** ont échoué. — La Chambre des représentants de Belgique discute le nouveau **projet de loi électoral** basé sur la représentation proportionnelle. Elle adopte l'article 1er du projet du gouvernement. — Le **général baron Rappe,** ministre de la guerre de Suède et Norvège, donne sa démission. Il est remplacé par M. de Crusebjoern. — Ouverture de la **Sobranié** de Bulgarie. — La Chambre de la **République Argentine** vote le projet du gouvernement fixant la conversion du papier-monnaie à raison de 44 centavos d'or par piastre, aussitôt que l'encaisse métallique le permettra.

28. — Le **comte de Mouraview** quitte Paris se rendant à Darmstadt auprès du tsar. — La commission d'instruction de la **Haute-Cour** se réunit en chambre de mises en accusation. — Mort de **Mgr Fleck,** évêque de Metz. — Arrivée à Boulogne-sur Mer de la **Belgica** revenant de son expédition au pôle Sud, organisée par M. de Gelbache. L'expédition était partie d'Anvers le 16 août 1897. Elle rapporte d'importants travaux scientifiques et de remarquables collections.

29. — A Lesneven (Finistère), inauguration de la statue du **général Le Flô,** ancien ambassadeur de France en Russie. — La concentration des troupes du général Joubert est terminée **au Natal.** Ladysmith est



LA GUERRE SUD-AFRICAINE
DÉBARQUEMENT D'ARTILLERIE ANGLAISE
A DURBAN

complètement investi. A l'ouest, 8 000 Boërs entourent **Kimberley.**

30. — La chambre des mises en accusation de la **Haute-Cour** arrête définitivement le texte des arrêts de renvoi. Quatorze inculpés sont renvoyés devant la Haute-Cour sous l'inculpation de complot. Ce sont : MM. Buffet, de Chevilly, Poujol dit de Frécheneourt, Godefroy, de Sabran-Pontevès, de Bourmont, de Ramel, Déroulède, Ballière, Barillier, Guérin, Dubuc, Cailly et Brunet. Il est sursis à statuer sur trois contumaces : MM. Marcel Habert, de Lur-Saluces et de Vaux. Sont mis hors de cause : MM. de Parseval, de Monicourt, Girard, Guixou-Pagès et Georges Thiébaud, contumace. La première audience de la Haute-Cour aura lieu le 11 novembre, à une heure de l'après-midi. — Le **roi de Grèce** quitte Paris. Avant de partir, il confère à M. Loubet le grand cordon de l'ordre du Sauveur. — A Kington (Angleterre), célébration du **mariage de la princesse Isabelle,** fille du comte de Paris, **et du prince Jean d'Orléans,** fils du duc de Chartres.

31. — Le conseil des ministres fixe au 14 novembre la **rentrée du Parlement.** Le ministre de l'intérieur fait approuver un projet relatif aux **associations** qui sera déposé à la rentrée. — Une dépêche du général White au gouvernement anglais annonce qu'une colonne anglaise forte de 2 000 hommmes, avec 41 officiers et une batterie de 6 canons, a été cernée et **prise par les Boërs** le 30 octobre près de Ladysmith. La nouvelle de ce désastre produit une vive émotion en Angleterre. On apprend que le même jour une bataille a été livrée par les Orangistes, sous les ordres du général Lucas Mayer, qui s'est emparé de Colenso et de Colesberg. L'investissement de Ladysmith est complet. Depuis le commencement des hostilités, le général Smith a perdu 3 500 hommes tués, blessés ou faits prisonniers. — Une dépêche de M. Gentil, commissaire du gouvernement dans le Chari, annonce la mort de **l'administrateur Bretonnet,** du lieutenant Brun et du maréchal des logis, tués dans un engagement avec le sultan Rabah. Le Rabah a subi de grandes pertes. La mission Gentil est retranchée à Gaoura et a assuré la sécurité du poste de Gribingui. — Le **roi de Grèce** arrive à Vienne, venant de Paris.

LA MODE DU MOIS

Le velours et la moire souple règnent en ce moment dans toute la haute couture parisienne, sans parvenir cependant à détrôner le satin classique et d'un porté toujours si agréable.





Quoique très ajustées, les jupes subissent aussi quelques modifications. On leur adjoint parfois un pli Watteau, très plat, ce qui n'en change pas l'apparence collante, mais leur donne cependant une ampleur plus grande, plus commode pour se mouvoir, et, j'oserais dire, plus décente.

On continue à porter les robes à traîne, des boléros de toutes les formes, beaucoup de broderies, la taille longue, le corset droit, devant, la grande élégance exigeant de dissimuler la cambrure naturelle du buste.

En satin Liberty vert tendre, la jupe ornée de quatre volants en forme superposés, sur lesquels retombe une tunique péplum, est notre modèle n° 1, que l'on peut fort bien mettre comme robe d'intérieur ou comme toilette de fantaisie. En satin vert plus foncé est la ceinture que ferme une boucle tout en pierreries. Le haut du corsage et les manches sont ornés de biais en forme rappelant le bas de la jupe. Une guimpe de dentelle écrue relève l'éclat de cette toilette, qui serait non moins charmante en cachemire, en drap amazone gris argent, en popeline, ou en tout autre tissu souple.

En *drap Idéal* bleu marine est le costume tailleur (n° 2). Sauf du vison du Canada à l'intérieur du col Médicis, la veste boléro et la jupe n'ont aucun autre ornement que des piqûres blanches.

La veste, croisée, se ferme par trois olives apparentes. Manchon en vison assorti au col, gants de chamois, bottes boutonnées, en chevreau noir glacé; bas mi-soie, noirs. Jupon de satin noir ouatiné, orné d'un volant en satin souple brodé. Toquet en satin bleu marine empanaché de plumes noires.

Notre modèle n° 3 représente une délicieuse toilette d'après-midi. La tunique, en drap de Lyon évêque, semble reposer sur une guimpe et un jupon en velours pensée. Cette tunique, lisérée de zibeline, de renard bleu ou d'astrakan, suivant le goût, est encore ornée d'une jolie broderie formant rinceau tout autour du contour du corsage et de la jupe.



La toque est assortie de nuance au costume. Elle est en velours et satin, ce dernier pareil à celui de la ceinture, un peu plus pâle de ton que le drap de Lyon. Gants de chevreau gris perle à quatre boutons. Jupon en zenana Parme, orné de dentelle blanche et de rubans Parme. Le pantalon et la chemise sont remplacés par une *combinaison* (genre américain) en tricot de soie blanche.

Le parapluie, à manche de bijouterie, est en soie carmélite.

Voici enfin le dernier mot de l'élégance, comme confection moderne : c'est une grande casaque en velours de Lyon ou velours du Nord (n° 4) boutonnée sur le côté par de gros boutons anciens en argent ciselé, ou formés de cabochons en stras. L'intérieur du col et les revers des manches Louis XIV sont en chinchilla ou en hermine.



La robe princesse, sur laquelle repose ce vêtement, est en drap satin beige clair doublé de soie bleue, comme le jupon de dessous que garnissent des volants froufrou en mousseline de soie.

Gants blancs. Elégant parapluie de serge de soie bleue avec pomme d'or incrustée de turquoises. Grand chapeau de feutre gris orné d'une plume blanche et, autour de la calotte, d'une cravate en velours noir fermée, à gauche, par un énorme chou.

BERTHE DE PRÉSILLY.

LES TIMBRES-POSTE DU MOIS



On a reçu de Crète les timbres qui auraient été émis par l'administration russe pendant l'occupation. Ils portent l'aigle à deux têtes, mais ne nous paraissent pas offrir un intérêt important, leur emploi étant peu défini.

En Europe, la nouveauté importante nous vient des Pays-Bas, qui ont fait paraître toute l'émission à l'effigie de la jeune reine. Déjà elle avait été annoncée par le 1 gulden, paru le jour du couronnement; elle se complète ainsi : 1/2 c. violet, 1 c. brun rouge, 2 c. brun, 2 c. 1/2 vert, avec chiffres; les autres à effigie, petit modèle : 3 c. orange, 5 c. rose, 7 c. 1/2 brun, 10 c. lilas, 12 c. 1/2 bleu, 15 c. brun, 20 c. vert, puis 22 c. 1/2 brun et vert, 25 c. rose et bleu, 50 c. bronze vert et brun rouge; enfin, grand modèle, l'ancien 1 g vert olive, 2 g. 1/2 violet foncé et 5 g. violet rosé. On remarquera que les couleurs prescrites par l'Union postale ont été adoptées.







La Roumanie se met également en règle : le 15 b. est noir, le 25 b. est bleu.

En Belgique, on accentue les nuances du 10 c. rouge terne et du 25 c. bleu gris, qui prennent des tons plus francs.

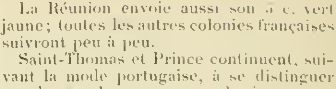
En Asie, de Ceylan, on annonce un nouveau 12 cents.

Les Etats de Pahang, Perak, Selangor, etc., se seraient fédérés, au moins postalement; on y gagnera une simplification de ces timbres peu intéressants.

A Bornéo, le 50 cents, de violet devient carmin, et le 1 d. de rouge, bleu.

Le 5 c. Indo-Chine française prend la couleur jaune vert de la métropole.

L'Afrique du Sud émet un 2 p. bistre, et le Cap annonce un changement complet de types.



La Réunion envoie aussi son 5 c. vert jaune; toutes les autres colonies françaises suivront peu à peu.

Saint-Thomas et Prince continuent, suivant la mode portugaise, à se distinguer par des surcharges un peu abusives.

Le 5 cents bleu du Canada nous arrive, avec le chiffre aux angles inférieurs.

Signalons aussi un 30 c. rose du Chili, semblable à l'émission existante.

A Haïti, on se conforme à l'Union postale : le 1 c. devient vert, le 2 c. rouge et le 5 c. bleu.

La Jamaïque, afin de boucher le vide que l'on suppose devoir faire dans le budget colonial l'adhésion à l'abaissement de taxe, va émettre des timbres-paysage.

Nous avons encore les nouveaux timbres de Cuba, jolis et bien gravés : 1 c. vert, Christophe Colomb; 2 c. rose, palmiers; 3 c. violet, statue; 5 c. bleu, vapeur; 10 c. brun, plantation, et le 10 c. *express*, orange, facteur cycliste, qui consacre au point de vue postal le nouveau mode de locomotion.









La République d'Equateur émet un 50 c., lilas noir, à l'effigie de *Carbo*.

Le 2 p. 1/2 de Queensland est tiré en violet sur bleu; il sera sans doute encore changé, comme ne répondant pas aux prescriptions de l'Union postale.

Le 1 shilling paraît aussi, semblable au 5 p. lilas.

Enfin, les six colonies australiennes auraient voté leur réunion sous la même constitution à partir de 1901. L'unification postale se ferait en même temps; ce serait une grande simplification.

On remarquera d'ailleurs une tendance générale en tous pays à unifier et par conséquent à simplifier le régime postal.

Jean Repaire.

TABLEAUX DE STATISTIQUE

Population de l'Allemagne.

	Hommes.	Femmes.	Totaux.
1875 . . .	20.986.701	21.740.659	42.727.360
1880 . . .	22.185.433	23.048.628	45.234.061
1885 . . .	22.933.664	23.922.040	46.855.704
1890 . . .	24.230.832	25.197.638	49.428.470
1895 . . .	25.661.250	26.618.651	52.279.901

La Production de la fonte en Angleterre.

en tonnes anglaises (1 016 kilog.)

	Hauts fourneaux.	Minerai employé.	Fonte produite.
1893. . . .	327	16.620.653	6.976.990
1894. . . .	325	17.803.998	7.427.342
1895. . . .	344	18.629.337	7.703.459
1896. . . .	373	21.204.284	8.659.681
1897. . . .	380	21.327.013	8.796.465

Les grandes compagnies de navigation à vapeur (1898).

d'après la *Revue de statistique.*

	Navires.	Tonnage brut.
Hambourgeoise-américaine. . . .	85	425.043
Nord deutscher Lloyd.	78	383.203
British India.	102	280.855
Peninsular and oriental.	58	272.756
Messageries maritimes	64	233.929
Nippon Yseu Kabushiki kaisha. .	84	209.617
Navigazione generale italiana. . .	101	183.506
Wilson sons and C°.	86	180.358
Cie générale transatlantique. . . .	62	157.447
Œsterreicher Lloyd	69	148.236
White star Line.	21	126.960
Compagnia transatlantica	35	125.432
Cunard.	27	118.485
Pacific steam.	36	117.938
Hansa	39	106.962
Hambourg-Sud Amerika	31	106.307

L'or au Transvaal.

Les chiffres ci-dessous s'appliquent au district de Witwatersrand; la production totale du Transvaal est supérieure à ces montants de 7 à 8 pour 100. Le kilogramme d'or, imparfaitement affiné, est compté en moyenne à 2 925 francs.

	Kilogr.	Valeur.		Kilogr.	Valeur.
1887.	720	2.107.100	1893.	45.986	134.541.000
1888.	6.473	18.939.100	1894.	62.958	184.198.400
1889.	11.494	33.629.700	1895.	65.595	203.697.100
1890.	15.390	45.028.300	1896.	70.993	207.710.500
1891.	22.163	66.360.700	1897.	94.387	276.155.334
1892.	37.662	110.188.900	1898.	133.605	390.900.000

Les grèves en France.

	1896.	1897.	1898.
Nombre de grèves.	476	356	368
— de grévistes . . .	41.851	68.875	82.065
— de journées chômées.	644.168	780.944	1.216.306
Nombre d'établissements atteints.	2.178	2.568	1.967
Chômage moyen par gréviste.	13,5	11,4	14,5

La production du sel en Russie.

1. Sel gemme. — 2. Sel des marais. — 3. Sel ignigène, obtenu par l'ébullition de l'eau. En tonnes (1 000 kilogr.)

	1.	2.	3.	Totaux.
1882. . .	90.732	1.295.025	281.269	1.667.026
1884. . .	157.482	536.052	330.280	1.023.814
1886. . .	230.081	627.209	339.584	1.196 874
1888. . .	228.982	551.138	332.950	1.113 070
1890. . .	216.435	778.744	394.819	1.389.998
1892. . .	288.657	762.251	407.645	1.458 553
1894. . .	312.163	652.746	389.364	1.354.273
1895. . .	316.225	851.146	372.869	1.540 240
1896. . .	340.157	651.911	354 212	1.346.280
1897. . .	376.178	793.423	359.994	1.529.595

Production du cacao dans le monde (1897).

En tonnes anglaises (1 016 kilogr.)

Équateur.	22.000	Haïti.	4.000
Trinité.	10.000	Colombie.	3.000
Autres îles des Indes britanniques	9.000	Ceylan	1.650
		Java	1.000
Colonies portugaises en Afrique	7.700	Guadeloupe et Martinique. . . .	800
Brésil.	7.500	Saint-Domingue. .	150
Venezuela.	6.000	Niger.	55
Guyane hollandaise	4.500	Guyane française.	30
		Congo.	5

La caisse d'épargne belge.

	Nombre de livrets au 31 décembre.	Solde total.	Moyenne par livret.
1875.	106.312	44.857.001	422
1880.	200.565	125.098.287	624
1885.	444.087	189.061.089	425
1890.	731.057	325.415.412	445
1895.	1.145.408	453.429.304	396
1896.	1.238.601	481.160.337	388
1897.	1.377.643	532.081.818	386
1898.	1.514.810	564.829.271	373

Les recettes des chemins de fer.

	RECETTES TOTALES.		PAR KILOMÈTRE.	
	1897.	1898.	1897.	1898.
P.-L.-M . . .	407.347.784	425.211.939	45.672	47.272
Nord.	210.038.946	215.448.962	56.220	57.668
Ouest	165.943.138	172.427.384	29.803	30.686
Orléans . . .	195.875.428	202.547.975	29.049	29.985
Est.	162.559.252	166.163.924	34.997	35.773
Midi.	103.444.096	107.204.869	30.699	31.783
Ceinture . .	8.088.415	8.282.101	252.763	258.816
G. ceinture.	4.965.147	5.367.008	35.214	38.064
Etat	44.148.667	45.584.300	15.818	16.205
Autres réseaux.	11.057.689	11.145.204	13.990	14.198

La diffusion des langues européennes.

Le *Pearson's Magazine* donne comme suit, en millions, le nombre de personnes employant les diverses langues européennes à diverses époques.

Fin du	Anglais.	Français.	Allemand.	Italien.	Espagnol.	Russe.
XVe siècle.	4	10	10	9 1/2	8 1/2	3
XVIe —	6	14	10	9 1/2	8 1/2	3
XVIIe —	8 1/2	20	10	9 1/2	8 1/2	3
XVIIIe —	21	31	30	15	26	31
XIXe —	116	52	80	34	44	85

G. François.

QUESTIONS FINANCIÈRES

Le mois de décembre ne s'est pas, tous comptes faits, passé de trop désagréable façon, en dépit des terribles prédictions des pessimistes, qui, entre autres choses de nature à influer sur les dispositions de la spéculation en général et de notre marché en particulier, nous avaient annoncé la fin du monde pour l'avant-veille de la liquidation de quinzaine.

La spéculation internationale a pris et conservé une attitude expectante, et c'est ce qu'elle avait de mieux à faire en présence des questions d'ordre varié qui se trouvent actuellement à l'ordre du jour; mais le comptant, qui n'a pas à compter avec les liquidations périodiques, et qui achète du titre moins pour encaisser ou payer des différences à des époques déterminées que pour placer définitivement ses disponibilités, a montré des dispositions à s'employer sérieusement, et plus d'une valeur porte la trace des achats qui ont été faits par l'épargne. Certes, les différences ne sont pas extrêmement fortes; elles ne le sont jamais quand c'est le comptant qui opère; mais elles sont régulières, et elles se sont produites presque uniquement sur le groupe de valeurs qui, depuis quelque temps, ont attiré et retenu l'attention du public: les valeurs industrielles, et plus spécialement celles des compartiments houillers et métallurgiques.

Nous avons quelque satisfaction à constater qu'il n'est pas une seule de ces valeurs, par nous signalées depuis plusieurs mois aux méditations de nos lecteurs, qui n'ait réalisé des progrès très sensibles et même, dans certains cas, très importants. Le Rio-Tinto lui-même, si attaqué par un parti baissier, dont on ne voit pas bien le but, a résisté victorieusement aux coups qu'on a essayé de lui porter; si bien que, malgré tout, il se trouve en avance de 6 à 10 0/0 sur les cours auxquels il s'inscrivait il y a deux mois. Les autres valeurs cuprifères ont été moins discutées, parce qu'elles jouissent d'une notoriété moins grande. Leurs cours sont également en avance, et nous persistons à croire que l'expansion de ces cours est loin d'être terminée. Comment en serait-il autrement? La consommation industrielle du cuivre s'accroît constamment, et cette augmentation est attestée par la diminution des stocks visibles. Les cours du cuivre ont vu leur marche ascensionnelle subir un léger temps d'arrêt, sans que toutefois ils se soient le moindrement tassés; mais cela tient uniquement à ce qu'on a employé les vieux cuivres et les stocks particuliers, réserves qui commencent à s'épuiser, expédients qui finissent par s'user.

Pour le Rio-Tinto, nous ne ferons aucune difficulté de dire que nous voyons le cours de 1 450 à 1 500 sur cette valeur, et à une échéance pas trop éloignée. Ce sont des prix que justifient largement les dividendes de 70 à 75 francs, que l'on distribue actuellement et qui, n'ayez aucun doute à ce sujet, seront sûrement dépassés. Notez qu'il n'y a pas que le Rio qui soit recommandable en fait de valeurs cuprifères. Et même nous comprenons volontiers qu'on ait quelque répugnance à employer son argent en une valeur sur laquelle les spéculateurs haussiers ou vendeurs essayent alternativement leurs forces. Notre public de placement a un goût légitime pour les valeurs moins recommandables. Cela étant, il ne risque rien de s'adresser à d'autres cuprifères, la Tharsis, par exemple, ou la Cape-Copper, sans compter deux ou trois autres, qui sont solides, prospères et d'un assez bon revenu. Ce, en attendant la Huelva, sur laquelle nous publierons des renseignements complets dans notre prochain article.

Si nous nous sommes étendu un peu longuement sur les valeurs cuprifères, c'est que, au point de vue du placement, elles nous paraissent plus dignes d'attention que les autres valeurs métallurgiques, dont quelques-unes ont vu leurs cours poussés outre mesure. En dehors des valeurs de cuivre, ne perdez pas de vue les valeurs charbonnières. Le prix du charbon augmente, lui aussi, et dans des proportions inquiétantes pour les industries qui se sont insuffisamment approvisionnées. Ceci implique la hausse des titres de ce compartiment, ou plutôt la continuation de cette hausse. Nous signalerons notamment l'action des mines d'Annezin (Pas-de-Calais), qui ont le grand mérite, entre autres, d'être à des prix accessibles à tout le monde.

Et s'il vous plait de faire des incursions dans le domaine des autres valeurs industrielles, jetez un coup d'œil sur la cote de l'Incandescence australienne par le gaz, dont le revenu a monté de 5 1/2 à 6 1/2 et même 7 0/0; et, pour les valeurs à revenu fixe, sur les obligations de la *Revue du Monde Moderne*, dont la solidité n'a plus à être démontrée, et qui donnent un confortable intérêt de 5 0/0.

E. Benoist,

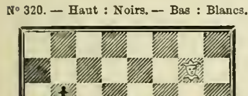
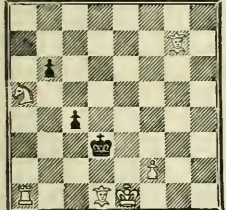
Directeur du *Moniteur économique et financier*,
17, rue du Pont-Neuf.

— Excusez, monsieur John, mais c'est plus fort que nous.

(D'après *le Rire*, Paris.)

Jeux et Récréations, par M. G. Beudin

N° 320. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.

Les blancs jouent et font échec et mat en deux coups.

1. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.

Les blancs jouent et gagnent.

N° 322. — **Proverbe.**

Octave est un gentil garçon,
Il en a l'air et la chanson.
Très bon époux et très bon père,
Au besoin très bon militaire.
Il serait parfait, sur ma foi,
Si, maître de son caractère,
Il ne se mettait en émoi,
Même parfois fort en colère.
C'est pour un oui, c'est pour un non
Qu'il vous dit : « Allez donc au diable ! »
Il aurait perdu la raison
Qu'il serait aussi peu traitable...
... Sa femme alors doucement
Lui dit : « Mon ami, je vous aime ! »
Notre homme, ô Dieu ! quel changement
De la douceur devient l'emblème.
Ceci prouve que bien souvent :
XXXXXX XXXXX XXXX XXXXX XXXX

N° 323. — Acrostiche triple

Remplacer les X par des lettres de façon à lire verticalement (de haut en bas) trois noms de poètes et horizontalement quatorze mots français.

Les X du milieu sont communs aux mots de droite et de gauche.

X io X ur X
X ch X de X
X al X ur X
X ov X si X
X ir X ro X
X oe X om X
X ol X co X

N° 324. — **Mots en triangle.**
(disposés syllabiquement)

Un jardin rempli d'agrément
Où l'on se perd facilement.
Nom de l'ancienne capitale
D'une province orientale.
D'une ouvrière l'action
Lorsqu'elle a fini son lavage.
Remède en mainte occasion
Doux et très parfumé breuvage.

SOLUTIONS

N° 313 — 1. F 5 C D — 1. P pr. F
2. C 6 F R — 2. R pr. C
3. T 6 T R échec et mat.
1. P pr. C
2. F 8 R échec. — 2. R 3 F R
3. T 6 T R échec et mat.
1. R pr. T
2. R 7 C R — 2. Au choix.
3. F 2 R ou C 6 F R échec et mat.

N° 314. — 1 $\frac{33\ 29}{22\ 31}$ 2 $\frac{29\ 24}{20\ 29}$ 3 $\frac{48\ 42}{27\ 38}$ 4 $\frac{42\ \ 4}{}$ gagne.

Si 2 $\frac{}{27\ 38}$ 3 $\frac{24\ \ 4}{}$ gagne facilement.

N° 315. — 81 litres de lait pur.

N° 316.

G R I S
R O S E
I S A R
S E R F

N° 317.

D
D O N
D E M O N
D O M I N O S
N O N C E
N O E
S

N° 318. — Poche ; Chope.

N° 319. — Troyes, Foix, Dic. — Trente

Adresser les communications pour les jeux à M. G. Beudin, à Billancourt (Seine), avec timbre pour réponse.

Consommé à la savoisienne. — Cuire cinq heures, dans une petite marmite en terre et à très petit feu, 3 litres d'eau, 20 grammes de sel, 600 grammes de plate côte et 600 grammes de culotte de bœuf, une demi-poularde, une carotte, un petit oignon avec deux clous de girofle, trois petits poireaux, un peu de panais et de céleri. Écumer avec soin et laisser à peine sourire. Dégraisser, passer à la serviette et servir avec la garniture qui suit.

Savoisienne. — 75 grammes de parmesan râpé, trois petits œufs, un soupçon de muscade, une petite cuiller à légumes de farine. Mélanger farine, muscade et fromage, monter les blancs, verser les jaunes un par un en montant les blancs lentement, verser et mélanger le fromage, étaler très mince sur une plaque légèrement beurrée, cuire quinze minutes à four un peu vif. Découper tout chaud en losanges ou en carrés, mettre dans la soupière et le consommer au dernier moment. Servir du parmesan râpé en même temps.

Cuisses de lièvre au soleil. — Piquer dessus et dessous deux cuisses de lièvre bien parées, avec des lardons très fins. Les laisser mariner dans du cognac et quelques gouttes d'huile. Les sauter cinq minutes de chaque côté et les mettre sous presse dans un plat. Les saler, passer au beurre fondu, à la mie de pain, à l'œuf battu et à la mie de pain. Les dorer au four doux ou sur le gril à feu très doux.

La sauce. — Mettre dans une casserole un décilitre de vin blanc, autant de bouillon et de vinaigre, une petite tomate, une gousse d'ail et une échalote, un petit bouquet garni. Laisser mijoter et réduire à moitié. Hacher le quart du foie du lièvre, le mettre dans la sauce en dehors du feu et tenir couvert cinq minutes. Passer au tamis de fil de fer une première fois, au tamis de crin une seconde, ramasser dans une petite casserole, chauffer sans laisser bouillir en remuant avec attention, ajouter le cognac de la marinade, un peu de citron, pointe de cayenne et 30 grammes de beurre. Verser sur un plat rond, les cuisses en sautoir avec une manchette à chaque os.

Dinde truffée. — Depuis quelques années on a contracté la mauvaise habitude de farcir une dinde truffée avec de la chair à saucisse. C'est une grossière erreur contre laquelle on ne saurait assez protester. Si on ne veut pas mettre beaucoup de truffes, cela n'oblige pas a remplir la dinde d'un élément qui est contraire au but poursuivi. Parfumer la bête de truffe et non de porc ou autre chose.

Ratisser avec un couteau qui ne coupe pas 125 grammes de lard frais, le piler au mortier avec les pelures de 250 grammes de truffes (le double si on veut), un verre de cognac, sel, poivre et muscade. Mélanger les truffes dans cette farce, bourrer la dinde, envelopper l'estomac avec une barde de lard et le tout avec une feuille de papier blanc. Laisser au frais deux ou trois jours. Cuire à la broche avec le papier, ne pas arroser du tout. quinze minutes par demi-kilogramme suffisent généralement. La viande doit être juteuse et parfumée. Égoutter la graisse de la lèchefrite, y passer une louche à potage d'eau froide, bien lever l'osmazôme qui est rissolée. Débrider et débarder la dinde, l'arroser et servir sans cresson.

Pour découper il faut tenir la dinde le côté de la tête vers le découpeur et lever de haut en bas des filets minces que l'on place en couronne sur le plat où était la dinde; arrivé aux cuisses, on lève la mitre en donnant un coup de couteau au milieu des reins, la truffe sort et on la met dans le milieu des filets. Passer le plat de suite et faire tenir au four les cuisses, qui ne doivent pas être tout à fait cuites, si les filets sont à point. Les cuisses sont rapportées, découpées en lames et passées une deuxième fois. Voilà le vrai service.

Salsifis à la poulette. — Ratisser des salsifis ou des scorsonères et les mettre à mesure dans de l'eau fraîche très légèrement acidulée. Les couper de 8 centimètres de longueur, bien égaux, les mettre dans une casserole en terre ou en émail non craquelé, couvrir largement d'eau, ajouter un demi-citron pelé à vif et un morceau de pain dur. Couvrir avec un linge et cuire à petit feu.

Fondre 20 grammes de beurre, y mélanger autant de farine, mouiller avec deux décilitres de jus des salsifis ou du bouillon, lier avec deux jaunes, 50 grammes de beurre, un soupçon de muscade et de poivre blanc, égoutter les salsifis, débarrasser le pain, les mettre dans la sauce, donner un tour, verser en légumier chaud et servir.

Gâteau moderne. — Monder 100 grammes d'amandes et les dorer à la bouche du four sur une plaque. Dorer également 125 grammes de noix. Râper 125 grammes de noix de coco. Piler les amandes avec deux œufs un par un, ajouter les noix et piler, mélanger la noix de coco, un peu de vanille, 250 grammes de sucre en poudre, trois jaunes, trois blancs montés, 100 grammes de crème de riz et 200 grammes de beurre fondu. Verser dans deux moules ronds unis de 20 centimètres de diamètre. Cuire à four doux trente minutes

Fondre avec un peu d'eau 125 grammes de chocolat, y mélanger 60 grammes de beurre lorsque le chocolat est presque froid, glacer les deux gâteaux étant froids.

A. Colombié.

Cuir des chaises. — Le cuir des chaises est très exposé à se salir. Si on veut les remettre à neuf, on bat un ou deux blancs d'œufs en neige et on en frotte le cuir avec une flanelle. Le cuir redevient brillant. Si le cuir est noir, il est bon d'ajouter aux œufs une pincée ou deux de noir de fumée.

Noircissement du bois. — Pour donner au bois blanc la couleur de l'ébène, on le mouille avec une solution de 50 grammes de bois de campêche et de 12 grammes de sulfate de fer (couperose verte) bouillis ensemble et appliqués à chaud. D'autre part, on fait dissoudre 20 grammes de limaille de fer dans 100 grammes de vinaigre. C'est dans cette solution que l'on plonge le bois, préparé comme il est dit plus haut et séché. Finalement, on peut polir à l'émeri.

On peut même, pour noircir le bois, le plonger dans une solution plus ou moins concentrée de permanganate de potasse.

Conservation du linoleum. — Pour conserver le linoleum, il faut le laver, tous les quinze jours, avec un mélange à parties égales d'eau et de lait. De plus, trois ou quatre fois par an, il faut le frotter avec une légère solution alcoolisée de cire d'abeilles et de térébenthine. Enfin, il est très bon de le badigeonner de temps à autre avec de l'huile de lin. Si les tapis sont par trop ternis, on peut leur rendre leur luisant originel en les imbibant d'un mélange de 1 partie d'huile de palmier, de 18 parties de paraffine et de 4 parties de pétrole.

Pour empêcher l'huile de rancir, il faut la préserver du contact de l'air. Pour cela, le plus simple est de verser à sa surface une mince couche d'alcool de bonne qualité qui, grâce à sa densité, ne se mélange pas à elle

Destruction des cloportes. — On prépare une glu spéciale comme nous allons l'indiquer et on en enduit des bandelettes de papier un peu fort, bandelettes que l'on répand dans les endroits infestés.

Les cloportes s'y engluent et ne peuvent se sauver malgré les nombreuses pattes dont la nature les a pourvus.

Voici, d'après M. Paul Noël, comment on prépare cette glu.

On chauffe, pour chasser l'eau qu'il contient, 400 grammes de dégras ordinaire, le même qui sert à graisser les essieux des voitures, en ayant soin d'opérer dans un grand vase d'au moins 5 litres, le dégras produisant une grande effervescence dès qu'il est soumis à l'action du feu; lorsqu'il est liquide, on y ajoute 400 grammes d'huile de poisson un peu épaisse et l'on remet le tout sur le foyer en versant tout doucement 1 kilogramme de colophane dans le mélange.

Lorsque le tout est bien fondu, on laisse refroidir et on peut appliquer l'enduit dès le lendemain.

Remise du velours à neuf. — On mélange deux cuillerées à bouche d'ammoniaque et deux d'eau chaude.

A l'aide d'une brosse, on étend cette solution sur le velours et de telle sorte qu'elle pénètre bien entre les poils.

De cette façon toutes les taches et tous les plis sont atteints par le liquide.

On applique par dessus ces endroits un linge mouillé et on y pose un fer à repasser chaud.

La vapeur d'eau qui se forme écarte les poils comme ils doivent l'être quand le velours est neuf.

Victor de Clèves.

BIBLIOGRAPHIE

La maison Mame, fidèle à son passé, a publié pour les étrennes prochaines une série de très beaux ouvrages dont nous parlons d'autant plus volontiers qu'il s'y rencontre plusieurs des auteurs et artistes collaborateurs du *Monde Moderne*.

C'est d'abord **la Tache d'encre**, de René Bazin. Ce livre, à ses débuts, affirmait déjà les qualités qui ont vite placé son auteur au premier rang parmi les maîtres du roman contemporain. Un style sobre et personnel, un dédain des petits moyens, une conviction ardente, un idéal de noblesse et de franchise, en un mot un esprit de bonne race française. Ce livre de bonne humeur et d'émotion saine est fait pour ravir la jeunesse, qu'il présente avec sa fraîcheur et ses enthousiasmes.

Il est aussi pour plaire aux délicats, qui trouveront un charme particulier à cette édition, illustrée par M. André Brouillet avec un vif sentiment artistique. Les nombreuses planches hors texte sont autant de tableaux, et l'on a envie d'enlever, pour l'encadrer, le frontispice où l'héroïne apparaît délicieusement jolie et pensive.

Dans un ordre d'idées plus sévère est le **Saint-Pierre de Rome**, du R. P. Mortier. Ce n'est pas un volume purement descriptif, bien qu'il conduise pas à pas, à travers l'histoire et l'architecture, dans cette basilique dont la visite est une succession d'étonnements et de découvertes. 250 millions — encore qu'il faudrait les ramener au taux actuel de l'argent — n'ont pas suffi à son établissement. L'ouvrage est aussi œuvre de dévotion et de foi : le Christ est où est Pierre, et sur cette pierre a été bâtie l'Eglise.

On n'est point arrêté par cette poussière des archives qui, sous couvert d'érudition, rend souvent pénible la lecture d'un livre comme celui-ci.

Riche de son propre fonds, il a été orné de nombreuses gravures en rapport au sujet de chaque chapitre : leur ensemble forme une belle décoration.

Quant au magistral ouvrage sur **Versailles et les deux Trianons**, chaque fascicule nouveau est plus luxueux que les précédents. Dans le neuvième, qui vient de paraître, de très artistiques estampes en couleurs et à l'aquatinte reproduisent les salons de Vénus, de Mercure, de la Guerre et le plafond d'Apollon de la salle du Trône. Le texte de M. Philippe Gille est d'un intérêt soutenu. Croirait-on que l'appartement de M[me] de Maintenon, celui qu'elle occupa jusqu'à la mort de Louis XIV, où le roi passait une partie de sa vie, y travaillant, y soupant, y faisant donner la comédie, était demeuré en quelque sorte perdu? Personne, pas même Louis-Philippe, né à Versailles et si soucieux de la restauration du palais, ne pouvait en indiquer l'emplacement. On a fixé aujourd'hui, d'une façon certaine, les pièces qui formaient cet appartement et qui, pour avoir été modifiées dans leur ornementation, n'avaient point été détruites. Mais n'est-ce pas une curieuse ironie de l'histoire que cet abandon d'un local où se sont agitées si longtemps les destinées de la France, aux mains de la monarchie absolue.

Il existe, dans le Far-West américain, une contrée qui ne mesure pas moins de 10 000 kilomètres carrés environ deux de nos départements et qui est une succession de merveilles naturelles. C'est le Yellowstone, dont les Etats-Unis ont fait un parc national, qu'il faut douze jours pour visiter rapidement et où tout est laissé soigneusement à l'état de nature. On ne peut y habiter, y chasser, y couper du bois ; c'est la sauvagerie protégée par la loi, mais une sauvagerie prestigieuse où il n'y a que geysers fumants, lacs d'améthyste, forêts d'agate, rochers cuirassés d'or, arbres phénoménaux.

Il y a vingt ans cette contrée était inconnue et inabordable. M. Léo Claretie, qui l'a visitée dans tous ses détails, a eu l'heureuse idée, dans **la Vallée fumante**, d'y introduire les péripéties d'un roman. L'intérêt est ainsi doublé et le romanesque de l'action se déroule dans un cadre plus romanesque encore, bien que réel.

Il faut citer encore **la Marine d'aujourd'hui** par Georges Contesse, l'historiographe maritime dont l'autorité est reconnue. Dix chapitres sont consacrés aux escadres cuirassées, aux croiseurs rapides, au yachting même. C'est le complément de la *marine d'autrefois*, parue il y a deux ans, et l'achèvement d'une œuvre unique, patiemment poursuivie et bien présentée.

Une âme d'enfant par Jean de la Bretonnière, où des nouvelles brèves et longues, tristes ou gaies, faites pour stimuler les volontés et réchauffer les cœurs, se distinguent par une constante élégance de forme; et le **Secret du Vallon d'enfer** par Pierre d'Alban, avec de pittoresques gravures de Zier, intéressant récit historique rappelant la petite cour seigneuriale des Gueménée et la Chambre des poisons qui eut tant de retentissement sous Louis XIV.

Nous signalerons seulement aujourd'hui, pour y revenir sans doute plus tard d'une façon plus complète, une autre publication de la maison Mame, sur des **Sanctuaires de la Vierge** qui est un enchantement des yeux par la façon artistique dont l'ouvrage a été conçu et exécuté.

Notre collaborateur de Pardeillan a publié, chez Flammarion, une traduction de **Unter den Linden**, de Rud Stratz. La célèbre promenade de Berlin est surtout connue en France par le titre du roman d'Alphonse Karr ; aussi bien dire qu'on ne la connait point. Ici encore elle sert d'étiquette à une curieuse étude de la vie berlinoise, qui n'y est point présentée sous un jour bien avantageux. On y verra que le jeu, les courses, les femmes s'y coalisent pour prouver que tout ce qui reluit n'est pas or. La moralité du monde étudié est médiocre ; mais, à Berlin comme à Paris, il existe un autre monde plus sérieux.

La même librairie vient d'éditer, au prix bien minime de 1 fr. 50, un **Nouvel Atlas colonial** par M. Henri Mager. Il résume vingt années d'études et de voyages, il contient de nombreuses cartes claires et des notices bien faites, et tous les Français devraient l'étudier avec attention. Ils y verraient, non sans stupéfaction, avec quelle impéritie et quelle insouciance de l'avenir ont été conduites nos affaires coloniales.

Pour ne prendre que l'Afrique, partout, sur les côtes de l'Atlantique, nos colonies sont coupées d'enclaves qui les pénètrent, les séparent les unes des autres, et sont pour elles des menaces permanentes. Sauf le Sénégal, d'ancienne occupation,

tous les fleuves, ces chemins qui marchent, sont entre les mains de l'étranger. La Gambie débouche dans la Gambie anglaise qui s'enfonce dans notre territoire comme une pointe de défi. L'enclave anglaise du *Gold coast*, avec une inquiétante zone neutre, sépare notre Côte d'Ivoire de notre Dahomey; naturellement, c'est dans cette enclave que le fleuve Volta débouche dans la mer. Le Niger, fleuve français d'Afrique sur presque tout son parcours, se sépare de nous pour gagner l'Océan, et le Congo nous quitte également pour arriver à son embouchure par suite de tracés conventionnels qui semblent un défi au bon sens.

Il ne suffit pas qu'un pays qui est nôtre, où les partages auraient été faciles, ait été géographiquement distribué au contresens de la nature, il faut que des conventions économiques viennent apporter de nouvelles entraves à la colonisation. « Nos colonies sont envahies par les tissus étrangers », écrit, dans son rapport de 1899, le gouverneur du Soudan. Il en sera de même désormais, car, suivez bien ceci : sur la Côte d'Ivoire, en 1897, la France a fourni pour 600 000 francs d'importations et l'Angleterre pour 3 200 000 francs. Cela veut dire que les peuplades de cette partie d'Afrique, nos sujets coloniaux, ont acheté 600 000 francs de marchandises aux fabricants français, et cinq fois plus aux Anglais. Cela ne pouvait pas durer; ces 600 000 francs étaient trop encore! Aussi, dès l'année suivante, les Anglais ont-ils obtenu de nous la convention de 1898 par laquelle la France s'est engagée à ne pas protéger les produits de ses manufactures, c'est-à-dire à livrer complètement la place aux produits anglais. Et pour combien de temps? Pour trente ans, pour un délai plus long que celui qui nous fut imposé, au traité de Francfort, par l'Allemagne victorieuse.

Et les ministres qui signent ces actes de trahison nationale se drapent dans leur dignité quand on les interpelle à la tribune!

Les lecteurs du *Monde Moderne*, qui ont gardé souvenir de l'article sur **Pompéi**, écrit et illustré par M. Pierre Gusman à son retour de la mission qui lui avait été confiée par le gouvernement français, apprendront avec intérêt que l'ensemble de ses travaux vient de former, à la librairie May, un magnifique volume.

Sans reconstitution imaginaire, avec le seul concours des documents qu'il a relevés sur place, l'auteur, qui est un écrivain et un artiste, nous présente une Pompéi qui semble revivre et surgir vivante de ses ruines. C'est qu'aucune ruine ne donne à un tel point la sensation de la vie, surprise dans son activité par les laves du Vésuve.

Tout apparait dans cet ouvrage, les habitants dans leur macabre silhouette, les lieux de plaisirs où s'étalaient leur luxe et leur insouciance, les rues avec leurs affiches, les tavernes où se débitaient les boissons, les auberges, les maisons particulières avec les menus ustensiles de la vie quotidienne, les décorations où l'art imprégné d'amour chantait l'hymme de la Vénus physique, patronne de la cité.

Plus de 600 dessins et des planches en couleurs, d'une réalité saisissante, illustrent le texte qui cache une science profonde de l'archéologie antique sous un style d'une limpide simplicité. Ce beau volume satisfait la curiosité attirée depuis tant de siècles sur ces lieux célèbres et procure une profonde sensation d'art vrai.

La même librairie a réuni les **Discours et allocutions** de M. Eugène Guillaume, de l'Académie française. Ces ouvrages passent généralement pour être de lecture aride, et cependant, comme dans celui-ci, on y revit utilement des tranches de vie contemporaine.

Dans son encyclopédie populaire, un volume sur l'**Electricité** où des renvois ont été nécessaires pour rendre pratique la méthode alphabétique de cette collection, et un volume sur la **Cuisine** où, par contre, cette méthode parait excellente, et enfin un état de **La France sous le Directoire**, succinct et exact, dans la collection historique illustrée.

Nous retrouvons les écrivains de cette Revue dans la plupart des volumes publiés en librairie et M. Petitcolin, dont on se rappelle l'article sur Coïmbre a réuni, chez Plon, ses **Impressions d'Ibérie**. Elles sont vives et suggestives, précises et littéraires, pratiques et poétiques à la fois. C'est un livre où les récits font image, où la personnalité de l'auteur n'est point encombrante, qualité rare et maîtresse en cette matière.

Les plus grands esprits se sont préoccupés de l'idée d'un langage universel qui servirait aux communications internationales. Il ne s'agit point d'une langue littéraire, propice aux élégances, mais d'un moyen simple de se faire comprendre. Cette utilité est aussi évidente que l'unification des monnaies, des mesures, de l'heure. De nombreux essais ont été tentés.

M. Léon Bollack vient à son tour de lancer une **Langue bleue**, dont il est le créateur. Il convient de signaler cette tentative parce qu'on trouve dans les études sérieuses qui la motivent des éléments nouveaux d'une formation définitive.

Cette formation ne se fera, — et elle devrait se faire sans retard, — que d'une façon officielle. Les principales nations civilisées n'auraient qu'à déléguer, en un congrès permanent, des linguistes autorisés. Ils établiraient certainement une langue internationale qui aurait force de loi. Ce ne serait sans doute pas une petite besogne, mais le résultat à atteindre mérite cet effort.

Après nous avoir donné l'histoire du *Chevalier Paul*, M. H. Oddo, qui s'attache à faire revivre les gloires oubliées, nous présente aujourd'hui, chez Le Soudier, le **Chevalier Roze**.

Connu seulement par le rôle courageux qu'il a joué dans le sombre drame de la Peste de Marseille en 1720, le Chevalier Roze était ignoré comme soldat. L'auteur s'est appliqué à révéler les actions d'éclat de son héros. Il montre aussi combien Roze, l'un des représentants les plus autorisés du commerce de Marseille, a pu, par son mérite, relever aux yeux de la noblesse et de Louis XIV une classe bien injustement mise à l'écart.

M. E. Deman, éditeur à Bruxelles, a réuni, sous le titre d'**Histoires souveraines**, vingt contes de Villiers de l'Isle-Adam, en un joli volume pittoresquement ornementé par van Rysselberghe. Un référendum pratiqué près des artistes de lettres a fixé le choix de ces vingt contes qui peuvent ainsi passer pour les chefs-d'œuvre du maître. On y retrouve, en effet, avec son originalité d'idées, sa recherche de l'irréel réalisé, son mélange d'idéal et de pratique, et aussi son fond d'ironie froide qui arrête, même contre lui, l'enthousiasme.

Et enfin, puisqu'il faut parfois rire un brin, mentionnons **M'sieu la Pudeur**, par Paul Bonhomme, dans la collection des auteurs gais de Flammarion. L'auteur prie l'honorable président de la Haute Cour de lui pardonner. Assurément, car il n'y a ici rien de grossier.

TABLE DES AUTEURS ET DES ARTISTES

TABLE DES MATIÈRES

Littérature.

Critique, Théâtre, Musique.

Histoire, Biographie, Philosophie, Économie sociale, Instruction.

Beaux-Arts.

Géographie, Voyages.

Armée, Marine.

Sciences, Commerce et Industrie, Agriculture.

Sport, Mode, Vie pratique, Caricature.

FIN DU DIXIÈME VOLUME

(Tome II de 1899.)

L'Éditeur-Gérant : A. QUANTIN.

